

Vies des pères, martyrs et autres principaux saints...

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

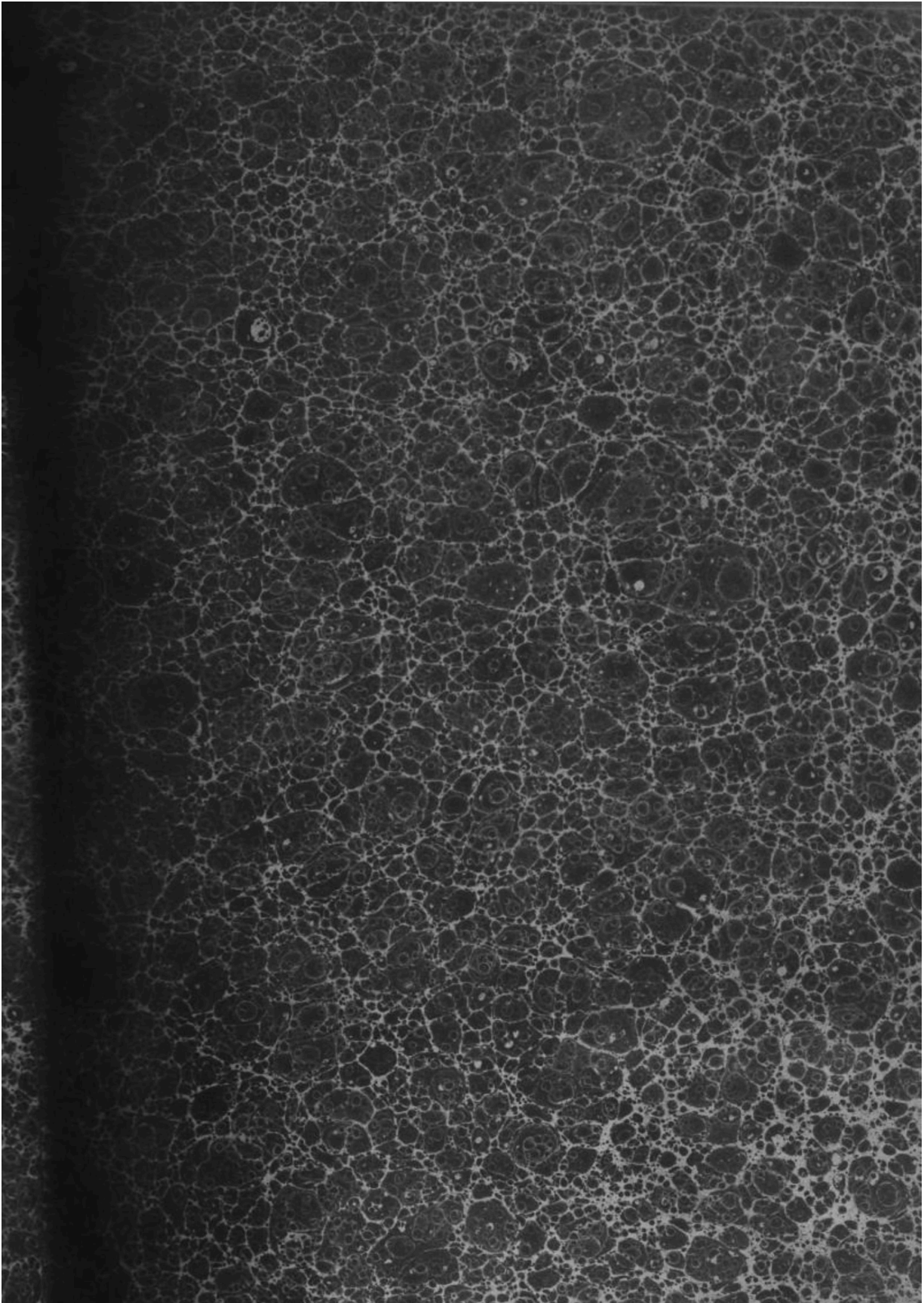
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



CANTONALE E T a D EX DONO Vilfredo PARETO 1908 L A
U S A H £



The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.38% accurate

VIES DBS PÈRES5 MARTYRS* *T A.BTBES PRINCIPAUX
SAINTS.

The text on this page is estimated to be only 1.50% accurate

'4. MARI 99 7

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

VIES PÈRES, MARTYRS, ET AUTRES PRINCIPAUX
SAINTS, TIRÉES DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENTS LES
PLUS AUTHENTIQUES ; AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET
CRITIQUES; OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS
D'ALBAN BUTLER, PAR L'ABBÉ GODESCARD, miaou ■ d« «»i*T-
iioKO»è. NOUVELLE ÉDITION, A l'usage des Séminaires et du
Clergé, revue et corrigée avec soin, ■ t itoiurii I* D'UNE NOTICE SUR
ALBAN BUTLER; 2° DU MARTYROLOGE ROMAIN ; 3° D'UN
TRAITÉ SUR LE CULTE ET LA CANONISATION DES SAINTS; 4° DE
200 VIES NOUVELLES DE SAINTS FRANÇAIS ; 6° DE TOUTES LES
SUPPLÉMENTS PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR. A PARIS, RUE DE
VAUGLARD, N°. 58. <83i Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.27% accurate

TABLE CHRONOLOGIQUE DBS SAINTS ET DES FÊTES DU
TOME CINQUIEME. 3 Juillet. S. Phocas, jardinier, martyr. & Gunthiern,
abbé en Bretagne. S. Bertran, évêque du Mans . S. Guthagon, reclus. 4
Juillet. S. Ifric, évêque d'Ausbourg. S. Odon, archevêque de Cantorhéry. S.
Sisoès ou S. Sisoy, anachorète en Egypte. S Bcrthe, veuve, abbesse de
Blangy en Artois 5 .Tiillet. S,e Withburgc, vierge en Angleterre. 61 S.
Grimbald, vulgairement appelé] S. Grimbaud. ib. 4 S. Thibaud, abl>é des
Vaux-de-Cernay, ; au diocèse de Paris. 62 6 *Sle Landradc, vierge. 63 î)
Juillet. 7 S. Éphrem d'Édcssc, docteur de FÉ1 1 j glisc. 65 Sle Évérildc,
vierge, en Angleterre. 80 1 J Les saints Martyrs de Gorcum, en I Hollande.
ib. 20 10 Juillet. , D-)t,,i,, i l es sept frères, martyrs, et Slc FéliJ5ES al l,^
g' cardinal> O0 cité, leur mère. 84 flirta en Angleterre. S^JSfef Su Seconde,
vierges et U^e^^T^^ religieux à l'abbaye de Trinité. 28 « 6 Juillet. S""
Amalbergc, religieuse à Maubeuge. H Juillet. 89 S. Pallade, apotre des
Scots. S. Julien, solitaire en Mésopotamie. 3A S. Goar, prêtre, solitaire au
diocèse S. Jacques, cvêque de Msihe. de Trêves: 35 S. Vie l""1, pape et
martyr. Sle Scxburgc, abbesse d'Ely en An- " S. Hitlulpbc, évêque et ahué.
^leterre. 36 *La B. Véronique Giuliam, vierge S1' Godeliève, vulgairement
Sta Gode- " >eme. 32 91 TOT TU2 7 Juillet. S. Pantène, Père de l'Église. 40
S. rVlix, chèque de NantcsT 42 S. Ht dde, évêque des Saxons
occidentauxen Angleterre. S. uuiilebaudiévCque d'Aichstadt en Allemagne.
45 S'g Édelhurge, vulgairement Ste Aubierge, abbesse de Faremouticr. 48 S.
Benoit XI, pape." ib. Le b. Laurent de brindes, général des Capucins. 50 n
Jmi.let. S. Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'ordre de Vallombreuse. S.
Kador et S. Félix, martyrs dans Ift Milanais. 109 ,Js. Vivcntiol, évêque de
Lyon. 110 4J »S. Ricmier, abbé, th. *S. André, jeune enfant mis à mort par
les Juifs, près d'Inspruck en Tyrol. 111 8 Juillet. S. Elizabeth, reine de
Portugal. S. Procope, martyr en Palestine, b*} S. Kilien, eveque, S. Colman,
prêtre, et b. lotnap, diacre, martyre GO. 13 JuilletS. Eugène, évêque de
Carthage, et ses compagnons, confesseurs su us les Vandales. 113 SAnaclet,
pape et martyr. 53'S. Tunaf, eveque de Dol en Hreta123 gne. ^ 124 Le b.
Jacques de Voraginc, arebeveque de Gènes. 12j Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.88% accurate

VI TABLE CHRONOLOGIQUE DES SAINTS ET DES FÊTES.

14 JUILLET. S. Bonaventure, cardinal, évêque Ste Marguerite, vierge et martyr. 2^e à S. Juste et Ste Rufine, martyres en Espagne. 253 rTAlbano et docteur de l'Église. 12S S. Aurèle, archevêque de Carthage. 234 S. Camille de Lellis, fondateur «le S. Limer ou Vilmer, abbé de Samcr Tordre des Clercs réguliers, pour en Picardie. 255 le service des malades. 1 * * S. Ceslas, religieux de l'ordre de *Le B. Gaspard Bon, religieux miSaint-Dominique. ib. nime. 149 S. Jérôme Emiliani, instituteur de la 1 \ TïTI I I F" T S Henri IL emoereur. 151 congrégation des Clercs réguliers. "T* Z — ! _ . - * A m mm dits Somasques. 2o7 9.1 .TIIII.T.F.T. S,e Praxède, vierge. 200 S. Pléhelm, apôtre de la fiueldre. 103 S. Swithun OU Swithun, évêque et patron de Winchester. 164 J.C I> ncIIwlMI, Ill<tl w 1 ci v c tic liuur. 1 uo S. Zotique, évêque de Comane en *[i> n Kirh inl 9hhi> rie S.'iintCappadocc, martyr. ib. \ 't f [T 1 t » < S. Barhabdesiabas, diacre, martyr. 2(>1 Ifi .IIIIÏ.MÎT. S. Kustatlie, patriarche dWntioche. 173 S. \ ictor de Marseille, martyr. 2G2 S. Arbogaste, dix-huitième évêque de Strasbourg. 2G9 22 Juillet. S. Délier, ermite et martyr dans l'île de Gerscv. 180 Ste Marie-Magdcleine. 272 S. Fulrad, abbé de Saint-Denis en France. ^b. *S. Monolphe, évêque de Macstricht. 181 S. Vandrilc, abbé de Fontcnllc en Normandie. 277 *Sle Renciie, Tierce. 183 S. Joseph de Palestine, ditc.ommul7 JIITIT.Ï.KT. • S. Alexis, confesseur. 184 némentle comte Joseph. 282 S. Ménélé, abbé de Ménat en Auvergne. 284 *Le B. Oldegairc, évêque de BarceS* Spérat et ses compagnons, ordilone et archevêque de Tarragone. 285 nairement appelés martyrs Sciili tains. 18f> 23 Juillet* S. Apollinaire, évêque de Ravenne. 287 S. Marcellinc, vierge. 19 j S. Ennode, évêque de Pavie. 190 S. Léon IV, pape. 200 S. Liboire, quatrième évêque du 18 .Titii.i.rt. S'-'* Sympborose et ses sept fils, martyrs. 203 S. PhilasLrc , évêque de Bresce en Italie. 207 Mans. 289 *Le B. Rostaing de Câpres, archevêque d'Arles* ib. 24 .Intf.v.KT. S. Loup, évêque de Troyes. 2111 S. Arnoul, évêque de Metz. 208 y Christine, vierge et martyr. 2Iii S. Frédéric, évêque d'Utrecht et marS. \\ nlfhad et S. Ruffin, martyrs. 225 tyr. 210 S'c Sigoulcine, veuve, abbessc de S. Odulphe, chanoine d'Utrecht en Troclar en Albigeois. 29G Hollande. 214 S. Romain et S. David, patrons de S. Brunon, évêque de Ségni en ItaMoscovie, martyrs. ib. lie, ib. Ste Kinge ou Cunégonde. 201 19 Juillet. S. François Solano, franciscain. ib. S. Vincent de

Paul, fondateur de la congrégation des Prêtres de la Mission, communément
 appelés 25 Juillet. S. Jacques le Majeur, apôtre. 305 Lazaristes. 218 S.
 Christophe, martyr. 311 S. Arsène, anachorète en Égypte. 236 SL<? Théa et
 Su' Valentine, vierges, S. Rhéiiee, évêque d'Wutun. 245 et S. Paul, martyrs.
 312 S'e Macrine, vierge. ib. S. Cucuphat, martyr en Espagne. 314 S.
 Symmaque, pape. 2i7 Sle Glossine, vierge, abbesse à Metz. ib. *S.
 Maguéric, évêque de Trêves. 315 *Lc B. Ambroise Aupert, abbé. 250 20
 Ihilut. S. Joseph Barsabas. 2Ô2 26 Juillet. Ste Anne, mère de la sainte
 Vierge. 318 Google

The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate

TABLE CHRONOLOGIQUE DES SAINTS ET DES FÊTES.

TU S. Germain, évoque d'Auxerre. 319 S. Erol3t reclus et abbé près de 2
 AOUT. beau va 13. j 327 ♦S. Gondolphc, évoque de Maestricht. 39.8, S-
 Etienne, pape et martyr. ' S. Lrcdlcmid, évêque en Irlande. 11 Jmi.i.ttT. S.
 Pantaléon, médecin et martyr à Nicomédie. 3_3_Q S. Maximilien, S. M a h
 lui, S. Martinien, S. Denys, S. Jean, S. Sérapion et S. Constantin,
 vulgairement appelés les sept Purmans, juartvrs. 332 Su Étheldrithe,
 autrement appelle 422 428 9H JUILLET. S. Nazaire et S. Cclse, martyrs à
 Milan. 334 S. Victor, P«Pe« 335 S" Alfrëdo, vierge, recluse àCroyland en
 AnglcterreT" 420 *S. B> th.iirc, évêque de Chartres. du *Le B. Alphonse-
 Marie de Liguori, e v ëg ne 1 1 c Sa i i) t e- A ga t h e-< i t ■ s (;<> t bs eu
 Italie, et fondateur dcsKédcmptoristes. "430 3 API r. L'Invention de S.
 Étienne, ou la déco mer te de ses reliques. S. Nicodénic. 433 Ajil S.
 Gamaliel. Aïi S. Innocent rr, pape. 339 S. Sa m son, évêqueT S. Ours, et S.
 Libessc ou I.ouhace, abbés en iouraioe- 3 «3 *S. Nazaire, abbé de Lérins.
 344 9.9 imm, S. Lazare, S1* Marthe et S' e Marie. 346 S. Simplicie et S.
 Faustin, frères, et S" Bcatrix leur sœur, martyrs. ~ 352 S. Prosper, évêque
 d'Orléans. 363 S. Olaf, roi de Norwégc, martyr. ib S.
 Guillaume, évêque de Saint-ttrieuc en Bretagne. 356 30 JUILLET. S. Abdon
 et S. Scnnen, martyrs. 358 S Julitte, martyre à Ccsarée en Cappadocc. 359
 31 Juillet. S. Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. " 362
 S. Jean Colombini , fondateur de l'ordre des Jésuates, en Italie. 389
 S'*Hélène de Skofdc, mart. en Suède. 390 1er AOUT. S. Pierre aux Liens.
 _292 Les sept M a eh a bées, et leur mère, martyre de l'ancienne loi. S'° Foi,
 S1, Espérance et S1" Charité, 390 vierges martyres. S. Justin, martyr en
 ParisisT m S Spire, S. Kulinicn et S. Lcu, évc~ qoes de Bayeux. 415 413
 4T4 ^ I riant , solitaire, reclus près de fuites, et S. Secondel, diacre. " 4(6 ^
 ■ j'ellegriini, ermite en Italie. 417 s thclwold , évoque de Winchester. ib. S.
 Walthen ou Walthéof, vulgairement S. AValene, abbé de Meiross en Fcossë^
 AÎ2 4 AOL T. S. Dominique, fondateur de l'ordre des Frercs-P reche urs ou
 Dumiiiicains. 448 S. liuphronc, ëyêque d'Autun, et S. liuphronc, évêque de
 Tours. 477 479 b. liupliroue, eveque de S. lugil, abbé en Irlande. 'Slv
 Sigrade, mère de S. Léger d'Autun. 480 :» AOUT. La Dédicace de Notre-
 Dame des Neiges. 482 S. Qswald, roi et martyr en Angleterre. , 48J Ste
 Afrçetses compagnes, martyres. 489 S. Memmic, premier èvêque de

Chalons-sur-Marne. 492 S. Yves, prêtre, martyr, au diocèse de Paris. 493 S.
 Cassien, évêque d'Autun. ib. *S. Abel, archevêque de Keims. 4M G Août.
 La Transfiguration, de N. S. Jésus-Christ. 496 S. Sixte, pape et martyr. ôUO
 S. Just et S. Pasteur, martyrs en Espagne. 50^e S. Germain ou Scocelin,
 solitaire *u diocèse de Trêves. 50^e 7 AOÛT. S. Gaëtan de Thienne,
 instituteur de la congrégation des clercs réguliers dits Trinitaires- 608 S.
 Victrice, évêque de Rouen. 618 S. Donat, évêque d'Arezzo en Toscane, et
 S. Iliaire, martyrs. 523 S. Donat, évêque de Besançon. ib. >y Google

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

VIII TABLE CHRONOLOGIQUE DES SAINTS ET DES
PETES. S. Licar ou S. Lizicr, évêque de Cotisera us. 524 8 Appt. S.
Cyriaque, S. Large, S. Smaragdc, et leurs compagnons, martyrs. 626 S.
Ilormisdas, martyr. ' 527 fJ AOIIT. S. Romain, martyr à Rome. 530 S.
Sécondien et ses compagnons, martyrs en Toscane. 531 S. ISumidique,
prêtre et confesseur, ib. 10 A(M T. S. Laurent, martyr. S. Deusdedit. 533
539 ib S. Géry, évêque de Cambrai. S'L' Rustiele, abbesse de Saint»Cé-»
,44 sa ire d'Arles. 'S. Vulpode, évêque de Liège. Ll AOL'T. S" Claire, vierge
et abbesse. S. Kuplius, martyr en Sicile" 54 K 550 S. l'orraire, abbé de
Lérins, et ses 557 compagnons, martyrs. J>59 S. Blanc, évêque en Ecosse.
S. Blaen, évêque des Pietés, en Ecosse. 5_4j) 11 AOUI. S. Tihurge, martyr,
et S. Chromacc. 541 Stc Susanne, vierge et martyre à Rome. 543 S. Taurin,
premier évêque d'Évreux. ib. S. fcquice, abbé en Italie. 13 AOUI. S.
Htppolyte, soldat, disciple de S. Laurent, martyr. 502 S. Hippolyte, martyr à
Ostie ou à Porto. 5f.4 567 S. Cassien, martyr à Imo.a. Slc Ka<lc g'>nde,
reine de France. 569 S. Maxime, confesseur, _57J S. Junien, reclus, puis
abbé de Mairé en Poitou. 584 S. AVibert, abbé en Allemagne. 586 Pierre de
Moliano, de l'ordre de Samt-Francois. ib. Stc liuldeiuaichc, abbessc de
Fécamp 587 FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE. Digitized by
Google

DES PÈRES, MARTYRS, ET AUTRES PRINCIPAUX SAINTS.
TROISIÈME JOUR DE JUILLET. S. PHOCAS, JARDIXIER, MARTYR.
Tiré de ses deux Panégyriques, écrits l'un par S. Attire, et l'autre par S. Chrysostôme, t. 2, p. 704 , édit. Ben. Voyca Ruinart , p. 627. l'an 303. S. Phocas demeurait près de la porte de Sinope, ville du Pont, et s'occupait à cultiver un jardin qui lui fournissait de quoi vivre et de quoi faire aux pauvres des aumônes abondantes. Dans cette profession, vile aux yeux du monde, il imitait la vertu des anciens patriarches, et retraçait en quelque sorte l'état heureux où se trouvèrent Adam et Eve tandis qu'ils furent innocens. Le saint joignait la prière au travail des mains. Sa maison était ouverte aux étrangers et aux voyageurs qui ne savaient où loger. Après avoir assisté libéralement les pauvres durant plusieurs années, il fut trouvé digne de donner sa vie pour Jésus-Christ. Malgré l'obscurité de sa profession, on le connaissait dans tout le pays à cause de sa vertu et de sa charité. On l'accusa d'être Chrétien durant une cruelle persécution, qu'on croit être celle qu'alluma Dioclétien en 303. Son prétendu crime était si notoire , qu'on n'observa point à son égard les formalités ordinaires. Les bourreaux eurent ordre de l'exécuter en quelque endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Sinope, ils s'arrêtèrent à la maison de Phocas, qu'ils ne connaissaient point, et se rendirent à l'invitation que le saint leur faisait de loger chez lui. Ils furent si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui découvrirent en soupant le sujet de leur voyage, et le prièrent de leur dire où ils pourraient plus aisément rencontrer ce Phocas tome v. i Digitized by Google

1 S. PHOCAS, MARTYR. [3 juillet.] qu'on leur avait ordonné de mettre à mort. Le serviteur de Dieu, sans témoigner la moindre surprise, leur répondit qu'il le connaissait bien , et que le lendemain matin il leur donnerait toutes les instructions dont ils avaient besoin. S'étant retirés pour aller se coucher , le saint creusa un tombeau , prépara tout ce qui était nécessaire pour enterrer son corps, et employa le reste de la nuit à se disposer à sa dernière heure. Quand le jour fut venu , il alla trouver ses hôtes , et leur dit que Phocas était en leur puissance, et qu'il ne tenait plus qu'à eux d'exécuter la commission dont ils étaient chargés. Comme ils lui demandaient où il était , il répondit avec tranquillité : « Le voici » > devant vous, c'est moi-même. » Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montrait tant de vertu , et qui les avait reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas les encourageait indirectement , en leur répétant qu'il ne craignait point la mort , puisqu'elle devait lui procurer les plus précieux avantages. Revenant à la fin de leur surprise, ils lui coupèrent la tête. On bâtit depuis une église de son nom qui devint célèbre dans tout l'Orient , et on y déposa la plus grande partie de ses reliques. S. Astère , qui était évêque d'Amasée vers l'an 400 , prononça le panégyrique du saint martyr dans une église qui possédait une petite portion de sa dépouille mortelle. Il y dit 1 que « Phocas « depuis sa mort est devenu l'appui et la colonne des églises; qu'on » vient de tous côtés au lieu de prière dans lequel il a le bonheur y de parler; que le magnifique temple (de Sinope) qui possède son » corps procure de la consolation aux affligés et la santé aux malades ; qu'il est comme un magasin public toujours ouvert aux » indigens ; que tous les lieux où il y a une portion de ses reliques sont célèbres par des miracles , et l'objet de la vénération » des Chrétiens; que les Romains, dont la capitale possède le chef » du saint , l'honorent de la même manière que S. Pierre et • S. Paul. » Il ajouta « que les mariniers de la plupart des mers » chantent des hymnes à sa gloire ; que souvent il les a délivrés » du danger ; qu'ils réservent pour les pauvres une partie du gain » qu'ils font, et qu'ils l'appellent la part de Phocas. Il dit encore « qu'un roi barbare lui avait envoyé son diadème tout garni de » diamans , avec un beau casque , afin qu'il les mît dans l'église de » Saint-Phocas , pour que le martyr les offrît à Dieu en reconnaissance de ce qu'il l'avait fait roi. v » P. 178. edit. Combefis. Digitized by Googl

S. rIIOCAS, MARTYR. [3 jttUlct.] 3 S. Chrysostôme reçut à Constantinople a une portion des reliques de S. Phocas. La ville , en cette occasion, fêta deux jours de suite ; et S. Chrysostôme prononça deux sermons , dont l'un se trouve encore parmi ses ouvrages K Il y est dit que les empereurs quittaient leurs palais pour venir honorer les reliques du saint martyr, et qu'ils tachaient de participer aux grâces que ce culte procurait aux hommes. L'empereur Phocas bâtit depuis à Constantinople une belle église sous l'invocation du saint, et y fit transférer une partie considérable de ses reliques. Les Grecs appellent souvent S. Phocas Hiéro~Martyr} ou Martyr sacré, épithète qu'ils donnent quelquefois aux illustres martyrs qui n'étaient point évêques *. Ce saint est honoré par les Grecs le 21 de décembre, et par les Latins le 14 de juillet ; mais quelques agiographes parlent de lui sous le 3 de ce dernier mois. De tous les travaux, le plus utile, le plus naturel, le plus propre à maintenir dans l'homme la vigueur de l'âme et la santé du corps , est la culture de la terre en général ; mais celle d'un jardin procure des charmes particuliers par le spectacle qu'elle offre à tous les sens. Combien n'est-il pas agréable de se trouver souvent dans un lieu qu'embellissent des fleurs odoriférantes, des fruits aussi variés pour leur espèce que pour leur goût et leur beauté, mille sortes de richesses qui font admirer la fécondité de la nature ! Quelle satisfaction pour un philosophe chrétien de se trouver a a milieu d'une multitude d'objets qui , par la vivacité de leurs couleurs, semblent le disputer en éclat à la voûte des cieux ! de se rappeler qu'un simple lis éclipse tout le lustre dont Salomon était environné dans le sein de sa gloire ! Que de motifs d'amour et de reconnaissance envers Dieu , lorsqu'il considère la fertilité de Ja terre , qui le dédommage de ses peines avec tant d'usure, et qui lui rend au centuple les semences qu'il lui a confiées ! Que de raisons de gémir sur son insensibilité pour le Seigneur, à la vue de cette même terre , qui resterait stérile s'il n'employait pour la fertiliser une culture continuelle î 1 Et non à Ànt.ioche, comme Baron ma l'a pensé, et comme Fronton-lc-Duc et Baillet le soupçonnent. Voyez le P. Montfaucou , not. ibid. t. 2, Op. S. Chrys. p. Iq'a. b C'est ce que Ruinait a démontre contre Baronius. • T. 2, p. 704, edit. Ben. I. Digitized by Google

4 S. BKRTIUX, ÊMiQl E [3 juillet.] S. GUNTHIERN , ABBÉ EN BRETAGNE. Ce saint, qui florissait dans le sixième siècle, était un prince du pays de Galles, qui , ayant quitté dès sa jeunesse le lieu de sa naissance , se retira dans l'Armorique pour y mener la vie d'un anachorète. Il s'arrêta dans l'île de Groie, qui est environ à une lieue de l'embouchure de la Blavet. Grallon, comte du territoire où l'île était située , fut si édifié d'une conversation qu'il eut avec lui, qu'il lui donna, pour fonder un monastère, la terre qui est auprès du confluent des rivières d'Isol et d'Ellé. C'est pour cela . que l'abbaye est encore appelée aujourd'hui Kemperlé a. Une année qu'une prodigieuse quantité d'insectes mangeaient le blé et faisaient craindre la famine, Guérechler, comte de Vannes , députa trois personnes de considération vers le saint , afin de l'engager à prier Dieu pour obtenir la délivrance du fléau dont on était menacé. Gunthiern envoya de l'eau qu'il avait bénite , on la répandit dans les champs, et les insectes périrent. Le comte , en reconnaissance de ce bienfait, lui donna une terre située auprès de la rivière de Blavet , qui se nommait Vernac *. Il paraît que le saint abbé mourut à Kemperlé. Durant les incursions des Normands, on cacha son corps dans l'île de Groie. On le découvrit dans le onzième siècle , et on le mit dans le monastère de Kemperlé, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît c. S. Gunthiern est patron de l'abbaye de Kemperlé, ainsi que de plusieurs églises et chapelles de Bretagne. Les anciens Calendriers le nomment sous le 29 de juin. Mais les modernes remettent sa fête au 3 de juillet. Voyez Lobineau, Fies des saints de Bretagne , p. 49S. BERTRAN , ÉVÈQUE DU MANS. S. Bertran d, qui semble être né dans le Poitou , se consacra au service de Dieu dans la ville de Tours, et y reçut la tonsure cléricale. S. Germain , évêque de Paris , le fit venir dans son dio* Mot breton qui signifie confluent d'Elle. *> Aujourd'hui Henrignac ou Chenegnac. c L'abbaye de Kemperlé est à trois lieues de Port-Louis, et à huit de /En latin licrti-Chramrms, IJertrannus, et non Dertrandus. Digitized by Google

« S. GUTHAGON, RECLUS. [3 juillet.] 5 cèse, le forma lui-même à la vertu, et lui conféra la dignité d'archidiacre. Après la mort de ftaldégisile , qui avait gouverné en pasteur mercenaire l'église du Mans , saint Bertran fut élu pour lui succéder en 586. Il éprouva d'abord quelques contradictions; mais il sut en triompher , et il ne pensa plus qu'à conduire son troupeau dans les voies de la sainteté. Sa prudence délivra l'Etat d'une guerre dont le menaçaient Waroc et Windimacle, princes bretons. Il fut appelé à la cour de Gontran , roi d'Orléans et de Bourgogne, pour terminer quelques affaires qui regardaient le bien de l'Eglise. Il bâtit et dota un grand nombre d'hôpitaux, construisit et répara beaucoup d'églises. Il fit en 615 un testament que nous avons encore , et qui est devenu célèbre dans l'antiquité ecclésiastique. On y trouve plusieurs legs considérables aux églises et aux monastères. Ce qu'il y a de singulièrement remarquable* c'est qu'on y voit que Frédégonde favorisa et protégea le saint évêque en toute occasion. Bertran fut chassé trois fois de son siège durant les troubles occasionés par les guerres intestines de la France. Aidé de la protection de Clotaire, qui réunit enfin à son royaume ceux de Bourgogne et d'Austrasie, il répara les désordres qui s'étaient introduits dans son troupeau. On croit qu'il mourut le 30 juin 643. On l'honore le 3 de juillet, qui fut le jour de la translation de ses reliques. Payez S. Grégoire de Tours, Hist. /. 8, c. 39, et /. 9, c. 18»; le Testament du saint, publié avec d'excellentes notes par Paj>ebrocli, ad 6 jun. et Baillet, sous le 3 de :uillet. T— 1T ""Tf *"" ■* •■-■■->■""■--■-■- --■- --f ITtnilut^lla^^ GUTHAGON, REGLUS. Ce saint, Ecossais ou plutôt Irlandais de naissance , était du sang royal. Il renonça au monde et mena une vie austère, uniquement occupé des exercices de la pénitence et de la prière. Etant passé depuis en Flandre , il y vécut en reclus avec le B. Gillon, qui s'était attaché à lui. Ils fixèrent l'un et l'autre leur demeure au village d'Oostkerk, situé sur le canal de Bruges à l'Ecluse» S. Guthagon mourut dans sa cellule près de Knocken , du côté de la mer. On l'enterra dans le cimetière d'Oostkerk. Il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession. Le 3 juillet 1059, Gérard, évêque de Tournai , fit la translation des reliques du saint en présence des abbés de Dun, d'Oudenbourg et d'Ececkout. Elles furent Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE JUILLET. S. ULRIC, ÉVÊQUE

D'AUSBOURG. Tiré de trois différentes Fies du saint ; la première , écrite avec fidélité par Gérard d'Ausbourg, que S. Ulric ordonna prêtre; la seconde, par Gébéhartt, évêque d'Ausbourg, mais que l'auteur n'eut pas le temps rf achever. Mabillon les a données, Sec. 2 Ben. La troisième Vie est de Bernon, abbé de Bichenow, qui fiorissait en 1040, et elle a été publiée par Surius. Velser l'a donnée aussi» avec un catalogue des évêques d'Ausbourg. Voyez Pi ni us, un des con- . tinueurs de Boltandus, t. 2 julii, p. 73. l'an 973. S. Ulric ou Uldaric était fils du comte Hubald , et frère de Luitgarde, femmedeBurchardII, duc de Suabe et d'Alsace. Il naquit en 893, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gai. Une pieuse vierge, nommée Guiborat ou Wiborade, qui menait la vie d'une recluse près de l'abbaye, lui prédit qu'il serait un jour évêque, et qu'il passerait par de rudes épreuves ; elle l'exhorta en même temps à souffrir les contradictions avec courage. Le saint était dans son enfance d'une complexion si délicate, que tous ceux qui le connaissaient étaient persuadés qu'il ne pouvait vivre. Mais un régime sage et soutenu fortifia son tempérament, que ses parens, par une tendresse excessive, et les médecins à force de remèdes, avaient probablement ruiné. Quoi qu'il en soit, la prolongation de sa vie et l'état de santé dont il jouissait furent regardés comme un miracle. Ulric gagna l'estime et l'amitié des moines de Saint-Gai , par la vivacité de son esprit, l'innocence de ses mœurs, la douceur de son caractère , et surtout par sa piété. Il avait déjà fait de grands progrès dans les sciences, lorsque son père l'envoya à Ausbourg, où il le mit sous la conduite d'Adalbéron, évêque de cette ville. Le prélat ne tarda pas à connaître le mérite de son disciple. Il le fit camérier de son église, quoiqu'il n'eût que seize ans il l'éleva depuis aux ordres sacrés, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Le jeune ecclésiastique connaissait trop bien les dangers et les devoirs de son état, pour ne pas s'appliquer de toutes ses forces à éviter les uns et à remplir les autres avec fidélité. Tous ses momens étaient employés à l'étude ou à la prière , et les pauvres avaient la plus grande partie de son revenu. Il était à Rome lorsque la mort enleva Adalbéron , qui eut H il tin pour successeur. De retour La fonction de camérier était de distribuer les orueincns des autels et les habillemcns des clercs. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [3 juillet.] encore visitées le ier octobre i444 par Nicolas, évêque sufragant de Tournai. y 'oyez la Vie du saint, dans Colgan, Mss. satwtor. Hibern. et Molanus, Nat. sanct. Belgii, ad 3 juliï.

MARTYROLOGE. A Alexandrie, les saints martyrs Tryphon et douze autres. A Constantinople, S. Eu loge et ses compagnons, martyrs. ACésarée en Cappadoce, S. Hyacinthe, chambellan de l'empereur Trajan, qui, ayant été accusé d'être chrétien, tourmenté par divers supplices et jeté en prison, y mourut épuisé par la faim. A Cbiusi en Toscane, les saints martyrs Irénée, diacre, et une dame nommée Mustiole, qui, tourmentés de divers supplices affreux, sous Pempereur Aurélien, méritèrent la couronne du martyre. Le même jour, les saints martyrs Marc et Mucien, qui périrent par le glaive pour la foi de Jésus-Christ. Un petit enfant les engageant à haute voix à ne pas immoler aux idoles, on le fit déchirer de coups de fouet; et comme il confessait encore plus hautement le nom de JésusChrist, il lut mis à mort avec un homme appelé Paul, qui encourageait les martyrs. A Laodicée en Syrie, S. Anathole, évêque, qui a laissé des écrits admirés non-seulement des personnes pieuses, mais aussi des philosophes profanes. A Altin, S. Héliodore, évêque, illustre par son savoir et sa sainteté. A Ravenne, S. Dath, évêque et confesseur. A Edesse en Mésopotamie, translation des reliques de S. Thomas, apôtre, apportées des Iudes, et dans la suite transférées à Ortone. Saints de France. En Touraine, Ste Brigitte de logent, vierge. A Knocken, village maritime de Flandre, au diocèse de Bruges, S. Guthagon, confesseur. Autres. Ce même jour, le natalice de Stc Théodote, qui souffrit avec les saints martyrs Diomèdes, Théodote, Eulampe, Asclepiodote et Golinduch. Dans une lie des côtes d'Irlande, S. Jarmans, évêque. En Angleterre, S. Tatvin, solitaire. Ce même jour, S. Iffred évêque, honoré par les Préinontrés d'Espagne. Digitized by Google

S S. ULRIC, EVEQUE. [4 juillet.] à Ausbourg, il continua son même genre de vie; sa ferveur allait toujours en augmentant, et il devenait de jour en jour plus plein de zèle pour la pratique de la mortification. Il fuyait, autant qu'il lui était possible, jusqu'à l'ombre du danger, surtout lorsqu'il s'agissait des tentations contraires à la pureté; et il avait coutume de dire à ce sujet , qu'on évitait la flamme en évitant tout ce qui est capable de l'entretenir. Hiltin étant mort en 9/24 , Ulric, alors âgé de trente et un ans , devint son successeur. Il fut nommé par Henri Y Oiseleur, roi de Germanie , et sacré le jour des Innocens. Il trouva la ville d' Ausbourg dans l'état le plus déplorable. Les Hongrois et les Sclavons l'avaient piUée depuis peu , et en avaient brûlé la cathédrale. Ils avaient aussi massacré Ste Guiborat, que les Allemands ont toujours honorée depuis comme martyre. Le nouvel évêque fit bâtir à la hâte une église pour rassembler le peuple. H sut procurer abondamment à son troupeau les secours et la consolation dont il avait besoin; et il n'y avait personne qui ne se crût dédommagé des malheurs publics, par l'avantage qu'il avait de posséder un tel pasteur. Ulric alléguait divers prétextes pour se dispenser de suivre la cour; il savait combien la présence d'un évêque est nécessaire dans son diocèse, et combien il lui importe de veiller par lui-même sur les âmes dont il doit rendre à Dieu un compte si rigoureux. En qualité de prince de l'Empire, il était obligé d'entretenir des troupes et de les envoyer à l'armée ; il chargea son neveu de ce soin, et se borna aux fonctions spirituelles. Il se levait régulièrement à trois heures du matin, pour assister à l'office avec ses chanoines; il récitait ensuite d'autres prières de dévotion. Au point du jour, il disait au chœur l'office des Morts avec Prime, et assistait à la grand'messe. Tierce finie, il offrait le saint sacrifice, et ne sortait de l'église qu'après None. Il allait ensuite à l'hôpital, pour y consoler les malades. Tous les jours, il lavait les pieds à douze pauvres, auxquels il distribuait d'abondantes aumônes. Le reste de ta journée était employé à l'instruction, à la visite des malades et à l'accomplissement des autres devoirs d'un pasteur vigilant. Il ne faisait qu'un seul repas, encore n'était-ce que le soir avant Compiles. On servait pour les pauvres et pour les étrangers un plat auquel il ne touchait jamais. Il s'interdit l'usage du lin; il couchait sur la paille, et ne prenait que quelques heures de repos. En carême, il redoublait ses austérités, et donnait un temps encore plus considérable à ses pratiques de dévotion. Chaque année il

faisait la visite de tout son diocèse, et tenait deux synodes. Digitized by Google

S. ULRIC, évêque. [4 juillet.] g Après la mort de Henri V Oiseleur, Othon Ier lui succéda dans le royaume de Germanie. Mais ce prince fut bientôt obligé de prendre les armes contre Ludolf, son fils, auquel il avait accordé le duché de Suabe et d'Alsace, et qui s'était révolté. S. Ulric se déclara fortement pour le parti du maître légitime, sans craindre le ressentiment des rebelles, qui le menaçaient de porter le ravage dans son diocèse. Heureusement la guerre civile ne fut pas de longue durée. Arnold, comte palatin, ayant été tué devant Ratisbonne, le saint évêque obtint du roi la grâce de son fils, et celle de tous les autres rebelles. Ulric avait environné la ville d'Ausbourg de bonnes murailles, et avait fait construire des forts en différens endroits, pour mettre son peuple à l'abri des incursions des Barbares. On vit par l'événement que cette précaution avait été très-sage. En effet, les Hongrois, ayant fait une seconde irruption, vinrent assiéger Ausbourg. Le saint pasteur, semblable à Moïse sur la montagne, levait les mains au ciel, qu'il tâchait de fléchir par des supplications publiques. Ses prières furent exaucées. Les Barbares, saisis tout-à-coup d'une terreur panique, levèrent le siège, et s'enfuirent avec beaucoup de confusion. Ils furent rencontrés et taillés en pièces par Othon, que le pape couronna empereur en 962. S. Ulric se voyant en liberté, et n'ayant plus rien à craindre des ennemis du dehors, fit rebâtir sa cathédrale avec une grande magnificence, et la dédia de nouveau sous l'invocation de Ste Afre. Cette sainte avait été martyrisée durant la persécution de Diocétien à Ausbourg, dont elle est patronne. Elle est nommée dans les Martyrologes sous le jour d'août. Le saint évêque, se voyant fort avancé en âge, s'était démis de son évêché, avec l'agrément de l'empereur, en faveur d'Albéron, son neveu, pour aller finir ses jours dans l'abbaye de Saint-Gai. La plupart des évêques improuvèrent hautement cette démarche, et se plaignirent de ce qu'Albéron s'attribuait, contre les canons, les honneurs de l'épiscopat, du vivant de l'évêque titulaire. Ulric fut cité à Angelheimen 972, pour y rendre compte de sa conduite. Il y avoua avec humilité qu'il avait prêché contre les lois de l'Eglise, en ajoutant que le désir de se retirer du monde lui avait fait commettre cette faute. Il obtint cependant que son neveu serait évêque après lui. Albéron mourut avant son oncle, qui fit un second pèlerinage à Rome, où le pape lui donna de grandes marques d'estime. Il fut aussi reçu fort honorablement à Ravenne par l'empereur et l'impératrice. Sa santé alla toujours en déclinant depuis le mois de mai de l'année 972. Durant sa

dernière maladie, sa ferveur parut avoir acquis un nouveau degré de vivacité. Etant Digitized by Google

10 S. ULRIC, ÉVEQUE. [4 juillet.] près d'expirer, il se fit coucher sur la cendre, les bras étendus en forme de croix. Il mourut au milieu de son clergé, le 4 juillet 973. 11 était âgé d'environ quatre-vingts ans, et en avait passé cinquante dans l'épiscopat. On l'enterra dans l'église de Sainte-Afre, qui porte aujourd'hui son nom*. Sa sainteté fut attestée par des miracles, et le pape Jean XV le canonisa en 993 C'est la première canonisation qui ait été célébrée dans l'Eglise selon les formes usitées à Rome *. Les saints, vivant de la vie de la foi , avaient recours à Dieu dans toutes leurs actions ; et par là ils intéressaient le ciel à la réussite de toutes leurs entreprises. C'est pour n'avoir pas cette attention, et pour ne pas consulter la volonté divine, que tant de personnes s'exposent à mille dangers, tombent dans un grand nombre de fautes, et s'attirent souvent des malheurs temporels. C'est le cas où se trouvèrent les Israélites, lorsqu'ils furent trompés par les Gabaonites. Ne négligeons donc jamais la prière, afin de connaître ce que Dieu exige de nous, et d'obtenir de lui ce qui nous est nécessaire pour ne pas travailler inutilement. « Le corps de S. Ulric est enchâssé et se garde sous le grand-autel de l'église abbatiale, dite de Saint - Ulric et de Sainte-Afre. Cette église, fondée par le saint, fut desservie dans son origine par des chanoines. Brunon, évêque d'Ausbourg, y mit des religieux Bénédictins au commencement du onzième siècle. H leur donna un abbé, et engagea l'empereur Henri , son frère, à doter la nouvelle abbaye de cinq villages. L'empereur Louis, par ses lettres de 1323 et 1 335, déclara l'abbé de Saint-Ulric son chapelain. Il forme Etat d'Empire, et siège à la diète parmi les prélats du ban du Rhin. S. Ulric fonda aussi le monastère de Saint-Etienne, pour des religieuses de l'ordre de S. Benoit. C'est aujourd'hui un chapitre de chanoinesses séculières. b La seconde est celle de S. Siméon, reclus à Trêves, que fit Benoît IX. en 1042. (Papebroch , Act. SS. t. 1 juhii, p. 97.) La troisième est celle de 5. Gérard , évêque de Toul, que le pape Léon IX célébra en 1060. Hartzheira, Conc. Cerm. t. 3, p. 114. » Bullar. Magnum, t. 1, p. 25 édit. Luxemb. Digitized by Google

S. ODON, ARCHEVÊQUE. [4 juillet.] II S. ODON 9

ARCHEVÊQUE DE CAXTORHÉUY. Tiré de Matthieu de Westminster, de Florent de Worchester, et de la Fie du saint. Mabillon, Sec. 5 Ben. p. 203, a conjecturé que cette Fie avait été écrite en 1070, par Osbern, moine de Cantorbéry; mais il s'est trompé; et H'harion, Angl. Sac. Praef. vol. 2, p. 10, a prouvé qu'elle fut composée en 1121, par Eadmer, disciple de S. Anselme. Il paraît que la Fie de S. Odon, qu'Osbern avatt écrite, et qui est citée par Guillaume de Malmcsbury, n'existe plus. Voyez Fini us, un des continuateurs de Bollandus, t. 2 julii , p. A3. Voyez aussi la Fie de S. Odon, donnée par En eus Pantopidanus, dans ses Gesta Danorum extra Daniam ; Hafniae, 1740; t. 2, sect. i , § 8, p. 157. l'an 961. S» Odon naquit dans la province des Est-Angles. Ses parens, Danois d'origine, avaient suivi dans leur barbare expédition Ingar et Hubba, vers l'an 870, et jouissaient d'une fortune considérable dans cette partie de l'Angleterre. Il montra dès son enfance beaucoup de penchant pour le christianisme; il fréquentait les églises et parlait souvent avec éloge du divin fondateur de notre religion . Ceux dont il avait reçu le jour ne pensaient pas comme lui; plusieurs fois ils le punirent sévèrement à cause de son zèle pour une religion qu'ils n'aimaient pas; à la longue, ils en vinrent jusqu'à le déshériter et à le chasser de leur maison. Ce traitement devint pour Odon un sujet de joie; il s'estima heureux d'être dépouillé de tout ce qui aurait pu l'attacher au monde, et d'avoir été jugé cligne de souffrir pour la cause du Seigneur. Il choisit Dieu pour son héritage; et de peur de ne pas correspondre assez fidèlement aux grâces qu'il avait déjà reçues, il prit la résolution d'abandonner entièrement le siècle, et embrassa l'état ecclésiastique. Le duc Athelm lui fournit libéralement de quoi faire ses études. Athelm était un des principaux seigneurs d'Angleterre, sous le règne d'Alfred a. Son attachement pour Odon venait de la grande piété qu'il avait remarquée en lui. En 887, il fit un pèlerinage à Rome , et y porta les aumônes du roi Alfred et des Saxons occidentaux*. Lorsqu'Odon eut été ordonné prêtre, il le prit pour confesseur, ainsi que plusieurs autres personnes de la cour. Tous les jours il récitait avec lui l'office divin; et cette pieuse pratique était alors fort commune parmi .es laïques. Il l'engagea à l'accompagner « Les annales saxonnes ppellent Athelm Ealderman du Wiltshire. Il paraît qu'il était dis de l'ealderman Athelm , qui , avec le secours de ceux du coQté de Dorset, battit les Danois en 838, près de Portland, sous le règne d'Ethelwulf. * c'est

ce qui est expressément rapporté dans les annales saxonnes. Digitized by Google

11 S. OCON, ARCHEVEQUE. [4 juillet.] à Rome en qualité de chapelain. Ayant été attaqué sur la route d'une fièvre violente qui le réduisit à l'extrémité, il fut guéri par les prières du serviteur de Dieu. Il mourut en 898. L'estime et le respect que l'on avait pour Odon augmentaient de jour en jour. Alfred, et Edouard X Ancien son fils et son successeur, l'employèrent souvent avec succès dans des affaires importantes *. Le roi Athelstan voulut aussi l'avoir auprès de sa per• • Alfred , par son courage et sa sagesse, éleva la monarchie anglaise au plus haut degré de puissance. Les Danois , qui , depuis le martyre de S. Edmond , possédaient une partie du Northumberland et le royaume des Est-Angles, furent obligés de se renfermer dans le pays dont ils avaient fait la conquête. Leurs irruptions furent arrêtées à l'orient par le fameux fossé qui s'étendait depuis les marais situés au nord jusqu'à la rivière d'Ouse, et dans le comté de Suffolk , qui séparait la Mercie et le royaume des Est-Angles, et qui s'appelle aujourd'hui Reech-dyke, d'un bourg de ce nom. Le petit peuple le nomme Devil'S'Ayke. Les annales saxonnes parlant de ce fossé sous le règne d'Edouard l'Ancien, on en a conclu qu'il avait été creusé vers ce temps-là. Alfred mourut en 901. Les Danois ayant violé la trêve dont on était convenu , Edouard alla les attaquer dans le pays des Est-Angles, et les força à se soumettre. Il délita aussi les Ecossais, les Cumbriens et les Gallois. Il fit construire des forts dans les endroits qui paraissaient les plus faibles. Ethelred , comte de Mercie, ainsi qu'Ethelflède, sa femme, et fille d'Alfred, firent la même chose dans le pays du milieu. Mais rien n'a plus illustré le nom d'Edouard que le recueil des lois qu'il ajouta à celles de son père Alfred. (Ap. Spelman, Conc. t. 1; et WHhins^ Conc. Brit. 1. 1.) Guothrun, ou plutôt Eoric, successeur de Gunthrun, roi danois des Est-Angles, ne contribua pas peu à les faire recevoir. Le vol et plusieurs autres crimes n'y étaient punis que par des amendes pécuniaires; et ce ne fut qu'au treizième siècle que les législateurs décernèrent généralement la peine de mort contre ceux qui les commettaient. Edouard mourut en 925, après un règne de vingtquatre ans. On l'enterra dans le monastère que son père avait fondé à Wmchester. Athelstan, fils aîné et successeur d'Edouard, régna quatorze ans, et se signala par sa prudence et son courage. Le père ayant éteint le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland. Ce dernier força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. U vainquit aussi les Ecossais en 938. Constantin, roi d'Ecosse, s'était

déclaré pour Guthfrith , dernier roi des Danois du Northumberland, puis pour Anlaff, fils de ce prince : Athelstan, indigné de sa conduite, s'avança vers le nord de l'Ecosse en 934 , et remporta une victoire complète sur ses ennemis. La même année, Constantin fondit sur l'Angleterre avec une armée composée d'Ecossais, de Danois, des troupes d'Anlaff , roi de Dublin , et des peuples qui habitaient les lies occidentales. Athelstan le rencontra à Rrunanburg, lieu inconnu aujourd'hui, près de l'Humber. U attaqua vivement le roi de Dublin , tandis que Turltetil , son parent, chargeait les Ecossais. La victoire se déclara pour lui , et il l'attribua à l'intercession de S. Jean de Béverley. Ayant chassé les Gallois d'Exeter, il y fonda un monastère dont l'église fut depuis convertie en cathédrale, lorsque l'évêché de Crédon eut été transféré dans cette ville. Alfred de Béverley appelle Athelstan le premier monarque de toute l'Angleterre , quoiqu'il n'ait jamais pris ce titre par modestie , et qu'il l'ait laissé a Edred , son frère. Cet auteur se fonde sur ce qu'après l'extinction du royaume des Danois dans le Northumberland , et après la mort de la pieuse Ethelflède, comtesse de Mercie, il ne resta pas le plus petit souverain dans les Etats de ce prince, ce qui n'était point arrivé depuis le roi Egbert jusqu'au temps. dont nous parlons. De plus, Athelstan avait soumis les Gallois et les Ecossais, et les avait rendus ses tributaires, selon les historiens d'Angleterre. Ajoutons cependant que les historiens d'Ecosse nient ce dernier point quant à leur patrie. Athelstan aimait la paix et la religion ; il était plein de bonté et d'affabilité envers tout le monde. Savant lui-même, il protégeait ceux qui s'appliquaient aux sciences. Son humilité et sa bienfaisance le firent aimer et admirer de Digitized by Google

S. ODON, ARCHEVÊQUE. [4 juillet.] 13 sonné; il le fit son chapelain. Non content de le consulter sur les choses qui intéressaient le plus le bien de l'Etat, il lui dit de l'accompagner à la guerre , afin que ses exemples et ses avis le portassent continuellement à la pratique de la vertu. Il le choisit pour remplir le siège de Wilton fl, vers le commencement de son règne. Le saint, malgré sa nouvelle dignité, ne put abandonner la cour; il était souvent obligé de suivre le roi. Il se trouva même à la bataille de Brunanburg. Le roi, ayant été investi par les ennemis , y pensa ' perdre la vie; et l'on assure qu'il fut redevable de la conservation de ses jours à un miracle opéré par le saint évêque. Athelstan étant mort en q4i, Edmond, son frère, qui n'avait encore que dix-huit ans, monta sur le trône d'Angleterre. Ce prince , aussi fidèle que ses prédécesseurs à suivre les conseils de S. Odon, soumit une seconde fois les Northumbres et Anlaff, qui s'étaient révoltés. Il porta aussi de sages lois, dont l'objet principal était de prévenir les meurtres et les divisions qui troublent les familles. Il était ordonné par une de ces lois, que, dans la cas où plusieurs voleurs se réuniraient ensemble, on pendrait le plus âgé de la troupe, et que les autres seraient fouettés trois fois. Il paraît que c'est la première loi qui ait décerné la peine de mort contre le vol en Angleterre. Edmond avait autant de piété que de valeur et de sagesse ; et il eut toujours une grande confiance dans les lumières de S. Odon. Ce fut en 942 qu'on transféra le saint au siège de Cantorbéry. Il n'avait consenti qu'avec beaucoup de peine à sa première promotion ; mais il s'opposa encore plus long-temps à la seconde , par une suite de cette crainte que les dignes ministres éprouvent dans de pareilles occasions. Il alléguait : 1^o son indignité ; 2^o l'autorité des canons, qui défendaient qu'un évêque fût transféré d'un siège à un autre; 3^o le défaut d'aptitude pour la place dont il s'agissait, et qu'il fondait sur ce qu'il n'était point moine. On eut bientôt levé les deux premières difficultés. Quant à la troisième, on déterminait S. Odon à prendre l'habit bénédictin *; après quoi il fut installé. tous ses sujets. Sa capacité pour le métier de la guerre rendit son nom redoutable à ses ennemis et à ceux qui osaient troubler le repos de l'Etat. Il porta des lois pleines de sagesse ; et comme il y punissait le crime par des amendes pécuniaires, il réglait la somme qu'on devait payer sur l'état et la qualité des délinquants. a Le royaume des Saxons occidentaux dépendit du diocèse de Winchester jusqu'au règne d'ina, c'est-à-dire jusque vers l'an 705, qu'on érigea un évêché à Shirburne. Ce siège et celui de

Wilton, érigé en 1050 pour le Wiltshire, furent unis dans la suite, et fixés à Salisbury en 1046. S. Odon fut le second évêque de Wilton, selon les Fasti de Le Neve. D'autres auteurs le font évêque de Shirburne. *J le reçut des mains de l'abbé de Hecury (aujourd'hui Saint-Benoit- sur Digitized by Google

14 S. ODON, ARCHEVEQUE. [4 juillet. J Edmond laissa en mourant a deux fils encore en bas âge , Edwi et Edgard ; et il eut pour successeur Edred , son frère. Ce fut durant le règne de ce prince qu'arriva le miracle que nous allons rapporter d'après les anciens historiens d'Angleterre. Quelques personnes du clergé de Cantorbéry ayant une tentation de doute sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, S. Odon pria Dieu de les en délivrer et de leur confirmer d'une manière ' éclatante la vérité du mystère. Il obtint ce qu'il avait demandé au ciel un jour qu'il disait la messe dans sa cathédrale. Quand il en fut à la fraction de l'hostie) il en sortit deux gouttes de sang qui tombèrent dans le calice à la vue de tout le peuple. Le saint fit venir à l'autel ceux qui avaient la tentation du doute. Ceux-ci, pleins de reconnaissance pour la grâce que Dieu leur avait faite, l'en remercièrent solennellement avec leur archevêque, Edwi, l'aîné des fils d'Edmond, fut roi après la mort d'Edred, arrivée en 955 c. L'archevêque de Cantorbéry fit la cérémonie de son sacre à Kingston. Edwi était un prince livré à la débauche. Dans le repas qui suivit son couronnement, il quitta les évêques et les seigneurs qui étaient à table avec lui, afin d'aller avec Ethelgive, pour laquelle il avait un amour impudique, quoiqu'elle fût sa proche parente. S. Dunstan, pour lors abbé de Glastenbury, l'en reprit par l'ordre de S. Odon. Mais sa généreuse liberté le fit condamner à l'exil; ses religieux furent aussi chassés de leur monastère. S. Odon laissa agir son zèle contre l'infâme Ethelgive. Elle se retira à Glocester, où le roi ne rougit pas d'aller la rejoindre. Les Merciens et les Northumbres , indignés des horreurs qui se passaient sous son règne, prirent les armes contre lui, et proclamèrent roi son frère Edgard d. Ce dernier honora singulièrement S. Odon, il rappela S. Dunstan, et le fit placer sur le siège épiscopal de Worcester. Pendant son règne, qui fut d'environ seize ans, il mérita l'amour de ses sujets et le respect des étrangers, quin'oLoire), maison alors célèbre par sa régularité. Il n'est pas aisé de décider si l'abbé passa en Angleterre, ou si S. Odon tint le trouver en France. a Edmond fut assassiné en 948, par un scélérat nommé Léof , qui avait eu l'insolence de s'asseoir à la table du roi, dans un festin qui se donna à la cour, le jour de la fête de S. Augustin, archevêque de Cantorbéry. * Nous parlons d'après Eadmer, qui a donné une bonne Vie de S. Odon , d'après Guillaume de Malmesbury, et la Chronique de l'église de Cantorbéry, cités dans les Antiquités de la Bretagne, par Parker. « Edred mourut après une maladie de langueur, qu'il souffrit avec beaucoup de

patience et de résignation; son règne fut de neuf ans et demi. Il prit le titre de roi de la Grande-Bretagne, dans une charte qu'il donna à l'abbaye de Croyland, et qui est rapportée par Ingulnhc. Il s'appelle Monarque de toute l'Angleterre dans une autre charte donnée à l'abbaye de Réculvcr, Monast. angl. Jpp. t. I. à Edwi conserva le royaume des Saxons occidentaux jusqu'à sa mort, qui arriva en 959, scion Florent de "Worcester, et le manuscrit des annales saxoncs de Laud. Digitized by Google

S. SISOES, ANACHORÈTE. [4 juillet.] 15 sèrent jamais troubler la paix et la tranquillité de ses Etats. On attribue principalement à S. Odon et à S. Dunstan les lois utiles qu'il porta. Toujours guidé par les avis de ces deux grands hommes, il répara les maux causés par la tyrannie et les autres crimes de son frère *• S. Odon travaillait avec un zèle infatigable, même dans une extrême vieillesse, à l'instruction de son clergé et du reste de son troupeau ; on le voyait aussi redoubler de ferveur dans tous ses exercices à mesure qu'il approchait de la mort. Il mourut en gôï b. Son nom est célèbre dans tous les Martyrologes d'Angleterre. Sa vertu le faisait appeler de son vivant, Odo se gode, ce qui en langue saxone signifiait Odon le bon r. Ses reliques étaient anciennement dans une châsse. Il paraît que, lors de la prétendue réforme, on les mit sous une petite tombe que l'on voit encore aujourd'hui à l'endroit où la châsse était autrefois. ♦ S. SISOÈS ou S. SĪSOY, ANACHORÈTE EN EGYPTTE. S. Sisoès fut une des plus éclatantes lumières des déserts d'Egypte, après la mort de S. Antoine. Il était Egyptien de naissance. Ayant quitté le monde dès sa jeunesse, il se retira dans le désert <îe Scété, et vécut quelque temps sous la conduite de l'abbé Hor. Le désir de trouver un lieu encore plus solitaire lui fit passer le Nil; et il alla se cacher sur une montagne où S. Antoine était mort depuis peu. La mémoire toute récente des vertus de ce grand homme soutenait merveilleusement sa ferveur; il s'imaginait le a Edgard mourut en 975. On lit dans Guillaume de Malmesbury et dans Florent de Worcester, qu'il avait deux grandes flottes, composées de 1600 vaisseaux, avec lesquelles il parcourait tous les ans les mers de la Grande-Bretagne. Les mêmes auteurs ajoutent qu'il avait souvent à sa suite six ou huit petits rois, nommément Keneth , roi des Ecossais, Malcolra , roi de Cumberland , Maccuse, seigneur de Man et des Iles, et cinq princes gallois, qui tous conduisaient sa galère depuis Cliester, en descendant la Déc. Ces princes gallois étaient les successeurs de Howel Dha , qui donna de sages lois à tout le pays de Galles, qui k reconnaissait pour souverain. Ces lois oot été publiées par Wotthon, en 1735, ln-fo1. * Mabillon a prouvé la vérité de cette date par l'autorité de la Chronique «acne. c Le* constitutions de S. Odon paraissent être les instructions que le saint donnait a son clergé, forez Inett, Hist. de l'Eglise d'Mngl. t. I. Les lois d'Athelstan, d'Edmond et d' Edgard regardaient en partie l'Etat et en Nrtie l'Eglise. Elles furent portées dans des assemblées générales, et S. Odon en est regardé comme le principal auteur. Digitized by Google

1§ S. SISOÈS, ANACHORÈTE. [4 juillet.] voir, et entendre de sa bouche les instructions qu'il avait données à ses disciples. Il s'appliqua donc de toutes ses forces à imiter ses pratiques les plus héroïques. Sa pénitence était très-austère, son silence rigoureux, sa prière ardente et presque continuelle. Sa sainteté lui acquit une telle réputation, qu'il mérita la confiance de tous les solitaires des environs. Il y en avait même qui venaient de fort loin pour lui demander des avis sur les voies intérieures de la perfection, et malgré le soin qu'il prenait de se cacher, il était contraint de faire céder à la charité son amour pour le silence et la retraite. Souvent il passait deux jours sans manger; il était tellement mortifié et absorbé en Dieu, qu'il oubliait de prendre sa nourriture, et il fallait qu'Abraham, son disciple, l'avertît lorsque l'heure de manger était venue ; encore s'en étonnait-il quelquefois, croyant l'avoir déjà fait : tant il faisait peu d'attention aux besoins du corps '. Son oraison était si sublime, qu'elle allait fréquemment jusqu'à l'extase. D'autres fois son cœur était si fort embrasé du feu de l'amour divin, que n'en pouvant presque soutenir la véhémence, il se soulageait par de fréquents soupirs qui lui échappaient sans qu'il s'en aperçût, et même contre sa volonté². Il tenait pour maxime qu'un solitaire ne doit point choisir le travail des mains qui lui plaît le plus ³. Ordinairement il s'occupait à faire des paniers. Un jour qu'il vendait le fruit de son travail, il eut une tentation de colère. Aussitôt il jeta ses paniers par terre, les y laissa et prit la fuite. A force de se vaincre lui-même, il acquit une douceur que rien ne pouvait altérer. Son zèle contre le vice n'avait aucune amertume. Il ne s'étonnait point des fautes de ses frères, et au lieu de les leur reprocher avec indignation , il leur aidait à s'en relever avec une tendresse vraiment paternelle ⁴. Lorsqu'il voulait recommander aux autres la douceur et l'exactitude à observer les règles, il racontait l'histoire suivante. Des frères, au nombre de douze, étant en chemin, la nuit les surprit, et ils s'aperçurent que leur guide s'égarait. Ils ne l'en avertirent cependant point, de peur de rompre le silence, pensant en eux-mêmes qu'il verrait sa méprise quand le jour serait venu, et qu'alors il les remettrait dans le véritable chemin. Ils le suivirent donc en patience, et firent jusqu'à douze milles. Le jour venu, le conducteur remarquant qu'il s'était égaré, leur fit de grandes excuses; et comme il était permis de parler, les frères lui répondirent tranquillement : « Nous avons bien vu que vous quittiez le che«

Rosweide, Vit, Pair. I. 5, / . 4, n. 38. 3 Cotcler. Monum. Gr. t. I, p. 675. *

Rosweîdc, Vit. Patr. I, 6, lib. 2, * Cotcler. Monnm. Gr. t. I, p. 670; //. 14.
Rogwcîdc, /. 3, p. 103. Digitized by Google

S. SISOËS, ANACHORETE. (4 juillet.) 17 min; mais nous n'avons rien voulu dire.» Cet homme admira leur patience, et fut très-édifié de leur exactitude à garder la règle 1. Quelques Ariens étant venus sur sa montagne, osèrent y dogmatiser parmi les frères. Le saint ne leur répondit rien, mais il ordonna à son disciple de lire en leur présence un traité de S. Athanase contre l'arianisme; ce qui leur ferma la bouche. Après les avoir ainsi confondus, il les renvoya avec sa douceur ordinaire. S. Sisoès fut aussi un modèle accompli d'humilité. Il revenait toujours à cette vertu, dans les avis et les instructions qu'il donnait aux autres. Un solitaire lui ayant dit un jour: «Mon père, je » me considère comme étant toujours devant Dieu, il lui répondit : » Ce n'est pas assez, mon fils ; et il vous serait bien plus avantageux » de vous considérer comme étant au-dessous de toutes les créatures ; cela sert efficacement pour acquérir l'humilité. » Sans cesse il marchait en la présence de Dieu , concentré dans son néant et sa bassesse². « Devenez petit, disait-il à un frère; renoncez aux » satisfactions des sens; dégagez-vous des vaines inquiétudes du » siècle, et vous trouverez la paix du cœur³. » Il dit à un autre qui se plaignait de n'être point encore parvenu à la perfection de S. Antoine : « Ah ! si j'avais dans le cœur un seul des sentimens de ce » grand homme, je serais tout embrasé du feu de l'amour de Dieu⁴. » Il avait de si bas sentimens de lui-même, que, malgré l'austérité de son genre de vie , il se regardait comme un homme sensuel , et voulait que les autres eussent de lui une semblable idée ⁶. Si par hasard la charité pour les étrangers l'obligeait d'avancer l'heure du repas, il s'en dédommageait ensuite par un long jeûne, et faisait, pour ainsi dire, payer à son corps une condescendance dont le motif avait été si louable⁶. Il craignait si fort les louanges, que priant quelquefois les mains levées vers le ciel, il les baissait aussitôt qu'il pensait que quelqu'un pouvait l'apercevoir. Toujours il était prêt à s'accuser. Il ne voyait rien de bon dans les autres, qu'il n'en prit occasion de se condamner lui-même⁷. Trois solitaires étant venus le voir, l'un d'eux lui dit : « Mon » père, que ferai-je pour éviter le feu de l'enfer? » Et il ne répondit rien. «Et moi, continua le second, comment pourrai-je éviter le » grincement de dents, et ce ver qui ne mourra point ? * Le troisième ajouta : « Que ferai-je aussi ? car toutes les fois que je me » représente les ténèbres extérieures , je suis saisi d'une frayeur • Cotelier. Manum.'Gr. t. itp. 672. * Ibid. / . 5, Ub. 14, n. 46. ■ Roswilde, Vit. Patr. I. 5, Ub. 15, c Ibid. I. 5, Ub. 8, // . 15. A. 47. 7 Koswilde , Vit. Patr. I. 6, Ub. 9,

%*osvre\ætnt.Patr.1.5,Ub.i,n.\7. n. 5. « Ibid. i. btUb. 15, /î.43. TOME V. ^ •
Digitized by Google

18 S. SISOËS, ANACHORKTÎ. [4 juillet.] * mortelle. » Alors le saint prenant la parole, leur répondit: «Je » vous avoue que je ne pense point à ces choses; et comme je sais » que Dieu est plein de bonté, j'espère qu'il aura pitié de moi. Vous >» êtes bien heureux, ajouta- t-il-, et j'envie votre vertu. Vous parles » tles peines de l'enfer, et vous en êtes si pénétrés, qu'elles peuvent * vous aider puissamment à éviter le péché. Eh! que ferai-je donc, - moi qui ai le cœur si insensible, que je ne pense pas seulement >' qu'il y ait après la mort un lieu de supplices destiné pour punir » les médians? ce qui est sans doute la cause pour laquelle je com* » mets tant de fautes. •» Les trois solitaires, édifiés de cette réponse, s'en retournèrent chez eux¹. Le saint disait que depuis trente ans il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Seigneur Jésus, ne permettez pas que je pèche » aujourd'hui par ma langue. Et cependant, ajoutait-il , je commets » toujours quelque faute de ce côté-là. » Ce discours ne pouvait être qu'un effet de son humilité; car il gardait exactement la retraite et le silence ; il tenait la porte de sa cellule toujours fermée, afin d'être moins interrompu; et lorsqu'on le consultait, il ne ré* pondait jamais qu'en peu de mots*. Le serviteur de Dieu étant usé de vieillesse et d'infirmités , se rendit enfin à l'avis de son disciple Abraham, et alla demeurer quelque temps à Clysmâ , ville située sur le bord, ou du moins dans le voisinage de la mer Rouge³. Ammon ou Amun,abbé de Raithe, vint l'y visiter. Le voyant affligé de ce qu'il avait quitté sa solitude, il le consola en lui représentant qu'étant cassé de vieillesse, il avait besoin de secours qu'il ne trouverait pas dans le désert. Mais le saint jeta sur lui un regard de tristesse, et lui répondit : « Que me - dites-vous? La liberté d'esprit dont j'y jouissais ne me suffisait-elle >» pas? » Sisoès retourna dans sa solitude. Lorsqu'il fut parvenu à la fin de sa course, les solitaires s'assemblèrent autour de lui. Rufin dit qu'étant à l'agonie, il s'écria : «Voici que l'abbé Antoine, le chœur » des prophètes et les anges viennent prendre mon âme. » En même temps son visage devint lumineux ; et après s'être entretenu inférieurement avec Dieu, il s'écria de nouveau : «Voyez notre Seiygneur qui vient à moi.» Il expira en prononçant ces paroles; et sa cellule fut embaumée d'une odeur céleste⁴. Sa mort arriva vers l'an 4a9> soixante-douze ans au moins après qu'il se fut retiré sur la montagne de S. Antoine. Sa fête est marquée dans les Ménologies 1 Cotclcr. Monum. Cr. t. 1, p. 669. 3 Coteler. p. 671. * Roswotdc, rit. i>«tr. I. 5, Ub. 4, « Ralin.op. Rosw. I. 3, n. 162. ». 39, Ct /. 6, Ub. 3, n. C. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

S. SISOES, ANACHORÈTE. [4 juillet.] |Q des Urecs sous le 6 de juillet , et dans quelques Calendriers des Latins sous le 4 du même mois. y oyez Rosweide, Cotelier ; Tillemont, /. ia, p. 4³ ; et les Bollandistes, ad diem 6 jtifiï, t. i , p. 280. Il ne faut pas confondre ce saint avec deux autres Sisoès qui vivaient dans le même siècle. L'un, surnommé U 'iht'been, demeurait à Calamon , dans le territoire d'Arsinoé. L'autre avait sa cellule à Pétra. C'est de Sisoès le Thébéen qu'on raconte le trait suivant, que quelques auteurs ont attribué par méprise à S. Sisoès de Sc<*te. • Un solitaire qui avait été offensé par un autre, vint trouver Sisoès, et lui dit qu'il était résolu de se venger. Le saint vieillard le conjura de laisser à Dieu le soin de la vengeance, de pardonner à son frère et d'oublier l'injure qu'il en avait reçue. Mais voyant qu'il ne gagnait rien sur son esprit, il lui dit : « Adressons -nous » au moins tous deux ensemble au Seigneur. » Et puis se levant, il fit tout haut cette prière: « Mon Dieu, il n'est plus nécessaire que » désormais vous preniez soin de nos intérêts, et que vous vous » rendiez notre protecteur, puisque ce frère soutient que nous ■ pouvons et que nous devons nous-mêmes nous venger. » Le solitaire fut si singulièrement touché, que, se jetant aux pieds de Sisoès, il lui demanda pardon , et lui promit d'oublier dès ce moment l'injure qu'il avait reçue 1 • Le même saint aimait tellement la retraite, que quand u se trouvait à l'église des solitaires, il en sortait dès qu'on avait achevé le sacrifice, et se hâtait de se rendre à sa cellule. Il ne faisait en celu que suivre l'esprit de Dieu, et son goût pour le silence et la prière. Dans l'occasion, il savait se prêter aux devoirs de la société, surtout si la charité l'exigeait. U n'était point attaché à ses pratiques avec cette opiniâtreté qui vient de l'amour-propre. Ordinairement il ne mangeait point de pain. Les frères l'ayant invité aux fêtes de Pâque à prendre part au petit repas qu'ils faisaient dans ce saint temps: « Je mangerai, leur dit-il, ou du pain, » ou des autres choses que vous avez préparées, » Sur la réponse qu'ils lui firent qu'ils se contenteraient qu'il mangeât du pain, il en mangea tout de suite contre son usage². Voyez Bulteau, Hist. Mon. d'Orient, /. 1, c. 3, n. 7, />. 56 ; Tillemont, t. 12; et Pinius, un des continuateurs de Bollandus, sous le 6 de juillet. « Rosweide, rit. Patr. /. 5, Ub. 16, » Cotelier. /. 1, p. 68. R. 10. » a. Digitized by Google

Stê BERTHE, ABBESSE. [4 juillet.] Ste BERTHE, VEUVE, ABBESSE DE BLANGY EN ARTOIS Slc Berthe était fille du comte Rigobert et d'Ursane, parente d'un roi de JCent en Angleterre. A l'âge de vingt ans, elle fut ma* riée à Sigefroi , dont elle eut cinq filles, entre autres Ste Gertrude et Ste Déotile. Après la mort de son mari, elle prit le voile dans le monastère qu'elle avait fait bâtir à Blangy en Artois, à peu de distance d'Hesdin. Ses filles Gertrude et Déotile imitèrent son exemple. Elle fut persécutée par le comte Roger ou Rotgar, qui tâcha de la noircir auprès du roi Thierry III. La haine que lui portait ce seigneur venait de ce qu'il n'avait pu parvenir à épouser Gertrude. Mais le prince ayant connu l'innocence de Berthe, qui gouvernait son monastère en qualité d'abbesse, la reçut favorablement et la mit sous sa protection. De retour à Blangy, Berthe acheva son monastère et fit construire trois églises, l'une en l'honneur de S. Orner, l'autre sous le nom de S. Vaast, et la troisième, sous l'invocation de S. Martin de Tours. Ayant ensuite mis un bon ordre dans sa communauté, elle établit abbessse Stc Déotile, et se renferma dans une cellule pour ne plus s'occuper que de la prière. Ste Berthe mourut vers l'an 725. Le monastère de Blangy, qu'elle avait fondé vers l'an 682 , fut détruit et brûlé par les Normands au neuvième siècle. Hersende, qui en était alors abbessse, se retira avec ses religieuses en Alsace ; et elles y furent reçues en SgS dans l'abbaye des chanoinesses d'Erstein. On y porta aussi les reliques de Ste Berthe et de ses deux filles, et cette translation fut signalée par plusieurs miracles. Les reliques de Ste Berthe furent rapportées à Blangy dans le onzième siècle. Ce dernier monastère fut alors rebâti et donné à des religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui l'occupaient -encore avant la révolution. Voyez Mabillon, sec. 3 Ben. part. 1, p. 45 1 ; Bulteau, Histoire de V ordre de Saint- Benoît, t. 2, /. 4, c. 3 1 ; Baillet, sous le 4 de juillet; et X Histoire manuscrite de V église de Strasbourg, par M> l'abbé Grand idier. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [4 juillet.] MARTYROLOGE. A Lisbonne, SN Elisaoetn, veuve, reine du Portugal, laquelle, illustre par ses vertus et sus mitacles, a été mise au nombre des saints par V vbain VIII. Osée et Aggée, prophètes. En Afrique, fête de S. Incondien, martyr, jeté dans la mer pour Jéstis-Cbrist. Au territoire de Bourges, S. Laurien, évêque de Séville et martyr, dont la tête a été portée à Séville. A Sirmich, S. Innocent et Slc Sébastie, martyrs, avec trente autres. A Nadaure en Afrique, S. Namphanion, martyr, et ses compagnons, qu'il encouragea au combat et conduisit à la victoire. A Cyrène en Libye, S. Théodore, évêque, qui, dans la persécution <!e Diocétien, sous le président Dignien , ayant été déchiré avec des fouets garnis de plomb, et ayant eu la langue coupée, mourut enfin en paix, confesseur de la. foi. Le même jour, fête de S. Flavien second, évêque d'Antioche, et S. Élie, évêque de Jérusalem, qui, exilés par l'empereur Anastase, à cause de leur attachement au concile de Calcédoine, rendirent leur àrae au Seigneur, persévérant dans leurs sentimens. A Ausbourg en Suabe, S. Ulric, évêque qui se fit admirer par son abstinence, sa libéralité et sa vigilance, e que *e don des miracles rendit illustre. A Tours, translation de S. Martin, évêque e . confesseur, et dédicace de l'église qui est sous son invocation ce même jour, auquel ce saint avait été ordonné évêque quelques années auparavant.. Saints de France, A Griselle, près de Molesme, au diocèse de Langres, S. Valentin, confesseur, du temps de Childebert. A B\angy en Ternois, proche d'Hesdin, S" Berthe, veuve, fondatrice de ce monastère. A Lyon, le vénérable Aurélien, évêque de cette ville, fondateur de Saint-Benoit de Seissieu, au pays de Bugey. A Toulouse, S. Raymond, confesseur, qui, après la mort de sa femme, prit l'habit de chanoine régulier à Saint-Sernin, et fonda un collège pour treize pauvres clercs. Autres, A Plaisance, martyre de S. Antonin. Ce même jour, S. André de Crète, évêque, célèbre par ses écrits. Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE JUILLET S. PIERRE DE LUXEMBOURG, CARDINAL, ÉVEQUE DE METZ. Tire tte sa Vie, écrite un an après sa mort par Jean de La Marche[^] son professeur en droit, et publiée dans le recueil des Bollandistes, t. 1 julii, p. 486. Voyez ibid. la bulle de sa béatification, avec l'histoire des miracles opérés par son intercession et par la vertu de ses reliques. Voyea aussi la Fie du saint, qu'un religieux Célestin a composée d'après des monumens authentiques qui se gardent en manuscrit chez les Célestins d'Avignon, de Paris, de Nantes , etc. Elle a été imprimée à Paris e n 1 68 1 . l'an 1387. Les maisons de Luxembourg et de Saint-Pol ont tenu durant plusieurs siècles le principal rang parmi la noblesse des Pays-Bas; celles Font même disputé à plusieurs maisons royales de l'Europe. La première a donné cinq empereurs à l'Allemagne, plusieurs rois à la Hongrie et à la Bohème, et une reine à la France. Elle a produit aussi un grand nombre de héros célèbres, dont les actions sont consignées dans l'histoire de l'Europe et dans celle de l'Orient. Mais on peut dire que les deux familles dont nous venons de parler ont tiré leur principal lustre de l'humilité du saint que nous allons faire connaître. Pierre, fils de Gui de Luxembourg, comte de Ligny, et de Mathilde, comtesse de Saint-Pol, naquit en i360. à Ligny, petite ville de Lorraine, au diocèse de Toul. Il était proche parent de l'empereur Wenceslas, de Sigismond, roi de Hongrie, et de Charles VI, roi de France. Il n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père. "L'année suivante, la mort lui enleva sa mère. La comtesse d'Orgières, sa tante, qui était en même temps comtesse douairière de Saint-Pol a, se chargea du soin de son éducation; et lorsqu'elle se vit obligée de partager ce soin avec les autres, elle choisit des personnes recommandables par leur vertu et leur capacité. Le jeune Pierre seconda parfaitement les vues de sa tante et de ses maîtres; les exemples qu'il avait sans cesse devant les yeux, et les instructions qu'il recevait tous les jours, firent sur lui de vives impressions, et fortifièrent le goût naturel qu'il avait pour la vertu. Dans un âge encore tendre, il prévenait jusqu'aux premières saillies des passions. Son ardeur pour la pratique du bien était si extra* ordinaire, que ceux qui le connaissaient n'en pouvaient assez marquer leur étonnement. On regardait comme un miracle de la grâce « Elle était veuve de Guy de Chaslillon, comte de Saint-Pol, frère de Mathilde. Digitized by Google

S. PIERRE DE LUXEMROURG. [5 juillet] a3 sa ferveur et son assiduité à la prière, son zèle pour la mortification, son abstinence et surtout son amour pour l'humilité dans un âge où les autres se laissent ordinairement conduire par les sens. U n'avait point encore atteint sa septième année lorsqu'il promit à Dieu de vivre dans une continence perpétuelle. En quelque lieu qu'il se trouvât, il employait mille moyens pour que les pauvres fussent assistés. A l'âge de dix ans, on l'envoya à Paris pour y achever ses études ; il s'y appliqua successivement aux belles-lettres, à la phi'osophie et au droit canonique. Pendant qu'il était dans cette ville, Valeran, son frère aîné, comte de Saint-Pol, fut fait prisonnier par les Anglais dans une bataille qui se livra en Flandre, et où les Français* et les Flamands furent battus. Ayant appris que son frère avait été envoyé à Calais, il interrompit le cours de ses études, il se rendit à Londres en 1381, et y resta en otage pour le comte de Saint-Pol, jusqu'à ce que celui-ci eût payé sa rançon. Sa vertu lui gagna l'estime et l'affection des Anglais; ils lui accordèrent généreusement la liberté après un an de séjour à Londres, en lui disant que sa parole leur suffisait pour sûreté de la somme stipulée. Le roi Richard II l'invita à venir à sa cour ; mais il apporta divers prétextes pour s'en dispenser, et il se hâta de revenir à Paris pour y reprendre ses études. Il matait son corps par de longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Jamais il ne faisait de visites, à moins qu'elles ne fussent^ indispensables; encore ne visitait-il que des personnes d'une piété éminente, et dans le commerce desquelles d y eût à gagner pour la sanctification de son âme. Il voyait souvent Philippe de Maixières, qui possédait dans un haut degré l'esprit de prière et de pénitence. Philippe avait été chancelier des royaumes de Jérusalem et de Chypre. Il menait depuis vingt-cinq ans une vie retirée chez les Célestins de Paris, sans avoir embrassé cependant l'institut de ces religieux. Les avis que Pierre reçut de ce grand serviteur de Dieu devinrent pour lui une source de nouvelles lumières, et le firent merveilleusement avancer dans les voies intérieures de la perfection. En 1383 le comte de Saint-Pol, son frère, lui obtint un canonicat dans la cathédrale de Paris. Cette dignité lui parut un nouvel engagement à la ferveur dans le service de Dieu. Toute la ville fut singulièrement édifiée de son assiduité au chœur, de sa charité envers tous les hommes, de l'innocence de sa vie, de sa douceur et de son amour pour les mortifications de la pénitence. Sa mo destie voulait

inutilement couvrir l'éclat de ses vertus; elles brillent à proportion des efforts qu'il faisait pour en dérober la çon Digitized by Google

9.4 S. PIERRE DE LUXEMBOURG, [ô juillet.] naissance aux autres. Il avait une haute idée des moindres fonctions cléricales, et il saisissait avec empressement l'occasion de les exercer dans l'église. Le bruit de sa sainteté étant parvenu jusqu'à la ville d'Avignon, Clément VII, que la France reconnaissait pour pape légitime durant le grand schisme, le nomma archidiacre de Dreux, au diocèse de Chartres ; et il le choisit en 1384 pour être évêque de Metz. Il crut que sa prudence et sa sainteté étaient une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Pierre mit tout en œuvre pour ne point accepter l'évêché; mais il se rendit à la fin, parce qu'on lui répéta souvent qu'il offenserait Dieu s'il persistait avec opiniâtreté dans son refus. Il ne se rendit donc que par la crainte de pécher, et par la suite d'un scrupule qu'on lui avait inspiré à cause de sa désobéissance au pape. Il fit son entrée à Metz nu-pieds et monté sur un âne, imitant en cela l'humilité de Jésus-Christ. Il bannit de la cérémonie tout ce qui sentait la magnificence, ou plutôt il ne fut magnifique que dans les aumônes qu'il distribua aux pauvres. Toute sa suite ne respirait que la modestie et la piété. Quand il eut pris possession de son église, il entreprit la visite de son diocèse avec Bertrand, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui lui avait été donné pour suffragant, et qui pour cela avait été sacré évêque de Thessalie. Partout il réforma les abus, et donna des preuves étonnantes de zèle et de prudence. Il divisa son revenu en trois parts, l'une pour l'Eglise, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de sa maison. Il ménageait encore sur cette troisième part pour grossir celle des pauvres. Les jours de jeûne d'église, il ne vivait que de pain et d'eau. Il faisait la même chose en Avent, ainsi que les mercredis, les vendredis et les samedis de toute l'année. Quelques villes se révoltèrent contre lui , et se choisirent de nouveaux magistrats sans sa participation; ce qui était attaquer un droit dont ses prédécesseurs avaient toujours joui. Le comte de Saint-Pol, son frère, n'en eut pas plus tôt été averti, qu'il s'avança avec des troupes pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Le saint évêque fut extrêmement mortifié de cet accident; et avec son patrimoine, il dédommagea même les rebelles des pertes qu'ils avaient essuyées. Une telle charité lui gagna tous les cœurs. Ceux qui connaissaient le mieux son intérieur ont assuré qu'il n'avait jamais commis aucun péché mortel ; ce qui ne l'empêchait cependant pas de s'approcher tous les jours du sacrement de pénitence tant il avait une haute idée de cette pureté d'âme avec la

Digitized by Google

S. PIERRE DE LUXEMBOURG. [5 juillet.] 25 quelle on doit paraître devant Dieu, surtout quand on participe aux saints mystères. Il avait une conscience si délicate, qu'il ne pouvait retenir ses larmes en faisant l'aveu de ses fautes les plus légères. Il craignait jusqu'à l'ombre même du péché. Clément VII l'ayant créé cardinal sous le titre de S. George, le fit venir à Avignon, et l'obligea de rester auprès de sa personne. Pierre ne diminua rien de ses austérités. Lorsque Clément lui eut ordonné de ménager davantage sa santé qui dépérissait sensiblement, il lui répondit : « Saint Père, si je suis un serviteur inutile, » je sais du moins obéir. » Il redoubla ses aumônes pour compenser ce qui avait été retranché de ses pratiques de pénitence. Sa table était frugale, son domestique peu nombreux, ses amcublemens simples et ses habits pauvres; encore n'en changeait-il que lorsqu'ils étaient entièrement usés. Il paraissait à ceux qui connaissaient ses aumônes qu'elles ne pouvaient aller plus loin ; il trouva cependant de nouveaux moyens de les augmenter, en se défaisant de ses meubles et de ses équipages; il vendit jusqu'à son anneau pastoral pour assister les indigens. Tout ce qui l'environnait annonçait en lui l'esprit de pauvreté, et témoignait son immense charité pour les pauvres. Enfin on ne lui trouva que vingt sous à sa mort. • Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu, même dans les actions qui semblaient les plus indifférentes. Plusieurs fois il lui arriva d'avoir des ravissemens en public. On gardait dans la collégiale de Notre-Dame d'Autun un tableau qui le représente en extase, et au bas duquel on lit ces paroles qu'il répétait souvent: « Méprisez le monde, méprisez-vous vous-même : réjouissez-vous « dans le mépris de vous-même; mais prenez garde de mépriser » qui que ce soit. Dix mois après sa promotion au cardinalat, il fut attaqué d'une fièvre violente qui altéra tout-à-fait son tempérament. Sa santé parut d'abord Vouloir se rétablir; mais ce n'était qu'une guérison imparfaite, qui fut suivie d'une langueur dont on craignit bientôt les suites. On lui conseilla de se retirer à Villeneuve, petite ville fort agréable située de l'autre côté du Rhône , vis-à-vis d'Avignon. Il saisit volontiers cette occasion de s'éloigner du tumulte de la cour de Clément VII. Durant sa maladie, il se confessait et communiait tous les jours. Sa piété et sa ferveur croissaient à mesure qu'il approchait de sa fin. André, son frère, étant venu le voir, il lui parla avec tant de force des vanités du monde et des avantages de la piété, que ses paroles firent sur le cœur de celui-ci

une impression qui ne s'effaça jamais. André prit depuis les ordres , devint évêque de Cambrai, Digitized by Google

*6 S. PIERRE DE LUXEMBOURG. [5 juillet.] et fut un des plus saints prélats de son temps. Pierre lui recommanda en particulier Jeanne de Luxembourg, sa sœur, qu'il avait engagée à vivre dans une continence perpétuelle, et qui fut toute sa vie un parfait modèle de la perfection chrétienne. Il le chargea aussi de lui remettre un petit traité qu'il avait fait pour son instruction. Sentant que ses forces l'abandonnaient, il demanda les derniers sacrements. Ayant fait venir ses domestiques, qui se rangèrent en pleurant autour de son lit, il les pria de lui pardonner le scandale qu'il leur avait donné, en ne les édifiant point par ses exemples, comme il l'aurait dû. Il les conjura ensuite de lui promettre tous qu'ils feraient pour l'amour de lui ce qu'il allait leur prescrire. Us furent extrêmement surpris quand ils l'entendirent leur donner l'ordre suivant : « Prenez la discipline qui est sous mon chevet, et » que chacun de vous m'en donne plusieurs coups sur le dos, pour » me punir des fautes que j'ai commises envers vous, qui étiez » mes frères en Jésus-Christ, et mes maîtres. » Malgré la répugnance qu'ils avaient à exécuter un pareil ordre, ils obéirent cependant pour ne pas contrister le saint. Après cet acte de pénitence et d'humilité, Pierre s'entretint en silence avec Dieu jusqu'au moment où il rendit l'esprit. Sa bienheureuse mort arriva le 2 juillet 1382. Il n'avait point encore dix-huit ans accomplis. Quoiqu'il eût le gouvernement de son diocèse, il n'était point prêtre. Il semble cependant qu'il était diacre, et sa dalmatique se garde à Avignon. Il fut enterré sans pompe, comme il l'avait demandé, dans le cimetière de Saint-Michel de cette ville. Les miracles opérés par son intercession portèrent les Avignonnais à construire une chapelle sur son tombeau. On a depuis bâti un couvent de Célestins au même endroit; et c'est dans l'église de ces religieux que se gardait le corps du saint, enchâssé sous un magnifique mausolée. La ville d'Avignon le choisit pour patron en 1432, à l'occasion d'un miracle qui s'était opéré à son tombeau a. Voici de quelle manière il est rapporté. Un enfant, âgé d'environ douze ans, tomba du haut d'une tour sur un roc escarpe. Son corps fut brisé, sa tête s'ouvrit et la cervelle en tomba par terre. Le père de cet enfant, instruit de ce qui était arrivé, accourt, se met à genoux, implore l'intercession de S. Pierre. Ramassant ensuite la cervelle avec le corps de son fils, il les porte sur le tombeau du saint. Le peuple et les Célestins se mettent en prières, et quelques instans après l'enfant ressuscite. On le plaça sur

L'histoire des miracles opérés au tombeau de S. Pierre de Luxembourg a été publiée par les Bollandistes. 1 Digitized by Google

S19 MODWÛNB, VIERGF. [5 juillet-] l'autel, afin que ceux qui l'avaient vu mort pussent le voir vivant. Ce miracle arriva le 5 de juillet, jour auquel on a depuis célébré la fête du saint à Avignon. La vie et les miracles du serviteur de Dieu ayant été juridiquement examinés, la bulle de sa béatification fut expédiée en 1547 par le vrai pape Clément VII, qui était de la famille des Medicis. Le bienheureux Pierre de Luxembourg fut un saint dès son enfance, parce qu'il n'eut jamais d'autre désir que celui de plaire à Dieu et de procurer sa gloire. S'il y avait dans nos cœurs une étincelle du feu sacré qui le brûlait, nos âmes s'élèveraient au Seigneur dans tout ce que nous ferions ; nous lui consacrerions tous nos momens, et chacune de nos actions deviendrait un sacrifice agréable à ses yeux. « Dieu, dit S. Cyprien considère moins ce • que nous lui donnons, que les dispositions intérieures qui ac■ compagnent notre don. Nos actions, suivant S. Ambroise'2, n'ont » d'autre prix que celui qu'elles tirent des sentimens du cœur, et • elles sont plus ou moins méritoires, selon que ces sentimens ont « plus ou moins de vivacité. Voyez, continue ce Père, jusqu'où va ■ la justice de votre juge?... Il ne demande à votre âme que le prix » qu'il doit mettre à vos œuvres. » ~ Ste MODWENE, VIERGE EI* ANGLETERRE. ■ Ste Modwène était Irlandaise de naissance. Ayant embrassé la vie religieuse dans sa patrie, elle y vécut plusieurs années avec une grande édification. Elle passa en Angleterre vers l'an 840, sous le règne d'Ethelwolf. Ce prince, connaissant sa sainteté, lui confia l'éducation de sa fille Edithe, et fonda pour elle le monastère de Pollesworth, près de la forêt d'Arden, au comté de Warwick. Ce monastère a subsisté jusqu'à la prétendue réforme, sous le nom de Ste Edithe, qui en avait été seconde abbesse, et qui en était patronne. Ste Modwène avait auparavant fondé deux célèbres abbayes de religieuses en Ecosse, dont l'une était à Sterling et l'autre à Edimbourg. Elle fit aussi plusieurs autres fondations pieuses en Angleterre. Le désir de s'appliquer plus parfaitement à la sanctification de son âme lui inspira le dessein de mener la vie anachorétique. Ellfe * 1 De Oper. et Eleem. . * L 1 tU Offic. c. 30. Digitized by Google

1 38 LE B, MICHEL DES SAINTS, [à juillet.] passa sept ans dans une île de la Trent, qui s'appelait And resey, du nom de l'apôtre S. André, sous l'invocation duquel elle avait dédié son oratoire. L'abbaye de Burton, sur la Trent, fondée en 1004, fut dédiée sous le nom de la sainte Vierge et de Ste Modwène. On y apporta d'Andresey les reliques de notre sainte; et c'est pour cela, dit Léland, que le monastère fut appelé Burton Modwenestow. Foyez Pinius , un des continuateurs de Bollandus, t. 2 julii, p. 241 ; la Notitia monastica de Tanner, etc. LE B. MICHEL DES SAINTS, RELIGIEUX DE L'ORDRE DÉCHAUSSÉ DE LA TRES-SAINTÉ TRINITE. LAN 1625. Le B. Michel naquit à Vich, en Catalogne, d'une famille honnête, le 29 septembre 1591. Il perdit de bonne heure ses pareils et eut pour tuteur un de ses oncles qui le destina au commerce. Placé chez un négociant, il remplit avec scrupule les obligations de son état et montra une ferveur qui fit augurer qu'il n'était pas destiné à vivre dans le tourbillon du monde. Ne pouvant résister plus long-temps à la grâce qui le pressait , il alla à Barcelone trouver le supérieur d'un monastère de Trinitaires, réformés d'après les constitutions du B. Jean-Baptiste de la Conception. Ce supérieur, frappé de la modestie du jeune homme , le reçut avec bonté et l'envoya à Saragosse, où il fit son noviciat. Après avoir prononcé ses vœux, Michel alla étudier la théologie à Baëz et à Salamanque, où il fut ordonné prêtre. Alors il s'appliqua avec un zèle brûlant à remplir les fonctions du saint ministère, et ramena un grand nombre de pécheurs à la religion. Mais l'œuvre de la sanctification du prochain ne lui fit point perdre de vue son propre salut; car il fit tant de progrès dans les voies de la perfection, qu'on le regardait comme le modèle des religieux et l'ornement de son ordre. Il fut élu deux fois supérieur du monastère de Valladolid , et acquit dans ces fonctions délicates l'amour de tous les moines soumis à ses ordres. Il fut arrêté tout-à-coup à l'entrée d'une si belle carrière, et qui promettait tant de bien à l'Eglise. Le Seigneur l'enleva à la terre le 5 juillet 1625 ; Michel était dans sa trente-quatrième année. Le pape Pie VI l'inscrivit au Catalogue des bienheureux en 1779. Voyez les leçons de son office, et sa Vie, publiée à Rome en 1779 , au moment de sa béatification. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

MÀRTTaOLOGl. (5 juillet-] *9 MARTYROLOGE. A Rome, Sle Zoé, martyre, épouse du martyr S. Nicoslrat, qu., sous l'empereur Dioclétien, ayant été arrêtée par les persécuteurs, lorsQu'elle pria devant la Confession de S. Pierre, jetée dans une prison très-obscur, et ensuite suspendue par le cou et par les cheveux à un arbre sous lequel on fit une horrible fumée, rendit l âme eu confessant le nom de Jésus-Christ. # r«u a* En Syrie, fête de S.Domitien, martyr, qui, par ses miracles, fait de grands biens aux habitans du pays. A Cvrène en Libye, S" Cyrille, martyre, qui, dans la persécution de Dioclétien, tint long-temps des charbons ardents et de l encens qu'on avait mis sur sa main, de peur qu'en secouant la braise elle ne parût avoir offert de l'encens aux faux dieux. Ensuite, aya.nt été déchirée très-cruellement, elle alla rejoindre son époux, parée de son P7j7ruasafem, S. Athanase, diacre, qui, ayant été arrêté^ar les hérés; tiuues à cause de son attachement au saint concile de Calcédoine, et aTnt ^supporté toutes sortes de tortures, fut à la (in tué par le glaive. «n çifilp S Atralhonet Ste Triphine, martyrs. rThomes ^XtMe, les SS. Marin, Théodote et Sédophe. mar^^"•tv^vp* S Numérion, évêque et confesseur. 1 Ilu'sévériQO™dans la MaVche dAncône, S» Pb.lomène, v.erge. Saints de France» K Couaerans, S. Valier, premier évêque de celle ville, au rapport de S. Grégoire de Tour», qui dit aussi que Théodore de Couserans fit batir uoe6église magnifique sur son lon.beau, et qu'il pr.t de ses hab.ts pour s'en faire des reliques. îôn« Ç Paul évêue de celte ville. XParî;, dJcès dit vénérable Hugues de Sainl-%Mclor, célèbre par se» crits et par sa piété. Autres. S^œ^e, r Ma, the, veuve, mère Î» de Trébi,onde, moine du mont Atbo., qui, avant sa profession monastique, se nommait Abrara. En Egypte, S. Sisoès, confesseur. En Augleterre, Stc Modwène, abbessc. Digitized by Google

SIXIÈME JOUR DE JUILLET. S. PALLADE APOTRE DES SCOTS. Tiré de S. Prosper, et des autres historiens cités par l'Ussérius, Antiquit. Brit. eccles. c. 16, p. 416, 424. Voyez Keith, nov. Catal. episc. Scot. p. 233; et les Bollandistes, sous le 6 de juillet, t. 2 julii, p. 286. VERS LAN 450 Le nom de Pallade, que portait ce saint, montre qu'il était Romain. La plupart des auteurs s'accordent même à dire qu'il était diacre de l'église de Rome. Au moins lisons-nous dans la Chronique de S. Prosper, qu'un Pélagien, nommé Agricola, ayant troublé par ses erreurs les églises Britanniques, le pape Célestin envoya en Angleterre, sur les représentations du diacre Pallade, S. Germain, évêque d'Auxerre, en qualité de légat, et que le saint évêque, après avoir exterminé l'hérésie de Pélage, ramena les Bretons à la foi catholique. « L'intérêt que prenait Pallade aux îles Britanniques ne se borna pas là; et l'on ne peut guère douter qu'il ne soit ce même Pallade qui partit de Rome en 431, par l'ordre du pape Célestin, et qui fut établi premier évêque des Scots qui croyaient en Jésus-Christ. On voit par les Vies de S. Albée, de S. Déclan, de S. Ibar et de S. Kiaran, que ces quatre saints prêchèrent séparément la foi dans les différentes contrées de l'Irlande, qui était leur patrie, quelque temps avant la mission de S. Patrice. Ibar avait été converti dans la Bretagne; les trois autres avaient été instruits à Rome dans les principes du christianisme. Les auteurs de leur Vie disent qu'ils repassèrent tous en Irlande, et qu'ils furent honorés du caractère épiscopal. Cette dernière circonstance ne paraît pas bien certaine, puisqu'on lit dans la Chronique de S. Prosper, que S. Pallade fut le premier évêque des Scots. Jean de Timouth rapporte que S. Kiaran, surnommé Saigrius, est appelé S. Piéran dans le pays de Cornouaille; qu'il vécut trente ans en Irlande avant d'aller à Rome; qu'il demeura * Ad actionem Palladii diaconi, papa Cœlestinus Germanum Autissiodorensem episcopum vice submittit, et deturbatis hæreticis, Britannos ad catholicam fidem dirigit. S. Prosper, // » Chron. ad an. 429. Nec segniore curd ab hoc eodem morbo Britannias liberavit {Cœlestinus} quando quosdam inimicos gratiæ, solum suas originis occupantes, etiam ab illo secreto exclusif oceani, et ordinato sentis episcopo, dum Romanam insulam studet sentire catholicam, fecit etiam barbaram christianam. S. Prosper, contra Collat. or. c. 21. Ad Scotos in Christum credentes ordinatur à papa Cœlestino Palladius, et primus episcopus nutritur. Idem, in Chron. ad an. 431. 1 Voyez Ussérius, Antiquit. Brit. eccles. c. 16. p. 408, 412. Digitized by Google

> S. PALLADE, 1 VIQUE. [0 juillet] 31 vingt ans dans cette ville ; qu'y ayant été sacré évêque, il revint dans sa patrie , où il arriva trente ans avant la mission de S. Patrice. Selon le même auteur, il mourut depuis dans le pays de Cornouaille , près de Padstow. Ussérius met la naissance de ce saint en 35a , et sa mission ou son retour de Rome en 4nl>II est présentement aisé de comprendre comment il a été dit ue Pallade qu'il fut envoyé en qualité d'évêque aux Scots qui croyaient en Jésus-Christ , quoique le nombre des fidèles fut très-petit dans ce temps-là. S. Prosper, après avoir loué le pape Célestin du soin qu'il prenait de bannir le pélagianisme de la Bretagne, ajoute* « qu'il ordonna aussi un évêque pour les Scots, et » que, non content de conserver la foi dans l'île romaine , il travaillait en même temps à rendre chrétienne une île barbare ». • Ussérius observe que par cette île barbare on doit entendre l'Irlande. En effet, quoiqu'une partie de l'Ecosse n'ait jamais été soumise aux Romains , et que dans les premiers temps elle ait été principalement habitée par les Pietés, on n'a pu cependant la regarder comme une île séparée de la Bretagne. On sait d'ailleurs que la lumière de la foi fut portée chez les Pietés , qui n'étaient point du territoire que les Romains possédaient dans la Bretagne, peu après la mort des apôtres 5. Ainsi les peuples auxquels S. Pallade fut envoyé, et dont une partie avait au moins une teinture de christianisme , étaient les Scots établis en Irlande. Selon quelques auteurs b , S. Pallade, dont la mission avait été antérieure à celle de S. Patrice, fut d'abord chassé du pays par le roideLeinster; ils ajoutent qu'il retourna dans le nord de la Bretagne, ou il avait premièrement exercé son zèle. Il est naturel de conclure Je là qu'il avait été envoyé à toute la nation des Scots , dont plusieurs colonies avaient passé depuis peu dans le nord de la Bretagne, et s'étaient emparées d'une partie du pays connu sous le nom d'Ecosse c. M . Ml Mff] 1 Voyez Ussérius, Antiquit. lirit. 5 Voyez Tertullien, Eusèbe, S. Chry» eccles. p. 412. sostôme,etc. ■ Contra Collât, c. 44. a Le P. Sollier, un des continuateurs de Bollandus , donne comme un fait certain, /. 2 julii, p. 286, que S. Pallade n'étant encore que diacre, fit une mission parmi les Scots, et qu'il en convertit plusieurs. Il ajoute qu'ensuite le saint retourna à Rome, qu'il y fut sacré évêque, et qu'il fut renvoyé chez les mêmes peuples en 431. * Ce sont les auteurs irlandais des différentes Vies de S. Patrice. c M. Ma-Geoghegan montre dans son Histoire de l'Irlande, t. 1, que les Scots etaient Scythes d'origine. On dit qu'ils s'établirent d'abord dans la Galice et dans une partie

du Portugal, surtout aux environs de Bragance, que les écrivains modernes d'Irlande ont prétendu avoir été ainsi appelée de Bréogan, chef de la colonie. Ils appellent Milcsius le petit-fils de ce Bréogan, et lui donnent pour femme une certaine Scotas, dont le nom passa à toute la nation, lorsqu'elle vint d'Espagne en Irlande. Mais ce sont là des conjectures que nous Digitized by Google

3a S. PALLADB, EVÊQUE. [G juillet. j Les Scots étaient un peuple grossier et barbare dans les quatrième et cinquième siècles; c'est ce que nous apprenons des historiens qui parlent des mœurs des anciens Irlandais, et de plusieurs auteurs ecclésiastiques a, S. Pallade, selon la Chronique de S. Prosper, arriva chez les Scots sous le consulat de Bassus et d'Antiochus, l'an 43 1 de Jésus Christ h On comprend aisément combien la mission qu'il entreprit dut lui coûter de peines et de fatigues. Les Scots ayant été s'établir dans le nord de la Bretagne, vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, le saint les y suivit. Il prêcha parmi eux avec beaucoup de zèle, et tonna une én)ise iort nombreuse *. Les historiens d'Ecosse disent que la loi tut pLmec abandonnons aux lecteurs. Rien de plus difficile que de découvrir la vérité, lorsqu'il s'agit de l'origine des peuples ; du moins ne peut-on se flatter de parvenir à ce degré de certitude qui satisfait un esprit éclairé. M. Ma-Geoghefran regarde la langue irlandaise comme une langue-mère. Il est assez probable que l'Irlande fut d'abord habitée par les Bretons. La langue de ces peuples était originairement la même que celle des Celtes ou des anciens Gaulois Celle que les Scots introduisirent, et qui prévalut dans la suite, n'a d'affinité avec aucune langue connue. Quelques modernes ont prétendu qu'elle était un dialecte du biscalen, et que Tune et l'autre langue avaient une origine commune, c'est-à-dire qu'elles venaient du celtique. Mais l'opinion de M. Ma-Geoghegan paraît mieux appuyée; elle est d'ailleurs confirmée par le suffrage de M. Huttncr, savant professeur de Goltingen, qui, après avoir passé plusieurs années à comparer ensemble toutes les langues connues, tant anciennes que modern-s, assure qu'il n'jr eu a peut-être point qui différent plus entre elle», soit pour l'orthographe, soit pour l'idiome, avec le biscalen et l'irlandais. 'Monthly Review, For Mardi , 1759, p. 266.) Rolland us assure, d'après les auteurs de la Vie de S. Patrice, que ce saint enseigna le premier l'alphabet aux Irlandais. Mais M. Ma-Geoghegan croit, contre l'opinion du savant M. Innés, Ecossais, que ceci doit seulement s'entendre de l'alphabet romain ; il avance même, fondé sur d'anciens monumens, qu'avant l'arrivée de S. Patrice, les Scots avaient un alphabet f<>it différeni, qu'ils nommaient milésien, de Milésius. Le docteur Wumct, dans sa nouvelle Histoire d'Irlande, tâche d'appuyer ce sentiment par de nouvelles** preuves. Cette dispute partage encore les savans de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et nous en attendons l'éclaircissement. Il nous paraît jusqu'ici

plus probable que les anciens Irlandais avaient quelque connaissance d'un alphabet avant l'arrivée de S. Patrice. a Voyez Camdem, S. Jérôme, /. 2 ad\ : Joiùnian. r. 2, p. 93, edit. veter. qui assure avoir vu dans les Gaules quelques Scots; et S. Prudence, Apotheos. v. 284, p. 171. Voyez aussi le commentaire de Gisélmus sur S. Prudence, ibid. p. 464. Quelques auteurs cependant, au lieu délire Scotus avec le commentateur cite, lisent Cottu (sur les Alpes) on Gotkus. b Nous allons donner les noms des principaux d'entre les premiers maints d'Ecosse, d'après un ancien calendrier écossais publié par M. Robert Keith. Janvier. — 8, S. ISéthalan, év. C. l'an 452. — 21, S. Vimin, év. en Ecosse, l'an 716. — 29, S. Makwolock, év. en Ecosse, l'an 720. — 30, S. Macglastiou, év. en Ecosse, l'an 814. Février. — 7, S. Ronan, év. C. en Ecosse, l'an 003. Mars. — 1, S. Minan, archidiacre, C. en Ecosse, l'an 879, et S. Maman, év. en Ecosse, l'an 655. — 4, S. Adrien, év. de Saint-Andié, m. Il fut mis à mort par le» Danois en 874, et enferré dans l'Ile de Man. — 6, S. Fi édoline, C. Tan 500. — 11, S. Constantin, roi d'Ecosse, puis moine et martyr, l'an 5⁶. — 17, S. Kyrin ou Kyrstin, surnommé Roniface, év. de Ross, l'an 660. Avril. — 1, S. Gilbert, év. de Caithness, Tan 1140. — 12, S. Tarnan ou Teru.-m, 1 Voyez Uasérius, p. 418. Digitized by Google

s. palla.de, évêque. [8 juillet.] 3^e dans le nord de la Bretagne vers l'an 200 de Jésus-Christ, sous le règne de Donald et sous le pontificat de Victor; mais ils conviennent unanimement que S. Pallade, qu'ils appellent S. Padie, fut le premier évêque du pays; ils lui donnent même le titre de premier apôtre d'Ecosse. Peut-être que le saint lut le premier qui prêcha la foi à la nation particulière des Scots. Il mourut vers l'an 450 à Fordun, capitale du petit territoire de Mernis, située au midi et à quinze milles d'Aberdeen. Ses reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Fordun. En 1409 > Guillaume Scènes, archevêque de Saint-André et primat d'Ecosse, les mit dans une nouvelle châsse qui était enrichie d'or et de pierreries. La fête de S. Pallade est marquée au 6 de juillet, dans le Bréviaire d'Aberdeen et dans les Calendriers d'Ecosse; elle est marquée au 15 de décembre dans quelques Calendriers d'Angleterre. Les historiens d'Ecosse et les Calendriers du moyen âge disent que S. Pallade eut pour disciples S. Servan et S. Ternan, et qu'il sacra le premier évêque d'Orkney, et le second évêque des Pietés. Mais il paraît, par la chronologie d'Ussérius, que ces deux saints ne vivaient pas du temps de l'apôtre des Scots.

archevêque des Pietés, qu'on dit avoir été sacré par S. Pallade, vers l'an 450. — 1^{er}, S. Mann ou Mans, m. d'Orkney, l'an 1104. — 19, la translation du corps de S^{te} Marguerite à Dumferline. Juillet. — 6, S. Pallade ou Padie, apôtre des Scots. Août. — 10, S. Blanc, év. C. en Ecosse. — 27, S. Malrube, ermite, martyrisé en Ecosse par les Danois en 1040. Septembre. — 16, S. Minian, év. C. en 450, ou, selon d'autres, cent ans après. — 22, S. Lolan, év. de Whiterne ou Galloway. Octobre. — 25, S. Marnoc. év. C. mort à Kilmarnock. dans le quatrième ou le cinquième siècle. Novembre. — 2, S. Maure, dont Kilmarnock tire son nom, l'an 899. — 12, S. Ma^{re} car, év. de Murray, C. M. l'an 887. S. Germain, év. C. qu'on dit avoir été sacré évêque des lies par S. Patrice. C'est sous son invocation qu'est dédiée la cathédrale de Man. * S. Macull, autrement appelé Machille ou Mauchold, év. du même lieu, depuis l'an 494 jusqu'à l'an 518. Il y a en Ecosse plusieurs églises dédiées sous son invocation. Il y en a une aussi qui porte son nom dans l'Ile de Man. S. Brendan, sous l'invocation duquel il y a une église dédiée dans l'Ile de Man, et qui est appelée Kirk-Bradán, était évêque des lies au neuvième siècle. N. B. L'île de Man eut toujours un évêque particulier, après qu'elle fut soumise aux Anglais, sous le règne d'Edouard 1^{er}. Elle dépendait anciennement de l'évêque des Iles, qui a toujours fait sa résidence

A Ilycolumkille jusqu'en 1688, qucl'épiscopat fut détruit en Ecosse. Les évêques des Mes de Man prenaient le titre de Episcopus Sodorensis, titre que M. Keitli, p. 275, dérive, non d'aucune ville, mais du mot grec Soteroxi Sauveur, parce que la cathédrale de ilycolumkille était dédiée à notre Seigneur. Voyez M. Kcith, clans son nouveau Catalogue des évêques d'£cosae, imprimé à Edimbourg en 1 755, i"/i-4°. Le Nève suppose, avec Spotswood, que l'Ile de Man a eu des évêques depuis Ampb/.halus, qui vivait au quatrième siècle; qu'ils s'appelaient évêques de Soder, d'un village de ce nom qui était dans l'île, et que ce titre fut transféré à l'île de Hrcolumkille, au huitième siècle, lorsque les deux sièges n'en tirent plus qu'un ; mais la succession des évêques dans l'île de Man ne parait point suffisamment prouvée. Nous lisons dans Matthieu Paris, que Wycomb fut établi premier evêque de Man dans le douzième siècle, et qu'il fut sacré par l'archevêque d'Yorck. /'«j'cs Lefliève, Fasti Anzh*. TOME V. 3 Digitized by Google

i 34 *• JULIEN, SOLITAIRE. [6 juillet.] Il fallait avoir un zèle bien ardent et un courage bien héroïque , pour aller prêcher l'Evangile aux peuples barbares. Qu'on imagine tout ce que S. Pallade eut à souffrir parmi les Scots , c'est-à-dire au milieu d'une nation livrée à tous les vices qui sont la suite de la férocité des mœurs et de l'ignorance des premiers principes. Il surmonta cependant tous les obstacles qui s'opposaient à rétablissement et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ*. Lorsqu'on est embrasé de la divine charité, rien ne paraît impossible. On ne sent plus les peines et les fatigues, parce qu'elles se sont changées en plaisir. De quelle reconnaissance ne devons-nous pas être pénétrés pour notre Dieu, qui a suscité ces grands hommes, par le ministère desquels la lumière de la foi est parvenue jusqu'à nous ? S. JULIEN , SOLITAIRE EN MÉSOPOTAMIE. S. Julien, étant encore fort jeune, fut amené captif de quelque contrée de l'Occident, et vendu comme esclave en Syrie. Pendant plusieurs années, il aggrava le poids de ses chaînes par l'impatience avec laquelle il les portait; mais ayant eu le bonheur d'être éclairé des lumières de la foi , il sut estimer son état et se servir de ses peines pour la sanctification de son âme. La mort de son maître, qui arriva peu de temps après sa conversion, lui fit recouvrer sa liberté. Il n'écoula plus dès-lors que les mouvemens de sa ferveur : il se consacra sans réserve au service de Dieu dans un monastère de la Mésopotamie. Il faisait de fréquentes visites à S. Ephrem, pour le consulter sur les voies de la vie intérieure; et ce grand homme allait le voir souvent lui-même , pour s'édifier par sa sainte conversation. Il ne pouvait, dit-il, se lasser d'admirer les sublimes sentimens et les lumières spirituelles dont Dieu favorisait un homme qui , aux yeux du monde, ne paraissait qu'un ignorant et un barbare. Julien était d'une complexion robuste, et endurci aux fatigues ; mais il affaiblissait son corps par de grandes austérités; il travaillait des mains , et son travail consistait à faire des voiles de navire. La vue de ses péchés passés et la considération des jugemens de Dieu le faisaient pleurer presque continuellement. S. Ephrem , étonné de voir dans les exemplaires de la Bible dont Julien s'était servi quelques jours , des mots totalement effacés, et d'autres que l'on pouvait à peine lire, quoique le livre fût auparavant entier et fort beau , lui en demanda la raison ; le saint lui répondit avec

Digitized by Google

S. GOAR, PRETEE, SOLITAIRE. [6 juillet.] 35 ingénuité que cela venait des larmes qui lui étaient échappées pendant ses lectures. S. Julien se regardait comme un criminel, et tremblait dans l'attente de ce dernier jour où il lui faudrait rendre compte au souverain Juge, Avec une telle disposition , il s'interdisait jusqu'à la pensée des amusemens. Son humilité paraissait dans ses discours, dans ,ses actions et dans tout son extérieur. Il eut beaucoup à souffrir de certains moines tièdes et négligens dans leurs exercices ; mais il s'estimait heureux d'avoir par là trouvé une occasion de racheter ses péchés, et de pratiquer la patience , la douceur et la charité. Sa prière était presque continuelle. Il s'était fait dans sa cellule une espèce de tombeau où il se renfermait lorsque les devoirs de la communauté ne demandaient point ailleurs sa présence. Quand il était à l'office divin, il tenait son corps immobile; et il y avait une attention aussi parfaite que s'il eût été devant le tribunal du Juge suprême de tous les hommes. Il fut, au rapport de S. Ephrem, honoré du don des miracles. On lit dans Sozomène que sa vie était si austère, qu'il paraissait n'avoir point de corps. Il mourut vers l'an 3jo, après en avoir passé vingt-cinq dans son monastère. Voyez sa Vie, écrite par S. Ephrem, qui avait vécu intimement avec lui, Oper. U 3,/? . 254, Vatican, S. GOAR, PRÊTRE, SOLITAIRE AU DIOCESE DE TRÊVES. «y S. Goar a sortait d'une illustre famille de l'Aquitaine. Une extrême fidélité à tous les devoirs du christianisme le fit parvenir 'lel)onne heure à une haute perfection. Ayant été ordonné prêtre, il travailla efficacement au salut des âmes. Il quitta depuis sa patrie et passa en Allemagne, dans l'année 5 19. Il s'établit dans le territoire de Trêves, et s'y renferma dans une cellule. Il y vécut plusieurs années dans l'exercice de la prière et dans la pratique de toutes les mortifications de la pénitence. Par une suite de son amour pour Jésus-Christ, il annonça la foi aux idolâtres qui habitaient le long du Rhin, et en convertit un grand nombre Quelques personnes, ennemies de tout bien, lui suscitèrent une persécution; mais son innocence fut reconnue, et sa vertu n'en brilla qu'avec plus d'éclat. Dieu rendit lui-même témoignage à la 1 L. 3, c 14. « Appelé en Allemagne Gmvers et Cnvrrs. 3. Digitized by Google

36 StC SEXBURGE, ABBESSE. [0 juillet.] sainteté de son serviteur, en l'honorant du don des miracles. On lui offrit l'évêché de Trêves; mais il fut impossible de le déterminer à l'accepter. Il mourut et il s'est formé une ville autour du lieu où était sa cellule. On l'appelle Saint-Guver. Elle est sur la rive gauche du Rhin, entre Wésel et Boppard. Voyez Brower, et Pinius, un des continuateurs de Bollandus, 1. 1 juin, p. 328. Stc SEXBURGE, ABBESSE D'ELY EN ANGLETERRE. Stc Sexburge était fille du pieux Anna, roi des Est-Angles, et d'Héreswide, sœur de Ste Hilde. Elle fut élevée avec beaucoup de soin dans les principes de la piété, et jeta dès son enfance les fondemens de cette éminente vertu, qui la rendit si recommandable le reste de sa vie. Elle épousa Ercombert, roi de Kent, et elle fortifia, autant par ses exemples que par ses conseils, les excellentes dispositions que ce prince avait reçues de l'auteur de la nature. Elle le seconda de toutes ses forces dans les entreprises qu'il forma pour procurer l'avancement de la piété et le bonheur des peuples; elle lui fut aussi d'un grand secours dans les sages lois qu'il porta pour extirper les restes de l'idolâtrie, et pour faire observer le carême ainsi que les autres ordonnances de l'Eglise dans tous ses Etats. Sa ferveur et son humilité excitaient le respect et l'admiration; sa bienfaisance et sa charité pour chacun de ses sujets, et principalement pour les pauvres, lui gagnaient tous les cœurs. Depuis long-temps elle désirait pouvoir servir Dieu dans la retraite. Elle voulut au moins faciliter aux autres le moyen de vaquer nuit et jour pour elle aux exercices de la prière. Ce fut ce qui la détermina à fonder un monastère de religieuses dans l'île de Shepey, sur la cote de Kent. Mais elle ne l'acheva qu'en 664, après la mort de son mari. La communauté fut en peu de tems composée de soixante-quatorze religieuses Sexburge, frappée de la réputation qu'avait le monastère d'Ely, s'y retira avant l'année 679, pour ne plus s'occuper que de sa sanctification. Elle en eut le gouvernement après Ste Etheldrède, ou Audry, sa sœur. Il y avait quinze ans qu'elle était abbesse, lorsqu'elle fit lever de terre le corps de cette sainte. Elle mourut dans un âge fort avancé, le 6 de juin, vers la fin du septième siècle. Digitized by Google

stc godeliÈve. [6 Juillet.] 07 Le monastère de Shepey, connu sous le nom de Mynstre de Shepey, fut détruit par les Danois. On le rebâtit en i 130, et Guillaume, archevêque de CantorbëYy, le dédia sous l'invocation de la sainte Vierge et de Ste Sexburge. Il y a eu des religieuses bénédictines jusqu'à la destruction des abbayes en Angleterre. Sle Erménilde, fille d'Ercomberg et de Ste Sexburge, épousa Wulpher, roi de Mercie. Mais après la mort de son mari, elle se retira à Ely, pour y servir Dieu avec sa mère et avec ses deux tantes maternelles, Stc Audry et St6 Withburge. Ste Wéréburge, fille de Wulpher et de Ste Erménilde, se fit religieuse à Hearburgh, monastère qu'on croit avoir été auprès de Stanford ou Croyland. On y a vénéré ses reliques jusqu'au neuvième siècle, qu'elles furent transférées à Leicester. Voyez Bède et Capgrave ; la Narratio de sxinctis qui in Anglia quescunt, ap. Hickes, Diss. Epist. p. 117, Thesaur. t. 1 ; le Monastteon. Anglic. t. 1, p. 88 et i5a ; Weever, Funer. Monum. p. a83 ; et le Kalendarium in quo annotantur dies obitus sororum monasterii de Shepey, Ms. Bibl. Cotton. # vulgairement Ste GODELEINE. Cette sainte a été du diocèse de Térouenne. Son père et sa mère joignaient une fortune considérable à la noblesse du sang. Elle cultiva dès son enfance les heureuses dispositions que Dieu lui avait données pour la vertu. Son père la maria à un gentilhomme nommé Bertou. Il ne se fût point sans doute déterminé à ce choix, s'il eût connu celui qu'il prenait pour gendre. En effet, Bertou était un homme brutal, sans honneur et sans religion. Il conçut pour son épouse la plus forte aversion, et fit entrer sa mère dans ses sentimens ; non-seulement il ne voulut point habiter avec elle, mais il la laissa seule, sans secours et sans consolation. Godeliève profita de sa solitude pour vivre dans les exercices propres de la retraite, sans manquer cependant aux devoirs de son état. La sagesse de sa conduite ne changea point le cœur de son mari ; il passa de l'aversion à la haine, et ne chercha plus que les moyens de rompre une chaîne qui lui paraissait insupportable. Il accabla sa femme de toutes sortes de mauvais traitemens, et ne rougit pas de la livrer à un valet qu'il chargea de lui faire mille outrages. A peine permettait-il qu'on lui donnât de quoi subsister. La sainte a En latin Godolew.

58 MARTYROLOGE. [6 juillet.] souffrait avec patience une aussi rude épreuve, se contentant de prier pour la conversion de ceux qui la persécutaient. A la fin cependant les choses en vinrent à un point que sa vie n'était plus en sûreté. Elle s'enfuit secrètement et se retira chez son père. L'affaire fut portée au juge ecclésiastique, qui décida en faveur de Godeliève. Bertou se soumit , parce qu'il craignait le comte de Flandre. Il reprit donc sa femme, et promit de la mieux traiter à l'avenir. Mais Godeliève s'aperçut bientôt que la réconciliation n'avait point été véritable ; les mauvais traitemens recommencèrent. Bertou résolut même de faire ôter la vie à sa femme. Il prétexta un voyage pour être absent le jour auquel deux scélérats s'étaient chargés de l'exécution de son horrible dessein. Godeliève fut étranglée pendant la nuit; après quoi on la remit dans son lit, et l'on publia qu'elle était morte subitement Mais on découvrit sans peine quel avait été le principal auteur du crime. Cet accident arriva le 6 juillet 1070, selon la plus commune opinion. La sainteté de la servante de Dieu fut attestée par plusieurs miracles. On assure qu'en conséquence d'un de ces miracles, Bertou et sa mère se convertirent , et qu'ils expièrent leurs péchés par la pénitence. Voyez dans Surius la Vie de Ste Godeliève, écrite par un auteur contemporain. Cet auteur est Drogon ou Dreux, qui était moine de Ghistel , où la sainte demeurait, et qui fut depuis évêque de Téroienne.

MARTYROLOGE. Octave de S. Pierre et S. Paul, apôtres. En Judée, S. Isaïe, prophète, qui, sous le roi Manassès, fut scié en deux et enterré sous le chêne Rogel, auprès du courant des eaux. A Rome, fête de S. Tranquillin, martyr, père de S. Marc et de S. Marcellien, lequel, converti à la foi de Jésus-Christ par la prédication de S. Sébastien, martyr, et baptisé par le prêtre S. Polycarpe, fut ordonné prêtre par S. Caïus, pape. Comme il priait devant la confession de S. Paul, le jour de l'octave des Apôtres, du temps de l'empereur Diocétien, il fut pris et lapidé par les païens, et consumma ainsi son martyre. A Fiesoles en Toscane, S. Romule, évêque et martyr, disciple de l'apôtre S. Pierre, qui, ayant reçu de lui mission pour prêcher l'Evangile, et ayant fait connaître Jésus-Christ en plusieurs endroits de l'Italie, fut, à son retour à Fiesoles, couronné par le martyre, avec quelques compagnons, sous l'empereur Domitien. Dans la Campanie, S^{te} Dominique, vierge et martyr, qui, ayant brisé quelques idoles du temps de l'empereur Diocétien, fut condamné à <>tre exposé aux bêtes; mais n'en ayant reçu aucun mal, elle

Digitized by Google

MARTYROLOGE. [6 juillet.] 3g eut la tête tranchée, et rendit ainsi son âme au Seigneur. Son corps est conservé avec beaucoup de vénération à Tropée en Calabre. Le même jour, Ste Lucie, martyre, née dans la Campanie. Ayant été arrêtée et cruellement tourmentée par le lieutenant Rixio-Vare, elle le convertit à Jésus-Christ. On leur associa Antonin, Séverin, Diodore. Dion, et dix-sept autres qui partagèrent leurs combats et leur couronne. Au territoire de Trêves, S. Goar, prêtre et confesseur. Saints de France, En Bourgogne, S. Gervaise. A Menou, près de Favernay en Franche-Comté, martyr de S. Bertier prêtre, et de S. Attalein diacre. Autres, A Scythopolis, S. Basile et ses compagnons, au nombre de soixantedix, martyrs. A Duras, S. Aste, évêque, martyrisé à coups de cordes plombées. Ce même jour, S. Hilarion le jeuue, supérieur d'un monastère de Dalmates.

Digitized by Google

SEPTIÈME JOUR DE JUILLET. S. PANTÈNE, PÈRE DE L'ÉGLISE. Tiré de S. Jérôme, Catal. de Clément d'Alexandrie, et d'Eusèbe. Voyez Ceillier, t. 2, p. 273. Ce grand homme, digne des temps apostoliques, flonssait dans le second siècle de l'Eglise. Il était Sicilien de naissance, et faisait profession de la philosophie stoïcienne. Son éloquence lui a mérité de la part de Clément d'Alexandrie le titre d'abeille de Sicile. L'amour qu'il avait pour la vertu lui inspira de l'estime pour les Chrétiens . et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entre eux. Frappé de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme, et ouvrit les yeux à la lumière de l'Evangile. Après sa conversion, il étudia les livres saints sous les disciples des apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla fixer sa demeure à Alexandrie en Egypte. Il y avait dans cette ville une célèbre école où l'on enseignait l'a doctrine chrétienne, et qui devait son établissement aux disciples de S. Marc. Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes lettres; mais il cachait par humilité ses rares talents. On les découvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avait cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des Chrétiens quelque temps avant l'année 179 de Jésus-Christ, qui était la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à l'excellente méthode qu'il suivait en enseignant, lui acquit une réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes. Ses leçons, qui étaient un composé du suc des fleurs qu'il ramassait dans les écrits des prophètes et dans ceux des apôtres, portaient la lumière de la science et l'amour de la vertu dans les âmes de tous ceux qui venaient l'entendre. C'est le témoignage que lui rend Clément d'Alexandrie, un de ses disciples. Les Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, eurent occasion de connaître S. Pantène. Ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des Brachmanes par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école et partit pour les Indes avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'Evangile pour les nations orientales. Cet évêque était Démétrius, qui fut placé sur le siège d'Alexandrie en 189. Nous apprenons d'Eusèbe que S. Pantène, en arrivant dans les

Digitized by Google

s. pantène. [7 juillet.] 4i Indes, y trouva quelques semences de la foi, qui y avaient été jetées précédemment: il y vit aussi un livre de l'évangile de S. Matthieu, en hébreu, qui avait été laissé dans le pays par S. Barthélemi. Etant revenu à Alexandrie quelques années après, il y apporta ce livre avec lui. L'école de cette ville était alors gouvernée par le célèbre Clément. S. Pantène continua toujours d'enseigner, mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il exerça cet emploi jusqu'au règne de Caracalla, et par conséquent jusqu'avant l'année 216. Rufin dit¹ que ce grand homme termina par une heureuse mort une vie noble et excellente. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les Martyrologes d'Occident. La beauté et la sainteté de la morale évangélique, qui opérèrent la conversion de S. Pantène, se font principalement sentir lorsqu'on les compare avec ces vertus imparfaites, et souvent fausses, des plus fameux sages du paganisme. Dans quelles contradictions et dans quelles erreurs ceux-ci ne sont-ils pas tombés, même par rapport à la divinité et au souverain bien? A combien de vices n'ont ils pas donné le nom de vertu? Combien de crimes n'ont-ils pas préconisés? Il est vrai qu'ils montrèrent du zèle pour la justice, du mépris pour les richesses, de la modération dans la prospérité, de la patience dans certaines épreuves, de la générosité, du courage, du désintéressement. Mais si le motif de ces dispositions était vicieux, si elles avaient leur source dans l'orgueil ou dans quelque autre principe semblable, que deviennent les vertus? il n'en reste plus que le vain tantôme. Or, c'est ce qui est arrivé presque toujours à ces philosophes dont quelques gens affectèrent de relever si haut la sagesse et les vertus. Il n'y a donc que le christianisme dont la morale soit véritablement pure, et qui ait le privilège de former de vrais sages.

a. « mu, /. 5, c. 10. * Socrate avait coutume, dans tout ce qu'il disait, d'ajouter cette formule : avec la permission de mon démon ; et lorsqu'il était sur le point d'expirer, il donna des ordres pour qu'on immolât un coq à Esculape. Il fut accusé aussi d'un genre d'impureté contraire à la nature. Crésus ayant demandé à Thaïes, le prince des naturalistes, ce que c'était que Dieu, le philosophe différait toujours de répondre, et s'excusait en disant de temps en temps qu'il réfléchirait sur la question qui lui avait été proposée. Il est bien étonnant qu'il ait eu sur la nature de la divinité moins de lumière que n'en a le plus grossier artisan d'entre les Chrétiens. Diogène ne vivait content dans son tonneau, que parce qu'il y satisfaisait ses passions ; et quand il salissait avec ses pieds les riches tapis de Platon, disant qu'il foulait

aux pieds l'orgueil de ce philosophe, il n'agissait ainsi que par un plus grand orgueil, comme Platon lui-même le lui reprocha. Pythagore affecta la tyrannie à Thurium, et Zénon à Pryène. Lycurgue se donna la mort de dépit de ce que les Lacédémoniens pensaient à mitiger la sévérité de ses lois. Anaxagore refusa à des étrangers un dépôt qu'ils lui avaient confié. Aristote avait la petitesse de ne vouloir s'asseoir que quand il voyait son ami Hermias assis au-dessous d« Digitized by Google

4a S» FÉLIX, ÉVÊQUE DE NANTES. [7 juillet] S. FÉLIX, ÉVÊQUE DE NANTES. S. Félix est un des plus célèbres évêques qui aient occupé le siège de Nantes. Il sortait d'une des premières familles de l'Aquitaine a. Illustre par sa naissance, il l'était encore plus par ses vertus, par son éloquence et par son savoir. Il possédait si bien la langue grecque, quelle paraissait lui être naturelle. Il était poète et orateur, et autant que l'on peut en juger par les expressions de Fortunat, il avait fait en vers le panégyrique de Sainte Radegonde. Il était marié, et dans la trente-septième année de son . âge, lorsqu'il fut appelé, en 549, Pour succéder au saint évêque Evemère, sur le siège de Nantes. Son zèle pour la discipline parut dans les réglemens qu'il fit pour son diocèse ; il en donna aussi de grandes preuves dans les conciles auxquels il assista, et qui s'étaient assemblés pour pourvoir à la manutention du bon ordre h. Sa charité n'avait d'autres bornes que celles de la nécessité des malheureux. Considérant que les revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, il n'en voulut être que l'administrateur. Il vendit encore son propre patrimoine pour le distribuer à l'église et à ceux qui étaient dans le besoin. Enfin il ne craignait rien tant que de laisser dans son diocèse un indigent dont il n'eût pas soulagé la misère. Il exécuta avec beaucoup de magnificence le projet que son prédécesseur avait formé de bâtir une cathédrale dans l'enceinte de la ville de Nantes. Il y avait dans cette église, selon Fortunat, trois nefs dont la principale était soutenue par de belles colonnes. Au milieu était une grande coupole. On voyait de toutes parts mille ornemens qui charmaient par leur richesse et leur variété. Euphrone, archevêque de Tours, et les évêques d'Angers, du Mans, de Rennes, de Poitiers et d'Angoulême, en firent la dédicace. Les lui ; et il ne rougit point de flatter Alexandre par vanité, comme Platon avait flatté Denys par amour de la bonne chère. C'était de Platon et de Socrate que les Stoïciens tenaient cette orgueilleuse maxime : le sage se suffit à lui-même. Epictète avoue qu'il est fier d'avoir remporté la victoire sur tous les vices. Aristote et Cicéron préconisent la vengeance. (Voyez Cumberland, des Lois de la nature, c. 9, p. 346.) Epicure avait des vertus et connaissait de grandes vérités morales : mais tout cela était accompagné de vices et d'impiété. {Voyez la Morale d'Epicure, par l'abbé Batteux, Paris, 1758.) On trouvera les mêmes taches dans la doctrine et la Vie des autres philosophes si vantés dans le paganisme. Voyez Théodoret, de Curandis Græcorum affectibus, etc. a Il n'est point décidé parmi les

critiques s'il était de la première ou de la seconde Aquitaine. b Ces conciles sont celui de Paris, en 557 ; celui de Tours, en 566; et le quatrième de Paris, en 573. Digitized by Googk

S. HEDDB, BVÊQOE. [7 juillet.] 43 évêques bretons n'y furent point invités, apparemment parce qu'il n'y avait point alors de commerce libre entre la France et la Bretagne. Les Bretons d'ailleurs ne possédaient, dans le diocèse de Nantes, que le territoire de Groisic, où était le palais de Guerrande *, qu'on croit avoir été ainsi nommé de Guérech 1er, comte de Vannes, qui y faisait sa résidence. Lorsque Félix fut fait évêque, Canao, un des successeurs de Guérech, avait mis à mort trois de ses frères, et il en tenait en prison un quatrième, nommé Macliau. Le saint se fit son intercesseur, eî iJ lui obtint la vie avec la liberté. S. Grégoire de Tours se plaint de l'évêque Félix; il lui reproche de s'être laissé prévenir contre Pierre, son frère; il l'accuse aussi d'avoir favorisé un indigne neveu. Mais dans d'autres endroits il rend témoignage à son éminente sainteté, et ce témoignage est confirmé par celui de Fortunat et de plusieurs autres auteurs. Guérech II, comte de Vannes, faisait le dégât dans les diocèses de Rennes et de Nantes; il avait aussi l'avantage sur l'armée que le roi Chilpéric avait envoyée contre lui. Félix alla le trouver, et l'engagea à retirer ses troupes et à faire la paix. Ce saint évêque mourut le 8 janvier 684, °*ans la soixante-dixième année de son âge, et la trente-troisième de son épiscopat. On l'honore à Nantes, dont il fut le seizième évêque depuis S. Clair, le 7 de juillet, qui fut le jour de la translation de ses reliques. Voyez Fortunat, /. 3, c. 4? 5, 6, 7; S. Grégoire de Tours, /. 5, c. 5; Ceillier, t. 16, p. 562; M. Travers, dans son Histoire abrégée des évêques de Nantes, imprimée dans le t. 7, part. 2, des Mémoires de littérature recueillis par le P. Desmolets de V Oratoire; Stilling, t. 2 juhï, p. 470; Lobineau, Fies des saints de Bretagne, p. 121. S. HEDDE, ÉVÊQUE DES SAXONS OCCIDENTAUX, EN ANGLETERRE. Ce saint était Anglo-Saxon de naissance. Il se retira dans le monastère de Sainte-Hilde, où il se forma à la pratique des plus sublimes vertus. On le tira de sa solitude en 676 pour le faire évêque des Saxons occidentaux. Il résida d'abord à Dorchester près d'Oxford, mais il transféra depuis son siège à Winchester. Le roi Céadwal étant allé à Rome pour y recevoir le baptême, mourut dans cette ville en 688, et fut enterré dans l'église de a En latin Juin Quiriaca. Digitized by Google

44 S. HEDDE, ÉVÊQUE. [7 juillet.] Saint-Pierre. Ina, son parent, lui succéda sur le trône a. Il eut beaucoup d'estime et de vénération pour S. Hedde ; et ce fut principalement par ses conseils et par ceux de S. Erkonwald , qui rédigea ces belles lois qui furent publiées en 693 dans une assemblée nombreuse composée des évêques et des seigneurs de la nation , et qui sont les plus anciennes qui nous restent des rois anglo-saxons Ml y est ordonné de couper une main ou un pied à celui qui sera convaincu de vol ; et que si ce vol a été commis sur le grand chemin par une troupe dont le nombre est de sept , il sera puni de mort , à moins que le coupable ne rachète sa vie en donnant ce à quoi on aura apprécié sa tête. Il y est porté que celui qui refusera de payer à l'Eglise les droits qui lui appartiennent sera condamné à une amende de quarante shillings ; et que si un maître fait travailler un esclave le jour de dimanche, l'esclave aura sa liberté , et le maître paiera une amende de trente shillings. S. Hedde gouverna son église avec une grande sainteté environ trente ans, et mourut le 7 juin ^o5. On lit dans Bède², et dans Guillaume de Malmesbury, qu'il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. S. Hedde est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain. Voyez les Bollandistes, t. 2 julii , p. 48a» a ina fut trente-sept ans roi des Saxons occidentaux ; il soumit les Gallois, fit rentrer dans le devoir ceux qui osèrent se révolter dans l'intérieur de ses Etats, et se rendit redoutable aux ennemis du dehors. Il fit un grand nombre de pieuses fondations, et rebâtit avec beaucoup de magnificence l'abbaye de Glastenbury. Ralph ou Raoul Hidgen (dans son Polychronicon) et d'autres auteurs disent qu'il établit le premier le denier de Saint-Pierre, ou cette taxe que chaque famille payait annuellement au siège de Rome. Convaincu de la vanité des biens périssables, et touché des fréquentes exhortations de sa femme, il renonça au monde en 728, lorsqu'il était au plus haut faite des grandeurs humaines. Ayant abdiqué son royaume en faveur d'Ethelheard, son parent, il se retira à Rome, où il prit l'habit monastique. Sa femme l'accompagna dans cette ville, et suivit son exemple. Us {>assèrent l'un et l'autre le reste de leur vie dans les exercices de la pénitence et de la prière, et moururent pleins de mérites devant Dieu, qui attesta leur sainteté par divers miracles, selon Guillaume de Malmesbury et Huntington. En 690, Sebba, roi des Saxons orientaux, préféra aussi une vie privée à la couronne. Il reçut l'habit monastique des mains de Whahlhere, successeur de S. Erkonwald sur le siège de Londres, après avoir donné aux pauvres des sommes

considérables d'argent, et mourut en odeur de sainteté. Voyez Bède, Hist, l. 4, c. 11. ' Spelman, Conc. Brit. t. (/ 3, c. 6* * Hist. / 5, c. 19. Digitized by Google

S. GUILLEBACD, EVEQUE. [7 juillet] S. GUILLEBAIJ, ÉVÊQUE D'AICHSTADT EN ALLEMAGNE. S. Willibald . vulgairement appelé S. Guillehaud , était fils de S. Richard , roi dans le pays qu'habitaient les Saxons occidentaux. Il naquit[^] vers l'an 704 , aux environs du lieu où est aujourd'hui Southampton. A l'âge de trois ans il eut une maladie si dangereuse, que les médecins désespérèrent de sa vie. Ses parens le portèrent au pied d'une croix élevée dans une place publique voisine de leur demeure. Ils prièrent en même temps avec beaucoup de ferveur, et promirent à Dieu de lui consacrer leur fils, si la santé lui était rendue. Leur prière fut exaucée, et l'enfant se trouva parfaitement guéri. S. Richard ne regarda plus son fils que comme un dépôt que le ciel lui avait confié , et lorsqu'il le vit dans sa sixième année , il l'envoya au monastère de Waltham, dont Egbaud était abbé. L'enfant parut pénétré d'amour pour Dieu dès qu'il fut en état de faire usage de sa raison ; il ne soupirait qu'après les biens invisibles. C'était là où tendaient toutes ses pensées et toutes ses actions. Il quitta son monastère vers l'an 721 pour accompagner son père et son frère Winibaud, qui allaient visiter à Rome les tombeaux des apôtres. En traversant la France, ils prièrent dans toutes les églises célèbres par la dévotion des fidèles , qui se rencontrèrent sur leur route. S. Richard mourut à Lucques , et fut enterré dans l'église de Saint-Fridien , où l'on garde encore ses reliques. Il est nommé sous le 7 de février dans le Martyrologe romain. Ses deux fils continuèrent leur pèlerinage, ils arrivèrent enfin à Rome, et prirent l'habit monastique. Environ deux ans après, S. Winibaud fut obligé de retourner en Angleterre. Son frère , accompagné de quelques seigneurs anglais, entreprit le voyage de la Terre-Sainte. Ils ne vécurent le long de la route que de pain et d'eau, et n'eurent d'autre lit que le plancher de leur chambre. Ils allèrent d'abord en Chypre , d'où ils passèrent en Syrie. Lorsqu'ils étaient à Emèse, S. Guillehaud fut arrêté comme espion par les Sarrasins, qui le chargèrent de fers. On le tint plusieurs mois renfermé dans une prison où il souffrit beaucoup. Quelques personnes, charmées de sa vertu et touchées de son malheur, firent connaître son innocence au calif i} qui donna des ordres pour qu'on le mît en liberté. Digitized by Google

46 S. GUILLEBAUD, ÉVOQUE, 17 juillet.] Guillebaud , avec ses pieux compagnons , se hâta d'arriver en Palestine. Dans la visite des lieux saints, ils résolurent tous de suivre le Sauveur dans le cours de sa vie mortelle. Ainsi ils commencèrent par Nazareth; ils y restèrent quelques jours , uniquement occupés à considérer la miséricorde divine, qui éclate d'une manière si sensible dans l'incarnation du Verbe; et ils ne pouvaient retenir leurs larmes à la vue du lieu où ce mystère s'était opéré. De Nazareth, ils allèrent à Bethléem, puis en Egypte, sans craindre la fatigue inséparable de tant de voyages , et sans se lasser un instant de méditer sur ce que Jésus-Christ avait souffert dès son entrée dans le monde. Ils revinrent ensuite à Nazareth ; après quoi ils allèrent à Cana , à Capharnaüm et à Jérusalem. Ils firent un long séjour dans cette dernière ville, pour y adorer Jésus-Christ dans les lieux où il avait opéré de si grands mystères; ils l'adorèrent principalement sur les montagnes du Calvaire et des Oliviers, qui avaient été les théâtres de sa mort et de son ascension. Ils visitèrent aussi les monastères, les laures et les ermitages renommés dans le pays , pour apprendre la meilleure manière de servir Dieu,,et connaître les pratiques les plus propres à faire acquérir la perfection. Tous les objets de dévotion qu'ils avaient vus les remplirent de la plus tendre piété, et firent sur leurs âmes des impressions qui ne s'effacèrent jamais. Lorsqu'ils étaient en route pour retourner en Occident, S. Guillebaud fut attaqué dans la ville d'Acre d'une maladie qui lui fournit les moyens d'exercer bien de sagesse de patience et de résignation. Sa santé étant rétablie, il s'embarqua avec ses compagnons, et arriva heureusement en Italie. Il avait employé sept ans à faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. S. Guillebaud choisit pour sa résidence le célèbre monastère du mont Cassin, qui depuis peu avait été rétabli par le pape Grégoire II ; et il ne contribua pas peu par ses exemples à y faire revivre l'esprit primitif de la règle de S. Benoît. Il y passa dix années. Il y fut d'abord sacristain , puis doyen ou supérieur de dix moines. Après cela 014 l'élut portier, place qui était importante dans la maison , et qui ne se donnait qu'à ceux qui avaient assez de vertu pour conserver le recueillement au milieu des fonctions extérieures et du commerce qu'il fallait avoir avec les séculiers. S. Boniface étant venu à Rome en ^38, pria le pape Grégoire III de lui donner S. Guillebaud, son parent, pour l'aider dans les missions qu'il faisait en Allemagne. Grégoire fit venir le saint religieux du mont Cassin, afin de le voir et de l'entretenir. Il fut aussi édifié

de sa vertu que charmé du récit qu'il lui fit de ses voyages ; ainsi il eut égard à la demande de S. Boniface. Guillebaud voulait Digitized by Google

1 S. GUILLEBAUD, EVEQUE. [7 juillet.] 4 J retourner à son monastère pour obtenir le consentement tle son abbé; mais le pape leva son scrupule, en lui disant qu'il l'en dispensait, et en lui ordonnant de passer en Allemagne sans délai. Alors il ne balança plus; il partit pour la Thuringe, où S. Boniface le reçut et l'ordonna prêtre. Le nouveau missionnaire fut un homme puissant en œuvres et en paroles. Ses travaux dans la Franconie et la Bavière eurent les plus heureux succès. S. Boniface, pour lui donner plus d'autorité et le mettre à portée de contribuer encore davantage à la gloire de Dieu, le sacra évêque d'Aichstadt en Franconie. Guillebaud redoubla les soins et l'activité de son zèle. La vigne qu'on lui donnait à cultiver demandait des peines infinies , mais il surmonta toutes les difficultés par sa douceur et sa patience. Sa charité pour les malheureux était extraordinaire , et il avait un talent singulier pour les consoler dans leurs disgrâces. Ayant fondé un monastère , il y établit la même discipline que celle qui s'observait au mont Cassin. De temps en temps il s'y retirait pour vaquer plus librement à la prière. Mais l'amour de la solitude ne l'empêchait point de remplir les devoirs de pasteur. Il était extrêmement attentif à pourvoir aux besoins, tant spirituels que corporels, de son troupeau. Ses jeûnes étaient fort rigoureux; il n'en diminua rien , même dans un âge très-avancé. Il mourut à Aichstadt le 7 de juillet, dans sa quatre-vingt-septième année. Il y avait quarante-cinq ans qu'il était évêque. On l'enterra dans sa cathédrale, où sa sainteté fut attestée par divers miracles. Le pape Léon VII le canonisa en 938. L évêque Hildebrand bâtit à Aichstadt, en 1270, une église sous l'invocation de S. Guillebaud, et y transféra ses reliques qui s'y gardent encore aujourd'hui. Il y en a une partie dans la ville de Furnes en Flandre. oyez les trois Vies du saint, écrites par des auteurs contemporains. Une de ces Vies a été composée par une religieuse du monastère de Sainte- Walburge. On y trouve une bonne description de la Terre-Sainte, telle qu'elle était dans ce temps-là , laquelle a été donnée d'après une relation de S. Guillebaud , qui avait été sur les lieux. Il faut y joindre les notes curieuses qu'ont publiées Mabillon , sec. 3 Ben. part. 1 ; et Basnage, dans son édition des Lectiones antiquæ de Canisrus. V oyez encore Sollier, un des continuateurs de Bollandus, t. 2 juliï, p. 485. Digitized by Google

48 S. BENOIT XI, PAPE. [7 juillet.] Ste ÉDELBURGE 9
vulgairement Ste AUBIERGE , ABBESSE DE FAREMOUTIER. ■ Cette
sainte était fille d'Anna, roi des Est-Angles. Animée d'un désir ardent de
parvenir à la perfection chrétienne, elle passa en France, et s'y consacra à
Dieu dans le monastère de Faremoutier, situé dans la forêt de Brie. Elle en
eut le gouvernement après la mort de Ste Fare, qui en avait été fondatrice.
Son corps, au rapport de Bède !, se conserva sans éprouver aucune marque
de corruption. Elle est nommée sous le 7 de juillet dans le Martyrologe
romain, ainsi que dans ceux de France et d'Angleterre. Foyez Sollier, ad
diētn 7 Julie) t. 1 , p. [^]i. Les Martyrologes anglais joignent à Ste
Edelburge, Ste Earcongote, sa nièce. Celle-ci était fille d'Ercombert, roi de
Kent, et de Sle Sexburge. Elle suivit sa tante à Faremoutier, y prit l'habit
avec elle, et y mourut après avoir donné l'exemple de toutes les vertus. Bède
assure qu'il s'opéra des miracles par son intercession. Héreswide, femme du
roi Anna, qui avait été la mère de tant de saints, se voyant libre par la mort
de son mari, vint aussi en France et s'y consacra à Dieu dans le monastère
de Cale ou de Chelles, à cinq lieues de Paris. Ce monastère, fondé par Sle
Clotilde, avait été principalement doté par Ste Batilde. Héreswide y termina
sa vie par une mort précieuse devant le Seigneur. Voyez sur l'abbaye de
Chelles, Lebeuf, dans son Histoire du diocèse de Paris, t. 6, et Sollier, sous
le 7 de juillet,/? . 481. * p S. BENOIT XI , PAPE. Nicolas Bocasini, depuis
pape sous le nom de Benoît XI, était de la ville de Tréviso, qui formait alors
un Etat indépendant, mais qui, depuis l'an 1336, est soumise aux Vénitiens.
Il vint au monde en 1240, et commença ses études dans sa patrie ; il alla
les achever à Venise, où il prit l'habit de Saint- Dominique, étant encore fort
jeune. S'il montra beaucoup d'ardeur pour se perfectionner dans la
connaissance des saintes lettres, il n'en montra pas moins pour s'exercer à la
pratique de toutes les vertus. Qual Hitf. f. 3, c. 6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

S. BENOIT XK PAPE. [7 juillet. | torze ans après son entrée chez les Dominicains, il fut envoyé, en qualité de professeur et de prédicateur, à Venise et à Bologne, afin qu'il fit part aux autres des trésors spirituels qu'il avait amassés (bus le silence et la retraite. Nous avons encore aujourd'hui plusieurs sermons de lui, et des commentaires qu'il composa sur l'Ecriture sainte. Ayant été élu général de son ordre en 1296", il écrivit une lettre circulaire dans laquelle il exhortait ses frères d'une manière fort touchante à l'amour de la pauvreté, de l'obéissance, de la retraite, de la prière et de la charité". L'année suivante, le pape Boniface VIII l'envoya en France avec la qualité de nonce, pour être médiateur de la paix entre ce royaume et celui d'Angleterre. Pendant qu'il travaillait à ce grand ouvrage, il fut créé cardinal. Il en apprit la nouvelle avec douleur, parce qu'il redoutait les dignités ecclésiastiques; il versa même des larmes, et n'aurait point accepté le cardinalat si le pape ne le lui eût ordonné. Peu de temps après, il fut nommé évêque d'Ostie et doyen du sacré collège. En 1301, il passa en Hongrie, avec le titre de légat a latere, pour étouffer l'esprit de discorde qui avait formé diverses factions, et qui avait déjà causé beaucoup de ravages dans le pays. Il se conduisit avec tant de sagesse, que la paix succéda aux troubles. Il abolit aussi certaines pratiques superstitieuses, et d'autres abus d'où résultaient de grands scandales. Les légations qu'il exerça en Autriche et à Venise ne firent pas moins d'honneur à la sagesse et à la vivacité de son zèle. Boniface VIII étant mort le 11 octobre 1303, les cardinaux entrèrent au conclave onze jours après, et dès le lendemain, ils élurent tout d'une voix Bocasini pour lui succéder. Le saint fut saisi de frayeur en apprenant cette nouvelle; mais on l'obligea d'acquiescer à son élection, et on l'intronisa le dimanche suivant. On ne lui vit rien changer dans sa première manière de vivre. Sa mère ayant pris des habits magnifiques pour se présenter devant lui, il ne consentit à la voir que quand elle parut avec des vêtements conformes à son état et à sa condition. Rome était alors déchirée par des dissensions civiles, et surtout par les factions des Colonne, ennemis de Boniface VIII. Benoît, Lolonne et aumauinc uc »"gait», — — j la première sentence de proscription. Il pacifia le Danemark et Il fut le neuvième général ***** i vtr«. lettre a été uubliée pat D. Mai U ne, .-turf dot. /4. * Cette lettre a été publiée |> TOME V. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

*>° I.K D. LAIUIEXT DÎ BR INDES. [7 juillet.] les autres royaumes du Nord; il fit aussi cesser les troubles qui agitaient l'Etat et l'Eglise de France. Par ses soins, Venise et Pa«. doue se réconcilièrent sans répandre de sang. Il travailla de concert avec Hélène, reine de Servie, à procurer la conversion d'Orose, fils de cette princesse. Enfin, ce bon pape fut le martyr de la paix, de la conservation de laquelle il avait été occupé toute sa vie. Il mourut à Pérouse le 6 juillet 1304, à l'âge de soixante-trois ans, n'ayant siégé que huit mois et dix-sept jours. On dit que sa mort fut causée par du poison que lui donnèrent Secrètement quelques-uns des ennemis de la tranquillité publique. Il s'opéra à son tombeau des miracles dont la vérité fut constatée par l'évêque de Pérouse, et qui sont rapportés par Platine et les autres historiens. Voyez la collection des conciles, /. 10; la Vie du saint, donnée par Pagte dans ses Annales, et dans un ouvrage exprès composé par le savant Père Pierre-Thomas Campana, Dominicain. Forez aussi la Vie de S. Benoit XI, ou le Caractère de la sainteté du P. Benoit XI, Toulouse, 1739; le P. Touron, Hom. illustr. t. 1, p. 655; et Benoît XIV, de Canoniz. t. 4, Append. et in novo Martyrol. rom. ad die m 7 julii, LE B. LAURENT DE BRINDES, GÉNÉRAL DES CAPUCINS. . . . L'AN 1619. Cet homme étonnant, qui a jeté un si vif éclat sur l'époque où il vécut, reçut le jour à Brin des, le 22 juillet 1559, de parens distingués par leur rang et leurs richesses. Formé dans la maison paternelle par deux religieux, il manifesta dès sa jeunesse le désir de se consacrer à Dieu, et fut placé au monastère de Saint-Pau) à Brindes, où vivait Giacono, qui en prit un soin particulier. Ayant perdu de bonne heure son père, il se rendit à Venise chez un de ses oncles, qui était un prêtre très-vertueux, et qui dirigea les études du neveu. Le 18 février 1575, il entra chez les Capucins de Vérone, et prononça ses vœux après une année d'épreuves. Elevé au sacerdoce, il continua à signaler son zèle en ramenant à la religion les jeunes gens qui faisaient leurs études à l'université de Padoue; ce qu'il avait déjà entrepris avec succès, même n'étant que diacre. Un esprit vaste, un jugement excellent, de grands talens, mais bien plus de sublimes vertus, le recommandèrent bientôt au Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

LE R. LA UT» F. NT I>i: IIRINPKS. (7 juillet. 1 î>| monde chrétien. Le pape Clément VIII l'appela à Rome et l* chargea du soin d'instruire les Juifs, mission délicate dont le jeune capucin s'acquitta avec un rare talent. Plusieurs Juifs distingués se convertirent et reçurent le baptême. On l'entendit successivement à Ferrare, à Mantoue, à Padoue, à Vérone et à Venise, et partout ses discours attiraient la foule et produisirent un bien immense. Après de si beaux succès, Laurent enseigna la théologie et fut successivement gardien de plusieurs couvens, provincial de Toscane et des Etats de Venise. Chargé d'aller établir l'ordre des Capucins dans les Etats héréditaires de l'empire d'Autriche, Laurent montra dans cette occasion un tact et une prudence qui parvinrent à aplanir les nombreuses difficultés que les courtisans, ayant à leur tête le célèbre Tycho-Brahé, avaient soulevées. L'empereur Rodolphe l'accueillit d'une manière extrêmement flatteuse, et lut permit de fonder trois couvens, l'un à Vienne, l'autre à Prague et le troisième à Gratz. Laurent allait s'tn retourner en Italie ; mais l'empereur le retint et le chargea de presser les princes de l'Allemagne de lui envoyer des secours contre les Turcs qui s'étaient avancés jusqu'en Hongrie et menaçaient d'envahir toute l'Allemagne. Les secours arrivèrent, et le saint religieux se rendit à l'armée, qu'on rangea en bataille devant lui et qu'il harangua la croix à la main. Le lendemain on attaqua les Musulmans, forts de 80,000 hommes, tandis que l'armée des Chrétiens ne montait qu'à 18,000. Laurent avait donné l'assurance de la victoire, et, placé au premier rang, il éleva en l'air un Crucifix, et inspira aux soldats une telle intrépidité qu'ils enfoncèrent les Turcs sur tous les points : mais ceux-ci se rallièrent et présentèrent le combat deux jours après, où ils furent encore tailles en pièces : ils perdirent plus de 30,000 hommes dans ces deux actions, et se retirèrent. Tout le monde reconnut dans ces succès prodigieux une faveur particu* livre de la Providence ; chacun avoua qu'on en était redevable à Laurent. La guerre étant terminée, Laurent retourna en Italie et Ait nommé général de son ordre. Il parcourut la France, la Flandre, le Milanais, l'Espagne et une partie de l'Allemagne pour visiter les couvens de l'ordre. Il fut obligé de se rendre en Espagne pour gagner le roi et l'engager à entrer dans la ligue des princes catholiques contre les protestans. Laurent prit successivement part a tous les grands événemens politiques de l'époque, et montra dans toutes les occasions le

même zèle pour la vraie foi, les mêmes vertus et les mêmes talens. Sa vie fut un enchaînement continuel d'actions édifiantes et héroïques. Il mourut à Lisbonne le 2^e juillet 16¹⁹ dans les plus grands sentimens de piété. Les miracles qu'il opéra et les écrits qu'il laissa ayant été mûrement exa

52 MARTYROLOGE. [7 juillet] minés, Laurent fut solennellement béatifié le 17 juin 1784 par Pie VI. Voyez le décret de sa béatification et plusieurs Vies de ce bienheureux imprimées en diverses langues. MARTYROLOGE. A Rome, les saints martyrs Claude, conservateur des registres d'enrôlemens militaires; Nicostrate, premier greffier de la préfecture; Castorie, Victorin et Symphorien, que S. Sébastien convertit à Jésus-Christ, et que S. Polycarpe, prêtre, baptisa. Comme ils étaient occupés à rechercher les corps des saints martyrs, le juge Fabien les fit arrêter, et pendant dix jours il employa les menaces et les caresses pour les engager à l'apostasie; mais n'ayant pu les ébranler en rien, il les fit mettre trois fois à la torture, et après cela les fit jeter dans la mer. A Durazzo en Albanie, les saints martyrs Pérégrin, Lucien, Pompée. Hesyque, Papius, Saturnin et Germain, tous Italiens, qui, s'étant retirés dans cette ville pendant la persécution de Trajan, et y voyant S. Aste, évêque, crucifié pour la foi de Jésus-Christ, confessèrent publiquement qu'ils étaient Chrétiens. Ils furent arrêtés par l'ordre du gouverneur, et jetés dans la mer. A Alexandrie, fête de S. Pantène, homme apostolique et doué d'une grande sagesse. Il eut tant de zèle et de passion pour la parole de Dieu, que, cédant au feu de sa foi et de sa piété, il partit pour aller prêcher l'Evangile de Jésus-Christ aux nations qui habitaient les contrées les plus reculées de l'Orient; et enfin, de retour à Alexandrie, il mourut en paix sous le règne d'Antonin Caracalla. A Bresse, S. Apollone, évêque et confesseur. En Saxe, S. Guillebaud, premier évêque d'Eichstadt, qui s'employant avec S. Boniface à la prédication de l'Evangile, convertit plusieurs peuples à Jésus-Christ. A Clermont en Auvergne, S. Allyre, évêque. A Urgel en Catalogne, S. Eude, évêque. En Angleterre, S. Uedde, évêque des Saxons occidentaux. Au même pays, S. Aubierge, vierge, fille d'un roi des Anglais. Saints de France. A Séz, S. Sigisbaud, évêque. A Auxerre, S. Angelaume, né en Bavière. A Vienne, S. Eold, évêque. Antres. En Egypte, S. Basenda, évêque et martyr. A Forconio, près d'Aquila en Abruzzi, S. Eusane, prêtre. A Ravenne, S. Jean l'Angeloite, évêque, prédécesseur de S. Pierre Chrysologue. A Cône, S. Consul, dont le corps est honoré en cette ville. Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE JUILLET. Ste ELIZABETH, REINE DE PORTUGAL. Tiré de sa vie, qui est fort authentique, et qui a été écrite par un religieux de Saint-François; de Mariana; et des autres historiens d'Espagne. Voyez Janning, un des continuateurs de Bollandus, t. 2 jul. ad diem 4, p. 169. ou l'an 1336. Elizabeth était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques Ier, surnommé le Saint pour ses vertus, et le Conquérant à cause de la prise de Majorque et de Valence. Elle eut pour mère Constance, fille de Manfred, roi de Sicile, et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Elle naquit en 1271, et fut nommée au baptême Elizabeth, de Ste Elizabeth de Hongrie, sa tante, qui avait été canonisée par Grégoire IX en 1255. Sa naissance réconcilia son grand-père et son père, dont les divisions troublaient le royaume d'Aragon. Le roi Jacques se chargea du soin d'élever sa petite-fille, et la laissa en mourant déjà toute pénétrée des plus sublimes maximes de la piété, quoiqu'elle n'eût point encore six ans accomplis *. Pierre II étant monté sur le trône, ne mit auprès de sa fille que des personnes vertueuses, dont les exemples pussent continuellement lui servir de leçons. La jeune princesse était d'une douceur admirable de caractère, et n'avait de goût que pour les choses qui portaient à Dieu. C'était lui faire un grand plaisir, que de la mener à l'église ou à quelque exercice de religion. Dès l'âge de huit ans, elle pratiquait déjà la mortification ; inutilement on lui alléguait qu'elle était trop jeune, pour l'engager à modérer sa ferveur. Par une suite de cette ferveur, elle portait une sainte envie à tous ceux qu'elle voyait faire le bien. A la mortification des sens, elle joignait celle de la volonté et un amour extraordinaire de la prière, afin d'obtenir la grâce de réprimer ses passions, et même d'en prévenir les révoltes. Par là elle vint à bout de se vaincre parfaitement, et d'acquiescer une humilité profonde. Comme la vertu lui paraissait le plus précieux de tous les avantages, elle avait en horreur tout ce qui eût été capable de la dissiper, et se montrait l'ennemie déclarée de tous les vains amusements du monde. Tout autre chant que celui des psaumes et des hymnes de l'Eglise lui était insipide; chaque jour elle récitait le Bréviaire, et le faisait avec autant de soin que l'ecclésiastique le plus fervent. Les a Jacques Ier, roi d'Aragon, mourut en 1276, après un règne de soixante-trois

The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate

T>4 SIC ELIZ4BETII DE FOnTI'GAT.. [8 juillet.] pauvres l'appelaient leur mère, à cause de la charité compatissante avec laquelle elle pourvoyait à leurs besoins. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, on la maria à Denys, roi de Portugal. Ce prince avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de la naissance et les belles qualités du corps et de l'esprit. Il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices, et il ne put refuser son admiration à la piété de son épouse. Semblable à Esther, la reine de Portugal ne fut point éblouie par l'appareil des grandeurs humaines. Elle fit une sage distribution de son temps pour allier les devoirs du christianisme avec ceux de son état. Jamais elle ne manquait à ses pratiques de dévotion, à moins qu'elle n'eût des raisons très-pressantes de se départir du plan qu'elle s'était tracé. Tous les jours elle se levait de grand matin. Après une longue méditation, elle récitait Matines, Laudes et Prime. Ensuite elle entendait la messe, où elle communiait souvent. Elle disait aussi chaque jour l'office de la Vierge et celui des Morts. Elle se retirait fréquemment dans son oratoire, pour y faire des lectures pieuses; elle avait aussi des heures réglées pour ses affaires domestiques, ainsi que pour l'accomplissement de ses autres devoirs envers le prochain. Son travail consistait à faire des ornemens pour les églises, ou des choses à l'usage des pauvres ; en quoi elle était aidée par ses dames d'honneur. Il ne lui restait aucuns momens pour les conversations inutiles ou autres amuseraens. Tout son extérieur annonçait la simplicité; elle était affable et pleine de bonté pour tout le monde. Elle possédait éminemment l'esprit de componction, et souvent il lui arrivait dajns la prière de verser des larmes abondantes. Plus d'une fois on voulut lui persuader de modérer ses austérités; mais elle répondit toujours que la mortification n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, où tout semble exciter et nourrir les passions. Les jeûnes prescrits par l'Eglise ne suffisaient pointa sa ferveur. Elle jeûnait tout l'Avent, et depuis la Saint- Jean-Baptiste • jusqu'à l'Assomption. Peu de temps après, elle recommençait un nouveau carême qui durait jusqu'à la fête de Saint-Michel. Elle ne vivait que de pain et d'eau, les vendredis et les samedis, les veilles ries fêtes de la Vierge et des Apôtres, et plusieurs autres jours. Souvent elle faisait à pied la visite des églises et des lieux de dévotion. La charité pour les pauvres était une des vertus qu'on admirait principalement dans Ste Elizabeth. Par ses soins, les étrangers étaient pourvus de logemens

et de tout ce qui leur était nécessaire. Elle faisait faire une exacte recherche des pauvres honteux* et leur fournissait secrètement do quoi subsister dn'ue manière Digitized by Googk

t»tC ELIZABETH DE PORTUGAL. [8 juillet.] 55 conforme à leur état. Les pauvres filles, si souvent exposées au danger d'offenser Dieu, trouvaient dans ses libéralités une dot pour se marier suivant leur condition. Elle visitait les malades, les servait de ses propres mains , et pansait leurs plaies les phis dégoûtantes. Elle fit divers établissemens dans toutes les parties du royaume ; elle fonda entre autres à Coïmbre un hôpital près de son palais, et à Torres-Novas une maison pour les femmes repenties, avec un antre hôpital pour lesenfans trouvés» Indifférente à toul ce qui la regardait personnellement, elle ne s'occupait que des moyens de procurer du soulagement aux malheureux, et paraissait vivre uniquement pour eux. Tant de soins ne l'empêchaient point de remplir ses autres devoirs. Elle aimait et respectait son mari ; elle lui était soumise , et supportait ses défauts avec patience. Denys avait d'excellentes qualités ; il aimait la justice; il était brave, humain et compatissant. Mais il se conduisait d'après les maximes corrompues du monde, et il souilla la sainteté du lit nuptial par des amours illégitimes. Elizabeth, moins touchée de l'injure qu'elle recevait que de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultait , priaît assidûment et faisait prier pour sa conversion. Elle tâchait de gagner le cœur de son mari par les voies de la douceur; elle s'intéressait au sort des enfans qu'il avait eus de ses maîtresses, et se chargeait elle-même du soin de les faire élever. Une telle conduite lui fit ouvrir les yeux. Il renonça à ses désordres , et garda toujours depuis la fidélité qu'il devait à sa vertueuse épouse. Ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat après sa conversion. Il devint la gloire et l'idole de ses sujets. Il institua l'ordre de Christ en i3i8, fonda avec une magnificence vraiment royale l'Université de Coïmbre , et orna son royaume d'édifices publics. Ce fut quelque temps avant sa parfaite conversion qu'arriva l'événement que nous allons rapporter. Elizabeth avait un page extrêmement vertueux , dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait, à cause de sa vertu, résolut de le perdre ; et pour y réussir , il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince > que la corruption de son cœur portait à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie 9 et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaud qu'il lui enverrait un page pour lui demander s* il avait exécuté ses ordres , et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait. Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé;

il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. Au jour
iniqué , le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église,
Digitized by Google

56 S ELIZABETH DE PORTUGAL. [S Juillet.] il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe indépendamment de celle qui était commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le délateur s'informer si Ton avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu , qui le consuma en un instant. Le page de la reine , après avoir satisfait sa dévotion , continue sa route, gagne le four, et demande si Tordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné , en le voyant de retour contre son attente. Mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugemens de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine. Stc Elizabeth eut du roi de Portugal deux enfans, Alphonse qui succéda à son père, et Constance qui fut mariée à Ferdinand IV , roi de Castille. Alphonse épousa depuis l'infante de Castille. Peu de temps après son mariage, il se mit à la tête d'une conjuration formée contre son père. Elizabeth fut vivement affligée de ces troubles; elle employa le jeûne, la prière, les aumônes, pour obtenir de Dieu le rétablissement de la paix; elle exhorta son fils de la manière la plus pressante à rentrer dans le devoir, et pria en même temps le roi de pardonner au coupable. Enfin , la conduite qu'elle tint en cette occasion fut si sage et si religieuse, que le pape Jean ^XXII lui écrivit une lettre où il en faisait de grands éloges. Mais certains flatteurs trouvèrent le moyen de prévenir le roi ; ils lui représentèrent même la reine comme une mère aveugle, qui favorisait le parti de son fils. Le prince crédule ajouta foi à ce qu'on lui disait, et exila la reine à Alanquer. Elizabeth supporta cette disgrâce avec beaucoup de patience, et se servit de l'occasion que lui procurait sa retraite pour redoubler ses austérités et ses autres pratiques de piété. Elle ne voulut point entendre les propositions que lui faisaient les mécontents, ni même avoir avec eux aucune sorte de correspondance. Le roi ne put s'empêcher d'admirer les vertus qu'elle fit éclater dans sa disgrâce; il la rappela, et se montra plus que jamais pénétré d'amour et de respect pour elle. Comme la sainte était d'un caractère doux et paisible , elle s'employait de toutes ses forces à étouffer les divisions et surtout à écarter les guerres, qui traînent tant de maux à leur suite. Elle réconcilia son fils avec le roi, lorsque leurs armées étaient prêtes à en venir aux mains, et fit rentrer tous les rebelles

dans le devoir. Elle rétablit aussi la paix entre Ferdinand IV, roi de Castille,
et Digitized by Google

StC ELIZABETH DE PORTUGAL. [8 juillct.j r)J Alphonse de la Cercla, son cousin germain, qui se disputaient la couronne, ainsi qu'entre Jacques II, roi d'Aragon, son frère, et le roi de Castille, son gendre. Pour parvenir à la dernière de ces réconciliations, elle fit avec son mari un voyage dans les deux royaumes, et y étouffa jusqu'au germe de toute division. Peu de temps après, le roi Denys, qui régnait depuis quarantecinq ans, tomba malade. Elizabeth lui donna en cette occasion les plus grandes marques d'attachement et d'affection. Elle le servait elle-même et ne sortait presque jamais de sa chambre que pour aller à l'église. Mais son principal soin était de lui procurer une sainte mort. Elle distribua donc d'abondantes aumônes, et fit faire des prières de tous côtés, dans l'intention de lui obtenir cette grâce. Le roi, durant tout le cours de sa maladie, donna des preuves d'une sincère pénitence. Il mourut à Santarem, le 6 janvier 13a5. Lorsqu'il eut expiré, la reine alla prier pour lui dans son oratoire; puis elle se consacra au service de Dieu , en prenant l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Elle assista aux funérailles de son mari, et suivit son corps jusqu'à l'église des Cisterciens d'Odiveras, où le prince avait choisi sa sépulture. Elle resta là un temps assez considérable ; après quoi elle fit un pèlerinage à Conipostelle, d'où elle revint à Cdiveras pour célébrer l'anniversaire du roi. La cérémonie finie, elle se retira dans un monastère de Clarisses, qu'elle avait commencé à faire bâtir dès avant la mort du roi. Elle désirait s'y consacrer à la pénitence par la profession religieuse; mais elle en fut d'abord détournée par des motifs de charité pour le prochain, et surtout pour les pauvres. Ainsi elle se contenta de porter l'habit du tiers-ordre de Saint-François, et de vivre dans une maison attenante au monastère , où elle rassembla quatre-vingt-dix religieuses. Elle les visitait souvent, et les servait quelquefois à table, avec Béatrix, sa belle-fille a. La guerre s'étant allumée entre Alphonse IV, surnommé le Brave y roi de Portugal , et Alphonse XI , roi de Castille , les deux princes se hâtèrent de lever chacun une armée. Cette nouvelle pénétra la sainte d'une vive douleur. Elle résolut de prévenir les malheurs de la guerre en éteignant le feu de la discorde. Comme on voulait lui persuader de différer son voyage à cause de la chaleur, elle répondit qu'il n'y aurait peut-être jamais de circonstance où elle dut être plus disposée à faire le sacrifice de sa vie , s'il le " Plus'eurs monumen9 authentiques prouvent que S** Elizabeth se fit religieuse avant sa mort dans l'ordre dont nous parlons; et le pape Urbain VIII l'a déclaré

d'après l'exacte discussion de ces mon u mens, Couslit. 58, Cà m sicutt au.
IG2C. Huilmii rom. t. :i, p. 120. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

58 S1* ELIZABBTH DE PORTUGAL. [8 juillet.] fallait. A peine eut-on appris qu'elle était en route, que l'animosité diminua dans les cœurs. Enfin elle arriva à Estremoz, sur les frontières de Portugal et de Castille, où était son fils, quelle exhorta fortement à faire la paix , et à mener une vie sainte. La fièvre, dont elle fut prise en arrivant, annonça bientôt qu'elle touchait à la fin de sa vie. Elle se confessa plusieurs fois, reçut le saint viatique à genoux et au pied de l'autel, puis le sacrement de l'Extrême-onction. Elle montra pendant toute sa maladie une grande dévotion pour la sainte Vierge, qu'elle invoquait très-fréquemment, et elle paraissait remplie de joie et de consolation intérieure. Elle mourut entre les bras de son fils et de sa bellefille, le 4 juillet 1336, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra chez les Clarisses de Coimbre, et il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. En 1612, on leva de terre son corps, qui se trouva entier, et qui est présentement renfermé dans une châsse magnifique. Urbain VIII canonisa la servante de Dieu en 1625, et fixa sa fête au 8 de juillet. L'amour de la paix fut la vertu distinctive de Ste Elizabeth. Elle avait lu dans l'Evangile que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité , de douceur, et conséquemment un esprit de paix. Elle avait lu encore dans les livres saints, que les dissensions, les querelles et les disputes sont les œuvres de la chair; qu'elles ont pour principe l'envie et l'orgueil, et qu'elles excluent du royaume des cieux. Enfin , elle savait que l'aigreur et l'animosité éteignent les lumières de la raison; qu'elles rendent l'âme insensible aux motifs que la foi suggère , et qu'elles donnent à plusieurs péchés une entrée libre dans l'entendement. Nous devons donc, pour acquérir la paix, être doux et patients, au milieu même des plus violentes épreuves; ne nous venger d'aucun affront, ne point rendre le mal pour le mal, mais faire du bien à nos ennemis ; regarder toute passion comme un monstre, n'en point suivre les impressions, tâcher de l'étouffer dès sa naissance, et la détester non-seulement comme un péché, mais comme la source de mille péchés. Souvenons-nous de ce qui est écrit: Bienheureux sont les pacifiques, c'est-à-dire ceux qui aiment la paix et l'entretiennent parmi les hommes ; ils seront appelés les enfants de Dieu, dont ils portent la ressemblance.

Digitized by GûôTié

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

s. rnocopr, martyr. [8 juillet.] l>9 JM%

«|MM>t<>«»>tlU>ll>l>tt<<l<H«»%><IMI>»»%»»«»l»<t»l»%»

<l>UVU«M»nmiHt»tltl>>M«ltl| S. PROCOPE, MARTYR EN

PALESTINE. S. Procope était né à Jérusalem , mais il se retira à Be san , autrement appelée Scythopolis , où il fut ordonné lecteur et exorciste. Il y fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syrochaldaïque fl. C'était, au rapport de l'auteur de ses Actes, un homme divin , qui avait toujours vécu dans une cliasteté perpétuelle, dans la patience et dans la pratique des plus grandes austérités. Du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture ; encore passait-il souvent deux ou trois jours sans manger. Il possédait parfaitement les sciences des Grecs , mais il était encore plus versé dans la connaissance des livres saints, par la lecture et la méditation desquels il nourrissait et fortifiait son âme* Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 303 , Procope fut le premier des fidèles du pays qui versa son sang pour Jésus-Christ. On l'arrêta à Bethsau , et on le conduisit à Césarée avec plusieurs autres Chrétiens. Paulin, gouverneur de la province, auquel il fut présenté , lui ordonna de sacrifier aux dieux *. Mais le saint lui répondit qu'il n'obéirait point à cet ordre, et cela avec une telle fermeté , qu'il déconcerta le juge. Il ajouta ensuite qu'il n'y avait qu'un Dieu créateur et conservateur du monde. Paulin lui ayant dit de sacrifier aux empereurs , c'est-à-dire à Diocétien , à Hercule, à Galère et à Constance, il refusa aussi de le faire. Le gouverneur, désespérant de pouvoir le vaincre, le condamna à être décapité. S. Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de Grand Martyr. Voyez ses Actes originaux écrits en chaldaïque, et publiés par M. Etienne Assémani, L a ,/? . 166. On doimoaojr utt e ànio fs edi l'ancienne traduction latine qui a été donnée par D. Ruinart, et par Henri de Valois , Not. in Euseb. L 8. Eusèbe de Césarée, auteur de ces Actes , fut témoin oculaire de ce qu'il rapporte. a Grotius et d'autres auteurs ont prouvé que la langue grecque était commune en Palestine dans les premiers siècles de l'Eglise ; mais etls n'était pas pour cela entendue du petit peuple, de celui surtout qui demeurait dans la campagne. Ce fut pour cela qu'Eusèbe écrivit en syro-chaldaïque les Actes des Martyrs de la Palestine II en fit un abrégé en grec, qu'il inséra dans le huitième livre de son Histoire ecclésiastique. b Les anciens Actes latins de S. Procope nomment le gouverneur Flavien on

Fabien ; mais c'est une faute qui est venue de ce que le nom syriaque était écrit sans royces. Digitized by Google

60 S. KILIELf, ETC. MARTYRS. [8 juillet.] i S. KILIEN, ÉVÊQUE, S. COLMAN, PRÊTRE, et S. TOTNAtf, DIACRE, MARTYRS. S. Kilien, autrement appelé S. Kuln, était un moine irlandais qui sortait d'une illustre famille. Il fit un voyage à Rome en 686, avec le prêtre Colman et le diacre Totnan, et ils furent tous trois chargés par le pape d'aller prêcher l'Evangile aux Germains idolâtres qui habitaient la Franconie. Le souverain pontife sacra Kilien évêque avant son départ, afin qu'il eût plus d'autorité. Les trois missionnaires convertirent un grand nombre d'infidèles à Wurtzbourg. Le duc Gosbert reçut aussi le baptême. Ce prince avait épousé Geilane, sa belle-sœur, qui était veuve, et il l'aimait tendrement. Mais S. Kilien lui ayant représenté que de tels mariages étaient contraires à la loi de Dieu, il promit de renvoyer Geilane, reconnaissant qu'on doit aimer Dieu plus que son père, sa mère ou sa femme. Malheureusement celle qu'il avait épousée ne pensait pas de la même manière; elle se livra à tout ce que la jalousie et l'ambition peuvent inspirer de plus furieux. Et comme la vengeance d'une méchante femme ne connaît point de bornes, elle profita en 688 de l'absence du duc pour faire assassiner les trois missionnaires. Rurchard, qui fut évêque de Wurtzbotirg dans le siècle suivant, fit transférer dans sa cathédrale les reliques des saints martyrs. En 1713 on voyait dans le trésor de l'électeur de flrunswich-Lunebourg une belle châsse qui contenait une portion de celles de S. Kilien. Voyez les Actes des trois saints martyrs, recueillis dans le onzième siècle par Egilward, moine de Saint-Rurchard de Wurtzbourg. Surins les a donnés, mais imparfaits, dans son quatrième tome. On les trouve entiers dans Canisius, t. 4, part. 2, p. 628, et t. 3, p. 174, edit. Basa, parmi les Opuscules de Serrarius, imprimés à Mayence en 1611; dans la collection des écrivains de Wurtzbourg, publiée par Ludewig, 1766; dans Mabillon et les BolJandistes. Voyez aussi Sollier, t. 2 julay p. 600 j et le Thésaurus reliquiarum electoralis Brunsvico-Luncburgicus ; Hanoverœ, 1713. Digitized by Google

S. GRIMBACD. 18 juillet.] Ste WITHBURGE, VIERGE EN ANGLETERRE. Cette sainte était la plus jeune des filles d'Anna, roi des EstAngles. Elle se consacra dès sa jeunesse au service de Dieu, et mena plusieurs années une vie pénitente et retirée, à Holknm, dans le comté de Norfolk, où l'on bâtit depuis une église qui se nommait JVithbnrnstow. Après la mort de son père elle changea de demeure, et alla se fixer à Dereham a. Elle y rassembla plusieurs vierges, et y jeta les fondemens d'un monastère que la mort l'empêcha d'achever. Elle s'endormit dans le Seigneur le 7 mars jfô. On l'enterra dans le cimetière de Dereham ; et cinq ans après, son corps, qui avait été trouvé sans aucune marque de corruption, fut transporté dans l'église. Ses reliques furent réunies en 974 à celles de deux de ses sœurs qui étaient à Ely. Voyez Wharton, Angl. sacr. f. 1. S. GRIMBALD, vulgairement appelé S. GIUMBAUI). GrRiMBA.cn, né à Saint-Omer, fut élevé dans l'abbaye de SaintBertin, et y fit ses études avec beaucoup de succès. Il y prit depuis l'habit monastique. Alfred le Grand, roi d'Angleterre, passa par cette abbaye lorsqu'il allait à Rome en 885. Il eut plusieurs entretiens avec le serviteur de Dieu, et conçut pour lui une vénération singulière. De retour en Angleterre, il l'invita à venir s'y établir, suivant en cela l'avis d'Eldred, archevêque de Gantorbéry, 'qui l'avait accompagné dans son voyage de Rome. Il le nomma professeur en théologie de l'université d'Oxford, qu'on prétend qu'il fonda. On dit qu'Assérius, Jean Erigène et S. Néot y enseignaient aussi en même temps. On lit dans Hearne, qui parle d'après les anciens monumens , que notre saint fit bâtir l'église de Saint-Pierre d'Oxford, qui est à l'orient de cette ville. Après la mort d'Alfred, Grimbaud obtint du roi Edouard l'Ancien la permission de se retirer à l'abbayè de Winchester; et le nouveau monastère ayant été achevé par Edouard , il en fut fait premier abbé *. Il partagea son temps entre la prière et l'étude « C'en présentement un bourg considérable du comté de Norfolk , où il y a marché. b Selon Tanner, Edouard mit des chanoines réguliers dans cette maison , et ce ae fut que soixante ans après que S. Kthelwolph y introduisit des Bénédictins. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.74% accurate

fiîJ S. THIBAUT, ABRI*. fS juillet.] tics saintes lettres. Dans sa dernière maladie, il voulut, malgré son extrême faiblesse, recevoir à genoux le saint viatique. Les trois jours suivans, il resta seul avec celui qui le servait, pour que rien n'interrompît l'union de son âme avec Dieu. Le quatrième jour, se sentant proche de sa dernière heure, il fit venir toute la communauté, et rendit tranquillement l'esprit au milieu des prières de ses religieux. S. Elphége leva son corps de terre. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, se sont gardées avec dévotion jusqu'à la prétendue réforme. Voyez sa Vie par Goscelin, moine de Saint-Bertin ; Capgrave; Léland, Collect. t. i, p. 18; Jean Ypérius, in. Chron. S. Bertini ; Molanus, in Sanct. Belgiï; Hearme, Præfat. in Lelandi Collectanen, t. i, ». 28, et /. 2, p. 217 ; item Præfat. in Thomæ Caii Findicias Ojcoiu contra Joan. Caiu/n Cantabrig. Histor. p. 27 ; Wood, An li qui t. Oxon. t. 1, p. 9. S. TUIBAUD, ABBÉ DES VAUX DE CERNAI, AU DIOCÈSE DE PARIS. Thibaud, né au château de Marly, a été par ses vertus le principal ornement de l'illustre famille de Montmorency. Bouchard de Montmorency, son père, le fit élever d'une manière conforme à sa naissance, et l'engagea depuis dans la profession des armes, à laqucl le sa maison avait fourni un grand nombre de héros. Il eut le bonheur, dès ses premières années, de craindre l'air empesté du monde, et il se crut redevable de cette grâce à la dévotion qu'il avait toujours eue pour la sainte Vierge. Il donnait un temps considérable à la prière, et allait souvent visiter l'église de l'abbaye de Port-Royal, fondéeen 1204 par Matthieude Montmorency, et libéralement dotée par son père; ce qui l'en a fait regarder comme le second fondateur. Le saint, dégoûté du siècle de plus en plus, se retira chez les Cisterciens des Vaux de Cernay, et y prit l'habit monastique en 1220. Ses émineiites vertus le rendirent l'admiration de la communauté, qui l'élut pour abbé en 12^4. U gouverna ses frères avec autant de sagesse que de charité; il leur inspirait par ses exemples l'amour de la pauvreté, du silence, de la prière et des Henri Ik transféra le monastère hors les murs Je la Tille, dans un lieu appelé Hide; ce qui le fit depuis nommer le monastère de lit de ou de Saint-Grimhald. On y transporta les ossemens du roi Alfred et de la reine Ahwithe, sa femme, et on les renferma dans un même tombeau. Alswitiie avait été enterrée à l'abbaye de Nunnaminstrc, fondée par Alfred. St0 Kdburge, fille du roi

Edouard, se lit religieuse dans celte maison; elle en fut métmTabbesse,
selon Lélend. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

MARTYIIOLOGK. [S juillet.] 63 autres vertus religieuses. Il fut singulièrement estimé du roi S. Louis, du célèbre Guillaume, évêque de Paris, et de plusieurs autres personnages illustres. La réputation qu'il s'était acquise par son gouvernement lui fit donner la supériorité générale des abbayes de Port- Royal -d es-Champs, du Trésor dans le Vexin, et de Breuil-Benoît au diocèse d'Evreux. Ce fut à la vertu de ses prières que la France attribua la fécondité de la reine Marguerite, femme de S. Louis. Sa bienheureuse mort arriva le 8 de décembre i24y. H est honoré le 8 juillet aux Vaux de Cernay, où l'on allait visiter sa chasse les fêtes de la Pentecôte. Dans d'autres églises ou fait sa fête le 9 du même mois. Voyez D. Le Nain, Hist. de Citeaïx, t. y. Str L VA DU V DE, VIERGE. SEPTIEME SIÈCLE. Lwdrade imita la résolution d'une de ses pieuses amies appelée Eulalie, sœur d'un seigneur flamand qui avait fait construire deux monastères à Hasnon, l'un dans lequel il entra lui-même, et l'autre pour Eu la lie. Dès-lors Landrade, entraînée par de si généreux exemples, refusa plusieurs partis avantageux qui la recherchaient en mariage, et vécut quelque temps enfermée dans une chambre de la maison paternelle, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Elle savait qu'après la fuite des occasions, la plus sûre gardienne de la chasteté, c'est la mortification. Mais comme ce genre dévie lui paraissait encore trop délicat, elle s'enfonça dans une étroite solitude entre Maestricht et Tongres, où elle fit bâtir un petit monastère qui fut nomme Beiise, et dont S. Lambert de Maestricht dédia l'église en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis ce moment Landrade donna l'exemple des plus héroïques vertus jusqu'à sa sainte mort, arrivée le 8 juillet, vers la fin du septième siècle. V oyez l'Histoire de l'Eglise gall. t. 5,/. 383.

MARTYROLOGE. Dans TAsie-Mincurc, S. Aquila et Su Priscille, sa femme, dont il est fait mention dans les Actes des A poires. A Porto, cinquante bienheureux soldats, martyrs, qui, attires à la foi au martyre de SlcBonosc, et baptisés par le pape S. Félix, furent misa mort dans la persécution d'Aurélien. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate

f>4 MAILTYnOL.OGF.. [8 juillet.] Kn Palestine, S. Procope, martyr, qui. du temps de l'empereur Diocétien, fut amené de Scvt Impolis à Césarée. où, dès le premier aveu qu'il fit, il fut condamné par le juge Fabien à avoir la tête tranchée. A Constantinople, supplice de plusieurs sa pis moines Abrohamites, qui, ayant résisté à l'empereur Théophile, à cause de la vénération des saintes images, furent martyrisés. A Wurlzbourg en Allemagne, S. K i l ion, évêque, qui, ayant été envoyé par le souverain pontife pour prêcher l'Evangile, et ayant gagné I beaucoup de personnes à Jésus-Christ, fut massacré avec ses compagnons Colman, prêtre, et Toluan, diacre. A Trêves, S. Auspice, évêque et confesseur. Saints de France, Près de Villepreux, S. Non, confesseur. A Memont, près de Dijon, S. feury, berger. Proche de Sa m ers en Soutenais, Su Eremberte, vierge, nièce de S. Vilmer. En Anjou, S. Doucelin, confesseur, patron d'Alonne et de Vareins, mentionné dans une bulle de Jean XVill. ■ Autres* Ce même jour, le natalicc de Slc Palaliale, exilée pour la foi sous Tempei-rur Dioclelien et le juge Dion. Chez les Grecs, S. Paulin le diacre, martyrisé sous Copronyme pour le culte des saintes images. A AUnyride en Scvlhic, la décollation des saints marty rs Epictète et Aslion. Digitized by Google

NEUVIEME JOUR DE JUILLET. S. ÉPHREM D'ÉDESSE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. Tiré de ses œuvres, de S. Grégoire de Nysse, de Pallade, de Théodoret, de Sozomène, etc. Voyez t. I Oper. S. Ephretn, Romae, 1743 j ou S. Ephrem Syri Opéra omnia, latinè, Venetiis, 1755, 2 vol. LAN 3⁸. Cb saint diacre fut le plus illustre des docteurs qui brillèrent ^ dans l'église de Syrie par leur doctrine et leurs écrits. Il naquit à Nisibe, ville considérable de la Mésopotamie, située sur le bord du Tigre. Ses parens vivaient à la campagne, et gagnaient de quoi subsister à la sueur de leur front; mais ils avaient été ennoblis par le sang des martyrs de leur famille, et ils avaient eux-mêmes confessé Jésus-Christ sous Diocétien et ses successeurs. Ephrem fut consacré à Dieu dès son enfance, mais il ne reçut le baptême qua dix-huit ans. Il avait avant ce temps-là commis certaines fautes que la délicatesse de sa conscience lui grossissait extrêmement, et qu'il ne cessa jamais de pleurer, se reprochant continuellement son ingratitude envers Dieu. Sozomène dit¹ que ces fautes n'étaient que de petits mouvemens de colère auxquels il s'était laissé aller quelquefois, en jouant avec les enfans de son âge. Le saint, dans sa Confession*, s'accuse lui-même de deux fautes qu'il appelle des crimes, qu'il avait commises dans le même âge, et sur lesquelles il gémit tant que dura sa vie. La première était d'avoir, en jouant, chassé la vache d'un voisin sur des montagnes où elle avait été dévorée par les bêtes; la seconde, d'avoir une fois douté sila Providence s'étendait à toutes nos actions. Il exagère beaucoup celle-ci, quoiqu'elle fût arrivée avant son baptême, et que le doute n'eût été qu'une pensée vague et nullement réfléchie. Il remercie Dieu dans son Testament de ce que depuis son baptême il l'avait préservé de toute autre erreur dans la foi. U ajoute qu'il a de grandes grâces à rendre au Seigneur, pour lui avoir découvert, après la tentation, la folie de l'erreur où il était, et l'aveuglement qu'il y avait à vouloir pénétrer dans les secrets de la Providence. Vers le même temps, il lui arriva en voyageant d'être surpris par la nuit au milieu de la campagne. Il fut obligé de rester avec un berger qui avait perdu dans le désert le troupeau confié à ses soins. Le maître du berger les ayant trouvés ensemble l'un et l'autre, les arrêta et les fit conduire en prison, sous prétexte qu'ils lui • t. 3, r. 6. « T. 3, p. 23. TOME V. j Digitized by Google

66 S. EPHREM, DOCTEUR DE L EGLISE. [9 juillet.] avaient volé son troupeau. Ephrem fut sensiblement affligé d'un tel accident. Dans la même prison étaient avec lui sept autres personnes coupables de crimes, mais non toutefois de ceux dont on les accusait. Le septième jour de l'emprisonnement du saint, qui avait souffert de grandes peines d'esprit, un ange lui apparut pendant qu'il dormait. « Je viens, lui dit cet esprit bienheureux, » vous montrer avec combien de justice et de sagesse la Providence » dirige et gouverne tous les événemens. C'est ce qui paraîtra par » ces prisonniers qui sont ici renfermés avec vous, et qui semblent » souffrir injustement. » Le lendemain le juge fit comparaître tous les prisonniers et les appliqua à la question, pour les forcer à avouer leurs crimes. Ephrem était saisi de frayeur et pleurait tandis qu'on tourmentait les autres, dans l'attente du moment où il serait traité de la même manière. Les assistans le raillaient sur sa crainte et ses larmes. « Votre tour va venir, lui disaient-ils ; il » ne s'agit pas présentement de pleurer; c'était avant le crime qu'il » fallait craindre. » On ne le tourmenta cependant point, et on le renvoya en prison. Ses compagnons furent trouvés innocens de ce dont on les accusait; mais ayant été convaincus de divers autres crimes, ils subirent chacun la peine qu'ils méritaient. Ephrem fut ensuite élargi sur la connaissance que l'on eut du véritable voleur du troupeau. Il raconte lui-même l'histoire de cet événement dans sa Confession". Ce fut ainsi que Dieu lui prouva les attentions de sa providence sur ses créatures, providence dont l'économie admirable sur les élus éclatera au dernier jour, quoique souvent elle se manifeste dès cette vie par des traits frappans auxquels on ne peut la méconnaître. S. Ephrem, depuis son baptême, qu'il reçut peu de temps après, fut vivement frappé de la crainte des jugemens de Dieu; toujours il avait présent à l'esprit le compte rigoureux que nous rendrons de toutes nos actions; et cette pensée tirait des larmes continuelles de ses yeux. Il prit l'habit monastique pour ne plus s'occuper que des vérités éternelles, et se mit sous la conduite d'un saint abbé qui lui permit de vivre dans un ermitage séparé de la communauté. Sa ferveur était extraordinaire. Il couchait sur la terre nue, passait une partie considérable de la nuit en prières, et restait quelquefois plusieurs jours sans manger. * L'ouvrage qui porte ce titre est certainement de S. Ephrem , comme Va prouvé M. Assémani, Op. t. I, ». 119 ; ibid. Proleg. c. I; et t. 2, ». 37; item. Bibl. orient, t. 1, ». 141. Les disciples de S. Ephrem écrivirent la même histoire d'après

ce qu'ils en ovaient entendu dire à leur bienheureux maître; de là ce grand nombre de relations que nous avons de l'avènement dont il s'agit. Gérard Vossius en a publié une que M. Assémani a fait réimprimer, Op. t. 3, p. 23. Mais on doit suivre principalement la Confession du saint , qui se trouve dans le recueil de ses œuvres, de l'édition du Vatican. Digitized by Google

/ S. EPHREM, DOCTEUR. DE L KG M SB. [9 juillet.] f>~

C'était une coutume dans les monastères d'Egypte et de la Mésopotamie, que chaque religieux travaillât des mains, et vînt à la fin de chaque semaine rendre compte de son travail au supérieur. Le travail était toujours pénible, afin qu'il pût faire une partie de la pénitence de ceux qui s'y occupaient; il devait aussi être de telle nature qu'il n'empêchât point l'âme d'être constamment unie à Dieu. Aussi les moines avaient-ils coutume d'y joindre toujours la prière ou la méditation. C'était pour cela qu'on ordonnait d'abord aux jeunes novices d'apprendre le Psautier par cœur. Quand ils avaient pris sur leur travail de quoi fournir à leur subsistance, ils distribuaient aux pauvres le reste du profit. S. Ephrem s'occupait à faire des voiles de navire. Il pratiquait rigoureusement la vertu de pauvreté, et il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler ces paroles de son Testament : « Ephrem n'a jamais » possédé ni bourse, ni bâton, ni quoi que ce soit au monde; mon » cœur n'a point eu d'affection pour l'or ou l'argent, ni pour aucune sorte de biens temporels. » Il était naturellement porté à la colère ; mais il avait si parfaitement vaincu cette passion, que la vertu opposée était devenue une de celles qui brillaient le plus en lui, et qu'on l'appelait ordinairement la douceur ou le pacifique <te Dieu. Jamais on ne le vit contester ou disputer avec personne; les larmes et les prières étaient les armes qu'il employait contre les pécheurs endurcis. Il se méprisait souverainement, et désirait que les autres eussent de lui la même idée, et qu'ils le regardassent comme indigne d'être compté parmi les créatures. Son humilité, qui paraissait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, se fait principalement remarquer dans ses écrits, et surtout dans ses deux Confessions. La première commence par ces paroles : « Ayez pitié de moi, «vous tous qui avez des entrailles compatissantes » Le saint demande ensuite qu'on lui obtienne de Dieu le pardon de ses péchés. Il gémit amèrement sur ses misères spirituelles. Je crains, dit-il, de ressembler à ceux que les flammes du ciel dévorèrent pour avoir osé offrir un feu profane sur l'autel, et d'éprouver le même châtement, lorsque je me présente devant Dieu sans avoir dans le cœur le feu sacré de son amour. Il invite tous les hommes à prier pour lui, et fait l'aveu des manquemens qu'il découvrait dans ses affections. A l'entendre, il est coupable d'avarice, de jalousie, de lâcheté, quoique personne n'aperçoive en lui aucun de ces vices. Il ne saurait verser

assez de larmes pour effacer les souillures de son âme; et tout son désir est
d'établir parfaitement 1 T. 1, p. 18, (tti. Vatican. Digitized by Google

68 S. EPHREM, DOCTEUR DE L ÉGLISE. [9 juillet.] en lui le règne de Dieu. Dans la seconde partie du même ouvrage, il s'accuse d'orgueil. Il n'y a point, dit-il, de péché plus funeste que celui-là ; il détruit même les dons de Dieu ; il brûle en quelque sorte toutes les vertus, et en fait une abomination. Faut-il qu'on ne pense point qu'au dernier jour toutes nos vertus seront éprouvées par le feu, et que l'humilité seule pourra y résister? Malheureux orgueil, qui infecte tout le monde ! on voit des hommes qui, possédés d'une étrange frénésie, cherchent à le satisfaire par des petitesesses ou des vanités ridicules, auxquelles une opinion extravagante a attaché une prétendue dignité et une valeur imaginaire. Comment peut-il arriver que la vertu elle-même devienne un piège et quelquefois un principe d'orgueil, quoiqu'elle soit un don du ciel? Si Dieu, par sa miséricorde, nous a enrichis de ce don, nous n'en devons pas moins nous regarder comme des serviteurs lâches et inutiles.. Dans sa seconde Confession \ le saint démontre d'abor^jue la Providence embrasse le gouvernement de toutes les créatures, qu'elle préside à tous les événemens, et qu'elle en règle les plus petites circonstances. Il déplore ensuite le malheur qu'il avait eu d'en douter dans son enfance. Entre autres péchés dont il s'accuse, il nomme la vaine gloire, l'irramortification, la lâcheté, le défaut de respect dans l'église, la démangeaison de parler. Il craint que son repentir ne ressemble à celui d'Esaû ; après quoi, il conjure tous les hommes de s'intéresser auprès de Dieu pour un aussi grand pécheur que lui. Il s'écrie en adressant la parole à ceux qui l'estimaient : « Otez ce masque qui me couvre, et vous ne verrez » en moi que puanteur et infection; ôtez ce cloaque d'hypocrisie, » et vous conviendrez que je ne suis qu'un sépulcre rempli de cor» ruption et d'ordures. » Il se compare aux pharisiens, qui, en portant l'habit des prophètes et des saints, ne faisaient qu'aggraver leur condamnation. Lie vice, dit-il, quand on le cache sous l'extérieur imposant de la vertu, acquiert un nouveau degré d'abomination. H s'accuse encore ailleurs de divers péchés, et sollicite toujours les prières des autres. Puissiez-vous, s'écrie-t-il, voir l'abîme de misères qui est en moi ! il ne manquerait pas d'exciter votre compassion, si toutefois vous étiez capable d'en soutenir la vue. Les louanges ne servaient qu'à augmenter son humilité. Un jour qu'on le louait , il garda un profond silence, et tout son corps fut violemment agité, tant était vive l'impression que faisait sur lui la pensée du dernier jour, jointe à la confusion intérieure qu'il res T. I,J». 19. Digitized by Google

S. EPHREM, DOCTEUR J)K L* EGLISE. [9 juillet.J 69 •entait. 11 s'imaginait être devant le tribunal de Jésus-Christ, où il croyait qu'il serait couvert de honte à la face de toutes les créatures, des personnes surtout qui le louaient pour avoir été trompées par son hypocrisie. On peut juger par là quel était son éloignement pour les dignités et les honneurs. Ayant appris qu'une ville voulait le choisir pour évêque, il contrefit l'insensé pour échapper plus sûrement à la violence que l'on aurait pu employer pour obtenir son consentement. S. Ephrem possédait dans un haut degré l'esprit de componction qui accompagne toujours l'humilité et la pénitence. C'est ce qui paraissait toutes les fois qu'il élevait son cœur à Dieu , qu'il pensait à l'étendue de son amour ou à la sévérité de ses jugemens, et qu'il se rappelait ses misères spirituelles. «Nous ne pouvons, » dit S. Grégoire de Nysse, penser à ses larmes continuelles sans y » mêler les nôtres. Il lui était aussi naturel de pleurer, qu'il l'est » aux autres hommes de respirer. Nuit et jour ses yeux étaient » baignés de larmes. Jamais on ne le rencontrait qu'on ne vit ses «joues mouillées. * Sa componction se manifestait si vivement sur son visage, qu'on ne pouvait le fixer, même lorsqu'il gardait le silence, sans se sentir fortement ému. De là cette énergie qui accompagnait toutes ses paroles, et qui se remarque dans ses écrits. Cet esprit de componction dont il était animé ne l'abandonnait jamais, et il le portait jusque dans les panégyriques et dans les matières propres à exciter une sainte joie. S'il parle de la félicité du paradis et des douceurs ineffables de l'amour divin , il se livre à tous les transports qu'inspire une vive espérance; mais il ne perd point de vue les motifs qui peuvent faire couler des larmes. Dans ses discours sur la componction, il inculque fortement la nécessité de cette vertu , et il invite de la manière la plus pathétique tous les hommes à pleurer avec lui. «C'est là, dit-il, le pain quotidien » de tous les hommes spirituels; c'est par là qu'ils obtiennent mi» séricorde, et qu'ils se procurent ces grâces, infiniment plus pré» cieuses que tous les trésors . » On ne pouvait, selon S. Grégoire de Nysse, lire ses discours sur le jugement dernier sans fondre en larmes, tant il y avait de force et de vérité dans les peintures qu'il en faisait*. Chaque chose * T. I, p. 154. 0 Souvent le saint était obligé d'interrompre «on discours pour laisser couler ses larmes et celles de ses auditeurs. Nous allons donner une idée de sa manière de prêcher, en insérant ici l'analyse d'un sermon qu'il fit sur le second avènement de Jésus-Christ, et qui se trouve dans le tome 2 de la nouvelle édition de ses œuvres.

« Bien-aimés de Jésus-Christ, prêtez une attention favorable à ce que je
vais » vous dire sur l'effrayant avènement du Seigneur. Lorsque je pense à
ce muDigitized by Google

JO S. EPHREM, DOCTEUR DE l'ÉGLISE. [9 juillet lui en rappelait le souvenir. Voici ce que nous apprenons du saint lui-même l. Il lui arriva, étant à Edesse, de sortir un matin de la » ment, je me sens saisi d'une crainte excessive. Qui peut rapporter ces redou» tables choses ? Où trouver une langue capable de les exprimer ? Le Roi des rois, » élevé sur un trône de gloire, descendra du ciel ; et s'étant assis comme juge, » fera comparaître devant lui tous les habitants delà terre. Au seul souvenir de » cette vérité, je suis prêt à tomber eu faiblesse ; les membres de mon corps sont » dans une agitation violente; mes yeux se remplissent de larmes, ma voix chan» celle, mes lèvres tremblent, ma langue balbutie, le désordre et la confusion x se mettent dans mes pensées. Je suis obligé de vous annoncer ces choses, mais » la crainte m'empêchera de parler. Un coup de tonnerre nous épouvante au» jourd'hui ; comment pourrions-nous alors soutenir le son de cette trompette, >■ mille fois plus terrible que le tonnerre, qui ressuscitera les morts? Les osse» mens de tous les hommes ne l'auront pas [lus tôt entendue dans le sein de la » terre, qu'ils se ranimeront à l'instant, et chercheront à se rejoindre les uns » aux autres; et en un clin-d'œil, nous ressusciterons tous, -et nous nous ras» semblerons pour être jugés. Enlin, le grand Roi ayant donné l'ordre, la terre » ébranlée et la mer troublée rendront les morts qu'ils possédaient, tant ceux » qui avaient été dévorés par les poissons, que ceux qui l'avaient été par les oi» seaux ou par les bêtes. Dans le moment , tous les hommes paraîtront, sans qu'il » leur manque un seul cheveu. » Le saint parle ensuite du feu qui embrasera toute la terre, des anges qui sépareront les brebis d'avec les boucs, de l'étendard de la croix, tout brillant de lumière, que le grand Roi fera porter devant lui. 11 représente les hommes accablés par la consternation et par une inquiétude mortelle; les justes comblés de joie, et les méchants livrés au désespoir; les anges et les chérubins occupés à chanter les louanges de celui qui est trois fois saint; les cicux ouverts, et le Seigneur environné d'une telle gloire, que le ciel et la terre ne pourront soutenir sa présence. 11 ouvre devant les yeux le livre où sont écrites toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions ; puis il s'écrie : « Quelles larmes ne » devons-nous pas répandre nuit et jour, dans l'attente de ce terrible moment! * Ses soupirs et ses sanglots lui ayant coupé la parole, il n'en put dire davantage. « Apprenez-nous donc, cria l'auditoire, les choses effrayantes qui arriveront cn» suite. — Tous les hommes, reprit le saint, auront les yeux baissés devant le tri»

bunal du souverain juge, entre la vie et la mort, entre le ciel et l'enfer; et »
 chacun d'eux sera cité pour subir un examen rigoureux. Malheur à moi ! Je
 » veux vous instruire de ce qui arrivera; mais la voix me manquera crainte
 me » jette dans le trouble et la confusion : le seul récit de ces choses me
 gloce d'ef» froi. — Nous vous conjurons, répéta l'auditoire, de continuer
 pour notre utilité, <» et pour la sanctification de nos aînés — Ricn-aimés de
 Jésus-Christ, dit le saint, » on cherchera dans tous les Chrétiens le sceau du
 baptême, et le dépôt de la y> foi; on leur redemandera cette renonciation
 qu'ils firent, en présence de té> moins, à Satan et à ses œuvres, non à une, à
 deux, à cinq, mais à toutes en » général. Heureux celui qui aura gardé
 fidèlement ce qu'il avait promis ! » Ses soupirs et ses gémissemens ne lui
 permettant plus de parler, l'auditoire lui cria de nouveau : « Eh ! de grâce,
 continuez de nous instruire. — Je vous obéirai, ré>» pondit le saint, autant
 qu'il me sera possible; mais je ne m'exprimerai que par » des pleurs et des
 soupirs. De pareilles choses sont si terribles, qu'on ne peut en » parler sans
 verser des larmes. — O serviteur de Dieu ! ajouta le peuple, ne nous »
 refusez pas les instructions que nous vous demandons. » Alors Ephrem se
 frappant la poitrine, et pleurant encore plus amèrement, dit : « Ah ! mes
 frères, que » voulez-vous entendre? O jour épouvantable! malheur à moi!
 malheur à moi! » Qui osera rapporter, qui osera écouter le récit de ce qui
 doit se passer dans ce » moment lamentable? Vous tous qui avez des larmes,
 pleurez avec moi ; que ceux » qui n'en ont point apprennent à connaître le
 sort qui les attend, et qu'ils ne » négligent pas leur salut. Alors les hommes
 seront séparés pour toujours les uns >» des autres ; les évêques, des évoques
 ; les prêtres, des prêtres; les diacres, des » diacres; les sous-diacres et les
 lecteurs, de ceux qui avaient les mêmes ordres; » les enfans, de leurs
 parens; les amis, de leurs amis. La séparation faite, les » princes, les
 philosophes, les sages du monde crieront aux élus avec larmes : » Adieu
 pour toujours, saints et serviteurs de Dieu ; adieu, parens, enfans, amis; »
 adieu, prophètes, apôtres, martyrs; adieu, Viergesainte,mèreduSauvcur.
 Vous 1 Serin, de Compunct. t t, j>, 15©. Digitized by Google

S. EPHREM, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. [9 juillet. 1] Il vit avec deux frères. A la vue des cieux parsemés à étoiles, il dit: «Si l'éclat de ces globes lumineux est si éblouissant, quelle » sera la gloire dont les saints seront environnés au dernier avènement » ment de Jésus-Christ ? Mais je tremble, s'écria-t-il tout-à-coup, » quand je pense à ce jour terrible, je tremble de tous mes membres. » Effectivement, la crainte le jeta dans une angoisse extrême; il soupirait et versait un torrent de larmes. «Hélas! continuait-il, en quel état serai-je alors trouvé? Comment paraîtrai-je devant le tribunal de mon juge ? moi qui serai un monstre » rempli d'orgueil parmi les humbles et les parfaits, un bouc parmi * les brebis, un arbre stérile et sans fruit. Les martyrs montreront * leurs tourmens, les moines leurs vertus; et vous, pécheur, âme «vaine et arrogante, vous n'aurez à présenter que votre tiédeur » et votre négligence. » Ses deux compagnons voyant couler ses larmes, pleurèrent avec lui. La même pensée lui revint souvent en diverses occasions, et ce ne fut jamais sans le toucher de la manière la plus vive. Etant couché pendant la nuit pour prendre un peu de repos, s'il réfléchissait sur l'amour infini que Dieu porte aux hommes, il se levait à l'instant et voulait lui en témoigner sa reconnaissance 2. » J'en suis, dit-il, détourné par le souvenir de » mes péchés ; mais alors je fonde en larmes. Je sens que je ne » pourrais résister au trouble qui m'accable, si je n'étais soutenu » et encouragé par quelques exemples de miséricorde, comme ceux » du bon larron, du publicain, de la femme pécheresse, de la Chananéenne et du Samaritain. » D'autres fois l'image de ses péchés l'empêchait de dormir; il lui était impossible de reposer; il s'excitait aux soupirs, aux gémissemens et aux larmes, et se proposait David pénitent pour modèle. Cette profonde humilité produisait en lui une pureté inviolable, et une exactitude extrême à veiller sur son cœur et sur tous ses sens. S. Ephrem passa plusieurs années dans le désert, toujours recueilli et détaché des objets sensibles. Il y vivait, suivant l'expression de S. Grégoire de Nazianze, comme n'ayant point de corps et étant hors du monde. Son zèle lui attira diverses persécutions de la part de certains moines qui s'abandonnaient au relâchement; mais il trouvait une grande consolation dans les exemples et les conseils de S. Julien, dont il a écrit la Vie. Il ne se découragea point, lorsque la mort lui eut enlevé ce serviteur de Dieu. Ce fut aussi » priâtes pour notre salut ; mais nous ne voulûmes pas nous sauver. Adieu, croix » vivifiante; adieu, paradis de délices, royaume éternel, Jérusalem céleste; adieu, » vous tous, nous ne

vous reverrons plus; nous voilà plongés dans un abîme de » tourmens qui ne finiront jamais, etc. » 1 Serm. 2, de metu anim. t.\,p. 158. » Parœnesi 42, inter 76, >. 6, p. 500. Digitized by Google

] % S. EPHREM, DOCTE 17 R DE i/ÉGLISE. [9 juillet.] vers le même temps, c'est-à-dire en 388, qu'il perdit S. Jacques, évêque de Nisibe, qui dirigeait sa conscience. Peu de temps après, Dieu lui inspira le dessein de quitter sa patrie. Il se rendit à Edesse, pour y vénérer des reliques qu'on croit être celles de l'apôtre S. Thomas. Il avait aussi un ardent désir de visiter les anachorètes qui demeuraient sur les montagnes de cette ville, qu'on a placée quelquefois dans la Mésopotamie, quelquefois dans la Syrie a. Pendant qu'il allait à Edesse, une courtisane l'ayant rencontré, fixa les yeux sur lui. A peine s'en fut-il aperçu, qu'il détourna le visage, et dit à cette femme avec un ton d'indignation : « Pourquoi me regardez-vous ? — La » femme, répondit celle-ci, a été formée de l'homme. Mais vous, » vous devez toujours avoir les yeux fixés sur la terre, d'où l'homme » a été créé. » Cette réponse frappa S. Ephrem, qui profitait de tout pour sa sanctification, et il admira la Providence, qui prenait tant de soins pour l'instruire. Il composa depuis un traité sur les paroles de la courtisane. Nous n'avons plus cet ouvrage, qui était anciennement regardé par les Syriens comme un des plus beaux et des plus utiles qui fussent sortis de la plume du saint docteur. Durant le séjour que S. Ephrem fit à Edesse, il y fut universellement estimé et respecté. Ayant été ordonné diacre, il y devint l'apôtre de la pénitence, qu'il prêcha avec autant de fruit que de zèle. De temps en temps il retournait dans son désert, pour s'y renouveler dans l'esprit de prière et de componction. Toutes les fois qu'il en sortait, on le voyait pénétré d'une ardeur toute nouvelle, qu'il manifestait par la force et l'onction avec lesquelles il annonçait les vérités du salut. La nature lui avait donné un rare talent pour la parole, et ce talent il l'avait perfectionné par l'étude et l'exercice de la contemplation. Il était poète, et assez versé dans la dialectique; mais il ignorait les autres parties de la philosophie grecque. Le défaut de connaissance de la littérature païenne était suppléé en lui par un grand sens, par une pénétration singulière, et par le soin qu'il prit de bien méditer les livres saints. A la connaissance des dogmes de la foi catholique, il joignait une intelligence parfaite de l'Écriture. Il savait supérieurement la langue syriaque, dans laquelle il a écrit avec beaucoup de pureté et d'élégance. Il avait une éloquence naturelle qui enchantait. Ses expressions coulaient avec la rapidité d'un torrent, quoique cependant elles ne suffissent point à l'impétuosité et à la multitude des pensées qui lui venaient en parlant sur les sujets de piété. « Sous le dernier de Séleucides, dont le règne fut

très-faible, les princes, appelés Adgars, forinvcot à Edesse un petit royaume. Digitized by Google

S. EPHREM, DOCTEUR DE L'EGLISE. [9 juillet.) y3 Comme il concevait les choses avec netteté , sa diction était pure et agréable. Ses pensées , pour être sublimes , n'en étaient pas moins faciles à saisir. Son style simple et aisé attachait singulièrement. Le saint parlait d'ailleurs avec tant de douceur et de véhémence, il avait un ton de voix si naturel , il était si vivement pénétré de ce qu'il disait , qu'on ne pouvait résister à ses discours. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales , dont l'application est très-heureuse, et qui ont une grâce et une beauté qu'on ne peut faire passer dans une traduction. Ce qu'il y a de plus admirable , c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche ; on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il était» Il y paraît uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment saint et terrible dans sa justice ; la présence divine lui inspire une frayeur respectueuse , et le fait veiller sur lui-même avec une attention continuelle; le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence , et l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les âmes les sentimens dont elles sont l'image; elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère; c'est une flamme qui dévore et détruit toutes affections terrestres , qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité a. « Quel est l'orgueilleux, dit S. Grégoire de Nysse , qui ' Le recueil des oeuvres de S. Ephrem est composé de sermons ou traités de piété, de prières, de commentaires sur l'Ecriture, d'ouvrages de controverse contre les Ariens, les Eunomiens, les Manichéens, les Novatiens et les Marcionites ; des Vies de S. Abraham, de S. Julien, etc. Son style, dans ses écrits polémiques, n'a rien de sec et de rebutant ; il est au contraire rempli de piété et d'onction ; on y remarque que l'auteur, en réfutant les hérétiques, brûle d'un désir ardent de voir Dieu loué et glorifié. S. Grégoire de Nysse et d'autres auteurs nous apprennent que S. Ephrem avait commenté tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament avec autant de clarté que d'érudition. Nous n'avons plus que ses commentaires sur les livres historiques et sur les prophètes, lesquels se trouvent dans les t.

4 et 5 de la dernière édition de ses œuvres. Une partie des œuvres du saint docteur fut traduite en latin, et imprimée à Rome en 1589, par les soins de Gérard Vossius ou Voskens, prévôt de Tongres. Edouard Thwaites en donna une édition grecque à Oxford, en 1709. La plus complète de toutes les éditions des œuvres de S. Ephrem, est celle qui a paru à Rome en 1732, 1743, 6 vol. in-fol. sous la direction du cardinal Quirini, bibliothécaire du Vatican, et de M. Joseph Assémani, premier préfet de la même bibliothèque. On y trouve le texte syriaque d'une grande partie des œuvres du saint, avec l'ancienne version grecque des autres ouvrages.. La traduction latine est de Gérard Vossius et du P. Pierre Benedetti, jésuite maronite. Celle des derniers volumes est de M. Etienne Assémani, archevêque d'Apamcc, qui a publié

Digitized by Google

74 S- EPHREM, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. [9 juillet. J » ne deviendrait le plus humble des hommes en lisant ses discours • sur l'humilité? Qui ne serait enflammé d'un feu divin en lisant » son traité de la charité? Qui ne désirerait d'être chaste de cœur » et d'esprit en lisant les éloges qu'il donne à la chasteté? » Quoique S. Ephrem fût dur à lui-même, il montrait beaucoup de douceur et de condescendance envers les autres. Il ne voulait point que les nouveaux convertis s'abandonnassent à l'impétuosité de leur zèle , ni que , par une ferveur mal entendue , ils pratiquassent d'abord de grandes mortifications !. Il leur conseillait de ne rien faire sans l'avis des personnes sages, et de se borner aux exercices dans lesquels il leur serait possible de persévérer avec joie et avec constance. Convien-drait-il en effet de charger un enfant d'un poids sous lequel on verrait évidemment qu'il succombera ? Pour achever de peindre le saint docteur , nous rapporterons encore quelques endroits de ses ouvrages. Il dit, au commence-, ment de son premier sermon ascétique , que la vue de ses péchés l'engageait à garder le silence; que ses yeux devaient répandre des larmes nuit et jour , pour expier les souillures de son âme; mais, ajoute-t-il, la douleur m'a fait rompre ce silence, lorsque j'ai vu que la tiédeur se glissait même parmi les moines; que quelquesuns d'entre eux interrompaient leur pénitence et leurs austérités; qu'ils pleuraient et riaient successivement, tandis que toute leur vie devrait se passer dans les travaux pénibles de la mortification. Que les anciens moines étaient bien différens ! « Dieu a enlevé ces *» perles brillantes du milieu de nous , qui sommes indignes d'a» voir de tels exemples devant les yeux. » Le saint exhorte forte» ment à la ferveur, et répète souvent que cette vie est pour nous un temps de trafic et un temps fort court; que la récompense sera un poids éternel de gloire; que le compte que nous rendrons sera terrible 2. Il conseille d'avoir cette sentence écrite au commencement de son livre : « Puisse la tiédeur être à jamais bannie de mon » âme! » Puis il ajoute, en parlant d'un homme qui n'a de la ferveur que par accès : « Ce qu'il édifie aujourd'hui d'une main par » la mortification, il le détruit le lendemain par le relâchement3. » 11 observe que le démon étant vaincu par les âmes ferventes, a coutume de dire : « J'irai trouver les tièdes qui sont mes amis, et v avec lesquels je n'ai pas besoin d'user de stratagèmes ; il me suffit en chaldaïques les Actes des Martyrs, et qui est neveu de M. Joseph Assémani. 11 est fâcheux pour les savans que le texte grec des derniers volumes, et surtout du sixième, soit

rempli de fautes, t'oyez, dans les Mémoires île Tre\>oux%jani'. 1756, p.
14G, une lettre fort curieuse sur la dernière édition des œuvres de S.
Ephrem* 1 Serm. asectic. I, p. 4. 5 Serin, parœn. t. 1, p. 166. 8 Serm.
asectic. î,p, 40, etc. Digitized by Google

S. EPHREM, DOCTEUR DE L'EGLISE. [9 juillet.] ^5 » de les tenir avec des chaînes qu'ils aiment 1. » Il veut que nous nous animions, en nous disant souvent à nous-mêmes: « Il ne te » reste plus qu'une petite partie de la course que tu avais à par» courir, et tu arriveras dans le lieu du repos; ne t'arrête donc » pas sur la route 2. » Selon lui , l'obéissance ne sert à nous faire avancer dans la vertu que quand elle est éprouvée par des ordres difficiles, et même par une sorte de dureté. Jamais, dit-il, les animaux farouches ne s'appriivoisent par la douceur 3. Dans son sermon sur la croix et sur la charité , il donne à l'instrument de notre salut les épithètes les plus honorables et les plus énergiques. « Toutes les nations, dit-il, révèrent ce signe salutaire; nous en • marquons nos portes, notre front, nos yeux, notre bouche, » notre poitrine et tout notre corps. » a Il enseigne ailleurs 4 que les âmes , aussitôt après leur sortie du corps , subissent un jugement particulier; que les justes sont admis immédiatement à la possession de Dieu 6; que ceux qui sont morts coupables de péché véniel , ou qui n'ont point suffisamment expié leurs fautes par des œuvres satisfactoires, souffrent dans les flammes du purgatoire, niais que les fidèles qui sont sur la terre peuvent soulager les peines de ces justes souffrants, par des sacrifices, des prières et d'autres bonnes œuvres 6. On voit par là, ainsi que par d'autres passages de S. Ephrem , qu'au quatrième siècle l'église de Syrie tenait la doctrine que l'Eglise universelle a tenue dans tous les temps. Le saint docteur amena plusieurs idolâtres à la connaissance de la vérité. Il convertit aussi un grand nombre d'hérétiques. S. Jérôme fait un bel éloge du livre qu'il composa contre les Macédoniens, pour prouver la divinité du Saint-Esprit. Il établit l'efficacité de la pénitence contre les Novatiens, qui, quoiqu'ils fussent les plus insolens de tous les hommes, ne parurent devant Jai, selon l'expression de S. Grégoire de Nysse, que comme des enfans sans force et pleins de timidité. Il ne remporta pas une victoire moins éclatante sur les Millénaristes, les Marcionites, les Manichéens et les disciples de l'impie Bardesanes. Cet hérésiarque niait la résurrection de la chair, et avait répandu ses erreurs à Edesse par le moyen de certains vers que le peuple avait

* TetrasyUabiis, p. 181. * A'ecrosima, t. 6, Can. 17. 1 L. de virtute> c. 4, /. I, p. 219. * Ibid. Can. 1, 3, 5, 12. * Ibid. p. 201. 6 Ibid. Cou. 15 et 16. a Ov irpoaxûv&uffi wxvra ira eôvm xat Xaot, /. 2, p. 248; Ceillicr, /. 8, p. 101, a recueilli des écrits de S. Ephrem une suite de passages qui démontrent invinciblement la présence réelle de Jésus-Christ dans

l'Eucharistie. On peut voir sur le même sujet les judicieuses remarques d'un habile critique, qui ont été insérée» dans les Mémoires de Trévoux, juin: 1750, p. 155. Digitized by Google

j6 S. EPHREM, DOCTEUR DE LBGUSE. [9 juillet.] appris à chanter. S. Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitants de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avait composés, et qui contenaient la doctrine catholique. Vers l'an. 376, Apollinaire commença à dogmatiser publiquement. Il soutenait qu'il n'y avait point eu d'âme humaine en Jésus-Christ, et qu'elle avait été supplée en lui par la personne divine. Il suivait de là que Jésus-Christ n'était point véritablement homme; qu'il avait bien pris un corps, mais non pas toute la nature humaine. S. Ephrem, oubliant son grand âge, parut sur les rangs, attaqua vigoureusement l'apollinarisme et le terrassa. Il étouffa encore plusieurs autres hérésies dans leur naissance. Son invincible patience le fit triompher de la fureur des Ariens sous l'empereur Constance, et de celle des idolâtres sous Julien l'Apostat. Ce fut en conséquence d'un avertissement du ctel, comme il nous l'apprend lui-même *, qu'il entreprit vers l'an 372 un long voyage pour faire une visite à S. Basile. Arrivé à Césarée, il se rendit à la grande église, où le saint archevêque prêchait pour lors. Après le sermon, Basile l'envoya chercher, et lui demanda, par le moyen d'un interprète, s'il n'était point Ephrem, ce serviteur de Jésus-Christ a. « Je suis, répondit celui-ci, cet Ephrem » qui est bien éloigné du chemin du ciel. » Puis fondant en larmes et prenant un ton de voix plus élevé, il dit : « O mon père, ayez » pitié d'un misérable pécheur, et daignez le conduire dans la » véritable voie. » S. Basile lui donna, conformément à ses désirs, des règles pour mener une vie sainte. Il eut avec lui plusieurs entretiens sur des matières de piété, et conçut pour sa personne une vénération singulière. Avant de le laisser partir, il éleva son compagnon au sacerdoce. S. Ephrem ne voulut jamais permettre qu'on lui conférât cette dignité. Il n'y pouvait penser sans frav^ur, comme il est aisé de le voir par son sermon sur la Prêtrise De retour à Edesse, il se renferma dans une petite cellule, où il se prépara avec une nouvelle ferveur au passage de l'éternité, et où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Non content de * In Encomio Uasilii, t. 2. * T. ktp. inédit. Vatican. a S. Ephrem et S. Basile s'étant entretenus ensemble par le moyen d'un interprète, il est évident que le premier n'entendait point la langue grecque. L'auteur de l'ancienne traduction de la Vie de S Basile, qui porte le nom de S. Amphiloque, prétend que le saint archevêque de Césarée obtint miraculeusement à S. Ephrem l'intelligence de cette langue, et qu'il l'ordonna prêtre. Il y a deux fautes dans ce récit, et Baillet est tombé dans la seconde. S. Jérôme,

Pallade, et plusieurs autres auteurs ne donnent à S. Ephrem que le titre de diacre. D'ailleurs, si l'on consulte la nouvelle traduction de l'ouvrage du faux Amphiloque, et que l'on examine attentivement le texte original, on verra que ce ne fut point S. Ephrem , mais son disciple et son compagnon, que S. Basile éleva au sacerdoce. Digitized by Google

S. EPHREM, DOCTEUR DE L* EGLISE. [9 juillet.] travailler pour Futilité d'un peuple ou d'un siècle, il étendit son zèle à tous les hommes et à tous les temps. Il sortit de sa retraite à l'occasion des ravages que causait une grande famine, pour voler au secours du prochain, et surtout pour assister les pauvres. Il engagea les riches à ouvrir leurs bourses; il fit mettre des lits dans les places publiques, il visitait chaquejour les malades et les servait de ses propres mains. Après la cessation du fléau, il retourna dans la solitude, où il fut bientôt pris de la fièvre. Vers le même temps, il écrivit ses soixante-seize Parènèses. Ce sont des exhortations touchantes à la pénitence, qui consistent principalement en prières très-affectives, dont plusieurs ont été insérées dans l'office de l'Eglise par les Syriens. Le saint s'y exprime ainsi en parlant de lui-même : « Je suis sur le point de • mourir. Je fais mon testament pour tous les amateurs de la • vertu qui viendront après moi. Persévérez nuit et jour dans la • prière. Semblable au laboureur qui travaille sans cesse pour se » procurer une abondante moisson, n'interrompez jamais vos » pieux exercices. Priez sans interruption l. » La réception fréquente de l'Eucharistie soutenait son espérance et enflammait son amour. « 0 mon Sauveur! disait-il, je vous ai pour viatique dans » le voyage long et dangereux que je vais faire. Dans la faim spi» rituelle qui me dévore, je me nourrirai de vous, ô mon divin » Rédempteur des hommes. Il n'y aura plus de feu qui ose ap• procher de moi ; il ne pourrait supporter l'odeur vivifiante de • votre corps et de votre sang*. » Les circonstances de la mort de S. Ephrem sont très-édifiantes. Nous allons en rapporter les principales. Durant sa dernière maladie, il dit à ses disciples et à ses amis : « Ne chantez point d'hym» nes funéraires quand on m'entertera, et ne permettez point » qu'on me fasse d'éloge funèbre. N'enveloppez mon corps dans » rien de précieux, et n'élevez aucun monument à ma mémoire. » Traitez-moi en pèlerin, car je suis véritablement pèlerin et étran» ger sur la terre, comme mes pères l'ont été³. » Sachant que plusieurs personnes préparaient de riches étoffes pour ses funérailles, il en marqua une grande douleur, et demanda que ces étoffes fussent vendues au profit des pauvres. Tant qu'il put parler, il ne cessa de recommander la pratique de la vertu. C'est ce qu'on voit par son testament, que nous avons encore, et qui contient ses dernières paroles. « Je meurs, dit- il, sachez tous que j'é• cris ce testament pour que vous vous souveniez tous dé moi dans » vos prières après ma mort⁴. » Il proteste qu'il a toujours vécu l Parœnes. 43, p. 502, /.

6. * In Testant, p. 230, 393. • Ntcrosima, Can. 81, p 353, t. 6. 4 Testant, t. 2, p. 230, etc. Digitized by Google

78 S. EPHREM, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. [9 juillet.] dans la
vraie foi. Parlant ensuite de sa propre vie, où il ne voit que péché, il prétend
être la plus indigne des créatures; il prie qu'on ne mette point son corps sous
l'autel, et qu'on ne lui donne aucune marque de vénération. « Prenez, dit-il,
mon corps « sur vos épaules, et jetez-le dans le tombeau comme
l'abomination » du monde. Que personne ne m'adresse de prières, à moi qui
ne * suis que corruption et un abîme de misères. Traitez-moi ignomi-
nieusement, afin de mieux montrer ce que je suis. Vous devriez » même me
fuir, pour ne pas sentir l'odeur infecte qu'exhalent » mes péchés. » Il défend
d'employer à ses funérailles les flambeaux et les parfums, ne voulant être
enterré que comme les pauvres Après avoir donné sa bénédiction à ses
disciples, il les assura que Dieu leur ferait miséricorde ; il n'en excepta
qu'Arad et Polonas, l'un et l'autre renommés par leur éloquence, auxquels il
prédit qu'ils auraient le malheur d'apostasier. Cependant toute la ville était
assemblée devant la porte du saint, et l'on tâchait d'approcher de lui le plus
qu'il était possible pour entendre les dernières instructions qu'il donnait.
Une dame de qualité, nommée Lamprotate, s'étant jetée à ses pieds, le
conjura de lui permettre d'acheter un coffre pour renfermer son corps. Il ne
voulut acquiescer à cette prière que lorsque la dame lui eut promis que ce
coffre serait pauvre, que dorénavant elle renoncerait à toutes les vanités, et
que par esprit de pénitence elle se priverait des choses même dont sa
condition lui rendait l'usage légitime. Il fut ensuite quelque temps sans
parler, et remit tranquillement son âme à Dieu. Il mourut vers l'an 378, dans
un âge fort avancé. Immédiatement après sa mort, on célébra sa fête à
Edesse. Les Latins l'ont honoré long-temps le 1^{er} de février, et les Grecs le
28 de janvier. Le véritable Martyrologe de Bède appelle le 9 de juillet celui
de sa mort, ce qui s'accorde avec Pallade, qui dit qu'il mourut au temps de la
moisson. S. Grégoire de Nysse prononça le panégyrique du saint, à la prière
d'un nommé Ephrem. Celui-ci avait été fait prisonnier par les Ismaélites ;
mais s'étant recommandé au saint diacre d'Edesse, son patron, il avait été
miraculeusement délivré de ses chaînes et de plusieurs dangers. S. Grégoire
finit son discours par cette prière à S. Ephrem : « O vous, qui êtes
présentement au - pied de l'autel divin, et devant le prince de vie, où vous
adorez - avec les anges l'auguste Trinité, souvenez-vous de nous tous, et *
obtenez-nous le pardon de nos péchés. » Les larmes continuelles que versait
S. Ephrem, loin de défigurer son visage, semblaient au contraire en

augmenter la sérénité et les grâces ; en sorte qu'on ne pouvait le voir s.jus
être \t Digitized by Google

S. EPHREM, DOCTEUR DE L'EGLISE. [9 juillet.] 79 nétré de vénération. Les Grecs le peignent sous la figure d'un vieillard d'une haute taille, ayant un air doux et majestueux, les yeux baignés de larmes, un regard et un extérieur qui annoncent une grande sainteté. Adam, comme le remarque S. Augustin, priait sans soupirer dans le paradis terrestre; mais présentement les soupirs et la componction doivent faire le principal mérite de notre prière. La charité, dit S. Grégoire le Grand notre éloignement de Dieu, nos fautes passées, celles que nous commettons chaque jour, le poids de nos misères et de celles du prochain, nous excitent à pleurer continuellement, au moins dans le désir du cœur, si nous ne pouvons pas toujours le faire des yeux. Tout ce qui nous environne nous fournit un sujet de larmes, et nous devons les mêler même à nos chants de louanges et d'amour. En effet, pouvons-nous produire un acte de charité sans être pénétré d'une douleur amère à la vue de l'ingratitude dont nous avons payé les bienfaits du Seigneur? Pouvons-nous sans trembler entreprendre de chanter les louanges de Dieu, et même prononcer son nom, nous dont les affections sont si corrompues, et dont la langue a été si souvent souillée par le péché? Ne faut-il pas, avant de nous présenter devant lui, laver nos âmes par les larmes de la componction, et les purifier par l'hyssope trempée non dans le sang des boucs, mais dans le sang de l'Agneau sans tache qui est mort pour le salut des hommes? Les plus grands saints pleurent continuellement par des motifs d'amour; eh! comment les pécheurs ne pleureraient-ils pas? La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre 2. Si les âmes fidèles et innocentes, figurées par la tourterelle, aiment à faire retentir les déserts de leurs gémissements, quelle conduite tiendront celles dont tous les instans ont été marqués par de nouvelles infidélités? Un pécheur pénitent, au lieu de gémir comme la tourterelle, doit, à l'exemple de l'autruche, pousser des cris perçans, et verser des torrens de larmes pour soulager son cœur, brisé de componction d'avoir offensé un Dieu si digne d'être aimé. • Moral, t. 23, C. 2L * Cant. H, !?.

80 LBS SS. MARTYRS DE GORCUM. [9 juillet.] Ste ÉVÉRILDE, VIERGE, EN ANGLETERRE. " • * * Kinégils, roi des Saxons occidentaux, ayant été baptisé en 635 par S. Bertin, Evéride eut le bonheur de parvenir à la connaissance de Jésus-Christ. Le désir de se consacrer plus parfaitement au service de Dieu la porta à s'enfuir secrètement de la maison paternelle, pour aller chercher quelque monastère. Etant en route, elle fut jointe par deux autres vierges, nommées Tune Bége et l'autre Wuldrède. S. Wilfrid lui assigna un lieu appelé la demeure de FEveque, mais qui prit ensuite le nom \$ Evéridisham ou de demeure d* Evéride a. La sainte forma plusieurs personnes de son sexe à la perfection, et ne cessa de leur donner l'exemple des plus sublimes vertus jusqu'à sa mort, qui arriva le 9 juillet. C'est sous ce jour que Sollier, l'un des continuateurs de Bollandus, a trouvé son nom dans un ancien manuscrit du Martyrologe d'Usuard. Alford envoya au P. Bollandus une copie des leçons de son office, qui anciennement se lisait dans quelques églises. Sle Evéride n'est nommée dans aucun des calendriers d'Anglerre ou d'Irlande qui sont parvenus jusqu'à nous, et Alford n'a point fait mention d'elle dans ses Annales. Forez Sollier, U 2 jul\ p. 71 3. LES SAINTS MARTYRS DE GORCUM , EN HOLLANDE. Ces saints martyrs, au nombre de dix -neuf, étaient tous ou religieux ou prêtres séculiers. Après avoir souffert plusieurs mauvais traitemens de la part des Calvinistes qui les avaient arrêtés à Gorcum, ils furent pendus à Bril, en haine de la religion catholique, le 9 juillet 1572. Il y avait parmi eux onze Récollets, du nombre desquels étaient Nicolas Pic, gardien de Gorcum, et Jérôme de Werden, vicaire du même couvent. Le premier était un homme de trente-huit ans, célèbre par le fruit de ses prédications, et universellement respecté par son * Alford et Sollier n'ont pu découvrir la situation de ce lieu. Digitized by Google

LES SAINTS "MARTYRS DR GORCUSI. [tf juillet.] 8t

exactitude à vivre d'une manière conforme à l'esprit de sa règle. On admirait surtout en lui l'amour de la pauvreté et de la mortification. Il craignait excessivement la superfluité en toutes choses , et principalement dans la nourriture. « Je crains, disait-tl souvent, • que si S. François revenait sur la terre, il n'approuvât pas tel.e • ou telle chose.» Il tâchait d'entretenir le même esprit parmi ses frères, et sa maxime était que l'amour du superflu perdait l'état religieux. Une sainte gaîté, qui ne se démentait jamais, rendait aimables aux autres la piété et la pénitence. On l'entendait souvent répéter que nous devons servir Dieu avec joie. Toujours il avait témoigné un désir ardent de donner sa vie pour JésusChrist , quoiqu'en même temps il se jugeât indigne d'un tel honneur. Les autres martyrs étaient un Dominicain, deux Prémontrés, un chanoine régulier de Saint-Augustin, nommé Jean Oosterwican a, trois curés et un prêtre séculier. Le premier de ces curés était Léonard Wéchel, qui avait étudié la théologie avec beaucoup de succès sous le célèbre Ruard Tapper, professeur de Louvain. Ayant été chargé de conduire une paroisse à Gorcum, il s'acquitta de ses devoirs avec au tan t de zèle que de piété et de savoir. La conduite qu'il tenait dans les circonstances difficiles servait de règle aux curés du pays, et ses décisions étaient regardées comme des oracles, même par l'Université de Louvain. Il employait tous ses revenus au soulagement des pauvres, de ceux surtout qui étaient malades. Il reprenait le vice sans faire acception des personnes; sa douceur et sa patience gagnèrent à la longue plusieurs pé* Jean Oosterwican était directeur d'un couvent de religieuses de son ordre à tarcum. U était alors fort âgé, et avait souvent demandé à Dieu la grâce du martyre. Hou» allons marquer de suite les noms de tous ces saints. Les Récollets étaient Nicolas Pic, Jérôme de Werden, ainsi appelé d'une petite ville de ce nom qui était dans le pays de Horn ; Thierry d'Embdcn, natif d'Amorfort ; Nicaise Johnson, du village de Heze; Wilhade, né en Danemark; Godefroi de Merveille; Antoine de Werden; Antoine de Hornaire, né au village de ce nom, près de Gorcum; François R.ides, né à Bruxelles ; Pierre d'Asca, né au village de ce nom, en Brabant ; et Corneille de Dorcstate, village du territoire d'Utrecht, et qui présentement se nomme Wick. Les deux derniers étaient frères convers. Les trois curés étaient Léonard Wécbel, Nicolas Poppel, et Godefroi Dunen, né • Gorcum. Ce dernier, après avoir été recteur de l'Uni versité de Paris, où il avait étudié et

enseigné, devint curé en Hollande, près des territoires de la France. U
résigna sa cure depuis, et alla vivre dans sa patrie. Les noms des autres
étaient Jean Oosterwican, chanoine régulier; Jean, religieux dominicain de
la province de Cologne, et curé d Hornaire; Adrien de Hil'arenbeck,
Prémontré de Middlebourg, qui desservait la paroisse du village de
Munster, près de l'embouchure de la Meuse ; Jacques Lacop, religieux du
même ordre et du même monastère, qui travaillait dans une paroisse voisine
de Munster; André de Walter, prêtre, séculier, mais qui avait été curé de
Heinort, près 4e Dort. tome V. 6

ga MARTYROLOGE. [9 juillet.] cheurs qui avaient été longtemps sourds à ses remontrances, et qui n'y avaient d'abord répondu que par des insultes et des outrages. Nicolas Poppel, autre curé de Gorcum, n'avait pas des talens aussi distingués que Léonard Wéchel ; mais il ne lui était point inférieur du côté du zèle pour le salut des âmes. Leurs compagnons s'étaient aussi préparés au martyre par une vie pleine de bonnes œuvres. Ils furent tous déclarés martyrs et béatifiés par Clément X en 1674. Les Bollandistes 1 ont publié la relation de plusieurs miracles opérés par leur intercession, laquelle fut envoyée à Rome pour travailler au procès de leur béatification. La • plus grande partie de leurs reliques se garde dans l'église des Franciscains de Bruxelles, où elles furent secrètement apportées de Bril. Voyez l'histoire de leur martyre , écrite par le docteur Guillaume Estins, et imprimée à Douai en 1603. Voyez aussi la Batavia sacra y part. n, p. 174, et les pièces recueillies par Sollier, €. a julii y p. 736. MARTYROLOGE. A Rome, au lieu dit la Goutte toujours coulante, fête de S. Zénon de et dix mille deux cent trois autres martyrs. A Gorlyne en l'Ile de Crète, S. Cyrille, évêque, qui, dans la persécution de Dèce, fut jeté dans les flammes par ordre du président Lucius; mais comme il en sortit sain et sauf, quoique les liens qui l'enchaînaient fussent brûlés, le juge, frappé d'étonnement à la vue d'un si grand miracle, lui donna la liberté. Le même juge cependant le condamna ensuite à avoir la tête tranchée, parce qu'il avait recommencé à prêcher la foi de Jésus-Christ avec un zèle vif et ardent. Dans la ville de Thore, sur un des lacs du Vélino, martyre de St^e Anatolie et de S. Audax, sous l'empereur Dèce. La vierge chrétienne Anatolie ayant, dans toute la province de la Marche d'Ancône, guéri plusieurs personnes affligées de diverses maladies, et les ayant converties à Jésus-Christ, fut livrée à différentes sortes de tortures, par ordre du président Faustinien. Un serpent lâché sur elle ne l'ayant point lésée, cette délivrance miraculeuse convertit Audax. Enfin, comme elle priait, les bras en croix, elle fut percée du glaive. Audax fut mis en prison et décapité sans délai. A Alexandrie, les saints martyrs Paternus, Coprés et Alexandre, qui furent mis à mort sous Julien l'Apostat. A Sainte-Marie de Pantano. S. Brice, évêque, qui, après avoir souffert

Tnl. t. 2, p. 823. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

MARTYROLOGE. [9 juillet.] 83 fert beaucoup de tourmens pour Jésus-Christ, sous le juge Marcien, et converti au christianisme une grande multitude de peuples, mourut eo paix, confesseur de la foi. Saints de France. A Auxerre, décès de S. Fraterne, évêque. A Mairé-l'fivécau, près de Poitiers, S. Annemond, abbé, disciple et successeur de S. Junien. A Sens, S. Héracle, évêque de cette ville, fondateur de l'abbaye de Saint-Jean, sous le titre de S. Jean TEvangéliste. Autres. ; A Tomes, les saints martyrs Zénon et Mimias. Ce même jour, S. Moch, martyr. Le même jour encore, les saintes vierges et martyres Florieune et Faustine. * • G. Oigitized by Google

— LES SEPT FRÈRES, MARTYRS, et Ste FÉLICITÉ, LEUR MÈRE. Tu* de leurs Jetés sincères, publiés par D. Ituinart. Voyez Tillemont, t. 2; et les remarques île Pinius, un des continuateurs de Bollandus, t. 3 julii, p. ». DEUXIEME SIÈCLE. Ces saints , dont les triomphes sont si célèbres dans les écrits des Pères, souffrirent sous l'empereur Antonin le Pieux a. Ste Félicité était une dame romaine également distinguée par sa vertu et sa naissance. Elle éleva ses sept enfans dans la crainte du Seigneur , et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes du christianisme. Après la mort de son mari, elle servit Dieu dans la continence *, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples, ainsi que ceux de sa famille, arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions , en même temps qu'ils encourageaient les Chrétiens à se montrer dignes de leur vocation. Les prêtres païens , furieux des pertes que faisait la religion dont ils étaient ministres, portèrent ieurs plaintes à l'empereur Antonin. « Vous ne pouvez supporter, dirent-ils, la hardiesse avec la» quelle Félicité professe la doctrine des Chrétiens; plusieurs « abandonnent le culte des dieux immortels qui sont les gardiens » et les protecteurs de l'Empire ; cet abandon et la tolérance d'un » culte étranger les outragent; aussi sont-ils extrêmement irrités » contre la ville et contre tout l'Etat. On ne peut les apaiser qu'en » obligeant Félicité et ses enfans à leur offrir des sacrifices.» Antonin , qui était lui-même superstitieux, répondit favorablea Geillier et d'autres écrivains pensent que l'empereur dont il s'agit ici était Marc-Aurèle-Antonin le Philosophe, qui régna conjointement avec Lucius-Vérus , et qui persécuta les Chrétiens. La raison , disent-ils, pour laquelle LuciusVérus ne paraît point en cette occasion , c'est qu'il était absent de Rome et occupé à la guerre des Parthes, qui dura depuis l'an 162 jusqu'à l'an 166. Voyez Tillemont, /. 2, p. 326. Mais on ne peut douter que nos saints martyrs n'aient souffert sous Antonin le Pieux , et la treizième année du règne de ce prince, la cent cinquantième de Jésus-Christ. C'est ce qui se prouve par une inscription qui se lit dans plusieurs anciens manuscrits des Actes de ces saints, dont parle Ruinart. Tertullien, ad Scap. assure que cet empereur condamna plusieurs Chrétiens à mort avant son avènement au trône, et lorsqu'il n'était encore que gouverneur d'Asie. Mais il est vrai qu'il parut d'abord incliner vers la douceur et prendre les Chrétiens sous sa protection ; mais il les fit tourmenter sur la fin de son règne. Il suffit , pour s'en convaincre, de lire l'épître authentique de S. Alexandre, martyr, qui est

rapportée par Arringhi, Diss. 2, / . 3, c. 22. Voyez Berti , in sec. 1. b Quœ in
viduitate pennanens Dco sua m voverat castitotenu Ruinart , AcU si ne. p.
21. « Digitized by Google r

LES SEPT FRÈRES, MARTYRS* [10 juillet.] g* ment à la plainte des prêtres. Il chargea Publius , préfet de Rome , de leur donner satisfaction , et de faire ce qu'ils demandaient pour apaiser les dieux. En conséquence de cet ordre, Publius se fit amener Félicité avec ses sept enfans. Lorsqu'ils furent venus , il prit la mère à part et employa tous les moyens possibles pour la déterminer à sacrifier, ajoutant qu'en cas de refus, il serait obligé d'avoir recours aux voies de rigueur. « Apprenez à me connaître , » répondit Félicité et ne vous flattez pas de m'effrayer par vos » menaces , ni de me séduire par vos belles paroles. J'espère , par » la vertu de l'esprit de Dieu qui combattra avec moi , triompher » de Satan, et sortir victorieuse des épreuves auxquelles Vos as » sauts mettront ma fidélité. — Malheureuse femme , dit Publius » transporté de rage , comment la mort peut-elle vous paraître si » désirable , que d'exposer vos enfans à être privés de la vie, et de » me forcer à la leur ravir par de cruels tourmens ? — Mes enfans , » reprit Félicité , vivront éternellement avec Jésus-Christ, s'ils lui » sont fidèles; mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne » finiront point y s'ils sacrifient aux idoles. » Le lendemain, Publius étant assis sur son tribunal dans le champ et devant le temple de Mars, envoya chercher Félicité et ses enfans; puis, s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de » vos enfans qui sont à la fleur de l'âge , et qui peuvent aspirer » aux premières charges de l'Etat — Votre piété, répondit la sainte, » est une impiété réelle ; et la prétendue compassion à laquelle » vous m'exhortez annoncerait la plus cruelle des mères. » Se tournant ensuite vers ses enfans , elle leur dit : « Regardez le • ciel, où Jésus-Christ vous attend avec ses saints ; persistez dans » son amour, et combattez généreusement pour vos âmes. » A ces mots, Publius lui fit donner des soufflets, en lui disant qu'elle était bien hardie de donner en sa présence de pareils avis, qui montraient une opiniâtreté impardonnable à désobéir aux empereurs. Il résolut de faire une nouvelle tentative en prenant les saints séparément pour essayer de les ébranler par la force réunie des menaces et des promesses. Il commença par Janvier, l'aîné des sept frères, mais il n'en reçut que cette réponse: « Ce que vous me » conseillez de faire est contraire à la raison. J'attends de la bonté » du Seigneur Jésus,, qu'il me préservera d'une telle impiété. » Il ordonna qu'on le battît cruellement , après quoi il le renvoya en prison. Félix, le second des frères, fut ensuite amené. Comme on le pressait de sacrifier, il répondit : « Il n'y a qu'un seul Dieu ; et » c'est à lui que nous devons offrir

le sacrifice de nos cœurs. Ja» mais nous n'oublierons l'amour que nous devons à Jésus-Christ

86 LES SEPT FRÈRES, MARTYRS. (10 juillet.) » Employez tous les artifices et tous les raffinemens de la cruauté, » vous ne pourrez nous ravir notre foi. » Les autres frères ayant été interrogés , firent une semblable réponse , et protestèrent que rien ne serait capable de les priver de la récompense éternelle promise aux justes. Martial, qui parla le dernier, dit : « Tous ceux ■ qui ne confessent pas que Jésus-Christ est vrai Dieu, seront » jetés dans un feu qui ne s'éteindra jamais a.» L'interrogatoire fini, les saints souffrirent la peine du fouet, et furent ramenés *n prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur. Antonin ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les confesseurs fussent envoyés à différens juges, et condamnés à divers genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe terminèrent leur vie par de violens coups de massue qu'on déchargea sur eux. Silvain, le quatrième des frères, fut jeté la tête en bas dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étaient Tes plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière quatre mois après. Elle est nommée le a3 de novembre dans le Martyrologe romain , qui fait mémoire des sept frères le 10 de juillet. C'est en ce dernier jour que la fête de ces» saints est marquée dans l'ancien Calendrier romain, publié par Buchérius K II y avait sur la voie Salariène une église bâtie en l'honneur et sur le tombeau de S,e Félicité. Ce fut dans cette église que S. Grégoire le Grand prêcha sa troisième homélie sur les Evangiles le jour de la fête de la sainte martyre. Voici de quelle manière il s'y exprime : « Félicité ayant • sept enfans , craignait plus de les laisser sur la terre après elle, » que les autres mères ne craignent de survivre aux leurs. Elle fut » plus que martyre, puisqu'elle souffrit en quelque sorte ce que » souffrait chacun de ses enfans. Elle combattit la huitième, selon » l'ordre du temps; mais elle fut dans la peine durant toute cette « scène sanglante ; elle commença son martyre dans l'aîné de ses » enfans , et ne le consumma que par sa propre mort. Elle reçut » une couronne pour elle et pour tous ceux qu'elle avait mis au » monde. En les voyant tourmenter, elle ne perdit rien de sa con» stance. Comme mère , elle éprouvait tout ce que la nature fait » souffrir en pareille circonstance ; mais elle se réjouissait dans » son coeur par les sentimens que lui inspirait l'espérance. » Le même Père prend de là l'occasion de montrer combien la foi est « Omnes qui mon confit entur

Christ u m verum esse Deum, in ignem æternum mi tient ur. Ruin. p. 23. 1
In Cyclum Pasch. p. 268. zed by Google

S** RUPINE) ETC. MARTYRES. [10 juillet.] 8? faible en nous; dans Ste Félicité, elle triompha de la chair et du sang, et dans nous, elle n'est pas capable d'arrêter les saillies de nos passions, ni de détacher nos cœurs de ce monde perfide et corrompu. « Soyons du moins couverts de confusion , ajoute-t-il, » en voyant que nous sommes si éloignés de la vertu de cette sainte, » et que nous permettons aux mauvais penchans d'étouffer la foi » dans nos cœurs. Souvent un mot nous trouble ; la moindre con» tradition nous irrite ou nous décourage, et cependant les supplices et la mort même ne purent ébranler l'âme courageuse de ■ Félicité... Nous pleurons sans cesse, lorsque Dieu nous rede» mande les enfans qu'il nous avait donnés, tandis que Félicité » s'attriste que les siens ne meurent pas pour Jésus-Christ, et se » réjouit de les voir sceller leur foi par l'effusion de leur sang. » On entend tous les jours les parens se plaindre des désordres de leurs enfans. Ils doivent surtout s'en prendre à leur négligence et à leurs mauvais exemples. Que n'imitent-ils le zèle de Ste Félicité? Qu'ils s'appliquent à former à la vertu ces tendres plantes dont la culture leur a été confiée , et leurs peines seront récompensées dès cette vie par les plus douces consolations. Ils compteront alors autant de saints dans leur famille qu'ils auront mis d'enfans au monde. mtmmiiMmi ^, ...-...».« «.■».» . . « .» . Su RUFINE ET Ste SECONDE, VIERGES ET MARTYRES. Ces deux saintes étaient de Rome, et filles d'Astérius, homme de famille sénatorienne. Elles furent promises en mariage, l'une à Armentaire, et l'autre à Vérin, qui tous deux professaient alors le christianisme, mais qui apostasièrent en *5y, lors de la persécution de Valérien et de Gallien. Rufine et Seconde rejetèrent avec horreur la proposition qui leur fut faite d'abjurer aussi la religion de Jésus-Christ et s'enfuirent de la ville. Mais ayant été arrêtées, on les conduisit devant Junius-Donatus, préfet de Rome, qui, après leur avoir fait souffrir diverses tortures, les condamna à perdre la tête. Elles furent exécutées et enterrées dans une forêt à douze milles de la ville. On bâtit sur leur tombeau une chapelle à laquelle le pape Damase substitua une grande église. Il se forma eh ce Heu une ville qui fut appelée Sffoa-Candidà, et qui devint un siège épiscopal. Mais l'église ayant été détruite par les barbares

US S. UDALRIC, RELIGIEUX. [10 juillet. | dans le douzième siècle, l'évêché fut uni à celui de Porto. En mo, on transporta les reliques des saintes martyres dans la basilique de Latran, près du baptistère de Constantin a. Voyez les Actes de Slc Rufine et de Ste Seconde, abrégés par Tillemont, t. 4, />. 5 ; et les remarques de Pinius, un des continuateurs de Bollandus, t. 3 julii, p. 28. ».»»%0^.%0%«» •..»•»»»,»...»...«»».....•...»...».

~«»»«» •»••»»»•.»••♦»»»•»•.»••• •»»»•»»»•» ••••»•»•»•»•»•»•%»»» •»»»%»»•.»• » •

S. UDALRIC, RELIGIEUX A L'ABBAYE DE CUIW. VERS LAN I€>93, S. Ulric ou Udalric naquit à Ratisbonne d'une illustre famille qui jouissait de la confiance de plusieurs empereurs d'Allemagne. Il montra dès son enfance des dispositions magnifiques, et fut envoyé à la cour de Henri III, dit le Noir, ou il édifia tout le monde par ses vertus. Rappelé par son frère Nilo , évêque de Freiseingen, il acheva ses études, reçut le diaconat, et fut nommé prévôt de la cathédrale de cette ville. Après plusieurs années passées fort saintement, il alla à Rome et de là en France, où il prononça ses vœux à l'abbaye de Cluni. S. Hugues, qui était alors abbé de ce monastère, l'estima singulièrement, lui fit conférer la prêtrise, et le nomma même confesseur des religieuses du couvent de Marcignac, que ce bienheureux abbé avait fondé dans le diocèse d'Autan près de la Loire. Udalric fut affligé vers ce temps de plusieurs infirmités corporelles, et perdit même l'usage d'un œil. Il supporta avec une grande résignation ces épreuves, et n'en continua pas moins ses austérités. Il gouverna pendant quelques années le monastère de Payerne dans le diocèse de Lausanne, et fut enfin ramené dans sa patrie par la Providence. Un puissant seigneur, nommé Hesso, fit don à l'abbaye de Cluni de plusieurs terres situées entre Fribourg et Brisach dans le Brisgau , et demanda qu'on y construisît une maison religieuse. Udalric, après avoir consulté l'évêque de Bâle, choisit un emplacement et fonda l'abbaye dite plus tard de Saint-Ulric, dans la Forêt-Noire. Là, à la tête de sa communauté, il fut constamment le modèle de toutes les vertus, et opéra plusieurs miracles. Son zèle ne se borna pas seulement à faire fleurir la règle de Cluni dans a On conserve le corps entier d'une Sle Rufine, vierge et martyie, dans l'église abbatiale de Schwartzach, ordre de Saint-Benoit, au diocèse de Strasbourg. On ignore si c'est la sainte dont nous parlons. On y fait la fête de la translatkn de ses reliques le 27 d'août. Digitized by Google

SfC ÀMALBERGE, RELIGIEUSE. [10 juillet.] 89 sa maison, il établit au village de Bollschwil, situé à une lieue de son monastère, une communauté de femmes pour des vierges, veuves ou épouses chrétiennes, qui, du consentement de leurs maris, voulussent se consacrer à Dieu dans la solitude. Ulric avait pour principe de ne jamais manger que quand la nature l'y forçait. Il rédigea, à la prière de Guillaume, abbé de Hirschau, un traité des usages et coutumes de Cluni, divisé en trois livres : ces usages furent introduits par la suite dans un grand nombre de monastères d'Allemagne. Ulric, avant sa mort, perdit tout-à-fait l'usage de la vue, et vit arriver sa dernière heure le 10 juillet vers l'année 1093. Il fut enterré dans le couvent même, et, quelques années après sa mort, l'évêque Guebhard de Constance fit lever son corps, qui fut transféré à l'église de l'abbaye. Voyez Mabillon, A fit, sanclor. Ord. S. B. sæc. 6, t. 9. «t*W4MMW%«M ft%%M*WWM 1 — 11 "I "1 1 1 | • ■ * Ste AMALBERGE, RELIGIEUSE A MAI BELGE. SEPTIÈME SIÈCLE. Cbttb bienheureuse servante de Dieu était mariée au comte Vitgère, et donna le jour à plusieurs enfans, qui tous sont honorés comme saints dans l'Eglise. Son fils, S. Amebert ou Ablebert, fut élevé sur le siège épiscopal d'Arras et de Cambrai, qu'il illustra par ses vertus. Il est honoré le 15 de janvier. Sa fille aînée, Ste Gudule, est la patronne de Bruxelles, et la cadette, Ste Renelle, recoi* de même un culte public. Dès-lors il est facile déjuger des vertus que devait pratiquer la mère elle-même, étant parvenue à former des enfans si distingués. Quoiqu'elle fût issue d'une des premières familles du Brabant, elle compta pour rien les avantages temporels, et porta tous ses soins sur l'unique nécessaire au chrétien y sur son salut. Dévorée du désir de servir Dieu avec plus de liberté,, elle proposa à Vitgère de garder la continence, et se retira au monastère de Maubeuge, tandis que son époux entra dans celui de Lobbes. Dans cette maison, Amalberge vécut dans la pratique des plus grandes austérités, et reçut des grâces spéciales du Seigneur, qui l'appela à partager les délices célestes le 10 juillet. On place sa mort après le milieu du septième siècle. Voyez Sollier, U 3 juliï, p. 67. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [10 Juillet.! MARTYROLOGE. A Rome, martyr des sept frères, SS. Janvier, Félix, Philippe, Sylvain, Alexandre, Vital et Martial, enfans de Su Félicité, aussi martyr, qui furent mis à mort, au temps de l'empereur Antonin, par ordre de Publius, préfet de la ville. Janvier, après avoir été fouetté et mis en prison, fut tué à coups de cordes garnies de plomb; Félix et Philippe furent massacrés à coups de bâton ; Sylvain fut jeté dans un précipice; Alexandre, Vital et Martial furent décapités. A Rome encore, les deux sœurs Su Ru fi ne et Ste Seconde, vierges et martyres, qui, après avoir été livrées aux tournions , dans la persécution de Valérien et de Gallien, eurent à la fin, Tune la tête fendue d'un coup d'épée, l'autre la tête tranchée. Leurs corps sont conservés avec l'honneur qui leur est dû, dans la basilique de Saint- Jean-deLatran, auprès du baptistère. En Afrique, les saints martyrs Janvier, Marin, Nabor et Félix, qui furent décapités. A Nicopolis, en Arménie, les SS. Léonce, Maurice, Daniel et leurs compagnons, qui, ayant souffert divers tourmens sous l'empereur Lézin et le président Lysias, furent enfin jetés dans le feu, et terminèrent ainsi leur martyre. En Pisidie, S. Bianor et S. Sylvain, martyrs, qui, après avoir souffert des supplices affreux pour le nom de Jésus-Christ, eurent enfin la tête tranchée et obtinrent ainsi leur couronne. A Icône, S. Apollone, martyr, qui termina par la croix son illustre combat. A Gand, Ste Amelberge, vierge. Saints de France. A Nantes, S. Pâquier, évêque, qui distribua tout son patrimoine aux pauvres. A Fescau, aux frontières d'Artois et de Picardie, S. Zé, Irlandais. A Saint-Jouin de Marnes, en Poitou, S. Généraux, abbé de ce lieu. A Brisach en Alsace, S. Udalric, moine, qui a écrit les constitutions de Cluni. A Lens en Artois, le vénérable Pacifique, de l'ordre de Saint-François, qualifié de Bienheureux sur sa tombe. Autres. A Héliopolis en Egypte, S. Isidore, martyr. A Vérone, Ste Tusque, vierge. En Moscovie, S. Pezersky, prêtre et moine. zed by Google

S. JACQUES, ÉVÊQUE DE NISIBE. Tiré de Théodore t , Phll. c. 1, fi Hist. 1. 1, c. 7 ; de Gennade, c. 1 ; et des écrits du saint. Voyez Tillemont , t. 7, p. 263; Ceillier, t. 4; M. Assémam , Bibl. Orient. / . \,p. ISA; Cuper, un des continuateurs de Bollandus; le Âténotoge des Arméniens , imprimé à Venise , sous le 7 du mois de Caghoti , qui répond au 15 de décembre; le Synaxaire des Egyptiens, sous le 18 du mois Tobi | qui répond au 12 de janvier. Ce Synaxaire est de Grégoire de Nariéghad , ex'éque arménien qui florissait en 980 , et qui est auteur de plusieurs prières en sa langue naturelle. Vid. Orat. 99 in S. Jacob, in libro Precum , edito Constantinopoli , an 1700. Voyez encore Motse de Chéronée, Hist. Armen. 1. 3, art. 7. Cet auteur ne vivait point dans le cinquième siècle, comme Vont imaginé ceux qui l'ont confondu avec Moïse le Grammairien, qui , au rapport de Galanus, traduisit la Bible du grec et du syriaque en arménien , sous le règne de Théodose le Jeune. Il florissait après l'an 777, dans lequel s'éleva le grand schisme dont il parle dans son Histoire, et qui fut causé par Jean IV, patriarche d'Oznum. Voyez le P. Jacques Villotte, Jésuite, dans son Dictionnaire arménien, in aerie Patriarcham. AN 350. S. Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Eglise syriaque , était de Nisibe" en Mésopotamie, pays qui faisait partie de l'empire d'Orient. La nature lui avait donné un beau génie qu'il cultiva par une application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit des sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Ecriture sainte. A peine fut -il entré dans le monde, qu'il aperçut que les partisans de ses maximes étaient dominés par l'ambition , parla vanité, par l'amour du plaisir; qu'on y vivait dans un tumulte continuel; qu'on n'y trouvait point le temps de rentrer en soi-même , et qu'on y négligeait la plus importante de toutes les affaires. La vue de tant de dangers le pénétra d'une vive frayeur; il résolut d'assurer son salut par la fuite, ou du moins d'aller se fortifier dans la solitude, pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis. Il choisit pour sa demeure de hautes montagnes. Pendant l'hiver, il y vivait dans une grotte souterraine; le reste de l'année il le passait dans les bois, continuellement exposé à l'air. Il joignait de ° Niaibe était le nom assyrien de cette Tille. Elle fut appelée par les Grecs Anhoche de Mygdonie , à cause de la rivière de Mygdon , sur le bord de laquelle die était située , et qui donna son nom au territoire. Elle se nommait anciennement Ackar ou Achab , et était un des sièges de l'empire de Nemrod. Ce prince, dit S. Jérôme , Ou. in Gènes, c. 10, n. 10 , régna à

Arach , c'est-à-dire à Edesse et à Achab. qui s'appelle présentement Nisibe.
S. Ephrem avait fait la même observation avant 5. Jérôme. « Nemrod, dit-il
, régna à Arach, qui est Edesse , à • Achab, qui est Nisibe, à Calanne, qui est
Ctésiphon, et Rebebot, qui est » Adiab. Comment, in Gènes. » Voyez M.
Assémani , Bibl. orient, t. 2, Diss. de zed by Google

0,2 S. JACQUES DK MS1BK. [Il juillet] grandes austérités à l'exercice de la prière, qu'il n'interrompait jamais, au moins dans la disposition du cœur. Des racines et des herbes crues faisaient toute sa nourriture. Il n'avait d'autre vêtement qu'une tunique et un manteau, faits l'un et l'autre de poil de chèvre. Malgré le soin qu'il prenait de se cacher, il fut à la fin découvert. Plusieurs personnes grimpaient sur les rochers escarpés qu'il habitait, pour se recommander à ses prières et le consulter sur les affaires de leur conscience. Ayant été favorisé du don des miracles et de celui de prophétie, il en donna diverses preuves dans un voyage qu'il fit en Perse pour visiter les églises qui venaient d'y être fondées, et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chancelaient, et leur inspira un désir ardent de mourir pour la défense de la foi. Il amena aussi plusieurs idolâtres à la connaissance de l'Evangile. On ne peut douter qu'il n'ait souffert pour la foi durant la persécution de Maximin II. En effet , Xennade le met au nombre de ceux qui confessèrent Jésus-Christ sous ce prince. Nicéphore^{4e} nomme aussi parmi les saints évêques du concile de Nicée, qui portaient les marques glorieuses des tourmens qu'ils avaient endurés pour le nom du Seigneur. Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siège épiscopal de Nisibe. Il continua toujours le genre de vie qu'il menait sur les montagnes. Il ajouta à ses jeûnes et à ses autres austérités une exactitude extrême à remplir les devoirs que lui imposait sa dignité. La conversion des pécheurs et la persévérance des justes étaient deux objets qui l'occupaient continuellement. Il avait aussi un grand soin des pauvres. Sa charité pour eux allait si loin, qu'il semblait ne rien posséder que pour soulager leurs misères. On lit dans les Actes de S. Miles et de ses compagnons, martyrs de Perse, qu'il fit bâtir à Nisibe une église magnifique; que S. Miles étant venu dans cette ville , passa quelque temps avec le saint évêque ; qu'il fut singulièrement frappé de la beauté de l'église, et qu'après son retour à Adiab, il envoya à S. Jacques une grande quantité d'étoffes de soie pour faire des ornemens qui servissent à la célébration du service divin. Entre autres miracles de S. Jacques de Nisibe, Théodoret rapporte le suivant l. Un jour que le saint était en voyage, une troupe de mendiants vint l'aborder. Ces malheureux , pour tirer de lui quelque argent, prétendirent qu'ils n'avaient point de quoi faire » Philoth. scu Hist. ref/g. t. I, p. 767. Digitized by Google

S. JACQUES DE ÎU3IBE. [H juillet.) g'\$ enterrer un de leurs compagnons, qu'ils montrèrent étendu par terre, et qu'ils disaient mort, quoiqu'il fût plein de vie. Le servi* teur de Dieu leur donna ce qu'ils demandaient; puis il se mit en prières pour obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission des péchés qu'il avait commis pendant sa vie, et le honneur d'être reçu dans la compagnie des saints. Aussitôt qu'il fut parti , les mendiants coururent à leur camarade, afin de partager avec lui le butin qu'ils Tenaient de faire. Mais ils furent étrangement surpris de le trou* Ter véritablement mort. Saisis de douleur et de crainte, ils jettent de grands cris. Ils courent après l'homme de Dieu, se prosternent à ses pieds, lui demandent pardon de leur faute, le conjurent d'avoir pitié d'eux, et de rendre la vie à leur infortuné camarade. Le saint , attendri par leurs prières et leurs larmes , les reçoit avec bonté, et ressuscite le mort. Arius ayant semé ses dogmes impies en plusieurs endroits, S. Jacques sut préserver son église de la contagion du mal , et mit tout en œuvre pour étouffer l'hérésie naissante. Il assista, en 3a5, au concile de Nicée, comme l'assurent Théodoret et Gennade. Il se trouva aussi à celui qui se tint à Antioche sous S. Eustathe, vers l'an 3a6. Il était à Constantinople en 336, lorsque Constantin ordonna à S. Alexandre, évêque de cette ville, de quitter son siège, s'il ne voulait pas communiquer avec Arius Cet hérésiarque en avait imposé au prince par une confession de foi artificieuse et pleine d'hypocrisie. Durant les troubles qui s'élevèrent à cette occasion, S. Jacques exhorta le peuple à recourir à Dieu par le jeûne et Ja prière. Huit jours après, c'est -à-dire le dimanche même où l'on devait recevoir Arius à la communion, cet impie fut trouvé mort dans un lieu secret où il était allé pour satisfaire aux besoins delà nature, . . m . Le plus célèbre de tous les miracles de S. Jacques de Nisibe est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des barbares. Il est rapporté par Théodoret, dans son Histoire religieuse a et dans son Histoire ecclésiastique; par Théophane; par l'auteur de la Chronique d'Alexandrie; et par Philostorge lui-même 1 qui, étant Arien, ne peut être soupçonné d'avoir été trop favorable au saint évêque. Sapor II, roi de Perse, assiégea deux fois. Nisibe, tandis que S, Jacques en était évêque. On met le premier de ces sièges en 338, a Le P. Guper pense que la relation de cet événement, qui se trouve dans l'Histoire religieuse de Théodoret, est une addition postérieure tirée de quelque autre endroit Foytz le savant Bollandiste, t. 4 jul. in comment, praaio ad Vitam S. Jacobi, n. 12 et 17. 1 Uist. /. 3, c. 23.

94 *• HCQ°Z* DE MISIBE. [U juillet. J peu après la mort de Constantin le Grand <\ dont la valeur avait toujours tenu les Barbares en respect. L'armée des Perses était composée d'une multitude innombrable de troupes de cavalerie et d'infanterie ; ils avaient aussi un grand nombre d'éléphants et de machines de guerre de toute espèce. Mais après soixante-trois jours de siège, Sapor fut obligé de se retirer ignominieusement, et de retourner dans ses Etats. Sou armée, fréquemment harcelée par l'ennemi et épuisée de fatigues, périt a la fin par la famine et par le ravage de diverses maladies épidémiques Dix ans après, les Perses tombèrent de nouveau sur les terres des Romains. Ils surent profiter de l'avantage que leur donnaient la pusillanimité et la mauvaise conduite de l'empereur Constance. Fiers du butin immense qu'ils avaient fait, ils vinrent, en 350, mettre le siège devant Nisibe. S'étant emparés de toutes les avenues, ils firent leurs approches avec une furie qui n'a point d'exemples, ils tournèrent d'abord leurs machines contre les murailles, qu'ils sapèrent avec une ardeur à laquelle rien ne paraissait devoir résister. Tous leurs efforts furent pourtant inutiles. Après soixantedix jours de fatigues, qui n'avaient produit aucun effet, ils construisirent, à une distance considérable de Nisibe, une écluse pour arrêter le fleuve Mygdonius, qui passait à travers cette ville; ils l'abattirent ensuite, lorsque l'eau fut à une très-grande hauteur; en sorte que la violence avec laquelle elle vint frapper une des murailles, y fit une large brèche. Aussitôt ils poussèrent des cris de joie, s'imaginant être vainqueurs; ils différèrent toutefois Tassaut au lendemain, à cause de l'inondation qui les empêchait d'approcher. Mais ils furent singulièrement étonnés de ne plus voir de brèche; les assiégés avaient élevé une nouvelle muraille avec une promptitude surprenante. Ils avaient été excités au travail par leur saint évêque, qui, pendant tout ce temps-là, était resté en prières dans l'église. Sapor, s'avançant en personne, s'imagina voir sur le rempart un homme qui avait tout l'extérieur d'un roi , et dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire. Il crut que c'était l'empereur Constance, et menaça de mort ceux qui lui avaient dit que ce prince était à Antioche. Sur les nouvelles assurances qu'on lui donna que l'empereur des Romains n'était réellement point à Nisibe, et convaincu que le ciel combattait pour ses ennemis, il lança un javelot en l'air, comme pour se venger de •Ce prince mourut le 22 mai 337, après avoir régné trente-neuf ans neuf mois et vingt-sept jours. • Philostorge, Hist. I. 3,c. 23; Cfaron. Hist.du Bas-Empire, /. 6, n.

11, r. 2, Alexand. p. 257; S. Jérôme, in Chron. p. 22. Théophaane, p. 28.
Voyez M. Le Beau, Digitized by Google

S. JACQUES DE N I S I I L , [Il juillet.] (p ce que la Divinité semblait prendre parti contre lui. S. Ephrem , qui était pour lors à Nisibe,pria S. Jacques daller sur le rempart considérer Tannée des Perses, et de demandera Dieu la défaite de ces infidèles. Le saint évêque, qui ne désirait la destruction de personne, se contenta de prier Dieu de délivrer la ville des malheurs d'un si long siège. Etant monté sur le haut d'une tour d'où il découvrait la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : « Seigneur, qui pouvez par • les plus faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, dé» faites cette multitude que je vois par une armée de moucheron.» Cette prière fut exaucée, et l'on vit renouveler le prodige que Moïse avait autrefois opéré en Egypte pour la délivrance du peuple d'Israël l. A peine le saint eut-il cessé de parler, qu'un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants, ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux ; ils renversèrent par terre ceux qui les montaient, et mirent en désordre toute l'armée des Perses*. Une grande partie de ces peuples fut emportée par la famine et la peste qui survint bientôt après. Sapor, outré de désespoir, mit le feu à ses machines, abandonna le siège qui durait depuis plus de trois mois, et prit la route de Perse avec les débris de son armée. Le même prince reçut un troisième échec devant les murs de Nisibe en 35y3. Pour s'en venger, il tourna ses armes contre Amide, emporta cette ville, et en fit passer les habitans et une partie de la garnison au fil de l'épée a. Ceux de Nisibe attribuèrent leur délivrance à l'intercession de S. Jacques, qui, selon la plus commune opinion , était passé de ce monde dans le séjour de la gloire avant ce dernier siège. Il mourut , au rapport de Gennade, sous le règne de Constance, dont la mort arriva en 36 1 *. La plupart des * Sap. XVI, 9. c. 32 ; Zozime, /. 3 ; Zonare, /. 2, p. 44 ; 1 Théodoret, Hist. relig. in Fitd S. Ta- M. Le Beau, t. 2, p. 127. eobi,rtHist.Eccl.l. 2, c. 30; Théophane, 5 Ammien-Marcellin,/. 18, c. 7;Zonare, p. 33 ; Chron. Alexand. Philostorge, /. 3, /. 2, p. 20 ; Antonelli, m Fit. S. Jacobi, p. 26. « Tillemont, Hist. des Emper. t. 4, p. 674, met le second siège de Nisibeen 346, et le troisième en 350. Mais les dates que nous suivons s'accordent mieux avec l'histoire, et sont munies du suffrage de la plupart des critiques modernes. * MM. Assémani (les deux aînés) mettent la mort de S. Jacques en 338, peu après le premier siège de Nisibe. auquel ils attribuent toutes les circonstances nui sont ordinairement attribuées au

second. En effet, Théodoret confond ces deux sièges, comme l'ont observé plusieurs auteurs, notamment Garnier, in *hunc Theodoretum locum* ; Pet au , in *Or. 1 Julian*. Henri de Valois, in *Hist. certes*. Théodoret et Ammien-Marcellin, /. 18, Pagi et Tillemont. MM. Assémani confirment la chronologie qu'ils adoptent par le témoignage exprès des auteurs des deux chroniques syriaques, de celle d'Edesse, et de celle de Denys, patriarche des Jacobites. (Sim. Asaem. *Bibl. orient.* 1. 1 , c. 5, p. 17, et Steph. Evod. *À s se m. in Op. S. Ephrem.* t. 1 .) Mais ces chroniques ne nous paraissent point avoir assez d'autorité pour

I y6 5. JACQUES DE NISIBE. [I^{er} juillet, j modernes mettent celle de S. Jacques en 350, peu après le second siège de Nisibe. Les fidèles avaient tant de confiance en l'intercession du saint évêque, qu'ils crurent que Nisibe serait à l'abri de la fureur des Barbares si elle possédait sa dépouille mortelle. Ce fut pour cela que l'empereur Constance, quoique Arien , ordonna qu'on enterrât le corps de S. Jacques dans l'enceinte de la ville , ce qui était contraire aux lois qui s'observaient alors exactement à ce sujet. En 361, Julien l'Apostat, enviant au saint le privilège honorable dont il avait joui, fit ôter son corps de la ville. L'empereur Jovien ayant acheté la paix des Perses en leur cédant Nisibe avec cinq provinces romaines situées sur le Tigre, et une grande partie de la Mésopotamie , les fidèles l'emportèrent en se retirant de Nisibe. Ces précieuses reliques furent transférées à Constantinople vers l'an 970, selon l'auteur du Ménologe des Arméniens, imprimé à Venise. Le nom de S. Jacques de Nisibe est célèbre dans les églises d'Orient et d'Occident. Les Latins font sa fête le 15 de juillet; les Grecs, le 13 de janvier et le 31 d'octobre; les Syriens, le 18 de janvier, et les Arméniens, un samedi du mois de décembre. Ces derniers l'honorent avec autant de solennité que les Syriens, et jeûnent les cinq jours qui précèdent sa fête aussi rigoureusement qu'en carême. Ils chantent dans son office des hymnes composées par Niersès IV, patriarche d'Arménie, dit de Ghelaia, qui soutint généreusement dans le douzième siècle l'union des Grecs avec l'Eglise latine contre l'empereur Michel Comnène, et que les Arméniens catholiques révèrent parmi les saints \ S. Jacques est mis, comme S. Ephrem, au nombre des plus célèbres docteurs de l'Eglise de Syrie. Quoique Syrien de naissance, il composa divers traités dans la langue des Arméniens, pour l'instruction de ces peuples ; et cela à la prière d'un saint évêque nommé Grégoire. Nous avons encore la lettre que Grégoire écrivit à ce sujet à S. Jacques. Il lui promet d'aller le voir et de passer quelque temps avec lui, afin de se perfectionner par ses leçons dans la connaissance et la pratique de la vertu. « Daignez, lui » dit-il , me donner quelques courtes instructions, et m'apprendre » quel est le véritable fondement de la vie spirituelle de la foi. contrebalancer le témoignage des historiens grecs. Les circonstances d'ailleurs nous persuadent que S. Jacques survécut au second siège de Nisibe ; et elles ont déterminé Tillemont et Ccillier à mettre sa mort en 360. Cuper, un des continuateurs de Bollandus, n'en fixe pas l'année, se contentant de la placer entre les années 350 et 361. 1 Voyez [8 ur

S. Niersès, Galanus, in Jésuite, m série Chronol. Patriarck. Arpart. i Histor.
Conc Jrmen. cum Un- menice, ad cafcem Dation. l«(ino-ar~ mon. p. 239} et
le Père Jacques VMote, mat. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

NOTICE MIS UCHir< IFS» i-CQrFS DE XI SI ML 9par quels
moyens ncrx< devons éîerer l'cniace de » nos âmes: par quelles bonnes
oeuvres et quelles vertus on doit » l'achever et la porter à sa perfec tion. . S.
Jacques fit ce que Grebientôt. La protection visible aue Dieu accorde à ses
serviteurs doit exciter à mettre en lui notre confiance. « Quand bien même,
leur ■ dit-il . une mère oublierait le fruit de ses entrailles, jamais je ne l'
tous oublierai. * Il les assure qu'il sera toujours leur appui , leur refuge, leur
défenseur f. Sur quoi S. Chrysostôroe s'écrie 5 : • Je dis • à tous les hommes
à haute voix , et puissent mes paroles se faire » entendre plus loin que le son
des trompettes : un bon Chrétien » n'a rien à craindre sur la terre, ni de la
part des autres hommes, • ni de la part des tyrans, ni de la part du démon. Si
Dieu est pour » nous, qui sera contre nous ? * Que la conduite du Seigneur
à l'égard des médians est bien différente! il ne les regarde plus comme son
peuple ; il ne veille point sur eux avec une providence spéciale; il les traite
comme une vigne stérile et abandonnée³; il est leur ennemi ; et s'il jette les
yeux sur eux, c'est pour le mal et non pour le bien*. Quel repos et quelle
consolation pourrait goûter un pécheur qui sait qu'un bras tout-puissant est
sans cesse armé contre lui ? NOTICE DBS ÉCRITS DE S. JACQUES DE
NISIBE. . S. Grégoire, auquel sont adressées les dix-huit instructions ou
discours de S. Jacques de Nisibe, n'est point l'apôtre d'Arménie surnommé
Villuminateur, comme quelques copistes l'ont imaginé. Il paraît que c'est
son neveu , nommé aussi Grégoire; celui-ci, ayant été sacré évêque, prêcha
la foi dans l'Albanie, province de la grande Arménie, près de la mer
Caspienne, et fut mis à mort par les Barbares dans le pays même où
Baronius prétend que l'apôtre S. Barthélemi reçut la couronne du martyre.
Voyez Galanus, Hist. eccles. Armcn. c. h et not. 'bld. et M. Antonelli , not.
in Ep. S. tircgor. ad S. Jacob. Nisib. p. 1. Gennade parle de dix-huit discours
de S. Jacques de Nisibe, et en donne les titres, p. 901; i. 1 Oper. S. Hier.
Verouœ, an. 1735. S. Athanasc les appelle des monumens delà simplicité et
de la candeur d'une âme apostolique, Ep. encyclic. ap Episc. Mgypti et
Libyœ. Ils sont loués par les auteurs arméniens que — — ■ ^- " * Ps.
XXXII, 16; Prov. III, 23; Zach. II, s Os. 1 . 2 ; Zach. XI, 9 ; Isa. V, 5. «;
Gen. XV, 1 ; Lcv. XXXVI , 3. 4 Amos. IX , 4. 2 Hom. 51 in Act. Uom. 15
in Rom. et 91 in Matt. TOME V. 7 Digitized by Google

§8 NOTICE DES ÉCRITS DE S. JACQUES DE IfSIBE. rite M. Antonelli. Ce savant démontre d'ailleurs que ces discours sont un ouvrage du quatrième Siècle. Dans le premier, qui est sur la foi, S. Jacques prouve que cette vertu est le fondement de notre édifice spirituel , qui est élevé par l'espérance et la charité ; que l'âme chrétienne devient par là la maison et le temple de Dieu ; que ce temple a pour ornemens les bonnes oeuvres, comme le jeûne, la prière, la chasteté, et tous les fruits du Saint-Esprit. L'auteur relève la foi par l'autorité de Jésus-Christ, qui l'exige partout dans l'Evangile, par son indispensable nécessité, par les vertus héroïques qu'elle produit, par les miracles qu'elle a opérés. Le second discours traite de la charité, qui nous fait aimer Dieu et le prochain, dans laquelle consiste l'accomplissement de toute la loi évangélique, qui est la plus excellente de toutes les vertus, et le principe de cette admirable sainteté que* Jésus-Christ a recommandée par ses discours et par ses exemples. Le saint montre que la fin de la doctrine des mystères et des souffrances de l'Horame-Dicu a été d'établir dans nos cœurs le règne de la charité. Le troisième discours est sur le jeûne. Le saint fait voir que par la tempérance et la mortification nous soumettons la chair à l'esprit , nous mourons à nous-mêmes , nous obtenons la grâce de Dieu et la protection des anges, qui viennent nous assister et combattre pour nous. C'est ce qu'il prouve par des exemples et des passages de l'Ecriture,/. 60, 61, 62. Dans son quatrième discours , il traite de la prière, et donne sur cette matière des maximes admirables. L'excellence de la prière, dit-il , dérive de la pureté, de la ferveur et de la sainteté du cœur, sur lequel le feu céleste descend , et qui glorifie Dieu, même par son silence. « Mais personne ne sera purifié, à » moins qu'il n'ait été lavé dans le bain du baptême, et qu'il n'ait reçu le corps v et le sang de Jésus-Christ ; car le sang est expié par ce sang, et le corps pu» riflé par ce corps. Soyez assidu à la prière, et commencez-la toujours par la ■» formule que le Seigneur nous a enseignée. Quand vous priez , souvenez-vous » toujours de vos amis et de moi, qui suis un pécheur. » Le cinquième discours, intitulé : de la Guerre, est une invective contre l'orgueil , que nous devons travailler à vaincre, et le saint montre que c'est eo cela principalement que consiste cette guerre spirituelle que nous avons à soutenir. Le sixième discours, qui est fort remarquable, porte pour titre : des Personnes dévotes, c'est-à-dire des ascètes. Le mot arménien ugdavor, qn'empioie le saint, signifie une personne qui s'est consacrée au Seigneur par vœu. On voit par ce discours

que quelques-uns des ascètes vivaient dans la continence, les uns par vœu, les autres par la suite d'une simple résolution. S. Jacques les exhorte tous d'une manière très-pathétique à la ferveur et à la vigilance; et il inclue fortement l'obligation où est chaque Chrétien de devenir un homme spirituel formé sur la ressemblance de Jésus-Christ, le second Adam, afin de parvenir à la gloire avec lui. Il reprend certains ascètes qui habitaient avec une femme aussi ascète, par laquelle ils se faisaient servir : pratique qui est aussi sévèrement condamnée par S. Grégoire de Nazianze, *earn.* 3, />. 149, et *or.* 43, p. 701; par S. Basile, *ep.* 55, p. 149; par S. Chrysostôme; par les conciles de Nicée, d'Ancyre, etc. S. Jacques fut ascète lui-même dès sa jeunesse, ainsi que S. Grégoire, auquel il envoya ses discours; et il est clair, par plusieurs passages de S. Basile, de S. Grégoire de Nazianze, etc. que ce genre de vie était fort commun dans la Cappadoce, le Pont et l'Arménie, il vaut que S. Basile y instituât l'état monastique. Voyez M. Antonelli, *Not. ibirl.* p. 203. Dans son septième discours, qui est sur la pénitence, S. Jacques exhorte les pécheurs à confesser promptement leurs crimes, et dit que de les cacher par honte est le propre de l'impénitence finale. Il ajoute, />. 237, que le prêtre ne peut savoir autrement la confession des pénitents. Dans son huitième discours, intitulé : de la Résurrection des morts, H prouve ce dogme important qui avait été nié par les infidèles et par les hérétiques des premiers siècles de l'Eglise. Le neuvième discours, qui traite de l'humilité, contient un bel éloge de cette vertu par laquelle nous devenons les enfans de Dieu et les frères de Jésus-Christ* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate

S. PIE ICr, PAPE ET MARTYR. [I! juillet.] Ce D'est que jast.ee à l'homme de s'humilier, dit le saint, puisqu'il n'est ou! cendres Les fruits de l'humilité sont l'innocence, la simp icité Ja douceur te chanté, la patience, la sincérité, la componction la paix , etc £ju? aTIU cette vertu est béni du ciel et jouit d'une tranquillité ioal érabl ^Dieu àu « plait avec les âmes douces et humbles, habitant en lui ' ' q &C Le dixième discours, intitulé : des Pasteurs, renferme d'excellentes in,tr,,,, tions pour un pasteur des âmes, surtout par rapport à 'obligh «Taul lITeX imposée de veiller sur son troupeau, et de lui distribuer la nourriture spirt Dans le oniième et le douzième discours, l'un sur la circoncision, et l'autre sur le Sabbat, S. Jacques montre que les observances judaïques n'ohl «en nus et que les Egyptiens avaient emprunté des Juifs la circoncision g plas' Le treizième discours a pour titre : du Choix des mets. Il y est montré au'au eun mets n'est mauvais de sa nature, et qu'il n'est point défendu sou™ rTrat port. • . Le quatorzième discours est sur la Pâque. Le saint y prouve mie la Pânn. des Juifs a été abolie par celle des Chrétiens. Il ajoute queTfldèl, 1 onotenï spécialement la passion de Jésus-Christ tous les vendredis; ce oui se Wi à Nisibe le quatorzième jour de chaque mois. » ce qui se fait encore S. Jacques prouve, dans le quinzième discours, la réprobation des Juifs; dans le seizième, , la divinité du Fils de Dieu ; dans le dix-septième V excellence £ virginité, dans laquelle vivaient les clercs et les ascétei iTnit^r« £ Juifs dans ce dernier discours , puisqu'il l'écrivit avant que les hérét <X! Am quatrième siècle se fussent déclarés contre la sainteté de l'état des vierge, Dans son dix-huitième discours il réfute les Juifs, qui prétendaient que leur temple et leur synagogue seraient rétablis à Jérusalem La lettre aux prêtres de Ctésiphon et de Séleucic, contre le schisme et tes di tisions excitées par Papas, évêque de ces deux villes, est attribuée à S j m,,« mai\C'eSt Udf faUte' On De Peut ^uter que ce ne KrW^3S?^ d^S T,C,,e t<înU î CettC °C? Si0n ' DeUf™ **** ae nicee. Voyez la Vie de S. Miles, avec les notes de M. Evode Assémani ibid Parm. les liturgie» orientales, une qui est en chaldalque, et qui était ancienSelon Gçnnade, notre saint docteur avait comoosé vingt-six livres en svriaoue jamais été traduits en grec. . * " dT » dln' s\,ih'io,h'i'",c orientale , f. I, p. 55Î , «3î , les letM. Nicolas Antonelli, chanoine de l'église de Latran, a publié à Rome en î,o6 les discours de S. Jacques de Nisibe*, en arménien et eS latin Î in^L Ils ont été imprimés

d'après un manuscrit trouvé dans le couvent de saint-Antoine « des religieux arméniens, à Venise. » « *Sanctus Pater Ier, Pape et Martyr*. On lit dans les Pontificaux que ce saint était fils d'un nommé Rufin, et natif d'Aquilée. Il fut admis dans le clergé de Rome, et servit l'Eglise plusieurs années sous les empereurs Adrien et Antonin le Pieux ». Selon Tillemont, il succéda au pape S. Hygin en trois l'année 190. Ses vertus méritèrent l'amour de ses sujets. Les rois derniers s'acquirent une grande réputation par leurs vertus morales. Les

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

100 5. PIE 1 , PAPE ET MARTYR* LU Juillet.] 142. Il condamna l'hérésiarque Valentin, et ne voulut point recevoir Marcion, qui du Pont était venu à Rome, après la mort tle S. Hygin, comme nous lavons rapporté ailleurs. Les combats qu'il eut à soutenir lui ont mérité le titre de martyr, qui lui est donné, non-seulement par Usuard , mais par d'autres anciens martyrolo» gistes. Fontanini, critique aussi savant que judicieux, soutient, contre Tillemont, que le saint termina sa vie par le glaive. Il mourut en 157, et fut enterré au pied du mont Vatican le 11 de juillet. Voyez Tillemont, t a, p. 3ia, et surtout Fontanini, qui discute avec beaucoup de sagacité tout ce qui concerne ce saint pape, dans son *Historia litteraria Aquileiensis*, L 2 , c. 3 et 4* Antonins se distinguèrent par leur savoir, et firent profession de la philosophie stoïcienne. Arrius Antoninus, qui avait montré beaucoup de modération et d'amour pour la justice, en gérant plusieurs places de magistrature, fut adopté en 130 par Adrien, auquel il succéda dans la même année. Il fut véritablement le père du peuple , durant un règne de vingt-deux ans. Il mourut en ICI, presque octogénaire. On lui donna le surnom de Pius, à cause de sa reconnaissance envers Adrien, ou plutôt à cause de sa bonté et de sa clémence. Il disait souvent, comme Scipion l'Africain, qu'il aimerait mieux sauver la vie h un seul citoyen, que de l'ôter à mille ennemis. Il ne fut point possédé de la passion des conquêtes. Cependant il sut réprimer par ses lieutenans l'humeur inquiète des Daces, des Alains et des Maures. Il retint aussi dans le devoir, par le moyen de Lollius-Urbicus, les Bretons, voisins des Calédoniens, en faisant élever une nouvelle muraille. Malheureusement toutes ces vertus morales furent souillées par la superstition, parla faiblesse et par plusieurs vices. Le sénat ayant refusé de mettre au nombre des dieux Adrien , justement détesté pour sa cruauté et ses crimes, Antonin employa les larmes et les prières , et vint à bout d'arracher un décret par lequel on décerna les honneurs divins à son prédécesseur, et on ordonna qu'il aurait un temple avec des prêtres pour lui offrir des sacrifices. Il Ht aussi honorer Faustine, sa femme, comme une déesse, après sa mort. On lui a reproché la vie lincencieuse de Faustine la jeune, sa tille , qu'il donna en mariage à Marc-Aurèle-Antonin, son (ils adoptif. On lit dansXiphilinic les Chrétiens se ressentirent delà douceur de son gouxernement. Il est sûr qu'il ne publia point de nouveaux édita, et qu'il n'excita point de persécution ouverte. Mais on aurait tort d'en conclure avec

Dodvelet quelques autres écrivains, qu'il n'y eut point de Chrétiens martyrisés sous son règne, du moins par son ordre. Selon Tertullien, /. ad Scapul. c. 4, Arius-Antoninus étant proconsul d'Asie, fit exécuter l'ancien rescrit de Trajan, mah?ré sen injustice; et après avoir condamné quelques Chrétiens à mort, il renvoya les autres, en leur disant : « Malheureux, si vous avez tant d'envie de mourir', inan» quez-vous de cordes ou de précipices pour finir vos jours? » S. Justin, dans sa première Apologie, adressée à Antonin le Pieux, pour lors empereur, dit que les Chrétiens furent tourmentés de la manière la plus barbare, quoiqu'ils n'eussent été convaincus d'aucun crime. S. Irénée, /. 3 , c. 3 ; Eusèbe , /. 4 , c. 10 , et l'auteur de l'ancien poème publié parmi les œuvres de Tertullien, assurent que ce prince , appelé par Jule-Capitolin l'adorateur le plus zélé des dieux , fit souvent couler le sang de* fidèles. On voit par les Actes de S,e Félicité et de ses sept lils, quels artifices les prêtres employaient pour animer les empereurs et les magistrats contre les Chrétiens. Antonin cependant écrivit, selon Tillemont, en 152, aux Etats de l'Asie, pour ordonner que l'on mit en liberté ceux qui seraient simplement accusés de christianisme, et que l'on punit leurs accusateurs suivant la rigueur des lois portées contre les délateurs. « Tout ce que vous faites , disait-il , ne sert qu'à attacher » les Chrétiens à leur opinion avec plus d'entêtement ; et vous ne pouvez leur » causer plus de plaisir, que de les condamner a mort pour leur religion. Ainsi » ils triomphent de vous, en choisissant plutôt de mourir que de se prêter à ce » que vous exigea d eux. » (rayez Eusèbe, /. 4, c. 2fi.) Le même auteur parle e.icorc- d un semblable rescrit d'Adrien à Minutius-Fundanus. Cependant le resDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.39% accurate

S. HIDULPHE, ÉVÊQUE ET ABBÉ. [U juillet.] loi S.
HIDULPHE, ÉVÊQUE ET ABBÉ. S. Hidulphe, issu d'une des plus illustres familles de Bavière, naquit à Ratisbonne. Il renonça dès sa jeunesse aux espérances flatteuses qu'il pouvait avoir dans le monde, et se consacra au service de Dieu en embrassant l'état ecclésiastique. Son exemple fut imité par Erard, son frère, qui devint depuis évêque légionnaire à Ratisbonne et dans la Bavière. Ce dernier est honoré comme saint le 8 de janvier. Il mourut à Ratisbonne, suivant l'ancien Martyrologe de Moyen-Moutier !. Ce furent Hidulphe et Erard qui tinrent sur les fonts de baptême la fille d'Adalric, duc d'Alsace, laquelle était aveugle. Ils lui donnèrent le nom d'Odile, parce qu'elle avait reçu la grâce de la vue avec celle du baptême 2.
S. Hidulphe, ayant été fait archevêque de Trêves, remplit tous les devoirs d'un pasteur zélé et vigilant. Vers l'an 665, il introduisit la règle de S. Benoît dans le monastère de Saint-Maximin, qui avait été fondé dans le quatrième siècle, et où sans doute l'on suivait les observances des moines de l'Orient. Il en augmenta considérablement les revenus, et y établit une régularité si parfaite, qu'il devint l'admiration de ce siècle. Cette abbaye est encore aujourd'hui une des plus célèbres de l'Allemagne. L'archevêque de Trêves portait une sainte envie aux religieux de Saint-Maximin, qui avaient l'avantage de vivre dans la retraite, de pouvoir se livrer sans interruption aux exercices de la prière et de la pénitence, de s'appliquer sans partage à la contemplation des choses célestes. Il aimait à considérer l'exemple et à jouir de l'entretien de plusieurs grands hommes qui faisaient alors l'ornement de l'Eglise, qui y maintenaient le véritable esprit de Jésus-Christ par l'odeur de sainteté que répandait leur vie tout angélique, et qui étaient arrivés à la perfection par les pratiques de l'état monastique. Il eût bien voulu partager leur bonheur, mais il ne le pouvait, à cause des obligations attachées à sa place, qu'il ne .ni était pas permis de quitter sans y être autorisé par son supérieur dans l'ordre hiérarchique. A la fin, il trouva le moyen de résigner son siège à S. Véomade, abbé de Saint-Maximin; après crit d'Antonio n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs Chrétiens martyrisés. Le prince , faible et timide , n'avait pas le courage de se déclarer le protecteur des fidèles, tout innocents qu'ils étaient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace ou la malice des gouverneurs de

province. * flist. Media ni Monas'crii , p. 08 2 llist. de réçlisc de Strasbourg,
t. I, p. "Ai. Digitized by Google

103 LA B. VÉRONIQUE GIULIANI, VIERGE, [il juillet.] quoi, il alla se renfermer lui-même dans le monastère de ce nom Mais voyant qu'il ne pourrait trouver dans son propre diocèse l'obscurité qu'il cherchait, il se retira secrètement vers Tan 671, au milieu des montagnes des Vosges, sur les frontières de la Lorraine. Il y bâtit le monastère de Moyen-Moutier, qui fut ainsi nommé à cause de sa situation. Il avait l'abbaye de Senones à l'orient, celle de Saint-Dié au midi, celle d'Estival à l'occident, et celle de Bon-Moutier au nord. S. Hidulphe, voyant sa solitude remplie d'un grand nombre de religieux, se démit du gouvernement de l'abbaye entre les mains de Leutbald. Celui-ci étant mort, en 704, Hidulphe le reprit et le conserva jusqu'à sa mort, qui arriva en 707. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, se gardent dans son monastère, qui, conjointement avec celui de Saint- Vannes de Verdun, a donné naissance à une réforme ou congrégation de Bénédictins très-connue en Lorraine et en Franche-Comté par les vertus et les lumières de ses membres. Le nom de S. Hidulphe n'est point dans le Martyrologe romain, mais on le trouve dans les Calendriers de France, d'Allemagne, et de l'ordre de Saint Benoît. V oyez les trois Vies du saint, que le Père Sollier a publiées avec des notes, Act. SS. t. 3 juliï, p. 405. L'une, qui est imparfaite, fut écrite vers Tan 964. V °J'cz aussi l'ancienne Chronique de MoyenMoutier, celles de Richer, de Senones et de Jean de Boy on (cette dernière fut composée en 1320); et surtout l'histoire de MoyenMoutier, écrite en latin par D. Belhomme, abbé régulier de ce monastère, et imprimée à Strasbourg en 1724, J«-4°LA B. VÉRONIQUE GIULIANI, VIERGE, h au 1727. La ville de Mercatello, dans le duché d'Urbain, fut la patrie de Véronique, qui y naquit en 1660 d'une famille honorable. Elle fut mise par sa mère mourante sous la protection de la sainte plaie du côté de Jésus-Christ, et eut depuis ce moment une dévotion particulière envers cette plaie. Après avoir triomphé d'une foule d'obstacles, elle entra chez les Capucines de Citta-di-Castello et y fit sa profession solennelle en 1678, Depuis ce moment sa vie entière a Quelques écrivains ont avancé que S. Hidulphe n'avait été que chorévêque, on vicaire revêtu du caractère épiscopal pour l'administration d'une partie du diocèse. Mais les plus habiles critiques soutiennent, d'après les auteurs originaux de la vie du saint, qu'il fut lui-même archevêque de Trêves. zed by Google

MARTYROLOGE. [11 juillet.] Io3 ne fut qu'un acte de résignation et de soumission dans les diverses circonstances où il plut à Dieu de la placer. A l'exemple de S. François d'Assise, elle eut le bonheur de porter les stigmates de la passion de notre divin Sauveur, surtout de son couronnement d'épines. Il se forma autour de sa tête des boutons qui formaient comme une auréole et paraissaient produits par des piqures. Les médecins employèrent des remèdes violens sans pouvoir les faire disparaître. Véronique, sensible aux faveurs dont le Seigneur la comblait, ne vivait que pour Jésus-Christ. Cependant le bruit des stigmates qu'elle portait si glorieusement se répandit au dehors : l'évêque prit toutes les informations nécessaires et se convainquit de la réalité des choses. La plaie de côté était surtout remarquable. Pour bien s'assurer si tout cela n'était point l'effet de quelque supercherie, on redoubla de précautions, on soumit la sainte à des privations pénibles, on la priva de la sainte communion; la généreuse fille se soumit à tout sans se plaindre, laissant à Dieu le soin de la justifier. Dieu la soutint dans ces épreuves, et fit éclater par les plus insignes grâces sa bonté pour elle. Quand elle parlait de l'amour qu'elle portait à Jésus-Christ, elle le fit d'une manière qui ravissait toutes les personnes qui l'entendaient. L'héroïsme de ses vertus était si frappant qu'il ne fut pas possible île ne pas y reconnaître les marques visibles de la protection divine. Cette sainte fille mourut par suite d'une apoplexie le 9 juillet 1727, après avoir reçu avec une piété angélique les sacremens de l'Eglise. Plusieurs miracles furent opères a son tombeau. Pie VI l'a béatifiée le 8 juin 1804. t'oyez le décret de sa béatification et sa Vie publiée à rW ~ en i8o3. MARTYROLOGE. A Rome, S. Pie, pape et martyr, qui gagna sa couronne dans la persécution de Marc-Aurèle-Antonin. A Nicopolis en Arménie, fête de S. Janvier et de Slc Pélagie, qui consommèrent leur martyre, après avoir été pendant quatre jours tourmentés sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer et des têts de pots cassés. Au territoire de Sens, S. Sidroin, martyr. A Icône, S. Marcien, martyr, qui, sous le président Pérennic, éprouvé par plusieurs tourmens, gagna ainsi îa palme de la victoire. A Side en Pamphilie, S. Cindée, prêtre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Stratonique, ayant clé jeté dans le l'eu après pluDigitized by Google

!q4 MARTYROLOGE. [H juillet.] sieurs tourmens, et n'y ayant reçu aucun mal, mourut enfin lorsqu'il était en prières. A Bresse, S. Savin et S. Cyprien, martyrs. A Bergame, S. Jean, évêque, qui fut tué par les Ariens pour la défense de la foi catholique. A Cordoue, S. Abonde, prêtre, qui fut couronné par le martyre, parce qu'il prêchait avec vigueur contre la secte de Mahomet. Dans le Poitou, S. Savin, confesseur. Saints de France. Ce même jour, S. Bertevin, honoré comme martyr à Lisieux. A Moyen-Moutier, près S. Dié, S. Hidulf, chorévêque à Trêves, qui. ayant abdiqué, se retira en ce désert. Autres, A Schève en Ethiopie, S. André, moine de Débralibanos. Au pays des Grisons, S. Sigebert, fondateur d'un monastère au diocèse de Coire, En Perse, Ste Golinduche, femme mariée, qui. après avoir beaucoup souffert sous le vieux Chosroès, mourut en paix. zed by Google

DOUZIÈME JOUR DE JUILLET. S. JEAN GUALBERT; ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE. Tiré de sa Vie, écrite avec beaucoup d'exactitude par Biaise Mélanisius , général du même ordre , et publiée avec de longues notes par Cuper, un dr\$ continuateurs de Bollandus. Voyez aussi deux autres Vies du saint, et l'histoire de ses miracles, Act. Sanctor. t. 3 jul. p. 311. LAN 1073. S. Jean Gualbert sortait d'une famille riche et noble, établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il en prit l'esprit avec le goût des vanités. L'amour des plaisirs le subjuga tellement, que ce qui lui avait paru criminel ne lui offrit plus rien que de légitime et d'innocent. Il s'imagina que la dissipation et le faste devaient être un privilège de sa naissance. La doctrine évangélique ne s'accordait point avec sa conduite, mais il chercha à s'étourdir sur ce point, et bientôt les plus puissans motifs de vertu perdirent toute leur force à son égard. C'en était fait de lui, si Dieu n'eût ménagé les circonstances pour lui ouvrir les yeux et le tirer de l'état déplorable où il était réduit. Voici comment la chose arriva. Hugues Gualbert avait été tué par un gentilhomme du pays. Jean, son frère, forma le projet de venger sa mort en ôtant la vie au meurtrier qui semblait n'avoir rien à craindre des lois. Animé de plus par les discours de son propre père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Il oublia qu'il ne peut être permis de rendre injure pour injure, et qu'un particulier n'a jamais le droit de se faire justice à lui-même. Aveuglé par sa passion, il se persuada que son honneur était intéressé, et qu'il se couvrirait de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avait reçu en la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence un jour de vendredi saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume sa vengeance; il met l'épée à la main, et se prépare à la lui passer au travers du corps; mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure, par la passion de Jésus-Christ, dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses propres bourreaux,

Digitized by Google

iofi S. JEAIf GUALBEBT, ABBE. [12 juillet.] amollit la dureté de son cœur. Il tend la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser ce que vous » me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non-seu» lement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me par» donner mon péché. » S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre , ils se séparèrent. Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat fl, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église du monastère, il y pria devant un crucifix avec une ferveur extraordinaire. On assure que Dieu lui fit connaître par un prodige que sa prière était exaucée, et qu'il avait obtenu de la miséricorde divine la rémission de ses péchés. Au sortir de l'église, il va trouver l'abbé, se prosterne à ses pieds et lui demande l'habit monastique. La crainte d'irriter son père lui fit d'abord refuser la grâce qu'il sollicitait; mais du moins il obtint par sa persévérance la permission de suivre en habit de séculier les exercices de la communauté. Quelques jours après, il se coupa lui-même les cheveux, et se revêtit d'un habit de moine qu'il avait emprunté. Son père, informé de la démarche qu'il venait de faire, accourut au monastère, où il éclata en invectives et en menaces contre les religieux de Saint-Miniat. A la fin cependant il s'adoucit, et, touché des motifs qui avaient déterminé son fils à quitter le monde, il en fut si satisfait, qu'il lui donna sa bénédiction, et l'exhorta lui-même à persévérer dans les bous sentimens où il était. Le jeune religieux se livra tout entier aux plus austères pratiques de la pénitence. Les jeûnes et les veilles n'avaient rien de pénible pour lui, et il eut bientôt trouvé le secret important de rendre sa prière continuelle le jour et la nuit. Il joignait aux macérations corporelles de vifs sentimens de componction; et il se proposait par là d'expier ses fautes passées, et de se faciliter les moyens de remporter une victoire complète sur les penchans corrompus de la nature. Il veillait avec tant de soin sur son cœur et sur ses sens, qu'il établit en lui , de la manière la plus solide, le règne de la douceur et de l'humilité. Par son extrême fidélité à tous ces différens exercices, il devint en peu de temps un homme parfaitement nouveau, et un modèle accompli de toutes les vertus. L'abbé du monastère étant mort , les religieux s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Presque tous les suffrages se réunirent en faveur de Jean Gualbert, mais il fut impossible d'obtenir «S. Minias ou Miniât était uu soldat romain qui fut martyrisé à Florence, sous l'empereur Dèce. Son corps, renfermé dans une chasse d'argent, se garde dans le trésor des

Olivétains. Voyez Ghastelain, Martyr, univ. sous le 25 d'octobre. Digitized
by Google

S. JEAN GTTALBEBT, ABBE. [12 juillet.] IO7 son consentement, et de lui faire accepter la place à laquelle on venait de le nommer. Peu de temps après, il quitta le monastère avec un autre religieux, et alla chercher un autre lieu où il pût vivre dans une solitude plus entière. Il visita l'ermitage de Gamaldoli, pour s'y édifier avec ceux qui l'habitaient; puis il gagna une vallée fort agréable, nommée Vallombreusea,k cause de la multitude des saules qui la couvrent de leur ombre. Elle est dans le diocèse de I iésoli, et éloignée de Florence d'une demi- journée de chemin. Le saint y trouva deux ermites auxquels il se joignit avec son compagnon. Ils conçurent tous ensemble le projet de se bâtir un petit monastère, et d'y former une communauté où l'on suivrait la règle de S. Benoît selon son austérité primitive. L'abbesse de Saint-Hilaire leur donna l'emplacement nécessaire pour la construction des bâtimens. Lorsque le monastère fut achevé, l'évêque de Paderborn , qui avait suivi l'empereur Henri III en Italie, en vint consacrer la chapelle. Le nouvel ordre fut approuvé en 1070 par le pape Alexandre II, ainsi que la règle qu'il observait, et qui était la même que celle de S. Benoît, à quelques constitutions près, que S. Jean Guaîbert y avait ajoutées. C'est de cette approbation que l'on a coutume de dater la fondation de l'ordre de Vallombreuse. Le saint en fut le premier abbé. Il fit porter à ses moines un habit de couleur de cendres , et il établit parmi eux l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, l'amour des austérités de la pénitence el la charité la plus universelle. Malgré son extrême douceur, il savait être ferme dans l'occasion. Si quelqu'un des frères tombait dans la tiédeur, il l'en reprenait, quelquefois même avec sévérité, pour empêcher le relâchement de s'introduire. Au reste, ses exemples donnaient une efficacité merveilleuse à ses discours. Il était plein de tendresse et très-compatissant envers ses moines, surtout envers ceux qui étaient malades. Ses infirmités perpétuelles lui rappelaient continuellement les égards et les attentions qu'il faut avoir pour les personnes qui souffrent. Son humilité allait si loin, qu'il ne voulut pas même recevoir les ordres mineurs, il n'approchait de l'autel qu'autant que cela était nécessaire pour participer au corps de Jésus-Christ; il se croyait indigne d'exercer dans l'église les moindres fonctions. Par suite de son amour pour la pauvreté, il proscrivait la magnificence des bâtimens, et voulait que tout annonçât que ses religieux étaient véritablement pauvres.

Le nouvel ordre prit bientôt des accroissemens considérables. •En latin
ValUs-Vmbrom. Digitized by Google

I(08 S. JEAN GBALBKRT, ABBE. [12 juillet.] Saint Jean Gualbert fonda le monastère de Saint-Salvi, ceux de Moscetta et Passignano , de Rozzuolo el de Monte-Salario. 11 établit la réforme dans quelques autres; et quand il mourut, il y avait douze maisons qui suivaient son institut. Outre les religieux de chœur, il recevait aussi des frères convers pour vaquer aux fonctions extérieures. On dit que c'est pour la première fois qu'on trouve ainsi les moines divisés en deux classes. Quoi qu'il en soit , cette division fut bientôt adoptée par les autres ordres. La charité envers les pauvres était encore une des principales vertus de S. Jean Gualbert. Il n'en renvoyait aucun sans lui donner l'aumône, et souvent il lui arriva de vider les magasins de ses monastères pour soulager les indigens. On assure que durant une grande cherté, il multiplia miraculeusement les provisions du monastère de Rozzuolo, où les pauvres accouraient de toutes parts. Il guérit plusieurs malades par ses prières, et fut aussi favorisé du don de prophétie. Le bruit de sa sainteté se répandit presque dans tout le monde chrétien. Le saint pape Léon IX fit le voyage de Passignano pour avoir l'avantage de le voir et de converser avec lui. Les papes Etienne IX et Alexandre II eurent aussi pour sa personne une vénération singulière. Le dernier rapporte que le pays où il vivait fut redevable à son zèle de l'extinction de la simonie. Le saint ayant été pris d'une grosse fièvre à Passignano, fit venir les abbés et tous les supérieurs de son ordre. Après leur avoir annoncé qu'il allait être séparé d'eux, il les exhorta fortement à veiller pour qu'on observât la règle avec exactitude, et à maintenir la paix et la charité fraternelle. Il demanda ensuite les derniers sacremens, qu'il reçut dans de grands sentimens de piété. Il mourut le 12 juillet 1037, à l'âge de soixante-quatorze ans, et fut canonisé en 1133 par le pape Célestin III. Les grâces signalées que reçut saint Jean Gualbert furent en lui le fruit du pardon d'une injure. Quoi de plus propre à nous toucher, que la circonstance dans laquelle Jésus-Christ nous inculque par son exemple le précepte qu'il nous avait fait de pardonner à nos ennemis! Ce divin Sauveur, la tête couronnée d'épines, les mains attachées à la croix, était près d'expirer ! Nous ne méritons plus d'être appelés ses disciples, si, sans égards à ses tournions et à sa dernière prière, nous violons sa loi, et conservons de l'aigreur contre nos semblables, auxquels il veut que nous pardonnions pour l'amour de lui. Comment pouvoir haïr un homme qui est notre frère à tant de titres, qui est fils du

même père et membre du même Jésus-Christ , et avec lequel nous espérons
jouir d'une Digitized by Googl

m. NABOII ET S. FF.MX, MARTYRS, f 12 juillet.] IOO, félicité commune pendant toute l'éternité? Nous devons infiniment plus à Jésus-Christ qu'aucun homme ne peut nous devoir, puisque le moindre péché est une dette immense. Le Sauveur ne nous demande pas seulement grâce pour notre frère, mais il nous intéresse à la lui accorder, en nous promettant qu'il nous pardonnera comme nous pardonnons aux autres. Comment après cela des vers de terre comme nous, qui n'avons d'autre mérite devant les hommes que de leur avoir dérobé la connaissance de notre bassesse et de notre ignominie, et qui, eu égard à nos péchés, devrions regarder comme un traitement encore trop doux le mépris de toutes les créatures, oserons-nous faire entendre nos plaintes à l'occasion des injures que nous recevons, et qui, si elles étaient supportées au moins avec patience, seraient pour nous un moyen d'expier nos crimes, d'obtenir de Dieu miséricorde, et de nous procurer les grâces dont nous avons besoin pour opérer notre sanctification ? S. NABOR et S. FÉLIX, MARTYRS DANS LE MILANAIS. Ces deux saints souffrirent à Milan, sous Maximien -Hercule, vers l'an 304. Leurs corps, qui d'abord avaient été enterrés hors des murs de la ville, y furent depuis rapportés. On les déposa dans le lieu où l'on bâtit une église sur leur tombeau. Nous lisons dans la Vie de S. Ambroise par Paulin, que la dévotion attirait à cette église un concours prodigieux de peuple. Ce fut là que S. Ambroise découvrit les reliques de S. Gervais et de S. Protas, comme il le raconte lui-même dans sa lettre à sa sœur Marcelline. Après cette découverte, les fidèles continuèrent de vénérer toujours avec la même ferveur les corps de S. Nabor et de S. Félix K On les garde encore dans la même église, qui porte présentement le nom de Saint-François. Voyez Sollier, Act. Sanctor, U 3 jul. p* 280. 1 S. Ambros. in Luc. I. 7, c 13.

Digitized by Google

IIO S. RICMIRE, ÀBBÉ. [12 juillet.] S. VIVENTIOI, ÉVÊQUE
 DE LYON» S. Viventiol passa les premières années de sa jeunesse clans
 quelque monastère du mont Jura. Il fut lié d'une étroite amitié avec S.
 Avit, évêque de Vienne, et S. Apollinaire, son frère, évêque de Valence.
 Lorsqu'il visita le dernier à Lyon, il était déjà prêtre. Ayant été élu supérieur
 du monastère de Condat, il le gouverna avec beaucoup de sagesse. Quelque
 temps après, on le plaça sur le siège épiscopal de Lyon. Il assista au concile
 d'Epaone, où l'on fit plusieurs réglemens de discipline pour les sujets de
 Sigis* mond, roi de Bourgogne, et à celui qui se tint à Agaune, pour la
 fondation du monastère de Saint-Maurice. Il en assembla aussi un à Lyon,
 pour annuler un mariage incestueux contracté par Etienne, un des
 principaux officiers de Sigismond. On met ce dernier concile en 517. S.
 Viventiol avait, dit Agobard, une grande érudition ; ce qui se voit par ses
 écrits et par ceux des auteurs qui, ayant eu occasion de parler de lui, ne
 l'ont fait qu'avec éloge. On ignore l'année et les circonstances de sa mort. Il
 est nommé dans le Martyrologe romain sous le 12 de juillet. Voyez S. Avit
 de Vienne, Ep. 17, 5a, 58, 60, 64; Baillet. sous le 12^{te} juillet; et le Gallia
 Christ noua, t. 4^o p^o 29 S. RICMIRE 9 ABBÉ. SEPTIEME SIÈCLE.
 'Ricmire était originaire de Touraine, et s'associa quelques disciples qu'il
 gouverna ; mais, attiré par la réputation d'Engilbert, évêque du Mans, il se
 retira dans le Maine, où il trouva un riche domaine pour y fonder un
 monastère. Mais au lieu de profiter de cet avantage, il répondit qu'au lieu de
 richesses, il ne cherchait qu'une retraite où il pût imiter Jésus-Christ. Ayant
 été ordonné prêtre peu après, il travailla dans le diocèse du Maine au salut
 des âmes, et se fixa enfin sur les confins du Maine et de la Touraine. Il y
 bâtit un monastère et une église que l'évêque consacra en l'honneur de S.
 Pierre. Engilbert, témoin des vertus de Ricmire, le chargea en même temps
 de la direction d'un monastère de filles, qu'il fit construire en l'honneur de
 S. Aubin. Ricmire devint célè

S. ANDRE, ENFANT, MARTYR. [12 juillet.] 11^h bre par l'austérité de sa vie et par le don des miracles. Pendant tout le carême, il ne mangeait qu'un peu de pain d'orge qu'il préparait lui-même. Il rendit la vue à un aveugle en faisant sur lui le signe de la croix. Il mourut le 17 janvier, et fut enterré dans son monastère. On fait sa fête le 17 janvier et le 12 juillet. Voyez les Bollandistes, 17 januarii. ■» »■.. .■*»■» w%

◇^<>^<>^<>^<>^<> S. ANDRE, JEUNE ENFANT MIS A MORT PAR LES JUIFS, PRÈS D'INSBRUCK EN TYROL. 1462. Ce saint enfant naquit le 16 novembre 14%, près d'Insbruck. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut élevé par son parrain qui habitait une maison située près de la grande route qui conduisait à Bolsano. André, jouant un jour dans la rue avec ses petits camarades, fut aperçu par une troupe de Juifs que séduisit sa beauté. Ces malheureux prièrent le parrain de l'enfant de leur confier André, afin de soigner son éducation \ ils lui offrirent même une forte somme d'argent. Ils étaient au nombre de dix, ayant un rabbin à leur tête. Dès qu'ils furent maîtres de l'enfant, ils le conduisirent dans une forêt, le placèrent sur un rocher, et le circoncièrent en proférant les plus horribles blasphèmes contre le nom de Jésus-Christ. L'enfant voulut appeler du secours : alors ils lui ouvrirent les veines, l'attachèrent en forme de croix à un arbre et se sauvèrent. Dès que la nouvelle de cette horrible mort fut connue dans le pays, on s'empressa de recueillir les restes du saint enfant, et on les ensevelit à Rinn, où le Seigneur attesta la sainteté du jeune martyr par une multitude de guérisons qui y attirèrent les Chrétiens de tout .pays. Depuis ce moment, le tombeau du B. André fut visité par les pèlerins de toutes les contrées circonvoisines : on s'y rendit même de la France, pour implorer les secours du Seigneur par l'intercession du saint enfant. On croyait que les meurtriers d'André étaient les mêmes que ceux qui, treize ans plus tard, firent subir une mort à peu près semblable à S. Siraéon de Trente. Voyez Pinius 12 julii et Notitias Wilthinenses. Digitized by Google

112 MARTYROLOGE. [12 Juillet.] MARTYROLOGE. À Milan, les saints martyrs Nabor et Félix, qui souffrirent la mort dans la persécution de Maximien. Au monastère de Passignano, près Florence, S. Jean Gualbert, abbé, instituteur de Tordre de Vallombreuse. En l'Ile de Chypre, S. Jason, ancien disciple de Jésus-Christ. A Aquilée, fête de S. Hermagore, disciple de S. Marc évangéliste, et premier évêque de cette ville, qui, pendant qu'il guérissait miraculeusement les malades, qu'il prêchait avec zèle et convertissait les peuples, ayant souffert plusieurs tourmens et ayant eu la tête tranchée, avec son diacre Fortunat, obtint la couronne éternelle. A Lucques en Toscane, S. Paul, qui, ayant été sacré par S. Pierre, premier évêque de cette ville, fut tué au pied du montPise, avec d'autres compagnons, après avoir souffert plusieurs tourmens. Le même jour, mort de S. Procle et S. Hilarion, qui, après avoir souffert de très-cruels tourmens, obtinrent la palme du martyre, sous l'empereur Trajan et le président Maxime. A Lcntini, Ste Epiphane, qui mourut après avoir eu les mamelles coupées, sous l'empereur Dioclétien et le président Tertylle. A Tolède, Ste Marcienne, vierge et martyre, qui obtint sa couronne après avoir été exposée aux bêtes et déchirée par un taureau pour la foi de Jésus-Christ. A Lyon, S. Viventiole, évêque. A Boulogne, S. Paternien, évêque. Saints de France. Près de Fou, au diocèse de Quimper, S. Balley, moine, disciple de S. Guingalois. A Celles en Berry, S. Gouffin, moine, dont le corps est à SaintYsis. Près de Souvigny en Bourbonnais, S. Menou. A Prom en Ardenne, S* Ansbaud, abbé de Saint-Hubert. Autres. A Clysme en Egypte, S. Athanatée, évêque de cette ville. Chez les Grecs, les saints martyrs André le Stratiote, Fausle et Menas. A Césarée, S. Die. Digitized by Google

TREIZIÈME JOUR DE JUILLET. S. EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, ET SES COMPAGNONS, CONFESSEURS SOUS LES VANDALES. Tiré de Victor -de Fite, Hist. persec., Vandal. 1. 2 et 3. Voyez Tillemont, t. 1« ; Ccillier, t. 15, p. 206; Rivet, Hist. lit. de la Fr. t. 3, p. 38; et Ruinart, Commentai*. Hist de perscc. Vandal. ad Calcem Victoria Vitensia, c. 8, p. 493, et not. in Victor, p. 217, etc. L*Alf 5o5. Les provinces romaines de l'Afrique furent long-temps h pljis noble et la plus riche portion de l'Empire. L'ancienne barbarie avait disparu , pour laisser régner les arts , les sciences et la religion. Les principaux habitans du pays étaient tous princes , et semblaient le disputer aux rois en richesses et en magnificence. Mais l'on voit souvent que les villes et les empires ne sont jamais plus près de leur ruine que quand ils sont parvenus au comble de la puissance. Chaque Etat même porte en lui des principes de destruction ; et ces principes, venant h. agir après un certain période, entraînent infailliblement la dissolution du corps politique. La vérité de ces observations se prouve par ce qui arriva sur le déclin de la domination romaine. Les Empereurs, pour sauver l'Italie, qu'ils regardaient comme le cœur de l'Etat, abandonnèrent aux Goths et aux Vandales les extrémités de l'Empire. Ils se trompèrent lorsqu'ils crurent qu'il n'y avait rien à craindre pour l'Afrique. En 428*, sous le règne de Valenûnien III, Genséric, roi des Vandales et des Alains a, qui, 0 Pline et Procope prétendent que les Vandales avaient une origine commune avec les Goths ; mais le contraire a été démontré par le P. Daniel Farlati, dans son Illyricum sacrum, imprimé à Venise en 1763, /. 2, p. 1308 , et par M. Joseph Assémani,/? Calend. de Orig. Slavor. part. 2, c. 6, t. 1, p. 297. La langue, les mœurs et la religion de ces peuples sont entièrement différentes. On prouve par les mêmes raisons qu'ils avaient aussi une origine différente de celle des Slaves , des Huns et des Winldes ou Vénèdes. Les Vējuèdes étaient de la nation des s iimates, et les Slaves et les Huns de la nation des Scythes. Jornandès et Dion Cassius placent les Vandales dans la Germanie, sur les côtes de la mer Baltique, c'est-à-dire dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Prusse et de Poméranie. De là ils s'étendirent jusqu'aux sources de l'Elbe, ou jusqu'aux montagnes de la Silésie. Ils s'avancèrent ve s le Danube, dans le voisinage des Mai romans, sous les règnes d'Antonin, d'Aurélien et de Probus. Au cinquième siècle, ils firent une irruption dans les Gaules. En ayant été repoussés , ils passèrent les Pyrénées avec les Alains, Massagètes d'origine, oui , au rapport d'Aminien-Marceliin , étaient

venus du mont Caucase et d'au-delà du Tanaïs. Vers l'an 400, sous le règne d'Honorius, les Alains s'établirent dans la Lusitanie, et les Vandales, gouvernés par Gundéric, dans la Galicie (qui comprenait ce que nous appelons aujourd'hui la Galice et la vieille Castille), et dans la Bétique,

TOME V. 8 Digitized by Google

114 ». EUGÈNE, ETC. CONFESSEURS. [13 juillet.] depuis peu , s'était établi dans une partie de l'Espagne , passa dans ce pays , et s'empara en fort peu de temps des fertiles provinces qui le composaient. Ce prince, aussi politique que barbare, tint toujours sur pied une armée nombreuse pour rendre inutiles les efforts des Romains , et il étonna le monde par la rapidité de ses conquêtes. Les Vandales, Chrétiens pour la plupart , mais infectés de l'hérésie d'Arius, mirent tout à feu et à sang; ils pillèrent les campagnes et les villes , sans épargner les églises et les monastères; ils condamnèrent deux évêques à être brûlés vifs, et en tourmentèrent cruellement plusieurs autres, pour leur faire livrer les trésors de leurs églises; ils rasèrent les édifices publics de Carthage, et bannirent Quod-Vuk-Deus , évêque de cette ville, avec un grand nombre d'autres Chrétiens. En 441 Genséric permit aux Catholiques, à la prière de l'empereur Valentinien , de choisir un évêque de Carthage. On éleva à cette dignité S. Deo-gratias, qui mourut peu de temps après que 3 ui fut nommée d'eux Vandalicie, et par corruption Andalousie, rayez S. Iaiore et Idace,dans leurs Chroniques; Salvien , /. 7, p. 137; et S. Augustin , Ep. 3, nd Fictiriam Les Vandales furent baptisés dans l'Église catholique vers le temps où ils passèrent le Rhin ; mais ils tombèrent depuis dans l'arianisme; ce qui tint peut-être de quelque alliance avec les Goths, infectés des erreurs d'Arius, et de leur haine contre les Romains, idace dit qu'on attribuait communément leur perversion au roi Genséric, qui, en 428, succéda à Gundéric son père, et qui fut un prince fort versé dans la science de la guerre et de la politique. Le comte Boniface, lieutenant d'Afrique, voyant sa vie menacée par Aëtius, maître de la milice , qui gouvernait pour l'impératrice Placidie , régente du jeune Valentinien son fils, invita les Vandales d'Espagne à venir à son secours. Genséric, à la tête d'une armée puissante, passa le détroit au mois de mai de l'année 429, et fondit sur les Romains, quoique Boniface fût alors rentré dans le devoir. Il tint Hippone assiégée durant quatorze mois ; la famine l'obligea de se retirer; mais il revint peu de temps après, et prit la ville, l'une des plus fortes du pays. L'empereur Valentinien lui céda par un traité, en 435, toutes les conquêtes qu'il avait faites en Afrique. Les Vandales rompirent bientôt la trêve dont on était convenu ; ils s'emparèrent de Carthage en 439, et chassèrent d'Afrique tous les Romains. L'impératrice Eudoxie les ayant appelés dans l'Occident en 455, pour venger sur Maxime l'assassinat de Valentinien, ils prirent Rome, qu'ils pillèrent durant quinze

jours; et quoique cette ville eût été dépouillée de ses richesses par les Goths en 400, sous le règne d'Honorius, ils y trouvèrent encore de quoi faire un butin immense. Ils enlevèrent entre autres choses tout ce qu'il y avait d'or et de cuivre dans le Capitole, avec les vases sacrés du temple des Juifs, que Titc avait fait apporter de Jérusalem. Lorsque Justinien eut recouvré l'Afrique, ces vases furent transportés à Constantinople, et de là à Jérusalem, où on les déposa dans des églises. Nous apprenons ces particularités de Procope. Rome fut encore pillée deux fois par Totila, savoir, dans les années 546 et 549. Les Vandales, par leurs transmigrations en Espagne et en Afrique, cessèrent bientôt , au rapport de Jornandès et de Procope, d'être un peuple de Germanie. Euric, roi des Visigoths établis en Languedoc, étant tombé sur l'Espagne en 468, s'empara de tout ce que les Romains y possédaient, ainsi que de toutes les provinces conquises par les Vandales. L'on ne parla plus de ces derniers, qui avaient fait si long-temps un peuple redoutable , après que Justinien eut anéanti leur puissance en Afrique. Cependant Frédéric, premier roi de Prusse, en 1701, affecta de prendre quelque temps le titre de roi des Vandales. La cavalerie de ces anciens peuples se servait de la lance et de l'épée, et ne pouvait combattre de loin. Leurs archers étaient mal disciplinés, et se battaient à pied comme les Goths. Voyez Procope. Digitized by Google

S, EUGENE, ETC. fIONFBSSEURS, [13 juillet] u5 les Vandales furent revenus du pillage de Rome. La persécution s'étant rallumée avec une nouvelle fureur, un grand nombre de Chrétiens furent tourmentés pour la foi, et plusieurs reçurent la couronne du martyre. Les Ariens, par un sacrilège qui n'avait jamais eu d'exemple, se firent des chemises et des haut-de-chausses avec les linges et les ornemens qui servaient à l'autel; et à Tinu* zude, ils marchèrent sur le corps et le sang de Jésus-Christ, qu'ils avaient jetés par terre a. Les Catholiques ayant été déclarés inhabiles à posséder aucune charge dans l'Etat, Armogaste, qui occupait une place considérable de la maison de Théodoric, fils du roi, se vit condamné à garder les troupeaux. Hunéric, successeur de Genséric, fut encore plus cruel que son père envers les orthodoxes. Il y avait vingt-quatre ans que l'église de Carthage était sans pasteur. Hunéric permit aux Catholiques, en 481, de se nommer un évêque, mais ce fut à certaines conditions. Eugène, citoyen de Carthage, homme singulièrement estimé pour son savoir, sa piété, son zèle et sa prudence, fut élu d'une voix unanime! Sa conduite dans l'épiscopat le fit respecter même des hérétiques; pour les orthodoxes, ils l'aimaient au point qu'ils se seraient estimés heureux de pouvoir donner leur vie pour lui. Ses aumônes étaient immenses, eu égard à la modicité de son revenu. Il trouvait dans les cœurs de ses diocésains des ressources assurées contre la misère des indigens; d'ailleurs il se refusait presque tout à lui-même, pour avoir de quoi assister les pauvres. Quand on lui représentait qu'il devait réserver quelque chose pour ses propres besoins, il avait coutume de faire cette réponse: « Le bon pasteur - devant donner sa vie pour son troupeau, serais-je excusable de » m'inquiéter de ce qui concerne mon corps?» Il jeûnait tous les jours, et ne faisait qu'un léger repas sur le soir. Les sentimens d'estime que les Ariens avaient eus d'abord pour lui ne durèrent pas toujours; ils furent remplacés par des sentimens de haine et de jalousie. Le roi lui envoya dire qu'il lui défendait de s'asseoir sur le trône épiscopal, de prêcher le peuple, et d'admettre dans sa chapelle aucun des Vandales, parmi lesquels il y en avait plusieurs de Catholiques. Le saint fit une réponse conforme à la dignité de son caractère, et dit, à l'occasion du troisième article de la défense, que Dieu lui commandait de ne point fermer la porte de l'église à ceux qui désiraient l'y servir. Hunéric, furieux de cette réponse, persécuta les orthodoxes de a Tinuzndte, t empare quo sacramenta Dei populo porrigebantur, introeunt cum furore {Ariam) corpus Ckristi et

sanguinem pavimento sparserunt. et illud polluas pedibus calcmerunt. S.
Vict. Vitens, 1. 1 , p. 17. 8. Digitized by Google

116 S. EUGÈNE, ETC. CONFESSEURS. [II juillet.] mille manières différentes, et surtout les Vandales qui professaient la vraie foi. Il fit mettre des gardes aux portes des églises. Quand ceux-ci voyaient entrer un homme ou une femme habillés en Vandales, ils les tiraient violemment avec des bâtons dentelés dont ils leur entortillaient les cheveux, et leur arrachaient ainsi avec les cheveux la peau de la tête. Quelques-uns perdirent les yeux, et d'autres la vie; mais plusieurs vécurent encore longtemps après. On promena dans les rues des femmes avec leur tête écorchée, pour intimider ceux du peuple qui seraient tentés de les imiter. Cette conduite barbare des Ariens ne réussit pourtant point; il n'y eut pas un seul Catholique qui abandonnât sa religion. Hunéric défendit ensuite de donner des gages et des vivres aux officiers de la cour qui tenaient pour la doctrine de l'Eglise, et voulut qu'ils fussent employés aux travaux de la campagne. Il défendit de plus d'admettre aux charges publiques quiconque ne serait pas Arien. Sa haine pour les Vandales orthodoxes ne se borna pas là; il les chassa de leurs maisons, les dépouilla de leurs biens, et les envoya en Sicile. La persécution devint bientôt générale, et tomba sur tous les Catholiques indistinctement. Un nouvel orage grondait chaque jour sur leur tête, par la multiplicité des édits qui se succédaient les uns aux autres. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent cruellement tourmentées, et il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres et les laïques distingués qui furent bannis étaient au nombre de quatre mille neuf cent soixant-seize. On les envoya tous dans un désert où ils n'eurent que de l'orge pour se nourrir. Le désert était rempli de scorpions et de serpens venimeux; mais ces animaux notèrent la vie à aucun des serviteurs de Dieu. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfans dans leurs bras; puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes: « A qui nous laissez-vous en courant au martyre? Qui » baptisera nos enfans? qui nous donnera la pénitence? qui nous » délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation? qui » nous enterrera après la mort? qui offrira le divin sacrifice avec » les cérémonies ordinaires? Que ne nous est-il permis d'aller avec » vous a \ » Eugène ne fut point enveloppé dans cette première proscription. Qui nobis pœnitentiœ munus collât uri sunt, et reconciliationis indulgentid obstriptos peccatorum vinculis soluturi? A qui

bus di virus sacrificais ri tus est exkibendttts cemsuetttts? Fobiscum et nos
libeat pergere, si liceret. S. Victor Vit. 1 2, p.33. Digitized by Google

S. EUGÈNE, BTC. CONFESSEURS. [13 juillet.] ir tion; ce qui vint peut-être d'un reste d'égards que l'on avait pour les habitans de la capitale. Mais au mois de mai de l'année 483 , le roi lui fit dire que sa volonté était que les Catholiques , qu'il appelait Homooousiens , eussent à Carthage, le premier de février, une conférence avec les évêques ariens. Le saint, voyant que les ennemis de la foi seraient juges et parties, répondit que comme il s'agissait de la cause commune de toutes les églises, on devait consulter et inviter à la conférence celles d'outre-mer , et principalement l'Eglise romaine, qui est le chef de toutes les autres *. Ce fut vers ce temps-là qu'un aveugle, nommé Félix, vint trouver Eugène, et le pria de lui rendre la vue, disant qu'il ne s'adressait à lui qu'en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Le saint évêque s'excusa d'abord, et allégua pour raison qu'un pécheur comme lui n'était pas fait pour opérer un miracle. A la fin cependant il fut obligé de se rendre. Après la bénédiction des fonts baptismaux, qui se faisait le jour de l'Épiphanie, il dit à l'aveugle : « Je vous ai déjà dit que je suis un pécheur et le dernier de tous » les hommes^ mais je prie Dieu de vous traiter selon votre foi, » et de vous rendre la vue. » En même temps il forma le signe de la croix sur ses yeux, et cet homme vit parfaitement. Toute la ville fut témoin de ce triomphe que la foi venait de remporter sur l'hérésie. Le roi envoya chercher Félix pour s'assurer du fait ; et il examina toutes les circonstances du miracle, qui lui parut si évident , qu'il ne lui fut pas possible de le révoquer en doute. Mais les évêques ariens tâchèrent de lui persuader qu'Eugène avait eu recours à la magie Cependant on ouvrit la conférence qui avait été indiquée pour le premier jour de février. Les Catholiques en nommèrent dix d'entre eux pour parler au nom des autres. Cyrila , patriarche des Ariens, s'assit sur un trône. Les orthodoxes, qui étaient debout, demandèrent qu'il y eût des commissaires chargés d'écrire ce qui se dirait de part et d'autre. Sur la réponse qu'on leur fit que Cyrila exercerait cette fonction , ils demandèrent de nouveau par quelle autorité Cyrila s'attribuait le rang et la juridiction de patriarche. Les Ariens , qui n'avaient rien à dire , remplirent de tumulte le lieu de l'assemblée, et obtinrent un ordre qui les autorisait à donner cent coups de bâton à tous les laïques catholiques qui étaient présens. Ensuite Cyrila chercha divers prétextes pour empêcher que la conférence n'eût lieu, 3
Scribam ego fratribus meis ut ventant coepiscopi mei, qui vobis nobiscum fidem communem nostram valeant demonstrare, et præcipue Eoclesia

Romana, quæ caput est omnium Ecclesiarum. Victor Vit. 1. 2, p. 38. ♦
Digitized by Google

118 S. EUGÈNE^ ETC. CONFESSEURS. [13 juillet.] Cependant les Catholiques présentèrent une confession de foi par écrit. Elle était divisée en deux parties. La première, qui établissait par l'Ecriture la consubstantialité du Fils de Dieu, compose tout le troisième livre de l'Histoire de Victor de Vite. Nous n'avons plus la seconde, qui confirmait la même doctrine par les écrits des Pères. Il paraît que cette confession fut dressée par S. Eugène : du moins Gennade lui attribue une confession de foi contre les Ariens a. Quand on en eut fait la lecture , les Ariens trouvèrent mauvais que les orthodoxes prissent le nom de Catholiques, quoiqu'il leur fût donné universellement, même par les hérétiques , comme S. Augustin l'observait quelque temps auparavant. A la fin, les ennemis de l'Eglise prévalurent, et Ton rompit tout-à-coup la conférence. Le 25 de février de la même année 384> le roi, par un édit qu'il méditait depuis long-temps, ordonna une persécution générale. On chassa les ecclésiastiques des villes, et on leur défendit d'exercer aucune fonction dans le pays. Tous les Catholiques furent déclarés inhabiles à hériter et à disposer de leurs biens, de quelque nature qu'ils fussent. Les bourreaux qu'on envoya de tous côtés tourmentèrent plusieurs orthodoxes de la manière la plus barbare, et en mirent à mort un grand nombre. Une femme, nommée Denyse, avait été cruellement traitée, et sa patience n'avait pas peu contribué à soutenir les autres fidèles. Toute son inquiétude était que Majoric, son fils, jeune et d'une complexion délicate, ne se laissât ébranler. SVtant aperçue qu'il tremblait à la vue des tourmens qu'il allait endurer: « Mon fils, lui dit-elle, en jetant » sur lui un regard sévère, souviens-toi que nous avons été bap» tisés au nom de la Trinité, dans le sein de l'Eglise notre mère. » Le jeune homme, encouragé par ces paroles, souffrit le martyre avec une constance admirable. Sa mère l'enterra dans sa propre maison, afin de pouvoir offrir tous les jours sur son tombeau des prières à la sainte Trinité, et de se fortifier par l'espérance de lui être réunie au dernier jour. Sa sœur Dative, et le médecin Emilius, son parent, eurent, ainsi que beaucoup d'autres, le bonheur de donner aussi leur vie pour la foi. A Typase, dans la Mauritanie Césarienne, on arrêta plusieurs Catholiques qui avaient assisté à la célébration des divins mystères, dans une maison particulière, et on leur coupa, par ordre du roi, la langue, avec la main droite, ce qui ne les empêcha pas a Dans cette confession de foi, les Catholiques en appellent h la tradition de l'Eglise universelle. Hoc est fidts nostra, evançetieis et

apostolicis tractatibus atque auctoritate firmata et omnium fidei in
mundo sitae Catholicarum Ecclesiarum societate fundata, in qua nos per
gratiam Dei omnipotentis permanere usque ad finem vitae hujus confidimus.
Victor. Vit. 1. 3, p. C2. * Digitized by Google

S. EUGÈNE, ETC. CONFESSEURS, [13 juillet] 119 de parler aussi bien qu'auparavant. La vérité de ce miracle est attestée par Victor de Vite, qui en avait été témoin oculaire Parmi ces Catholiques , était un sous-diacre nommé Réparât. Il vivait à la cour de Gonstantinople dans le temps que Victor écrivait son Histoire, et il y était singulièrement estimé de l'empereur Zénon et de l'Impératrice. Quoiqu'il n'eût plus de langue, et qu'on la lui eût coupée jusqu'à la racine, il parlait fort distinctement et même avec grâce. Enée de Gaze, philosophe platonicien, qui écrivait en 533, et qui était pour lors à (Gonstantinople, dit 2 qu'il avait vu et entendu parler facilement ces Catholiques auxquels on avait coupé la langue ; il ajoute que ne pouvant s'en rapporter à ses oreilles, il leur avait fait ouvrir la bouche, et qu'il avait remarqué que leur langue était arrachée jusqu'à la racine; en sorte qu'il s'étonnait moins de ce qu'ils parlaient, que de ce qu'ils n'étaient pas morts de ce supplice. Procope, qui (lorissait peu de temps après, dit aussi 8 qu'il avait vu les mêmes personnes à Constantinopê, et qu'il les avait entendues parler aussi librement que si elles avaient encore leurs langues. Il assure que deux de ces Catholiques étant tombés dans un péché d'impureté, perdirent l'usage de la parole dont ils avaient joui jusque là*. Hunéric déchargea le poids de sa fureur sur beaucoup d'autres fidèles, et principalement sur les Vandales qui avaient abjuré l'arianisme. Les rues de Carthage n'offraient partout que de tristes spectacles de sa cruauté. On voyait partout des hommes sans mains, sans yeux, sans nez ou sans oreilles; d'autres avaient la tête enfoncée dans les épaules, pour avoir été suspendus en l'air par les mains au haut des maisons, où ils servaient de jouets aux barbares. Plus de quatre cent soixante évêques furent amenés à Carthage, Quatre-vingt-huit d'entre eux moururent des tourmens qu'on leur fit souffrir; quelques-uns recouvrèrent leur liberté, et les autres furent bannis. On comptait parmi ces derniers S. Eugène, auquel on ne permit pas même de dire adieu à ses amis. Mais il trouva le moyen d'écrire à son troupeau une lettre qui nous a été conservée par S. Grégoire de Tours⁴. Il s'y exprime ainsi, en adressant la parole à ses diocésains : « Je vous demande avec larmes, je » vous exhorte, je vous conjure, par le redoutable jour du juge» ment, et par la lumière formidable de l'avènement de Jésus¹ L. 5, » 76. 3 De Belto Vandal. I. f , c. 8. 9 Pial ae animarum immortalitate et * Hist. Franc. 1. 2, p. 46. corporis Résurrection e, p. 415. <* Voyez sur le miracle dont nous venons de donner l'histoire, le liirc intitulé: la Religion chrétienne

prouvée par un seul fait, à Villtfranche-Jic-Rouergiie, chez Vedeilhié.età
Paris, chez Barbon, 1766. Cet ouvrage est digne de l'accueil que lui a fait le
public.

iao S. EUGÈNE, ETC. CONFESSEURS. [13 juillet..? » Christ, de rester fermes dans la profession de la foi catholique... » Conservez la grâce d'un seul baptême et l'onction du chrême. » Que personne d'entre vous ne souffre qu'on le rebaptise. » Il parlait de la sorte, parce que les Ariens d'Afrique, semblables aux Donatistes, rebaptisaient ceux qui embrassaient leur secte. Il protesta aux fidèles qu'en cas qu'ils soient inébranlables, l'éloignement ni la mort ne l'empêcheront point de leur être uni en esprit ; mais qu'il sera innocent du sang de ceux qui périront, et que sa lettre sera lue contre eux devant le tribunal de Jésus-Christ. « Si je retourne à Carthage, ajoute-t-il, je vous verrai en cette vie; » si je n'y retourne pas, je vous verrai en l'autre. Priez pour nous, » et jeûnez, parce que le jeûne et l'aumône ont toujours fléchi la » miséricorde de Dieu. Mais souvenez- vous surtout qu'il est écrit » que nous ne devons pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que » le corps a. » S. Eugène fut conduit dans une contrée déserte de la province de Tripoli, et confié à la garde d'Antoine, évêque arien, homme barbare qui le traita avec la dernière indignité. Il ajoutait à ses souffrances des austérités volontaires, portait un rude cilice, couchait sur la terre nue, et passait en prières une partie considérable de la nuit. Etant tombé malade, Antoine l'obligeait à prendre des choses entièrement contraires à sa maladie. Il guérit cependant par une protection spéciale de Dieu. Tous les évêques ariens devinrent de cruels persécuteurs. Ils parcouraient les villes et les provinces, laissaient partout des traces de leur barbarie, employaient la violence pour rebaptiser les Catholiques, et leur faisaient souffrir mille sortes de mauvais traitemens , sans distinction d'âge ou de sexe. Les apostats, surtout , se signalaient par leur inhumanité envers les orthodoxes. Elpidophore, l'un d'entre eux, fut établi juge à Carthage. On conduisit devant lui le diacre Muritta, qui autrefois avait été présent à la cérémonie de son baptême. Lorsqu'on commençait à le dépouiller pour le tourmenter, il tira tout-à-coup l'habit blanc ■ dont il avait couvert Elpidophore au sortir des fonts; puis, le montrant à toute l'assemblée, il dit à l'apostat, qui était assis comme son • a Nous avons, ap. Butnarf, But. persecuf. Vand.> le catalogue de tous les évêques des provinces d'Afrique qui vinrent à la conférence, et qui furent envoyés en exil. Cinquante-quatre étaient de la province consulaire ; cent vingt-cinq de Numidic; cent sept de la byzacène; cent vingt de la Mauritanie Césarienne; quarante-quatre de la province de Sitifl ; cinq de celle de Tripoli ; dix , tant

de Sardaigne que dcdifférens autres lieux : ce qui fait en tout quatre cent soixantequatre évêques. Quatre-vingt-huit moururent à Carthage de leurs tourmens ; vingt-huit recouvrèrent leur liberté par 1« fuite ; quarante-six furent bannis dans !'ile de Corse, et trois cent trois dans d'autres lieux. * Chrismale. Cet habit était l'emblème de l'innocence que Ton recevait dans le baptême, et que l'on s'engageait à conserver sans tache. Digitized by Google

8* EUGÈNE, ETC. CONFESSEURS. [13 juillet.] 121 juge : « Ce vêtement t'accusera devant Dieu quand il viendra juger » les hommes. Je l'ai gardé pour servir de témoignage de l'apostasie > qui te précipitera dans l'abîme de soufre. Ces linges, qui t'ont » environné lorsque tu es sorti pur des eaux du baptême, redou» bleront ton supplice quand tu seras enseveli dans les flammes » éternelles fl. » Hunéric, qui avait persécuté l'Eglise avec tant de cruauté, périt misérablement au mois de décembre de l'année \4%4> après avoir régné huit ans. Son fils Hildéric ne lui succéda point, comme il l'avait vivement désiré. Mais il eut pour successeur son neveu Gontamond, que la maturité de son âge rendait plus propre à porter le poids de la couronne. En 488 > ce prince rappela S. Eugène à Carthage, et fit rouvrir, à sa prière, les églises des Catholiques. Il permit aussi aux prêtres de revenir du lieu de leur exil. Gontamond étant mort en 496, son frère Trasimond monta sur le trône. C'est celui dont nous avons parlé dans la Vie de S. Fulgence. Ce prince affecta souvent de se couvrir du voile de la modération. Quelquefois, il est vrai, il paraissait protéger la bonne cause, mais dans d'autres occasions il employait tout son pouvoir •Hœcsunt Unteamina quœte accusabunt, eum majestas vénerie judicantis. Custodiuntur diligentid med ad testimonium tuœ perditionis. Hœc te immaculatum cinxerunt de fonte surgentem ; hœc te acrius persequentur, Jlummantem gehennam cam cœperis possidere. Victor. Vit. 1. S, p. 78. Ce que nous venons de rapporter est tiré de Victor, évêque de Vite dans la ByMcène. Ce saint é?èque ay? nt été banni pour la foi en 487, par le roi Hunéric, se retira à Constantinople. On croit communément que ce fut dans cette ville qu'il écrivit l'Histoire de la persécution des Vandales, qui est divisée en cinq livres. 11 1> finit par une prière aux anges et aux saints, qui est conçue en ces termes : • Secourez-nous, anges de mon Dieu. Abaissez vos regards sur l'Afrique, où il y » eu si long-temps un grand nombre d'églises florissantes, et qui maintenant est •dans un état de tristesse et de désolation. Intercédez pour nous, illustres pa» niarches, saints prophètes, apôtres de Jésus-Christ ; et vous surtout, bienheu»reux Pierre, pourquoi semblcz-vous garder le silence, tandis que vos brebis » sont dans la peine et l'affliction ? Grand Paul , docteur des Gentils f voyez ce » que font les Ariens, et l'état de souffrance où ils ont réduit vos enfans, etc. » Awsle% angeli Dei, et videte Africain totam, dudum tantarum ecclesiarum cuttisfultam, nunc ab omnibus désola ta m , sedentem viduam et abjectam.. ..' ütprccamini, patrtarchœ ; orate, sancti

prophetæ ; estote, apostoli , suffragatores ejus. Præcipuè tu, Petre, quare sites pro ox'ibus tuisP... ru, sancte Paule, Gentilium magister, cognosce quid Vandali faciunt Ariani, et filii tui genuit lugendo captivi. Hist. persec. Vandal. sub finem. L'histoire de S. Victor est écrite avec esprit ; le style en est correct, simple, et attache singulièrement le lecteur. Le sel de la satire y est mêlé avec beaucoup d'adresse. On y trouve les exemples et les sentimens de la plus héroïque piété. S. Victor florissait au milieu du cinquième siècle. On ignore l'année et le lieu de sa mort. Il est honoré comme confesseur dans le Martyrologe romain, sous le 23 d'août. Il y a eu plusieurs éditions de l'Histoire de la persécution des Vandales. La première de toutes est celle qui fut donnée à Baie en 1535, par Bèatus-Rhénanus. Le P. Chifflet en donna une à Dijon en 1664; mais la plus complète est celle de D- Ruinart , qui parut à Paris en 1694 , in-8°. Arnauld d'Andilly a traduit en français l'Histoire de la persécution des Vandales. Il y a aussi une traduction anglaise du même ouvrage qui parut en 1605. Digitized by Google

122 8. EUGÈNE, BTC. CONFESSEURS. [13 juillet.] pour l'opprimer. Ces variations montrèrent assez qu'il n'y avait point de sincérité dans sa conduite. Aussi ne mérita-t-il jamais de parvenir à une entière connaissance de la vérité. Il persécuta ceux qui combattaient pour la défendre, et ce fut par son ordre que les juges condamnèrent Eugène, Longin et Vindémial, évêque de Capse en Afrique, à perdre la tête Vindémial mourut par le glaive. S. Eugène fut conduit au lieu du supplice, ne cessant de protester qu'il aimait mieux perdre la vie que d'abandonner la foi de l'Eglise. On le ramena cependant à Carthage, d'où on le bannit en Languedoc, pays alors soumis à Alaric, roi des Visigoths, qui était aussi Arien. Il mourut le 13 juillet 505, dans un monastère qu'il avait fait bâtir à Viance près d'Albi, lequel a pris depuis le nom du saint martyr Amarand, enterré dans ce lieu. Hildéric, roi des Vandales, rappela les évêques exilés qui vivaient encore. Mais la paix ne fut parfaitement rendue à l'Eglise qu'en 534, lorsque Bélisaire, général des Romains, eut défait Gélimer, dernier roi des Vandales d'Afrique, et l'eut envoyé prisonnier à Constantinople Les saints aimaient mieux se voir dépouillés de tous leurs biens temporels, et souffrir même la mort, que de perdre le précieux trésor de la foi. La foi est une lumière surnaturelle que Dieu nous communique², et qui, semblable à cette colonne de feu qui conduisait les Israélites dans le désert, dissipe les ténèbres qui dérobent la vue du chemin par lequel nous devons marcher pour parvenir à la félicité. Elle est la semence, ou plutôt la racine de la vie spirituelle, et le principe de toute vertu méritoire du ciel. « Oui, dit S. Ambroise ³, elle est le fondement de toutes les ver» tus. O foi, s'écrie-t-il dans un autre endroit⁴, ô foi plus riche » que tous les trésors, plus efficace et plus souveraine que tous » les remèdes ! » * S. Grégor. Turon. I. de Glor. Confess. * In Ps. 40. c. 13 4 L. 3 de rirg. Vid. S. August. Serm. 3 * 2 Petr. 1, 9. de femp. a Les provinces que les Romains possédaient en Afrique retombèrent dans les ténèbres de la barbarie et de l'infidélité, par la conquête qu'en firent en 668 les Sarrasins de la Syrie et de l'Arabie. Ces peuples prirent Syracuse l'année suivante, et fondèrent un royaume dans la Sicile et dans une partie de l'Italie. En 707, ils s'établirent en Espagne. Muhavia , général du sultan Omar, défit, en 632, Hormisdas Cesdegiro , roi de Perse, et fit passer cette monarchie aux Sarrasins, de la branche des Artaxercides. Omar, dont nous venons de parler, s'empara de l'Egypte en 636. Il fut le second calife après Mahomet , et le successeur d'Abubeker.

Depuis ce temps-là les califes de Babylone ou de Bagdat furent maîtres de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte. Malgré les révolutions arrivées dans ce pays, le mahométisme s'y est toujours maintenu. Les Mahométans d'Egypte secouèrent le joug des califes de Bagdat , et établirent leurs propres califes au Caire en 870. Les Maures d'Afrique leur furent soumis jusqu'au temps où les Turcs se rendirent maîtres de l'Egypte. Digitized by Google

S. ANACLET, TAPE ET MARTYR. [13 juillet.] 123 Mais notre foi ne peut être véritable, si elle ne renferme trois conditions : i° 11 faut qu'elle exclue tous les doutes, qu'elle soit ferme et courageuse, qu'elle nous fasse affronter les dangers, les tourmens, la mort même. C'était une pareille foi qui remplissait les martyrs de joie au milieu des plus terribles épreuves, et qui leur inspirait assez de force pour triompher des glaives et des flammes !. a° Elle doit être entière. Refuser de croire un seul des articles qu'elle nous propose, c'est renverser toute son économie ; par là on rejette le fondement sur lequel elle s'appuie, l'autorité de la révélation divine. «0 vous, dit S. Augustin, qui admettez et » rejetez ce qui vous plaît, vous ne vous en rapportez qu'aux lumières de votre esprit ; mais vous ne croyez pas l'Evangile. » 3° Notre foi doit être active, animée par la charité, féconde en bonnes œuvres. Une foi morte et stérile est comparée par S. Jacques à un corps sans âme; c'est la foi des démons, qui croient et qui tremblent. Quelle activité n'y avait-il pas dans la foi des saints! De là ces éminentes vertus que nous admirons en eux. Ayons donc soin de nourrir et de cultiver cette précieuse semence. S. ANACLET, PAPE ET MARTYR. Nous n'avons aucuns détails sur la vie de ce saint pape. Il fut le successeur de S. Clément, et gouverna l'Eglise neuf ans et trois mois, selon le Pontifical de Libère, et un registre manuscrit fort ancien, qui se garde dans la bibliothèque du Vatican. Mais quelques Pontificaux modernes le font siéger douze ans et trois mois. Il peut être arrivé, suivant Berti, qu'il ait gouverné comme vicaire pendant les trois années que S. Clément passa en exil «. Il vit avec ' Hebr.X, 34; XI, 37. " On ne peut déterminer avec aucune certitude de combien d'années fut le pontificat de plusieurs des papes qui siégèrent avant Victor, qu'on plaça sur la chaire de S. Pierre en 200. La difficulté vient, et des fautes qui se sont glissées dans les Mss. des Pontificaux des siècles postérieurs , et des différences sensibles qui s'y rencontrent {Fayez Pagi, les Rollandistes, Tillemont, Orsi, Berti, etc.). S. Pierre siégea vingt-cinq ans ; S. Lin paraît avoir gouverné l'Eglise environ onze ans, S. Clet douze ans, S. Clément environ onze ans, S. Anaclet neuf ans , étant mort vers l'an 109. Suivant la tradition et les registres de l'Eglise romaine , Clet et Anaclet ont été deux papes différens*. C'est ce qui se prouve par le calendrier de Libère et par d'anciennes listes des premiers papes, que citent Schelstraste, Diss. 2 Antiq. ecclésiast. c.2f et les Bollandistes sous le 26 d'avril ; par l'ancien poème qui se trouve parmi les OEuvres de Tertullicien, et qui fut écrit vers le

temps où vivait ce Père ; par les anciens Antiphonaires de l'église du Vatican, que le cardinal Tomasi a publiés; par l'ancien Martyrologe qui porte le nom de S. Jérôme, et que Florentin us a fait imprimer à Lucques. Adon, Usuard et d'autres martyrologistes ont luivi des autorités si dignes de faire impression sur des esprits raisonnables. U'S

124 S. TURIAF, ÉVÊQUE. [13 juillet.] la plus sensible douleur les ravages que causait dans le troupeau de Jésus-Christ la troisième persécution, que Trajan, pour lors en Orient, excita contre l'Eglise en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces temps orageux. Des Martyrologes très-anciens lui donnent le titre de martyr. S. TURIAF, ÉVÊQUE DE DOL EIV BRETAGNE. S. Turiaf * naquit au diocèse de Vannes, dans le voisinage de l'abbaye de Ballon, près de laquelle Charles le Chauve fut défait par les Bretons en 845 Etant allé à Dol dès sa jeunesse, il y fut élevé dans la piété et les sciences par S. Thiarmail, qui était tout à la fois abbé de Saint-Samson et évêque de Dol. Ce prélat, après lui avoir conféré les ordres, l'établit son vicaire et son chorévêque. S. Thiarmail étant mort vers Tan 733, S. Turiaf fut placé sur son siège, et se rendit singulièrement recommandable par sa pénitence, son zèle, sa charité, sa ferveur dans la prière, et sa fermeté à maintenir la discipline. Il donna dans une occasion une preuve non équivoque de cette dernière vertu. Un seigneur puissant, nommé Rivallon, avait commis plusieurs actes de violence. L'évêque de Dol alla le trouver, et lui fit sentir avec force l'énormité de ses crimes. Il en vint même jusqu'à lui imposer la pénitence canonique. Rivallon se soumit humblement, répara toutes ses injustices, et s'assujettit aux différentes satisfactions qu'on exigea de lui. S. Turiaf mourut le 13 juillet, et la plus commune opinion est que ce fut en 749. Durant les incursions des Normands, ses reliques, qui étaient à Saint-Leufroi, au diocèse d'Evreux, furent transportées dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On lit dans le nouveau Bréviaire de Paris que leur vertu a quelquefois miraculeusement éteint des incendies. Nous avons une Vie de S. Turiaf, qui a été écrite dans le dixième siècle. Mais ce n'est qu'un éloge où règne la confusion, et qui est plus rempli de prodiges que de faits. Les Bollandistes ont publié cet ouvrage avec des notes qui valent infiniment mieux que le texte. Pontificaux disent de Clet qu'il était Romain de naissance, et d'Anaclet, qu'il était Grec ehié a AUièues. «Ondit encore S. Turiave et S. Thivis/an. On l'appelle en latin Thuriavus* l> 11 parait que l'abbaye fut détruite durant la guerre dont il est ici question. Digitized by Google

LE B. JACQUES DE VORAGINE. [13 juillet.] 125 Voyez aussi Barrali, Chron, Lirin. L 2,/? 186 ; et Lobineau, Vies des SS. de Bret.p. 177

LE B. JACQUES DE VORAGINE, ARCHEVÊQUE DE GENES. l'an 1298. Ce bienheureux personnage embrassa fort jeune l'institut de Saint-Dominique, et fit de rapides progrès dans la science des saints. Ayant été élevé au sacerdoce, il annonça avec succès la parole de Dieu, et opéra un grand nombre de conversions. Ses historiens rapportent qu'il traduisit en langue italienne toute l'Ecriture sainte. Ce travail lui valut les suffrages de tout le monde. Il fut nommé en 1267 provincial de son ordre dans la Lombardie, et déploya beaucoup de zèle pour maintenir la régularité et la discipline. Elevé en 1292 sur le siège métropolitain de Gênes par le pape Nicolas IV, il fut assez heureux de terminer les longues et funestes divisions qui existaient depuis cinquante ans parmi les habitans de sa ville épiscopale, et fit dans cette occasion preuve de beaucoup de tact et d'une profonde connaissance du cœur humain. Il ne se contenta pas d'imiter les saints, mais il en recueillit les Actes et les publia sous le nom de Légende dorée, ouvrage qui manque de critique et qui contient une foule de faits qui ne reposent sur aucune certitude historique. Il est auteur de sermons estimés dans le temps, d'un traité sur les cas de conscience, d'une chronique de Gênes, d'une histoire des archevêques ses prédécesseurs, et de plusieurs autres ouvrages. Il tint en 1293 un concile des évêques de sa province, et fit preuve de grands talens pour l'administration. Vivant de privations et se contentant de peu, il versa dans le sein des pauvres d'immenses charités, surtout pendant une famine qui affligea son diocèse. On peut dire qu'il fut un grand homme et un saint prélat tout occupé de la gloire de Dieu et du salut de son prochain. Il fut enlevé à son troupeau à l'âge de soixante-huit ans, après sept ans d'un glorieux épiscopat, en 1298. Le pape Pie VII a confirmé en 1816 le culte qu'on lui rendait de temps immémorial, et le titre de bienheureux que l'église de Gênes lui a maintenu. Le même pape a confirmé le culte des personnages suivans, appartenant à l'ordre de Saint-Dominique. Digitized by Google

116 MARTYROLOGE. [13 juillet.] Simon Ballachi, qui descendait d'une noble famille d'Italie, et qui se sanctifia au couvent de K i mini par son extrême humilité et ses austérités. On célèbre sa fête le 3 novembre. Il mourut en Pierre de Caputio mourut à Cortone en 1445> après avoir édifié le pays par la pratique des plus grandes vertus. On célèbre sa fête le 11 octobre. Antoine de l'Eglise, homme très-versé dans les sciences théologiques et prédicateur célèbre, édifia successivement les monastères de Côme, de Savone, de Florence et de Bologne dont il fut supérieur. Il mourut en odeur de sainteté en 1450. On fait sa fête le 28 juillet. Catherine Mathéi entra dans le tiers-ordre de Saint-Dominique, et imita les vertus de Ste Catherine de Sienne : elle mourut à la suite d'une douloureuse maladie en 1547 à Carmagnole. On l'honore le 5 septembre. Voyez YHtst. des hommes illustres de V ordre de Saint-Dominique par le P. Tournon, t 1.

MARTYROLOGE. A Rome, S. Anaclet, pape et martyr, qui, gouvernant l'Eglise de Dieu après S. Clément, l'illustra par un glorieux martyre. Le même jour, S. Joël et S. Esdras, prophètes. En Macédoine, S. Silas, qui, étant un des premiers frères, et ayant été destiné par les apôtres pour la mission des églises des Gentils, avec S. Paul et S. Barnabe, rempli de la grâce de Dieu, s'acquitta avec un zèle persévérant du devoir de la prédication; et, glorifiant Dieu dans ses souffrances, à la fin reposa en paix. En Macédoine encore, S. Sérapion, martyr, qui, sous l'empereur Sévère et le président Aquila, obtint sa couronne par le supplice du feu. En l'Ile de Chio, Ste Myrope, martyre, qui, sous l'empereur Dèce et le président Numérien, ayant été assommée de coups de bâton, rendit son âme au Seigneur. En Afrique, les saints confesseurs Eugène, évêque de Carthage, illustre par sa foi et ses vertus, et tout le clergé de la même église, composé d'environ cinq cents personnes, ou plus, parmi lesquelles il y avait plusieurs lecteurs encore enfans, qui tous, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunneric, ayant été déchirés de coups de fouet et éprouvés par la faim, souffrirent, dans la joie dii Seigneur, les rigueurs d'un cruel exil. Les plus considérables entre eux étaient aussi l'archidiacre nommé Salulaire, et Muritte, le second parmi les ministres ecclésiastiques qui, étant confesseurs pour la troisième fois, deDigitized by Google

MARTYROLOGE. [13 juillet.] 127 vinrent illustres par leur glorieuse persévérance en la foi de JésusChrist. En Bretagne, S. Turiaf, évêque et confesseur, homme d'une simplicité et d'une innocence admirables. Saints de France. A. Aubeterre, près Clermont en Auvergne, Ste Perennelle, de l'ordre de Prémoutré. Autres. A Trieste, S. Zénon et Su Justine, martyrs. Aux frontières d'Egypte et d'Ethiopie, S. Batalan, martyr. A Moromile en Phrygie, le natalice des saints martyrs Néon, Nikon et Héliodorc. Au Désert de Scété en Egypte, Ste Sara, vierge. A la Laure de Saint-Sabas en Palestine, S. Etienne le Thaumaturge, moine, neveu de S. Jean Daniascène.

QUATORZIÈME JOUR DE JUILLET S. BONAVENTURE, CARDINAL, ÉVEQUE D'ALBANO ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. Tiré de ses écrits ; du Discours d'Octavien de Mariais , pour sa canonisation ; de sa vie , que Pierre Galesini composa par l'ordre de Sixte F ; et des Annales des Frères Mineurs, par fVadding, passim, ab an. 1221, ad an. 1274 et 1282. Voyez aussi le P. Boule . Histoire abrégée de la vie , des vertus et du culte de S. Bonaventure, etc. Lyon , 1747, f'n-8* ; les Bollandistes , ad diem 14 julii , t. 3, p. 811 ; Raynaudf in Indiculo fcs- Lugdunens. Oper. t. 8, p. 37 ; et le P. de Colonia Hist. litt. de Lyon , t. 4 , p. 307. l'an 1274. S. Bon aventure, la gloire et l'ornement de l'ordre de Saint François, a été surnommé le docteur Sérapkique, à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité, et de la connaissance profonde qu'il avait des sciences ecclésiastiques. Il naquit en 1221 à Bagnarea en Toscane. Son père et sa mère, tous deux recommandables par leur piété, se nommaient, l'un Jean de Fidenza, et l'autre Marie Ritelli. Il reçut au baptême le nom de Jean, mais il prit ensuite celui de Bon aventure, à l'occasion de ce que nous allons rapporter. A l'âge de quatre ans, ii fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que les médecins désespérèrent sa vie. Sa mère demanda sa guérison par des prières ferventes, puis alla se jeter aux pieds de S. François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui était si cher. Le saint, touché de compassion, se mit en prières, et le malade se trouva si parfaitement guéri, qu'il n'éprouva aucune incommodité jusqu'au temps où il plut au Seigneur de l'appeler à lui. L'ayant vu lorsqu'il était près de finir sa course mortelle, il lui prédit toutes les grâces dont la miséricorde divine le comblerait, et s'écria tout-à-coup dans un ravissement prophétique: O buona ventura! paroles italiennes qui signifient : O la bonne rencontre ! De là vint le nom de Bonaventure qui fut donné à notre saint. Sa mère, pleine de reconnaissance, le consacra au Seigneur par un vœu, et prit un grand soin de lui inspirer dès ses premières années de vifs sentimens de piété. Elle l'accoutuma aussi de bonne heure à la pratique du renoncement, de l'humilité et de l'obéissance. Son fils répondait à toutes ses vœux. Il parut enflammé d'amour pour Dieu, aussitôt qu'il fut capable de le connaître. Les progrès qu'il fit dans ses études étonnèrent ses maîtres; mais ceux qu'il fit dans la science des saints)igitized by Googl

S. BON AVENTURE, CARDINAL, EVEQCE. [14 juillet.] I 2Q, furent encore plus extraordinaires. Son plus grand physir était Rapprendre par combien de titres il appartenait a Dieu, et de chercher tous les moyens de ne plus vivre que pour lui. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'ordre de Saint-François, et reçut l'habit des mains d'Haymon , qui en était alors général Il nous apprend lui-même, dans son prologue de la Vie de S. François, qu'il embrassa cet état et qu'il fit ses vœux en reconnaissance de ce que S. François lui avait conservé la vie par ses prières, et dans la résolution de servir Dieu avec toute la ferveur dont il serait capable. Peu de temps après on l'envoya à Paris pour qu'il y achevât ses études sous le célèbre Alexandre de Halès , surnommé le docteur Irréfragable b . La mort lui ayant enlevé ce maître en 124[^], il suivit les leçons de Jean de La Rochelle, son successeur. Il joignait à beaucoup de pénétration un jugement exquis; ce qui faisait que dans les matières les plus subtiles il ne s'attachait qu'à ce qu'il y avait d'utile, ou au moins de nécessaire, pour dégager la vérité des sophismes sous lesquels des adversaires pointilleux tâchaient de l'opprimer. Il se rendit très-habile dans la connaissance de la philosophie scholastique et dans les parties les plus sublimes de la théologie. Mais il rapportait toutes ses études à la gloire de Dieu et à la sanctification de son âme, et il avait soin de se prémunir contre la dissipation et contre une vaine curiosité. Par là il sut conserver en lui l'esprit de recueillement et de prière. Jamais il ne détournait son attention de Dieu ; il invoquait les lumières 1 de l'Esprit saint au commencement de chacune de ses actions, il nourrissait sa ferveur par de fréquentes aspirations qui rendaient sa prière continuelle. Le souvenir des plaies de Jésus-Christ, qui 'Haynion qui était Anglais de naissance, avait enseigné la théologie à Paris. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople , et le chargea de la révision du Brévia'ireet des rubriques de l'Eglise romaine. 11 ne faut pas le confondre avec un autre Haymou, qui est plus ancien. Celui-ci, qui florissait dans le neuvième siècle, fut disciple de Rahan-Maur, puis évêque d'Halberstadt. Nous avons de lui des Homélies, des Commentaires sur l'Ecriture, et un Abrégé de l'Histoire ecclésiastique. Ses ouvrages ne sont qu'un tissu de passages de différens auteurs cousus ensemble. Cette manière d'écrire , que plusieurs adoptèrent dans les onzième et douzième siècles , ne pouvait servir qu'à fomentier la paresse et la stupidité ; elle rétrécissait l'esprit , qui s'étend par l'invention et par la noble liberté qu'il

prend de s'approprier les beautés des grands modèles. Qu'il est humiliant pour la raison que l'on puisse Citer des siècles où l'on ait fait consister le mérite à produire des centons , des acrostiches, et d'autres pauvétés semblables ! * Alexandre est surnommé de Halès, parce qu'il était de Halès , dans le comté de Glocester. Ayant fini ses études en Angleterre, il se rendit a Paris, où il s'appliqua à la théologie et au droit canonique. Il s'acquit dans cette ville une réputation extraordinaire. Il entra dans l'ordre des Frères Mineurs, et mourut à Paris m 1245. Ses ouvrages montrent qu'il avait beaucoup de pénétration. les principaux sont uv.v Somme des vertus , et une Somme ou tin Commentaire sur les quatre livres du Maître des Sentences , qui fut composé par !<>.oV:*<lu pape Innocent IV. roMK v. y Digitized by Google

13(> S. BON AVENTURE, CARDINAL, ÉVEQUE. [14 juillet.]
faisait le sujet ordinaire de ses méditations, l'enflammait d'amour pour le Sauveur; il s'imaginait voir son nom dans tout ce qu'il lisait, et souvent ses yeux se remplissaient de larmes. S. Thomas d'Aquin l'étant venu voir et lui ayant demandé dans quels livres il avait appris cette science sacrée : « Voilà, répondit-il en lui montrant son crucifix, la source où je puis puiser mes connaissances. Je salue Jésus, et Jésus crucifié. » Il avait encore des heures marquées pour s'occuper uniquement de la prière, qu'il regardait avec raison comme le principe de la grâce et comme la clef qui ouvre le ciel. Il avait appris de S. Paul qu'il n'y a que l'Esprit saint qui puisse nous initier dans la connaissance des secrets et des desseins de Dieu, et graver dans nos cœurs l'amour de ses saintes maximes ; que lui seul peut se faire connaître à nous, et qu'il en est de sa lumière comme de celle du soleil, qui se manifeste par elle-même ; que cette lumière éclaire nos âmes et nous découvre intérieurement nos devoirs. Il savait de plus , que le don de prière n'est communiqué qu'à ceux qui se sont d'abord disposés à recevoir la présence sensible du Saint-Esprit par la componction, ainsi que par la pratique de la pénitence, de l'humilité et du renoncement. Ce fut donc par ces différentes vertus qu'il se prépara à être admis dans les faveurs ineffables de l'Époux céleste. Sa vie était si pure, ses passions étaient si parfaitement soumises, qu'Alexandre de Halès avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. L'esprit de mortification était le principal moyen qu'il employait pour s'entretenir dans l'innocence. Ses austérités étaient extraordinaires. On remarquait cependant sur son visage une certaine gaieté qui provenait de la paix intérieure dont il jouissait. On l'entendait souvent lui-même répéter cette maxime : « La joie spirituelle est » la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui habite dans » une âme » A la pratique de la mortification, il ajoutait celle des plus grandes humiliations. S'il s'agissait de servir les malades, il cherchait toujours à exercer les offices les plus bas et les plus dégoûtants. Il ne craignait point d'exposer sa vie en s'attachant à ceux dont les maladies étaient plus dangereuses et plus capables de rebuter la nature. Son humilité ne lui faisait découvrir en lui que des imperfections et des fautes; et il avait un soin extrême de cacher ce qui aurait pu lui attirer l'estime des hommes. Quand l'éclat de ses vertus le trahissait malgré lui, il embrassait de nouvelles humiliations pour diminuer la haute idée que l'on concevait de lui, ou du

moins pour se fortifier contre le poison de la %Specul. discipl. p. J. ç. 3.
Digitized by Google

S. BOJFAVENTURE, CARDINAL, EVEQUE. [14 juillet.] 131

▼ aine gloire , et pour satisfaire l'amour qu'il avait pour l'abjection. A l'en croire, il était le plus indigne des pécheurs; il ne méritait pas de respirer l'air, ni de marcher sur la terre. Souvent son humilité l'empêchait d'approcher de la table sainte, quoiqu'il brûlât du plus ardent désir de s'unir tous les jours au tendre objet de son amour. Mais Dieu fit un miracle pour calmer ses frayeurs et pour récompenser son amour. Voici de quelle manière il est rapporté dans les actes de sa canonisation : « Plusieurs jours « s'étaient écoulés sans qu'il osât se présenter à la table sainte. -Mais pendant qu'il entendait la messe et qu'il méditait sur la - Passion de Jésus-Christ, le Sauveur, pour couronner son humilité et son amour, mit dans sa bouche, par le ministère d'un « ange, une partie de l'hostie consacrée que le piétié tenait dans » ses mains. » Cette faveur l'enivra d'un torrent de délices; depuis ce temps-là il communia plus fréquemment, et chacune de ses communions fut accompagnée des plus douces consolations. S. Bonaventure se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres à recevoir la prêtrise, afin d'obtenir une mesure de grâces proportionnée aux fonctions sublimes qu'il devait exercer. Il n'envisageait le sacerdoce qu'avec crainte et tremblement ; et plus il en connaissait l'excellence et la dignité, plus il s'humiliait en considérant qu'il était sur le point d'en être honoré. Toutes les fois qu'il montait à l'autel , on s'apercevait à ses larmes et à tout son extérieur des sentimens d'humilité et d'amour avec lesquels il offrait, tenait dans ses mains et recevait dans son âme l'Agneau sans tache. Il fit, pour son action de grâces après la messe, la belle prière qui commence par ces mots : Transfige , dulcissime Domine, et dont l'Eglise recommande la récitation à tous les prêtres qui viennent de célébrer l'auguste sacrifice. Se croyant appelé en qualité de prêtre à travailler spécialement au salut du prochain , il ne négligea rien pour répondre parfaitement à sa destination. Il annonça la parole de Dieu avec autant de force que d'onction, et il réussissait merveilleusement à allumer dans ses auditeurs le feu sacré qui le brûlait lui-même. Pour se faciliter les moyens de bien remplir cette importante fonction, il écrivit \ le livre intitulé Pharetra , qui n'est autre chose qu'un recueil de pensées fort touchantes, tirées des ouvrages des Pères de l'Eglise. Vers le même temps on le chargea du soin d'enseigner dans l'intérieur du couvent. Après la mort de Jean de La Rochelle, on le nomma pour remplir la chaire publique de l'Université. Il n'avait que vingt-trois ans, et il en

fallait vingt -cinq pour exercer cet emploi ; mais on crut pouvoir se dispenser de suivre la règle en fa9* Digitized by Google

Ifo S. BONAVENTURE, CARDINAL, ÎVÊQCE. [14 juillet.) -
 veur de S. Bonaventure. Ses rares talens lui eurent bientôt acquis une
 admiration universelle. Il continua, comme auparavant, d'étudier au pied de
 son crucifix. Alexandre IV ayant terminé, en 1206, la dispute qui s'était
 élevée entre l'Université de Paris et les réguliers, on invita S. Thomas et S.
 Bonaventure à prendre ensemble le bonnet de docteur. Les deux saints, au
 lieu de se disputer le pas, voulurent se céder la première place l'un à l'autre.
 Ils ne furent point touchés par ces raisons que de prétendus intérêts d'ordre
 font quelquefois alléguer ; ils ne parurent jaloux que des prérogatives qui
 sont fondées sur l'humilité. S. Bonaventure insista si fortement , que S.
 Thomas fut obligé de consentir à passer le premier; et par là il triompha tout
 à la fois de lui-même et de son ami. Le roi S. Louis avait une estime
 singulière pour S. Bonaventure. Souvent il le faisait manger à sa table, et le
 consultait sur les affaires les plus difficiles. Il le pria de composer pour son
 usage un office de la Passion de Jésus-Christ. Bonaventure dressa aussi une
 règle pour Ste Elisabeth , sœur du roi, et pour son monastère de Long-
 Champ, habité par des Clarisses mitigées. Son livre du Gouvernement de
 Pâme, et ses Méditations pour chaque jour de la semaine, et la plupart de
 ses autres petits Traités furent encore écrits à la prière de diverses personnes
 de la cour qui faisaient profession de piété. Il règne dans tous ses ouvrages
 une onction qui attendrit les cœurs les plus insensibles. Le saint docteur
 renferme un grar/d sens en peu de paroles ; chaque mot fait naître les plus
 beaux sentimens. On ne saurait trop lire ses méditations sur les souffrances
 de l'Homme-Dieu : on sentira comme passer en soi les affections brûlantes
 qu'il éprouvait à la vue d'un mystère qui est le prodige de la miséricorde
 divine, qui offre un modèle parfait de vertu et de sainteté, et qui est la
 source de tout bien. Voici ce que dit le célèbre Gerson des écrits de S.
 Bonaventure 1 : « De tous les docteurs catholiques, Eustache (car c'est ainsi
 » que l'on peut traduire son nom de Bonaventure) me paraît le plus » propre
 à éclairer l'esprit et à échauffer le cœur. Son Bveviloquium » et son
 Itinerarium surtout sont écrits avec tant de force, d'art et de » concision,
 qu'il n'y a rien qui leur soit comparable en ce genre. » Les ouvrages de S.
 Bonaventure, dit -il dans un autre endroit*, » me paraissent les plus propres
 pour l'instruction des fidèles. Ils » sont solides, sûrs, pieux et dévots. On n'y
 trouve point de ces » subtilités ni de ces vaines questions de scolastique qui
 avaient v beaucoup de cours dans le temps. Il n'y a nulle part une docl

Gerson, de Libris quos religiosi frgcre * L. de Examine doclinar. debent.
Digitized by Google

S. BONAVENTURE, CARDINAL, KVBQtJE. [14 juillet. J 133•

trine plus élevée, plus divine et plus capable de conduire à la ■ piété. »

Trithème porte à peu près le même jugement des écrits du saint docteur. « Les expressions de S. Bonaventure sont, dit-il, » pleines de feu ; elles n'embrasent pas moins de l'amour divin le ■ cœur de ceux qui les lisent, qu'elles n'éclairent leur esprit des » plus pures lumières. Ses ouvrages surpassent tous ceux des doc» teurs du même siècle par leur utilité, si l'on considère l'esprit de » charité et de dévotion qui y règne. Le saint docteur est profond -sans être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité; ses • paroles sont enflammées sans être enflées Ainsi, quiconque » veut être savant et dévot doit s'attacher à la lecture de ses ou» vrages l. » Ce qui vient d'être dit convient principalement aux Traités de piété que S. Bonaventure a composés. Il s'y montre partout pénétré de l'humilité la plus profonde , zélé partisan de la pauvreté, parfaitement détaché des choses de la terre, brûlant d'amour pour Dieu , et rempli d'une tendre dévotion envers Jésus -Christ souffrant. On y voit que la pensée des biens du ciel l'occupait continuellement, et qu'il ne désirait rien tant que de porter les autres à les désirer avec une vive ardeur. « Dieu lui-même, disait-il², les • esprits bienheureux et tous les habitants de la cour céleste nous • attendent avec impatience, et souhaitent le moment où nous • serons associés à leur félicité. Pourrions-nous ne pas désirer de • toute notre âme d'être admis dans leur sainte compagnie? Quelle • sera notre confusion , lorsque nous paraîtrons devant eux, si dans » cette vallée de larmes nous n'avons pas élevé nos âmes au-dessus • des objets visibles, pour être déjà , dans la disposition du cœur, • les habitants de cette région fortunée! » Il fait voir clairement qu'il ne pouvait exprimer les transports de la joie qu'il ressentait toutes les fois qu'il pensait à l'union future de son âme avec Dieu dans le séjour de l'immortalité bienheureuse. Sans cesse il se rappelait les ravissements que les saints éprouvaient, et les vifssentimens de reconnaissance dont ils étaient animés, en considérant d'un côté l'état immuable dont ils jouissaient, et de l'autre, la situation des hommes qui vivaient sur la terre au milieu d'une foule d'ennemis redoutables, et dont plusieurs tombaient chaque jour en enfer. Son cœur était fortement ému quand il pensait à cette multitude innombrable d' anges et de saints tous distingués les uns des autres par la diversité de leurs couronnes ; en sorte cependant que chacun jouit de son bonheur et de celui des autres par un

effet de cette charité qui les unit tous ensemble, et qui ne 1 Voyez Du Pin,
Bcbl. siècle 13, p. 249. a Soûloq. Exercit. 4, c. 1 , 2,

1⁴ S. BONAVENTURE, CARDINAL, EVEQUE. [14 juillet.]
fait de tous que comme une même chose en Dieu. A l'exemple de S. Anse
me, il demandait souvent à son cœur si pauvre, si faible et si rempli de
misère sur la terre, comment il pourrait, sans une grâce extraordinaire,
soutenir tout le poids de l'éternelle félicité. Mais finissons ce détail, et
renvoyons aux ouvrages mêmes de S. Bonaventure, ceux qui veulent
connaître plus parfaitement ses sublimes sentimens de dévotion et de
ferveur. Malgré l'attrait que S. Bonaventure avait pour les exercices de la
vie intérieure, il ne laissait pas de se produire au dehors, quand la gloire de
Dieu l'exigeait. Il se prêtait même aux fonctions extérieures pour l'utilité du
prochain, mais il les animait et les sanctifiait par l'esprit de prière et par la
pratique du recueillement. Tandis qu'il enseignait la théologie à Paris, il fut
élu général de son ordre dans un chapitre qui se tint à Rome en 1256, dans
le couvent appelé Ara-Cella. Quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, le pape
Alexandre IV n'en confirma pas moins son élection. En apprenant cette
nouvelle, il fut saisi d'une vive douleur; il se prosterna par terre, les yeux
baignés de larmes, pour implorer le secours de Dieu dans la circonstance où
il se trouvait, et se mit en route pour aller à Rome. Sa présence était
d'autant plus nécessaire en Italie, que l'ordre des Franciscains était alors
troublé par des dissensions intestines. Il y avait des frères qui étaient d'une
sévérité inflexible pour l'observation de la règle; d'autres demandaient
qu'on en adoucît la rigueur par quelques mitigations. Le nouveau général
n'eut pas plus tôt paru qu'il rétablit le calme par ses exhortations mêlées de
force, de douceur et de charité. Tous les frères se réunirent sous leur
supérieur commun, et ne furent plus «animés que d'un seul et même esprit.
Guillaume de Saint-Amour, membre de l'Université de Paris ayant publié
contre les ordres mendiants une satire amère intitulée: Des dangers des
derniers temps, S. Thomas prit la plume pour y répondre. S. Bonaventure
réfuta aussi cet ouvrage dans son livre de la Pauvreté du Seigneur Jésus.
Quoiqu'il eût affaire à un auteur plein de fiel et d'amertume, il ne s'écarta
point des règles de la douceur chrétienne; en quoi il remporta une double
victoire sur son adversaire. En revenant à Paris, il visita tous les couvens de
son ordre qui se rencontrèrent sur la route. Il montra partout qu'il n'avait
accepté la place de premier supérieur, que pour donner plus parfaitement
l'exemple de la charité et de l'humilité. Il était fort compatissant, et l'on
voyait en tout qu'il se regardait comme le serviteur de ses religieux. La

multiplicité de ses occupations ne prenait rien sur ses exercices de piété ; il savait si bien ménager Digitized by Google

I S. BONAVENTURE, CARDINAL, KVEQUE. [14 juillet.] 135
son temps, qu'il en trouvait pour chaque chose. Etant à Paris, il y composa plusieurs ouvrages. Souvent il se retirait à Mantes, afin d'être moins distrait. On y voit encore la pierre qui lui servait d'oreiller pendant qu'il reposait. En 1260, il tint un chapitre général à Narbonne ; et là, de concert avec les définiteurs, il donna une forme nouvelle aux anciennes constitutions, y ajouta quelques règles qu'il crut nécessaires, et réduisit le tout à douze chapitres. Il consentit aussi de se charger, comme on l'en priait, du soin d'écrire la Vie de S. François. De Narbonne, il se rendit à MontAlverno, et y assista à la dédicace d'une église. Il voulut converser avec Dieu dans le petit oratoire bâti à l'endroit où le saint fondateur de son ordre avait reçu les marques miraculeuses des plaies du Sauveur. Son oraison y fut longue, sublime, et accompagnée d'une extase. Ce fut là qu'il écrivit son *Itinerarium mentis in Deum*, ou la voie de l'Âme pour aller à Dieu, Son but était de montrer qu'on ne peut trouver de consolation et de richesses qu'en Dieu, et de tracer la route par laquelle on arrivera sûrement à lui. Lorsque S. Bonaventure fut en Italie, il ramassa tous les mémoires dont il avait besoin pour écrire la Vie de S. François. On remarque, en la lisant, qu'il était plein des vertus héroïques qui avaient éclaté dans son bienheureux père. S. Thomas l'étant venu voir un jour qu'il travaillait à cet ouvrage, il l'aperçut à travers de sa cellule, entièrement absorbé dans la contemplation. « Re» tirons-nous, dit-il alors, et laissons un saint écrire la vie d'un » saint. » De Padoue, où il avait assisté à la translation des reliques de S. Antoine, S. Bonaventure alla tenir à Pise le chapitre général de son ordre. Il y exhorta ses religieux, encore plus par ses exemples que par ses paroles, à l'amour du silence et de la retraite. Il y donna des preuves non équivoques de sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, et ce n'était pas pour la première fois qu'il manifestait ses sentimens à cet égard. Immédiatement après son élec- ^ tion au généralat, il mit son ordre sous la protection spéciale de la Mère de Dieu. Il se traça un plan d'exercices réglés en son honneur, et composa son *Miroir de la Vierge*, où il s'étend sur les grâces, les vertus et les privilèges dont elle a été favorisée. Il y joignit plusieurs prières qui étaient l'expression tendre et respectueuse des sentimens de son cœur. Il lit aussi une paraphrase fort touchante sur le *Salve Regina*. JLx\ publiant ainsi les louanges de la Mère, il voulait satisfaire l'amour qu'il portait au Fils, et procura Le Psautier delà

Vierge, attribué à S. Bonaventure, n'est pas digne de porDigitized by
Google

131> 5. BONAVENTURE PURE, CARDINAL, EVEQUE. [14 juillet.]

rer l'accroissement de sa gloire. Pour étendre les limites du royaume de Jesus-Christ, il envoya, par l'autorité du pape, des prédicateurs chez plusieurs nations barbares. Ce fut une grande peine pour lui de ne pouvoir les accompagner, et de n'avoir pas la liberté d'exposer sa vie parmi les infidèles. S. Bonaventure avait au nombre de ses religieux un frère convers qui était d'une simplicité admirable. Il se nommait Gilles, et était le troisième compagnon de S. François d'Assise. Un jour prit le nom de ce saint docteur. Voyez Fabricius, Bibl. med. ætat. Bel tannin et Labbe, de Script, eccles. le P. Alexandre, Hist. eccles. sec. 13. L'édition des œuvres de S. Bonaventure, commencée au Vatican par l'ordre de Sixte V, fut achevée en 1588. Elle est en huit volumes in fol. Les deux premiers contiennent les Commentaires du saint sur l'Ecriture; le troisième, ses Sermons et ses Panégyriques; le quatrième et le cinquième, ses Commentaires sur le Maître des Sentences; le sixième, le septième et le huitième, ses petits Traités. Parmi ces Traités, les uns ont pour objet la doctrine chrétienne, et les autres les devoirs de la vie religieuse. Divers sujets de piété, considérés en général, notamment les mystères de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, sont la matière de tous les autres. La plupart ont été imprimés séparément. Toutes les œuvres de S. Bonaventure ont été réimprimées à Mayence et à Lyon. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1751, 1756, laquelle est en 14 volumes in-8°. Le B. Gilles, né à Assise, s'attacha à S. François en 1209, et le suivit dans la Marche d'Ancône. Il fit un pèlerinage à Jérusalem, se proposant de faire connaître Jésus-Christ aux Sarrasins. Mais les Chrétiens le renvoyèrent en Italie, de peur qu'il ne fût la victime de la persécution dont ils étaient menacés. A son retour, il demeura successivement à Rome, à Réate et à Fabriano. Mais il passa la plus grande partie de sa vie à Pérouse, où il mourut la nuit du 22 au 23 d'avril 1272, et non 1262, comme l'a prouvé le P. Papebroch, /. 3 avril. p. 220. On trouve le récit de ses révélations, de ses prophéties et de ses miracles dans Waldinget dans d'autres auteurs. Immédiatement après sa mort, son tombeau devint célèbre par la vénération publique, et il fut lui-même honoré quelque temps comme un saint, dans l'église de son ordre; mais ce culte diminua peu à peu; ce qui vint peut-être de ce qu'il n'avait point été suffisamment autorisé par le saint Siège. On continue de visiter son tombeau, auprès duquel il y a un autel où l'on chante une messe solennelle, à cause de son ancienne fête.

Cette messe toutefois est de S. George, et l'on ne fait point mémoire du serviteur du Dieu. Papebroch lui donne cependant le titre de bienheureux, et il se fonde sur les preuves qui constatent la vérité du culte public qu'on lui rendait anciennement. De tous les premiers disciples de S. François , il n'y en a point qui ait possédé dans un degré plus éminent l'esprit de charité , d'humilité , de douceur et de simplicité qui le caractérisait. On connaîtra cet esprit par les leçons de piété qu'il donnait aux autres, et par les maximes admirables qui nous restent de lui. Papebroch en a donné un recueil d'après les manuscrits. Quelques-unes avaient déjà été imprimées par les soins de Vadding et de plusieurs autres auteurs. Nous n'en citerons qu'un petit nombre. Le B. Gilles vivait toujours du travail de ses mains. L'évêque de Tusculum lui proposa de recevoir de sa table, comme un pauvre, le pain dont il avait besoin pour se nourrir ; mais il lui répondit par ces paroles du Psalmiste : « fous » êtes heureux, et il vous en arrivera du bien, parce que vous mangerez le fruit » du travail de vos mains. Ps. cxxvn. C'était ainsi que le frère François enseignait à ses frères d'être exacts et fidèles à travailler, et de prendre pour sa » taire, non de l'argent, mais ce qui était nécessaire pour vivre. » Papeh. p. 224. Si quelqu'un s'entretenait avec lui de la gloire de Dieu, le plus tendre objet de son amour, ou de son paradis, il était ravi en esprit , et restait comme immobile une grande partie du jour. Les bergers et les enfans , qui savaient cela, s'amusaient quelquefois en le voyant à crier : Paradis , Paradis ; ce qui le faisait tomber dans une sorte d'extase. Lorsque les autres religieux conversaient avec lui. ils avaient soin de ne point prononcer ces mots, de crainte qu'il ne lui arrivai Digitized by Google

S. BOXA VI- NTUREj CARDINAL, ÉVKQUJE. [14 juillet.] 13?

qu'il s'entretenait avec S. Bon aven titre, il lui dit : «]Mon Père, Dieu » vous a fait une grande miséricorde, et vous a comblé de beaucoup » de grâces. Mais nous, qui ne sommes que des ignorans, comment ^ quelque ravissement» et qu'ils ne fussent ainsi privés de son entretien. Papeb. p. 226, et Wadding. On remarquait toujours sur son visage une sérénité et un air de joie extraor dinaires, et quand on lui parlait de Dieu, ses réponses annonçaient la jubilation intérieure de son âme. Un jour, qu'étant sorti de la retraite, il s'était réuni à ses frères, il se mit à chanter avec une ferveur merveilleuse : « Il n'y a point » de langue qui soit capable d'expliquer, point de paroles qui expriment, point » d'esprit créé qui puisse comprendre la grandeur des biens que Dieu prépare à » ceux qui désirent l'aimer. » Le pape Grégoire IX, qui tint sa cour à Pérouse depuis 1234 jusqu'à l'automne de l'année 1236, l'ayant un jour envoyé chercher, commença par le questionner sur son état vie. « je tâche, répondit le saint homme, de porter avec joie le » joug des commandemens du Seigneur. — Vous avez raison, reprit le pape; mais » votre joug est doux , et votre fardeau léger. » A ces mots , le frère Gilles parut un peu distrait; puis étant ravi en esprit, il resta sans parole et sans mouvement jusque bien avant dans la nuit. Grégoire parla de cet événement aux cardinaux de sa cour et à plusieurs autres personnes. Le même pape ayant pressé, dans une autre occasion , le serviteur de Dieu de lui dire quelque chose sur ses propres devoirs, celui-ci s'en excusa longtemps ; après quoi il dit : « Vous avez deux yeux, l'un droit et l'autre gauche, qui sont » toujours ouverts. Avec le droit , vous devez contempler les choses qui sont au» dessus de vous; et avec le gauche, vous devez gouverner celles qui sont au» dessous de vous » Il s'exprimait de la manière suivante sur l'humilité : « Ce n'est que par î'hu» milité qu'on peut parvenir à la connaissance de Dieu Le moven de monter « haut, est de descendre. Commert, lui dit un jour un frère, nous préserve» rons-nous de l'orgueil? — Si nous considérons, répondit-il, les bienfaits de » Dieu , nous devons nous humilier et courber nos têtes. Nous ferons aussi la » même chose, si nous jetons les yeux sur nos péchés. Malheur à celui qui cher» clic à tirer de l'honneur de sa propre confusion et de ses fautes. Le premier » degré de l'humilité est que nous connaissions que tout ce qui vient de notre » propre fonds est opposé a notre bien. C'est une branche de cette humilité que » de donner aux autres ce qui est à eux , et de ne point nous approprier ce qui »

leur appartient; c'est-à-dire que nous devons attribuer & Dieu tous les biens et » tous les avantages dont nous jouissons , et même la connaissance que nous » avons que tout le mal qui est en nous vient de notre propre fonds. Kienheu» reux est celui qui se regarde devant les hommes comme un vil néant, tel qu'il » est aux yeux de Dieu! Bienheureux celui qui Frarehc avec fidélité dans l'obéis» sance à autrui! Celui qui veut jouir de la paix intérieure doit regarder chaque » homme comme son supérieur, et comme meilleur et plus grand que lui devant « Dieu. Heureux celui qui sait garder et cacher les faveurs de Dieu ! L'hu» milité ne sait comment parler, et la patience n'ose parler dans la crainte de » perdre la couronne promise à ceux qui souffrent sans se plaindre, et parce » qu'elle est fermement convaincue que l'homme est toujours traité mieux qu'il » ne mérite. L'humilité bannit tout mal, est ennemie de tout péché, et sait » qu'un homme n'est rien à ses yeux. Par cette vertu on trouve grâce auprès de » Dieu , et on a la paix avec le prochain. C'est aux humbles, et non aux orgueil» leux, que Dieu accorde les trésors de sa grâce. Nous devons toujours nous » donner de garde de l'orgueil, de peur qu'il ne nous renverse et ne nous jette dans » le précipice; toujours craindre et veiller sur nous-mêmes. Comment arrive-t->< il qu'un homme qui mérite la mort, et qui est en prison, ne tremble pas con» tinuellement?... L'homme, de lui-même, n'est que pauvreté et indigence, et » n'est riche que des dons de Dieu. Il doit les aimer ces dons, et se mépriser lui» même. Qu'y a-t-il de plus grand pour lui , que d'être reconnaissant de ce » qu'il doit à Dieu, que de s'humilier et de se pénétrer de confusion à la v ue de » ses propres maux i Je voudrais pouvoir étudier cette leçon depuis le commeu» cernent jusqu'à la lin du monde. Quelles obligations n'avons-nous pas à » celui qui désire nous délivrer de tout mal, et nous communiquer toutes sortes » de biens?» Le serviteur de Dieu combattait la vaine gloire par la comparaison suivante: « Supposons un homme réduit à !a dernière pauvreté , tout couvert de plaies, Digitized by Google

138 S. BONAVENTTJRE, CARDINAL, EVEQUE* [14 juillet.] »
 pouvons-nous correspondre à son infinie bonté, et parvenir au sa»> lut ? —
 Si Dieu, répondit le saint, n'accordait à un homme d'autre » talent que la
 grâce de l'aimer, cela seul suffirait et serait un grand *> trésor. — Quoi!
 reprit le frère Gilles, un ignorant, un idiot peut » aimer Dieu d'une manière
 aussi parfaite que le plus grand doc» tcur? — Oui, répliqua Bonaventure. Il
 y a plus, c'est qu'une bonne » femme peut aimer Dieu plus qu'un célèbre
 théologien. « A ces mots, le frère Gilles, transporté de joie, va dans le jardin
 ; puis, se » sans chaussure, et n'ayant pour cacher sa nudité que quelques
 haillons en » lambeaux. Supposons qu'on s'approche de lui eu cet état, qu'on
 le salue par » des paroles honorables, et qu'on lui dise : Nous vous admirons
 tous , seigneur ; » vous êtes prodigieusement riche; personne ne vous égale
 en beauté et en » bonne mine ; rien de plus magnifique que vos habits. Ne
 faudrait-il pas que cet » homme eût perdu le sens pour prendre plaisir à de
 pareilles louanges, et pour » penser qu'il est tel qu'on lui dit, quoiqu'il sache
 bien qu'il est précisément » le contraire? » Il y avait quelque chose
 d'admirable dans sa douceur et sa charité. « Nous ne m pouvons, disait-il,
 prendre le bien du prochain, ni nous l'approprier. Plus » nous nous
 réjouissons du bien d'autrui , plus nous y avons part. Si donc vous » voulez
 participer aux avantages des autres, vous devez vous en réjouir, et » vous
 attrister du mal qui arrive à chacun ; voir et connaître vos propres mi» sères,
 et ne croire que le bien du prochain ; honorer les autres , et vous mé» priser
 vous-même Nous prions, nous jeûnons, nous travaillons ; mais nous »
 perdons le mérite de tout cela, si nous ne souffrons les injures avec patience
 » et avec charité. Puisque nous prenons tant de peine pour acquérir la vertu ,
 » pourquoi n'apprenons-nous pas à faire ce qui est si facile? Vous devez
 sup» porter les fardeaux des autres, parce que vous n'avez point de juste
 raison de » vous plaindre de qui que ce soit, méritant vous-même d'être puni
 et maltraité » de toutes les créatures. Vous voulez éviter les reproches et la
 condamnation » du inonde à venir ; comment donc pouvez- vous souhaiter
 d'être honoré dans * celui-ci ? Comment aspirer au repos , tandis que vous
 refusez le travail et la * peine ? Tâchez de vaincre vos passions, et de vous
 accoutumer à supporter les » épreuves et les humiliations. Il est nécessaire
 de se vaincre soi-même dans tout » ce que l'on fait. Il vous sert de peu
 d'attirer les autres à Dieu, si vous ne mou» rez à vous-même. » Le serviteur
 de Dieu s'exprimait ainsi sur la prière, qui faisait ses délices et sa principale

occupation : « La prière est le commencement et la consommation » de tout bien. Chaque pécheur doit demander à Dieu qu'il lui fasse connaître » ses misères et ses fautes, ainsi que les bienfaits de la miséricorde divine. C'est « ne pas connaître Dieu, que d'ignorer comment il faut prier. Tous ceux qui » veulent être sauvés sont obligés de prier quand ils ont l'usage de la raison. » Une femme, quelque timide et quelque simple qu'on la suppose, se voyant en» lever, par ordre du roi , son fils coupable d'un grand crime, ne manque point » de se frapper la poitrine, et d'implorer la clémence du prince irrité. Son amour, » l'état malheureux et le danger où est son fils lui fournissent les expressions » les plus touchantes Les fruits de la prière sont : 1° d'éclairer notre esprit; » 2° de nous fortifier dans la foi et dans l'amour du bien; 3° de nous apprendre » à connaître et à sentir nos misères ; 4° de nous pénétrer de la crainte < Je Dieu , » de nous rendre humbles et méprisables à nos propres yeux ; ô° de nous percer » le cœur de componction ; 6° de nous fournir une source abondante de larmes »> pleines de douceur ; 7° de purifier nos âmes ; 8° de rendre le calme à notre con» science ; 9° de nous apprendre l'obéissance ; 10° de nous faire parvenir à la per»> fection de cette vertu ; 11° de nous communiquer la science des saints; 12° de » rendre notre entendement tout spirituel; 13° de nous donner un courage in» vincible; 14° de nous faire obtenir la patience; 15° de nous mériter la véritable » sagesse ; 16° de nous rendre participans de la connaissance de Dieu , qui se ma» nifeste à ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. De là il arrive que l'âme est » enflammée d'amour, qu'elle court à l'odeur des parfums célestes, qu'elle est »> enivrée d'un torrent de délices ineffables, qu'elle jouit de la paix intérieure, » et qu'elle est portée dans le sciu de la gloire immortelle. » Voyez la Vie du B. Gilles, publiée par le P. Papebroch, t. 3, april. ad diem 23. Digitized by Google

S. BONAVENTURE, CARDINAL, EVEQUE. [14 juillet] 130
tenant à la porte qui était sur le grand chemin et du côté de la ville de Rome, il se met à crier : « Venez, hommes simples et sans » lettres, venez, bonnes femmes, venez tous aimer notre Seigneur. » Vous pouvez l'aimer autant et même plus que le Père Bonaventure et les plus habiles théologiens. » Il tomba ensuite dans une extase qui dura trois heures l. En 1265, le pape Clément IV nomma S. Bonaventure à l'archevêché d'York, ne doutant pas que son choix ne fût agréable à toute l'Angleterre. Le saint n'en eut pas plus tôt été informé, qu'il pria Dieu de le délivrer du grand danger auquel il se croyait exposé; il alla ensuite se jeter aux pieds du pape, et vint à bout, par ses instances et ses larmes, de se faire décharger d'un fardeau qu'il se jugeait incapable de porter. L'année suivante, il tint à Paris le chapitre général de son ordre. Ce fut dans celui qui se tint à Assise, qu'il régla qu'on réciterait X Angélus tous les matins à six heures, pour honorer le mystère de l'Incarnation. S. Bonaventure contribua beaucoup à l'élection du successeur du pape Clément IV, qui se fit en 1272. Le choix des cardinaux tomba sur Thibaud, archidiacre de Liège, né à Plaisance, et qui était pour lors en Palestine. Il prit le nom de Grégoire X. S. Bonaventure, craignant que ce pape ne voulût l'élever aux dignités ecclésiastiques, quitta l'Italie et vint à Paris. Il composa dans cette ville son Hexameron, ou Explication de l'ouvrage des six jours. A peine eut-il achevé cet ouvrage, qu'il reçut un bref de Rome par lequel il apprenait tout à la fois qu'il avait été fait cardinal et nommé à l'évêché d'Albano h. Grégoire ordonnait au saint d'accepter et de partir pour Rome sans aucun délai. Il fit en même temps partir deux nonces qui devaient le rencontrer en route et lui remettre les marques de la dignité de cardinal. Les nonces le trouvèrent à quatre milles de Florence, dans le couvent des Franciscains de Migel. Lorsqu'ils arrivèrent, il était occupé à un des plus bas ministères de la communauté, qu'il demanda permission d'achever. Son ouvrage fini, il prend le chapeau qu'on lui avait apporté, va rejoindre les nonces qui se promenaient dans le jardin, et leur rend les hommages dus à leur caractère. Après quoi il sortit du couvent pour continuer sa route. Le pape, qui était à Orviète, le vint trouver à Florence, et voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre. Il lui ordonna ensuite de se préparer à 1 Voyez Papebroch, Vit. B. JEGid. t. 3 aprtl. p. 236. a Grégoire X est honoré parmi les saints. Voyez sa Vie. que nous avons donnée sous le 16 de février. b Cet évêché est un des six suffragans de Rome.

140 5. BONAVENTURE, CARDINAL, KVEQCE. [14 juillet.]
parler dans le concile général qui avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins. L'empereur Michel Paléologue avait cette réunion fort à cœur, et il l'avait fait proposer au pape Clément IV. Grégoire X poursuivit cette affaire avec beaucoup d'ardeur. Joseph, patriarche de Constantinople, fit tous ses efforts pour en empêcher la réussite; mais l'Empereur l'en punit, et l'obligea de se retirer dans un monastère. Grégoire invita les Grecs à venir à Lyon, où il avait assemblé un concile général. Deux choses l'avaient déterminé à la convocation de ce concile : il voulait consommer le grand ouvrage de la réunion des Grecs, et prendre des mesures pour engager les princes chrétiens à retirer la Terre-Sainte des mains des infidèles. L'assemblée fut extrêmement nombreuse. Il s'y trouva cinq cents évêques et soixante-dix abbés. Jacques, roi d'Aragon, et les ambassadeurs de Michel Paléologue et de plusieurs autres princes y assistèrent aussi. S. Thomas d'Aquin y fut invité; mais il n'y put venir, parce qu'il mourut en route. S. Bonaventure y accompagna le souverain pontife. Il arriva à Lyon au mois de novembre, mais l'ouverture du concile ne se fit que le 5 mai 1274. Il s'assit à côté du pape, et fut le premier qui harangua l'assemblée. Entre la seconde et la troisième session, il tint le chapitre de son ordre et s'y démit du généralat. Il sut encore trouver du temps pour annoncer la parole de Dieu. Il établit à Lyon la confrérie appelée del Gonfalone, qu'il avait premièrement instituée à Rome. Les personnes qui y entraient s'assujettissaient à faire chaque jour certaines pratiques de piété, sous la protection de la sainte Vierge. Lorsque les députés des Grecs furent arrivés, le pape chargea le saint d'avoir des conférences avec eux. Charmés de sa douceur, et convaincus par la solidité de ses raisons, ils acquiescèrent à tout ce qu'on exigeait d'eux. Grégoire X, en reconnaissance de cet heureux succès, chanta la messe le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et voulut qu'on y lût l'évangile en grec et en latin. S. Bonaventure y prêcha sur l'unité de la foi; après quoi on dit le Symbole aussi en latin et en grec, pour marquer la réunion des deux églises, et l'on répéta trois fois ces mots : Qui procède du Père et du Fils. En mémoire de cet heureux événement, on plaça deux croix sur le grand autel de l'église métropolitaine de Saint-Jean de Lyon'. S. Bonaventure tomba malade après la troisième session du concile. Ce concile fut le quatorzième général, et le second de Lyon. 6 L'empereur Michel Paléologue étant mort en 1283, son fils Andronic, qui lui succéda,

renouvella le schisme, et rétablit le patriarche Joseph qui avait été déposé. 1
Cane. t. M, p. 9J7. zed by Google

S. BON AVENTURE, CARDINAL, ÉVÊQUE. [14 juillet.] J/{t concile. Il assista cependant encore à la quatrième, dans laquelle le logothète ou grand chancelier de Constantinople abjura le schisme. Mais le lendemain ses forces l'abandonnèrent au point qu'il fut obligé de rester chez lui. Depuis ce temps-là, il ne s'occupa plus que de ses exercices de piété. La sérénité qui paraissait sur son visage annonçait la tranquillité de son âme. Le pape lui administra lui-même le sacrement de l'extrême-onction, comme cela se prouve par une inscription qui se voyait encore en 1531 dans la chambre où il mourut. Durant sa maladie, il eut toujours les yeux attachés sur un crucifix. Sa bienheureuse mort arriva le 15 juillet 1274. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge. Il fut enterré chez les Cordeliers de Lyon. Ses funérailles se célébrèrent avec beaucoup de magnificence; le pape et tous les Pères du concile y assistèrent. Pierre de Tarentaise, cardinal-évêque d'Ostie, qui fut pape depuis sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre. Il dit qu'il n'y avait personne qui n'eût conçu une grande estime et une affection singulière pour Bonaventure; que les étrangers mêmes, en l'entendant parler, désiraient pouvoir se conduire uniquement par ses avis; qu'il captivait tous les cœurs par son affabilité et sa douceur; qu'il était humble, compatissant, chaste, prudent et orné de toutes les vertus. Le corps de S. Bon aventure fut transporté en 1434 dans la nouvelle église des Cordeliers. On le déposa depuis dans une magnifique chapelle de l'église du couvent des mêmes religieux, qui fut fondé en 1494 au pied du château de Pierre-Encise, par Charles VIII, roi de France. Ce prince en fit détacher une partie de la mâchoire inférieure, dont il enrichit la chapelle de Fontainebleau, et qui passa depuis chez les Cordeliers du grand couvent à Paris. Les villes de Bagnarea et de Venise possèdent aussi quelques ossements du saint cardinal. En 1562, les Calvinistes pillèrent sa châsse, brûlèrent ses reliques dans la place publique, et en jetèrent les cendres dans la Saône. Ils massacrèrent en même temps le gardien du couvent, avec un officier catholique qu'ils avaient fait prisonnier; ils mirent ensuite le feu au couvent, et réduisirent en cendres les archives qui étaient dans la bibliothèque. On trouva pourtant le moyen de dérober à la fureur des hérétiques le chef du saint et quelques autres reliques. S. Bonaventure fut canonisé par Sixte IV en 1482. Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Eglise, comme Pie V y avait mis S. Thomas d'Aquin. On lit dans les Actes de sa canonisation l'historie de plusieurs miracles opérés par son

intercession. La peste « Voyez le savant Père Possevin , Jésuite, qui était pour lors à Lyon, Appar. sacr. t. I, p. 245. Digitized by Google

142 S. BONAVENTURE, CARDINAL, ÉVÊQUE. [14 juillet.]
 ayant attaqué la ville de Lyon en 1628, on fit une procession où l'on porta quelques reliques du serviteur de Dieu, et aussitôt le fléau cessa ses ravages. D'autres villes ont aussi été délivrées de plusieurs calamités publiques en invoquant le même saint. Charles d'Orléans, père de Louis XII, roi de France, ayant été fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt, qui se livra en 1415, fut pris d'une fièvre violente dont tous les remèdes de la médecine ne purent le guérir. Il n'y avait personne qui ne désespérât de sa vie. Dans cette extrémité, le prince implora la protection de S. Bonaventure, et il recouvra une parfaite santé. Il ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il se rendit à Lyon pour remercier Dieu sur le tombeau du saint, auquel il fit de magnifiques présents.

a. a Gerson dit, en parlant de S. Bonaventure, qu'il était un chérubin et un séraphin, et cela a cause de ses écrits qui éclairent l'esprit et enflamment le cœur. On suit sa doctrine dans les écoles de son ordre, conformément à un décret de Pie V. A l'étude des ouvrages du saint docteur, les théologiens cordeliers joignent celle des Commentaires de Scot sur Aristote, et sur Pierre Lombard, surnommé le Maître des Sentences. Pierre Lombard, né à Novarc en Lombardie, fut recommandé par S. Bernard, Ep. 336, à Gilduin, premier abbé des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Il fit ses études chez ces religieux, et embrassa leur institut. Il fut du nombre de ceux qui, par l'ordre de l'abbé Suger, du roi Louis VII et du pape Eugène III, remplacèrent les chanoines séculiers à Sainte-Geneviève en 1147. Le premier abbé de cette pieuse colonie fut Odon ou Eudes, qui en était membre, et qui ne dut sa place qu'à ses éminentes vertus, voyez le P. Gourdan, Util, ils des Grands Hommes de Saint-Victor, t. 2, p. 281. Pierre Lombard enseigna la théologie à Sainte-Geneviève jusqu'à l'an 1159, qu'il fut fait évêque de Paris. Il mourut dans cette ville en 1164. Voyez le P. Courdan, ibid. p. 79 et 80. Il composa un cours de théologie, d'après les écrits des Pères, et le divisa en quatre livres, sous le titre de Sentences, ce qui l'a fait surnommer le Maître des Sentences. On a dit qu'il avait copié les ouvrages de Blandinus son maître, et de quelques autres auteurs. Voyez Jacques Thomasius, *De Plagio litterario*, à sect. 493 ad 502. Quoique son livre ne soit point exempt de défauts, les théologiens scolastiques en approuvèrent tellement la méthode, qu'ils se firent un devoir de la suivre, et leurs leçons n'étaient autre chose que des commentaires sur les Sentences. S. Thomas d'Aquin est le plus célèbre de ces commentateurs.

Les théologiens franciscains prirent pour guides S. Bonaventure et Jean Duns Scot. Ce dernier, né dans le Northumberland , entra fort jeune dans l'ordre de SaintFrançois à Newcastle. Il fit ses études et enseigna la théologie à Oxford. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit ses Commentaires sur le Maître des Sentences, qu'on appela pour cela Commentaires oxoniens ou d'Oxford. Ses supérieurs l'appelèrent a Paris en 1304. Trois ans après, son ordre lui donna la chaire de l'Université de la même ville Il y publia ses Reportata in Sententias, qu'on appela ses Commentaires tle Paris; ils ne sont, au jugement de Cave, qu'un mauvais abrégé de ceux d'Oxford. Cet auteur fut regardé comme un prodige, pour la subtilité de son esprit et la pénétration de son génie. Ayant été envoyé à Cologne en 1308, toute la ville vint le recevoir en procession. Il mourut d'apoplexie le 8 de novembre de la même année, à l'âge de trente-quatre ou de quarante-quatre ans. Il ne fut point enterré tout vivant , comme l'a clairement montré Wadding, qui publia ses œuvres avec des notes, à Lyon, en 1636, en 12 tomes. Cette fable a été aussi réfutée par le Père Alexandre et par d'autres écrivains. Voyez Fabricius, Bibl. med. ætat. edit. Venet. 1744, t. 2, p. 39; et George Wackensie, de Vitis Scripior. Scotorum t. I, p. 215. Wadding, Colgan, etc. prétendent que Duns Scot était Irlandais, et né àDown en Ultonie. Jean Majort Dempster et Trithème le font Ecossais , et disent qu'il Digitized by Google

S. BONAVENTURE, CARDINAL. ÉVÊQUE. 14 juillet] 1, {3
 Selon S. Bonaventure, ce grand maître de la vie spirituelle, la perfection du christianisme, consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux, qu'à bien faire ses actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit-il !, est de faire les choses » communes d'une manière parfaite. Une fidélité constante dans » les petites choses, est une grande, une héroïque vertu. » Par là on crucifie continuellement l'amour-propre et toutes les passions; par là on fait à Dieu un sacrifice de toutes ses affections et de tous ses momens; par là on établit et on fixe en soi le règne de la grâce. Un ancien 2, voulant former un parfait orateur, exigeait qu'il s'accoutumât à parler et écrire correctement, même dans les choses où l'on a le plus de liberté à cet égard. Avec combien plus de soin chacun de nous doit-il s'efforcer de faire de la manière la plus parfaite les moindres de ses actions, de se rendre de plus en plus digne de la grâce, et de marquer tous ses instans par de nouveaux progrès dans la vertu ?

Duns Scot, qui est à huit milles d'Angleterre. Mais Leland, Wharton, Cave et Tanner montrent qu'il naquit à Dunstone, appelé Duns par contraction, village du Northumberland, et de la paroisse d'Emildun, qui appartenait alors au collège de Merton à Oxford, collège dont il fut depuis membre. Ceci est attesté à la fin de plusieurs copies Mss. de ses Commentaires sur le Maître des Sentences, Qui furent faites peu de temps après sa mort, et qui se gardent encore à Oxford dans les collèges de Baliol et de Merton. Ce n'est d'ailleurs que depuis le seizième siècle qu'on s'est avisé de dire que Duns Scot était Irlandais ou Ecossais. Voyez Cave, t. 2, Jppend. p. 4; Wood, Athn. Oxon. Jacques Warc, de Script. Hibern. c. 10, p. 64; Tanner, de Script. Brit. verbo Duns; Wadding, in Fidei Scoti fides. Oper. præfixa. Guillaume Ockham natif de Surry en Angleterre, était aussi Confrère. Il étudia sous Duns Scot à Paris; mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître, et devint le chef des Nominaux, secte de scolastiques qui en philosophie expliquent principalement les choses par la propriété des termes, et soutiennent que les mots et non les choses sont l'objet de la dialectique, par opposition à ceux que l'on nomme Réalistes. En 1322 il fut provincial de son ordre en Angleterre, et composa, selon Wood (Hist. et Antiq. i. 2, p. 87), un livre & de la Pauvreté de Jésus-Christ, avec d'autres Traités contre le pape Jean XXII, lui l'excommunia. Il se déclara en faveur de Louis de Bavière et de l'anti-pape Pierre Corbarius, et mourut à Munich en 1347. On dit qu'il favorisa

aussi l'hérésie des Fraticclles. y oyez Fabricius, Bib. med. ætat. edit. Fenet. 1754, t. 2, p. 157. Cette hérésie fut introduite par certains Franciscains de la Marche d'Ancône, qui faisaient consister toute la perfection dans une pauvreté apparente, qui se révoltaient contre l'Eglise, et qui décriaient le pape et les autres pasteurs. S'étant sauvés en Allemagne > ils y eurent la protection de Louis de Bavière, dont • ils embrassèrent le schisme par reconnaissance. Peu à peu ils en vinrent jusqu'à rejeter les sacrements comme inutiles. Les Béguards et les Béguines se joignirent à eux. C'était une secte d'hérétiques, composée de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui par une dévotion mal entendue, et par amour de l'oisiveté, ou même par esprit de libertinage, affectaient d'imiter la pauvreté des religieux mendiants, sans s'engager tout à vivre dans l'obéissance sous un supérieur. Ils tombèrent dans plusieurs erreurs extravagantes. Quoique divisés de sentimens entre eux , ils se réunissaient dans la haine qu'ils portaient au pape et aux autres pasteurs de l'Eglise, ainsi que dans l'affectation d'une pauvreté volontaire, sous laquelle ils couvraient les plus infâmes désordres.

1 Spccul. Ninit. p. 2, c. 2. 4 Le célèbre Quintilien.

t. {4 S. CAMILLE DE LET. I. 1 S. i} * Juilici. J S. CAMILLE DE LELLIS, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS , POUR LE SERVICE . DES MALADES. Tiré de sa Vie, écrite en italien par Cicallo son disciple. Le P. Halloix, Jésuite, en a donné une traduction latine qui a été imprimée à Anvers en 1632. Voyez Uélot, Hist. des Ordres religieux, /. 4, p 263 ; les Actes de la canonisation du saint qui furent publiés à Rome en 1740, avec ceux de la canonisation de S. Fidèle de Sigmaringen, de S. Pierre Régali, etc. p. 10, 65 et 529, et Bullar. Rom. /. 16, p. 83. l'an 1614. S. Camille de Lellis naquit en 1550 à Bacchianico, petite ville de l'Abruzze, au royaume de Naples. A peine fut-il né, qu'il perdit sa mère. Il n'avait encore que six ans lorsque la mort lui enleva son père, qui avait servi en qualité d'officier dans les guerres d'Italie. Ayant appris à lire et à écrire, il embrassa aussi la profession des armes, à laquelle il renonça pour toujours en 1574. Il avait contracté une violente passion pour le jeu, et il fit des pertes fort considérables. Bientôt il fut ruiné, et réduit à une telle misère, qu'il se vit obligé, pour avoir de quoi subsister, de se mettre au service d'autrui, et de travailler à un bâtiment que faisaient faire les Capucins. Malgré ses égarements, Dieu ne l'abandonna point; il le visita même d'une manière spéciale par sa grâce, qui l'invitait intérieurement à la pénitence. Une exhortation touchante que lui fit un jour le gardien des Capucins, acheva sa conversion. Eclairé par la lumière qui venait de briller à ses yeux, il fond en larmes, déteste tous les crimes de sa vie passée, et demande au ciel miséricorde. Cet heureux changement arriva au mois de février de l'année 1571. Camille avait alors vingt-cinq ans. Il entra successivement au noviciat chez les Capucins et les Cordeliers; mais ces religieux ne voulurent point le recevoir à cause d'un ulcère qu'il avait à la jambe, et que les médecins jugèrent incurable. Ayant quitté sa patrie, il se rendit à Rome, et y servit, l'espace de quatre ans, les malades renfermés dans l'hôpital de Saint-Jacques. Il portait divers instrumens de pénitence, et veillait nuit et jour auprès des pauvres, s'attachant surtout aux moribonds. Il tâchait de leur procurer tous les secours corporels et spirituels, et de leur suggérer tous les actes de vertu relatifs à leur situation. Sa prière était continuelle. Il choisit pour confesseur S. Philippe de Néri il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes. Sa

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

s. r.AMiLT.K nE li.t.ms. [14 juillet.] 1 45 cl inr ilé, jointe à une rare prudence, le (it élire directeur de l'hôpital. Camille était pénétré de douleur à la vue du peu de zèle des domestiques que l'on employait du service des malades. Il forma le projet d'instituer une société de personnes de piété qui se dévouassent avec lui, par le seul motif de la charité, à cette bonne œuvre. Il trouva des compagnons tels qu'il les désirait; mais il rencontra de grands obstacles dans l'exécution de son dessein. Pour se mettre en état d'assister plus utilement les malades, il résolut de se préparer à recevoir les saints ordres. Il étudia donc la théologie avec une ardeur incroyable, et il ne tarda pas à acquérir le degré de science qui lui était nécessaire. Il fut ordonné par Thomas Goldwell, évêque de Saint-Asaph, suffragant du cardinal Savelli, évêque vice-gérant à Rome sous le pape Grégoire XIII. Ayant été chargé en 1584 de desservir la chapelle de Notre-Dame aux Miracles, il fut obligé de quitter la direction de l'hôpital. Ce fut dans la même année qu'il institua sa congrégation pour le service des malades. Il fit porter à ceux qui y furent admis un habit noir, avec un manteau de même couleur. Les règles qu'il leur donna étaient en petit nombre. Ils allaient tous les jours à l'hôpital du Saint-Esprit, où ils servaient les pauvres avec autant de zèle et de ferveur que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Ils faisaient les lits des malades, et exerçaient, par rapport à eux, les fonctions les plus dégoûtantes. Ils les exhortaient encore par des discours touchans à se bien préparer à la réception des derniers sacrements, pour obtenir de Dieu la grâce d'une bonne mort. Le saint trouva des adversaires puissans qui voulurent le traverser dans ses bons desseins et qui lui suscitèrent de grandes difficultés. Mais par sa confiance en Dieu il vint à bout de surmonter tous les obstacles. En 1585, ses amis lui procurèrent une maison commode pour loger sa congrégation. Encouragé par ces premiers succès, il porta plus loin ses vues; il voulut que ses frères s'engageassent à servir les pestiférés, les prisonniers, et ceux même qui mouraient dans leurs propres maisons. Leur principal soin était de secourir les âmes, en suggérant aux malades des actes de religion convenables à l'état où ils se trouvaient. Camille procura aux prêtres de son ordre les meilleurs livres de piété qui traitaient de la pénitence et de la passion de Jésus-Christ, et leur recommanda de se faire, d'après les Psaumes, un recueil de ces prières touchantes que l'on appelle jaculatoires, pour qu'ils s'en servissent dans le

besoin. Il leur ordonna d'assister surtout les moribonds; de leur faire régler de bonne heure leurs affaires temporelles, afin qu'ils ne s'occupassent plus que de celle de leur salut; de ne point tome v. 10 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.16% accurate

1.(6 S. CAMILLE DE LF.LLIS. [14 juirict.J les laisser trop long-temps avec des amis ou des païens qui pourraient les troubler par un excès de tendresse; de les faire entrer dans de vifs sentimens de pénitence, de résignation, de foi, d'espérance et de charité; de leur apprendre à accepter la mort en esprit de sacrifice et en expiation de leurs péchés; de les exhorter à demander miséricorde par les mérites du Sauveur agonisant, à le conjurer de leur appliquer le fruit de cette prière qu i! fit sur la croix, de leur accorder la grâce de lui offrir leur mort en union avec la sienne, et de vouloir bien recevoir leur âme dans le sein de la gloire. Il forma un recueil de prières qu'on devait réciter pour les personnes qui étaient à l'agonie. Il n'y avait personne qui ne fût charmé d'un établissement qui avait eu la charité pour principe. Le projet en paraissait d'autant plus admirable, qu'il avait été formé et exécuté pr un homme sans lettres et sans crédit. Le pape Sixte V le confirma en i586", et ordonna que la nouvelle congrégation serait gouvernée par un supérieur triennal. Camille fut le premier. On lui donna l'église de Sainte-Marie-Magdeleine pour son usage et pour celui de ses frères. On l'invita en 1 588 à venir à Naples, afin d'y fonder une maison de son ordre. Il s'y rendit avec douze de ses compagnons, tt fit ce qu'on lui demandait. Ces pieux serviteurs des mai Wm (c'était le nom qu'ils prenaient) volèrent au secours des pestiférés qui étaient dans les galères qu'on n'avait point voulu laisser aborder. Deux d'entre eux moururent victimes de leur charité. Camille montra le même zèle à Home en deux différentes circonstances où cette ville fut affligée par une maladie contagieuse. En 15oi. Grégoire XIV érigea la nouvelle congrégation en ordre religieux, et lui accorda tous les privilèges des ordres mendiants, sous l'obligation toutefois d'ajouter aux vœux de pauvreté, lie chasteté et d'obéissance, celui de servir les malades, même ceux qui seraient attaqués de la peste. 11 leur défendit de passer dans d'autres communautés religieuses, excepté chez les Chartreux. En 1 5p2 et en 1600, Clément \ îll confirma le mente ordre, et lui accorda de nouveaux privilèges. S. Camille ne négligea rien pour prévenir les abus qui se glissaient jusque dans les lieux consacrés par la charité. Son zèle devint d'autant plus ardent qu'il découvrit que dans les hôpitaux on enterrait quelquefois des personnes qui n'étaient point mortes". Il ordonna à ses religieux de continuer les prières pour les agonisans quelque temps encore après qu'ils paraîtraient avoir

rendu le dernier soupir, et de ne pas permettre qu'on leur couvrît le «
CicateiJo en rapporte plusieurs exen»p!es, /. 2,r. !, p. 446. zed by Google

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

S. CAMILLE PB LBLIS. [f] juillet.] visage sur-le-champ, comme il s'était toujours pratiqué". Mais son attention à assister les âmes l'emportait de beaucoup sur celle qu'il avait à soulager les corps. Il parlait aux malades avec une onction à laquelle il était impossible de résister; il leur apprenait à réparer les défauts de leurs confessions passées, et à entrer dans les dispositions où doivent être des moribonds. Tous ses discours roulaient sur l'amour de Dieu, même dans les conversations ordinaires; et s'il lui arrivait d'entendre un sermon où il n'en fût point parlé, il disait que c'était un anneau auquel il manquait un diamant. Le serviteur de Dieu fut lui-même affligé de diverses infirmités, dont la complication le fit beaucoup souffrir. Ce qui le touchait le plus était de ne pouvoir servir les malades comme auparavant; du moins il les recommandait fortement à la charité de ses religieux. * Cette précaution est très-nécessaire par rapport aux personnes noyées, dans les apoplexies, et dans toutes les maladies qui ne viennent que d'obstructions, ou qui sont causées par des révolutions subites d'humeurs. Cette observation a été continuée par divers exemples de personnes que l'on avait enterrées vivantes, ou qui sont revenues à la vie après qu'on les avait long-temps crues mortes. On trouve de ces exemples cités dans les écrits de plusieurs savans modernes qui ont paru dans ce siècle, surtout en France et en Allemagne. L'expérience montre d'ailleurs que le cas dont il s'agit a dû arriver fréquemment. Selon les savans qui ont traité cette matière, la cessation de la respiration et de la circulation du sang ne prouve pas toujours qu'une personne soit morte, cette cessation pouvant être occasionnée pour quelque temps par une obstruction totale dans les mouvemens organiques des esprits et des fluides de tout le corps. Ceci posé, cette obstruction venant à cesser, comme la chose est possible, les fonctions vitales seront rétablies. Il suit que la mort ou la séparation de l'âme d'avec le corps n'a lieu que quand quelque organe ou quelque partie absolument essentielle à la vie, est détruite pour toujours. On ne peut être assuré de la mort que lorsqu'on voit évidemment quelque marque de putréfaction convenue. 1) habiles chirurgiens de France ont fait sentir dans des ouvrages solides, deux inconvéniens qui résultaient de l'usage où l'on se d'enterrer tant de monde dans les églises; le premier est celui dont nous venons déparier; le second est le danger auquel les vivans sont exposés par la Corruption de l'air. Pour prévenir le premier de ces inconvéniens, ils veulent

qu'on n'en i erre aucun corps, et que l'on n enveloppe le visage d'aucun mort avant qu'il y ait des preuves certaines de putréfaction, forez M. Bruhier, Mémoire présenté au r<À sur lu nécessité d'un règlement général au sujet des enterremens et enbnumemens, eu 1745 ; et Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort , imprimée en 1712, 2 vul. /7/-12. t'oyez aussi d. Louis, Lettns sur la certitude des signes de la mort, contre V. Hjuhier, imprimées en 1752, in-\ 2. Les Romains gardaient ordinairement huit jours les corps des moits, et les appelaient souvent par leu: nom. il icstc en plusieurs lieux quelques tracts de eette coutume, d'après l'ancien cérémonial pour l'enterrement des rois et dr.s princes; Servabantur caduvera octo diebus, et catida abluebantur , et post ni imam conclamntit.nem aâluebantur. Servi us in Firgilii Eneid. I. S, vers. y.18. On voit par ce passage qu'on lavait le corps quand il était encore chaud et après la dernière proclamaii- n. Cetie cérémonie achevée, on le brûlait ou on l'enterrait, l.a priva. ion dt cetse proclamation était regardée comme un grand malheur. Cor pot a nottdum cour la mat a jacent. Lucan. 1. 2, vers. 22. Jam de* llefus et concilia ai us es, ApuVius, 1. I ViCtam. et I. Il, ib. Desine , jam con~ tiamtttum est, Tercet, liuntuh. 3, v. 50 S. Zénon de Vérone, pailant d'une femme qui se livrait à une douleur immodérée à cause delà mort de son mari, » exprime ainsi : Cadaver amplexitur conclamafum , 1. I , Tract. 16, p. 1 26, al t. Venin. Cette cérémonie, puéiilc en elle-même, devenait importante, en ce qu'elle servait à ccustater publiquement la mort d'une personne. 10 Digitized by Google

I (8 S. CAMILLE DE LELLIS. [14 juillet.] Il se traînait encore de lit en lit pour voir si rien ne leur manquait, et pour leur suggérer différents actes de vertu. Souvent on l'entendait répéter ces paroles de S. François : * Le bonheur que jes» père est si grand, que toutes les peines et toutes les souffrances » deviennent pour moi un sujet de joie. » S. Camille n'obligea point ses religieux à réciter le Bréviaire, à moins qu'ils ne fussent dans les ordres sacrés. Mais il leur était enjoint de se confesser et de communier tous les dimanches et toutes les grandes fêtes, de faire chaque jour une heure de méditation, d'entendre la messe, de dire le chapelet et quelques autres prières. L'humilité du saint fondateur était extraordinaire ; il se méprisait lui-même au point que tous ceux qui le connaissaient en étaient dans l'étonnement. Ce fut par un effet de cette vertu qu'il se démit du généralat en 1607; il voulait encore, par cette démission, se donner plus de temps pour servir les pauvres. Il fonda des maisons de son ordre dans plusieurs villes, comme à Bologne, à Milan, à Gênes, à Florence, à Ferrare, à Messine, à Mantoue, etc. Il envoya aussi quelques-uns de ses frères en Hongrie et dans d'autres lieux qui étaient affligés de la peste. Noie ayant été attaquée de ce fléau en 1600, l'évêque de la ville établit Camille son vicaire- général. Le saint se dévoua généreusement au service des pestiférés. Ses compagnons imitèrent son exemple. Il y en eut cinq d'entre eux auxquels il en coûta la vie. Dieu récompensa le zèle de son serviteur par l'esprit de prophétie, par le don des miracles et par plusieurs autres grâces extraordinaires. S. Camille assista au cinquième chapitre de son ordre qui se tint à Rome en 1613. Il alla ensuite visiter avec le nouveau général les maisons de Lombardie, faisant partout des exhortations fort touchantes. Etant à Gênes, il fut extrêmement mal. S'étant trouvé un peu mieux, il s'embarqua pour Civita-Vecchia, d'où il se rendit à Rome. Sa santé se rétablit, et il se vit en état de faire la visite de ses hôpitaux. Mais il retomba peu de temps après, et les médecins désespérèrent de sa vie. En ayant été averti, il s'écria : Je me réjouis de ce que Von m'a dit; nous irons dans la maison du Seigneur. Il reçut le saint viatique des mains du cardinal Ginnasio, protecteur de son ordre. Lorsque le saint sacrement fut dans sa chambre, H dit les larmes aux yeux : « Je reconnais, Seigneur, que » je suis le plus grand des pécheurs, et que je ne mérite pas tle ■ recevoir la faveur que vous daignez me faire; mais sauvez-moi » par votre infinie miséricorde. Je mets toute ma confiance dans les »

mérites de votre précieux sang. >» Quoiqu'il eut purifié sa conscience par la confession, il craignait encore de n'être pasassezbitn igitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

MARTYROLOGE. L14 juillet.] 1,(9 disposé. Il avait cependant mené une vie très-sainte^ et il s'était confessé tous les jours avec les plus vils sentimens de componction. Lorsqu'on lui administra le sacrement de fextrême-onction, il fit undiscoursforttouchantasesreligieux.il mourut le 1 4 juillet 1614, comme il l'avait prédit, à 1 âge de soixante-cinq ans. On l'enterra auprès du grand autel de l'église de Sainte-Marie-Magdeleine. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, on leva son corps de terre, et on le mit sous l'autel même. On l'a depuis renfermé dans une châsse. Benoît XIV béatifia le serviteur de Dieu en ij&r et le canonisa en 1746. LE B. GASPARD BON, RELIGIEUX MINIME. l'an 1604. Gaspard, né à Valence en Espagne, l'an 1 5 3o, de parens pauvres, lut obligé de servir pendant quelques années dans un régiment, et sut dans cette carrière, ordinairement si licencieuse, conserver toute sa piété et la pureté de ses mœurs. Il fit vœu, pendant un combat, d'entrer dans l'ordre de Saint-François de Paule, et effectua ce pieux projet en i56o. Son noviciat étant terminé, il prononça ses vœux, et mena une vie fort sainte qui lui mérita d'être élevé au sacerdoce. Il se livra aux plus rigoureuses austérités de la pénitence, et fit paraître la plus grande prudence dans les divers emplois qu'on lui confia. Deux fois élu provincial de Valence, il montra combien il savait allier l'esprit qui commande, à la bonté qui sait faire chérir les ordres. Bon et doux envers les antres, il était sévère pour lui-même, et souffrit pendant longues années les douleurs les plus aiguës que lui causaient diverses maladies. Il mourut de lamort des justes le 14 juillet i6o4> à l'âge de soixantequatorze ans, après quarante ans de profession. Pie VI l'a béatifié le 18 août 1786 Voyez le décret de sa-béatification ot sa Vie publiée à Rome en 1790. MARTYROLOGE. A Lyon, mort de S. Bonaventure, cardinal et évêque d'Albano, confesseur et docteur de l'ordre des Frères-Mi ueurs, illustre par sa science et la sainteté de sa vie. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.64% accurate

100 MARTYROLOGE. [14 juillet.] A Rome, S. Juste, soldat sous le tribun Claude, qui, s'étant converti à Jésus-Christ par l'apparition miraculeuse d'une croix, et ayant été baptisé aussitôt, donna tous ses biens aux pauvres. Ensuite, ayant été arrêté par le préfet. Magnèce, qui le fit frapper de coups de nerfs de bœuf, lui fit mettre sur la tête un casque embrasé, le fit jeter dans un brasier; et, n'ayant point été lésé et n'ayant pas même perdu un cheveu, il rendit l'esprit en confessant le nom du Seigneur. A Synope, dans la province de Pont, S. Phoras, martyr, évêque de cette ville, qui s'en alla au ciel après avoir souffert courageusement, sous l'empereur Trajan, la prison, les fers, les chaînes et le supplice du feu pour l'amour de Jésus-Christ. Ses reliques, apportées à Vienne en France, ont été déposées dans la basilique des saints Apôtres. A Alexandrie, S. Héraclas, évêque, que l'Africain, l'historiographe, dit être allé voir à Alexandrie, à cause de sa grande réputation. A Carthage, S. Cyr, évêque, dans la fête duquel S. Augustin fit un sermon au peuple sur ses vertus. A Corne, S. Félix, premier évêque de cette ville. A Bresse, S. Optatien, évêque. A Deventer en Belgique, S. Marcellin, dit Marceanmes, prêtre et confesseur. Saints en France. Près de Chambon en Berri, S. Just, confesseur, coopérateur de S. Ursin dans l'établissement de la foi. A Lyon, S. Amie, confesseur. Autres. A Alexandrie, les saints martyrs Ménéside et quelques autres* En Afrique, les saints martyrs Papias et Douât. Aux confins de l'Egypte et d'Ethiopie, S. Obol et ses compagnons au nombre de deux cent soixante, martyrs. zed by Google

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

QUINZIEME JOUR SE JUILLET. S. IIEXIU II, EMPEREUR..

Tiré de sa Fie aathmtique , publiée par Surins et <V Inditly; ainsi que des Histoires de Sigcbert , de Glaber, de Difhmar, de Lnmbtrt d' Aschnffcmmbourg. Voyez Léo Urbevetanus, in duplici Chron. Pap. et linperat. dans Us Del ici» Eruditorura , t. 1 et 1 ; et Aventin, Annal. Bavar. LAN 1024* S. Henri, surnommé le Pieux et le Boiteux } naquit en 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il était proche parent des trois empereurs qui portèrent le nom d'Othon S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne, l'un des plus savans et des plus zélés prélats de toute l'Allemagne, fut chargé du soin de son éducation; il le forma encore plus par ses exemples que par ses leçons, et il le vit avec joie faire de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. Le jeune prince, qui était tendrement attaché à son maître, ressentit une vive douleur lorsque la mort le lui enleva en 994. L'année suivante, il succéda à son père dans le duché de Bavière. L'empereur Olhon, son cousin issu de germain, mourut, le 24 janvier 1002, à Patenio en Italie *. Comme ce prince n'avait <* 11 descendait de Henri , duc de Bavière , fils de l'empereur Henri t Oiseleur, et frère d'Othon le Grand. b L'empire d'Occident, qui avait été détruit sous Angustule par le roi des J férules, fut rétabli en 8<K> dans la personne de Charlemagnc. La couronne impériale resta quelque temps dans les différentes branches de la maison de ce monarque, tantôt en France , tantôt en Allemagne ; et quelquefois dans l'une et l'autre, soumises au même prince. Louis IV, fils de l'empereur Arnoul , dernier rejeton <le la race carlov indienne, fut un prince faible, qui mourut en 911, à l'âge de dit-huit ans, sans laisser de postérité. Voyez M. l'abbé Grandidier, Hist. de l'église de Strasbourg, t. 2. Les Etats d'Allemagne étaient alors partagés en deux classes. La première , composée des Etats delà France orientale, comprenait les peuples anciennement MHimis à Charlemagnc, savoir les Bavarois, les Suaves et les Franconiens; les Etats delà Saxe formaicut la seconde classe. Ces deux classes réunies élurent roi Conrad, comte de Franconic^ petit-fils d'Arnoul , par Glismonde, sa mère. Le royaume de Germanie devait revenir de droit à la branche de Charles le Chauve, la seule qui subsistait encore des trois que les fils de Louis le Débonnaire avaient formées. Charles le Simple était alors roi de France; mais les Allemands, oubliant la justice de ses droits, parce qu'il était incapable de les faire valoir, élurent un roi tiré- du

corps de Irur nation. A Conrad succéda , en 919, Henri 1er, duc de Saxe , surnommé V Oiseleur, qui fut successivement remplacé en 93fi, 973 et 983, par ses fils, petit-fils et arrière-pet it-ftls, nommés Othon. Vint ensuite S. Henri, dont nous écrivons la vie, et qui eut pour successeurs Conrad il, Henri III , Henri IV et Henri V, de la maison de ducs de Franconie. Après la mort de l othai ell, arrivée en 1137, le trône impérial passa dans la maison des dues de Sunbe et d'Alsace, et y resta jusqu'à la mort do Conrad IV, qui arriva en 1254. Rodolphe lCr, comte de Habsbourg et landgrave de la haute Alsace, fut élu empereur en 1273. De lui desrendit Albert H. duc d'Autriche, qui fut élevé soi- le tronc impérial en 1438. Depuis ce temps-là, cette dignité n'est guère sorDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

151 S. HENRI, EMPEREUR. [15 juillet.] jamais été marié, sa couronne devint l'objet de l'ambition des plus puissans seigneurs de la Germanie. Les principaux contendans furent Henri, duc de Bavière, et Herman, duc de Suabe et d'Alsace. Le premier l'emporta, et fut sacré à Mayence roi de Germanie, le 8 de juillet, par l'archevêque Willégise, assisté des suffragans de sa province. La réputation de piété, de justice, de douceur et de modération dont il jouissait, avait déterminé les prélats et les grands à le choisir pour chef du corps germanique. Il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui par la sagesse de son gouvernement, ainsi que par l'assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires. Henri, peu de temps après son avènement au trône, se démit du duché de Bavière en faveur de Henri, son beau-frère, surnommé X Ancien. Connaissant le danger auquel exposent les grandeurs humaines, il s'appliqua à bien connaître toute l'étendue de ses devoirs, pour les remplir fidèlement. Il priait, il méditait la loi de Dieu, et s'exerçait à la pratique de l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil et de ne point se laisser éblouir par l'éclat des honneurs. Toujours il avait devant les yeux la fin que Dieu s'était proposée en l'élevant si haut; de là son zèle à procurer la gloire du Seigneur et l'exaltation de l'Eglise, à entretenir la paix dans ses Etats, et à chercher en tout le bonheur de ses sujets. En 1005, il fit assembler un concile national à Dortmund en Westphalie, pour régler divers points de discipline, et pour maintenir plus sûrement l'observation des canons de l'Eglise. Il procura aussi la convocation de plusieurs synodes provinciaux qui s'assemblèrent pour le même objet. Il assista lui-même à ceux qui se tinrent à Tübingen en 1003, et à Francfort en 1007, pour l'érection de l'évêché de Bamberg, auquel il unit les abbayes de Schutteren et de Gengenbach. S'il s'engagea dans des guerres, ce fut uniquement dans la vue de défendre ses peuples, et ses entreprises militaires furent toutes jours couronnées par le succès. Quelques-uns de ses sujets s'étaient révoltés contre lui au commencement de son règne, il les réduisit par son courage et les gagna par sa clémence. Les mécontents mirent bas les armes, et le prince oublia le crime dont ils s'étaient rendus coupables. C'est de là maison d'Autriche. Voyez Y abrégé chronologique de l'Histoire d'Allemagne, par M. Preffcl, ouvrage excellent pour les recherches et l'exactitude. L'ancienne maison ducale de Saxe remontait à Wittekind le Grand, dernier roi des Saxons, qui soutint une longue guerre

contre Pépin et Charlemagne. S'étant soumis au second de ces princes, et ayant embrassé le christianisme, il fut baptisé par S. Lulle e.i 783.

Charlemagne* le fit ensuite premier duc de Saxe. S. Henri H descendait de Wittekind le Grand. Il fut le cinquième empereur de sa famille. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.74% accurate

S, HENRI, EMPEREUR, [16 juillet.] 153 Deux ans après, il étouffa une autre révolte qui s'était élevée en Italie. Arduin ou Hardwick, seigneur lombard, était le chef des rebelles, et il les avait tellement mis dans ses intérêts, qu'ils le couronnèrent roi à Milan. Ce seigneur ayant été défait, se soumit et obtint sa grâce : mais il se révolta une seconde fois. L'empereur marcha de nouveau contre lui, le vainquit en bataille rangée, et le dépouilla de tous les domaines qu'il possédait. Il laissa cependant la vie au coupable. Hardwick se relira dans un monastère et y prit l'habit. Le saint, après sa victoire, vint à Pavie, où il passa les fêtes de Noël de l'année 1013. S'étant ensuite rendu à Rome, il y entra le 22 février 1014, accompagné de la reine Cunégonde et d'un grand nombre d'évêques, d'abbés, et de seigneurs, tant de la Germanie que de l'Italie. Le pape Benoît VIII le reçut sur les degrés de l'église Saint-Pierre, et après l'y avoir introduit, le couronna empereur avec son épouse. Henri confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avaient faites au saint Siège, de la ville de Rome, de l'Exarchat de Ravenne, et de plusieurs autres domaines en Italie. Il revint ensuite à Pavie, où il célébra la fête de Pâques. Après avoir apaisé les troubles de la Lombardie, il reprit le chemin. On peut voir, sur l'authenticité des diplômes de Henri II, de Pépin, de Charlemagne et d'Ollon, la dissertation que l'abbé Cenni fit imprimer à Rome en 1754, sous le titre de *Esame de diplomi di Ludovico pio*, que du temps de S. Grégoire le Grand les papes étaient fort riches; qu'ils avaient une juridiction très-étendue, et le droit de punir les criminels par leurs juges, dans la Sicile, la Calabre, la Pouille, la Campanie, l'Exarchat de Ravenne, le territoire de Sabine, la Dalmatie, l'Illyrie, la Sardaigne, l'île de Corse, la Ligurie, les Alpes Cottiques, et un petit Etat des Gaules. Quelques-uns de ces territoires ou Etats comprenaient plusieurs évêchés, comme on le voit par S. Grégoire, /. 7, Ep. 3a, Indict. II. Les Alpes Cottiques, qui appartenaient aux papes, comprenaient Gènes et la côte de la mer qui s'étend depuis cette ville jusqu'aux Alpes, qui séparent la France

de l'Italie, (l'»> ez Tbomassin, /.I de Discipl. eccl. c. 27, n. 17, et Haronius sous l'an 712, p. 9. Ce dernier prouve ce qu'il avance par le témoignage d'Oldrade, évêque de Milan.) On lit dans Patd Diacre, /. C, c. 43, que les Lombards s'emparèrent des Al,cs Cotticnes qui appartenaient au siège de Rome. Ftitrimnium Alpiuni Cottiarum quw quand mu ad jus pertinuerunt apostnlivar St dis . sed à Ijoagobardis multo tempore jnerant ablatœ. Le P. Cajetan marque dans son Isagoge ad histuiiani Si calant , les différents Etats que le siège de Home possédait anciennement en Sicile. Les papes avaient beaucoup de part au gouvernement civil de Rome. C'était à eux, dit S. Grégoire le Grand, /. •>, Ep. 40, atia 1. 4, Ep. 31, ad Maarit. à pourvoir la ville de blé. Il était, dit-il encore , /. Ep. 42 , alia 1. 4 , Ep. 3;>, obligé de veiller contre les artifices des ennemis, ainsi que contre la trahison des généraux et des gouverneurs romains. Il établit , /. 2, Ep. 1 1 , alia Ep. 7, le tribun Con tance, gouverneur de Naplcs. Anastasc le Bibliothécaire rapporte que les papes Sisinnius et Grégoire II réparèrent les murailles de Rome, et la mirent en état de défense. Thnim'ss n, de lienef. 3 part. I. 1,c. 29, //. n, conclut de ces faits et de plusieurs autres semblables, que les papes avaient la principale adminis

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

154 S. HENRI, EMPEREUR. [15 juillet.] min des Alpes pour retourner en Germanie. Il visita ensuite le monastère de Cluni, auquel il donna le globe et la couronne d'or enrichis de pierres précieuses dont le pape lui avait fait présent. Il visita également à Rome et dans l'Exarcat, qu'ils faisaient des traites de paix, détournaient les guerres, repoussaient les ennemi », et défendaient les villes qui avaient été reprises sur eux. Malgré l'invasion des Lombards, les empereurs ne diminuèrent rien des impôts excessifs qu'ils levaient sur les Romains ; ils les abandonnèrent même à la fureur des Barbares, ayant déjà assez de peine à se soutenir en Orient contre les Sarrasins. Durant ces temps de troubles, la confusion se mit partout. Les peuples d'Italie se choisirent des chefs et se donnèrent des princes en plusieurs endroits au commencement du huitième siècle. Us ne voulurent point écouter le pape Grégoire II, qui, au rapport d'Anastase le Bibliothécaire, les exhortait à rester fidèles à l'empereur : Ne desisteret ab amore et fide Romani Imperii admonebat. Quoique Léon l'Isaurien et son fils Constantin Copronyme persécutèrent les Catholiques, les papes Zacharie et Etienne II n'en furent pas moins fidèles à les respecter et à leur obéir dans tout ce qui concernait le gouvernement, bien qu'il sur la menace que fit Léon de détruire les images et de profaner les reliques des apôtres qui étaient à Rome, le peuple devint furieux et renversa les images de ce prince qu'il avait précédemment reçues avec honneur. Le pape Etienne II exhorta l'empereur à mettre fin à la persécution, et lui donna en même temps à entendre combien il était dangereux de pousser à bout un peuple irrité, ajoutant qu'il ne répondait pas de ce qui pourrait arriver, quoiqu'il fut dans la disposition de mettre tout en œuvre pour prévenir une révolte. Tunc projecta lauréat » tua conculcaverunt ai/que : Boni a m mittam, et imaginent S. Pétri cou fringant... Ouoi si quospiam missetis, profestamur tibi, innocentes sumus à sanguine quem fusuri sunt. Foyez-Atu les Bollandistes, sous le 9 d'août, l'histoire des sacrilèges et des cruautés que les Iconoclastes exercèrent en Orient. Les historiens grecs disent que le pape Grégoire II, pour se soustraire à la fureur des Iconoclastes, avait secoué avec l'Italie le joug « l'obéissance due à l'empereur. Mais ils se trompent, comme l'a montré le Père Thomassin. Voici de quelle manière s'exprime le Père Alexandre, Diss. 1, sec. 8, en parlant de Grégoire II. « Ce savant pape n'ignorait pas la tradition des Pères, dont il ne s'est » jamais

écarté. En effet , les Pères ont toujours enseigné que les sujets sont » tenus d'obéir à leurs princes, quoique infidèles ou hérétiques, dans les choses » qui concernent les droits de la souveraineté. » Quand les empereurs refusaient de défendre l'Italie contre les Barbares, les papes imploraient le secours de la France au nom du peuple, qui les regardait comme ses pères et ses protecteurs, et comme les principaux chefs de l'Etat. Varct Thomassin, » 3, de llenff. I. I c. 29. Le continuateur de Frédégaire semble dire que le pape Grégoire III, de concert avec le peuple, créa Charles- Martel patrice de Rome, titre qui n'emportait alors que l'obligation de protéger l'Eglise et les pauvres. Du moins est-ce ainsi que l'expliquent , d'après Taul Diacre, le l'ère Pagi et M. de Marca, de Concor. I. 3, c. 1 1 , //. G. Le pape Zacharie conclut un traité de paix avec Luitprand , roi des Lombards; il fit ensuite une trêve de vingt ans avec Rachis, roi des mêmes peuples. Le prince ayaut pris l'habit dans Tordre de Saint Benoit, la couronne passa à son frère Astolphe, qui viola le traité. Le pape Etienne II, qui avait sucédé à Zacharie en 752, envoya de riches présens à Asto'phe, et le pria de ne point porter la guerre dans l'Exarcat ; mais il ne put obtenir ce qu'il demandait. Il eut alors recours a Pcpin,qui envoya des ambassadeurs au roi des Lombards, pour le >ommer de restituer au saint Siègè ce qu'il lui avait enlevé, et de réparer l<s dommages qu'il avait causés aux Romains. Sur le refus que fit Astolphe d'obéir, Pépin passa en Italie avec une armée, défit les Lombards, assiégea et prit le«ir roi dans Pavie. Il lui rendit cependant son royaume, n'exigeant de lui d'autre condition, sinon qu'il vécût en bonne intelligence avec le pape. On vit bientôt que les promesses d'Astolphc n'avaient point été sincères. En effet, Pépin ne fut pas plus tôt sorti d'Italie, qu'il reprit les armes, et mit tout à feu et à sang dans l'Etat ecclésiastique. Le prince français revint avec son armée, battit de nouveau les Lombards,et Ut encore leur roi prisonnier à Pavie. Il lui renditson royaume une seconde fois , avec menace de lui ôter la vie s'il osait dans la suite tourner ses armes contre le pape. Il lui enleva l'Exarcat de Bavenne dont il s'était emparé, et le donna au saint Siègè. Cette restitution se fit en 765, selon Eginhard. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

S. HENRI, EMPEBETIR. [14 juillet.] 155 aussi d'autres monastères qu'il rencontra sur sa route, et laissa dans chacun des marques de sa pieuse libéralité. Il passa par Liège et par Trêves, et arriva enfin à Strasbourg, où il convoqua, le 2^e juin 1014 une assemblée générale des seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques, et leur fit lire la charte de l'exarchat uni ad Ravennam pertinente)», ad S. Petrum redrait. Thomassin observe à ce sujet <|ie ce que donnait Pépin ne pouvait appartenir aux empereurs de Constantinople. Ils s'étaient dépouillés de tout droit aux territoires dont il s'agit, en les laissant plusieurs années sans secours et en souffrant que les Lombards en fissent la conquête. Ainsi, les pays que Pépin et Charlemagne donnèrent aux papes leur appartenaient à titre de vainqueurs. Les peuples qu'on avait abandonnés en proie à la fureur des Barbares durent aussi redevenir libres, et acquirent le droit de se faire une nouvelle forme de gouvernement, l'avez Thomassin, p. 3 de l'icrf. I. I, c. 29, n. 9. C'est une maxime que Puffendorf, Grotius, Fontanini, etc. ont démontrée, par le consentement unanime de tous les auteurs anciens et modernes, et qui est fondée sur les lois des différentes nations, que celui qui fait la conquête d'un pays dans une guerre juste, nullement entreprise pour les premiers possesseurs, ni en vertu d'une alliance contractée avec eux, n'est point obligé de leur restituer ce pays qu'ils n'avaient ou pas voulu, ou pas pu défendre, illud extra controversiam est, si jus gentium respiciamus, quod hostibus per nos erepta suit, ea non posse vindicari ab his qui ante hostes nostros ea posséderent et amiserant. (Grotius, de jure Belli et Pacis, I. 3, c. 10, 38). Or, les Grecs avaient perdu par leur lâcheté l'Exarchat de Ravenne. Si Pépin eût conquis l'Italie sur les Goths, ou l'Afrique sur les Vandales, avant que Justinien l'eût réunies à l'Empire dont elles avaient été démembrées par les Barbares, aurait-il été obligé de les restituer aux empereurs ? Si les Bretons avaient repoussé les Saxons, après que les Romains les eurent abandonnés à la fureur de ces peuples, aurait-on pu leur contester le droit de se regarder désormais comme une nation libre ? Pourquoi trouverait-on mauvais que les papes et le peuple romain, auxquels les Grecs refusaient tout secours, en aient cherché ailleurs ? Ils ne s'adressèrent aux Français qu'après avoir long-temps sollicité inutilement la protection des empereurs de Constantinople. Aussi Anastase le Bibliothécaire assure-t-il que le pape Clément II avait souvent imploré sans succès le secours de

Léon contre Astolphe : Ut j'txta quod ei strpius scripserat, eu m exercitu ad tu endos has llaliir. partes madis owibus advenerit. Nous lisons dans le même auteur que »|uand l'empereur 8t redemander a Pépin la restitution des contrées qu'il avait conquises sur les Lombards, ce prince répondit que comme il s'était uniquehient exposé aux dangers de la guerre pour la défense du siège de S. Pierre, et nullement pour d'autre fin , il ne souffrirait jamais qu'on dépouillât l'Eglise romaine de ce qu'il lui avait donné. Pcpin donna au saint Siège la ville de Rome avec *on territoire, l'Exarcate de Ravenne et la Pentapole, qui contenait Rimini, Pcsaro, F.'sno, Senigaglia , Ancône , Cubio, etc. Il retint la fonction de protecteur et de défenseur de l'Eglise romaine, sous le titre de Patrice. Didier, roi de Lombardie, ayant depuis ravagé les terres de l'Eglise romaine, Charlemagne entra en Italie avec une armée pour lui faire la guerre; il remporta sur lui la victoire, assiégea Pavie qui fut obligée de se rendre, et mit fin au royaume des Lombards en 773. Il se fit ensuite couronner roi d'Italie. Il voulut qu'on se servit dans la cérémonie d'une couronne de fer, telle que les Goths et les Lombards avaient coutume d'en porter; peut-être que cette couronne n'était qu'un emblème de la force et de la puissance. Quoi qu'il en soit, Charlemagne confirma au pape Adrien Ier la donation de Pépin son père. Charles le Chauve et quelques autres princes ratifièrent la même donation, à laquelle ils donnèrent encore plus d'étendue. Charlemagne ayant été couronné empereur d'Occident en 800 par le pape Léon III, Irène, alors impératrice de Constantinople, le reconnut pour Auguste deux ans après; en quoi elle fut depuis imitée par l'empereur Nicéphore III. Les Grecs ratifièrent en même temps le partage qui avait été fait de l'Italie. Cette note est longue ; mais elle était nécessaire pour éclaircir un point d'histoire que quelques modernes ont fort embrouillé, peut-être encore plus par malignité que par ignorance. Voyez les Monumenta dominacionis pontificia- de Cenni , imprimés à Rome en 1700; une dissertation d'Orsi sur le même sujet ; Ccojii, Esame di Dip/oma, etc. Jos. Assénaui, Hist. liai. Scriptor. t. 3, c. :>

156 S. IIF.NIU, EMPEREUR. [15 juillet.] tiques que laïques de la Germanie et de l'Italie, où il publia plusieurs lois pour maintenir la police de l'empire. Wérinbaire, évêque de cette ville, était alors occupé du bâtiment de sa cathédrale. Cette église avait été détruite, tant en 1002 par les troupes de Herman, duc de Suabe et d'Alsace, qu'en 1007 par le feu du ciel. On jeta les fondemens de la nouvelle en 1015, et l'on travailla avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut porté, en 1028, jusqu'à la toiture. Mais il ne fut plus continué depuis ce temps-là qu'avec une extrême lenteur, ce qui vint, soit du défaut de zèle dans les évêques, soit de l'indifférence des fidèles, ou plutôt des incendies fréquens, des guerres et des malheurs publics. Quoiqu'il en soit, la cathédrale de Strasbourg ne fut achevée qu'en 1275. L'année suivante, on jeta les fondemens de la tour, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des étrangers. Elle fut achevée en 14⁹. L'empereur Henri fit aussi bâtir la cathédrale de Bamberg, que le pape Jean XVIII consacra en 1019, sous l'invocation de S. Pierre. Outre ces fondations, il en fit encore plusieurs autres en divers lieux, lesquelles avaient toutes pour objet l'accroissement de la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres. Brunon, son frère, évêque d'Ausbourg, Henri, duc de Bavière, et plusieurs autres personnes de sa famille, désapprouvèrent l'usage qu'il faisait de ses revenus, regardant comme perdu tout ce qui était employé en bonnes œuvres. Le duc de Bavière et quelques autres seigneurs ne s'en tinrent point à des plaintes ; ils prirent les armes contre l'empereur en 1010. Mais Henri les défit en bataille rangée ; il pardonna aux princes engagés dans la révolte, et leur rendit leurs domaines, dont il s'était emparé à Wérinhnirc, quarante-cinquième évêque de Strasbourg, dont on trouve 1» Vie dans le tome 3 de l'église de cette ville, tirait son origine d'Adaric, duc d'Alsace au septième siècle. 11 était fils de Kanzelin ou Lantold, comte d'Altorbourg, frère de Radebotn, dont descendent en ligne directe les comtes de Habsbourg et les archiducs d'Autriche, et de Pirrtelon ou Berthold, comte de Krisgau, auteur des anciens ducs de Zeringen et de la maison existante des margraves de Bade. "Wérinhaire fut sacré évêque de Strasbourg le 4 mai 1001, et mourut le 28 octobre 1028, à Constantinople, où l'empereur Conrad l'avait envoyé en ambassade. (Il bâtit le « bateau de Habsbourg, et il se nomme lui-même Fundntor Castri quod dicitur Habesbur, dans son testament pour l'abbaye de Muri en Suisse, dont il fut également le fondateur. Ce testament est de 1027. b M. l'abbé Grandidier a fait connaître dans le premier livre de ses

Essais hist. et topogr. sur l'église cathédrale de Strasbourg, les diverses révolutions que cet édifice célèbre a éprouvées depuis son existence. La hauteur de la tour de cette église est de 410 pieds 3 pouces et demi de Strasbourg, qui font 430 pieds 17 soixante-douzièmes de pied de roi ou de Paris, comme le même auteur l'a prouvé p. 225 et suiv., La plus haute des pyramides d'Égypte ne la surpasse que de 30 pieds. Le dôme de Saint - Pierre de Rome n'a que 428 pieds de Paris ; on n'en donne que 425 à la tour de la cathédrale de Venise; la coupole de Saint-Paul à Londres a 319 pieds; le dôme de la cathédrale de Milan en a 238; les tours de Notre-Dame de Paris en ont 204 ; la flèche des Invalides en a 324. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

S. HENRI, EMPEREUR. fl5 juillet.] 15j Quelque temps auparavant, les idolâtres qui habitaient la Pologne et l'Esclavonie avaient ravagé le diocèse de Meersbourg et détruit plusieurs églises. S. Henri marcha contre eux, après avoir mis son armée sous la protection des saints martyrs Laurent, George et Adrien ; il attaqua les infidèles, et remporta sur eux une victoire complète. On dit que les trois saints apparurent durant la bataille ; qu'on les vit combattre à la tête des Impériaux ; que les barbares furent saisis d'une crainte subite au commencement de l'action; qu'ils se dispersèrent tout à-coup et se rendirent sans aucune résistance. Henri avait communie la veille avec toute son armée, et s'était engagé par vœu à rétablir le siège épiscopal de Meersbourg, en cas qu'il fut vainqueur. La révolte des princes de Bohême fut aussi réprimée dès sa naissance. Toutes ces victoires rendirent le saint la terreur de ses ennemis. La Pologne, la Bohême et la Moravie devinrent tributaires de l'Empire. Henri répara les églises avec magnificence, et rétablit les sièges de Hildesheim, de Magdebourg, de Bâle, de Misnie et de Meersbourg. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres. Mais il n'est point vrai, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'il ait converti S. Etienne, roi de Hongrie, puisque ce prince était né de parents chrétiens; il le seconda seulement dans les pieuses entreprises qu'il forma pour amener à la connaissance de la vérité ceux de ses sujets qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ. De nouvelles affaires le rappelèrent en Italie. Il s'agissait d'aller au secours de la chrétienté, et surtout du saint Siège. Il vainquit les Sarrasins avec les Grecs leurs alliés, les chassa d'Italie, et mit un gouverneur dans les provinces qu'il avait reprises sur eux. Mais il laissa les Normands jouir paisiblement du pays qu'ils avaient enlevé aux infidèles, à condition toutefois qu'ils ne tourneraient point les armes contre Naples et Bénévent. Il alla ensuite au mont Cassin. On le reçut à Rome de la manière la plus honorable. * Dans le partage qui se fit entre Charlemagne et l'impératrice Irène, on convint que la Fouille et la Calabre appartiendraient aux Ottoniens, et que Charlemagne et ses successeurs auraient le reste du royaume de Naples. Vers l'an 1000, les Normands commencèrent à ravager la Sicile. Bientôt après, ils se rendirent maîtres de cette Ile, ainsi que de la Calabre et de plusieurs autres contrées voisines, nielson I^{er}, surnomme le Grand, les chassa d'Italie et gagna la Pouille et la

Calahrc à titre de tonquéto. Les Grecs (éditent les prétentions qu'ils avaient sur ces provinces, par le mariage d'Othon 11 a\cc 1 lie (phnnie, fille de Romain, empereur d'Orient, à laquelle on donna pour dot la rouille et la Calahre. Ceci nempetha pas les Grecs de se joindre aux Sarrasins pour dépouiller les AHimands d'un j.ays qui leur appartenait. Mais en H 08, Tancrede, gentilhomme normand, seigneur de Haute* lle, passa dans la Touille avec ses douze lils et une armée de braves, tous aventuriers. Il remporta des avantages considéra hles sur les Sarrasins et les dus. I es Normands devinrent depuis ce temps-là ducs de Calahrc, et ceintes et ducs de la Pouille. Rohert Cuiscaid, duc

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

15S .S. HENRI, EMPEREUR, [10 juillet.] Pendant son séjour dans cette ville, il eut à la cuisse une contraction de nerfs fort douloureuse, qui le rendit boiteux pour le reste de sa vie. En retournant en Allemagne, il passa par l'abbaye de Cluni. Etant dans le duché de Luxembourg, il eut une entrevue avec Robert, roi de France, fils et successeur de Hugues Capet. Pour éviter les contestations que pourrait occasionner le droit de prééminence, on convint que les deux princes se verraient sur les bords de la Meuse, qui, au rapport de Glaber, séparait alors leurs Etats respectifs. Mais Henri, impatient d'embrasser Robert et de cimenter l'amitié qui l'unissait avec lui, alla voir le premier dans sa tente, et le roi de France lui rendit ensuite sa visite. La guerre les avait précédemment divisés, et la victoire s'était déclarée pour les Impériaux; mais Henri voulait régner en paix, et il avait, par de sages négociations, cherché les moyens de ne plus prendre les armes. Dans l'entrevue dont nous parlons, et qui se fit en 1023, les deux princes s'entretenirent d'affaires concernant l'Eglise et l'Etat, ainsi que de la meilleure manière d'accroître le règne de la piété et de rendre leurs sujets heureux. Ils ne prirent congé l'un de l'autre qu'après s'être donné des preuves de la plus sincère amitié. Henri prit sa route par Verdun et Metz. De retour dans ses Etats, il les parcourut dans le dessein de faire fleurir partout la religion. Il enrichissait les églises, soulageait les pauvres, remédiait avec soin aux abus et aux désordres, prévenait les injustices et garantissait le peuple de l'oppression. On eût dit qu'il ne voulait avoir sur la terre d'autre héritier que les indigènes; il ne passait dans aucun lieu sans les assister par d'abondantes aumônes, et sans y répandre la bonne odeur de sa piété. Malgré la multiplicité des affaires dont il était comme accablé, il ne négligeait pas pour cela les détails. Rien ne paraissait lui de la rouille, augmenta ses domaines par la conquête de la Sicile, de Naples, et des terres situées entre cette île et le Latium ou territoire de Rome, et Roger, aussi Normand, fut reconnu par le pape pour roi des Deux-Siciles. " Le roi Robert aimait à se reposer; ce fut un prince sage, courageux et savant. Il rempota quelques séquences qu'on a chantées autrefois à la messe dans certaines églises, comme celle de l'Ascension : Rex omnipotens deus horribilis, et de la Pentecôte : Sancti Spiritus adsit nobis gratia. C'est peut-être pour avoir confondu la seconde avec la célèbre séquence, Veni, sancte Spiritus, que le cardinal Roux ont fait honneur de celle-

ci au prince, quoiqu'elle appartienne au pape Innocent III. Le roi Robert enrichit aussi les offices de FElisc de répons et d'antiennes- On chante encore à Saint-Denys en France celui qui commence par ces mots : O Constantin Mtirtyrum, et qui se trouve dans quelques Proccessionaux au Commun ces Marlyrst quoique fait en particulier pour S. Denys et ses compagnons. On prétend que le pieux roi le commença de la sorte, peirr faire cesser les import unités de la reine Constance, qui le pressait de faire quelque chant à sa louange. Digitized by Google

S. HENRI, EMPEREUR. [15 juillet.] 1 5p échapper. Mais son attention à remplir les devoirs publics de sa place ne lui faisait point oublier le soin de son âme. Régler son intérieur lui semblait la première et la plus essentielle de ses obligations. Sans cesse il se rappelait que l'orgueil et la vaine gloire sont les plus dangereux de tous les vices ; qu'ils sont les plus difficiles à découvrir, et que toujours ils sont les derniers vaincus dans cette guerre spirituelle que nous avons à soutenir. Il se rappelait encore souvent que l'humilité est le fondement de toutes les vertus, et que sur les progrès que nous y faisons se mesure notre avancement dans la perfection chrétienne. Plus donc il était élevé dans le monde, plus il cherchait à s'abaisser; et l'on a dit, en parlant de lui, qu'on n'avait jamais vu une humilité plus grande sous le diadème. Il n'avait point de meilleurs amis que ceux qui le reprenaient librement de ses fautes; il avouait sur-le-champ celles qu'il avait commises, et réparait les torts qu'il croyait avoir causés. Il n'eut pas plus tôt reconnu l'innocence de S. Héribert, archevêque de Cologne, contre lequel il s'était laissé prévenir, faute d'être bien instruit, qu'il alla se jeter à ses pieds, où il demeura jusqu'à ce que le prélat l'eût assuré qu'il lui pardonnait. Il chassa les flatteurs, qu'il regardait comme les plus grandes pestes de la cour des rois. Par la pratique de la mortification, il sut captiver tous ses penchans sous la règle du devoir. La raison et la foi lui avaient appris que les plaisirs, même les plus innocens, étaient dangereux; qu'ils dissipaient l'âme, qu'ils en affaiblissaient la force et qu'ils préparaient la voie au crime, à moins que l'on ne fût continuellement sur ses gardes. La prière, et surtout la prière publique, faisait les plus chères délices de ce prince. S'étant trouvé en lion à la cathédrale de Strasbourg, il y admira la modestie avec laquelle les chanoines, Appelés alors frères de Sainte-Marie, célébraient l'office divin, le bel ordre qui s'y observait, et la majesté qui régnait dans le sanctuaire. Henri, plein de mépris pour les grandeurs humaines, conçut le dessein de renoncer à la couronne; il voulut se retirer auprès des chanoines de la cathédrale, et il demanda à être reçu parmi eux comme leur confrère. Mais il en fut empêché par les remontrances des seigneurs de sa cour, et surtout par celles de l'évêque Wérinaire, qui lui fit comprendre que sa véritable vocation était de régner avec sagesse et de se sanctifier sur le trône *. Henri, à cette occasion, honora de ses dons la cathédrale de Strasbourg. L'empereur Sigismond donna un soufflet à un flâneur, en lui disant que ses fades éloges « talent le plus grand affront qu'il eût jamais

icçu. b royéz M. l'abbé Grand idier, dans ses Essais Histor. sur V église
cathétlralc de Strasbourg, p. 19 et 20.. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

160 S. HENRI, EMPEREUR. [iâjuillet.l Strasbourg. Les bienfaits dont il la combla ont fait dire aux historiens de sa vie qu'il fut le restaurateur de l'évêché de Strasbourg. Il augmenta les revenus des canonicats; il y fonda aussi, pour éterniser sa dévotion, un canonikat doté d'une riche prébende pour celui qui ferait en son nom le service divin. Cette fondation existe encore aujourd'hui ; elle devint au commencement du treizième siècle, lors de la séparation des chanoines nobles d'avec ceux qui ne l'étaient pas, une prébende du grand chœur, « Cette séparation, Essais Hist. p. 32 et suiv. : forma, dans la cathédrale de Strasbourg, ces deux corps différens et particuliers, qu'on appelle aujourd'hui le Grand-Chapitre et le Grand-Chœur. On ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails sur l'état présent de l'un et de l'autre. Le grand chapitre de Strasbourg est le chapitre le plus illustre de la chrétienté. La haute noblesse qui distingue ses membres a mérité à cette église la gloire d'être nommée par excellence la première de l'Allemagne. Toujours fidèle à conserver son ancienne prérogative, qui date du commencement du treizième siècle, il ne reçoit dans son sein que des princes, des comtes et «les ducs de la plus haute extraction. Suivant les nouveaux statuts de 1713, les père, grand-père, bisaïeul et trisaïeul des chanoines français, doivent être tous décorés du titre de princes ou de duc*. Les Allemands doivent produire seize quartiers paternels et maternels, et descendre «le père, aïeul, bisaïeul et trisaïeul princes ou comtes d'Empire, et d'une mère dont le père, le grand-père et le bisaïeul soient princes ou comtes, ayant les uns et les autres voix et séance dans les diètes générales de l'Empire. Le nombre des chanoines est de vingt-quatre, parmi lesquels il y a un tiers de français. Douze sont capitulaires et «neuf domiciliaires. Les capitulaires ont seuls entrée et voix au chapitre, ils élisent le prince-évêque, et ils doivent être dans les ordres sacrés. Pour gagner leur compétence, ils sont obligés de résider pendant trois mois de l'année dans la ville ou le diocèse de Strasbourg. Les domiciliaires succèdent aux places vacantes des capitulaires, selon leur rang d'ancienneté. Ils jouissent en attendant du quart de la compétence. Ils tiennent dans l'année «deux chapitres généraux, l'un au mois de mars, et l'autre au mois de septembre. Trois capitulaires suffisent pour former chapitre. Le grand chapitre a ses domaines et ses biens particuliers, indépendans de ceux de l'évêque; il est seigneur de deux bourgs et de dix-sept villages, tous situés en Alsace, et dont il nomme les

baillis et gens de justice. Il y a dans la cathédrale cinq dignités; la première est celle du grand prévôt : il occupe la première place et il préside aux assemblées capitulaires. Il a le droit de conférer cette dignité dans tous les temps. La seconde est celle de grand doyen, qui est élu par le grand chapitre et confirmé par l'évêque. Il doit être prêtre, et c'est lui qui exerce la juridiction ordinaire, tant sur les membres du grand chapitre que sur ceux du grand chœur. Il convoque aussi le chapitre; il y préside et conclut à ce qui a été délibéré. Les troisième, quatrième et cinquième dignités sont celles de grand custos, de grand écolâtre et de grand camérier. Ils n'ont aucune fonction particulière attachée à leur dignité, mais ils jouissent, comme les autres dignitaires, de revenus particuliers séparés de la masse capitulaire. Les deux premiers sont nommés par l'évêque ; le dernier est élu par le chapitre. Le grand chœur, nommé *summus chorus* dans les anciens titres, est aussi ancien que l'établissement des clercs qui se rassemblèrent auprès des premiers évêques de Strasbourg. Il forme, conjointement avec le grand chapitre, le clergé primitif de la ville, étant cependant distinct et totalement séparé du premier. Il est par lui-même un corps collégial, ayant tous les droits, qualités et prérogatives qui compétent à un chapitre. Le grand chœur a son sceau particulier, ses armoiries, ses archives propres, ses protocoles, sa masse commune, enfin l'administration libre de ses biens et revenus, qui consistent en terres, en dîmes et en rentes seigneuriales, totalement séparés de ceux du grand chapitre. Les membres du grand chœur élisent entre eux un chef sous le nom de senior, lequel préside aux assemblées où se traitent les affaires de la discipline intérieure et de l'administration des biens. Trois autres députés, dont le second fait les fonctions de secrétaire, lui sont adjoints. Les prébendes du grand chœur sont des bénéfices canoniaux, et ceux qui en sont titulaires

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 11.80% accurate

S. HKYRI, «MPSRKl-B. [15 juillet tÇt désignée plus
vulgairement sous le titre de Prébende du Roi du Chœur a. ^ Henri assistait
au sacrifice de la messe avec beaucoup de piété, et participait souvent à
l'auguste sacrement de l'autel. Il honorak la Mere de D.eu comme sa
patronne, et il aimait à prier dans le» églises ded.ees sou., son invocation;
c'est ce qui parut surtout» Rome, par son assiduité à fréquenter l'église de
Sainte-Marie-Majeure. Il avait aussi une tendre dévotion pour les anges
gardiens, et généralement pour tous les saints. Quoiqu'il vécut dans un
parfait détachement de toutes les choses créées, .1 desirait ardemment de
renoncer au monde, et son dessein était de se retirer dans l'abbaye de Saint-
Vannesà Verdun. Ma.s le p,eux Richard , abbé de cette maison, lui conseilla
de ne point exécuter son dessein *. Henri fit constamment présider la
religion à ses conseils, la bonne fo. a ses tra.tçs et le zèle à ses entreprises.
Sa vertu le rên* dit toujours .«sensible aux charmes de la volupté. Non-
seulement •I conserva la chasteté au milieu des périls de la cour, mai, on
T'éyLur^T' dM «"«a™". *» privilèges des change, ^^ "wn^^?
^âS>tiumimfa'u'ux d.e ""'son du roi- II' «ont e"! d.ocè.e , S " * la<meH.
°İSitPİ Ji * "J" d'0. de la «««.édrale, la première du et de grand pé,, te,,cier
totoiîêSL*!??? " di«nité de Premicéarchiprêtre . ■elles tout le ser ir, . ,?;
,,,iî? ! . toV lca ,emPs cl aux léte* le»P""s solenseuls i&,T^S^,^u^t^t^«>i.
«ù S. peuvent «ers , de que mes ,iiJHZ ° wii! ■""«* cUnotnea et
ecclésiastiques étrangler .•èyêque quand*" KfiA £ "SSi ' s °f* <■>'putes
aux synodes du d ..T«> ff cathédrale. Ils assistent par leurs déprébendes aS
granit Tel .œu^nc SZ ",,l S", assc,"};L,!e? «,!?,!r;"<s du il faut être da?« i,,l
... 1 ?" Plus "uiourd'hm qu'au nombre de «inet • ictics au ",,0,. L^rv/ I S
Sacres pour » ét™ nommé Elles ne sont point les cln^ê^'entouue ii^JM,
ISET'i Lcs ™lia*°" permuter uu résiner en coù J, ? titulaire» de ce»
préludes peuvent les des empereur»' cXe 2. c\Z 31°,Z.,^ ™'. <"0m,me
i""*»"! »«* droit» ecclésiastique, le droit dê »r™.'iè « „2£L/!?' .0U8 les
'^P'»™ de collation prébende rovaïc dont 1- prière» et de joyeui avènement.
Outre la Place au chœ^r êttx pîo îès fr,' ST?d,^^H la P""»*~ «dire de»
cérémonies U nremiêî',i^i,i,, i T le Kra,,d r'10"" £ cM8tos « le 1/ons de
crand chant™ .51 enlltr,P '» ,de » la sacristie ; le second fa t le»
fonc^Jffî*AjJtâif&T°a iC «""dignité ™ •■""«• du Pelain», des chantre» *
!S«ftl!"Jtert2!îr"" C*U")OS' aU,tre P'4""* ct«iém?»^cPerf Klla'.hmd:.8/

""^«"i des empereur», est depuis le trei. -1ère place au cht» ■ Z,î» ^"n'.^'0"
 ^"V»"" eD «' ,i,ulai« » ■« PTM«semfcléc» du grand l 'chœur li ,TMd>que
 "lle du .", "« d'ancienneté dana les doyen en r.bsenee du si.ïneurtrranTdLr81
 aUtref<"8 leS fottc,ions de aussi affecté , comme il y pour le grand doyen. *
 on Toit à ivnTrtTT . 1 K;"naJPrev0t et pour le «rand d°yeû"empereur a T
 Henri tt rlnr^ %Bt-J<!ime" à Vcrdun> u» tableau ou mandant fâtSiïZ^ilS^X
 i"1""1 .,e scePfe et la couronne, et demettre oW^ance^S^^ ibbë Rjc,iard- L
 abW ,ui «vant fa t proSur quoi «n composa ^ûn dSiïZL** reprendre le
 gouvernement de rEinpiro. • est venu ici PSî^i^ ttR^S^TS .revicnt à ^ : w
 ^'empeïeur finaut. 1 rc aana 1 °»cissauce, et il pratique cette vertu en
 réT«M£ v. 2 1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

162 S. HF.XRf, EMPERKUR. [là juillet.] assure même qu'il garda la continence dans le mariage, de concert avec Ste Cunégonde, son épouse". Il mourut au château de Grône, près d'Halherstadt, la nuit du 13 au 14 juillet 1024? dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-deuxième année de son règne. Ses vertus royales et politiques l'ont fait mettre au rang des héros, et ses vertus chrétiennes au nombre des saints. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau changèrent bientôt les regrets en une vénération religieuse. Il fut canonisé le 14 de mars 1154, par le pape Eugène III. On célèbre sa fête le 15 de juillet. Il est patron du diocèse de Bavière, où son office est du rit double de première classe, avec octave. Sa fête fut établie le 4 juillet 1348 par l'évêque, le grand chapitre et le magistrat de Bâle. La mémoire de S. Henri a été également en vénération dans la cathédrale de Strasbourg. Les chanoines inscrivent son nom dans le Nécrologe parmi ceux des bienfaiteurs de leur église. Son office s'y faisait autrefois sous le rit double : mais quand il était célébré par le Roi du chœur, dont la prébende avait été fondée par le saint, la fête avait plus de solennité, et l'office se faisait comme aux jours doubles de seconde classe. Ceux qui sont placés au-dessus des autres par les honneurs, les dignités, les richesses ou les talents, ont de grandes obligations à remplir, et rendront un compte bien rigoureux au tribunal du souverain Juge, parce que leurs exemples auront beaucoup influé sur la conduite de leurs inférieurs. « Quoique Jésus-Christ, disait » S. Fulgence au pieux Théodore, sénateur romain, soit mort » pour tous les hommes, il est vrai néanmoins que la parfaite conversion des grands du monde procure des acquisitions plus considérables au royaume céleste. Ceux qui occupent les premières » places sont nécessairement pour plusieurs une occasion de salut » ou de perte. Comme leur conduite ne manque jamais d'avoir des « suites pour le prochain, ils doivent espérer dans l'autre vie un » très-haut degré de gloire, ou s'attendre aux plus effroyables » supplices », » " Voyez la Vie de S"" Cunégonde, sous le 3 de mars. *\$. Henri, avant de mourir, proposa aux princes de l'Empire, pour son successeur, Conrad, duc de Franconie, comme le sujet le plus propre à gouverner dans les conjonctures où l'Etat se trouvait. Il fut aussi choisi roi de Germanie, et sacré à Mayence le 8 septembre 1024. Il régna avec beaucoup de gloire et de piété. Il mourut le 4 juin 1039, et fut enterré à

Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda. ' S. Fulgence. Ep. G. Digitized by Google

S. PLECHELM, EVEQUE. [15 juillet-1 i63 S. PLÉCHELM , APOTRE DE LA G U EL DRE. S. Pléchelm, sorti d'une famille distinguée parmi les AngloSaxons , naquit dans la partie méridionale de l'Ecosse. Ayant reçu les ordres sacrés, il fit un pèlerinage à Rome, d'où il rapporta plusieurs reliques dans sa patrie. Quelque temps après il passa avec S. Wiron, évêque , et S. Otger , diacre, dans cette partie de la basse Allemagne qui n'avait point encore été éclairée de la lumière de la foi. Soutenu par la protection de Pépin , maire du palais d'Austrasie, il convertit au christianisme le pays qui compose la Gueltre et les duchés de Clèves et de Juliers, ainsi que plusieurs autres contrées situées entre le Rhin, la Wahal et la Meuse. Il se retira ensuite au mont Saint-Pierre près de Ruremonde; mais il en sortait souvent pour aller faire des missions à ce qui restait encore d'idolâtres. Pépin, qui répara les désordres de sa jeunesse par une vie chrétienne et pénitente, avait en lui beaucoup de confiance. Il le choisit pour confesseur après la mort de S. Wiron , et il allait le trouver de son château de Herstatt. Mais écoutons l'auteur de la Vie du saint « Pépin, roi des Français (c'est-à-dire, maire du palais, » revêtu de l'autorité royale), était pénétré pour lui d'une vénération profonde. Au commencement du carême de chaque année, » il quittait les marques de sa dignité, allait nu-pieds de son palais » au mont Saint-Pierre où vivait le saint, pour le consulter sur la • manière de gouverner conformément à la loi et à la volonté de ■ Dieu, et de procurer l'accroissement de la piété. Il confessait » aussi ses péchés au grand -prêtre du Seigneur, recevait la pénitence et purifiait par ses larmes les fautes que la fragilité humaine lui avait fait commettre a. » S. Pléchelm est appelé par Bollandus évêque d'Odenzel et de Ruremonde. Il mourut le 15 juillet 782. On l'enterra dans l'église située sur le mont Saint - Pierre, près de Ruremonde, et dite aujourd'hui de Sainte-Odile. Il s'est opéré plusieurs miracles par la « jir. 11, p. 69. « Selon le Père Bosch , un des continuateurs de Bollandus , Pépin , dont il s'agit ici, est celui qu'on a surnommé de Herstal ou le Gros. Quoiqu'il n'ait jamais eu le titre de roi, il en exerça l'autorité dans l'Austrasie, et montra beaucoup de courage et de piété. Il mourut en 714 , au château de Jopil , sur la Meuse, près de Liège. S Pépin de Landen , son aïeul , était fils de Carloman , premier maire de celle famille , petit-fils de Charles, comte de Heshay, près de Liège , lequel descendait de Ferréol, préfet du prétoire dans les Gaules. II,

104 S. SWITHIN, EVEQUE. [15 juillet.] vertu de ses reliques, dont la plus considérable partie se garde à Odenzel , dans la province d'Over-Yssel. Le nom de ce saint est célèbre dans les Martyrologes des Pays-Bas. On lit dans son ancienne Vie qu'il fut sacré évêque avant de quitter sa patrie pour aller prêcher la foi aux infidèles" . Voyez sa Vie, publiée avec des remarques par les Bollandistes, t. 4jnlii, />. f>8, et le Batavia sacra, p% 50. .«»i»i<i>»<im<»M>»<>>>><>>i>»>«iMiu«nMi>t%oMmMHt»um»»»»»»>»i>>iH<tii«v « »«».«» S. SWITHIIV ou SWITHUN, ÉVÊQUE ET PATRON DE WINCHESTER. La ville de Winchester, appelée Venta par Ptolémée et Antonin , était fameuse du temps des Romains , qui y avaient établi un de leurs quartiers. Elle devint depuis le siège principal du royaume des West-Saxons. Kinégils, un des rois de ces peuples , ayant embrassé le christianisme vers l'an 635 , donna à S. Birin la ville de Dorchester pour son siège épiscopal, mais il fonda en même temps une église à Winchester, que e saint évêque dédia sous l'invocation de S. Pierre , suivant l'auteur de la Chronique saxone. Thomas Radburn dit qu'elle fut dédiée sous l'invocation de la SainteTrinité. Vini, troisième évêque des West-Saxons, fixa son siègea Winchester, dont l'église devint une des plus florissantes de la Bretagne. S. Swithin y reçut la tonsure cléricale. Il prit ensuite l'habit religieux dans l'ancien monastère fondé dans la même ville par le roi Kinégils. Ce saint, issu d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de vertu. Son cours d'humanités et de philosophie achevé, il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte. Son mérite le fit élevei aux ordres par Hélinstan ou Helmstan, évêque de Winchester. Devenu prêtre, on le choisit pour remplir la place de prévôt ou de doyen de l'ancien monastère. Le roi Egbert, instruit de sa piété , de son savoir et de sa prudence, le fit son prêtre, et le saint souscrivit en cette qualité une charte que le prince accorda en 833 a l'abbaye de Croyland. Il lui confia l'éducation de son (ils Elhela Bède parle, sous l'an 731, d'un Pechthelm qui fut disciple de S. AldheUn, dans le royaume des Saxons occidentaux, et qui, étant revenu dans sa patrie, fut sacré évêque pour prêcher l'Evangile avec plus d'autorité. Il fixa ensuite son siège à Candîda Casa. Cest une ville parlementaire du comté de Galloway en Ecosse, qui se nomme aujourd'hui Whitehorn Les Bollandistes ont prétendu »»u plusieurs endroits de leur recueil , que ce Pcchthelm ne devait point être confondu avec le saint dont nous donnons la Vie. Mais le Père Pagi , Cri tic. Hist. (hron. ad an. 734 , n.

4, et l'auteur du *Batavia sacra* , ont essayé de prouver, contre les savant*
Jésuites d'Anvers , que c'était une seule et même personne. Digitized by
Google

S. SWITHIIF, KVF.QTJE. [15 juillet.] l65 wolf , et il eut toujours lieu de s'applaudir d'avoir suivi ses conseils dans les affaires importantes. Depuis quelque temps les royaumes de Mercie et de Northumberland étaient déchirés par des divisions intestines. Egbert profita de ces troubles. Il vainquit d'abord Swithred, roi des EstSaxons, et le dépouilla de ses Etats. Ayant été plusieurs fois attaqué par les Merciens, il les défit et s'empara de leur pays en 828. Mais peu de temps après il rétablit Withlaf, leur roi, à condition qu'il tiendrait la couronne de lui, et qu'il lui paierait un tribut annuel. Il traita de la même manière Eandred, dernier roi des Northumbres. Les Est-Angles se soumirent aussi après une guerre longue et sanglante. Le pays de Kent, alors tributaire de la Mercie, éprouva le même sort. Egbert, vainqueur de ses ennemis, convoqua à Winchester tous les grands de ses Etats, et il fut décidé dans l'assemblée que le royaume s'appellerait désormais Angleterre, et qu'on donnerait le nom d'Anglais à tous ceux qui l'habitaient. Le prince se fit couronner de nouveau, et commença dès-lors, c'est-à-dire en 829, à prendre le titre de roi d'Angleterre. On ne connut plus le nom de Jutes et de Saxons, et l'Heptarchie prit fin. Egbert mourut en 837, ou au plus tard l'année suivante. Il avait régné trente-sept ans sur les West-Saxons , et neuf ans sur toute l'Angleterre. Il eut pour successeur son fils Ethelwolf. Ce prince avait été élevé dans la piété et les sciences par S.Swithin, prévôt de l'ancien monastère de Winchester b. Il avait même été ordonné sous-diacre par l'évêque Helmstan c. Mais après la mort de son frère aîné, dont on ignore le nom, il obtint du pape une dispense pour se marier. Il épousa Osberge, princesse remplie de vertu, qui lui donna quatre fils, Ethelbald, Ethelbrigt, Ethelred et Alfred. Il se conduisit par les avis d'Alstan , évêque de Schirhorne, dans le gouvernement civil ; mais il consultait S. Swithin dans les matières ecclésiastiques, ainsi que dans tout ce qui concernait le règlement de son intérieur. Aidé de ces deux grands * On appelait heptarchie la division qui se fit de l'Angleterre en sept royaumes, *i qui fut commencée par Hengiste en 457, sept ans après son arrivée dans cette île. Sur la fin du règne d'Egbert, l'Angleterre se vit exposée pour la première fois aux ravages des Danois. On comprend sous ce nom général ces essaims de pirates, composés non-seulement des Danois, mais encore des Norvégiens, des Goths, des Swéones ou Suédois et des Vandales. {Voyez Eginhard, Henri de Huotington, etc.) On appelait Normands, les barbares qui habitaient les côtes septentrionales de la mer

Baltique. les côtes méridionales de la mer étaient basées par les Slaves , les Vandales, etc. Voyez Eginhard , Helmold , etc. b Thomas Radburn , religieux de l'ancien monastère de Winchester, en 1450, a f^ayé de prouver que S. Swithin avait été quelque temps professeur de théologie' «Cambridge Mais les raisons qu'il allègue ne sont d'aucune autorité. Voyez Radburn, /. 3, c. 2. Uist. maj. IVintoniensis , ap. JVhartlion Angllat sacra , et I Histoire de l'université de Cambridge. 'Ceci est rapporté par Radburn, Huntiugton et d'autres auteurs. Digitized by Google

t66 ». SWITHIN, ÉVEQUe. [15 juillet] hommes, il régna avec gloire et sans troubles, quoiqu'il eût peu de capacité par lui-même. Il repoussa souvent les Danois, et exécuta plusieurs projets qu'il avait formés pour le bien de la religion et de l'Etat. Toujours plein de vénération pour S. Swithin, qu'il appelait son maître et son précepteur, il le fit élever sur le siège épiscopal de Winchester en 852, après la mort de Helmstan. On lit dans Guillaume de Maïmesbury que Swithin était un riche trésor de vertus, mais qu'il excellait surtout en humilité et en charité pour les pauvres; qu'il se montrait animé du zèle le plus pur, et qu'il remplissait avec la dernière exactitude tous les devoirs d'un bon pasteur. Il bâtit plusieurs églises et en répara d'autres. Dans ses voyages il allait toujours à pied avec les clercs qui l'accompagnaient, et souvent il ne marchait que de nuit pour éviter l'ostentation. Lorsqu'il s'agissait d'exercer quelque fonction épiscopale, comme de consacrer une église, il s'y préparait avec la plus grande ferveur. Son plaisir était de se trouver non avec les riches, mais avec les pauvres. En même temps qu'il invitait les pécheurs à la pénitence, il précautionnait les âmes fidèles contre les rechutes. Dur à lui-même, il ne buvait et ne mangeait que pour satisfaire aux devoirs indispensables de la nature* Ce n'était qu'après de longues veilles et des travaux pénibles qu'il prenait un peu de repos. Il se plaisait singulièrement à réciter les Psaumes. On ne lui entendait jamais tenir de discours qui ne fut édifiant. Ce fut par ses conseils que dans une assemblée générale de la nation, qui se tint en 854 > le roi Ethelwolf porta une loi par laquelle il donnait à l'Eglise la dixième partie des terres de son domaine, sans imposer d'autres charges aux églises particulières, que de prier pour lui tous les mercredis. Pour rendre l'acte plus sacré, le prince l'offrit à Dieu sur l'autel de S. Pierre, dans un pèlerinage qu'il fit à Rome l'année suivante. Il pria aussi le pape de le confirmer. Il s'était fait accompagner à Rome par son fils Alfred, qui était encore fort jeune; il y rebâtit l'école fondée par les Anglais. Entre autres marques de libéralité qu'il donna à cette ville, il ordonna d'y envoyer tous les ans trois cents marieuses", cent pour le pape, et deux cents pour entretenir, la veille de Pâque, le luminaire des églises de Saint Pierre et de Saint-Paul. Il étendit aussi à tout son royaume le ramescot, ou denier de Saint-Pierre. De retour en Angleterre, il fit de sages réglemens pour que les pauvres fussent assistés. Ce bon prince mourut en 857. S. Swithin, qui l'avait aidé dans toutes ses pieuses entreprises, * On ignore la valeur précise d'une mancuse.

On pense communément qu'elle valait à peu près un marc. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

S. SWITHIN, ÉVEQUE. [15 juillet.] 167 lui survécut de quelques années. Il mourut le 2 juillet 862, sous le règne d'Ethelbert. On l'enterra, comme il l'avait demandé, dans le cimetière public. En 964, S. Ethelwold, évêque de Winchester, leva son corps de terre et le transporta dans l'église. On lit dans Guillaume de Malmesbury qu'il s'opéra en cette occasion plusieurs miracles très-éclatants. Il se fit en 1093 une seconde translation des reliques du saint dans l'église du nouveau monastère de Winchester *. On gardait un de ses bras dans l'abbaye de Péterborough*. S. Switbin est nommé dans le Martyrologe romain, sous a L'histoire de cette translation et des miracles qui s'y opérèrent fut écrite en 890 par Lanfrid ou Lantfred, moine de Winchester, auquel Leland donne le titre d'illustre docteur; cet ouvrage n'a jamais été imprimé. Il en existe deux beaux manuscrits, dont l'un se garde dans la bibliothèque Cottonienne, et l'autre dans la bibliothèque du Roi, à l'abbaye de Westminster. Casleu et Nicholson se trompent en appelant l'ouvrage dont il s'agit, la Vie de S. Swithin. Il paraît par Leland que Lantfred n'a jamais écrit de Vie de saint, et il le fait assez entendre lui-même dans l'histoire qu'il a donnée de ses miracles. Cette remarque tombe aussi sur Pits, Baie et Thomas Rudburn. Ce dernier confond Lantfred avec Wolstan. b Valkelyn, évêque de Winchester et parent de Guillaume le Conquérant, jeta les fondemens de l'église en 1079; les religieux vinrent avec joie, en présence de la plus grande partie des évêques* et des abbés d'Angleterre, de l'ancien monastère dans le nouveau. Ceci arriva en 1093. Le jour de la letc de S. Swithin de la même année, ils transférèrent solennellement sa châsse dans la nouvelle église. Le lendemain on travailla, par l'ordre de Walkelyn, à démolir (ancienne abbaye. En 1379, le célèbre Guillaume de Wickham, chancelier d'Angleterre sous Edouard III, et fondateur d'un grand collège à Oxford, fit bâtir la nef et la façade occidentale de l'église cathédrale de Winchester, qui subsiste encore aujourd'hui. Cette église porta d'abord le nom de Saint-Pierre. Mais en 960, S. Ethelwold la dédia sous l'invocation de S. Swithin, en présence du roi Ethelred, de S. Duostan et de huit autres évêques. (Voyez Rudburn, Jlist. maj. Witon. p. 223.) Henri VIII ordonna, en 1540, qu'elle prit le nom de la Sainte-Trinité. A l'extrémité orientale de cette église est le lieu qui était réputé anciennement le plus sacré, et au-dessous duquel avaient été enterrés un grand nombre de saints et de rois. Il y a

présentement derrière le grand-autel une muraille en travers, sur laquelle on voit la place qu'occupaient de petites statues représentant les personnes enterrées en cet endroit. Les noms étaient écrits sous les piédestaux des statues, et on lit encore ceux-ci : Kmglisus rex. S. Dirinus Ep. Kingmnald rex. Egbertus R. Adulphus (/ e. Ethelwoïpkus) R. Elured. R. films ejus. Edwardus R. Junior Adhelstanus. R. filins ejus(Sancta Maria D. Jésus au milieu.) EdredusR. EdgarusR. Alwynus Ep. Ethelred R. Cnutus R. Hardecanutus R. fifiits ejus, etc. On lit au-dessous, sur une espèce de bande, ces deux vers : Cor para Sanctorum htc sunt inpace sepulta : Ex mentis quorum fulgent miracula multa. Au-dessous de ces vers, en tirant un peu de côté de l'orient , est un grand tableau de pierre à- plat , sur lequel on voit une figure d'évêque en airain, qu'on dit être celle de S. Swithin. Voyez Clareudonet Samuel Gale, sur les Antiquités de Winchester \p. 29. 30. e Voyez l'Histoire de cette abbaye, qui a pour auteur Hugues Candide ou le Blanc, et qui a été publiée par M. Spark , p. 1723. L'abbaye dont il est ici question eut pour premier fondateur le roi Edouard Y Ancien. Ce prince , en exécution du testament d'Alfred , son père, la fit bâtir sur le territoire de la cathédrale, et la destina à des chanoines séculiers ou réguliers (car ils vivaient en communauté) qui devaient avoir pour chef S. Grimbaïd, si la mort ne l'eût enlevé. Soixante ans après, c'est-à-dire en 964 , les chanoines cédèrent la place aux moines qu'y établit S. Ethelwold. L'abbaye prit alors le nom de Newminster, qu'elle porta jusqu'à ce qu'elle eût été transférée par le ro Henri 1er, et par l'évêque Guillaume Giffard, dans un lieu appelé llydr , et qu Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

168 LE B. BERXÀRr. [16 juillet.] le 2 juillet, qui fut le jour de sa mort; mais l'Angleterre célébrait sa principale fête le 15 du même mois, jour auquel se fit la translation de ses reliques a. . Voyez la Vie du saint, écrite par Wolstan , moine de Winchester, et dédiée à S. Elphège, qui fut fait évêque de cette ville en 1006, et transféré au siège de Cantorbéry en 1006. Elle a été publiée par Mabillon, sec, 5 Ben. p. 628. Voyez aussi 1 Histoire Ms. des miracles du saint, par Lanfrid ; Guillaume de Malmesbury, / . a , de Pontliff. la Chronique en vers de Robert de Glocester, publiée par Hearne; XHistoria major Wintoniensis de Thomas Rudburn, que Warthon a donnée, t. 1 , p. 200; Clarendon et Samuel Gale, sur les Antiquités de Winchester; et Pinius, un des continuateurs de Bollandus, sous le 2 de juillet, p. 3a 1. LE B. BERNARD, MARGRAVE DE BADE*. La maison de Bade, qui tire son origine des anciens ducs d'Alsace, eut le bonheur, au milieu du quinzième siècle, de donner un saint à l'Eglise dans la personne de Bernard. Jacques, margrave de Bade, son père, fut un des princes les plus accomplis de son temps. La sagesse qu'il fit constamment paraître dans sa conduite privée et publique, le soin qu'il eut de maintenir la paix dans ses terres, au milieu des troubles qui agitaient ses voisins, sa libéralité envers les églises, sa charité pour les pauvres, son équité à l'égard de tous ses sujets, lui ont mérité le surnom de Salomon de l'Allemagne» Il fut, au rapport d'Eneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II !, renommé partout pour sa prudence et sa justice. Il ne lui manquait, ajoute le même auteur, que la culture des lettres pour en faire le plus grand prince de son siècle. Comme il sentait vivement ce défaut, il ne négligea rien pour l'éducation de ses enfans. Il mourut à Bade en 1453, et fut enterré dans la collégiale de cette ville, qu'il venait de fonder. Il avait épousé en 1406 Catherine, fille de Charles Ier, duc de Lorraine, laquelle ne mourut qu'en 1491. Il en eut cinq fils et une fille. Charles et René furent élevés auprès des murs de la Tille. Elle a été détruite, quoiqu'elle possédât le corps du roi Edouard, de son père Alfred, de Ste Eadburge sa fille, etc. L'église était dédiée sous l'invocation de la sainte Trinité, de S. Pierre et de S. Grimbold. * Voyez le calendrier qui est à la tête de la chronique intitulée Scala mundi. C'est un beau manuscrit in-fol. qui se garde dans la bibliothèque au collège des Anglais à Douai. Voyez aussi le Bréviaire et le Missel de Saruin. Cet article nous a été fourni par M. l'abbé

Grandidier. Nous n'y avons fait que de légers changemens. • Oper. p. 438 et 493. Digitized by Google

UL B. BFIOARI), [v juillet] 169 nard, les deux aînés, lui succédèrent dans le margraviat, et en partagèrent les domaines entre eux. La maison aujourd'hui régnante de Bade descend de Charles. Bernard est celui dont nous donnons la Vie. Jean, Georges et Marc embrassèrent l'état ecclésiastique. Jean devint archevêque de Trêves en 1456, et mourut le 19 de février 1503. Georges, nommé coadjuteur de Metz en 1457, en devint évêque trois ans après. Marc, chanoine des cathédrales de Cologne et de Strasbourg, mourut en 1458. Marguerite, leur sœur, épousa en 1445 Albert, marquis de Brandebourg. Le B. Bernard, doué des plus belles qualités du corps et de l'esprit; reçut une éducation conforme à son rang et aux vues que son illustre famille avait sur lui. On ignore l'année de sa naissance, mais il est certain qu'on doit la mettre avant l'an 1438, puisqu'on voit, par le testament de son père, que dès-lors il était majeur. Bernard avait été fiancé de son vivant, à Magdeleine, fille de Charles VII, roi de France; mais son amour pour la retraite et la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable. Il céda même à Charles, son frère, en 1455, la partie du margraviat qui lui était échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs, qui venaient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Frédéric IV, qui avait donné en mariage Catherine d'Autriche, sa sœur, à Charles de Bade, frère de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie; il fut très-bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet de l'année 1458 pour aller à Rome trouver le pape Calixte II. Il tomba malade en route à Moncalieri, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des Franciscains, où il mourut le 25 de juillet, laissant des marques non équivoques de sa sainteté. Il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville, près du grand autel. Les vertus que Bernard de Bade avait pratiquées dans le monde et dans la retraite reçurent un nouvel éclat des miracles qui s'opérèrent à son tombeau, ainsi que dans la collégiale de la ville de Vie, appartenant à l'évêché de Metz, où le portrait du saint avait été placé par l'évêque Georges, son frère aîné. Ces prodiges frappèrent si vivement le pieux prélat, qu'il en écrivit en 1478 aux magistrats de Moncalieri, pour délibérer avec eux sur la béatification de Bernard, mort vingt ans auparavant. Le pape Sixte IV nomma, le 23 de décembre de la même année, des commissaires 1 Philibert

Pinponi , in Chron. An- 2 Meurisse, Hist, des Ei\ de Metz, gust*
Taurinorum, /. 3, p. 560. Digitized by Google

lyO LK B. BEXARI". [f ô juillet.] pour informer sur la vie et les miracles du vénérable Bernard. Il choisit de nouveau, le 4 août 1499, les évêques de Turin et de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même pape publia en 1481 le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mère de Bernard et d'une partie de ses frères Georges, évêque de Metz, mourut le 11 octobre 1484* Christophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper, dans les années 1512, 1513 et 1619, différentes médailles d'or et d'argent, où le bienheureux Bernard est représenté en casque et en cuirasse, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, et de l'autre l'écu de sa maison, avec cette inscription : Beatus Bernanlus Marc/uo. On conserve son cilice dans le trésor de Bade-Dourlach. Le serviteur de Dieu est particulièrement honoré à l'abbaye de Saint- Vannes de Verdun². Sa mémoire obtint une nouvelle célébrité par les soins d'Auguste-Georges Simpert, dernier margrave de la branche de Bade-Bade a, lequel fit confirmer la béatification par une bulle de Clément XIV, qui, au commencement de son pontificat, déclara le bienheureux Bernard patron du margraviat. Louis Constantin de Rohan, cardinal-évêque de Strasbourg, par son mandement du 20 juin 1770, étendit la fête du bienheureux Bernard dans tout son diocèse, et la fixa au 4 de juillet; il ordonna en même temps de la célébrer du rit semi-double, et prescrivit le rit de seconde classe dans les domaines du margraviat qui faisaient partie de son diocèse. On trouve l'éloge des vertus du bienheureux Bernard dans Trithème, Chron. Hirsau. p. 459, et dans Irenicus, in Exegesi Gevmanicæ, /. 3, c. 10 1. Sa Vie, écrite en italien dans le siècle dernier par Jean-Baptiste Plancardi, a été traduite en allemand par le P. Horning, Jésuite, et imprimée à Strasbourg en 1686. Antoine Mon bel li, patrice de la ville de Moncalieri, publia à Turin en 1722, '«-4°» la Corte sanctificata délia vi'ta, et dalle virtù de/ B. Bernardo marchese di Baden, protettore délia cita di Moncalieri. Il a joint à cet ouvrage un poème sur le serviteur de Dieu, dédié à Louis, margrave de Bade. • Les Actes de cette béatification se * Calmet , Hist. de Lorraine* t 2, trouvent dans les archives de l'évêché p. 705. * ' de Metz à Vie. « Ce margrave mourut à Rastadt, le 21 octobre 1771, sans laisser d'enfants En lui fut éteinte la branche catholique de la maison de Bade. Après sa mort les deux margraviats furent réunis en la personne de Charles Frédéric , margrave de Bade-Dourlach. Digitized by Google

LE B. RICHARD, ABBÉ. (15 juillet.) ijt LE B. RICHARD ,
 ABBÉ DE SAINT-VANNES. LAN Io46. Issu d'une noble famille française,
 Richard joignit la science et la piété à la naissance. Il étudia les lettres à
 l'école de Reims: les rapides progrès qu'il fit dans les sciences et dans la
 vertu engagèrent l'archevêque de Reims à l'élever à la dignité d'archidiaque
 de son église. Richard mena parmi les chanoines la vie du plus austère
 religieux, et alla avec le comte Frédéric se présentera l'abbaye de Saint-
 Vannes à Verdun , où ils furent reçus par l'abbé Fingen, malgré la résistance
 de l'archevêque de Reims. A la mort de Fingen, Richard fut chargé du
 gouvernement de l'abbaye, et sut par ses manières douces et insinuant
 rendre aimable et facile l'obéissance qu'il exigeait. On le surnommait Grâce
 de Dieu, pour marquer le talent dont le Seigneur l'avait doué pour gagner
 les âmes. La réputation qu'il acquit dans son emploi se répandit par toute la
 France : les monastères de Lobbes, de Corbie, de Saint-Pierre de Gand, de
 Saint-Amand, de Saint-Berlin , de Saint-Riquier, de Saint-Josse-sur-Mer, de
 Breteuil, d'Homblières, etc., virent tour à tour le saint homme qui y rétablit
 la réforme. On peut juger des soins, des travaux et du zèle qu'il fallait pour
 réussir dans une mission si délicate. Les contradictions ne lui manquèrent
 pas, et il faillit être assassiné au monastère de Saint- Vaast par deux moines
 qui craignaient la réforme. Richard fut un des plus grands hommes de son
 siècle, et une des gloires de l'Eglise de son temps. Il honora constamment
 l'état monastique par les vertus les plus pures. Il fit vers l'an 1026 un
 pèlerinage à Jérusalem avec sept cents compagnons, et fut reçu avec
 distinction à Constantinople par le patriarche et par l'empereur. De retour en
 France, Richard prêcha la trêve de Dieu en Normandie, et prédit sa mort
 ainsi que celle de l'évêque de Verdun. Il passa les dernières années de sa vie
 au monastère de Verdun, qu'il ne cessa d'édifier jusqu'à la fin. Il résigna
 toutes les abbayes qu'il avait été obligé d'administrer, et mourut saintement,
 entre les bras de l'évêque de Verdun, le 14 juin 1046. Son nom est inscrit
 dans le Martyrologe des Bénédictins ; quelques auteurs lui donnent même le
 titre de saint. Voyez Hug. Flav. m Cftron. et les Bollandisies , i/ ^Jimu

MARTYROLOGE. [15 jutHeC.] MARTYROLOGE. À Bamberg, S. Henri Ier, empereur, qui, avec son épouse Ste Cunésonde, garda une perpétuelle virginité, et gagna S. Etienne, roi de Longrie, et presque tout son royaume, à la foi de Jésus-Christ. A Porto, fête des martyrs S. Eutrope, Su Zozime et S^e Bonose, sa sœur. A Carthage, S. Catulin, diacre, dont S. Augustin fit l'éloge dans un sermon au peuple, et les martyrs S. Janvier, S. Florent, S^e Julie et Su Juste, dont les corps furent déposés dans la basilique de Fauste. A Alexandrie, S. Philippe, S. Zénon, S. Narsée et dix enfans, martyrs. Dans l'île de Ténédos, S. Abudème, martyr, qui souffrit sous Dioclétien. A Sébaste, S. Antioque, médecin, qui fut décapité sous le président Adrien; et comme il sortait de sa tête du lait au lieu de sang, le boureau Cyriaque se convertit à Jésus-Christ, et souffrit lui-même le martyre. A Pavie, S. Félix, évêque et mart vr. A Isisibe, fête de S. Jacques, évêque de cette ville, homme d'une grande sainteté. Illustre par ses miracles et son érudition, il fut du nombre des confesseurs, dans le temps de la persécution de Galère Maximien, qui, dans le conseil de Nicée, condamnèrent la perversité d'Arius, en lui opposant le dogme de la consubstantialité. Par le mérite de ses prières et de celles de l'évêque Alexandre, Arius lui-même reçut une recompense digne de son iniquité, lorsque les entrailles lui crevèrent à Constantinople. A Naples, dans la Campa nie, S. Anastase, évêque de cette ville, qui, ayant souffert beaucoup d'outrages de l'impie Sergius, son neveu, et ayant été chassé par lui de son siège, mourut dévoré de chagrins à Vérules, où il s'était retiré du temps de Charles le Chauve. A Palerme, invention du corps de Ste Rosalie, vierge de ce pays, qui fut trouvée, du temps du pape Urbain V 111, d'une manière miraculeuse, et qui délivra la Sicile de la peste, l'année du Jubilé. Saints de France. En Champagne, S^e Evronie, vierge. Près de Chinon en Touraine, S. Jean du Moutier, prêtre, né en Bretagne. A Angers, S. Benoit, évêque, dont il y a des reliques à Saint-Maurille. A Vie, au diocèse de Metz, S. Besnard, confesseur. Autres. A Sirmich, les saints martyrs Agrippin, Segond, Maxime, Fortunat et Martial. A Ferden en Saxe, Su Hernie, évêque de cette ville. A Moscou, S. Volodimer, duc. En Scandinavie, S. David, abbé, de Tordre de Cluni. A Valence en Espagne, la bienheureuse Thérèse, princesse, dont le corps est honoré dans cette ville, dans l'église de Notre-Dame-déGrâce. Digitized by Google

SEIZIÈME JOUR DE JUILLET. S. EUSTATHE, PATRIARCHE D'ANTIOCHE. Tire de S, Athanase, de Soxomène, de Théodore/, Hist. i. I, c. 6 ; dr s. Jérôme, in Catal. c. 85; ▼ oyex Tillemont, t. 7, p. 21; Ceillier, t. 4 ; le P. Bosch, in Vitâ S. Euafath. t. 4 julii, p. 130; et Sollier, in Hist. chron. patr. Antioch. ante t. 4 julii , p. 35. i/an 338. S. Eustatiik eut pour patrie la ville de Side en Pamphilie. Nous apprenons de S. Athanase 1 qu'il confessa généreusement la foi devant les persécuteurs, sans qu'on puisse toutefois déterminer si ce fut sous Dioclétien ou sous Licinius. 11 était recommandable par son savoir et son éloquence; mais il l'était beaucoup plus par son éminente sainteté et par son zèle ardent à maintenir la pureté de la doctrine catholique. Ayant été placé sur le siège de la petite ville de Bérée en Syrie, il s'acquit bientôt une grande considération dans l'Eglise, et il mérita de recevoir en 323 une lettre particulière de S. Alexandre d'Alexandrie, au sujet d'Arius et de ses dogmes impies. Antioche perdit la même année S. Philogone, son évêque, prélat illustre par le titre de confesseur qu'il avait mérité dans la persécution de Licinius. On lui donna pour successeur un nommé Paulin, qui était peu propre à remplir les devoirs de cette place. Heureusement son épiscopat ne fut pas de longue durée. Les ronces et les épines qu'il avait laissées croître dans le champ de son église demandaient une main habile qui sût les arracher du milieu du bon grain. Personne ne paraissant plus capable qu'Eustathe de remédier aux maux qui s'étaient introduits, on le choisit en 3⁴ pour remplir le siège d' Antioche qui était alors le troisième du monde chrétien. 11 s'opposa fortement à sa translation, mais il fut obligé d acquiescer à la fin. Sa résistance venait de ce que ces sortes de translations étaient défendues par les canons de l'Eglise, comme elles le sont aujourd'hui, à moins qu'il n'en résultât de grands avantages pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain. On avait voulu par là fermer la porte du sanctuaire à l'ambition et à l 'avarice, et attacher les évêques à un diocèse qu'ils devaient gouverner toute leur vie. Eustathe, plein de zèle pour l'Eglise, travailla fortement dans le concile de Nicée à faire maintenir la dis1 Hist. Arian. ad Monachos, p. 346. Digitized by Google

Ij4 9. BtîSTÀTHK, PATR. d'aNTIOCHIE. [16 juUlet.] cipline ecclésiastique sur l'article dont nous parlons, et il eut beaucoup de part aux réglemens que l'on dressa pour empêcher que les évêques ne passassent d'un siège à un autre f. Il se distingua aussi dans la même assemblée par son zèle contre l'arianisme. De retour à Antioche, il y tint un concile pour rétablir la paix dans son église, qui était déchirée par diverses factions. Il se montra fort sévère dans l'examen de ceux qu'il recevait parmi le clergé. Il rejetait toutes les personnes dont la foi ou les mœurs étaient suspectes. Plusieurs de ceux qu'il avait refusés embrassèrent depuis l'arianisme, ce qui justifia la conduite qu'il avait tenue à leur égard. Il n'oublia jamais , au milieu des fonctions du ministère, qu'il devait principalement s'appliquer à sa propre sanctification. Après avoir orné son âme de toutes sortes de vertus, il était ensuite plus en état de répandre sur les autres de sa plénitude. Il envoya aussi dans les diocèses de la juridiction de son patriarcat, des hommes capables d'instruire et d'encourager les fidèles. Eusèbe, archevêque de Césarée en Palestine, dont l'église était jusqu'à un certain point soumise à celle d' Antioche, ayant favorisé l'hérésie d'Arius, il en conçut une vive douleur, et son zèle en fut extrêmement alarmé a\ ce zèle fut la cause de l'orage violent qui se forma contre lui. Le saint patriarche d'Antioche attaqua vigoureusement Eusèbe de Césarée, et l'accusa de donner atteinte à la doctrine de Niece. Sur cette accusation, Eusèbe de Nicomédie, arien déclaré, résolut, avec plusieurs de ses amis, de perdre Eustathe à quelque prix que ce fût. Il feignit d'avoir envie de voir Jérusalem, où l'on avait fait de nouveaux embellissemens. Il se rendit donc dans cette ville, accompagné deThéognis deNicée, son confident. Il y trouva Eusèbe de Césarée, Patrophile de Scythopolis, Aëtius de Lydde, Théodote de Laodicée, et plusieurs autres évêques qui étaient comme lui partisans de la doctrine d'Arius. Ils s'en allèrent tous ensemble à Antioche. Là, ils s'assemblèrent comme en concile pour exécuter leur dessein. Une prostituée qu'ils avaient subornée se chargea du soin de servir leur aveugle passion. Elle vint à l'assemblée, tenant dans les bras un enfant dont elle assura qu'Eustathe était le père. Le saint protesta qu'il était innocent du crime dont on l'accusait, et représenta que l'apôtre défendait de condamner un prêtre, à moins qu'il n'eût été convaincu pr la déposition de deux ou de trois témoins. Mais cette calomnie fut 1 Conc. Nicœn. Can. 15. * rfiyez f après la Vie de S. Eustache , la Notice de la vie et des écrits d'Eusèbe de Ccsaree. Digitized by Google

S. ~~fo~~USTATHE, PÀTR. D ANTIOCHE. [IG juillet.] 1[^]5 à la fin découverte. La prostituée étant tombée dans une longue maladie dont elle mourut, rentra en elle-même, et prit la résolution de se rétracter. Elle fit venir plusieurs clercs, et déclara en leur présence que le patriarche était innocent ; elle ajouta que les Ariens l'avaient engagée par argent à intenter l'accusation dont il s'agissait, que toutefois le serment qu'elle avait fait n'était point un parjure; qu'effectivement l'enfant était fils d'un nommé Eustathe, ouvrier en cuivre de la même ville Cette excuse, quoique frivole, n'empêchait pas la vérité de paraître dans tout son jour. Les Ariens accusèrent encore Eustathe de sabellianisme. C'était aussi une calomnie, mais ils l'employaient contre tous ceux qui professaient la doctrine orthodoxe. Le patriarche et les évêques catholiques qui étaient présents crièrent inutilement à l'injustice; on ne voulut point les écouter; on prononça même une sentence de déposition contre le saint Après quoi Eusèbe de Nicomédie et Théognis se hâtèrent d'informer l'empereur Constantin de ce qui venait de se passer. Les évêques ariens invitèrent Eusèbe de Césarée à passer de son siège à celui d'Antioche; mais il refusa de le faire, alléguant qu'une pareille translation était contraire à la discipline de l'Eglise. L'empereur fit l'éloge de sa modestie dans une lettre que nous avons encore, et qu'Eusèbe a lui-même insérée dans la Vie de Constantin 2. On aurait été plus édifié de la modestie de 1 archevêque de Césarée s'il eut laissé aux autres le soin de rapporter cette circonstance La nouvelle de la déposition de S. Eustathe ne se fut pas plus tôt répandue, qu'il s'éleva une sédition à Antioche. Il n'en fallut pas davantage pour achever de persuader à Constantin qu'il était coupable des crimes qu'on lui imputait. Il lui envoya donc un ordre de se rendre à Constantinople, d'où il devait le faire partir pour le lieu de son exil. Le saint pasteur, avant de quitter Antioche, rassembla les fidèles et les exhorta fortement à rester inébranlables dans la doctrine de l'Eglise. Ses exhortations produisirent leur effet, en préservant un grand nombre de ses diocésains du malheur de tomber dans l'hérésie. Nous apprenons de S. Jérôme et de S. Chrysostôme qu'il fut banni dans la Thrace avec plusieurs, tant * 1 Théodoret , /. Is cf. 10, 21; S. Jérôme, /. 3, in Ru fin. etc. ' C. CI, p. 518. " L'événement dont il vient d'être parlé arriva, non en 340, comme Baronius et le I». Pétau Tout prétendu , mais en 330 ou 331 ; la vérité de cette date se prouve par les témoignages de Socrate, de Sozomène, de Théodoret et de Pliilostorge, ainsi que par les circonstances

mêmes de l'événement. Voyez Tillemont, Ceillier, Cave, Hist. litter. t. I, 187; et Sollier, un des continuateurs de Bollandus, Hist. Ptttr. sintiochett. c. 34, p. 36. Digitized by Google

170 S. EtJSTATHX, FAT H. DANTIOCHB. [U juillet.] prêtres que diacres. Théodoret assure qu'on Vexila de la Thraee dans rillyrie S. Eustathe mourut à Philippes en Macédoine *. On lit dans Théodore Lecteur que son corps fut reporté à Antioche yen Fan 4², par Galandion, patriarche de cette ville. S. Jérôme appelle S. Eustathe une trompette retentissante, et dit qu'il fut le premier qui prit la plume pour combattre les Ariens. Il admire en lui une vaste étendue de connaissances, et assure qu'il était parfaitement versé dans les lettres divines et humaines¹. S. Chrysostôme lui donne les mêmes louanges dans le panégyrique qu'il a composé en son honneur. Il était, au rapport de Sozomène', universellement admiré pour la sainteté de sa vie et l'éloquence de ses discours c, S. Fulgence le compte parmi les plus grands évêques de l'Eglise, tels que les Athanase et les Hilaire. S. Anastase le Sinaïte lui donne le titre de divin, et dit qu'il le regarde comme un pasteur consommé dans les voies de Dieu , comme un sage prédicateur, un saint martyr, un maître qu'il veut suivre avec respect comme son père et son protecteur, comme un homme en qui Dieu parle. Les disgrâces où tomba S. Eustathe, et qu'il souffrit avec tant de fermeté , donnèrent plus de lustre à sa vertu que ne lui en a Socrate et Sozomène le confondent avec un prêtre de Constantinople de même nom , lorsqu'ils disent qu'il fut rappelé d'exil par Jovien , et qu'il vécut jusqu'à Tan 470. S. Eustathe mourut plusieurs années avant que S. Méléche fût placé sur le siège patriarcal d' Antioche; ce qui arriva, selon Théodoret, en 360. Il n'est point fait mention de lui dans le concile de Sardique, ni dans aucune des disputes qui suivirent. Enfin, les critiques et les historiens les plus judicieux mettent sa mort en 338. *

L'empire romain ayant été divisé en diocèses , la Macédoine fut comprise dans celui de rillyrie. Voyez Théodoret, /. I, c. 20; Théodore Lecteur,/. 2, e. 1, p. 547 ; Théophane, p. 114 ; Tillemont , note 4, p. 653. «Les ouvrages «|ueS. Eustathe avait composés contre les Ariens, et oui étaient fort célèbres dans le cinquième siècle, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il nous reste de lui un Traité sur la Pythonisse ou Magicienne d'Endor, que Léon Allât i us a publié avec une savante dissertation, et qui a été réimprimé dans le huitième tome des Critici sacri. L'auteur veut y prouver, contre O ri gène, que la Magicienne n'évoqua et ne put évoquer l'âme de Samuel , mais qu'elle lit seulement paraître un spectre représentant le prophète, dans le dessein de tromper Saül. Il y enseigne expressément que, sous la loi mosaïque, les âmes des justes reposaient dans le sein d'Abraham, qu'aucune

ne pouvait entrer dans le ciel avant que Jésus-Christ en eût ouvert les portes; mais que les Chrétiens» en cela plus heureux que les patriarches et les prophètes, ont l'avantage d'être unis au Sauveur dans la gloire immédiatement après leur mort, s'ils ont mené une vie sainte. Ce Traité est bien écrit, et il justifie les louanges que les anciens ont données au saint patriarche d'Antioche. Sozomène dit , en parlant des ouvrages de S. Eustathe, qu'on les admire par la pureté du style, la sublimité des pensées, la beauté de l'expression. Mais rien n'a plus contribué à sa gloire que cette patience héroïque avec laquelle il supporta les horreurs de la calomnie, son injuste déposition, la disgrâce de son prince qu'il n'avait point méritée, et l'exil qui en fut la suite. 1 Ep. 84 , p. 327. « L. I, c. 2. Digitized by Google

NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE EUSEBE DE CESARÉE. Eusèbe fut élevé à Césarée, et y fit ses études avec S. Pamphile. L'amitié qu'il avait pour ce saint était si tendre, que dans la suite il en ajouta le nom au sien. Il fut emprisonné pour la foi vers l'an 309. Pamphile, qui était déjà dans la même prison depuis la fin de l'année 307, termina sa vie par le martyre. Mais Eusèbe fut mis en liberté sans avoir souffert comme les autres confesseurs. On va, dans la Vie de S. Athanasius, que S. Potamon lui reprocha en plein concile cette exception faite en sa faveur. S'il commit alors quelque faute, elle demeura secrète, puisqu'il fut élevé sur le siège de Césarée en 314. Six ans après, Arius se retira en Palestine, où la sentence de déposition du sacerdoce, prononcée contre lui en 319 par S. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, l'avait déterminé à chercher un asile. Cet hérésiarque vint à bout d'en imposer à plusieurs évêques. Eusèbe fut du nombre. Il occupa le siège de Césarée jusqu'à l'an 339, qu'il mourut. On lui a reproché avec raison d'avoir toujours eu des liaisons étroites avec les sectateurs d'Arius. Henri de Valois a essayé de justifier sa foi dans les prolégomènes qu'il a mis à la tête de la traduction latine de son Histoire ecclésiastique; et il a prétendu qu'on ne devait point lui attribuer les erreurs des Ariens, quoique souvent il n'employât pas le mot consubstantiel. Du

moins est-il certain qu'il s'en laissa imposer par Arius, au point de croire que cet hérésiarque admettait l'éternité du Verbe. On trouve d'ailleurs dans ses écrits plusieurs passages qui prouvent la divinité, et même, quant au sens, la consubstantialité du Fils. Ccillier et quelques autres auteurs ont aussi parlé d'Eusèbe à cet égard d'une manière favorable, ou au moins d'une manière

qtfi tome v. la Digitized by Google

lyB NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS d'EUSEBE DE CESARÉE. lui est peu désavantageuse, et ils sont portés à croire qu'il n'a jamais adhéré à l'erreur capitale d'Anus. Il nous paraît cependant qu'il est bien difficile de justifier entièrement l'archevêque de Césarée sur ce point. Ce qu'on peut dire de plus avantageux pour lui, c'est qu'il n'a point soutenu franchement l'arianisme, et qu'il a voulu tenir une espèce de milieu entre l'hérésie et la doctrine appuyée sur la tradition de l'Eglise. (Voyez Baronius, sous l'an 380 ; Vuitasse ; le P. Alexandre ; et le traité in-folio composé contre l'arianisme, par D. Maran, savant Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.) Photius, dans un certain ouvrage que le P. de Montfaucon a donné, Bibl. Coislin. p. 348, accuse ouvertement Eusèbe d'arianisme et d'origénisme. Mais quoique la foi d'Eusèbe doive passer au moins pour suspecte, et que sa conduite ait été répréhensible à bien des égards, il n'en faut pas moins accorder à ses talents les éloges qu'ils méritent. L'Eglise a retiré une grande utilité de ses écrits, de ceux surtout qu'il composa en faveur de la religion chrétienne avant la naissance de l'arianisme. Nous allons en donner une notice. 1° Le livre contre Hiéroclès. Cet Hiéroclès était un magistrat de Nicomédie qui persécuta les Chrétiens sous l'empereur Dioclétien. Sa cruauté lui fit donner pour récompense le gouvernement de l'Egypte. Il se flatta d'anéantir le christianisme, en comparant les miracles de Jésus-Christ avec ceux d'Apollonius de Tyane, et en avançant que les seconds étaient de beaucoup supérieurs aux premiers. Il fit un ouvrage où il tâchait d'établir la vérité du parallèle. Ce fut contre cet ouvrage qu'Eusèbe écrivit celui dont nous parlons. Après avoir fait sentir l'indécence du parallèle, il «prouve en détail qu'il n'est appuyé que sur un romain rempli de puérilités, de contradictions et de faussetés. Il montre que Philostrate, auteur de la Vie d'Apollonius, ne composa sa prétendue histoire que cent ans après la mort de cet imposteur, pendant qu'il enseignait la rhétorique à Rome ; que les mémoires dont il s'était servi ne méritaient aucune créance; qu'il suffisait de les lire pour s'en convaincre. Eusèbe écrivit son livre contre Hiéroclès avant son épiscopat. Cet ouvrage a été imprimé à la suite de sa Démonstration évangélique de l'édition de 1688. Vers le temps où il fut placé sur le siège de Césarée, il entreprit deux autres ouvrages, dont le projet ne fait pas moins d'honneur à la beauté de son génie, que l'exécution n'en a fait à l'étendue de ses connaissances. 2° Le premier, intitulé: de la Préparation évangélique, est divisé en quinze livres. Eusèbe y fait paraître

une érudition très-vaste, et y réfute sol, dément l'idolâtrie. Il y montre que les Grecs ont emprunté leurs sciences et la plupart de leurs dieux , des Egyptiens , dont l'histoire , dans ce qu'elle a de vrai, s'accorde avec celle de Moïse. Il fait voir ensuite que la théologie des païens est un tissu de fictions monstrueuses , impies , extravagantes , que les personnes éclairées d'entre eux condamnent ; que leurs oracles ne sont que des réponses des démons, ou un enchaînement d'impostures; qu'ils ne sont jamais parvenus à une connaissance infallible des évènements contingens; qu'ils ont même été réduits au silence par un pouvoir à la supériorité duquel ils ont été forcés de rendre hommage. Viennent après cela les preuves de l'unité de Dieu et d'une religion révélée qui est aussi ancienne que le monde. 3° Le second ouvrage a pour titre : de la Démonstration évangélique , et est divisé en dix livres. Le premier de ces livres est sans commencement et le dixième sans fin. Les six derniers sont perdus. Il y est prouvé que les livres des Juifs annoncent clairement Jésus-Christ et l'Evangile. L'antiquité ne nous a rien transmis de plus précieux que cet ouvrage et le précédent en faveur de la vérité du christianisme. Scaliger dit / en parlant du premier, que c'est un livre divin, et qu'il a fallu pour le composer ouvrir tous les écrits des anciens auteurs. La meilleure édition que nous ayons de la Préparation évangélique, est celle du P. Vigier , Jésuite , en grec et en latin, avec des notes. — Elle parut à Paris en 1628 , in-folio. Les exemplaires en sont devenus assez rares. Elle fut réimprimée à Leipsic (quoique le titre porte Cologne) en 1688, aussi in-folio. Entre les différentes éditions de la Démonstration évangélique , on estim*

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

NOTICE DE LA VIB ET DBS ÉCRITS DBUSBBB DB

CBSARBE. I 79 surtout celle qui fut donnée en grec et en latin , à Paris en 1628 , in-folio. Elle reparut à Cologne, ou plutôt à Leipsic en 1688. La version latine est de Bernardin Donat de Vérone. Albert Fabricius a tiré les trois premiers chapitres du livre premier , ainsi que la fin du dixième livre de la Démonstration évangélique , d'un Ms. authentique de la bibliothèque de Jean-Nicolas Maurocordati, prince de Walachie, et les a publiés en grec et en latin , au commencement de la Bibliothèque des auteurs qui ont écrit pour et contre la vérité de la religion chrétienne; Hambourg, 1725 , in-4°. 4° Les deux livres contre Marcel d'Ancyre, et les trois livres de la Théologie ecclésiastique , sont une réfutation du sabellianisme. Ils ont été imprimés à la suite de la Démonstration évangélique, dans l'édition de IC88. 6° La Topographie, ou Explication alphabétique des lieux dont il est parlé dans l'Ancien Testament. C'est un ouvrage exact et utile. S. Jérôme Traduit en latin, et y a fait des additions. 7° Un bon Commentaire sur les Psaumes, que le P. de Montfaucon a publié dans sa Collectio nova Script. Græcor. Paris , 1706. 7° Quatorze discours , sous le titre d'Opuscules, qui ont été donnés au public par le P. Sirmond, Optr. t. i. On ne les conteste point à Eusèbe, quoique les anciens n'en aient point parlé. Tillemont dit cependant qu'il y en a quelques-uns qui paraissent n'être point de lui. 8° Le discours sur la Dédicace de l'église du Tyr, qui fut rebâtie fin 313, après la persécution. On y trouve un détail curieux de ce qui se rémontra qui s'observèrent alors, et une description de la structure de cette église. 9° La Lettre à ceux de Césarée, écrite avant le 11 concile de Nicée. Eusèbe y exhorte son troupeau à se conformer à ce concile. 10e Le Panégyrique de Constantin, prononcé à Constantinople par le prince , qui célébrait alors la trentième année de son règne; ouvrage public. Constantin y est loué surtout à cause de sa destruction de l'idolâtrie. Le style de cet ouvrage est trop recherché, et la lecture en est ennuyeuse. 11e La Vie de Constantin , divisée en quatre livres. Elle finit en 338, un an après la mort de cet empereur. Le style en est diffus, et l'ouvrage plus désagréable qu'il est moins naturel. Photius reproche à Eusèbe d'avoir inséré dans cet ouvrage les principaux faits relatifs à la condamnation de cet hérésiarque dans le concile de Nicée. 12° La Chronique, qui a dû coûter un travail immense, est divisée en deux parties.

La première, appelée Chronologie, présente 1.°. succession des rois et des souverains, des principaux peuples, depuis le commencement du monde; la seconde, intitulée Chronique ou Règle des temps, peut être regardée comme une table de la première. On y voit d'un coup-d'œil les chronologies particulières rapprochées les unes des autres, et confondues entre elles. S. Jérôme «traduisit cette seconde partie en latin, et fit des éditions. La première était perdue avant le travail de Joseph Scaliger. Encore n'est-ce pas se flatter de l'avoir recouvrée. Scaliger ne nous a donné que des fragments tirés de George le Syncelle, de Cédrenus et de la Chronique d'Alexandrie; et il n'a pas toujours exactement distingué ce qui était d'Eusèbe d'avec ce qui ne pouvait lui être attribué. I.°. V Histoire ecclésiastique, divisée en dix livres. C'est de tous les ouvrages l'Eusèbe celui qui lui a mérité le plus de célébrité. L'auteur commence son histoire à la naissance de Jésus-Christ, et la continue jusqu'à la défaite de Urinus, arrivée au mois de septembre de l'année 323. L'ayant ensuite révisée, il y ajouta quelques faits qui vont jusqu'à l'an 326. Le huitième livre contient un abrégé des Actes qu'il avait recueillis sur les martyrs de la Palestine. Rufin a fait une bonne traduction latine de cette histoire, qu'il a réduite à neuf livres, auxquels il en ajoute deux autres qui vont jusqu'à la mort de Théodose. Eusèbe s'est beaucoup servi du travail de Jules Africain en rédigeant sa Chronique; il a aussi beaucoup profité, en composant son Histoire, de celle de l'1.°. Digitized by Google

180 S. FUT.RAn, ABBÉ. [16 juillet./ S. Hégésippe, qui était conduite jusqu'en 170. On ne saurait assez estimer ce second ouvrage , quoiqu'il s'y soit glissé quelques fautes , qu'il y ait des omissions essentielles par rapport à l'arianisme, et que la vérité y soit quelquefois altérée sur les affaires de l'Eglise d'Occident , dont l'auteur n'était pas bien instruit. Christopherson , évêque de Chichester , nous a donné une élégante traduction latine de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe , où il a changé l'ordre et la division des chapitres. Celle de Henri de Valois est plus exacte. La traduction de ce savant a été imprimée séparément et avec le texte original. Eusèbe est un des plus doctes prélats de l'antiquité. Il avait une étendue prodigieuse de connaissances , mais il ne s'est point assez appliqué à la politesse du style, défaut assez ordinaire aux érudits. S. HÉLIER, ERMITE et MARTYR DANS L'ILE DE GERSEY. S. Elier ou Héliér fut converti à la foi par S. Marcou, mort en 558. Enflammé d'un désir ardent de tendre à la perfection, il se retira dans l'île de Gersey, et choisit pour demeure une caverne Miucb ou. i - A;ff,r>\\0 «^èb, où il mena la vie d'un ermite dans la pratique du jeûne et l'exercice de la contemplation. Il fut massacré par une troupe de Barbares. La principale ville de l'île, qui est à sept lieues du Cotentin, porte son nom. L'île était anciennement de la juridiction de l'évêque de Coutances, et l'on invite encore celui qui en est doyen à tous les synodes diocésains. L'abbaye de Beaubec au diocèse de Rouen prétend posséder les reliques de S. Héliér. Voyez le nouveau Martyrologe d'Evreux ; Piganiol, Descript. de laFr. L gyp. 557; les Bollandistes, sous le 16 de juillet; Trigan, Hist, Eccles. de Normandie, t. 14; les Bréviaires de Coutances, de Rennes, et de l'abbaye de Beaubec. S. FULRAD, ARBÉ DE SAINT-DENYS EN FRANCE. Fulrad, quatorzième abbé de Saint-Denys en France, était d'Alsace, ou du moins originaire de cette province, où il possédait de grands biens et où il fonda des monastères. C'est sans preuves que quelques historiens le font neveu ou petit-fils de Charlemagne. Ceux qui le font oncle de ce prince le confondent avec Fulrad, abbé de Saint-Quentin en Vermandois. Riculphe, son père, etErDigitized by Google

S. MONOLPHE, ÉVÊQUE. 116 juillet.] I S I mengarde, sa mere, jouissaient en Alsace de la considération due à leur haute naissance. Fulrad ne se rendit pas moins illustre par sa piété que par la supériorité de son génie et par ses dignités et ses emplois. Ses négociations et les services qu'il rendit à l'Etat et à l'Eglise doivent le faire regarder comme un des hommes les plus célèbres de son temps. Les rois et les papes l'honorèrent de leur confiance. Ce fut lui que Pépin chargea en ySt d'aller consulter le pape Zacharie sur la disposition qu'on devait faire du trône. Quatre ans après, il fit, au nom du roi, la donation de l'Exarcate et de la Pentapole au même pontife. Nous apprenons des anciens monumens, qu'il fut abbé de Saint-Denys, conseiller du roi Pépin, chapelain de son palais, archiprêtre des royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne, et archi-chapelain, ou, comme on dit aujourd'hui, grand - aumônier de France. Il exerça aussi cette charge sous Carloman et sous Charlemagne. Il fonda plusieurs monastères, entre autres ceux de Lièvre et de Saint-Hippolyte dans le diocèse de Strasbourg, et le prieuré de Salone dans celui de Metz. Il soumit ces maisons à l'abbaye de Saint-Denys par son testament de l'an 777. Il mourut le 16 juillet 784. On lit son nom parmi les saints dans plusieurs Martyrologes, quoique d'autres ne lui donnent que le titre de vénérable. On l'enterra dans l'église de* Saint-Denys, d'où son corps fut depuis porté au monastère de Lièvre. On a long-temps fait sa fête le 17 de février, qui fut peut-être le jour de sa translation. Voyez Doublet, Félibien, Le Cointe, Mabillon, et surtout M. l'abbé Grandidier, Hist. de l'Eglise de Strasbourg, t. i, p. 427 -433. S. MONOLPHE, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT. l'an 599. S. Monolphe a été le douzième évêque de Maëstricht depuis S. Servais, qui vécut au quatrième siècle et qui transféra dans cette ville le siège épiscopal de Tongres. Il succéda à S. Domitien, dont on place la bienheureuse fin au milieu du sixième siècle. L'histoire ne nous a conservé que peu de détails touchant les vertus de ce saint homme; mais le monument le plus remarquable de son saint aèle, c'est l'érection de la belle église qu'il fit construire en l'honneur de S. Servais, qu'il enrichit de ses reliques et dont il fit sa cathédrale. Il affecta à de bonnes œuvres son château de Dinant, et prit même des mesures pour faire rebâtir la ville de Tongres in

!8a SÎC RENELLE, VIERGE. [10 juillet.] cendîée par les Barbares ; mais la mort vint le surprendre avant qu'il pût effectuer ce louable projet. Monolphe remplit pendant trente-neuf ans les fonctions importantes d'un glorieux épiscopat. Les fidèles de son diocèse l'ont aussitôt invoqué comme saint. Il fut enterré aux pieds de S. Servais, ainsi qu'il l'avait demandé lui-même. De nombreux miracles ont confirmé l'opinion qu'on avait de sa sainteté. « Voyez S. Grégoire de Tours, de Glor. Conf. c. 72; Chapeauville, Gesta Pontif. C. i, c. 3a. Su RENELLE, VIERGE. VERS l'aN 680. Cette vertueuse fille devait le jour à Ste Amalberge et au comte Vitgère : elle était sœur de S. Amebert, évêque d'Arras et de Cambrai, et de Ste Gudule, patronne de Bruxelles. Après que Gudule se fut retirée au monastère de Nivelles, Renelle ou Renelde, se voyant à la tête de grandes richesses, prit la résolution de distribuer aux pauvres et aux églises une partie de ces biens et de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Elle fit, en effet, don d'une belle part de ses vastes domaines au monastère de Lobbes, et partit pour Jérusalem : elle mit sept ans à faire ce voyage. A f on rfiour, vers l'an 662, elle vécut recluse sur les confins du 'Brgbar. t « i d' » >7ainault, dans une terre nommée Santen, entre 'Halle, I.-';Jle e': Soignies. Elle s'y livrait à la pratique constante de toute lez vertus, lorsque les féroces habitants de l'Ost-Frise firent ur.e hruption dans la Basse-Austrasie, mettant tout à feu ;et à s&iij. riout le monde prit la fuite; Renelle seule ne perdit point coLrage. A l'approche des ennemis, elle s'enferma dans l'église da Santen> qui fut bientôt forcée par les Barbares. La sainte fut tiaînô par les cheveux et arrachée de l'autel au pied duquel elle s'était réfugiée : après l'avoir impitoyablement traînée à travers lo temple du Seigneur, ils l'immolèrent lâchement en lui coupant la tête. Deux autres martyrs, Grimoald et Gondolphe, eurent le même sort. On place cette barbare exécution au 16 juillet vers l'an 680. On inhuma Renelle et ses deux compagnons dans l'église même qui avait été le théâtre de leur constance, et divers u corps des bienheureux en présence des évêques de Touniay, de Cambrai et de Liège. Voyez Sollier, t. 4 fulii, /?. L73— -179. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [10 juillet] 183 - ' ■ Tï " ■■■'■■,, ■ ■ ■■

MARTYROLOGE. Fête de S. Fauste, martyr, qui, du temps de l'empereur Dèce, fut attaché à une croix, et vécut ainsi cinq jours; e^enfiu, ayant été percé de flèches, il s'en alla au ciel. A Sébaste en Arménie, S. Athénogènes, évêque, et dix de ses disciples, martyrs sous l'empereur Diocétien. A Antioche en Syrie, fête de S. Eustathe, évêque et confesseur, illustre par sa doctrine et sa sainteté, qui, sous Constance, empereur arien, ayant été envoyé en exil à Trajanople de Thrace, y mourut dans la paix du Seigneur. Le même jour, S. Hilarin, moine, qui, arrêté avec S. Donat, dans la persécution de Julien, et ne voulant pas sacrifier aux faux dieux, fut assommé de coups de bâton, et reçut la couronne du martyr à Arezzo en Toscane. Son corps a été porté à Ostie. A Trêves, S. Valentin, évêque et martyr. A Cordoue en Espagne, S. Sisenand, lévite et martyr, qui fut étranglé par les Sarrasins, pour la foi de Jésus-Christ. AZanchte, dans la Gaule Belgique, Sta Renelde, vierge, et ses coir». pagnons, tous martyrs, qui furent massacres par les Barbares, pour la foi de Jésus-Christ. A Bergame, S. Domnion, martyr. A Capoe, S. Vitalien, évêque et confesseur. Saints de France. En Limousin, S. Justinien, confesseur. En Auvergne, S. Ylpize : on l'honore comme martyr. A Avrilly, S. Donnin, enfant, dont le corps est honoré à Puy en Velay. A Séez, S. Landrice, évêque. Autres, En Ethiopie, S. Thérapion, confesseur. A Neytracht en Hongrie, S. Suirad, solitaire. Digitized by Google

JDIX-BEPTIEME JOUR DE JUILLET. S. ALEXIS[^]

CONFESSEUR. Tiré d'un poème divisé en odes» et composé par Joseph le Jeune, qui /otissait dans le neuvième siècle ; d'une Fie anonyme du saint, écrite dans le dixième siècle, et citée par les Bollandistes ; d'une homélie de S. Adalbert, évêque de Prague et martyr; ainsi que de plusieurs autres monumens authentiques. On peut consulter sur toutes ces pièces Pinius, t. 4 julii, p. 238 et seq. Le docte Bollandiste réfute solidement les imaginations que Baillet a débitées sur la Vie de S. Alexis. La mémoire de ce saint a été aussi pleinement vengée par Mérinio, abbé des Hiéronymites de Rome, dans une dissertation de Templo etCœnobio SS. Bonifacii et Alexii, qui fut imprimée à Rome en 1752, in-4°. Voyez , sur les Actes chaldaïques du même saint, M. Jos. Assémani, in Caknd. uni?, ad 17 martii , t. 6, p. 187, 189, et Bibl. orient, t. 1, p. 401. CINQUIEME s ne if. S. Alexis fut un rare modèle du mépris du monde. Son père, qui était un riche sénateur de Rome, lui fit donner une excellente éducation, d'autant plus qu'il n'avait pas d'autre fils. Le jeune Alexis trouva dans sa famille de grands exemples de charité, et son cœur, naturellement tendre et généreux, profita singulièrement de cet avantage. Il apprit qu'on ne pouvait faire un meilleur usage des richesses que de les partager avec les pauvres, et qu'étant ainsi distribuées en aumônes, elles formaient un trésor dans le ciel pour l'éternité. Dès sa plus tendre jeunesse il ne se contenta pas de donner aux indigens tout ce qui était à sa disposition ; il employait encore toutes sortes de moyens pour obtenir des autres les secours dont il savait que les malheureux avaient besoin. La manière dont il soulageait l'indigence ajoutait un nouveau prix à ses aumônes. On eût dit qu'il regardait les pauvres comme ses bienfaiteurs, et qu'il se tenait pour obligé envers ceux qui avaient part à ses libéralités, tant il leur montrait d'affection et de tendresse. A mesure qu'il croissait en âge, le désir de l'immortalité se développait dans son âme. Bientôt il ne goûta plus que les choses du ciel. L'idée seule d'un bonheur sans fin l'éleva au-dessus des biens pé: rissables de la terre. Il ne vivait plus que pour l'éternité. Tout lui paraissait petit en comparaison de la douce espérance qui flattait son cœur. Il trouvait tant de charmes à la nourrir dans son âme, qu'il résolut de s'éloigner de tout ce qui serait capable de l'en distraire. Son nom et ses richesses furent les premières tentations qu'il lui fallut vaincre; mais ce n'était pas là le plus grand sacrifice qu'il eût à faire. Ses parens voulurent

absolument qu'il s'engageât dans le mariage; ils lui proposèrent un parti
sortable, et le jour des Digitized by Google

S. ALEXIS, CONFESSEUR. [17 juillet.] 1 85 noces fut arrêté. Par condescendance pour sa famille , il épousa T celle qu'on lui avait choisie; mais il usa de la liberté que laisse l'Eglise avant la consommation du mariage , d'embrasser un état plus parfait. Ainsi, le jour même de ses noces, il s'enfuit secrètement, et se retira dans un pays éloigné de sa patrie, à la faveur d'ilh habit déguisé. Il fixa sa demeure dans une petite cabane voisine d'une église dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. Ses vertus cependant fixèrent sur lui les regards de ceux au milieu desquels il vivait, et l'on crut s'apercevoir qu'il était un homme d'un rang distingué. Alexis, se voyant découvert, retourna dans sa patrie quelque temps après. Il se présenta à la maison de son père sous l'extérieur d'un pauvre pèlerin, et on lui accorda un petit domicile où il passa le reste de sa vie sans se faire connaître. Il bénissait le Seigneur toutes les fois qu'il avait occasion de souffrir les injures et les mauvais traitemens des domestiques. Il était près de rendre le dernier soupir lorsqu'il déclara à ses parens qui il était. S. Alexis florissait, selon la plus commune opinion, sous le pontificat d'Innocent Ier, qui mourut en 417- On l'enterra sur le mont Aventin, et toute la ville de Rome assista à ses funérailles. On y trouva son corps en 12 16, et il se garde aujourd'hui dans une magnifique église bâtie en cet endroit, laquelle porte le nom de S. Boniface et de S. Alexis, est un titre de cardinal, et appartient aux Hiéronymites. Le nom de notre saint se lit dans les Calendriers des Latins, des Grecs, des Syriens, des Maronites et des Arméniens. Les voies extraordinaires par lesquelles Dieu se plaît à conduire quelques âmes privilégiées sont moins l'objet de notre imitation que de notre admiration. Mais il n'est aucune de ces âmes qui ne nous offre des exemples à suivre. Si elles eurent une sainte avidité pour les humiliations, ne devons-nous pas au moins nous efforcer de faire un bon usage de celles que la Providence nous envoie? Non, jamais nous ne serons véritablement humbles, si nous ne saisissons toutes les occasions de déraciner de nos cœurs l'orgueil qui les tyrannise. Le fatal poison de ce vice infecte tous les états; il se glisse dans toutes les conditions. Les plus secrets replis de nos âmes lui servent de retraite; de tous nos ennemis c'est toujours le dernier vaincu. Les actions les plus louables en elles-mêmes sont souvent dénaturées par sa malignité. Sans cesse il faut être en garde contre ses assauts. Mais ce qui le rend plus redoutable, c'est que plus les plaies qu'il fait à nos âmes sont proDigitized by Google

186 S. SPERAT, BTC. MARTYR. [17 juillet.] fondes, moins nous sommes en état de les sentir et d'y apporter S. SPÉRAT ET SES COMPAGNONS, • ORDINAIREMENT APPELÉS MARTYRS SCILLITAINS. j L'empereur Sévère ayant vaincu les rois qui avaient pris le parti de Niger contre lui, publia des édits sanglans contre les Chrétiens. Ce fut dans la dixième année de son règne, qui était la 202^e de Jésus-Christ. Les fidèles n'avaient pas laissé d'être auparavant persécutés en plusieurs endroits. Les gouverneurs des provinces s'autorisaient des lois de l'Empire, qui proscrivaient les religions étrangères, et des édits de quelques prédécesseurs de Sévère, lesquels n'avaient point été révoqués. Aussi voyons-nous que le proconsul Saturnin excita en 200 une violente persécution en Afrique. Les premiers Chrétiens qui souffrirent à Carthage furent les douze martyrs Scillitains, ainsi nommés, de Scillite, ville de la province consulaire, qu'on leur donne communément pour patrie. Ayant été arrêtés le 16 de juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul. Les principaux d'entre eux étaient trois hommes, Spérat, Narzal, Cittin ; et trois femmes, Donate, Seconde, Vestine. Le proconsul les assura que l'empereur oublierait leur désobéissance et qu'il leur pardonnerait s'ils sacrifiaient aux dieux des Romains. Mais Spérat répondit généreusement au nom de tous ses compagnons : « Nous n'avons commis aucun crime; nous » n'avons insulté personne. Au contraire, lorsqu'on nous a mal» traités, nous en avons remercié le Seigneur. Sachez donc que » nous n'adorons que le seul vrai Dieu, qui est le maître et l'ar» bitre de toutes choses; et c'est pour nous conformer à sa loi, » que nous prions pour ceux qui nous persécutent injustement. » Le proconsul les pressant de jurer par le génie de l'empereur, Spérat reprit : « Je ne connais point le génie de l'empereur de ■ ce monde : mais je sers le Dieu du ciel, qu'aucun homme n'a - vu ni ne peut voir. Je n'ai jamais commis de crime punissable » par les lois de l'Etat. J'ai toujours payé les droits dus au prince, » que je regarde comme mon Seigneur sur la terre ; mais je n'a» dore que mon Dieu, qui est le Roi des rois et le maître souve» rain de toutes les nations de l'univers. Encore une fois , je ne *> suis coupable d'aucun crime; ainsi je n'ai mérité aucune puni» tion. « Là-dessus le proconsul ordonna qu'ils fussent menés en » prison, et qu'on les mît aux ceps jusqu'au lendemain. Digitized by Google

S* SPÉRAT, ETC. MARTYRS. [17 juillet.] 187 Le jour suivant, le proconsul, étant assis sur son tribunal, se les fit amener, et dit aux femmes d'honorer le prince et de sacrifier aux dieux. Donate répondit: « Nous rendons à César ce qui appar» tient à César; mais nous n adorons que Dieu, et nous n'offrons » qu'à lui des sacrifices. — Je suis aussi Chrétienne, dit Vestine. — » Je croi^aussi eii mon Dieu, dit Seconde, et je veux lui être tou* jours fidèle. Quant à vos dieux , jamais nous ne nous determinc» rons à les servir et à les adorer. » Le proconsul, ayant ordonné qu'on les remît en prison, fit approcher les hommes; puis adressant la parole à Spérat, il lui dit : « Persistes-tu encore dans ta pre» mière résolution? Es-tu toujours Chrétien? — Oui, je le suis, ré» pondit Spérat, et pour que personne ne l'ignore, je le répète, je » suis Chrétien. » Tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui s'étant >» écriés qu'ils professaient la même religion, le proconsul dit : » Vous ne voulez donc ni grâce, ni temps pour délibérer sur le » parti que vous avez à prendre? — Spérat. Faites ce qu'il vous >» plaira; nous mourrons avec joie pour l'amour de Jésus-Christ. » — Le Proconsul. Quels sont les livres que vous lisez, et pour les» quels vous avez tant de respect? — Spérat. Les quatres Evangiles » de notre Seigneur Jésus-Christ, les Epîtres de l apôtre S. Paul, et » toute l'Ecriture inspirée de Dieu rt. — Le Proconsul. Je vous » donne trois jours pour rentrer en vous-mêmes. — Spérat. Ce » délai est inutile; jamais nous ne renoncerons à la foi de notre «Seigneur Jésus-Christ; ainsi ordonnez ce qu'il vous plaira. » Le proconsul, les voyant inébranlables, prononça la sentence suivante : « Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acyllin, Laetance, » Januaria, Générose, Vestine, Donate et Seconde s'étant avoues « Chrétiens, et ayant refusé de rendre l'honneur et le respect dus » à l'empereur, nous les condamnons à être décapités. » Aussitôt après la lecture de cette sentence, Spérat et ses compagnons dirent : « Grâces soient rendues à Dieu, qui veut bien nous recevoir au » nombre des martyrs pour la confession de son nom, » Lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice, ils se mirent à genoux pour renouveler leurs actions de grâces. On leur trancha la tête pendant qu'ils continuaient d'offrir leurs sacrifices à Jésus-Christ. Les fidèles qui transcrivirent leurs Actes sur le registre du greffe les terminent ainsi : « Les martyrs de Jésus-Christ consommèrent » leur sacrifice au mois de juillet, et ils intercèdent pour nous au» près de notre Seigneur Jesus-Christ, auquel soit honneur et gloire, <* Qui sunt libri quos adora tis legentes ? Speratus

respondit: Quatuor Evangelia [in nos tri Jesu Christi, et Epistolas sancti Pauli apostoli, et omnem divinitus inspiratam Scripturam. Acta, ap. Ruinart, p. 78; et Baronius, ad an. 202. ' Digitized by Google

188 NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE TERTULLIEN.

avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles a. » Il n'y avait pas long-temps que nos saints martyrs avaient souffert, lorsque Tertullien b adressa son Apologie de la religion chrétienne aux gouverneurs des provinces de l'Empire. Cet auteur rapporte 1 que Saturnin, qui le premier avait tiré le glaive en Afrique contre les disciples de Jésus-Christ, en fut puni par la perte de la vue peu de temps après c. Adon rapporte, dans son Martyrologe, que les reliques de S. Spérat furent transférées d'Afrique à Lyon sous le règne de Charlemagne. Voyez les Actes des martyrs Scillitains, copiés sur les registres publics par trois différens Chrétiens qui y ont ajouté de courtes notes. Ils ont été publiés par Baronius, sous l'an 202 ; par Ruinart, p. y5 ; par Mabillon, t. 3 Analeçt. p. 399; par les Bollandistes, f, 4 julii, p. 204. Tillemont, t. 3, et Ceillier, t. 2, /?. 21 1, en ont donné l'abrégé.

NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE TERTULLIEN. Tertullien {Quintus-Septimius-Flarens TertulUamis) naquit à Carthage vers l'an 160. Il était fils d'un centurion des troupes proconsulaires d'Afrique. U avoue lui-même qu'avant sa conversion au christianisme, il le combattait par des railleries piquantes, Apol. c. 18 ; qu'il s'était rendu coupable d'adultères, de Resurr. c. ô9 ; qu'il avait pris un plaisir singulier aux barbares combats de l'amphithéâtre, de Spect. c. 19; qu'il avait été vicieux au-delà de toutes bornes, Ego præstantiam in delictis meam agnosco, de Pœnit. c. 4 ; qu'en un mot il avait été un grand pécheur sous toutes sortes de rapports , Peccator omnium nota ru m cùm si m. Ibid. c. 12. Néanmoins , comme il avait un esprit d'une trempe excellente et formé pour les sciences, il s'y appliqua dès sa jeunesse, et il fit de grands progrès dans la a Consummati sunt Christi Martyres mense julio, et intercedunt pro nobis ad Dominum nostrum Jesttm- Christ um, cui honor et gloria cum Pâtre et Spiritu sancto in secula seculorum. Acta, ap. Baron, ad an. 202. f> Voyez, après la Vie des saints martyrs , la notice de la vie et des écrits de Tertullien. c La persécution allumée par Sévère dura dix ans. Bassianus, surnommé Antoninus Caracalla, fils aîné de ce prince, voulut lui ôter la vie dans la Bretagne, où il faisait la guerre. Un jour qu'il le suivait à cheval, tandis que l'armée était en marche, il tira son épée pour l'en percer; mais on l'empêcha d'exécuter son horrible dessein. Sévère se contenta de faire quelques reproches à son fils, dont la trahison le jeta dans une noire mélancolie pour le reste de ses jours. U en mourut à York le 4 février 211, dans la soixante -cinquième année de

son âge, et la dix-huitième de son règne. Ses fils Caracalla et Geta lui succédèrent. Mais le premier fit poignarder le second entre les bras de sa propre mère, qui fut teinte de son sang. * L. ad Scapul. c. 3. Digitized by Google

poésie, la philosophie, la géométrie, la physique et la rhétorique. Il s'instruisit à fond des principes de chaque secte de philosophes ; il approfondit les mystères de la théologie païenne, et sut démêler dans les fables qui l'enveloppent ce qu'il y avait de réel et d'historique. Enfin, son génie, naturellement vaste, lui fit parcourir avec un succès prodigieux le cercle de toutes les sciences profanes. Nous apprenons d'Eusèbe qu'il était surtout très-versé dans la connaissance des lois romaines. A tous ces avantages, Tertullien joignait une pénétration et une vivacité d'esprit singulières, avec un feu de caractère peu commun, qui le rendait extrêmement chaud et impatient , comme il s'en plaignait lui-même, /. de Patient, in init. Jamais il ne put se défaire de cette passion. Quant aux autres , il s'en Corrigea après sa conversion au christianisme. Il paraît que les motifs qui le déterminèrent à embrasser l'Evangile furent les Jièmes que ceux qu'il fait si bien valoir dans ses ouvrages, comme l'antiquité des livres de Moïse; les miracles et la sagesse du saint législateur; la continuité et l'accomplissement des prophéties qui toutes conduisent à Jésus-Christ ; la certitude des miracles du Sauveur et des apôtres; l'excellence de la loi évangélique, qui influe si merveilleusement sur les mœurs ; le pouvoir que les premiers Chrétiens avaient sur les démons, et le témoignage des démons euxmêmes, que les idolâtres adoraient comme des dieux, qui devenaient malgré eux les prédicateurs de Jésus -Christ , et qui se faisaient connaître pour ce qu'ils étaient en présence de leurs propres adorateurs (Tertul. Apol. c. 19, 20, 23, e(c.) \ la patience et la fermeté inébranlable des martyrs {Idem ad Scap. c. nie.). Tertullien, ayant un génie propre à réussir dans la controverse, entreprit la défense du christianisme, qui d'un côté était attaqué par les païens et les Juifs, et de l'autre, était défigurée par les hérétiques. Il prit la plume contre les différentes ennemi., de notre religion. Ce fut aux païens qu'il porta les premiers coups. La persécution qui affligeait l'Eglise lui inspira le dessein d'écrire son Apologétique. C'est non-seulement son chef-d'œuvre, mais encore le plus parfait et le plus précieux de tous les ouvrages de l'antiquité chrétienne. Tertullien n'adressa point son Apologétique au sénat de Rome, comme Raronius et plusieurs autres écrivains l'ont avancé, mais au proconsul et aux autres magistrats d'Afrique, peut-être même à tous les gouverneurs des provinces et à tous les magistrats de l'Empire, parmi lesquels les sénateurs de Rome pouvaient être compris.

Le titre de président, qu'il donne à ceux auxquels il s'adresse, ne convenait qu'aux gouverneurs des provinces. Quant au proconsul, il le nomme expressément, c. 45. Il parle de Rome comme d'une ville éloignée, c. 9, 21, 24, 35, 45. Il dit que les idolâtres pratiquaient dans sa patrie (à Carthage) les cérémonies barbares de religion usitées chez les Scythes, c. 9. Ces mots, *in ipso ferè vertice civitatis présidentes*, paraissent devoir s'entendre du Byrsa de Carthage. On ne peut certainement les entendre de Rome, que Tertullien désigne toujours par le mot *Urbs*, et non par celui de *C'witas*. Il commence son ouvrage par justifier les Chrétiens des accusations d'inceste et de meurtre dont on les chargeait calomnieusement, et montre qu'il est de la dernière injustice de les punir uniquement pour leur nom. Il fait sentir la contradiction qui se trouve dans l'ordre de Trajan, qui voulait qu'on punît les Chrétiens qui étaient déferés, et qui en même temps défendait d« les rechercher. Tous les empereurs, dit-il, ne nous ont pas persécutés. Tibère nous fut favorable, ainsi que Marc-Aurèle, lorsqu'il eut miraculeusement remporté la victoire par les prières des Chrétiens. Vient ensuite la réfutation de l'idolâtrie. Si Ton a fait un dieu de Bacchus, pour avoir planté la vigne, pourquoi n'en pas faire un de Lucullus, qui le premier a apporté les cerisiers du Pont dans la ville de Rome? Pourquoi a-t-on plutôt accordé les honneurs divins à Jupiter, à Vénus, etc. qu'à un Aristide, à un Socrate, à un Démosthène et à tant d'autres grands hommes? Tertullien, après avoir expliqué les principaux articles de notre foi, et parlé de l'origine et du culte des démons, ose faire aux

Digitized by Google

I90 NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE TB1» _ païens le défi le plus hardi ; en quoi il a été imité par S. Cyprieo , Ep. ad Demetrian. par Lactance, Inst. I. 5, c. 21, et par d'autres Pères. « Que l'on amène, » dit-il , un démoniaque, et qu'un Chrétien ordonne au malin esprit qui le possède de déclarer qui il est. Il avouera qu'il est un démon , lui qui auparavant » voulait se faire passer faussement pour un dieu. Que Ton amène encore quel» qu'un de ceux que Ton croit inspirés par quelque dieu, comme Esculape, etc. » Si les prétendues divinités qui agitent ces malheureux ne confessent pas qu'ils » sont des démons, n'osant mentir à un Chrétien, répandez sur-le-champ le sang » de ce Chrétien téméraire. » Il représente avec force la soumission des Chrétiens aux empereurs, l'amour qu'ils portaient à leurs ennemis, la charité qui les unissait ensemble, l'horreur dont ils étaient pénétrés pour le vice, la constance avec laquelle ils souffraient les tourmens et la mort pour la cause de la vertu. Les idolâtres les appelaient, par dérision, Sarmentitiens ou Sémaxiens, parce qu'on les attachait à des troncs d'arbres , et qu'on les liait à des fagots pour les jeter au feu. Mais Tertullien leur répondit de la manière suivante : « L'état, » auquel on nous réduit pour nous brûler fait notre plus bel ornement. Ce » sont là nos robes triomphales, brodées de branches de palmier en signe de la » victoire. Etant montés sur le bûcher, nous nous regardons comme sur » notre char de triomphe... Qui a jamais examiné notre religion sans l'embrasser? Et qui l'a jamais embrassée sans se sentir prêt à souffrir pour elle? » Nous vous reudons grâces quand vous nous condamnez ; c'est qu'il y a une » distance infinie entre le jugement de Dieu et celui des hommes, de sorte que » quand vous nous condamnez sur la terre, Dieu nous absout dans le ciel. »

2° Tertullien écrivit vers le même temps ses deux livres contre les Gentils. Il réfute dans le premier les calomnies dont les idolâtres chargeaient les Chrétiens, et attaque dans le second le culte des fausses divinités du paganisme. 3° Le livre contre les Juifs fut écrit à l'occasion d'une dispute qu'un Chrétien avait eue avec un Juif prosélyte. Tertullien se proposa d'y montrer le triomphe remporté par la foi sur un peuple aveugle et endurci, qui paraissait sourd à tous les raisonnemens qu'on lui apportait. C'est un ouvrage solide, et qui doit servir de modèle à ceux qui écrivent sur des controverses théologiques. Il n'y manque qu'un peu de clarté dans le style, pour qu'on le regarde comme un chef-d'œuvre. 4° Hermogène, philosophe stoïcien, qui avait embrassé le christianisme, répandit en Afrique une

nouvelle hérésie, qui consistait à soutenir que la matière était éternelle. Tertullien prouva , dans son livre contre IJermogène , que Dieu a créé la matière avec le monde, et fit sentir toute l'absurdité des sophismes de l'hérésiarque. 5° D.ms son livre contre les Valenliniens , il s'attacha plus à ridiculiser qu'à réfuter sérieusement les opinions extravagantes de ces hérétiques. 6° Le traité des Prescriptions contre les Hérétiques est trop important pour que nous ne le fassions pas connaître avec une certaine étendue, il est certain que Tertullien le composa avant sa chute. En effet, il s'y glorifie d'être uni de communion avec toutes les Eglises apostoliques , surtout avec celle de Rome, et il y établit des principes généraux propres à réfuter toutes les hérésies qui peuvent s'élever. Son dessein dans cet ouvrage est de moutrer que les hérétiques ne peuvent sans injustice en appeler à l'Ecriture, puisqu'ils n'y ont aucun droit. Les apôtres ont donné les Ecritures en dépôt à leurs successeurs, et leur ont en même temps confié le soin de les interpréter. Tertullien établit d'abord que les hérésies causent la perte et la ruine de la foi ; qu'on ne doit pas cependant s'éton- ner ni se scandaliser d'en voir naître; qu'elles n'ont rien de plus surprenant que ces fièvres qui consomment le corps humain ; qu'après tout , elles ont été prédites par Jésus-Christ, et qu'elles sont une conséquence nécessaire de l'empire que les hommes laissent prendre à leurs passions criminelles. Et comme s'il eût voulu' prévenir ou empêcher le scandale que sa chute donna depuis, il s'exprime de la sorte : « Mais quoi ! si un évêque , un diacre , une veuve, une vierge , un prédi» careur, ou même un martyr, allaient abandonner la foi?.... Vous jugêz donc Digitized by Google

NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE TERTULLIEN. JQ1 » de la foi par les personnes, et non pas des personnes par la foi ? On ne peut » réputer sage un homme qui ne s'attache point à la foi, c. 3.... Nous n'avons » plus besoin de recherches, lorsque nous avons trouvé Jésus-Christ, et que » nous avons été instruits de l'Evangile. Si nous croyons, nous ne désirons rien » autre chose que d'être fidèles, c. 7. » Quelques hérétiques alléguant pour raison qu'il est écrit : Cherchez , et vous trouverez» Tertullien fait voir que ces paroles ne regardent que les Juifs, qui n'avaient point encore trouvé Jésus-Christ , et qu'elles ne peuvent signifier que nous devons toujours faire de nouvelles recherches. Mais supposé que nous dussions chercher de nouveau, ce ne devrait pas être chez les hérétiques, qui sont éloignés de la vérité , qui n'ont point le pouvoir d'enseigner, qui n'ont de penchant que pour détruire , et dont les lumières même ne sont que ténèbres. Jésus-Christ nous a laissé une règle de foi supérieure à toutes les chicanes , et contre laquelle les hérétiques seuls peuvent disputer. Les recherches trop curieuses en matière de foi sont une source d'hérésies. Tertullien termine cet article en disant qu'il ne faut point disputer avec les hérétiques sur les Ecritures, auxquelles ils n'ont point de droit; que, dans de pareilles disputes, la victoire est souvent incertaine; qu'on en doit revenir à ce que les apôtres ont enseigné ; que la tradition venue des apôtres prouve démonstrativement la vérité, et anéantit tous les sophismes et tous les subterfuges de l'erreur; que la communion avec les Eglises apostoliques qui vivent dans l'unité d'une même foi , met la vérité hors de toute atteinte de la part des hérétiques, quelques objections qu'ils puissent faire, c. 21, 22. Marcion, Apelle, Valentin et Hermogène ont une origine trop moderne. Leur séparation d'avec l'Eglise, dont on sait l'époque, prouve que cette Eglise était avant eux. Il faut donc qu'ils prétendent que Jésus-Christ est de nouveau descendu du ciel, qu'il a de nouveau enseigné sur la terre, et qu'il les a établis ses apôtres. « Si quelques-uns de ces hérétiques s'attribuent une antiquité » apostolique, qu'ils montrent l'origine de leurs églises, l'ordre et la succession de leurs évêques, en remontant jusqu'à un apôtre, etc. qu'ils prouvent » aussi leur mission par des miracles, comme l'ont fait les apôtres de Jésus» Christ, c. 35.... L'Eglise pourrait leur adresser ces paroles : Qui êtes-vous ? v d'où , de quand êtes-vous venus? Que faites-vous dans mes pâturages, vous » qui n'êtes point des miens? De quel droit, Marcion, entrez- vous dans ma » clôture? Pourquoi , Apelle, osez-vous écarter mes bornes ? Ce champ

m'apparia tient de droit ; d'où vient que vous vous plaisez à y semer et à vous y nourrir ? Il est en ma possession ; j'en ai été maîtresse dans les temps passés ; je » l'ai eu la première dans mes mains ; mon titre est incontestable : il dérive de » ceux à qui le champ était, et auxquels il appartenait en propre. Je suis l'héritière des apôtres ; je possède leur bien ; comme ils en ont disposé par leur » testament , je le conserve dans l'état qu'ils me l'ont confié , et de la manière » qu'ils m'ont ordonné de le garder, c. 37. » Tertullien montre , c. 40 , que dans les superstitions du paganisme , le démon a imité plusieurs cérémonies de la religion des Juifs et des Chrétiens ; et qu'à son exemple les hérétiques ont voulu se faire passer pour la véritable Eglise. Il en appelle à leur conduite, où l'on ne découvre que vanité, amour des choses de la terre, inconstance, mépris de la discipline et des vérités de la foi qu'ils professent , c. 41, 43. « Je suis, dit-il, bien trompé, s'ils se gouvernent par des » règles, même de leur façon. Chacun d'eux adapte à ses imaginations la doctrine qu'il a reçue. Ils croient être en droit de faire ce qu'a fait celui qu'ils » reconnaissent pour père. Toute hérésie a été formée d'abord sur les idées de » celui qui le premier l'a introduite. Mais la liberté que Marcion et Valentin se » sont arrogée, leurs sectateurs l'ont prise également. Si l'on examine les différentes hérésies , on verra qu'en plusieurs choses elles s'éloignent des sentiments de leurs docteurs. La plupart des hérétiques n'ont point d'églises ; ils » sont errans et vagabonds, sans mère , sans demeure fixe, sans foi, c. 42. »

Le livre de la Pénitence est un des plus achevés de tous les écrits de Tertullien. Il traite, dans la première partie, du repentir des péchés commis avant le

Digitized by Google

IQ2. NOTICE DE LA VIE ET DES ECRITS DE TERTULLIEN.

baptême ; et dans la seconde, du repentir des péchés dont on s'est rendu cou* pable après la régénération. Il enseigne que l'Eglise a le pouvoir de remettre même la fornication ; ce qu'il nia quand il fut devenu Montaniste. 11 insiste beaucoup sur les exercices laborieux de la pénitence après le baptême. 8° Le livre de la Prière contient deux parties. L'Oraison dominicale est expliquée dans la première. Il traite dans la seconde de plusieurs cérémonies qui s'observaient dans la prière, du temps de Tertullien. 9° V Exhortation à la patience. Les motifs qui portent à cette vertu y sont développés avec beaucoup d'éloquence. 10° V Exhortation au martyre. On ne peut rien lire de plus touchant que cet ouvrage. « 11° Le livre du Baptême. Tertullien en prouve la nécessité dans la première partie, et traite dans la seconde de plusieurs points de discipline relatifs à ce sacrement. 12° Les deux livres que Tertullien adressa à sa femme paraissent, selon Ccillicr, t. 2 y p. 37-"» et 391, avoir été écrits avant qu'il fût prêtre. Il l'exhorte dans le premier à ne se point remarier, si elle lui survivait, et y parle de plusieurs Chrétiens qui vivaient dans une continence perpétuelle. 11 reconnaît dans le second qu'il est permis de se remarier ; mais il dit qu'une femme qui s'y détermine ne peut épouser un infidèle. 11 allègue pour raisou l'impossibilité où elle serait de se lever dans la nuit pour prier, de faire des aumônes, de visiter les martyrs, etc. « Pourrez-vous, ajoate-t-il, vous cacher de votre mari, quand vous » ferez le signe de la croix sur votre lit ou sur votre corps?... Ne saura-t-il pas » ce que vous recevrez en secret (l'Eucharistie) avant de prendre aucune nourri: » ture ? /. 2, c. 5. » Cet ouvrage est terminé par une belle description du mariage chrétien. « L'Eglise approuve le contrat, l'oblation le ratine, la bénédiction » y met le sceau, les anges le portent au Père céleste qui le confirme. Deux périt sonnes portent le même joug, elles ne sont qu'une chair et qu'une âme ; elles » s'exhortent mutuellement à la vertu ; elles prient, jeûnent , vont ensemble à « l'église et à la table du Seigneur. Elles ne se cachent rien l'une à l'autre; elles » visitent les malades, ramassent des aumônes sans contrainte, assistent à l'office » divin sans interruption, chantent ensemble des psaumes et des hymnes, et » s'entr'excitent à louer Dieu. » 13° Le livre des Spectacles. Tertullien y montre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie , d'impureté et de plusieurs autres vices. 11 parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste

demandant à l'esprit des ténèbres comment il avait osé attaquer une femme chrétienne : C'est, répondit celui-ci, que je l'ai trouvée dans ma maison. 14° Le livre de l'Idolâtrie. On y trouve la décision de plusieurs cas de conscience, concernant le culte des fausses divinités des païens. 11 y est dit qu'on ne peut faire d'idoles, etc. mais qu'un domestique chrétien peut suivre son maître à un temple ; qu'un ami peut assister au mariage d'un idolâtre, etc. 15° Les deux livres des Ornemens ou Habillemens des femmes. La modestie dans les ajustemens y est beaucoup recommandée, et l'usage de se peindre le visage sévèrement proscrit. 16° Le livre de la Nécessité de voiler les Vierges. Tertullien y prouve que les jeunes personnes du sexe doivent se couvrir le visage à l'église; ce qui était contraire à ce qui se pratiquait à Carthage, où il n'y avait que les personnes mariées qui fussent voilées. 17° Le livre du Témoignage de rdme. Le but de l'auteur est de montrer qu'il n'y a qu'un Dieu , par le témoignage naturel de l'âme de chaque homme. 18° Le livre intitulé Scorpiace. Il fut écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des scorpions ou Gnostiques, et surtout contre les Caïnites, qui étaient une branche de cette secte. La nécessité du martyre y est prouvée contre ces hérétiques. 19° V Exhortation à la chasteté. Tertullien y détourne une certaine veuve de passer à de secondes noces, qu'il avoue pourtant être permises, quoique avec une sorte de peine. La dureté des expressions qu'il emploie montre qu'il penchait déjà vers le montanisme. Digitized by Google

NOTICE DE LA VIE ET DES ECHITâ DE TERTULLIE.V. ly'\$

IVous n'indiquerons les ouvrages qu'il écrivit après sa chute, que quand nous aurons parlé de sa chute même. Il eut le malheur de tomber , après avoir servi TEglise, en qualité de prêtre, jusque vers le milieu de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans, et même plus. Montan, eunuque de Phrygie, se donna pour prophète. Il était singulièrement agité par un malin esprit, prétendant avoir de* ravissement durant lesquels il perdait l'usage des sens et celui de la raison, comme il est aisé de s'en apercevoir aux extravagances qu'il débitait alors. Deux femmes riches et de qualité, mais d'une vie fort déréglée , se joignirent h lui. L'une se nommait Prisca ou Priscille, et l'autre Maximille. Elles prétendaient aussi avoir des ravissements , et par là elles vinrent à bout de tromper plusieurs personnes. Vers Tan 171, Montan avança qu'il avait reçu le Saint-Esprit, pour mettre la dernière perfection à la loi de l'Evangile. Ses partisans le crurent sur sa parole, et lui donnèrent le nom de Paraclet. Affectant une doctrine extrêmement sévère , à laquelle sa vie ne répondait nullement, Il condamna les secondes noces , et la fui le durant la persécution, et prescrivit à ses disciples des jeûnes extraordinaires. Les Montanistes disaient donc qu'outre le jeûne du carême , observe par les Catholiques, il y en avait d'autres imposés par le divin Esprit. Ils faisaient tous les ans trois carêmes, chacun de deux semaines , et ne mangeaient alors que des choses sèches, attribuant cette pratique au Saint-Esprit, en conséquence des nouvelles révélations de Montari , qu'ils préféraient aux écrits des apôtres , et soutenant qu'elle devait s'observer à perpétuité. {Voyez Tertullien, de Jejun. c. 15; et S. Jérôme, Ep. 64, ad Marcellum , et in Jggœam, c. I.) Voilà pourquoi ces hérétiques , même du temps deSozomène, ne jcûnaientque deux semaines avant Pâque, quoique les Catholiques jeûnassent quarante jours avant cette fête. Ces grands jeûneurs, dit.Hooper dans son Traité du Carême, p. 65 , ne s'en seraient pas tenus là , s'ils n'avaient été arrêtés par la prétendue institution de l'Esprit, qu'ils gardaient ponctuellement; et cette circonstance rendait leurs jeûnes superstitieux. Pépuze, ville de Phrygie, était leur métropole, et ils l'appelaient Jérusalem. Les évêques d'Asie, ayant examiné les erreurs et les prophéties de Montan , les condamnèrent. On dit que Monton et Maximille, étant devenus fous, se pendirent. Voyez Eusèbe. Tertullien , naturellement austère , adopta la rigidité des Montanistes. Il était de caractère à ne tenir en rien un juste milieu; il fallait qu'il fût extrême. Il

tomba d'abord par orgueil. Il conserva , selon S. Jérôme, un vif ressentiment de quelques injures qu'il s'imaginait avoir reçues du clergé de Rome. Aveuglé par sa passion, il se sépara de l'Eglise, sans penser aux maximes qu'il avait si bien établies pour réfuter toutes les hérésies. Mais sa chute n'ôte rien au mérite de ses écrits , surtout de ceux où règne la justesse et la solidité du jugement , et qu'il avait précédemment composés pour la défense de la vérité Il faut raisonner de lui comme d'un habile homme dont l'esprit s'égarerait; le malheur arrivé à celui-ci ne rendrait pas inutile ce qu'il aurait fait auparavant pour l'avancement des sciences. Tertullien est le plus ancien des auteurs ecclésiastiques qui aient écrit en latin. S. Vincent de Lérins , qui est bien éloigné d'approuver ses écarts , dit, en parlant de lui : « Il a été parmi les Latins , ce qu'a été Origène parmi les Grecs , » c'est-à-dire le premier homme de son siècle.... Chaque mot paraît une sentence, et presque chaque sentence une nouvelle victoire. Néanmoins, avec » tous ces avantages, il n'a point persévéré dans l'ancienne foi de l'Eglise universelle. Ses erreurs, comme l'observe le bienheureux Hilaire, font que ses écrits n'ont pas l'autorité qu'ils auraient eue sans cela....» S. Jérôme, auquel on avait objecté l'autorité de Tertullien, répondit dans son livre contre Helvidius, qu'il n'était pas de l'Eglise, Ecclesiæ homo non esse. Il parle cependant quelquefois avantageusement de son savoir. Lactance dit que le style de Tertullien est dur , âpre , inégal , obscur ; mais il admire dans ses écrits un sens profond. S. Cyprien trouvait des trésors

caTOME v. i 1 3

Digitized by Google

EN* chés au milieu des épines dont sua langage est hérissé; il ne passait aucun jour sans en lire quelque chose, et quand il envoyait chercher ses ouvrages, il avait coutume de dire : Donnez-moi mon maître. Ralzac a comparé ingénieuse» ment l'éloquence de Tertullien à l'ébène , qui tire sa beauté et son prix de sa couleur noire. La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoigne dans son Apologétique, c. 39, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle une anticipation du jugement à venir. Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque beau que fût son génie , il semble dépourvu des premiers principes , quand il veut soutenir ses erreurs; il porte l'enthousiasme jusqu'au ridicule, comme lorsque, d'après l'autorité des rêveries de Priscilleet de Maximille , il dispute sérieusement sur la figure et la «ouleur d'une âme humaine. Ayaut depuis abandonné les M on taoïstes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de Tertuftianistes. Ils curent une église à Carthage jusqu'au temps de S. Augustin, qu'ils renoncèrent «i leurs erreurs. Tertullien mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 245. Les ouvrages qu'il écrivit après sa chute, sont 1° le livre de l'Ame. Il prétend y prouver que l'âme a une figure humaine, etc. 2° Le livre de la Chair de Jésus-Christ. Il y est montré que le Sauveur a pris la chair humaine dans la réalité, et non seulement en apparence. 3° Le 1 vre de la Résurrection de la cltair. Tertullien y prouve le grand mystère qui en fait le sujet. 4° Les cinq livres contre Marcion. Cet hérésiarque admettait deux principes ou deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais. Selon lui, le second était adoré par les Juifs, et était l'auteur de la loi ; mais le Christ avait été envoyé par le bon principe pour détruire ses œuvres. Tertullien prouve contre Marcion l'unité de Dieu, ainsi que la sainteté de l'Ancien et Nouveau Testament. 6° Le livre contre Praxéas. La Trinité des personnes divines y est fort bien prouvée; on y trouve même le mot Trinité» c. 2. Mais il y fait un prétendu crime à Praxéas, qui, étant venu d'Orient à Rome, avait informé le pape Victor des erreurs et de l'hypocrisie de M ont an, et lui reproche d'avoir banni le Paraclet (Montan) et crucifié le Père : Paracletum fugavit, Pat rem crucifix/ 1, c. 1 . Ceci venait de ce que Praxéas, sous le beau titre de confesseur, répandait l'hérésie des Patripassiens , confondant les trois personnes divines, et prétendant que le Père était devenu homme dans le Fils, et avait été crucifié pour nous. C° L'apologie du Manteau de la

philosophie, qu'il aimait mieux porter que la toge, pour la commodité et comme un emblème d'une vie plus sévère. Il paraît que cet ouvrage ne fut qu'un jeu d'esprit. 7° Le livre à Scapula, proconsul d'Afrique. Ce proconsul y est exhorté à mettre fin à la persécution, à Un Chrétien, lui dit Tertullien, n'est ennemi d'aucun » homme, à plus forte raison ne l'est-il pas de l'empereur. » 8° Le livre de la Monogamie. L'auteur y soutient, contre les Catholiques, qu'il appelle Psychiques, que les secondes noces ne sont pas permises; ce qui était un des articles de son hérésie. Une des raisons qu'il apportait, était que le devoir d'une veuve est de prier continuellement pour l'âme de son mari défunt. 9° Le livre du Jeûne, dont l'objet est de justifier les jeûnes extraordinaires prescrits par les Montanistes. Tertullien observe que les Catholiques observaient certains jeûnes d'obligation, comme celui qui précède la fête de Pâque, et qu'on a depuis appelé Cktrême; il ajoute qu'on ne le rompait chaque jour que sur le soir. Il observe encore que ceux du mercredi et du vendredi, connus sous le nom de stations, n'étaient point de précepte. Quelques-uns y ajoutaient la xérophagie, c'est-à-dire qu'ils ne mangeaient que des choses sèches ; d'autres ne se nourrissaient que de pain et d'eau. Les Montanistes, dans leurs jeûnes, ne mangeaient qu'à la nuit, et se réduisaient à la xérophagie. 11° Le livre de la Chasteté, écrit contre les Catholiques qui donnaient l'absolution aux pénitens qui s'étaient rendus coupables d'adultère ou de fornication. Les Montanistes soutenaient que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de pardonner Digitized by Google

SIC MARCKLLINJZ, VIERGE. [17 juillet.] les péchés d'impureté, non plus que le meurtre et l'idolâtrie. Tertuïlien répète deux fois dans ce livre qu'on représentait sur les calices l'image du bon pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée. Il s'exprime ainsi à l'occasion d'un décret fait par l'évêque de Rome, et dont il se moquait : « J'apprends qu'ils ont fait » un décret, et même un décret absolu. Le premier des prêtres, ou l'évêque des » évêques, dit : Je remets les péchés d'adultère et de fornication à ceux qui ont » fait pénitence, c. 1 . » Il appelle ailleurs le pape Evêque apostolique, et le bienheureux Pape, ibul. c. 13 et 19. 11° Le livre de la Couronne, composé en 235 pour justifier l'action d'un soldat chrétien qui avait refusé de se couronner de fleurs comme les autres, dans la distribution des largesses qu'on faisait aux soldats. Tertuïlien y dit que les guirlandes qu'on portait en ces occasions passaient pour consacrées à quelque fausse divinité. « Ce n'est , ajoute-t-il , que sur l'autorité de la tradition que nous pratiquons plusieurs choses; telles sont les cérémonies usitées au » baptême, les oblations que nous faisons tous les ans pour les morts, et aux » fêtes des martyrs, l'usage où nous sommes de prier debout le dimanche, et » depuis Pâque jusques à la Pentecôte. C'est d'après la même autorité que nous formons le signe de la croix sur nos fronts , à chaque action , dans tous nos » mouvemens, en sortant de nos maisons et en y entrant, en nous habillant et » en nous baignant, lorsque nous nous mettons à table ou au lit, lorsque nous « nous asseyons, etc. c. 3 eM. » 12° Le livre de la Fuite, écrit vers le même temps. Tertuïlien prétend y prouver contre les Catholiques, que c'est un crime de fuir en temps de persécution. La meilleure édition que nous ayons des œuvres de Tertuïlien , est celle de Rigault, qui parut à Paris en 1634 et 1641 , à laquelle il faut joindre un volume de notes et de commentaires de différens auteurs , imprimé dans la même ville en 1635, in-fol. On estime les notes critiques et grammaticales de Rigault; mais on fait peu de cas de celles qui regardant la théologie ; il y est parlé d'une manière peu respectueuse de certains usages de l'Eglise. On a imprimé plusieurs fois séparément les principaux ouvrages de Tertullien, comme son Apologétique, son livre des Prescriptions , etc. On les a aussi traduits en français. Voyez Cave, t. I, p. 91 ; Tillemont , f. 3 , p. 196 ; Ceillier, t.I, p. 374. S. MARCELLIXE, VIERGE. Marcelline ayant perdu son père, qui était préfet des Gaules, se retira à Rome avec sa mère, S. Ambroise et Satyre, ses frères. La vertu prévint en elle le nombre des années. Elle

comprit de bonne heure sa- destination , et vécut d'une manière qui y était conforme. Comme on l'avait chargée de l'éducation de ses deux frères , elle s'appliqua surtout à leur inspirer l'esprit de piété et de religion. Elle leur apprit que la noblesse du sang ne donne aucun mérite réel ; qu'elle ne rend estimable qu'autant qu'on la méprise ; que l'amour des sciences est une folie, s'il n'a pour objet de nous faire connaître à nous-mêmes ; que c'est à cette connaissance que doivent se rapporter toutes nos études, si nous voulons qu'elles nous deviennent utiles. Elle leur persuada qu'ils devaient travailler, non pas à paraître, mais à être véritablement vertueux. i3.

Digitized by Google

\tf6 S. ENÏODK, EVÊQUr. [17 juillet. Marcel li ne , dans toute sa conduite, ne se proposait autre chose que la gloire de Dieu. Pour vaquer plus librement aux exercices de piété, elle résolut de quitter le monde; ce qu'elle exécuta Te jour de Noël de l'année 352 , en recevant le voile des mains du pape Libère. La cérémonie se fit dans l'église de Saint-Pierre , en présence d'une grande multitude de peuple. Le pape l'exhorta à s'attacher fortement à Jésus-Christ qu elle choisissait pour époux, à vivre dans la pratique perpétuelle de l'abstinence , de la mortification, du silence, de la prière, et à témoigner toujours dans l'église les vifs sentimens de respect dont elle devait être pénétrée. Il lui cita l'exemple de ce page d'Alexandre le Grand, qui, pour ne pas troubler la solennité d'un sacrifice païen , aima mieux se laisser brûler la main jusqu'à l'os, que de secouer de la cire fondue qui était tombée dessus. La sainte se conforma parfaitement aux instructions qu'on lui avait données. Elle jeûnait tous les jours jusqu'au soir, et passait même quelquefois plusieurs jours de suite sans manger. Elle n'usait que d'alimens grossiers, et ne buvait que de l'eau. Jamais elle ne reposait qu'elle ne fût accablée de sommeil. La prière et les pieuses lectures lui emportaient la plus grande partie du jour et de la nuit. Sur la fin de sa vie, elle modéra ses austérités corporelles, conformément aux avis de S. Ambroise , qui en même temps lui conseilla de redoubler de ferveur dans ses autres exercices, surtout dans la récitation des Psaumes, de l'Oraison dominicale et du Symbole , que le saint archevêque de Milan appelle le sceau du Chrétien et la garde de nos cœurs. Après la mort de sa mère , Stc Marcelline continua de vivre à Rome de la même manière. Elle avait pour compagne une vierge pleine de ferveur; et elles demeuraient Tune et l'autre non dans une communauté , mais dans une maison particulière. On ignore en quelle année mourut Ste Marcelline ; mais il est certain qu'elle survécut à S. Ambroise, dont la mort arriva en 397. Elle est nommée dans le Martyrologe romain sous le 17 de juillet. Voyez S. Ambroise, de V irgin. L 3, c. 1 , 2 , 3 , 4> 2 9 P* I74I> et ep. 20 et 22, edit. Ben, et Cuper, l'un des continuateurs de Bollandus, t ^/juliï,p. 23i. S. ENXODE, ÉVÊQUE DE PAVIE. MAGNus-Félix Ennodius descendait d'une illustre famille établie dans les Gaules, et alliée aux plus grandes maisons qui floris Digitized by Google

S. ENNODE, EVEQUE. [17 juUlet.] IQ7 saient de son temps. Il comptait parmi ses parens, Fa us tu s, Boëce, Aviénus, Olybrius et plusieurs autres personnes très-distinguées par leur naissance. Il donne à entendre 1 qu'il naquit dans la ville d'Arles ; mais il passa ses premières années en Italie, et fut élevé à Milan sous les yeux d'une de ses tantes. Il s'engagea depuis dans l'état du mariage, et épousa une fille qui joignait à la noblesse des biens considérables. L'éloquence et la poésie furent l'occupation et l'amusement de sa jeunesse. Malheureusement pour lui, l'amour du monde l'emporta; ou^ biant ce qu'il devait à Dieu, il s'égara dans les voies corrompues du siècle. La grâce cependant ne cessait de le poursuivre; les remords se firent sentir, et bientôt sa conversion fut entière. Pour la rendre solide et se consacrer plus spécialement au service de Dieu, il entra dans le clergé, du consentement de sa femme, qui y de son côté, résolut de vivre dans une continence perpétuelle. Comme il avait beaucoup de dévotion à S. Victor de Milan, il implora sa protection pour obtenir de Dieu la grâce de mener une vie sainte jusqu'à sa mort. C'est de lui-même* que nous apprenons cette particularité. Ayant été ordonné diacre par S. Epiphane, évêque de Pavie, il tourna toutes ses études du côté de la religion. Il fit l'apologie du pape Symmaque, et celle du concile de ce souverain pontife contre le schisme qui s'était élevé en faveur de Laurent. La haute idée que l'on avait de son mérite déterminà à le choisir pour composer le panégyrique de Théodoric, roi d'Italie. Il s'acquitta supérieurement de cette commission , et donna au prince les louanges qu'il méritait pour le succès de ses armes et pour ses victoires. On vit encore sortir de sa plume la Vie de S. Epiphane de Pavie, qui mourut en 497? et *IU^ eut Maxime pour successeur, ainsi que celle de S. Antoine de Lérins, qui est nommé dans le Martyrologe romain sous le 26 de décembre. U écrivit aussi plusieurs lettres et divers ouvrages, tant envers qu'en prose, qui sont parvenus jusqu'à nous. Il nous apprend, dans une de ses lettres 3, que durant une maladie qui était regardée comme incurable par les médecins, il avait eu recours à Dieu par l'intercession de S. Victor, et qu'à l'instant il avait recouvré une santé parfaite. Pour éterniser sa reconnaissance, il composa son Eucharisticon. Après avoir donné dans cet ouvrage un abrégé de sa vie et de l'histoire de sa conversion, il raconte comment il avait obtenu de Dieu, par l'intercession de 1 L, 7, Rp. »; ' L. 8, F.p. 24, ad Faust. *Euchar. Digitized by Google

1^8 S. EPIKOLE, EVÊQUE. [17 juillet. J S. Victot, que sa femme entrât dans ses vues, et fit, conjointement avec lui, vœu de vivre dans une continence perpétuelle. Ce fut vers Tan 510 qu'Ennode succéda à Maxime sur le siège épiscopal de Pavie. Il se montra par sa conduite véritablement digne d'être le disciple de S. Epiphane. Il gouverna son église avec un zèle et une autorité apostoliques. Le pape Hormisdas jeta les yeux sur lui pour travailler à la réunion des églises d'Orient et d'Occident. L'empereur qui régnait alors était Anastase. Il fomentait la division en favorisant l'hérésie d'Eutychès. Il avait banni plusieurs prélats orthodoxes, et accordé sa protection aux évêques schismatiques de Constantinople. Il employait encore contre l'Eglise la dissimulation, vice détestable surtout dans les personnes qui commandent. L'évêque de Pavie fit deux voyages à Constantinople, l'un en 515 avec Fortunat, évêque de Catane, et l'autre en 517 avec Pérégrin, évêque de Misène. Les instructions données par le pape portaient qu'on travaillât à faire recevoir les décrets du concile de Chalcédoine, et les lettres de S. Léon contre Nestorius, Eutychès, Dioscore et leurs sectateurs ; à faire souscrire l'anathème prononcé contre Acace de Constantinople et Pierre d'Antioche; à demander à l'empereur le retour des évêques qui avaient été exilés pour leur attachement à la foi. Anastase témoigna à l'extérieur un grand désir de la paix. En congédiant les légats, il leur donna une lettre pour le pape, dans laquelle il déclarait qu'il condamnait Nestorius et Eutychès, et qu'il recevait le concile de Chalcédoine. Il promit d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour terminer les autres articles* Mais son unique but était de gagner du temps. Il bannit même quatre évêques d'Illyrie pendant qu'Ennode était à Constantinople* Il différa d'envoyer ses ambassadeurs jusqu'au milieu de l'année suivante; encore n'envoya-t-il point d'évêques, comme il l'avait promis, mais deux laïques, dont l'un se nommait Théopompe, et l'autre Sévérien. Cette ambassade n'aboutit, du côté des Orientaux, qu'à faire des protestations vagues pour le bien et la paix de l'Eglise. Hormisdas répondit qu'il n'avait rien plus à cœur, qu'il se jetait même aux pieds de l'empereur afin d'implorer sa protection pour que le bon ordre fût rétabli partout. Le second voyage qu'Ennode fit à Constantinople ne produisit pas plus d'effet que le premier. Anastase ne voulut point admettre « Et non en 490, comme le prétend le P. Labbe. S. Ennode dit lui-même dans son Eucharisticon, qu'il n'avait que seize ans* lorsque Théodoric vint en Italie, c'est-à-dire en 489.

H n'a donc pu être évêque en 490. * Théopompe était Cornes
Domesticorum, ou capitaine des gardes de Empereur, et Sévérien, Cornes
Consistorii* ou chancelier de l'Etat. Digitized by Google

S. ENNODE, ÉVÊQUE. [17 juillet.] IQQ le formulaire que le pape avait dressé pour l'union des deux églises; il essaya même de corrompre les légats par argent. Mais voyant qu'ils étaient à l'épreuve d'une pareille tentation, il les fit embarquer secrètement sous la garde de deux préfets et de quelques autres officiers à qui avaient ordre de ne les laisser entrer dans aucune ville. Les légats trouvèrent cependant le moyen de distribuer partout leurs protestations contre ce qui s'était fait. Les évêques qui en reçurent des exemplaires les envoyèrent à Constantinople, de crainte de se voir accusés, ce qui aigrit encore davantage l'empereur. Le premier effet de son ressentiment fut de renvoyer chez eux près de deux cents évêques qui étaient sur le point de s'assembler à Héraclée pour pacifier les troubles de l'Orient. Voilà où aboutit la parole qu'il avait donnée, de concourir au rétablissement de la paix entre les deux églises. Le sénat et le peuple lui ayant reproché la violation du serment qu'il avait fait, il répondit froidement qu'il y a des circonstances où il est permis à un prince de se parjurer. Une telle réponse confirma dans tous les esprits les soupçons que l'on avait de l'attachement secret d'Anastase aux opinions impies des Manichéens. Cependant Ennode, à qui tous les ports de l'Orient étaient fermés par l'ordre de l'empereur, courait un danger imminent de périr. Le vaisseau sur lequel il avait été forcé de s'embarquer était vieux et vermoulu ; on ne pouvait guère espérer qu'il suffît pour faire le trajet. Il le fit pourtant, et le saint évêque aborda sain et sauf en Italie. De retour dans son diocèse, il s'appliqua plus que jamais à la sanctification de son troupeau. On eût dit que ce qu'il avait souffert pour la foi avait donné plus d'activité à son zèle, en donnant un nouveau lustre à ses vertus. La conversion des pécheurs, le soin des pauvres, l'ornement des églises, la composition de quelques poèmes sur des sujets de piété *, partagèrent tout son temps. Ces officiers, appelés *Magisteriani*, avaient pour chef le *Magister officiorum*, • qui occupait une des premières places de la cour de l'empereur. Ce *Magister officiorum* avait sous sa dépendance les *Palatins*, les bas-officiers du palais, les écoles ou les académies de la cour, et certains gouverneurs. Voyez le Glossaire de Du Cange. b Ces poèmes sont sur la sainte Vierge, S. Cyprien, S. Etienne, S. Denys de Milan, S. Ambroise, S. Euphémie, S. Nazaire, S. Martin, etc. sur les mystères de la Pentecôte et de l'Ascension, sur un baptistère orné de plusieurs tableaux de martyrs, dont les reliques y avaient été déposées. S. Ennode écrivit aussi deux nouvelles formules pour la

bénédiction du cierge pascal. 11 y implore la bénédiction du ciel pour les fidèles, contre les vents, les tempêtes et tous les maux dont ils sont menacés de la part de leurs ennemis invisibles. La cérémonie dont il s'agit était déjà fort ancienne du temps de S. Ennode. Alcuin et Amalaire en attribuent l'institution au pape Zozime, mais d'autres la font remonter encore plus haut. A Rome, l'archidiacre bénissait, le samedi saint, de la cire mêlée avec de l'huile, et l'on en faisait de petites figures d'agneaux que Pou distribuait au peuple. De là vint l'usage des Jgnus-Dei, faits Digitized by Google

200 S. LÉON IV, PAPE. [17 juillet.] jusqu'à sa mort, qui arriva le
 ier août 5 2 1 . Il était âgé de quarantehuit ans. Les papes Nicolas Ier et Jean
 VIII lui donnent le titre de grand et de glorieux confesseur. Il est nommé
 dans le Martyrologe romain sous le 17 de juillet. Foyez ses écrits, les
 lettres du pape Hormisdas, les pièces données par le Père Sirmond, et
 Sollier, un des continueurs de Bollandus, t. 4 juliï, p. 271. S. LÉON IV,
 PAPE. S. Léon naquit à Rome , et y fut élevé dans le monastère de Saint-
 Martin, situé hors les murs de la ville. Il fut fait prêtre des quatre Martyrs
 couronnés, par le pape Serge II, auquel il succéda en 847. Son pontificat fut
 de huit ans trois mois et quelques jours. Les Sarrasins avaient pillé depuis
 peu l'église de Saint-Pierre au Vatican, et semblaient encore dans la
 disposition de tourner leurs armes contre Rome. Le saint pape commença
 par réparer l'église et par faire de nouveaux embellissemens à la confession
 ou au tombeau du Prince des apôtres, sur lequel il y avait un autel. Il
 enferma ensuite d'une bonne muraille tout le mont Vatican, où il se forma
 un nouveau quartier ou une nouvelle ville, qui prit le nom de Léonine. Non-
 seulement l'empereur. Lothaire y consentit, mais il aida encore le saint par
 ses libéralités. Léon fit aussi réparer les murs de Rome, qu'il flanqua de
 quinze tours. Lorsque Rome fut en état de défense, les Sarrasins marchèrent
 vers Porto , dans le dessein de piller cette ville. Les Napolitains envoyèrent
 une armée au secours des Romains, et le pape s'étant rendu à Ostie, où
 étaient ses troupes, il leur donna sa bénédiction, et tous les soldats reçurent
 la communion de ses mains. Les Sarrasins furent défaits, et tous furent tués
 ou mis en fuite. Léon, persuadé que les péchés du peuple étaient la
 principale cause des malheurs publics, s'appliqua fortement à la réformation
 des mœurs et au rétablissement de la discipline ecclésiastique. Il tint à
 Rome un concile où se trouvèrent soixante-sept évêques; de cire, où Ton
 mêlait quelquefois des reliques des martyrs que le pape bénissait
 solennellement. Voyez S. Grégoire de Tours, de Vit. Patr. c. 8; Ordo Rc*
 inanus ; Alcin; et le P. Sirmond , rtot. in Ennod. Le P. André Schot, Jésuite,
 publia les œuvres de S. Ennode À Tournai , en 1010. Le P. Sirmond , aussi
 Jésuite, les fit réimprimer à Paris avec des notes, en 161 1. Mais le recueil
 en est plus complet dans l'édition générale de tout ce qui est sorti de la
 plume du second éditeur, lequel parut à Paris en 1696, t. 1. Digitized by
 Google

S. LÉON IV, PAPE, [17 juillet.] 201 et pour faire un exemple, il déposa Anastase, cardinal-prêtre de Saint-Marcel , pour n'avoir pas résidé dans sa paroisse. Il adressa à tous les évêques et à tous les pasteurs une homélie sur leurs devoirs, que nous avons encore a. La piété s'y trouve réunie au savoir et à la solidité. Ethelwolp, roi d'Angleterre, ayant fait un pèlerinage à Rome en 854, le saint pape l'y reçut avec les plus grandes marques d'honneur. S. Léon fut aussi favorisé du don des miracles. On rapporte qu'il éteignit, par le signe de la croix, un violent incendie qui allait gagner l'église du Prince des apôtres. Il mourut le 17 juillet 855, et eut pour successeur immédiat Benoît III, prêtre de l'église de Saint-Calixte *■ C'était un homme d'une vertu reconnue et d'une humilité profonde, qui mit tout en œuvre pour ne point accepter le souverain pontificat. Ce même Anastase, que S. Léon avait déposé Le P. Labbe l'a publiée d'après les manuscrits du Vatican. Elle se trouve aussi dans le Pontifical romain. *La fable de la papesse Jeanne, qui siégea entre S. Léon IV et Benoît III, ne mérite point une réfutation sérieuse. Qu'on lise l'auteur des Annales de S. Loup de Fernères, de S. liertin , p. 103, ad Benedict. 111; Odon et Reginon, dans leurs Chroniques ; Hincmar, dans sa lettre vingt-sixième adressée au pape Nicolas Ier, successeur de Benoît III , tous s'accordent à mettre Benoît III immédiatement après S. Léon IV; Photius, /. de Process. Spir. sancti. et Métrophane de Smyrne, /. de Divinit. Spir. sancti, l'un et l'autre ennemis déclarés du saint Siège, et qui étaient contemporains, ainsi que les autres auteurs que nous Tenons de citer, disent expressément la même chose. Aussi Blondel , tout violent Calviniste qu'il était, a-t-il composé une dissertation pour démontrer la fausseté de l'histoire de la prétendue papesse. Le premier auteur où elle se trouve est Marianus Scotus, qui écrivit une chronique à Mayence en 1083. De là elle passa dans la chronique de Martinus Polonus, Dominicain, qui florissait en 1277. Mais elle n'est point dans le véritable manuscrit de cet ouvrage, qui se garde dans la bibliothèque du Vatican , comme nous l'assure Léon Allatius. Elle n'est point non plus dans d'autres anciens manuscrits, selon Burdet (Nouvelles de la Rcp. des Lettres, mars 1687), et selon Casleu (Catal. Bibl. Reg. Londin. p. 102). Le savant Lambécus, garde de la bibliothèque impériale de Vienne, a démontré aussi, Catal. vol. 2, p. 860, qu'elle n'était point dans les manuscrits qui passent pour les plus anciens et les plus exacts. Il dit la même chose, et sur les mêmes autorités, de la Chronique de Marianus Scotus. Le nom de la

prétendue papesse Jeanne s'est glissé, on ne sait comment, dans la Chronique de Sigebert, qui fut écrite en 1112 ; car il ne se lit point dans le manuscrit original que Le Mire trouva à Gemblours, et donna au public. Quoi qu'il en soit, on ne doute point que les fourrures mises à ce sujet dans la Chronique de Marianus Scotus n'aient été la source où les écrivains postérieurs ont puisé. Au reste, le récit des fourbes se détruit par lui-même. Us font siéger leur papesse deux ans et cinq mois, et prétendent qu'elle avait étudié à Athènes, où il n'y avait plus d'écoles depuis long-temps. Nous ne nous arrêterons point aux contes que l'on a débités à cette occasion sur un certain siège de porphyre que l'on voit dans un garde-meuble de l'église de Saint-Jean de Latran. Il y a dans le même endroit deux sièges semblables ; celui que l'on montre aux voyageurs est d'un travail achevé, et d'une antiquité qui remonte jusqu'aux beaux jours de l'ancienne Rome. L'art de sculpter le marbre était perdu bien avant le neuvième siècle ; et il ne reparut en Europe que du temps du célèbre Côme de Médicis. Il est assez probable que ce morceau servait aux bains ou à quelques cérémonies superstitieuses. Voyez, sur la fable de la papesse Jeanne, Lambécus, Blondel Léon, Allatius* 'e P. Alexandre Boerhaave, etc. Digitized by Google

202 MARTYROLOGE. [17 juillet.] posé, parvint à se faire pape et à mettre dans ses intérêts l'empereur Louis II. Mais le peuple persista dans le choix qu'il avait fait de Benoît III., lequel fut intronisé le 1er septembre de la même année 855 fl. Voyez Sollier, t. 4 juin, /?. 3o2.

MARTYROLOGE. A Rome, S. Alexis, confesseur, fils du sénateur Euphémion, qui, la première nuit après ses noces, ayant abandonné sa maison sans avoir eu de rapports avec son épouse, et étant revenu à la ville après un long pèlerinage, fut reçu comme un pauvre dans la maison paternelle, et y demeura dix-sept ans, trompant ainsi le monde par une nouvelle ruse spirituelle. Mais ayant été reconnu après sa mort, et par une voix qu'on entendit dans les églises, et par un billet de sa main, il fut porté avec beaucoup d'honneur, par le pape Innocent Ier, à l'église de Saint-Boniface, où il devint illustre par plusieurs miracles. A Carthage, fête des martyrs Scillitains, S. Spérat, S. Narzales, S. Cythin, S. Véture, S. Félix, S. Acyllin, S. Létance, Sle Janvière, Sle Généreuse, S*' Vestine, Su Donale et Su Seconde, qui, par Tordre du préfet Saturnin, ayant été mis en prison et attachés à des poteaux, après une première confession du nom de Jésus-Christ, eurent enfin la lêle tranchée par le glaive. Les reliques de S. Spérat ayant été apportées d'Afrique en France, avec les ossemens de S. Cyprien et la tête de S. Pantaléon, martyr, furent déposées avec beaucoup de vénération dans l'église de Saint- Jean-Baptiste à Lyon. A Amastride en Paphlagonie, S. Hyacinthe, martyr, qui mourut en prison, après avoir beaucoup souffert sous le président Cas tri lins. A Tivoli, S. Généreux, martyr. A Constantinople, Ste Théodote, martyre, sous Léon l'Iconoclaste. A Rome, mort de S. Léon IV, pape. A Pavie, S- Ennode, évêque et confesseur. A Auxerre, S. Théodose, évêque. A Milan, Ste Marcel line, vierge, sœur de S. Ambroise, évêque, qui reçut le voile de la consécration religieuse, dans la basilique de SaintPierre à Rome, de la main du pape Libère, et dont la sainteté a été attestée par S. Ambroise, dans ses écrits. A Venise, translation de Sle Marine, vierge. Saints de France. A Chalonne en Anjou, S. Hervé, confesseur. Autre*. A Sébaste, martyre de S. Athénogène», chorévêque à Pédachthoé, brûlée pour la foi, avec lequel souffrirent aussi dix Chrétiens. Ses reliques lurent portées en une église bâtie sur le bord de l'Euphrate. Ce même jour, martyre de Stc Marine, native d'Antioche dePisidie, fille d'Edèsc, prêtre des idoles, décapitée sous le préfet Olybre. En Angleterre, S. Kenelm, prince des Merciens, martyr. «Cest ce que rapporte Anastase le

Bibliothécaire, qui vivait alors, et qui écrivait avant l'année 870. Cave dit , en parlant de cet auteur, que c'était le plus habile homme et le plus bel ornement de son siècle. Digitized by Google

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUILLET Ste SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS, MARTYRSTire de leurs Actes sincères, publiés par D. Ruinart. Ils sont attribués dans quelques Mss. au célèbre Jules Africain , qui avait composé une chronologie depuis le commencement du monde jusqu'au règne d'Héliogabale, que nous n'avons plus, mais dont Eusèbe parle comme d'un ouvrage exact et achevé. Voyez Ceillier, t. ifp. 668. LAN I20. La persécution excitée par Trajan fit sentir ses ravages jusqu'à la première année du règne d'Adrien ; et ce fut là, selon SulpiceSévère, l'époque de la quatrième persécution générale. Adrien cependant prit des sentimens plus favorables au christianisme, et défendit, vers l'an 124, de poursuivre ceux qui le professaient. On croit qu'il fut déterminé à ce parti par l'impression que firent sur lui les Apologies de Quadrat et d'Aristide, ainsi que la lettre que Sérénus-Gratianus, proconsul d'Asie, lui écrivit en faveur des Chrétiens a. Il marqua même de la vénération pour Jésus-Christ , qu'il ne regardait pas à la vérité comme le Sauveur du monde, mais comme un être d'une nature nouvelle et extraordinaire; il mit son image à côté de celle d'Apollonius de Tyane *. « Adrien f né à 11 al ira, près de Séville en Espagne, était cousin-germain de Trajan, qui l'adopta, et auquel il succéda sur le trône impérial en 117. Il avait une passion extrême pour tout ce qui était extraordinaire, et une connaissance peu commune des mathématiques, de l'astrologie judiciaire, de la physique, de la musique, et généralement de tous les arts de curiosité. Mais, dit Bacon , c'était en lui un travers d'esprit de vouloir tout comprendre , et de négliger ce qu'il y a de plus utile dans la sphère des connaissances humaines. Son inconstance égalait sa légèreté. Sa vanité allait si loin «qu'il faisait mettre à mort ceux qui osaient se donner pour ses rivaux dans quelque art ou dans quelque science. Aussi loua-t-on la prudence d'un particulier qui n'avait point voulu disputer avec lui , et qui répondit à ceux qui lui en demandaient la raison , qu'il était juste d'écarter à celui qui commandait trente légions. Le commencement du règne d'Adrien fut cruel. On loue cependant ce prince pour deux choses qui le rendirent alors vraiment recommandable. 1° Avant été élevé à l'empire, dit Spartien, il se défit de ses haines particulières, et oublia les injures qu'il avait reçues, au point que quand 11 eut été fait empereur, il dit à un de ses plus grands ennemis : « Vous n'avez plus rien à craindre de moi » sentement. » T Un jour qu'il passait , une femme se mit à crier : « Ecoutez» moi , César. » Et comme il répondit qu'il n'avait pas le temps , cette femme lui répliqua : «

Ne soyez donc pas empereur : Nolli ergo imperare. » Frappé de ces paroles, il s'arrêta , et entendit les plaintes qu'on lui portait. b La paix dont jouissait alors l'Eglise fut troublée pendant quelque temps. Les Chrétiens, que les idolâtres confondaient avec les Juifs, se trouvèrent enveloppés dans la disgrâce que ceux-ci s'attirèrent par leur révolte. Et ce fut en punition de cette révolte qu'Adrien acheva de détruire Jérusalem en 134. Nous lisons dans S. Paulin, Ep. 1 1, ad Sei'er. que ce prince fit placer une statue de Jupiter à l'endroit où Jésus-Christ était ressuscité, et une statue de Vénus à l'endroit où il avait été crucifié. S. Jérôme, Ep. 13, ad Paul, dit qu'il consacra à Bethléem une grotte en l'honneur d'Adonis ou de Thanimuz, auquel il dédia aussi la grotte dans laquelle Jésus-Christ était né. Digitized by Google

204 8** SYMPLIOUSE, ETC. MARTYRS. [18 juillet.] Ayant fait bâtir vers l'an 120 un magnifique château à Tibur ou Tivoli fl, il l'enrichit de toutes les curiosités de l'art, que l'on y apporta des différentes provinces. Lorsqu'il le vit achevé, il en ordonna la dédicace, qui se fit avec les cérémonies usitées parmi les païens. On commença par des sacrifices, que l'on offrit dans le dessein d'engager les idoles à rendre des oracles. Telle fut la réponse des démons : « La veuve Symphorose et ses sept fils nous tourmentent chaque jour en invoquant leur Dieu : si vous les portez » à sacrifier, nous vous promettons d'écouter favorablement vos » vœux. » Symphorose vivait à Tivoli avec ses sept fils, et employait ses revenus, qui étaient considérables, à soulager les pauvres, et surtout les Chrétiens qui souffraient pour la foi. Elle était veuve de Gétulius ou Zoticus, qui avait reçu la couronne du martyr avec son frère Amantius, et qui est honoré le 10 de juin. Après la mort de l'un et de l'autre, Symphorose enterra leurs corps. Comme elle ne désirait plus que de voir arriver le moment où elle leur serait réunie dans la gloire avec ses fils, elle se préparait continuellement à les suivre par la pratique des bonnes œuvres. Adrien, dont la superstition avait été alarmée par la réponse de ses dieux, ou de leurs prêtres, se fit amener Symphorose et ses 7 fils. Symphorose vint avec joie, priant pour elle et pour ses enfans, et demandant à Dieu la grâce de confesser généreusement son saint nom. L'empereur leur parla d'abord à tous avec douceur, et les exhorta d'une manière pressante à sacrifier. Symphorose lui répondit ainsi au nom de tous : « Gétulius, mon mari, et son » frère Amantius, l'un et l'autre tribuns dans vos troupes, ont » souffert divers tourmens pour le nom de Jésus-Christ plutôt que » de sacrifier aux idoles; ils ont vaincu vos démons par leur » mort, aimant mieux se laisser trancher la tête que de céder à » vos efforts. La mort qu'ils ont soufferte a paru honteuse aux » yeux des hommes ; mais elle les a comblés de gloire parmi les » anges. Ils jouissent présentement clans le ciel d'une vie qui ne • finira jamais.» L'empereur, changeant de voix, lui dit d'un ton sévère : « Si » vous ne sacrifiez avec vos fils, je vous ferai tous offrir en sacri» fice à nos dieux puissans. — Symphorose. Vos dieux ne peuvent » me recevoir en sacrifice ; mais si je suis brûlée pour le nom de • Jésus-Christ, ma mort augmentera les tourmens que vos démons » souffrent dans leurs flammes. Pourrais-je espérer le bonheur « Sur les bords rians de l'Anio, appelé aujourd'hui Teverone, à seiz« milles, de Rome. Digitized by Google

StC SYMPHOROSE, ETC. MARTYRS. f!8 juillet.] 2(>5 * d'être offerte en sacrifice avec mes en fans au Dieu vivant et vé» ritable ! — Adrien. Ou sacrifiez à mes dieux, ou vous périrez » tous misérablement. — Symphorose. Ne croyez pas que la crainte » puisse me faire changer; je désire être réunie dans le lieu de » repos avec mon mari que vous avez mis à mort pour le nom de » Jésus-Christ. » Adrien fit conduire Symphorose au temple d'Hercule, où elle eut le visage meurtri de soufflets; on la pendit ensuite par les cheveux. Comme elle était inébranlable au milieu de ces tourmens, l'empereur ordonna qu'elle fut jetée dans la rivière avec une grosse pierre au cou. Son frère Eugène, qui était un des principaux du conseil de Tibur, retira son corps et l'enterra sur le chemin près de la ville. Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à la fois. Ayant inutilement employé les exhortations et les menaces pour les gagner, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, où on les étendit avec des poulies. On les serra avec tant de violence, que leurs os furent disloqués en plusieurs endroits de leurs corps. Loin de céder à la cruauté des tortures, ils s'animaient les uns les autres, et se montraient plus avides de souffrances que les bourreaux n'étaient ardens à les tourmenter. Enfin l'empereur commanda qu'on les mît à mort chacun à l'endroit où il était. Crescens, l'aîné de tous, fut égorgé ; le second , nommé Julien , reçut un coup de poignard dans la poitrine ; Némésius eut le cœur percé d'une lance ; Primitivds fut frappé dans l'estomac ; on rompit les reins à Justin ; on ouvrit les côtés à Stacteus. Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas. Le lendemain, Adrien vint au temple d'Hercule, fit creuser une fosse profonde, et ordonna qu'on y jetât les corps des martyrs. Les prêtres païens nommèrent ce lieu les sept Biothanates, c'est-à-dire les sept Suppliciés. La persécution ayant cessé, les Chrétiens respirèrent environ dix-huit mois". Durant cet intervalle, ils rendirent aux reliques a Adrien devint plus cruel que jamais sur la fin de son règne , et fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie a son palais de Tibur. Les remèdes ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir; souvent il demanda du poison ou une épée pour terminer sa ▼ie; il offrit même de l'argent et promit l'impunité a ceux qui voudraient lui rendre ce prétendu service. Son médecin se tua lui-même , de peur d'être forcé « lui donner du poison. Enfin un esclave, nommé Mastor, qui s'était fait connaître par sa force et sa

hardiesse, se détermina, tant par menaces que par promesses, à obéir à l'empereur. Mais quand il fallut en venir à l'exécution , il fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort , lui qui l'avait donnée à tant «autres. Il se la donna cependant lui-même, en mangeant et en buvant des

UOÔ S. PHILASTRE, EVEQUI. [18 juillet.] des martyrs
 l'honneur qui leur était dû, et les enterrèrent sur la voie Tiburtine, à moitié
 chemin de Rome et de Tivoli. On voit encore quelques restes d'une église
 qui fut bâtie sous leur invocation dans un lieu qui porte le nom des sept
 Frères «. Un pape, nommé Etienne, transporta leurs corps à Rome, dans
 l'église de Saint-Ange. On les y trouva sous le pontificat de Pie IV, avec une
 inscription où il était parlé de cette translation Ste Symphorose n'entretenait
 point ses enfans des avantages que leurs richesses et leur naissance
 pouvaient leur procurer dans le monde. Si elle leur parlait de leur père, ce
 n'était point pour vanter les postes honorables qu'il avait occupés, ni les
 grandes actions par lesquelles il s'était illustré, mais pour leur rappeler le
 souvenir de sa piété et du glorieux triomphe qu'il avait mérité en confessant
 Jésus-Christ. Elle leur représentait continuellement la gloire et le bonheur
 de ceux qui marchent sur les traces du Sauveur du monde. Elle leur
 apprenait qu'un Chrétien qui aime les humiliations et les souffrances y
 trouve un trésor solide et une paix inaltérable qui l'accompagnera jusqu'au
 dernier soupir. Le mondain a beau vanter ses honneurs, ses plaisirs, ses
 richesses, de pareils biens, si toutefois ils en méritent le nom, ne peuvent
 satisfaire ses désirs; souvent même ils n'atteignent pas jusqu'à son cœur,
 qui, sous une belle apparence, cache une plaie douloureuse, et qu'un chagrin
 interne, semblable à un ver rongeur, déchire cruellement. Ils perdent au
 moins leur charme à l'heure de la mort; ils paraissent alors comme un songe
 qui a passé en un moment, mais ils laissent après eux un aiguillon qui
 pénètre l'esprit de frayeur et de désespoir, qui remplit l'âme tout entière de
 confusion, et qui la jette dans des alarmes accablantes. S. PHILASTRE,
 ÉVÊQUE DE BRESCE EN ITALIE. On ignore le lieu de sa naissance de S.
 Philastre. On sait seulement qu'il abandonna sa patrie, la maison et
 l'héritage de ses choses contraires à sa maladie, et expira en disant : «Les
 médecins ont tué l'empereur : Turbo, medicorum Cæsarem perdidit. » (
 Dion Cass. et s part k-n, in Jdriano.) Il mourut en 138, à la soixante-
 deuxième année de son âge, et à la vingt-unième de son règne. « A Sette-
 Frate, dans la maison de campagne de Maffei, à 9 milles de Rome. Voyez
 Aringhi, Borna subter. I. 3, c. 14. 1 Voyez Adon, Usuard, et le Martvrologe
 romain, avec les notes de Baronius et de Lubin. zed by Goo

S. PHILASTRE, EVEQUE. [18 juillet.] 2H7 pères, afin de vivre dans un plus parfait détachement du monde. Souvent il passait les nuits entières dans la méditation de l'Ecriture sainte. Ayant été ordonné prêtre, il parcourut diverses provinces pour combattre les infidèles et les hérétiques , et surtout les Ariens, dont la fureur causait de grands ravages par toute l'Eglise. Les ennemis de la vérité le maltraitèrent cruellement , mais il se réjouit de souffrir à l'exemple des apôtres pour le nom de Jésus-Christ. Etant à Milan, il s'opposa de toutes ses forces aux desseins impies d'Auxence, qui voulait anéantir la doctrine catholique, et il soutint généreusement le parti des orthodoxes dans cette ville , avant que S. Ambroise en eût été fait évêque. De Milan il se rendit à Bresce. Il y trouva des hommes grossiers, charnels, et qui n'avaient presque aucune connaissance des choses du ciel. Il profita du désir qu'ils marquaient de vouloir être instruits, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés par le plus heureux succès. Il attaqua toutes les erreurs jusque dans leur principe , et cultiva si bien cette vigne sauvage , qu'elle devint très-féconde en fruits de vie. Ayant été fait évêque de Bresce", il se surpassa lui-même dans l'exercice des fonctions pastorales, et sa dignité ne fit que donner plus de poids et d'autorité aux efforts de son zèle. S. Philastre n'avait pas la même étendue de connaissances qu'un S. Ambroise et un S. Augustin, mais il suppléait à ce qui lui manquait de ce côté-là par une vie édifiante, par une humilité profonde , par une piété rare , par une application infatigable à tous ses devoirs; et son exemple prouve qu'on peut rendre à l'Eglise d'importans services lorsqu'on joint beaucoup de vertu à une capacité ordinaire. Ce fut pour précautionner son troupeau contre le danger des erreurs en matière de foi qu'il composa son Catalogue des Hérésies , terme qu'il ne prend pas dans la précision théologique, puisqu'il met quelquefois au nombre des hérésies des opinions qu'il rejette comme étant moins probables , mais qui sont problématiques dans l'Eglise. Partout il se montre plein de zèle pour l'orthodoxie *. S. Gaudence loue S. Philastre pour son humilité et sa douceur. Cette dernière vertu lui était si naturelle, qu'il ne répondait aux injures que par des bienfaits , et qu'il n'éprouvait jamais la moindre a S. Philastre fut le septième évêque de Bresce. * Les meilleures éditions du Catalogue des Hérésies^ par S. Philastre, sont celles qui parurent à Hambourg, en 1721, avec les notes de Fabricius, et à Bresce, en 1738, avec

les œuvres de S. Gaudence. On doit la dernière aux soins du célèbre cardinal Qûirini. Digitized by Google

208 S» ARNOUL, EVEQUE. [18 juillet.] émotion de colère. Sa charité et sa patience lui gagnaient tous les cœurs. La gloire de Dieu était l'unique fin qu'il se proposait dans chacune de ses démarches , et il ne désirait d'autres biens que ceux du ciel. Détaché de lui-même, il n'accordait rien aux inclinations de la nature. Tous ses revenus étaient employés au soulagement ^ des malheureux. Il n'assistait pas seulement ceux qui étaient réduits à la dernière misère, il venait aussi au secours de tous ceux dont les affaires se trouvaient dérangées. Mais quoiqu'il fût en général rempli de bonté pour tous ceux qui étaient dans le besoin , il se sentait une tendresse particulière pour %ceux qu'on appelle proprement pauvres. Il forma plusieurs personnes à une vertu éminente. On compte parmi ses principaux disciples S. Gaudence et Bénévole. Le second se montra digne imitateur des apôtres; et ayant depuis obtenu une place considérable à la cour de Valentinien , il aima mieux la perdre que de publier un rescrit donné par l'impératrice Justine en faveur des Ariens. S. Augustin vit S. Philastre à Milan avec S. Ambroise en 384 Notre saint mourut peu de temps après , et S. Ambroise lui donna S. Gaudence pour successeur. Ce dernier célébrait tous les ans avec son peuple la fête de son bienheureux maître , et prononçait toujours son panégyrique. Nous avons encore quatorze des discours de S. Gaudence en l'honneur de S. Philastre. Voyez dans Surius l'éloge historique de S. Philastre, par S. Gaudence , et le bon ouvrage intitulé : Pontificum Brixianorum series y Commentario historico illustrata, opéra / . H, Gradonici) C. R. Brixiae^ 1755, t. 1. S. ARNOUL , EVÊQUE DE METZ. Entre les saints dont les vertus illustrèrent la cour du roi Clotaire le Grand , il n'y en a point de plus célèbre que S. Arnoul. Il sortait d'une famille riche et très-distinguée parmi les Français. Il fut élevé avec soin dans la piété et dans la connaissance des lettres. Ayant été appelé à la cour de Théodebert, il y occupa la place qui était immédiatement après celle de maire du palais. Quoique jeune encore , il se fit admirer par sa valeur et sa prudence. Il pria avec assiduité , mortifiait son corps par des jeûnes rigoureux , faisait des aumônes abondantes , et joignait toutes les vertus 1 S. Aug. Præf. i. de Hœrts. Digitized by Google

S. ARNULF, Évêque. [18 juillet.] 20\$ d'un vrai Chrétien aux devoirs d'un courtisan. Il épousa une femme de la première qualité nommée Dode, dont il eut deux fils , Cléodulphe , que nous appelons S. Clou , et Anségise , qui fut la tige de la race Carlo vingienne des rois de France. La crainte de se perdre au milieu du tumulte des affaires le faisait soupirer sans cesse après la solitude. Il avait même le dessein de se retirer dans le monastère de Lérins , mais il ne lui fut pas possible de l'exécuter. Ayant passé depuis à la cour de Clotaire, ce prince permit au clergé et au peuple de Metz de le choisir pour évêque, conformément à la prière qu'ils lui en avaient faite. Le saint voulut inutilement empêcher son élection. Il fut sacré en 614» et Dode , sa femme , embrassa la vie monastique à Trêves. Il n'en assista pas moins aux conseils du roi, qui l'obligea de remplir toujours la première place de sa cour. Arnoul ne quittait jamais le cilice; il était quelquefois trois jours de suite sans manger, ne vivait ordinairement que de pain d'orge et ne buvait que de l'eau. Il semblait ne regarder ses revenus que comme le patrimoine des pauvres, et l'on ne pouvait comprendre comment ils pouvaient suffire aux aumônes abondantes qu'il faisait. Il usait cependant de discernement dans la distribution de ses libéralités, assistant avec plus de largesse ceux qui étaient dans un besoin plus pressant. Clotaire II ayant divisé ses Etats en 622 , et fait son fils Dagobert roi d' Austrasie , il mit S. Arnoul avec Pépin de Landen à la tête du conseil du jeune prince. Tandis que le saint eut part aux affaires , Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire et de bonheur. Mais Arnoul ne pouvait plus résister au désir qu'il avait de ne plus s'occuper des choses de la terre. Il demanda au roi la permission de quitter la cour. Le roi refusa long-temps d'y consentir , et s'il céda à la fin , ce ne fut que dans la crainte de s'opposer à la volonté du ciel. Le saint se démit de son évêché et se retira dans un désert des monts de Vosge. Il s'arrêta près de Remiremont , dans un lieu où est encore aujourd'hui un ermitage. Il s'y appliqua avec une nouvelle ferveur à acquérir la perfection chrétienne. Tels sont les saints; plus ils ont de vertu, mieux ils voient ce qui leur manque encore, et combien ils sont éloignés du but où il faut tendre. Arnoul avait devant les yeux l'exemple de S. Paul, qui, semblable aux athlètes, n'examinait que l'espace de la carrière qui lui restait encore à parcourir. Il mourut le 16 août 641. L'année suivante ses reliques furent portées à Metz par S. Goëric, son successeur, et elles s'y gardent dans

l'abbaye de son nom. Il est nommé dans le Martyrologe romain sous le 18
de juillet, jour auxome v. i4 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

210 ». FRÉDÉRIC, EVOQUE. [18 juillet.] quel se fit la translation de ses reliques ; mais les Martyrologes de France font mémoire de lui sous le 16 d'août. Voyez la Vie de S. Arnoul , écrite avec fidélité par son successeur, ap. Mabil. Jet. Ben. t. a, p. 150; D. Calmet, Hist.de Lorraine, t. i,l. 9, n. 10, etc. p. 378, 381 ; le P. Bosch , un des continuateurs de Bollandus, t. 5 yWw, p. 4³; et D. Cajot, moine de Saint- Arnoul, Antiquités de Metz , an. 1761. L'Eglise honore aujourd'hui un autre S. Arnoul , dont la vie nous est presque entièrement inconnue. Il prêcha la foi parmi les Francs , après que le roi Clovis eut été baptisé par S. Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions. Il reçut la couronne du martyr dans la forêt d'Yveline tf, entre Chartres et Paris. Son culte est fort célèbre à Paris, à Reims et dans toute la France. La fête de S. Arnoul est marquée au 1^{er} de juillet dans le Bréviaire de Reims. Voyez le P. Cuper, un des continuateurs de Bollandus, Jet. Sancto. t. 4 / M, p. 3p6. S. FRÉDÉRIC, ÉVÊQUE D'UTRECHT et MARTYR. S. Frédéric descendait d'une famille très-distinguée parmi les Frisons. On lit même dans sa Vie qu'il était petit-fils de Radbod, qui gouvernait la Frise en qualité de roi avant que les Français en eussent fait la conquête. Il fut élevé dans les lettres et dans la piété avec les clercs de l'église d'Utrecht. Il s'accoutuma de bonne heure à mortifier son corps par le jeûne et par les autres austérités de la pénitence; il employait aussi à la prière une grande partie des nuits. Ayant été ordonné prêtre , il fut chargé du soin d'instruire les catéchumènes, par Ricfrid, son évêque, auquel il succéda en 820 * Il n'eut pas plus tôt appris son élection par le clergé et >e peuple, qu'il mit tout en œuvre pour ne point accepter l'épiscopat. Il représenta, les yeux baignés de larmes, que personne n'était plus « Sylva Aquiliiia. * S. Frédéric fut le huitième évêque d'Utrecht, depuis S. Willibrord. Le siège d'Utrecht était archiépiscopal du temps de S. Willibrord; mais il devint , après la mort de ce saint , purement épiscopal , et fut soumis successivement aux sièges de M a} en ce et de Cologne. En 1559, sous le règne de Philippe II , le pape Paul IV rétablit les archevêchés d'Utrecht et de Cambrai , et v en érigea un troisième à Malines, auquel il attachait la dignité primatiale. 11 souv mit à Utrecht les nouveaux évêchés de Haërlem , de Middlebourg, de Deventer, de Lewardenet de Groenigen; à Malines, ceux d'Anvers, de Gand, de Bruges, d'ipres, de Bois-le-Duc et de

Ruremonde; à Cambrai, ceux d'Arras et de Tournai, avec les deux qui furent érigés à Saint-Omer et à Namur. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.82% accurate

S. FRÉDÉRIC, ÉVEQUE. [18 juillet. J 211 indigne ni moins en état que lui d'occuper une place si éminente. Mais on n'eut aucun égard à ses représentations ; et l'empereur Louis le Débonnaire l'obligea de se soumettre. Frédéric alla trouver son métropolitain à Mayence, d'où il se rendit à Aix-la-Chapelle. Il y fut sacré en présence de l'empereur, qui lui recommanda fortement de travailler à détruire les restes de l'idolâtrie dans la Frise. Le clergé et le peuple d'Utrecht reçurent leur évêque d'une manière fort honorable. Le saint s'appliqua à établir partout le meilleur ordre ; il envoya dans le nord de la Frise d'excellens ouvriers évangéliques , pour amener a la connaissance de la vérité ce qu'il y avait encore d'idolâtres. Charlemagne avait aliéné contre lui les esprits des Frisons et des Saxons , par la sévérité avec laquelle il les avait traités. Louis , son fils et son successeur a, n'eut pas plus tôt été fait empereur, qu'il déchargea les Saxons des tributs exorbitans qu'ils payaient. Il les traita avec tant de bonté, qu'il gagna leurs cœurs et les attacha pour toujours à l'empire. Ce fut cette bonté et ses autres actes de clémence qui lui méritèrent le surnom de Débonnaire. L'amour que lui portaient les peuples vaincus par Charlemagne facilitait beaucoup les progrès de l'Evangile, et Frédéric sut en profiter. * L'empereur avait eu trois fils , Lothaire , Pépin et Louis , de la reine Hermengarde, qui mourut à Angers en 818. L'année précédente il avait tenu une diète à Aix-la-Chapelle , où il partagea ses Etats entre eux. Il associa à l'empire Lothaire > son fils aîné, auquel il donna le royaume d'Italie. Il nomma Pépin roi d'Aquitaine , et Louis roi de Bavière K Louis le Débonnaire se remaria en 819 , et épousa Judith , fille de Welf , comte de Weingarten, un des principaux seigneurs de Bavière. De ce mariage naquit en 8a3 Charles le Chauve, qui fut depuis empereur et roi de France. Quelques historiens représentent Judith comme une femme ambitieuse et livrée aux plus honteux désordres. Ses scandales et ses intrigues bouleversèrent l'Etat 5 sa conduite révolta tous les esprits , et fut la cause , ou du moins le prétexte , qui porta les trois « Louis avait été fait roi d'Aquitaine du vivant de son père. Il parvint à l'Bm* pire, à l'exclusion de Bernard son petit-neveu, roi d'Italie. Celui-ci était petitfils de Pépin , frère aîné de Louis. Après la mort de Pépin, arrivée en 810, le royaume d'Italie passa successivement au fils et au petit-fils de ce prince, qui portèrent l'un et l'autre le nom de Bernard. à L'empereur Lothaire, mort en 855, eut trois fils qui partagèrent entre eux ses

Etats. Lothaire, le second, eut le pays qui prît de lui le nom de Lotkaringia , ou de royaume de Lorraine. Voyez D. Caluict, Histoire de Lorraine , t. I, p. 687 et suiv. •4.

213 S. FRÉDÉRIC, ÉVEQUE. [18 juillet.] fils aînés de l'empereur à prendre les armes contre leur père a. Nous ne prétendons pas pour cela excuser les princes rebelles , et encore moins justifier les moyens violens qu'ils employèrent pour remédier, à ce qu'ils disaient, aux malheurs publics , dont la méchanceté de Judith et la faiblesse de l'empereur étaient la cause. On lit dans la Vie de l'abbé Wala, écrite par un auteur contemporain qui était fort instruit de tous les mystères de la cour, que l'impératrice avait un commerce criminel avec Bernard , comte de Barcelone, sort parent. L'auteur de la Vie de S. Frédéric ajoute que son mariage avec Louis le Débonnaire était incestueux, les deux parties étant dans le degré d'affinité que la loi prohibait. Mais cette circonstance ne paraît pas certaine ; et certainement elle n'eût point échappé à la censure des ennemis de Judith h. S. Frédéric, qui par le voisinage avait un libre accès à la cour d'Aix-la-Chapelle, gémissait sur le scandale que causait la conduite de l'impératrice; il avertit même la princesse de ses désordres avec une liberté vraiment apostolique. Mais son zèle ne produisit aucun effet. Judith , que les historiens Contemporains appellent une seconde Jézabel, devint furieuse contre lui, et le menaça de tout le poids de son ressentiment. On dit que le saint fut persécuté à cette occasion; il le fut encore dans d'autres circonstances. Les habitans de Walacrie ou Walcheren, une des principales îles de la Zélande, qui fait partie des Pays-Bas, étant fort barbares et remplis d'aversion pour les maximes évangéliques, Frédéric se chargea lui-même du soin d'aller les instruire. 11 s'appliqua d'abord à détruire le scandale causé par les mariages incestueux, qui étaient a Louis le Débonnaire abandonna l'administration des affaires à Judith. Cette princesse avait deux frères, Rodolphe et Conrad; le premier fut fait gouverneur de Bavière, et le second gouverneur d'Italie. L'empereur réserva la meilleure partie des royaumes de France et de Germanie pour Charles /* Chauve, qu'il avait eu de Judith. Les princes Lothaire, Pépin et Louis se plainquirent de cette destination comme contraire aux droits de la naissance. Ils en vinrent jusqu'à oublier les lois les plus sacrées de la nature; ils prirent deux fois les armes contre leur propre perc. Leur première révolte arriva en 830, la même année que Louis avait fait un nouveau partage de ses Etats en faveur du jeune Charles. L'empereur fut arrêté a Compiègne, et Judith enfermée dans un monastère à Poitiers. Ils recouvrèrent leur liberté peu de temps après par l'entremise des Saxons. La seconde révolte , qui arriva en 833, éclata en Alsace, comme M. l'abbé

Grandidier l'a prouvé dans son Histoire de l'Eglise de Strasbourg, t. 2, p. 139 etsuii'. L'impératrice fut envoyée dans le monastère de Tortone en Italie , et son fils dans celui de Prum, près de Trêves. L'empereur luimême", renfermé dans le monastère de Saint-Médardde Soissons, fut obligéde comparaître, le 1er octobre 833, à la diète de Compiègne, où il eut la faiblesse de s'avouer coupable des crimes dont on l'accusait. Il y fut déposé , et Lothaire créé empereur à sa place. Mais la tyrannie de ce dernier révolta ses deux frères ? qui prirent les armes et rétablirent leur père sur le trône. Louis le Débonnaire mourut le 20 juin 840, laissant la monarchie française à Charles le Chauve , qu'il avait eu de Judith. Cette princesse mourut trois ans après. * Mabillon et d'autres habiles critiques traitent de fable cette circonstance du mariage incestueux de Judith; et en cela ils se fondent principalement sur le silence des ennemis de l'impératrice. Digitized by GoOQle

4 S. FRÉDÉRIC, KVÊgUJî. [18 juillet.] f 3 très- communs parmi eux. Il lui en coûta bien des exhortations, des larmes, des prières et des jeûnes, pour extirper un abus si invétéré. Il fit assembler les principaux de l'île, leur indiqua quelle conduite il fallait tenir, et annula plusieurs de ces mariages illicites. U réconcilia aussi à Dieu et à l'Eglise tous ceux qui avaient expié leurs crimes par une sincère pénitence. La dévotion qu'il avait pour les trois Personnes divines lui fit composer une belle prière en l'honneur de la sainte Trinité. Il y joignit une explication de cet adorable mystère contre les hérésies. Qn s'est long-temps servi de l'une et de l'autre dans les Pays-Bas. La sainteté de Frédéric le faisait regarder comme un des plus illustres évêques de l'Eglise. C'est ce qui paraît par les éloges qui lui ont été donnés, et surtout par le poème que Raban-Maur, auteur contemporain, composa en son honneur*1. Un jour que le saint venait de dire la messe, il alla se mettre à genoux dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, pour faire son action de grâces. Deux assassins s'étant approchés de lui, lui donnèrent plusieurs coups de poignard dont il mourut quelques insUns après, en récitant ces paroles du Psaume cxiv : Je louerai le Seigneur dans la terre des Divans. On lit dans l'auteur de sa Vie et clans d'autres écrivains, que Judith s'était servie de ces deux scélérats pour se venger de la généreuse liberté avec laquelle Frédéric l'avait avertie de ses désordres Le saint fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur d'Utrecht, appelée Oude-Munster. Mabillon a prouvé qu'on devait mettre sa mort au 17 juillet 838. Voyez la Vie de S. Frédéric, que le P. Cuper, un des continua teurs de Bollandus, a donnée avec des notes, t. 4 juliï, p. 4^2 ; la Batavia sacra, p. 99 ; Heda, Hist. Episc. Ultraj. Beka, Ubbo Einmius. a Ce poème a été publié avec des notes, parmi les œuvres poétiques de RabanMaur, et avec les poésies de Fortunat, par le P. Brower, Jésuite , p. 204. 4 Voyez Guillaume de Malmesbury , /. 1, de Pont. Jngl. p. 1«)7. Guillaume Heda, Hist. Epi se op. Ultraj. Beka. Chron. Ubbo Emmius, Rerum Frisic. I. 3, / 74. Baronius, Mabillon, Le Cointe et Baillet disent que les assassins furent, envoyés par quelques-uns des habita r - de la Walacric, dont les mariages incestueux avaient été déclarés nuls. Mais leur opinion n'est appuyée sur le té11101 gnage d'aucun ancien historien.

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

S. BRUNO*, ÉvêQus. [18 juillet.] S* ODI LPHE, CHANOINE D'UTRECHT EN HOIXANDE. S. Odulphe, né de parens français, se distingua dès son enfance par la pureté de sa vie, ainsi que par ses progrès dans les lettres et la vertu. Ayant été ordonné prêtre, il fut fait curé d'Oresscoth en B ruban 1. 11 se joignit depuis à S. Frédéric, pour travailler conjointement avec lui à la réformation des mœurs des Frisons. Il est étonnant combien il eut à souffrir, et jusqu'à quel point il porta la pratique de la douceur, de la patience et de la charité. La contemplation et la prière le soutenaient au milieu de ses fatigues et de ses peines. L'auteur de sa Vie rapporte qu'il prédit plusieurs événemens long-temps avant qu'ils arrivassent. Dans sa vieillesse, il se fixa à Utrecht, où il était chanoine. Jamais il ne voulut rien relâcher de ses exercices; il redoublait même de ferveur à mesure qu'il approchait de sa fin, craignant toujours de perdre, par sa négligence, la couronne pour laquelle il combattait. On eût dit que le jeûne, les veilles et les différentes fonctions du zèle ne servaient qu'à ranimer ses forces. Ayant été pris de la fièvre, il vit avec joie qu'il touchait à son dernier moment. Il exhorta ses frères à vivre saintement, se recommanda à leurs prières, et leur promit de se souvenir d'eux devant le Seigneur. Il mourut dans le neuvième siècle, le 1^{er} de juin, jour auquel il est honoré à Utrecht et à Staveren. Plusieurs églises et plusieurs chapelles portent son nom a. Foye% la Vie de S. Odulphe dans les Bolândistes, f. a fulâ, et la Batavia sacra, p. 106. S. BRUNON, ÉVÊQUE DE SKGNI EN ITALIE. S. Brunon, issu de l'illustre famille des seigneurs d'Asti en Piémont, comprit dès son enfance qu'il n'y a de vrai bonheur que « La chapelle qui est à Amsterdam , et qui est connue sous le nom d'OlofsKrrpci, n'est point dédiée sous l'invocation de S. Odulphe , comme les Bolândistes et d'autres auteurs l'ont avancé , mais sous celle de S. Olatts, roi de Norwège et martyr. Elle a été bâtie parties mariniers de Danemark. T

Digitized by Goog

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

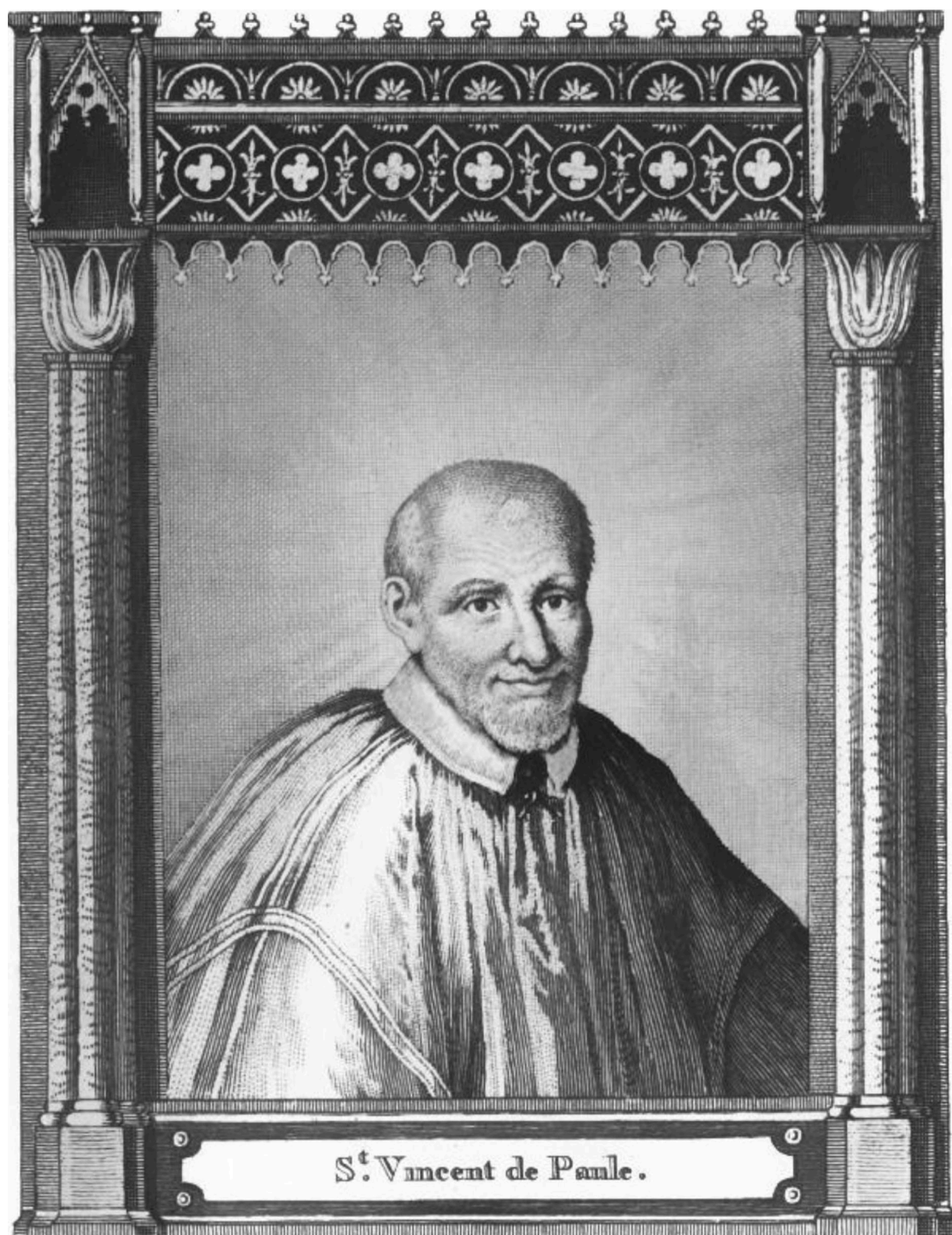
S. nHUNON, ÈVEQUE. [18 juillet] 2t5 dans le service de Dieu. Il fit ses études dans le monastère de SaintPerpétue, au diocèse d'Asti. Nous apprenons de lui-même qu'il fut chanoine quelques années à Sienne a. La solidité avec laquelle il défendit contre Bérenger la doctrine catholique touchant l'Eucharistie dans un concile tenu en 1079, le fit singulièrement estimer de Grégoire VII Ce pape le nomma deux ans après évêque de Ségno dans l'Etat ecclésiastique. Le saint, qui n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de peine, se montra très-zélé pour la sanctification de son troupeau. Il rendit aussi des services importants à l'Eglise universelle en plusieurs circonstances. Il ne fut pas moins considéré des papes Victor III et Urbain II, que de Grégoire VII K En 1095, il accompagna Urbain en France, et assista au concile qui se tint à Tours l'année suivante. Lorsqu'il fut retourné en Italie, il reprit ses fonctions avec son zèle ordinaire; mais il ne put tenir davantage contre l'attrait qu'il se sentait pour la solitude. Il se démit de son évêché, se retira.au mont Cassin et y prit l'habit. Ses diocésains redemandèrent leur pasteur. Mais le pape laissa Brunon dans sa retraite; il s'y détermina en conséquence des sollicitations qui lui furent faites sur ce sujet par plusieurs cardinaux, et par Odérise, abbé du mont Cassin. Ce dernier étant mort en no5, Othon lui succéda; mais il ne vécut que deux ans après son élection. Les moines choisirent Brunon pour le remplacer. Le saint fut d'une grande utilité au pape pour plusieurs affaires. Il composa aussi divers écrits pour défendre la discipline ecclésiastique et pour extirper la simonie c. Il regardait ce vice comme la source principale de tous les désordres qui souillaient la sainteté du sanctuaire. Que n'aurait il point dit de beaucoup d'autres abus qui affligent aujourd'hui l'Eglise, et qui ont pour principe l'ambition ou l'avarice? Il y avait environ quatre ans qu'il gouvernait le mont Cassin, a Bosch a prouvé que le saint ne fut jamais chanoine d'Asti. b Victor III , d'abord abbé du mont Cassin , mourut en 1087. Urbain II, qui de moine de Cluni était devenu évêque d'Ostie, pu s papa, avait été & Reims disciple de S. Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux. « Les œuvres de S. Brunon de Ségno ou d'Asti sont des commentairea aux différentes parties de l'Ecriture , des sermons au nombre de cent quarantecinq, des lettres, des traités dogmatiques, deux Vies, Tune du saint pape Léon IX , et l'autre de S. Pierre d'Agnani. D. Maur Marchés! les fit imprimer à Venise en 1651, 2 vol. in-foi. On les trouve aussi dans la

Bibliothèque des Pères, Lugd. 1677,/. 20. S. Pierre d'Agnani , dont S. Brunon a donné la vie , fut canonisé par le pape Paschal II. Voyez les Bollandistes, qui ont publié, sous le 3 d'avril, sa Vie écrite par le saint évêque de Ségni. Digitized by Google

M 6 martyrologe. [18 juillet.] lorsque Paschal II fl, successeur d'Urbain II, le renvoya à son évêché. Il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur, et les exerça jusqu'à sa mort, qui arriva à Segni, le 3i août 1155. Le pape Luce III le canonisa en 1183. On célèbre sa fête en Italie le 18 de juillet. Voyez la Vie de S. Brunon, avec ce que disent de lui Léon d'Ostie, et Pierre, diacre, dans leurs chroniques du mont Cassin. Sollier a publié ces pièces avec des notes, t. 4^{juil} p. 4^{yl}» Voyez aussi D. Maur Marchési, doyen du mont Cassin, dans X Apparatus qu'il a mis à la tête des œuvres du saint, imprimées à Venise en 1651. Mabillon, AnnaL Ben. Cellier, t. 101. MARTYROLOGE. A Tivoli, S1* Symphorose, épouse de S. Gétule, martyr, avec ses sept fils Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stactee et Eugène. Du temps de l'empereur Adrien, la mère ayant été long-temps soufflée à cause de sa constance insurmontable, et ensuite pendue par les cheveux, et enfin ayant eu une pierre pendue au cou, fut précipitée dans le fleuve. Ses fils, ayant été étendus à des pieux à force de treuils, consommèrent leur martyre par divers genres de mort. Leurs corps, portés à Rome dans la suite, furent retrouvés dans la diaconie de Saint-Ange-de-la-Pêcherie, sous le pontificat de Pie IV. A Cariliage, S1* Gondène, vierge, qui, par ordre du proconsul Ruffin, fut, pour avoir confessé Jésus-Christ, étendue sur le chevalet quatre fois, en divers temps, et déchirée horriblement avec des ongles de fer, et qui, après avoir enduré long-temps les incommodités de la prison, eut enfin la tête tranchée par le glaive. A Doroslire en Mysie, S. Emilien, martyr, qui, du temps de Julien l'Apostat et sous le président Capitolin, ayant été jeté dans une fournaise, reçut la palme du martyre. A Utrecht, S. Frédéric, évêque et martyr. En Gallice ou Espagne, Ste Marine, vierge et martyre. A Milan, S. Materne, évêque, qui ayant été mis en prison, et souvent fouetté pour la foi de Jésus-Christ et pour la défense de l'église qui lui était confiée, s'endormit enfin dans le Seigneur, illustre par des confessions de foi répétées : c'était sous l'empereur Maximien. A Bresse, fête de S. Philasire, évêque de cette ville, qui combattit long-temps, par ses paroles et par ses écrits, contre les hérétiques, et surtout contre les Ariens, dont il eut beaucoup à souffrir; enfin, confesseur illustre par ses miracles, il mourut en paix. * Paschal H, moine de Cluni, succéda à Urbain II en 1099. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [18 juillet.] 217 A Metz, S. Arnoul, évêque, qui, célèbre par sa sainteté et le don des miracles, ayant choisi la vie érémitique, mourut d'une sainte mort. A Ségni, S. Brunon, évêque et confesseur. A Forlimpopoli en Emilie, S. Roguil, évêque de cette ville. Saints de France. Au pays d'Yveline, entre Paris et Chartres, S. Arnoul, prédicateur évangélique, massacré en une forêt de ce pays, et inhumé au même lieu par Scariberge sa femme. Autres, Au mont de Nitrie en Egypte, S. Pambon, célèbre solitaire. Ce même jour, décès de S. Flavien, second du nom, évêque d'An^{tioche}. Au même lieu, décès de S. Elie, évêque de Jérusalem,. Digitized by Google

DIX-NEUVIEME JOUR. »E JUILLET. S, VINCENT DE PAUL, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE LA MISSION , COMMUNÉMENT APPELÉS LAZARISTES. Tiré de ses deux Fies, rune par M. Abelly, évêque de Rodez, et l'autre par M. Collet, continuateur de Tournély, et auteur de plusieurs ouvrages estimés. Cette dernière Pie fut imprimée à Nancy en 1748, deux vol. in-4°. Voyez aussi Perrault, Hom. Ulustr. Hélyot, Hist. des Ordres Relig. t. 8, p 54 ; la bulle de la canonisation du saint, donnée par Clément XII, en 1737, et publiée par Benoit Xi F de Canoniz. t. 4, Appeod. p. 363. L AN 1660. Diexj ménage de fidèles ministres à son Eglise dans les temps même ou l'esprit de foi paraît presque universellement anéanti. Ces hommes privilégiés se préparent à devenir des vases de grâces, par l'exercice de la prière et par le crucifiement des inclinations de la nature corrompue. Une fois bien pénétrés des maximes de Jésus-Christ, ils paraissent dans le monde comme de nouveaux npôtres, et conduisent les autres dans les voies de la piété, où le Saint-Esprit leur servit lui-même de maître et de guide. S. Vincent de Paul fut un de ces instrumens dont la divine miséricorde se sert pour ranimer la piété sur la terre. Il naquit en 1⁶⁷⁶, dans le village de Poy, au diocèse d'Acqs en Gascogne, vers les Pyrénées. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère Bertrande de Moras. Ils faisaient valoir par eux-mêmes une petite ferme qui leur appartenait en propre, et ils tiraient du travail de leurs mains de quoi subsister avec leur famille. Ils avaient six enfans, quatre garçons et deux filles; ils les élevaient dans la piété et dans l'exercice des travaux de la vie champêtre. Vincent, qui était le troisième des fils de Guillaume de Paul, donnait des preuves singulières d'esprit et de capacité. Il avait un maintien grave et un amour pour la prière qui étaient au-dessus de l'Age d'un enfant. Ses premières années se passèrent à garder le troupeau de son père. Souvent il lui arrivait de se priver d'une partie de son nécessaire, pour en assister les pauvres, dans la personne desquels il envisageait Jésus-Christ. C'était là comme autant d'indices de cette ardeur extraordinaire avec laquelle il se mit à chercher Dieu, lorsque sa raison fut entièrement formée. On peut aussi assurer que sa fidélité à correspondre aux grâces Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

7 I Digitized by G(

S. VINCENT DE PAUL. [10 juillet.] qu'il recevait dans son enfance, lui en mérita de nouvelles, et fut le principe de ces bénédictions dont il fut depuis comblé. Guillaume de Paul, qui voyait en son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier. Il le mit en pension chez les Cordeliers d'Acqs, qui se chargeaient de l'éducation des jeunes gens. Au bout de quatre années, Vincent fut en état d'instruire les autres. M. de Commet, avocat de la ville d'Acqs et juge de Poy, le fit précepteur de ses enfans. Par là le jeune Vincent se vit en état de continuer ses études sans être à charge à sa famille. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Toulouse, y fit son cours de théologie, et y prit le degré de bachelier. Il y reçut le sous-diaconat ainsi que le diaconat, en 1598, et la prêtrise deux ans après. Déjà on admirait en lui les vertus qui font un digne ministre de Jésus-Christ, sans qu'il connût cependant encore ce parfait crucifiement, sur lequel porte tout l'édifice de la sainteté. Il avait appris la théologie et les autres sciences ecclésiastiques; il s'était pénétré des maximes de l'Evangile par la lecture des livres divins, par celle des Vies des saints et des meilleurs ouvrages de spiritualité. Mais il lui restait encore une science à apprendre ; et celle-ci demandait plus qu'une étude et une application ordinaires. Elle consiste dans de vifs sentimens et dans la connaissance pratique de l'humilité, de la patience, de la douceur et de la charité, et elle ne peut s'acquérir que par le bon usage des épreuves intérieures et extérieures. C'est là ce mystère de la croix, inconnu à tous ceux que le Saint-Esprit n'a point initiés dans les secrets importans de la conduite qu'il tient quand il prépare les âmes aux merveilleuses opérations de la grâce. Au dernier jour, la prospérité des médians paraîtra l'effet du plus redoutable jugement du Seigneur, tandis que les afflictions des saints feront exalter ses miséricordes. Ce fut donc par un enchaînement de tribulations que Dieu conduisit Vincent à ce haut degré de vertu auquel il l'éleva depuis par sa grâce. En 1605, Vincent fut obligé de faire un voyage à Marseille, pour recevoir un legs de quinze cents livres que lui avait fait un de ses amis mort dans cette ville. Etant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne. Mais le vaisseau qu'il montait fut bientôt attaqué par trois brigantins d'Afrique. Comme les Chrétiens refusèrent de se rendre, les infidèles les chargèrent avec furie, leur tuèrent trois hommes, et blessèrent tout le reste

de l'équipage. Vincent reçut un coup de flèche dont il se sentait encore plusieurs années après. La première chose que firent les Digitized by

2 20 • S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] Mahométans, lorsqu'ils eurent remporté Favantage, fut de mettre le pilote en pièces, pour se venger de ce qu'il ne s'était pas rendu d'abord, et de ce que dans le combat il avait tué un des principaux d'entre eux avec quatre ou cinq esclaves. Ils enchaînèrent les autres prisonniers, et coururent encore la mer sept à huit jours. Enfin, chargés de butin, ils firent voile du côté de Tunis. A peine y eurent-ils abordé, qu'ils dressèrent un procès-verbal de leur prise, où ils déclarèrent faussement que Vincent et ses compagnons avaient été enlevés sur un vaisseau espagnol. Le but qu'ils se proposaient en cela était d'empêcher le consul français de revendiquer leurs prisonniers. Ayant habillé les Chrétiens en esclaves, ils les promenèrent cinq ou six fois dans la ville, pour les faire voir. Ils les ramenèrent ensuite à leur vaisseau, où ils furent visités par ceux qui se présentaient pour les acheter. On les examinait, afin de s'assurer s'ils mangeaient bien; on leur tâta les côtes; on leur regardait les dents ; on sondait leur plaies; après quoi on les faisait marcher et courir, pour connaître s'ils étaient forts et robustes. En un mot, on les traitait comme des bêtes de charge. "Vincent fut acheté par un pêcheur; mais celui-ci, voyant que son esclave ne pouvait supporter l'air de la mer, le revendit à un vieux médecin, grand chimiste et grand distillateur, qui cherchait depuis cinquante ans la pierre philosophale. Il traita Vincent avec beaucoup d'humanité. Il lui promit, s'il voulait changer de religion, de lui laisser tous ses biens, et, ce qu'il estimait infiniment plus, de lui communiquer tous les secrets de sa prétendue science. Le saint, qui craignait plus le danger que courait son âme que les rigueurs de l'esclavage, implora le secours du ciel par l'intercession de la bienheureuse Vierge ; et il se crut toujours principalement redevable à la Mère de Dieu du bonheur qu'il avait eu d'échapper à la tentation. Une année environ se passa de la sorte. Le médecin étant mort, laissa pour héritier un neveu, qui fut le troisième maître de Vincent. Celui-ci, plein de confiance en la bonté divine, jouissait dans la captivité d'une paix inaltérable. Il apprenait, en méditant souvent sur la passion du Sauveur, à faire un bon usage de ses peines, et à acquérir, autant qu'il lui était possible, une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ. Peu de temps après, son nouveau maître le vendit à un renégat originaire de Nice en Savoie, qui l'envoya dans son Tcmat; c'est le nom que l'on donne au bien que l'on fait valoir comme fermier du prince. Ce Tcmat était situé sur une montagne, dans un lieu extrêmement chaud et désert. Le

renégat avait trois femmes. Une d'entre elles, qui était Turque de naissance et de religion, allait souvent à la campagne, où Vincent travaillait. Elle lui faisait diDigitized by Google

S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] aai verses questions sur la loi, les usages et les cérémonies religieuses les Chrétiens. Elle lui commandait quelquefois de chanter les ouanges du Dieu qu'il adorait. Le saint avait coutume de chanter e Psaume Super Jlumina Babylonis , le Salve Regina, et d autres emblables prières de l'Eglise,* ce qu'il faisait avec beaucoup Ponction, et toujours les larmes aux yeux. La femme mahométane fut extrêmement frappée de ce qu'elle avait appris du christianisme, ainsi que de la conduite vertueuse de son esclave. Elle fit des reproches à son mari de ce qu'il avait abandonné une religion qui paraissait si bonne, et l'amena au point qu'il sentit son crime, et rentra en lui-même; malheureuse de n'avoir point elle-même ouvert les yeux à la lumière. Le renégat confus ne put rien répondre à sa femme. Plein d'horreur pour son crime, il eut un entretien avec Vincent, et ils convinrent tous deux de se sauver. Ils montèrent sur une petite barque, et traversèrent la Méditerranée, sans penser que le moindre coup de vent pouvait les faire périr. Enfin, le 28 juin 1607, ils abordèrent à Aiguës-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le renégat y fit abjuration entre les mains du vice-légat. L'année suivante, il accompagna le saint à Rome, où il entra, pour faire pénitence, dans le couvent des Fateben-Fratelli, qui servaient les malades dans les hôpitaux, suivant la règle de S. Jean-deDieu. "Vincent étant à Rome, ressentit une grande consolation à la vue d'une ville où résidait le chef de l'Eglise militante, qui avait été arrosée du sang de tant de martyrs, et dans l'enceinte de laquelle sont les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul, ainsi que ceux d'une multitude innombrable d'autres saints. Il ne pouvait retenir ses larmes, quand il se rappelait le zèle, le courage, l'humilité et les autres vertus qui avaient éclaté dans tous ces dignes disciples de Jésus-Christ. Souvent il visitait les lieux où reposaient leurs cendres sacrées, et demandait à Dieu la grâce de marcher fidèlement sur leurs traces. Lorsqu'il eut satisfait sa dévotion à Rome, il partit pour la France. Arrivé à Paris, il se logea au faubourg Saint-Germain, dans le voisinage du lieu où est l'hôpital de la Charité, et il y allait souvent servir et consoler les malades. Quelque soin qu'il prît de cacher ses vertus, plusieurs personnes les découvrirent. On le fit connaître à la reine Marguerite, qui faisait alors profession de piété a. Cette princesse voulut le voir; elle le mit sur l'état de sa maison , et lui donna le titre de son aumônier ordinaire. a Le mariage de Marguerite de Valois avec Hrnri IV fut déclare

nul à Tavis le 17 décembre 1590. Elle mourut le 27 mars 1017. Digitized by Google

222 8. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] Il y avait à la cour de cette princesse un docteur qui avait toujours montré beaucoup de zèle pour la religion, et qui s'était rendu redoutable aux hérétiques et aux impies. Mais Dieu , soit pour l'éprouver, soit pour le punir de quelques fautes, permit qu'à fût attaqué de tentations violentes contre la foi. Les moyens qu'il employa ou qui lui furent suggérés pour dissiper le trouble qui l'agitait ne produisirent aucun effet; ils ne servirent même qu'à augmenter encore la tentation. Ses peines devinrent telles, qu'il tomba dans le désespoir, et qu'on craignit plus d'une fois qu'il ne s'ôtât lui-même la vie. Enfin la nature succomba, et il fut attaqué d'une maladie dangereuse. Vincent, touché de son état, sollicita en sa faveur la miséricorde divine; il s'offrit même au Seigneur en esprit de victime, et se chargea, pour dédommager sa justice, ou de subir une semblable épreuve, ou telle autre peine qu'il plairait à Dieu de lui infliger. Sa prière fut exaucée dans toute son étendue : le docteur recouvra le calme, et fut entièrement délivré de la tentation; mais cette tentation resta à Vincent de Paul. Celui-ci eut recours, pour s'en délivrer, à la prière et aux pratiques de la mortification. En vain le démon redoublait ses efforts, il ne perdait point courage, et mettait toujours en Dieu sa confiance. Il écrivit sa profession de foi , et l'appliqua sur son cœur ; puis, faisant un désaveu général de toutes les pensées d'infidélité, il convint avec notre Seigneur que toutes les fois qu'il toucherait l'endroit où était cette profession de foi, il serait censé la renouveler, et par conséquent renoncer à la tentation, quoiqu'il ne proférât aucune parole extérieure. Par là il rendait inutiles les assauts de l'ennemi. Cependant il s'appliquait de plus en plus à mener cette vie de foi qui fait le caractère du juste. Quatre ans se passèrent de la sorte. Enfin un jour que, fatigué de la violence de son mal, il s'occupait des moyens de l'arrêter pour toujours, il résolut de se consacrer au service des pauvres pour suivre plus parfaitement l'exemple que nous a laissé le Fils de Dieu. A peine eut-il formé cette résolution, que toutes ses peines s'évanouirent; la paix qu'il goûta depuis fut suivie des plus abondantes consolations. Il reçut même le don de guérir dans la suite ceux que Dieu éprouvait de la même manière. Vincent demeurait dans la même maison qu'un juge du village de Sore, situé dans les Landes et dans le district du parlement de Bordeaux. Celui-ci étant sorti sans avoir pris les précautions nécessaires, trouva à son retour qu'on lui avait volé quatre cents écus. Il accusa Vincent du vol , et se mit à le décrier parmi toutes ses

connaissances et tous ses amis. Le saint se contenta de nier le fait, et de dire tranquillement : « Dieu sait la vérité. >» Pendant les Digitized by Google

S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] 2*3 six années que dura la calomnie, il ne dit rien autre chose pour sa défense, et il ne laissa jamais échapper la moindre plainte* Enfin le voleur, qui était aussi du côté de Bordeaux , fut arrêté pour quelque nouveau crime. Déchiré par les remords de sa conscience, il envoya chercher le juge de Sore, lui déclara qu'il était le voleur de son argent, et que le serviteur de Dieu était innocent du crime dont on l'avait accusé. Vincent raconta depuis cette histoire dans une conférence qu'il faisait à ses prêtres ; mais il parla de lui en troisième personne, pour ne pas se faire honneur du mérite qui lui en était revenu devant Dieu. Le but qu'il se proposait était d'apprendre à ses prêtres que la patience, la résignation et un humble silence sont en général la meilleure apologie des personnes que poursuit la calomnie; que par là on trouve le moyen de se sanctifier dans de pareilles épreuves, et que la Providence sait tôt ou tard nous justifier aux yeux des hommes, lorsque cela est expédient pour notre salut. Vincent fit connaissance avec M. de Bérulle, qui fut depuis cardinal, et qui, dans le temps dont nous parlons, était occupé de l'établissement de la congrégation des Oratoriens en France. Les saints ont bientôt découvert les âmes où règne l'esprit de Dieu. M. de Bérulle conçut une grande estime pour Vincent dès la première fois qu'il s'entretint avec lui. Il l'engagea à travailler au salut des âmes, et le détermina à accepter la cure de Glichy, village situé à une lieue de Paris. Le serviteur de Dieu s'appliqua de toute* ses forces à remplir les devoirs attachés à son ministère. Nonseulement il instruisait son peuple, mais il cherchait encore les moyens de corriger et de prévenir même les abus. Il visitait les malades, soulageait les pauvres , consolait les affligés, réunissait les esprits divisés, entretenait la paix dans les familles. Pour exciter l'amour de la religion, il fit divers établissemens qui produisirent de grands fruits; il renouvela la face de sa paroisse , et y introduisit l'usage saint et fréquent des sacremens. Ses paroissiens s'empressaient de seconder son zèle, parce qu'ils avaient en lui une confiance entière et qu'ils le regardaient comme leur ange tutélaire. Quelque temps après on l'obligea de quitter la cure de Clichy pour le charger de l'éducation des enfans de Philippe-Emmanuel de Gondy, comte de Joigny, général des galères de France. Ce seigneur avait épousé Françoise-Marguerite de Silly, dame singulièrement recommandable pour sa piété. Elle fut si touchée de* éminentes vertus de Vincent, qu'elle lui donna toute

sa confiance, et le choisit même pour confesseur. En 1616, Vincent accompagna la comtesse de Joigni au chà

224 S* VINCENT DE PAUL. [19 Juillet] teau de Folleville, clans le diocèse d'Amiens. On vint un jour le prier de se rendre à Garnies, village éloigné de Folleville d'environ deux lieues. C'était pour confesser un paysan dangereusement malade, et qui avait témoigné avoir beaucoup de confiance an. saint prêtre. Vincent partit sans délai. Ayant examiné sérieusement l'état de l'ame du malade, il lui proposa de faire une confession générale de toute sa vie ; ce que celui-ci accepta volontiers. Il aperçut bientôt que son pénitent ne s'était jamais confessé avec les dispositions nécessaires, et conséquemment que ses péchés ne lui avaient point été pardonnés. Le paysan, fondant en larmes, s'accusa de tous ses crimes, et en reçut l'absolution. La joie qu'il ressentit ensuite fut extraordinaire. Il se félicitait d'avoir eu le bonheur de parler à Vincent ; il disait à haute voix qu'il eût été, perdu sans cela; il répéta cette déclaration publique en présence de plusieurs personnes, et notamment de la comtesse de Joigni. Cette vertueuse dame, saisie de frayeur, était comme hors d'elle-même quand elle pensait au danger que couraient tant de pauvres âmes faute de secours ou d'instruction. Elle craignait que plusieurs de ses vassaux ne fussent dans le même cas que le paysan. Elle était bien éloignée de penser comme ceux qui ne se croient point obligés à veiller sur les personnes attachées à leur service. La nature et la religion lui avaient appris que les supérieurs ont des devoirs de justice et de charité à l'égard de tous leurs inférieurs , et que la première de leurs obligations est de pourvoir, autant qu'il leur sera possible, au salut de tous ceux qui leur sont soumis. Elle pria donc Vincent de prêcher dans l'église de Folleville le jour de la fête de la Conversion de S. Paul , afin d'instruire le peuple sur les caractères de la vraie pénitence, et sur les dispositions avec lesquelles on doit se confesser pour obtenir le pardon de ses péchés. Le saint fit ce que la comtesse avait exigé de lui. Son discours produisit les plus grands fruits. Il ne pouvait suffire au nombre de ceux qui demandaient à tranquilliser leur conscience par une confession générale. Il appela à son secours deux prêtres zélés de la ville d'Amiens. Le jour de la fête de la Conversion de S. Paul fut pour lui un jour mémorable. Tout le reste de sa vie, il en célébra chaque année la mémoire avec les sentimens d'une vive reconnaissance; et à son imitation, les prêtres de la Mission rendent à pareil jour d'humbles actions de grâces au Seigneur de ce que c'est à cette époque que leur congrégation a été en quelque sorte conçue. La même année, Vincent sortit de la maison de

Gondi, et sa retraite eut pour objet le désir de procurer la plus gronde gloire
Digitized by Google

8. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] aa5 de Dieu. Il avait consulté auparavant M. de Bérulle, et il ne s'était déterminé que d'après son avis. Il fut envoyé en Bresse, où régnait 'une ignorance grossière des premières vérités du christianisme, et ion le chargea défaire les fonctions de curé à Châtillon-les-Dombes. Il s'associa un vertueux prêtre nommé Louis Girard. Ils logèrent l'un et l'autre chez un Calviniste, qui, malgré les préjugés de sa secte, les traita avec distinction. Le ciel bénit les travaux apostoliques du saint missionnaire. Un grand nombre de personnes, et le comte de Rougemont enlre autres, embrassèrent avec ferveur les mortifications de la pénitence. Plusieurs hérétiques rentrèrent aussi dans le sein de l'Eglise, et de ce nombre fut celui chez lequel le saint avait logé, et qui se nommait Beynier : en un mot, tout le pays changea de face en fort peu de temps. La comtesse de Joigni apprit avec une joie singulière les succès des travaux de Vincent. Elle lui donna depuis une somme d'argent, afin qu'il fondât une mission perpétuelle pour l'instruction du petit peu pie, lui laissant le choix du lieu et de la manière d'exécuter cette bonne œuvre. Mais elle souffrait beaucoup de son absence, parce qu'elle n'était plus à portée de le consulter sur son intérieur. Elle fit plusieurs tentatives pour l'engager à rentrer dans sa maison; et pour y réussir plus sûrement, elle mit dans ses intérêts M. de Bérulle. Elle obtint même qu'il dirigerait sa conscience tant qu'elle vivrait, et qu'il l'assisterait à l'heure de la mort. Cependant comme elle désirait ardemment contribuer à la sanctification des autres, de ceux surtout sur lesquels il était de son devoir de veiller spécialement, elle résolut, de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à Jean-François de Gondi, frère du comte et premier archevêque de Paris. Le prélat l'accepta en vue de l'utilité qui en reviendrait à l'Eglise, et donna le collège des Bons-Enfants pour loger la nouvelle communauté. Ce fut au mois d'avril de l'année 1625, que Vincent prit possession de cette maison. Le comte et la comtesse de Joigni assignèrent une somme pour commencer l'établissement. Immédiatement après son retour dans la maison de Gondi, Vincent entreprit de faire la visite des galériens détenus dans les différentes prisons de Paris. Sensiblement affligé de l'abandon général où ils étaient réduits, il forma le projet de les réunir dans une même maison, et il vint à bout de l'exécuter, par les libéralités de plusieurs personnes pieuses qu'il avait intéressées à

cette bonne œuvre. Ayant ainsi pourvu aux besoins corporels de ces malheureux, il les rendit plus disposés à recevoir les instructions
Digitized by Google

226 . S. VINCENT DE PAUL. [19juillet.1 lions qu'il leur donna, ou par lui-même, ou par ses prêtres. M, de Gondi, surpris et édifié du bel ordre qui régnait parmi les galériens, résolut de l'introduire dans toutes les galères du royaume. Il en parla au roi, auquel il fit connaître le zèle et la capacité de Vincent de Paul ; il lui représenta que si la cour voulait l'autoriser, il ne manquerait pas de faire ailleurs le même bien qu'il avait déjà fait à Paris. Louis XIII trouva cette proposition très-juste; et par un brevet expédié le 8 février 1619, il établit Vincent aumônier réel ou général de toutes les galères de France. Trois ans après, Vincent fit un voyage à Marseille ; il se proposait de visiter les forçats de cette ville, et d'examiner s'il pourrait faire pour eux ce qu'il avait fait dans la capitale. Il ne voulut point ■se faire connaître, pour mieux s'assurer du véritable état des choses. E fut extrêmement touché à la vue du désespoir d'un des forçats, et il fit d'inutiles efforts pour le consoler. On assure que, par un héroïsme inoui de charité, il obtint de prendre sa place; qu'il fut chargé des mêmes chaînes, et qu'il les porta quelque temps Au reste, il fit tout ce qui dépendait de lui pour adoucir le sort de tous ces malheureux, en les recommandant aux officiers ; en les exhortant à la patience, et en tâchant de leur inspirer des sentimens de vertu, il vint à bout de les rendre plus dociles aux instructions des aumôniers ordinaires. Mais il fut surtout affligé du triste état de ceux qui étaient malades ; ils languissaient dans un abandon général, livrés à toutes les horreurs de la misère, et privés presque de tout secours pour l'âme et pour le corps. Il forma dès-lors le projet d'un hôpital pour les galériens de Marseille ; mais il ne put l'exécuter que quelques années après. Louis XIV le dota en 1648, en lui assignant douze mille livres de revenu annuel. Cet hôpital devint bientôt un des plus commodes du royaume ; il y a trois cents lits, et les malades y trouvent tous les secours qui leur sont nécessaires. Madame de Gondi étant morte le 23 juin 1625, Vincent alla * Nous rapporterons ici ce qu'on lit dans les Délassement de l'homme sensible de M. d'Arnaud, t. 1, part. 1, p. 27 et suiv. « Eh ! quel était, dit-il k l'occasion » du trait de charité dont nous Tenons de parler, eh ! quel était ce modèle des » âmes sensibles, des vrais héros de la vertu, des Trais Chrétiens ? Un ecclé» siastique, né sans aïeux, sans fortune, n'occupant aucune place, a qui la » France et l'humanité doiTent un nombre d'établissemeos aussi utiles qu'ad» mirables; c'est à cet ecclésiastique que nous a vous l'obligation de conserver » par année près de dix mille individus que notre libertinage et

notre barbarie » semblaient, en quelque sorte, condamner à la mort, dès qu'ils voyaient le » jour ; c'est à cet ecclésiastique que, sans nulle distinction de rang, de pays, de » culte même, les pauvres et les malades sont redevables des secours que la » charité aujourd'hui leur prodigue, et qui en rappellent la plus grande part à la vie O nom cher et sacré pour les âmes sensibles ! puissent les larmes délicieuses que tu m'as fait répandre, passer dans tous les cœurs ! Vincent » de Paul, tu fus le meilleur des hommes, et sans flatterie, j'ai pu te nommer » l'homme unique. » Digitized by Google

S. VINCENT DR PAUL. [1^{er} juillet.] 22J demeurer avec ses prêtres. Louis XIII autorisa la nouvelle association par ses lettres-patentes données en 1627, et Urbain VIII l'érigea en congrégation par une bulle du 12 janvier 1632. Ce ne fut qu'en 1658 que le saint instituteur donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de prêtres de la Mission ; on les connaît aussi sous le nom de Lazaristes, du prieuré de Saint-Lazare, que les chanoines réguliers de Saint-Victor leur cédèrent en 1633. Ceux qui composent cette congrégation ne sont point religieux ; ce sont des prêtres séculiers, qui, après deux ans de probation ou de noviciat, font les quatre vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de stabilité. Ils s'engagent, 1^o à se sanctifier eux-mêmes par les exercices qui leur sont prescrits par leur institut; 2^o à travailler à la conversion des pécheurs; 3^o à former les jeunes ecclésiastiques aux fonctions du ministère. Les exercices que leur prescrit leur règle pour leur propre sanctification, sont de faire tous les matins une heure de méditation, de s'examiner trois fois par jour, d'assister chaque semaine à des conférences spirituelles, de passer tous les ans huit jours en retraite, et de garder le silence, excepté dans les heures où l'on peut s'entretenir ensemble. Ils remplissent leur second engagement en s'employant aux missions de la campagne. Chaque jour ils font le catéchisme et des discours familiers ; ils entendent les confessions, terminent les différends et pratiquent toutes les œuvres de charité. Pour satisfaire à la troisième obligation qu'ils se sont imposée, plusieurs d'entre eux tiennent les séminaires, font des retraites de huit à dix jours, où ils admettent les ecclésiastiques, et même d'autres personnes; ils suivent en ces exercices les règles pleines de sagesse qui leur ont été laissées par S. Vincent de Paul. Le pape Alexandre VII était si convaincu de l'utilité de ces retraites, qu'il ordonna en 1662, sous peine de suspension, à tous ceux qui voudraient recevoir les ordres sacrés à Rome, ou dans les six évêchés suffragans, d'en faire une de dix jours chez les prêtres de la Mission. L'avantage que l'Eglise retirait du nouvel institut, lui donna des accroissemens considérables; et il comptait, à la mort du saint, vingt-cinq maisons, tant en France qu'en Piémont, en Pologne et en d'autres pays. L'établissement des prêtres de la Mission ne fut point encore capable de satisfaire le zèle de Vincent de Paul. Cet homme apostolique cherchait chaque jour de nouveaux moyens de procurer au prochain tous les secours spirituels et corporels. Il établit la confrérie de la Charité pour le

soulagement des pauvres malades de chaque paroisse. Cette association, qui prit naissance dans la Bresse, s'étendit dans tous les lieux où le saint fit depuis des misl 5. Digitized by

»)28 8. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] sions. La confrérie des Dames de la Croix avait pour objet l'éducation des jeunes filles. Celle qu'on appelait des Dames se consacrait au service des malades de l'Hôtel-Dieu de Paris. Cette capitale surtout n'oubliera jamais ce qu'elle doit à Vincent de Paul. Ce fut lui qui procura et dirigea la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpêtrière et des Enfants-Trouvés. Ce dernier établissement intéresse trop l'humanité et la religion, pour que nous n'en parlions pas avec une certaine étendue. Un grand nombre d'enfants nés du libertinage ou dans le sein de la misère étaient souvent exposés aux portes des églises ou dans les places publiques. Si les officiers de police les enlevaient, c'était presque l'unique bien qu'ils leur fissent. Une veuve et deux servantes furent d'abord chargées «du soin de les nourrir; mais on manqua bientôt de secours. Il périssait tous les jours une multitude de ces malheureux enfants : ou ils n'avaient point de nourrices, ou on les faisait allaiter par des femmes gâtées. Quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendait ou on les donnait à quiconque voulait les prendre. Vincent, vivement touché de leur sort, chercha le moyen de remédier à un si grand mal. Il pria quelques dames de son assemblée de charité d'aller les visiter. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les effraya. Comme elles ne pouvaient se charger de ce grand nombre d'enfants, elles voulurent au moins prendre soin de quelques-uns. On en augmentait le nombre à mesure que les ressources se multipliaient. Enfin Vincent tint une assemblée de toutes les dames qui s'occupaient de la bonne œuvre au commencement de l'année 1640. Il y exposa d'une manière si touchante le besoin de ces pauvres enfants, qu'il fut unanimement décidé qu'on se chargerait de tous, mais seulement par manière d'essai. On n'avait d'autres fonds que les aumônes des personnes charitables, et il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent suffisantes. Le serviteur de Dieu ne se décourageait point, espérant toujours que la Providence viendrait à son secours. Ses sollicitations auprès d'Anne d'Autriche lui obtinrent du roi douze mille livres de rente, ce qui soutint l'établissement pendant quelque temps. Mais le nombre des enfants croissant tous les jours, et leur entretien allant au-delà de quarante mille livres, les dames de charité perdirent courage, et déclarèrent qu'une pareille dépense était au-dessus de leurs forces. Vincent, toujours plein de confiance en Dieu, indiqua une assemblée générale en 1648. On y délibéra si on continuerait la bonne œuvre qu'on avait commencée. Le saint, après avoir pesé les raisons

de l'un et de l'autre parti, sentit tellement ses entrailles émues, qu'il ne s'exprimait presque plus que par des soupirs. Prenant ensuite un ton plus tendre et plus animé, il conDigitized by Google

S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] 220, ci ut la délibération en ces termes : • Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour » vos enfans : vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que » leurs mères selon la nature les ont abandonnées : voyez main» tenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs » mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont » entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il » est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voudrez » plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez » d'en prendre un charitable soin; et au contraire ils mourront » et périront infailliblement si vous les abandonnez : l'expérience » ne vous permet pas d'en douter. »

L'assemblée ne répondit que par des larmes. Il fut décidé qu'on continuerait la bonne œuvre, et il ne fut plus question que d'aviser aux moyens d'exécuter cette résolution. On obtint du roi les bâtimens de Bicêtre pour y loger ceux des enfans qui n'avaient plus besoin de nourrices. Mais comme l'air y était trop vif, on les transporta dans le faubourg Saint-Lazare à Paris, et on confia le soin de leur éducation à douze filles de la Charité. On leur acheta dans la suite deux maisons, Tune dans le faubourg Saint-Antoine, et l'autre près de la cathédrale. Nos rois ont successivement augmenté leurs revenus, et leur nombre monte aujourd'hui à plus de dix mille !. Outre les hôpitaux dont nous avons parlé, Vincent fonda encore dans le faubourg de Saint-Laurent à Paris, celui du nom de Jésus, pour quarante pauvres vieillards, et celui de Sainte-Reine en Bourgogne, au diocèse d'Autun, pour les pèlerins pauvres et malades que la dévotion attire au tombeau de cette illustre martyre. Ce dernier est devenu fort célèbre; on y reçoit tous les ans trois à quatre cents malades , et plus de vingt mille pauvres passans de tout âge, de toute sexe et de toute nation. Le saint donna de sages réglemens à ces différentes maisons, et leur fit trouver des fonds suffisans pour toutes les dépenses nécessaires. Pour procurer des secours encore plus efficaces aux pauvres malades, Vincent, de concert avec mademoiselle Le Gras, forma le dessein de choisir un certain nombre de filles auxquelles on apprendrait à servir les malades, et que l'on formerait aux exercices de la vie spirituelle. Les premières que l'on trouva entrèrent chez mademoiselle Le Gras, qui se chargea de les loger et de les entretenir, et qui travailla de toutes ses forces à les rendre capables • de ce qu'on attendait d'elles. Leur modestie, leur douceur, leur zèle à remplir leurs devoirs et la sainteté de leur

vie charmèrent » Collet, Fie de S. Vincent de Paul, t. 1 , p. 459 et suh.
Digitized by Google

230 S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] tous ceux qui eurent occasion de les voir. Leur nombre s'augmenta insensiblement et devint bientôt considérable. Tels furent les commencemens de cette compagnie, connue sous le nom de Filles de la Charité f qui a aujourd'hui plus de trente maisons dans la seule ville de Paris. Ces filles ne rendent pas seulement service dans les paroisses , elles prennent encore soin de l'éducation des enfans trouvés, de l'instruction des jeunes filles qui sans cela en seraient privées, des malades d'un grand nombre d'hôpitaux, et même des criminels condamnés aux galères. Mais comme ces diverses occupations font en quelque sorte plusieurs communautés d'une seule compagnie , le saint prêtre leur prescrivit des règles et générales et particulières pour diriger et soutenir le corps tout entier, ainsi que les différentes parties qui le composent a. En destinant une partie de ses prêtres à tenir les séminaires, il les mit en état de se bien acquitter de cette importante fonction. Il traça le plan des exercices auxquels on devait appliquer ceux qui se préparaient à la réception des ordres sacrés. Il en assigna aussi pour ceux qui voulaient faire des confessions générales, ainsi que pour ceux qui avaient un état de vie à choisir. A ces établissemens il joignit celui des conférences ecclésiastiques, où l'on traitait des devoirs de la vie cléricale. Le nombre de ceux qui y assistaient devint bientôt considérable. Elles furent fréquentées par tout ce qu'il y avait de plus respectable dans le clergé *. On est étonné de voir faire de si grandes choses à un homme qui n'avait rien de recommandable du côté de la fortune ou de a Mademoiselle Le Gras, qui fonda, conjointement avec S. Vincent de Paul, la congrégation des Filles de la Charité, dites aussi Sœurs Grises, était fille de Louis de Mari Mac, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal de Marillac. Elle fut infiniment plus recommandable par ses vertus que par sa naissance. Elle épousa Antoine Le Gras, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625, après douze ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de S. Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissemens de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le \b mars 1660. Voici ce que S. Vincent de Paul dit d'elle, dans une lettre datée du samedi saint 1660. « Je recommande son âme » à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours; car nous » avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire de Dieu, m promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle a fait. » t'oyez la Vie de

madame Le Gras, par Gobillon, curé de Saint-Laurent (mort en 1710). Paris, 1676, ŨH 2. Adrien Bourdoise, ami particulier de Vincent de Paul, s'intéressait comme lui, de la manière la plus vive, au renouvellement de la ferveur parmi les ecclésiastiques. Il était dévoré de zèle pour la gloire de Dieu, et attaquait le dérèglement partout où il le voyait. Une espèce d'excès a été tout le défaut qu'on a trouvé dans son zèle, mais les circonstances le rendaient bien excusable (M. Collet, Vie de S. Vincent de Paul, /. I, p. 132). Ce vertueux prêtre, qui fut occupé toute sa vie du soin de former de dignes ministres à Jésus-Christ, et qui édifia les fidèles par ses conférences et ses missions, mourut en 1665. Il était du Perche. C'est à lui que l'on doit l'établissement du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris. Voyez sa Vie, par M. Descourveaux, Paris, 1714, //i-V. Digitized by Googl

S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] a'3i la naissance, et qui était dépourvu de ces qualités brillantes qui attirent l'estime et l'admiration du monde. Mais on le sera bien plus si Ton entre dans le détail de ses actions merveilleuses et des services innombrables qu'il rendit au prochain. Durant les guerres qui ravagèrent la Lorraine, il entreprit de soulager les malheureux de ce pays qui était réduit dans l'état le plus déplorable. Il y fit passer les aumônes qu'il avait ramassées à Paris, et qui, au rapport d'Abelly , montèrent à cinq à six cent mille livres. M. Collet prouve par des autorités incontestables, que les sommes envoyées par le saint allèrent infiniment plus haut et montèrent jusqu'à deux millions. Il y eut beaucoup d'autres circonstances où le serviteur de Dieu tira de la charité des fidèles des secours extraordinaires pour ceux qui étaient dans la misère. Au reste, la surprise diminuera si Ton se rappelle qu'il jouissait par toute la France de la plus grande vénération. On le regardait même à la cour comme un ange envoyé du ciel. Il assista Louis XIII à la mort, et le disposa par ses exhortations à finir sa vie dans les plus parfaits sentimens de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, l'estimait et le respectait singulièrement ; elle le nomma membre du conseil de conscience, et se fit un devoir de le consulter sur toutes les affaires ecclésiastiques, principalement sur la collation des bénéfices, qui ne furent plus donnés qu'au mérite et à la vertu. Au milieu de tant d'occupations , Vincent avait toujours son âme intimement unie à Dieu. Dans les affaires les plus capables de lui causer des distractions, il avait toujours, pour ainsi dire, un œil ouvert sur le Seigneur, afin de ne cesser jamais de converser avec lui. De temps en temps il élevait son cœur vers le ciel et produisait quelque acte de religion. S'il lui arrivait d'éprouver des contradictions, il ne perdait rien de sa sérénité; son âme toujours égale était inaccessible au moindre trouble. Il considérait tous les événemens de la vie dans les desseins de la Providence, se soumettant avec résignation à la volonté du ciel, et ne désirant rien autre chose en tout que la gloire de Dieu. Que le Seigneur fût glorifié par ses souffrances personnelles ou par d'autres moyens qu'il daignait choisir, il s'en réjouissait également. Il était cependant bien éloigné de l'insensibilité prétendue des Stoïciens, et de l'indifférence impie des faux mystiques ; il savait que la vraie piété est tendre et sensible aux intérêts de la religion et de la charité. Il regardait les afflictions d'autrui comme les siennes propres. Sans cesse il soupirait avec S. Paul après cet heureux état où l'on est inséparablement uni à Dieu, et versait des larmes de

componction tant sur ses misères spirituelles que sur celles du prochain.
L'espérance Digitized by

a3a s. vincent de pacl. [19 juillet.] semblable à une ancre, le tenait attaché à Dieu ; de là cette disposition qui le rendait supérieur à la malignité des créatures et au inépris du monde. Il n'y avait point de tempêtes qui pussent altérer le calme de son âme. Maître de ses passions, rien n'était capable de déconcerter sa douceur et sa patience. Les humiliations étaient pour lui un sujet de joie, parce qu'il y trouvait un trésor caché de grâces et une occasion de se vaincre lui-même. Ces sortes de victoires coûtent plus que les actes extérieurs des vertus d'éclat. Ce fut par la pratique de la mortification et de l'humilité, jointe à l'exercice de la prière, que Vincent parvint à ce degré de perfection. Aussi recommandait-il fortement les mêmes vertus à ses disciples. Il voulut surtout que l'humilité fut la base de sa congrégation, et il ne cessait d'en donner des leçons à ses prêtres. Il les exhortait même à cacher leurs talens naturels. Deux personnes d'un mérite reconnu s'étant présentées à lui pour augmenter le nombre de ses disciples, il les refusa en leur disant : « Vous avez trop de » savoir pour un état tel que le nôtre. Vous pourrez faire ailleurs » un bon usage de vos talens. Quant à nous, toute notre ambition » consiste à instruire les ignorans , à inspirer aux pécheurs des » sentimens de pénitence, et à établir tous les Chrétiens dans cet » esprit de charité, d'humilité , de douceur et de simplicité que » prescrit l'Evangile. >» C'était une de ses maximes , en fait d'humilité, que nous ne devons jamais, autant qu'il est possible, parler de nous ni de ce qui nous concerne, ces sortes de discours venant communément d'un fonds d'amour-propre, et se terminant d'ordinaire à nourrir dans nos cœurs des sentimens d'orgueil. Les philosophes païens eux-mêmes adoptaient cette maxime, mais avec cette différence qu'ils n'enseignaient pas, comme les disciples de Jésus-Christ , à aimer une vie cachée, à se mépriser soi-même, et à se concentrer, pour ainsi dire, dans l'abîme de son néant. La foi de Vincent de Paul fut toujours très-pure. Il n'eut pas plus tôt été instruit que Jean du Verger de Haurane, abbé de SaintCyran, avec lequel il était lié, enseignait une doctrine contraire à celle de l'Eglise, qu'il rompit entièrement avec lui. Il se déclara fortement contre la doctrine de Jansénius, et combattit avec zèle son système sur la grâce Mais en même temps qu'il attaquait des erreurs dont les suites étaient si préjudiciables et qu'il rejetait un rigorisme désespérant, il condamnait aussi la morale relâchée qui. ouvre la porte à tous les désordres. Il recommandait aux pécheurs d'entrer dans les

sentimens d'une sincère pénitence et leur en reVoyez les Vies du saint, par
M. Abelly, /. 2, c. 12, et par M. Collet, /. 3, Digitized by Google

S. VINCENT DE PAUL. [19 juillet.] 233 traçait les caractères d'après les maximes de l'Ecriture et des saints Pères. Sans cela, disait-il avec S. Ambroise, il n'y a que de faux pénitens; leur hypocrisie sacrilège ne sert qu'à les rendre plus criminels par l'abus qu'ils font des sacrements. Toutes les personnes de la France qui faisaient profession de piété' avaient des relations avec lui. Plusieurs même voulaient se procurer la consolation de le voir. De ce nombre fut M. de Quérolet. C'était un homme qui avait d'abord vécu dans un libertinage affreux, et qui avait même affecté de ne suivre aucune religion. Mais s'étant depuis converti, il expia les désordres de sa vie passée par une pénitence qui fait frémir la nature, et telle que l'on n'en trouve presque point de semblable dans l'antiquité. S. François de Sales ayant eu occasion de connaître Vincent de Paul, s'était bientôt aperçu qu'il possédait les plus sublimes vertus, et qu'il avait tous les talons nécessaires pour conduire les âmes à la perfection. Il s'était donc déterminé à le faire le premier supérieur des religieuses de la Visitation, qu'il venait d'établir à Paris. Ce choix fut justifié par les bénédictions sans nombre qui accompagnèrent le ministère du vertueux prêtre. Il rendit au nouvel ordre les plus importants services, et se montra toujours digne de la confiance qu'avait eue en lui le saint évêque de Genève. Il fut aussi fait supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres de celle des filles de la Providence. Celle-ci avait été établie en 1612 par madame de Pollalion. Cette pieuse femme, formée par Vincent de Paul, voulut procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe que l'indigence, l'abandon ou la mauvaise conduite de leurs parens, exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur âme. Vincent, par l'ordre de François de Gondy, archevêque de Paris, examina celles qui se présentaient pour concourir à la formation de la société naissante. Il en choisit sept, qui lui parurent les plus propres* à servir de fondement à tout l'édifice, et il leur donna des avis dignes de sa haute sagesse et de sa grande expérience. Après la mort de madame de Pollalion il se déclara le protecteur de ces pieuses filles ; il trouva le moyen ** Pierre Le Gouffier de Quérolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, mourut en odeur de sainteté le 8 octobre 1660. Voyez sa Vie, par le P. Dominique de Sainte-Catherine, Carme, laquelle a été imprimée à Paris, en 1688, m -12, sous ce titre : Le grand Pécheur converti, représenté dans les deux' états de la vie de M. de Quérolet. Voyez aussi Lobineau, Vie des SS. de Bret. p. 471. à Marie de Lumague, Teuyc de M.

Pollalion, gentilhomme du roi , mourut en odeur de sainteté en 1657. Voyez sa Vie, par M. Collin , vicaire perpétuel de Digitized by Google

2^4 ** VfCEfiT DE PÂCL. [19 juillet.] de les faire subsister et de rendre leur établissement perpétuel. Les filles de la Providence font, après deux ans de noviciat, des vœux simples de chasteté, d'obéissance, de stabilité, et s'engagent à servir le prochain selon leurs constitutions. Leur supérieure est triennale. En 1658, le saint convoqua à Saint-Lazare l'assemblée des membres de sa congrégation. Il remit à chacun le recueil des règles qu'il avait dressées; après quoi, il les exhorta tous, de la manière la plus pathétique, à les observer avec une parfaite exactitude. Elles sont pleines de sagesse et de piété. On y trouve des moyens sûrs et efficaces pour arriver à la perfection chrétienne et sacerdotale, pour se prémunir contre la corruption du siècle, et pour travailler avec fruit à la sanctification des peuples. L'institut de Vincent de Paul fut de nouveau approuvé et confirmé par les papes Alexandre VII et Clément X. Cependant la santé du saint déperissait de jour en jour. Quoiqu'il fût d'un tempérament assez robuste, les fatigues occasionées par son zèle et par les austérités de sa pénitence le firent à la fin succomber. Il fut pris, à l'âge de quatre-vingts ans, d'une fièvre dont les accès étaient périodiques. Il éprouvait toutes les nuits des sueurs qui achevaient de l'épuiser. On doit juger de là que le temps destiné au sommeil n'était point pour lui un temps de repos. Cela ne l'empêchait pas de se lever régulièrement à quatre heures du matin, de dire la messe, et de donner chaque jour un temps considérable à l'oraison. Il ne diminuait rien non plus de ses autres exercices de piété, ni de la pratique de ses œuvres ordinaires de charité. Plus il sentait approcher son dernier moment, plus il redoublait de zèle pour l'instruction de ses enfans spirituels. La pensée de la mort l'occupait continuellement; tous les jours, après avoir dit la messe, il récitait les prières de l'Eglise pour les agonisans, avec les recommandations de l'âme et les autres actes par lesquels on prépare les fidèles à aller paraître devant Dieu. Le pape Alexandre VII ayant été informé de l'extrême faiblesse où il était réduit, le dispensa de la récitation du Bréviaire; mais le serviteur de Dieu ne vivait plus lorsque le bref de dispense arriva. Il mourut le 27 septembre 1660, après avoir reçu les derniers sacremens. On l'enterra dans l'église de Saint-Lazare; et il y eut un concours de monde prodigieux à ses funérailles. Le prince de Conti, le nonce du pape, plusieurs évêques et un grand nombre de personnes de la première qualité y assistèrent. Il s'opéra par Saint-Martin-des-Champs clans

l'église de Paris. Elle a été imprimée à Paris, en 1744, i/i-12. Digitized by Google

S. VINCENT DB PAUL. [19 juillet.] a35 l'intercession de Vincent divers miracles, dont la vérité fut juridiquement reconnue a. En 1712, le cardinal de Noailles visita, en présence de plusieurs témoins, le corps du saint, qui fut trouvé entier et sans aucune marque de corruption. Le tombeau fut ensuite refermé. On sait que cette cérémonie précède ordinairement celle de la béatification, quoique, après tout, l'incorruptibilité du corps ne soit point regardée en elle-même comme une preuve authentique de sainteté. Enfin, la vie, les vertus héroïques et les miracles du serviteur de Dieu ayant été rigoureusement examinés à Rome, il fut béatifié en 1729 par Benoît XIII. Après la publication du bref, l'archevêque de Paris fit rouvrir le tombeau du B. Vincent. La maréchale de Noailles, le maréchal son fils, et plusieurs autres personnes distinguées, assistèrent à l'ouverture. Mais le corps ne se trouva plus dans le même état qu'il avait été; un des os de la jambe était entièrement décharné; ceux de la tête l'étaient beaucoup moins. On attribua cette altération à un déluge d'eau qui, quelques années auparavant, avait inondé la cour, le corridor d'entrée, et l'église où reposait le saint prêtre. Dieu continua de manifester la gloire de son serviteur par les miracles qu'il accordait à son intercession. L'un fut opéré sur une religieuse bénédictine de Montmirel, qu'une horrible complication de maladies devait naturellement conduire au tombeau. Lorsque l'état de cette religieuse paraissait entièrement désespéré, M. Languet, évêque de Soissons, lui appliqua une relique de S. Vincent, et elle fut parfaitement guérie. François Richer, Parisien, recouvra la santé d'une manière qui ne tenait pas moins du prodige. Une troisième guérison miraculeuse, par laquelle nous finirons ce détail, s'opéra sur une anglaise paralytique, nommée Louise-Elizabeth Sackville, et fut la suite d'une neuvaine faite au saint. La vérité de ce miracle fut attestée par madame Hayes, protestante, chez laquelle demeurait mademoiselle Sackville. Celle-ci entra depuis chez les religieuses du Saint-Sacrement à Paris, où elle mourut en 1742, cinq ans après la canonisation de S. Vincent de Paul, par le pape Clément XII. Ce saint ne pouvait travailler plus utilement pour le service du a Les reliques de S. Vincent demeurèrent à Saint-Lazare jusqu'à la révolution. Ayant été soustraites à la fureur des révolutionnaires, elles furent placées dans la chapelle des Soeurs de la Charité, rue du Bac. Ce fut de ce pieux asile que M. de Quelen, archevêque de Paris, les retira pour les mettre dans une magnifique chasse

d'argent et les transférer dans la nouvelle maison des Lazaristes. Digitized
by Google

236 S. ARSÈNE, ANACHORÈTE. [19 juillet.] prochain, qu'en réveillant les Chrétiens de cette léthargie où la plupart étaient plongés. Il leur représentait vivement l'indignité de leur conduite, et leur montrait, comme un autre Jean-Baptiste, l'obligation où ils étaient de faire de dignes fruits de pénitence. En effet, on ne peut avoir part aux faveurs célestes, quand on est comme indécis entre la vertu et le vice; quand on suit tantôt l'une et tantôt l'autre ; que l'on est, en un mot , tour à tour païen et chrétien. Mais que penser de ceux qui vivent habituellement dans le crime, et qui ne craignent point le danger de leur état ? Faut-il que l'on voie si souvent les passions produire dans les hommes l'extravagance, l'aveuglement et même l'incrédulité! A quel excès ne se portent pas, je ne dis pas seulement les hommes ordinaires, mais même les plus beaux génies, lorsqu'ils sont abandonnés de Dieu, ou plutôt lorsqu'ils ont abandonné Dieu, et fermé les yeux à cette lumière qui éclaire tous ceux qui viennent au monde! Pour peu que nous aimions Dieu et le prochain, pourrons-nous refuser nos larmes et nos prières aux pécheurs plongés dans l'aveuglement funeste dont il est ici question ?

V S. ARSÈNE, ANACHORÈTE EN EGYPTTE. Tiré de ses deux vies, l'une par S. Théodore Studite, et l'autre publiée par Métaphraste ; des Vies des Pères du désert , données par Rosweide et d'Andilly, et comparées avec un ancien manuscrit qui est fort beau, et qui paraît venir de Saint-Emund's-bury ; des Apophthegmes des Pères, imprimés dans les Monumenta Ecclesia? Graecæ de Cotelier. Voyez les Bollandistes, t. 4 juiii, 1>. 605, et le P. Marin, Vies des Pères des déserts d'Orient, /.3, p. 284 , ad p. 339. VERS LAN 449* Arsène, Romain de naissance, sortait d'une famille alliée à celle de plusieurs sénateurs. Il fut élevé avec soin, et se montra dès sa jeunesse plein d'ardeur pour la pratique de la vertu. Il acquit une grande connaissance des auteurs grecs et latins, et se rendit ainsi fort habile dans celle de l'Ecriture sainte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné diacre. Il avait une sœur avec laquelle il menait à Rome une vie retirée. L'empereur Théodose le Grand cherchait avec soin une personne à laquelle il pût confier l'éducation de ses enfans ; il s'adressa à son frère Gratien, et le pria de consulter l'évêque de Rome sur le choix qu'il voulait faire. Celui-ci parla d'Arsène de manière à faire connaître qu'il avait toutes les qualités que demandait Théodose. Gratien l'envoya donc à Constantinople. L'empereur

Digitized by Google

S. ARSÈNE, ANACHORÈTE. [19 juillet.] le reçut avec de grandes marques de distinction , l'éleva à la dignité de sénateur, et ordonna qu'il fût respecté comme le père de ses enfans, dont il le nommait tuteur et précepteur. Il voulut qu'il eût un train magnifique, et il attacha à son service cent domestiques qui étaient tous richement habillés. Etant un jour allé voir les princes pendant leur étude, il les trouva assis, tandis qu'Arsène était debout en leur parlant. Nonseulement il en fut fâché, mais il dépouilla ses enfans pour quelque temps des marques de leur dignité, et ordonna que durant leurs leçons ils fussent debout, et Arsène assis. Arsène avait eu toujours une forte inclination pour la retraite, et cette inclination, il la sentait augmenter de jour en jour à cause des embarras et des distractions attachés à sa place. Les titres et les honneurs étaient pour lui un fardeau insupportable. Enfin, il trouva vers l'an 390 une occasion de rompre les chaînes qui le retenaient à la cour. Arcade, l'un des enfans de l'empereur, ayant commis une faute considérable, il l'en punit sévèrement. Le jeune prince en fut vivement piqué, et n'en devint que plus opiniâtre. Arsène saisit cette occasion d'exécuter le projet qu'il avait formé depuis long-temps d'abandonner le monde. Un jour que, suivant sa coutume, il priait Dieu de lui faire connaître sa volonté, il entendit une voix qui lui disait : « Arsène, fuis la compagnie des » hommes, et tu seras sauvé. » Il suivit sans délai la vocation du ciel, s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il se rendit dans le désert de Scété, pour y vivre en anachorète. Ceci arriva vers l'an 394. Arsène avait alors quarante ans, et il en avait passé onze à la cour de Constantinople. Comme il ne cherchait qu'à plaire à Dieu en toutes choses, il redoubla de ferveur dans ses prières, afin de connaître encore plus parfaitement ce que le Seigneur demandait de lui. Un jour qu'il priait, il entendit une voix qui lui disait de nouveau : « Arsène, » fuis, garde le silence, et sois en paix ; c'est là le fondement du » salut ; c'est-à-dire, ce sont là les principales choses qu'il faut » faire pour être sauvé. » En conséquence d'un tel avertissement, répété par deux fois, il se retira dans une cellule fort écartée, pour n'être point dans le cas de recevoir des visites. Il ne voyait » a Cette circonstance du ressentiment d'Arcade n'est rapportée que par Métaphraste ; il n'en est parlé ni dans les Vies des Pères du désert, ni dans Rosweide, ni dans Cotelier. C'est pour cela que Tillmont et d'autres auteurs n'en ont fait aucune mention. Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que S. Arsène était plein de mépris pour le

monde, et qu'il désirait depuis long-temps de pouvoir mener dans la retraite une vie inconnue aux hommes. 1 Fuge, tact, quiesce, hæc stnt principia salutis. Rosweide, Cotelier cr S.Théod. Stud. c. I,*. 7. Digitized by Google

a38 S. ARSKHE, ANACHORETE. [19 juillet.] même que rarement ses propres frères. Lorsqu'il allait à l'église, éloignée du lieu de sa demeure d'environ trente milles, il se mettait derrière un pilier pour ne voir personne et pour n'être vu de qui que ce fût. Cependant Théodose, affligé de la fuite d'Arsène, fit faire les plus exactes perquisitions sur terre et sur mer pour découvrir où il s'était caché. Mais il fut bientôt après obligé de passer en Occident pour venger la mort de Valentinien II, et pour étouffer la révolte à la tête de laquelle étaient Eugène et Arbogaste. Il mourut d'hydropisie à Milan, en 395, et laissa l'empire d'Orient à son fils Arcade. Ce prince donna la place de premier ministre à Rufin, qui était préfet du prétoire, et qui l'avait basement flatté lorsqu'il était son gouverneur. Il n'oublia pas non plus Arsène; il résolut de le rappeler à la cour, afin de se conduire par ses sages conseils. Ayant appris qu'il était dans le désert de Scété, il lui écrivit pour se recommander à ses prières; il lui abandonnait encore par sa lettre la disposition des tributs de l'Egypte, pour qu'il s'en servit à pourvoir aux besoins des monastères et à soulager les pauvres de la manière qu'il jugerait la plus convenable. Mais le saint, qui préférait à tout l'avantage de vivre dans la solitude, où il pouvait sans distraction gémir sur ses péchés, et préparer son âme au passage de l'éternité, se contenta de répondre de vive voix à l'envoyé de l'empereur : « Je prie Dieu qu'il nous pardonne à tous nos péchés. Quanta la distribution de l'argent, je ne suis point capable » d'un tel emploi, étant déjà mort au monde. » Ce qui lui arriva à son entrée dans le désert mérite d'être rapporté pour l'édification du lecteur. Lorsqu'il se présenta pour la première fois aux anciens ou supérieurs des moines de Scété, et qu'il les pria de lui permettre de servir Dieu sous leur conduite, ils le remirent entre les mains de S. Jean, surnommé le Nain. Celui-ci s'assit sur le soir avec les frères pour prendre un peu de nourriture. Pour Arsène, il le laissa debout au milieu de l'assemblée, sans faire attention à lui. C'était une épreuve bien délicate pour un courtisan, mais elle fut suivie d'une seconde qui était beaucoup plus rude. Au milieu du repas, S. Jean prend un morceau de pain qu'il jeta à terre devant Arsène, en lui disant avec un air d'indifférence qu'il peut manger s'il en a envie. Arsène se couche par terre et mange en cette posture. S. Jean, charmé et édifié de sa conduite, n'exigea point d'autre épreuve avant de l'admettre. « Allez, dit-il aux frères, retournez dans vos cellules avec la bénédiction du Seigneur. Priez pour nous : cet homme est propre » pour la

vie religieuse. » Arsène se distingua au-dessus des autres anachorètes par son Digitized by Goog

S. ARSÈNE, ANACHORETE. [19 juillet. J humilité et sa ferveur. Dans les commencemens , il se permettait, sans toutefois y penser, certaines choses auxquelles il était accoutumé dans le monde, et qui , quoique innocentes en elles-mêmes, semblaient annoncer un peu de légèreté et d'immortification. Telle était l'habitude d avoir les jambes croisées. Les anciens , qui le respectaient singulièrement, ne voulurent point l'en avertir dans une assemblée publique où les frères étaient venus pour assister à la conférence. Mais l'abbé Pémen ou Pastor se servit de ce stratagème. Il convint avec un moine qu'il se tiendrait dans la même posture, et qu'il l'en reprendrait comme d'une chose contraire à la modestie religieuse ; ce qui fut fait. Le moine écouta la réprimande en silence, sans rien dire pour s'excuser. Arsène vit bien que c'était un avertissement indirect qu'on lui donnait. Il veilla sur lui-même et se corrigea. De tous les moines de Scété, il n'y en avait point qui fût vêtu plus pauvrement que lui; il voulait par là se punir de cette magnificence extérieure avec laquelle il avait autrefois vécu à la cour. Les jours ordinaires, il s'occupait à faire des nattes de palmier; et il avait toujours un mouchoir dans son sein pour essuyer les larmes qui tombaient continuellement de ses yeux. Jamais il ne changeait l'eau où il mettait tremper ses feuilles de palmier, quoiqu'elle fût corrompue et qu'elle répandît une odeur infecte ; il se contentait d'en verser de nouvelle par-dessus. Quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : « Je dois par cette mauvaise » odeur me punir de la sensualité qui m'a porté à user de parfums » quand j'étais dans le monde. » Afin d'expier ce qu'il appelait son ancien goût pour les superfluités, il se réduisit à la pauvreté la plus universelle ; en sorte que, dans une fièvre violente, il fut obligé de recevoir par aumônes quelques petits secours dont il avait besoin. Il remercia Dieu de l'avoir jugé digne d'être assisté en son nom par la charité des fidèles. Sa maladie fut longue, et le prêtre du désert le fit porter dans son logement, qui était auprès de l'église. On le coucha sur un petit lit fait de peaux de bêtes , et on lui mit un oreiller sous la tête. Un des moines l'étant venu voir, se scandalisa de le trouver ainsi couché, et demanda si c'était là l'abbé Arsène ? Le prêtre le tira en particulier, et le questionna sur la profession qu'il exerçait au village avant d'être moine. « J'étais berger, ré » pondit-il, et j'avais beaucoup de peine à vivre. — Voyez-vous l'abbé » Arsène? reprit le prêtre. Etant dans le monde, il était le père » des empereurs. Il avait à sa suite cent esclaves habillés de soie, » et ornés de bracelets et de ceintures d'or : il était

mollement » couché sur des lits magnifiques. Pour vous, qui étiez berger,
vous » vous trouviez dans le monde plus mal à votre aise qu'ici. » Le
Digitized by Google

ijo 8. ARSENE, ANACHORETE. [19 juillet.] bon moine, touché de ces paroles, se prosterna en disant : « Par» donnez-moi, mon Père, j'ai péché ; je reconnais qu'Arsène est » dans la vraie voie de l'humiliation. » Il se retira ensuite extrêmement édifié. Un des officiers de l'empereur apporta un jour à Arsène le testament d'un sénateur de ses parens, qui, avant que de mourir, l'avait institué son héritier. Le saint prit le testament, et allait le déchirer, si l'officier ne se fût jeté à ses pieds pour le prier de ne le pas faire, vu que sans cela il serait exposé au danger de perdre la vie. Il ne le déchira donc point; mais il refusa d'accepter le bien qui lui avait été légué. « Je suis mort, dit-il, avant mon parent; je » ne puis conséquemment être son héritier. » Quoiqu'on n'ait pas une connaissance parfaite de ses jeûnes, on ne peut douter qu'ils ne fussent extraordinaires. En effet, on ne lui envoyait pour une année que la mesure de blé appelée thallin par les Egyptiens⁰. Elle lui suffisait non-seulement pour vivre, mais il en faisait part encore à ses disciples quand ils venaient le visiter. Si on lui apportait quelque fruit nouveau, il en goûtait et en rendait grâces à Dieu; il n'en mangeait qu'autant qu'il fallait pour éviter le reproche de singularité. Avec une grande abstinence, un sommeil très-court suffit à la nature. C'est ce qui faisait qu'Arsène passait souvent toute la nuit en oraison. Lorsque ses forces étaient épuisées, il donna i t quelque temps assis ; après quoi il reprenait ses exercices. Nous apprenons de Daniel, l'un de ses disciples, que les samedis au soir il commençait au coucher du soleil à prier, les mains levées au ciel, et qu'il ne cessait sa prière que le lendemain matin, lorsque les rayons du soleil venaient lui donner dans le visage. C'était son amour pour ce saint exercice, ainsi que la crainte du danger de la vaine gloire, qui lui inspirait tant d'ardeur pour la retraite. Il avait deux disciples qui vivaient auprès de lui, et qui étaient chargés de toutes les affaires du dehors. L'un se nommait Alexandre, et l'autre Zoilé. Il en reçut depuis un troisième nommé Daniel. Tous devinrent célèbres par leur sainteté et leur prudence. Il est souvent parlé d'eux dans les Vies des Pères des déserts d'Egypte. Arsène consentait difficilement à voir les étrangers qui venaient le visiter, ne voulant, disait-il, se servir de ses yeux que pour contempler le ciel. Théophile, patriarche d'Alexandrie, s'étant un jour rendu à sa cellule avec un officier et quelques autres personnes, il le pria de les entretenir sur des choses relatives au salut. Il leur demanda à tous s'ils étaient résolus de faire ce qu'il leur dirait; a Le thallin était une petite mesure faite de feuilles de palmier, dont on se servait

pour les végétaux. Voyez Cotclier, Monum. Gr. t. 3, p. 74« ; et Du Cange, dans son Glossaire gree, au mot txUiv. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

S. ARSENE, ANACHORETE. [19 juillet.] 14< et comme ils répondirent affirmativement, il ajouta : « Eli bien, je » vous prie, en quelque lieu que vous appreniez que je demeure, » de m' y laisser tranquille et de vous épargner à vous-même la » peine de me venir trouver. » Le patriarche Théophile lui ayant envoyé demander une autre fois s'il lui ouvrirait sa porte en cas qu'il vînt le voir : « Oui, répondit-il, s'il vient seul ; mais s'il amène » quelques personnes avec lui, je ne resterai plus ici, et je me re» tirerai ailleurs. Une dame romaine, nommée Mélanie, avait fait le voyage d'Egypte uniquement pour voir Arsène, et par le moyen de Théophile, elle le joignit lorsqu'il sortait de sa cellule. Elle ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle se prosterna à ses pieds. Le serviteur de Dieu lui dit : « Une femme ne doit point quitter sa maison. Vous avez » traversé de vastes mers, pour pouvoir dire à Rome que vous avez vu Arsène, et pour exciter par là dans les autres la curiosité d'en » faire autant. » Mélanie, toujours prosternée et n'osant lever les yeux, le conjura de se souvenir d'elle et de prier pour sa sanctification. « Je prie Dieu, répliqua le saint, de ne me souvenir jamais » de vous. » Mélanie, fort affligée de cette réponse, retourna à Alexandrie. Mais le patriarche la consola, en lui expliquant les dernières paroles d'Arsène. « Il prie, lui dit-il, d'oublier votre per» sonne, parce que vous êtes une femme ; quant à votre âme, ne » doutez pas qu'il ne la recommande fortement à Dieu. » Jamais Arsène ne visitait ses frères : il se contentait de se trouver avec eux aux conférences spirituelles. L'abbé Marc lui ayant un jour demandé, au nom de tous les ermites, pourquoi il évitait ainsi leur compagnie, il répondit : « Dieu sait combien je vous » aime tous ; mais je sens que je ne puis tout à la fois être avec Dieu » et avec les hommes ; il ne m'est donc pas permis de quitter l'un » pour converser avec les autres. » Cela ne l'empêchait pourtant pas de donner quelques leçons de vertu à ses frères, et nous avons encore plusieurs de ses apophthegmes parmi ceux des anciens Pères. On lui entendait dire souvent : « Je me suis toujours un » peu repenté d'avoir conversé avec les hommes, et jamais d'avoir » gardé le silence » Il avait fréquemment à la bouche ces paroles que S. Euthyme et S. Bernard se répétaient depuis à eux-mêmes pour s'exciter à la ferveur : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le » monde, et pourquoi es tu venu ici ? » Comme on lui demandait un jour pourquoi étant si versé dans les sciences, il recherchait les avis et les instructions d'un

moine qui n'a aucune teinture des lettres, il répondit : « Je sais les sciences des Grecs et des Romains; mais je n'en suis pas encore à l'alphabet de celle des saints, » dans laquelle ce prétendu ignorant est un maître consommé. » tome v. 16 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

24** s- ARSÈNE, ANACNOKÈTE. [19 juillet.] Malgré la profonde connaissance qu'il avait de l'Écriture et tîe toutes les maximes de la perfection chrétienne, il évitait les occasions de parler, aimant mieux se faire instruire par les autres, afin de ne pas tomber dans le péché d'une vaine gloire, ce qui est le fondement de l'humilité et de toutes les autres vertus. Evagre de Pont, qui, après s'être distingué à Constantinople par son savoir, s'était retiré d'abord à Jérusalem, d'où il passa dans les déserts de Nitrie en 385, marquait en présence du saint beaucoup de surprise de ce que tant de savans ne faisaient aucuns progrès dans la vertu, tandis qu'un grand nombre d'Égyptiens qui ne savaient pas même lire parvenaient à un degré si sublime de contemplation. « La raison, dit Arsène, pour laquelle nous n'avancons » point dans la vertu, c'est que nous nous contentons de cette » science extérieure dont le propre est d'enfler le cœur: au lieu que » ces bons Égyptiens connaissent véritablement leur faiblesse, » leur aveuglement, leur misère, et que, par une suite de cette contemplation, ils travaillent avec succès à l'acquisition de la vertu. » Souvent il arrivait à Arsène de s'écrier, les larmes aux yeux : « Seigneur, ne m'abandonnez pas; je n'ai rien fait qui puisse vous » être agréable, mais je vous conjure, par votre infinie miséricorde, » de m'assister afin que je commence présentement à vous servir » avec fidélité. ■ » Les anciens, en parlant de lui, ont remarqué principalement qu'il versait des larmes presque continuelles. Elles avaient leur source dans cette ardeur avec laquelle il soupirait sans cesse après la lumière de la glorieuse éternité, ainsi que dans cet esprit de componction qui lui faisait déplorer sans interruption les fautes de sa vie passée, et les manquemens qui échappaient tous les jours à sa fragilité. Mais il trouvait dans ses larmes une douceur inexprimable, comme il était facile de s'en apercevoir à cette sérénité majestueuse qui n'abandonnait jamais son visage. Au reste, tous les saints ont éprouvé la même chose. « Quand vous entendez parler » de larmes », dit S. Chrysostôme à ce sujet, ne vous représentez pas » l'image de la douleur; elles sont plus douces que toutes les délices dont on peut jouir dans le monde. » S. Augustin s'exprime de la même manière. 2. « Les larmes de dévotion ont une douceur » que n'ont point les fausses joies que l'on goûte au théâtre. ■ S. Jean Climaque détaille admirablement les avantages qui sont le fruit de ces larmes que versent les serviteurs de Dieu. Il dit entre autres choses³ : « Je suis saisi d'étonnement lorsque je

considère » le bonheur que procure la sainte componction ; comment donc
1 L. de rirghtit. t. i , p. 32 1 , édit. Ben. 5 Grad. 7 , p. 427. * In Ps. 128.
Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

S. ARSENE, ANACHORETE. [19 juillet.] 24 * » se peut-il faire que les hommes charnels n'y voient rien que d'affligeant? Semblable à la cire qui renferme le miel, elle con* tient une source intarissable de douceurs spirituelles. Dieu visite » et console d une manière invisible les cœurs brisés d'une sainte » douleur. • Arsène fit la réponse suivante à une personne qui le consultait sur les moyens qu'elle devait employer pour se délivrer d'une tentation violente, occasionée par des pensées impures. « Que fi» rent les Madianites ? ils parèrent leurs filles, et les menèrent aux »> Israélites, sans toutefois faire de violence à ceux-ci. Les fidèles » serviteurs de Dieu qui traitèrent les Madianites avec sévérité, et « qui lavèrent dans leur sang leur perfidie et leurs criminels des» seins, ne tombèrent point dans le crime. Conduisez- vous de la « même manière à l'égard de vos mauvaises pensées : repoussez-les >» vigoureusement, et punissez-vous vous-même d'avoir seulement ». été tentée par une révolte involontaire de la chair. » Ce grand saint vivait continuellement dans le souvenir et l'appréhension de la mort et du jugement. C'est ce qui fit que Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui avait été fort occupé d'affaires, s'écria avant de mourir : * Heureux Arsène , d'avoir toujours eu ce » moment devant les yeux! » Les larmes continuelles que répandait Arsène ne l'avaient point défiguré. Il avait même dans son extérieur quelque chose de céleste; ce qui venait de la paix de son âme et de la sainte habitude qu'il avait de converser sans cesse avec Dieu. On admirait en lui une certaine grâce qui était encore relevée par un air de majesté et de douceur , qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Il était grand et bien fait; mais le poids des années le rendit un peu courbé dans la vieillesse. Ses cheveux étaient blancs, ainsi que sa barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture. S. Jean Climaque, qui le propose comme un modèle accompli, le compare à un ange et dit que s'il fuyait la compagnie des hommes avec tant de soin, c'était pour ne pas perdre quelque chose de plus précieux, son Dieu , qui remplissait toute son âme. Par une suite de ce détachement de la terre, Arsène prétendait que le principal devoir d'un moine est de ne se point mêler d'affaires temporelles, et de ne jamais s'informer de ce qui se passe dans le monde. Il avait quarante ans lorsqu'il quitta la cour. Il en passa un égal nombre dans le désert de Scété ; excepté que vers l'an 305, il fut obligé d'en sortir pour quelque temps , à cause d'une irruption que firent les

Maziques , peuple barbare de la Libye. Le danger * Crad. 27, n. 63. i6\
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.47% accurate

244 8* ABSKÏIK, ANACHORÈTE. [I« juUlot.J passé, il revint dans sa cellule ; mais il fut obligé de l'abandonner pour toujours vers l'an 4⁴ > à cause d'une seconde irruption des mêmes barbares, qui massacrèrent plusieurs ermites. Il se retira d'abord sur le roc de True, nommé aussi Pétra , vis-à-vis de Mempbis, et dix ans après à Canope, près d'Alexandrie. Mais ne pouvant supporter les distractions occasionnées par le voisinage de cette grande ville, il retourna à Troé, où il mourut. Quand il se sentit près de sa dernière heure, il dit à ses disciples : » Je prie votre charité de m'accorder une chose, c'est qu'a» près ma mort vous vous souveniez de moi dans le saint sacri» lice. Si dans ma vie j'ai fait quelque chose qui soit agréable à » Dieu, puissé-je, par sa miséricorde, le retrouver!» Ses disciples étant fort étonnés de l'entendre parler comme un homme qui ét«:it sur le point de les quitter, il ajouta : « Mon heure n'est point >• encore venue; je vous en instruirai; mais si vous souffrez qu'on >• garde comme une relique quelque chose de ce qui est à moi, » vous en répondrez au tribunal de Jésus-Christ. • Ceux-ci étant inquiets de savoir comment ils pourraient l'inhumer avec les cérémonies ordinaires, lui dirent en pleurant : «Comment ferons« nous, mon père? car nous ne savons de quelle manière on en>. terre les morts. — Attachez-moi, leur répondit-il, une corde au >. pied; après quoi, traînez mon cadavre sur le haut de la mon*> tagne et l'y laissez. » Comme il pleurait pendant son agonie, un des frères lui en demanda la raison. «Pourquoi pleurez-vous, mou » père? lui dit-il. Vous craignez donc de mourir, à l'exemple des » autres hommes? — J'avoue, leur répondit-il, que je suis saisi de >» crainte, et même que cette crainte ne m'a point quitté depuis > que je suis venu dans les déserts. » C'est ainsi que les vrais serviteurs de Dieu redoutent toujours ses jugemens; mais ce sentiment est toujours accompagné d'une- douce confiance en la miséricorde divine ; il est plus ou moins vif, selon l'opération de l'Esprit saint, qui diversifie ses dons de la manière la plus utile au salut des élus. Cette crainte n'empêcha doue point Arsène d'expirerdans une grande paix. Sa bienheureuse mort a tri va \ ers l'an 449* 11 était âgé de quatre-vingt-quinze ans, et en avait jx.ssé cinqu *teinq dans le désert. L'abbé Pémen l'ayant vu expirer, s'écria , les larmes aux yeux : « Heureux Arsène , d'avoir pleuré sur lui-même » tant qu'il a été sur la terre! Ceux qui ne pleurent point ici pleu» reront éternellement dans l'autre vie. « Les moines les plus recommandables par

leurs vertus ont dans tous les siècles suivans regardé S. Arsène comme le plus parfait modèle qu'ils pussent se proposer. Le grand S. Euthyme tachait de l'imiter dans tous ses exercices, et d'exprimer en lui son humilité,

Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

S^{te} MACRINK, VIKRC.r. [10 iuillct.] • son égalké d'âme, sa douceur, ses veilles, son absdnence, sa componction , son amour pour la retraite et la prière, sa charité, sa ferveur, sa discrétion et cet héroïsme de vertu qui paraissait avec tant d'éclat dans toutes ses actions. S. Arsène est nomme sous le 19 de juillet dans le Martyrologe romain. • S. RHÉTICE, ÉVÊQUE D'AUTUIV. Rhétice ou Ritice sortait, au rapport de S. Grégoire de Tours, d'une famille illustre dans les Gaules. Il s'unit par les liens du mariage à une femme qui était comme lui pleine d'ardeur pour le service de Dieu et pour la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Etant devenu veuf, il fut élevé sur le siège épiscopal d'Autan. En 3i3, il assista avec Materne de Cologne et Marin d'Arles à un concile qui se tint à Rome contre les Donatistes , et dans lequel Cécilien de Carthage fut déclaré innocent. L'année suivante il se tint un second concile dans la ville d'Arles pour le même sujet. Rhétice s'y trouva encore avec Marin et Materne. Voilà tout ce que l'on sait de son épiscopat; on ignore l'année de sa mort. Il est nommé sous ce jour dans le Martyrologe de France. S. Augustin dit, en parlant de lui, que c'était un homme de Dieu et un prélat d'une grande autorité dans la maison du Seigneur. Onl it dans S. Jérôme qu'il était un des Pères les plus savans et les plus éloquens du quatrième siècle ; qu'il composa des commentaires sur le Cantique des Cantiques, et qu'il écrivit un excellent traité contre leé Novatiens. V oyez S. Augustin, in Julian. L 1, c. a, 3, 7; S. Jérôme, Cala/, c. 28; S. Grégoire de Tours, don Confes. c. j\$; Baillet, sous le 19 de juillet, etc. Ste MACRIAE, VIERGE. • Ste Macrifb était l'aînée des enfans de S. Basile l'Ancien et de Ste Emmélie. Après la mort de son père , elle fit à Dieu le sacrifice de sa virginité , et rendit de grands services à sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs. Ce fut d'elle que S. Basile le Grand, S. Pierre de Sébaste et S. Grégoire de Nysse apprirent de bonne heure à mépriser le monde , à craindre les dangers qui *y rencontrent, à écouter la parole de Dieu et à aimer la prière. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

246% S1" AlACiilME, VIE11G1-. [IV juillet-] Elle fondu, conjointement avec sa mère, deux monastères dans le Pont, qui étaient à une petite distance l'un de l'autre. Celui qui était destiné aux hommes fut d'abord gouverné par S. Basile, puis par S. Pierre, son frère. Macrine fit pour le second, qui était habité par des femmes, des règles pleines de sagesse. Elle y établit l'amour et l'esprit de la pauvreté, le détachement du monde, la pratique de la mortification et de l'humilité, une prière assidue jointe au chant des Psaumes. Ste Macrine souffrit beaucoup d'un cancer dont Dieu l'affligea. Elle en fut à la fin guérie par la vertu du signe de la croix, que sa mère forma sur la partie malade. Après la mort de Ste Emmélie, Macrine disposa de ses biens en faveur des pauvres, et vécut comme les autres religieuses de son monastère, gagnant par son travail de quoi subsister. S. Grégoire de Nysse l'ayant visitée dans sa dernière maladie, la trouva, quoique extrêmement abattue par la fièvre, couchée sur des planches. Elle fut singulièrement consolée par les exhortations que lui fit son frère; elle ranima sa ferveur et produisit des actes de toutes les vertus par lesquelles les saints se préparent à leur dernière heure. Elle expira tranquillement après s'être armée du signe de la croix. La pauvreté du monastère était si grande, qu'on n'y trouva qu'un voile tout usé pour couvrir le corps de Macrine quand on le porta au tombeau; mais S. Grégoire jeta dessus son manteau épiscopal. La servante de Dieu avait porté à son cou, tandis qu'elle vivait, une espèce de bandeau auquel étaient attachés un anneau et une croix de fer. S. Grégoire donna la croix à une religieuse nommée Vestiane; mais il garda l'anneau qui était creux et contenait un morceau de la vraie croix. L'évêque du lieu et S. Grégoire assistèrent aux funérailles de Macrine, avec le clergé, les moines et les religieuses divisés en deux chœurs, qui avaient des cierges à la main, et chantaient des Psaumes. Le corps de la sainte fut porté à l'église des quarante Martyrs, qui était à un mille du monastère, et déposé dans le caveau où était celui de Ste Emmélie. On offrit des prières pour les deux servantes de Dieu. Ste Macrine mourut au mois de décembre de l'année 379, mais sa fête est célébrée le 19 de juillet par les Grecs et les Latins. Voyez l'éloge funèbre de Ste Macrine par S. Grégoire de Nysse, t. 149; et les remarques du P. Bosch, l'un des continuateurs de Bollaïus, t. 4 //, p. 589. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

s. (YMMAQUK, i'apk. [19 Juillet.] S. SYMMAQUE, PAPE. S. Symmaque, natif de Sardaigne, succéda en 4,9^a a" papf* Anastase, sous lequel il avait été archidiacre de l'Eglise romaine. Son élection fut hautement désapprouvée par le patrioe Festus. Nous lisons dans Théophane que ce Festus avait été gagné par Anastase , empereur de Constantinople et grand protecteur des Eutychiens , pour ohtenir du prédécesseur de Synimaque la confirmation de l'Hénotique de Zénon, et celle d'un édit favorable à l'eutychianisme. Comme il désespérait de réussir auprès de notre saint, il trouva le moyen par ses créatures de faire assurer un certain nombre de suffrages à Laurent, archiprêtre de SaintePraxède. Symmaque et Laurent furent ordonnés le même jour, l'un dans la basilique de Constantin, et l'autre dans Celle de Notre* Dame. Théodoric, roi d'Italie, quoique Arien, ordonna que l'on eût égard à la première élection et à celle qui avait eu le plus de suffrages. En conséquence de cet ordre, Symmaque fut reconnu pour pape légitime.. Il fit assembler à Rome un concile oàse trouvèrent soixante treize évêques et soixante-sept prêtres. Il y fut décidé, pour empêcher à l'avenir les effets de la cabale, que tous ceux qui, du vivant du pape, promettaient leurs voix à quelqu'un, ou délibéreraient même sur ce sujet dans une assemblée quelconque, seraient déposés et excommuniés, et qu'après la mort du pape, on regarderait comme son légitime successeur celui qui aurait eu la majeure partie des suffrages du clergé. Laurent souscrivit ce double décret à la tête des prêtres qui étaient au concile et fut depuis élevé sur le siège épiscopal de Nocère. Quelque temps après, Festus et Probin firent rappeler Laurent à Rome par un certain nombre d'ecclésiastiques et de sénateurs qu'ils avaient gagnés. Ainsi le schisme se renouvela. C'est le premier qui ait divisé l'Eglise romaine, selon plusieurs historiens, quoique Novatien eût mis tout en œuvre pour en former un. Les schismatiques ayant accusé Symmaque de plusieurs crimes, le roi Théodoric fit assembler un synode pour examiner l'affaire. Les évêques de la Ligurie, de l'Emilie et de la Vénétie passèrent par Ilavenne en allant à Rome. Dans la visite qu'ils rendirent au roi 1 Cbnc. t. i, f 280. Digitized by Google

\$48 * SYM\JAQLL, l'A PU. [l\$jlUct.] des Goths, ils lui représentèrent fortement que c'était au pape à convoquer le synode; que ce droit appartenait à la primauté de son siège, qui dérivait de S. Pierre, et que d'ailleurs il lui avait été confirmé par l'autorité des conciles. Ils ajoutèrent qu'il était encore inouï qu'un supérieur eût été ainsi soumis au jugement de ses inférieurs Théodoric leur montra par les lettres de Symmaque, que ce pontife consentait à la convocation du concile; on lit aussi dans le Pontifical 2 que le synode fut assemblé par Symmaque. L'ouverture de ce concile, qui se tint à Rome, se fit au mois de septembre de l'année 501. Symmaque y fut déchargé des accusations intentées contre lui ; on y ordonna de plus de punir comme schismatiques ceux qui célébreraient sans son consentement; mais de pardonner aux auteurs mêmes du schisme, pourvu qu'ils donnassent satisfaction au pape*. Le décret ayant été porté dans les Gaules, tous les évêques de ce pays en furent alarmés, et ils chargèrent S. Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome au nom de tous. Celui-ci adressa sa lettre à Fauste et à Symmaque, qui, l'un et l'autre, avaient été consuls. Il s'y plaignait de ce que le pape ayant été accusé devant le prince, les évêques, au lieu de s'opposer à une telle injustice, avaient pris sur eux de le juger. « Il n'est pas aisé, dit-il, de comprendre comment un supérieur, » à plus forte raison le chef de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs. » Il loue cependant le concile d'avoir rendu témoignage à l'innocence du souverain pontife; il prie aussi le sénat de maintenir l'honneur de l'Eglise, et de ne pas permettre que les brebis s'élèvent contre leurs pasteurs. Le diacre Paschase, célèbre par ses vertus, et renommé par ses grandes aumônes, eut le malheur, sur la fin de sa vie, de favoriser le schisme dont nous venons de parler; ce qui vint uniquement de ce qu'il s'était laissé tromper. On lit dans les écrits de S. Grégoire le Grand 4, dont le récit est appuyé sur l'autorité d'une certaine révélation, que cette faute le fit détenir en purgatoire après sa mort, mais qu'il en fut délivré par les prières de S. Germain, évêque de Capoue. D'autres auteurs⁵ rapportent qu'il se repentit dans ses derniers momens, ou du moins que sa simplicité diminua son péché. Paschase écrivit un savant ouvrage sur la divinité du Saint-Esprit. On * Ennode, JpOL p. 342, edit. Sirmon- 4 Dial. / 4, c. 40. Vid. Baron, ad di. Item, t. f, Ep. 5 ; Cassiodore, inChron. an. 498 ; et Benedict. XIV, de Canoniz. et Anastasc in Pontifie. Sanctor. * Conc. t. 4t p. 1287. s Voyez D. Cailhier, t. \btp. 352. * ibid. p. 1223. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

S. SYMMAQUE, PAPE. [19 juillet.] ne doit pourtant pas lui attribuer celui qui est sur cette matière et qui porte son nom; il est de Fauste de Riez. Le pape Symmaque fit savoir à l'empereur Anastase qu'il ne pouvait communiquer avec lui tant qu'il soutiendrait Acace. Le prince s'attendait à une pareille menace. Aussi n'avait-il point écrit au souverain pontife après son exaltation, comme cela se pratiquait ordinairement. Pour se venger, il l'accusa de manichéisme, quoiqu'il fût notoire qu'il avait chassé de Rome ceux qui professaient cette hérésie. Il saisissait toutes les occasions de le traverser, par la crainte qu'il avait de son zèle contre les Acéphales, dont il était le protecteur déclaré. Le saint pape lit son apologie, où il parlait avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien *. 11 écrivit en même temps aux évêques orientaux, pour les exhorter à souffrir le banissement et toutes sortes de persécutions, plutôt que de trahir la vérité². Le roi Trasimond ayant exilé en Sardaigne plusieurs évêques orthodoxes d'Afrique, Symmaque se chargea de pourvoir à leurs besoins. Il leur envoyait tous les ans de l'argent et des habillemens. Nous avons encore, parmi les œuvres d'Ennode, une lettre qu'il leur écrivit pour les consoler. Il joignit à cette lettre des reliques des saints martyrs Romain et Nazaire. Sa charité pour les malheureux lui fit racheter un grand nombre de prisonniers. 11 pourvut aussi d'ornemens plusieurs églises de Rome. Il donna à la chapelle de la Croix une croix d'or qui pesait dix livres, et dans laquelle il enchâssa un morceau du bois sacré qui avait servi d'instrument à notre salut. Il fit présent à l'église de Saint-Paul d'un ciboire ou tabernacle, sur lequel furent gravées la figure du Sauveur et celle des douze apôtres. Ce fut lui qui, au rapport du Pontifical, ordonna de chanter à la messe, les dimanches et les fêtes des martyrs, l'hymne Gloria in excelsis. Il mourut le 19 juillet Si4> après avoir siégé quinze ans et huit mois. Voyez ses lettres, les conciles, 'Anastase le Bibliothécaire, et la dissertation sur ce pape, qu'Amort fit imprimer à Bologne en 17D8. 1 Symmacb. JpoL t. 4. Conc. p. 4 Ibid. p. 1301. 1298. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [K> juillet. | LE B. AMBROISE AUPERT, ABBÉ. HUITIÈME SIÈCLE. Le B. Ambroise Aupert naquit en France et parvint par son mérite à jouir de plusieurs dignités à la cour du roi Pépin. Ayant été envoyé en Italie pour quelques affaires concernant le service de ce monarque, il s'arrêta pendant quelque temps au monastère de Saint-Vincent dans le duché de Bénévent. Il fut tellement touché de la piété des religieux qui habitaient cette maison qu'il résolut de renoncer à tous ses emplois dans le monde et d'y prendre l'habit. Après avoir mis ordre à ses affaires, il se coupa lui-même les cheveux et demanda à y être reçu, ce qu'on lui accorda. Depuis ce moment, la prière et l'étude furent ses principales occupations. Il se regarda toujours comme le dernier de ses frères et demanda avec larmes au Seigneur le don de piété et de science. Il composa dans cette retraite plusieurs ouvrages sur les saintes Ecritures. Ces ouvrages dénotent une âme vivement touchée des vérités dont elle s'efforce de faire connaître la grandeur, Ambroise fut regardé comme l'oracle de sa communauté et en fut nommé abbé. Il mourut subitement d'une apoplexie le 19 juillet vers l'an 778. Voyez Bulteau, Hist. de S. Benoit, t. a.'

MARTYROLOGE. Fête de S. Epaphras, que S. Paul, apôtre, appelle son compagnon de captivité. Ce saint, ayant été ordonné évêque de Colosses par le même apôtre, et étant célèbre par ses vertus, reçut au même lieu, après un vigoureux combat, la palme du martyre, pour les fidèles qui lui avaient été confiés. Son corps a été déposé à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. A Séville en Espagne, les reliques de Ste Juste et de Ste Rufine, vierge, qui, ayant été arrêtées par le président Diogénien, furent d'abord étendues sur le chevalet et déchirées avec des ongles de fer, ensuite souffrirent la prison, la faim et diverses tortures. Enfin, Juste mourut dans la prison. Quant à Rufine, persévérant dans la confession de la foi du Seigneur, elle eut la tête écrasée. A Cordoue, Ste Agathe, vierge, qui, étant d'abord tombée pendant la persécution, et s'étant ensuite repentie de sa faiblesse, recommença le combat, et versant son sang, fut victorieuse de son ennemi. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate

MARTYROLOGE. [19 juillet.] 25 I A Trêves, S. Martin, évêque et martyr. A Home, S, Syramaque, pape, qui, ayant été fatigué long-temps par la faction des schismatiques, rendit enfin son âme à Dieu, étant parvenu à une sainteté célèbre. A Vérone, S. Félix, évêque. A Scélé, montagne de l'Egypte, S. Arsène, diacre de l'Eglise romaine, qui, au temps de Théodose, se retirant dans la solitude, y mourut consommé dans toutes les vertus chrétiennes, et baigné de larmes continuelles, y, j j Ko Cappadoce, St0 Macrine, vierge, sœur de S. Basile le Grand et de S. Grégoire de Nysse. .> Saints de France. A Anton i S. Rétice, évêque de cette ville, mentionné par l'empereur Coustautin dans sa lettre au pape Melchiades, et loué par S. Jérôme, par S. Auguslin et par Optât de Milève. A Ljou, S. Rustique, prêtre. Autres. A Constantinople, S- Dié, surnommé le Thaumaturge, Antiochien, instituteur d'un monastère sous la règle des Acémètes. A Salines en Calabre, S. Elie, moine de Saint-Basile, dont une caverne du mont de Palme porte le nom. A Eichslat en Franconie, Su Stille, vierge. Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR DE JCILLEÏ. S. JOSEPH RARSABAS. Ce saint était un des soixante-douze disciples du Sauveur. Il fut mis sur les rangs avec S. Matthias, quand les apôtres voulurent donner un successeur dans l'apostolat au traître Judas. S. Chrysostôme observe* que, loin de s'attrister de n'avoir point été choisi, il se réjouit dans le Seigneur d'avoir vu donner la préférence à un autre. Après la dispersion des disciples, il alla prêcher l'Évangile à plusieurs nations, confirmant par divers prodiges la doctrine qu'il annonçait. Entre autres miracles qu'il opéra, il but du poison qui ne lui fit aucun mal. C'est ce que rapporte Eusèbe, d'après Papias, qui avait vécu avec les apôtres 3. Sa piété extraordinaire lui mérita le surnom de Juste. La vie des apôtres et des Chrétiens de la primitive Église était un miracle frappant de grâce. Ces hommes brûlants de zèle pour la gloire de Dieu qu'ils recherchaient en tout, n'avaient que du mépris pour les choses de la terre. Soupirant sans cesse après le ciel, ils s'entretenaient continuellement du royaume qui leur était préparé, et s'excitaient les uns les autres par l'espérance de le posséder. Toute leur vie se passait à se préparer à la mort. C'était principalement par leurs exemples qu'ils soumettaient leurs ennemis mêmes au joug de la foi, et qu'ils leur inspiraient cet esprit d'attachement qu'on admirait en eux. Aussi ces nouveaux convertis devenaient-ils tout-à-coup des modèles de vertu; et des hommes qu'on venait de voir pleins de haine pour Jésus-Christ, esclaves de leurs passions, et plongés dans les plus honteux désordres, édifiaient par leur piété, leur douceur, leur patience et leur chasteté. Cette parfaite conversion était l'ouvrage de la grâce. Y correspondons-nous, à cette grâce? Glorifions-nous le Seigneur par la sainteté de notre vie? Réglons-nous notre conduite sur les maximes de notre foi? Ste MARGUERITE, VIERGE et MARTYRE. On lit dans les anciens Martyrologes que cette sainte souffrit à Antioche de Pisidie, durant la dernière persécution générale • Jet. /, 20. s Eusèbe, Hist. t. 3, c. 30. * I/o/n. 3 ni Jet. Digitized by Google

StC JUSTE ET S,C RUFINE, MARTYRES. [70 juillet.] 2jl On dit quelle fut instruite par sa nourrice dans la religion chrétienne; que son propre père, qui était prêtre îles idoles, devint son accusateur, et qu'après avoir passé par diverses tortures, elle consumma son sacrifice par le glaive. Elle est nommée dans les litanies qui ont été insérées dans l'ancien Ordre romain, ainsi que dans les plus anciens calendriers des Grecs. Ce fut dans le onzième siècle, et durant les croisades, que son culte passa d'Orient en Occident. Il y devint bientôt très-célèbre, surtout en France, en Angleterre et en Allemagne. On assure que le corps de S,e Marguerite se garde à Monte-Fiascone en Toscane. Vida, la gloire des muses chrétiennes, a l'ait deux hymnes en l'honneur de la sainte, qui est un des patrons titulaires de la ville de Crémone sa patrie. Dans la première il conjure la sainte de jeter un œil de compassion sur l'Italie, sur Crémone en particulier, qui dans ce temps-là étaient exposées aux ravages de la guerre. Il y parle de la dévotion qu'avaient les femmes enceintes pour Ste Marguerite, dévotion qui est encore aujourd'hui fort en vrvgue, surtout dans les provinces méridionales de la France. Dans la seconde, le poète demande, par l'intercession de celle dont il chante les louanges, non une longue vie, des richesses ou des honneurs, niais la grâce de vivre et de mourir saintement, afin d'obtenir le bonheur de louer Dieu dans la compagnie des élus. Voyez les deux hymnes de Vida, en l'honneur de Stc Marguerite, et le Bollandiste Pinus, t. 5 juliï, p. uS. ^»~» •»»»»■»»»»»% Ste JUSTE et Ste RUFIIYE, MARTYRES. EN ESPAGNE. Justb etRufine étaient deux femmes chrétiennes de Sévilie en Espagne, qui trouvaient dans leur commerce de quoi vivre et assister les pauvres. Elles saisissaient toutes les occasions que leur présentait leur état de pratiquer plusieurs vertus héroïques, et savaient faire de toutes leurs actions autant de sacrifices agréables à Dieu. Des dispositions aussi saintes leur méritèrent la gloire du martyre. Ayant refusé, dans la crainte de se rendre coupables de superstition, de vendre aux païens certaines choses dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices, ceux-ci résolurent de s'en venger. Et comme les édits de Dioclétien renouvelaient la persécution, ils enfoncèrent la boutique des deux Chrétiennes, et les menèrent devant le gouverneur. Le juge, voyant, qu'elles confessaient

The text on this page is estimated to be only 27.58% accurate

2*>4 S. AURELE, ARCnF.VKQUE. [20 juillet.] reusement
Jésus-Christ, ordonna qu'on les étendît sur le chevalet, et qu'on leur déchirât
les côtés avec les ongles de fer. Après de l'instrument de leur supplice était
une idole avec de l'encens, afin que la facilité de sacrifier les portât à se
délivrer des tour- j mens. Mais rien ne put ébranler leur constance. Juste
expira sur le chevalet. Le juge, assuré de sa mort, fit étrangler Rufine; après
quoi, les corps des deux saintes furent brûlés. Elles souffrirent en 3o4.
Voyez leurs Actes, publiés par Maldonat, ainsi qu'Adon, Usuard , etc. /
»»»»»»»»%»%»»%»%»%»%» M»%»tM«»<tt>>«« t..... *•»«.«
>%«M«lM<l»UttMt i S. AURÈLE, ARCHEVÊQUE DE CAHTIAGE. S.
Aueèle fut choisi en 388 pour gouverner l'église de Cartilage, dont il était
archidiacre. La dignité de son siège n'était pus de beaucoup inférieure à
celle d'un patriarche; elle lui donnait une juridiction fort étendue sur les
métropolitains de plusieurs provinces de l'Afrique. Il se lia d une étroite
amitié avec S. Augustin, de qui il reçut de sages avis sur la conduite qu'il
devait tenir à l'égard des Donatistes. Il montra un grand zèle pour ramener
ces schismatiques au centre de l'unité ; il assembla divers conciles pour
discuter les difficultés qu'ils proposaient, et prit tous les moyens qui lui
parurent les plus propres à rétablir la paix dans l'Eglise. Son zèle ne brilla
pas avec moins d éclat dans l'affaire des Pélagiens. Il fut le premier qui
condamna Célestius, disciple de Pélage; et cette condamnation se fit dans
un concile tenu en 412. Quatre ans après il condamna Pélage lui-même dans
un autre concile. Il anathématisa la doctrine impie de cet hérésiarque, avant
que S. Augustin se fût mis sur les rangs pour la combattre. Ce saint évêque
mourut en 4^3. S. Fulgence lui donne de grands éloges1. S. Aurèle est
nommé sous le 20 juillet dans le Calendrier d'Afrique, qui est du cinquième
siècle. Voyez les Actes des conciles de Carthage, les Annales de Baronius,
Baillet, etc. 4 L. 2 de prædctin. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

S. CESLAS, RELIGIEUX. [20 juillet.] HIXWt Billinvi " - - - - -
- - - . — »..•.■.». n»»»».»«v»v 1 S. ULMEfc oc VILMEIL, ABBÉ DE SA
MER EN PICARDIE. Ce saint, issu d'une famille honnête, naquit dans le
territoire de Boulogne en Picardie. Ayant renoncé au monde dès sa jeunesse,
il se relira parmi les frères convers de Vahbaye de Haumont en Hainaut, où
il fut employé à garder les troupeaux, et à couper du bois pour la
communauté. L'esprit de prière, qu'il possédait dans un degré éminent, l'eut
bientôt rendu l'admiration de tout le monastère. Il consentit par obéissance
à recevoir les ordres sacrés, et même la prêtrise. Son amour pour la retraite
lui fit demander la permission de vivre seul dans un ermitage près de la
montagne de Cassel. Il revint depuis dans sa patrie, et fonda une abbaye
dans un bois qui était sur une des terres de son père. C'est l'abbaye de
Samer, ainsi appelé par corruption, de son fondateur, et qui appartient
aujourd'hui à la congrégation de SaintMaur. Le saint, renfermé dans cette
solitude, évitait tout ce qui aurait été capable de le distraire, vivait dans un
recueillement continu, et vaquait presque sans cesse aux exercices de la
contemplation. Il y continua ce genre de vie jusqu'à sa bienheureuse mort,
qui arriva le 20 juillet 710. Plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. Il est
nommé sous ce jour dans différents Martyrologes. 1 t'oyez sa Vie anonyme,
écrite avec beaucoup de fidélité et publiée par Mabillon, Act. Ben. sec. 3,
part. 1, p. s*34« Le P. friper, un des continuateurs de Bollandus, en a donné
une édition plus complète, avec de nouvelles remarques, t. 5 julii9 p. Si. S.
CESLAS, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIÇT E. Cest.as
sortait de la maison «les comtes d'Odrovans; il était frère de S. Hyacinthe,
et passa ses premières années près de Cracovie en Pologne. S'étant consacré
à Dieu dans l'état ecclésiastique, il se rendit recommandable par sa piété,
son savoir et l'innocence de ses mœurs. Il fut d'abord chanoine de Cracovie,
puis conservaDigitized by Google

a56 S. CESLĀS, religieux, p̃re de Sendomir. Les richesses qu'il possédait furent employées au soulagement des pauvres. Il menait la vie la plus pénitente et la plus mortifiée. Dans un voyage qu'il fit en Italie avec Ives Konski, son oncle, chancelier de Pologne, il prit à Rome, en 1218, l'habit de SaintDominique, ainsi que S. Hyacinthe, son frère. Ayant quitté l'Italie, il annonça la parole de Dieu avec un succès merveilleux dans l'Allemagne et la Pologne. En 1222, il fonda à Prague un couvent où il rassembla cent vingt-six religieux. André, évêque de la ville, y prit lui-même l'habit, après avoir donné la démission de son siège, du consentement du pape HonoriusIII. Le saint fonda dans la même ville un couvent de Dominicaines, où Marguerite, fille de Léopold, archiduc d'Autriche, et veuve de Henri, roi des Romains, fit depuis profession. Cette princesse voulut, par humilité, n'être que sœur converse. S. Ceslas envoya vingt-sept religieux de son ordre prêcher la foi dans la Rosnie, et ils reçurent tous la couronne du martyre. Il prêcha lui-même dans la Silésie, et résida long-temps à Rzesław. Ce fut lui qui conduisit S^{te}* Hedwige dans les voies de la perfection. Il peupla les royaumes du Nord de fervens serviteurs de Dieu. Il joignit au don de prophétie celui des miracles. Les Tartares d'Asie, au nombre de cinq cent mille hommes, étant venus en 1240 attaquer l'Occident, portèrent la désolation dans la Russie, la Bulgarie, l'Esclavonie, la Pologne, la Hongrie, et sur les frontières de l'Allemagne. Ils tuèrent Henri II, surnommé le Pieux y duc de Silésie, dans la fameuse journée de Wolstadt, et marchèrent contre Rzesław. Les habitants de la ville, après avoir brûlé ou caché leurs effets les plus précieux, se retirèrent dans la citadelle. S. Ceslas les y accompagna pour les assister et les consoler. Les prières qu'ils adressaient sans cesse à Dieu pour leurs délivrance furent enfin exaucées. Les Barbares avaient fait une large brèche, et se préparaient déjà à escalader les murailles. Mais le saint, qui venait d'offrir les divins mystères, n'eut pas plus tôt paru, qu'il tomba du ciel un globe de feu sur le camp des infidèles, dont la terreur et la confusion s'emparèrent tout-à-coup : en même temps les assiégés firent une vigoureuse sortie. Les Tartares, dont plusieurs périssaient par les flammes, voyant que le ciel combattait visiblement contre eux, prirent la fuite, et abandonnèrent leur entreprise. Ce fut ainsi que ces barbares, qui avaient renversé tant de trônes, furent arrêtés dans leurs victoires par les prières d'un humble serviteur de Dieu,

qui en cette occasion renouvela les prodiges d'Elie et d'Elisée. Digitized by Google

S. JEROME EMILIANI. [20 juillet.] . tfyj Les circonstances de ce miracle sont attestées par d'anciens mon u mens qui se gardent encore dans les archives publiques de Breslaw. On en trouve aussi le récit dans l'Histoire de Polosme. par Martin Cromer, évêque de Warmie; dans Longinus et clans les autres historiens du Nord. S. Ceslas mourut au mois de juillet de l'année 1242. Ses reliques sont à Breslaw, dans une belle chapelle. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial fut approuvé par Clément XI en 1713. Voyez le P. Touron, Vie de S. Dominique, p. 622; Bzovius, t. i3; Longinus, Histor. Po/on. Matthias de Miacovia, in Ckromcis Poloniæ ; et Benoît XIV, de Canoniz. L 2, c. 34,/? 264. i S. JEROME ÉMILIAM, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS, DITS SOMASQUES. Jérôme Emiliani, d'une famille noble de Venise, prit dans sa jeunesse le parti des armes. Il avait reçu une éducation chrétienne; mais il se laissa bientôt entraîner par le torrent des passions. Il servit avec distinction dans les guerres que la république eut à soutenir à la fin du quinzième siècle. Ayant été choisi gouverneur de Castelnovo, sur les frontières de Trévise, il fut fait prisonnier et chargé de fers. L'état où il se voyait réduit le lit rentrer en lui-même; il sanctifia ses souffrances par la pénitence et la prière. Il recouvra la liberté, et il attribua sa délivrance à la protection de la sainte Vierge. Arrivé à Trévise, il suspendit ses chaînes devant un autel consacré au Seigneur, sous l'invocation de la Mère de Dieu. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il se livra sans réserve à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il fit surtout éclater sa charité durant une famine et une maladie épidémique qui firent de grands ravages. Il pourvut abondamment aux besoins des pauvres. Touché du sort des malheureux enfans que la mort avait privés de leurs parens, il loua une maison où il les réunit, et où il se chargea du soin de les nourrir, de les entretenir, de leur enseigner la doctrine chrétienne, et de leur inspirer des sentimens de vertu. Il établit depuis de semblables hôpitaux pour les orphelins à Bresce, à Bergame et en d'autres lieux. Son zèle pour la gloire de Dieu lui fit aussi fonder des maisons de fetraite pour les tome v. ir

Digitized by Google

a58 MARTYROLOGE. [20 juillet.] filles pénitentes. Il ne s'agissait plus que de choisir le lieu où l'on formerait, par des exercices convenables, les membres de la nouvelle congrégation. Le saint se détermina pour Somasque, village situé sur les frontières de l'Etat de Venise, entre Bergame et Milan. Il fit long-temps sa résidence dans la maison qu'il s'y était procurée. C'est de là que ses disciples furent appelés clercs réguliers Somasques. On leur a donné aussi quelquefois le nom de congrégation de Saint'Maïcul, parce que ce saint est patron d'un collège de Pavie, dont S. Charles Borromée donna la conduite à cette congrégation. L'institut de S. Jérôme Emiliani avait et a encore aujourd'hui pour but principal l'instruction des enfans et des jeunes ecclésiastiques. Ceux qui l'embrassèrent du vivant du bienheureux fondateur étaient tous laïques ; et il n'était approuvé que comme une congrégation pieuse. Le serviteur de Dieu mourut à Somasque le 8 février 1537, d'une maladie contagieuse qu'il avait gagnée en servant les malades. Il fut béatifié par Benoît XIV, et canonisé par Clément XIII. En 1769, le saint Siège approuva un office composé en son honneur, et permit de le réciter le 20 de juillet. En 1740, la congrégation des Somasques fut approuvée comme ordre religieux par Paul III. Pie V et Sixte V confirmèrent cette approbation, sous la règle de S. Augustin, l'un en 1571, et l'autre en 1586. Les Somasques n'ont de maisons qu'en Italie, et dans les cantons suisses qui professent la religion catholique. Leur ordre est divisé en trois provinces, celle de Lombardie, celle de Venise et celle de Rome. Le général est triennal, et tiré alternativement de chacune de ces provinces. Voyez la Vie de S. Jérôme Emiliani, écrite en latin par Augustin Turtura, Milan, 1620, in8; Hélyot, Hist. des ordres relig. t. 4, p. 23, etc.

MARTYROLOGE. A Antioche, supplice de Ste Marguerite, vierge et martyre. Au mont Carmel, S. Elie, prophète. Le même jour, fête de S. Joseph, qui fut surnommé le Juste, et que les apôtres proposèrent, avec S. Matthias, pour remplir la place de l'apostolat du traître Judas. Mais le sort étant tombé sur Matthias, il se donna néanmoins au ministère de la prédication et aux exercices de sainteté; et après avoir supporté une longue persécution de la part des Juifs pour la foi de Jésus-Christ il mourut triomphant dans la

Digitized by Google

MARTYROLOGE. [W juillet.] tfg Judée. On rapporte aussi de ce saint, qu'ayant h» du poison, il n'en éprouva aucun mal, à cause de sa foi en Notre-Seigneur. A Damas, S. Sabin, S. Julien, S. Maxime, S. Macrobe, Ste Sophie, Su Paule, martyrs avec dix autres. A Cordoue, S. Paul, diacre et martyr, qui, ayant repris des princes mahométans sur l'impiété de leur secte et sur leur cruauté, et ayant été mis à mort par leur ordre, alla recevoir sa récompense dans le ciel. En Portugal, S1* Wilgeforte, vierge et martyre, qui, combattant pour îa foi de Jésus-Christ et sa pureté, mérita d'obtenir un glorieux triomphe sur la croix où elle mourut. Au pays de Boulogne en France, S. Vilmer, abbé, homme d'une sainteté admirable. A Trêves, S** Sévère, vierge. Saints de France. A Saint-Vandrille en Normandie, S. Ansegise, abbé de ce lieu. A Melun, décès du vénérable Robert, roi de France, célèbre par sa piété et par ses bonnes œuvres. Autres. A Rome, les saints martyrs Satur, Amarin et quelques autres, de l'un et de l'autre sexe. En Afrique, S. Aurèlc, évêque de Carthage, successeur de S. Génè • thle, contemporain de S. Augustin. Au Val-d'Agord, dans le Bélunèse, S. Lucan, honoré à BeUune, où est son corps, comme évêque d'un autre siège. En Angleterre. S*' Ethelvide, reine.

VINGT-UNIÈME JOUR DE JUILLET. Ste PRAXÈDE, VIERGE. Ste Praxède était fille de Pudens, sénateur romain, et sœur de Ste Pudentielle. Ce fut sous le pontificat de Pie Ier, et sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux, qu'elle édifia la ville de Rome par l'éclat de ses vertus. Elle avait de grands biens, qu'elle employa au soulagement des pauvres et à pourvoir aux besoins de l'Eglise. Elle tâchait d'avoir quelque part à la couronne des martyrs par les consolations et les secours qu'elle leur procurait. On admirait surtout en elle un grand amour pour la prière, le jeûne et les veilles. Elle mourut en paix, et fut enterrée auprès de sa sœur sur la voie Salarienne. Bède et les autres martyrologistes la qualifient vierge. Il est parlé dans la Vie du pape Symmaque d'un titre qui portait anciennement à Rome le nom de Ste Praxède. Cette église fut réparée par les papes Adrien Ier et Paschal Ier; elle le fut aussi par S. Charles Borromée, qui en prit son titre de cardinal. Les premiers Chrétiens ne vivaient que pour le ciel ; continuellement ils avaient les yeux de l'esprit fixés sur le souverain bien. Connaître et aimer Dieu, voilà quel était l'objet de leurs pensées et de leurs actions ; tout ce qui eût été capable de les en détourner leur paraissait digne de mépris et d'horreur. Cette attention à Dieu que rien n'interrompait jamais, les soutenait dans la retraite; elle communiquait la vie à leurs bonnes œuvres, et leur donnait en quelque sorte des ailes pour s'élever au ciel dans leurs exercices; elle les animait à la ferveur dans la pratique du bien; elle les faisait triompher des plus grands obstacles et des plus rudes tentations; elle les empêchait de succomber sous le poids des épreuves et des afflictions. S. ZOTIQUE, ÉVÊQUE DE ÇOMANE EN CÀPPADOCE, MARTYR. Ce que nous savons de S. Zotique de Comane se réduit à très-peu de chose. Il fut le premier qui découvrit les erreurs et les

Digitized by Google

S. BARIADBESCIABAS. [21 juillet] 2G l impostures îles Cataphryges ou Montanistes. Il les attaqua avec beaucoup de zèle, les condamna publiquement, et fit voir l'illusion des prétendues prophéties de ces hérétiques,* au triomphe qu'il avait remporté sur l'hérésie et l'imposture, il joignit la couronne du martyr, qu'il reçut durant la persécution de l'empereur Sévère, vers l'an 204. Voyez Eusèbe, Hùtt. L 5. c. 16; et les anciens Martyrologues. ■ S. BARHADBESCIABAS, DIACRE, MARTYR. La quinzième année de la grande persécution que le roi Sapor II avait excitée contre l'Eglise de Perse, Barhadbesciabas, diacre de la ville d'Arbèle, fut arrêté et étendu sur le chevalet, par l'ordre de Sapor-Tamsapor, gouverneur de l'Adiabène. Pendant qu'on le tourmentait, les bourreaux ne cessaient de lui crier : « Adore le feu et l'eau, et mange du sang des animaux; » par là tu vas recouvrer ta liberté. » Le saint diacre montrait par la sérénité de son visage, que la joie intérieure dont son âme était comme inondée, surpassait de beaucoup la violence des tourmens qu'il ressentait en son corps. Il disait souvent au juge : « Ni vos » ordres, ni ceux de votre roi , ni les supplices, quels qu'ils soient, » ne seront capables de me séparer de l'amour de Jésus-Christ. Je » n'ai servi que lui dès mon enfance, jusqu'à l'âge où je suis par» venu. » Le juge, l'ayant condamné à perdre la tête, ordonna qu'il fût exécuté par un chrétien apostat, qui se nommait Aghée. Barhadbesciabas attendait avec joie le moment qui devait l'associer à la compagnie des anges ; mais la crainte empêcha l'apostat de lui ôter la vie d'un seul coup. Il le frappa sept fois au. cou sans pouvoir détacher la tête du reste du corps. Hors de lui-même, il lui enfonça son glaive dans le cœur pour l'achever. Le juge fit garder le corps du saint, afin que les Chrétiens ne l'enlevassent point. Mais deux clercs l'emportèrent pendant la nuit, et l'enterrèrent à la manière des Romains. Le saint diacre souffrit le 20 de juillet l'an de Jésus-Christ 354, lfi 4^e de Sapor II. Voyez ses Actes sincères, écrits en chalclaique, et publiés par M. Assémami, t. 1, p. 129. * Digitized by Google

»62 S. VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR. [21 juillet.] S. VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR. L'empereur Maximien, les mains encore fumantes du sang de la légion Thébaine et de celui de plusieurs autres martyrs qu'il avait répandu dans différentes provinces des Gaules, vint à Marseille, où il y avait une église aussi nombreuse que florissante. Son arrivée remplit de crainte les fidèles qui la composaient. Dans cette consternation générale, un officier chrétien, nommé Victor, allait durant la nuit de maison en maison visiter les frères , pour les exhorter au mépris de la mort , et pour leur inspirer le désir des biens éternels. Ayant été surpris dans une action si digne d'un soldat de Jésus-Christ, on le conduisit devant les préfets Astérius et Eutychius. Ceux-ci lui représentèrent le prétendu danger qu'il courait, et lui dirent qu'il y avait delà folie de s'exposer à perdre le fruit de ses services, avec la faveur du prince, en adorant un homme mort: c'était ainsi qu'ils appelaient Jésus-Christ. Victor leur répondit qu'il renonçait à tous les avantages dont il ne pourrait jouir qu'en devenant infidèle à Jésus-Christ, le fils éternel de Dieu, qui avait daigné se faire homme pour notre salut, mais qui s'était ressuscité lui-même après sa mort, et qui régnait avec son Père céleste, auquel il était parfaitement égal en toutes choses. Cette réponse excita partout des cris tumultueux d'indignation et de rage. Mais comme le prisonnier était un homme de qualité, on l'envoya à l'empereur. L'air furieux de Maximien ne fut point capable d'ébranler la constance de Victor. Le prince, voyant ses menaces inutiles, lui fit lier les pieds et les mains, et ordonna qu'il fût traîné par les rues de la ville pour y être exposé aux coups et aux insultes de la populace. Il n'y avait point de païen qui ne s'empressât de témoigner son faux zèle, en lui faisant quelque indignité. On se proposait par là d'intimider les Chrétiens ; mais le courage du martyr les remplissait d'une nouvelle ardeur. Victor fut ramené tout couvert de sang devant les préfets, qui, le croyant moins ferme après ses souffrances, se mirent à blasphémer notre sainte religion en sa présence, et à le presser de nouveau d'adorer leurs dieux. Mais le martyr, que l'Esprit saint fortifiait intérieurement, se montra plein de mépris pour les idoles qu'on voulait lui faire adorer. « Je méprise vos dieux, dit-il, et je » confesse Jésus-Christ : ainsi vous pouvez me condamner à tels ■ supplices que vous voudrez. » Il s'éleva une contestation entre Digitized by Google

■ S. VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR. [21 juUlet.] »63 les préfets sur le choix des tortures. Comme ils ne purent s'accorder ensemble, Eutychius se retira, laissant le prisonnier entre les mains d'Astérius. Celui-ci ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet, où il fut tourmenté long-temps. Victor, les yeux levés au ciel, demandait la constance, qu'il savait être un don de Dieu. Jésus-Christ lui apparut une croix à la main, et le consola en l'assurant qu'il souffrait dans ses serviteurs, et qu'il les couronnait après la victoire. Cette vision adoucit merveilleusement le sentiment de ses douleurs. Enfin, les bourreaux étant las, on le détacha de dessus le chevalet pour le mettre dans un noir cachot. A minuit, Dieu le visita par le ministère de ses anges. La prison fut remplie d'une lumière plus brillante que celle du soleil, et le martyr chantait avec les esprits célestes les louanges du Seigneur. Trois soldats, chargés de garder la prison, furent si frappés de cette lumière miraculeuse, que, venant se jeter aux pieds de Victor, ils lui demandèrent pardon, et le prièrent de leur accorder la grâce du baptême. Leurs noms étaient Alexandre, Longin et Félicien. Le saint, après les avoir instruits, autant que la circonstance put le lui permettre, envoya chercher des prêtres la nuit même. Ils allèrent tous ensemble au bord de la mer, et revinrent à la prison lorsque les nouveaux convertis eurent été baptisés. Victor leur servit de parrain. Le lendemain matin, l'empereur apprit tout ce qui s'était passé. Transporté de rage, il envoya chercher le saint avec les trois gardes, et les fit amener au milieu de la place publique. Le peuple accabla Victor d'injures, et voulut l'obliger à faire rentrer les nouveaux convertis dans le paganisme. Mais il répondit qu'il ne pouvait détruire ce qui était bien fait. Puis, se tournant vers les gardes, il leur dit : « Vous êtes toujours soldats; combattez avec » courage; Dieu vous donnera la victoire. Vous appartenez à » Jésus-Christ; soyez-lui fidèles. Une couronne qui ne se flétrira » jamais vous est préparée. » Alexandre,* Longin et Félicien persévérèrent dans la confession de Jésus-Christ, et furent décapités par l'ordre de l'empereur. Victor, saintement jaloux de leur bonheur, demandait avec larmes de leur être bientôt réuni dans la gloire. Ayant été de nouveau exposé aux insultes de toute la ville, et cruellement frappé avec des bâtons et des courroies, il fut reconduit en prison. Trois jours après, l'empereur le fit comparaître devant son tribunal, et lui ordonna d'adorer une idole de Jupiter qu'on avait mise sur un autel avec de l'encens. Victor, saisi d'horreur, pousse

l'autel avec son pied, et le renverse ainsi que l'idole. Le prince, pour venger ses dieux, lui fait aussitôt couper le pied. Le soldat Digitized by Google

204 S. VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR. [21 juillet.] de Jésus-Christ souffre avec joie, et offre à Dieu les prémices de son sang. Quelques momens après, Maximien commande qu'on le mette sous la meule d'un moulin et qu'on l'y écrase. Mais la machine qui faisait tourner le moulin s'étant cassée, on le retira presque mort et les os tout brisés, après quoi on lui trancha la tête. Son corps, ainsi que ceux d'Alexandre, de Longin et de Félicien, furent jetés dans la mer. Mais les Chrétiens les trouvèrent sur le rivage où ils avaient été poussés, et les enterrèrent dans une grotte taillée dans un roc. L'auteur des actes de ces saints martyrs ajoute : « Ils ont été honorés jusqu'à ce jour par plusieurs » miracles. Ceux qui réclament leur intercession obtiennent » beaucoup de grâces de Dieu et de notre Seigneur Jésus» Christ.» Dans le cinquième siècle, Cassien a bâti près du tombeau de S. Victor, un monastère qui reçut depuis la règle de S. Benoît. Il a été sécularisé par une bulle de Clément XII, datée du 16 des Calendes de janvier de l'année 1749, mais fulminée et publiée seulement à Marseille dans l'église de Saint-Victor le 8 octobre 1749, sous le pontificat de Benoît XIV. Les reliques du saint martyr se gardaient dans l'église de cette maison, laquelle était une des plus anciennes de la France, et des plus riches en monumens de saints qui ont illustré les premiers temps du christianisme. On en transporta une portion à Paris, et on la déposa dans une chapelle bâtie en l'honneur de S. Victor. Cette chapelle ayant été agrandie sous le règne de Louis VI, servait d'église à un monastère royal de chanoines réguliers qui y fut fondé, et qui portait le nom de son glorieux patron c. * Voyez ci-après la notice de la vie et des écrits de Cassien. b On vénère encore aujourd'hui, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le pied de S. Victor, relique fort remarquable en ce que le pied est encore couvert de sa peau. c On peut consulter l'Histoire des Grands Hommes du monastère de Saint-Victor, à Paris, t. I, p. 120, etc. C'est un manuscrit en sept tomes reliés en six volumes in-fol. qui se gardait dans la bibliothèque de Saint-Victor, et qui a été composé par le P. Gourdan, chanoine régulier de la même maison. L'abbaye et l'institut de Saint-Victor de Paris doivent leur naissance à Guillaume de Champcaux, archidiacre de la même ville. C'était un homme d'une érudition rare et d'un savoir extraordinaire. Après avoir enseigné la rhétorique et la théologie avec beaucoup de réputation dans la cloître de la cathédrale de Paris, il se retira auprès de la petite chapelle de Saint-Victor, qui, dans ce temps-là, était hors la ville. Là, s'étant associé

quelques ecclésiastiques pleins de ferveur, il vécut dans une grande retraite, dans l'exercice d'une prière continuelle, et dans la pratique de toutes les austérités de la pénitence. Il ne se nourrissait avec sa communauté que de pain, d'herbes et des racines assaisonnées avec un peu de sel. A la sollicitation de l'évêque de Paris, et de plusieurs autres personnes distinguées, il reprit ses leçons de théologie, qu'il paraît avoir continuées à Saint-Victor, selon le P. Gourdan. C'est pour cela que Rollin appelle ce monastère le l>erccau de l'Université de Paris. Il fut fondé par Louis VI, roi de France. Guilduin le gouvernait eu qualité d'abbé, tandis que Guillaume de Champeaux y enseignait la théologie. Ce dernier fut sacré évêque

Digitized by Google

S. VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR. [21 juillet.] *65 Voyez les vrais Actes de S. Victor, qui ne sont pas indignes de la plume de Gassien , auquel ils ont été attribués , mais sans fondement, par quelques auteurs. Bosquet les a publiés dans le quart e Châl on s-sur -Saône en 1113, et mourut en 1121. Il fut enterré à Clair vaux , comme il l'avait demandé, par S. Bernard, qui avait reçu de ses mains la bénédiction abbatiale. L'abbaye dont nous parlons a produit plusieurs grands hommes, eutre autres Hugues et Richard de Saint- Victor. Hugues, né dans le territoire d'Ypre* en Flandre, se retira parmi les chanoines réguliers de Saint-Victor en 1115. Il devint prieur de cette maison, et y enseigna la théologie depuis l'an 1130 jusqu'à sa mort, arrivée en 1142. Ses ouvrages ont été imprimés en trois volumes in-fol. On trouve dans le premier des notes littérales et historiques sur l'Ecriture. A la suite sont des notes mystiques et allégoriques sur les mêmes livres sacrés, qui ont pour auteur un chanoine régulier de Saint-Victor, postérieur à Hugues Le second tome contient les œuvres spirituelles de notre auteur : les Soliloques de l'âme ; l'Eloge de la charité; un discours sur la manière de prier ; un autre discours sur l'amour qui est entre l'Epouse et son Uien-aimé; quatre livres sur la vanité du monde ; reit sermons , etc. Il y a dans le troisième tome des traités théologiques, dont les principaux sont les deux livres des Sac remens. On appelait Hugues de Saint-Victor, un second Augustin, ou la langue de ce grand docteur. Il eu avait effectivement l'esprit , les sennniens et le style. Ses notes sur la règle de Saint-Augustin, /. 2, sont excellentes On estime aussi beaucoup celles qu'il a faites sur le DécaloL'ue. Les personnes religieuses qui tendent à la perfection de leur état liront avec fruit le livre de clautro animœ. On y voit jusqu'à quel point de sévérité la discipline s'observait alors dans les monastères. Cet ouvrage a pour auteur, non Hugues de Saint Victor, mais Hugues Folict , pieux et savant chanoine régulier du même ordre , qu'on élut malgré lui abbé de Saint-Denis de Reims en 1149. Voyez Mabillon , Analect. t. I, p. 113, et Annal. I. 77, p. (41 ; Martène , Anccd. t. 5, p. 887 ; Ceillier, /. 22, p. 200, 224. Richard de Saiut-Virtor, disciple de Hugues, était Ecossais. Il fut fait prieur de son monastère en 1164, et mourut en 1173. Ses œuvres , qui composent deux volumes in-fol. ont été imprimées plusieurs fois. La meilleure édition que nous en ayons, est celle qui parut à Rouen en 1600. On reproche à cet auteur d'être trop diffus dans ses commentaires sur les livres saints. Ses traités théologiques sont exacts. Ses ouvrages sur la

contemplation et sur les vertus chrétiennes sont écrits d'un style simple et négligé ; mais on y trouve les règles les plus sublimes de la vie intérieure. Le recueil des maximes spirituelles que le P. Gourdan a tirées des écrits et des dits de ces grands hommes, montre qu'ils possédaient ces lumières, cette sagesse , cette connaissance des voies de Dieu, cet esprit de foi, de mortification, de prière et de charité qui caractérisent les saints. Le P. Simon Gourdan, cité plusieurs fois dans notre ouvrage, mérite que nous le fassions connaître, ainsi que ses ouvrages. Il naquit à Paris le 24 mars 1646, et entra, le 25 février 1661, à l'abbaye de Saint-Victor, où il mourut le 10 mars 1729, à l'âge de quatre-vingt-trois ans 11 fut, durant sa vie, un modèle de toutes les, vertus religieuses Son attachement inébranlable à la doctrine de l'Eglise lui attira des persécutions de la part de ses confrères, qui ne pensaient pas comme lui; mais il les supporta avec une patience héroïque. Il sut allier une extrême fidélité à l'accomplissement de tous ses devoirs, avec l'amour de l'étude. Il composa un grand nombre d'ouvrages qui respirent une tendre piété- Voici la liste des principaux : 1° Le Sacrifice perpétuel de foi et d'amour au très-Saint-Sacrement, par rapport aux mystères et aux différentes qualités de N. S. J. C. Ce livre a eu beaucoup de cours , ainsi que le suivant. 2° L'idée de l'esprit du Sacrifice. 3° Méditations continuelles de la loi de Dieu. On promettait douze volumes de cet ouvrage, mais tous n'ont pas été donnés au public. 4° Traduction nouvelle du Cantique des Cantiques , qui n'a point été imprimée. 6° Un grand nombre d'Hymnes et de Proses. L'auteur composa ces hymnes pour achever l'exécution du projet que Santeuil avait conçu. On remarque dans plusieurs un vrai talent pour la poésie. Entre les proses, on doit distinguer celles de S. Augustin. 6° Des Opuscules, qui contiennent la Dévotion au sacré Cœur de Jésus, avec un office pour cette fête; Avis charitables aux femmes et aux Ailes sur leur nudité d'épaules et dégorge, imprimés Digitized by Google

9.66 NOTICE DE LA VIE ET DES ECRITS trieme livre de son Histoire de V Eglise de France, p. i52. Voyez Tillemont, t. 4; Ceillier, t. 3, p. 366; Cuper, AcU Sanctor. t. 5 julii, p, i35 ; Fleuri, /. 8, n. ao ; Rivet, HisL litt. de la France, U a, p. a3i ; et la Vie du saint par le P. Gourdan. Ce dernier auteur a donné encore Y Histoire de plusieurs miracles opérés par l'intercession de S, Victor, avec un recueil & hymnes et de prières composées en son honneur, ainsi que plusieurs autres monumens qui concernent la vie du même saint, Hist. Ms. des Grands Hommes de l abbaye de Saint- Victor de Paris, t. 6. V 7yez aussi Oudin, de Scriptvr. Eccles. t. 2, p. 1 138. NOTICE DE LA. VIE ET DES ÉCRITS DE CASSIEN. Jean Cassien, prêtre et abbé du célèbre monastère de Saint-Victor à Marseille , naquit dans la petite Scythie , qui faisait alors partie de la Tbrace. U en 1688 ; des Prières; des Méthodes spirituelles, etc. 7° Les Vies et les Maximes saintes des hommes illustres qui ont fleuri dans l'abbaye de Saint-Victor, avec tes éloges que leur ont donnés les plus célèbres auteurs ecclésiastiques, sept tomes relies en six volumes in-fol. Quoique cet ouvrage , qui n'a jamais été imprimé, manque quelquefois de critique, il est cependant rempli de recherches curieuses et importantes. L'auteur, après avoir traité dans le premier volume de l'origine de l'ordre des chanoines réguliers , parle dans le second de la fondation de l'abbaye de Saint-Victor, et des principaux cardinaux et évêques qui en ont été tirés. Il fait connaître Guillaume de Chain peaux , Hugues, Adam et Richard de Saint-Victor. Suit une chronologie raisonnée des prieurs , tant de l'abbaye , que des bénéfices dont elle est la mère. On distingue parmi eux Gilduin , Nicolas Grenier et Jean Bordier. Le P. Gourdan n'oublie point les bibliothécaires de sa maison qui se sont rendus célèbres, tels que Claude de Grand-Rue, Jean Picard, Eustache de Blémur, Charles le Tonnelier. On trouve dans les volumes 3 et 4 la notice des ecclésiastiques du premier et du second ordre qui se sont retirés à Saint-Victor ; l'histoire des maisons de la congrégation répandues dans le royaume , et celle de ses affiliations avec diverses communautés religieuses; il est traité ensuite des bienfaits dont nos rois et d'autres personnes à leur exemple ont comblé l'abbaye. Le cinquième volume renferme les témoignages des conciles , des papes et des historiens en faveur de S. Victor. Le sixième roule sur les ouvrages des hommes illustres de l'abbaye, et présente leurs maximes saintes. L'auteur fait une mention honorable d'Achard, d'Arnould de Lisieux et d'Etienne de Tournai ; il donne

l'analyse d'un ouvrage du premier, intitulé : *De Secessu Christi*, etc. Outre les Vies abrégées que le P. Gourdan a données , dans le même manuscrit , des hommes illustres de son ordre, il en a fait quelques-unes plus étendues, telles que celles de S. Victor , de S. Augustin (c'est une trad. de Possidius), des bienheureux Thomas et Achard, du P. Taconnet, et de Santeuil. Nous croyons devoir observer que le P. Gourdan, dans ses Vies des Hommes illustres , etc. a beaucoup profité des Antiquités de Saint-Victor, par le P. de Toulouse, et qu'il ne l'a point effacé. On a une Vie M3. du P. Gourdan , par le P. Graindorge de l'Oratoire. Il y en a une seconde qu'on attribue à D. Gervaise , et qui fut imprimée en 1756. On en fit la critique dans une lettre anonyme qui parut la même année. Ces deux ouvrages sont devenus assez rares. On publia aussi plusieurs précis ou abrégés de la Vie du P. Gourdan, immédiatement après sa mort. Digitized by Google

DB CASSIEN. 267 s'accoutuma des sa jeunesse aux excgpics de la Tic ascétique , dans le monastère de Bethléem. La haute réputation de sainteté qu'avaient les solitaires qui habitaient les déserts de l'Egypte , l'engagea , vers l'an 390 , à aller les visiter. Il fut accompagné par un nommé Germain. Frappés l'un et l'autre par les beaux exemples de vertu qu'ils avaient sous les yeux, ils passèrent plusieurs années dans la solitude de Scété et dans la Thébaïde. Ils allaient nu-pieds, comme les moines du pays , étaient pauvrement vêtus , et n'avaient pour subsister que le travail de leurs mains , Coll. 4 , c. 10. Leur vie était fort austère , et ils mangeaient à peine par jour deux pains de chacun six onces , Coll. 19 , c. 17. En 403, ils se rendirent tous deux a Constantinople, et y entendirent les instructions que faisait S. Chrysostôme. Cassien fut ordonné diacre , et employé au service de l'église de cette ville. Le saint archevêque ayant été exilé , Cassien et Germain allèrent à Rome. Ils étaient, au rapport de Pallade, porteurs des lettres dans lesquelles le clergé de Constantinople prenait la défense de son pasteur persécuté. Cassien fut élevé au sacerdoce dans l'Occident ; après quoi il se retira à Marseille, où il fonda deux monastères , l'uu pour des hommes, et l'autre pour des femmes. Ce fut là qu'il écrivit ses Conférences spirituelles et ses autres ouvrages. Il mourut en odeur de sainteté peu après l'année 433. On voit à Saint- Victor de Marseille un ancien tableau qui le représente. Sa tête et son bras droit, renfermés dans des châsses, y sont exposés à la vénération publique, en conséquence d'une permission accordée par le pape Urbain V. Le reste de son corps est sous une tombe de marbre qui se voit dans une chapelle souterraine. La même église, par un privilège spécial, honore Cassien le 23 de juillet. Les ouvrages que nous avons de lui sont : 1° le livre de l'Incarnation , contre Nestorius , lequel fut écrit à la prière de S. Léon , alors archidiacre de Rome. 2° Les Institutions de la vie monastique , en douze livres. L'auteur, dans les quatre premiers , parle des vêtements , des exercices et de la manière de vivre des moines qui habitaient l'Egypte , et qu'il proposait pour modèle aux moines d'Occident. Us portaient, dit-il , un habit pauvre qui ne servait qu'à cacher leur nudité ; les manches en étaient courtes . et ne passaient point le coude. Leur vêtement était attaché avec une ceinture , et leur tête couverte d'un capuchon. Ils ne connaissaient point l'usage des souliers : ils avaient seulement une espèce de sandales, qu'ils quittaient quand ils approchaient de l'autel. Us portaient tous un bâton à la main, pour .leur rappeler qu'ils

étaient voyageurs sur la terre. Ils abandonnaient tout ce qu'ils pouvaient posséder dans le monde, travaillaient des mains , vivaient dans l'obéissance , récitaient l'office divin, composé de psaumes et de leçons. Ceux qui voulaient être reçus dans un monastère devaient donner des preuves de patience, d'humilité, de mépris pour le monde, et être éprouvés par les refus et les affronts. On ne permettait à aucun postulant de donner ses biens au monastère qu'il choisissait. La première chose qu'on lui enseignait , était la nécessité de vaincre ses passions , de renoncer à sa propre volonté , et d'avoir une obéissance aveugle pour son supérieur. On lui inculquait encore l'obligation où il était de ne pas se prévaloir de ses talents , de son savoir et de tout ce qui pouvait nourrir en lui un orgueil secret. Cassien, après avoir dit que les jeunes moines ne vivaient que d'herbes bouillies et assaisonnées avec un peu de sel , ajoute que l'abstinence et les austérités extraordinaires des moines orientaux dans la nourriture n'étaient point praticables en Occident. Il traite, dans les huit derniers livres, de huit vices capitaux ; il en indique les remèdes, et explique les vertus contraires. Il montre, liv. 6, c. 5 et 6, que la chasteté ne peut s'obtenir que par une grâce spéciale de Dieu , et qu'on doit la demander par des prières ferventes , accompagnées du jeûne et des veilles. S'il recommande un jeûne continuel , il veut que l'on y observe les règles de la

Digitized by Google

modération, Up. S, p. 107, etc. Il remarque, ftV. 11 , c. 4 , que la vaine gloire est le dernier vice que nous vainquons , et qu'il prend occasion de la victoire même remportée sur lui pour renouveler ses assauts Les Institutions de la vie monastique sont peut-être le meilleur et le plus utile des ouvrages de Cassien. Nous voyons cependant que la lecture de ses Conférences a été fortement recommandée aux moines par S. Benoit, S. Jean Climaque, S. Grégoire, S. Dominique , S. Thomas, etc. 3° Cassien, dans ses Conférences , a recueilli les maximes spirituelles des plus sages et des plus expérimentés d'entre les moines d'Egypte avec lesquels il avait vécu. Cet ouvrage peut se diviser en trois parties. La première, qui contient dix conférences, fut écrite en 423; la seconde, qui en contient sept, fut composée deux ans plus tard ; la troisième, où il y a sept autres conférences, fut achevée en 428. Selon Cassien , le but que doit se proposer un moine , est d'acquiescer plus facilement dans la solitude que dans le monde cette pureté ou cette simplicité de cœur sans laquelle personne ne peut voir Dieu dans sa gloire , ni jouir de sa présence par la grâce dans cette vie. Pour cela il doit quitter le monde avec ses biens et ses richesses, renoncer ou mourir à lui-même, dégager son cœur de toute affection désordonnée , se détacher de toutes les choses visibles , pour s'appliquer uniquement à ce qui est spirituel et divin. Coll. 1 et ;;. i v voile des passions était une fois déchiré , les yeux de l'Ame commenceront , pour ainsi dire, à contempler naturellement les mystères de Dieu, qui sont toujours obscurs et intelligibles pour ceux qui n'ont que les yeux de la chair, ou dont le cœur est souillé par le péché et par l'amour du monde. Coll. 5. Le cœur se purifie par les exercices de la componction , de la pénitence et du renoncement. On doit poser pour fondement une humilité profonde, et capable de porter une croix qui atteigne jusqu'au ciel ; car c'est là-dessus qu'est appuyé l'édifice de toutes les vertus spirituelles. Coll. 9. Pour remporter la victoire sur ses vices , il faut qu'un religieux découvre toutes ses tentations à son supérieur. Les tentations ainsi découvertes perdent leur force. Le tentateur voyant ses ruses mises au jour, se retire lui-même. Ses suggestions ne sont dangereuses qu'autant qu'elles restent cachées dans le cœur. Coll. 2, c. 10 et 11 , et Instit. liv. 9 , c. 39. Cassien confirme ceci par l'exemple de Sérapion , qui fut guéri de l'habitude invétérée de faire une chose contraire à la règle de sa communauté , en confessant sa faute. Coll. 2, c. 11. liais tous ces exercices dont Cassien vient

de parler ne sont que des préparatifs. Car, selon lui , la fin et la perfection de l'état monastique consiste dans une continuité de prière , telle que la fragilité humaine la peut comporter ; et c'est ce qu'on appelle l'union constante du cœur avec Dieu. Mais cet esprit de prière ne peut s'obtenir que par une contrition véhémence, un affranchissement de tous les liens des affections terrestres, par la lumière de l'Esprit saint, dont les rayons purs ne peuvent entrer dans un cœur souillé. Cassien compare lame à une plume qui s'élève par sa propre légèreté, quand on souffle doucement dessus , mais que la moindre humidité fait retomber à terre. En effet , l'âme ne peut monter vers Dieu , si elle n'est dégagée du poids de la corruption terrestre. Coll. 9. Cassien inculque avec force l'usage des aspirations fréquentes , et recommande surtout celle dont l'Eglise se sert, et qui commence par ces mots : *Drus, in adjutorium meum intende*, etc. Revenant à la fin et à la perfection de l'état monastique , il dit que pour y parvenir, il faut se purifier de tout attachement terrestre , et s'élever aux choses spirituelles , jusqu'à ce que l'âme, par des progrès insensibles, acquière le don de la prière continuelle , et que son amour et ses désirs se terminent en Dieu. Dans cette union que forme la charité, elle possède une image du bonheur futur, et un avant-goût des délices éternelles. Le même auteur, parlant de la tiédeur, fait cette remarque {Collât. 4, r. 19) : « Nous avens souvent vu des âmes passer à la perfection , de la froideur, c'est* » à-dire du monde et du paganisme; mais nous n'avons jamais rien vu de tel

Digitized by Google

S. ARBOGASTE, EVEQUE. [21 juillet] 269 » parmi les Chrétiens tièdes. Dieu a tant d'aversion pour ceux-ci , que le pro» phète ordonne de sa part aux prédicateurs de ne leur adresser aucune exhortation , mais de les abandonner comme une terre stérile , et de jeter la semence de la divine parole dans les cœurs nouveaux , parmi les pécheurs et les » païens : labourez ce champ qui a été en friche jusqu'à présent, et ensemencez » cette terre qui est couverte de ronces, b Jerem. IV, 3. Le saint abbé fait un bel éloge de la paix et du bonheur dont jouit une âme qui cherche Dieu ; il expose les merveilleux effets que le Seigneur opère sur les saints , et qui ne peuvent être connus que de ceux qui les ont éprouvés. Coll. 12, c. 12, et Collât. 14, t. 14. Dans sa treizième conférence, Cassien , sous le nom de l'abbé Cherémon , favorise les principes des Semi-Pélagiens , qui n'avaient point encore été condamnés; les erreurs de ces hérétiques ayant été prosrites pour la première fois dans le concile d'Orange, tenu en 529. C'est pour cela que S. Prosper, réfutant cette conférence, liv. contra Collatorem , p. 828, n'en nomme jamais l'auteur, et qu'il lui donne même le titre de docteur catholique. Le style de Cassien n'est ni pur ni élégant , mais il est clair, plein d'onction et persuasif. Les œuvres de ce célèbre abbé furent imprimées pour la première fois à Douai, en 1610, avec des Commentaires d'Alard Gazet, Bénédictin de Saint-Vaast d'Arras. Deux ans après, on les réimprima à Arras, avec des notes plus étendues. On en a donné depuis différentes éditions à Paris, à Lyon et à Francfort. Voyez Cupcr, À et. Sanct. ad 23 julii, t. 5, à p. 458 ad p. 482 ; et D. Rivet, Eut. Lit. de la Fr. t. 2, p. 245.

S ARBOGASTE, DIX-HUITIÈME ÉVÊQUE DE STRASBOURG. S. Arbogaste naquit dans la partie méridionale de la France, que nous appelons la Guyenne, et qui portait autrefois le nom d'Aquitaine". Ses parens tenaient un rang distingué dans le pays; il les quitta quelque temps avant l'année 667 , pour se retirer en Alsace. Il s'établit à trois lieues de Haguenau , dans la forêt qu'on appela depuis Ileîligen-Forst ou la Forêt Sainte, à cause des miracles qu' Arbogaste opéra dans cette solitude, des saints anachorètes qui l'habitèrent, et des monastères qu'on y construisit. Il y bâtit une église sous l'invocation de la sainte Vierge et de S. Martin de Tours , avec un monastère que Dagobert II enrichit de ses libéralités peu après, et qui prit le nom de Surbourg, de la rivière voisine. Dagobert, nouvellement rétabli sur le trône d'Austrasie, le choisit en 683 pour remplacer Rothaire, évêque de Strasbourg. Le prince fit ce choix pour témoigner sa vénération pour les

vertus d'Arbogaste, et en même temps par reconnaissance de ce que Sia
Quelques-uns donnent l'Ecosse pour patrie à S. Arbogaste ; d'autres le font
naître en Irlande ; mais les historiens d'Alsace prétendent qu'il naquit dans
l'Aquitaine, et ils s'accordent en ce point avec les anciens Bréviaires de
Strasbourg, et avec Utlion, auteur de la Vie du saint Digitized by Google

2JO MARTYROLOGE. [21 juillet.] gisbert, son fils, qui s'était blessé dangereusement en tombant de cheval à lâchasse dans la forêt d'Ebersmunster, avait été guéri par les prières du serviteur de Dieu. Deux ans après il donna à la cathédrale de Strasbourg la terre de Rouffach, le palais d'Isenbourg qu'il habitait, avec le territoire qui en dépendait. S. Arbogaste mourut le 21 juillet 678. Il donna à sa mort une marque éclatante de son humilité, en demandant d'être enterré hors de la ville sur une colline où l'on exécutait les criminels. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau le rendirent bientôt célèbre. S. Florent, son successeur, leva son corps de terre, et l'exposa à la vénération publique. On bâtit, dans le lieu de sa sépulture, une chapelle sous l'invocation de S. Michel. Ses reliques lurent transférées dans l'église abbatiale de Surbourg avant le dixième siècle. Deux siècles après, on les divisa en deux parties; l'une resta à Surbourg, et s'y est conservée jusqu'en 1630, qu'elle fut perdue pendant la guerre des Suédois. On déposa l'autre dans le monastère de Saint- Arbogaste, qui venait d'être fondé près de Strasbourg pour des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Cette seconde partie se perdit aussi lorsque les Luthériens de Strasbourg détruisirent le monastère en 1530. Notre saint est patron du diocèse de Strasbourg. On y célèbre sa fête avec octave, le dimanche qui précède immédiatement le vingt-cinquième jour de juillet. Voyez la Vie de S. Arbogaste, écrite vers le milieu du douzième siècle par Uthou, évêque de Strasbourg. C'est la même que celle qui a été publiée par le P. Bosch, Act. SS. t. 5 juliï, Voyez surtout M. l'abbé Grandidier, Hist. de V Eglise de Strasbourg, t. 1, l. 2, p. 204, 224 ; l. 4» P* 338 et 377; t. 2, p. 339, 340, 341. MARTYROLOGE. A Rome, Sle Praxède, vierge, qui, élevée dans la pratique de la chasteté et de la loi divine, et se livrant avec assiduité aux veilles, aux prières et aux jeûnes, mourut dans la paix du Seigneur, et fut enterrée auprès de sa sœur Pudentielle, sur la voie Salaria. A Babylone, S. Daniel, prophète. A Marseille, fête de S. Victor, qui, étant soldat, et n'ayant voulu ni porter les armes, ni sacrifier aux idoles, fut d'abord jeté en prison, et y reçut la visite d'un ange; ensuite, ayant été tourmenté de divers supplices, il consumma enfin son martyre, étant écrasé sous une meule de moulin. Avec lui furent martyrisés trois autres soldats, Alexandre, Félicien et Longin. A Troyes, Slc Julie, vierge et martyre. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [21 juillet.] 2^e I 0 Au même lieu, martyr de S. Claudien, S. Juste, S. Jucondin et cinq de leurs compagnons, sous l'empereur Anrélien. A Comanes en Arménie, S. Zotique, évêque et martyr, qui fut couronné sous Sévère. A Strasbourg, S. Arbogaste, évêque, illustre par ses miracles. En Syrie, S. Jean, moine, collègue de S. Siraéon. Saints de France. A Sauge sur Verve, près de Sablé, S. Serné, solitaire. Au pays des Vosges en Lorraine, S. Jean et S. Bénigne, jumeaux, moines sous S. Hidulf, morts le même jour. A Tournay, le vénérable Charlar, chanoine de Notre-Dame, célèbre par sa singulière modestie et par ses profusions envers les pauvres. Autres. A Cesène en Italie, les saints martyrs Typogrates, Adrianite, et quelques autres A Comanes encore, martyr de S. Basilisque d'Amasée. A Emèse décès de S. Siméon-Salus. Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME JOUR SB JUILLET. Ste MARIE-MAGDELEINE. Marie-Magdeleine, si célèbre dans l'Eglise par son tendre attachement pour Jésus-Christ, était Galiléenne de naissance a- Le surnom de Magdeleine paraît lui avoir été donné de Magdala, ou a Les évangélistes parlent d'une femme qui était pécherresse (Luc VII ; de Marie de Béthanie, soeur de Lazare (Jean XI, I ; XII, 1 ; Marc. XIV, 3 ; Matt. XXVI, 6.); et de Marie-Magdeleine qui suivait Jésus de la Galilée, et qui le servait. Plusieurs graves auteurs pensent qu'il s'agit d'une seule et même femme; qu'elle tomba dans sa jeunesse en certains désordres ; qu'en punition de sa vie criminelle, elle fut possédée de sept démons; qu'elle alla trouver Jésus dans la maison de Simon le Pharisien ; qu'elle mérita, par la vivacité de sa componction, que le Sauveur l'assurât du pardon de ses péchés, et qu'en conséquence elle fut délivrée des sept démons dont elle était possédée ; que, de concert avec Lazare son frère et Marthe sa sœur, elle quitta la Galilée, pour aller s'établir à Béthanie, où Jésus honorait souvent leur maison de sa présence. Voyez Clément d'Alexandrie, /. 2, Pædag. c. 8 ; Ammonius, Harmon. 4 Evang. S. Grégoire le Grand, hom. 25 et 33, ut Evang. Le plus grand nombre des Latins a suivi cette opinion jusqu'au seizième siècle. On en doit cependant excepter S. Ambroise, /. de Virgin, et t. 6, in Luc. S. Jérôme, in Matt. XXVI; l. 2 contra Jovin. c. 16 ; Præf. in Osée, et Ep. 150 ; S. Augustin, tr. 49 in Joan. n. 3 ; Albert le Grand et S. Thomas d'Aquin, qui ont laissé la question indécise. Les derniers disent que, de leur temps, le sentiment général des Latins était que les femmes nommées par les évangélistes ne devaient point être distinguées, au lieu que les Grecs les distinguaient. Baronius, Jansénius de Gand, Wahlonat, le P. Alexandre, sec. 1, dis*, 17; le P. Lami, Harmon. Evang. et ep. gai. le P. Mauduit, Anal. des Evang. t. 2 ; le P. Pezron, le P. Solier, Jet. Sanct. t. 5 julii, p. 187 ; et d'autres auteurs estimés, ont écrit fortement en faveur de l'opinion de S. Grégoire le Grand. Ceux qui soutiennent la négative citent pour eux les constitutions apostoliques, f. 2. c. 6 ; S. Théophile d'Antioche, in 4 Evang. S. Irénée, /. 3, c. 4 ; Origène, Hom. 35 in Matt. et Hom. 1 vel. 2 Cant. S. Chrysostôme, Hom. 81 in Matt. 26, et Nom. 61 in Joan. S. Macaire, Hom. 12, et presque tous les Grecs. De très-savants critiques modernes se sont déclarés pour la même opinion. Voyez Casaubon, Exercit. 4 in Baron. Estius, Or. 14 ; Boulanger, Diatrth. 3, jp. 15 ; Turrien, in consens. I. 3, c. 6 ; Salmeron, /. 9, tr. 49; Zegers, Franciscain, in Joan. 11; Mauconduit,

Anquetin, Tillemont, /. 2, p. 30 et 512 ; Hammond, etc. Toinard et Calmet regardent comme plus probable le sentiment de ceux qui distinguent Magdeleine et la sœur de Lazare ; ils ajoutent que IVIagdelcinc ne quitta point le Sauveur la dernière année de sa vie, et qu'elle paraît l'avoir suivi de la Galilée à Jérusalem, lorsqu'il y vint célébrer la Pâque(Matt. XXV//, 56, 57; Marc XV, 40, 41; Luc XXIII, 49), temps auquel la sœur de Lazare était à Béthanie avec son frère et Marthe. (Joan. XI, I .) Effectivement ces deux femmes semblent avoir des marques distinctives dans l'Ecriture L'une est ap{>elée Magdeleine , et comptée parmi les femmes qui suivirent Jésus de la Galiée; l'autre au contraire est désignée sous le titre de Sœur de Lazare ; et quoique celle-ci eût pu posséder des "biens a Magdalum en Galilée, et être venue originairement de ce pays, néanmoins cette distinction constante d'épithètes doit porter naturellement à ne pas la confondre avec Magdeleine. S. Irénée, Origène, S. Chrysostôme, etc. ne distinguent nulle part Magdeleine de la femme pénitente ; et S. Luc, après avoir rapporté la conversion de la pécheresse, qui se fit à Naïm, ajoute dans le chapitre suivant, que certaine femme, qui avait été délivrée par le Sauveur de ses infirmités et de sept esprits impurs, le suivit. L'évangéliste, parlant des femmes qui étaient à la suite de Jésus, nomme Maric-Magdeleine, qui avait été délivrée de sept démons. Ces autorité* paraissent être un motif raisonnable de conclure que Magdeleine et la femme pécheresse sont uue même personne. Malgré cela, on peut dire que cette dispute est du nombre de celles qui ne seront pas si tôt terminées. La raison en est que le texte de l'Ecriture n'est poiot Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

pmx Digitized by Google

Digitized by Google

S1* MACDEI.EINE. [22 juillet.] 2^3 plutôt Magdalum, château situé près du lac de Génésareth, autre* ment appelé mer de Galilée. Lorsque Jésus-Christ commença à prêcher l'Evangile, elle était possédée de sept démons a. Les miracles du Sauveur l'engagèrent à recourir à lui pour obtenir la guérison de son mal. Jésus la guérit, et chassa de son corps les sept démons qui la tourmentaient. Magdeleine, par reconnaissance, s'attacha pour toujours à la personne du Sauveur : elle le suivait partout où il allait, afin d'écouter les instructions qui sortaient de sa bouche sacrée, et de saisir toutes les occasions de le servir et de partager avec lui ses biens temporels. Elle l'accompagna durant sa passion, et elle le suivit jusqu'au lieu de son supplice. Il y a un grand mystère renfermé dans ces paroles de l'évangéliste : Auprès de la croix de Jésus étaient Marie sa mère, Marie de Cléophas, sœur de sa mère, et Marie-Magdeleine¹. Heureuse association ! heureux état que d'être auprès de Jésus sur la croix ! s'écrie le cardinal de Bérulle. Voilà un nouvel ordre tout spirituel et tout intérieur, invisible aux hommes, mais visible aux anges : un ordre d'âmes crucifiées avec Jésus et par Jésus, auquel la croix du Sauveur donne naissance : un ordre d'amour par le martyre des cœurs, qui, en mourant au monde, ne vit que pour Dieu. Nous jouirons du même bonheur, si, comme Magdeleine, nous nous unissons en esprit à Jésus crucifié, si nous compatissons à ses souffrances, si nous portons notre croix comme lui, si nous nous y attachons avec lui. Magdeleine n'abandonna point le Sauveur après sa mort^ et si elle le quitta, ce ne fut que pour observer une fête que prescrivait la loi. Mais la fête ne fut pas plus tôt passée, qu'elle acheta des parfums pour embaumer son corps. Tout étant prêt pour la cé* assez clair, et que l'autorité des anciens ne fournit point de preuves démonstratives. Le Bréviaire romain suppose que la femme pénitente, Marie-Magdeleine et Marie, sœur de Lazare, ne sont qu'une seule et même personne, et en marque la fête au 22 juillet. Mais ces deux saintes ont des offices* différents dans plusieurs Bréviaires. On peut assurer, dit (al met {Dissert sur Us trrtis Marie}), que l'opinion qui distingue Marie-Magdeleine de la femme pécheresse, ainsi que de Marie de Béthanie, est l'opinion dominante aujourd'hui parmi les savants. Quant à nous, sans oser décider la question, nous nous bornerons à attribuer à S** Marie-Magdeleine ce qui lui appartient incontestablement ; et c'est d'après les historiens sacrés qui nous ont parlé d'elle que nous allons donner sa Vie. a S. Grégoire le Grand et quelques interprètes, supposant que Marie-

Magdeleine est la même que la femme pécheresse, entendent par ces sept démons les péchés dont elle avait contracté l'habitude, et qui lui furent pardonnés à sa conversion; mais un grand nombre d'autres interprètes, tels que Maldonat, Grotius, etc. prennent à la lettre les paroles de l'Evangile (S. Luc VIII % 2), et pensent que la Magdeleine étaient réellement possédée de sept démons, qui sans doute la tourmentaient par intervalles, et que Jésus chassa. 1 S. Jean IX. 25. TOME V. 1\$ Digitized by Google

2 "4 s" MAGDELEINE. [22 juillet. ! rémonie, elle partit «le grand matin en la compagnie de quelques femmes pieuses, et arriva au tombeau de Jésus précisément à l'heure du lever du soleil. Pendant qu'elles étaient en route, elles étaient inquiètes sur le moyen d'ôter la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre j mais elles trouvèrent en arrivant qu'il était ouvert C'est ainsi que Dieu se plaît à assister ses serviteurs dans ce qu'ils entreprennent pour sa gloire : il leur inspire une vive confiance qui dissipe les difficultés que le démon grossissait encore à leur imagination pour les décourager. Les saintes femmes ayant regardé dans le tombeau , n'y trouvèrent point le corps de Jésus. Marie-Magdeleine courut aussitôt ea avertir Pierre et Jean. Ils ont , dit-elle, enlevé le Seigneur, et je ne sais oit ils Vont mis. Pierre et Jean, les plus fervens de tous les apôtres , vinrent sans délai pour connaître la vérité par eux-mêmes. Les saintes femmes, qui étaient restées là, leur assurèrent qu'étant entrées dans le tombeau, elles y avaient vu deux anges vêtus de blanc, dont l'un, assis à la droite du lieu où était le corps, leur avait dit de ne rien craindre, mais d'aller annoncer aux apôtres que Jésus était ressuscité, et qu'en même temps il leur avait montré l'endroit où l'on avait déposé le corps. Pierre et Jean, après avoir parcouru rapidement le tombeau des yeux, ne doutèrent plus de ce qu'on leur disait. Saisis d'étonnement , ils allèrent rejoindre les autres disciples à Jérusalem. Marie-Magdeleine, qui les avait amenés, ne s'en retourna point avec eux. Rien ne put lui faire abandonner le tombeau où le corps de son Sauveur était resté trois jours. Elle se lamentait d'être dans l'impossibilité de voir Jésus mort ou vivant. Accablée de douleur, elle pleurait à l'entrée du tombeau , où elle jetait les yeux à diverses reprises. Elle aperçut les deux anges vêtus de blanc, qui lui dirent: Femme, pourquoi pleure 'z- vous? 'La surprise de cette apparition , et l'éclat dont étaient environnés les esprits célestes, ne firent sur elle aucune impression , et ne purent la distraire de l'objet de son amour. C'est, répondit-elle, qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais ou ils Vont mis. Mais pourquoi les anges ne lui disent-ils pas que celui qu'elle cherche avec tant d'empressement est ressuscité glorieux? Sans doute que le Seigneur des anges voulait se réserver à lui-même de lui donner cette consolation. Il aime à essuyer de sa propre main les larmes de ses serviteurs, et à changer par la douceur de sa voix leurs peines en des transports ineffables de joie. Après que Magdeleine eut fait aux anges la réponse que nous venons de rapporter,

elle se retourna, et vit Jésus, qu'elle ne reconnut point , et qu'elle prit pour le jardinier. Femme, lui dit-il, Digitized by Google

Ste MAGDALLIENE. [12 juillet.] pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? — Seigneur, répondi t-elle . si c'est vous qui l'avez ôié a" ici, dites-moi ou vous tapez mis , et je l'enlèverai. Elle est tellement occupe'e et remplie de l'objet de son amour, qu'elle ne le nomme point; elle s' imagine que tout le monde est comme elle, et qu'on doit entendre de qui elle parle; elle oublie sa faiblesse, et se croit capable de porter un corps pesant. Rien ne paraît impossible à un ardent amour. Jésus, touché de ses saintes dispositions , l'appelle par son nom. Marie, lui dit-il. Il lui avait d'abord demandé quel était le sujet de ses larmes et l'objet de ses recherches, afin d'exciter son amour. Il n'avait cependant point été reconnu , parce que ses paroles n'avaient point emporté avec elles le rayon de lumière nécessaire pour découvrir qui il était. Mais le nom de la sainte n'eut pas plus tôt été prononcé, qu'ouvrant tout-à-coup les yeux de l'esprit, elle aperçut son divin maître dans celui qui conversait avec elle. Transportée de joie, elle se jette à ses pieds , et veut les embrasser. Mais Jésus lui dit : Ne me touchez point; je ne suis point encore monté à mon père. Allez dire a mes frères , de i»a part: Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu, c'est-à-dire ne vous arrêtez pas présentement à me donner des marques extérieures d'amour et de respect : vous en aurez tout le loisir dans la suite , car je ne suis pas encore près de vous quitter et de retourner à mon père. Hâtez-vous seulement d'aller annoncer à mes apôtres que je suis ressuscité , et que je monterai bientôt dans le ciel *. Ainsi Marie-Magdeleine fut la première qui eut le bonheur devoir Jésus ressuscité; et cette grâce fut la récompense de cet ardent amour qui l'avait si fortement attachée à sa suite, et qui l'avait si constamment retenue auprès de son tombeau. Pour obéir au Sauveur, elle alla trouver les apôtres pour leur porter l'heureuse nouvelle de la résurrection de Jésus. Depuis cette époque , l'Evangile ne parle plus de Marie-Magdeleine , et nous ne trouvons presque rien dans les monumens authentiques de l'histoire de l'Eglise qui nous apprenne d'elle quelque chose de certain. On lit dans quelques auteurs grecs du septième siècle et des siècles suivans, qu'après l'ascension de Jésus - Christ , Ste Marie-Magdeleine accompagna la sainte Yierge et S. Jean à Ephèse; qu'elle mourut dans cette ville, et qu'elle y fut enterrée. C'est aussi le sentiment de Modeste , patriarche de Jérusalem, qui florissait en 920*, de S. Grégoire de Tours et de S. Guillebaud. Ce dernier, dans la relation de son voyage de Jérusalem , dit qu'il vit à Ephèse le tombeau de Ste Marie-Magdeleine. Quelque

jugement que Ton » C'est ainsi que ces paroles du Sauveur sont expliquées
par Vatable, Tirin, Maldonat, et la plupart des commentateurs modernes. * y
ide Homil. in Marias utiguenta ferentes. 18. t Digitized by Google

2 j6 SU MAGDELEIN E. [22 juillet J porte sur ces autorités, et quoi qu'on puisse dire pour les affaiblir, il est au moins certain que ces auteurs sont des témoins irrécusables de l'opinion reçue et adoptée dans leurs églises au temps où ils écrivaient. L'empereur Léon le Philosophe fit transférer les reliques de la sainte d'Ephèse à Constantinople, et les déposa dans l'église de Saint-Lazare vers l'an 890. On ne peut dire avec certitude si elles demeurèrent toujours dans cette église, ou si elles en furent enlevées vers le temps où Constantinople tomba sous la domination des Turcs. Les Romains croient posséder aujourd'hui le corps de la sainte, à son chef près, dans la cathédrale de Saint-Jean-de-Latran. Il est dans le chœur même des chanoines, sous un autel dédié en son honneur par le pape Honorius III, qui l'y renferma lui-même après Tan 1216; de sorte qu'il pourrait bien avoir été transporté de Constantinople à Rome après la prise de cette première ville par les Latins en 1204, lorsqu'il se fit une distraction presque générale des reliques de ce pays-là, qui furent apportées dans les diverses provinces de l'Occident a. Les Grecs et les Latins font la fête de Ste Marie-Magdeleine le 11 de juillet. Elle est d'obligation en quelques églises. On la chômaient anciennement en Angleterre, comme on le voit par le concile tenu à Oxford en 1222. Le cardinal de Bérulle avait une tendre dévotion pour Ste Marie-Magdeleine, qu'il appelait sa principale patronne. On ne peut rien lire de plus touchant que les discours qu'il a composés en son honneur *, Jésus-Christ délivre Marie-Magdeleine de sept démons qui la tourmentaient; et ce bienfait la pénètre d'une si vive reconnaissance, que dès ce moment elle s'attache à son bienfaiteur, à son Sauveur, pour ne plus jamais se séparer de lui. Avons-nous moins de motifs que Marie-Magdeleine pour nous attacher à Jésus-Christ? Eh! quel cœur serait assez insensible pour résister à l'attrait d'un Homme-Dieu qui n'a soupiré qu'après le bonheur et le salut de l'homme; d'un Homme-Dieu dont tous les sentimens, tous « On croit aussi à Vezelai en Bourgogne, avoir les reliques de Ste Marie-Magdeleine. Ce sont peut-être les reliques de quelque autre Marie nommée par les évangélistes. Nous parlerons de la tradition des Provençaux, au 19 de juillet, en donnant la Vie de S. Lazare et de ses deux soeurs. L'Eglise de Jésus-Christ, de laquelle nous tenons que c'est un acte de religion que d'honorer les saints et leurs reliques, surtout dans les lieux où on leur rend un culte particulier, ne prend point part aux prétentions respectives des églises particulières, où la foi n'est blessée de part ni d'autre; mais, selon sa

sagesse ordinaire, elle laisse, dit le judicieux Tillemont (note Ire sur S, e Marie-Madeleine) , elle laisse à ses enfans la liberté de croire que les raisons et les autorités leur feront juger être plus probable. à Foyez ses œuvres, à pag. 369 ad pag. 405. Digitized by Googl

S. VAN DRILLE^ ABBE. [M juillet] *yj les desseins , toutes les œuvres, tous les miracles, tous les mystères glorieux ou humilians, ont le salut de l'homme pour principe et pour fin; d'un Homme-Dieu dont la naissance, dont la vie et la mort, dont la résurrection, la gloire permanente au plus haut des cieux, se rapportent à l'avantage et au salut de l'homme; quel serait, dis-je, le cœur capable de résister à des réflexions si puissantes? Tâchons, avec le secours de la grâce, d'en pénétrer nos cœurs : elles produiront en nous la reconnaissance la plus vive et l'attachement le plus tendre, le plus constant, pour un Dieu qui nous a tant aimés, et qui est si digne d'être aimé. & VAMMULLE, ABBÉ DE FONTENELLE EN NORMANDIE. S. Vandrille, issu d'une des premières familles du royaume d'Austrasie, était proche parent de Pépin de Landen et d'Erchinoald, tous deux maires du palais, l'un en Austrasie, et l'autre en Neustrie. Il parut dans sa jeunesse à la cour de Dagobert Ier. Ce prince, qui l'estimait, lui donna des emplois considérables, et le fit comte du palais. Quoique placé au faîte des honneurs, le jeune Vandrille se préserva du poison de l'orgueil ; il sut aussi mener une vie mortifiée au sein des plaisirs. Il veillait soigneusement sur lui-même, pour se prémunir contre la dissipation qui suit ordinairement le commerce du monde; souvent il se renfermait dans la retraite pour converser avec Dieu, pour réfléchir sur ses devoirs, et s'entretenir avec le souverain médecin de ses misères spirituelles. Il s'engagea dans le mariage par complaisance pour sa famille. Mais le jour même de la cérémonie de ses noces, il proposa à sa femme, dont la vertu ne le céda point à la sienne, de vivre dans la continence; elle y consentit, et tous deux de conoert firent à Dieu le sacrifice de leur virginité. Vandrille, libre de tout engagement, quitta la cour et les charges qu'il y possédait. Il se retira dans l'abbaye de Montfaucon en Champagne, que S. Baudri avait fondé depuis peu, et y prit l'habit en 629. Dagobert, qu'il n'avait point consulté sur la démarche qu'il venait de faire, l'obligea de revenir à la cour; mais sur les vives représentations qu'il lui fit touchant les motifs de sa conduite, il lui permit de retourner à Montfaucon. Peu de temps après, le serviteur de Dieu bâtit un monastère dans une de ses terres, qui se nommait Elisang. Digitized by Google

lyS ». VAÏDIULLE, ABBÉ. [22 juillet.] Il fit deux voyages, l'un à Bobio, et Vautre à Rome, pour se perfectionner dans les exercices de la vie monastique, en acquérant la connaissance des règles les plus approuvées en Italie. De retour en France, il passa dix ans dans l'abbaye de Romans, sur l'Isère. Croyant ensuite que Dieu l'appelait ailleurs, il partit avec la permission de son abbé, et vint trouver S. Ouen, archevêque de Rouen, qui lui donna les ordres. En 648, il fonda dans le pays de Caux le célèbre monastère de Fontenelle, qui depuis a pris son nom. Il s'y vit en peu de temps à la tête de trois cents religieux. Sa vie était des plus austères; il dormait peu, portait un habillement grossier, et se montrait plus exact qu'aucun frère aux diverses observances de la communauté. Il fit bâtir plusieurs monastères en différens lieux, et eut également soin que les religieux qui les habitaient observassent fidèlement leur règle. Malgré la sollicitude qu'exigeait la sanctification de tant de personnes confiées à ses soins, il trouvait encore le temps d'instruire le peuple. Il prêcha l'Evangile dans tout le pays de Caux, où Jésus-Christ était presque généralement méconnu. Il réforma les abus, et fit fleurir la piété là où le désordre avait régné auparavant. Il mourut le 22 juillet 666, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul, qui ne subsiste plus; son corps fut depuis transféré par S. Bain dans celle de Saint-Pierre, qui subsiste encore. On le porta à Gand en 944* H s'e5t perdu durant la persécution des Calvinistes en 1 5^8. On n'a plus que les deux bras du saint, dont l'un avait été précédemment donné à l'abbaye de Fontenelle, et l'autre à celle de Brône. Voyez les deux Vies de S. Vandrille , ap. Mobil, et Boll. juL t. 5,/? . a53; le Gallia Christ, nova, t. n,p. i55, 166; l'histoire de la translation des reliques du saint à Gand, et celle de ses miracles, avec les notes du P. Bosch, juL t, 5, p. 281 ; le P. Toussain-duPlessis, Descrip. géogr. hist. de la haute Normandie. L'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille a produit un grand nombre de saints. Nous allons donner ici la notice de ceux dont nous n'avons point parlé, ou dont nous n'aurions point occasion de parler dans la suite °. S. Landon ou Laudon, huitième abbé de Fontenelle, fut fait évêque de Reims en 7^1. Il mourut dans son abbaye en 733, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. U est dit de lui qu'il imita les saints abbés ses prédécesseurs. On l'honore le 16 de janvier. Son culte a éprouvé des vicissitudes. • Ce que nous dirons est tiré des mémoires qu'on a bien voulu nous envoyer d« l'abbaye de Saint-Vandrille. Digitized by Google

S. v ANDJULLE, ABBE. [22 juillet.] 279 S. Hildebrt, quatrième abbé de Fontenelle. Ce fut entre ses mains que S. Wulfran, à son retour de ses missions de la Frise, renouvela ses vœux. Il mourut en 700, regretté de tous ses religieux, et surtout des pauvres, dont il avait été le père. Il est honoré le 18 février. On garde ses reliques à Saint-Vandrille. S. Trasair, seizième abbé de Fontenelle, sortait d'une illustre famille de Bénévent, en Italie. Il quitta le gouvernement du monastère en 816, et mourut simple religieux. On l'honore le 19 de février. En 1636, on tira ses reliques de dessous l'autel pour les mettre dans une châsse. S. Gradulfe, vingt-huitième abbé de Fontenelle. Son élection se fit en 1031, lorsqu'il était occupé à fonder le monastère de la Sainte-Trinité sur le mont Sainte-Catherine, près de Rouen. Manger, archevêque de cette ville, le demanda pour coadjuteur, mais le saint mourut peu de temps après. Il est honoré le 6 de mars. Ses reliques furent dispersées par les Calvinistes en 1562. On croit cependant en avoir encore une partie. S. Hitbert ou Hildébert, dix-septième abbé de Fontenelle, honoré le 14 de mars, ne vécut que neuf mois après son élection, qui se fit en 816. On ne connaît ni sa patrie, ni aucune circonstance de sa vie. S. Bénigne, onzième abbé de Fontenelle. Chilpéric étant monté sur le trône, il s'éleva de grands différends entre Ragenfrid et Charles-Martel. Bénigne suivit le parti du dernier; ce qui le fit exiler à Saint-Germer en Fley, près de Beauvais. Il fut élu abbé de ce monastère. Mais Charles-Martel l'ayant rappelé à Fontenelle, il y mourut en 723, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Ses reliques sont dans une châsse du grand autel. Il est honoré le 22 de mars. S. Gennade fut élevé à la cour de Clotaire, et se lia d'une amitié fort étroite avec S. Ansbert, alors chancelier de France. Il se fit moine sous S. Vandrille, et assista à un concile provincial, où S. Ansbert de Rouen statua que tous les abbés de Fontenelle seraient tirés du monastère, et qu'ils ne dérogeraient en rien à la règle de S. Benoît. Il suivit S. Ansbert dans son exil, et fut élu abbé de Saint-Germer. Ayant abdiqué, il retourna à Fontenelle, où il mourut, et fut enterré aux pieds de S. Vandrille. Il est honoré le 6 d'avril. Ses reliques se gardent à Saint-Vandrille. L'abbaye de Saint-Germer en obtint une portion en 1681. S. Vandon, douzième abbé de Fontenelle, fut exilé à Trdyes par Charles-Martel, et rappelé par Pépin. Il mourut en 756, et fut enterré dans la chapelle de S. Nicolas de l'église de Saint-Pierre. Il est honoré le 17 d'avril. Digitized by Google

2J\$ ». VANDRILLE, ABBE. [23 juillet] Il fit deux voyages, l'un à Bobio, et l'autre à Rome, pour se perfectionner dans les exercices de la vie monastique, en acquérant la connaissance des règles les plus approuvées en Italie. De retour en France, il passa dix ans dans l'abbaye de Romans, sur l'Isère. Croyant ensuite que Dieu l'appelait ailleurs, il partit avec la permission de son abbé, et vint trouver S. Ouen, archevêque de Rouen, qui lui donna les ordres. En 648, il fonda dans le pays de Caux le célèbre monastère de Fontenelle, qui depuis a pris son nom. Il s'y vit en peu de temps à la tête de trois cents religieux. Sa vie était des plus austères; il dormait peu, portait un habillement grossier, et se montrait plus exact qu'aucun frère aux diverses observances de la communauté. Il fit bâtir plusieurs monastères en différens lieux, et eut également soin que les religieux qui les habitaient observassent fidèlement leur règle. Malgré la sollicitude qu'exigeait la sanctification de tant de personnes confiées à ses soins, il trouvait encore le temps d'instruire le peuple. Il prêcha l'Evangile dans tout le pays de Caux, où Jésus-Christ était presque généralement méconnu. Il réforma les abus, et fit fleurir la piété là où le désordre avait régné auparavant. Il mourut le 2 a juillet 666, et fut enterré dans l'église de SaintPaul, qui ne subsiste plus; son corps fut depuis transféré par S. Bain dans celle de Saint-Pierre, qui subsiste encore. On le porta à Gand en 944* H s est perdu durant la persécution des Calvinistes en i5y8. On n'a plus que les deux bras du saint, dont l'un avait été précédemment donné à l'abbaye de Fontenelle, et l'autre à celle de Brône. Voyez les deux Vies de S. Vandrille , ap. MabiL et BolL juL t. 5, p. 253; le Gallia C/irrst. nora, t. 11,/? . i55, 166 ; l'histoire de la translation des reliques du saint à Gand, et celle de ses miracles, avec les notes du P. Bosch, fui* t. 5,/? . 281; le P. Toussain-duPlessis, Descrip. géogr. hisK de la haute Normandie. L abbaye de Fontenelle ou de Saint- Vandrille a produit un grand nombre de saints. Nous allons donner ici la notice de ceux dont nous n'avons point parlé, ou dont nous n'aurions point occasion de parler dans la suite °< S. Landon ou Laudon, huitième abbé de Fontenelle, fut fait évêque de Reims en 7^1. Il mourut dans son abbaye en 733, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Il est dit de lui qu'il imita les saints abbés ses prédécesseurs. On l'honore le 16 de janvier. Son culte a éprouvé des vicissitudes. « Ce que nous dirons est tiré des mémoires qu on a bien voulu nous envoyer d« l'abbaye de Saint-Vandrille. Digitized by Google

S. VANDJULLE, ABBE. 122 juillet.] 279 S. Hildebert, quatrième abbé de Fontenelle. Ce fut entre ses mains que S. Wulfran, à son retour de ses missions de la Frise, renouvela ses vœux. Il mourut en 700, regretté de tous ses religieux, et surtout des pauvres, dont il avait été le père. Il est honoré le 18 février. On garde ses reliques à Saint-Vandrille. S. Trasair, seizième abbé de Fontenelle, sortait d'une illustre famille de Bénévent, en Italie. Il quitta le gouvernement du monastère en 816, et mourut simple religieux. On l'honore le 19 de février. En 1636, on tira ses reliques de dessous l'autel pour les mettre dans une châsse. S. Gradulpe, vingt-huitième abbé de Fontenelle. Son élection se fit en 1031, lorsqu'il était occupé à fonder le monastère de la Sainte-Trinité sur le mont Sainte-Catherine, près de Rouen. Mauger, archevêque de cette ville, le demanda pour coadjuteur, mais le saint mourut peu de temps après. Il est honoré le 6 de mars. Ses reliques furent dispersées par les Calvinistes en 1561. On croit cependant en avoir encore une partie. S. Hitbert ou Hildébert, dix-septième abbé de Fontenelle, honoré le 14 de mars, ne vécut que neuf mois après son élection, qui se fit en 816. On ne connaît ni sa patrie, ni aucune circonstance de sa vie. S. Bénigne, onzième abbé de Fontenelle. Chilpéric étant monté sur le trône, il s'éleva de grands différends entre Ragenfrid et Charles - Martel. Bénigne suivit le parti du dernier; ce qui le fit exiler à Saint-Germer en Fley, près de Beauvais. Il fut élu abbé de ce monastère. Mais Charles-Martel l'ayant rappelé à Fontenelle, il y mourut en 723, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Ses reliques sont dans une châsse du grand autel. Il est honoré le 11 de mars. S. Gennade fut élevé à la cour de Clotaire, et se lia d'une amitié fort étroite avec S. Ansbert, alors chancelier de France. Il se fit moine sous S. Vandrille, et assista à un concile provincial, où S. Ansbert de Rouen statua que tous les abbés de Fontenelle seraient tirés du monastère, et qu'ils ne dérogeraient en rien à la règle de S. Benoît. Il suivit S. Ansbert dans son exil, et fut élu abbé de Saint-Germer. Ayant abdiqué, il retourna à Fontenelle, où il mourut, et fut enterré aux pieds de S. Vandrille. Il est honoré le 6 d'avril. Ses reliques se gardent à Saint-Vandrille. L'abbaye de Saint-Germer en obtint une portion en 1681. S. Vandon, douzième abbé de Fontenelle, fut exilé à Trdyes par Charles-Martel, et rappelé par Pépin. Il mourut en 756, et fut enterré dans la chapelle de S. Nicolas de l'église de Saint-Pierre. Il est honoré le 17 d'avril. » Digitized by Google

2#0 5. VAN DRILLE, ABBE. [22 juillet. J. S. Hardui se fit religieux à Fontenelle en 749. Il se retira ensuite, avec la permission de son abbé, dans une grotte voisine du monastère, où il vécut saintement jusqu'en 811. Il employait une partie de son temps à transcrire des livres. On l'enterra dans l'église de Saint-Paul. Il est honoré le 20 d'avril. S. Einard, dix-huitième abbé de Fontenelle, fut élevé à la cour de Charlemagne. Louis le Débonnaire lui donna l'intendance d'Aix-la-Chapelle. Mais Ernard, craignant de perdre l'esprit intérieur, retourna bientôt dans son monastère, dont il quitta le gouvernement pour vivre en simple religieux. Il mourut en 829. On l'honore le 18 de mai. S. Bagne, Anglais de naissance, se fit religieux à Fontenelle, où il mourut en 720. Il fut enterré dans l'église de Saint-Paul. On l'honore le 5 de juin. S. Gerrolde ou Giroal, quinzième abbé de Fontenelle, était issu d'une famille illustre. Charlemagne l'employa dans diverses négociations avant sa retraite. Lorsqu'il eut embrassé la vie monastique, la reine Bertrude le choisit pour directeur, et le fit son premier aumônier. Il fut nommé à l'évêché d'Evreux. Il revint à Fontenelle en 787, et fut élu abbé. Il était fort habile; et pour contribuer à l'instruction des frères, il institua une école pour eux. Un grand amour pour la solitude le porta à se retirer à Pierre-Pont, en basse Normandie, où il mourut en 806, et où il est honoré. On célèbre sa fête le 14 de juin. S. Agathon, moine de Fontenelle, était disciple et proche parent de S. Vandrille, qui, le voyant expirer, rendit publiquement hommage à sa sainteté. Il est honoré le 8 de juillet. S. Ansigise, dix-neuvième abbé de Fontenelle, était issu du sang royal. Lorsqu'il eut pris l'habit monastique, Charlemagne le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, et lui conféra, en titre de bénéfice, l'abbaye de Saint-Germer en Fley, qu'il réédifia. Il avait eu auparavant les abbayes de Saint-Sixte, près de Reims, et de Saint-Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner celle de Saint-Germer. Louis le Débonnaire lui conféra celles de Luxeu et de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades. On lui doit une compilation des capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, laquelle a été imprimée par les soins de MM. Pithou, en 1588, 1603 et 1620. M. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677. S. Ansigise fut enterré dans le chapitre de son abbaye. Il est honoré le 20 de juillet. S. Gaon, religieux de Fontenelle. Il était neveu de S. Vandrille, qui l'envoya chercher des reliques à Rome pour les églises qu'il faisait bâtir. A son retour d'Italie, il se retira dans un lieu nommé

Digitized by Google

8. VANDRILLB, ABBÉ. [22 juillet.] 2t8l Ange, où il fonda un monastère dont il fut abbé, et dans lequel il mourut. On croit que cetait dans le diocèse de Troyes, où l'on invoque ce saint contre la peste. Il est honoré le 24 de juillet S. Gilbert, trentième abbé de Fontenelle. Il était originaire d'Allemagne, et sorti d'une maison illustre. Il quitta son pays avec Maurille, moine de Fécam, puis archevêque de Rouen. Ils menèrent d'abord tous deux la vie érémi tique. Gilbert fut élu abbé en 1063. Guillaume le Conquérant, qui avait pour lui une estime singulière, procura son élection. Il assista à un concile provincial tenu à Lillebonne en 1080, et y défendit les droits de son abbaye, attaqués par l'archevêque de Rouen. Il forma des disciples dignes de gouverner plusieurs monastères. On l'enterra dans l'ancien chapitre , et ses reliques sont encore dans le nouveau. Il est honoré le 4 de septembre. S. Erembert, vingt-deuxième abbé de Fontenelle, est honoré le 11 de septembre. Par un gouvernement plein de sagesse et de fermeté, il sauva son monastère des troubles qui agitaient la Normandie. Il mourut en 849. S. Austrufle, treizième abbé de Fontenelle, sortait d'une famille noble du territoire de Courtrai. Il fut consacré à Dieu dans Fontenelle, par son père, dès sa plus tendre enfance. Il en devint sous-prieur, puis abbé. Il alla visiter à Rome les tombeaux des apôtres. Il mourut en revenant d'Italie en 53, dans le monastère de Saint-Maurice, près d'Agaune. Il est honoré le 16 de septembre. S. Syndard, moine de Fontenelle, honoré le 18 du même mois. Il fut envoyé par S. Vandrille à Bordeaux, pour demander à l'évêque de cette ville quelques reliques de S. Saturnin, évêque de Toulouse et martyr. Il en apporta aussi de S. Amant de Rodez. A son retour, S. Ouen les plaça dans les églises bâties en l'honneur de ces saints. S. Syndard mourut en 662, dans le monastère de Saint-Amant de Gothville, où il demeurait, et qui dépendait de l'abbaye de Fontenelle. Il ne reste plus de ce monastère qu'une chapelle, où l'on croit que les reliques du saint sont encore. S. KiiiNciiARD, honoré le 24 de septembre, était né dans le pays de Caux. Ayant pris l'habit à Fontenelle, il en fut fait prieur. Malgré la mauvaise conduite de l'abbé Teusinde, il sut maintenir la régularité dans le monastère. Il prit un grand soin des biens de la communauté, qui étaient alors en mauvais état. Il fit bâtir l'église paroissiale, n'y en ayant point eu d'autre jusque là, que celle des religieux. Il mourut en 739. S. Foulques, vingt-unième abbé de Fontenelle. Il gouvernait ton monastère en paix, tandis que ceux de Jumièges, de Saintr Digitized by Google

a8a s. Joseph de Palestine. [21 juillet.] Ou en et de Saint-Pierre-en-l'Île furent brûlés par les Danois. Il détourna par ses prières les maux que faisait craindre un renégat qui s'était mis à la tête des barbares. Il est honoré le 10 d'octobre. S. Genest, prieur de Fontenelle, puis archevêque de Lyon, avait un si grand amour pour les pauvres, que Clovis le donna à Ste Bathilde pour trésorier de ses aumônes. Il mourut en 679, dans le monastère de Chelles, où il est honoré le 3 de novembre. Il engagea le roi Clotaire et la reine Bathilde à réparer plusieurs monastères, entre autres ceux de Gorbie et de Fontenelle. S. Gontard, né à Sotteville, près de Rouen, fut moine, puis sous-prieur de Fontenelle. On l'élut abbé de Jumièges, du consentement du roi Guillaume. Les évêques de la province le députèrent au concile tenu à Clermont en 1095, par le pape Urbain II. Il était à Gaen, lorsque le roi Guillaume y mourut, et il l'assista dans ses derniers momens. On l'honore le 26 de novembre, S. Girard, religieux de Lagni, étant en Normandie, le duc Richard II l'obligea de se charger du gouvernement de Fontenelle. Il fut tué en 1031 par un de ses moines dont les mœurs étaient corrompues et l'esprit aliéné. En 1672, quand on rebâtit le chapitre où son corps est resté, on le trouva avec cette inscription: Hic requiescit abbas Gerardus, 11 kalendas decembris ab injusto injuste interfectus. Il est honoré le 28 de novembre. S. Désiré était fils de S. Vaneng, fondateur de Fécam et bienfaiteur de Fontenelle. Il fut enterré dans ce dernier monastère, où il est honoré le 18 de décembre. Plusieurs pensent que ses reliques furent portées à Gand durant les incursions des Danois, et qu'elles y sont encore. / S. JOSEPH DE PALESTINE, DIT COMMUNÉMENT LE COMTE JOSEPH. Après la destruction de Jérusalem, les Juifs établirent deux académies, l'une à Babylone, et l'autre à Tibériade. Ces écoles furent long-temps florissantes, et subsistèrent avec éclat jusqu'à l'invasion du pays par les Sarrasins. Celle de Tibériade produisit les Massorètes, ou docteurs massorétiques, si fameux pour avoir introduit les points-voyelles dans la langue hébraïque, et pour *

Cette ville, située sur le lac de Génésareth, avait été rebâtie par Hérode, et nommée Tibériade, en l'honneur de l'ennemi de Tibère. Digitized by Google

S. JOSEPH DE Palestine, [22 juillet.] 283 le soin qu'ils prirent de conserver le texte de la Bible sans aucune altération. Quoique les Juifs n'eussent plus alors de juridiction, ni de forme réglée de gouvernement, ils ne laissaient pas de choisir, parmi leurs principaux docteurs, quelqu'un auquel ils donnaient le titre de patriarche ou de prince de la captivité. Le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom, fut Hillel. Son nom a toujours été en grande vénération parmi ses compatriotes, qui le regardent comme leur oracle, et comme l'ornement et le principal fondateur de l'école de Tibériade. Hillel, quelques jours avant sa mort, envoya chercher un évêque chrétien du voisinage, qu'il faisait passer pour médecin. Celui-ci étant venu, ordonna de préparer un bain dans la chambre du malade, comme pour lui administrer un remède nécessaire à la situation où il se trouvait : mais c'était dans la réalité pour lui donner le baptême. Hillel mourut après avoir reçu les divins mystères. Joseph, dont nous écrivons la Vie, et qui était du nombre de ceux que les Juifs appelaient apôtres, fut témoin de cette administration du baptême qui s'était faite en secret. Comme il avait toujours été le confident d'Hillel, il prit soin de Judas son fils, qui succéda à son père dans la dignité de patriarche des Juifs. Ayant trouvé le livre des Evangiles dans le trésor d'Hillel, il le lut avec un grand plaisir. Cependant le jeune patriarche oublia les exemples que son père lui avait laissés. Il tomba dans toutes sortes de désordres. Il en vint jusqu'à employer la magie pour séduire une femme chrétienne; mais l'effet de ses charmes fut arrêté par la vertu du signe de la croix. Joseph fut extrêmement surpris en apprenant ce prodige. Il eut depuis un songe dans lequel il lui sembla voir Jésus-Christ qui lui adressait ces paroles: « Je suis ce Jésus que vos pères ont » crucifié, croyez en moi. » Il se sentit plus que jamais pénétré d'estime pour le christianisme. Etant allé dans la Cilicie pour ramasser les dîmes que l'on payait au patriarche, il emprunta des Chrétiens le livre des Evangiles. Les Juifs, déjà mécontents de sa conduite, le surprirent lorsqu'il lisait ce livre. Ils se jetèrent sur lui, le traînèrent à la synagogue, et le battirent cruellement. Ils se préparaient à lui faire souffrir un traitement encore plus indigne, mais l'évêque des Chrétiens le retira d'entre leurs mains* Joseph, qui venait de souffrir pour Jésus-Christ, ne tarda pas à augmenter le nombre de ses disciples. Il crut en lui, et reçut bientôt après le baptême. Constantin le Grand, qui en 323 s'était rendu maître de l'Orient, lui donna le titre et le

rang de comte, avec plein pouvoir de bâtir des églises dans la Palestine,
partout Digitized by Google

284 s« MÉNÉLÉ, ABBÉ. [22 juillet.] où il le jugerait convenable. Joseph commença par en construire une à Tibériade. Les Juifs employèrent mille artifices pour l'en empêcher ; ils eurent recours à la magie, afin d'arrêter l'activité du feu dans ses fours à chaux. Mais s'étant fait apporter un vase rempli d'eau, il forma dessus le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus; puis jetant cette eau sur les fours, le feu prit aussitôt, et brûla avec beaucoup de force. Les Ariens, ainsi que les Juifs, éprouvèrent le zèle de Joseph : aussi se réunirent-ils les uns et les autres pour le persécuter. Mais la dignité de comte dont il était revêtu le rendit supérieur à leurs attaques, et le fit triompher de tous leurs efforts. Lorsque l'empereur Constance persécuta les évêques attachés à la foi de Nicée, Joseph quitta Tibériade, et se retira à Scythopolis, ville Toisine. Ce fut chez lui que logea S. Eusèbe de Verceil, que les Ariens bannirent en 355. Il n'y avait dans toute la ville de maison catholique que la sienne. Il reçut encore chez lui d'autres grands serviteurs de Dieu, nommément S. Epiphane, qui apprit de son hôte même les diverses particularités qui sont ici rapportées. Il était alors dans la soixante-dixième année de son âge. On met sa mort vers l'an 356. Son nom se lit dans les Martyrologes des Grecs et des Latins. Voyez S. Epiphane, *Hœres.* 3o, c. 4; Tillemont, t. y; Fleury, /. II, R. 35; les Bollandistes, *. 5 juliï, p. a38; et D. Gervaise, *Vie de S. Epiphane*, c. 18, 19, 20. S. MÉNÉLÉ, ABBÉ DE MONTAUBAN EN AUVERGNE. S. Ménéle' naquit en Anjou, d'une famille illustre et alliée à la maison royale de France. Son amour extraordinaire pour la vertu fit craindre à ses parens qu'il ne quittât le monde. Ils résolurent donc de l'y retenir en le mariant de bonne heure. On lui proposa la fille d'un seigneur nommé Baronte, qui désirait fort l'avoir pour gendre, et on l'obligea de recevoir un anneau que ce seigneur lui avait envoyé comme une marque qu'il consentait au mariage de sa fille avec lui. Mais le saint, qui voulait passer sa vie dans la continence, s'enfuit secrètement de la maison de son père. Savinien et Constance, animés du même esprit, se joignirent à lui. Etant arrivés tous trois en Auvergne, ils rencontrèrent le « En latin Meneleus, et Menelaus. Le peuple l'appelle en quelques endroit » S. Maiwis et S. 3fanevieu. Digitized by Google

LE B. OLDEG AIRE, ARCHEVEQUE. [22 juillet.] 285

bienheureux Chaffre ou Théofrède, alors procureur du monastère de Carméry a. Ménéle l'ayant abordé, le pria de lui indiquer quelque maison , où il pût se faire instruire dans la piété. Chaffre lui persuada de le suivre; il le présenta à S. Eudes, son abbé, qui lui donna l'habit, ainsi qu'à Constance et à Savinien, ses compagnons. Au bout de sept ans , Ménéle quitta Carméry, avec Constance et Savinien, et vint se fixer au monastère de Menât, à sept lieues de Clermont. Il le fit rebâtir, et mérita d'en être regardé comme le second fondateur. Il le gouverna durant plusieurs années avec une grande réputation de sainteté, et y mourut en 720. Sa mémoire est en singulière vénération dans l'Auvergne et l'Anjou. On lit son nom dans le Martyrologe d'Usuard sous le 22 de juillet. oyez Mabillon, sec. 3 Ben. part. 15 Labbe, Bibl. nov. t. 2, p. 591; Branche, Fies des saints d'Auvergne; et Baillet, sous le 22 de juillet. * > LE B. OLDEG AIRE, ÉVÊQUE DE BARCELONE ET ARCHEVEQUE DE TARRAGONE. LAN 1137. Ce saint prélat était originaire de Catalogne, et fut quelque temps chanoine dans l'église de Saint- Ad rien, et abbé de SaintRufe d'Avignon, monastère de chanoines réguliers. Il fut élu évêque de Barcelone vers l'an 1116. Cette nomination le plongea dans le deuil; il prit la fuite, et fut enfin découvert et obligé d'accepter. Le zèle qu'il fit paraître engagea Raimond, comte de Barcelone, à lui donner l'archevêché deTarragone, ville qui avait été reprise sur les Sarrasins. Il assista au concile de Reims qui fut tenu à la mi-octobre 1119, et dans lequel le pape Calixte II excommunia l'empereur Henri V. Oldegair prononça dans cette assemblée un fort beau discours sur la dignité royale et sacerdotale, et fut écouté avec une grande attention : la sainteté de ce prélat donna une nouvelle force à son éloquence. Oldegair illustra son administration par sa sagesse et le zèle qu'il mit à rebâtir la ville de Tarragone et son église cathédrale, dédiée à « Ainsi appelé de Carraient, duc du pays, qui l'avait fondé. 11 prit dans la suite le nom de Saint-Théofrède ou Saiut-Chaffre. 11 était dans l'Auvergne, à quatre lieues du Puy en Velay. Digitized by Google

IS6 MARTYROLOGE. [21 juillet.] S,e Thècle. Il mourut saintement le 6 mars de l'an 1 1 3r. On lui a toujours donné le titre de bienheureux* Voyez l'Hist. de l'Egl. gall. t. n, p. 169 et 36a et suiv.

MARTYROLOGE. A Marseille, fête de Ste Marie-Magdeleine, de laquelle Notre-Seigneur chassa sept démons, et qui mérita de voir la première ce Sauveur ressuscité d'entre les morts. A Philippes, S1- Syntiche, dont parle l'apôtre S. Paul. A Ancyre en Galatie, fête de S. Platon, martyr, qui, ayant été fouetté sous le lieutenant Agrippin, puis déchiré avec des ongles de fer et tourmenté par d'autres supplices affreux, ayant eu enfin la tête coupée rendit au Seigneur son âme, que rien n'avait pu vaincre. Le second concile de Nicée atteste les miracles qu'il a faits pour soulager Jes captifs. En file de Chypre, S. Théophile, préteur, qui, ayant été pris par les Arabes, et n'ayant pu être engagé, ni par présent ni par menaces à renoncer à Jésus-Christ, mourut enfin par l'épée. A Antioche, S. Cyrille, évêque, célèbre par son savoir et sa sainteté. Dans l'Auvergne, S. Ménéle, abbé. Au monastère de Bandiberg, S. Vandrille, abbé, illustre par ses miracles. A Scythopolis en Palestine, S. Joseph, comte. Saints de France, A Besançon, S. Donat, évêque, qui composa une règle pour des religieux. Autres. En Afrique, le natalice des saints martyrs Maxulitains. On a deux sermons de S. Augustin sur leur fête. En Orient, décès de Su Athanasie, épouse de S. Andronique.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUILLET. S. APOLLINAIRE *
 ÉVÊQUE DE RAVENNE. Voyez Pinius, *Act. Sanct. jul.* /. 5, p. 329, et Farlat, *Illyrici sacri*, t. 1, p. 269. S. Apollinaire fut le premier évêque de Ravenne. Il est dit dans le véritable Martyrologe de Bède, qu'il siégea vingt ans, et qu'il versa son sang pour le nom de Jésus-Christ, sous l'empereur Vespasien. Selon l'auteur de ses Actes, il fut disciple de S. Pierre qui l'établit évêque de Ravenne. On peut suivre en ce point les Actes du saint, quoique d'ailleurs ils méritent peu de foi. La circonstance dont il s'agit s'accorde avec l'histoire du temps, et se trouve de plus appuyée sur d'autres autorités. S. Pierre Chrysologue, l'un des plus célèbres évêques de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de S. Apollinaire dans lequel il lui donne souvent le titre de martyr. Mais il ajoute que, quoiqu'il eût à différentes reprises versé une partie de son sang pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva longtemps à son Eglise, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Ainsi il paraît qu'il n'a été appelé martyr qu'à cause des tourmens qu'il souffrit pour la défense du christianisme, et auxquels il survécut du moins quelque temps. Son corps se gardait autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre milles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville. En 549> on transporta ses reliques dans une voûte de la même église*. S. Fortunat exhortait Ses amis à faire des pèlerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. S. Grégoire le Grand voulait que l'on fit jurer devant le même tombeau, pour découvrir la vérité que cachaient des disputes contentieuses. Le pape Honorius fonda une église à Rome en l'honneur de S. Apollinaire, vers l'an 630. Le nom de ce saint se lit dans tous les Martyrologes ; et la vénération qu'on a toujours eue pour sa mémoire prouve qu'il était doué de l'esprit apostolique, et qu'il possédait dans le plus haut degré les vertus des premiers disciples du Sauveur. La vertu des saints était véritable, parce qu'elle était fondée sur l'humilité, et supérieure à toutes les épreuves. Au contraire, ' Scrm. 128. a C'est ce que l'on apprend d'une inscription qui existe encore, rayez Mabil. Uer. Italie. p.k\.

288 S. APOLLINAIRE, EVKQrE. [13 Juillet.] celle des philosophes païens n'avait qu'une apparence de réalité. « Quelle ressemblance, disait Tertullien, peut-il y avoir entre un » philosophe et un Chrétien ; entre un disciple de la Grèce et un » disciple du ciel ; entre un homme avide d'une frivole réputation, » et un homme qui ne cherche que son salut⁰; entre celui qui n'est « vertueux que de paroles, et celui qui l'est d'action? Un philosophe, selon S. Jérôme, est un animal passionné pour la gloire, • un vil esclave des applaudissemens du vulgaire *. » Lactance s'exprime ainsi en parlant de Cicéron, qui ayant connu la vanité du culte des idoles, n'osa dire la vérité au peuple, de crainte d'attaquer les religions établies. « Que faire d'un homme, • qui, connaissant qu'il est dans l'erreur, va heurter volontaire* > ment contre un rocher, pour que le peuple imite son exemple ?... » qui ne fait point usage de sa sagesse pour la conduite de sa vie; « qui se prend lui-même au piège pour y entraîner les autres, » quoiqu'il eût dû employer ses lumières à les retirer de l'erreur? »⁰ Cicéron, si vous avez quelque courage, essayez de dissiper » l'ignorance dans laquelle le peuple est plongé. C'est une entre» prise digne de votre éloquence. Vous n'avez pas à craindre que « votre art vous abandonne ici, vous qu'il a fait triompher dans » la défense de tant de mauvaises causes. Mais vous craignez d'être « emprisonné comme Socrate, et c'est ce qui vous empêche de « vous déclarer le défenseur de la vérité. Quoi donc! n'êtes-vous » pas un sage? et à ce titre, ne devez-vous pas mépriser la mort? » Ne vous serait-il pas infiniment plus glorieux de mourir victime « de votre zèle pour la vérité, que victime du ressentiment d'An» toine que vous aviez si maltraité dans vos discours? Oui, certes, » la composition de vos Philippiques vous a procuré moins de « gloire que vous n'en eussiez retiré des peines que vous vous v seriez données pour détromper vos semblables, et les amènera » la connaissance de la vérité « Les philosophes païens n'aimaient point assez la vérité pour en prendre la défense aux dépens de leur vie. Platon dissimula ce qu'il pensait de la Divinité pour ne pas boire de la ciguë comme Socrate. Il n'y a que la religion chrétienne qui détermine à se déclarer hautement pour la vérité, parce que ceux qui la professent sont au-dessus de toutes les considérations humaines, et que l'attente des biens futurs leur fait faire les sacrifices les plus pénibles à la nature. « Famœ neotiator, et vitœ. Tertul. Apol. c. 46. Eç ad Julun * animal, €t POP*""™™rœ vile mancipium. S. Hieron. 1 Lactance, /. de On g. erroris, § 3. Digitized by Google

LE B. ROSTAING DE CAPRES. [23 juillet.] S. LIBOIRE, QUATRIÈME ÉVÊQUE DU MANS. S. Liboire sortait d'une famille illustre établie dans les Gaules. Il mérita par l'innocence de ses mœurs et la sainteté de sa vie d'entrer dans le clergé de l'église du Mans, et d'être élevé au sacerdoce. Il aimait singulièrement la retraite et la prière. Lorsqu'il s'entretenait avec les gens du monde, c'était toujours sur des sujets de piété. Il choisissait même ses amis parmi les personnes qui composaient le clergé; il ne se liait qu'avec ceux dont les discours et les actions pouvaient lui inspirer une nouvelle ferveur. Son unique désir était d'atteindre à la perfection de son état. Ses vertus et son savoir fixèrent sur lui tous les yeux; aussi tous les suffrages se réunirent-ils en sa faveur, lorsqu'il fallut, en 348, donner un pasteur à l'église du Mans. Il se montra infatigable dans l'exercice de ses fonctions. Il joignit à la prière de longues veilles et des jeûnes rigoureux. Son amour pour les pauvres le rendait saintement prodigue dans la distribution de ses aumônes. Il fonda plusieurs églises et les pourvut abondamment de tout ce qui était nécessaire à la célébration du service divin. Il mourut vers l'an 397, dans la quarante-neuvième année de son épiscopat. Ses reliques furent transportées à Paderborn en 836. Il est patron de cette ville. Voyez Tillenont, t. 10, p. 30j; et Fleury, /. 28, n. 61, p. 495.

LE B. ROSTALVG DE CAPRES, ARCHEVÊQUE D'ARLES.

TREIZIÈME SIÈCLE. 1 Ce saint prélat, l'un des plus grands hommes de son siècle, était chanoine de l'église métropolitaine d'Arles, lorsque ses éminentes qualités le firent élever sur le siège de cette ville importante le 3 juillet 1287. Il ne se contenta pas de retracer par sa conduite toutes les vertus épiscopales, mais il signala son zèle par la célébration d'un concile provincial, tenu sur la fin de l'année 1288 à Lille au comté de Venaissin, au diocèse de Cavaillon. Les évêques de Cavaillon, de Vaison, d'Orange et de Carpentras, ainsi que les députés de ceux de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Marseille et d'Avignon, y assistèrent. Rostaing y ordonna à ses suffragans v. "i IO/ 289 • Digitized by Google

390 MARTYROLOGE. [23 juillet.] gans d'avoir en entier la collection des canons de plusieurs conciles précédens tenus à Arles. Dix-huit réglemens furent renouvelés au concile de Lille, qui déposent du zèle du saint archevêque pour le bien de l'Eglise. Ce prélat fut constamment le fléau du vice et mérita par ses insignes vertus d'être mis au nombre des bienheureux. Son éminente piété avait passé en proverbe, et il suffisait de le voir prier pour se sentir enflammé d'amour pour Dieu. Son nom se lit dans plusieurs Martyrologes. Voyez Gallia Christ, t. i , p. 60; Concil. Hard. t.y,p.i 143. MARTYROLOGE. Fête de S. Apollinaire, évêque, qui, ayant été ordonné à Rome par l'apôtre S. Pierre, et envoyé à Ravenne, souffrit pour la foi de Jésus Christ beaucoup de tourmens divers. Dans la suite, prêchant l'Evangile en Emilie, il convertit plusieurs idolâtres. Enfin, étant retourné à Ravenne, il consumma son glorieux martyre sous l'empereur Vespasien. A Rome, S. Rosyphe, martyr. Au même lieu, le supplice de S^e Primitive, vierge, S. Apollone et S. Eugène, martyrs. Le même jour, S. Trophime et S. Théophile, martyrs, qui obtinrent leur récompense du temps de l'empereur Diocétien, après avoir été lapidés, jetés dans le feu, et enfin percés par le glaive. En Bulgarie, plusieurs martyrs que Nicanor, cet empereur impie, ravageant les églises de Dieu, fit périr de différentes manières, les uns par Pée, les autres par la corde, d'autres en les perçant de flèches, ou par une longue prison ou par la faim. ' An Mans en France, S. Liboire, évêque et confesseur. A Rome. Stc Romule, Ste Redempte et Ste Héronline, vierges, dont • parle S. Grégoire, pape, dans ses œuvres. Saints de France. Au diocèse de Séz, S. Ravenne. martyrisé avec S. Rasyph son frère. Leurs corps sont honorés a Bayeux. A Cimiez, aux frontières de Provence et de Monaco, S. Valérien, évêque, qui a fait plusieurs homélies. A Arles, le bienheureux Rostaing, deuxième de ce nom, archevêque de cette ville, illustre par son humilité et par sa charité envers les pauvres. Autres. En Egypte, S. Versanophe, martyrisé avec deux autres. A Rome, décès de SIB Brigidc de Suède, veuve, auteur du livre des Révélation. Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUILLET. S. LOUP, ÉVÊQUE DE TROYES. Tiré de son ancienne Fie, qui est exacte, et qui se trouve dans Surius. Le P. Bosch l'a redonnée avec des notes, Act. Sanct. jul. t. 7 , p. 19. Voyez Ceiltier, t. 15, p. 40; Tillemont, t. 16, p. 127; Rnet, Hist. litt. de la Fr. t. 2, p. 486 ; Calmet, Histoire de Lorraine, t. 1 , l. 6, n. 44, p. 274 ; Camusat, Cat. Episc. Trecens. p. 153 ; et Antiq. Tricas. 1610, in-8°. l'an 4;8. S. Loop sortait d'une famille illustre établie à Toul. Ayant fait d'excellentes études, il parut au barreau, et y plaida avec beaucoup de réputation. Il épousa Piméniole, sœur de S. Hilaire d'Arles, qu'il trouva aussi disposée que lui à servir Dieu avec ferveur. Lorsqu'ils eurent passé six ans ensemble, ils résolurent de mener un genre de vie plus parfait. Ils se séparèrent d'un mutuel consentement, et s'engagèrent l'un et l'autre par vœu à garder toujours la continence. Loup se retira dans la célèbre abbaye de Lerins, gouvernée alors par S. Honorât. Il y vécut un an dans la plus parfaite régularité, ajoutant encore diverses austérités à celles qui se pratiquaient parmi les frères. Il avait vendu, lors de sa retraite, une grande partie de ses biens, qu'il avait distribuée aux pauvres. Lorsque S. Honorât eut été placé sur le siège d'Arles, il fit un voyage à Mâcon en Bourgogne, pour se défaire de sa terre qu'il possédait dans le pays, afin de n'avoir plus rien en propre et de pratiquer la plus exacte pauvreté. Ayant employé en bonnes œuvres les fonds provenant de la vente, il se disposait à retourner à Lerins. Mais les députés de l'église de Troyes le demandèrent pour évêque. Cette église le donnait pour successeur à S. Ours, mort en 426. Notre saint fit d'inutiles efforts pour s'opposer à son élection ; il fut sacré par les évêques de la province de Sens. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à son premier genre de vie. Ce fut toujours la même humilité, la même mortification et le même amour pour la pauvreté. Cet amour de la pauvreté paraissait surtout dans son habillement. Il couchait sur des planches et veillait dans l'exercice de la prière, de deux nuits l'une. Souvent il passait trois jours sans prendre aucune nourriture, et après un jeûne si rigoureux, il ne mangeait qu'un peu de pain d'orge. Il vécut de la sorte plus de vingt ans, toujours occupé de ses fonctions qu'il remplissait avec un zèle apostolique. '9Digitized by Google

1Q2 S. LOUP, EVEQUE. [24 juillet.] Vers la fin du quatrième siècle, Pelage et Célestius dogmatisèrent en Orient, dans l'Afrique et dans l'Italie. Ils niaient le péché originel, et la nécessité de la grâce de Jésus-Christ. Agricola, disciple de ces hérésiarques, avait répandu leurs erreurs dans la GrandeBretagne. Les Catholiques de cette île eurent recours aux évêques des Gaules, et les prièrent de leur envoyer des ministres évangéliques qui pussent arrêter le cours du mal. Les prélats auxquels ils s'étaient adressés s'assemblèrent en 429 pour délibérer sur les moyens de secourir les Bretons. On élut dans l'assemblée, qui paraît s'être tenue dans la ville d'Arles, S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, pour aller combattre l'hérésie. Ces deux saints, brûlans de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, acceptèrent la commission dont on les chargeait, avec d'autant plus de plaisir qu'elle était plus pénible et plus laborieuse. Ayant passé dans la GrandeBretagne, ils y attaquèrent l'erreur, et vinrent à bout de l'en bannir par leurs prières, leurs prédications et leurs miracles. Le saint évêque de Troyes, de retour dans son diocèse, travailla avec un nouveau zèle à la réformation des mœurs de son troupeau. 1 1 montra dans cette entreprise autant de sagesse que de piété. Aussi S. Sidoine-Apollinaire lui a-t-il donné les plus beaux éloges. 11 l'appelle « le Père des Pères, l'évêque des évêques, le chef des pré» latsdes Gaules, la règle des mœurs, la colonne de la vérité, l'ami » de Dieu, le médiateur des hommes auprès du ciel !. » Le saint évêque courait après toutes les brebis égarées, et ses travaux furent souvent couronnés d'un succès qui semblait tenir du prodige. Nous en citerons un exemple. Un nommé Gaïlus, de son diocèse, avait quitté sa femme et s'était retiré à Clermont. S. Loup, vivement affligé de sa faute, résolut de mettre tout en œuvre pour le faire rentrer dans son devoir. Il écrivit à ce sujet à S. Sidoine, pour lors évêque de Clermont. Sa lettre était pleine de force, mais une douceur insinuante tempérait le ton de fermeté qui y régnait. Gallus l'ayant lue fut saisi d'une crainte salutaire qui le persuada de prendre des senlimens plus chrétiens, et qui le fit sur-le-champ retourner avec sa femme. Sur quoi S. Sidoine s'écrie avec admiration : « Qu'y a-t-il de plus merveilleux >• qu'une réprimande qui convertit un pécheur en lui faisant aimer >» celui par lequel il a été repris! » Cette lettre de S. Loup et plusieurs autres qu'il avait adressées à différentes personnes ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais nous avons celle qu'il écrivit en 47 1 à S. Sidoine2, pour le féliciter sur sa promotion à lepiscomat, dont il lui montre

en même temps les travaux, les difficultés* L 0, ep. 1 . » Jp, d'Jckerx, Spicil. t.
5, p 579. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

S. LOUP, EVEQUE. [24 juillet.] 2^u3^e tés et les dangers. 11
l'exhorte fortement à remplir ses devoirs, et surtout à la pratique de l'humilité. Dans le même temps, l'empire d Occident fut affligé de diverses calamités par les incursions des Barbares. Attila, roi des Huns, fondit sur les Gaules avec une armée innombrable. Il s'appelait lui-même le fléau de Dieu, se croyant destiné à punir les péchés des peuples. Déjà Reims, Cambrai, Besançon,. Auxerre et Langres' avaient ressenti les effets de sa fureur. Ses coups allaient tomber sur Troyes : les habitants de cette ville étaient dans la plus grande consternation. S. Loup intercéda pour son peuple auprès de Dieu, auquel il adressa durant plusieurs jours des prières ferventes, accompagnées de larmes, de jeûnes et de plusieurs autres bonnes œuvres. Enfin, mettant sa confiance dans la protection du ciel, il prit ses habits pontificaux, et alla trouver Attila, qui était à la tête de son armée. Le prince barbare, quoique infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque, suivi de son clergé en procession, et précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adressa la parole, en lui demandant qui il était. « Je suis, dit Attila, le fléau de Dieu. — Nous respectons, reprit le » saint, ce qui nous vient de la, part de Dieu; mais si vous êtes le » fléau avec lequel le ciel nous châtie, souvenez-vous de ne faire » que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous » meut et vous gouverne. • Attila, frappé de ce discours, promit «l'épargner Troyes. Ainsi les prières de S. Loup protégèrent une ville dépourvue de tout secours contre une armée de quatre cent mille hommes qui, ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, avait passé le Rhin et porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la France. Attila, ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans la plaine de Méry-sur-Seine, à cinq lieues de cette ville 11 y fut attaqué et défait par les Romains, que commandait le brave Aëtius. Durant sa retraite il envoya chercher S. Loup, et le pria de raccompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu serait une sauve-garde assurée pour lui et pour son armée. Lorsqu'il le renvoya, il se recommanda instamment à ses prières. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'Empire : on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des Barbares, et il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans. Mais il triompha, par sa patience et sa charité, de l'envie et de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son

diocèse, ou î) mourut en 478 après l'avoir gouverné cinquante-deux ans.
On le voit / voyez noire t. 3, Avril 2, Vie de S. Léon. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

2p4 S" CHRISTINE, VIERGE. [tt juillet.] gardait son corps à Troyes, dans l'église qui porte son nom. Il y avait anciennement en Angleterre plusieurs églises dédiées sous son invocation". S. Loup forma plusieurs saints évêques qui furent ses disciples, comme Polychrone de Verdun, Sévère de Trêves, Alpin de Châlons-sur-Marne, et Camélien de Troyes. On l'honore le 28 de juillet dans les diocèses de Paris, de Soissons, de Toul, de Toulouse et de Metz. Ce fut par la prière que les saints opérèrent de si grands prodiges. Moïse prie, et plusieurs milliers d'hommes ont la vie conservée; il fait au ciel une espèce de violence, et le bras du Seigneur est désarmé¹. Elie prie, et le feu et la pluie descendent du ciel. Manassès prie dans la prison, il trouve miséricorde, et est rétabli sur son trône. Ezéchias prie, la santé lui est rendue, et sa vie prolongée de plusieurs années. Les Ninivites prient, et ils obtiennent miséricorde. Esther et Judith prient, et elles sauvent le peuple de Dieu. Daniel prie, et les lions respectent sa vie. Enfin, la prière brise les chaînes de S. Pierre, et délivre Ste Thècle de la violence du feu. C'est encore par la prière que plusieurs serviteurs de Dieu ont souvent commandé à la nature, défait des armées, chassé les démons, guéri les malades, ressuscité les morts, écarté les fléaux du monde qui, selon la remarque d'un ancien Père, ne subsiste que par les prières des saints

* » ~- — ~ ^ Ste CHRISTINE, VIERGE ET MARTYRE. S. Christine souffrit diverses tortures pour la foi, et fut condamnée à une mort cruelle durant la persécution de Dioclétien. On l'exécuta à Tyro, ville située dans une île formée par le lac de Bolsène en Toscane, laquelle a été depuis engloutie par les eaux. Ses reliques se gardent présentement à Palerme en Sicile. La mémoire de cette sainte est en grande vénération chez les Grecs et les Latins. On trouve son nom dans le Martyrologe dit de S. Jérôme, dans celui de Bède, etc. Voyez Ughelli, Ital. sacr. t. 5 ; et Pinus, Act. sanctor. U 5

//<///, P* 495" Selon Camdcn, la famille de ^/0lvcn Angleterre vient de S Loud aopelé quelquefois S. Un par le vulgaire. P' ^ f> Sunctonun predbus stttt mundus. Rufia Praef. in ritas Patru i 1 Exod, XXXII, 10. Digitized by Google

S. WULFHAD ET S. RUFFIN, MARTYRS. [24 juillet] 2QJ ^
..... " — - ww%wmvn%»ww»w»vw»tv>ii M%M«i»fc>w%»> MM S.
WULFIAD et S. RUFFIN, MARTYS. S. Wulfhad et S. Ruppwi étaient
frères, et fils de Wulfère, roi de Mercie. Ils furent baptisés secrètement par
S. Chad, évêque de Litchfield, vers l'an 670. Un jour qu'ils étaient en prières
l'un et l'autre, leur père les fit inhumainement massacrer. Wulfère commit ce
crime par une suite de cette politique qui lui faisait alors favoriser
l'idolâtrie. Penda, son père, avait persécuté les Chrétiens; mais Peada, son
frère, auquel il avait succédé, se déclara pour le christianisme, et permit
qu'on l'établît dans son royaume. Wulfère abandonna depuis le culte des
idoles. On lit dans Florent de Worcester, qu'il fut baptisé en 6⁵, peu de
temps avant sa mort. Bède met son baptême près de vingt ans plus tôt, et le
donne pour parrain à Edelwalch, roi des West-Saxons. Si l'on suit le
sentiment de ce dernier auteur, il faut dire que ce prince retomba dans
l'idolâtrie, du moins pour quelque temps, à moins que l'on n'aime mieux
croire, avec Bradshaw, que l'assassinat des deux princes fut commis par des
courtisans païens sans la participation du roi. La reine Emmeline, mère des
deux princes, les fit enterrei à Stone, lieu ainsi nommé à cause d'un grand
monceau de pierres qu'on avait formé sur leur tombeau, selon la coutume
des Saxons. Elle se servit ensuite de ces pierres pour bâtir en cet endroit une
église, laquelle prit le nom des deux martyrs, qui étaient patrons du bourg et
du prieuré de Stone. y oyez les Actes de ces saints dans l'Histoire de
l'abbaye de Peterborough ; l'Itinéraire de Léland ; et le P. Cuper, Acla sanc.
t. 5 juil^o p. 71. L'Eglise britannique honorait encore autrefois en ce jour Ste
Lewine et S. Déclan. Ste Lewine, vierge bretonne, reçut la couronne du
martyre sous les Saxons avant que ces peuples se fussent convertis à la foi.
Son corps s'est gardé long-temps à Seaford, près de Lewes, dans le pays de
Sussex. En 1058 on porta en Flandre ses reliques avec celles de Ste
Idaberge, vierge, et une partie de celles de S. Oswald, et elles se gardent
encore à Berg-Saint-Winock. Elles ont été honorées d'un grand nombre de
miracles, surtout au temps de la translation dont nous venons de parler; et les
Centuriateurs de Magdebourg en conviennent eux-mêmes. Nous avons
l'histoire de ces miracles écrite par JDrogon, qui avait été témoin oculaire
Digitized by Google

2g6 S. ROMAIN ET S. DAVID, MARTYRS. [24 juillet.] de plusieurs. Foyez cet ouvrage publié par Sollier, t. 5 jul. p. 608; et Alford, in Annal, ad an. 687, n. ai. S. Déclan, premier évêque d'Ardmore eu Irlande, siège présentement uni à celui de Lismore. Il prêcha la foi aux Irlandais quelque temps avant l'arrivée de S. Patrice, et mourut dans le sixième siècle. On l'honorait avec beaucoup de dévotion dans la vicomte de Dessee, anciennement Nandesii. Voyez Ussérius et les Bollandistes. Ste SIGOULEL\E, VEUVE, ABBESSE DE TROCLAR EN ALBIGEOIS.

Segolbne ou Sigocleine, issue d'une illustre famille de l'Aquitaine, naquit dans la ville d'Albi vers la fin du septième siècle. Elle fut mariée à un seigneur du pays, nommé Gislufe, qui lui laissa la liberté de suivre son goût pour la retraite et de vaquer à toutes ses pratiques de piété. Devenue veuve, elle rompit tout commerce avec le monde, et fut ordonnée diaconesse par son évêque. Elle fut depuis établie abbessedu monastère de Troclar, qui avait été fondé par son père sur le Tarn, à sept ou huit lieues au-dessous d'Albi. Le reste de sa vie ne fut qu'un tissu d'exercices de charité, de pénitence et de toutes sortes de bonnes œuvres. On ignore l'année de sa mort, qui est marquée au a4 de juillet dans les Martyrologes modernes. Elle fut enterrée dans une église voisine de son monastère, qui avait été bâtie pour la sépulture des religieuses de Troclar. Son corps se garde aujourd'hui dans la cathédrale d'Albi, et elle est honorée parmi les patrons titulaires de cette ville. Voyez sa Vie, écrite par un anonyme dans le huitième siècle, et publiée par Labbe, Bill. nov. Ms. et par D. Mabillon, sec. 3 Bened. part. 2,/? 54a; le Gai. Christ, nov. t. 1, p. 67, et Baillet, sous le a4 de juillet. S. ROMAIN ET S. DAVID, PATRONS DE MOSCOVIE, MARTYRS.

L'histoire de la conversion des Russes, appelés aujourd'hui Moscovites a été jusqu'ici fort embrouillée, à cause des diflé« Quelques auteurs font venir la raec et le nom des Moscovites, de Mosocb Digitized by Google

S. ROMAIN ET S. DAVID, MARTYRS. [24 juillet. 297 rentes méprises ou sont tombes ceux qui ont traite ce point de critique ecclésiastique⁰. Nous suivrons .es auteurs qui ont le mieux fils de Japhet , qui , avec ses frères Magog , Tunal , Gomcr et icurs enfans , peupla les royaumes du Nord (Ezecli. XXXVIII, 6 , etc.). On regarde ces premiers descendans de Noe comme les patriarches des Cappadociens , des Tartares, des Scythes, des Sarmates, etc. {Fores Bochart, dans son Phaleg l. 3, c. I, et I) . Calmet.) Il parait du moins très-prohahle que les Moschi , dont parlent Strabon et Pomponius-Mela , et qui hahitaient le pays situé entre la Colchide et l'Arménie , près des montagnes appelées Mosc/tici , descendaient de Mosoeh. Les Scythes, au rapport de quelques savans, quittèrent les eûtes du PontEuxin et de la mer Caspienne; puis, tirant vers le nord, pénétrèrent dans l'Asie et l'Europe, l.es Cimmériens , enfans de Gomcr, ahandonnèrent aussi leur premier établissement, et vinrent se fixer vers le Bosphore et les Palus-Méotides. Les Moschi , à l'exemple de ces peuples, passèrent en Europe, et s'établirent sur les frontières des Scythes et des Sarmates. Les Moscovites tirent leur nom de la ville de Moscow, qui fut bâtie vers l'an 1149. Quant au nom de cette ville, il vient, non de la rivière de Moscow, anciennement appelée Smorodiua^ mais d'un monastère nomme Moskw, terme qui signifie demeure d'hommes. {Voyez Bayer, Or/y. Russicte, t. 8 ; Comm. Academ. Petrop. p. 390.) Le nom de Moscovites ne fut donné à la tribu de Russes qui le porte, qu'à la lin du treizième siècle. Voici quelle en fut l'occasion Gédimidius. grand-duc de lithuanic. ayant vaincu, en 1319, Daniel, duc russe de Kiow, l'archevêque Pierre transfora son siège a Moscow ; le duc Jean , lils de Daniel, suivit bientôt le prélat; il établit aussi dans la même ville le siège de sa puissance, qui était précédemment à l ladimiria. Les Russes prirent alors le nom de Moscovites , qu'ils ont toujours porté depuis L'archevêque continua de prendre W titre de métropolitain de toute la Russie. De là vient que le nom de Moscovites ne se trouve que dans Chalcondyle, et les autres historiens grecs qui Hérissaient vers le même temps. Voyez Herbersteinus , Chorograg. Prinçtpatûs du ci s Moscovite, et Rerum Moscovii. Commentar. et surtout Ignace Kulczynski (en latin Kufcinius), célèbre moine de Saint-Basile A Rome, Spécimen Ecclesiæ Ruthenicoe , Homo;, 1733 ; it. CaUuog. Archiepisc. Kioviensum, et séries Chronol. Magn. Russiæ seu Moscovite ducitm Nous apprenons de Chalcondyle, des autres historiens grecs, et de

Herbersteinus , que les Russes dont il s'agit furent tributaires du roi tartare d'Agora en Asie, depuis l'an 1125 jusqu'à l'an 1506. Mais, ayant secoué le joug, ils soumièrent les Russes de Novogorod et de plusieurs autres pays de l'Europe, et étendirent leur domination presque jusqu'aux extrémités de l'Asie , dans la grande Tartarie. Voyez Bayer, Dissert. de Russorum prima expedit. Cous ta ntinop. t. 6 ; Comm. Academ. Petrop. et Orig. Russie. 'bid. t. 8 ; M. Jos. Assémani, de Calend. Univ. t. 1 , part. 2, c. 4 , p. 275. Le nom de Czar est esclavon , et signifie roi. Il n'est connu que depuis le duc Jean Wasiliéwitz, qui le prit au commencement du seizième siècle, après la conquête au royaume de Casan. Le premier souverain des Russes que l'on connaisse, est Ruric, qui vivait vers l'an 900. Voyez l'Etat de l'empire russe , par Strahlenberg. * Le savant P. Possevin , Jésuite, /. de Rébus Moscovitts, a écrit plusieurs faussetés touchant les Moscovites. Quelques auteurs, se fondant sur son autorité, ont prétendu que ces peuples avaient reçu la foi des Grecs schismatiques , et qu'en même temps ils avaient adhéré à leur schisme. Mais cette prétention n'est appuyée sur aucun fondement, comme l'ont prouvé le P. Henschéuius et le P. Papebrôch , Praef. ad Ephemer. Græco-Moschas , n. 11 , p. 3. Le P. Stilting, autre savant Bollandiste, a composé une dissertation, in Act. Sanct. t. 41. ser. vol. 2 septembre, dans laquelle il a démontré que les Moscovites furent d'abord Catholiques, et que même au temps du concile de Florence, il y avait en Russie autant de Catholiques que de schismatiques. Le schisme des Grecs fut formé par Cérularius en 1053, plusieurs années après la conversion des Russes. A la vérité celui de Photius avait précédé . mais il n'avait pas eu les mêmes suites. On lit dans Zonare, Cédrenius, etc. qu'une armée de Russes assiégea Constantinople, sous le règne de l'empereur Michel III, et le patriarche de Photius; et que ces peuples, ayant été obligés de lever le siège, obtinrent, en se retirant, des prêtres grecs de Constantinople , qui les instruisirent de la religion chrétienne. Baronius met cette mission en 853, et le P. Pagi en 861. Mais ceci Digitized by Google

298 S. ROMAIN ET S. DAVID, MARTYRS. [24 juillet.]

approfondi cette maueie, et dont le mérite est confirmé par le suffrage des savans. La reine Hélène, honorée parmi les saints, fut la première qui se convertit chez les Russes. Cette princesse se nommait Olga avant son baptême. Elle était femme d'Ihor ou Igor, qui entreprit une expédition contre la ville de Constantinople a. Ce prince ayant été repoussé par les généraux des empereurs Romain et Constantin, se retira avec son armée; mais il fut tué par les Dreulans, lorsqu'il retournait dans son pays. Olga sut venger la mort de son mari ; elle vainquit les Dreulans, et gouverna l'Etat plusieurs années avec une sagesse et un courage extraordinaires. Etant parvenue à l'âge d'environ soixante -dix ans, elle laissa le gouvernement à son fils Suatoslas, puis se rendit à Constantinople, où elle reçut le baptême, et prit le nom d'Hélène *. De retour dans sa patrie, elle s'appliqua de toutes ses forces à y répandre la lumière de l'Evangile. Elle ne put cependant obtenir la conversion de son fils, qui sans doute était retenu par des raisons de politique. Elle mourut en 970 ou 978. Uladomir, fils et successeur de Suatoslas, envoya une ambassade solennelle pour demander en mariage Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. L'ambassadeur eut un heureux succès. Nicolas Chrysoberge, patriarche orthodoxe de Constantinople, accorda aussi au même prince un certain nombre de prédicateurs qui lui avaient été demandés. Michel était le chef des missionnaires qui partirent pour la Moscovie. Il baptisa Uladomir, et fit la cérémonie de son mariage avec la princesse Anne, vers l'an 988 On met la mort d'Uladomir en 1008. Ce prince laissa trois fils, savoir : Boris, Hliba ou Cliba, Jarosnc forme point une objection solide. 1° Le récit de Zonare et de Cédrenus peut s'entendre de quelque tribu de Russes établis dans la Bohème, où S. Cyrille prêchait alors l'Evangile. 2° Si cette solution est rejetec, nous dirons que les auteurs qu'on nous objecte ont confondu des choses arrivées eu différens temps. En effet , l'empereur Constantin Porphyrogénôte, qui vivait dans un temps peu éloigné de celui dont nous parlons , et devait savoir ce qui s'était passe, ait, dans la Vie de Basile le Macédonien, son aïeul , et dans son livre du gouvernement de l'Empire, que les Russes assiégèrent Constantinople sous le patriarcat de Photius, mais qu'ils furent convertis à la foi par des prêtres qu'on leur envoya de Constantinople à leur prière, sous l'empereur Basile le Macédonien, et sous le patriarche S. Ignace, auquel Basile rendit son siège lors de son

avènement a l'Empire , en 807. Ceci pourrait encore se prouver par l'autorité même de Zonare. «Ceci est rapporté par Siméon Métaphraste, le moine George, Cédrenus, Zonare et Curopalate. l» Plusieurs auteurs mettent cet événement en 9.>2 ; ce qui paraît bien s'accorder avec le récit des historiens grecs. Mais Kulcinus et le P. Stilling prouvent, par la chronologie des ducs de Russie, qu'Olga fut baptisée en 94». 1 Voyez les annales des Russes, ap. et M. Jos. Assémani, in Calend. UniHerbersten. in rer. Moscov'. Comment. t. 2, p. 26 » \ 3 Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

S. ROMAIN ET S. DAVID, MARTYRS. [24 juillet.] 299 lns, et une fille nommée Anne, comme sa mère, laquelle fut mariée à Henri 1er, roi de France, et fonda l'église de Saint-Vincent de Senlis. Les deux premiers princes, qui sont honorés d'un culte public, et connus sous les noms de S. Romain et de S. David, furent massacrés en ioio* par l'usurpateur Suatopelch. Ce fut leur zèle pour la foi de Jésus-Christ qui leur coûta la vie. Jaroslas redevint maître de la souveraineté dont avaient joui ses pères. S. Romain et S. David sont honorés en Moscovie le 24 de juillet. En 1072, on transféra leurs reliques dans l'église qui avait été bâtie sous leur invocation à Vislegorod. La cérémonie de cette translation fut faite par George, cinquième archevêque de Kiow, accompagné de plusieurs autres prélats, en présence dlzazlas, de Suatoslas et d'Usevolod, princes de Russie, et d'un grand nombre de seigneurs du pays. Le synode tenu à Zamoski en 1720, approuvé par la congrégation de la Propagande, et confirmé par le pape Benoît XIII, compte parmi les fêtes chômées chez les Russes catholiques de Lithuanie et de plusieurs autres provinces, celle des saints martyrs Romain et David, qui se célèbre le 24 de juillet, et colle de la translation.de leurs reliques, qui est marquée au 2 de mai l. Les Russes catholiques de Lithuanie et de Pologne ne font la fête d'aucun saint moscovite que de nos deux martyrs Mais lrs 1 Syn. Zamosciana, Tit. de jejttn. Calend. Univ. t. 4, p. C5, et /. 6, p. et fesi. p. 121, et Joa. Àsaémani, in 497. » En 1015, selon le P. Stilting. * Les Russes Unis, qui, après avoir renoncé au schisme, embrassèrent ia communion de l'Eglise romaine, sont principalement soumis a la Pologne Ils ont, depuis le pape Clément VIII , un métropolitain de Kiow , un archevêque de Plosco, des évêques de Kelma, de Presmilia, de (jcéoria et de Léopold, ainsi que plusieurs ccuvena de moines de S. Basile., qui tous suivent le rit grec. Il y a cependant encore un graud nombre de Russes, soumis à la domination polonaise, qui adhèrent toujours au sehisme des Grecs, l'oyez la relation d'Urbain Cerri , secrétaire de la Propagande, p. 56 ; Mamachi, Ôrig. et Àntiqmt. Christ. I. 2, c. 17, /. 2, p. 180, et i'apebruch , Aot. in Ephemer. Græco-JJosc. t. 1 maii, p. 54 , etc. Le métropolitain de Moscow fut déclaré, en 1588, patriarche de tous les Russes schismatiques, par Jérérnic, patriarche de Constantinople , et fut ensuite reconnu pour tel par tous les patriarches orientaux. Mais le czar Pierre 1er, auquel l'expérience avait appris que les patriarches avaient la principale influence

dans les affaires d'Etat, abolit entièrement cette dignité, qui avait été dix-neuf ans vacante ; et l'on élut, en 1719 , un archevêque de Moscow. On établit en même temps , pour gouverner l'Eglise de Moscovie , et pour recevoir les appels , un conseil composé de onze évêques et de plusieurs autres ecclésiastiques , dont le président est nommé par le czar. Voyez Jean VonStrahlenberg , Descript. Hist. et Géogr. de la Russie et de la Sibérie, an 1738 ; et le P. Le Quien, Or. Christ, t. 1, p. 12%. Les Catholiques ont l'exercice libre de leur religion dans quelques contrées de la Moscovie. Selon Kuîcinus, Il y a eu plusieurs saints dans ce royaume, depuis qu'il est engagé dans le schisme. Possevin et Papebroch observent que les Grecs schismatiques se sont réunis quatre fois à l'Eglise latine. Le second de ces deux auteurs fait encore une autre observation , c'est que dans le temps

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

300 S. ROMAIN ET S. DAVID, MARTYRS. [24 juillet.]

Moscovites honorent divers autres saints de leur pays, lesquels fleurirent et furent sans doute mis dans le Calendrier avant que la Moscovie fût schismatique. Nous allons nommer les principaux : Ste Hélène ou Olga, reine, qui est honorée le 11 de juillet S. Ulaoumir, fils de Suatoslas, duc des Russes, qui reçut le baptême en 990, mourut en 1014, fut enterré à Kiow dans l'église de Notre-Dame, et est honoré le 15 de juillet. S. Antoine, né en Russie, se fit moine sur le mont Athos. De retour dans son pays, il y devint le patriarche de l'ordre qu'il avait embrassé. Il fonda sur une montagne voisine de Kiow le célèbre monastère de Pieczari ou des Cryptes. C'est là que réside l'archimandrite de tous les moines russes. L'archevêque de Kiow y a aussi un logement. S. Antoine mourut le 10 juillet 1073, et l'on fait sa fête en Moscovie. Le monastère dont il fut le fondateur est renommé par ses Cryptes ou voûtes souterraines dans lesquels se sont conservés sans corruption les corps de plusieurs saints et d'un grand nombre de moines qui vivaient il y a plus de six cents ans. S. Athanase, moine des Cryptes, honoré le 2 décembre. Les Vies de ces saints et de plusieurs autres anciens moines des Cryptes furent écrites par Polycarpe, qui mourut en 1182. S. Serge, mort en 1292, et honoré par les Moscovites* le 25 de septembre. Jamais il ne fut enveloppé dans le schisme. Il fonda le monastère de la Sainte-Trinité, à six milles d'Italie de Moseow C'est le plus riche et le plus nombreux de la Moscovie. Il s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents religieux. Le corps de S. Serge s'y garde entier. Les Moscovites et les czars même vont le visiter par dévotion. Ces saints, et plusieurs autres qui vivaient avant l'introduction du schisme des Grecs, sont nommés dans le calendrier moscovite avec les saints les plus célèbres des églises d'Orient et d'Occident. Mais les Moscovites leur associent quelques schismatiques, tels qu'un Photius, archevêque de Kiow, qui n'eut d'autre mérite que son opiniâtreté à maintenir le schisme. Les 1ers évoques avaient le plus d'attachement au schisme, on ne peut dire que tout le peuple ait participé à la même faute, et que l'ignorance a pu excuser devant Dieu plusieurs Ames simples. C'est aussi la réponse que faisait Baronius, ad an. 1054, par rapport aux moines qui vivaient sous un abbé schismatique. Quant aux Russes de Pologne, le P. Kulcsza, savant Jésuite polonais, montre, dans son livre intitulé Vides Orthodoxa, et imprimé à Vienne, que tous les archevêques de Kiow ont été

Catholiques , à l'exception de deux, qui sont Photius et Jonas II; et que ce fut par les intrigues de ce Photius que le schisme des Grecs s'étendit par toute la Moscovie, au milieu du quinziesme siècle. « rayez Kulciuius, Papebroch et M. Jos. Assémaui. Digitized by Google

S. FRANÇOIS SOLANO, FRANCISCAIN. [24 juillet.] 301
Voyez Kulcinus, Specimen Ecclesiæ Iluthenicæ; Papebroch, Comm. in
Kphem. foc, cit. Jos. Assémani, in Calend. Univ. et Stilting, Act. Sanct. ad 5
septemb. t. 2 sept. p. 63c«. « Ste KIIVGE ou CUNÉGONDE. Ste
Cunégonde eut pour père Bêla IV, roi de Hongrie, et pour mère , Marie, fille
de Théodore Lascaris, empereur deConstantinople. Elle épousa en 1239
Boleslas le Chaste, souverain de la Lasse Pologne, ou des palatinats de
Cracovie, de Sandomir et de Lublin. Mais elle s'engagea par vœu, ainsi que
son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque
uniquement de la prière et des exercices de la mortification. Elle faisait
d'abondantes aumônes, et allait elle-même servir les pauvres dans les
hôpitaux. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère
de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire.
Elle mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération
dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs autres endroits de la Pologne.
Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VIII, en
1690. Voyez sa Vie, écrite par Jean Longinus, communément appelé
Dlugoss, et publiée avec des remarques, par le P. Bosch, Act, Sanct. t. 5
julii, p. 661. S. FRANÇOIS SOLANO, FRANCISCAIN. S. François
Solano, né dans le diocèse de Cordoue en i549, fit ses études chez les
Jésuites. A l'âge de vingt et un ans, il fit sa profession religieuse dans le
couvent des Franciscains de Montilia en Andalousie. Il s'y attira bientôt
l'admiration de ses frères, par son humilité, son obéissance, sa douceur, son
recueillement, son amour pour le silence, la prière et la mortification.
Souvent il passait les nuits entières en contemplation devant le Saint-
Sacrement. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il résolut de suivre toute
l'ardeur du zèle dont il était brûlé pour le salut des âmes. Il partagea son
temps entre la retraite et le ministère de la prédication. Ses Digitized by
Google

301 S. FRANÇOIS SOLANO, FRANCISCAIN. [24 juillet.]

discours, quoique destitués de tous les ornemens d'une éloquence étudiée, avaient une force singulière pour retirer les hommes du vice et les porter à l'amour de la vertu. Son mérite le fit passer par les différentes, charges de son ordre. Il fut maître des novices, premièrement dans le couvent d'Arizava, qui* est à deux milles de Cordoue, puis dans celui de Monte. On l'élut ensuite gardien de la province de Grenade. Toute sa vie n'était qu'une suite d'actions de zèle sanctifiées par une prière non interrompue. Détaché des choses créées, il laissait remplir par Jésus-Christ toute la capacité de son cœur. Il n'usait des biens de la terre que pour les nécessités indispensables de la nature. L'humilité perfectionnait encore son détachement. Par ses austérités il soumettait ses sens, et acquérait cette heureuse liberté qui est le caractère des enfans de Dieu. La peste ayant fait sentir ses ravages à Grenade, il vola promptement au secours des habitans de cette ville. On le vit se dévouer généreusement au service des pestiférés; et s'il ne mourut pas victime de sa charité, c'est que Dieu le réservait à de grands travaux pour sa gloire. En 1589 il passa en Amérique, pour s'y consacrer aux missions. Le Pérou fut le principal théâtre de son zèle. Il employa les cinq dernières années de sa vie à prêcher l'Evangile, surtout à Lima. Il sut engager les habitans de cette grande ville à concevoir de vifs sentimens de douleur de leurs péchés qui avaient allumé la colère céleste. Divers miracles qu'il opéra ajoutèrent encore à la haute idée que l'on avait déjà conçue de sa sainteté. Les louanges qu'on lui donnait de toutes parts ne l'empêchaient pas de se regarder comme le dernier des hommes; il vivait dans la retraite, et ne paraissait jamais en public que quand la gloire de Dieu l'y obligeait. Le feu sacré qui consumait son cœur éclatait au dehors malgré lui, et se manifestait d'une manière toute merveilleuse. Il lui causa plusieurs ravissemens dans la prière. Voyant un jour bouillir un vase plein d'eau, il s'écria tout hors de lui-même : « Qui peut eni » pêcher nos âmes de brûler du feu de la divine charité? Pourquoi » sa (lamine ne s'allume-t-elle point en nous ? » S'il voyait quelqu'un d'une grande ferveur, il lui disait : « Essayons qui de nous » deux peut aimer avec plus d'ardeur Jésus-Christ, l'époux de nos « âmes, et qui lui donnera, cette semaine, de plus fortes preuves » de son amour. » Quelque temps avant sa mort, il fut attaqué d'une maladie de langueur, par laquelle Dieu acheva de purifier son âme. Dans ses derniers momens, on l'entendait souvent répéter ces paroles du

Digitized by Google

MARTYROLOGE. [24 juillet.] 3o3 Psalmiste : Je me réjouis dans les choses qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. Il mourut à Lima, le 14 juillet 1610, en prononçant cette aspiration qui lui était familière: Dieu soit loué. On lui fit des funérailles magnifiques auxquelles assistèrent le vice-roi du Pérou et l'archevêque de Lima. Il fut béatifié par Clément X, et canonisé par Benoît XIII, en l'année 1726. Sa fête a été fixée au 24 de juillet. C'est aussi sous ce jour qu'on lit son nom dans le Martyrologe romain, publié par Benoît XIV. Voyez sa Vie, écrite par Didaque de Cordoue, par Alphonse de Mondietta, par Tiburce de Navarre, Franciscain, avec les notes de Cuper, Jet. Sanct. t. 5 juhi, p. 847; et par le P. Franc. Courtot, deuxième édit. revue par le P. Franc. Lachère; Dijon, 1727, /W-12. Voyez aussi XHist. des provinces du Pérou, et la Relation de la vie du saint, par le pieux et savant Alvarez de Paz, Jésuite, /. 5, c. 14, t. 2, Op. Benoît XIV, de Canoniz. t. 1, append. les Vies des saints publiées en allemand par le P. Maximilien Rasler, Jésuite; le P. Charlevoix, Histoire du Paraguay, t. 1, /. 3 et 4. — . , " — • — , - , . MARTYROLOGE. Vigile de S. Jacques, apôtre. A Tur en Toscane, sur le lac de Bolséno, Ste Christine, vierge et martyre, qui, après avoir embrassé la foi de Jesus-Christ, brisa les idoles d'or et d'argent de son père, et en donna les débris aux pauvres. Elle fut, par son ordre, déchirée à coups de verges, cruellement tourmentée par d'autres supplices, et jetée dans un lac avec une grosse masse de pierre au cou; mais elle en fut délivrée par un ange. Dans la suite, elle souffrit avec constance des tourmens encore plus cruels, sous un autre juge, successeur de son père; enfin, par ordre du président Julien, jetée dans une fournaise ardente, elle y demeura cinq jours intacte, ayant vaincu, par la puissance de Jésus-Christ, les serpens auxquels elle fut exposée, ayant eu la langue coupée et ayant été percée de flèches, elle termina le cours de son martyre. A Rome, sur la voie de Tivoli, S. Vincent, martyr. A San-Vittorino, dans l'Abruzze ultérieure, martyre de quatre-viugt-trois soldats. A Mérida en Espagne, S. Victor, militaire, qui, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, consumma son glorieux martyre par divers genres de supplices, avec ses deux frères Stercace et Anlinogène. En Lycie, S^{te} Nicète et Ste Aquiline, martyres, qui, s'étant conver

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

304 MARTYROLOGE. [24 juillet.] lies au christianisme à la prédication du martyr S. Christophe, obtinrent la palme de la victoire, ayant eu la tête tranchée. Au même lieu, S. Menée et S. Capiton, martyrs. A Sens, S. Ursicin, évêque et confesseur. Saints de France. Au Mans, S. Pavas, troisième évêque de cette ville. Près de Plsle, sur le Tarn, entre Gaillac et Rabasteins, Ste Sigouleine, veuve et abbesse, dont le corps est honoré à Alby, en l'église métropolitaine de Sainte-Cécile. Autres. En Saxe, Ste Gerburge, vierge, seconde abbesse de l'abbaye de Gaudersheim. Kn Volhynie, S. Borysse, prince de Kiovie, oncle paternel d'Anne de Russie, femme d'Henri Ier, roi de France, que son frère Zuentopelc fil tuer en trahison. Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUILLET. S. JACQUES LE MAJEUR, APOTRE. S. Jacques, 61s de Zébédée et de Salomé, était frère de S. Jean l'Evangéliste, et proche parent de Jésus-Christ. On le surnomme h Majeur, pour le distinguer de l'apôtre du même nom, qui fut évêque de Jérusalem. Ce dernier est surnommé le Mineur, ou parce qu'il fut appelé à l'apostolat après S. Jacques le Majeur, ou parce qu'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. Il paraît que S. Jacques vint au monde environ douze ans avant JésusChrist, et qu'il était beaucoup plus âgé que S. Jean, son frère. Salomé, sa mère, se nommait aussi Marie, et était sœur de la sainte Vierge. Les interprètes sont partagés sur ce qu'on doit entendre ici par le mot de sœur : les uns le prennent à la lettre, tandis que les autres ne lui donnent d'autre signification qu'à celui de cousine-germaine ; ce qui s'accorde avec le génie de la langue hébraïque. Ces derniers ajoutent que la sainte Vierge était fille unique. S. Jacques eut la Galilée pour patrie. Il était pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère. On croit qu'ils étaient tous trois établis à Bethsaïde, où S. Pierre demeurait aussi dans ce temps-là. Jésus, traversant le lac de Génésareth, vit Pierre et André occupés à la pêche. Il les appela et leur dit de le suivre, en leur promettant de les faire pêcheurs d'hommes. S'étant approché du rivage, il vit Jacques et Jean qui nettoyaient leurs filets dans une barque avec Zébédée, leur père. Il les appela aussi. Les deux frères quittèrent aussitôt leurs filets, leur barque et leur père, et le suivirent Il est probable que dès avant cette vocation ils savaient que Jésus était le Christ. Ils pouvaient l'avoir appris, ou par les entretiens qu'ils avaient eus avec S. Pierre, qui habitait dans la même ville, ou par d'autres moyens que nous ne connaissons pas. Quoi qu'il en soit, ils n'eurent pas plus tôt entendu la voix du Seigneur, ni connu sa volonté, qu'à l'instant ils abandonnèrent tout pour lui obéir. Ils ne s'amusèrent point à délibérer; ils n'alléguèrent aucunes raisons pour différer; ils ne pensèrent ni aux difficultés, ni aux conséquences que pourrait avoir leur conduite: leur sacrifice fut entier et parfait. Semblables à Abraham, ils préférèrent l'accomplissement de la volonté divine à l'avantage dç,, rester au milieu de leur famille, ils quittèrent tout ce qu'ils avaient, ■ « Matt. IV, 22. TOME v, ao Digitized by Google

30CJ S. JACQUES LE MAJEUR, APOÏRE. [25 juillet] pour devenir les disciples de Jésus, Il paraît que Zébédée approuva la démarche de ses enfans; et l'on juge par ce qui est dit de Salomé dans l'Evangile, quelle se dévoua elle-même au service du Seigneur. Les âmes ferventes doivent être dans les mêmes dispositions de sacrifice que nos deux apôtres, et conséquemment bannir de leur cœur toute affection désordonnée, s'affranchir entièrement de l'esclavage des passions, et être prêts à renoncer à tout pour la plus grande gloire de Dieu. Aussi de quels trésors de grâce l'Esprit saint ne comble-t-il pas de telles âmes! C'est ce qu'éprouvèrent les apôtres dont nous parlons. Quoique Jacques et Jean se fussent mis à la suite de Jésus, et qu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quit* taient encore de temps en temps afin d'aller pêcher pour fournir à leur subsistance. Mais ils ne se séparèrent plus de lui lorsqu'il eut si visiblement manifesté sa puissance dans cette pêche miraculeuse où Pierre et André les appelèrent à eux pour qu'ils leur aidassent à tirer leurs filets, qu'ils avaient jetés par l'ordre du Sauveur, et qui se trouvaient remplis d'une quantité prodigieuse de poissons !. L'an 3i de l'ère vulgaire, S. Jacques et S. Jean assistèrent à la guérison de la belle-mère de S. Pierre, et à la résurrection de la fille de Jaïre; ils furent agrégés l'un et l'autre au collège des apôtres que Jésus forma la même année. Le Sauveur leur donna le surnom de Boanerges , ou d'enfans du tonnerre, sans doute à cause de l'activité de leur zèle. Un jour qu'ils voulaient qu'il fît descendre le feu du ciel sur une ville des Samaritains où Ton avait refusé de le recevoir, il les en reprit, et leur donna à entendre qu'ils ne devaient employer à l'égard des pécheurs d'autres armes que la douceur et la patience 2. Jésus distingua Pierre, Jacques et Jean parmi les autres apôtres, et les combla de faveurs spéciales. Ils furent les seuls qu'il rendit spectateurs de sa glorieuse transfiguration , et témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers. Mais malgré l'exemple et les instructions du Sauveur, leurs esprits n'étaient point encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur vertu -Hait toujours imparfaite, comme il paraît par le trait suivant. La «*ième de Jacques et de Jean, prévenue en faveur du mérite de ses fils, attendait beaucoup pour eux de l'honneur qu'ils avaient d'être proches parens de Jésus. Elle s'imaginait, d'après l'idée grossière que les Juifs s'étaient formée du Messie, qu'il allait établir une monarchie temporelle. Elle pria donc le Sauveur de faire asseoir

• Luc, v, u . » Ibid. IX Digitized by Google

S. JACQUES LB MAJEUR, APÔTRE. [25 juillet] 3oj ses deux fils, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume. On voit par là ce que produit une tendresse mal entendue; elle aveugle les parens; elle leur fait flatter les passions secrètes! de leurs enfans, et les porte à les excuser et à les entretenir dans le vice. On voit en même temps ce que c'est que l'ambition , puisqu'elle s'insinua dans le cœur même de ceux qui avaient été appelés à l'apostolat. Jacques et Jean s'étaient déguisés à eux-mêmes les dispositions intérieures de leur âme. Ils n'y avaient vu qu'une noble émulation, accompagnée du désir de servir leur maître. C'est qu'il n'y a que les enfans de lumière qui puissent découvrir les pièges de cet ennemi ; il n'y a qu'une humilité sincère qui fasse discerner les prétextes spécieux sous lesquels se cachent l'orgueil et la cupidité. On ne doute point que les deux fils de Zébédée n'eussent parlé par la bouche de leur mère. En effet, ce fut à eux que s'adressa la réponse de Jésus. « V ous ne savez, leur dit-il , ce que vous de» mandez. Ce n'est point par l'ambition qu'on s'élève dans mon » royaume, mais par l'humilité, les travaux et la patience. » Il leur demanda donc s'ils pouvaient boire le calice de ses souffrances. Oui, nous le pouvons, répondirent les deux apôtres, qui comprirent alors à quelle condition Jésus leur offrait son royaume, et qui brûlaient de souffrir avec lui. Là-dessus, le Seigneur leur dit qu'à la vérité ils auraient part à son calice, mais que quant aux places de son royaume, il ne pouvait suivre d'autre disposition que celle qu'il avait arrêtée dans ses décrets, conjointement avec son Père, et qui avait été réglée sur le degré d'amour et de patience avec lequel ses disciples souffriraient. La vertu de ceux qui viennent de se donner à Dieu avec le plus de ferveur reste imparfaite jusqu'à ce que, par la pratique du renoncement et par l'esprit de prière, ils aient préparé leurs âmes à recevoir avec plénitude les dons du Saint-Esprit. Cet Esprit divin les éclaire d'une lumière nouvelle et les remplit de cette ardeur de charité qui consume tout ce qu'il y a de terrestre dans leurs affections. Dans cet état, les vertus, même morales, acquièrent un degré sublime de perfection. L'humilité fait entrer l'âme dans une connaissance claire et intime de sa bassesse et de ses infirmités, et la pénètre des plus vifs sentimens de mépris pour elle-même. Elle est comme transportée dans une nouvelle région, où, par les actes héroïques de piété qu'elle n'interrompt jamais, elle fait chaque jour les plus rapides progrès. Cette perfection, le Saint-Esprit la communiqua d'une manière miraculeuse aux apôtres, lorsqu'il descendit sur eux visiblement. Non-seulement il grava

la loi d'amour dans leurs cœurs, mais il leur donna encore plusieurs grâces
20. Digitized by Google

308 S. JACQUES LE MAJEUR, APOTRE. [25 juillet.]

extérieures, comme le don des miracles et celui de prophétie, pour les mettre en état de s'acquitter des fonctions importantes que Jésus-Christ leur avait confiées. Après l'ascension de Jésus-Christ les apôtres travaillèrent de concert à répandre sa doctrine. Mais les écrivains des premiers siècles ne nous ont laissé aucun détail sur les travaux de S. Jacques. Il paraît seulement qu'il quitta la Judée peu après le martyr de St. Etienne. On lit dans l'addition au Catalogue des hommes illustres de St. Jérôme, qu'il annonça l'Evangile aux douze tribus dispersées. Quoique les apôtres n'aient guère prêché que dans les lieux voisins de la Judée, durant les douze premières années du christianisme, S. Jacques put cependant aller en Espagne et y porter le flambeau de la foi. Nous apprenons de St. Epiphane que S. Jacques vécut toujours dans le célibat et dans la pratique de la mortification ; qu'il s'interdit l'usage de la viande et du poisson; qu'il ne portait que des habits pauvres, et qu'il n'y avait rien que de très-édifiant dans toute sa conduite. Il fut le premier des apôtres qui suivit son divin maître par le martyre. Il souffrit à Jérusalem, où il était retourné, la onzième année après l'ascension du Seigneur. Voici quelle fut l'occasion de sa mort. Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome sous le règne de Tibère. Il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant basement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'Empire, que pour témoigner à Agrippa l'attachement qu'il avait pour lui, il lui donna le titre de roi avec les tétrarchats de Philippe et de Lysanias, qui pour lors étaient vacants *. L'an 41 de Jésus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nou< * Telle est au moins la tradition de l'Eglise d'Espagne, appuyée sur l'autorité de St. Isidore, du Bréviaire de Tolède, des livres arabes d'Anastase, patriarche d'Antioche, sur les martyrs. Le P. Cuper fait remonter cette tradition fort haut, et la confirme par le témoignage de St. Jérôme et de St. Isidore, ainsi que par les anciennes liturgies d'Espagne, et par plusieurs circonstances relatives à ce point d'histoire. Voyez le savant Bollandiste, t. 6 julii, p. «9. Diss. de Divistone Apost. ante t. 4 julii, et in Vita S. Jacobi, t. 6, p 71. Voyez aussi le j'ére Florès, Espana Sagrada, /. 3, c. 3, de la prédication de San Jago in Esyana, p. 39, et les réponses de cet auteur au P. Mamachi, Dominicain de Rome, ante t 6. Le P. Farlat prouve fort au long, Illyrici sacri, Prolegom. part. 3, t. i, p. 252, que S. Jacques a prêché en Espagne. On peut encore consulter le cdrdisal d'Aguirre, t. 1 Conc. Ilisp.p. 140, au sujet du passage

de S. Jérôme , m Isai. C 34. Op. t. 3, p. 279. 6 'Agrippa, surnommé Y Ancien, quoique esclave de ses plaisirs, marquait beaucoup d'attachement pour le judaïsme. 11 en donna une preuve bien sens'Me d i ns une circonstance fort délicate. L'empereur Caligula avait ordonné d'élever une statue de Jupiter dans le temple de Jérusalem. Les Juifs eurent recours aux larmes et aux représentations les plus pressantes pour empêcher l'exécution de cet ordre. Ils se jetèrent aux pieds du général romain , protestant qu'ils aimeraient mieux souffrir la mort que voir la profanation de leur temple. Mais les meurtriers du Fils de Dieu ne méritaient pas de mourir pour la

Digitized by Google

S. JACQUES LE MAJEUR, APOTRE. [25 juillet.] 3<9 velles donations à celle que Caligula avait faite ; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode fut mis sous la domination du nouveau roi a. La cour d' Agrippa devint brillante, et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance, il professait cependant la loi de Moïse ; et, comme s'il en eût été un des plus ardents zélateurs y il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par là il gagnerait le cœur des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, clans le dessein d'y célébrer la fête de Pâque de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. S. Jacques fut la première yictime de sa politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il ordonna qu'on lui tranchât la tête; ce qui fut exécuté dans la quatorzième année depuis la mort de Jésus-Christ. Êusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint apôtre fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara Chrétien lui-même et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec S. Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'apôtre s étant arrêté un instant, se tourna vers lui, et lui dit en l'embrassant : La paix soit avec vous. Ils furent décapités l'un et l'autre au même endroit *. défense d'une si belle cause, Agrippa lui-même ne craignit point de s'exposer nu danger de perdre la faveur de Caligula. Il lui écrivit une lettre extrêmement forie, et obtint que l'exécution de l'ordre donné fût suspendue pour un temps. L'empereur revint depuis à la charge ; mais sa mort délivra les Juifs du malheur qui les menaçait. « Hérode , son frère, eut en partage le petit royaume de Ghalcide en Syrie , près du mont Liban. à Agrippa fut le premier persécuteur de l'Eglise. Avant condamné S. Jacques à mort, il fit emprisonner S. Pierre, que Dieu tira miraculeusement de ses mains. Mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. La fête de Pâque passée , il retourna a Césarée , dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortège de personnes de considération, tant de ses propres Etats que des pays voisins. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'habileté de l'art relevait encore la richesse. Elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci , de leur côté , marquaient une sorte de respect qui tenait de

l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyricns et des Sidoniens, qui étaient venus lui demander pardon d'une faute par laquelle leur nation avait, quelque temps auparavant , encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs et ces flatteurs qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations réitérées. Ce n'est point, s'écriaient-ils, la voix d'un homme; c'est la voix d'un Dieu. Le roi , enivré de ces louanges impies, et entraîné par l'orgueil, oubtia qu'il était né mortel. Mais à l'instant l'ange du Seigneur le frappa , et il ressentit dans les entrailles une douleur si violente, qu'il ne pouvait la supporter. Sentant que sa maladie le conduirait au tombeau , il rejeta les louanges de ses flatteurs, et leur dit que celui qu'ils appelaient immortel était sur le point de mourir. Cependant il était toujours rempli des fausses idées qu'inspirent les grandeurs humaines; et il se rappelait encore avec satisfaction le souvenir de la splendeur dans laquelle il avait passé sa vie. Tant il est vrai qu'on meurt tel qu'on a vécu. Digitized by Google

310 S. JACQUES LE MAJEUR, APOTRE. [25 juillet.] Le corps de S. Jacques fut enterré à Jérusalem; mais, peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de la Galice. On découvrit ses reliques au commencement du neuvième ec»e, sous le règne d'Alphonse le Chaste, roi de Léon. On les ransporta, par l'ordre de ce prince, à Compostelle, qui est à quatre milles, et où le pape Léon III transféra le siège épiscopal d'Iria Flavia. Ce lieu se nommait autrefois ad Sanctum Jacoburn apostoluni, ou Giacomo Postolo, et de là est venu par abréviation Compostelle, Il est célèbre par le concours extraordinaire de pèlerins qui viennent y visiter le corps de S. Jacques, lequel se garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale. Le P. Cuper, un des continuateurs de Bollandus, prouve la vérité de la tradition de l'Eglise d'Espagne touchant la translation du corps de S. Jacques à Compostelle. Il donne aussi l'histoire authentique de plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint apôtre, ainsi que celle de diverses apparitions par lesquelles il protégea visiblement les armées chrétiennes contre les Maures d'Espagne *. Il y a dans ce royaume un ordre militaire qui porte le nom de S. Jacques, et qui est surnommé le Noble. Il fut institué par Ferdinand II en i ijS. *. L'Eglise étant encore dans son berceau, perdit dans la personne de S. Jacques une de ses principales colonnes. Mais il plut à Dieu de la glorifier par le témoignage illustre que lui rendit cet apôtre : il voulait de plus montrer par là qu'il était lui-même le soutien et l'appui de son Eglise. En effet, cette sainte épouse de Jésus-Christ Agrippa, après avoir languï cinq jours, sans que les médecins pussent apporter le moindre adoucissement à son mal , ni empêcher les vers de le ronger tout vivant, expira dans des douleurs qu'on ne peut imaginer, et encore moins exprimer. Voyez Act des Ap. XII , et Josèphe, Antiquit. I. 19 , c. 7M. Stukeley dit, dan* son Histoire métallique de Carausius. t. 2 , c. i , p. 77 , qu'Agrippa fut frappé de Dieu quatre jours après qu'il eut célébré la fête où le peuple romain faisait des vœux pour la santé et la conservation de l'empereur; et il ajoute que cette fête est marquée au 4 de janvier dans l'ancien Calendrier romain qu'il a publié. La fôte dont il s'agit était à la vérité celle de l'empereur Claude; mais elle se célébra après la Paque des Juifs, oui arriva cette année le 10 d'avril , la nouvelle lune ne l'équinoxc étant tombée le 28 de mars. Hérode Agrippa laissa un fils de son nom, qui avait dix-sept ans, et qui était à Rome avec Claude. L'empereur voulait lui donner les Etats de

son père. Mais ses affranchis et ceux qui composaient son conseil lui représentèrent que le gouvernement d'un royaume aussi étendu serait un fardeau trop pesant pour un prince si jeune. La Judée fut donc réduite une seconde fois en province romaine , et on lui donna CuspiusFadus pour gouverneur. * Voyez sur la translation du corps de S. Jacques à Compostelle, le P. Florès , savant religieux Augustin, et recteur du collège royal d'Alcala , JSspana Sa* grada, t. 3. Jppend. p. L et LVI. Le premier volume du bon ouvrage, intitulé : Espana Sagrada r, fut imprimé en 1747.

Digitized by Google

S. CHUISTOPIIK, MARTYft. [25 juillet.] 3lt ne perdait rien de sa fermeté lorsqu'on lui enlevait ses pasteurs et ses chefs; elle se fortifiait même et s'étendait par la violence des persécutions. Aussi notre apôtre remit-il avec confiance son cher troupeau entre les mains de Dieu ; il lui recommanda la perfection de son ouvrage en même temps qu'il se réjouissait d'aller à Jésus-Christ, et de sacrifier sa vie pour lui. Quand nous nous trouvons dans les épreuves, pourrions-nous hésiter à boire le calice qui nous est présenté par la main de Dieu, et que Jésus notre chef a daigné, par un choix pleinement libre, boire pour l'amour de nous? Il nous demande tendrement si nous pouvons boire son calice; il nous y invite par son exemple; il nous y encourage en nous mettant la gloire du ciel devant les yeux. Implorons humblement le secours de sa grâce, sans lequel nous ne pouvons rien, et prenons avec joie ce calice de salut que sa main divine nous présente. S. CHRISTOPHE, MARTYR. Le nom et le culte de ce saint sont aussi célèbres que les actes de son martyre sont différens. Les Orientaux ont toujours eu pour lui beaucoup de vénération, et ils célèbrent sa fête le 10, de mai. L'Eglise d'Occident ne la célèbre que le 15 de juillet, jour auquel elle est marquée dans les anciens Martyrologes, et surtout dans celui qui porte le nom de S. Jérôme. Mais quelle que soit la diversité des circonstances de son martyr et des jours où l'on en fait l'office, il n'en est pas moins certain que nos ancêtres avaient pour lui une dévotion singulière. Comme S. Ignace d'Antioche avait pris le surnom de Théophore pour exprimer plus sensiblement son amour envers Jésus-Christ, on croit aussi que le saint martyr dont nous parlons prit, par le même motif, le surnom de Christophore ou Christophe. On le représentait d'une taille gigantesque, portant l'enfant Jésus sur ses épaules, et traversant la mer. Mais tout cela est allégorique, et, comme l'a remarqué Baronius, ces statues énormes que l'on voit encore aujourd'hui dans plusieurs églises gothiques font allusion au nom de Christophe, et à la mer de tribulations par laquelle « Christophore, infixum quiddam eum usque in corde gerebas, Pater Iesus Christus cum dant tibi ferre hunc urnam, etc. Vida, H) ni. 26, /. 20 160. % Digitized by Google

312 Ste TUÉE, ETC. MARTYRS. [35 juillet.] J doivent passer tous les fidèles pour parvenir au ciel , leur port et leur patrie. L'opinion la plus commune est que le saint fut martyrisé en Lycie, et que ses reliques, après avoir été transférées à Tolède, le furent ensuite à l'abbaye de Saint-Denis en France, où elles se gardent encore. Le Bréviaire Mozarabe, attribué à S. Isidore, atteste la première de ces translations. Les fidèles eurent souvent recours à l'intercession de S. Christophe dans le temps de peste a. Voyez Pinius, Act. Sanct. t. 6yjulu9 p. ia5. Ste THÉE et Ste VALENTINE, VIERGES, ET S. PAUL, MARTYRS. L'Empire, qui n'avait plus Dioclétien pour maître, fut occupé tout à la fois par six princes différons, en 308. Galère, Licinius et Maximin régnaient en Orient; Constantin, Maxence, et Maximien Hercule qui avait repris la pourpre, gouvernaient l'Occident. Au milieu des troubles qui agitèrent ces deux parties du monde, l'Eglise eut encore des larmes à répandre sur la mort de ses enfans. Firmilien, gouverneur de la Palestine, fut un des plus ardens à les tourmenter. Nous allons citer quelques exemples de sa cruauté. Il y avait dans la Thébaïde un grand nombre de Chrétiens condamnés au travail des carrières de porphyre. Quatre-vingt-dixsept de ces confesseurs furent détachés des autres, et on les conduisit dans la Palestine devant Firmilien, qui, voyant leur constance itiébra niable, leur fit brûler d'abord le jarret gauche; il ordonna ensuite qu'on leur crevât l'œil droit, et qu'on y mît le feu pour le consumer entièrement, après quoi il les envoya travailler aux mines qui étaient dans le voisinage du mont Liban. Il fit soufa On croyait autrefois qu'on ne pouvait mourir subitement dès que l'on avait vu la figure de S. Christophe. Cette opinion donna lieu à ces statues que l'on faisait colossales pour les faire remarquer plus facilement. On voit encore la figure de ce saint dans sa statue colossale , peinte à une des fenêtres de la cathédrale de Strasbourg. On y a vu , jusqu'en 1531 , sa statue haute de trentesix pieds. On la trouvait aussi dans le chœur de la collégia le de Saint-Pierre-leVieux à Strasbourg , avec cette inscription : CKristophori sanct i speciem quicumque tuetur, Illo nam que die nu Ko languore gravetur. Voyez M. l'abbé Grandidier, Essais fust. sur la Catkéd. de Strasbourg, p. 73 e/257. Digitized by Google

S!< THEE, ETC. MARTYRS. [25 juillet.] 313 firir divers genres de tortures à plusieurs autres fidèles qu'on lui amena des différentes villes de la Palestine. Mais il se surpassa lui-même dans sa fureur, lorsqu'on lui présenta ceux qui avaient été arrêtés à Gaze, pendant qu'ils assistaient à la lecture des livres saints. Il y avait parmi eux une vierge qui se nommait Thée. Firmilien Tayant menacée de la faire exposer dans un lieu de prostitution, elle lui reprocha ses injustices et la corruption de son cœur. Pour la punir de sa hardiesse, le gouverneur ordonna qu'elle fût battue cruellement, puis étendue sur le chevalet, où elle eut les côtés déchirés avec les ongles de fer. Ce spectacle arracha des cris à une autre vierge chrétienne nommée Valentine , qui du milieu de la foule dit au gouverneur : « Combien de temps tourmenterez-vous » encore ma sœur ? « Valentine fut arrêtée sur-le-champ, et conduite devant le tribunal, où elle protesta qu'elle ne sacrifierait jamais. On voulut l'y forcer, en la traînant au pied de l'autel ; mais elle se débattit vigoureusement, et renversa l'autel avec tout ce qui était dessus. Firmilien, transporté de rage, lui fit déchirer les côtés avec encore plus de cruauté qu'aux autres. Enfin, ne pouvant la vaincre, il ordonna de la lier avec Thée, pour les brûler toutes deux ensemble. La sentence fut exécutée le 25 juillet 308. Le même jour, Paul, un des plus illustres confesseurs, fut condamné à perdre la tête. Il demanda quelques instans au bourreau, lorsqu'il était sur le point de l'exécuter. Les ayant obtenus, il éleva sa voix au Seigneur, et le pria de rendre la paix à son Eglise. Il le pria aussi de regarder les Juifs d'un œil favorable, et d'accorder la même grâce aux Samaritains, puis il fit des vœux pour que les païens fussent éclairés de la lumière de la foi, et qu'ils parvinssent à une piété sincère. Il n'oublia pas non plus ceux qui allaient être les spectateurs de son supplice. Enfin, il pria pour son juge, pour son prince et pour son bourreau. Cette prière finie, il présenta le cou, et l'exécuteur lui coupa la tête. Peu de temps après, cent trente confesseurs d'Egypte ayant eu, par l'ordre de Maximin, un pied mutilé et un œil crevé, furent envoyés aux mines, les uns en Palestine, et les autres en Cilicie. Payez Eusèbe, de Martyr, Palestin. c. 8; Tillemont, t. 5; et Orsi, t. 4. Digitized by Google

314 StC GLOSSINE, VIERGE. [25 juillet] S. CUCUPHAT, MARTYR EN ESPAGNE. S. Cucuphat est honoré sous différens noms en France et en Espagne a. Scillite , ville d'Afrique, fut sa patrie. Ses pareus étaient des plus distingués du pays. Il les quitta pour se soustraire aux suites de la persécution suscitée par Dioclétien. Ayant pris S. Félix pour compagnon , il passa d'abord en Mauritanie, puis en Espagne. 1 A peine était-il arrivé à Barcelone , -qu'il fut arrêté. On le conduisit devant le gouverneur Dacien , qui, sur le refus qu'il fit de sacrifier aux idoles , le condamna à souffrir diverses tortures, puis à perdre la* tête. Son martyre arriva vers l'an 303. S. Félix fut martyrisé peu de temps après à Girone. On lit dans les Actes de S. Cucuphat que ses reliques furent apportées d'Espagne en France, et que Fulrad , abbé de Saint-Denis , les déposa dans l'église du monastère de Léberan, au diocèse de Strasbourg, dont il était fondateur. Cette translation se fit le 16 de février. Les reliques du saint martyr restèrent à Léberan jusqu'en 835, qu'Hilduin , abbé de Saint-Denis, les fit apporter le 25 d'août dans son abbaye, où elles étaient honorées. Les Espagnols prétendent que le corps de S. Cucuphat est à Barcelone , et qu'on ne porta en France que son chef Voyez Prudence, Hym. i; Chastelain, not. sur le Martyr, sous le 16 fè\>. p. 656; le P. Bosch, Act. SS. t. 6 juil\ p. 161 ; le Bréviaire de Paris , sous le 25 de juillet ; et M. l'abbé Grandidier, Hist. de l'Eglise de Strasbourg, U i,/? . 43i. Ste GLOSSINE, VIERGE, ABBESSE A METZ. S1* Glossipê ou Glodesinde * était fille du duc Wintron , l'un des premiers seigneurs de la cour d'Austrasie. Elle résolut dès sa jeunesse de passer toute sa vie dans la virginité. Cette résolution lui attira plusieurs mauvais traitemens de la part de sa famille, qui voulait l'engager dans le mariage. Ayant pris le voile à Metz, où elle s'était réfugiée pour faire échouer les desseins de ses pa<* On l'appelle S. Congat à Barcelone , S. Quiquenfat k Ruel, près de Paris, et S. Guinefort dans plusieurs paroisses de France. ^ En latin Chlodesindis. Digitized by Google

S. MAGNERIC, KVEQBE. [2 j juillet.] 315 rens, elle se retira à Trêves, auprès de Rothilde, sa tante, femme de la plus éminente vertu. Lorsqu'elle n'eut plus besoin de guide, elle revint à Metz, et y assembla une communauté de filles, avec lesquelles elle pratiquait les conseils évangéliques. Elle fit bâtir depuis un monastère sur un fonds qui lui fut donné par sa famille, et y conduisit toutes les personnes qui étaient venues se mettre sous sa conduite. Elle gouverna six ans sa communauté avec une sagesse admirable. On vit toujours en elle un modèle accompli d'humilité, de mortification, de ferveur et de chasteté. Elle mourut à l'âge de trente ans; mais on ne sait point l'année de sa mort. On est partagé sur le siècle où elle florissait : les uns la mettent dans le septième, et les autres dans le huitième. Elle fut d'abord enterrée dans l'église des Apôtres , dite aujourd'hui de Saint- Arnou.1. Vingt-cinq ans après sa mort ses reliques furent transportées dans l'abbaye de son nom, occupée présentement par des religieuses bénédictines. Voyez sa Vie, écrite dans le dixième siècle par le B. Jean, abbé > de Gorze. Elle a été publiée par le P. Labbe, Bibl. mss. t. i. Mabillon en a donné une édition encore plus correcte, sec. 2 Ben. Foyez aussi Baillet , sous le a5 de juillet. S. MAGNERIC, ÉVÊQUE DE TRÊVES, SIXIÈME SIÈCLE. Ce grand homme soutint l'honneur du siège sur lequel il fut placé par son mérite, et retraça dans sa conduite les vertus de S. Nicet, dont il fut le successeur et le disciple. Le duc Gontran Boson avait ourdi plusieurs intrigues et fut convaincu de plusieurs crimes, notamment d'avoir fait déterrer dans une église de Metz une dame française pour s'emparer des bijoux qu'on avait enterrés avec elle. Les rois Gontram et Childebert le condamnèrent à mort. Alors Boson se réfugia dans le palais de Magnéric, et, se présentant à lui l'épée à la main, il lui dit : « Saint évêque, sauvez-moi , ou, si vous » refusez de le faire, sachez que je vous percerai de mon épée.» L'évêque, connaissant l'arrêt de mort prononcé contre Boson, lui dit: « Laissez-moi aller implorer la clémence du roi. — Non , répondit le » duc, envoyez-y vos prêtres ; car si vous ne me délivrez pas, nous » mourrons ensemble ici. » Quelques courtisans firent de tout cela un rapport infidèle à Gontram , qui , s'imaginant que Magnéric voulait soustraire un Digitized by Google

316 MÀHTYROLOGE. [25 juillet.] coupable à la vengeance des lois, s'écria, dans un transport de colère : «Allez, mettez le feu au palais de l'évêque, et si le prélat » refuse de sortir, qu'il soit brûlé avec Boson.» Cet ordre fut exécuté ; mais les clercs de Magnéric en tirèrent leur évêque, et Boson fut aussitôt percé de coups. Le crédit dont jouissait l'évêque à la cour n'arrêta jamais sa sollicitude pour son troupeau. Il s'appliqua surtout à donner à son église de saints ministres, persuadé que c'est là un des devoirs les plus importants d'un pasteur. Dans une visite de son diocèse il entendit parler des vertus d'un jeune homme nommé Géri, qu'il ordonna diacre, et qui fut élevé plus tard sur le siège d'Arras. Magnéric mourut vers la fin du sixième siècle. Voyez Fortunat, /. 3, c. 2; Grégoire de Tours, /. 9, c. 10.

MARTYROLOGE. ». S. Jacques, apôtre, frère de S. Jean l'Evangéliste, qui fut décapité par ordre d'Hérode Agrippa, à l'approche de la fête de Pâque. Ses précieuses reliques, apportées de Jérusalem en Espagne, et déposées sur les frontières de ce pays, dans la Galice, y sont honorées par les habitants, dont la dévotion pour lui est très-célèbre, et par le concours perpétuel des Chrétiens qui s'y rendent pour satisfaire leur piété et accomplir des vœux. En Lycie, S. Christophe, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, ayant été meurtri à coups de verges de fer, et délivré par la puissance de Jésus-Christ de la violence des flammes, fut, à la fin, percé de flèches, et, ayant été décapité, consumma ainsi son martyre. A Barcelone en Espagne, S. Cucuphat, martyr, qui, pendant la persécution de Dioclétien, sous le président Dacien, ayant enduré plusieurs tourmens, fut frappé du glaive, et s'en alla ainsi victorieux dans le ciel. En Palestine, S. Paul, martyr, qui, dans la persécution de Maximien Galère, sous le président Firmilien, fut condamné à être décapité. Ayant obtenu quelques instans pour prier, il pria Dieu de tout son cœur, d'abord pour ses compatriotes, ensuite pour les Juifs et les païens, afin qu'ils obtinssent de connaître la vérité de la foi; ensuite pour la multitude qui l'environnait; enfin pour le juge qui l'avait condamné et pour le bourreau qui devait l'exécuter. Ayant eu la tête tranchée, il reçut la couronne du martyr. Au même lieu, Ste Valentine, vierge, qui, amenée à l'autel pour immoler aux idoles, et l'ayant renversée à coups de pied, fut cruellement tourmentée, et ensuite ayant été jetée dans le feu avec une autre vierge sa compagne, elle s'envola vers son céleste époux. A Forconio, dans l'Abruzze ultérieure, S. Florent et S. Félix, martyrs, nés à Siponte. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [2 j juillet. J 3] A Cordone, S. Théodemi r, moine et martyr. A Trêves, S. Magnéric, évêque et confesseur. Saints de France. Au pays Mulcien, en un lieu du diocèse de Meaux, qu'on nommait Cubtas, décès de S. Urs, évêque de Troyes. Ce même jour, S. Evrols, abbé de Saint-Fuscien-au-Bois⁴ près d'Amiens. A Metz, S" Glossine, vierge, abbesse. * Autres. 0 Ce même jour, le natalice de Ste Anne. Aux confins d'Egypte et d'Elhiopie, S. Obole et ses compagnons, au nombre de deux cent soixante, martyrs. A Constantinople, le natalice de S" Olympiade, vierge et veuve. En Thébaïde, décès de S¹⁰ Eufrasie, religieuse, vierge de Constantinople. A Milan, S. Laurens, évêque. Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR »E JUILLET. Ste ANNE 9 MÈRE DE LA SAINTE VIERGE. Voyez Cuper, l'un des continuateurs de Bollandus, t. 6 juliï, p. 233. Ste Anne, dont le nom, qui est hébraïque, signifie gracieuse, épousa S. Joachim , et de ce mariage naquit la sainte Vierge. Ils sont l'un et l'autre publiquement honorés dans l'Eglise dès les premiers siècles. S. Jean Damascène donne de grands éloges à leur vertu. L'empereur Justinien Ier fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de Ste Anne, vers Tan 550 On lit dans Godinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en ^o5. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 710; et c'est depuis ce temps-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques. Il s'est opéré un grand nombre de miracles par son intercession ; et l'on en trouve l'histoire dans le Recueil des Bollandistes 2. Dieu voulut montrer par ses prodiges combien il approuvait la dévotion des fidèles envers une sainte qui fut un modèle accompli de vertu pour les personnes engagées dans l'état du mariage. Ce fut sans doute un grand honneur pour Ste Anne que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu; mais il lui revient beaucoup plus de gloire d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence. Elle fut, dans les mains de Dieu, le principal instrument de notre salut, en préparant ce vase d'élection que le Saint des saints devait employer pour remplir les vues de son amour. L'Eglise célébrera dans tous les âges la piété maternelle de Ste Anne, et la gloire de sa fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et des mères ! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfans dans la crainte du Seigneur. Par là ils honorent Dieu , perpétuent la gloire de son nom sur la terre, et se sanctifient eux-mêmes. S. Paul est formel sur cet article. Il dit que les parens ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfans. Il ne voulait point qu'on admît au service des autels ceux dont les enfans ne justifiaient point par une conduite édifiante l'éducation chrétienne qu'ils avaient dû recevoir. Eh ! pourquoi tant d'empressement pour procurer des honneurs et des richesses à ses enfans ? Pourquoi tant de soin pour leur donner les grâces du corps, et leur inspirer le goût de la frivolité, 1 Procope , de .E li/. Justin. I. 1 , c. 2. * T. G juliï, p. 250. '■ Digitized by Google

S. GERMAIN d'Auxerre. [20 juillet.] 3ig tandis qu'on néglige de les former à la vertu, qui seule peut les rendre heureux? Cette réflexion faisait verser des larmes au philosophe Cratès, quoique païen de religion. Il eût souhaité monter sur le lieu le plus élevé de sa ville, pour crier ensuite de toutes ses forces : «Citoyens, à quoi pensez-vous? Tout votre temps se » passe à amasser des richesses pour vos enfans , et vous ne prenez » aucun soin de cultiver leurs âmes ; comme s'il était plus impor» tant de leur laisser des biens que de la vertu. » S. GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE. lire fit sa Fie, écrite par le prêtre Constance, auteur presque contemporain, et touchée par S. Sidoine Apollinaire , qui florissait dans le même temps; de Bède, et de Nennius, historien breton , qui écrivait en 620. Voyez encore l'Itinéraire de Leland, Brown-Willis , Ussérius , Fleury , Tillemont, t. 15; Rivet, Hist. lit. de la Fr. t. 2, p. 256, et le Recueil des lettres sur la vérification des reliques de S. Germain d'Auxerre, imprimé en 1753, in-8°. LAN 448. Germain naquit à Auxerre vers l'an 380 , de parens distingués par leur noblesse. Après avoir fait ses premières études dans les Gaules, il alla étudier à Rome l'éloquence et le droit civil. Les progrès qu'il fit dans ces deux sciences le mirent bientôt en état de plaider avec distinction devant le préfet du Prétoire. Il épousa une femme de grande qualité qui se nommait Eustachia. Son mérite l'ayant fait connaître à l'empereur Honorius, il fut élevé par ce prince à des places fort honorables. Il eut enfin celle de duc ou général des troupes de sa province; ce qui l'obligea de retourner à Auxerre. A la vérité, on ne remarquait point en lui de vices grossiers; mais toute sa religion se bornait à observer ce que dictent les principes de la probité naturelle. Ses vertus étaient purement humaines. Il ne connaissait point cet esprit d'humilité, de mortification et de prière qui est la base du christianisme. Il aimait passionnément la chasse; et quand il avait tué quelque bête, il en suspendait la tête aux branches d'un grand arbre qui était au milieu de la ville. Cette coutume venait tout au plus d'un fond de vanité; mais comme les païens faisaient par superstition quelque chose de semblable, Germain était pour les fidèles un sujet de scandale. S. Amateur, qui occupait alors le siège d'Auxerre, l'en avertit plusieurs fois. Il ne fut point écouté. Enfin, un jour que le jeune duc était absent, il fit couper l'arbre. Germain en ayant été instruit entra dans une

Digitized by Google

310 S. GERMAIN DAUXERRE. [26 juillet.] grande colère , et menaça le saint évêque de tirer vengeance de la conduite qu'il avait tenue. Cependant Dieu fit connaître à S. Amateur qu'il mourrait bientôt, et qu'il destinait Germain lui-même à être son successeur. Le saint alla sur-le-champ trouver Jules, préfet des Gaules, qui résidait à Autun, pour lui demander la permission de mettre Germain au nombre des clercs. Sans cette permission , aucun officier ne pouvait changer d'état. Jules l'ayant accordée, S. Amateur revint à Auxerre. Il rassembla chez lui les principaux des fidèles, qui le suivirent à l'église avec le peuple. Germain y vint aussi. Aussitôt les portes du temple furent fermées par l'ordre de l'évêque , qui se saisit de Germain, lui confère la tonsure cléricale, le revêt de l'habit ecclésiastique, et lui apprend qu'il doit être son successeur. Cet exemple prouve qu'immédiatement après les persécutions générales, les clercs étaient distingués des laïques par la tonsure. Germain n'osa faire de résistance, de peur de s'opposer à la volonté de Dieu. S. Amateur étant mort peu de temps après, le 1^{er} mai 4*8, les vœux du clergé et du peuple se réunirent en faveur de Germain, qui fut sacré le 7 de juillet par les évêques de la province. Après son sacre il ne fut plus le même homme. Il renonça aux pompes et aux vanités du monde, vécut avec sa femme comme si elle eût été sa propre sœur, distribua ses biens aux pauvres et à l'Eglise, embrassa les austérités de la pénitence. Pendant les trente années que dura son épiscopat, il s'interdit l'usage du pain de froment, des légumes, du sel, du vin et du vinaigre. Toute sa nourriture consistait dans du pain fait avec de l'orge qu'il avait battue et moulue lui-même : encore mettait-il un peu de cendres dans sa bouche avant d'y toucher. Jamais il ne prenait son repas que le soir; souvent il ne mangeait qu'une fois, ou tout au plus deux, par semaine. Son vêtement était le même en hiver et en été, et il ne le quittait que lorsqu'il tombait en lambeaux. Il portait continuellement le citice. Il dormait sur des planches couvertes de cendres, et ne se servait point d'oreiller. Toujours il avait sur lui quelques reliques de saints, renfermées dans une petite boîte. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde ; il lavait les pieds des pauvres, et les servait à table de ses propres mains, lui-même étant à jeûn. A ces vertus, pour ainsi dire domestiques, Germain joignait un zèle ardent pour le culte du Seigneur. Il fonda, vis-à-vis d' Auxerre, de l'autre côté de la rivière d'Yonne, un monastère sous l'invocation de S.

Côme et de S. Damien, lequel porte aujourd'hui le nom de S. Marien, l'un de ses premiers abbés. Il découvrit les Digitized by Googl

S. GERMAIN DAUXERRE. [26 juillet.] fal tombeaux de plusieurs martyrs» On lui dut surtout la découverte des reliques d'un grand nombre de saints, qui, sous la persécution d'Aurelien, avaient été mis à mort avec S. Prisque, autrement S. Bry, dans un lieu appelé Coucy. Les corps de ces généreux soldats de Jésus-Christ avaient été jetés dans une citerne. S. Germain les en retira, et fit bâtir en leur honneur une église avec un monastère, qui porte aujourd'hui le nom de Saints en Puy-Saye. Il se dépouilla de toutes ses possessions pour enrichir les indigents et la maison du Seigneur. Ainsi, devenu pauvre, il perpétua les monumens de sa charité et de son zèle pour la dotation des temples et des monastères. Ses riches donations et celles de plusieurs prélats prouvent que les grands biens des églises sont venus souvent des évêques qui les ont gouvernées. Cette remarque est du judicieux Fleury. Pélage, Breton de naissance, avait commencé à dogmatiser à Rome vers l'an 405. Ses erreurs s'étaient principalement répandues dans la Grande-Bretagne. On y comptait parmi ses plus zélés partisans un nommé Agricola, fils de Sévérin, qui était devenu évêque, et qui avait fortement travaillé à donner cours à l'hérésie pélagienne. Le diacre Pallade, qui avait été envoyé sur les lieux par le pape Célestin, et qui fut depuis sacré évêque, avec ordre de passer en Ecosse, ne put apporter au mal de remède efficace. Il en écrivit au souverain pontife, et le pria d'avoir pitié de tant d'âmes que le poison de l'erreur mettait en danger de périr. En même temps les Catholiques de la Grande-Bretagne envoyèrent une députation aux évêques des Gaules, pour leur demander des missionnaires capables de défendre la foi et de s'opposer aux progrès de l'hérésie. Le pape nomma S. Germain d'Auxerre pour aller au secours des Bretons, et lui donna le titre de vicaire apostolique. Cette nomination se fit en 429, selon S. Prosper. Les évêques des Gaules, s'étant assemblés pour le même sujet, prièrent S. Loup de Troyes de se joindre à S. Germain pour l'aider dans l'importante commission dont il était chargé. Les deux saints prélats ne pensèrent plus qu'à partir pour la Grande-Bretagne. Ils passèrent par le village de Nanterre, situé près de Paris. S. Germain y vit Ste Geneviève, lui donna sa bénédiction. S. Germain donna à sa cathédrale les terres d'Appoigny, où était l'église de Saint-Jean, dans laquelle son père et sa mère avaient été enterrés, du grand et du petit Varsy, de Toucy, de Poellly, de Marcigny et de Périgni; celles de Monceaux, de Fontenai et de Morille*, au monastère de Saint-Come et de Saint-Damien; celles de Garchy, de

Concou et de Molins, à l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de S.
Maurice Cette église porte aujourd'hui le nom de Saint-Germain. 1 Chron.
et 1. contra Collai. 0. St. • Bède, Hist. L 1 , c. 17; Constant. in ri ta S.
Germant. TOME V. 2 I Digitized by Google

311 S. GERMAIS D'ALXTHILF. [2^e juillet.] diction, et prédit le haut degré de sainteté auquel elle parviendrait. Geneviève, âgée d'environ quinze ans, marqua un grand désir de consacrer à Dieu sa virginité. L'évêque d'Auxerre la conduisit dans l'église, où il reçut son vœu après plusieurs prières solennelles. Il le confirma en lui imposant la main droite sur la tête¹. S. Germain et S. Loup continuèrent leur route et s'embarquèrent pour la Grande-Bretagne; on était alors en hiver. Les deux évêques furent assaillis d'une furieuse tempête dans le trajet. S. Germain l'apaisa en invoquant le nom de la sainte Trinité, et en jetant dans la mer quelques gouttes d'huile, selon Constance, ou d'eau bénite, suivant Bède. Lorsqu'ils arrivèrent dans la Grande-Bretagne, ils virent venir au-devant d'eux une troupe innombrable de peuple. Le bruit de leur sainteté, de leur doctrine et de leurs miracles se fut bientôt répandu par tout le pays, les confirmant les Catholiques dans la foi, et convertissant ceux qui étaient engagés dans l'hérésie. Les églises ne pouvant contenir toutes les personnes qui accouraient à leurs discours, ils prêchaient souvent au milieu de la campagne. Les chefs des Pélagiens n'osaient paraître devant eux, et fuyaient même de peur d'être forcés d'en venir à une dispute réglée, ils rougirent à la fin d'une conduite qui faisait leur condamnation, et acceptèrent une conférence qui se tint à Vêrulam. Une grande multitude de peuple y assista. Les hérétiques, qui firent d'abord bonne contenance, parurent avec beaucoup d'appareil et parlèrent les premiers. On leur laissa la liberté de discourir long-temps. Lorsqu'ils eurent fini, les deux saints évêques répondirent avec tant de force, et appuyèrent si bien leurs raisonnemens sur l'autorité de l'Ecriture, que leurs adversaires furent bientôt réduits au silence. Les fidèles poussèrent alors un cri d'acclamation pour témoigner la joie qu'ils ressentaient de ce que la vérité venait de remporter la victoire sur l'erreur. L'assemblée n'était point encore séparée, qu'un tribun et sa femme présentèrent à S. Germain et à S. Loup leur fille âgée de dix ans et privée de l'usage de la vue. Les saints évêques leur dirent de la présenter aux Pélagiens. Mais ceux-ci se joignirent aux parens, afin d'obtenir des serviteurs de Dieu qu'ils priassent pour cette jeune fille. Alors S. Germain, invoquant la sainte Trinité, appliqua le reliquaire qu'il portait à son cou sur les yeux de la petite aveugle, qui recouvra aussitôt la vue. Ce miracle remplit de joie les parens et toute l'assemblée. A compter de ce jour, la * rit. S. Genovefæ. Digitized by Google

S. GERMAIN D' Auxerre. [26 juin] doctrine des deux saints évêques ne trouva plus d'obstacles. Pour en rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, ils allèrent au tombeau de S. Alban, le plus illustre martyr de la Grande-Bretagne. S. Germain le fit ouvrir, et y déposa une boîte qui contenait des reliques des apôtres et de plusieurs martyrs. Il prit ensuite de la terre qui paraissait encore teinte du sang de S. Alban. Il l'emporta avec lui à Auxerre, et la mit dans une église qu'il fit bâtir sous l'invocation de ce saint S. Germain et S. Loup n'étaient point encore revenus en France • lorsque les Saxons et les Pietés firent une invasion dans la Grande-Bretagne. Ces barbares ravageaient déjà le pays. Les Bretons, ayant rassemblé une armée à la hâte, invitèrent les deux saints de se rendre dans leur camp, espérant trouver une puissante protection dans leur présence et leurs prières. Les serviteurs de Dieu firent ce que les Bretons leur demandaient. Ils commencèrent par travailler à la conversion des idolâtres, et à la réformation des mœurs des Chrétiens. Il y en eut plusieurs des premiers qui renoncèrent à leurs superstitions. On les disposa à recevoir le baptême, comme ils le désiraient, pour la fête de Pâque, qui devait arriver bientôt. On forma dans le camp une espèce d'église avec <les branches d'arbres entrelacées ensemble, et les catéchumènes y furent baptisés. Toute l'armée célébra ensuite la fête avec beaucoup de dévotion. Après Pâque, S. Germain s'occupa des moyens de délivrer les Bretons du danger dont ils étaient menacés. Comme il ne voulait point qu'il y eût de sang répandu, il eut recours à un stratagème. Il se mit lui-même à la tête des Chrétiens, et fit voir dans cette circonstance qu'il n'avait point oublié son ancienne profession. Il conduisit sa petite armée dans une vallée qui était entre deux hautes montagnes. En même temps il ordonna à ses soldats, quand ils verraient l'ennemi, de répéter tous à la fois, et de toutes leurs forces, le cri qu'ils lui entendraient pousser. Les Saxons et les Pietés n'eurent pas plus tôt paru, que le saint cria trois fois Alléluia. Les Bretons poussèrent le même cri, que les échos des montagnes renvoyèrent avec un bruit effroyable. Les Barbares épouvantés s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes et laissant leurs bagages. Plusieurs même se noyèrent en passant une rivière². Cet événement arriva, selon Ussérius \ dans le comté de Flint, près d'un bourg appelé en breton Guid-Cruc, et Mould en anglais. L'endroit se * Hist. Episcop. Anfissiod. * Bede, Jli. st. I. 1 , c. 1 , Gildas; Ep. * Antiq. Brit. c. II,

p. 170, 180; p. 17 , 18 ; Constance, in Fi ta S. Ger- Carte, t. I , p. 288. maai;
Carte , p. 184 , 18.ï. 21. Digitized by Google

324 S» GERMAIN D AUXERRE. [26 juillet.] nomme encore aujourd'hui Maes Garmon, ou le Champ de Ger main. Les deux saints, ayant ainsi rempli leur mission, retournèrent en France , emportant avec eux les bénédictions et les regrets de toute la Grande-Bretagne⁰. S. Germain, de retour à Auxerre, vit avec peine que son peuple était surchargé d'impôts. Auxiliaris était alors préfet des Gaules, et il faisait sa résidence à Arles. Le saint évêque se mit en chemin pour aller le trouver. Partout où il passa le peuple accourut en foule pour recevoir sa bénédiction. Quand il fut près d'Arles, le préfet vint au-devant de lui, quoique ce ne fût point l'usage, et le conduisit dans la ville. Il ne fut pas long-temps à s'apercevoir que la renommée ne le lui avait point fait connaître tel qu'il était. Il ne pouvait assez admirer l'air majestueux de son visage, l'étendue de sa charité, la noblesse de ses discours et la force de ses paroles. Il lui fit de riches présents, et le pria de rendre la santé à sa femme, atteinte depuis long-temps d'une fièvre quarte. Il obtint ce qu'il demandait, et il accorda au saint la diminution des impôts. Quand S. Germain fut revenu dans son diocèse, il s'appliqua fortement à la réforme des mœurs. Mais pour ne pas négliger sa propre sanctification, en s'occupant de celle des autres, il se retirait de temps en temps dans son monastère de Saint -Corne et de Saint-Damien, afin de s'y renouveler dans l'esprit de sa vocation. Cependant les partisans de Pelage recommencèrent à semer leurs erreurs dans la Grande-Bretagne. S. Germain y fut rappelé en 446'. Il prit pour compagnon de son voyage, Sévère, qui avait été disciple de S. Loup de Troyes, et qui venait d'être nommé à l'archevêché de Trêves. Leur mission eut le plus heureux succès. Ils convertirent ceux qui avaient été séduits par les hérétiques. Les Pélagiens, ne trouvant plus de retraite dans l'île, la quittèrent pour toujours. Un des principaux du pays, nommé Elaphius, présenta au saint évêque d' Auxerre son fils, qui était à la fleur de l'âge, mais qui ne pouvait se servir d'une de ses jambes. Le saint toucha la partie malade, et guérit le jeune homme en présence d'un grand nombre de personnes. S. Germain, prévoyant qu'on ne pourrait bannir l'ignorance, ni <* Carte, p. 184, 186, pense que c'est à la seconde mission de S. Germain de la Grande-Bretagne, qu'il faut rapporter la victoire remportée sur les Pietés et les Saxons par le cri Alléluia , ainsi que les autres choses que le saint fit dans le pays de Galles. En effet, S. Duhrice et S. Ut ut, qu'il sacra évêque*, vivaient encore après l'année 512. Quelques auteurs les font vivre jusqu'en 527, ou même

540. Spelman et Wilkins, Orne. lirit. t. lt p. I , mettent en 446 la conférence que S. Germain tint a Vérulam contre les Pélagiens. Digitized by Google

* s. germain d'auxerre. [26 juillet.] 3 2 T> maintenir la réformation, qu'en facilitant surtout au clergé les moyens de s'instruire, établit des écoles publiques dans la GrandeBretagne. Aussi, «les églises, comme Bède l'observe1, conser» vèrent-elles depuis la pureté de la foi et ne tombèrent-elles plus »» dans l'hérésie. » Germain ayant ordonné S. Iltut prêtre, et S. Dubrice archevêque de Landaff, dans le South- Wales, les chargea du soin de plusieurs écoles qui devinrent bientôt célèbres par le nombre, le savoir et la sainteté de ceux qui les fréquentaient. On comptait jusqu'à mille étudiants dans deux de ces écoles, auxquelles présidait S. Dubrice, et qui étaient sur la Wye, l'une à Hentlan, et l'autre à Mochros. On trouve le nom de ceux qui s'y dis ti ligèrent le plus, dans la Vie du saint archevêque, qui avait été écrite dans les anciens registres de Landaff par S. Théliau lui-même. C'est du moins le sentiment de plusieurs savans8. Les écoles à la tête desquelles était S. Iltut, et dont les principales étaient à Llan-Iltut (aujourd'hui Lantwit) , près de Boverton , et à Llan-Elty, près de Néath, dans le comté de Glamorgan, jouissaient de la même réputation. On y envoyait de toutes parts les enfans de la noblesse de l'île. Parmi les disciples de S. Iltut on trouve S. Gildas, S. Lébnore, évêque, S. Samson, S. Magloire, S. Malo, S. Paul, évêque de Léon, Daniel, qui fut fait évêque de Bangor par S. Dubrice, et qui établit dans sa ville épiscopale un séminaire pour les Bretons. Paulin, formé aussi par le saint évêque d'Auxerre, fit un établissement semblable à Whiteland , au comté de Caërmarchen. Ce fut là qu'étudièrent S. David et S. Théliau. On fut encore redevable au zèle de S. Germain du séminaire de Llancarvan , près de Cowbridge, et de la célèbre école de Benchor , dans le comté de Flint. Le saint était en chemin pour retourner dans son diocèse, lorsqu'il reçut une députation des habitans de l'Armorique, qui imploraient sa protection. Ces peuples s'étaient attiré, par une révolte, le courroux d'Aëtius, général des Romains, et ils étaient sur le point de subir la peine qu'ils avaient méritée. Aëtius avait confié le soin de les châtier à un homme bien capable de le servir. C'était Eocaric, roi des Allemands, prince féroce et idolâtre. S. Germain alla le trouver promptement, et mit tout en usage pour l'apaiser. Mais le barbare refusa d'abord de l'écouter. Le saint évêque, sans se déconcerter, prend la bride de son cheval, et l'arrête à la tête de son armée. Eocaric, étonné de ce coup de hardiesse, inspiré par le zèle, s'adoucit peu à peu, et se prête en

• Bède, Hist.

I. tfc. 21; Bollandus * Stillingfleet , Ong. Britan. page et Henschénius, in
Vita S. Thel. ad 349. 9 /». Digitized by Google

3a6 S. GEHMAIN DAUXBRRE. [26 juillet.] fin à des propositions de paix. Il consent même à épargner le pays et à faire retirer ses troupes, pourvu que les rebelles obtiennent grâce d'Aëtius ou de l'empereur. S. Germain se chargea de la demander. Il partit donc pour Ravenne, où l'empereur Valentinien III faisait sa résidence. Il opéra plusieurs miracles sur sa route. A Milan , il délivra un homme possédé du démon. Il avait résolu d'entrer de nuit à Ravenne, pour éviter la réception honorable qu'on voulait lui faire. Mais le peuple était sur ses gardes , et ce ne furent que cris d'allégresse quand on l'eut reconnu. S. Pierre Chrysologue le reçut avec la plus grande joie, ainsi que Valentinien et Placidie sa mère. Cette princesse lui envoya un vase d'argent rempli de mets fort délicats, mais sans viande, dont elle savait que le saint s'était interdit l'usage. Germain à son tour envoya à Placidie un pain d'orge sur une assiette de bois. L'impératrice reçut l'un et l'autre avec joie; elle lit depuis enchâsser l'assiette dans de l'or, et garda le pain qui opéra plusieurs guérisons miraculeuses. La cour était trop bien prévenue en faveur du saint évêque d'Auxerre, pour ne pas lui accorder la grâce qu'il venait solliciter. Les habitans de l'Armorique étaient donc assurés du pardon de leur faute, s'ils fussent restés soumis. Mais, par une seconde révolte, ils empêchèrent l'effet de la protection de celui qui s'était fait leur médiateur. Pendant le séjour que S. Germain fit à Ravenne, il fut toujours accompagné de six évêques, qui lui virent faire différens prodiges. En voici un des plus frappans. Le fils de Volusien, chancelier ou secrétaire du patrice Sigisvulte, était mort et même déjà froid. Le saint fut appelé. Ayant fait sortir tout le monde de la chambre, il se prosterna près du corps, et pria avec larmes. Sa prière finie, le mort donna des signes de vie par quelques mouvemens ; puis ouvrit les yeux et remua les doigts. Alors Germain l'aidant à se lever, il s'assit et se trouva bientôt jouir d'une parfaite santé. Un jour qu'après Matines le saint s'entretenait avec les évêques sur des matières de piété, il leur dit : « Mes frères, je vous recom» mande mon passage. Il m'a semblé cette nuit voir notre Seigneur • qui me donnait la provision pour un voyage, disant que c'était >» pour aller dans ma patrie recevoir le repos éternel. » Peu de jours après il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée. L'impératrice l'alla voir, et ce ne fut pas sans peine qu'elle lui promit de faire reporter son corps à Auxerre, comme il le demandait. Il mourut à Ravenne le 3i juillet 448, après trente années et vingt cinq jours d'épiscopat. L'impératrice voulut avoir

le reliquaire du saint prélat. Les six évêques dont nous avons parlé
partagèrent ses vêtemens entre eux, Digitized by Google

5. EVROLS, ABBÉ. [26 juillet.] L'eunuque Acholius, préfet de la chambre de l'empereur, qui lui devait la guéri son d'un de ses domestiques, fit embaumer son corps ; l'impératrice le revêtit d'habits précieux et donna un coffre de bois de cyprès pour le renfermer; l'empereur fournit les voitures avec les frais du voyage, et ceux qui devaient l'accompagner. Le convoi fut des plus magnifiques. Le nombre des flambeaux était si grand, que leur lumière se faisait remarquer en plein jour. Le peuple accourait en foule dans tous les lieux où passait la pompe funèbre, et témoignait sa vénération pour le serviteur de Dieu. Les uns aplanissaient les chemins et réparaient les ponts, les autres portaient le corps, ou du moins chantaient des psaumes. Lorsqu'on fut au passage des Alpes, on y trouva le clergé d'Auxerre qui venait prendre la dépouille mortelle de son pasteur. Enfin le corps arriva à Auxerre cinquante jours après la mort du saint. On l'exposa pendant six jours à la vénération publique. Il fut enterré le 1^{er} d'octobre dans l'oratoire de Saint-Maurice que le saint évêque avait fondé lui-même. Cet oratoire fut depuis changé en une église qui est devenue une célèbre abbaye de Bénédictins, et qui portait le nom de Saint-Germain. Sa principale fête se célèbre le 3ⁱ de juillet. S. Germain était autrefois patron titulaire de plusieurs églises d'Angleterre. Il l'était nommément de la célèbre abbaye de Selby, au comté d'Yorck, dont l'abbé siégeait au parlement parmi les barons. On éleva une chapelle près de Vérulam, à l'endroit dans lequel le saint avait prêché, et où la dévotion attirait un grand nombre d'Anglais lorsqu'ils étaient Catholiques. Un bourg du pays de Cornouaille, qui a droit de député au parlement, porte le nom de Saint-Germain. S. ÉVROLS, RECLUS et ABBÉ PRÈS DE BKAUVAIS. S. Evrols, autrement appelé S, Evrou et S. Evrau*, était originaire de la ville de Beauvais. Par une suite de l'excellente éducation qu'il avait reçue, il s'attacha de bonne heure et pour toujours au service de Dieu. Il se mit sous la conduite d'un homme consommé dans la science des saints, pour marcher plus sûrement dans la voie de la perfection. Les armes qu'il employa contre l'ennemi de son salut furent l'étude et le travail des mains, avec le jeûne et la prière. S'il quitta depuis son maître, ce fut pour aller ■ a Eu latin Ebrulfus et Eberuffns. Digitized by Google

378 S. GONDOLPHE, EVBQUE. [2^e juillet] mener la vie d'un reclus près de Beauvais. Il fit bâtir un petit oratoire à côté de la cellule dans laquelle il se renferma. Plusieurs autres serviteurs de Dieu s'étant retirés dans le même endroit , il leur servit de guide et de modèle. C'est sans doute l'inspection qu'il avait sur eux qui lui a fait donner le titre d'abbé. Car on ne peut guère soutenir l'opinion de ceux qui lui attribuent le gouvernement du monastère de Saint- Fuscien-aux-Bois, qui est à une lieue et demie d'Amiens, ou du monastère de Saint-Lucien, près de Beauvais. Le sentiment le plus probable est que S. Evrols florissait dans le septième siècle. Sa mort est marquée au 25 de juillet dans le Martyrologe de France, et au 26 du même mois dans le Bréviaire de Beauvais. Ceux qui mettent sa fête au 29 de décembre le confondent avec S. Evroul, abbé au diocèse de Lisieux, lequel vivait quelque temps auparavant, et dont le nom est plus connu dans l'Eglise. Voyez sa Vie, écrite dans le douzième siècle par un anonyme, et publiée par Mabillon , sec. 1 Ben. p. 366 ; Baillet, sous le 26 de juillet, etc. S. COXDOLPHE, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT. L Aîf 607. Gondolphk , issu d'une des premières familles d'Austrasie, méprisa les avantages de sa naissance pour s'attacher aux œuvres de la piété et de la pénitence. Il se distingua par la régularité de sa conduite et par sa science, ce qui lui valut l'estime et la confiance de tous ceux qui le connaissaient. Elevé sur le siège de Maestricht à la mort de S. Monolphe, il marcha sur les traces de son glorieux prédécesseur, continua le bien et se sacrifia dans toutes les circonstances pour son troupeau. Il parcourait souvent son diocèse afin de s'informer des besoins des pasteurs et des peuples, et veilla avec soin sur le dépôt sacré de la foi. La religion continua de prospérer et de s'étendre sous son épiscopat: plusieurs hommes pieux, formés par ses exemples et ses conseils, propagèrent au loin l'Evangile et firent d'heureuses conquêtes dans les provinces du nord voisines de son diocèse. Ce bienheureux prélat ne gouverna son troupeau que pendant sept ans et quelques mois. Le Seigneur l'appela à lui le 26 juillet 607. Son corps fut déposé à la cathédrale de Saint-Servais à côté des restes de son saint prédécesseur. On en a toujours fait la fête dans son diocèse. Voyez les Boïlandistes, t. 4 julii, p. i52-i65. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [26 juillet.] 3*9 MARTYROLOGE. Mort de S1" Anne mère de Marie mère de Dieu. A Philippes en Macédoine, fête de S. Erasle, que l'apôtre S. Paul y laissa pour évêque, et qui reçut dans cette ville la couronne du martyr. A Rome, sur la voie Latine, S. Symphronius, S. Olympes, S. Théodule et Sle Exupérie, qui, comme on le voit dans les Actes de S. Etienne, pape, cueillirent dans les flammes la palme du martyr. A Porto, S. Hyacinthe, martyr, qui, d'abord jeté dans le feu, puis précipité dans une rivière, en sortit sans aucun mal; après cela il mourut, percé par le glaive, par ordre du consulaire Léonce, sous l'empire de Trajan. Une dame, nommée Julie, le fit enterrer dans son domaine, près de Rome. A Rome, S. Pasteur, prêtre, sous le nom duquel il y a un titre à Sainte-Puden tienne, sur le mont Y i minai. A Véronne, S. Valentin, évêque et confesseur. Au monastère de Saint-Benoit, dans la campagne de Mantoue, S. Si* méon, moine et ermite, qui mourut avancé en âge, et célèbre par un grand nombre de miracles. Saints de France* A Agen, S. Fredebert, évêque. A Aubusson, dans la haute Marche, le vénérable Turpin, évêque de Limoges, nommé saint par Bernard Guidonis. A Béthune, S. Jôre, confesseur, honoré comme évêque en l'église de Saint-Barthélemy de cette ville. Autres* A Laodicée en Phrygie, Su Gloriose et sept autres martyrs. Ce même jour, martyre de Ste Parascève, vierge, honorée par les Grecs d'un culte particulier. Ce même jour encore, martyre de S. Maurice d'Apamée et de ses compagnons, Photin, Théodore, Philippe, et soixante-sept autres. A Lichfeld au comté de Stafford en Angleterre, S. Ovin, moine, qui avait été grand-économe de la reine Sle Audrie. Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET. S. PANTALÉON, MÉDECIN, bt MARTYR A NICOMEDIE. Voyez ce qui est dit de ce saint par le P. Bosch, (an des continuateurs de Bollandus, t. 6 jul. p. 397. l'an 303. S. Pantaléon était médecin de l'empereur Galère-Maximien. Il professait le christianisme; mais il tomba par une tentation qui est quelquefois plus dangereuse que les tourmens les plus cruels. Cette tentation fut celle du mauvais exemple, dont le propre est d'affaiblir insensiblement les forces de l'ame, et de détruire enfin la vertu la mieux établie. Pantaléon vivant au milieu d'une cour idolâtre, où les fausses maximes du monde étaient continuellement applaudies, s'accoutuma peu à peu à les goûter; il en devint lui-même l'approbateur, il en fit la règle de sa conduite, et finit par renoncer à sa religion. Un Chrétien zélé, qui se nommait Hermolaüs, fut vivement touché de son malheur. Il lui parla de la manière la plus pathétique sur l'énormité de son crime, et sur les moyens de le réparer. Le coupable écouta les cris de sa conscience, qu'Hermolaüs avait réveillée; il ouvrit les yeux, détesta son apostasie, et rentra dans le sein de l'Eglise. Il ne soupirait plus qu'après le moment où il pourrait expier son crime par l'effusion de son sang. Pour se préparer au martyre, qu'il espérait souffrir durant la persécution de Dioclétien, qui fit sentir ses ravages à Nicomédie en 303, il distribua tous ses biens aux pauvres. Peu de temps après cette action, il fut arrêté dans sa maison avec Hermolaüs, Hermippe et Hermocrate. On leur fit souffrir à tous diverses tortures : après quoi ils furent décapités. Les Grecs mettent S. Pantaléon au nombre des grands martyrs, Procope parle d'une église qui était dédiée à Constantinople sous son invocation, et qui, étant tombée en ruines, fut réparée par l'empereur Justinien. On transporta ses reliques dans la même ville, et elles s'y gardaient avec beaucoup de vénération On en voit aujourd'hui une grande partie à Saint-Denys, près de Paris. Le cher du saint est honoré dans l'église prirnatiale de Lyon , et on dit qu'il y fut apporté au commencement du neuvième siècle. Les médc1 S. Jean Damascènc, Or. 3, de Imug. Digitized by Google

S. PANTALEON, MARTYR. [27 juillet.] 33 1 cins honorent S. Pantaléon comme leur principal patron, après S. Luc. Heureux ceux qui, en suivant cette profession, dirigent principalement leurs études à la gloire du Seigneur. Combien n'ont-ils pas d'occasions d'exercer la charité, surtout envers les pauvres, en procurant à leurs semblables les secours corporels, et quelquefois même spirituels. Le pouvoir de guérir, attaché à leur art, est un don de Dieu Celui même qui, par un seul acte de sa volonté toute puissante, pouvait rendre la santé au roi Ezéchias, fit dépendre la guérison de ce prince d'une masse de figues qu'on lui appliqua sur l'ulcère qui causait sa maladie 2. S. Ambroise³, S. Basile⁴ et S. Bernard⁶, s'élèvent fortement contre ceux qui ont un soin excessif de leur santé. Effectivement, ce soin annonce un amour désordonné pour la vie, et une sorte d'horreur pour la mortification : on peut même dire en général qu'on ruine sa santé à force de vouloir la ménager. Mais comme nous ne pouvons disposer de notre vie, il faut prendre de sages précautions pour la conserver⁶. Ce serait donc manquer à la charité que chacun doit avoir pour soi-même, que de ne pas user des secours ordinaires de la médecine, quand ils sont devenus nécessaires⁷. Et les saints qui, avec S. Charles Borromée, réprouvaient les précautions outrées de certaines personnes pour éloigner les maladies, se montraient fort exacts à observer ce que leur prescrivaient les médecins par rapport aux remèdes simples et ordinaires. Mais que le Chrétien se souvienne, dans la maladie, qu'il doit avant tout chercher la guérison de son âme, par la pénitence et par la pratique des autres vertus. Qu'il regarde Dieu comme son principal médecin ; qu'il lui demande le rétablissement de sa santé, si toutefois il n'est point contraire à la gloire du Seigneur; qu'il prie Jésus-Christ d'étendre sur lui cette main, qui, durant sa vie mortelle, guérit tant de malades. Celui qui compte plus sur l'art des médecins que sur la puissance divine doit craindre le reproche qui fut fait autrefois à Asa, roi de Juda⁸. D'ailleurs les causes des maladies sont souvent si cachées, l'efficacité des remèdes dépend de tant de circonstances, la science des plus habiles médecins est si incertaine, que souvent ils détruisent la nature, au lieu de se • Eccl. XXXVIII, 1, 2. « Estius, in Eccl. XXXVIII. • 4 Reg. XX, 7. 7 Ephes. V, 29; Aug. Ep. 130, ol. 121, » 4 Serin. 22 in Ps. 118. ad Probam. 4 Regul fus. explic. 8 2 Parai. T', 12. • Ep. 345, oi. 321, p. 310, et in Çant.

Digitized by Google

332 LES SEPT DORM ANS. [27 juillet.] conder ses efforts , et qu'ils accélèrent par là le moment de la mort. Il faut donc que le Chrétien attende de la bénédiction du ciel l'effet des remèdes qui lui sont prescrits. En se résignant à la volonté divine, il jouira d'une parfaite tranquillité, et les vertus qu'il pratiquera lui feront tirer de sa maladie l'avantage le plus précieux. S. MAXIMILIEN, S. MALCHUS, S. MARTINIEN, S. DENYS, S. JEAN, S. SÉRAPION et S. CONSTANTIN, VULGAIREMENT APPELES LES SEPT DORM ANS, MARTYRS. Ces saints confessèrent la foi à Ephèse en 2J0, devant le proconsul, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne où ils s'étaient cachées, on en mura l'entrée, et ils s'y endormirent dans le Seigneur. Quelques modernes, prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étaient endormis d'un sommeil véritable, et qu'on les retrouva en 4j9> sous le règne de Théodose le Jeune. La vérité est que leurs reliques furent découvertes en celte année. On les porta à Marseille, et l'on montre encore dans l'église de Saint- Victor un grand coffre de pierre qu'on prétend avoir servi au transport. La mémoire de ces saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs , les Syriens et tous les peuples de l'Orient. On voit à Rome, dans le Musæum Victorium, une pierre factice qui ressemble assez à une pierre précieuse. On a gravé dessus un groupe de figures qui représentent les sept Dormans, chacun avec son nom. Jean et Constantin ont deux massues près d'eux; il y en a une pleine de nœuds près de Maximilien; Malchus et Martinien ont deux haches à leurs côtés; Sérapion, une torche enflammée ; et Danésius ou Denys, un grand clou a. On a peut-être voulu représenter les différens genres de supplices qu'on leur fit souffrir. Les sept martyrs paraissent fort jeunes, ce qui s'accorde avec plusieurs anciens monumens, où ils sont appelés en/ans b. a Ces grands clous, clavi trabales, dont on se sert dans les bâtimens pour lier les poutres ensemble, étaient autrefois des instrumens de supplice. C'est ce qui se prouve par l'autorité d'Horace, /. 1, od. 3; et par celle de S. Paulin, Nat. 9, ou Carm. 24. * Pueri. Voyez la Dissert, de SS. 7 Dorm. c. 18, p. C5, et c. 6, p. II; le Ménologe de l'empereur Basile, imprimé à Rome en 1727, etc. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [27 juillet.] 333 La caverne où leurs corps furent trouvés devint célèbre par la dévotion des fidèles. On la montre encore aux voyageurs qui vont , dans le Levant". Voyez S. Grégoire de Tours, /. i de Glor. Martyr, c. le P. Cuper, ÂcU Sanct. t. 6 jufii, p. i?5 ; l'ouvrage imprimé à Rome en 1741» *n-4°i sous le l*tre de Dissertatio de Sanchs septem Dormientibus. On y trouve l'explication de ce groupe de figures dont nous venons de parler. MARTYROLOGE. A Nicomédie, martyr de S. Pantaléon, médecin, qui, ayant été arrêté pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Maximien, fut étendu sur le chevalet et exposé à la flamme des lampes. Mais une ap|>arition du Seigneur au milieu de ces supplices lui procura un saint rafraîchissement. Enfin, il consumma son martyre sous le tranchant du glaive. Au même lieu, S. Hermolas, prêtre, qui, par ses controverses, convertit S. Pantaléon; et aussi les deux frères S. Hermippe et S. Herm obérâtes, qui, après avoir souffert plusieurs supplices qui leur furent infligés, lurent condamnés à la peine capitale, par le même Maximien, parce qu'ils confessaient Jésus-Christ. A Noie, S. Félix, Ste Julie, Sle Inconde, martyrs. A Biscgli, dans la Pouille, S. Maur, évêque, S. Pantaléémon et S. Serge, qui souffrirent le martyre sous l'empereur Trajan. Au pays des Homérites, commémoration des saints martyrs que le tyran Dunaan fit livrer aux flammes pour la foi de Jésus-Christ. A Cordoue en Espagne, S. George, diacre, S. Félix, S. Aurèle, Sle Natalie et Sle Liliose, qui souffrirent le martyre dans la persécution des Arabes. A Ephèse, fête des sept Dormans, S. Maximien, S. Malch, S. Martinien, S. Denys, S. Jean, S. Sérapion et S. Constantin. A Auxerre, mort de S. Ethère, évêque et confesseur. A Constantinople, SN Anthuse, vierge, qui, sous l'empereur Constantin Copronvme, fut fouettée pour le culte des saintes images et mourut en exil. Saints de France. A Metz, décès de S. Frenin, évêque. A Lons-le-Saulnier en Bourgogne, S. Désiré, évêque de Besançon. En Béarn, S. Gaiactoire, évêque de Lescar, qui souscrivit au concile d'Agde. Autres. Ce même jour, S. Siméon, moine, mentionné dans tous les exemplaires hiéronymiques. En Ethiopie, Sle Sophie, reine. . A Ravenne, S. Ecclèse, évêque, qui fit bâtir l'église de Sainte-MarieMajeure dans sa maison paternelle, et fut inhumé à Saint-Vital. En Ecosse, Sle Puinice, vierge. « Voyez Spon, Voyage d'Italie et du Levant, t. 1, /. 3, p. 327. Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUILLET. S. NAZAIRE ET S. CELSE, MARTYRS A MILAN. Tiré de deux discours prononcés le jour de leur fête, l'un par S. Ennode, l'autre par un auteur contemporain de S. Ambroise, auquel on l'attribue communément. Cet auteur pourrait être S. Caudence de Jîresce. Voyez la Fie de S. Ambroise, par le diacre Paulin; Tillemont, t. 2 ; et Pinius, Act. Sanct. t. 6 julii, p. 603. VERS LAN 68. S. Nazaire eut le bonheur d'avoir pour mère une femme remplie de piété. Elle avait été instruite dans la religion chrétienne par S. Pierre, ou du moins par ses premiers disciples. Son nom était Perpétue. Quoique son mari, qui occupait une place distinguée dans les troupes de l'Empire, fût païen, elle inspira au jeune Nazaire, son fils, un désir ardent de se consacrer à Jésus-Christ. Ses leçons produisirent des effets qui surpassèrent ses espérances. Nazaire devint un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes. Enflammé de zèle pour le salut des âmes, il quitta la ville de Rome sa patrie, et alla prêcher la foi en plusieurs lieux, avec une ferveur et un désintéressement dignes d'un disciple des apôtres. Etant arrivé à Milan, les païens l'y arrêterent, avec un jeune homme appelé Celse, qui l'accompagnait pour l'assister dans ses voyages. Ils furent l'un et l'autre condamnés à perdre la tête. Ils souffrirent peu après que Néron eut excité la première persécution contre l'Eglise. On les enterra séparément dans un jardin situé hors de la ville. S. Ambroise découvrit leurs corps, et les leva déterre en 30,5. On trouva dans le tombeau de S. Nazaire une phiole pleine du sang du martyr, lequel était aussi rouge et aussi vermeil que s'il eût été versé le jour même. Les fidèles en mirent quelques gouttes sur des mouchoirs, et ils en firent ensuite une espèce de pâte, dont S. Ambroise envoya un morceau à S. Gaudence de Bresce. Le saint archevêque de Milan transporta les reliques des deux martyrs dans l'église qu'il venait de bâtir en l'honneur des apôtres. Il en détacha une petite partie qu'il envoya à S. Paulin de Noie, par lequel elle fut reçue comme un présent de grand prix, ainsi qu'il le dit lui-même Le chapitre de Beaucaire, au diocèse d'Arles, honore S. Nazaire et S. Celse comme ses patrons. On y a adopté l'office qu'en fait la 1 Carm. 24, et Ep. 12. Digitized by Google

S. VICTOR PAPE. [28 juillet.) 335 cathédrale de Béziers, qui a été consacrée sous le nom de ces saints martyrs *. Les martyrs furent traités comme le rebut du monde; mais ils ont reçu de Dieu une couronne dont l'éclat ne se flétrira jamais. La gloire du monde est fausse et passagère; c'est une ombre qui s'échappe et que l'on ne peut retenir. Il n'en est pas ainsi de la gloire et de la vertu; elle est solide et véritable; elle gagne même le cœur des mondains. Plus nous considérons le soleil, dit S. Basile¹, plus nous sommes frappés d'admiration, et toutes les fois que nous le revoyons, nous lui trouvons toujours le même éclat et la même beauté. C'est ainsi que la mémoire des martyrs nous est encore précieuse après tant d'années; elle deviendra même plus célèbre à mesure que les siècles s'écouleront. S. VICTOR, PAPE. S. Victor, Africain de naissance, fut élu pape après la mort de S. Eleuthère, arrivée l'an i(3) de Jésus-Christ, après celle de l'empereur Commode, dans le temps où, suivant Eusèbe, Pertinax jouissait de l'Empire. Il se montra digne successeur des apôtres, en s'opposant avec vigueur aux hérésies qui s'élevèrent de son temps. Théodote de Bysance, corroyeur de profession, ayant apostasié pour sauver sa vie dans la dernière persécution, osa dire, pour diminuer l'énormité de sa faute, que Jésus-Christ, qu'il avait renié, n'était point Dieu, que ce n'était qu'un pur homme : en quoi il enchérissait sur les Ariens, qui regardaient aussi Jésus-Christ comme une créature, mais qui avait été avant le monde. Etant venu à Rome, il y publia son erreur et s'y fit plusieurs disciples. Mais S. Victor arrêta les progrès de son hérésie en l'excommuniant avec Ebion, Artémon et un autre Théodote qui enseignait le même blasphème². Ce Théodote, appelé Trapézite ou le Banquier, forma la secte des Melchisédecien, qui prétendaient que Melchisédec était plus grand que Jésus-Christ. Vers le même temps on vit un nouveau converti attaquer l'Eglise, après avoir inutilement essayé d'en obtenir les premières <*

* Les hymnes de cet office sont du célèbre P. Vanière, Jésuite, auteur du *Prædium rusticum*. * Hom. de S. Gordio. c. 28. Conc. t. 1; Théodoret, *Hœr.faa* S. Kpipane, *Ilœres.* 54 : Eusèbe, /. 5, but. i. 2, c. 5. Digitized by Google

336 S. VICTOR, PAPE. [28 juillet.] places. Il était né dans la Mysie, sur les confins de la Phrygie, et se nommait Montan. L'ambition et l'orgueil le conduisirent insensiblement à l'enthousiasme, il contrefit l'illuminé. Perdant quelquefois l'usage de ses sens, il se servait d'expressions tout-à-fait extraordinaires. Prisque ou Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, abandonnèrent leurs maris pour suivre ce nouveau prophète; elles imitèrent ses extravagances, prétendant avoir succédé à ceux d'entre les disciples des apôtres qui avaient le don de prophétie. Montan se mit même au-dessus des apôtres, en ce qu'il avait, disait-il, reçu le SaintEsprit promis par le Sauveur pour donner à la loi évangélique sa dernière perfection. Il ôtait à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés d'idolâtrie, d'homicide et d'impureté; il enseignait, contre la doctrine de S. Paul, que les secondes noces étaient illicites et contraires à la chasteté; il ne voulait point que les Chrétiens prissent la fuite dans les temps de persécution. Un extérieur austère et un prétendu zèle pour la pureté de la morale lui attirèrent beaucoup de disciples, auxquels on donna le nom de leur maître. Ils sont aussi connus sous celui de Cataphryges, à cause de leur pays, et sous celui de Pépuzéniens, à cause de la petite ville de Pépuzium, dont ils avaient fait leur chef-lieu, et qu'ils appelaient Jérusalem¹. Ils se vantaient de leurs martyrs, quoiqu'il y en eût peu parmi eux qui eussent souffert pour la religion. Mais qu'est-ce que le martyre sans l'humilité ? On remarquait dans la nouvelle secte un grand fonds d'hypocrisie et des mœurs très -corrompues. Aussi Apollonius, cité par Eusèbe, reprocha-t-il publiquement ces vices aux deux prophétesses de Montan. « Eh quoi, » disait-il, vit-on jamais un prophète se peindre les cheveux et » les sourcils, jouer aux dés et prêter son argent à usure ? Je suis » cependant en état de démontrer qu'elles sont coupables de ces » crimes. » Le savant prêtre Astérius Urbanus confondit ces hérétiques dans une conférence qui se tint à Ancyre en 188. Il convainquit leurs prophéties de fausseté, en ce qu'elles n'avaient point été vérifiées par l'événement , en ce qu'elles étaient proscrites par l'Eglise, en ce que les vrais prophètes n'avaient point été hors d'eux-mêmes en parlant comme les nouveaux enthousiastes. Enfin le montanisme fut condamné comme impie, et l'Eglise retrancha de son sein ceux qui le professaient. Eusèbe, qui rapporte ce qu'on vient de dire, ajoute que Montan et Maximille tombèrent dans le désespoir et se pendirent. Tertullien, qui devint Montaniste vers la fin de la vie de » Eusèbe, /. 5, c.

17; S. Hier Ep. 54, ad Marcel. Tcrtul. l.defuga,de pudicit. Digitized by Google

S. VICTOR, PAPE. [28 juillet.] 337 S. Victor, dit 1 que ce pape envoya des lettres de communion aux prétendus prophètes. Il est facile de concevoir comment il put être trompé. Il s'agissait d'un point de fait; il était éloigné des lieux où vivaient les personnes; les Montanistes d'ailleurs cachaient leurs vices et leurs dogmes sous le masque de l'hypocrisie. Mais Praxéas, qui venait de l'Orient, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il révoqua ses lettres et condamna les novateurs. La foi de ce Praxéas n'était cependant rien moins qu'orthodoxe. Enflé de l'honneur qu'il avait eu d'être emprisonné pour Jésus-Christ, il devint hérésiarque à Rome même. Il enseignait qu'il n'y avait qu'une personne en Dieu, et que le Père avait été crucifié aussi bien que le Fils, ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de Patripassiens. Ses erreurs n'eurent pas plus tôt été connues qu'on le retrancha du corps des fidèles. Tatien fit aussi naufrage dans la foi sous le pontificat de Victor. C'était un philosophe platonicien né en Syrie. Il avait enseigné quelque temps à Rome, après la mort de S. Justin, martyr, son maître. Etant retourné en Syrie l'an 171, il publia ses erreurs, qu'il n'avait osé débiter à Rome. Marcion, Valentin et Saturnin furent ses principaux guides. Il enseigna, comme eux, qu'il y avait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, et que le créateur du monde était le mauvais. Il ajouta qu'Adam était damné, et que le mariage n'était pas moins criminel que l'adultère. C'est pour cela que ses disciples furent nommés Encratites ou Continens. On les appela aussi Hydroparastates ou Aquariens, parce qu'ils n'employaient que de l'eau dans la consécration de l'Eucharistie, conséquemment à l'horreur qu'ils avaient pour le vin. Ils condamnaient encore l'usage de la viande*. Tatien, selon la remarque des Pères, ne s'écarta des principes de la foi que par une suite de ce prétendu esprit philosophique qui n'est que trop commun. Lorsqu'on s'imagine avoir des lumières supérieures à celles des autres, on dédaigne les routes frayées, on se fait de nouveaux systèmes que l'amour-propre empêche ensuite d'abandonner a. 1 L. adv. Praxeam. 8 S. Epiph. Hœr. 46 ; S. Iren. /. 1, c. 31; Clem. Alex. Strom. L 3, p. 465. a Nous ayons de Tatien un discours contre les Grecs» où il y a beaucoup d'érudition profane, et où il est démontré que Moïse est plus ancien que les philosophes gentils, qui ont emprunté les sciences des patriarches. Ce discours fut écrit après la mort de S. Justin. L'auteur était encore clans le sein de l'Kgli.se, nuisqu il y prouve qu'il n'y a qu'un Dieu créateur de toutes choses, et qu'il semble y approuver l'état du mariage. Cet

ouvrage manque de méthode ; le style en est assez élégant, mais diffus et sans correction. Il a été souvent imprimé à la suite des œuvres de S. Justin. Guillaume Worth, archidiacre de Worcester, en donna une bonne édition à Oxford en 1700, avec des notes et des dissertations. Travasa, auteur d'une excellente histoire des Hérésiarques, écrite en italien, et imprimée à Venise en 1760, prouve, contre D. Massuctet quelques autres écrivains, TOME V. 2

2 Digitized by Google

338 s. victor, pape. [28 juillet.] S. Victor combattit tous ces hérésiarques, et tâcha d'étouffer les scandales dès leur naissance. Il montra aussi beaucoup de zèle dans la dispute qui s'était élevée touchant la célébration de la Pâque. Les Asiatiques célébraient cette fête avec les Juifs le quatorzième jour de la lune après l'équinoxe du printemps, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât : au contraire, l'Eglise romaine et les autres églises du monde chrétien la célébraient toujours le dimanche qui suivait immédiatement le quatorzième jour. Le pape Anicet permit aux Asiatiques de suivre leur usage, même à Rome; mais Soter, son successeur, les obligea de se conformer à ce qui se pratiquerait dans les lieux où ils se trouveraient. Divers conciles tenus en Orient et en Occident ordonnèrent que la discipline sur ce point serait désormais uniforme, et que l'on adopterait l'usage de l'Eglise romaine. Cependant Polycrate, évêque d'Ephèse, prit fortement la défense des Asiatiques. Il prétendit qu'on ne pouvait les inquiéter, et qu'ils avaient pour eux l'autorité de S. Philippe, mort à Hiéraple, de S. Jean l'Evangéliste, de S. Polycarpe, évêque et martyr, de Sagaris, aussi évêque et martyr, mort à Laodicée, et de plusieurs autres personnages dont la mémoire était en bénédiction parmi les fidèles. Le pape Victor, voyant qu'on ne pouvait réduire les Asiatiques, les menaça de les excommunier. Quelques modernes¹ ont conclu des expressions d'Eusèbe, que S. Victor excommunia effectivement les Asiatiques, mais qu'il révoqua aussitôt la sentence; d'autres³, au contraire, pensent qu'il s'en tint à une simple menace, et cette opinion paraît la plus probable^a. Le schisme que le prêtre Blastus avait formé à Rome, à l'occasion de cette dispute, et pour lequel il avait été dégradé par le pape Eleuthère, fut sans doute ce qui déterminait S. Victor à faire paraître de la vigueur, afin de prévenir les maux qui pouvaient naître de la diversité dont il s'agissait. Mais par un motif de charité et de prudence, il évita de porter trop loin la sévérité, et il suivit en cela les avis que lui avait donnés S. Irénée dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, en son nom et au nom des fidèles des Gaules. Il mourut l'an 360 que Tatien n'est point exact sur plusieurs articles, et qu'il enseigne nommément la mortalité de l'âme. * Baronius, Constant et de Marca. ' Thomassin, le P. Alexandre et Graveson. a Pour concilier les différens auteurs, le Père Jean-Philippe Monti, clerc régulier de Saint-Paul, et professeur de théologie à Milan, soutient que S. Victor dressa une sentence d'excommunication après qu'il eut reçu la réponse de Polycrate, mais qu'il ne la publia point, en ayant été

empêché par les avis de S. Irénée. Voyez les Joan. Philip. Monti
Dissertationes Theologico-Historicæ très, quorum prima propugnat gratiam
per se efficacem ; T* agit de Canonibus vulgà Jpostolicis ; 3« versa tur
super disstdio de opportuno Paschalis celebrandi tem~ pore. Papiœ, (760.
Digitized by Google

3. INNOCENT 1 , PAPE. \2S juillet.] 33\$ «le Jésus-Christ, le neuvième du règne de Sévère, et le dixième de son pontificat. Quelques écrivains du cinquième siècle l'appellent martyr, et son nom se trouve avec ce titre dans un ancien Pontificat, écrit en 530, ce qui pourrait lui convenir; car, suivant la remarque de Tillemont il y avait eu beaucoup de Chrétiens martyrisés sous le règne de Sévère, avant que ce prince donnât des édits pour la persécution de l'an 202. Le P. Pagi croit cependant que S. Victor ne mourut point par le glaive, parce qu'il n'est appelé que confesseur dans quelques Martyrologes. Au reste, sa dignité et son zèle l'exposaient si naturellement au martyre, qu'on ne peut lui en refuser la gloire. Voyez Eusèbe, Hist. L 5, c« 23; Orsi; Berti, Diss.hist. t 2, p. 88, etc. S. INNOCENT Ier, PAPE. S. Innocent, né à Albano près de Rome, fut élu d'une voix unanime pour succéder au pape Anastase, mort en 402. Ce fut malgré lui qu'il monta sur la chaire de S. Pierre. Saisi de frayeur à la vue des dangers inséparables de sa place, il ne cessait de demander à Dieu cet esprit de sagesse et de prudence dont il avait besoin pour bien gouverner l'Eglise. Les temps alors étaient très-difficiles. Alaric, à la tête d'une nombreuse armée de Goths, menaçait de porter la désolation dans toute l'Italie. Le saint pape exhorta les fidèles à faire un bon usage des malheurs auxquels ils étaient exposés, et à recevoir les coups de la main céleste avec résignation et avec humilité. Cela ne l'empêcha cependant pas d'employer les moyens que prescrivait la prudence. Il fit plusieurs voyages dans le dessein de ménager une réconciliation entre Alaric et l'empereur Honorius. Mais ses démarches n'eurent aucun effet» L'armée de l'Empire, commandée par Stilicon, et celle des Goths, en vinrent aux mains en 4°3. La victoire se déclara pour les premiers. Les Barbares travaillèrent fortement à réparer leurs pertes. Alaric marcha contre Rome ; et sur le refus que fit l'empereur de lui donner le commandement de ses troupes, il prit cette ville le 24 août 41°> et l'abandonna au pillage. Rien ne fut épargné que l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à laquelle le vainqueur avait accordé le privilège de sanctuaire. Le pape était alors à Ravenne avec Honorius. Alaric mourut l'année suivante. Mais 1 r. 3,;». 112. 22. Digitized by Google

340 S. INNOCENT 1^{er}, PAPE. [28 juillet.] Ataulphe, son beau-frère, lui succéda, et saccagea Rome une seconde fois. Après le départ des Barbares, le saint pape revint à Rome, et par sa présence seule, il consola son peuple affligé. Il apprit aux fidèles à profiter pour leur salut des calamités qui tenaient de fondre sur eux. La patience avec laquelle ils souffrirent la perte de leurs biens et de tout ce qu'ils avaient de plus cher édifia singulièrement les païens. Ceux-ci ne s'en tinrent point à une stérile admiration des vertus dont ils étaient témoins ; ils se présentèrent en foule pour se faire instruire et pour demander le baptême. Le pape les confirma dans leurs saintes dispositions, et forma d'eux un peuple nouveau, qui ne s'occupa plus que de la pratique des bonnes œuvres. Innocent ne se bornait pas au soin de l'Eglise romaine. Il écrivit plusieurs lettres qui seront des monumens éternels de son savoir et de son zèle. Celles surtout qu'il adressa à S. Exupère, évêque de Toulouse, et à Décentius, évêque de Gubio, en réponse à plusieurs questions qui lui avaient été faites , contiennent des règles utiles et des décisions fort sages. Il dit dans la première qu'on ne doit jamais refuser l'absolution aux pénitens qui sont au lit de la mort, pour ne pas imiter la dureté des Novatiens. Il dit dans la seconde qu'il n'appartient qu'aux évêques de conférer le Saint-Esprit dans la Confirmation, en oignant d'huile le front des personnes baptisées, parce qu'ils sont les seuls qui aient la plénitude du sacerdoce ; et il ajoute qu'il ne peut réciter les paroles dont on se sert en conférant ce sacrement, de peur de dévoiler les mystères aux infidèles. Il use de la même réserve en parlant du saint sacrifice, tant était inviolable le secret avec lequel les premiers Chrétiens traitaient tout ce qui avait rapport aux sacremens. Dans cette même lettre, Innocent parle aussi de l'Extrême-onction donnée aux malades, ce qui ne doit se faire, dit-il, qu'à l'égard des pénitens qui ont été réconciliés, parce que l'Extrême-onction est un sacrement, et que les sacremens ne peuvent être administrés à ceux qui sont encore en pénitence. Cet endroit remarquable prouve que dans les premiers siècles, l' Extrême-onction était aussi bien regardée comme un sacrement que l'Eucharistie. Innocent ne condamne point les laïques, qui, par une dévotion usitée en ces temps-là, se servaient des saintes huiles, mais sans employer les paroles sacramentelles. A la demande qu'on lui fit, savoir si les évêques pouvaient donner l'Extrême-onction , qui était communément administrée par les simples prêtres, il répond qu'ils le peuvent sans doute,

puisque les prêtres le font. Il suppose donc, comme une chose indubitable,
que Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

S. SAMSON, BYEQCB. [28 juUlet.] 34 1 c est aux prêtres et non aux laïques à administrer ce sacrement. Les conciles de Carthage et de Milève ayant condamné, en 4* 6*, les erreurs des Pélagiens, écrivirent au saint pape pour l'informer de ce qui avait été fait. Les deux lettres synodales furent rédigées par S. Augustin, Innocent, dans sa réponse aux Pères de Milève, dit « que toutes les matières ecclésiastiques du monde chrétien » doivent être portées, de droit divin, au Siège apostolique, c'est» à-dire à S. Pierre, l'auteur de ce nom et de cet honneur. » Il recommande aux mêmes évêques d'en agir ainsi. « Par là, dit-il, vous » suivrez l'ancienne coutume que vous savex aussi bien que moi » avoir toujours été observée par tout le monde a. » Lorsque l'acte de confirmation donnée par le pape aux conciles de Carthage et de Milève fut arrivé en Afrique, S. Augustin dit dans un de ses discours : « Les décisions des deux conciles ont été envoyées» au Siège apostolique ; les rescrits de ce Siège sont venus; la » cause est présentement finie : fasse le ciel que l'erreur puisse » aussi finir » S. Innocent termina sa vie en défendant avec zèle la doctrine de la grâce de Jésus^Christ. Il mourut en 417 1 après avoir siégé quinze ans. Voyez ses lettres, les conciles, Cuper, AcL Sonet, f , \$ juW^ p. 548; Ceillier, t. 10,/? . io4, S. SAMSON, EVÈQUE. & Samson fut un enfant de prières. Il naquit vers Tan 490, dans cette partie du South- Wales aujourd'hui connue sous le nom de Glamorganshire Ses parens, distingués par leur naissance, eu-v a On Toit par là que les évêques d'Afrique portaient au saint Siège les causes majeures, celles au moins qui avaient la foi pour objet ; et que dans ces sortes de causes, rappel à Rome était toujours légitime. Ainsi les contestations qu'ils eurent avec les papes Innocent, Zozime et Célcstin. ne tombaient que sur les appels touchant les faits personnels. Effectivement, le recours à des juges éloignés entraîne avec soi des inconvéniens ; et s'il est facile et fréquent , il peut être préjudiciable à l'exécution des ordres de la justice. Cependant les appels et la révision de certaines causes sont quelquefois nécessaires pour empêcher l'injustice et l'oppression. On lit donc des réglemens sur la manière 4e restreindre les appels dans les causes ecclésiastiques qui n'étaient pas majeures. Mais, le concile général de Sardique, qui fut comme une suite de celui de Nicée, décida qu'on pourrait appeler aux évêques de Rome, de tout le monde chrétien^ dans les affaires de discipline, et les évêques d'Afrique acquiescèrent peu après à cette décision. à Cette contrée faisait partie du

pays des Démètes, et était sur les frontière* des Wénètes, qui habitaient la province appelée Guent par les Bretons, et présentement connue sous le nom de MoBtmeuthshjre. * Serm. 131, n. 10. Digitized by Google

34a S. SAMSON, ÉVOQUE. [28 juillet] rent son éducation fort à cœur, et le mirent, lorsqu'il n'avait encore que sept ans, sous la conduite du saint abbé Il tut. Le jeune Samson, ayant fait de rapides progrès dans les sciences et la vertu, fut ordonné prêtre par S. Dubrice, évêque de Caërléon. En 5 12, il se retira dans une île voisine pour y mener la vie érémitique, avec plusieurs autres serviteurs de Dieu, qui avaient pour guide et pour conducteur un saint prêtre nommé Piron. Son père, qui était fort âgé, étant tombé dangereusement malade, il alla le visiter par l'ordre de S. Il tut et de S. Dubrice. Il lui rendit la santé par ses prières, et le détacha parfaitement du monde. Il gagna aussi à Jésus-Christ plusieurs personnes de sa famille, qu'il mit dans divers monastères. Son père et un de ses oncles se retirèrent parmi les ermites avec lesquels il vivait. En 5 16, il fit un voyage en Irlande. Son dessein était de s'exciter à la ferveur par les exemples et les instructions d'un grand nombre de saints qui habitaient ce pays. A son retour, il se réfugia dans un désert, et s'y renferma dans une caverne. S. Dubrice le fit venir au synode qui se tint à Caërléon en 5 20, et l'y sacra évêque, sans cependant l'attacher à aucun siège. S. Samson continua de pratiquer les mêmes austérités. Il s'interdit absolument l'usage de la viande. Quelquefois il était deux ou trois jours sans manger. Souvent il passait des nuits entières à prier debout, et quand il était accablé de sommeil, il prenait un peu de repos en s'appuyant la tête contre la muraille. Pour donner plus d'étendue à son zèle, il passa dans l'Armorique avec son père et avec S. Magloire et S. Malo, qui étaient tous deux ses proches parens. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres par ses prédications et ses miracles. Il fonda une abbaye qu'il appela Dole et où il fixa le siège épiscopal , précédemment soumis à celui de Quindalet , aujourd'hui de Saint-Malo. Ce siège a joui long-temps du droit de métropole sur tous les évêques de l'Armorique ou de la Bretagne b. S. Samson souscrivit de la manière suivante au second concile de Paris, qui se tint en 557 * " Samson, pécheur, évêque, ai con» senti et souscrit. » Il faisait porter une croix devant lui comme a Dole ou Dol, en vieux langage breton, signifie une plaine fertile dont le terrain est bas. b Tours était, dès le temps de S. Martin , la métropole du Mans, d'Angers , et des évêchés de Bretagne. Cet arrangement fut sans doute la suite de celui des Romains , qui avaient fait de Tours la métropole de l'Armorique. Les évoques de Dol ont contesté long-temps ce droit aux archevêques de Tours ; et ils en ont même joui par intervalles. Enfin, après bien des contestations, il fut décidé par le

pape Innocent III, en 1199, que révêche" de Dol , et les autres évêchés de Bretagne, seraient et demeureraient sous la juridiction de l'archevêché de Tours. Voyez D. Morice, Uist, de Bret. Digitized by Google

S. OUES ET S. LOUBACE, ABBES. [28 juillet.] 343 font aujourd'hui les archevêques. Il mourut vers Tan 564. La crainte des incursions des Normands fit transférer à Paris , dans le dixième siècle, une partie considérable de ses reliques, avec celles de S. Magloire et de S. Maclou ou S. Malo. Voyez sa Vie, publiée par Mabillon, AcU Ben, U i, p. 176; et par Sollier, AcU SancU U 6 julit, p. 568. i S. OURS, et S. LIBESSE on LOUBACE ABBÉS EN TOI RAINK. S. Odes, né à Cahors en Aquitaine, se montra dès son enfance pénétré d'amour pour Dieu. Ayant quitté sa famille, il se retira dans le Berri, où il fonda les monastères de Taurisiac ou Toiselai, de Heugne et de Pontivi. Il les laissa depuis sous la conduite de personnes recommandables par leur sainteté, et passa en Ton* raine. S'étant fixé à Sénapaire, aujourd'hui Sénevières, entre l'Indre et TIndrois, il y construisit un oratoire avec un ermitage, où il se forma bientôt un monastère. Il en donna le gouvernement à S. Loubace, vulgairement appelée S. Libesse en Touraine ; après quoi il en alla bâtir un autre à Loches, sur la rivière d'Indre. Les religieux qu'il y rassembla donnaient beaucoup de temps au travail des mains. Ils apprenaient de leur saint abbé à pratiquer parfaitement toutes les vertus monastiques. Ses exemples tiraient encore un nouveau degré de force du don des miracles dont il était favorisé. S. Ours mourut vers l'an 508. Son monastère de Loches, qui n'était plus qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Beaulieu, a été long temps fort célèbre. S. Loubace, premier abbé de Sénevières, marcha sur les traces de S. Ours. Il fut enterré dans son monastère, qui ne subsiste plus, et qui a été changé en une église paroissiale. Ces deux saints sont nommés sous le 18 de juillet dans le Martyrologe de France; mais leur fête est marquée au 28 du même mois par Surius, le P. Labbe, etc. Voyez S. Grégoire de Tours, Vit. Pair. c. 18 ; Baillet, sous le 28 de juillet, etc. Digitized

344 MARTYROLOGE. [28 juillet] • 1 S. NAZAIRE, ABBÉ DE LÉRIXS. CINQUIÈME SIÈCLE. Nazaire succéda à Fauste dans le gouvernement du monastère de Lérins et signala son zèle par une belle œuvre. Il fit construire sur les côtes de la mer, en l'honneur du martyr S. Etienne, un monastère pour des religieuses. Il choisit pour cet emplacement un lieu souillé autrefois par le culte qu'on y rendait à Vénus qui, y avait un autel, nommé Ara luci, d'où est venu le nom d'Arluc. Le saint homme avait cru ne pouvoir mieux réparer les outrages faits à la majesté divine qu'en fondant un monastère de vierges chrétiennes à cet endroit impur. On croit généralement que Su Maxime, honorée le 16 mai au diocèse de Fréjus, fut du nombre des religieuses qui s'y établirent et qui effacèrent par leurs vertus les souvenirs du paganisme. Pîazaire fut bien pavé de son zèle par le bien qui fut ainsi opéré : les saints ne se consentent pas d'honorer Dieu par leurs propres vertus, ils font d'heureux efforts pour étendre partout son culte. Nazaire quitta cette terre après le milieu du cinquième siècle; l'année de sa mort est incertaine. Il a toujours été honoré le a8 juillet. Foytz Mabillon, f. 1 Annal. ■ 1 ,,,,* geai MARTYROLOGE. À Rome , martyre de S. Victor, pape. A Rome encore. S. Innocent, pape et confesseur. A Milan, fête de S. Nazaire et de S. Celse, enfant, martyrs, que, dans la rage de la persécution excitée par Néron, Anolin fit périr par le glaive, après qu'ils eurent été longtemps maltraités et affligés en prison. Dans la Thébaïde en Egypte, commémoration de plusieurs saints martyrs qui souffrirent dans la persécution de Dèce et de Valérien. Les Chrétiens désirant avec ardeur de périr par le fer pour le nom de Jésus-Christ, leur ennemi rusé cherchait les supplices qui pouvaient procurer plus lentement la mort, parce qu'il désirait faire périr leurs âmes et non leurs corps. Parmi ces martyrs, il y en eut un qui, après avoir supporté avec courage la rigueur des chevalets, des lames embrasées et des chaudières bouillantes, fut frotté de miel, et exposé, les mains liées derrière le dos, sous un soleil très-ardent, à la piquê

Digitized by Google

MARTYROLOGE. [1^{er} juillet.] 345 des guêpes et des mouches. Un autre, lié mollement entre des fleurs, ayant vu venir à lui une femme sans pudeur, pour l'exciter à la volupté, cracha, aux yeux de cette malheureuse, qui lui faisait des caresses, sa langue qu'il avait coupée en se la mordant. A Ancyre en Galatie, S. Eustathe, martyr, qui, tourmenté par divers genres de supplices, fut jeté dans un fleuve; mais un ange l'en retira. Enfin, il fut appelé à la récompense éternelle par la vision d'une colombe qui descendait du ciel. A Milet, S. Axace, martyr, qui, sous l'empereur Lézin (ou Liciniu»), ayant été, après diverses tortures, jeté dans une fournaise et conservé intact par la protection de Dieu, eut la tête tranchée, et consumma ainsi son martyre. En Bretagne, S. Samson, évêque et confesseur. A Lyon, S. Pérégrin, prêtre, dont la sainteté est attestée par l'éclat des miracles. Saints de France. A Loches en Touraine, S. Ours, confesseur. A Soissons, S. Gérant, chanoine de Saint-Gervais et archidiacre. Autres* Ce même jour, Sainte Bysse, martyrisée avec quelques autres. En Ethiopie, S. Mathieu l'ermite. En Suède, S. Botvid, massacré par un Vile. A Plaisance, S. Raimond, confesseur, dont il y a deux églises en cette ville. Digitized by Google

VXWGT-HEUVXÈlttJS JOUR DE JUILLET. S. LAZARE. Ste MARTHE bt Stc MARIE. Lazare , ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs , demeuraient à Bethanie, petite Tille qui était à deux milles de Jérusalem, et un peu au-delà de la montagne des Olives. Le Sauveur, qui d'abord avait fait sa résidence ordinaire dans la Galilée , s'étant fixé principalement en Judée à la troisième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît, par l'histoire de la résurrection de Lazare, que cette famille était une des plus distinguées du pays Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur, qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les momens lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sentait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'épouse des Cantiques : Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lis 2, c'est-à-dire avec les âmes chastes, ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus. Cette maison, suivant la remarque de S. Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi. Les uns, comme les solitaires, vaquent uniquement aux exercices de la contemplation; les autres se consacrent à la vie active : tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère; ceux qui, par un principe de charité, servent les pauvres et les malades ; ceux enfin qui, occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état, et agissent toujours dans la vue de plaire à Dieu , lui rapportent toutes leurs démarches , et se proposent l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et le prochain ; car la charité est l'âme, et comme le sceau de la perfection chrétienne. 1 Luc. x , 38. * Ont. ik Digitized by Google

S. LAZARE, î»te MARTHE, ETC. [29 juillet.] fyj On a souvent demandé laquelle de la vie active ou de la vie contemplative était la plus parfaite. S. Thomas répond 1 que la vie mixte, qui est en partie active et en partie contemplative, est la plus excellente. Ce fut celle de Jésus-Christ et de ses apôtres; ça été celle de tous les saints, qui, dans tous les siècles, se sont occupés du soin d'instruire, de consoler et de servir le prochain. Un pareil genre de vie suppose une grande ardeur de charité, et est Sien méritoire lorsqu'il est joint à l'esprit de prière et de recueillement. Mais cet esprit ne peut subsister long-temps, à moins qu'on ne l'entretienne et le nourrisse par la retraite, par de fréquens retours sur soi même, et par la pratique continuelle de la méditation des vérités saintes. On sait que Jésus-Christ se retirait souvent sur les montagnes pour prier. Un pasteur, par exemple, qui laisserait éteindre en lui l'esprit de prière, aurait, selon l'expression de S. Bonaventure, une âme morte dans un corps vivant². Il en est de même de ceux qui vivent dans le monde, ou qui se sont dévoués aux œuvres de charité. S'ils ne prennent de semblables précautions, ils s'exposent à une perte certaine. Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison. Elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Sauveur approuva le principe de sa sollicitude; il lui fit cependant comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son âme. Marthe, Marthe, lui dit-il, vous vous empressiez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est néces s aire. Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent au corps ; il voulait seulement -que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées par la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes, à la vérité, changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet; mais l'âme y est souvent exposée à être distraite, surtout dans le cours de l'action. Tâchons de ressembler aux anges, qui , en exerçant les fonctions extérieures dont ils sont chargés, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu et l'adorent sans cesse. Mais quoi que nous fassions, nous ne serons pas

toujours parfaitement maîtres de notre attention. Ceux au 1 3 q. 40, a. ! , ad
2 et 3. 9 L. de Perject. Retigios. Digitized by Google

348 9. LAZARE, S1' MARTRE} ETC. [20 juillet.] contraire qui s'occupent de la contemplation , ne courent point les mêmes risques; ils sont unis à Dieu d'une manière plus continue et plus parfaite. Ils font comme l'apprentissage de l'emploi qu'ils auront éternellement dans le ciel. C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avait choisi la meilleure part, et que jamais on ne la lui ravirait. Il ajouta même qu'une seule chose était nécessaire; et cette seule chose, c'est de rapporter tout ce que nous faisons à i la gloire de Dieu et à notre salut éternel *. Ce qui prouve surtout combien Jésus-Christ aimait la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en informèrent le Sauveur, qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : Celui que vous aimez est malade. Elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur. Ce n'était point pour nous délivrer de nos infirmités corporelles que Jésus-Christ était descendu du ciel sur la terre. Il guérissait cependant les malades et ressuscitait les morts, afin de nous faire comprendre jusqu'à quel point il désirait de sauver nos Ames. Il connaissait toute l'étendue de nos misères spirituelles; mais il voulait aussi que nous la connussions nous-mêmes, pour nous porter à implorer son assistance. De là ces différens miracles qu'il opérait, et dont la fin était de nous réveiller et de dissiper les ténèbres qui nous dérobaient cette précieuse connaissance. Le premier pas que nous ayons à faire pour obtenir notre délivrance* est d'avouer humblement que nous sommes faibles, ingrats, in*capables de nous guérir par nous-mêmes. Mais pensons aussi que nous avons un médecin dont l'amour et le pouvoir sont infinis ; découvrons-lui toute la profondeur de nos plaies pour émouvoir ses entrailles; représentons-lui que celui qu'il aime encore comme l'ouvrage de ses mains et le prix de son sang, est plongé dans un abîme de misères. Gémissons, crions vers lui du fond de nos cœurs : conjurons-le de considérer son image, quoique défigurée par le péché; d'abaisser ses yeux sur son royaume tout désolé par la tyrannie du démon et de nos passions ; de ne pas négliger la vigne qu'il a plantée et cultivée de ses propres mains, et qui aujourd'hui est livrée en proie à des ennemis furieux et barbares; de réparer au contraire les brèches de la muraille qui l'environne, et de lui rendre sa première beauté. Ne pouvant jamais être entièrement assurés que nous trouverons

miséricorde, ni rester « C'est ainsi que ce passage est expliqué par S.
Augustin et S. Bernard, par Matdonat, Grotius, etc. Digitized by Google

S. LAZARE, S,e MARTHE, ETC. [39 juillet.] tranquilles sur l'issue de cette grande épreuve d'où dépend notre éternité, nous ne devons jamais cesser d'implorer la clémence de celui qui est en même temps notre juge et notre médecin; nous ne saurions trop souvent répéter ces paroles de Marthe et de Marie : « Voilà que celui que vous aimez est accablé sous le poids » de ses maux, » ni le prier trop ardemment de se ressouvenir de ses anciennes miséricordes envers nous. Ayons aussi recours à Dieu dans les maladies corporelles, et servons-nous de la même prière. Demandons-lui la santé pour nous et pour nos frères, autant toutefois que sa gloire et notre salut n'y seront point intéressés. Unissons nos prières aux supplications des saints, surtout à celles des deux sœurs de Lazare, qui obtinrent la résurrection de leur frère. Jésus n'eut pas plus tôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion. Cependant il différa quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare, que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie, Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au-devant de lui, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. Jésus la rassura, et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur. Elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé, et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au-devant de son divin Maître, et se jeta à ses pieds fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère, et qui versaient aussi des larmes. Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur, que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération sur son visage et dans tout son extérieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare; on lui répondit : Seigneur, venez et voyez. Il alla donc au tombeau avec eux, et il commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais. Ne vous ai-je pas élit, répliqua Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? Ensuite ayant adressé une prière à son Père, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors. A l'instant, Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marthe

et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus,
Digitized by Google

350 S. LAZARE, S MARTHE, ETC. [20 juillet.] et se mirent au nombre de ses disciples. Mais les princes des prêtres et les pharisiens, en ayant été informés, s'assemblèrent et résolurent de faire mourir non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le dessein formé contre Lazare. Peu de temps après, et six jours avant la Pâque, Jésus étant revenu à Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui, et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui. Elle prit un vase rempli d'excellens parfums quelle lui versa sur les pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres. Ce n'était pas qu'il s'intéressât beaucoup au sort des malheureux, mais c'est que portant la bourse, il convertissait quelquefois à son usage les biens communs, parce qu'il était un voleur. On voit par là avec combien de facilité l'avarice se glisse dans le cœur, et combien l'avare est ingénieux à trouver des excuses pour se tromper lui-même; au lieu que la charité interprète en bonne part les actions du prochain. La passion entraîne toujours dans des jugemens téméraires. Judas, en condamnant ce que Marie venait de faire, condamnait un acte de religion trèshéroïque. Mais Jésus prit la défense de cette sainte femme. Il considérait, non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs. Il déclara même que cette action, condamnée par Judas, serait un sujet d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Evangile. Depuis ce temps-là l'Evangile ne nous apprend ni ce que firent, ni ce que devinrent Lazare et ses sœurs. Les Provençaux prétendent, d'après une tradition populaire, qu'ils furent chassés par les Juifs, après l'ascension du Sauveur, et que, s'étant embarqués, ils vinrent aborder à Marseille, où ils fondèrent une église. Ils ajoutent que cette église eut S. Lazare pour premier évêque a. On crut découvrir les reliques de ces saints dans le treizième siècle : celles de Ste Marie⁵ étaient dans le lieu dit présentement * Voyez le P. Alexandre, sec. 1, et le P. Sollier, un des continuateurs de Bollandus, t. 5 juin. Ce dernier, p. 213, § 14,

confirme la tradition des Provençaux. * Les Provençaux croient que les reliques trouvées à Saint-Maximin sont celles Digitized by Google

S. LAZARE, Slt MARTHE, ETC. [29 Juillet.] 35 1, Soit- Maximin ; celles de S u' Marthe, à Tarascon, sur le Rhône, et celles des autres saints, à Saint-Victor de Marseille. On assure qu'on trouva en même temps divers monumens qui attestaient l'authenticité de ces reliques. Charles Ier, roi de Naples, était alors souverain de la Provence, sous le titre de comte. Mais comme la guerre qu'il lui fallait soutenir contre la maison d'Aragon le retenait dans le royaume de Naples, il avait laissé le gouvernement de la Provence à Charles d'Anjou, son fils, prince de Salerne. Celui-ci ayant été battu par la flotte du roi d'Aragon en 1284, f'1 &it prisonnier, et ne recouvra sa liberté que quatre ans après. Il attribua sa délivrance à l'intercession de Stc Marie-Magdeleine pour laquelle il marquait beaucoup de dévotion, depuis la découverte de ses reliques. Déjà il avait fondé l'église de Saint-Maximin à l'endroit où l'on avait trouvé les précieux restes de sa dépouille mortelle, et avait assisté à la translation solennelle qui s'en était faite en 1279. Il donna cette église aux Dominicains. Le prieur du couvent est nommé par le roi, et dépend immédiatement du général de son ordre. La principale partie des reliques de la sainte, qui étaient dans une chapelle souterraine au milieu de l'église, fut renfermée, en 1660, dans une urne de porphyre dont le pape Urbain VIII avait fait présent, et placée sur le grand autel. Louis XIV et plusieurs seigneurs de sa cour assistèrent à la cérémonie de cette translation, qui se fit avec beaucoup de magnificence. On a laissé dans la chapelle souterraine le reste des reliques de la sainte. On y garde aussi son chef, qui est renfermé dans un reliquaire d'or, enrichi de diamans, et surmonté de la couronne de Charles II, roi de Sicile, comte de Provence. Devant le reliquaire est une belle statue d'or émaillé, qui représente la reine Anne de Bretagne à genoux. A deux lieues de Saint-Maximin, du côté de Marseille, est un couvent de Dominicains bâti sur un rocher fort haut, et environné de toutes parts de montagnes désertes. On l'appelle la SainteBaume, ce qui signifie Sainte* Grotte en provençal. C'était anciennement un ermitage célèbre. La dévotion y attire un grand nom* bre de pèlerins. de Ste Marie-Magdeleine ; mais cette prétention n'est fondée que sur l'opinion qui confond Marie deBéthanie et Marie-Magdelcine. S'il est vrai qu'on doive les distinguer, comme presque tous les savanset tous les Bréviaires modernes les distinguent aujourd'hui , il faut en conclure que les reliques qui sont à SaintMaximin ne peuvent être que celles de Marie de.Béthanie. "Nous observons de nouveau qu'alors, dans l'Eglise

d'Occident, on pensait assez communément que Ste Marie de Béthanie était la même que S,e MarieMagdelcine. Voyez la Vie de S1* Marie-Magdeleine, note a. Digitized by Google

35* S. S I M P L I C E, ETC. MARTYRS. [29 juillet.] Quant à Ste Marthe, son corps repose dans une belle chapelle souterraine de la collégiale de Tarascon, qui est dédiée sous son invocation. Son chef se garde dans un magnifique buste de vermeil donné par le roi Louis XI. Pour S. Lazare, l'église de Marseille, qui le regarde comme son premier évêque, se glorifie d'avoir son chef, et l'église dédiée à Autun sous son invocation prétend avoir le reste de ses reliques. Nous n'avons, comme Ste Marthe, qu'une affaire vraiment essentielle; une affaire pour laquelle seule Dieu nous a créés et rachetés; une affaire pour laquelle il a opéré tant de prodiges en notre faveur, et sur laquelle roule l'alternative effrayante de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Quelle est donc cette affaire ? C'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu, à l'accomplissement de sa volonté et à notre sanctification. Ce doit être là le centre de nos pensées, de nos désirs, de nos entreprises, le cercle dans lequel nous devons nous renfermer sans en sortir jamais. Chacun de nous doit dire avec un ancien auteur : « Je n'ai » qu'une affaire, et toute mon inquiétude est d'être empêché par » quelques distractions d'y travailler sérieusement, » Que pourront dire au souverain juge ceux qui n'auront eu d'autre affaire en leur vie que la vanité et les plaisirs ? ou ceux qui, uniquement occupés de s'avancer dans le monde, auront négligé la seule affaire pour laquelle ils étaient sur la terre ? S. SIMPLICE et S. FAUSTIN, FRÈRES, de Ste BÉATRIX LEUR SŒUR, MARTYRS. S. Simplicien et S. Faustin ayant été cruellement tourmentés pour la foi, furent décapités à Rome en 303, durant la persécution de Dioclétien. Béatrix retira du Tibre les corps de ses frères, et les enterra. Elle resta ensuite cachée pendant sept mois chez une femme vertueuse nommée Lucine, et avec laquelle elle employait la nuit et le jour à la prière et à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. A la fin on la découvrit et on l'arrêta. Son accusateur fut un païen de ses parents qui voulait s'approprier ses biens. Elle protesta généreusement devant le juge qu'elle n'adorerait jamais des dieux de bois et de pierre. Sa confession fut suivie d'une * Vnicum m m n t g v t i u m e s t : a l i u d n o n e u r o q n a m r t e c u r e m . Tert. I. de Pallio, c. 6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

V OÏAF, ROI DE NOKWIGf, MARTYR. [23 juillet.] 353
sentence tic mort; on l'étrangla dans la prison. Lucine l'en terra auprès de
ses frères, du côté du grand chemin de Porto, dans le cimetière appelé ad
Lrsutn Piieatum. Le pape Léon transporta les reliques de ces saints dans une
église qu'il avait fait bâtir à Rome sous leur invocation ; elles sont
aujourd'hui dans celle de Sainte-Marie-Majeure. S. PROSPER, ÉVÊQUE
D'ORLÉANS. Ce saint était contemporain de S. Prosper d'Aquitaine, qui,
dans le cinquième siècle, défendit la foi de l'Eglise contre les Semi-
Pélagiens. Il succéda vers l'an 4⁴ à S. Agnan sur le siège d'Orléans. Il avait
beaucoup de vénération pour son saint prédécesseur, comme nous
l'apprenons d'une lettre que lui écrivit le célèbre Sidoine Apollinaire
Quelques auteurs l'ont pris, mais sans fondement, pour l'évêque du même
nom qui assista aux conciles qui se tinrent à Vaison et à Carpey dans le
sixième siècle. On ignore en quelle année il mourut. Il est nommé sous ce
jour dans les Martyrologes, même dans ceux qui portent le nom de S.
Jérôme. L'opinion de ceux qui lui attribuent le livre de la Vacation des
Gentils ne paraît pas appuyée sur des preuves solides. Voyez S. Sidoine
Apollinaire, /. 8, ep. 15; Baillet, sous le 29 de juillet, etc. S. OLAUS ou S.
OLAF, ROI DE NORWÈGE, MARTYR. Olaus était fils de Harald
Grenscius, prince de Westfold en Norwège, du chef de sa femme Asta,
laquelle avait pour père Gulbrand Kuta, gouverneur de la vallée de
Gulbrand. Il délivra son pays de la tyrannie sous laquelle le tenaient les
Suédois, depuis le partage qui avait été fait de la Norwège entre Suénon, roi
de Danemark, Olaus Scot-Konung, fils d'Eric, roi de Suède, et Eric, fils de
Iïacon, comte de Norwège. En 1013 il s'embarqua pour l'Angleterre, où il
rendit au roi 1^{er} 8, Ep. 15. TOME V, 23 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

354 *. OLAP) ROI D» NOHWKGF-, MARTYR. [29 juillet.] Ethelred de grands services contre les Danois, quand la mort eut enlevé à ces peuples Suénon ou Swayn leur roi. Il alla ensuite faire la guerre à Olafts* Scot-Kôtiung, roi de Suède. Mais ayant fait avec lui une paix avantageuse^ il épousa sa fille Ces deux princes introduisirent vers le même temps le romescot, ou tribut annuel qui se payait au saint Siège a. Olaüs fit venir d'Angleterre des ecclésiastiques et des moines recommandables par leur science et leur piété. L'un d'entre eux se nommait Grimkèle. Il fut élu évêque de Drontheim, capitale des Etats d'Oïaiis. Ce prince n'entreprenait rien sans le consulter. Ce fut par son conseil qu'il porta plusieurs lois pleines de sagesse, et qu'il abolit toutes celles qui étaient contraires à l'Evangile, nonseulement dans la Norwége, mais encore dans les îles d'Orkney, dont il s'était emparé, et dans l'Islande. La paix était établie dans les pays de son obéissance, il travailla à en extirper les superstitions de l'Idolâtrie. Il parcourait les villes en personne pour exhorter ses sujets à ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile que leur prêchaient les missionnaires dont il était suivi. Il fit démolir en plusieurs endroits les temples érigés aux idoles. Les païens se révoltèrent et soutenus par les secours que Canut leur avait envoyés d'Angleterre, ils attaquèrent le saint roi, le vainquirent et le chassèrent de ses Etats. Olaüs se sauva dans la Russie, d'où il revint quelque temps après. Il leva une armée pour recouvrer son royaume; mais il fut tué dans la bataille qui se livra le 29 juillet 1030, à Stichstadt, dans la province de Drontheim. Il avait régné seize ans. On croit que les rebelles étaient dans les intérêts de Canut le Grand. En effet, ce prince vint d'Angleterre prendre possession de la Norwége. Il y laissa Hackin, son neveu, en qualité de vice-roi. Celui-ci s'étant noyé peu après, Canut donna la vice-royauté de Norwége à son fils Suénon. S. Olaüs fut enterré à Drontheim, L'année suivante l'évêque Grimkèle le fit honorer dans son église d'un culte public, avec le titre de martyr. Magnus, fils du saint roi, lequel était en Russie, fut rappelé en 1035 et rétabli sur le trône de Norwége. Le vice-roi Suénon, se voyant entièrement abandonné, s'enfuit dans la Suède. Magnus contribua beaucoup à étendre la dévotion des peuples envers son père, que la cathédrale de Drontheim choisit pour patron titulaire. * Fnyrt la Chronique de Norwége micr magistrat de la république d'Islande Snorro Sturleson, qui était prelat en 1240. « Scot et Lot sont

dos mots originaires suédois ou teutoniques, qui fient ta ce. Ainsi
, romeicot veut dire taxe pour Rome. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

S. OLAF, ROI DR JIOaVTBCB, iuutth. [29 juillet.] 355 Cette église fut rebâtie avec une magnificence qui la rendit la gloire de tout le Nord". Le corps de S. Olaf fut trouvé sans aucune marque de corruption en 1098. Il était encore dans le même état lorsqu'en 1541 les Luthériens pillèrent la châsse qui le renfermait. Cette châsse était d'un prix et d'une richesse inestimables. Le vaisseau qui portait en Danemark la plus grande partie de ce butin sacrilège périt sur mer; le reste fut volé sur terre» en sorte qu'il n'en vint rien au roi de Danemark. Les Luthériens traitèrent avec respect le corps du saint et le laissèrent à l'endroit où avait été la châsse, clans le coffre de bois qu'ils trouvèrent au dedans de cette châsse. En 1568 ils l'enterrèrent avec décence dans la même cathédrale. On montrait à l'abbaye de Saint-Victor à Paris une chemise de notre saint. Il s'opéra plusieurs miracles à sa châsse, et l'on venait la visiter avec une dévotion extraordinaire de tous les royaumes du Nord. S. Olaf était autrefois patron d'un grand nombre d'églises en Angleterre et en Ecosse, où il était honoré sous le nom de S. Olave et de S. Olaf. Il est nommé dans les chroniques de Norwége, Olaf Haraldson, et Olaf Helge ou le saint. Voyez Saxon le Grammairien, Hist, Dan. !. 10, sol. 94, 95, 96; Adam de Brème, Hist. ecclés. L 2, c* 43» les historiens islandais, que M. Mallet regarde comme fort exacts, surtout Torfaeus, dans sa Séries Regum Danicæ; et Snorro Sturîeson; le P. Bosch, A et. Sanct. t. 7 juliij p. 87; Mallet, Hist de Danemark, etc. On compte aussi parmi les saints un autre Olaf, roi de Suède. Il avait été converti par S. Anschaire. Il montra beaucoup de zèle pour la propagation de l'Evangile. Ayant refusé dans un temps de famine d'offrir un sacrifice aux idoles d'Upsal, il leur fut sacrifié lui-même par les habitants de Birca, où les rois de Suède faisaient leur résidence ordinaire. C'est des ruines de cette ville que celle de Stockholm a pris naissance, quoiqu'elle en soit à une distance considérable. Voyez Y Histoire de Suède par Puffendorf, t. 1. a Munster en a donné une description détaillée, après que le luthéranisme y a été introduit. a3, Digitized by Google

MARTTrROLGGI. [29 juillet.] S. GUILLAUME, ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC EN BRETAGNE. S. Guillaume , né en Bretagne, se rendit recommançable par l'innocence de ses mœurs, par sa douceur, sa charité et son amour pour la mortification. Josselin, évêque de Saint-Brieuc, lui donna les ordres sacrés, et l'attacha au service de son église. Guillaume travailla dans le diocèse avec beaucoup de succès et d'édification, non-seulement sous Josselin, mais encore sous Pierre et Silvestre, ses successeurs immédiats. Il fut élu vers l'an 1220 pour remplacer Silvestre. Il fit les pauvres ses trésoriers, et, non content de leur distribuer ce qu'il possédait, il empruntait souvent aux autres de quoi les assister. Ordinairement il couchait sur la dure, quoiqu'on lui préparât tous les jours un bon lit. Assidu aux fonctions de sa charge, il ne négligeait aucun des moyens propres à nourrir en lui l'esprit de recueillement. Il mourut vers l'an 1234, le 29 de juillet, jour auquel il est nommé dans le Martyrologe romain. On l'enterra dans sa cathédrale, et son corps fut levé de terre en 1248. Innocent IV le canonisa cinq ans après, selon Baronius. Voyez Lobineau, Vies des Saints de Bref. p. 235. MARTYROLOGE. A Tarascoh, dans la Gaule-Narbonaise, Ste Marthe, vierge, hôtesse de notre Sauveur, et sœur deSlc Marie-Magdeleine et de S. Lazare. A Rome, sur la voie Aurélienne, S. Félix II, pape et martyr, qui, chassé de son siège pour la défense de la foi catholique, par Constance, empereur arien, mourut glorieusement à Corvetto eu Toscane, frappé secrètement du glaive. Son corps fut enlevé de là par ses clercs, et inhumé sur la même voie; mais dans la siûle il fut transporté à l'église de Saint»Côme et Saint-Datnien, et trouvé là sous l'autel par le pape Grégoire XIII, avec les reliques des saïuts martyrs, Marc, Marcellieti et Tranquillin. La veille des calendes d'août il y fut mis de nouveau avec les mêmes reliques. Dans cet autel on trouva aussi les corps des saints martyrs Abonde, prêtre, et Abondance, diacre, qui, peu de temps après, furent portés solennellement, la veille de leur fête, à l'église de la Compagnie de Jésus. Et encore à Rome, sur le chemin de Porto, S. Simplicie, S. Faustin, Ste Béatrix, martyrs, au temps de l'empereur Dioclétien. Les deux premiers, après divers supplices, furent condamnés à la peine capitale, Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

MARTYROLOGE. [2V juillet.] 35 7 fit Béatrix, leur soeur, étouffée en prison, où elle était pour la confession de la foi de Jésus-Christ. Outre cela, dans le même lieu, S^t Lucile et Ste Flore, vierges; S. Eugène, S. Antonin, S. Théodore et dix-huit de leurs compagnons, qui tous souffrirent un glorieux martyre sous l'empereur Gallien. A Gangres en Paphlagonie, S. Collinique, martyr, qui, après avoir été battu de verges de fer et tourmenté d'autres supplices, fut à la fin jeté dans une fournaise, où il rendit son âme à Dieu. En Norwége, S. Olave, rot et martyr. A Troyes en France, S. Loup, évêque et confesseur, qui alla en Angleterre avec S. Germain, pour combattre l'hérésie des Pélagiens, et qui, par des prières persévérantes, défendit la ville de Troyes de la fureur d'Attila, qui dévastait toute la Gaule. Enfin, ce saint mourut en paix, après avoir rempli d'une manière digne d'admiration les devoirs de Tépiscopat. Dans la ville de Saint-Brieuc, S. Guillaume, évêque et confesseur. Le même jour, mort de S. Prosper, évêque d'Orléans. A Todi, S. Faustin, confesseur. Dans la ville de Mamie, Su Séraphin*. Sainti de France. A Dol en Bretagne, S. Genevé, évêque légionnaire, supérieur du monastère de Dol après S. Buzeu. Autres. A Rome, martyre de Ste Sérapie. Près de Rome, les saints martyrs Abseode et quelques autres !.. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

TRENTIÈME JOUR DE JUIX.X.ET. S. ABDQN ET S. SENNES, MARTYRS» S. Abdot* et S. Skjsbs étalent "Persans. Ils Tinrent à Rome, ou ils confessèrent généreusement la fol en a5o. Durant la persécution de Dèce, ils iuivnt appliqués à àe cruelles tortures; mais plus on déchira H leurs corps, plus lu grâce embellissait leurs âmes. Les Chrétiens de Rome les traitèrent, non comme des étrangers, mais comme des frères qui leur étaient unis par l'espérance du même bonheur. Ils enlevèrent leurs corps et les déposèrent dans k maison iTtro sous-diacre nommé Quirin. Sous le rè^wetleConsteWrîn te Grand, les reliques de ces saints furent transportées dans le cimetière de Pontien, ainsi appelé de celui qui Tarait fait bâtir : on Tappelait encore ad Ursttm Pîteatum, de quelque signe qu'on y voyait. Il prit ensuite le nom des deux saints martyrs. Il était auprès du Tibre, sur le chemin de Porto, et à peu de distance de Rome. On y voit - encore sur un ancien morceau de sculpture les noms et les figures de nos saint s, ayant sur la tête une couronne et un bonnet persan l. S. Abdoa et S. Sermen sont nommés dans l'ancien Calendrier de Libère «t dans plusieurs Martyrologes. Leurs Actes, qui sont modernes, méritent peu de créance, comme l'a démontré le cardinal Noris 2. Les martyrs aimèrent mieux souffrir les tourmens et la mort que de consentir au péché, parce que l'amour de Dieu régnait dans leurs coturs. « Nous nous avouons Chrétiens, disait Tertul» lien a; nous le confessons publiquement, même sous la main des » bourreaux, et au milieu des tortures que l'on emploie pour nous » le faire nier. Déchirés et baignés dans notre sang, nous crions » de toutes nos forces que nous adorons Dieu par Jésus-Christ. » Il n'y a que la vraie religion qui ait pu produire tant de martyrs. Où trouver une génération d'hommes si avide de verser son sang, si tranquille sur le chevalet, si patiente, si courageuse au milieu dos plus effroyables tortures? De tous les philosophes de l'antiuuité, Socrate est le seul qu'on puisse dire être mort pour sa doctrine. Mais quelle perplexité ne remarque-t-on pas dans celui qui a été regardé comme le plus sage et le plus vertueux des 1 A ri ii £ h i , Borna subterranea, /. 1 , * Diss. 3, de Ejtochû Svro-Macedor. 'so. num. 5 Jpoi. c.2J. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.25% accurate

»IC JULITTE, MARTYR, [30 juillet.] païens? Quels cloutes, quelle incertitude ne fuit-il pas paraître dans ce fameux discours qu'on suppose qu'il tint peu avant sa inort sur une autre vie '? Ses plus zélés partisans, qui ne le quittèrent point dans ses derniers momens, n'osèrent défendre dans l'Aréopage ni son innocence ni sa doctrine. Avec quelle réserve Platon parlait-il lui-même des dieux qu'il adorait en public, tandis qu'il ne les reconnaissait point en particulier? Il biaisait sur l'article de la divinité; il déguisait ses vrais sentimens; il niait et soutenait à la fois les plus importantes vérités. Les Chrétiens sont les seuls qui out souffert pour ta défense de la doctrine qu'ils professaient hautement et sans ambiguïté. Leur sang a coulé durant plusieurs siècles, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils eussent soumis le monde en mourant pour leur foi. Qui peut donc engager une multitude innombrable d'hommes à embrasser une semblable religion? qui peut les y retenir malgré l'appareil de la mort la plus affreuse, sinon l'évidence de la vérité et une gr\$ce supérieure qui les élevait au-dessus de leur faiblesse naturelle? EN CAPPADQCE. Les premiers édits de Dioclétien portés contre l'Eglise en 303 déclarèrent les Chrétiens infâmes, déchus de la protection des lois et de tous les privilèges que donnait la qualité de citoyen. En armant ainsi tout le monde contre eux , l'empereur comptait exterminer jusqu'à leur nom même. -Mais il ne savait pas que le christianisme n'est jamais plus triomphant que quand ceux qui le professent semblent vaincus par la mort, et que eeète religion divine élevant les hommes au-dessus de leur faiblesse, les rend victorieux de la puissance du monde et de l'enfer. Le martyr de Stc Julitte en fournit une preuve. Cette sainte, qui demeurait à Césarée en Cappadoce, était fort riche en terres, en biens-meubdes^t^n esclaves. Un homme puissant de la même ville la dépouilla par violence de la plus grande partie de ce quelle possédait; et quand elle voulut se pourvoir par-devant le préteur afin de lui demander justice, il l'accusa d'être Chrétienne. Aussitôt le juge 4U apporter du t'en et de l'eucens, et lui ordonna de sacrifier .aux idoles. Mais Julie lui ré* pondit généreusement : « On peut me dépouiller de mes biens et *- pluio in Phedime, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

Z6o MARTYROLOGE. [30 juillet.] » les donner à des étrangers; on peut aussi m'enôver la vîe après » avoir mis mon corps en pièces. Quant à ce qu'on exige de moi , » on ne l'obtiendra jamais ; non , non, je ne me permettrai rien » qui puisse déplaire au Dieu qui m*a créée. En perdant le peu que » j'ai sur la terre, je gagnerai le ciel. » Cette réponse irrita singulièrement le juge qui ne s'y attendait point. Il confirma l'usurpateur dans la possession de ce qu'il avait pris, et condamna au feu la servante de Jésus- Christ Julitte entendit prononcer la sentence avec joie, et en rendit grâce à Dieu. En même temps elle exhorta les frères de la manière la plus touchante à rester inébranlables dans la foi, et à servir le vrai Dieu avec ferveur. Les païens étonnés ne pouvaient comprendre comment une personne de son sexe, de son âge et de son rang faisait avec autant de constance le sacrifice de tous les avantages qu'elle avait lieu d'espérer dans le monde. Ils admiraient surtout cette intrépidité avec laquelle elle envisageait la mort. Tout étant préparé pour le supplice, elle se mit elle-même sur le bûcher où elle expira. Il paraît qu'elle fut étouffée par la fumée: du moins les flammes s'étant élevées autour d'elle en forme d'ar < ade, ne touchèrent point à son corps, et les Chrétiens le retirèrent tout entier. On l'enterra dans le vestibule de la grande église de Césarée. S. Basile, parlant de ce précieux trésor vers l'an 3j5, s'exprimait ainsi : » 11 enrichit de bénédictions le lieu où il est et » ceux qui y viennent. On a vu, ajoute-t-il, près de l'endroit où il » a été déposé, sortir une source d'eau très-agréable, tandis que v toutes celles du voisinage sont salées et malsaines Cette eau » conserve la santé et guérit les malades. « Ste Julitte est honorée en ce jour par les Grecs et les Latins. Voyez l'Homélie de S. Basile sur Ste Julitte, t. 2, p. 33, Hom, 5 ; et le Recueil des Actes des martyrs publié par D. Ruinart, p. 5 1 5. MARTYROLOGE. À Rome, S. Abdon et S. Sennen, Persans, martyrs, qui, sous l'empereur Dèce, y furent amenés chargés de chaînes, et là furent d'abord meurtris de coups de cordes plombées, et ensuite passés au fil de Tépée pour la foi de Jésus-Christ! A Tuburbe-la-Lucernaise en Afrique, Ste Maxime, S" Donalille et S" Seconde, vierges et martyres. Pendant la persécution de Valériu et de Gallien, les deux premières furent abreuvées de vinaigre et de fiel, ensuite déchirées de coups violens, tourmentées sur le chevalet, brûDigitized by Googl

MARTYROLOGE. [30 juillet.] 36 1 It(es sur des grils el frottées de chaux. À la fin, ayant été exposées aux bêtes avec la vierge Ste Seconde, âgée de douze ans, et n'en ayant reçu aucun mal, elles eurent la gorge coupée. A Assise en Ombrie, S. Ruffin, martyr. A Césarée en Cappadoce, Ste Julitte, martyre, qui, réclamant en justice ses biens qu'un homme puissant lui avait usurpés, et celui-ci donnant pour raison qu'étant chrétienne elle ne devait pas être entendue, reçut aussitôt du juge l'ordre d'offrir de l'encens aux idoles, afin qu'on pût l'entendre. Elle s'y refusa constamment, et fut jetée dans le feu, où elle mourut. Les flammes laissèrent son corps intact. S. Basile le Grand a célébré ses louanges dans un fort beau panégyrique. A Auxerre, S. Ours, évêque et confesseur. Saints de France. Ce même jour, S. Sylvain, homme apostolique, qui prêcha la foi dans les Gaules. Autres. A Abruzze, Ste Juste, martyre. En Egypte, S. Bisoès, solitaire, d'Ueiple de S. Sanudas. A Faïence, S. TERENCE, diacre. A Cantorbéri, S. Tatvin, neuvième évêque de cette ville. Digitized by Google

TRENTE-ET-TOIÈME JOUR DE JUILLET. S. IGNACE DE LOYOLA, FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. Thé des différentes Vies du saint , données par Gontalès ou Gonzalès , Ribadeniera et Murfée, Bartoli et Bouhours. Des deux premiers auteurs, l'un avait été long-temps confesseur de S. Ignace, et mourut à Lisbonne en 1575; l'autre en avait connu très-particulièrement , et mourut à Madrid en 1611. Voyez Pinius, l'un des continuateurs de Holandus, lequel , outre les Vies originales , a encore donné l'histoire de plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint , t. 7 julii. Voyez aussi le Recueil des Vies des Saints par Bénédict le Moine 1556. S. Ignace naquit en 1493, dans cette partie de la Biscaye espagnole qui s'étend vers les Pyrénées, et qui est présentement connue sous le nom de Guipuscoa. D. Bertram, son père, seigneur d'Ognez et de Loyola, tenait un des premiers rangs parmi la noblesse du pays. Sa mère, Marine Saez de Balde, n'était pas d'une naissance moins illustre. Il fut le dernier de trois filles et de huit garçons; il était bien fait : il donna dès son enfance des preuves d'une grande vivacité d'esprit. Quoiqu'il fût naturellement affable et officieux, on remarquait en lui beaucoup de penchant à la colère, et surtout une passion ardente pour la gloire. Il fut élevé à la cour de Ferdinand V, auquel il s'attacha en qualité de page. Son père l'avait mis sous la conduite d'Antoine Manriquez, duc de Najare, grand d'Espagne, qui était son parent. Le duc, voyant les dispositions d'Ignace pour le métier de la guerre, lui fit apprendre tous les exercices propres à former un officier. Le jeune page s'ennuya bientôt du séjour de la cour : il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait entrer au service. L'amour de la gloire était encore augmenté en lui par l'exemple de ses frères, qui s'étaient signalés dans les guerres de Naples. Lorsqu'il fut à l'armée, il ne le céda en courage à aucun officier. Il se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à la prise de Najare, ville située sur la frontière de Biscaye. Quoiqu'il eût eu le plus de part à la victoire, il ne voulut point en avoir au butin, se contentant d'avoir fait une belle action. Il haïssait le jeu, comme une source d'avarice, de querelles et de plusieurs autres maux. Il ne manquait point d'habileté pour les affaires, et tout jeune qu'il était, il avait un talent singulier pour apaiser les disputes

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.15% accurate

8. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 363 qui s'élevaient parmi les soldats. Il se montrait fort généreux envers ses ennemis. Il aimait la poésie, et sans avoir aucune teinture des lettres, il faisait d'assez bons vers espagnols, et Ton dit qu'il composa un petit poème à la louange de S. Pierre. Mais sa conduite n'était guère édifiante. U ne pensait qu'à la galanterie et au plaisir^ il ne suivait dans toutes ses actions que les fausses maximes du monde. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt neuf ans, que Dieu lui ouvrit les yeux de la manière que nous Talions rapporter. Charles-Quint, qui avait succédé à Ferdinand, et qui venait d'être élu empereur, passa en Allemagne pour prendre possession de la couronne impériale. François I", roi de- France, qui avait aussi prétendu à l'Empire, devint l'implacable ennemi de Charles, qui lui avait été préféré. Il lui déclara la guerre dans le dessein de reprendre la Navarre, dont Ferdinand avait dépouillé Jean Albert, et que Charles retenait toujours, quoique par le traité de Noyon il se fût obligé à la rendre dans les six mois. Il fit donc marcher en i5ai une armée nombreuse contre les Espagnols. Elle était commandée par André de Foix, frère du fcuueux de Lautrec. Ce général ayant passé Jes Pyrénées, entra dans La Navarre, et vint mettre le siège devant Pampelune. Ignace avait été laissé dans cette place par le vice^roi, non pour commander, mais pour encourager la garnison. Il fit tout ce qu'il put pour engager les assiégés à se défendre : mais ses efforts furent inutiles; il eut même la douleur de les voir ouvrir les portes de la viHa. Alors, pour sauver son honneur, il se retira dans la citadelle avec un brave soldat qui eut seul le courage de le suivre, La garnison de cette forteresse délibérant si elle ne se rendrait point, il l'exhorta à faire une vigoureuse défense. Cependant les Français déchargèrent toute leur artillerie, iirent une large brèche à la muraille et montèrent à l'assaut. Ignace parut sur la brèche à la tête des plus braves, et reçut les ennemis l'épée à la main. Mais, dans la chaleur du combat, un éclat de pierre le frappa à k jambe .gauche, et un boulet de canon -au même moment lui t assa k jamlnî droite. Les Navarrois, le voyant blessé, perdirent eceur et se rendirent à discrétion. Les Français traitèrent bien les prisonniers, et surtout Ignace, dont ils admiraient la valeur. Ils l'emportèrent au quartier de leur général, puis l'envoyèrent dans une litière au château de Loyola, qui n'est pas fort éloigné de Pampelune. A peine y fut-il arrivé, qu'il sentit de grandes 'douleurs. On trouva qu'il y avait des os hors de leur place, ou parce qu'ils

avaient été mal rejoints, ou parce que Le mouvement les avait empêchés
Digitized by

364 S- IGNACE DE LOYOLA.. [31 juillet.] de se bien reprendre. Les chirurgiens jugèrent donc qu'il fallait casser la jambe de nouveau. Ignace se mit entre leurs mains et ne fit paraître aucune faiblesse durant une si cruelle opération. Mais il lui vint une fièvre violente et accompagnée de symptômes dangereux. Bientôt il tomba dans une extrême langueur, et les médecins lui déclarèrent qu'il ne lui restait plus que peu de jours à vivre. Il reçut les sacrements la veille de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et l'on crut qu'il ne passerait pas la nuit. Il guérit cependant, contre toute apparence; il regarda comme miraculeux le rétablissement de sa santé, et l'attribua à l'intercession de S. Pierre, pour lequel il avait toujours eu beaucoup de dévotion. Mais cette "guérison inespérée ne lui fit pas perdre l'esprit du monde. Sa jambe, qui avait été mal pansée la première fois, ne le fut pas si bien la seconde, qu'il n'y restât une difformité notable. C'était un os qui avançait trop au-dessous du genou, et qui l'empêchait de porter la botte bien tirée. Comme il aimait la bonne grâce, il résolut de se faire couper cet os. Les chirurgiens lui représentèrent inutilement que l'opération serait douloureuse. Il ne voulut ni qu'on le liât, ni qu'on le tînt. On lui coupa l'os jusqu'au vif, sans qu'il changeât de visage. Une de ses cuisses s'étant aussi retirée depuis sa blessure, il se mit comme à la torture durant plusieurs jours, en se faisant tirer violemment la jambe avec une machine de fer. Mais il fut impossible de l'étendre à la longueur de l'autre; ainsi sa jambe droite demeura toujours un peu plus courte. Après l'opération faite à son genou, il fut obligé de garder le lit, quoique jouissant d'ailleurs d'une bonne santé. Comme il s'ennuyait beaucoup, il demanda quelques romans pour s'amuser. Il avait toujours été passionné pour ces sortes de livres, ainsi que pour tous ceux qui traitaient de la chevalerie errante. Ceux qui étaient auprès de lui n'ayant point trouvé de romans sous leurs mains, lui apportèrent la Vie de Jésus-Christ et celle des saints. Il les lut d'abord uniquement pour passer le temps; mais il y prit goût peu à peu, et s'y attacha de telle sorte, qu'il y employait les journées entières. Il ne pouvait se lasser d'admirer dans les saints l'amour de la solitude et de la croix. Il considérait avec étonnement parmi les anachorètes des hommes de qualité couverts de cilices, exténués de jeûnes, ensevelis tout vivans dans des cabanes et dans des grottes. Il se disait ensuite à lui-même : « Ces hommes » étaient de la même nature que moi; pourquoi ne ferais-je pas ce « qu'ils ont fait ? » En même temps il formait la résolution de les imiter; il se proposait de visiter les lieux saints,

et de s'enfermer dans un ermitage. Mais ces bons mouvemendis
s'évanouissaient bientôt; sa passion pour la gloire revenait; il était encore
distrain Digitized by Google

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 365 par une inclination secrète qu'il se sentait pour une clame de la cour de Gastille. Il s'occupait à ce sujet de mille pensées ambitieuses. Lorsqu'il était las de rêver, il se remettait à lire. Enfin, à force de réfléchir sur ce qu'il lisait, il comprit que rien n'était plus frivole que cette gloire mondaine dont il était si épris, et qu'il n'y avait que Dieu qui pût contenter le cœur humain. Cette perplexité et cette agitation durèrent quelque temps. Il observa cependant que les diverses pensées dont il était combattu avaient des effets différens. Celles qui venaient de Dieu le remplissaient de consolation , et laissaient dans son âme la paix et la tranquillité. Les autres à la vérité lui causaient d'abord un plaisir sensible, mais elles portaient ensuite dans son cœur le trouble et l'amertume. Il apprit de là à distinguer l'esprit de Dieu de l'esprit du monde, et il en tira une règle sûre pour la vie spirituelle qu'il mit depuis dans ses Exercices. Il prit donc une dernière résolution de marcher sur les traces des saints. Il commença à traiter son corps avec la plus grande rigueur. Il se levait toutes les nuits pour pleurer ses péchés dans l'obscurité et dans le silence. Etant une nuit prosterné devant une image de la Vierge, avec des sentimens extraordinaires de ferveur, il s'offrit à Jésus-Christ par la sainte Vierge même, se consacra au service du Fils et de la Mère, et leur jura une fidélité inviolable. Sa prière finie , il entendit un grand bruit : la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre se cassèrent, et il se fit dans la muraille une assez large ouverture, qu'on y voit encore, dit le dernier auteur de sa Vie. Dieu a pu marquer par là qu'il agréait le sacrifice de son serviteur. Peut-être était-ce un effet de la rage du démon, qui se voyait enlever sa proie. Une autre nuit, Ignace vit en songe la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et tout environnée de lumière¹. Cette vision, qui le remplit de joie, purifia son cœur, et effaça de son esprit toutes les images des voluptés sensuelles. Dom Martin Garcias, son frère aîné, qui par la mort de dom Bertram était devenu seigneur de Loyola, fit tous ses efforts pour le retenir dans le monde , et pour lui persuader de ne point renoncer aux avantages qu'il pouvait s'y promettre. Mais Ignace avait pris définitivement son parti; lorsqu'il fut guéri, il monta à cheval, sans autre dessein, en apparence, que d'aller voir le duc de Najare, qui avait souvent envoyé savoir des nouvelles de sa santé, et qui demeurait à Navarret, petite ville voisine. Il renvoya de là, sous quelque prétexte, deux domestiques qui l'avaient ao 1

Voyez Bouhours , Bailler, etc. Digitized by Google

36*6" S. IGNACE DE LOTO LA. (3f juillet.) compagne; et sa visite faite, il s'en alla seul à Monserrat. Cest une célèbre abbaye de Bénédictins, bâtie sur une montagne escarpée, qui a environ quatre lieues de circonférence sur deux lieues de largeur, et éloignée d'environ une journée de Barcelone. Elle avait été fondée en 880 pour des religieuses, par les comtes de Barcelone ; mais on y mit des moines en 990. Plusieurs rois d'Espagne l'ont depuis considérablement augmentée; on y voit une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui y attire beaucoup de pèlerins. Il y avait dans ce monastère un religieux d'une emmente sainteté, qui se nommait Jean Chanones. Il était Français de nation , et avait été grand-vicaire de Mirepoix avant sa retraite; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans dans une rigoureuse mortification. Jamais il ne mangeait de viande; il donnait à la prière une grande partie des nuits, et partageait le reste de son temps entre les exercices de la contemplation et le service du prochain ; enfin, l'Espagne admirait en lui un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Ce fut à ce docteur expérimenté qu'Ignace s'adressa; il lui fit une confession générale de ses péchés, qu'il interrompit souvent par ses soupirs et par ses larmes. Il se consacra ensuite spécialement au Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle. En arrivant au village qui est au pied de la montagne de Monserrat, il avait acheté un habit de grosse toile , une ceinture et des sandales de corde, avec un bourdon et une calebasse. Son dessein, après avoir satisfait sa dévotion, était de faire un pèlerinage à Jérusalem. Il parut à l'abbaye, déguisé sous son habillement de pèlerin. Son confesseur, auquel il communiqua le plan d'austérités qu'il s'était formé, l'approuva et le confirma dans ses saintes résolutions. Ayant communiqué de grand matin le jour de l'Annonciation de l'année 1522, il partit de Monserrat dans la crainte d'être reconnu. Il pendit son épée à un pilier proche de l'autel, pour marque qu'il renonçait à la milice séculière. Il laissa son cheval au monastère, et n'emporta avec lui que les instrumens de pénitence qu'il avait demandés à son confesseur. Il marchait le bourdon à la main, la calebasse au côté, la tête découverte et un pied nu. Il avait chaussé son autre pied, qui se sentait encore de la blessure dont nous avons parlé. Il se réjouissait de ne plus porter les livrées du monde, et d'être revêtu de celles de Jésus-Christ; il avait donné ses habits à un pauvre : mais celui-ci fut arrêté et mis en prison comme s'il les eût volés. Il fut obligé, pour

procurer l'élargissement de ce malheureux, de confesser la vérité ; mais il ne voulut dire ni son nom ni sa qualité. Digitized by Googlfi

S. IGŦfACB DE LOYOLA. [31 juillet] 36*7 A trois lieues de Monserrat est une petite ville nommée Manrèze, où il y a un couvent de Dominicains, avec un hôpital pour les pèlerins et les malades. Ignace alla droit à cet hôpital ; il eut une grande joie de se savoir au nombre des pauvres, et de pouvoir faire pénitence sans être reconnu. Il commença par jeûner toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche, qu'il mangeait un peu d'herbes cuites, auxquelles il mêlait de la cendre. Il ceignit ses reins d'une chaîne de fer, et prit un cilice sous l'habillement de toile dont il était revêtu. Trois fois par jour il se donnait la discipline; il dormait peu, et Couchait à terre. Chaque jour il entendait le service divin, priait plus de sept heures à genoux, et participait tous les dimanches au sacrement de l'Eucharistie. L'amour de l'humiliation égalait en lui l'amour des austérités. Il affectait dans sa conduite toutes les manières d'un homme de la lie du peuplé; il mendiait son pain de porte en porte, avec un extérieur négligé et dégoûtant. Les enfans le montraient au doigt, lui jetaient des pierres, et le suivaient dans les rues avec de grandes huées. Il souffrait les outrages et les moqueries, sans dire un seul mot, se réjouissant en son cœur d'avoir part aux opprobres de la croix. Il triompha d'une tentation causée par un dégoût étrange qui lui vint des ordures de l'hôpital, et par la honte qu'il ressentit intérieurement de se voir en la compagnie des gueux. A la longue on prit d'autres sentiraens pour cet homme extraordinaire. La connaissance de ce qui était arrivé à ce pauvre auquel il avait donné ses habits, jointe à cette piété et à cette patience avec lesquelles il supportait les plus indignes traitemens, lui attirèrent l'admiration et le respect de tous les habitans de Manrèze. Pour éviter le piège de la vaine gloire, il alla se cacher à six cents pas de la ville, dans une caverne obscure creusée dans le roc, et ouverte du côté d'une vallée solitaire qu'on appelle la vallée de Paradis. Il ne put y entrer qu'en perçant les broussailles qui en fermaient les avenues, et qui en bouchaient l'ouverture. Là, il redoubla ses austérités; il les porta si loin, que sa santé ne put y résister. On le trouva un jour à demi-mort à l'entrée de sa caverne, et on le mena à l'hôpital de Manrèze. Ignace avait joui depuis sa conversion d'une paix profonde : mais Dieu l'éprouva de la manière la plus terrible. Il fut agité par mille craintes intérieures, et dévoré de scrupules; il ne trouva plus ni douceur dans la prière, ni goût dans les pratiques de la pénitence, ni remèdes dans l'usage de la discipline, ni consolation dans les

sacremens. Son âme, accablée de tristesse, se trouva conmiû inondée
d'amertume. Les Dominicains, touchés de compassion Digitized by Google

368 S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] pour son état, le retirèrent chez eux par charité; mais il tomba dans une noire mélancolie. Il s'imaginait pécher à chaque pas qu'il faisait. Souvent il était près de s'abandonner au désespoir. Il priait cependant toujours, dans la pensée que les épreuves sont des moyens de salut dans la main de Dieu. Pour obtenir plus sûrement le secours du ciel, il passa sept jours sans prendre aucune nourriture ; et il aurait poussé son jeûne encore plus loin, si son confesseur ne l'en eût empêché. Peu de temps après, le calme et la paix revinrent dans son âme, et il recommença à goûter ces douceurs spirituelles dont la privation l'avait laissé dans une sécheresse désolante. Cet état d'épreuve par lequel il avait passé lui fit acquérir un talent singulier pour guérir les consciences scrupuleuses. Depuis qu'Ignace eut recouvré la tranquillité intérieure, il fut comblé de plusieurs grâces extraordinaires. Il lui arriva souvent d'avoir des ravissements et des extases dans la prière; il y reçut aussi de grandes lumières, qui furent accompagnées d'une connaissance sublime des mystères de la religion. Il cachait aux hommes ces différentes faveurs; mais il découvrait à ses directeurs ce qui se passait dans son âme, afin de se prémunir contre le danger de l'illusion. Cependant le peuple admirait sa conduite, et le révérait comme un saint; ce qui parut surtout par les sentimens qu'il fit éclater dans trois différentes maladies où le serviteur de Dieu était tombé à cause de ses austérités. On voyait alors que le genre de vie qu'il avait d'abord embrassé, et les humiliations volontaires qu'il avait pratiquées, n'étaient venus ni de faiblesse d'esprit, ni d'amour de la singularité; on reconnaissait qu'en marchant par une voie extraordinaire, il n'avait fait que suivre les mouvement de l'esprit de Dieu. Les connaissances surnaturelles qui lui furent communiquées dans l'oraison avaient principalement pour objet la beauté et l'ordre admirable qui éclatent dans la création de l'univers, le mystère de la sainte Trinité, et cet amour incompréhensible que Jésus-Christ nous témoigne dans le sacrement de l'Eucharistie. Il avait été jusque là peu instruit des vérités de la religion; et quand il renonça au monde, il ne savait que très-imparfaitement quels devoirs lui imposait la qualité de Chrétien. Nous en avons une preuve dans ce qui lui arriva lorsqu'il se retira à Monserrat. Ayant entendu un Mahométan parler de la sainte Vierge d'une manière injurieuse, il délibéra si, étant officier, il n'avait pas le droit de le tuer. Mais durant son séjour à

Manrèze, l'Esprit saint l'instruisit infiniment mieux que n'auraient pu faire tous les livres, et le mit bientôt en état de servir de guide aux autres.

S. IGNACE DE LOYOLA. (.31 juillet.] 369 Nous avons observé qu'il ne s'en rapportait point à lui-même sur les faveurs qu'il recevait de Dieu. Il ne se conduisait en tout que par les avis d'un saint religieux dominicain de Manrèze qui dirigeait sa conscience, et par ceux de son ancien confesseur de Monserrat qu'il allait voir toutes les semaines. Il fut sans doute heureux de tomber dans des mains aussi habiles. L'Espagne avait de son temps, et eut encore après lui, un grand nombre de pareils guides spirituels, comme on peut s'en convaincre par la lecture des œuvres de S. Pierre d'Alcantara, de Jean d'Avila, de Ste Thérèse, de Barthélemy des - Martyrs, et de Louis de Grenade. Ignace, qui ne s'était d'abord proposé que sa perfection particulière, se sentit embrasé d'un désir ardent de travailler à la sanctification des autres. Touché de compassion pour l'aveuglement des pécheurs, et considérant que c'est dans le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, que la gloire de la majesté divine éclate davantage, il se dit à lui-même : « Ce n'est point assez ■ que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment et • que toutes les langues le bénissent. » Dès qu'il eut tourné ses pensées vers le prochain, il sortit de sa solitude, quelque chère qu'elle lui fût; et de peur d'éloigner ceux qu'il voulait attirer à Dieu, il corrigea ce que son extérieur avait d'affreux et de rebutant. Il modéra aussi ses austérités excessives. Il se mit ensuite à exhorter les pécheurs à la pénitence et à la pratique de la vertu. Ce fut alors qu'il composa son livre des Exercices spirituels, qu'il retoucha dans la suite et qu'il publia à Rome en 1048". a Constantin Cajetan, abbé du mont Cassin, prétend que le livre des Exercices spirituels fut d'abord écrit par Gardas Cisneros ou Swan , abbé de Monserrat , et qu'ensuite S. Ignace se l'appropriâ. Il est vrai que l'abbé bénédictin a composé un livre qui porte le même titre ; mais il est évident qu'il diffère entièrement de celui de S. Ignace. Que l'on compare l'un et l'autre, et l'on n'aura plus le moindre doute sur cet article. L'ouvrage de Cisneros est plein d'onction et de maximes admirables , mais présentées sous la forme scholastique, et embarrassées dans des divisions et sous-divisions inutiles. On ne saurait faire le même reproche aux méditations de S. Ignace : le plan en est totalement différent et tout-à-fait nouveau. S. Ignace donne pour fondement à ses Exercices une méditation fort touchante sur la fin de l'homme, pour montrer que l'on ne doit rien estimer ou rechercher que ce qui peut contribuer à la gloire et au service de Dieu. Il fait connaître les effets généraux du péché , par les méditations sur la chute des

anges et de l'homme, sur le châtement futur du péché, et sur les dernières fins. Pour montrer les désordres particuliers des passions, et pour en purifier le cœur, H nous représente deux étendards , l'un de Jésus-Christ , l'autre du démon , et tous les hommes qui se rangent sous ces différent étendards. Son but est encore en cela de nous exciter à nous attacher au parti de Jésus-Christ avec les âmes généreuses. Il propose ensuite ce que ce choix exige, et fait voir combien nous sommes obligés d'exprimer en nous la parfaite ressemblance du Sauveur, par les trois degrés d'humilité, par les méditations sur les mystères de la vie de Jésus-Christ, par le choix d'un état d; vie, et le règlement des fonctions

tome v. 24 Digitized by Google

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] Les personnes pieuses avaient jusque là aimé la retraite, à l'exemple de Jésus-Christ et des saints de tous les siècles. De tout temps on avait connu la nécessité de la méditation et la manière de la faire ; mais Ignace, par une méthode nouvelle et facile, a mis cet exercice à la portée de tous les hommes. Il a réduit comme en art la conversion du pécheur, qu'il conduit par degrés à la plus haute perfection. Il dit dans son livre qu'on ne doit jamais quitter la méditation, ni en abrégier le temps à cause de la sécheresse qu'on y éprouve ; qu'il ne faut point faire de vœux dans les mouvemens d'une ferveur subite; qu'il est nécessaire d'attendre et de consulter avant que de s'y déterminer; qu'outre l'examen général de conscience qui se fait tous les jours, on doit en faire un particulier sur sa passion dominante, ou sur les meilleurs moyens d'acquérir quelque vertu que l'on n'a pas. Il établit cette excellente maxime 1 : « Quand Dieu nous a marqué une voie, nous devons » la suivre fidèlement sans penser à une autre, sous prétexte qu'elle » est plus facile et plus sûre. C'est un des artifices du démon, de » représenter à l'âme quelque état, saint à la vérité, mais qui lui » est impossible, ou du moins différent du sien, afin qu'elle se » plaise ou se relâche dans l'état où Dieu l'a placée, et qui est le » meilleur pour elle. De même il lui représente d'autres actions, » comme plus saintes et plus utiles, pour qu'elle se dégoûte de ses » occupations présentes. » En 1548, le pape Paul III approuva les Exercices spirituels de S. Ignace comme un livre plein de l'esprit de Dieu et fort utile, tant pour l'édification que pour l'avancement spirituel des fidèles. Ignace, après avoir demeuré dix mois à Manrèze, résolut d'en sortir. Les larmes de ses amis ne furent point capables de l'y retenir. Il voulut partir seul, et refusa l'argent qu'on lui offrit pour son voyage. Etant arrivé à Barcelone, il s'embarqua pour l'Italie, et après cinq jours de navigation il aborda à Gaëte. Il alla successivement à Rome, à Padoue et à Venise. Il voyageait seul à pied, jeûnant tous les jours, et mendiant selon sa coutume. Il célébra la fête de Pâque à Rome. De là il se rendit à Venise. Il s'y embarqua sur la Capitane, qui faisait voile pour l'île de Chypre, où la république envoyait un nouveau gouverneur. Il y avait dans le vaisseau des gens d'une vie fort débordée, qui commettaient des péchés énormes presque à la vue de tout le monde. Les matelots qui y sont attachés. Dans la méditation sur les souffrances de Jésus-Christ, il enseigne la douceur, la charité, la patience dans les contradictions, etc.; dans celles qui ont pour objet ses mystères

glorieux et le bonheur du dit in amour, il nous apprend à unir intimement
nos cœurs à Dieu, t'oyez Bartoli, Bouhours, etc. » Exercices spirituels, max.
2, 3. Digitized by Googl

S. IGNACE DE LOYOLA. [3f juillet.] 3yt ne faisaient nul exercice de religion, et l'on n'entendait parmi ettt que des paroles sales et impies. Ignace ayant inutilement employé les voies de douceur pour les corriger, leur fit de sévères réprimandes et les menaça de la sévérité des jugemens de Dieu. Cette liberté leur déplut; et pour se défaire d'un censeur si importun, ils résolurent tous ensemble de gagner une île déserte et de l'y laisser. Mais leur dessein ne réussit pas, car lorsqu'ils approchaient de la côte où ils voulaient le débarquer, il vint un coup de vent qui repoussa le vaisseau. Lorsqu'on eut abordé dans l'île deChypre, on trouva dans le port un navire rempli de pèlerins qui était prêt à faire voile. Ignace y entra, et après quarante-huit jours de navigation, depuis son départ de Venise, il arriva enfin à Jafta le dernier août i5a3. Il prit de là le chemin de Jérusalem, et s'y rendit le 4 de septembre avec les autres pèlerins. La vue des lieux saints le remplit de la plus grande joie, et en les visitant il éprouva les plus vifs sentimens de piété et de componction. Il eût bien voulu ne les quitter jamais, et s'y occuper a travailler à la conversion des Mahométans. Mais le provincial des Franciscains, à qui le saint Siège avait donné une pleine autorité sur tous les pèlerins, lui ordonna de renoncer à son dessein. Il obéit, après avoir toutefois visité de nouveau quelques-uns des lieux saints, et revu au mont des Olives les vestiges que notre Seigneur laissa sur la pierre en montant au ciel. S'étant rembarqué pour l'Europe, il arriva à Venise sur la fin du mois de janvier de l'année i5a4- H en partit pour aller à Gênes, d'où il se rendit à Barcelone. Animé du désir de se consacrer au service des autels, et de travailler au salut des âmes, il forma le dessein d'étudier la grammaire. Il s'adressa pour ce sujet à Jérôme Ardebale, qui enseignait publiquement à Barcelone. Une dame vertueuse, nommée Isabelle Rosel, se chargea de pourvoir à sa subsistance. Il avait alors trentetrois ans. Il est incroyable combien il lui en coûta de peines poui dévorer les difficultés attachés à l'étude des premiers élémens. Les occupations de sa jeunesse et les exercices de la vie contemplative le rendaient peu propre à plier son esprit aux bagatelles de grammaire. Comme il était tout absorbé en Dieu, il oubliait aussitôt ce qu'il avait lu. Par exemple, au lieu de conjuguer le verbe amo, il faisait des actes d'amour de Dieu : « Je vous aime, mon » Dieu, disait-il, vous m'aimez; aimer, être aimé, et rien davan» tage. » Cependant, à force de se vaincre, il vint à bout de faire quelques progrès. Quelques

personnes lui conseillèrent de lire les * * L'ancienne Joppc. 24. Digitized by Google

37a S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] ouvrages d'Erasme, et surtout le Soldat Chrétien «. Il le fit ; mais*, il trouvait que cette lecture laissait son cœur dans la sécheresse. Il ne laissait passer aucun jour sans lire quelque chose du livre de X Imitation. C'était là qu'il trouvait de quoi nourrir et augmenter la ferveur de son âme. L'utilité qu'il retira de ce livre admirable le lui fit recommander fortement à tous ceux qui avaient du zèle pour leur sanctification. Ignace logeait chez une femme vertueuse nommée Agnès Paschal. Jean, fils de cette femme, encore jeune, mais sage et dévot, se levait quelquefois la nuit pour observer ce que faisait Ignace dans sa chambre, et il le voyait tantôt à genoux, tantôt prosterné, le visage toujours en feu et souvent baigné de larmes. Il l'entendait soupirer profondément et répéter ces paroles: « O Dieu! mon » amour et les délices de mon âme, si les hommes vous connaissaient, » ils ne vous offenseraient jamais ! mon Dieu ! que vous êtes bon • de supporter un pécheur comme moi! » Il ménageait si bien son temps, qu'il en trouvait encore pour travailler à la conversion des pécheurs. Il rétablit la réforme parmi les religieuses du monastère des Anges, dont la conduite était fort scandaleuse. Ceux du dehors qui avaient part au désordre en furent extrêmement irrités; ils s'en vengèrent sur Ignace, en le maltraitant de la manière la plus cruelle. Le saint, ayant étudié deux ans à Barcelone, alla faire son cours de philosophie à l'Université d'Alcala, qui avait été fondée depuis peu par le cardinal de Ximènes, et qui était très-florissante. L'envie d'apprendre lui fit embrasser plusieurs matières à la fois; mais cette multiplicité mit de la confusion dans ses idées, et il ne retenait rien, quoiqu'il étudiât avec la plus grande ardeur. Il se logea dans un hôpital, où il ne vivait que d'aumônes. Il était vêtu pauvrement, ainsi que les quatre compagnons qu'il s'était associés dans ses bonnes œuvres. Il catéchisait les enfans et avait beaucoup de talent pour leur inspirer l'amour de la vertu. Il tenait dans l'hôpital des assemblées de charité, et convertissait par ses discours des pécheurs endurcis dans le crime depuis long-temps. Une des plus célèbres conversions qu'il opéra, fut celle d'un homme fort libertin qui possédait une des premières dignités de l'Eglise d'Espagne. « Erasme écrivit le Soldat Chrétien à la prière d'une dame vertueuse, qui le lui avait demandé pour son mari, engagé dans l'état militaire, et d'une vie très-coïTOinpuc. On sait que cet auteur est célèbre pour sa belle latinité. Il y a "dana ses ouvrages, surtout dans sa paraphrase de l'Oraison dominicale , et dans ses traités de piété , d'excellentes maximes

; mais on n'y trouve point le langage «lu couir ; on doit observer d'ailleurs qu'il n'est pas toujours exact, et qu'on do!; te lire avec précaution. S. Ignace l'avait cette précaution; et il la recouivnanda depuis à ses disciples.

Digitized by Googl

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 3^3" Si les choses extraordinaires qu'il faisait lui attirèrent des admirateurs, elles lui suscitèrent aussi des ennemis. Quelques personnes l'accusèrent de magie; d'autres le représentèrent comme un hérétique, et comme un homme attaché au parti de certains visionnaires qui s'appelaient Illuminés, et qui venaient d'être condamnés en Espagne. Les choses en vinrent à un point, qu'il fut déféré à l'Inquisition; mais son affaire ayant été mûrement examinée, les inquisiteurs le trouvèrent innocent, et le renvoyèrent absous. Peu de temps après, il fut cité devant le grand-vicaire de l'évêque comme un homme qui s'arrogeait le droit de catéchiser, quoiqu'il n'eût ni science ni mission. On le mit en prison, où il resta quarante-deux jours. Il en sortit enfin pleinement justifié par une sentence rendue le 1er juin 15^7; on lui défendit cependant, ainsi qu'à ses compagnons, de porter d'habit particulier, et de se mêler désormais de donner aucunes instructions relatives à la religion, comme étant des hommes sans lettres. Il n'eut pas plus tôt été élargi qu'il alla mendier de quoi s'acheter un habillement d'écolier, afin de se conformer à tous les articles portés dans la sentence. Il alla trouver ensuite Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède. Ce prélat fut charmé de le voir; il lui conseilla de quitter Alcalá, et d'aller à Salamanque, l'assurant qu'il lui accorderait sa protection. Lorsque Ignace fut arrivé dans cette ville, il commença par travailler au salut des âmes. La sainteté de sa vie et la solidité de ses instructions firent qu'en peu de temps il fut suivi d'une grande multitude de peuple. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à de nouveaux soupçons. Sur la crainte qu'il n'introduisît des pratiques dangereuses, le grand-vicaire de Salamanque le retint vingt-deux jours en prison ; mais ayant connu son innocence, il le déclara publiquement, et ajouta même qu'Ignace était un homme d'une vraie vertu. Le serviteur de Dieu souffrait avec joie toutes les épreuves que le Seigneur lui envoyait pour purifier son âme et le faire parvenir à une haute perfection. Après son élargissement, il prit la résolution de quitter Salamanque, et même de sortir d'Espagne; il forma aussi le projet de passer en France, et d'aller continuer ou plutôt recommencer ses études à Paris. Ce fut alors qu'il se mit à faire usage de certaines choses qu'il s'était d'abord interdites; il reçut aussi l'argent que lui envoyèrent ses amis pour son voyage. Il savait d'ailleurs qu'il lui fallait de quoi subsister dans un royaume étranger, surtout ayant dessein d'y faire ses études. Il partit au milieu de l'hiver, et arriva à Paris,,

au commencement du mois de février de l'année 1588; il employa» Digitized
by Google

374 IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] deux ans à se perfectionner dans la langue latine, après quoi il fit son cours de philosophie. Il demeura d'abord au collège de Moutaigu; mais un voleur lui ayant dérobé tout son argent, il fut contraint de se retirer à Saint-Jacques de l'Hôpital, où les Espagnols étaient reçus. Comme il n'y avait que le couvert, il était obligé pour vivre de mendier son pain chaque jour de porte en porte. Les vacances venues, il fit un voyage en Flandre, afin de recevoir quelques secours des marchands espagnols qui y étaient établis. Ses amis de Barcelone l'assistèrent aussi. Il étudia la philosophie au collège de Sainte-Barbe pendant trois ans et demi. Par une suite de son zèle pour le salut des âmes, il travailla sérieusement à la sanctification des écoliers qui fréquentaient le même collège. Il en engagea plusieurs à passer les dimanches et les fêtes dans la prière, et à ne s'occuper ces jours-là que de la pratique des bonnes œuvres. Le professeur Pégnat crut que tous ces jeunes gens négligeaient leurs études; il s'en prit à Ignace, et voyant que ses avertissemens produisaient peu d'effet, il demanda justice au docteur Govéa, principal du collège. Govéa, prévenu contre Ignace, résolut de lui faire subir un châtiment honteux, pour empêcher que désormais personne ne se joignît à lui. On avait coutume en ce temps-là, pour punir les écoliers qui débauchaient leurs compagnons, d'assembler tout le collège au son de la cloche. Les régens venaient, avec des verges à la main, et frappaient l'un après l'autre le coupable. Ce châtiment se nommait la Salle. Ignace était disposé à tout souffrir. Mais il lui vint ensuite dans l'esprit que les jeunes gens qu'il avait mis dans la bonne voie pourraient être scandalisés de son humiliation, et quitter ensuite leurs saintes pratiques par respect humain. Il alla donc trouver le principal dans sa chambre, pour lui exposer modestement ses raisons. Il lui dit qu'il était prêt à souffrir la perte de sa réputation, mais qu'il le pria de considérer le mal qui en résulterait pour les jeunes gens qu'il avait tâché de gagner à Dieu, et qui étaient encore novices dans la vertu. Govéa, sans lui rien répondre, le conduisit dans la salle où tout le monde était assemblé. Mais lorsqu'on entendit le signal pour commencer, il se jeta aux pieds d'Ignace, et lui demanda pardon d'avoir cru légèrement de faux rapports. Se levant ensuite, il dit tout haut : « C'est un » saint qui n'a en vue que le bien des âmes, et qui souffrirait avec * plaisir les plus infâmes supplices. » Une satisfaction si solennelle fit revenir les esprits, et rendit le nom d'Ignace fameux. Les personnes les plus

considérables de l'Université voulurent le connaître ; et des docteurs habiles
vinrent le consulter sur des matièDigitized by Google

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 3⁵ res de piété. Pégnal lui-même devint son admirateur et son ami , et il le fit exercer en particulier par un écolier qui était fort avancé dans ses études , et qui réunissait une rare vertu à une grande capacité. Cet écolier était Pierre Le Fèvre , Savoyard de naissance et du diocèse de Genève. Ignace passa maître-ès-arts après sa philosophie, et commença ensuite la théologie chez les Dominicains. Pierre Le Fèvre, dont nous venons de parler, avait fait vœu de chasteté dès son enfance, et il l'avait toujours fidèlement gardé. Mais il éprouvait de violentes tentations d'impureté, dont il ne lui était pas possible de se délivrer, quoiqu'il affaiblît son corps par des jeûnes rigoureux et continuels. Il fut aussi tenté de vaine gloire. De là beaucoup d'inquiétudes et de perplexités : ce qui le conduisit enfin à de grands scrupules. Accablé sous le poids de ses peines, il les découvrit à Ignace, qui, par ses avis, le tranquillisa parfaitement. Le saint lui prescrivit ensuite un cours d'exercices spirituels ; il lui enseigna la méthode de faire la méditation et la pratique de l'examen particulier; après quoi il le conduisit par degrés dans les différentes routes qui mènent à la perfection. François Xavier, quoique jeune , enseignait alors la philosophie. Il avait de grands talents, mais il était en même temps rempli de vanité. Ignace entreprit sa conversion, et il y réussit en lui faisant sentir le vide de la gloire mondaine, et en lui persuadant que nous ne devons nous attacher qu'à ce qui est éternel. Il convertit aussi plusieurs pécheurs abandonnés, entre autres un jeune homme qui entretenait un commerce criminel avec une femme du voisinage de la ville. Sachant le chemin par où il passait , il alla l'y attendre, puis, quand il l'aperçut, il se mit dans un étang glacé, et lui cria : « Où allez-vous , malheureux ? IVentendez-vous pas la foudre qui gronde sur votre tête? Ne voyez- vous pas » le glaive de la justice divine prêt à vous frapper? Allez assouvir » votre passion brutale : je souffrirai ici pour vous, afin d'apaiser » la colère du ciel.» L'impudique, effrayé de ces paroles, ouvrit les yeux, retourna sur ses pas, et changea tout-à-fait de vie. Ce ne fut pas la seule fois qu'Ignace eut recours à de pieux stratagèmes pour retirer les pécheurs de leurs désordres. Il s'occupait encore aux œuvres de miséricorde dans les hôpitaux. Il aida un jour à panser un malade tout couvert d'ulcères, et qui avait une espèce de maladie contagieuse. Il craignit que sa main n'eût pris le mal; mais ayant reconnu sa faiblesse, il se mit dans la bouche cette main qui

venait de toucher à l'ulcère, en se disant à lui-même : « Puisque tu es si en
peine pour «ne partie , Digitized by Google

Ô-Q 5. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] «que ne feras-tu point pour tout le corps?» Il surmonta ainsi sa peur, et retourna aux actions de charité avec une ardeur toute nouvelle. Quatre étudiants en théologie de l'Université s'associèrent à Ignace, qui avait déjà pour disciples Pierre Le Fèvre et François Xavier. Trois étaient Espagnols, et avaient une rare capacité. Le premier, qui se nommait Jacques Laynez, était né à Almazan, au diocèse de Sigüenza, et avait vingt et un ans : le second n'en avait que dix-huit, et se nommait Alphonse Salmeron. Nicolas Alphonse, surnommé Bobadilla, du lieu de sa naissance, était le troisième. Simon Rodriguez, né à Azévedo en Portugal, était le quatrième. Animés tous par l'exemple et les exhortations d'Ignace, ils s'engagèrent à renoncer au monde, à aller prêcher l'Evangile dans la Palestine, ou si ce projet de la Terre-Sainte éprouvait des difficultés, à aller offrir leurs services au vicaire de Jésus-Christ, pour travailler à la gloire de Dieu de la manière qu'il jugerait la plus convenable. Comme la plupart d'entre eux n'avaient pas achevé leur théologie, Ignace marqua un certain temps pour le reste de leurs études, et il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534 jusqu'au 25 de janvier de l'année 1537 : et jugeant aussi qu'il était à propos de ne pas laisser refroidir leur ferveur, il arrangea tout pour qu'ils fissent au plus tôt le vœu qu'il leur avait proposé. Il choisit, pour le lieu de leur consécration au Seigneur, la chapelle souterraine de Montmartre, où l'on croit que fut décapité S. Denys, l'apôtre de la France. Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de l'Assomption de l'année 1534- Pierre Le Fèvre, nouvellement ordonné prêtre, dit la messe, à laquelle ils communèrent tous, après quoi ils firent tous vœu, d'une voix haute et distincte, de passer dans la Palestine au temps prescrit; et au cas qu'ils ne pussent y entrer, d'aller se jeter aux pieds du pape, ainsi qu'ils en étaient convenus. Ils s'obligèrent aussi à ne rien recevoir pour les fonctions de leur ministère. Ignace faisait souvent des conférences à ses compagnons, pour les entretenir dans la ferveur. Il leur prescrivit des exercices réglés, et tâcha de les unir ensemble par les liens d'une étroite charité. Mais il fut bientôt obligé de se séparer d'eux. Sa santé se trouva si notablement dérangée, que les médecins lui interdirent le séjour de Paris. Ils jugèrent même qu'il devait aller respirer l'air natal, pour obtenir une parfaite guérison. Ignace promit de faire ce qu'on exigeait de lui. Mais avant que de partir, il exhorta ses compagnons à persévérer dans leurs premiers sentiments, et leur

Digitized by Google

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 3jJ recommanda d' obéir à Pierre Le Fèvre, qui seul était prêtre parmi eux, et qu'ils honoraient tous comme leur aîné. Ayant ainsi pourvu à tout, il partit pour l'Espagne, au commencement de l'année i535. On le reçut dans la province de Guipuscoa de la manière la plus honorable. Sa famille le revit avec grande joie, et le pressa fortement de venir au château de Loyola, mais il fut impossible de l'y déterminer. Il alla loger dans l'hôpital de la ville d'Azpétia. La vue des lieux où il avait mené une vie mondaine lui inspira la pensée de renouveler ses anciennes pénitences. Il prit un rude cilice, se ceignit les reins d'une grosse chaîne de fer, et maltraita son corps toutes les nuits avec d'autant plus de rigueur, que sa santé était rétablie; mais pour n'être pas inutile au prochain, il se mit à enseigner la doctrine chrétienne aux enians. Il avait, dans son enfance, dérobé des fruits dans un jardin où il était entré avec ses camarades. Un pauvre homme avait été faussement accusé de ce larcin, conduit en prison, et condamné à réparer le dommage. La première fois qu'Ignace parla au peuple, il déclara publiquement que c'était lui qui était le coupable; il demanda pardon de sa faute, et pour dédommager le pauvre homme qui entendait son discours, il lui abandonna deux métairies qui lui appartenaient. Il ajouta que cette réparation avait été une des principales causes de son voyage. Tandis qu'il travaillait ainsi dans son pays, ses compagnons poursuivaient leurs études à Paris, sans se relâcher dans leurs pratiques de piété. Leur nombre s'augmenta alors de trois autres théologiens, que Le Fèvre trouva propres pour l'œuvre de Dieu , après les avoir éprouvés par les exercices spirituels. Le premier fut Claude Le Jay, qui était d'Anneci ; le second Jean Codure, et le troisième Pasquier Brouet, tous deux Français , l'un du diocèse d'Embrun et l'autre du diocèse d'Amiens. Par là ils se trouvèrent au nombre de dix, en y comprenant Ignace. Le serviteur de Dieu, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Espagne, partit pour l'Italie et arriva à Venise sur la fin de l'année i536, après avoir essuyé de grands dangers tant sur terre que sur mer. Ses compagnons le joignirent dans cette ville au commencement de l'année suivante. Là ils s'occupèrent principalement à des œuvres de miséricorde et d'humilité. Ils allaient dans les hôpitaux instruire les ignorans, servir les malades, assister les moribonds et enterrer les morts. Ignace crut devoir envoyer ses compagnons à Rome. Le pape Paul III les reçut avec bonté, et permit à ceux qui n'étaient pas prêtres de recevoir les ordres sacrés de

quelque évêque que ce fût. Ignace fut compris dans la permission. Ils furent tous ordonnés Digitized by Google

378 8. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet. | à Venise par l'évêque d'Arbe. Ils se retirèrent ensuite dans un heu solitaire, près de Vicenze, afin de se préparer à la célébration de leur première messe par le recueillement, le jeûne et la prière. Ils la dirent tous dans les mois de septembre et d'octobre, à l'exception d'Ignace, qui attendit jusqu'au jour de Noël, tant la majesté des divins mystères le remplissait de frayeur. Ils se dispersèrent ensuite aux environs de Vicenze et de Vérone, pour prêcher au peuple la nécessité de faire pénitence. Ils n'avaient pour vivre que le pain qu'on leur donnait par charité. L'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, il fut impossible aux serviteurs de Dieu de passer dans la Palestine. Comme il n'y avait pas d'apparence que la mer devînt libre de long-temps, Ignace, Le Fèvre et Laynez allèrent à Rome. Ils se jetèrent aux pieds du pape et s'offrirent à lui pour s'employer à toutes les bonnes œuvres dont il voudrait les charger. Plusieurs personnes demandant souvent aux compagnons d'Ignace qui ils étaient, il leur déclara ce qu'ils avaient à répondre là-dessus. Il leur dit donc que puisqu'ils s'étaient tous joints ensemble pour combattre les hérésies et les vices sous la bannière de Jésus-Christ, leur société n'avait point d'autre nom à prendre que celui de Compagnie de Jésus, Ayant rencontré sur le chemin de Sienne à Rome une chapelle ruinée, il y entra pour prier. Mais à peine eut-il commencé sa prière, qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Père éternel qui le présentait à son Fils, et Jésus-Christ, chargé d'une pesante croix, qui lui promit de lui être propice à Rome x. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il alla se présenter au pape avec ses deux compagnons, et tous en furent reçus avec bonté. Sa Sainteté chargea Le Fèvre et Laynez d'enseigner dans le collège de la Sapience ; l'un donnait des leçons de théologie scholastique, et l'autre expliquait l'Ecriture sainte. Ignace entreprit, sous l'autorité apostolique, la réformation des mœurs par la voie des exercices spirituels et des instructions chrétiennes. Au retour du mont Cassin, où il avait fait un voyage, il acquit un nouveau compagnon dans la personne de François Strada, Espagnol. Il crut alors qu'il était temps d'établir son institut, et de former un ordre religieux de ceux qui avec lui s'étaient consacrés à la gloire du Seigneur. Il manda donc à Rome tous ceux de ses compagnons qui se trouvaient dispersés dans l'Italie. Ils s'y rendirent tous sur la fin du carême de l'année 1538. Ignace leur ayant communiqué son projet, ils l'approuvèrent unanimement, » Voyez BouUours, Baillet, etc. Digitized by Google

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 3j9 après toutefois qu'ils eurent consulté Dieu pour connaître sa volonté. Ainsi ils résolurent qu'outre les vœux de pauvreté et de chasteté qu'ils avaient faits à Venise, ils en feraient un d'obéissance perpétuelle pour se conformer au Fils de Dieu qui a été obéissant jusqu'à la mort; que pour cela ils éliraient un supérieur général auquel ils obéiraient tous comme à Dieu même j que ce supérieur serait perpétuel, et qu'il aurait une autorité absolue. A ces trois vœux, ils en ajoutèrent depuis un quatrième, par lequel ils s'engageaient à aller partout où le vicaire de Jésus-Christ les enverrait pour travailler au salut des âmes, à y aller même sans provisions et en demandant l'aumône s'il le jugeait à propos. Ils arrêtèrent aussi que les profès ne posséderaient rien, ni en particulier ni en commun, mais que les collèges pourraient avoir des rentes pour la subsistance des écoliers de la Compagnie Govéa, principal du collège de Sainte-Barbe, sachant que le roi de Portugal cherchait des missionnaires pour travailler à la conversion des Indiens, lui fit représenter que les compagnons d'Ignace seraient très-propres à se bien acquitter de cette fonction importante. Ce prince demanda donc à Ignace six ouvriers évangéliques; mais il ne put en obtenir que deux, qui furent Simon Rodriguez et François Xavier. Le premier resta en Portugal, et le second s'embarqua pour les Indes, dont il devint l'apôtre. Ignace, après avoir triomphé des calomnies par lesquelles on avait tâché de noircir sa réputation et celle de ses compagnons, présenta au pape Paul III le projet de son institut. Trois cardinaux furent nommés pour l'examiner. Ils le rejetèrent d'abord, dans la pensée que les ordres religieux étaient en trop grand nombre. Ils changèrent ensuite d'avis, et sur leur rapport, le pape approuva le nouvel ordre sous le titre de Compagnie de Jésus, par une bulle datée du 27 septembre 1540. Ignace en fut élu supérieur général ; mais il ne se rendit à ce choix qu'après une longue résistance. Il prit le gouvernement de la Compagnie le jour de Pâque de l'année 1541. Il fit sa promesse immédiatement au souverain pontife, et ses compagnons lui firent la leur comme à leur général et à leur chef. Le nouveau général commença par faire le catéchisme dans l'église de Sainte-Marie de Strata, qui lui fut depuis donnée. Il s'appliquait encore à diverses autres œuvres de piété et de miséricorde. Mais ces saintes occupations ne lui laissaient pas oublier sa société naissante. Il rédigea ses constitutions ou règles, d'après lesquelles chacun

devait se conduire par rapport à sa propre saïio» 1 Foycz Bouuours, Baillet,
etc Digitized by Google

380 S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet, j tification, à celle du prochain et à l'éducation de la jeunesse It ne prescrivit point d'habit particulier à ses religieux; il leur fit porter celui que les ecclésiastiques portaient de son temps. Il ne les assujettit point au chœur, afin qu'ils pussent se livrer uniquement aux fonctions du ministère K Le zèle dont brûlait Ignace pour la gloire de Dieu lui inspira le projet de ces pieux établissemens dont la ville de Rome lui est redevable. Il fonda une maison pour recevoir les Juifs qui voudraient se convertir durant le temps qu'on employait à les instruire, et une autre pour retirer les courtisanes qui désiraient quitter leurs désordres, sans être appelées toutefois à l'état religieux, dans le monastère des Repenties. Quelqu'un lui ayant représenté qu'il était rare que la conversion de ces sortes de femmes fut sincère, il lui répondit qu'il s'estimerait très-heureux d'empêcher un seul péché, quelque chose qu'il lui en dût coûter. Il fit encore établir d'autres maisons, la première pour les pauvres orphelins, la seconde pour les jeunes filles que la misère mettait en danger de perdre leur innocence. Pendant qu'il s'occupait dans Rome de toutes ces bonnes œuvrest on lui demandait de toutes parts des ouvriers formés de sa main. François Xavier, comme nous l'avons dit, fut envoyé aux Indes orientales sous les auspices et la protection de Jean III, roi de Portugal ; Jean Nugnez et Louis Gonzalez passèrent dans les royaumes de Fez et de Maroc pour instruire les esclaves chrétiens j en i547, <Iuatre partirent pour Congo, en Afrique; quelques années après, treize furent envoyés dans l'Abyssinie : du nombre de ces derniers étaient Jean Nugnez, que le pape Jules III fit patriarche d'Ethiopie ; deux de ses compagnons furent sacrés évêques. Enfin le roi de Portugal demanda plusieurs membres de la même société pour aller annoncer l'Evangile aux habi tans des pays qu'il possédait dans l'Amérique méridionale. Le pape Paul III ayant demandé deux théologiens de la Compagnie qui assistassent en son nom avec ses légats au concile qui devait se tenir à Trente, Ignace choisit Jacques Laynez et Alphonse Salmeron. Mais, quelque connaissance qu'il eût de leur capacité et de leur vertu, il ne laissa pas de leur donner diverses instructions relatives à la conduite qu'ils devaient tenir. Il leur recommanda surtout de parler avec modestie et humilité, d'éviter les " 11 y a en Italie un ordre de religieux spécialement consacré à l'éducation de la jeunesse. Ce sont les clercs réguliers des Ecoles-Pies. Ils ont eu pour fondateur Joseph Cazalana , gentilhomme d'Aragon. Voyez sa Vie, sous le 27 d'août. *

Quelques femmes de Flandre et du Piémont s'étant réunies ensemble, firent des vœux sous la règle de S. Ignace, et prirent le nom de Jésuitesses. Mais leur institut fut aboli par Urbain VIII, en 1631 Digitized by Go

S, IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] 38 1 disputes inutiles, et de s'abstenir d'un vain étalage de savoir. Claude Le Jay assista au même concile en qualité de théologien du cardinal Othon, évêque d'Ausbourg. Ferdinand, roi des Romains, crut rendre service à l'Eglise en le nommant évêque de Trieste. Cette nomination remplit l'humble religieux de la plus vive douleur; il écrivit à son général pour le prier de s'employer de toutes ses forces, afin qu'on ne le chargeât pas d'un fardeau si pesant. Ignace fut alarmé lui-même ; et comme il craignait que la promotion aux dignités ecclésiastiques ne fût préjudiciable à sa société naissante, il conjura Ferdinand, dans une lettre aussi pressante que respectueuse, de se désister de sa nomination et de procéder à une autre : le prince, touché de ses raisons, lui accorda ce qu'il demandait. Il fit valoir les mêmes raisons auprès du pape et du sacré collège, dans le dessein d'obtenir que tous les Pères de la société fussent exclus des dignités ecclésiastiques. Il représenta surtout que c'était le plus sûr moyen de conserver parmi eux l'esprit d'humilité et de pauvreté, qui était l'ame de leur état, et que d'ailleurs étant missionnaires, il serait bien plus utile à l'Eglise qu'ils restassent toute leur vie simples religieux, parce qu'alors ils seraient prêts à voler d'un bout du monde à l'autre quand la gloire de Dieu l'exigerait. Ayant obtenu ce qu'il sollicitait, il obligea les Jésuites à profès à s'engager par un vœu simple à ne jamais rechercher les dignités ecclésiastiques, et même à les refuser quand on les leur offrirait, à moins que le pape ne les forçât de les accepter. Ce fut en 1546 que les Jésuites commencèrent à enseigner dans l'Europe, et François Borgia, que l'Eglise a depuis honoré comme saint, leur fit bâtir le premier collège qu'ils eurent en Europe, en y attachant les privilèges dont jouissent les Universités. Nous avons dit en Europe, car l'année précédente ils avaient été mis en possession du séminaire de Goa, fondé par Jean III, roi de Portugal, et avaient commencé à y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse indienne. Le second collège qu'ils eurent en Europe fut celui de Coimbra, dont la fondation est aussi de l'année 1546. Cet établissement, ainsi que plusieurs autres semblables, tant en Portugal que dans l'Espagne et au Brésil, fut conduit et dirigé par le P. Simon Rodriguez, qui mourut à Lisbonne en 1579, avec une grande réputation de science et de sainteté. Entre autres règles qu'Ignace prescrivit à ceux qui enseignaient dans les collèges, il leur ordonna de s'appliquer surtout à donner «les leçons de piété, de modestie et d'humilité, de faire entendre à

Hs furent ainsi

nommés de l'Eglise ûe Jésus qu'on leur donna dans Rome. Digitized by
Google

382 S. IGNACE Dfi LOYOLA. [31 juillet] tous les jours la messe à leurs écoliers ; de les obliger à se confesser chaque mois ; de commencer toujours leurs exercices publics par la prière ; de saisir toutes les occasions d'inspirer l'amour des biens célestes à ceux qui fréquenteraient leurs classes; d'avoir recours à la méditation, aux pieuses lectures, et à d'autres semblables pratiques de religion, pour ne pas laisser éteindre en eux-mêmes l'esprit de ferveur et de recueillement. Il leur recommanda de se conduire tellement, qu'eux et leurs écoliers ne fissent rien que pour la plus grande gloire de Dieu. Il traitait fort durement ceux qu'il voyait enflés de leurs connaissances, et moins fidèles qu'auparavant aux exercices de la religion. Il ôtait l'enseignement à ceux dans lesquels il découvrait du penchant pour les opinions singulières. Il prit aussi diverses mesures pour procurer l'avancement des maîtres et pour exciter l'émulation parmi les écoliers. Dans l'intérieur de sa Compagnie, il recommandait à tous, et principalement à ceux qui étaient chargés de la conduite des novices, les conférences, la lecture des Vies et des écrits des Pères du désert, ainsi que des autres ouvrages ascétiques qui pouvaient les faire tendre à la perfection. On peut juger des succès qu'eut cet avis, du moins relativement à plusieurs de ses enfans, par le livre du P. Alphonse Rodriguez, intitulé : Pratique de la perfection chrétienne. On y trouve un recueil des plus belles maximes des anciens moines, présentées d'une manière claire et méthodique a. Rodriguez ne fut pas le seul des premiers disciples d'Ignace qui se distingua par des écrits marqués au coin d'une solide piété ». En 1551, François Borgia donna une somme considérable, destinée à bâtir pour les Jésuites le collège Romain. Le pape Jules III contribua aussi beaucoup à cet établissement. Paul IV, son successeur, le fonda à perpétuité en 1555 avec une grande magnificence. Grégoire XIII en augmenta encore depuis les batimens et les revenus. Ignace pourvut ce collège de tout ce qui pouvait le rendre florissant, afin qu'il fut comme le modèle de tous les autres. Il fit alors une règle, par laquelle il fut ordonné à chaque membre de la société d'apprendre à parler et à écrire « Nous avons plusieurs traductions françaises de cet excellent ouvrage. La plus estimée, tant pour la fidélité que pour l'élégance , est celle de M. rabbé Régner des Marais , de l'Académie française. Elle a été imprimée plusieurs fois. * On peut voir les Méditations du P. Louis du Pont, qui mourut en 1624, et dont les rois d'Espagne ont souvent sollicité, la canonisation j les écrits d'Alvarez de Paz , qui mourut au Pérou en 1620; les

ouvrages et la Vie du P. Balthasar Alvarez, qui mourut en Espagne, en odeur
de sainteté, dans l'année Digitized by Googl

S. IGNACE DE LOYOLA. [31 Juillet.] 383 correctement la langue du pays dans lequel il vivait. Il s'y détermina dans la persuasion qu'on ne peut sans cela réussir, soit dans la prédication, soit dans l'exercice des autres fonctions du ministère. Il établit dans le collège Romain des leçons pour la langue italienne, qu'il étudia lui-même avec beaucoup de soin, et il demanda comme une grâce, qu'on l'avertît de toutes les fautes qu'il ferait en la parlant. Il dirigea aussi la fondation du collège Germanique, qui fut commencée à Rome par Jules III, et achevée par Grégoire XIII. La sagesse et la charité avec lesquelles il se conduisait à l'égard de ses religieux lui gagnaient tous les cœurs. Il priait plutôt qu'il ne commandait. Il savait s'accommoder à tous les esprits, et tempérer si bien la fermeté par la douceur, que ceux qu'il reprenait ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Voulant un jour avertir quelqu'un de son peu de soin à veiller sur ses yeux, il se contenta de lui dire avec un ton de tendresse : « J'ai souvent admiré la modestie de votre conduite; j'observe cependant que quelquefois » vous ne gardez point assez, bien vos yeux. » Un autre étant tombé dans une faute à peu près semblable, il lui dit d'en faire le sujet de son examen particulier. Il regardait la modestie extérieure comme un moyen absolument nécessaire pour réprimer les saillies des sens et des passions. Les malades étaient encore un des principaux objets de sa tendresse, et il avait une attention extrême à leur fournir tous les secours dont ils avaient besoin pour l'âme et pour le corps. Les deux premières vertus dont il recommandait la pratique aux novices étaient l'obéissance et le renoncement à soi-même. Il disait à ceux qui se présentaient pour entrer dans la société, qu'ils ne devaient plus avoir de volonté propre. Dans sa lettre aux Jésuites portugais sur l'obéissance, il explique la nécessité, l'étendue et les avantages de cette vertu. Ayant appris que le P. Araoz, qui faisait beaucoup de bien à la cour d'Espagne, paraissait rechercher la conversation des grands, sous prétexte de concilier leur faveur à son ministère, il l'en reprit très-sévèrement, et lui représenta que les ministres de la parole de Dieu n'ont besoin que de l'autorité qui s'acquiert par l'esprit de recueillement et par les exercices de l'humilité chrétienne. Pour faire éviter plus sûrement le danger qui se rencontre dans la fréquentation des femmes, il défendit à chaque religieux d'en voir aucune étant seul; et celui qui allait confesser une femme malade avait toujours avec lui un compagnon, tellement placé qu'il pût voir tout ce qui se passait. En assignant les places que devaient occuper les

différens membres «Je la société, il avait ordinairement égard aux inclinations de Digitized by Google

384 S' IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet.] chacun ; il exigeait cependant qu'ils fussent tous dans une parfaite indifférence, et dans la disposition d'accepter ou de quitter toutes sortes de places. Malgré l'application constante qu'exigeait le gouvernement de son ordre, qui tous les jours s'étendait de plus en plus, et les fatigues qui étaient inséparables de sa place, il était encore tout de feu quand il s'agissait de trouver des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'extirpation du vice, et l'accroissement de la vertu dans les âmes. Sa santé s'affaiblissait tous les jours ; mais il ne diminuait rien pour cela de ses travaux ordinaires. Il avait une force intérieure qui le soutenait et qu'il entretenait par les pratiques de la vie spirituelle. Une tendresse singulière de dévotion lui attirait des grâces extraordinaires; et il avait coutume de dire que Dieu lui accordait ces grâces par compassion pour sa faiblesse et ses misères, qu'il assurait être plus grandes en lui qu'en tout autre homme. Lorsqu'il célébrait la messe, ou qu'il récitait l'office divin, il éprouvait des consolations ineffables; et les larmes coulaient de ses yeux avec une telle abondance, qu'il était quelquefois obligé de s'arrêter un temps assez considérable. Dans les affaires il ne se déterminait jamais qu'après avoir consulté Dieu, quelque évidentes que lui parussent les raisons qu'il avait d'agir d'une manière plutôt que d'une autre. Il n'était pas une heure chaque jour sans se recueillir intérieurement, et sans examiner sa conscience; et alors il bannissait de son esprit toute autre pensée. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu. Chaque objet était comme un miroir qui lui représentait les perfections divines; et il prenait de là occasion d'élever son âme vers le Seigneur. Il recommandait cette sorte de prière à ceux surtout qui sont occupés des fonctions spirituelles pour le service du prochain. Avant de commencer la prière publique ou particulière, il préparait son âme avec une grande ferveur, et descendait dans son cœur pour en purifier et en échauffer les affections ; en sorte que le feu intérieur dont il était embrasé paraissait sur son visage. Ignace prescrivit aux prêtres de la société de mettre environ une demi-heure à dire la messe : par là, leur disait-il, vous éviterez une précipitation indécente, et vous ne causerez point d'ennui au peuple. Pour lui, il n'observait pas cette règle; il était près d'une heure à l'autel, parce que son extrême dévotion l'obligeait de s'arrêter de temps en temps. Sa messe finie, il restait deux heures en prières, sans parler à qui que ce fût, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante de le faire !.

On raconte des choses extraor» Voyez Bartoli, /. 4, p. 3i5, 372. Digitized by
Googl

». IGNACE de LOYOLA. [M iuillct.] 385 clinaires des faveurs qu'il reçut dans ses entretiens avec Dieu, et dont le détail nous mènerait trop loin. Cet esprit de prière fut accompagné dans S. Ignace d'un parfait renoncement à lui-même. Il savait que l'Esprit saint ne se com mimique qu'aux âmes entièrement crucifiées au monde. Ayant entendu dire de quelqu'un, que c'était un homme doué du don de contemplation dans un haut degré, et qui possédait éminemment l'esprit de prière^ il corrigea ces expressions, en disant qu'on devait l'appeler un homme d'un parfait renoncement. C'est que l'esprit de prière ne peut se trouver que dans une âme entièrement dégagée de toutes les affections terrestres. Ignace parvint à ce renoncement par la pratique habituelle de la mortification de ses sens, par la patience, la résignation, la confiance en Dieu, par ce courage avec lequel il souffrit les plus rudes épreuves, tant intérieures qu'extérieures. Son obéissance égalait son renoncement ; il soumettait sa volonté à celle de ses supérieurs et de ses directeurs. Il répétait continuellement aux novices de son ordre : « Sacrifiez, par l'obéissance, » votre volonté et votre jugement. Tout ce que vous faites sans » le consentement de votre guide spirituel ne vous sera point im» puté à vertu, quand bien même vous épuiseriez les forces de » votre corps par le travail et les austérités. » Ce que nous avons dit jusqu'ici montre assez jusqu'à quel point Ignace portait la vertu d'humilité. Il conserva toute sa vie un grand amour pour l'abjection, parce qu'il se méprisait souverainement lui-même, qu'il se regardait comme le dernier des pécheurs, et qu'il se jugeait digne d'être le rebut de toutes les créatures; et s'il renonça à la conduite qu'il avait tenue dans les premiers temps de sa conversion, ce fut uniquement dans la vue de se rendre utile au prochain Tout son extérieur portait l'empreinte de l'humilité la plus profonde. Jamais il n'avait de plus grand plaisir que lorsqu'il exerçait les plus bas emplois de la maison. Il dérobaux autres, autant qu'il était en lui, la connaissance de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Quoique supérieur, il se soumettait humblement à ses inférieurs; il déférait à leurs avis en plusieurs occasions, et ne prenait jamais un ton d'autorité, à moins que le bien de la société ne l'y obligeât. Si Ton disait devant lui quelque chose qui pouvait tourner à sa louange, il témoignait une grande confusion, qui ordinairement était accompagnée de larmes. Il ne parlait de lui-même que quand cela était absolument nécessaire. Il gardait un profond silence sur les faveurs extraordinaires dont le ciel le favorisait, ou il ne les découvrait

aux autres que lorsque la gloire de Dieu y était intéressée. A l'entendre,
personne ne le scandalisait que lui

TO.ME v. a5 Digitized by Google

386 S. IGNACE DK LOYOLA. [31 juillet] même. Il ne croyait pas, disait-il, qu'il y eût quelqu'un au monde qui eût reçu plus de grâces que lui, ni qui y eût si mal répondu. Il désirait qu'après sa mort on traitât son corps ignominieusement, en punition des péchés qu'il avait commis en l'idolâtrant. S'il parlait de son ordre, il ne l'appelait que la petite Société, voulant faire entendre par là que ses enfans devaient se mettre à la dernière place dans l'Eglise de Jésus-Christ. Son mépris pour le monde était sans bornes. Quand il levait les yeux au ciel, il avait coutume de s'écrier avec transport : • Que la terre me paraît méprisable, » à la vue descieux! • La charité couronnait toutes ses autres vertus. Il répétait souvent ces paroles, qu'il prit pour devise : A la plus grande gloire de Dieu. C'était là qu'il rapportait toutes ses actions et toutes celles de sa société. On lui entendait dire fréquemment ces autres paroles : * Que désiré-je, Seigneur, ou que puis-je désirer, sinon » vous! » La charité n'étant jamais oisive, il travaillait continuellement à prouver à Dieu qu'il brûlait d'amour pour lui. De là ce désir des souffrances; il n'y avait, selon lui, de véritable consolation que celle que l'on goûte en souffrant pour Jésus-Christ. Comme on lui demandait un jour quel était le moyen le plus sûr et le plus court pour arriver à la perfection, il répondit : « C'est de » souffrir beaucoup pour l'amour de Jésus-Christ. Demandez » cette grâce à notre Seigneur. Tous ceux auxquels il accorde » cette faveur en reçoivent plusieurs autres qui en sont comme la » suite. » Il ne soupirait qu'après le moment où son âme serait séparée de son corps. Toutes les fois qu'il pensait à la mort il répandait des larmes de joie, dans la pensée qu'il verrait Dieu face à face, qu'il le louerait et l'aimerait pendant toute l'éternité. De cet ardent amour pour Dieu, naissait le plus grand désir du salut des âmes. Ce fut pour contribuer à la sanctification du prochain, qu'Ignace forma tant d'entreprises, qu'il fit des prières si ferventes, qu'il répandit tant de larmes et qu'il essuya tant de travaux. Quand il envoyait quelque part des missionnaires, il leur disait ordinairement. « Allez, mes frères; allez embraser le monde et répandre * partout ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. » Il avait personnellement un talent admirable pour retirer les pécheurs du désordre. Il recevait les vrais pénitens avec une douceur extraordinaire, et se chargeait souvent en partie du soin de satisfaire pour eux à la justice divine. Non content d'avoir converti les pécheurs, il les portait à se consacrer sans réserve au service de Dieu , et les exhortait à se servir pour leur

consécration de cette prière qu'il récitait souvent : « Recevez, Seigneur,
l'offrande que je vous fais de ma liberté, de ma mémoire, de mon
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

S, IGNACE DI T u TOT, V. [31 julH«t.l 387 • entendement et de*
ma volonté. Vous m avez donné tout ce que > j'ai, tout ce que je possède; je
vous le rends, et le soumetts à votre » divine volonté, afin que vous
disposiez de moi. Accordez-moi • seulement votre amour et vôtre grâce.
Avec cela je suis assez » riche, et je ne demande plus rien. • S. Ignace était
général de la société depuis quinze ans. Mais ses infirmités devinrent si
considérables, qu'il voulut qu'on lui donnât un assistant sur lequel il put se
reposer des plus pénibles fonctions de sa place, que le pape lui avait
ordonné de garder toute sa vie. On choisit pour l'aider le P. Jérôme Nadal.
Se voyant plus libre, il consacra tout son temps à la prière, afin de se
préparer plus particulièrement à la mort. Avant de quitter ses en l'an s, il
leur laissa une nouvelle marque de sa tendresse, en leur dictant quelques
maximes sur les principaux devoirs de la vie religieuse. La veille du jour où
il devait sortir de ce monde, il envoya demander au pape la bénédiction en
article de mort. Le lendemain matin, ayant levé les yeux et les mains au
ciel, il prononça le nom sacré de Jésus, et expira tranquillement le 3i juillet
i550', dans la soixante-cinquième année de son âge. L'opinion universelle
que l'on eut de sa sainteté, avant et après sa mort, fut continuée par un grand
nombre de miracles a. a Ray le conteste la vérité des miracles de S. Ignace,
et il se fonde but ce que Ribadenéira, dans la première Vie qu'il donia de ce
>aint , eu 1672, demande pourquoi sa sainteté n'a point été attestée par des
miracles , comme celle des autres fondateurs d'ordres , Quamobrem Ht: u s
sanctitas minus est testata mira cuti s , etc. Mais dans cette même édition,
on lit ces paroles remarquables, au chapitre dernier, p. 209 : Mihi tant à m
abest ut ad vitam Ignatii illustrant dam, miracula déesse videantur, ut multa
caque pretstantissima judicem in média luce versari. Ribadenéira fait
ensuite la récapitulation de plusieurs faits qu'il avait précédemment
rapportés, et qu'il regardait comme miraculeux. Il fit réimprimer son
ouvrage en 1587, avec quelques additions. Il donna ensuite un abrégé latin
de cette première Vie? dans laquelle il inséra plusieurs miracles, et qu'il
appelle alteram bra-iorem vttā/n, sed inultis ac novn miracuhs auctam. Il y
dii qu'il avait éié d'abord fort réservé touchant les miracles de S. Ignace ,
parce qu'ils n'avaient encore été ni examinés ni approuvés; mais que depuis
il il n'a pu se dispenser d'en rapporter quelques-uns qui étaient marqué* du
sceau de l'approbation de personnes sages et prudentes. Voyez cet auteur

daus l'abrégé espagnol de la Vie de S. Ignace, publié en 1604, et dans l'abrégé latin de la même Vie, réimprimé à Ypres en 1612. Dans la Vie espagnole de S. Ignace, imprimée parmi les Vies des saints que Ribadenéira donna en ICO'i, on lit ce qui suit; c'est l'auteur qui parle : « Quand » je publiai la Vie de S. Ignace, en 1572, je savais bien qu'il avait fait des miracles, mais je ne les croyais pas suffisamment vérifiés pour devoir les publier; ils l'ont été depuis de la manière la plus authentique pour la canonisation du saint. Dieu, qui se plaît à glorifier son serviteur sur la terre, opère tous les jours de tels miracles par son intercession, que je suis obligé d'en rapporter au moins une partie. Je ne parle que d'après les procès-verbaux de plusieurs évêques, et d'après les dépositions faites avec serment par les personnes même sur lesquelles ces miracles ont été opérés. » Voyez les Vies de* saints, en espagnol, par Ribadenéira, p. 1124. Dans la première et la seconde édition que Ribadenéira a donnée de la Vie de S. Ignace, cet auteur parle de prophéties, de révélations, de visions et d'autres semblables faveurs extraordinaires, et il les distingue expressément du don des miracles. Il n'entend par miracles que des guérisons opérées d'une manière 25. Digitized by Google

3&8 S. IGNACE DE LOYOLA. [31 juillet] On enterra S. Ignace dans la petite église des Jésuites, dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu. En 1587 on transporta son corps dans l'église de la Maison-Professe, nommée il Giesu, que le cardinal Alexandre Farnèse avait fait bâtir. On le mit en 1603; sous l'autel de la chapelle qui porte le nom de S. Ignace. Il est renfermé dans une châsse extrêmement précieuse. L'église dont nous parlons est une des plus belles du monde, après celle du Vatican. On y admire la richesse de la matière, qui est encore de beaucoup relevée par les chefs-d'œuvre de l'art. Le serviteur de Dieu fut béatifié par Paul V en 1609 et canonisé en 1622 par Grégoire XV. Mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que l'année suivante. Nous apprenons de l'exemple des saints, que le moyen de parvenir à la perfection chrétienne, c'est de nous détacher de toute affection aux choses terrestres, et de converser beaucoup dans le ciel par l'union constante de nos âmes avec Dieu. Il faut que ceux qui s'emploient aux fonctions de la vie active sachent le grand art de se tenir toujours en la présence du Seigneur. Qu'ils imitent les anges gardiens, qui, en remplissant le ministère dont ils ont été chargés à l'égard des hommes, ne cessent jamais de contempler la majesté divine, ni de lui rendre un hommage continuel d'amour et de louanges. Sans cette précaution, la sécheresse que produit l'étude, l'embarras des affaires, l'exercice même du saint ministère, éteindront dans le cœur l'esprit de piété et de ferveur ; et les fonctions les plus sacrées deviendront toutes profanes, du moins par rapport à ceux qui les exerceront. surnaturelle , et autres effets de la même espèce. Il eût pu cependant mettre dans la classe des miracles ces faveurs extraordinaires dont nous venons de parler. A la bonne heure, qu'on ne croie point aveuglément Ribadeoéra ; mais par rapport au point dont il s'agit , on ne peut nier qu'il n'ait porté l'exactitude jusqu'où elle pouvait aller ; et le lecteur impartial conviendra qu'il y a beaucoup de mauvaise foi dans Ravie et dans ses copistes. Pourquoi donc Ribadenéra ne publia-t-il point d'abord les miracles de S. Ignace? C'est qu'ils n'avaient point encore été juridiquement approuvés- Une telle conduite est-elle matière à reproche? Ne mérite-t-elle pas plutôt des éloges? Ribadenéra s'est conformé à ce qu'a prescrit le concile de Trente, Sess. 25 , de Invocat. Sanct. Voyez Jubus Negronius , Disp. Hist. de SS. Ignatio et Cajetano, et Fini us , un des continuateurs de Rolland us. Dans le procès de la canonisation de S. Ignace, on a reconnu que le saint avait opéré plusieurs miracles proprement dits,

tels que des guérisons que les médecins avaient jugées incurables par la force de la nature, et ces guérisons furent souvent l'effet d'une simple application de quelque relique du saint. Nous n'entrerons point dans le détail de tous ces miracles, quelque incontestables qu'ils soient. On en trouvera l'histoire dans ceux qui ont écrit avec étendue la Vie du saint, et dans le judicieux recueil des Bollandistes. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

S. JEAN COLOMBIXN [3! juillet.] 3#0, S. JEAN COLOMB IX!, FONDATEUR DR L'ORDRE DES jfoUATES, EN ITALIE. Jean Colombini sortait d'une des plus anciennes maisons de Sienne. Ayant été élu premier magistrat de son pays, il s'attira l'estime de ses compatriotes par la manière distinguée avec laquelle il remplit les devoirs de sa place. Mais cet honneur et cette probité dont il se piquait dans le monde n'étaient point en lui sanctifiés par la religion, il vivait dans un oubli presque continuel de l'éternité. Revenant un jour à midi très-fatigué, parce qu'il avait été accablé d'affaires tout le matin, il ne trouva point le dîner prêt, ce qui le fit entrer dans une étrange colère. Sa femme, pour le désennuyer, lui donne un livre et le prie de le lire jusqu'à ce qu'il se mette à table. C'était la Vie des saints. Colombini, dans l'accès de sa fureur, prend le livre et le jette par terre. Mais le moment d'après il a honte de lui-même, il ramasse le livre, l'ouvre et tombe sur la Vie de Ste Marie d'Egypte. Il la lit, et y trouve tant de plaisir, qu'il ne pense plus à son dîner. Insensiblement son cœur s'attendrit, il conçoit de la douleur de ses péchés passés, il forme la résolution de changer de conduite, et de renoncer à ce monde qui l'avait séduit. Il commença par quitter sa charge et par donner aux pauvres la plus grande partie de ses biens. Les pratiques de la plus rigoureuse pénitence ne lui parurent point trop austères. Il passait presque les nuits entières à prier et à gémir sur ses péchés. Le peu «Je repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur deux planches. Il fit de sa maison un hôpital, où il recevait les pauvres et les malades. Un autre serviteur de Dieu, nommé François Vincent, s'offrit à partager les œuvres de miséricorde qu'il exerçait. Tous deux couraient à l'envi dans la carrière de la perfection. Jean Colombini ayant un jour trouvé à la porte de la grande, église un lépreux tout couvert d'ulcères, le prit sur ses épaules, et le porta ainsi à sa maison à travers la place publique. Il le servit et le pansa avec la plus tendre affection jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite. Il avait un fils et une fille. L'un étant mort et l'autre s'étant faite religieuse, il vendit le reste de son bien pour le distribuer aux pauvres et aux églises. Il lui fut aisé d'obtenir le consentement Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

fyō ste nīi.ūyu ue skopob, martyre. [31 juillet.] de sa femme, qui était fort vertueuse, et qui déjà s'était engagée, ainsi que lui, à passer le reste de sa vie dans la continence. Après s'être réduit à une pauvreté semblable À celle des apôtres, il se livra tout entier au service des indigens dans les hôpitaux, aux exercices de piété et aux mortifications de la pénitence. Plusieurs personnes, touchées de ses exemples, se joignirent à lui et marchèrent sur ses traces. Tous ensemble exhortaient les malades et les pauvres à faire de dignes fruits de pénitence, à souffrir en expiation de leurs péchés, et à se consacrer au service de Dieu. Il leur procurait en même temps tous les secours corporels avec une charité admirable, ce qui donnait une nouvelle force à leurs discours. Comme ils avaient continuellement le nom sacré de Jésus dans la bouche, le peuple les appela Jésuates. Le nombre des disciples de Jean Colombini s'étant augmenté considérablement, il en forma une congrégation religieuse qui embrassa la règle de S. Augustin, et qui prit S. Jérôme pour patron a. Il alla trouver à Viterbe le pape Urbain V, qui approuva son institut en 1307, et lui accorda de grands privilèges. Ses premiers disciples furent si fervens, qu'ils sont presque tous honorés d'un culte public dans l'Eglise. S. Jean Colombini ne survécut que de trente-cinq jours à l'approbation donnée par le pape à son ordre. Il mourut le 31 juillet 1367. Voyez le P. Cuper, Act. Sanct. t. 7 julii, p. 333 ; et Hélyot, HisU des or//, rel. t. 3, p. 4 10. S. HÉLÈNE DE SKOFDE, MARTYRE EN SUÈDE. Ste Helbux était d'une famille illustre de la Westrogothie en Suède, pays qui depuis peu avait été converti à la foi par S. Sigefride. La dévotion lui fit faire un pèlerinage à Rome. De retour dans sa patrie, elle fut mise à mort par ses propres parens vers l'an nfiō, dans son château de Skofde ou Scœude en Westrogothie. On faisait autrefois sa fête dans cette province le 31 de juillet. On l'honorait aussi avec beaucoup de dévotion dans l'île de Séland en Danemark. A huit milles de Copenhague, près de la mer, « Les Jésuates de Saint- Jérôme étaient originairement tous laïques, et s'appliquaient A la pharmacie; mais en 1C06 , ils obtinrent du pape Paul V la permission de faire de? étudesctde recevoir les saints ordres. S'étant ensuite relâchés, on diminua le nombre de leurs maisous , et Cléincut IX les supprima toutes en 10C8. Il y a cependant encore en Italie quelques matons de religieuses du même ordre. Voyez la Vie de S. Jean Colombini et celles de ses premiers disciRlcs, écrite par le pieux Morigia ,

général des Jésuates , qui mourut en 1004 ; les ollandistes et le I*. Ilél ni. .
Digitized by Google

MARTYROLOGI. [31 juillet.] 3y l fest une église de son nom où l'on gardait anciennement son corps renfermé dans une belle châsse. Sle Hélène fut canonisée en 1164 par le pape Alexandre III. Sa fête est marquée en ce jour. Voyez les Bollandistes, ad 3i juL MARTYROLOGE. A Rome, S. Ignace, confesseur, fondateur de la Compagnie de Jésus, illustre par sa sainteté et ses miracles» et d'un zèle admirable pour «tendre partout la foi catholique. A Césarée, martyre de S. Fabius, qui, refusant de porter les enseignes de la garnison, fut d'abord incarcéré pour quelques jours; ensuite, ayant subi un premier et un second interrogatoire, et persévérant à confesser Jésus-Christ, il fut bientôt condamné par le juge à la peine capitale. A Milan, S. Calimer, évêque et martyr, qui, arrêté dans la persécution d'Antonin, fut couvert de blessures, eut la gorge percée d'un coup d'épée, et fut précipité dans un puits où il consumma son martyre. A Synnade, dans la Phrygie-Pacotienne, S. Démocrite, S. Second et S. Denys, martyrs. En Syrie, trois cent cinquante moines, martyrs, qui furent tués par les hérétiques pour la défense du concile de Chalcédoine. A Ravenne, mort de S. Germain, évêque d'Auvergne, illustre par sa naissance, sa foi, sa doctrine et l'éclat de ses miracles, lequel purgea entièrement l'Angleterre des erreurs desPélagiens. A Tagaste en Afrique, S. Firme, évêque, célèbre pour l'honneur d'avoir confessé la foi. A Sienne en Toscane, fête de S. Jean Colombini, fondateur de l'ordre des Jésuites, illustre par sa sainteté et ses miracles. Saints de France. En Franche-Comté, S. Ityère, confesseur. A Trêves, S. Banton, confesseur. Autres. Ce même jour, le natalice de S. Joseph cfArimathie. A Pouzzoles, près de Naples, S. Onésime, confesseur. A Ravenne, S. Pierre le Jeune, évêque, qui donna à son église un texte d'Evangelies orné de lames d'or couvertes de pierreries. Digitized by Google

PREMIER JOUR L'AOUT. S. PIERRE AUX LIEXS. Voyez Us Actes des Apôtres, ch. 12; Tillemont, totn. t, p. 185; Orsi, L t, n. 37 , p. 5&, Michel- Ange Monsacрати, chanoine-régulier de Rome, Dissert, de Catenis S. Pétri, Rom», an. 1750. Les saints ont toujours trouvé un sujet de gloire et de joie dans les chaînes dont ils ont été chargés pour le nom de Jésus-Christ; aussi sont-elles devenues pour eux une source abondante de grâces et de mérites. Elles ont même été honorées des plus grands miracles dans le Prince des apôtres. J 1er ode Agrippa, roi des Juifs, ayant condamné à mort S. Jacques le Majeur en 4*> pou* gagner Vaffection du peuple, fit emprisonner S. Pierre, dans k dessein de se rendre encore plus agréable aux Juifs. Son but était de le faire exécuter publiquement après la fête de Pâque. Lorsque l'église de Jérusalem en fut instruite, elle se mit en prières pour obtenir la délivrance du premier pasteur des disciples du Sauveur; et ses prières furent exaucées, malgré toutes les précautions qu'Hérode avait prises pour empêcher que son prisonnier ne lui échappât. Les précautions dont il s'agit avaient paru d'autant plus nécessaires au roi des Juif*, que S. Pierre et les autres apôtres avaient été déjà miraculeusement délivrés de prison par le ministère d'un ange Cependant S. Pierre jouissait d'une tranquillité profonde, se reposant sur la Providence de tout ce qui pourrait arriver. Dieu choisit pour le tirer des mains de ses ennemis, la nuit qui précédait le jour auquel devait se faire son exécution. Il était gardé par seize soldats, dont quatre faisaient sentinelle tour à tour, deux dans la prison auprès de lui, et deux à la porte. Il était lié de chaînes, et dormait tranquillement au milieu de ses gardes. Vers minuit, la prison fut éclairée par une lumière éclatante. Un ange paraît auprès de l'apôtre, l'éveille en le poussant par le côté, lui dit de se lever, de mettre sa ceinture, d'attacher ses souliers, de prendre son vêtement et de le suivre. Au même moment les chaînes tombent de ses mains. Il obéit, et marche à la suite de l'ange. Lorsqu'ils eurent tous deux passé le premier et le second corps-de-garde, ils vinrent à la porte de fer par où l'on va à la ville, laquelle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; de sorte qu'étant sortis, ils allèrent ensemble jusqu'au bout de la rue : après quoi l'ange le quitta tout-à-coup. « 4ct. V. 19. Digitized by Googl

s. nr.RRK aux HBR&. [1*r août.] 3^3 Pierre avait cru jusque là que tout ce qui se passait n'était qu'un songe. Mais ayant vu l'ange disparaître, il reconnut qu'il avait été délivré miraculeusement, et il en bénit le Seigneur. Il revint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs disciples étaient assemblés, et priaient pour sa délivrance. Comme il frappait à la porte, une jeune fille nommée Rhodé vint écouter qui c'était. Ayant reconnu sa voix, elle courut toute transportée de joie dire aux disciples que Pierre était à la porte. On ne la crut point; et l'on dit que c'était l'ange gardien de l'apôtre que Dieu envoyait pour quelque événement extraordinaire. Cependant Pierre continuait à frapper, et on lui ouvrit enfin. Lorsqu'il fut entré, il leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de sa prison : puis, après leur avoir recommandé de faire savoir ceci à Jacques et aux frères, il sortit de la ville, et se retira dans un lieu où il pût être en sûreté. Le lendemain matin, il y eut un grand trouble parmi les soldats, pour savoir ce qu'il était devenu. Hérode fit mettre les gardes à mort, sous prétexte qu'ils avaient favorisé son évasion. La délivrance miraculeuse de S. Pierre prouve que, quoique Dieu permette quelquefois aux méchants d'exécuter leurs desseins, il les fait cependant échouer quand il lui plaît ; qu'il a dans les trésors de sa sagesse des moyens d'empêcher les effets de leur malice, et qu'il ouvre toujours les yeux de sa providence sur les âmes qui le servent avec fidélité. Elle nous fait voir aussi quelle est l'efficacité de la prière publique. La fête de S. Pierre aux Liens est marquée au 16 de janvier dans les Ménées des Grecs. L'Eglise d'Occident la fait depuis longtemps le 1er d'août, à cause de la dédicace de l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, qui se fit à Rome en ce jour. Il est parlé des prêtres de cette église dans les auteurs du cinquième siècle. Elle est un titre de cardinal, et la dévotion y attire un grand nombre de fidèles. On avait autrefois tant de vénération pour les reliques de S. Pierre et de S. Paul, déposées à Rome, que les papes eux-mêmes n'osaient toucher à leurs corps, ni en distraire la moindre partie. C'est ce que S. Grégoire le Grand assure dans plusieurs endroits de ses lettres². Le pape Hormisdas nous apprend la même chose dans sa lettre à l'empereur Justin Ier, qui lui avait demandé une petite portion des reliques des deux apôtres, pour l'église qu'il faisait bâtir à Constantinople sous leur invocation *. Tout ce que faisaient les papes, était de faire toucher un linge appelé brandeum¹ Florentin. Abf. in Martyr. S.

Me- * L. 3 , ep. 30 , p. 567, ttc. ron- 1 Conc. t. it.p. 1515. Dfgitized by
Google

394 s- M*»** AÎIX "BUS. [l#r août.] au tombeau des deux saints. Ceux à qui on envoyait ces sortes de linges les recevaient comme des reliques, et leur voyaient souvent opérer des miracles. L'empereur Justinien se contenta d'une semblable relique. Il obtint en même temps une petite portion dei chaînes de S. Pierre, qui se gardaient à Rome, au moins depuis le cinquième siècle. Les papes avaient coutume d'envoyer aux princes de la limaille de ces chaînes, qu'ils renfermaient dans une croix ou dans une clef d'or *. Il paraît par la lettre que S. Grégoire écrivit au roi Childebert a, en lui envoyant une de ces clefs, que les personnes pieuses les portaient à leur coupardévotion, les regardant comme des préservatifs assurés contre toutes sortes de dangers. S. Césaire dit⁸ que de son temps on gardait respectueusement à Rome les chaînes dont S. Pierre avait été lié dans son dernier emprisonnement, qui précéda son martyre. On lit dans Arator, sous-diacre de l'Eglise romaine, qui, sous le règne de Justinien, composa un poème sur les Actes des Apôtres, que la même ville était enrichie d'une des chaînes dont S. Pierre avait été lié à Jérusalem par l'ordre d' Agrippa, et dont il avait été délivré par le ministère d'un ange. S. Chrysostôme assure la même chose, et témoigne le plus ardent désir de voir et de baiser cette relique du bienheureux apôtre 4. On dit qu'en 439? Eudocie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, apporta de Jérusalem les deux chaînes dont S. Pierre avait été lié dans cette ville; qu'elle en retint une pour la donner à une église de Constantinople; qu'elle envoya l'autre à Rome à sa fille Eudoxie, qui avait épousé l'empereur Valentin III⁶, et que cette dernière princesse la déposa dans une église qu'elle fit rebâtir sur le mont Esquilin a. Selon S. Césaire*, les chaînes du saint apôtre, quoique de fer, sont réputées infiniment plus précieuses que l'or. Selon S. Chrysostôme⁷ et S. Augustin⁸, la dépouille mortelle de S. Pierre et (le * S. Grég. /. 3 , ep. 30; /. 5, ep. 5; » Voyez Raronius, sous l'an 439. /. 1 1 , ep. 49. • Luc. cit. '15, ep. 650. r Loc. cit. » Serai. 203, in Append. Op. Aug. n. 6. • Ep. 232, aliàs 42 , ad Madaur. 4 Hom. 8 in Ephes. a Monsacрати a prouvé que cette église existait avant la tenue du concile d'Ephèse : mais , ajoute-t-il , elle fat deux fois rebâtie ou considérablement réparée en fort peu de temps après ce concile ; la première par les soins d'un prêtre nommé Philippe, sous le pontificat de Célesun, prédécesseur de Sixte III , qui la consacra vers Van 432. Peu de temps après , elle fut démolie durant lrs guerres civiles. L'impératrice Eudoxie la fit rebâtir, suivant une ancienne inscription donnée parGruter,

1174 , n.l. Ipsum Eudoxia tuttun reno[^]avit ibidem. C'est pour cela que cette église était souvent appelée la basilique d'eudoxie. S. I[^]con le Grand y prêcha son premier sermon sur les Machabées. et leur mère (et non sur \$*• Félicité et ses sept fils, comme l'a faussement prétendu le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

S. PIERRE ATJX MENS. [1" «OÛt.] 3o5 S. Pau) procure plus de gloire à Rome chrétienne que n'en ont jamais procuré à Rome païenne les trophées de l'univers conquis; , les plus grands empereurs se prosternent devant elle, après avoir déposé leurs diadèmes. On pourrait apporter plusieurs preuves de la vénération des premiers Chrétiens pour les reliques de S. Pierre et de S. Paul. Les images de ces deux apôtres se voient souvent dans les anciens cimetières de Rome et sur des urnes sépulcrales qui, au jugement de plusieurs antiquaires, sont antérieures à la persécution de Dioclétien¹. Eusèbe nous apprend² qu'il avait vu de ces images ou peintures, lesquelles avaient subsisté jusqu'à son temps. Celle de S. Paul s'accorde avec la description que nous avons de sa personne dans le dialogue intitulé *Philopatris** , avec celle que l'on trouve dans les Actes de S,€ Thècle, qui, à la vérité, sont apocryphes, mais fort anciens⁸. Les Anglais appellent le premier jour d'août *Lammas-day*¹ \ C'est qu'anciennement on célébrait chez eux en ce jour une messe d'actions de grâces pour les premiers fruits de la terre. On faisait une procession solennelle dans cette fête, qu'on nommait encore le tribut d'août. Autrefois les Grecs et les Latins bénissaient solennellement de nouvelles grappes, le premier ou le sixième jour d'août. Il est père Quesnel). Il y dit qu'outre la mémoire des saints martyrs qui faisaient la principale matière de son discours, on célébrait aussi l'ancienne fôte de cette tfglise , qui était en quelque sorte doublée par la nouvelle consécration qui en avait été faite. Ce qu'il ajoute ensuite en parlant de celui qui avait eu la surintendance de l'édifice, montre évidemment qu'il avait en vue le pape Sixte III. Voyez le sermon de S. Léon (c'est le quatre-vingt-quatrième), t. 1, p. 242 ; et le P. Cacciari , *Præmon.* p. 240, *ibid.* a Cet ouvrage, écrit vers la fin du premier siècle, ne peut être attribué À Lucien. 1° Le style du *Philopatris* est entièrement différent de celui des ouvrages de Lucien. 2° L'auteur de ce dialogue dit qu'il avait vu S. Paul, et qu'il avait reçu de lui le baptême. Or, ceci ne peut convenir à Lucien , qui florissait sous Marc-Aurèle, et qui mourut environ cent ans après S. Paul. Voyez les notes de la nouvelle édition des œuvres de Lucien, qui parut à Amsterdam en 1745 , et une savante dissertation de Gesner, surnommé le Pline d'Allemagne. h Dans les anciens livres saxons, ce jour est appelé *Hlafmass*, c'est -ck-d ire, la messe du pain ou du blé. Ce nom se trouve dans la *Chronique Saxone*, imprimée, et caractérise la «te des premiers fruits de

la moisson, ad an. 92 î. Le premier jour d'août est appelé la fête des premiers fruits , dans l'ancien Calen' drier anglo-saxon, écrit en beaux vers, et publié par Hickes, Thesaur. linsuar. septentr. t. 1 , p. 205 et 210. La vérité de cette étymologie a été prouvée par plusieurs savans. Voyez le glossaire saxon de Sonmer , verbo Hlaf ; le Dictiouarium étymologic uni anglicanum de François Junius, publié en 1743 par M. Edmond Lye; les Résolves de Ham , etc. Anciennement les fermiers de la cathédrale d'Yorck donnaient, le 1^{er} d'août, un agneau vivant à cette église. Railey, Johnson, etc. tirent de là l'étymologie de Lammas-day : mais leur sentiment est dénué de preuves; il est d'ailleurs détruit par l'autorité des antiquités saxonnes. 1 Voyez Orai , /. 2 , «. 24, p. 265. » Grabc, Spicil. t. 1 . * L. 7 Hist. c. 18. Digitized by Google

3^ LE-5 SÉPT MÀCJIABEES, ETC. MARTYRS. [1" août. l parlé de cette cérémonie dans les anciens livres liturgiques «. Nous devons à Dieu les prémices de nos vies et de nos actions, parce qu'il est notre principe et notre dernière fin. Il est singulièrement jaloux de ce tribut, comme il nous la marqué par le précepte rigoureux qu'il donna dans 1 ancienne loi, de lui offrir en sacrifice les premiers fruits. Un Chrétien s acquittera de ce devoir, s'il commence chacune de ses journées et de ses entreprises par renouveler à Dieu la consécration de lui-même et de toutes ses actions, par le remercier de ses bienfaits, et par lui demander avec ferveur la grâce de faire un bon usage des dons du ciel. LES SEPT MACIABÉES, ET LEUR MERE, MARTYRE DE L'ANCIENNE LOI. Voyez les deux livres des Machabées , Guyon, t. 7; Hist. w/i/V. t. 10; Calmet, sur les Machabées, etc. Les sept frères, appelés Machabées, étaient des Juifs recommandables par leur attachement à la loi, et par la sainteté de leur vie. Ils furent martyrisés avec leur mère, durant la persécution d'Antiochus-Epiphanes, roi de Syrie. Les Juifs étaient revenus de la captivité de Babylone, la première année du règne de Cyrus b. Ils eurent la liberté de se réunir a Voyez le cardinal Bona, de Rébus Uturgicis; les notes du P. Goar, sut l'Euchologe des Grecs ; celles de D. Ménard sur le sacramentaire de S. Grégoire, et les commentaires que le P. Azévédo, Jésuite, a joints à l'édition d'un ancien Missel de l'église de Latran, qu'il a donnée à Rome en 1754. * Les dix tribus des Juifs qui composaient le royaume d'Israël méritèrent», en punition de leurs infidélités continuelles, d'être entièrement abandonnées de Dieu. Sous le règne de Phacée, Theglathphalasar, roi d'Assyrie, emmena captives celles de Nephtalj, de Ruben, de Gad, et la demi-tribu de Manassé, qui était sur la frontière de la Syrie, 4 Reg.XV, 29, et les conduisit à Lahela, à Hahor, et à Ara , sur le fleuve deGozandans la Médie. 1 Paralip. V y 26. ■ L'an du monde 3283, le 721e avant l'ère chrétienne, Salmanasar, successeur de Theglathphalasar , prit Samarie sous Osée, dernier roi d'Israël, et transporta aussi clans la Mcdie le reste des dix tribus , 4 Reg. XVII. Calmet prétend , et son sentiment paraît assez probable, que te pays dont il s'agit était la Colchide avec ses frontières *, il ajoute qu'une partie de ces Juifs se dispersèrent dans la Grande Tartarie, que d'autres passèrent dans la Mésopotamie, que quelques-uns retournèrent dans la Judée , après que Jérusalem eut été reliai ie, et que c'est pour cela que l'histoire nous en montre dans toutes 0e& contrées. Mais ils ne formèrent plus de corps

politique , et leurs tribus ne furent plus distinguées, comme quelques modernes l'ont faussement assuré. Voyez Calmet, Dissert, sur le pays où les dix Tribus furent transportées. Les tribus de Juda et de Benjamin , qui composaient le royaume de Juda , furent soumises par Nabuchodonosor, sous le règne de Joakim , Tan du monde 3398 , le B06" avant l'ère chrétienne , le premier de Nabuchodonosor, à compter du temps où ce prince commença à régner avec son père Nabopolassar. Ce Digitized by Googl

\ I.KS SEPT MACHABEVS, ETC. MARTYRS. [1er août.] Syj en corps de république, de se gouverner par leurs propres lois, et de suivre les observances de leur religion. Artaxercès-Longimanus donna encore plus d'étendue à leurs privilèges ; mais ils restèrent soumis jusqu'à un certain point à la domination de la Perse, et dernier étant mort l'an du monde 3400 , laissa à son fils toute la monarchie babylonienne. La révolte de Joakim replongea les Juifs dans les malheurs de la guerre ; les généraux de Nabuchodonosor vinrent une seconde fois assiéger Jérusalem en 3409. Joakim fut tué, et son fils Joachin ou Jéconias monta sur le trône. Mais Nabuchodonosor étant venu au siège en personne , prit la ville, et transporta Jéconias à Babylone, avec les principaux de la nation vaincue. Tant de malheurs ne rendirent point les Juifs plus sages. Sédécias se révolta, et lit alliance avec le roi d'Egypte , ennemi des Chaldéens. Nabuchodonosor revint dans la Judée, et assiégea Jérusalem en 3414. Il défit le roi d'Egypte qui s'avancait pour secourir cette ville, dont il s'empara en 3416. Le temple fut brûlé, et Sédécias eut les yeux crevés ; après quoi , ce malheureux prince fut conduit à Babylone, où le gros de la nation juive le suivit bientôt. Le vainqueur ne laissa dans le pays que les pauvres, auxquels il donna Godolias pour gouverneur. Nabuchodonosor fit la conquête de l'Egypte , se rendit maître de Tyr, et mourut en 3422. Evilmerodach , son fils et son successeur, après un règne de deux ans , fut assassiné par Nériglissor, qui en régna quatre. Ce dernier prince fut vaincu et tué par Cyaxare II, fils d'Astiage , roi des Mèdes, suivi et assisté de Cyrus. Celui-ci, qui commandait les Perses, était fils de Cambyse, Persan de basse extraction, et de Mandane, fille d'Astiage, qui ne vivait plus. Laborosoarchod , fils de Nériglissor, fut tué, après avoir régné neuf mois, par Nabonide, fils d'Evilnierodach, que l'Ecriture appelle Baltassar. Sa mort arriva en 3449. Cyrus prit Babylone en 3466, tua Baltassar, et ajouta la Chaldée à l'empire de Cyaxare, son oncle, que Daniel appelle Darius le Mède. (Bérose , Hérodote, Xénophon, Jérémie, Daniel, Ussérius.) Cyaxare étant mort en 3468, Cyrus réunit le royaume des Chaldéens avec ceux des Perses et des Mèdes, et forma des trois une nouvelle monarchie , connue sous le nom d'empire des Perses. La même année , qui était la 70^e depuis que Nabuchodonosor avait pris Jérusalem pour la première fois, il permit aux Juifs de retourner dans la Palestine, et de rebâtir la ville et le temple de Jérusalem. Zorobabel, prince du sang royal de David, ramena une colonie

de Juifs, et jeta les fondemens de la ville. Mais les Samaritains s'étant opposés à cette entreprise, elle fut interrompue durant les règnes de Cambyse ou Assuérus, et de Smerdis le Mage ou Artaxercès. JEsdr. IV, b, 1. Les travaux furent rejoints la seconde année de Darius Hystaspes, qui était la 3483^e du monde. Les Juifs, encouragés par les prophètes Aggée et Zacharie, jetèrent les fondemens du temple, qui fut achevé et dédié l'an du monde 3488, et le 8^e du règne de Darius Hystaspes. Ce prince régna trente-six ans, et Xercès son fils en régna vingt et un. La septième année d'Artaxercès Longimanus, à compter du temps où Xercès, son père, l'avait associé à la souveraine puissance, et la première après la mort de Xercès, Esdras, prêtre et prophète, obtint la permission de ramener de Babylone en Judée le reste des Juifs, et d'achever les bâtimens qui avaient été commencés à Jérusalem. Cinq ans après, et toujours sous le même prince, Néhémie, qui était son gendre, homme vertueux et zélé pour la loi, que les uns font de la tribu de Juda, et les autres de la tribu de Lévi, demanda pour son peuple la permission d'entourer Jérusalem de murailles, et de la rétablir dans sa première splendeur. Cette permission qu'il obtint fut confirmée de nouveau deux ans après. 2 Esdr. II. Ce grand homme fut le restaurateur de la république des Juifs, qui néanmoins resta toujours soumise aux Perses. L'empire des Perses subsista florissant durant l'espace de 207 ans. sous treize rois. Mais ceux qui vinrent après Artaxercès-Longimanus dégénérent de la tempérance et du courage de leurs prédécesseurs; et si l'on en excepte Artaxercès Mnémon, ils renoncèrent à la vie frugale de Cyrus et des anciens Persans, pour se livrer au luxe et à la volupté. Il y avait d'ailleurs un défaut essentiel chez les Perses, c'est que leur État était moins un corps régulièrement constitué, qu'un assemblage tumultueux et mal assorti de plusieurs nations qui avaient chacune leur langage, leurs intérêts, leurs lois, leurs usages et leur gouverne-

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

LES SEPT MACHABEES, ETC. MARTYRS. [f* août.] ils partagèrent le sort de cet empire sous Alexandre le Grand, puis sous les Séleucides, rois de Syrie. Antiochus III, le sixième de ces rois, fut surnommé le Grand à cause de ses conquêtes dans l'Asie Mineure , et parce qu'il avait ment. Il arrivait de là que la puissance souveraine n'avait point de nerf, qu'elle s'affaiblissait nécessairement , et qu'elle devait tôt ou tard être détruite. Alexandre le Grand ayant vaincu Darius, fils de Codomanus, dernier roi de Perse, l'an du monde 3674, et 330 ans avant Jésus-Christ , fonda l'empire des Grecs, qu'il étendit dans l'Orient jusqu'à l'Océan. Ce conquérant, rapide dans sa course, que Daniel , c. 7, v. 6, compare à un léopard auquel il donne quatre ailes, se rendit maître de tout l'Orient dans l'espace de six ans. Mais, après un règne de douze années, il tomba malade à Babylone. Lorsqu'il se vît sans espoir de guérison, il partagea son royaume entre les grands de sa cour, 1 Machab.I, 7. En mourant, il laissa enceinte Boxane,*a femme. L'enfant dont cette princesse accoucha fut nommé Alexandre ; on le proclama roi , et on lui donna pour régent Aridéeou Philippe, son oncle. Mais les principaux officiers d'Alexandre régnèrent véritablement sous le titre de gouverneurs; ainsi Perdicas, général des troupes de la maison du roi, exerça la souveraine puissance. Ptolémée se l'appropriâ en Egypte, Antipater en Macédoine, Euménès en Cappadoce, Antigone en Phrygie, Lysimaque en Thrace, Laomédon en Syrie, Cassandre en Carie. Séleucus, général de la cavalerie du roi et gouverneur de Babylone, ne fut pas moins puissant. Arian. de Exped, Alex. Diodor. Sic. Justin. Perdicas ayant attaqué Ptolémée, perdit la vie avec la victoire. Antigone fit de grandes conquêtes en Asie, et Cassandre dans la Macédoine. Ce dernier, non content d'avoir trempé ses mains dans le sang d'Olympiade, mère d'Alexandre, résolut aussi de se défaire de Roxane, et de son fils Alexandre Mngus, alors âgé d'environ quatorze ans. Il chargea le gouverneur du château où ils étaient renfermés de les mettre secrètement à mort. Antigone, enflé de ses succès, prit en Asie une couronne royale, et en envoya une à son fils Démétrius. Ptolémée fit la même chose en Egypte. Leur exemple fut bientôt imité par Séleucus, Lysimaque et Cassandre. Quatre ans après, Séleucus vainquit et tua Antigone. Il se rendit maître aussi de la personne de Démétrius, qui avait éprouvé les diverses vicissitudes de la fortune dans la Macédoine et dans l'Asie. Le prince vaincu , quoique

traité honorablement, mourut de douleur d'avoir été trois ans prisonnier. Après différentes guerres, où la victoire se déclara tantôt pour un parti, et tantôt pour l'autre, l'empire d'Alexandre fut partagé en quatre principaux royaumes. Celui de Macédoine, fondé par Antipater, passa successivement à Cassandre, à Démétrius, à Pyrrhus, roi d'Épire, et à Ptolémée. Il passa ensuite à la famille d'Antigone, roi d'Asie, par Antigone Gonatas, fils de Démétrius. Celui d'Égypte fut fondé 304 ans avant J.-C. par Ptolémée, fils de Lagus, surnommé Soter. Ce prince fut le plus généreux, le plus humain et le plus vertueux de tous les successeurs d'Alexandre. Il conserva sur le trône cette simplicité de mœurs qu'il avait fait paraître dans la vie privée. On lui entendait souvent dire que la véritable grandeur d'un roi consistait, non à s'enrichir, mais à enrichir les autres, et à faire beaucoup d'heureux. Ses successeurs dégénérèrent bientôt de sa vertu, et oublièrent les exemples de sagesse et de modération qu'il leur avait donnés. Le royaume de Thrace et de Bithynie eut Lysimaque pour fondateur : mais après la mort de ce prince, ses États furent démembrés, et devinrent la proie de* rois voisins. Celui de Syrie, ou plutôt d'Asie, fut fondé par Séleucus, lorsqu'il eut défait Antigone et Démétrius. Il s'était d'abord révolté contre eux, et s'était sauvé en Égypte, de Babylone, dont Alexandre l'avait laissé gouverneur. Étant revenu avec une armée, il vainquit Nicanor auquel Antigone avait donné le gouvernement de Babylone, et reprit cette ville, 1 an du monde 369*2, et le 312* .-- avant J.-C. C'est de l'automne de cette année que date l'ère des Séleucides ou du royaume des Grecs en Asie. Cependant l'auteur du premier livre d'«**r Jachabées, Josèphe et les Juifs, la font généralement commencer au printemps, ou à leur mois Nisan. Séleucus régna d'abord sur Babylone, sur la l'actriane, la Médie et la Perse. Douze ans après, ayant défait et tué Antigone à la journée d'Ipsus, il joignit la Syrie à ses États. Il bâtit Antioche, où il fût ainsi de son père ou de son Digitized by Google

LJ5S SEPT MACHABÉRS, ETC. MARTYRS. [1^{er} août.] 300, réduit sous son obéissance la Médie et la Perse, qui peu après se soumirent de nouveau aux Parthes. Mais il essuya dans la suite les plus terribles disgrâces, surtout dans les guerres contre les Romains, qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait à l'occident du fls, appelés l'un et l'autre Antiochus. Ses successeurs firent de cette ville le lieu de leur résidence, et elle devint la capitale de tout l'Orient. U bâtit encore deux autres Tilles qu'il nomma Sélcucic ; l'une était sur l'Oronte, près de la mer, et l'autre au confluent du Tigre et de l'Euphrate, environ à quarante milles de Babylone. Cette dernière ville fut bientôt abandonnée à cause du voisinage de l'autre Sé^euecie, et à cause de ses marais qui la rendaient malsaine. Séleueus, dans sa vieillesse, vainquit Lysimaque, qui fut tué sur le champ de bataille en Phrygie. Par cette victoire, il réunit l'Asie-Mineure à son royaume, et prit de là le surnom de Nicanor ou de Conquérant. Mais il fut assassiné peu de temps après, lorsqu'il allait en Macédoine. Les successeurs de Sélcuctis furent Antiochus Soter, Antiochus Theos, ou le Dieu (on lui rendit de son vivant les honneurs divins, comme on les avait rendus à son père et à son grand-père après leur mort), Séleueus II, surnommé Callinicus; Séleueus III, appelé Ceraunus; Antiochus le Grand, Séleueus Philopator, Antiochus Epiphanes, et seize autres princes. Enfin la Syrie fut réduite en province romaine, cinquante-cinq ans avant la naissance de J.-C. Ce royaume était le plus puissant de tous ceux qu'avaient formés les successeurs d'Alexandre. Il comprenait, outre la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la Chaldée, la Médie, la Perse ; et à l'Occident, la Cappadoce, la Cilicie, et plusieurs autres provinces; aussi les princes qui les gouvernaient étaient-ils plutôt appelés rois d'Asie que de Syrie. Du temps de Séleueus, le Pont et la Rithynie eurent leurs rois particuliers. Le premier agrandit peu à peu ses Etats, et devint très-puissant. L'Arménie se révolta contre Antiochus le Grand au commencement du règne de ce prince, et revêtit son gouverneur de la puissance souveraine. Quelque temps après se formèrent les royaumes d'Edesse en Mésopotamie, d'Adiabène en Assyrie, de Bactriane, etc. Arsace fonda le royaume des Parthes des débris de celui de Syrie. S'étant révolté contre Antiochus le Dieu, il s'empara de la Médie, de la Perse, de l'Hyrcanie, de la Bactriane et de la Caramanie, provinces au milieu desquelles la Parthie était située. Les Parthes mirent souvent en fuite les aigles romaines. Leur royaume subsista 480 ans. Artaban III, leur dernier

roi, fut vaincu et tué l'an de J.-C. 233, le onzième du règne de l'empereur Alexandre Sévère, par Artaxercès, officier persan, qui s'était révolté avec ceux de son pays. Sur les ruines de l'empire des Parthes s'éleva la seconde monarchie des Perses, qui fut détruite par Abubeker, premier calife des Sarrasins, beau-père et successeur du faux prophète Mahomet. Voyez l'Histoire des Parthes» par Lewis; M. l'abbé Guyot, etc.' Le prophète Daniel eut une vision où les empires qui se formaient les uns des autres passèrent comme en revue devant ses yeux. Les quatre grandes monarchies qui lui furent représentées sous la figure de quatre bêtes, et sous celle d'une grande statue composée de quatre espèces de métaux, étaient, selon plusieurs interprètes, celle des Chaldéens, des Perses, des Grecs et des Romains; mais Calmet et d'autres critiques tâchent d'adopter la quatrième aux successeurs d'Alexandre, principalement aux Ptolémées en Egypte, et aux Séleucides en Syrie. L'Eglise de Jésus-Christ est visiblement désignée par cette pierre détachée sans la main d'aucun homme, laquelle, par des accidents insensibles, devint une grande montagne, et remplit toute la terre. C'est là ce royaume que Dieu lui-même a formé, et qui doit subsister éternellement. Rien ne prouve mieux l'instabilité des choses humaines, que les révolutions de ces grands empires que Daniel vit se former et se détruire avec la rapidité des vagues qui se succèdent les unes aux autres sur la surface de l'Océan. Les vastes monarchies des Assyriens, des Mèdes et des Perses, sont depuis long-temps comme si elles n'avaient jamais été. Il ne reste plus rien des fameuses villes de Ninive, de Babylone, d'Ecbatane, de Persépolis, de Thèbes, etc.; ou si l'on en voit encore les ruines, elles servent de retraite aux serpents et aux bêtes sauvages. Ces mausolées, ces pyramides, ces obélisques qui semblaient devoir braver l'injure du temps, nous ont à peine transmis le nom de ceux dont la vanité les avait élevés. Mors etiam saxa nominibusque venit. E*t-il étonnant, après cela, qu'on voie des familles particulières éprouver de si grandes vicissitudes? M. ErdesDigitized by Google

400 LES SPPT MACHARKES, ETC. MARTYRS* [l'aoÛt]

mont Taurus¹. Il fut aussi obligé de leur livrer ses galères et ses éléphants , de leur payer pendant douze ans un tribut de mille talens, de leur donner cent quarante mille boisseaux du plus pur froment, et d'envoyer à Rome vingt otages, entre autres son fils Antiochus. Il y avait deux fameux temples, l'un de Diane, et l'autre de Jupiter-Bélus, dans l'Elymaïde, province de Perse, située entre la Médie et le golfe Persique, et gouvernée par ses propres rois depuis la mort d'Alexandre. Antiochus se voyant sans ressources et dans une grande disette d'argent, marcha vers ce pays, et pilla pendant la nuit le temple de Jupiter-Bélus. Mais les habitans le poursuivirent, dans le dessein de reprendre leur trésor; l'ayant joint, ils l'attaquèrent et lui ôtèrent la vie*. Les Juifs avaient rendu plusieurs fois des services importants à ce prince et à plusieurs de ses prédécesseurs. Six mille d'entre eux tuèrent, avec le secours du ciel , cent vingt mille hommes de cette armée de Galates qui attaqua la Babylonie, et contre laquelle les Syriens et les Macédoniens n'avaient osé combattre³. Aussi reçurent-ils pour récompense de grandes faveurs du roi de Syrie. Séleucus III, fils et successeur d' Antiochus le Grand, eut d'abord pour eux les mêmes sentimens que son père, et les favorisa quelque temps. Les Juifs jouissaient alors d'une telle considération, que des princes souverains recherchaient leur amitié, et envoyaient de magnifiques présens au temple de Jérusalem. Séleucus fournissait lui-même tout ce qui était nécessaire à l'entretien de la maison du Seigneur. Une paix profonde régnait par toute la Judée, et la loi s'observait avec exactitude sous le grand prêtre Onias III ⁴. Mais la mésintelligence qui se mit entre lui et Simon, homme puissant de la tribu de Benjamin, et gouverneur du temple , plongea toute la nation dans les plus grands malheurs. Cette brouillerie occasiona de la part de Simon Tanimosité la plus vive. Celui-ci ne pouvant exécuter ses desseins, résolut de se servir même du zèle d'Onias pour le perdre. Il alla trouver Apollonius, gouverneur de Coélésyrie et de Palestine, sous Séleucus, wick, savant antiquaire, a remarqué que, dans l'espace de cent ans, les troisquarts de* terres d'un pa\ - passaient à de nouvelles familles. D'après cette remarque, l'ingénieux marquis de Halifax avait coutume de dire que la naissance d'une famille devait être comparée à ces châteaux de cartes que les enfans font en jouant , et qui sont aussitôt renversés par la plus légère impulsion ou par le moindre souffle. 1 Cal met , Biit. Prof, t 7; Foy-Vail- • S.Hierom m. in Daniel, c. 11;

Diolant, Hist. Seleucid. et Recueil des me- dor. Sicul. in Kxerpt. Voies, p.
Wi dailles des rois qui n'ont point enrore Strabo, 1.16; Justin. 1. 32, c. 2. été
publiées, ou qui sont pem connues, * 2 Machab. VIII , 20. Pans, 1760, in-
k*. Ce dernier ouvrage 4 2 Machab. IU, I. est très-eutimé des savans.

Digitized by Google

LES SEPT MACJ1ÀBBES, ETC. MÀRTYIIS. [Itr août.] 4oi »»t lui dit qu'il y avait dans le temple île Jérusalem des trésors immenses dont il pouvait s'emparer pour le service du roi. Le gouverneur informa Séleucus de l'avertissement qu'on lui avait donné; et comme le prince ne savait où trouver de l'argent pour payer le tribut qu'il (levait aux Romains, il fut charmé d'apprendre cette nouvelle. Il envoya un ordre à Héliodore pour qu'il eut à se saisir des richesses du temple des Juifs} et à les transporter à Antioche. Héliodore étant arrivé à Jérusalem, informa Onias du sujet de son voyage. Le grand-prêtre lui fit les remontrances les plus fortes touchant l'entreprise dont il était chargé. Il lui représenta qu'il n'y avait dans le temple que des choses consacrées à Dieu, et que les biens qu'on pourrait y trouver étaient des dépôts des veuves ou des orphelins. Héliodore, résolu d'exécuter les ordres du roi, entra dans le temple avec une troupe de gens armés. Mais lorsqu'il était sur le point d'enlever le trésor, il vit paraître un homme à cheval qui semblait avoir des armes d'or. Le cavalier fondit sur lui avec impétuosité, et le cheval le frappa, en lui donnant plusieurs coups des deux pieds de devant. En même temps parurent deux autres jeunes gens, pleins de force et de beauté, brillans de gloire et richement vêtus, qui, se tenant auprès d'Héliodore, le fouettaient chacun de son côté, et le frappaient sans relâche. L'officier du roi tomba par terre à demi-mort , et tous les assistans furent saisis de frayeur. On l'emporta dans une chaise, presque .sans vie; et il resta dans cet état jusqu'à ce que, par les prières d 'Onias, qui offrit pour lui un sacrifice, il eût recouvré la santé. Etant retourné à Antioche, il raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé; puis il ajouta en parlant au prince : « Si vous avez quel» que ennemi, ou quelqu'un qui ait formé des desseins sur votre » royaume, envoyez-le en ce lieu ; et vous le verrez revenir déchiré » de coups, si néanmoins il en revient, parce qu'il y a véritable» ment quelque vertu divine dans ce temple ' . » Le ciel ne tarda pas à punir le roi de son entreprise sacrilège, par la main même de celui auquel il en avait confié l'exécution. Séleucus était convenu avec les Romains de leur envoyer en otage son fils Démétrius, alors âgé de dix ans, à la place d'Antiochus, son autre fils, qu'il voulait faire revenir en Syrie. Héliodore profita du temps où les deux héritiers de la couronne étaient absens; il empoisonna le roi, et se mit sur le trône. Le jeune Antiochus, qui revenait de Rome, apprit à Athènes la nouvelle de cette révolution. Il implora le secours d'Eumènes , roi de Pergame , et • 2 M.irhab. III, 24, 39. tome v. 26 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

LES SEPT MACIABKFS, ETC. MARTYRS. f Ier 3001.] » l'Atalale, frère de ce prince, qui, l'ayant mené en Syrie avec une armée puissante, chassèrent l'usurpateur, et le mirent en possession des Etats de son père. Antiochus prit le titre d'Epiphanes ou d'Eustreia : mais celui de méprisable, que Daniel lui avait donné dès avant sa naissance, lui convenait beaucoup mieux. Selon Diodore de Sicile, il courait souvent les rues d'Antioche avec une troupe de libertins, se liait avec tout ce qu'il y avait de gens perdus d'honneur, s'enivrait avec « les personnes de la lie du peuple, et faisait mille extravagances, sans égards pour la décence et pour la dignité de son caractère loyal. Au libertinage et à l'ivrognerie il joignait une prodigalité extraordinaire, qui absorbait ses revenus en mille dépenses superflues et ridicules. Joshua ou Jésus, frère du grand-prêtre Onias, fit beaucoup de mal aux Juifs. Emporté par ses projets ambitieux, il changea son nom en celui de Jason, pour plaire aux Grecs. Il alla trouver Antiochus Epiphanes, auquel il promit quatre cent quarante talents d'argent, s'il voulait lui procurer la souveraine sacrificature, et expédier un ordre pour qu'Onias fut déposé et conduit à Antioche. Il obtint ce qu'il demandait. A peine se vit-il maître, qu'il enfreignit ouvertement plusieurs articles de la religion judaïque. Il donna à Antiochus cent cinquante autres talents d'argent, pour avoir la liberté d'établir à Jérusalem un gymnase, où l'on formerait la jeunesse aux exercices des Grecs, et de faire les habitants de cette ville citoyens de l'Antioche. Par l'espérance de ce droit de bourgeoisie, il précipita dans l'apostasie un grand nombre de Juifs, que la vanité ou l'intérêt, et leur commerce avec les païens, avaient déjà disposés à préférer les avantages du monde à la gloire de servir fidèlement le Seigneur. Trois ans s'étaient passés de la sorte, lorsqu'un autre Juif, appelé Onias, changea son nom en celui de Ménélaüs. Il était frère de ce Simon dont nous avons parlé*. Ayant acheté d'Antiochus la souveraine sacrificature, en donnant trois cents talents d'argent par-dessus ce que Jason en avait donné, il fut encore plus méchant « Dans le Recueil des médailles des rois qui n'ont point encore été publiées, ou qui sont peu connues, on en trouve neuf de cet Antiochus, quatrième du nom. Il y a les titres de victorieux, de Dieu, d'Illustre; mais l'Écriture l'appelle impie, méchant, blasphémateur. Le premier des Séleucides auquel on a donné le titre de Dieu, est Antiochus II, petit-fils de Sélcucus. Cependant on ne le voit dans aucune médaille de ce

prince. Spanheim s'est trompé en prétendant qu'il était sur une des médailles de ce prince qui se gardent dans le cabinet du grand duc de Toscane. * Ce dernier titre lui est confirmé* par Philarque et Polybe , qui sont cités par Athénée, et qui étaient du même temps. 1 Voyez Guvon, tlist. des Imper, t. 7, 9 2 Mach. IV, 23. p. 21*. Digitized by Google

LES SEPT MACHÂBÉES, ETC. MARTYRS, [l' aoftt.] ^n 1 que celui qu' il venait de supplanter. Il engagea les Juifs à quitter leur religion, pour suivre celle des païens. Il fit condamner à mort le grand -prêtre Onias qui était à Antioche. On vit alors dans le ciel des signes redoutables qui annonçaient les malheurs dont Jérusalem était menacée Ces malheurs commencèrent par les séditions qu'excitèrent Jason et Ménélaüs. Sur le bruit qui s'était répandu qu'Antiochus avait été tué dans la guerre d'Egypte, Jason vint du pays des Ammonites à la tête de mille hommes, et s'empara de la ville et du temple de Jérusalem. Mais il fut bientôt obligé de se retirer. Il apprit qu'Antiochus vivait, et qu'il marchait avec son armée contre Jérusalem. Ce prince, à son arrivée, déchargea le poids de sa fureur sur les Juifs; il en tua quatre-vingt mille en trois jours, en vendit quarante mille comme esclaves aux nations voisines, et en fit prisonniers un égal nombre². Ce ne fut pas tout encore, il osa entrer dans le temple, qui était le lieu le plus saint de toute la terre, ayant pour conducteur Ménélaüs, l'ennemi des lois de sa patrie, et prendre avec ses mains criminelles tout ce qu'il y avait de plus sacré en vases et en autres choses destinées au service ou à l'ornement de la maison du Seigneur. Il emporta aussi dix-huit cents talens, après quoi il s'en retourna promptement à Antioche. Il établit gouverneur de Judée, Philippe, originaire de Phrygie, homme encore plus cruel que lui. Son orgueil était porté à un tel comble, qu'il s'imaginait pouvoir naviguer sur la terre, et faire marcher ses troupes sur la mer³. Peu de temps après, il se mit à la tête d'une armée nombreuse, ne se proposant rien moins que de conquérir toute l'Egypte. Il se rendit maître de tout le pays, jusqu'à Memphis, où un grand nombre de villes et de provinces vinrent se soumettre à lui. Il tourna ensuite sa marche contre Alexandrie ; mais lorsqu'il était au village d'Eleusine, à quatre milles de cette ville, il rencontra trois ambassadeurs du sénat romain, qui lui ordonnèrent de suspendre tout acte d'hostilité, et de mettre fin à la guerre. Ils lui ajoutèrent que s'il refusait d'obéir, les Romains ne le regarderaient plus comme leur allié et leur ami. Popilius, l'un d'entre eux, l'entendant demander la liberté de délibérer avec son conseil, l'environna dans un cercle qu'il traça sur le sable, et lui dit d'un ton ferme : « Vous ■ ne sortirez point de ce cercle, jusqu'à ce que vous ayez accepté ou « rejeté la proposition que je vous fais. » Antiochus étonné, répondit qu'il ferait ce que la république demandait de lui⁴. ■ 2 Mnrhah. V, 2. 4 Polyb». /sgftf. 92 ; Livius. /. 45, c. I f; * Ihid. V,

14. Aj.phn. in Srriac. Patcrc. /. I , c. 10» * Ihid. V, 21. Hktoii. tu Dan .M, 27.
2(5. Digitized by Google

4<>4 t-BS SEPT MACnARÉES, ETC. MARTYRS. [1er août.]

Outré de ce contre-temps, il ramena son armée, mais résolu de se venger sur les Juifs. A son retour, il envoya en Palestine Apollonius, avec vingt-deux mille hommes, et lui ordonna de piller Jérusalem. Apollonius étant arrivé, dissimula d'abord le véritable motif de son voyage, et parut à l'extérieur n'avoir que des pensées de paix. Mais le jour du sabbat suivant, lorsque tout était tranquille, il fit répandre ses soldats dans les différens quartiers de la ville, avec ordre de massacrer tout ce qu'ils rencontreraient. Les Juifs se laissèrent impunément égorger, dans la crainte de violer le sabbat. Il y en eut environ dix mille qui échappèrent au massacre général, et qui furent emmenés captifs. Quelques-uns prirent la fuite. Apollonius, après avoir pillé la ville, y fit mettre le feu. Les murailles furent démolies, le culte du Seigneur abandonné, et le lieu saint profané. On dédia le temple à Jupiter Olympien, et l'on en mit la statue sur l'autel des holocaustes, conformément à la prophétie de Daniel. On commença à offrir des sacrifices à cette idole le jour de la naissance du roi, lequel tombait le 5 du mois Casleu, qui répond à une partie de nos mois de novembre et de décembre *. Vers le même temps, le temple qu'avaient les Samaritains sur le mont Garizim fut dédié à Jupiter l'Hospitalier; ce qui donnait à entendre que ce peuple n'était point originaire du pays, mais qu'il était venu s'y établir. Un grand nombre de Juifs apostasia; mais il y en eut aussi qui aimèrent mieux perdre la vie que d'abjurer leur religion. On voyait de toutes parts des autels, des statues et des bois consacrés aux mystères impurs du paganisme. On obligeait les Juifs de sacrifier, sous peine de la vie; en sorte que toute la Palestine n'était qu'un théâtre affreux d'idolâtrie, de débauches et de carnage. On était condamné à mort pour garder quelque observance de la loi. Deux femmes ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfans, furent menées publiquement par toute la ville, ayant ces enfans pendus à leur mamelle; et ensuite on les précipita du haut des murailles. D'autres s'étant rassemblés dans des cavernes voisines, et y célébrant secrètement le jour du sabbat, Philippe, gouverneur de Jérusalem, qui en fut averti, les fit tous consumer par les flammes, sans qu'ils osassent se défendre, à cause du grand respect qu'ils avaient pour l'observation du sabbat. Les persécuteurs brûlèrent aussi les livres de la loi, et condamnèrent à mort ceux chez lesquels on les trouva, ou qui marquaient de l'aversion pour les superstitions païennes. Cependant il y en eut plusieurs qui refusèrent constamment d'obéir à ceux qui voulaient

leur ' Dan. XI, 31. » 1 Mach. VI, 7; X, 5; I Mach. 1,57, 62. Digitized by
Google

LES SEPT MUIÏAHKI: , E.C, M4RTYRS. [l*r août.] fa* faire manger des viandes impures; et ils aimèrent mieux mourir que de transgresser la loi du Seigneur f. Eléazar fut un d'entre ceux qui se distinguèrent le plus par leur zèle et leur courage. C'était un des principaux docteurs de la loi. Il avait quatre-vingt-dix ans. Un certain mélange de douceur et de majesté que l'on remarquait sur son visage inspirait à tous ceux qui l'approchaient beaucoup de vénération pour sa personne, et de confiance en sa vertu. Les persécuteurs entreprirent de pervertir ce saint homme, dans l'espérance qu'il leur serait facile ensuite de gagner tous les autres, qui se fortifiaient et s'animaient mutuellement par ses exemples. Comme ils cherchaient moins à le tourmenter qu'à le séduire, ils employèrent successivement les menaces et les caresses. Mais voyant qu'ils ne réussissaient point, ils eurent recours à un acte de violence ridicule; ils lui ouvrirent la bouche de force pour y mettre de la chair de pourceau. Ils ne considéraient pas que le consentement seul fait le crime, et qu'une action où le cœur n'a point de part ne peut être proscrite par le Seigneur. Eléazar fut invincible, et préférant une mort pleine de gloire à une vie criminelle, il a la volontairement et de lui-même au supplice. Quelques Gentils ou Juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le prirent à part et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on put feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et que par ce moyen on le sauvât de la mort. Mais Eléazar, considérant ce que demandaient Je lui un âge et une vieillesse si vénérables,, ces cheveux blancs qui relevaient la grandeur d'âme qui lui était naturelle, cette vie innocente et sans tache qu'il avait menée depuis son enfance, répondit qu'il aimait mieux descendre dans le tombeau que de faire ce qu'on lui proposait. « Il est indigne de " l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; elle serait » cause que plusieurs jeunes gens, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge » de quatre-vingt-dix ans , aurait passé de la vie des Juifs à celle » des païens, seraient eux-mêmes trompés par cette feinte, dont » j'aurais usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible. »• Par là j'attirerais une tache honteuse sur moi , et l'exécration » des hommes sur ma vieillesse. Car, encore que j'échappasse pré» sentement au supplice des hommes, je ne pourrais néanmoins « fuir la main du Tout Puissant, ni pendant ma vie, ni

après ma •» mort. En mourant courageusement, je paraîtrai digne de la •
LMacbab. î, go, 66. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

406 LKS SW KACUABIEEf; ETC. MARTYRS. [»" àofif.j »
vieillesse où je suis ; et je laisserai aux jeunes gens un exemple v de
fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort • honorable pour
le sacré culte de nos lois très-saintes. » Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles,
on le traîna au supplice. Etant près d'expirer sous les coups dont ou
l'accablait, il jeta un grand soupir, et dit : « Seigneur, qui avez une science
toute sainte à laquelle » rien ne peut échapper, vous savez qu'ayant pu me
délivrer delà * mort, je souffre dans mon corps de très-vives douleurs, mais
que » dans l'Ame je sens de la joie de les souffrir pour votre crainte. • Il
mourut ainsi en laissant non-seulement aux jeunes gens, mais encore à toute
sa nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa
mort. Le martyre d'Eléazar fut suivi de celui des sept frères, qui souffrirent
l'un après l'autre, avec une constance invincible, les plus affreux tourmens.
Leur mère, d'un courage au-dessus de son sexe, était avec eux et les
exhortait à la mort en langue hébraïque. Enfin, après les avoir vus tous
expirer, elle termina elle-même sa vie dans les supplices. La victoire de ces
saints athlètes fut d'autant plus glorieuse, qu'ils triomphèrent d'Antiochus en
personne. 11 paraît que ce prince était venu à Jérusalem, dans l'espérance
que par le poids de son autorité, et par de barbares raffinemens de cruauté, il
vaincrait la constance de ceux qui avaient résisté aux artifices et aux
tortures employés par ses ministres. Quelques auteurs ont prétendu que nos
saints martyrs souffrirent à Antioch et non à Jérusalem l; mais il est plus
vraisemblable que cette dernière ville fut le théâtre de leurs combats, ainsi
que des autres événemens rapportés à cet égard dans les livres saints 2. Les
sept frères ayant été arrêtés avec leur mère par l'ordre d'Antiochus, on les
tourmenta pour les contraindre à manger de la chair de porc, contre la
défense de la loi. Mais l'aîné d'entre eux dit au roi : « Que nous demandez-
vous ? Nous sommes prêts à » mourir plutôt que de violer les lois de Dieu
et de notre pays. » Antiochus, furieux de ce discours, commanda qu'on fît
chauffer sur le feu des poêles et des chaudières d'airain, et lorsqu'elles
furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait
parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les
extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère. Après
qu'il l'eut fait ainsi mutiler, il commanda qu'on l'approchât du feu, et qu'on
le fît rôtir dans la poêle pendant qu'il respirait encore; et tandis qu'on le

tourmentait, les autres frères s'encourageaient l'un l'autre avec leur mère à ■
Rtiffin, Sornrîus , falwct , vtc. • 2 Maoli. VII) Guy on , IJ.sf. /tes
Sc'lcucùlcs, t. 7, p. 250. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

LES SEPT MACHARKE5, ETC. MARTYRS. [1er août.] j'ai
mourir constamment, parce que Dieu, qui est glorifié par la fidélité de ses
serviteurs, prend plaisir à les voir souffrir pour la défense de la vérité. Le
premier étant mort de la sorte, les bourreaux se saisirent du second; et lui
ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, ils lui demandaient s'il
voulait manger des viandes qu'on lui présentait, plutôt que d'être tourmenté
dans tous les membres de son corps. Mais sur la réponse qu'il fit qu'on ne le
verrait jamais transgresser la loi, il souffrit les mêmes tourmens que le
premier. Etant près de rendre l'esprit, il dit au roi : « Vous nous faites perdre
la vie présente, mais le souverain du monde, pour la gloire duquel nous
mourons, nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. » On insulta
ensuite au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt. En
même temps il étendit ses mains, et dit avec confiance : • J'ai reçu ces
membres du ciel, mais je les méprise >> maintenant pour la défense des lois
de Dieu, parce que j'espère " qu'il me les rendra un jour. » Le roi et ceux qui
l'accompagnaient ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune
homme qui n'avait que du mépris pour les plus affreux tourmens. Après la
mort de celui-ci, on traita le quatrième de la même manière. Lorsqu'il fut
près d'expirer, il parla de la sorte : • Il nous » est plus avantageux d'être
tués par les hommes, dans l'espérance • que Dieu nous rendra la vie en nous
ressuscitant : quant à vous, * votre résurrection ne sera pas pour la vie. »
Les bourreaux ayant pris le cinquième, ils le tourmentèrent comme les
autres. Alors regardant le roi, il lui dit ; « Vous faites » tout ce que vous
voulez, parce que vous avez reçu la puissance « parmi les hommes, quoique
vous soyez un homme mortel. Mais » ne vous imaginez pas que Dieu ait
abandonné notre nation. » Attendez seulement un peu, vous verrez quelle
est la grandeur >• de sa puissance, et de quelle manière il vous traitera, vous
et >>> votre race. » Après celui-ci on mena le sixième au supplice. Lorsqu'il
fut près d'expirer, il dit : * Ne vous trompez pas vainement vous-même. » Si
nous souffrons, c'est parce que nous l'avons mérité, ayant - péché contre
notre Dieu : et ainsi nous nous sommes attirés ces » fléaux épouvantables.
Mais ne vous imaginez pas que votre conduite demeurera impunie, après
avoir entrepris de combattre » contre Dieu même. » Cependant leur mère,
plus admirable qu'on ne peut dire, voyant périr ses enfans en un même jour,
souffrait constamment leur

Digitized by Google

4<»8 LES SEPT MACHAREES, ETC. MARTYRS. [1er août.]

mort à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu. Remplie d'une sagesse toute céleste, et d'un courage plus qu'héroïque, elle sut n-tenir les larmes que la nature voulait lui arracher. Il ne lui échappa rien qui pût décourager ses enfans. Elle ne s'occupait que des moyens de leur assurer la victoire; de là ces exhortations enflammées qu'elle leur faisait pour les animer à la persévérance. » Je ne sais, leur disait-elle, comment vous avez été formés dans » mon sein; car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit * et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps. » Mais c'est le créateur du monde qui a formé l'homme dans sa » naissance, et qui a donné l'être à toutes choses; c'est lui aussi » qui vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, - en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous» mêmes. » Antiochus, croyant que tout devait céder à son pouvoir, ne pensait qu'à l'affront qu'il prétendait avoir reçu de la part des saints martyrs, et il était prêt à porter sa vengeance aux dernières extrémités. Mais sa fureur se changea en désespoir, quand il vit que des sept frères, il n'en restait plus qu'un, et qu'il n'était qu'un enfant. Il résolut de faire un dernier effort pour vaincre au moins celui-là. Il eut donc recours aux caresses, dont les tyrans ont fait si souvent un usage dangereux. Il lui assura avec serment qu'il le rendrait riche et heureux; qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et qu'il remplirait tous ses désirs, pourvu qu'il abandonnât les lois de ses pères. Mais comme ce jeune homme était inébranlable, le roi appela sa mère; puis, affectant une compassion feinte, il l'exhorta à inspirer d'autres sentimens à son fils, afin de sauver au moins ce dernier rejeton de sa famille. Celle-ci s'étant tournée vers son fils, lui dit en langue de son pays, qu'Antiochus n'entendait point: « Mon cher fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois » dans mon sein, qui vous ai nourri trois ans de mon lait, et qui * vous ai élevé j is ju'à l'âge où vous êtes; je vous conjure de re» garder le ciel, la terre et toutes les autres choses qui y sont » renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créées de rien, » ainsi que tous les hommes. C'est là le Dieu que vous adorez; » ayez-le devant les yeux, et vous ne craignez point ce cruel » bourreau. Montrez-vous digne de vos frères; comme eux recevez » la mort de bon cœur, afin que je vous revoie de nouveau avec » eux dans cette miséricorde que nous attendons de la bonté di» vine. » Lorsqu'elle parlait encore, le jeune homme se mit à crier: « Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis point au

commandement » du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée
par » Moïse. Pour vous, ajouta-t-il, en s'adressant à Antiochus, vous
Digitized by Google

LES SEPT M.A.CII.VDBK3, ETC. MARTYRS. [1" »OÙt.] ^OQ

* qui êtes l'auteur de tous les maux dont on accable les Hébreux, » vous n'éviterez pas la main de Dieu. Quant à nous, c'est pour » nos péchés que nous souffrons toutes ces choses ; et si le Seigneur » notre Dieu s'est mis un peu en colère contre nous pour nous p châtier et nous corriger, il se réconciliera de nouveau avec ses » serviteurs. Mes frères, après avoir supporté une douleur pas» sagère, sont entrés dans l'alliance de la vie éternelle. J'abandonne, * comme eux, mon corps et mon âme pour la défense des lois de » mes pères, en conjurant le Seigneur de se rendre bientôt favo* rable à notre nation, et de nous contraindre par les tourmens et » par diverses plaies à confesser qu'il est le seul Dieu. Mais la colère » du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur notre nation, » finira à ma mort et à celle de mes frères. >» Alors le roi, tout enflammé de colère, fit éprouver sa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres. Il mourut, ainsi que ses frères, dans la pureté de son innocence, avec une parfaite confiance en Dieu. La mère, restée seule au milieu des membres ép.irs de ses enfans, soupirait après le moment de leur être réunie, et demandait à Dieu la grâce de partager leurs souffrances et leur couronne. Antiochus, honteux de céder, et incapable de se laisser attendrir, ordonna qu'on fit souffrir de cruelles tortures à cette femme généreuse, et qu'on la mît à mort*. Tous ces saints martyrs consommèrent leur sacrifice l'an du monde 383j, le i45e de l'ère des Séleucides, le 164* avant Jésus-Christ. Antiochus, couvert de honte et de confusion d'avoir été vaincu par une femme et par sept enfans, quitta la Judée, après avoir toutefois donné des ordres pour l'anéantissement de la religion judaïque. Mais Dieu déconcerta ses projets et les fit même servir à sa ruine et à sa perte. Les Juifs se relevèrent, et leur république redevint très-florissante. Cette révolution fut principalement l'effet du courage des enfans de Mathathias qui, après la profanation du temple , avaient quitté Jérusalem et s'étaient retirés sur les montagnes voisines de Modin leur patrie. Mathathias était un saint prêtre de la famille de Joarib, qui occupait le premier rang dans les vingt-quatre classes désignées par David pour servir successivement dans le temple l. Il descendait d'Aaron par Eléazar, et était fils de Jean , qui avait eu pour père Simon, fils d'Asmonée, duquel les princes de cette famille qui ré* Mut rem in singulis quidem filiis passnm, sed in omnibus coronatam.S. Léo M. Sermon. 84; de Machab. I,j>. 242, /. I, edit. Rom. Dans son troisième sermon

sur les Marhabées, S. Léon fait un bel éloge de leur mère, et la compare, p. 248, à Abraham disposé à immoler son (Ils au Seigneur. » 1 Parai. XXIV, 6, 7. Digitized by Google

410 LES SEPT MACRABBES, ETC. MARTYRS, f I^m août.]

gnèrent depuis en Judée, furent appelés Asmonéens. Il était alors fort âgé, et avait avec lui ses cinq fils, Jean, surnommé Gaddis; Simon, surnommé Thasi; Judas, appelé Machabée; Eléazar et Jonatham. Les officiers d'Antiochus étant venus à Modin pour forcer les Juifs à renoncer à leur religion, il se rendit dans cette ville, et exhorta ses compatriotes à ne point obéir à des ordres impies. Pour lui, il déclara généreusement aux officiers qu'il resterait toujours fidèle au Seigneur. Animé du même zèle que Phinéès, il tua un Juif apostat qui allait sacrifier à une idole, puis s'enfuit dans le désert où il fut suivi par ceux qui étaient encore attachés à la loi. Etant mort l'an 166 avant Jésus-Christ, il fut remplacé par son fds Judas Machabée v. Celui-ci, à la tête de six mille hommes, défit et tua Apollonius, gouverneur de Samarie, qui était venu l'attaquer avec une armée nombreuse. Séron, gouverneur de la Cœlésyrie sous Ptolémée-Macron, ayant marché contre lui avec un nouveau corps de troupes, eut le même sort qu'Apollonius. Philippe, gouverneur de Jérusalem, envoya demander du secours à Antioche. Antiochus était absent, et se trouvait pour lors au-delà de l'Euphrate. Lysias, qu'il avait établi régent de son royaume, envoya quarante mille hommes d'infanterie à Ptolémée-Macron, avec Nicanor et Gorgias, deux officiers fort habiles dans le métier de la guerre. Mais Judas battit Nicanor, et brûla le camp de Gorgias. Timothée, gouverneur du pays d'au-delà du Jourdain, s'étant avancé avec Bacchide, général très-expérimenté, il les vainquit en bataille rangée, et leur tua vingt mille hommes. A cette nouvelle, Lysias partit d'Antioche pour venir en personne dans la Judée. Son armée était composée de soixante mille hommes d'infanterie et de cinq mille de cavalerie. Judas, assisté du secours du ciel, remporta sur lui une victoire complète, et l'obligea de s'enfuir à Antioche. Vainqueur de ses ennemis, il purifia le temple, en célébra la dédicace durant huit jours, et rétablit le culte du vrai Dieu. Cette dédicace se fit le 25 du mois Casleu, l'an 160 avant Jésus-Christ, le second du gouvernement de Judas, le jour même auquel le temple avait été profané lorsque, trois ans auparavant, Antiochus y fit élever la statue de Jupiter Olympien. Les succès de Judas-Machabée rendirent partout son nom redoutable. Ses exploits contre trois rois de Syrie, et contre les 1 Mach.II;2Mach. VIII. a Les Juifs célébrèrent toujours depuis la fête de cette dédicace, quoiqu'elle n'eût été instituée que par la synagogue. Jésus-Christ y assista vers le solstice d'hiver (Joan. X, 22.

Grotius, ib.). Les Juifs célébraient aussi la fête de la dédicace qui se fit sous Salomon , au mois Tisri en automne, et celle qui se fit sous Zorobabel , au mois Adar au printemps. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

LES SEPT MACCHABEES, ETC. MARTYRS. [I^r août.] /fit 1res ennemis du peuple de Dieu, effacèrent tout ce que l'histoire profane rapporte de ses plus célèbres héros. Son courage et ses autres qualités guerrières étaient de beaucoup relevées par ses vertus et son zèle pour la religion de ses pères. Il mourut sur le champ de bataille l'an 15j avant Jésus-Christ, après avoir commandé six ans les armées des Juifs. Nous avons rapporté que l'apostat Ménélaüs avait usurpé la souveraine sacrificature. Il fut condamné à mort par Antiochus IV, ou Eupator, fils d'Antiochus-Epiphanes. Alors Aleïme, autre apostat, de la famille d'Aaron, se fit établir grand -prêtre par Démétrius-Soter, qui s'était frayé un chemin au trône en assassinant Antiochus-Eupator, et le régent Lysias. Il prit les armes contre sa patrie, et tâcha d'anéantir la religion de ses pères. Son intrusion fit qu'Ouïas III, auquel la souveraine sacrificature, 1 1^m appartenait, se retira à Alexandrie, et Ptolémée-Philométor lui permit de bâtir un temple à Héliopolis pour les Juifs hellénistes, 169 ans avant Jésus-Christ. Après la mort d'Alcime, qui termina misérablement sa vie, Jonatham, qui avait été élu chef du peuple de Dieu à la place de Judas-Machabée, son frère, fut élevé à la souveraine sacrificature, conformément à ce que prescrivait la loi. Simon, son frère, lui succéda dans ces deux dignités. Jean Uircan, fils et successeur immédiat de Simon, se distingua par sa vertu, sa sagesse et sa valeur j il agrandit son Etat en y ajoutant l'Idumée, la Samarie et la Galilée. Aristobule et Alexandre-Jannée, ses fils, prirent le diadème et le titre de roi, environ 107 ans avant Jésus-Christ; mais ils dégénérèrent de la vertu de leurs ancêtres. L'orgueil, l'hypocrisie et la corruption commencèrent alors à s'introduire parmi les Juifs; et ces vices préparèrent la voie au plus grand de tous les crimes, au crucifiement du Fils de Dieu, par lequel ce peuple ingrat combla la mesure de ses iniquités. Les vrais disciples de Moïse triomphèrent également, soit lorsqu'ils moururent glorieusement pour la défense de leur religion, soit lorsqu'ils remportèrent des victoires sur les infidèles qui voulaient arracher cette religion de leurs cœurs". Quelle différence a Le nom de Machabée fut donné à Judas, comme par excellence, et il passa de lui h tous ceux qui prirent les armes contre les ennemis de la loi, et spécialement aux sept frères dont nous ayons raconté le martyre. L'étymologie de ce nom est fort incertaine , et il ne se trouve ni dans l'hébreu , ni dans le syriaque. Les uns le dérivent de Macchabeh , cache /et les autres de Makkabah , caverne, parce

que ceux auxquels on le donne se cachèrent d'abord dans des cavernes. Plusieurs le dérivent des quatre lettres initiales de ces quatre mots de l'Exode : XV, 1 : Iti, Camoca, Ha fini, Jehovah : Seigneur, qui est semblable à vous parmi les Dieux? Ils se fondent sur ce qu'on dit que les héros dont nous parlons avaient fait graver ces quatre -mois sur leurs étendards et sur leurs boucliers [t'oyez Rabbi Isaac, Sixte de Sieuuc, Génébrard et Crotius). Digitized by Google

4 12 L«S SEPT MACÏIABF.KS, F.TC. MARTYRE. [I'r août.]
entre leurs combats et celui que leur persécuteur eut à soutenir avec lui-même dans ses derniers momens! Antiochus, qui avait consumé tous ses trésors en folles dépense?, s'avança avec cinquante mille hommes au-delà de l'Euphrate, dans le dessein de revenir chargé de riches dépouilles. Ayant tenté de piller le temple de Persépolis et celui d'Elymaïde il fut honteusement repoussé par les habitans du pays. Il tourna sa marche du côté de la Babylonie. Il était peu éloigné d'Ecbatane, lorsqu'il apprit que Judas-Machabée avait défait Lysias, qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char, de toucher sans cesse, et de hâter son voyage. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable; il se sentit tout-à-coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son chariot, et eut le corps tout meurtri de cette chute. Ainsi celui qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer, se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu qui éclatait en sa propre personne. Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux, avec une odeur si infecte, que toute l'armée n'en pouvait souffrir la puanteur. Cet homme, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état, que personne ne pouvait plus le porter, à cause de l'infection horrible qui sortait de son corps. Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit : « Le sommeil est éloigné » de mes yeux; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir, » à cause du grand chagrin dont je suis saisi. J'ai dit au fond de » mon cœur : A quelle affliction suis-je réduit, et en quel abîme Scion le P. Cal met , le nom de Machabée a été formé des mots Makkc, Bajah : rappant ou vainquant dans le Seigneur. Les saints de l'ancienne loi ont été sauvés par la foi que nous professons, mais d'une manière plus explicite qu'eux : ils croyaient au Messie qui devait venir, et nous croyons au Messie qui est venu. Personne n'a jamais pu être sauvé que par la foi

suraturelle en Jésus-Christ. Plusieurs saints de l'Ancien Testament sont nommés dans le Martyrologe romain : on trouve en divers lieux et surtout à Venise , des églises dédiées à leur invocation. On a donné en français les Vies des saints de l'Ancien Testament. « 1 Machab. VI , 2 , et 2 Machab. IX , 2. Digitized by Google

S,C FOI, ETC. MARTYRES. [1er août.] • 4 1 3 » de tristesse me vois-je plongé, moi qui auparavant étais si heureux et si chéri au milieu de la puissance qui m'environnait? Je » » me souviens présentement des maux que j'ai faits dans Jérusalem » sa) cm Je reconnais donc que c'est pour cela que je suis tombé » dans tous ces maux; et l'excès de ma tristesse me fait maintenant » périr dans une terre étrangère » Il promet de rendre Jérusalem libre, de lui accorder les plus beaux privilèges , de l'égaliser à la ville d'Athènes; il s'engage à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, et même à se faire Juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels; ce qui a fait dire à l'écrivain sacré : Cet impie priait le Seigneur de qui il ne devait point recevoir de miséricorde *. Il mourut 160 ans avant l'ère chrétienne. La fête des sept Machabées et de leur mère se célébrait le 1^{er} août dans les premiers temps de l'Eglise, comme on le voit par des calendriers très-anciens, et surtout par celui de Carthage³, ainsi que par ceux des Syriens, des Arabes, et des autres Orientaux \ Nous avons des panégyriques en l'honneur de ces saints martyr», par S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostôme, S. Augustin, S. Gaudence de Bresse, et S. Jérôme le Grand. v Ste FOI, Ste ESPÉRANCE ET Ste CHARITE, VIERGES, MARTYRES. Ces trois saintes, qui étaient sœurs, furent cruellement tourmentées pour la foi, et souffrirent le martyre à Rome, sous le règne d'Adrien. Ste Sophie, leur mère, leur donna les noms sous lesquels elles sont connues, par dévotion et par amour des vertus théologiques. Après les avoir élevées dans la piété, elle les exhorta elle-même à confesser généreusement le nom de Jésus-Christ, et les vit avec joie verser leur sang pour la cause de la religion. Elle servit Dieu dans l'état de viduité, et mourut en paix. Elle est * 1 Mach. VI, 10, 13. * Àp. Rubinart et Rolland. * 2 Mach. IX, 13. * 4p. Jos. Assémani, tiibl. Orient. « Sollier prouve, Àct. SS. t. 1, Aug. p. 16 et seqq. que les Actes de Ste Sophie et de ses trois filles ont été falsifiés par les légendaires*. Le Martyrologe d'Usuard marque leur fête au 1^{er} d'août. C'est sans fondement que Baronius, Martyr, trad. sépare la mère des filles, en plaçant la première au 30 de septembre. Wotker, Galesinius et les Ménologes grecs donnent aux filles les noms de Pistis, Elpis et Jitapé. Ce

sont trois mots grers qui répondent aux mots français ; il en est de même de Sophie, qui signifie sagesse. Il est assez probable Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

4 I 4 S. JTJSTIN, MAITYR. [l*r août.] nommée sous le 30 de septembre dans le Martyrologe romain. Les noms de nos saintes martyres ont toujours été fort célèbres dans les églises d'Orient et d'Occident. Voyez Usuard, et les autres martyrologistes. ê p. JUSTIN 9 MARTYR EN PARISIS. S. Justin, né à Auxerre, fut élevé dans les plus parfaites maximes de la piété chrétienne. Son frère aîné ayant été fait captif, et conduit à Amiens, il accompagna son père dans cette ville, quoiqu'il fut encore enfant. Le but du père était de racheter son fils. Après avoir obtenu ce qu'il demandait, ils se hâtèrent tous de sortir d'Amiens, où la persécution contre les Chrétiens commençait à être fort violente. Comme ils avaient été reconnus, les infidèles les firent poursuivre. Mais les soldats ne les atteignirent que quand ils furent arrivés au bourg de Louvres, près de Paris. Justin se présenta pour leur répondre, et fit cacher son père avec son frère. Les soldats voulurent inutilement savoir de lui le lieu où s'étaient retirés ceux qu'ils cherchaient principalement. Irrités de sa constance à leur refuser les éclaircissemens qu'ils demandaient, ils lui coupèrent la tête. Son corps fut enterré à Louvres. La cathédrale de Paris prétend posséder ses reliques. On honore son chef à Auxerre, et cette vénération remonte au cinquième ou sixième siècle. Sa fête est marquée au Ier d'août dans le Martyrologe romain, ainsi que dans ceux qui portent les noms de S. Jérôme et de Bède ; mais on ne la fait à Paris que le 8 de ce mois. Voyez les Actes du saint, que l'on attribue à Bède; Tillemont, t. 4, p. 75 1 ; Fleury, /. 18, n. 19, t. a, p. tyy, et le nouveau Bréviaire de Paris, sous le 8 d'août. que ces noms sont moins des noms propres que des noms appellatifs, et qu'on a voulu désigner par leurs vertus, de saintes martyres dont les noms étaient inconnus. Le Calendrier alsacien du neuvième siècle, le Martyrologe d'U^iinnl de Haguenau , le H: éviaire de Strasbourg, imprimé en 1478 , placent la fétc de S,e Sophie et de ses trois filles au 10 de mai , qui fut le jour delà translation de leurs reliques en Alsace. Le pape Adrien accorda ces reliques â Rémi , éveque de Strasbourg, qui les transporta dans son diocèse, et Ira déposa en 777 d ms l'église abbatiale d'Escha.u qu'il venait de fonder. On voit encore aujourd'hui dans Téglise paroissiale du même endroit, derrière le grand autel, un tombeau de pierre en forme de châsse, élevé sur des piliers, et qu'on prétend renfermer îes corps de S,e Sophie et de ses trois filles, rayez

M. l'abbé Grandidier, liist, de l'église de Strasbourg , t. I , p. 30 i , et t. 2,
pièces justifie, p. C'A. TA'. Digitized by Googl

3. SPIRE, ETC. ÉVÊQUES. [Iw août.] 4i5 S. SPIRE, S. RUFIXIEX et S. LEU, EVÊQUES DE BAYEUX. S. Exupère ou S. Spire, que quelques-uns font Romain de naissance, prêcha l'Evangile dans la Neustrie, appelée depuis Normandie, et y fonda l'église de Bayeux, dont il fut le premier évêque. On n'est point d'accord sur le temps de sa mission ; les uns la mettent au milieu du troisième siècle, et les autres vers la fin du quatrième. Ce dernier sentiment paraît le plus probable. Après la mort de S. Spire, l'église de Bayeux fut gouvernée par S. RuGnien , honore le 5 de septembre. On ne fait sa fête que depuis l'an 1688. On ne lit point son nom dans les litanies du diocèse. S. Rufinien eut pour successeur S. Loup, vulgairement appelé S. Leu, et honoré à Bayeux le 25 d'octobre. Sa vie n'est pas plus connue que celle de ses saints prédécesseurs. En 863, durant les incursions des Normands, on porta les corps de S. Spire et de S. Leu au château de Palluau en Gàtinois. En 943, ils furent transférés à Corbeil, qui est à trois lieues de Palluau, et à sept de Paris. Cette translation se fit par les soins de Haimon, comte de Corbeil, qui fonda un monastère et une église sous l'invocation de S. Spire. L'abbaye a été depuis changée en une collégiale de chanoines séculiers, laquelle jouissait des privilèges attachés aux fondations royales, depuis que le comté de Corbeil avait été réuni à la couronne. Les reliques de S. Spire et de S. Leu se gardaient à Corbeil avec beaucoup de vénération ; et l'on assure qu'il s'est opéré un grand nombre de miracles par l'intercession des deux saints. Ce n'est que de S. Grégoire de Tours que nous apprenons le peu de circonstances que nous savons de la vie de S. Spire et de S. Leu. On peut voir encore le Gallia Christ, nova, t. II p* 346*, et les Vies et miracles de S. Spire et S. Leu, par M. Jean-François Beau pied; Paris, 1735, in-12. Digitized by Google

■ 416 S. FRIARD, SOLIT., ET S. SECONDEL, DIACRE. [1^{er} août.] S. FRIARD, SOLITAIRE , RECLUS PnÈS DE NANTES, ET S: SECONDEL, DIACRE. S. Friard, fils d'un laboureur du diocèse de Nantes, naquit vers Tan 5 il. On remarqua dès son enfance que Dieu le destinait à une sainteté éminente. Il joignait à une grande pureté de mœurs la pratique du jeûne et des veilles, avec l'exercice d'une prière continuelle. Il suivit d'abord la profession de son père. Sa piété et son horreur pour le vice lui attirèrent souvent des railleries. Mais il s'estimait heureux d'être humilié pour Jésus-Christ. Quelques grâces extraordinaires dont il fut favorisé publiquement firent changer les esprits à son égard, et lui méritèrent une vénération universelle. Croyant que Dieu rappelait à un genre de vie plus parfait, il résolut de se retirer dans quelque solitude. L'abbé Sabaud et le diacre Secondel se joignirent à lui. Mais le premier retourna peu de temps après dans son monastère. Friard et Secondel s'arrêtèrent dans l'île de Vindonite , formée par la Loire, au diocèse de Nantes. Ils avaient chacun leur cellule, où ils faisaient leurs exercices en particulier. Secondel fut éprouvé par diverses tentations. Mais Friard lui apprit à discerner les opérations de l'esprit de ténèbres d'avec celles de l'esprit de Dieu, et par là à éviter les pièges tendus à son innocence. Il profita des avis qu'il avait reçus, et parvint à une grande sainteté. S. Friard eut encore d'autres disciples qu'il instruisit dans les voies de la perfection. Il était lié d'une amitié fort étroite avec S. Félix, évêque de Nantes, qui l'assista dans sa dernière maladie. Il mourut vers la fin du sixième siècle, et fut enterré dans la cellule de son ermitage. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau, sur lequel on bâtit depuis une église. Ce saint est le principal patron de la paroisse de Besnay, où l'on conserve une partie de ses reliques. Voyez S. Grégoire de Tours, auteur contemporain, Vit. Patr. c. 10; et Baillet, sous le irr d'août. Digitized by Google

S. BTHBLWOLD, ÉVEQUB. [I* août.] 4*7 S. PELLEGRIM, ERMITE EN ITALIE. S» Pbbghi* ou Pellegrini était un prince issu du sang royal d'Irlande. Il renonça dès sa jeunesse à la possession de ses Etats, et abandonna même son pays pour vivre dans un parfait détachement des choses visibles. Après avoir visité les lieux saints dans la Palestine, il se retira dans un endroit des monts Apennins, au voisinage de Modène en Italie, et y mena une vie très-austère pendant l'espace de quarante ans. Il mourut en 643, et il est honoré comme un des patrons du pays de Modène et à Lucques. C'est de lui que cette chaîne des monts Apennins a pris le nom de Monti di S. Pellegrini, Voyez les Vies manuscrites des saints par Colgan ; et Demster, dans son Etruria Regalis, qui fut imprimé à Florence en 1723, a vol. ii'foU S. ÉTHELWOLD, ÉVÊQUE DE WINCHESTER. S. Ethelwold, qui sortait d'une famille honnête, eut pour patrie la ville de Winchester. Animé dès son enfance d'un désir ardent de ne vivre que pour Dieu, il pria le père des lumières de lui faire connaître un guide expérimenté qui pût le conduire dans les voies du salut. Il le trouva dans la personne de S. Dunstan, alors abbé de Glastenbury. Setant adressé à lui, il reçut de ses mains l'habit monastique. Il ne chercha plus que la vraie sagesse, qu'il savait préférable à tous les trésors, et pour l'acquisition de , laquelle on doit tout sacrifier. La prière, les larmes et le travail firent toutes ses délices; et il dirigeait tous ses efforts vers ce bien estimable que Dieu lui-même nous invite à nous procurer. On reconnaissait au zèle avec lequel il travaillait à se perfectionner, que le Saint-Esprit régnait déjà dans son cœur. Il montrait aussi beaucoup d'ardeur pour l'étude des sciences qui se rapportent à la religion, parce que cette étude faisait une partie essentielle de ses devoirs. S. Dunstan, qui connut bientôt son mérite, le lit doyen de sa communauté. En 947, le roi Edred rebâtit et dota richement l'abbaye d'Abingdon, qui avait été fondée par le roi Clissa en 675, et depuis considérablement agrandie par Ina. Ethelwold fut choisi pour tomb v. 1 27 Digitized by Google

418 fi. ETHELWOLD, EVEQUE. [1er août. | gouverner cette abbaye, qui était dans le Berkshire. Il y établit une parfaite régularité, qui servit depuis de modèle à plusieurs établissemens semblables. Il fit venir de Corbie un maître de chant, et adopta les observances du monastère de Fleury, alors célèbre par la sainteté de ceux qui l'habitaient. Osgar, un de ses disciples, avait passé quelque temps dans ce monastère, pour rapporter en Angleterre ce qu'il aurait vu se pratiquer en France. La fureur des Danois avait causé les plus grands ravages dans la Grande-Bretagne ; on n'y voyait presque plus de maisons religieuses, et il n'y avait plus de moines qu'à Glastenbury et à Abingdon °. La jeunesse y était mal élevée; l'ignorance avait pris la place du savoir, et l'on était dépourvu de tous les moyens propres à éclairer les esprits et à rendre les cœurs vertueux. Ces circonstances déplorables excitèrent le zèle de ceux qui s'intéressaient à la gloire de Dieu, et surtout de S. Dunstan, de S. Ethelwold et de S. Oswald. Ces trois grands hommes s'appliquèrent de toutes leurs forces à rétablir le goût de l'étude, et à faire fleurir les lettres¹. S. Ethelwold fut sacré évêque de Winchester par S. Dunstan, qui avait été placé sur le siège de Cantorbéry. Il eut bien des abus à réformer. Il commença par faire rentrer dans le devoir les ecclésiastiques, auxquels l'ignorance, encore plus que la corruption, faisait violer les règles les plus sacrées. Les efforts de son zèle furent cependant inutiles à l'égard de plusieurs. Les chanoines séculiers de sa cathédrale se montrèrent incorrigibles; il les chassa après leur avoir assigné de quoi subsister, et mit en leur place des moines d'Abingdon, dont il fut tout à la fois l'évêque et l'abbé*. Il y en eut trois qui prirent l'habit, • royez le savant Elfrich, disciple de S. Ethelwold, Praef. in Gramme Saxon. a L'historien d'Abingdon , publié par Wharton , le dit expressément. * Burnet veut tromper ses lecteurs, lorsqu'il avance que la plupart <to églises cathédrales d'Angleterre furent changées en prieurés de moines pat S. Dunstan, S Ethelwold et S. Oswald, soutenu de l'autorité du roi Edjjar. Quand ces trois grands évôques rétablirent les monastères, ils se proposèrent de ranimer l'esprit de religion et le goût des bonnes études que les irruptions des Barbares du Nord avaient fait disparaître. On ne parlait point alors d'Universités; et quoi qu'on puisse dire d'une ou de deux , leurs écoles avaient peu de célébrité, et ne suffisaient point pour répondre aux vues des trois saint» évêques. Quant aux églises cathédrales, il n'y eut que celles de Winchester et île Worcesîcroù l'on introduisit des moines sous le

règne d'Edgar. Voret Harmer (Henri Wharton) dans son *Spécimen des erreurs et des fautes de l'histoire de la Réformation* par fiitrnet , p. 12. Après la conquête, l".s premiers rois normands établirent en Angleterre la noblesse qui les y avait suivis ; ils relevèrent aux honneurs, et la mirent en possession des forts et des château \ . Ils firent aussi venir de Normandie J« plus d'ecclésiastiques qu'il leur fut possible. La raison de cette conduite était qu'ils ne croyaient pas devoir se fier aux Anglais, jusqu'à ce que leur domination fat solidement établie parmi eux. C'est à ce temps-là que Von doitrap* Digitized by Googl

* S. ETHW.WOLn, KVEQUE. [1er août., 4 '9 cl qui restèrent attachés au service de cette église. L'année suivante, le saint évêque ôta le nouveau monastère de Winchester aux chanoines séculiers qui l'occupaient , et leur substitua des moines qui furent gouvernés par un abbé. Il fit réparer dans la même ville le monastère des religieuses, dédié sous l'invocation de la sainte Vierge. Ayant acheté du roi les terres et les ruines de celui de Saint-Audry dans l'île d'Ely , lequel avait été brûlé par les Danois cent ans auparavant , il bâtit à la même place une célèbre abbaye d'hommes qui éprouva les effets de la libéralité du roi Edgar, et qui depuis fut connue sous le nom de l'île dans laquelle elle était située. Il fit aussi reconstruire, en 970, celle de Thornay, dans le Cambridgeshire, dont il avait également acheté les ruines. Ce fut par son secours, et sous sa direction, qu'Adolphe, chancelier du roi Edgar, fit l'acquisition du terrain de l'abbaye de Peterborough, pour la rebâtir avec la plus grande magnificence. Cette maison avait été fondée en 646 par Penda, premier roi chrétien de Mercie. Elle n'avait toutefois été achevée que par Wulphère et Ethelred, frères de ce prince, et par Kinéburge et Kinewith, leutif sœurs, qui voulurent y être enterrées. Elle avait subsisté avec une grande réputation de sainteté jusqu'à l'an 870, que les Danois la détruisirent. Adolphe, que l'on en regardait avec raison comme le second fondateur, y fit enterrer son fils unique, mort en bas âge, dans l'année 960. Il donna ensuite tous ses biens au monastère, y prit l'habit, et en fut élu abbé. Il porta l'érection de la plupart des cathédrales priorales en Angleterre. L'évêché d'Ely fut attaché au monastère de ce nom par le pape Paschal II , en 1108, c'est-à-dire 140 ans après le roi Edgar. Ce fut dans le même temps que Ton mit des moines dans la cathédrale de Cantorbéry et dans plusieurs autres cathédrales. A la dissolution de» monastères, neuf cathédrales étaient desservies par des Bénédictins, savoir: celles de Cantorbéry, de Winchester, de Durhatn, de Worcester, d'Ely, de Norwich , de Bath et de Coventry. Celle de Carlisle était un prieuré de chanoines réguliers. Nous apprenons de Fuller et de Wharton , ' que les moines n'eurent jamais la moitié des cathédrales d'Angleterre. Voyez Ha r mer, ior, cit. et Brown-Willis , dans son Histoire des cathédrales priorales. « Cette abbaye était dédiée sous l'invocation de S. Pierre. Selon Guillaume de Malmesbury, elle fut appelée Peterbought parce que Kénulphe, un de ses abbés, l'avait fait environner de murailles comme une ville. A la destruction de* monastères, Henri VIII la traita plus favorablement que les autres , par respect pour la reine

Catherine, sa femme, qui y avait été enterrée, et qui n'a jamais eu sur sa tombe d'autre inscription que ce qu'on y lit encore aujourd'hui, Katherina R. Henri, malgré son divorce, n'avait pu refuser son estime à cette vertueuse princesse. Il épargna donc le monastère en sa considération, et y établit un évêché. La cathédrale de Péterberough est encore une des plus belles d'Angleterre, quoiqu'elle ait beaucoup souffert d'Olivier Cromwell en 1643. Marie, reine d'Ecosse, y fut enterrée; mais on transporta depuis son corps à Westminster, Car l'ordre de Jacques 1^{er}, son (Ils, qui y fit élever un monument à sa mémoire, l'acte de cette translation ne se trouve plus, et on l'a cherché inutilement dans les archives de l'église. C'est ce qui nous a été confirmé par M. Widmore, garde des archives et de la bibliothèque de Westminster. 27. Digitized by Google

420 MARTYROLOGE. [I^e M^Ut.] Quoique S. Ethelvrold s'occupât fortement de la sanctification ■des autres, il ne négligeait pas pour cela son propre salut. Il s'exerçait à la pratique de toutes les vertus, et rapportait tout à la gloire de Dieu. L'humilité et la charité animaient toutes ses actions extérieures. Il savait que sans ces vertus, il ne lui servirait de rien de distribuer son bien aux pauvres, et même de livrer son corps aux flammes. Il savait encore que la ferveur de la dévotion doit être nourrie et augmentée dans le cœur, parce qu'autrement «lie se relâche et perd son activité, à peu près comme une flèche lancée par un arc, dont la force diminue peu à peu, et qui tombe à la fin par terre. Il joignait donc les exercices intérieurs aux fonctions extérieures, afin que les unes et les autres se soutinssent et se fortifiassent mutuellement. Sa bienheureuse mort arriva le 1^{er} août 984. On l'enterra dans sa ^cathédrale, à côté du grand-autel. Plusieurs miracles ayant été opérés par son intercession, on leva son corps de terre, et on le déposa solennellement sous l'autel. Cette cérémonie fut faite par S. Elphège, successeur immédiat de S. Ethelwold. Voyez la Vie du saint par Wolstan, son disciple, ainsi que tes histoires des monastères de Glastenbury, d'Ely et d'Abingdon. MARTYROLOGE. A Rome, sur le mont Esquilin, la dédicace de Saint-Pierre-aux -Liens. A Antioche, supplice des sept frères Machabées, qui souffrirent le martyre avec leur mère sous le roi Antiochus Epiphane. Leurs reliques, apportées à Rome, furent déposées dans la même église de SaintPierre-aux-Liens. A Rome, supplice de Sⁿ Foi, S^a* Espérance et St# Charité, vierges, qui reçurent la couronne du martyre sous l'empereur Adrien* A Rome encore, sur la voie Latine, les martyrs S. Bon, prêtre,] S. Fanste et S. Maur, avec neuf autres, qui sont mentionnés dans les Actes de S. Etienne, pape. A Philadelphie en Arabie, S. Cyrille, S. Aquilas, S. Pierre, S. Doraitien, S. Ruf et S. Ménandre, qui reçurent tous le même jour la couronne du martyre. A Perge en Pamphlie, S. Léonce, S. Atte, S. Alexandre et six autres paysans, martyrs, qui, pendant la persécution de Diocétien, eurent la tête tranchée par ordre du président Flavieo. A Cirone en Espagne, fête de S. Félix, martyr, qui, après avoir souffert diverses sortes de tourmens, fut, par ordre de Dacien, déchiré de coups de fouets jusqu'à ce qu'il rendit à Jésus-Christ son âme que ces "maux n'avaient pu vaincre. A Verceil, S. Eusèbe, évêque et martyr, qui fut relégué à ScylhopoDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.46% accurate

I MA.UT YKOLOGE. [lw toft.] fat Us, et de là eu Cappadoce, par l'empereur Constance, pour avoir confessé la foi catholique. Dans la suite, étant retourné à son église, la persécution des Ariens lui procura la couronne du martyre. Au territoire de Paris, S. Justin, martyr. A Vienne, S. Vère, évêque. A Winchester en Angleterre, S. Elhelwold, évêque. Au pays de Liéven, S. Némèse, confesseur. Saints de France. A Bayeux, S. Spire, évêque, dont le corps est honoré à Corbeil, près de Paris, en l'église de son nom. A Vienne, S. Nectaire, évêque. A Bourges, S. Arcade, évêque. A Soissons, S. Bandriz, évêque. En Bi^orre, S. Sever, curé de Sessac. Autres, Chez les Grecs, les saints martyrs Ménas et Menée. En Angleterre, S. Kineth, confesseur, dont il y a une église dans la péninsule de Govre. A Vérone, Su Marie -Consolatrice, sœur de S. Annon, evêque de cette ville.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOUR D'AOUT. S. ETIENNE, PAPE ET MARTYR. Tiré des Pontificaux, des lettres de S. Cyprien , de Tillemant, t. il ; d'Ohsi, t.3, 1.7. L AN 207. S. Etienne était Romain de naissance. Ayant été élevé aux ordres sacrés, il fut fait archidiacre de l'Eglise de Rome, et il exerça les fonctions de cette dignité sous les papes S. Corneille et S. Luce. Lorsque ce dernier allait au martyre, il le recommanda fortement à son clergé, et le demanda pour successeur. Conséquemment à cette demande, il fut élu pape le 13 mai 253, et siégea quatre ans deux mois et vingt et un jours. Peu de temps après son élection les églises d'Espagne et des Gaules furent menacées d'un grand danger. Marcien, évêque d'Arles, embrassa l'erreur de Novatien, et d'après les principes barbares de cet hérésiarque, refusa de réconcilier plusieurs pénitents à l'article de la mort. Faustin, évêque de Lyon, et quelques autres prélats des Gaules, en écrivirent à S. Etienne et à S. Cyprien : au premier, à cause de la prééminence de son siège, qui lui donnait une inspection générale sur les églises ; au second, à cause de cette réputation qu'il s'était acquise par sa sainteté, par son éloquence, et surtout par son zèle contre les Novatiens. S. Cyprien, qui n'avait aucune juridiction sur l'église d'Arles, se joignit aux évêques catholiques des Gaules, et pria conjointement avec eux le pape Etienne d'employer son autorité, et de ne pas souffrir plus long-temps qu'un hérétique opiniâtre troublât la paix des églises pour la perte des âmes. ■ Il est » nécessaire, lui manda-t-il que vous écriviez d'amples lettres » à nos confrères qui sont dans les Gaules, afin que l'impie Mar» cien ne continue pas d'insulter notre collège Ecrivez à la * province et au peuple d'Arles, que Marcien étant excommunié, * on peut lui donner un successeur..... Daignez nous faire connaître qui est évêque d'Arles, à la place de Marcien, pour que nous » sachions à qui nous devons envoyer des lettres de communion » et adresser nos frères. « Quoique les lettres de S. Etienne sur cette affaire ne soient point parvenues jusqu'à nous, on ne peut douter qu'il n'ait fait exécuter tout ce que lui mandait S. Cyprien. En 1 Ep. 67, Pam. 68, Fello. Voyez le P. Longueval, Hist. de l'Eglise GmNi Gallta Christ, nova, t. I , p. 522 ; l'Hist. cane ; Du Pin , de Antif. Eccl. & W littéraire de la Fr. t 1 , p. 306 ; le nlina. Digitized by Google

S. ETIENNE, PAPE, MARTYR. [1 août.] 4*\$ effet, on ne trouve point le nom de Marcien dans l'ancien catalogue des évêques d'Arles que Mabillon a publié. En Espagne, Basilide, évêque de Mérida, et Martial, évêque de Léon et d'Astorga, étaient tombés dans le crime des Libellatiques. On donnait ce nom à ces lâches Chrétiens qui, pour sauver leur vie dans la persécution, recevaient ou donnaient, au moyen d'une somme d'argent, des billets où il était marqué qu'ils avaient sacrifié, quoique cependant ils ne l'eussent pas fait. Martial ayant été convaincu de ce crime et de plusieurs autres, fut déposé dans un concile. Basilide, qui craignait le même sort, quitta volontairement son siège. On fit Sabin évêque de Mérida, et Félix évêque de Léon et d'Astorga. Quelque temps après, Basilide, se repentant de ce qu'il avait fait, alla à Rome, vint à bout d'en imposer à S. Etienne, et se fit recevoir à la communion comme évêque : en quoi il réussit d'autant plus aisément, qu'il n'y avait point eu de sentence de déposition juridiquement publiée. De retour en Espagne, il présenta les lettres que le pape avait écrites en sa faveur, et quelques évêques ne balancèrent point de le recevoir comme un de leurs collègues dans l'épiscopat. Martial, encouragé par le succès qu'il avait eu, prétendit qu'il devait avoir le même privilège. Les évêques d'Espagne consultèrent S. Cyprien sur la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard de Martial et de Basilide. Le saint docteur leur répondit que des personnes aussi coupables que celles dont il s'agissait étaient, selon les canons, indignes de présider dans l'Eglise de Jésus-Christ, et d'offrir des sacrifices à Dieu; que l'élection et l'ordination de Sabin et de Félix ayant été régulières et valides, elles devaient subsister; que quant aux lettres du pape, qui avaient été obtenues par fraude, et parce que ceux qui osaient s'en prévaloir avaient caché la vérité, on devait les regarder comme non avenues. «Basilide, disait-il, allant à Rome, en a imposé à » Etienne, notre collègue, qui a pu être trompé, parce qu'il n'était pas sur les lieux, et qu'il ne connaissait pas le véritable état » de choses, qu'on avait d'ailleurs eu soin de lui cacher. Tout cela, » loin d'effacer le souvenir des crimes de Basilide, ne sert au contraire qu'à en augmenter le nombre; puisqu'aux premiers, il en * ajoute un nouveau, celui d'avoir voulu tromper les pasteurs de » l'Eglise » Il fait tomber le blâme, non sur celui auquel on en a imposé, mais sur celui qui frauduleusement s'était ouvert un accès auprès de sa personne. Voilà tout ce que l'on sait de cette affaire. On ne doute cependant point que le pape, dont aucune des parties ne contestait la juridiction, n'ait

été dans la suite mieux • S. Cypr. F.p.CjH, Parti. 67, Fello. Du Pin, de Antiq.
Eccles. Disciplina. F oyez Cenni, Antiq. Eccles. Hisp. et Digitized by
Google

*• KTIBSME, PAPE, MARTYR. [2 août.] informé, et qu'il n'ait confirmé ce qui avait été fait par les évêques d'Espagne. La dispute qui s'éleva touchant le baptême donné par les hérétiques donna beaucoup plus d'exercice au zèle de S. Etienne. C'était la doctrine constante de l'Eglise, que les hérétiques mêmes baptisaient valablement, pourvu qu'ils conférassent le baptême avec les paroles de l'Evangile, c'est-à-dire au nom des trois personnes de la sainte Trinité. Les Africains pensèrent sur ce point comme le reste des Catholiques, jusqu'à la fin du second siècle. Mais Agrippin, évêque de Carthago, abandonna alors la croyance universelle. Ce fut environ cinquante ans avant S. Cyprien, comme nous l'apprenons de S. Augustin et de Vincent de Lérins. S. Cyprien lui-même ne faisait remonter l'origine de sa prétendue tradition qu'à un concile tenu par Agrippin¹. Il assembla trois synodes en Afrique, où, d'après les maximes qu'il avait adoptées, il décida que le baptême donné par un hérétique était toujours nul et invalide. Il fonda principalement sa décision sur ce faux principe, qu'on ne peut recevoir le Saint-Esprit des mains de celui qui ne le possède pas dans son âme. Il suivrait de là que ceux qui sont en péché mortel ne peuvent administrer valablement aucun sacrement. Mais cette conséquence est insoutenable; et l'Eglise nous apprend que Jésus-Christ, quoiqu'invisible, est le ministre principal dans l'administration des sacrements: leur validité est indépendante de la foi et de la sainteté de ceux qui les confèrent; et si cette foi et cette sainteté ne se trouvent point dans les ministres, il en résulte seulement qu'ils commettent un sacrilège, et que l'administration est illicite. Tous les raisonnemens dont se servait S. Cyprien pour soutenir la doctrine qu'il avait embrassée se trouvent dans la lettre qu'il écrivit à Jubaïen en s56. Plusieurs évêques de Cilicie, de Cappadoce et de Phrygie, qui avaient à leur tête Firmilien de Césarée et Hélénius de Tarce, se réunirent aux évêques d'Afrique. Ils soutenaient tous qu'il s'agissait dans ce cas, non de la foi, qui est partout la même, mais d'un simple point de discipline, dans laquelle chaque église a ses règles et ses usages qu'elle peut suivre. Il est visible, comme nous l'avons montré, qu'ils étaient dans l'erreur, et que leur doctrine intéressait le dépôt de la foi. S. Cyprien et Firmilien montrèrent trop de vivacité dans cette dispute; le second surtout s'oublia jusqu'à parler de S. Etienne d'une manière tout-à-fait indigna". 1 S. Cypr. Ep. 73, ad Jubaian. *. 3. «Quelques modernes ont grossi le nombre de ceux qui, avec S. Cyprien, re5 ardaient comme nul le baptême conféré par les hérétiques. C'est une

fausseté e dire en général que les Asiatiques favorisèrent cettt erreur,
puisqu'elle ne Digitized by Google

S. ETIEJNE, l'APE, MAJITTR. I* WÛt.j fa\$ Les fautes où la colère et le préjugé entraînent tant de grands hommes nous avertissent de veiller sur nous-mêmes, et de nous défier de notre jugement. Le respect dû à leur nom et à leur vertu nous oblige aussi à tirer le voile sur cette circonstance de leur vie. C'est ce que recommande S. Augustin, qui, en parlant de Firmilien, dit qu'il ne peut poeler ce que la colère lui fit avancer contre Etienne*. , Le saint pape voyant le danger dont l'Eglise était menacée par ceux même qui se disaient ses défenseurs, et qui témoignaient une grande aversion pour l'hérésie, s'opposa comme un rempart pour la garde de la maison de Dieu. Il ne cessa de répéter que toute innovation était illicite, et qu'on devait s'attacher inviolablement à la tradition de l'Eglise qui venait des apôtres. Il menaça même les partisans de la nouveauté de les retrancher du corps des fidèles. Mais S. Denys d'Alexandrie se fit médiateur, et empêcha par ses lettres que les choses ne fussent portées à la dernière extrémité¹. S. Etienne montra beaucoup de patience dans toute cette affaire, et souffrit sans se plaindre qu'on le traitât de fauteur d'hérésie. Insensible aux injures personnelles qu'il recevait, il espérait toujours que ces grands hommes, qu'un zèle peu éclairé entraînait trop loin, ouvriraient enfin les yeux à la lumière, lorsqu'il fut soutenue que par quelques évêques de la Cappadoce et des contrées voisines. Il n'est pas vrai non plus que la doctrine que réprouvait S. Etienne ait été celle de Denys d'Alexandrie et des évêques d'Egypte. Si Denys d'Alexandrie eût été du rôle de S. Cyprien, aurait-il fait le personnage de médiateur entre les deux parties? Il faut, sur le nombre des rebaptisants, s'en rapporter à S. Augustin, qui s'exprime de la sorte : « Devons-nous croire cinquante Orientaux, et tout au » plus soixante-dix Africains, préférablement à tant de milliers? » Voyez D. Petit didier, Remarq. sur la Bibl. de Du Pin; et Tillemont sur S. Cyprien. § 44. a Quæ in Stephanum irritâtes effudit, retractare nolo. S. Aug. /. 5 de Bapt. c. 25, p. 158. Nous ferons ici deux remarques : 1° Ceux qui étaient pour la doctrine condamnée par S. Etienne, et qu'ils prétendaient ne regarder que la discipline, ne révoquaient point en doute la suprématie du siège apostolique de Rome ; et S. Cyprien la défend lui-même avec force en plusieurs endroits de ses ouvrages. Firmilien, qui, dans le feu de la dispute, était porté à relever les paroles de S. Etienne, l'accuse de vanité sur ce qu'il disait qu'il maintiendrait la prééminence de son siège; mais il ne nie point cette prééminence; ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, s'il l'eût pu avec

quelque fondement. On conviendra de ceci , pour peu qu'on réfléchisse sur les dispositions dans lesquelles il écrivait et sur la vivacité de style qu'il a fait paraître. « Etienne , dit-il , se » vante du rang et de l'éminence de son siège , il allègue sa succession , qui, » en remontant , va jusqu'à la chaire de Pierre, sur laquelle portent les fondements de l'Eglise. » Firmil Ep. ad Cypr. inter Cyprin m cas 75. 2° Le Pape ne prononça ni excommunication ni aucune autre sentence contre les évêques rebaptisants; et jamais ces évêques n'auraient méprisé une censure à laquelle toute l'Eglise aurait souscrit. S. Augustin aimait à croire qu'ils avaient depuis renoncé à leurs préjugés, et qu'ils avaient embrassé la vérité. Il répète souvent que leur faute fut expiée par le mérite de leurs travaux et par leur éminente charité, n dit, en parlant de S. Cyprien, /. 1 de Bapt. c. 19 : « Sa charité » couvrit cette tache dans la beauté de sa sainte âme ; » et ailleurs , ibid. c. 18: « Cette faute fut compensée par l'abondance de sa charité , et fut purifiée par • » le glaive de sa passion. » ' J • 1 Eusèb. Uist. t. 7, c. 5. *: • Digitized by Google

4 2\$ S. ET1BN1VS, PAPE, MARTYR. [2 août] que le feu de la dispute serait amorti. Ainsi sa fermeté conserva le dépôt de la saine doctrine, tandis que sa douceur et sa patience sauvèrent plusieurs âmes du malheur de faire naufrage dans la foi. « Il pensait, dit S. Augustin à excommunier ceux qui attaquaient la validité du baptême conféré par les hérétiques.... Mais » comme U avait les entrailles de la sainte charité, il jugea qu'il » valait mieux ne pas rompre l'union.... La paix de Jésus-Christ » l'emporta dans les cœurs a. » • L. 5 de Bapt. c. 21. « Si l'on en croît quelques Protestans , S. Etienne montra en cette occasion beaucoup d'orgueil, de hauteur et d'opiniâtreté. U suffit, pour réfuter cette calomnie , de dire que les Pères de l'Eglise les plus illustres n'ont pas moins loué sa douceur et sa charité que la fermeté de son zèle. Selon Blondel , Launoy, Du Pin et Basnage, S. Etienne tomba dans Terreur opposée à celle qu'il combattait ; il soutenait que tout baptême conféré par les hérétiques est valide , même quand la forme de ce sacrement est corrompue , et que l'on omet l'invocation des trois personnes de la sainte Trinité. Mais c'est aussi une calomnie. Les monumens les plus authentiques font foi que le saint pape défendit seulement la tradition des apôtres , et la doctrine de l'Eglise qui depuis fut solennellement définie et canonisée par les conciles d'Arles et de Nicée. Voyez* Eusèbe, Hist. /. 7, e. 3 ; S. Augustin, /. à de Bapt, c. 23; /. \$ contra Crescon. c. 3, etc. S. Jérôme , Dial. contra Lucif. Vincent de Lérins, Comm. c. 9 ; Facundus d'Henniane, /. 10 , c. 3, etc. On objecte 1° que Tévêque Jubalen, qui s'était déclaré avec S. Cyprien pour la rebaptisation des hérétiques , trouva une lettre qui reconnaissait la validité du baptême des Marcionites que le concile de Constantinople rejeta , parce que la forme de ce sacrement y avait été corrompue. Mais cela ne prouve rien contre S. Etienne. Les Marcionites peuvent avoir employé d'abord une forme valide, qu'ils auront ensuite corrompue. On connaît toutes les variations où Ils tombèrent par rapport à leur discipline et à leur doctrine. D'ailleurs la lettre trouvée par Jubalen était anonyme. N'aurait-elle pas porté le nom de S. Etienne, si elle eût été de lui , et ses adversaires auraient-ils laissé ignorer? Du Pin objecte 2° que S. Cyprien, Kp. 73 et 74, entendait le décret de S. Etienne, du baptême de toutes sortes d'hérétiques, de quelque hérésie qu'ils viennent. Mais s'en est-on jamais rapporté à un adversaire touchant le sentiment de quelqu'un? N'arrive-t-il pas souvent que Ton impute à celui que Ton combat des conséquences qu'il désavoue ? Vincent de Lérins nous

a conservé le décret de S. Etienne, et il ne contenait que ceci : Il ne faut rien innover, ■ et s'en tenir à l'ancienne tradition. Or ce décret peut-il s'entendre des hérésies où Ton n'observait point la forme usitée dans l'Eglise?

Firmilien lui-même lève la difficulté en disant, F. p. ad Cypr. 75 in Cyprian. n. 7, que S. Etienne admettait le baptême des hérétiques, où f on avait invoqué ta Trinité des noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Firmilien raconte ensuite une histoire singulière , arrivée en Afrique vingt .ans auparavant. On vit paraître, dit-il, une femme qui tombait souvent dans une espèce d'extase , et qui se donnait pour prophétesse. Elle était tellement sous la puissance du démon , qu'elle trompa long-temps les frères par les choses étonnantes qu'elle faisait. A la fin , elle entreprit de causer un tremblement de terre. C'est que le démon , par la subtilité et la pénétration de son intelligence, peut quelquefois prévoir qu'un tremblement de terre arrivera en tel endroit, et s'en faire passer pour l'auteur. Cette femme marchait aussi nu-pieds en hiver sur la glace et la neige, sans ressentir aucun mal. Le prestige ne fut dissipé que quand un exorciste des Chrétiens , sollicité par quelques-uns des frères . et inspiré d'ailleurs par la grâce de Dieu , eut attaqué le démon , et lui eut fait avouer qui il était. La femme dont il s'agit avait osé célébrer l'Eucharistie, et offrir le sacrifice avec les cérémonies qui s'observaient parmi les Chrétiens. Elle avait aussi baptisé plusieurs personnes , en employant les paroles et les interrogations usitées dans l'Eglise. Firmilien tirait de là un argument qu'il croyait péremptoire. « Etienne , disait-il , approuvera-t-il ce baptême , sous prétexte que p l'invocation ou le symbole de la Trinité , Symbolum Trinitatis , s'v trouve ? » ht» défenseurs du baptême des hérétique» en viendront-ils "jusqu'à assurer j Digitized by Google

8. ETIENNE, PAPE, MARTYR. [2 août.] 4*7 Vincent de Lérins s'exprime de la manière suivante, au sujet de la dispute qui s'éleva touchant le baptême donné par les hérétiques. • Tous se récriant contre la nouveauté, et les évêques s'y opposant • de toutes parts, chacun à proportion de son zèle, le pape • Etienne, d'heureuse mémoire, évêque du siège apostolique, se » réunit à ses collègues, et s'y opposa aussi, mais d'une manière • particulière. Il se crut sans doute obligé de les surpasser autant » par la grandeur de sa foi, qu'il les surpassait par l'autorité de » son siège. » Dans sa lettre à l'Eglise d'Afrique, il porta ce décret : « // ne faut rien introduire de nouveau^ mais s'en tenir à la tradition, • Ce grand homme, dont la prudence égalait la sainteté, savait que » la piété ne permettait jamais de recevoir d'autre doctrine que » celle qui nous est venue de la foi de nos prédécesseurs, et que » nous étions obligés de la transmettre aux autres avec la même • fidélité que nous l'avions reçue; qu'il ne fallait pas mener la » religion partout où elle nous menait; que le propre de la mo- destie chrétienne était de conserver fidèlement les saintes maxi- mes que nous ont laissées nos pères, et non pas de faire passer • nos idées à la postérité. Quelle a donc été l'issue de cet évé- nement ? Celle qu'ont coutume <T avoir de pareilles affaires. • On a retenu la foi ancienne, et l'on a rejeté la nouveauté avec w mépris¹. » S. Etienne mourut le 2 août et fut enterré dans le cimetière de Calixte. U a le titre de martyr dans le Sacramentaire de S. Grégoire le Grand, et dans les anciens Martyrologes qui portent le nom de S. Jérôme. Selon Tillemont, les Actes du martyre du saint pape méritent peu de créance ; mais ils sont regardés comme authentiques par Baronius et par Berti ; et ce dernier réfute les raisons que Basnage allègue pour en infirmer l'autorité. On y lit que le saint fut décapité par les persécuteurs qui le trouvèrent assis sur sa chaire pontificale, laquelle fut enterrée avec son corps. On montre encore aujourd'hui cette chaire comme teinte du sang du saint martyr. Les reliques de S. Etienne furent transférées à Pise en 168a* » que le démon lui-même peut conférer la grâce du baptême , au nom du Père , » du Fils et du Saint-E&prit ? » S. Etienne faisait disparaître la difficulté , en disant que le baptême conféré par cette femme n'était point valide, si elle avait agi par l'influence du démon , ou si elle avait baptisé étant dépourvue de l'usage de sa raison; il avouait, à plus forte raison, que le démon ne pouvait être le ministre d'un sacrement. Le long passage que nous avons rapporté de Firmilien , adversaire de S. Etienne, prouve évidemment que ce

saint pape n'a jamais reconnu pour valide que le baptême que conféraient les hérétiques avec a forme ordinaire , c'est-à-dire par l'invocation de la sainte Trinité. 1 Vincent. Lirin. Comm. c. 9. Voyz Rom. p. 1 ; et Alex. Herdt , Discordi[^] Ant. Sandini , Diss. 7 àd Hist. Pontif, concors intr Steph. et Cyprian* ttc. Digitized by Google

428 S. FREDLEMID, EVêQL'S. [2 août.] et déposées dans une église qui porte son nom. Mais son chef se garde à Cologne avec beaucoup de respect. Ce ne sont pas les seuls évoques qui exercent les fonctions de lieutenans de Jésus-Christ. Tous les supérieurs doivent aussi se regarder comme tels, et en cette qualité être fidèles à remplir les devoirs de leur place, sur accomplissement desquels ils seront un jour jugés rigoureusement. Qu'il en est cependant un grand nombre qui vivent comme s'ils n'étaient chargés que de leur propre salut, et qui ne laissent pas pour cela de se réputer bons Chrétiens ! Il en est bien peu qui aient les lumières, le courage, la charité et le zèle que leur place exige. D'autres, par lâcheté, par amour du monde et de ses plaisirs, négligent les différentes obligations de leur état. Il ne leur suffira pas de dire au souverain Juge qu'ils ont bien gardé leur propre vigne, tandis qu'ils auront laissé croître les ronces et les épines dans celles dont la culture leur avait été confiée. S. FREDLEMID, EVêQUE EN IRLANDE. • • • w Ce saint, appelé encore Félimi, florissait au sixième siècle. On le croit frère de S. Dermot, abbé d'Inischohan, île située en Lough-Ree, et formée par la rivière de Shannon. Il fut intimement lié avec S. Kieran de Clanmacnois, et S. Séan, morts l'un en 548, et l'autre en 544» On l'élut évêque de Kilmore, terme qui signifie grande église ou cellule. La grande église de Saint-Fredlemid n'a été que paroissiale jusqu'en 1454 que le pape Nicolas V l'érigea en cathédrale. L'évêque de Kilmore a les titres, tantôt de Breffniensis, tantôt de Triburnensis, parce qu'il fit sa résidence à Breffne et à Triburna, qui ne sont plus aujourd'hui que de petits villages. La fête de S. Fredlemid se célèbre encore avec beaucoup de solennité dans le diocèse dont il fut le pasteur. Voyez les Vies manuscrites des saints par Colgan, additum 2 aug. et Ware, />. 226. Digitized by Google

S. BETHAXBB, BVBQUB. [2 »OÛt.] fat) S,e ÉTHELDRITHE, i
AUTREMENT APPELEE S. ALFRÈDE , VIERGE, RECLUSE ■ ï A
CROYLAND EN ANGLETERRE. Etheldrithb était fille d'Offa, roi des
Merciens et de la reine Quindrède. On voulut inutilement lui faire épouser
Ethelbert, qui régnait sur les Est-Angles ; elle refusa cette alliance pour
suivre l'attrait intérieur qu'elle se sentait de servir Dieu sans distractions.
Peu de temps après, elle quitta la cour, et se retira au milieu des marais de
Croyland, au comté de Lincoln, où elle vécut en recluse dans une petite
cellule pendant l'espace de quarante ans. Divers miracles attestèrent sa
sainteté, quoique sa vie même fût le plus éclatant de tous les miracles. Les
exercices de la prière, de la pénitence et des autres vertus chrétiennes
purifiaient chaque jour son âme, la détachaient de plus en plus des
affections terrestres , et la rendaient digne de la société des anges, à laquelle
elle fut appelée vers l'an 834- Ses reliques furent perdues pendant les
ravages des Danois. Voyez ses Actes, Ingulph , Bromtom, et le P. Bosch,
un des continuateurs de Bol la n dus , t i aug. p. IJU t S. BETHAIRE,
ÉVÊQUE DE CHARTRES. SEPTIÈME siÈCLB. S. Bsthairb fut un des
plus grands prélats de son temps, et fut nommé, par l'ascendant de son
mérite , archi-chapelain du roi Clotaire. Cette époque de notre histoire fut
signalée par des guerres civiles qui ensanglantèrent le pays, et qui furent
soutenues par un égal acharnement entre Thierry et Clotaire. Bethaire eut la
douleur de voir, la sixième année de son épiscopat, sa ville ravagée, son
église livrée au pillage et une partie des fidèles entraînés en captivité. Il
partagea lui-même le sort commun et fut conduit prisonnier au roi Thierry,
ne devant son salut qu'à la haute idée qu'on avait de sa piété. Dans cette
cruelle position , le vertueux prélat se montra constamment supérieur à lui-
même, et supporta avec Digitized by Google

430 LE B. ALPHONSE MARIE DE LIGUORT. [7 août.] une résignation héroïque l'épreuve que le ciel lui avait envoyée. À sa prière, le roi Thierry fit remettre en liberté tous les prisonniers, rendre les trésors enlevés à l'Église, et ramener Bethaire lui-même chargé de présents. La conduite admirable du pieux évêque lui avait gagné tous les cœurs et fait tomber les préventions que la fureur de la guerre avait suscitées contre lui. S. Bethaire est honoré le deuxième jour d'août ; son nom se trouve inscrit dans la plupart des Martyrologes. , Voyez l'Hist. de l'Egl. gall. t. 5, p. 58.

nn.nt — i " r H t - m i H i i i i mm LE B. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHÉ-DES-GOTHS EN ITALIE, ET FONDATEUR DES REDEMPTORISTES. ' LAN 1787. Ce grand homme, l'une des gloires de l'Église pendant le dix-huitième siècle, naquit à Naples le 27 septembre 1696, d'une famille illustre. Formé dans la piété par sa mère , femme très-vertueuse , il manifesta de bonne heure le désir d'entrer en religion, et fut placé , à l'âge de dix ans, chez les Oratoriens de sa ville natale, où il acquit ces heureuses qualités qui l'illustrèrent par la suite. Il termina ses études par de brillants succès à l'âge de dixsept ans , fut reçu docteur, et exerça la profession d'avocat. Ses parens lui destinaient un parti avantageux dans le monde ; mais Alphonse le refusa et obtint, avec beaucoup de peine, la permission d'embrasser l'état ecclésiastique. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il marqua chaque pas par des conquêtes qu'il fit à la religion. La ville de Naples fut d'abord le principal théâtre de ses travaux apostoliques : bientôt les diocèses d'Amalfi et de Scala furent évangélisés par lui; c'est dans ce dernier qu'il établit, en 1732, l'ordre dit du Très-Saint-Rédempteur, qui a beaucoup d'analogie avec la congrégation des Missionnaires fondée par l'immortel S. Vincent . de Paul Benoît XIV approuva cet ordre le 5 février 1749. Il est impossible de dire tout le bien que Liguori opéra durant le cours des nombreuses missions qu'il donnait dans les différentes contrées où les évêques l'appelèrent. Tout changeait de face à sa présence; plusieurs villes lui durent le retour à la piété et aux mœurs. De si grands services rendus à l'Église décidèrent plusieurs diocèses à le

1 Digitized by Google

MARTYROLOGE. [2 août.] demander pour premier pasteur : l'archevêché de Palerme lui fut offert à plusieurs reprises, mais Alphonse refusa sans cesse, dément XIII le nomma enfin, malgré lui, en 1762, à l'évêché de SainteAgathe-des-Goths, et le saint homme fut sacré pour cette église le 11 de juillet. Dans cette nouvelle carrière, le vertueux prélat continua les mêmes travaux qu'auparavant. C'était un autre Charles Borromée, parcourant son diocèse, instruisant les ignorans, réformant les abus, fortifiant les bons, soulageant toutes les misères et pratiquant les plus sublimes vertus. Pendant que tout le monde était dans l'admiration de ses vertus, lui seul ne s'apercevait pas de son mérite. Miné par les travaux, il se démit de son évêché en 1775, et, sans se réserver aucune pension, il se retira dans une maison de son ordre où il continua de se livrer à la prédication et aux autres fonctions du saint ministère. Il est étonnant qu'au milieu de tant de travaux il ait trouvé moyen de composer ce grand nombre d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, et que le saint Siège a déclarés ne rien renfermer qui soit contraire à la doctrine de l'Eglise. Ces ouvrages déposent de la prodigieuse activité de son esprit, de l'étendue de ses connaissances et de l'ardeur de son zèle à soutenir la religion. S'étant ainsi préparé par tant d'héroïsme à paraître devant son Dieu, il fut délivré des liens de ce corps mortel le 1^{er} août 1787, à l'Age de quatre-vingt-onze ans. Plusieurs miracles opérés, soit pendant sa vie, soit après sa mort, engagèrent les membres de sa congrégation à solliciter sa canonisation. Le pape Pie VII l'a déclaré bienheureux le 6 septembre 1816. Voyez sa Vie publiée par M. Jaucard à Marseille et le décret de sa béatification.

MARTYROLOGE. A Rome, au cimetière de Callisle, fête de S. Etienne, pape et martyr, qui, célébrant un jour la messe pendant la persécution de Valérien, et étant surpris par des soldats, demeura ferme et sans crainte à Tautel, achevant les saints mystères qui étaient commencés. Il fut décapité sur son siège. A Nicée en Bithynie, martyr de Sta Théodote et de ses trois fils. L'aîné, nommé Evode, confessant Jésus-Christ avec une grande assurance, Nicétius, consulaire de Bithynie, le fit d'abord frapper de coups de bâton, ensuite fit brûler la mère avec ses trois fils. En Afrique, S. Rutilé, martyr, qui, ayant souvent fui d'un lieu à Digitized by Google

4² [martyrologe. [2 août.] un autre, pour échapper à la persécution, et ayant de temps en temps évité le danger à prix d'argent, fut un jour surpris et amené devant le juge, qui lu» fit souffrir plusieurs tourmens; enfin, ayant été livré! aux flammes, il fut couronné par un glorieux martyre. A Padoue, S. Maxime, évêque de cette ville, qui, célèbre par ses miracles, eut une fin bienheureuse. Saints de France. A Apt en Provence, S. Auspice, premier évêque de cette ville, qu'ils honorent comme martyr. En Blaisois, S. Boaire, évêque de Chartres. Dans la Castille vieille, S. Pierre d'Osrae. Autres. A Vérone, S. Félix.' A Nicomédie. sept martyrs.

Digitized by Google

TROISIÈME JOUR D'AOUT. 1 L'INVENTION DE S. ÉTIEXNE, OU LA DÉCOUVERTE DE SES RELIQUES. Tiré de la relation authentique de Lucien , de S. slugusttn, d'Exode* etc. Voyea TUlemont, t. 2, p. 9 ; Fleury, t. 5, p. 425 ; Orsi , / H , p. 218. Cette seconde fête en l'honneur de S. Etienne fut instituée à l'occasion de la découverte des reliques de ce premier martyr de l'Eglise. Son corps avait toujours été caché, lorsqu'il plut à Dieu de faire éclater sa sainteté de la manière la plus sensible, tant au ciel que sur la terre. On ne se souvenait pas même du lieu où il avait été enterré, et l'on ne savait point qu'il était sous les ruines d'un ancien tombeau, à vingt milles de Jérusalem. C'était à Caphargamala, où il y avait une église que desservait un prêtre vénérable nommé Lucien. Voici comment se fit la découverte des reliques de S. Etienne. Un vendredi 3 de décembre de l'année 4i5, sous le sixième consulat d'Honorius, et le sixième de Théodose le Jeune, sur les neuf heures du soir, le prêtre Lucien dormait dans le baptistère, où il avait coutume de coucher, pour garder les vases sacrés de l'église. Etant à demi éveillé, il vit un vieillard vénérable, d'une haute taille et d'une beauté merveilleuse. Ce vieillard avait une longue barbe blanche, avec un vêtement de la même couleur, garni sur les bords de plaques d'or et parsemé de croix; il avait encore à sa main une baguette d'or. S'étant approché de Lucien, il l'appela trois fois par son nom, et lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à Tévêque Jean de venir ouvrir les tombeaux où étaient ses reliques et celles de quelques autres serviteurs de Jésus-Christ, afin que plusieurs pussent par là obtenir miséricorde du Seigneur. Lucien lui demanda 'on nom. « Je suis, lui dit-il, le Gamaliel gui instruisit S. Paul dans la » loi. A l'orient de ce tombeau est S.Etienne, que les Juifs lapidè» rent hors de la porte occidentale de leur ville. Son corps resta là » exposé un jour et une nuit, sans que les oiseaux et les bêtes osas» sent le toucher. Les fidèles l'enlevèrent pendant la nuit, par mon » ordre, et le portèrent à ma maison de campagne, où je le mis dans » mon propre tombeau, du côté de l'orient, après avoir célébré ses » funérailles quarante jours. Nicodème. qui venait voir Jésus de nuit, » est là aussi dans un autre cercueil. Lorsque son attachement pour » le Sauveur l'eut fait excommunier et chasser de Jérusalem parles » Juifs, je le reçus dans ma maison à la campagne, et l'y gardai jus* tomk'v. • a 8 * Digitized by Google

434 L INVENTION DE S. ETIENNE. [3 août.] » qu'à la fin de sa vie. Je l'enterrai honorablement auprès d'Etienne. » J'enterrai encore au même endroit mon fils Abidas, qui mourut * avant moi , à l'âge de vingt ans. Son corps est dans le troisième » cercueil, qui est le plus élevé, et dans lequel on me mit moi-même » après ma mort. Ethna, ma femme, et Sémélias, mon (ils aîné, j) » qui ne voulurent point croire en Jésus-Christ, furent enterrés * dans un autre endroit, qui se nomme Capharsemalîa. » Lucien craignit qu'un excès de crédulité ne le fit passer pour un imposteur. Pour s'assurer si cette vision avait Dieu pour auteur, il en demanda une seconde et une troisième; et afin de mériter cette grâce, il persista dans le jeûne et la prière. Le vendredi suivant, Gamaliel lui apparut sous la même forme, et lui dit d'obéir. Il lui fit connaître les mérites des saints dont il lui découvrait les reliques, sous l'emblème de quatre corbeilles qu'il lui montra : trois étaient d'or, et l'autre était d'argent. Des corbeilles d'or, deux étaient remplies de roses blanches, et l'autre de roses rouges. Celle d'argent était remplie de safran qui répandait une odeur très-suave. Lucien ayant demandé ce que signifiaient ces corbeilles, Gamaliel lui répondit : « Ce sont nos reliques. Les roses rouges représentent » Etienne, qui est à l'entrée du tombeau. La seconde corbeille dé* signe Nicodème, qui est près de la porte : celle d'argent représente » mon fils Abidas, qui sortit de cette vie sans avoir souillé son in» nocence; elle touche à la mienne. » Il disparut après avoir parlé de la sorte. Alors Lucien s'éveilla et rendit grâce à Dieu. Il continua toujours ses jeûnes. Au même jour, et à la même heure de la troisième semaine, Gamaliel lui apparut de nouveau, et lui reprocha sa négligence à exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Il ajouta que la découverte de ses reliques et de celles des autres serviteurs de Dieu ferait cesser la sécheresse qui affligeait alors le monde. Lucien, saisi de crainte, promit qu'il ne différerait plus d'obéir. Il se rendit donc à Jérusalem après cette troisième vision. L'évêque Jean, auquel il raconta ce qui lui était arrivé, pleura de joie, lui dit d'aller chercher les reliques des saints, ajoutant qu'il les trouverait sous un monceau de grosses pierres qui était auprès de son église. Lucien répondit qu'il pensait de même. De retour chez lui, il fit assembler le lendemain matin les habitants du bourg, pour chercher sous le monceau de pierres. Tandis qu'il allait voir le lieu où l'on avait creusé, il rencontra Migèce, moine de sainte vie, qui lui dit que Gamaliel lui était apparu, et qu'il l'avait chargé de l'avertir qu'on creusait inutilement en cet

endroit. Il ajouta que Gamaliel lui avait parlé de la sorte : « On nous mit là lors de » nos funérailles; et conformément à l'ancienne coutume, ce mon» ceau de pierres fut destiné à servir de monument à la douleur de Digitized by Google

L*INVENTION DE S. ETIENNE. [3 «oAt.J 435 » nos amis.

Cherchez ailleurs, dans un lieu appelé Debatalia. En » effet, dit Migèce, en continuant de raconter la vision qu'il avait » eue, je me trouvai tout-à-coup dans l'endroit indiqué, et j'y aper* eus un vieux tombeau où étaient trois lits ornés d'or. L'un, plus » élevé, contenait un jeune homme et une personne âgée; les •» deux autres contenaient chacun un homme. » Lucien ayant une nouvelle preuve de la vérité de la vision qu'il avait eue, laissa le monceau de pierres et alla dans l'endroit qui venait de lui être indiqué. Lorsqu'il eut fait creuser la terre, il trouva les trois coffres avec une pierre sur laquelle étaient gravés, en gços caractères, les noms suivans : Cheliel, Nasuam, Gamaliet, Abidas. Les deux premiers sont syriaques; ils reviennent à ceux d'Etienne ou de Couronné, et de Nicodeme ou de Victoire du peuple. Lucien informa aussitôt l'évêque Jean de ce qui venait d'arriver. Le prélat, qui était alors au concile de Diospolis, vint sur-lechamp avec Euthonius et Eleuthère, évêques, l'un de Sébaste et l'autre de Jéricho. A peine eut-on fait l'ouverture du coffre ou cercueil d'Etienne, que la terre trembla; il s'exhala aussi une odeur très -agréable. Il y avait là un grand nombre de personnes, dont plusieurs étaient affligées de diverses maladies. Soixante-treize malades recouvrèrent la santé sur-le-champ. L'évêque Jean décida qu'on porterait à Jérusalem les reliques de S. Etienne, qui avait été diacre de l'Eglise de cette ville. Celles des autres saints restèrent à Caphargamala. Le corps de S. Etienne était réduit en cendres, excepté les os, qui se trouvèrent tout entiers et dans leur situation naturelle. On y trouva aussi de son sang. On laissa une petite partie des reliques du saint martyr à Caphargamala. On renferma le reste dans le cercueil , et on le transporta dans l'église de Sion à Jérusalem, en chantant des psaumes et des hymnes. Il tomba alors une pluie abondante, qui rendit à la terre la fertilité dont elle avait été privée par une longue sécheresse. La cérémonie de cette translation se fit le 26 de décembre, jour auquel l'Eglise a toujours célébré depuis la fête de S. Etienne : mais on fait, le 3 d'août, mémoire de la découverte de ses reliques; c'est sans doute parce que quelcrue église, peut-être celle d'Aflcône, aura été dédiée en ce jour sous l'invocation de S. Etienne a. " Plusieurs églises demandèrent aussitôt une portion des reliques de S. Etienne, et il s'opéra par leur yertu un grand nombre de miracles. S. Augustin rapporte, serm. 323, qu'une personne qui avait assiste au martyre de S. Etienne prit uttde ses os , et le porta depuis à Ancône en Italie, où il y eut dès-tors un oratoire, de ce saint. Lorsque les

Chrétiens eurent la liberté de bâtir des églises , on en érigea une célèbre en l'honneur de S. Etienne, près d'Ancône. S. Grégoire le Grand en fait mention dans ses dialogues, /. 1, c. 5, p. 24. Après la découverte dont nous venons de parler, un grand nombre d'églises. 28. Digitized by Google

436 LIMVBNTION DE S. ETIENNE. [3 août] L'histoire de cette découverte miraculeuse et de cette translation fut écrite par le prêtre Lucien lui-même. Avit, prêtre espagnol, intime ami de S. Jérôme, lequel demeurait alors à Jérusalem, d'Europe et d'Afrique voulurent être enrichies de quelques portions des reliques du saint martyr. Avit, prêtre espagnol qui vivait alors en Palestine, obtint de Lucien un peu de cendres du corps du saint, et quelques petits fragmens d'us qu'il envoya à Palconius , évêque de Brague, lieu de sa naissance, afin de consacrer par là l'église de cette ville, qui gémissait à la vue des ravages causés par [e ■ incursions des Goths et des Vandales. Il les fit porter par Oroso , qui partait pour retourner en Espagne. Paul Oroso , savant prêtre espagnol , était de Tarragone. Il passa d'abord en Afrique, puis en Palestine, pour consulter S. Augustin et S. Jérôme sur quelques endroits difficiles de l'Ecriture. Son nom est célèbre dans les écrits de ces deux Pères de l'Eglise. Il partit de Palestine en 416, avec le précieux trésor dont il était chargé. Il prit terre en Afrique , pour rendre visite à S. Augustin ; après quoi il fit voile vers Minorque. Les dévastations des Goths l'empêchant de passer en Espagne, il retourna en Afrique, où, par l'avis de S. Augustin, il écrivit l'histoire du monde depuis la création. Cette histoire est divisée en sept livres ; le style en est clair et coulant. Il y est démontré contre les Païens, que les malheurs qui affligeaient alors le monde ne venaient point de ce qu'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie , et que les hommes, dans les différents siècles, avaient souvent éprouvé de semblables calamités. Oroso, avant de repasser en Afrique, laissa les reliques de S. Etienne à Magone (aujourd'hui Manon), une des deux villes de l'Ile , en attendant qu'il fût possible de les faire parvenir à l'évêque de Brague, avec la lettre que lui écrivait Avit, et que nous avons encore. Sévère , évêque de Minorque, vint de Jammona (aujourd'hui Citadella) à Mahon, dans le dessein de recevoir les reliques et d'avoir des conférences avec les Juifs , qui étaient en fort grand nombre dans cette ville. La vue de ces reliques , jointe au zèle des Chrétiens, opéra un prodige étonnant. Dans l'espace de huit jours, cinq cent quarante Juifs , y compris Théodore , leur patriarche, se convertirent et demandèrent le baptême. Il n'y eut que quelques femmes qui montrèrent un peu plus d'opiniâtreté; mais à la fin elles se rendirent aussi. Ces Juifs convertis bâtirent une église à leurs frais et de leurs propres mains. Nous avons encore la lettre circulaire où l'évêque Sévère a consigné l'histoire de ce—

merveilleux événement. Le jour même qu'Evode, évêque d'Uzale, lisait à son troupeau la lettre de Sévère, arrivèrent à la chapelle (les saints martyrs Félix et Cénade, située près de la ville, quelques esquilles d'os) de S. Etienne, et une fiole où il y avait de son sang. Des moines de Palestine avaient procuré ces reliques. Evode alla les recevoir avec beaucoup de joie. Un homme qui s'était brisé le pied en faisant une chute, et qui gardait le lit depuis plusieurs jours, fut guéri après avoir imploré l'intercession de S. Etienne, et se rendit à la chapelle des martyrs pour y remercier Dieu. La célébration des saints mystères finie, on alla en procession à la ville. Le peuple, divisé en plusieurs troupes qui tenaient à la main des cierges et des flambeaux, chantait des psaumes et des hymnes. Lorsqu'on fut arrivé à la principale église, on y déposa les reliques, et on les mit sur le trône de l'évêque, que l'on couvrit d'un voile. Une femme aveugle recouvra la vue, en appliquant ce voile sur ses yeux. Ensuite, on plaça les reliques sur un lit que l'on renferma dans une espèce d'armoire, où il y avait une ouverture par laquelle on faisait toucher des linges qui par là recevaient la vertu de guérir les malades. Les fidèles venaient les visiter de fort loin, et il s'opéra un grand nombre de miracles. Evode en fit écrire la liste par un de ses clercs. On les lisait publiquement à la fête de S. Etienne; et après la lecture de chaque miracle, on appelait les personnes guéries, que l'on faisait passer successivement au milieu de l'église. Le peuple, en les voyant, pleurait de joie et redoublait ses acclamations. Parmi ceux qu'on fit ainsi passer, étaient trois aveugles qui avaient recouvré la vue, et un homme d'Hippoie, nommé Restitute, qui avait été guéri d'une paralysie. Les assistants paraissaient plutôt voir les miracles qu'en entendre le récit. f

L'évêque Evode, dont nous parlons, était intime de S. Augustin. Il approuva et publia deux livres des miracles de S. Etienne, qui avaient été écrits par son ordre et qui sont ordinairement cités sous son nom. Il y est dit, /. 2, c. 4, n. 2, que devant l'oratoire où étaient les reliques de S. Etienne à Uzale, était un voile, sur lequel on avait représenté le saint portant une croix sur ses épaules. Dan» Digitized by Google

L'INVENTION DE S. ETIENNE. [3 *OOt.] 4⁷ la traduisit en latin; et les Bénédictins l'ont publiée dans leur appendice au septième tome des OEuvres de S. Augustin. Ce qu'elle contient est aussi attesté par Chrysippe, un des principaux prêtres cette histoire des miracles d'Uzale, il est fait mention de quelques morts ressuscités. S. Augustin parle de l'un d'eux presque dans les mêmes termes, ser. 323 et 324. Un enfant, dit-il, encore à la mamelle, mourut sans avoir reçu le baptême. Sa mère le voyant perdu pour toujours, court à l'oratoire de S. Etienne, et fait la prière suivante : « Saint martyr, vous voyez que j'ai perdu » mon unique consolation. Rendez-moi mon enfant, afin que je puisse le retrouver devant celui qui vous a couronné. » Après la prière, qui fut longue, l'enfant ressuscita, et on l'entendit crier. On le porta sur-le-champ aux prêtres, qui le baptisèrent. Il reçut ensuite l'onction, l'imposition des mains, et l'Eucharistie; car c'était l'usage de donner alors la confirmation et la communion immédiatement après le baptême, quand ce dernier sacrement était administré solennellement. Dieu appela bientôt cet enfant à lui. Sa mère le porta au tombeau avec autant de confiance que si elle eût été le déposer dans le sein de S. Etienne. Ce sont les propres paroles de S. Augustin. Ce Père parle encore dans un autre endroit, de Civit. I. 22, c. a, ». 20, 21, des miracles qui se firent à Uzale. Cette ville était située près d'Utique, dans la province proconsulaire d'Afrique. Il ne s'opéra pas de moindres prodiges à Calame, ville de Numidie, qui était habitée par quinze mille romains d'Hippone, dont le siège était occupé par S. Augustin. Possidius, disciple de ce saint docteur, était alors évêque de Calame. Il y avait dans cette ville une chapelle de S. Etienne, que l'on enrichit d'une portion des reliques du saint martyr, dont on était redevable à S. Possidien. Eulchaire, prêtre espagnol qui demeurait à Calame, était depuis long-temps tourmenté de la pierre; mais il n'eut pas plus tôt appliqué sur lui les reliques de S. Etienne, qu'il se trouva guéri. Quelque temps après, il mourut d'une autre maladie; et déjà on allait le porter au tombeau; mais ceux qui étaient autour de lui ayant mis sur son corps une tunique qu'on avait apportée de la chapelle du saint, il ressuscita. Plusieurs malades affligés de diverses maladies recouvrèrent aussi la santé. S. Augustin, qui écrivait dans ce temps-là, dit qu'il se fit plus de ces sortes de guérisons à Calame qu'à Hippone, où cependant il en avait compté soixantedix. Entre autres prodiges qui arrivèrent à Calame, il insiste principalement sur la conversion d'un païen nommé Martial. C'était un

homme de qualité, et l'un des principaux habitants de la ville. Il ne diminuait rien de son attachement opiniâtre à l'idolâtrie, même dans sa dernière maladie. Inutilement on employa les plus fortes raisons pour le convaincre. Son gendre, qui était Chrétien, ayant prié long-temps pour lui devant la châsse qui renfermait les reliques de S. Etienne, apporta chez lui quelques-unes des fleurs qui ornaient cette châsse, et plein de confiance en l'intercession du saint, il les mit auprès du chevet du malade. Il était soir alors. Le jour ne paraissait point encore, que Martial demanda à parler à l'évêque Possidius, qui se trouvait absent, parce qu'il était allé à Hippone rendre visite à S. Augustin. Les prêtres avertis vinrent voir le malade, l'instruisirent et le baptisèrent. Martial, depuis le moment de son baptême jusqu'à son dernier soupir, ne cessa de répéter ces paroles par lesquelles S. Etienne termina sa vie : Seigneur Jésus, recevez mon âme. L'évêque Projecte porta quelques reliques du même saint à Tihilis, autrement appelé Aquæ Tibilitanæ, ville épiscopale qui était à quinze milles d'Hippone. Lorsqu'il passait à Cirte, une femme aveugle s'étant fait conduire auprès de ces reliques, recouvra la vue. Lucilius, évêque de Synique ou si ni te, près d'Hippone, portant en procession les reliques du même saint, fut tout-à-coup guéri d'une fistule qui ne revint plus, quoiqu'elle le tourmentât depuis long-temps, et qu'il attendit le chirurgien pour se faire faire l'opération. Dans un village appelé Audura, un enfant qui jouait fut écrasé sous la roue d'un char tiré par des bœufs, et mourut dans des convulsions violentes. Sa mère l'ayant porté devant les reliques de S. Etienne, il recouvra la vie, sans qu'il lui restât aucune marque de l'accident qui lui était arrivé. Une religieuse d'un village voisin, appelé Gaspaliana, fut aussi résuscitée pour avoir été couverte d'une tonique qu'on avait fait toucher aux mêmes reliques. Tous ces miracles sont rapportés par S. Augustin, de 67V. I. 11, c. 8. L'église d'Hippone reçut en 425 une portion des reliques de S. Etienne. On voit avec quel respect S. Augustin les reçut, par la lettre qu'il écrivit à l'évêque Quintian, qui était sur le point d'en recevoir au moins une petite portion.

438 i/IHVBÎLTIOÎf DE ». ETIENNE. [3 août.] de l'église de Jérusalem, dont l'auteur de la Vie de S. Euthyme loue singulièrement la vertu ; par Idace et Marcellin dans leurs chroniques; par Basile, évêque de Séleucie; par S. Augustin » Votre sainteté , lui disait-il , ep. 103, sait oombien elle est obligée d'honorer m ces reliques comme nous l'avons fait.» Il parait qu'il prononça son 317^e sermon le jour même où il les reçut. 11 y dit que les reliques dont il parle consistaient en un peu de poussière du corps du saint, renfermée dans une boîte. Il apprend au peuple, serm. 318, qu'on a élevé un autel , non à S. Etienne , mais à Dieu sur les reliques de S. Etienne. Dans la crainte que les ignorans ne tombassent dans la superstition, en ne distinguant point assez le maître du serviteur, il répétait, lorsque l'occasion s'^n présentait, que c'est Dieu qui opère les miracles par les saints, et que c'est a lui que nous devons les rapporter, ainsi que les grâces que nous recevons par l'intercession des bienheureux qui régntent dans le ciel. Il n'y avait point encore deux ans que les faits rapportés . ;plus haut étaient arrivés, quand il écrivit son dernier livre de la Cité de Dieu, où il dit, /. 22, c. 8 , qu'il avait reçu la relation de près de soixante-dix miracles opérés à Hippone par les reliques de S. Etienne, outre plusieurs autres dont il savait qu'on n'avait point fait mention. Entre ces derniers, il parle de la résurrection de trois morts. L'un était le (ils d'un collecteur, nommé Irénée. Déjà tout était prêt pour ses funérailles , et on allait l'enterrer. Mars il ressuscita, lorsqu'on l'eut oint avec l'huile du martyr, ce qui doit s'entendre sans doute de l'huile de la lampe qui brûlait devant les reliques de S. Etienne. L'autre était la fille d'un Syrien nommé Bessus. Elle recouvra la vie pour avoir été couverte d'un vêtement que son père avait fait toucher à la châsse du saint. S. Augustin fut témoin oculaire de la plupart de ces miracles , entre autres du 'suivant. Il y avait dans une famille considérable de Césarée dix enfans , sept garçons et trois filles. Ayant été maudits de leur mère à cause de leur mauvaise conduite, ils furent saisis successivement, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, d'un tremblement dans tous les membres, lequel défigurait tout leur corps. Dans ce triste état , ils erraient çà et là en différens lieux. Le second de ces enfans fut guéri en priant dans une chapelle de Saint-Laurent à Ravennnc. Le ! sixième et le septième arrivèrent à Hippone en 425. Ils se nommaient, l'un Paul , et l'autre Palladie. Us attirèrent sur eux fes regards de tout le monde. ■Le matin du jour de Pâque , Paul priant devant les reliques de S. Etienne , se itrouva

parfaitement guéri. On entendit aussitôt crier de toutes parts dans l'église : Grées à Dieu , béni soit le Seigneur. Le jeune homme se jeta aux pieds de S. Augustin, auquel on le présenta. Le saint le fit relever et l'embrassa. Lorsqu'il eut monté en chaire pour prêcher, il le montrait au peuple en disant: « Nous avons coutume de lire les relations des miracles que Dieu a opérés par « les prières du bienheureux martyr Etienne. Mais aujourd'hui la présence de ce jeune homme nous tient lieu de livre ; il ne nous faut point d'autre écriture » que son visage que vous connaissez tous , etc. » Il ajoute que sans les prières de S. Etienne, il n'aurait point eu la force de supporter la fatigue du jour précédent (le samedi saint), où il avait passé la plus grande partie du jour et de la nuit sans prendre de nourriture, ce qui ne l'empêchait point encore de prêcher le jour de Pâque. Sermon. 320, olim. 20 de Div. Le mardi de Pâque, il fit placer Paul et Palladie sur les degrés de la chaire, afin que le peuple pût les voir. L'un n'avait plus aucune marque de son mal , tandis que l'autre tremblait de tous ses membres. Les ayant ensuite fait retirer, il prêcha sur le respect que les enfans doivent à leurs parens , et sur la modération avec laquelle les pareils doivent traiter leurs enfans. Son sermon fut interrompu par les acclamations du peuple, qui ne cessait de répéter ces paroles : Grâces à Dieu. C'est que Palladie venait d'être guérie en priant devant les reliques de S. Etienne. Le sermon qui fut interrompu par ce miracle est parvenu jusqu'à nous , ainsi que tous ceux que S. Augustin prêcha en cette occasion. Environ un an après , le saint docteur inséra la relation de la guérison de Paul et de Palladie, avec celle de plusieurs autres miracles, dans son dernier livre de la Cité de Dieu. Voyez S. Augustin , de Civ. I. 22 , c. 8 ; ./ Sermon. 319 . **0 . *1 srq. Jean le Cî>»rc attaque le jugement et la véracité de S. Augustin , par rapport aux miracles qu'il rapporte comme ayant été opérés par l'intercession de • Tract. 120 in Joan. Sermon. 30, etc. Digitized by Google

1/INVENTION DE S. ETIENNE. [3 août. J 4^e Bède, etc. Le récit des mêmes faits se trouve dans la plupart des historiens, et dans les sermons des principaux Pères de ce siècle. S. Etienne. Il est bien singulier qu'une telle découverte ait été réservée à ce nouveau maître dans l'art de la critique. Mais les Chrétiens souffriront-ils que l'on traduise les plus savans et les plus saints docteurs de l'Eglise comme des fourbes et des imposteurs? et consentiront-ils que Ton range le reste des fidèles dans la classe des imbéciles? Les miracles en question sont attestés, non-seulement par S-Augustin, mais encore par Fossidius, par Evodeet par plusieurs autres auteurs. Il faut encore observer qu'il y avait alors en Afrique un grand nombre d'hommes recouverts par leurs lumières et leur pénétration, qui sans doute examinèrent les faits, et ne les admirent qu'après en avoir reconnu la vérité. Mais supposons que les Catholiques fussent assez simples pour s'en laisser imposer par leurs évêques, pouvait-on également tromper leurs ennemis, qui épiaient leurs actions avec tant de malignité? Les miracles dont il s'agit s'opérèrent dans un temps où il y avait en Afrique beaucoup de Manichéens, de Donatistes et d'Ariens. Trouve-t-on cependant la moindre trace de réclamation de la part de ces hérétiques et des païens? Ce n'est point tout encore : il faudrait dire que les Pères de ce siècle se sont tous entendus pour tromper grossièrement les fidèles. Mais à qui persuaderait-on la réalité d'une pareille conspiration? Tous les âges suivans ont admiré dans ces célèbres docteurs, et surtout dans S. Augustin, un heureux assemblage de gravité, de sagesse, de sainteté, de jugement et de savoir. Le saint évêque d'Hippone s'est principalement distingué par son zèle à combattre le mensonge en toutes sortes de matières. Qu'on lise les ouvrages qu'il a laissés sur ce vice, Op. t. 0. Il prouve contre les Priscillianistes, qu'il ne peut jamais être permis de faire le moindre mensonge de propos délibéré, fût-il question de sauver la vie à un homme, d'empêcher le mal, de procurer même le baptême à un enfant, qui sans cela ne peut le recevoir, parce qu'il n'est point de circonstance où ce qui est essentiellement mal puisse devenir légitime. On voit que le mensonge est surtout criminel en matière de religion; et s'il pouvait jamais devenir légitime, on ne devrait plus compter sur la sincérité de personne. Le Clerc et ses partisans disent que les Pères avaient recours à la fraude pour faciliter la propagation de leur doctrine favorite touchant l'invocation des saints et le culte des reliques. Mais cette invocation et ce culte étaient établis depuis

long-temps , et avaient souvent opéré des miracles dans les autres parties du monde chrétien. Voyez pour l'Occident, les ouvrages de S. Paulin, de S. Prudence, de S. Sulpice-Sévère , de S. Gaudence , etc. et pour l'Orient, ceux de S. Chrysostôme , de S. Basile , des deux SS. Grégoire , de Théodoret , de S. Ephrera, etc. Le Clerc le reconnaît lui-même dans la Vie de plusieurs de ces Pères. A la vérité , S. Augustin observe avec d'autres Pères , que le don des miracles était diminué peu à peu, et qu'ils avaient en général cessé dans l'Eglise {>arce que l'Evangile était suffisamment établi. Mais il s'explique sur ce don de la même manière que les apôtres, et il ajoute, /. de vera Relig. c. 25, et Retract. 1. /, c. 13, etc. que Dieu opère encore quelquefois des miracles pour la gloire de son nom , et pour réveiller la ferveur des fidèles, en les faisant penser à lui. C'est pour cela que dans ses livres de la Cité de Dieu, il confond les païens par les miracles qui s'opéraient de son temps, surtout par ceux des reliques de S. Etienne. En parlant de ces derniers, il fait mention de cinq personnes ressuscitées. 11 rapporte leurs noms, avec celui de leurs familles, et marque toutes les circonstances. Deux recouvrèrent la vie par des vêtements que l'on avait fait toucher aux reliques de S. Etienne. On lit quelque chose de semblable dans les Actes des Apôtres , c. 19 ; et l'on y voit que certaines choses qui avaient touché le corps de S. Paul furent les instruments de divers prodiges. Voyez Le Clerc, qui s'est caché sous le nom de Jean Phéréponus, Cens, in t. 5 Op. S. Aug. p. 550; Middleton, Free inquiry ; et Beausobre , Hist. de Manie. I. 9, c. 3. Il ne manque plus à ces critiques si difficiles , que d'attaquer l'histoire du mort ressuscité par l'attouchement des os d'Elisée, 2 Reg XIII, 21 , et la guérison des malades qui avaient dévotement appliqué sur eux les tabliers et les mouchoirs qu'on avait ôtés de dessus le corps de S. Paul , Act. XIX , 12. Dieu peut sans doute se servir d'instruments sensibles pour manifester sa puissance et sa miséricorde, comme Jésus-Christ le fit souvent durant «a vie mortelle Digitized by Google

4fa S. NICODEME. [3 août-] Le corps de S. Etienne resta quelque temps dans l'église de Sion. L'impératrice Eudocie, femme de Théodose le Jeune, ayant fait, en 444? un second voyage à Jérusalem, bâtit sous l'invocation du saint une église magnifique, environ à une stade de la ville, près du lieu où il avait été lapidé, et demanda que ses reliques y fussent transférées. Elle fut elle-même enterrée dans cette église après sa mort, arrivée en 46*3. « Désirons, disait S. Augustin, en parlant à son peuple sur les » reliques de S. Etienne \ désirons obtenir les biens temporels » par l'intercession de ce saint, mais de manière qu'en l'imitant, » nous puissions mériter ceux qui sont éternels. » Ce fut pour guérir nos misères spirituelles, que le médecin tout-puissant descendit du ciel. Lorsque, durant sa vie mortelle, il rendait la santé aux malades et délivrait les démoniaques, il voulait donner aux hommes des marques sensibles de sa puissance ; mais il se proposait surtout de nous faire comprendre qu'il venait soulager les maladies de nos âmes et nous arracher à l'empire du démon. Ainsi , quand il nous accorde par ses saints les biens du corps, c'est pour exciter notre confiance en sa miséricorde, et nous engager à solliciter par leur intercession les secours intérieurs de la grâce. Nous devons prier tous les jours pour nos besoins corporels; mais il faut que ces prières aient notre sanctification pour objet principal , et qu'elles soient subordonnées à la gloire de Dieu, parce que nous ne savons pas ce qui nous est le plus avantageux. Dieu nous offre sa grâce, son amour, lui-même : c'est donc lui qui doit être la dernière fin de toutes nos prières. Si un prince riche et libéral, dit Ste Thérèse, s'engageait à nous accorder tout ce que nous lui demanderions, ne l'insulterions-nous pas en nous bornant à lui demander des bagatelles? S. M CODÉ ME. xSicodemb était de la secte des Pharisiens, et passait pour un docteur en Israël , quoiqu'il ignorât les vérités du salut. On conclut qu'il était sénateur de Jérusalem, de ce qu'il a le titre de chef parmi les Juifs. Les Pharisiens étaient en général, par leur orgueil, plus opposés que tout le reste de leur nation à l'humilité de l'Evangile. Nico1 Serm. 317. Digitized by Google

S. GAMALIEL. [3 août] 44 1 clétie cependant participait moins que les autres à cette funeste disposition; il crut en Jésus-Christ Sa conversion fut d'abord imparfaite, parce qu'il ne se défit pas tout-à-coup de certaine confiance secrète en ses lumières et en sa sagesse. Il ne comprit point, malgré les oracles des prophètes, le mystère de la régénération que le Sauveur lui expliqua pour l'humilier. Son ignorance lui ayant été reprochée, il ne s'en offensa point; il se confondit, et se disposa par là à obtenir la grâce d'entrer dans la voie de la vraie vertu. De temps en temps il allait visiter Jésus; il prenait ouvertement sa défense contre les Pharisiens²; il embauma son corps avec de riches parfums, et se chargea du soin de ses funérailles³. Ayant été chassé de la synagogue pour avoir cru en Jésus-Christ, il se retira chez Gamaliel, à la campagne, où il mourut, comme S. Augustin ⁴ et Photius l'assurent, d'après les Actes de l'invention des reliques de S. Etienne. S. GAMALIEL. Gamaliel, membre de la secte des Pharisiens comme Nicodème, était docteur de la loi, et jouissait à Jérusalem de la plus haute réputation. S. Paul cherchait à se rendre les Juifs favorables, en disant qu'il avait été son disciple⁶. Lorsque ceux de sa nation délibéraient sur les moyens de mettre les apôtres à mort, il empêcha l'effet de leurs mauvais desseins, et montra indirectement que la religion chrétienne était l'œuvre de Dieu : mais il le fit avec tant de prudence, qu'il ne s'attira l'inimitié de personne. Il ne croyait point encore alors en Jésus-Christ. Il se convertit avant S. Paul, selon S. Chrysostôme ⁶. Il enterra S. Etienne à sa maison de campagne, qui était à vingt milles de Jérusalem, et voulut être mis lui-même dans le même tombeau. Nous avons rapporté comment, dans une vision, il découvrit au prêtre Lucien, en 4 1 5, les reliques de S. Etienne et les siennes. • Joan. III. 4 Tract. 120 , in Joan. ■ Joan. VII, 50. ■ A et. F, 3* ; XXII, 3. « Joan. XIX , 39. • Uotn. 14 in Jet. Digitized by Google

44* ». WALEXI, ABBÉ. [3 août.] — w»iiii«»MI>twM.. , , , -
nininniiiiiiiimin vnvii»wuimn(S. WALTHEN ou WALTIEOF,
vulgairement S. WALÈNE, ABBÉ DE MELROSS EN ÉCOSSE. Waltien
était le second fils de Simon, comte de Huntinsrdon. Il eut pour mère
Matliilde, fille de Judith, nièce de Guillaume le Conquérant. Cette dernière
princesse avait épousé Waltheof, comte de Northumberland, lequel était fils
du brave Siward, qui fut de son temps le bouclier de sa patrie. Simon, frère
aîné de notre saint, hérita des biens et des titres de son père; il sut, comme
lui , se distinguer par son courage et son habileté dans le métier de la
guerre. La route que prit Walthen fut toute différente. On le vit, dès son
enfance, singulièrement porté aux exercices de la religion ; il était doux,
humble et modeste; il obéissait volontiers à tous ceux qui avaient quelque
autorité sur lui; il aimait à faire du bien, et montrait une prudence au-dessus
de son âge; il avait une vive horreur pour le vice opposé à la pureté. Il avait
été formé à toutes ces vertus par sa pieuse mère, que le roi Henri Ier maria
en secondes noces à David, ce digne fils de Stc Marguerite, lequel régnait
alors sur les Ecossais. Walthen suivit sa mère à la cour. Il se lia d'une étroite
amitié avec S. Aëlred, et ce fut lui qui le prépara à cette conversion
éclatante qui édifia tout le monde. Ses vertus charmaient le roi David, qui
aimait à converser avec lui, et qui en toute occasion lui donnait des marques
de l'affection qu'il lui portait. Son humilité était trop solide pour qu'il se
laissât corrompre par l'orgueil ; plus il était élevé au-dessus des autres, plus
il se croyait obligé à la pratique de la mortification. Pour se prémunir contre
l'air contagieux qu'on respire dans les cours, il se revêtait des armes de
Dieu, et travaillait sans relâche à être parfait en toutes choses. Uniquement
occupé des biens célestes, et croissant tous les jours en ferveur, il semblait
voler dans la carrière de toutes les vertus. Il avait coutume de se dire dans
toutes ses actions : « A quoi ceci me servira-t-il » pour la vie éternelle ? »
Tel était son amour pour la prière, qu'il trouvait îe moyen d'y vaquer dans
les circonstances mêmes où les autres ne pensent point à Dieu. Quand il
allait la chasse avec le roi, et qu'il était Digitized by Google

S. WAI,È*E, ABBÉ. [3 août.] enfonce dans quelque bois, il se cachait dan⁹ les lieux écartés pour prier et méditer, ou pour lire des livres de piété. Le roi l'ayant un jour surpris, dit à la reine, lorsqu'il fut de retour, que son fils n'était point un homme de ce monde, et qu'il n'y trouvait rien qui pût l'amuser. C'était un éloge du détachement de Walthen pour les choses créées. Il était tellement maître de ses passions, qu'il n'éprouvait presque plus de révoltes de leur part. De là cette tranquillité intérieure dont il jouissait, et que rien n'était capable d'altérer. Sa chasteté fut mise à l'épreuve; mais il en sortit victorieux et n'en devint que plus ennemi du monde. Une dame de la cour conçut de l'amour pour lui, et n'osant lui faire ouvertement l'aveu de sa passion, elle tâcha de gagner insensiblement son cœur. Ce fut dans cette vue qu'elle lui envoya un jour une ba«'ue où était un diamant d'un prix extraordinaire. Walthen la reçut comme une simple marque de civilité, et la mit à son doigt, ne pensant pas même qu'il pût y avoir le moindre mal. On sut à la cour ce qui s'était passé, et quelqu'un dit à ce sujet, que le cœur de IValthen commençait à devenir sensible pour les femmes. Cette réflexion ouvrit les yeux au saint, et lui fit connaître le danger qui accompagne de semblables présens. Il prit la bague et la jeta dans un grand feu. Le danger qu'il avait couru le rendit plus vigilant que jamais; considérant ensuite à combien de pièges on est exposé dans le monde, et l'inutilité dans laquelle on y passe la plus grande partie de son temps, il résolut de se retirer dans un monastère. Mais en même temps il voulut s'éloigner de ses amis, dont les visites auraient pu le troubler. Il ne craignait pas moins le voisinage de la cour à cause des distractions qui en seraient inséparables. Il quitta donc l'Ecosse, et passa dans le comté d'Yorck, où il fit profession parmi les chanoines réguliers de S. Augustin, à Nostel près de Pontefract, dans le monastère de Saint-Oswald. Inconnu au monde, il y vivait dans la compagnie de Jésus crucifié, et s'humiliait à proportion du rang qu'il avait eu autrefois. Si les grands de la terre étaient surpris de son humilité, les religieux marquaient encore bien plus d'étonnement de voir un homme élevé à la cour, déjà si parfait dans la pratique des maximes de la croix. Ayant été ordonné prêtre, on le fit sacristain, place qui lui était fort agréable, parce qu'elle le mettait à portée d'approcher souvent de l'autel. Quelque temps après, on l'obligea d'accepter le priorat de Kirkham. Ce monastère, situé aussi dans le comté d'Yorck, renfermait une communauté très-nombreuse. Walthen se voyant obligé de

travailler non-seulement à sa propre sanctification, mais encore à celle des autres, redoubla de Digitized by Google

444 s- wàLÈne, abbb. 13 août.] zèle pour la pratique de toutes les vertus. On admirait en lui une tendresse de dévotion singulière, qui lui faisait verser une grande abondance de larmes dans la prière, et surtout durant la célébration des saints mystères. Disant la messe le jour de Noël, il éprouva des transports d'amour extraordinaires, et mérita que le Sauveur se fît voir à lui sous une forme sensible. Il tint cette faveur cachée, et ne la découvrit qu'à son confesseur. Celui-ci la divulgua après la mort du saint, la raconta à un grand nombre de personnes, et confirma par un serment la vérité de ce qu'il disait. La réputation de sainteté dont jouissait l'ordre de Cîteaux lui inspira le désir de s'y retirer. Il fut confirmé dans sa résolution par S. Aëlred, son ami, alors abbé de Riéval. Il alla donc prendre l'habit dans le monastère de Wardon, au comté de Bedford. Les chanoines réguliers de Kirkham, qui l'aimaient autant qu'ils le respectaient, firent tous leurs efforts pour le retenir dans leur communauté. Simon, frère du saint, prétendant qu'il était dune constitution trop faible pour soutenir les austérités prescrites par la règle de Cîteaux, employa le concours réuni de la puissance ecclésiastique et de la puissance civile pour le faire sortir de Wardon; il menaça même de détruire le monastère, si on l'y laissait plus long-temps. Les religieux effrayés l'envoyèrent à Riéval , dans le comté d'Yorck, pour le mettre à l'abri de la persécution de son frère. Leur monastère était une filiation de celui de Riéval. Walthen, durant son noviciat, fut éprouvé par de grandes peines intérieures, qui toutefois ne servirent qu'à son avancement spirituel. Malgré la permission que l'Eglise donne aux religieux de passer dans un ordre plus austère et plus parfait, il tomba dans une perplexité désolante. Il lui venait dans l'esprit, tantôt qu'il aurait mieux fait de persister dans sa première vocation, tantôt que les austérités de Cîteaux surpassaient ses forces. Son corps paraissait succomber sous le poids du travail, des veilles et des jeûnes. Il ne trouvait que du dégoût dans tous ses exercices, et son âme plongée dans l'amertume ne pouvait goûter aucune consolation. Il était dans une sécheresse si grande, que la prière semblait lui être devt nue impossible; Il priait cependant toujours, s'excitant de plus en plus à la ferveur; et prosterné devant le Père céleste, il lui témoignait un désir ardent de le louer et de l'aimer comme ses plus fidèles serviteurs. Ses peines ne diminuaient pas pour cela; elles ne faisaient au contraire qu'augmenter. Mais à la fin sa persévérance fut récompensée. Un jour que, selon sa coutume, il était

prosterné par terre, et que, baigné de larmes, il priait Dieu de lui faire connaître sa volonté, afin qu'il pût l'accomplir, s«s ténèbres Digitized by Google

S. W ALENE, ABBE. [3 août.] 4⁵ se dissipèrent tout-à-coup ; le calme revint dans son âme; il res sentit une joie intérieure qui le transportait hors de lui-même, et qui lui donnait comme un avant-goût de la céleste béatitude. Depuis ce moment, le joug du Seigneur n'eut plus rien que de doux et de facile pour lui; et il disait souvent, après S. Bernard, que les mondains qui regardent comme pénibles les austérités des âmes pieuses voient à la vérité leurs croix, mais qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de l'Esprit saint, qui les leur fait trouver légères¹¹. Ils ne connaissent pas non plus la force que l'amour divin communique à l'âme, ni la consolation que procure l'espérance d'une couronne immortelle. Quatre ans après sa profession, Walthen fut élu abbé du célèbre monastère de Melross, bâti sur la Tweed en Ecosse. Il n'accepta cette dignité que par obéissance pour ses supérieurs. La conduite qu'il tenait en corrigeant ceux qui n'observaient pas la règle était accompagnée de sévérité et de douceur : en sorte qu'il faisait aimer la correction, et chérir le devoir. Quand le coupable avait fait pénitence de sa faute, il ne voulait plus qu'il en fût parlé, et il disait que d'en faire mention en ce cas, serait une action qui dégraderait au-dessous des démons, puisque ceux-ci oublient nos péchés dès qu'ils ont été effacés par les larmes d'un sincère repentir. Lorsqu'il était au confessionnal , il témoignait à ses pénitens une compassion pleine de tendresse; il tirait des larmes de leurs yeux par celles qu'il répandait lui-même, et parlait d'une manière si touchante, qu'il gagnait les pécheurs les plus endurcis. S'il tombait dans quelques fautes d'inadvertance, il avait aussitôt recours au sacrement de pénitence, et s'en accusait avec la plus vive componction; souvent aussi il se faisait donner la discipline jusqu'au sang. Il employait tous les moyens propres à purifier son âme de plus en plus, afin de pouvoir paraître sans tache devant un Dieu qui est la sainteté même, et dont les yeux ne peuvent souffrir la moindre souillure. La vive componction dont il était sans cesse pénétré n'empêchait pas qu'on ne remarquât sur son visage une certaine gaité spirituelle qui charmait tous ceux qui le voyaient. On ne pouvait l'entendre parler des choses du ciel sans être attendri ; son ton de voix avait quelque chose de doux et d'insinuant qui allait jusqu'au cœur et le gagnait. Il ne cherchait en tout que la gloire de Dieu; et ce fut dans le dessein démultiplier le nombre des véritables adorateurs qu'il fonda le monastère de Kylos, en Ecosse, et celui de Iohn-Doltrum dans le Cumberland. Ses aumônes étaient extraordinaires, et \\ pourvoyait à la sub«

Cruccm v:<lenfest xc<l non etiam unctionein. S-. Bern. serm. lin Dedic. n.
». Digitized by Google

446 S. WALLEN, ABBÉ. [3 août.] sistance de tous les malheureux du pays situé autour de Melross. Durant une famine qui arriva en 1154, il nourrit plusieurs mois environ quatre mille pauvres étrangers qui étaient venus le trouver, et qui s'étaient construit de* cabanes auprès de son monastère. Souvent il engageait ses religieux à se retrancher la moitié du pain qu'on leur donnait, pour assister ceux qui étaient dans le besoin. Deux fois il multiplia miraculeusement les provisions qui lui restaient; il lui arriva aussi de donner les troupeaux qui appartenaient à l'abbaye. Son amour pour la pauvreté se faisait remarquer dans toutes ses actions. Lorsqu'il voyageait il portait son propre bagage avec celui de ses compagnons, et quelquefois celui des domestiques. Les affaires de sa communauté l'obligeant d'aller voir Etienne, roi d'Angleterre, il se présenta à la cour portant un paquet sur ses épaules. Simon, son frère, fut indigné de le voir en cet état, et dit au roi : « Faut-il que cet homme, qui est mon frère et qui a » l'honneur d'être parent de Votre Majesté, déshonore ainsi sa famille? — Vous vous trompez, répliqua le roi : rappelons-nous ce » que c'est que la grâce de Dieu, et nous verrons qu'il fait notre « gloire, ainsi que celle de toute notre famille. » Etienne accorda au saint tout ce qu'il lui demandait, et le pria de lui donner sa bénédiction. Il marqua, après son départ, qu'il avait été singulièrement touché par sa présence, et que son exemple l'avait fortement porté à mépriser le monde pour l'amour de Dieu. En 1154, Waltheof fut élu archevêque de Saint-André, mais il refusa d'accepter cette dignité; et comme on le pressait vivement d'acquiescer à son élection, il eut recours aux prières et aux larmes pour qu'on le laissât dans son monastère. Ses instances réitérées auprès de S. Aëlred, son supérieur, qui voulait aussi qu'il se rendît, lui obtinrent à la fin ce qu'il désirait. Il fit plusieurs guérisons par ses prières : mais il tachait d'écarter tout ce qu'il pouvait rappeler d'idée de miracle. Il fut souvent favorisé de visions et d'extases. Dans une de ces visions, Dieu lui montra la gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel, pour récompenser l'ardent désir qu'il avait de lui être réuni pour toujours. Exhortant depuis ses religieux au détachement des choses de la terre, il leur rapporta en troisième personne ce qui lui était arrivé. Mais à la fin, il lui échappa des réflexions qui firent juger que c'était de lui-même qu'il parlait. Il ne s'en fut pas plus tôt aperçu, qu'il se hâta de finir son discours; et quand il se trouva seul, il répandit beaucoup de larmes de ce

que, par inadvertance, il s'était trahi lui-même. Dieu était continuellement l'obict de ses désirs enflammés; et Digitized by Googl

MAITYLOGE. [3 août.] 4^e ses désirs avaient encore plus de vivacité dans les temps de consolation¹ que dans les temps d'épreuves. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse, mais il souffrit s^es peines avec patience et avec joie. Ayant exhorté ses religieux à la charité et à l'observance de leur règle, il reçut les sacrements de l'Eglise; après quoi il se fit étendre sur un cilice couvert de cendres, où il expira tranquillement le 3 août 160. L'auteur de sa Vie rapporte plusieurs miracles qui s'opérèrent par son intercession. Son nom est marqué en ce jour dans les Calendriers d'Ecosse et d'Angleterre, et dans celui des Cisterciens. On le trouve aussi dans quelques Calendriers écossais, sous le 3 et le 22 de mai. Foyez sa Vie, écrite par un de ses disciples et publiée avec des notes par le P. Cuper, l'un des continuateurs de Bollandus, Jet. Sanct. t. 1 aug. p. 1^e ; Manriquez, Annal. Cister. et D. Le Nain, Histoire de V ordre de Cîteaux, t. 2, p. n^o5y.

MARTYROLOGE. A Jérusalem, invention du corps de S. Etienne, premier martyr, et de S. Gamaliel, S. Nicodème, et de S. Abibon, en conséquence d'une révélation divine faite au prêtre Lucien, au temps de l'empereur Honorius. A Constantinople, fête de S. Hermel, martyr. Aux Indes, sur les frontières de la Perse, martyre des saints moines et autres fidèles, que le roi Abonner, persécutant l'Eglise de Dieu, fit mettre à mort, après leur avoir fait souffrir divers tourmens. A Naples, dans la Campanie, S. Aspren, évêque, qui, ayant été miraculeusement guéri par l'apôtre S. Pierre, et ensuite baptisé, fut ordonné évêque de la même ville. A Autun, mort de S. Euphrone, évêque et confesseur. A Anagni, S. Pierre, évêque, qui mourut dans la paix du Seigneur, après s'être distingué d'abord dans l'observance monastique, ensuite par la vigilance pastorale. A Philippes en Macédoine, Ste Lydie, marchande de pourpre, qui fut la première à croire l'Évangile quand l'apôtre S. Paul vint y annoncer la foi. A Bérée en Syrie, les saintes femmes Marane et Cyre. Saints de France. A Arles, S. Eon, prédécesseur de S. Césaire. A Anagni encore, S. Geoffroy, évêque du Mans. A Birvelit, aux Pays-Bas, le vénérable George le Juste, drapier. Au Mont-Valérien, près de Paris, le vénérable Jean du Houssey, reclus. Autres. A Corne, S. Jean l'Orc, évêque. A Coire, capitale des Grisons, S. Gaudence, évêque de cette ville. En Ecosse, S. Valthen, abbé. A Nocère, dans la Capitanate, le bienheureux Augustin de Gazothé, évêque de cette ville, avant cela de Zagrab en Hongrie, de l'ordre de Saint-Dominique. Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR D'AOUT. S. DOMINIQUE, FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS OU DOMINICAINS. Tiré de la Chronique des commencement de l'ordre des frères Prêcheurs, par le P. Jourdain de Saxe) de cinq Vies du saint, toutes écrites par des auteurs graves et contemporains , qui sont Thierry d'Aprnlda, Constantin, évêque d'Orviette, Barthélemi, évêque de Trente, le P. Humberf, et Nicolas Trevet; de plusieurs autres monuimens authentiques que le P. Mamachiⁱ Dominicain de Rome , a insérés dans la préface qu'il a mise à la tête des Annales de son ordre. Voyez aussi la Vie du saint par le P. Tournon; le P. Jacques Echard, de Script. Ord. S. Dominici, t. 1 , p. 87 ; et les Annale* Ordinis Praedicatorum , auctoribus Mamachi et sociis, t. I; Roerovae, 1758,in-fol. Ce tome, qui commence à l'an 1170 et finit à l'an 1221, ne contient que la Vie de S. Dominique. LAX 1221. S. Dominique naquit en 1170 à Calaruega, anciennement appelé Calaroga, au diocèse d'Osma, dans la vieille Castille. On Ta fait sortir de la famille des Gusmans, célèbre par ses alliances avec plusieurs maisons royales, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est divisée en différentes branches, telles que celles des ducs de Medina-Sidonia et de Medina de las Torres, qui sont grands d'Espagne de la première classe, et celles des marquis d'Azdales, de Monte-Allègre, etc. qui jouissent de la même dignité, ainsi que les comtes de Niebla, d'Olivares, etc. qui ont une origine commune. Divers auteurs ont essayé de prouver que l'illustration de la famille du saint ne pouvait être révoquée en doute , quoiqu'ils sussent bien que la véritable noblesse d'un Chrétien consiste dans les dons de la grâce, et que les serviteurs de Dieu ont tiré leur principale gloire du mépris qu'ils ont fait de tous les avantages du monde pour l'amour de Jésus Christ a. a Voyez le P. Echard, Bib. Script. Ordin. Prædicat. le P. Tournon, Vie de S. Dominique , p. 744, et le P. Brémond, général des Dominicains, mort depuis quelques années, dans ses Episto/æ ad quosdam viros eruditos. Cessavans, auxquels écrivait le P. Brémond , étaient les Bollandistes , qui avaient donné comme incertaine la noblesse de S. Dominique , parce que les monumens authentiques qui la constatent n'avaient point été produits. On peut voir surtout le P. Mamachi , Annal. Ord. Prædicat. t. 1 , à p. 11 ad p. 70. Ces écrivains se fondent principalement sur les archives de Bologne , qu'ils prétendent avoir été rédigées du vivant même du saint, et sur plusieurs autres pièces auxquelles ils attribuent une égale antiquité. Tout le monde n'a pas été de l'avis des doctes Domicinains. Notre intention n'est point de

prendre parti dans la discussion du fait dont il s'agit : mais nous j\e pouvons nous dispenser de rapporter les raisons qu'on allègue contre la noblesse de S. Dominique. M. l'abbé Bonnemant les a déduites dans une lettre qu'il nous a écrite; nous le laisserons parler. Le surnom de Gusman, dit-il» n'a été donné à S. Dominique dans aucune Vie des saints, ni dans aucun Bréviaire, même des FF. Prêcheurs, avant 1555 Jacques de Voragin«, DorainiDigitized by Google

S. DOMINIQUE. [4 août.] 449 Dominique était fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Asa. Il eut plusieurs frères, dont l'aîné, nommé Antoine, se fit prêtre, et mourut en odeur de sainteté dans un hôpital où il s'était consacré au service des pauvres. Marnez, qui était le second, emcain, devait sans doute s'intéresser à la gloire du fondateur de son ordre. Voici cependant comment il s'exprime dans la Vie de ce saint, fol. LXXI.X, édit. de Lyon, 1519, r'«-4° : Dominions ordinis Prædicatorum dux et pater inclytus, ex Uispaniæ parti bu s villa quæ dicitur Calagora, Oxonitnsis diœcesis, pâtre Felice, matre verà Joannnd nomirte, sec un du m carnem originem duxit. J'ai dans mon cabinet un manuscrit de la Légende dorée, qui est datée du XWI août M. CCCVIII, et où le coinmenccineut de la Vie de S. Dominique est con-u dans les mêmes termes. J'ai vu chez M. le marquis de Cambis-Velleron, mort en 1772, à Avignon, sa patrie, lequel avait une belle collection de manuscrits précieux, un Bréviaire des Dominicains imprimé à Paris en 1550, chez Jérôme et Denys de Marnef, frères, Bréviaire revu et corrigé par les FF. Prêcheurs. On y lit : Beatus Domimeus Prædicatorum dux et pater inclytus, qui appropinauante mund'v termi no quasi noi'um sydns emicuit, ex Htspaniæ partibus, villa quæ dicitur Cala gor a, Croniensis diœcesis, onundus fuit. Pater ejus Félix : mater verôJoanna nuncupata est. M. de Cambis avait aussi un Bréviaire romain imprimé à Venise en 1559, chez les héritiers de Luc- Antoine Junte; on y trouve les mêmes expressions que dans celui des Dominicains Le P. Pierre de La Vega, Espagnol, de Tordre des Hiéronymites, parle ainsi du fondateur des FF. Prêcheurs, dans la Fie des Saints qu'il a puhliée in-fol. S. Domingo fue de Espana del obispado de Osma, de una villa que ha nombre Cttlerhuela ; è su paare se narnave Felice, è su madré Juana. Il n'est pas dit un mot de la noblesse de S. Dominique dans le Bréviaire du célèbre cardinal Quignonès, qui était allié aux maisoos de Gusman et d'Asa. Dotninius, natione Hispaans, vir sanctifate et doctrinà clarus, Ordinis Prædicatorum auctor, Calagora Oxoniensis diacesis opptdo natus est, pâtre Felice, matre verà Joannnd. Jean Ferrier, Espagnol, qui fut archevêque d'Arles depuis 1521 jusqu'en 1550, donna un nouveau Bréviaite à son église en 1549. Il y copia mot à mot celui du cardinal Quignonès, sur lequel il avait calqué le sien, en pariant de S. Dominique. Avant Jean Ferrier, l'église d'Arles se servait d'un Bréviaire imprimé en 1501 ; quoique le rédacteur soit fort attentif à faire remarquer la noblesse des saints, il ne dit cependant rien de celle de S.

Dominique. On récitait ce Bréviaire de 1501 depuis plusieurs siècles. Les premiers Bréviaires où il soit dit que le père de S. Dominique était de l'illustre maison de Gusman , sont celui des Dominicains, imprimé en 1555 , et le Romain, imprimé à Anvers chez Hlantin, en 1569. On répond à cela que le silence des légendaires et des agiographes antérieurs à ces deux Bréviaires est venu de ce que les monumens authentiques* qui constataient la noblesse de S. Dominique n'avaient point encore été produits. Mais ces monumens existent-ils, même aujourd'hui? Alexandre Mactdavelli , avocat et professeur de l'université de Bologne, publia en 1735 une dissertation où il prétendait prouver par des monumens la descendance de S. Dominique de la maison de Gusman. Il y citait cinq pièces qui véritablement étaient claires et précises; mais ce jurisconsulte ayant été sommé par le cardinal Lambertini, depuis Benoit XIV, d'en représenter les originaux, il différa et refusa enfin d'obéir à cet ordre. Le 1^{er} Cuper , un des continuateurs de BoNandus, ayant de son côté écrit à quelques savons de Bologne sur cet objet, il lui fut répondu que les pièces produites dans la dissertation de Mactiavelli avaient été forgées par cet avocat. M. l'abbé de Brantcs, docteur de Sorbonne, pénitencier de l'église d'Avignon, lié d'une étroite amitié avec feu M. de La Moite, évêque d'Amiens, son parent , avait projeté et même commencé une nouvelle Fie des Saints. Il n'avait épargné ni soins ni dépenses pour perfectionner son ouvrage, qui est entre les mains de M. le marquis de Brantcs . son neveu. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, il passa par Bologne, visita les archives du couvent de Saint-Dominique, et y eut le loisir de se convaincre par ses propres yeux que les Actes cités par Machinvelli étaient supposés , et écrits à l'antique par une main moderne. Il m'a conté lui-même cette anecdote chez M. de Cambis.

TOME V. 39 Digitized by Google

450 s. DOMIHIQUB. [4 août.] J brassa l'institut de notre saint et le suivit dans ses missions. On dit que la mère de Dominique, étant enceinte de ce fils, apprit par un songe mystérieux qu'il était destiné à des choses extraordinaires. Lorsqu'il fut né, elle le présenta à l'église pour y recevoir le baptême. On lui donna le nom de Dominique, en l'honneur d'un saint abbé appelé Dominique de Silos. Il ne fut pas plus tôt en état de faire usage de sa raison, que sa vertueuse mère l'instruisit de ce qu'il devait à Dieu. Sa ferveur était si grande dans sa jeunesse, que souvent il se levait pendant la nuit pour prier; il aimait aussi dès-lors les pratiques de la mortification. Il eut pour premier précepteur l'archiprêtre de Gumiel, son oncle maternel, homme singulièrement recommandable par sa piété. Il assistait avec lui à tous les offices de l'Eglise, et après avoir donné le temps convenable à l'étude et à ses autres devoirs, il employait tout le reste à l'oraison, à des lectures pieuses et à diverses œuvres de charité. Il se privait, par esprit de pénitence, des amusemens permis à son âge. Lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année, on l'envoya aux écoles publiques de Palencia, qui peu de temps après furent transférées à Salamanque, où l'on érigea, au milieu du treizième siècle, une Université qui est encore la plus célèbre de toute l'Espagne. Il y fit de rapides progrès dans la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il acquit aussi une parfaite connaissance de l'Ecriture et des Pères. Instruit par les livres saints que l'esprit du Seigneur n'habite que dans les âmes chastes, il veillait avec la plus grande attention sur son cœur et sur ses sens. Toujours occupé de la présence de Dieu, il s'entretenait rarement avec les hommes, et ne parlait même qu'en peu de mots aux personnes vertueuses. Il couchait ou sur des planches, ou sur la terre nue. La mort de sa mère lui causa une vive douleur; mais il supporta avec patience cet accident, qui d'ailleurs ne servit qu'à le détacher du monde encore plus parfaitement. Les exemples de sa mère lui avaient inspiré une tendre dévotion pour la sainte Vierge, et un amour extraordinaire pour les pauvres. Sa charité éclata surtout durant une famine; il se défit de son argent, de ses biens, de ses livres, et généralement de tout ce qu'il possédait, pour assister les malheureux. Il n'avait encore alors que vingt et un ans. Une charité si héroïque toucha les maîtres, les étudiants et tous les habitans de la ville, en sorte que les uns ouvrirent leurs greniers, et les autres leurs bourses, pour empêcher de périr ceux qui étaient dans le besoin. Ce fut ainsi que

Dominique instruisit par ses exemples ses maîtres mêmes. Son amour
Digitized by Google

S. Dominique. [4 août.] 45 I pour les malheureux était sans bornes. Une pauvre femme, fondant en larmes, lui demanda un jour de quoi contribuer au rachat de son frère que les Maures avaient fait esclave. Ses entrailles furent émues de compassion : mais comme il ne lui restait plus rien à donner, il dit à cette femme : « Je n'ai ni or ni argent; ne vous affligez cependant pas, je sais travailler. Offrez-moi aux Maures » en échange pour votre frère, je veux être esclave à sa place. » Celle-ci, étonnée d'une pareille proposition, n'osa l'accepter; mais Dominique n'en eut pas moins devant Dieu le mérite de la charité. Lorsqu'il eut fini ses études et pris des degrés, il donna des leçons publiques d'Ecriture sainte à Palentia, et y annonça la parole de Dieu avec un succès étonnant. On l'écoutait partout comme un oracle; on le consultait sur les matières les plus difficiles de doctrine et de morale, et il n'y avait personne qui ne s'en rapportât à ses décisions. Azebedo, ayant été fait évêque d'Osma en 1198, réforma son chapitre, et y introduisit des chanoines réguliers de S. Augustin. Il y fit entrer Dominique, qui était de son diocèse. Le serviteur de Dieu n'eut pas plus tôt entendu la voix de son pasteur, qu'il quitta Palentia pour aller vivre sous la règle de S. Augustin. Il était dans la vingt-huitième année de son âge *. Nous apprenons du P. Jourdain, qui vécut familièrement avec lui, qu'aussitôt qu'il eut pris possession de sa prébende, il brilla comme un nouvel astre dans l'église d'Osma. Il pratiquait toutes les austérités des anciens Pères du désert, et montrait dans toute sa conduite cette pureté de cœur et ce parfait détachement des créatures qui firent le caractère principal de ces grands hommes. Il lisait les conférences de Cassien, pour conformer sa vie aux maximes qu'elles contenaient. En travaillant ainsi à sa sanctification, il allumait de plus en plus dans son cœur le feu de l'amour divin. Il se sentait encore embrasé d'un zèle ardent pour le salut des pécheurs et des infidèles. Souvent il sollicitait leur conversion auprès du Père des miséricordes ; il passait quelquefois les nuits entières à prier pour eux dans l'église; on l'y entendait gémir et soupirer, et il arrosait de ses larmes les marches de l'autel devant lequel il était prosterné. Il exerça Bailett antidade de quatre ans l'entrée de S. Dominique dans le chapitre d'Osma. Il se trompe encore , en faisant faire des missions au saint dans la Galice, en le faisant prendre par les pirates , etc. Ces faits ne sont point rapportés par le* auteurs originaux; et d'ailleurs ils ne cadrent point avec le récit des disciples du serviteur de Dieu, qui tous s'accordent à dire qu'il ne quitta point le

diocèse d'Osma , tant qu'il fut dans le chapitre de l'église de cette ville. On ne peut non plus, avec Baiilet, attribuer à S. Dominique la conversion de l'hérésiarque Reiner, qui depuis fut un célèbre prédicateur de l'ordre des Dominicains en Italie. Il paraît certain que cette conversion fut l'ouvrage de S. Pierre, martyr. Digitized by Google

1 45 2 S. DOMINIQUE. [4 août.] çait contre son corps une sainte sévérité, dont il tâchait de dérober la connaissance aux hommes, mais on en voyait les effets sensibles dans l'affaiblissement de ses forces. Ce fut ce qui engagea son évêque à lui ordonner de mettre un peu de vin dans l'eau qu'il buvait. Mais il trouvait sans cesse de nouveaux motifs de redoubler ses macérations, surtout quand il pensait à la perte de tant d'âmes, et à cette multitude de crimes occasionés par l'hérésie et l'impiété. Après la réformation du chapitre d'Osma, les titres de prieur et de sous-prieur furent substitués à ceux de doyen et de pré vôt. L'évêque occupait la première place et Dominique la seconde. Le saint aidait encore le prélat dans le gouvernement de son diocèse, où il prêcha avec autant de fruit que de zèle durant l'espace de cinq ans. L'évêque d'Osma ayant été chargé par Alphonse IX, roi de Castille, d'aller négocier le mariage du prince Ferdinand, son fils, avec la fille du comte de la Marche", voulut que Dominique l'accompagnât. Etant arrivés l'un et l'autre en France, ils virent dans le Languedoc, qui était alors rempli d'Albigéois. Celui chez lequel ils logèrent à Toulouse était infecté des erreurs de ces hérétiques. Dominique entreprit sa conversion et y réussit en une seule nuit. Les articles du mariage arrêtés , l'évêque d'Osma et son compagnon reprirent la route d'Espagne. As vinrent quelque temps après avec un équipage magnifique, pour chercher la princesse; mais ils la trouvèrent morte, et ne se présentèrent chez le comte son père que pour assister à ses funérailles. Comme ils brûlaient du désir de s'employer à la conversion des âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur, ils renvoyèrent leurs équipages en Espagne, et allèrent à Rome demander au pape Innocent III la permission d'instruire les Albigéois du Languedoc, et de prêcher l'Evangile aux infidèles du Nord. Le pape, après avoir loué leur zèle, leur conseilla de s'attacher aux Albigéois dont l'hérésie menaçait l'Eglise des plus grands maux. Le saint évêque pria aussi Innocent de lui permettre de quitter son évêché; cette permission lui fut refusée, mais il obtint celle de rester deux ans en Languedoc. A leur retour d'Italie, les deux serviteurs de Dieu visitèrent par dévotion le monastère de Cîteaux, dont les religieux étaient alors autant de saints. Ils arrivèrent à Montpellier vers la fin de Tannée i2o5. Là ils trouvèrent plusieurs abbés de l'ordre de Cîteaux, * Quelques auteurs ont pris la Marche pour une province située au nord de l'Allemagne ou danx la Suède; mais un plus grand nombre pensent qu'il s'agit du pays nomme la Marche, qui es» France. Digitized by Google

t. DOMINIQUE. [4 août.) 453 que le pape avait chargés de s'opposer aux hérésies régnantes. Ils leur représentèrent qu'ils devaient, pour réussir, employer la persuasion et l'exemple plutôt que la terreur; qu'il fallait que leurs prédicateurs imitassent la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres; qu'ils allassent à pied; qu'ils n'eussent ni argent, ni équipages, ni provisions. Les abbés suivirent cet avis, et renvoyèrent leurs chevaux avec leurs domestiques a. a Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici une notice des hérétiques dont l'histoire est liée avec celle du temps où. vécut S. Dominique. Nous commencerons par les Vaudois. Ils furent ainsi appelés de Pierre Valdo, riche marchand de Lyon. Celui-ci , frappé de la mort subite d'un homme qui s'était tué en se laissant tomber, tandis qu'ils s'entretenaient ensemble avec quelques autres marchands, se défit de tous ses biens, vers l'an 1160, pour les donner aux pauvres, et prétendit imiter la manière de vivre des apôtres. Il se fit quelques disciples , et ils reçurent tous le nom de Pauvres de Lyon. Peu de temps après ils se mirent à prêcher, quoiqu'ils fussent laïques et qu'ils n'eussent ni caractère ni mission. Les pasteurs les reprirent d'une conduite si étrange; ils blâmaient aussi l'usage qu'ils faisaient de certaines sandales à travers lesquelles on leur voyait les pieds nus, s'imaginant que les apôtres avaient porté une pareille chaussure. En même temps le pape leur imposa silence , mais ils refusèrent par orgueil de lui obéir. Voyant d'ailleurs que le souverain pontife, auquel ils avaient eu recours pour l'approbation de leur institut prétendu , le rejetait comme irrégulier et superstitieux a plusieurs égards, ils se révoltèrent ouvertement , et dirent que le clergé ne les condamnait que par jalousie pour la sainteté de leur vie et la pureté de leur morale, bientôt ils ajoutèrent l'hérésie à l'enthousiasme et à la révolte. Le pape Luce III les excommunia. Leur secte s'étant répandue dans le Languedoc, Alphonse II, roi d'Aragon, les fit condamner en 1144 , et Bernard , archevêque de Narbonne, les convainquit, dans une conférence , de diverses erreurs dans la foi. Kainerius Sacho , qui , de ministre des Vaudois , devint Catholique , et entra même chez les Dominicains , en 1200, a composé un traité contre ces hérétiques*. Il y dit qu'ils enseignaient entre autres erreurs qu'il n'y avait plus d'Eglise de Cuis le saint pape Sylvestre, et que cette défectibilité venait de la possession des biens temporels; qu'il n'était point permis aux clercs d'avoir des revenus lixcs, et qu'ils devaient travailler de leurs mains à l'imitation des apôtres ; qu'on ne devait leur payer ni rentes ni dîmes, et qu'il était défendu de

faire des legs aux églises; que tous les évêques sont des meurtriers, parce qu'ils tolèrent les guerres; que c'est un crime de jurer, et qu'on doit plutôt mourir que de le faire en quelque circonstance que ce soit, même quand on en est requis en justice. Ils condamnaient tous les jugemens des ecclésiastiques, des princes et des magistrats, prétendant que c'était un péché de punir les malfaiteurs, ou de condamner quelqu'un à mort. Ils niaient l'existence du purgatoire, et rejetaient la prière pour les morts-, les indulgences, la célébration des fêtes, même celle de Pâques, l'invocation des saints, la vénération des croix, des images et des reliques. Ils enseignaient que l'absolution et tous les sacrements sont nuls, s'ils sont administrés par un mauvais prêtre, mais qu'un bon laïque a le pouvoir de remettre les péchés, et de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains. C'était, selon eux, un péché grief à un homme de demeurer avec sa femme, lorsqu'elle n'était plus en âge d'avoir des enfans. Us rejetaient les exorcismes, les bénédictions et l'usage des parrains dans le baptême, et disaient qu'il était inutile aux enfans d'être lavés avec l'eau. Leurs sentimens n'étaient pas plus orthodoxes sur l'Eucharistie. Ils prétendaient que le prêtre qui est en péché mortel ne peut consacrer, et que la transsubstantiation se fait non dans les mains de celui qui consacre indignement, mais dans la bouche de celui qui reçoit dignement. Us n'admettaient point le Canon de la messe, et récitaient seulement en langue vulgaire les paroles de la consécration. Us prétendaient que tous les laïques sont comme autant de prêtres, et qu'il vaut mieux se confesser à un bon laïque qu'à un mauvais prêtre. Pelicdorlius, qui écrivit contre les Vaudois cent ans après Rainerius, parle comme lui de l'origine et des erreurs de ces hérétiques. Les Vaudois furent renfermés dans quelques vallées du Piémont jusqu'en 1530, qu'OEcoulampade et les Sacramentaires de Suisse entreprirent de faire avec

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

454 S. DOMINIQUE. [4 août.] Les missionnaires sentirent bien le danger et la difficulté de leur entreprise; mais ils se persuadèrent qu'ils seraient amplement eux un traité, qui toutefois n'eut point lieu. Six ans après, Farel et d'autres ministres calvinistes leur ayant représenté qu'il ne pouvaient être en sûreté s'ils ne s'unissaient à eux, ils consentirent à cette union, mais ils furent obligés d'abandonner quelques-unes des erreurs qu'ils soutenaient, et de reconnaître qu'un Chrétien peut légitimement en certaines circonstances jurer devant le magistrat ; qu'il est permis de condamner à mort les malfaiteurs; que les ministres de la religion peuvent posséder quelque chose en propre; que les mauvais ministres confèrent valablement les sacrements. Ils s'engagèrent aussi à soutenir que le corps de Jésus-Christ n'est point dans l'Eucharistie, et qu'il n'est Joint nécessaire de confesser ses péchés ; ce qui était contraire à leur première doctrine. Malgré cette union, la plupart des Vaudois restèrent attachés à leurs anciens principes jusqu'en 1630, qu'ils se virent forcés à recevoir des ministres calvinistes On peut voir sur les Vaudois et les Albigeois, Bossuet , Hist. des Variât. /Il; rte Marca . Hist. du Lérain ; Fleury, Hist. Ecclés. t. 37r n. 12 ; le P. Fontenai, Hist. de l'Eglise Gallicane, t. 9, 10 et 11 ; et le dernier historien du Languedoc. Le douzième et le treizième siècles virent paraître d'autres hérétiques dans le même pays, tels que les Pétrobrusiens , ainsi nommés de Pierre de Bruys, natif du Dauphiné. Bruys était encore jeune quand il s'éleva en réformateur, il commença par affecter un genre de vie austère, afin de se faire une réputation parmi les femmes et la populace , quoique, au rapport des auteurs contemporains , il cachât des mœurs très-corrompues sous un extérieur hypocrite. Il était pauvrement vêtu, et se retirait ordinairement dans les chaumières des paysans. Comme il parlait avec facilité, il s'attira d'abord l'attention du peuple en déclamant contre les riches et contre les mœurs du clergé. Il répandit ensuite hardiment ses erreurs dans la Provence, le Languedoc et la Gascogne. Pierre 1^{er} Vénérable, abbé de Cluni, qui écrivit contre les Pétrobrusiens, réduit leurs erreurs à cinq principaux chefs 1^o Ils niaient la validité du baptême des enfans. 2^o Ils condamnaient l'usage des églises et des autels, et les renversaient partout où ils étaient les plus forts. 3^o Us rejetaient la messe. 4^o Ils soutenaient que les aumônes et les prières faites A l'intention des morts ne leur étaient d'aucune utilité, et défendaient de chanter les louanges de Dieu dans les églises. 5^o Loin de vénérer les

croix, ils en faisaient un feu de joie après les avoir brisées, et invitaient les pauvres à un festin dont les viandes avaient été cuites à ce feu. Pierre Ahailard, *Introd. ad Theol.* p. 1086, et les autres écrivains du même siècle, ne s'expriment point différemment sur les erreurs des Pétrobrusiens. Pierre de Bruys ayant été arrêté à cause de ses crimes, fut pendu et brûlé à Saint-Gilles, en 1126. Il laissa plusieurs disciples, entre autres Henri, qui se donnait pour erm^hV*. Celui-ci, quoique sans lettres, avait du talent pour la parole, et il trouva le moyen de multiplier les sectateurs de son maître. Le pieux Hildebert, évêque du Mans, si connu par ses lettres, ses sermons et ses autres écrits, nous apprend que durant le voyage qu'il fit à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni (ce qu'il n'obtint point), cet hypocrite sut se faire autoriser à prêcher la pénitence dans son diocèse. Il en avait imposé par ses Prétendues austérités. On le voyait marcher nu-pieds, même au milieu de l'hiver; il ne mangeait que sur les montagnes, et y dormait aussi exposé aux injures de l'air. Ses railleries contre les supérieurs et le clergé lui ayant fait beaucoup de partisans, il ne dissimula plus ses erreurs. Il se moqua "des censures qui furent portées contre lui, et ne diminua rien de la licence de ses discours, quoiqu'il eut été convaincu par les juges ecclésiastiques d'avoir commis un adultère le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres. Souvent le fanatisme éteint tout sentiment de modestie et de décence. Henri fit entrer dans son parti des femmes débauchées; il leur persuada qu'elles obtenaient le pardon de tous leurs péchés passés en se prostituant dans des églises.-.; il voulait aussi que les mariages qui se contractaient parmi le peuple fussent accompagnés de cérémonies infâmes. Voyez les *Acta Episc. Cenom. in Vita Hildeb.* Hildebert, à son retour, fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avait fait dans son troupeau. Mais en peu de temps il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance et d'imposture; il l'obligea de quitter son diocèse et de retourner dans son propre pays. Voyez *VHist. de l'Eglise de Fr. t. S. I. 11. p.* IDt. Digitized by Google

8. DOMINIQUE. [4 août.] 455 dédommagés de leurs peines s'ils pouvaient contribuer au salut d'une seule âme, ou donner leur vie pour une si belle cause. Ils Arnaud de Bresce avait la même doctrine que les hérétiques dont nous venon* de parler, sur le baptême des enfans et sur les sacrement. Il enseignait aussi que le pape et les évêques ne peuvent posséder des biens temporels , et que ces biens doivent être aux rois ou à l'Etat. Il sema d'abord ses erreurs dans la » o n hardie et la Suisse. Mai* ayant appris que quelques séditeux le désiraient à Rome, il se rendit dans cette ville, où il excita de grands troubles par les efforts qu'il fit pour rétablir l'ancien sénat, sous les papes Innocent II, Célestin II, Luc II, Eugène III, Honorius III , Anastase IV et Adrien IV. En 1155, il fut obligé de se sauver à Otricoli. Ayant été arrêté dans cette ville, il fut ■•amené à Rome, où le magistrat le condamna à être pendu et brûlé. {Voyez Baronius et Sponde.; Les sectateurs de cet hérésiarque furent appelés Publiains ou Poptcains. Ils se rendirent puissans en Gascogne, où ils s'emparèrent de plusieurs places fortes. Les provinces méridionales de la France furent aussi infectées des erreurs des Manichéens, qui avaient passé de l'Orient en Europe. Ces hérétiques pénétrèrent dans la Bulgarie au huitième siècle ; ce qui les a souvent fait appeler Bulgares par les Européens. Dans le douzième siècle , plusieurs d'entre eux prirent parti dans l'armée de Frédéric, et communiquèrent leurs dangereux principes à quelques mécontents de Lombardie. De ce pays ils passèrent dans la Provence , le Languedoc et la Gascogne , et y furent connus sous le nom de Cathares ou Puritains , de nouveaux Manichéens, de nom-eaux Ariens, de lionshommes etc. On les appela bons-hommes , à cause d'un certain extérieur qu'ils affectaient par hypocrisie; et ce fut sous ce nom qu'on les cita et qu'on examina leur doctrine au concile de Loinbez en Gascogne. L'évêque de Lodôve les ayant interrogés, ils déclarèrent qu'ils rejetaient la loi de Moïse, avec les Prophètes et les Psaumes, et qu'ils ne recevaient que les livres du Nouveau Testament ; ils ajoutèrent qu'ils croyaient que tout homme de bien, prêtre ou laïque, pouvait consacrer l'Eucharistie; que la contrition et la confession suffisaient pour le pardon des péchés, sans qu'il fût besoin d'y ajouter le jeûne, l'aumône et les autres œuvres satisfactives; que les évêques qui manquaient des qualités requises par S. Paul étaient des loups plutôt que des pasteurs, et qu'on ne devait point leur obéir, etc. Leurs erreurs furent réfutées par Pontius, archevêque de Narbonne , par Arnou, évêque de

Nîmes, et par deux abbés, qui tous n'emploient pour les combattre que l'autorité du Nouveau Testament. Le concile les proscrivit ensuite, et excommunia Olivier avec les autres hérétiques de Lombez, et tous ceux qui tenaient la même doctrine. Cette condamnation est de l'an 1176. Les Bons-hommes protestèrent contre la sentence, disant que l'évêque de Lodève, qui l'avait prononcée au nom des Pères du concile, était un hérétique, un hypocrite, leur ennemi, et que les évêques, leurs juges, étaient non des pasteurs, mais des mercenaires. Ces hérétiques furent appelés Albigeois vers le commencement du douzième siècle, non d'Albi en Vivarais, comme de Thou le conjecture, mais d'Albi, ou plutôt du pays situé aux environs de Béziers et de Castres, qui a toujours été nommé Albigensis depuis le cinquième siècle, et dont les habitans ont toujours été connus sous le nom d'Albigenses. {Voyez les savans auteurs de l'Histoire du Languedoc.) La secte des Albigeois était composée de toutes celles dont il a été parlé ci-dessus. L'histoire de ces hérétiques et celle des Vaudois furent écrites en 1212, par Alain, moine de Cîteaux, que réputation de ses connaissances lit surnommer à Paris le Docteur universel. Nous avons une autre histoire des Albigeois, par Pierre, moine des Vaux de Cernay, au diocèse de Paris. Ce fut par l'ordre du pape Innocent III que cet auteur écrivit. Il suivit en Languedoc Gui, son abbé, qui était un des «Jouze de l'ordre de Cîteaux, que le saint Siège avait chargés d'aller prêcher contre les Albigeois. Selon ces deux écrivains, les Albigeois admettaient deux principes, l'un bon, et l'autre mauvais; le premier, créateur du monde, spirituel et invisible; le second, créateur des corps, auteur de l'Ancien Testament et protecteur de l'économie judaïque; ils soutenaient qu'il y avait deux Christs, l'un mauvais, qui avait paru sur la terre; l'autre bon, qui n'avait jamais vécu dans ce monde; ils niaient la résurrection de la chair, et croyaient que nos âmes étaient des démons condamnés à être renfermés dans des corps, en punition des péchés qu'ils ■ avaient commis dans un état précédent; ils condamnaient les sacrements, rejetaient le baptême comme inutile, avaient l'eucharistie en hor

Digitized by Google

ê 456 S. DOMINIQUE. [4 août.] se montraient supérieurs à la crainte, quoique le mal parût à son comble. Les hérétiques , non contents de porter la terreur et la peur, ne connaissaient ni confession ni pénitence, regardaient le mariage comme une chose défendue , tournaient en ridicule le purgatoire, la prière pour les morts, les images, les crucifix et les cérémonies de l'Eglise. Il y avait parmi eux des Parfaits et des Croyons. Les premiers se vantaient de vivre dans la continence, de ne manger ni viande, ni œufs, ni laitage, et d'avoir le mensonge en horreur, ce qui faisait qu'ils ne juraient jamais. Les seconds vivaient comme les autres hommes, et n'étaient nullement réguliers dans leurs mœurs ; mais ils « persuadaient qu'ils seraient sauvés par la foi des Parfaits , et qu'il était impossible que ceux qui avaient reçu l'imposition de leurs mains fussent damnés. En 1270 , Luc, évêque de Tuy, en Espagne, composa un traité contre les Albigeois. Cet ouvrage est divisé en trois livres. Dans le premier, l'auteur établit l'intercession des saints, l'existence du purgatoire et l'utilité de la prière pour les morts; dans le second, il défend la doctrine de l'Eglise sur les sacrements, le sacrifice, les bénédictions, la vénération des croix et des images; dans le troisième , il découvre la mauvaise foi des Albigeois , qui leur faisait dissimuler leurs vrais sentimens, qui les portait à imaginer de faux miracles, et à corrompre les écrits des docteurs catholiques. Selon Rainerius , cité plus haut , les Cathares étaient divisés en trois principales sectes. L'une , dite des Albanois, avait deux chefs. Le premier de ces chefs •'appelait évêque de Véronne, en Italie; le second était un certain Jean, de Lyon en France. Le même auteur nous apprend que les Cathares enseignaient que le démon était l'auteur de ce monde; que l'usage du mariage est un péché mortel; que c'est un crime de manger de la viande, des œufs, du laitage, et qu'il n'y avait point de purgatoire. Ils reconnaissaient quatre sacrements, mais qui ne ressemblaient que par le nom aux sacrements de l'Eglise catholique. En effet, ils substituaient au baptême l'imposition des mains; au lieu de consacrer l'eucharistie , ils se contentaient de bénir un pain avant leur repas ; ce pain , après la récitation de l'Oraison dominicale, était rompu et distribué aux assistans. Us prétendaient que l'imposition des mains remettait les péchés quant à la culpabilité et quant à la peine ; toute leur confession consistait à reconnaître publiquement et en général qu'ils étaient coupables. Us admettaient quatre degrés d'ordres : après l'évêque venaient le premier fils, le second fils et le diacre. Ils rejetaient le purgatoire et la

résurrection de la chair Ceux de ces hérétiques qui se nommaient Buncarii ou Patarini , soutenaient qu'on ne commettait point de péché mortel par la partie inférieure du corps. Les Ortlibrnxes ou Orbiba riens niaient la Trinité, enseignaient que Jésus-Christ était le fils de Joseph et de Marie, et qu'il n'avait point >ouffert véritablement ; croyaient que le monde était éternel, rejetaient la résurrection, le jugement dernier, etc. Il faut remarquer que deux sortes d'erreurs régnaient principalement parmi les hérétiques de ce siècle. 1° Ils renversaient tout l'ordre hiérarchique , et condamnaient les usages, les sacrements et les cérémonies de l'Eglise : de là l'esprit de révolte qui prévalut en divers lieux. 11 n'était pas possible de se tirer sans éclat «le dessous l'autorité des supérieurs. 2° Certaines sectes particulières avaient leurs erreurs propres ; elles arancèrent des extravagances qui faisaient rougir la raison, et se livrèrent aux désordres les plus abominables. Les Albigeois ou nouveaux Manichéens, soutenus delà protection de quelques princes puis^ans, firent de grands progrès dans le midi de la France. L'amour de l'indépendance et l'espoir de s'enrichir ne contribuèrent pas peu à grossir le nombre de leurs partisans. lia 8a5, Raimond , fils du gouverneur de Toulouse, obtint de grands privilèges de Charles le Chauve, roi de France; la dignité de gouverneur et de comte fut rendue héréditaire dans sa famille, sauf le droit de faire hommage au roi Charles et à ses successeurs. Raimond V, le dixième de ces comtes souverains de Toulouse , et qui était aussi duc de Narbonne et marquis de Provence , mourut en 1194 , après avoir prouvé de la manière la plus éclatante son zèle pour la foi catholique. Raimond VI , son fils, ne marcha point sur ses traces ; il accorda même une protection ouverte aux Albigeois. On vit ces hérétiques, les armes à la main , chasser les évêques, les prêtres et les moines, détruire les maisons religieuses et démolir les églises. Ils étaient aussi soutenus dans leur révolte par les comtes deFoix et de Comminge, par le vicomte de lié.. ru , et par d'autres princes dq voisinage. Digitized by Google

5. DOMINIQUE. [4 août.] désolation dans leur propre pays, se répandaient dans plusieurs provinces au nombre de quatre et de cinq, même de huit mille hommes, Douze abbés de Tordre de Clteaux, chargés par le pape Innocent III de prêcher ces hérétiques, se rendirent en Languedoc. Mais les princes s'opposèrent aux effets de leur zèle. Pierre de Château neuf , moine de Citerai et légat du saint Siège, voulut inutilement faire usage de son autorité; il fut assassiné sur le bord du Rhône, près de Trinquetailles , faubourg de la ville d'Ailes, où il allait avec quelques missionnaire.", au sortir d'une conférence qu'il avait eue à SaintGilles avec le comte de Toulouse, en 1208. Le pape excommunia le.» a*s**sins , et notamment le comte , qui était regardé comme le principal auteur du crime. En même temps il exhorta Philippe-Auguste, roi de France, et les seigneurs de ce royaume, à former une croisade contre les Albigeois et contre le comte de Toulouse. Raimond avait souvent fait la paix avec l'Eglise; mais comme son repentir n'avait point été sincère, il avait fréquemment varié selon les circonstances. Lorsqu'il vit cependant une armée prête à l'attaquer, il >e réconcilia avec le pape; il s'engagea à rétablir les évêques de Carpentras et de Vaison , à maintenir les libertés et les immunités des églises, à quitter le parti des hérétiques, et à travailler à leur expulsion; il se soumit à la perte de ses Etats , tant pour lui que pour ses successeurs, s'il venait à manquer aux engagements qu'il avait juré d'observer. Les Croisés portaient la croix sur la poitrine et non sur les épaules, comme on avait fait dans les guerres contre les Sarrasins. Us s'assemblèrent à Lyon en 120 '. N'ayant plus rien à démêler avec le comte de Toulouse, ils assiégèrent Beziers, où les Albigeois s'étaient fortifiés. Ils l'emportèrent d'assaut, et passèrent au (il de Cépée cent cinquante mille des habitants de cette malheureuse ville. On ne peut excuser cette barbarie, quoique les assiégés eussent commis toutes sortes de crimes et que les innocents eussent pu sauver leur vie en se séparant des coupables, comme ils en avaient été sommés. Les Croisés prirent aussi Carcassonne ; après quoi ils choisirent pour général Simon de Montfort, le septième des comtes de ce nom , ainsi appelés de Montfort-l'Amauri , qui est à dix lieues de Paris. Simon s'était distingué par sa valeur dans les guerres contre les Sarrasins en Orient. Son zèle et sa piété, dit Joinville, l'égalaient aux hommes apostoliques. Tous les jours il entendait la messe et récitait l'office de l'Eglise ; il se confessait toutes les semaines , et se comportait dans toutes les occasions en véritable héros chrétien. Les Croisés cependant

commirent en Languedoc , sous sa conduite , des cruautés et des injustices qu'on ne justifiera jamais ; on ne punit point des crimes par d'autres crimes. Un zèle apparent pour la foi couvrait en plusieurs un fonds secret d'avarice, d'ambition et de vengeance. Le comte de Toulouse continuant, au mépris de ses engagements , de secourir les Albigeois, fut excommunié par le légat du pape, et aussitôt la guerre lui fut déclarée par Simon de Montfort. Celui-ci défit le comte de Foix, qui l'avait assiégé dans Castelnau , et l'obligea de se retirer. Pierre , roi d'Aragon, se joignit au comte de Toulouse son parent, ainsi que les comtes de Foix, de Comminge et de Béarn. Tous ces prince⁴ , à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, fondirent sur Simon de Montfort et l'assiégèrent dans la petite ville de Muret, située sur la Garonne, près de Toulouse. Simon osa faire une sortie , quoiqu'il n'eût que mille hommes, et mit, avec sa petite troupe, le désordre parmi les assiégeans. Le roi d'Aragon ayant été tué, toute son armée se débanda et prit la fuite. Au bruit de cette nouvelle, la ville de Toulouse se rendit; et en 1215, le pape accorda à Simon la propriété du comté de Toulouse , du duché de Narbonne et de tous les Etats de Raimond, à condition toutefois qu'il en recevrait l'investiture du roi de France , et qu'il le regarderait comme son seigneur suzerain. Raimond trouva le moyen de reprendre Toulouse la même année. Simon vint mettre le siège devant cette ville , mais il y fut tué. Il laissa deux fils, dont le second alla s'établir en Angleterre, où il hérita du titre de comte de Leicester et des biens que son père avait dans ce royaume : il portait aussi le nom de Simon. Il joua un des principaux rôles dans la guerre des barons contre Henri III. Amauri, son frère aîné, eut en partage les comtés de Toulouse et de Montfort. Mais se sentant trop faible pour se soutenir en Languedoc, il céda ce qu'il y possédait au roi Louis VIII, et fut fait connétable de France. Raimond mourut en 1222, après avoir témoigné dans ses derniers moments de vifs sentimens de pénitence. Haimond VIII, son fils, se réconcilia avec l'Église, et reçut de S. Louis les comtés de Toulouse et d'Agen. 11 n'eut qu'un fils, la Digitized by Google

458 S. DOMINIQUE» [4 août.] pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, écorchant les uns et frappant les autres jusqu'à la mort. Dans* les églises, ils brisaient et profanaient les vases sacrés, et poussaient l'impiété jusqu'à convertir les ornemens des autels en habits de femmes. Ils pénétrèrent dans le centre de la France ; mais le roi Philippe Auguste les ayant attaqués en Berri, leur tua dix mille hommes !.

Dominique entreprit d'arrêter par sa faible voix la violence du torrent. Ses sermons furent l'instrument dont Dieu se servit pour amollir la dureté des rochers et pour toucher des cœurs que l'éloquence impétueuse de S. Bernard n'avait pu émouvoir. Aussi la conversion des Albigeois est-elle regardée comme le plus grand des miracles que le saint ait opérés. La première conférence que les missionnaires eurent avec les hérétiques se tint dans un bourg près de Montpellier, et dura une semaine. Elle produisit les plus heureux effets, et il n'y avait point de jour où il ne s'opérât plusieurs conversions éclatantes. Cette conférence finie, les hommes apostoliques prêchèrent huit jours à Béziers. Ils y gagnèrent aussi beaucoup d'âmes à JésusChrist, malgré les mauvaises dispositions de la plupart de leurs auditeurs, qui se bouchaient les oreilles pour ne pas les entendre. Diégo et Dominique allèrent ensuite à Carcassonne et à Montréal. Etant dans cette dernière ville, ils disputèrent quinze jonrs avec les quatre chefs des Albigeois, et convertirent cent cinquante de ces hérétiques. Dominique rédigea par écrit une courte exposition de la foi, et prouva chaque article par l'autorité du Nouveau Testament. Il remit ce petit ouvrage aux principaux des Albigeois afin qu'ils l'examinassent. Ceux-ci, après avoir disputé longtemps entre eux, convinrent de le jeter au feu, disant que s'il brûlait, ils regarderaient comme fausse la doctrine qui y était contenue. Ils l'y jetèrent à trois différentes reprises, sans que les flammes l'endommageassent. Il n'y eut cependant de converti qu'un officier, quelle épousa Alphonse, comte de Poitiers, frère de S. Louis. Cette princesse étant morte sans enfans, ses biens passèrent à Philippe III . roi de France. Louis VIII marcha en personoc contre les Albigeois. Mais ces hérétiques lui survécurent , et leur secte ne fut éteinte que sous la minorité de Louis IX. Hasoage prétend , Ht st. de l'Eglise, l. 24 , que les Albigeois n'étaient point généralement Manichéens, et qu'ils avaient la même doctriue que les Vaudois. Mais il n'est pas possible de douter que plusieurs de ces derniers ne fussent mêlés avec les Mauichéens de Languedoc. Le principe capital des Vaudois était qu'il fallait

dépouiller le clergé de ses biens ; ce fut là la source des désordres qui les rendirent les ennemis de la tranquillité publique et des lois de la société civile. On peut voir sur les nouveaux Mauichéens, qui dans ce temps passèrent de l'Orient en Italie , en Allemagne et en France, le P. Mamachi, *Annal. Præd. t. 1, p. 80*. Cet auteur prouve, p. 92 , contre Basnage et Beausobre , que les Albigeois étaient infectés des erreurs du manichéisme. 1
Le Gendre , *Hist. de Fr. t. 2, p. 361*. Digitized by Coogle

S. DOMINIQUE. [4 août.] 45p qui depuis attesta publiquement la vérité du miracle dont il avait été témoin oculaire. Pierre des Vaux de Cernay 1 assure qu'il entendit raconter le même miracle à S. Dominique. Ce saint et l'évêque qui l'accompagnait, trouvèrent à Fanjeaux, Arnou, abbé de Cîteaux, et les douze autres abbés qui, conjointement avec lui, travaillaient à la conversion des Albigeois. On tint une nouvelle conférence où il y eut des arbitres nommés. Les juges et les ministres . hérétiques ayant proposé de jeter au feu l'écrit de S. Dominique dont nous venons de parler, la proposition fut acceptée unanimement. On l'y jeta donc au milieu de l'assemblée , et par trois fois, comme on avait déjà fait : mais on l'en retira toujours sans qu'il eût reçu le moindre dommage. Ce miracle est rapporté par Jourdain et par les anciens auteurs de la Vie du saint; Thierry d'Apolda, Bernard Guidonis et Humbert le distinguent expressément de celui qui s'était opéré à Montréal. Le second se fit au château de Raimond Durfort , où l'on bâtit depuis une chapelle sous l'invocation de S. Dominique. La postérité de Raimond donna même le château à l'ordre que le serviteur de Dieu avait institué 2. La conversion d'un grand nombre d'hérétiques des deux sexes fut le fruit de ce miracle. Dominique était pénétré de douleur quand il considérait que les enfans des Catholiques manquaient de secours pour recevoir une bonne éducation , d'où il arrivait qu'ils étaient négligés dans leur jeunesse, ou qu'ils tombaient entre les mains de maîtres qui corrompaient la pureté de leurs mœurs et de leur foi. Il chercha les moyens d'arrêter le mal dans sa source. Aidé des libéralités de plusieurs évêques, il fonda en 1206 le monastère de Notre-Dame de Prouille, près de Fanjeaux, et soumit les religieuses qui s'y retirèrent à la règle de S. Augustin. Il leur donna aussi quelques constitutions particulières qui furent approuvées par le pape Grégoire IX. Cette maison fut bientôt remplie d'un grand nombre de femmes qui voulaient se mettre à l'abri de la corruption du siècle; on y forma aussi à la piété de jeunes filles qui devaient un jour vivre dans le monde. Ce monastère est encore regardé aujourd'hui comme le berceau et le chef-lieu des Dominicaines. En 1207, il y eut une conférence entre les missionnaires et les hérétiques. Elle se tint dans le palais de Raimond Roger, comte de Foix, qui admit successivement les deux partis à sa table. La femme et une des sœurs du comte suivaient le parti des Vaudois ; son autre sœur était attachée aux Albigeois. La dispute se termina à l'avant« Petr.

Vallis, Htst.Jlbig. c. 7; Fleury, l. 76, n. 28. * Kchard , t . 1 , p. 6 ; Tournon, c. 8 , p. 61. Digitized by Google

4^{fi}o S. DOMINIQUE. [4 août.] tige de la vérité. Plusieurs personnes de distinction renoncèrent à l'hérésie. De ce nombre fut celui qui avait été choisi pour juge et pour arbitre de la dispute. C'était un homme savant et qui jusque là avait été un des plus fermes soutiens de la secte des Albigeois. Après cette conférence, les abbés de Cîteaux retournèrent dans leur monastère, et l'évêque d'Osma dans son diocèse, d'où il était absent depuis deux ans, avec la permission du souverain pontife. Les hérétiques eux-mêmes rendaient justice à la sainteté de ce prélat, en l'appelant ordinairement prédestiné. Il mourut peu de temps après son arrivée à Osma. Dominique, qu'il avait choisi pour lui succéder dans la place de supérieur de la mission en Languedoc, et auquel le pape confirma ce titre en 1207, fit de sages réglemens pour la conduite des ministres qui travaillaient conjointement avec lui. Quelques auteurs datent de là l'origine de l'ordre que ce saint institua ; mais c'est sans aucun fondement. Le 15 de janvier de l'année suivante, Pierre de Gastelnau, ou de Château-Neuf, fut assassiné par deux scélérats, dont l'un était domestique du comte de Toulouse. Les hérétiques commirent encore plusieurs autres crimes. Bientôt toute la chrétienté fut en feu. On leva une armée puissante pour exterminer les auteurs de ces attentats. Dominique n'eut aucune part à ces préparatifs de guerre ; la douceur et la patience furent les seules armes qu'il employa contre les injures. On ne l'entendit jamais se plaindre des affronts qu'on lui faisait. Il n'y avait point de danger qui l'effrayât lorsqu'il s'agissait du salut des âmes : il se fût estimé heureux de pouvoir verser son sang pour la gloire de Dieu. Il procurait tout le bien dont il était capable à ceux qui le haïssaient et le persécutaient. Un hérétique qu'il ne connaissait point s'offrit un jour à lui servir de guide ; mais il le mena par des chemins remplis de pierres et d'épines, en sorte que le saint, qui ne portait point de chaussure, eut les pieds tout déchirés. Il souffrit cet affront avec une patience admirable. Ayant vu son ennemi couvert de confusion, il le consola avec bonté, en disant que ce sang qui coulait était le sujet de son triomphe ; il le toucha si vivement, qu'il abandonna ses erreurs pour rentrer dans le sein de l'église catholique. Une autre fois les Albigeois apostèrent deux assassins pour lui ôter la vie dans un lieu situé entre Prouille et Fanjeaux ; mais il eut le bonheur de s'échapper de leurs mains. Quelques hérétiques lui demandant depuis ce qu'il aurait fait s'il eût rencontré ces assassins : a J'aurais, dit-il, remercié Dieu ; je l'aurais prié de faire y que mon sang coulât goutte à

goutte, et que mes membres fussent » coupés l'un après l'autre, afin de
prolonger mes tourmens et Digitized by Google

« S. DOMINIQUE. [4 août.] 461 » d*enrichir ma couronne. »

Cette réponse fit une impression étonnante sur ses ennemis. Une pauvre femme, infectée de l'hérésie des Albigeois, découvrit les abominations de sa secte; mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait les abandonner sans se priver des seules ressources qu'elle eût pour vivre. Dominique l'ayant entendue parler de la sorte, en eut l'âme percée de douleur. Il s'offrit à se vendre en qualité d'esclave, afin de lui procurer de quoi subsister et de la mettre en état de servir Dieu. Il se serait vendu en effet, si la Providence ne fût venue par une autre voie au secours de cette femme. Cependant l'armée des Croisés approchait. Le saint ne cherchait qu'à écarter le danger qui menaçait un peuple opiniâtre. Lorsqu'il fut parmi les Croisés, il remarqua que plusieurs ne s'étaient joints. Selon Manriquez et RAILLET, l'inquisition commença en 1204, et le légat Pierre de Castelnau fut le premier inquisiteur. Fleury, /. 73, «.54, fait remonter l'origine de ce tribunal au décret que porta le concile de Vérone en 1184, pour ordonner aux évêques de Lombardie de rechercher les hérétiques avec soin, et de livrer ceux qui seraient opiniâtres au magistrat civil, afin qu'ils fussent punis corporellement. Malvenda, sous l'an 1215, dit que le pape donna à S. Dominique, comme il avait fait précédemment à Pierre de Castelnau, une commission pour juger et livrer au bras séculier les apostats, ainsi que les hérétiques relaps et opiniâtres. C'est de là que quelques auteurs ont appelé le saint le premier Inquisiteur, Mais le P. Tournon observe, r. 13, p 88, que les Albigeois du Languedoc ne furent et ne purent être l'objet d'un tribunal tel que celui de l'Inquisition, tandis que S. Dominique était au milieu d'eux. En effet, ces hérétiques, loin d'être cachés, avaient les armes à la main; ils dogmatisaient publiquement, et comptaient les princes parmi leurs partisans. 2° Les auteurs originaux de la Vie du saint s'accordent à dire qu'il n'employa jamais contre les hérétiques d'autres armes que l'instruction et la prière; et ils entrent à cet égard dans le détail le plus circonstancié. Mansi in Tolosanis partibus multo tempore,.... vir ver omnia apostolicus, propugnans fidem, expugnans hæresim verbis, exemplis, miraculis. Ce sont les paroles de Thierry de Apolda, c. 2, /. 33. Le P. Fontenai, un des continuateurs de l'Histoire de l'Eglise gallicane, conclut, d'après ces autorités, /. II, /. 35, p. 90 et 129, que les moines de Cîteaux furent les premiers auxquels le pape donna une commission pour dénoncer les Albigeois au magistrat, partout où cela pourrait se faire, ce qui fut comme le

prélude de l'Inquisition. Le projet de ce tribunal fut formé dans le concile tenu à Toulouse en 1229 , et le pape Grégoire IX nomma quatre ans après deux Dominicains inquisiteurs en Languedoc. Cest ce que rapportent Bernard Guidonis et Guillaume e Puy-Laurens , chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse, dans sa Chronique , c. 43. On établit depuis ce tribunal dans quelques pays d'Italie, à Malte, en Espagne et en Portugal , mais toutefois avec des différences dans les réglemens qu'on devait y suivre. La France et d'autres royaumes se sont toujours montrés très-ardens à le rejeter. On lit dans l'Histoire de Languedoc , t. 3 , /. 21 , p. 13, que Rainer et Guy, tous deux moines de Clteaux, furent chargés les premiers, en 1198 , des fonctions de ceux qu'on a depuis appelés Inquisiteurs. Echard, /». 56; le P. Tournon, /. 1 , c. 13, et les Rollandistes , /. 1 aug. in Comm. prm'io ad Act. S. Domtn. § 16,/* . 410, prouvent que S. Dominique n'exerça aucun acte d'inquisiteur, qu'il ne contribua point à l'établissement de l'Inquisition, et qu'il n'employa jamais contre les hérétiques d'autres armes que celles dont nous avons parlé. Mamachi , ad an. 1201 tp. 197, et d'autres Italiens, ont soutenu qu'il avait approuvé l'usage des peines corporelles contre ceux qui erraient dans la foi : mais cela ne doit s'entendre que des hérétiques qui renversaient les lois de la société, qui troublaient la tranquillité publique, et qui séduisaient les autres. Digitized by Google

< 462 S. DOMINIQUE. [4 août] à eux que pour p 1er, qu'ils se livraient à toutes sortes de désordres, qu'ils ignoraient les premiers mystères de la foi, et qu'ils n'avaient pas la moindre idée des devoirs du christianisme. Il entreprit la réforme de leur conduite avec autant de zèle qu'il avait travaillé à la conversion des Albigeois. Le comte de Montfort l'estimait et l'aimait singulièrement à cause de sa sainteté. La confusion se mit bientôt parmi les Croisés. La plupart retournèrent chez eux après avoir servi quarante jours. Le général, qui s'était vu à la tête de près de deux cent mille hommes, fut presque entièrement abandonné. Il n'avait avec lui que douze cents hommes, lorsqu'il fut attaqué par ses ennemis, qui étaient au nombre de cent mille, ou même de deux cent mille, selon quelques auteurs. Mais Dominique le rassura en lui promettant la victoire de la part de Dieu. Le comte de Montfort se retira à Muret; puis ayant fait une sortie vigoureuse le 12 septembre 1113, il mit l'armée ennemie en déroute. Le roi d'Aragon resta sur la place avec seize mille hommes. Cette prédiction est la seule part que le saint ait eue en cette guerre; les historiens originaux l'assurent, et ils sont en cela plus croyables que Baillet et les autres modernes. Le saint ne contribua à la condamnation de qui que ce fut. Les auteurs de sa Vie rapportent que par son crédit et ses prières il sauva la vie à un jeune homme condamné au feu, en assurant les juges qu'il devait mourir dans le sein de l'Eglise. La prédiction se vérifia quelques années après. Le jeune homme devint un zélé Catholique, et entra même dans l'ordre de Dominique, où il mourut saintement. Enfin, les historiens contemporains s'accordent à dire que le serviteur de Dieu, en attaquant les hérétiques, n'eut recours qu'à la voie de l'instruction, à la douceur, aux pratiques de la pénitence, aux larmes et à la prière. Il avait tant de zèle pour le salut des âmes, qu'il eût voulu les gagner à Jésus-Christ par le sacrifice de sa liberté et de sa vie. Il était infatigable dans l'exercice des fonctions apostoliques. La grandeur des difficultés ne faisait qu'animer son courage, et semblait lui communiquer une nouvelle vigueur. Malgré la continuité de ses travaux, il menait une vie fort austère. Les jours de jeûne, et surtout en carême, du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Il passait, avec son compagnon, une grande partie de la nuit en prières, et ne couchait que sur des planches. Quoiqu'il sût que les Albigeois étaient extrêmement irrités contre lui, voyez Echard, /. 1, p. 55, 88; et le P. Tournon, c. 18, p. 130. Durant la bataille de Muret, le saint resta en prière dans l'église de la citadelle, et n'était point avec Tannée,

comme quelques modernes l'ont prétendu. Voyez Mal\euda , l'ancienne
Chronique intitulée Præclara Fmncorum facinora , ad on. 1213, etc.
Digitized by Google

S. DOMINIQUE. [4 août.] 463 il n'en continuait pas moins ses missions parmi ces hérétiques. Il s'exposait courageusement aux plus cruels traitemens, et à la mort même. Il alla sans crainte à la rencontre d'une troupe de scélérats de la secte des Albigeois, qui venaient d'assassiner près de Carcassonne un abbé et un moine de Cîteaux. Mais Dieu fut son protecteur en cette occasion. Thierrî, Etienne de Sasenhac et d'autres auteurs, rapportent que le saint faisant une mission à Castres, fut un jour invité à dîner par l'abbé de Saint-Vincent. Son sermon fini, il resta à prier dans l'église, sans penser aux besoins de son corps, comme cela lui arrivait ordinairement. L'heure du repas venue, l'abbé l'envoya chercher par un clerc. Celui-ci prit la route de l'église, où il savait devoir le trouver plutôt que partout ailleurs. Il l'y trouva effectivement : mais il était ravi en extase, sans mouvement et élevé de terre de plusieurs coudées. Il le considéra longtemps en cet état, et n'osa s'approcher de sa personne, que lorsqu'étant revenu à lui, il fut redescendu doucement à terre. Ce fut durant ses missions de Languedoc que Dominique institua la célèbre dévotion du Rosaire, qui consiste à réciter quinze fois l'Oraison dominicale et cent cinquante fois la Salutation angélique, et qui a pour fin d'honorer les quinze principaux mystères du Sauveur et de sa sainte Mère. Il connaissait toute l'excellence de ces prières. L'Oraison dominicale contient en abrégé tout ce que nous pouvons demander à Dieu ou espérer de lui. En la récitant nous pratiquons ces vertus sublimes par lesquelles nous faisons à Dieu l'hommage de nos cœurs. Par la Salutation angélique, nous louons et remercions Dieu des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, qui sont le principe de tout bien, et ses louanges sont exprimées dans les termes mêmes du Saint-Esprit, qui, quoique adressés à la sainte Vierge, se rapportent bien plus à son Fils, que nous reconnaissons comme l'unique cause de son bonheur et du nôtre. Nous implorons aussi l'intercession de la Mère, tant pour le cours que pour la fin de cette vie ; et pour exciter efficacement sa compassion, ainsi que celle de son Fils, nous faisons l'aveu de notre misère, en prenant le titre humiliant de pécheurs. Ces deux prières sont tellement disposées dans le Rosaire, qu'elles nous rappellent l'histoire de la vie et des souffrances du Christ. Les Bollandistes et quelques critiques français ont parlé d'une manière problématique touchant l'auteur du Rosaire. Us prétendent que, dès les premiers temps du christianisme, on répétait fréquemment en priant l'Oraison dominicale, et que la pratique de cette répétition, ainsi que celle

de la Salutation an^élique, était beaucoup en usage avant S. Dominique. Cela ne fait r.cn contre^' institution du Rosaire, et on doit l attribuer au saint, puisqu'il a le premier enseigné la méthode d'honorer les mystères de Jésus-Christ et de sa bienheureuse mère, en récitant un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et Digitized by Google

464 S. DOMINIQUE. [4 août.] frances de Jésus-Christ, qui doivent être l'objet continuel de nos méditations. En louant Dieu de chaque mystère, nous demandons en même temps les grâces qui sont nécessaires et à nous et au prochain. Parmi les Albigeois, les uns ignoraient et les autres blasphémaient les mystères qui sont le fondement de la religion. Ces maux affligeaient vivement Dominique. Ce fut pour y remédier qu'il enseigna à honorer les mystères par une méthode facile et appropriée à toutes sortes de personnes. Les plus éclairés y trouvent le moyen de s'élever à la plus sublime contemplation, et de produire des actes des vertus les plus héroïques. Le saint établit depuis la même méthode à Bologne et en d'autres lieux. Nous avons observé qu'il avait fondé à Prouille un monastère de religieuses. Il établit ensuite un autre institut sous le nom de Tiers-Ordre, Il y fit garder la plus exacte régularité, sans prescrire cependant d'austérités extraordinaires. Des femmes qui professaient cet institut, les unes vivaient dans des monastères, et étaient véritablement religieuses ; d'autres vivaient dans leurs propres maisons, s'appliquant à sanctifier les devoirs de la vie civile par certains exercices réglés. Elles consacraient aussi une partie de leur temps aux œuvres de miséricorde, surtout à servir les pauvres dans les prisons et les hôpitaux. Dominique portait toujours l'habit des chanoines réguliers de S. Augustin, dont il suivait la règle. Mais il se sentait un désir ardent d'exciter l'esprit apostolique dans les ministres des autels, dont les scandales autorisaient la corruption parmi le peuple, et avaient servi de prétexte à la naissance de l'hérésie. Il savait bien que cet esprit était fondé sur le mépris du monde, et sur un parfait détachement des biens créés : mais il voyait en même temps que le clergé violait sans scrupule les engagements les plus sacrés. Il pensa que le plus sûr moyen de réussir était d'instituer un ordre d'hommes religieux qui joignissent les exercices de la retraite et de la contemplation à l'étude des sciences ecclésiastiques, afin qu'ils pussent s'appliquer aux fonctions de la vie pastorale, et surtout à la prédication. Il leur prescrivit des jeûnes rigoureux, une abstinence perpétuelle de la viande, et la plus exacte pauvreté, voulant que les frères ne vécussent que d'aumônes \ il ne défendit pourtant pas aux maisons d'avoir quelques biens, pourvu qu'ils fussent possédés en commun. Son principal but était de multiplier par là dans l'Eglise les prédicateurs zélés, qui par leurs discours et leurs exemples fussent en état de répandre la lumière de la Salutation angélique. Voyez Benott XIV, de Canoniz. I. \ , part. 2, c. 10, /. 4 ; et l. de

Festis Christi et B. Maria Fi>>g. t. 12 Oper. 1.2, c. 10; et Mamachi, Annal.
Prædic. ad an. 1213, /. 1 , p. 316 ad 344. Digitized by Google

S. DOMINIQUE. (4 août. 1465) Il fut, d'allumer le feu de la divine charité, et d'aider aux pasteurs à guérir les plaies que le vice et l'hérésie avaient faites à leur troupeau. Il pria long-temps pour connaître la volonté de Dieu sur son projet. Il le communiqua aux évêques de Languedoc et de Provence, qui tous y applaudirent et le pressèrent de le mettre en exécution. On le jugeait digne d'être le père des prédicateurs, lui qui en était le parfait modèle. Seize des missionnaires qui travaillaient avec lui entrèrent dans ses vues; et l'un d'eux, nommé Pierre Gellani, donna quelques maisons qu'il avait à Toulouse. L'ordre naissant s'y forma en 1215, sous la protection de l'évêque. Dominique, ne pouvant donner de consistance à son institut sans l'agrément du pape, fut obligé de faire le voyage de Rome. Il y accompagna Foulques, évêque de Toulouse, qui allait au quatrième concile général de Latran. Innocent III, qui gouvernait l'Eglise depuis dix-huit ans, le reçut avec de grandes marques d'affection. Outre qu'il lui avait été recommandé par l'évêque de Toulouse, il avait encore entendu parler de son éminente sainteté, et de son zèle pour annoncer la parole de Dieu. Il avait lui-même dressé le décret qui fut inséré dans le dixième chapitre du concile, et qui a pour objet d'inculquer l'obligation de prêcher, la nécessité de choisir pour pasteurs des hommes puissans en œuvres et en paroles, qui puissent par leurs discours et leurs exemples instruire et édifier leurs troupeaux, articles qui avaient été négligés : ce qui était la cause de l'ignorance, des désordres et des hérésies qu'on voyait régner en plusieurs provinces. Le pape ne pouvait que louer le dessein de Dominique. Thierry d'Orviète et Vincent de Beauvais rapportent cependant qu'il fit d'abord quelque difficulté d'approuver le nouvel institut. C'est que depuis peu on lui avait porté des plaintes sur la trop grande multiplication des ordres religieux, qu'on la lui avait représentée comme capable de jeter de la confusion dans l'Eglise, et qu'on lui avait fait entendre qu'il valait mieux réformer les ordres déjà établis, que d'en admettre de nouveaux. Mais le bienheureux Jourdain et le P. Humbert assurent qu'il approuva ensuite de vive voix l'institut proposé par le saint, et qu'il lui ordonna d'en dresser les constitutions, pour qu'il pût les examiner. Dominique assista au quatrième concile de Latran, qui, quoique fort nombreux, ne dura que trois semaines. On y condamna les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques; on y fit divers canons pour la réformation des mœurs, et l'on y forma le projet d'une croisade pour

reconquérir la Terre-Sainte, dont les infidèles venaient de s'emparer pour la seconde fois. Le vingt-unième TOME V, 30 Digitized by Google

466 ». DQmSlQVM. [4 août.] de ces canons est celui qui ordonne à tous les fidèles de Vun et de Vautre sexe, qui ont atteint l'âgede discrétion, de confesser leurs péchés, au moins une fois Tan, à leur propre prêtre, et de recevoir l'Eucharistie, au moins à Pàque, si ce n'est que, par l'avis de leur propre prêtre, ils ne dussent, pour de bonnes raisons, s'en abstenir quelque temps. Le treizième défendait d'établir de nouveaux ordres religieux. Le concile, composé de quatre cent douze évêques et de près de huit cents, tant abbés que prieurs et députés des prélats absents, finit sur la fin de novembre 1215. S. Dominique arriva à Toulouse au commencement de l'année suivante. Ayant consulté seize de ses compagnons, dont huit étaient Français, sept Espagnols et un Anglais, il choisit la règle de S. Augustin, qui s'était lui-même distingué par son zèle pour la prédication ; il y joignit quelques observances tirées de celle des Prémontrés, avec certaines constitutions particulières. Sur ces entrefaites, mourut le pape Innocent III, célèbre par ses grandes actions et par la composition de divers ouvrages où le savoir se trouve réuni à la piété. Sa mort arriva le 16 juillet 1216. Il occupait la chaire de S. Pierre depuis le mois de janvier de l'année 1214. Honorius III lui succéda. Dominique se vit obligé de faire un second voyage à Rome. Avant de partir, il acheva son couvent de Toulouse, et l'évêque de cette ville lui donna l'église de Saint-Romain. Celui de Fermo, en Italie, lui fit présent de l'église de Saint-Thomas, et voulut avoir chez lui une maison de son ordre. Le serviteur de Dieu arriva à Rome avec une copie de sa règle, au mois de septembre de l'année 1216. Il fut quelque temps sans pouvoir obtenir d'audience du pape; mais il sentit renaître son courage, en conséquence d'une vision que Fleury rapporte¹ d'après Thierrî. Honorius approuva le nouvel ordre, et en confirma les constitutions par deux bulles, datées l'une et l'autre du 26 décembre de la même année. Il retint Dominique plusieurs mois à Rome, et le chargea de prêcher dans cette ville. Le saint s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès et d'applaudissemens. Il représenta au pape qu'il y aurait un moyen facile de pourvoir à l'instruction des personnes de sa cour, et que ce moyen serait d'avoir dans son palais un maître pour les études relatives à la religion. Honorius entra dans ses vues, et créa l'office de maître du sacré Palais. Celui qui occupe cette place est comme le théologien domestique du pape; il assiste à tous les consistoires, tant 1 L. 78, n. 5. Digitized by Googl

S. DOMINIQUE. [4 août.] t^{ty} publics que particuliers, il confère le degré de docteur, il approuve les thèses et les livres, il nomme les prédicateurs du pape. S'il est absent, il a droit de déléguer quelqu'un pour le remplacer. Honora^{is} obligea Dominique à se charger de cet emploi, qui depuis a toujours été confié à un religieux Dominicain. Le saint étant à Rome dicta des commentaires su^r les Epîtres de S. Paul, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais auxquels les auteurs contemporains donnent de grands éloges. Il avait appris de S. Chrysostôme que les écrits de cet apôtre sont un trésor inépuisable d'instruction pour un prédicateur qui les lit et les iné^{di}te avec assiduité. Il les recommandait donc fortement à ses religieux, et en portait toujours un exemplaire avec lui. Lorsqu'il n'était point occupé aux fonctions publiques du ministère ou à quelque autre devoir, on était sûr de le trouver à l'église. Si la nécessité l'obligeait à s'entretenir avec les autres, ses discours roulaient sur des matières de piété; et il parlait avec tant , d'onction et de prudence, que les mondains l'écoutaient avec plaisir, et que les personnes pieuses sortaient d'avec lui singulièrement édifiées. Ayant obtenu du pape la permission de retourner à Toulouse au mois de mai, il s'y appliqua à former ses religieux à la pratique des maximes de la vie intérieure, et à leur faire acquérir les qualités propres à devenir d'excellons prédicateurs. Après les avoir exhortés à l'étude de la religion, il leur recommanda de se rappeler qu'ils devaient d'abord travailler à leur propre sanctification et se souvenir qu'ils étaient les successeurs des apôtres dans l'établissement du royaume de Jésus-Christ. Il leur donna des instructions salutaires sur l'humilité, sur le mépris d'eux-mêmes, sur la nécessité de mettre en Dieu seul leur confiance. Il ajouta que cette confiance les rendrait invincibles au milieu de toutes les épreuves, et qu'elle les soutiendrait dans cette guerre où ils allaient s'engager contre le monde et les puissances de l'enfer. Pour rendre son ordre plus utile, il envoya un certain nombre de ses disciples en Espagne et en Portugal. Ceux qui furent envoyés à Paris, parmi lesquels étaient Manez de Gusman, eurent pour supérieur le P. Matthieu. La réputation extraordinaire dont jouissaient les nouveaux religieux connus sous le nom de Frères Prêcheurs, attira dans leur ordre plusieurs savans docteurs et des hommes du mérite le plus distingué. Bientôt ils eurent des établissemens à Lyon, à Montpellier, à Bayonne et dans plusieurs autres villes de France. S. Dominique retourna à Rome en 1217. Le pape lui

donna l'église de Saint-Sixte, et l'invita à fonder dans cette ville un cou3o.
Digitized by Google

468 S. DOMINIQUE. [4 août.] vent de son ordre. Le saint, par Tordre d'Honorius , enseigna la théologie dans le palais et dans Rome. Il prêcha dans l'église de Saint-Pierre , et il le fit avec tant d'éloquence et de zèle, qu'il y avait à ses sermons un concours prodigieux de peuple. Son ministère fut honoré de plusieurs miracles éclatans, et on le surnomma le Thaumaturge de son siècle. Une femme nommée Guta-Dona, étant retournée chez elle après avoir entendu prêcher le saint, trouva son enfant mort dans le berceau a. Accablée de douleur, elle le prend dans ses bras, le porte à l'église de Saint-Sixte, et le met aux pieds de Dominique, ne s'expliquant que par ses larmes et ses soupirs. Le serviteur de Dieu, attendri, prie quelque temps avec ferveur, puis forme le signe de la croix sur l'enfant, qui ressuscite. Le pape voulait que ce miracle fut publié en chaire; mais l'humilité de celui qui l'avait opéré s'y opposa. Un ouvrier, qui s'était tué en tombant d'une voûte du couvent de Saint-Sixte où il travaillait, recouvra la vie de la même manière. Dominique rendit aussi la santé à un de ses religieux abandonné des médecins , et auprès duquel on récitait les prières des agonisans. L'évêque d'Orviète assure qu'il avait appris ce miracle de la bouche du malade même, lequel en un instant se trouva dans une santé parfaite dont il jouit long-temps, et qu'il consacra à la pratique des bonnes œuvres K S. Dominique ressuscita encore un autre mort dans le monastère de Saint-Sixte, en présence d'un grand nombre de personnes de distinction. Le fait est rapporté de la manière suivante a. Il y avait à Rome des religieuses qui ne gardaient point la clôture et qui n'observaient presque aucun article de leur règle. Quelques-unes étaient dispersées dans de petits monastères , et d'autres vivaient chez leurs paï ens ou amis. C'est qu'avant le concile de Trente, la clôture perpétuelle n'était point regardée comme une partie essentielle de l'état de religieuse ; et quoique depuis ce concile plusieurs célèbres canonistes jugent que les religieuses sont absolument astreintes à la clôture perpétuelle , il y a encore des monastères en Flandre qui ne s'y assujétissent point, alléguant pour prétexte l'ancienne prescription. Le pape Innocent III avait tâché plusieurs fois de renfermer dans une maison cloîtrée toutes les religieuses dont il s'agit ; mais <* Voyez Thicrri d'Apolda; Fleury t /. 78, n. 31, et Mamachi. Ce dernier a recueilli dans le tome 1er de ses Annalqs, sous l'an 1218,/? . 420, etc. tous les monumens originaux qui constatent la vérité des miracles dont il s'agit ici. 1 Ap. Bolland. p. 429. ■ ^«Thierri d'Apolda» c. 9, ». p. 30; Jean Longinus,

Hist. Polon. 89; le P. Hutnbert, c. 33; le P. Echard, ? 6, ad an. 1218;
Malveoda ; Fleury, qui cite un auteur fort ancien, f. I, / 78, n. 32, etc. v
Digitized by Google

S. DOMINIQUE. [4 âOÛt.J 469 sçs efforts avaient été inutiles. Honorius chargea Dominique de cette réforme. Le saint, pour réussir plus facilement, demanda et obtint trois cardinaux commissaires, qui furent HugoJin, doyen du sacré Collège, Nicolas, évêque de Tusculum, et Etienne de Fossa-Nuova, cardinal prêtre des douze apôtres. Dans le dessein d'écarter les difficultés, il offrit aux religieuses son monastère de «Saint-Sixte, qui venait d'être achevé, et qu'Innocent III avait voulu précédemment leur donner, se réservant à faire bâtir pour ses frères une maison à Sainte-Sabine. Le pape agréa cet arrangement. Les religieuses de Sainte -Marie au-delà du Tibre furent les plus opiniâtres à s'opposer à la réforme. Le saint se rendit chez elles avec les trois cardinaux, et leur parla avec tant de solidité et de charité, qu'il obtint d'elles ce qu'il leur demandait. Il n'y en eut qu'une qui refusa d'obéir. Mais les commissaires ne se furent pas plus tôt retirés, que les parens et les amis de ces religieuses accoururent pour les faire changer. Ils leur représentèrent qu'elles se repentiraient d'avoir pris avec une telle précipitation un engagement irrévocable ; que leur maison était noble et ancienne; qu'il n'y avait rien de répréhensible dans leur conduite ; que leurs privilèges étaient trop bien établis pour être ainsi renversés ; qu'il n'y avait point d'autorité qui pût les assujétir à une nouvelle règle, et qu'on n'avait pas droit de leur prescrire un genre de vie auquel elles n'avaient jamais eu l'intention de s'engager. De tels discours ne pouvaient manquer de plaire à des personnes qui n'avaient consenti qu'à regret au sacrifice de leur indépendance. La communauté changea donc de sentiment, et ne voulut plus obéir. Dominique leur laissa le temps de la reflexion. Il empêcha le pape d'avoir recours aux voies de rigueur, qui ne gagnent jamais les cœurs et qui réussissent rarement par rapport aux devoirs dont l'accomplissement doit être volontaire. En même temps il recommanda l'affaire à Dieu, qu'il tâcha de se rendre propice par le jeûne et la prière. Quelques jours après, il retourna chez les religieuses de Sainte-Marie, et leur fit un second discours. Il leur reprocha leur désobéissance, mais sans aigreur : « Pouvez-vous, leur dit-il, » vous repentir de la promesse que vous avez faite à Dieu ? Poun Le saint pape Pie V tr, inféra les Dominicaines dans le magnifique monastère de Magnanapoli , où l'on a souvent vu des femmes de la première qualité prendre le voile. Clément VIII rendit aux Dominicains, en 1602, le couvent de Saint-Sixte , et dit dans sa bulle de donation que S. Dominique y avait ressuscité trois personnes. Ces religieux possèdent encore les deux couvens

de SaintSixte et.de Sainte-Sabine. Mais leur principale maison est celle de Sainte-Marie de la .Minerve , ainsi appelée parce qu'une partie des bâtimensest sur les ruines de l'ancien temple de Minerve , qui avait été érigé par Pompée. Ce couvent leur fut donné en 1375, par le pape Grégoire IX.

Digitized by Google

4^0 ». DOMINIQUE. [4 aOÛt.^ » vez-vous refuser de vous donner à lui sans reserve et de le servir » de tous vos cœurs ?» Il sut si bien tempérer par la douceur la sévérité des reproches, qu'à la fin de son discours toutes les religieuses s'engagèrent par vœu à faire ce que le souverain pontife exigerait d'elles. Mais elles prièrent le saint de leur servir de directeur et de leur donner sa propre règle. Dominique leur accorda ce qu'elles demandaient. Tandis qu'on préparait tout pour leur translation, il fit fermer exactement le cloître, de peur que la communication avec les personnes du monde n'ébranlât encore leur résolution. Le mercredi des Cendres de l'année 1218, l'abbesse et quelquesunes de ses religieuses allèrent au monastère de Saint-Sixte pour en prendre possession. Tandis qu'elles étaient au chapitre avec Dominique et les trois cardinaux commissaires pour traiter des droits, des revenus et de l'administration de la nouvelle communauté, arriva tout-à-coup une personne qui, les cheveux épars et fondant en larmes, s'écria que Napoléon, neveu du cardinal Etienne, s'était tué en tombant de cheval. A cette nouvelle, l'oncle, qui était un des commissaires, resta presque sans mouvement et s'appuya sur la poitrine de S. Dominique, à côté duquel il était assis. Son silence annonçait assez quel était l'excès de sa douleur. Le saint tacha d'abord de le consoler ; puis ayant fait apporter le corps du mort, il ordonna qu'on lui préparât un autel pour dire la messe. Tout étant disposé, les cardinaux avec leur suite, l'abbesse avec ses religieuses et les pères Dominicains allèrent à l'église. Un grand concours de peuple s'y rendit aussi. Durant la célébration du sacrifice, le saint versait un torrent de larmes. Quand il fut à l'élévation, il eut une extase et parut élevé de terre à la hauteur d'une coudée. Tous les assistans, témoins de cette merveille, furent saisis d'un étonnement extraordinaire. Le sacrifice achevé, Dominique, suivi de tous ceux qui étaient dans l'église, alla auprès du mort. Lorsqu'il fut arrivé, il arrangea les membres brisés dans leur place naturelle, et se mit à genoux pour prier. Quelque temps après il se leva, et fit le signe de la croix sur le mort. Ensuite ayant les mains étendues vers le ciel et étant lui-même suspendu en l'air par une puissance invisible, il cria à haute voix : « Napoléon, je vous >» ordonne de vous lever au nom de notre Seigneur Jésus-Christ a.» A l'instant, Napoléon se leva en pleine santé à la vue de tout le monde. Le pape, les cardinaux et toute la ville rendirent de solennelles actions de grâces au Seigneur, qui daignait renou« O adolescent JVapoleo, in nomine Domini nos tri Jesn-Christi tibi dico, Sitrgc... Statim,

videntiùs cunctis , sanus et iriêo/umis surrexit. Theodoric, n. 1)2 , p. 57'J.
Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

S. DOMINIQUE. [4 août.] vèler les prodiges qu'il avait opérés pour l'établissement de son Eglise. Les Dominicains ayant pris possession de l'église et du couvent i de Sainte-Sabine, les religieuses dont nous venons de parler s'é- V tablirent dans celui de Saint-Sixte avant le premier dimanebe de j Carême. Elles reçurent un nouvel habit des mains de S. Dominique, l qui leur donna sa règle. Yves, évêque de Craeovieet chancelier de Pologne, était à Borne quand Napoléon fut ressuscité, et avait été témoin oculaire du miracle a. Il pria le saint de donner l'habit de son ordre à ses deux neveux, S. Hyacinthe et S. Ceslas, ainsi qu'à deux de ses domestiques. Dominique se rendit à sa prière. Vers le même tempsy il envoya quelques-uns de ses religieux en Pologne pour y fonder \in couvent, qui a toujours été depuis un des pfcus célèbres de l'ordre. En 1218 il quitta Rome pour aller en Languedoc. De la it passa en Espagne, et y fonda deux couvens, l'un À Ségovie «t l'autre à Madrid. Au mois d'avril de l'année suivante, il revint à Toulouse, d'où il se rendit à Paris. Il paraît, par les ^incitais historiens de sa Vie, que c'était pour la première fois qu'il vei lait en cet fe* dernière ville b. Quelques semaines s'étaient à peine écovulées^ qu'il couvrit un grand nombre de pécheurs par ses instructions, tant publiques que particulières. Il reçut aussi dans son ordre plusieurs personnes distinguées. Alexandre II, roi d'Ecosse, se trouvait alors à Paris. Il était venu en France pour voir la reine Blanche, mère de S. Louis. Il conçut une grande estime pour le saint fondateur, et lui fit promettre qu'il enverrait quelques-uns de ses religieux en Ecosse Dominique régla sagement tout ce qui concerîait le couvent qu'il avait fondé dans la rue Saint- Jacques, et qui a fait donner le nom de Jacobins à la plupart des Dominicains de France. Après quoi il quitta Paris pour retourner en Italie. Toujours occupé des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'accroissement de son ordre, il fonda des couvens à Avignon, à Asti et à Bergame. Il arriva à Bologne sur la fin de l'été de l'an 1219*. Cette ville fut toujours depuis le lieu de sa résidence* 1 Voyez Hector BoUtins et Lesley. a Omnibus quee circa resuscitatum agebantur , aderaf. Joan. Longin. loc. cit. * C'est ce que le P. Tournon a prouvé contre Baillet , qui avait avancé* le contraire. * Il suit de là que S. Dominique ne put voir S. François à son chapitre de la Portioncule, qui se tint à la Pentecôte en 1219, et conséquemment qu'il n'y eut point de conférence avec lui, comme l'ont prétendu Wadding et duper, un des continuateurs de Bollandus. {Voyez le P.

Touron, /. 2 , c. 12.) Il n'est pas moins certain que Flcury s>bt trompé en
snppwamt que S. Dominique Digitized by Google

4^31 «• DOMINIQUE. [4 août.] ordinaire; il nen sortit plus que pour faire quelques voyages i Rome, à Florence, et dans d'autres villes où sa présence était nécessaire. Le curé de Saint-Nicolas de Bologne lui donna son église du consentement de l'évêque, et le pria de le recevoir dans son ordre, en quoi il fut imité par plusieurs tant archidiacres que docteurs et professeurs d'un mérite distingué. En l'année 120, Dominique alla voir à Viterbe le pape Honorius III. Etant à Rome, il vit S. François chez le cardinal Hugolin, qui était l'ami commun de l'un et de l'autre. Ce cardinal ayant depuis succédé à Honorius sous le nom de Grégoire IX, tira de l'ordre des Dominicains trente-trois évêques, un patriarche d'Antioche et huit légats. Le saint n'avait eu jusque là que le titre de supérieur : mais Honorius lui fit prendre celui de général. Etant retourné à Bologne, il y tint, à la Pentecôte de la même année 1220, un chapitre auquel assistèrent tous les supérieurs de son ordre. Il prêchait dans tous les lieux où il était obligé d'aller, et même sur la route. Le succès qui accompagnait ses prédications ne pouvait être que le fruit d'une prière continuelle, animée par la plus ardente charité. Souvent il passait une grande partie des nuits dans les églises* prosterné aux pieds des autels. Quoiqu'il fût le premier supérieur de son ordre, il ne se distinguait de ses religieux que par son humilité et sa mortification. Les habitants de Bologne étaient pénétrés pour lui de la plus profonde vénération, et couraient en foule à ses sermons. Le saint, pour satisfaire au désir qu'ils avaient de l'entendre, prêchait ordinairement tous les jours, et souvent même plusieurs fois par jour. Malgré les fatigues incroyables de sa vie apostolique, il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses austérités. Il se sentait au contraire de plus en plus embrasé d'un saint zèle de faire de son corps une victime perpétuelle de pénitence : aussi ne lui accordait-il que ce qu'exigeaient les besoins indispensables de la nature. Il saisissait avec joie toutes les occasions de souffrir qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Il regardait comme une partie de la pénitence qu'il se croyait obligé de faire, l'effusion de son sang causée par les chemins raboteux où il avait coutume de marcher nu-pieds. Il gardait la plus exacte pauvreté pour se garantir du poison secret que la possession des richesses insinue dans le cœur. Un religieux ne pouvant être parfaitement mort au monde sans l'esprit de désintéressement, il se prémunissait contre tout ce qui aurait été capable d'affaiblir en lui cette vertu. Il prenait même de sages précautions pour exclure les riches de son ordre, ou du moins pour avoir eu une conférence

avec S. François à Pérousc. Ce point de critique a été fort bien discuté par le
P. Mamachi, Annal, t. 1, ad an. 1219 , p. b*K 532. Digitized by Googl

S. DOMINIQUE. [4 août.] 4³ empêcher qu'ils n'y portassent atteinte à l'esprit de pauvreté. On voulut inutilement lui faire de grandes donations ; il refusa toujours de les accepter. Une personne de Bologne, ayant dessein de donner ses biens au couvent de Saint-Nicolas, en dressa l'acte, et le fit secrètement ratifier par l'évêque diocésain, espérant que l'autorité du prélat pourrait vaincre la résistance du saint fondateur: mais celui-ci n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait, qu'il renonça pour toujours à la donation, il en déchira même l'acte publiquement, et en présence du donateur *. On voit par là combien il était éloigné d'employer des voies indirectes pour se procurer des présents, et combien il avait d'horreur pour ces importunités à demander, qui sont une espèce d'extorsion, et qui deviennent même un véritable larcin, lorsque les pauvres en souffrent. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels, et qui empêche le fruit de leurs travaux. Pour l'écarter de son ordre, il retrancha toutes les superfluités, et accoutuma ses religieux à n'être point inquiets pour le lendemain, en faisant donner aux pauvres sans délai tout ce qu'on avait pu épargner. Un homme si parfaitement mort au monde et à lui-même remporta facilement la victoire sur ses passions. Il jouissait d'une paix et d'une égalité d'âme que rien ne pouvait troubler; il était tellement maître de lui-même, qu'il ne lui échappait jamais ni plaintes ni mouvements d'impatience, Par une suite de ces heureuses dispositions, il acquit une admirable pureté de cœur, et obtint dans un sublime degré l'esprit de prière, qui l'une et l'autre le conduisirent à cette éminente piété à laquelle il parvint, et qui donnèrent de si heureux succès au zèle avec lequel il travailla à la conversion des pécheurs et à l'avancement de la piété parmi les fidèles. Rien n'était plus tendre que sa dévotion pour la sainte Vierge; il implorait toujours son secours quand il allait exercer quelque fonction du ministère. S'il s'entretenait avec le prochain, il faisait toujours tomber la conversation sur des sujets de piété ; et dans ses voyages il avait coutume de dire à ses compagnons : « Marchez un peu devant, et » laissez-moi penser à notre Seigneur. » Il en agissait ainsi, afin de donner un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. Son humilité ne le cédait en rien à ses autres vertus. Lorsqu'il était sur le point d'entrer dans quelque ville, il priait Dieu de ne pas permettre qu'un pécheur tel que lui attirât sur le peuple la vengeance céleste. Il se regardait comme le serviteur de ses re-» ligieux, et désirait porter, autant qu'il était en lui, les fardeaux de chacun d'eux. S'il était obligé de

rendre compte de ses actions, • Voyez Raoul de Facnza, qui en fut p. 640, n. 40; et Fleury, l. 78, n. 49. témoin oculaire, ap. UoUand. t. 1 aug. Digitized by Google

4;4 s. DOMINIQUE. [4 août.] il le faisait avec tant de modestie, qu'on voyait bien qu'il ne parlait de lui qu'avec beaucoup de répugnance. Il donnait des louanges au zèle et à la charité des évêques et des magistrats, ainsi qu'à la dévotion et à la piété du peuple : mais il ne disait rien de ,ce qui était proprement son ouvrage. Jamais il ne parlait ni de sa naissance, ni du succès de ses travaux, ni de ses entreprises, ni de tout ce qui pouvait contribuer à sa gloire devant les hommes. Il s'attachait particulièrement à cacher les aumônes qu'il faisait aux pauvres, et les grâces qu'il recevait de Dieu. Quelquefois cependant, pour montrer l'excès de la miséricorde divine à son égard, il , ouvrait son cœur à ses intimes amis. Ce fut ainsi que conversant un jour avec un prieur de l'ordre de Cîteaux, qui fut depuis évêque d' AI tari, il lui dit que ses prières avaient toujours été exaucées. « Pourquoi donc, répliqua le prieur, ne demandez-vous pas à Dieu v qu'il inspire à maître Conrard le dessein d'entrer dans votre » ordre ? » Ce Conrard, Allemand de naissance, était docteur et professeur en droit; il jouissait de la plus haute réputation, et se sentait beaucoup de répugnance pour un semblable état. Le saint ayant passé la nuit en prières dans l'église, le docteur vint le lendemain matin se jeter à ses pieds pour lui demander l'habit. Agrégé au nouvel ordre, il en devint l'ornement par sa science et par la sainteté de sa vie. Constantin, évêque d'Orviète, assure qu'il apprit ce fait du prieur même de Cîteaux, qui était alors évêque d'Alatri S. Dominique ne cessait de demander à Dieu la conversion des infidèles et des pécheurs. Rien ne lui eût été plus agréable que d aller annoncer l'Evangile aux nations barbares, et de verser son sang pour Jésus-Christ, si la volonté du Ciel ne l'eût retenu au milieu de ses frères. On ne doit point être étonné qu'étant animé de ces sentimens, il ait fait du ministère de la parole la fin. principale de son institut. Il désirait que tous ses religieux s'y appliquassent, chacun selon sa capacité, et que ceux qui avaient un talent décidé pour la prédication ne cessassent jamais de l'exercer, que dans les temps où ils vivaient en retraite pour s'examiner euxmêmes devant Dieu. Plus cette fonction est importante, plu3 il prenait de soin pour y préparer ses religieux par la pratique de toutes les vertus. Sa maxime était qu'on est maître du monde en gouvernant ses passions; qu'il faut ou leur commander ou en devenir l'esclave; qu'il vaut mieux être le marteau que V enclume. Il enseignait à ses missionnaires l'art de parler au cœur, en leur 1 Humbert, c. 1; Rodericus Cerra- 1220, fol. 23, etc. apud Mamachi AntensU, § 38 ;

Thewluricus , part. 4, nal. ad an. 1220/?. 596, et in Append. c. G ; Taégius,
Citron, ampliss. ad an. monument or u m , p. 292. Digitized by Google

s. Dominique. [4 août.] 425 inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis servi, répondit-il, est celui de » la charité. » Quoique naturellement doux et plein de condescendance pour le prochain, il était inflexible dans la manutention de la discipline qu'il avait établie parmi ses religieux. S. François d'Assise étant venu à Bologne en 1220, fut si choqué de la magnificence avec laquelle le couvent de ses disciples était bâti, qu'il alla loger dans celui des Dominicains, où tout respirait la pauvreté. Il y passa quelques jours pour jouir des entretiens du saint fondateur. Les missions fréquentes que faisait Dominique ne l'empêchèrent pas de fonder des maisons de son ordre à Bergame, à Bresce, à Faenza et à Viterbe. Il visitait aussi de temps en temps celles qu'il avait précédemment fondées. Il envoya quelques-uns de ses religieux dans les royaumes de Maroc, de Portugal, de Suède, de Norwège et d'Irlande. Treize d'entre eux, qui avaient Gilbert à leur tête, passèrent en Angleterre et firent bâtir des couvents à Cantorbéry, à Londres et à Oxford". En 1221, le saint patriarche tint à Bologne le second chapitre général de son ordre, qu'il divisa en huit provinces. Il envoya aussi quelques-uns de ses disciples en différents pays, et notamment dans la Hongrie, la Grèce, et la Palestine. L'un d'entre eux, nommé le P. Paul de Hongrie, fonda les couvents de Gever et de Vesprim, dans la basse Hongrie, et convertit un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transilvanie, la Valachie, le Moldavie, la Bosnie et la Serbie. Ayant laissé à d'autres à Tanner trouve quarante-trois maisons de Frères Prêcheurs en Angleterre, lors de la destruction des monastères ; mais il n'a pu y découvrir une seule maison de Dominicaines. . ' . B , . , . J ,, Le premier habit des Frères Prêcheurs était celui des chanoines réguliers ; ils y substituèrent depuis une robe blanche avec un capuchon de la même couleur • et ils mettaient par-dessus, en voyage, un manteau et un capuchon noirs : ce qui les fit appeler en Angleterre Frères noirs, tandis qu'on y appelait les Carmes Frères blancs. . L'ordre des Frères Prêcheurs a donné à l'Eglise quatre papes, et un grand nombre de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, évêques, de docteurs et d'écrivains célèbres. vains se de la diction L5 ron et v rasre »~ éloges de la part de Benoît XIV, et l'honneur de recevoir plusieurs lettres de ce «ape, qui enfin le fit venir à Rome. « ... Nous apprenons d'Hélyot et de Stevens que l'ordre des Dominicains est divisé en quarante-cinq provinces, sans y

comprendre douze congrégations ou réformes particulières , qui sont gouvernées par autant de vicaires-généraux. Digitized by Google

S. DOMINIQUE. [4 août.] ouvriers le soin des églises qu'il venait de fonder, il alla prêcher l'Evangile aux habitants de la Cumanie, qui étaient plongés dans les ténèbres de la barbarie. On comptait parmi ceux qu'il baptisa un duc nommé Brut, et Bernbroch, l'un des principaux princes du pays. Ce dernier eut pour parrain André, roi de Hongrie et père de Stc Elizabeth. Le zélé missionnaire souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre qui travaillaient dans les mêmes contrées. Les uns furent brûlés et les autres décapités; d'autres furent tués à coups de flèches ou de lance. Leur martyre arriva en 1242, lors de la grande irruption des Tartares dans le pays où il faisaient leurs missions¹. Ces barbares, dans une seconde irruption arrivée en 1260, massacrèrent à Sendomir, en Pologne, le bienheureux Sadoc et quarante-neuf religieux du même ordre. Ils sont honorés d'un culte public dans l'Eglise le 2 de juin. S. Dominique prévint l'heure de sa mort long-temps avant qu'elle arrivât. Ayant été de Bologne à Milan, il dit à un de ses religieux dans cette dernière ville : « Vous me voyez présentement en bonne » santé ; mais je sortirai de ce monde avant la fête de l'Assomption » de la sainte Vierge. » Il retourna à Bologne et fut pris d'une fièvre violente qui, dès son commencement, parut être mortelle. Cela ne l'empêcha point d'aller à l'office de la nuit; mais il fallut après Matines qu'il se retirât dans sa chambre. Sa maladie ne lui ôta rien de sa tranquillité ordinaire. Quand il se sentit près de sa fin, il fit assembler ses religieux; et, dans un discours qu'il appela son dernier testament, il les exhorta tous à la pratique de l'humilité et de la pauvreté, à servir Dieu avec ferveur, et surtout à veiller sur eux-mêmes, pour se garantir des pièges de l'esprit impur. Voyant couler leurs larmes, il leur promit de ne jamais les oublier lorsqu'il serait devant Dieu. Ayant reçu les derniers sacrements, il continua de prier en secret jusqu'au moment où il expira. Ce fut le 6 août de l'année 1221 qu'il rendit son âme au Seigneur. Il était âgé de cinquante et un ans. Le cardinal Hugolin n'eut pas plus tôt appris sa mort, qu'il se rendit à Bologne; il fit la cérémonie de ses funérailles et composa son épitaphe. Il s'opéra par son intercession un grand nombre de miracles, dont la vérité fut attestée par des témoins oculaires, et dont on trouve l'histoire dans le recueil des Bollandistes. Douze ans après sa mort, son corps fut levé de terre et solennellement transporté dans l'église par l'ordre du pape Grégoire IX. On l'a depuis renfermé dans un mausolée que les connaisseurs admirent, ainsi que l'église, voir 1 Bern. Guidonis, f/i Chron. Greg. IX, n. 322; Bzovius, in

Annal. Mamachi, M Bullar. Prædic. t. 1 , 26; Théodor. in Annal. adan.\22\
Digitized by Googl

S. EUPHRONE, EVEQUE. [4 août-] jyj la beauté, la richesse et le goût des ornemens. S. Dominique fut canonisé par Grégoire IX en 1234. L'esprit de prière et le recueillement perpétuel de l'âme furent comme le caractère distinctif de notre saint, et il en recommandait fortement la pratique à ses religieux et à tous les Chrétiens. Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague, une des plus brillantes lumières de son ordre et de l'Eglise, s'exprime ainsi sur cette matière en s'adressant à tous les pasteurs 1 : « Malheur à » vous, ministres du Seigneur, si vous laissez dessécher dans vos » âmes la source de la dévotion. De ce tendre et sincère esprit de » piété découle l'eau vivante qui communique la fécondité à toutes » nos vertus, qui sanctifie tous nos exercices et toutes nos actions, » et sans laquelle tout est en nous sec et aride. C'est une vie cœ» leste qui fortifie nos cœurs par l'infusion d'une joie divine. C'est » un baume qui guérit nos passions. C'est la langue avec laquelle » nous parlons à Dieu et sans laquelle nos âmes sont muettes de» vant lui. Enfin , c'est là ce qui fait descendre sur nous cette rosée » céleste qui rafraîchit nos cœurs, c'est là cette nourriture spiri» tuelle qui nous rend capables de travailler avec fruit dans la vigne » du Seigneur. «» S. EUIPIROVE, ÉVÊQUE D'AUTUN* ET S. EUPHRONE, ÉVÊQUE DE TOURS. S. Euphrone fut prêtre, puis évêque d'Autun. ne .«ainteté éminente, une prudence consommée, un savoir profond le firent universellement respecter. Il n'était encore que prêtre lorsqu'il fit bâtir à Autun une église en l'honneur du saint martyr Symphorien, et qu'il envoya à Tours du marbre pour orner le tombeau de S. Martin. Il avait pour amis les plus célèbres prélats de l'Eglise gallicane, notamment S. Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, et S. Loup, évêque de Troyes. Il eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, laquelle contenait divers réglemens sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, et sur ceux qu'on élevait aux ordres lorsque leurs femmes vivaient encore Il souscrivit au concile qui fut assemblé dans la ville * Stimulus pastorum, c. 4. Cet ou- ne saurait trop en recommander la lectrice a été imprimé plusieurs fois. On ture à tous les ecclésiastiques. * Le P. Sirmond a donné cette lettre dans le tome 1er de ses Antiqua Gallica Concilia.

Digitized by Google

* 4^e s. euphrone. évêque. [4 août.] d'Arles en 476, à l'occasion du prêtre Lucide. Quelques auteurs ont avancé, sans preuves, qu'il avait approuvé la lettre que Fauste de Riez écrivit à Lucide, et dans laquelle étaient contenues les erreurs des Semi-Pélagiens. On ignore en quelle année mourut le saint évêque. Il fut enterré dans l'église de Saint-Symphorien. Voyez S. Grégoire de Tours, Htst L 2, c. i5; S. Sidoine Apollinaire, ep. L 7, ep. 8 ; /. 4> eP- Baillet, sous le 4 d'août, et le Gallia Christ, nova, t. 4, p» 338. S. Euphrone, évêque de Tours, entra dès sa jeunesse dans l'état ecclésiastique. Il ne fut redevable de son élévation qu'à la vertu et à la capacité qu'il avait fait paraître. Il était petit-nls du bienheureux Grégoire, évêque de Langres , dont la mémoire était en bénédiction par toute la France. Le roi Clotaire Ier avait d'abord nommé à l'évêché de Tours, Caton, prêtre d'Auvergne. Celui-ci refusa de l'accepter par des vues secrètes d'ambition. N'ayant pu réussir dans ses projets , il dit qu'il acceptait le siège qui lui avait été donné. Mais le roi lui substitua Euphrone, que le clergé et le peuple de Tours lui demandaient avec beaucoup d'instance. La cérémonie de son sacre se fit en 556. Il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages réglemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cen< res par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, le roi Clotaire ouvrit ses coffres pour contribuer à la faire rebâtir. Le saint évêque donna aussi des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, et trouva divers moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville. Il empêcha l'effet des desseins du comte Gaison, qui, sous le règne de Charibert, voulait les assujélir à une taxe dont le roi lui-même les avait exemptés à cause de leurs malheurs précédens. Il s'opposa à Léonce de Bordeaux, métropolitain de la seconde Aquitaine, qui, dans un synode tenu à Saintes, avait déposé Emère, évêque de cette ville, nommé par le roi, et cela, sous prétexte qu'il avait été sacré en son absence et sans sa participation. Léonce avait en même temps fait élire en sa place Héracle, prêtre de Bordeaux, qui toutefois fut envoyé à Charibert pour avoir son agrément. On maintint Emère sur son siège, et l'on envoya Héracle en exil. On doit juger de là que le premier avait eu les suffrages du clergé et du peuple, avec la nomination du roi, et que l'absence du métropolitain n'était pas toujours une cause de nullité dans l'ordination d'un évêque. Digitized by Google

S. LtJGIL, Anfti':. [4 août.] 4"9 En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Malgré les marques d'estime qu'il recevait de Charibert, il n'allait à sa cour qu'avec beaucoup de répugnance. Etant en route pour y aller, il revint sur ses pas, en disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Grégoire de Tours, qui fut plusieurs années témoin de ses actions, assure qu'il fut favorisé du don des miracles. Notre saint fut aussi fort estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire hi translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Il mourut le 4 août 573, et eut pour successeur S. Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. Sa fête est marquée en ce jour dans le Martyrologe romain. Voyez S. Grégoire de Tours, passim; Fortunat de Poitiers, ep. ad Euphr. et Carm. Baillet, sous le 4 d'août, etc. S. LUGIL, ABBÉ EÎV IRLANDE. S. Lu an ou Lugil fut élevé à Benchor, sous S. Comgall. Nous apprenons de S. Bernard qu'il fonda cent monastères en Irlande. Le plus célèbre de tous était celui qu'on appelait Cluain-FeartaMolua a, et qui était dans le comté de Leinster, sur les frontières de ceux d'Ossory et de Queen. Le saint ordonnait à ses religieux de garder le silence et de vivre dans un recueillement perpétuel. Il ne permettait jamais aux femmes de s'approcher d'eux dans l'église. Sa règle fut long-temps suivie en Irlande. Il mourut le 4 août 622. Les Irlandais l'honorent sous les noms de Lua, de Lugaidth et de Molua. Voyez Ussérius, antiq. c. 18, et les Bollandistes, t. 4> aug* p. 173. a En irlandais, cluaÎQ signifie une caverne, et frarta , miracles. 11 y a dans la Connacie un autre Cluam-fearta , appelé* Clonfert par corruption. Il fut fondé par S. Brendan, à peu de distance et à l'oceid.nt de celui de SaintMolua. Digitized by Google

480 MARTYROLOGE. [4 aoÛt.J , , , v . . v

mwmmmmmuimimimmm nimmmi Ste SIGRADE, MÈRE DE S. LÉGER
D'AUTUN. SEPTIÈME SIÈCLE. Sigrade, que quelques critiques croient
n'avoir pas donné le jour à S. Léger, a été en effet la mère de ce bienheureux
prélat. Non-seulement l'auteur de la Vie de Ste Odile, abbesse de
Hohenbourg d'Alsace, écrivain contemporain , le dit en termes formels.
Léger le marque lui-même dans l'inscription d'une lettre qu'il lui adresse et
où il dit : «A Sigrade, notre très-sainte mère, qui l'est » devenue vraiment
par son union spirituelle avec moi plutôt » que par sa maternité selon la
chair. » Cette sainte femme, si heureuse d'avoir donné le jour à un fils qui
s'illustra si fort par ses vertus, devait aussi avoir sa part des souffrances que
Léger vit accumuler sur sa tête. Le cruel Ebroïn, qui avait sévi avec tant de
barbarie contre le fils, ne ménagea pas davantage la mère, et lui ordonna,
après avoir confisqué tous ses biens, de se retirer dans un monastère dédié à
Notre-Dame, à Soissons. Ce qui eût été une disgrâce pour une femme du
monde, devint une faveur pour une sainte. Léger lui écrivit une lettre
touchante, non pour la consoler, mais pour la féliciter de ce que le ciel
l'avait délivrée des misères du siècle pour l'attacher plus étroitement à lui.
Sigrade, docile à la voix de la grâce, se sanctifia dans sa retraite, et y trouva
plus de consolations qu'elle n'aurait trouvé dans le monde. Son nom se lit
dans plusieurs Martyrologes. Voyez V ta Leodegar. anonymu Epistola
Leodegariï ad matrem, t. u BibL nov, p. MARTYROLOGE. A Bologne, S.
Dominique, confesseur, fondateur de Tordre des Frères-Prêcheurs, homme
illustre par sa sainteté et sa doctrine, qui vécut dans la virginité la plus
intègre, et qui, en récompense de ses mérites, ressuscita trois morts. Après
avoir réprimé les hérésies par ses prédications, et formé plusieurs personnes
à la vie religieuse et à la piété, il mourut en i>aix le 8 des ides de ce mois;
cependant sa fête se célèbre en ce jour en vertu d'une constitution du pape
Paul IV. A Thessalonique, fête de S. Aristarque, disciple et compagnon
inséparable de l'apôtre S. Paul, qui parle de lui quand il écrit aux habitants
de Colosses : « Aristarque, dit-il, mon compagnon de captivité, Digitized by
Google

MARTYROLOGE. [4 août.] 48 1 » vous salue. » Ce saint ayant été ordonné évêque des Thessaloniens par le même apôtre, et ayant grandement et longuement souffert sous Néron, fit une mort tranquille dans laquelle il reçut sa couronne de Jésus-Christ. A Rome, sur la voie Latine, supplice de S. Tertullien, prêtre et martyr, qui, sous l'empereur Valerien, fut cruellement frappé de coups de bâton, eut les côtés brûlés, les mâchoires brisées, fut étendu sur le chevalet, eut les nerfs coupés (ou fut frappé à coups de nerfs de bœuf « ; enfin, sa sentence ayant été prononcée, il fut décapité, et consumma ainsi son martyre. A Constantinople, S. Eleuthère, martyr, de l'ordre des Sénateurs, qui, dans la persécution de Maximien, périt par le glaive- pour la foi de Jésus-Christ. En Perse, S. le et ses compagnes, martyres, qui, sous le roi Sapor, après avoir souffert divers tourmens, furent martyrisées avec neuf mille chrétiens captifs. A Cologne, S. Protas, martyr. A Vérone, S. Agabé, évêque et confesseur. A Tours, S. Euphrone, évêque. A Rome, S. Perpétue, qui, ayant été baptisée par l'apôtre S. Pierre, convertit à Jésus-Christ Nazaire, son fils, et Africain, son mari, et inhuma les corps de plusieurs saints martyrs, et enfin rendit au Seigneur son âme comblée du mérite de ses bonnes œuvres. Saints de France. m Au Maine, les saints martyrs Macorat, Pérégrin et Viventien. En Saintonge, S. Frion, confesseur. A Soissons, S. Segrauz, veuve, religieuse de l'abbaye de Notre < Dame. A Auxerre, S. Morin, évêque. A Lieu-Noire-Dame, proche de Romorentin en Sologne, la B. Claire, vierge, de l'ordre de Cîteaux. Autres. A Jérusalem, S. Philippe, neuvième évêque de cette ville. En Egypte, S. Ptolomée de Memphis, martyr. En Ethiopie, S. Moïse, évêque d'Axum. « Le latin porte : Nen orumaue cœsionem. TOÛIE v. Zl Digitized by Google

— CINQUIÈME JOUR D'AOUT. LA DÉDICACE DE NOTRE-DAME DES NEIGES. Il y a à Rome trois églises patriarcales où le pape officie à certaines fêtes, et auprès de l'une desquelles il réside toujours quand il est dans la ville. Ce sont les basiliques de Saint-Jean de Latran, de Saint Pierre du Vatican et de Sainte-Marie-Majeure a. Cette dernière est ainsi appelée parce qu'elle est, tant pour sa dignité que pour son antiquité, la première des églises dédiées à Rome sous l'invocation de la sainte Vierge. On lui donna le nom de basilique libérienne, parce qu'elle fut fondée sous le pontificat du pape Libère, dans le quatrième siècle. Sixte III la consacra vers l'an 435 sous le titre de la Vierge Marie Elle est encore appelée Notre-Dame des Neiges, d'une tradition populaire qui porte qu'elle fut fondée et dotée sous le pontificat de Libère, par le patrice Jean, qui avait eu une vision où la Mère de Dieu lui était apparue, et auquel le ciel avait désigné le lieu où il fallait la bâtir, en permettant qu'il se trouvât miraculeusement couvert de neige le 5 d'août. La même basilique a été aussi nommée quelquefois Sainte-Marie a*1 prœsepe, à cause de la crèche ou berceau de Jésus-Christ qu'on dit y avoir été apporté. Ce berceau se garde encore dans une châsse d'argent, et renferme une figure du même métal qui représente un petit enfant. On l'expose à la vénération publique le jour de Noël. Le reste de l'année, il est déposé dans une magnifique chapelle souterraine. Le berceau du Sauveur se garda long-temps à Bethléem, et l'on sait que S. Jérôme, S. Paul, etc. avaient beaucoup de vénération pour cette relique L'église dont nous parlons est, du moins après celle de Lorette, le lieu-tôt le plus célèbre par la dévotion des fidèles. On y vient de toutes les parties de la chrétienté pour implorer le secours a Le pape a trois palais célèbres à Rome, le palais de Latran, celui du Vatican, et celui de Monte-Cavallo. Les deux premiers sont contigus aux deux grandes églises dont ils portent le nom. Le troisième est situé dans le quartier le plus sain de toute la ville. Lorsque le pape y réside, il date ses brefs, ses bulles, etc. de Sainte-Marie-Majeure. b 11 y a dans la même église la magnifique chapelle Borghèse, où l'on voit un tableau de la sainte Vierge, qu'on dit avoir été peint par S. Luc. On voit encore d'autres tableaux représentant le même sujet, et attribués à la même main, en différents endroits, et notamment chez les Dominicaines de Rome. Ce sont sans doute des copies de quelque ancien original, qui peut avoir été peint par S. Luc. Théodore Lecteur, qui florissait à Constantinople en 518, «lit, /. I, p. 551 <, qu'un semblable tableau, fait

par le saint évangéliste, fut envoyé de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie dans le cinquième siècle. Les Turcs, s'étant rendus maîtres de Constantinople, le dépouillèrent de ses riches ornemens, le traînèrent dans les rues, puis le mirent en pièces. • Voyez Anastas. in liber. eiSixt. III.

Digitized by Google

S. OSWALD, ROI, MARTYR, [o août.] 483 de la sainte Vierge, et l'on y a souvent obtenu de Dieu des grâces signalées. Cette dernière circonstance suffit seule pour la rendre singulièrement vénérable à tous les fidèles. * Dès les premiers temps du christianisme, l'Eglise n'a jamais cessé d'exhorter ses enfans à réclamer la protection de la sainte Vierge, et de leur représenter cette dévotion comme un des plus efficaces moyens d'opérer leur salut. Elle veut qu'ils conjurent le Seigneur d'écouter les prières qu'elle leur adresse pour nous, puisque c'est par elle qu'il s'est lui-même donné à nous, que c'est par amour pour nous qu'il a daigné naître d'elle, en lui conservant toujours sa virginité. Elle nous invite à l'appeler mère de grâce et de compassion, et à mettre en elle notre confiance, afin qu'aidés de ses mérites, nous obtenions plus facilement de son fils les secours qui nous sont nécessaires. Un Chrétien est bien ennemi <le lui-même lorsqu'il n'a point de dévotion pour la sainte Vierge, et qu'il néglige de l'invoquer dans ses peines et ses besoins. Mais j>our donner plus d'efficacité à nos prières, nous devons nous unir en esprit aux âmes pénitentes, quand nous invoquons cette avocate des pécheurs, et nous humilier de ne pas montrer une ferveur proportionnée à nos misères. S. OSWALD? ROI ET MARTYR EX AXGLETERRE. Tiré de nède , Hist. Ang. 1.3, c. 1 . 2, 3, 6, 9, 10, II, 12, 13; dMfetfm, Pocu. de Pontif. et sanctis Efoorac. édit. Gai. t. 2 ; du nouveau Martyrologe d'Evreux; de la Chronique de Ralph Coggeshale, ap. Martcne, Collect. Script, t. 5, col. 30i. Voyez Pi ni us , un des continuateurs de Bollandus , t. 2 aug. p. 83. LAN 642. Le royaume des Anglo-Saxons, dans le Northumberland , fut fondé par Ida en 547- Les enfans de ce prince n'en possédèrent que la partie septentrionale, appelée Bernicie. Ella ou Alla s'empara de la partie méridionale, connue sous le nom de Deïre, laquelle comprenait les comtés d'Yorck et de Lancaster. Après sa mort, Ethelfrid, petit-fils d'Ida, se rendit maître de ce qui avait été démembré du royaume des Northumbres, et le posséda seul l'espace de vingt-quatre ans. Ce dernier ayant été tué sur le champ de bataille en 617 par Redwald, roi des Est-Angles, ses fils Eanfrid, Oswald et Oswi se réfugièrent chez les Scots, parmi lesquels ils furent instruits dans la religion chrétienne, et reçurent le baptême. Si. Digitized by Google

484 s« OSWALD, ROI, MARTYR. [5 août.] Pendant ce temps-là, les Northumbres obéissaient à Edwin, filî d'Alla. Ce prince régna dix-sept ans. Il fut tué en combattant contre Penda, roi de Mercie, et Cadwalla, roi des Bretons ou Gallois. Il professait le christianisme , mais il n'en pratiquait pas les maximes. Il avait les mœurs d'un barbare, et haïssait mortellement les Anglo-Saxons. Après cette révolution , les fils cTEthelfrid revinrent d'Ecosse. Eanfrid, l'aîné des trois, eut le royaume de Deïre, et Oswi, cousingermain d'Edwin, celui de Bernicie. Ces deux princes, plus jaloux de plaire aux hommes qu'à Dieu, abjurèrent le christianisme, qu'ils avaient embrassé. Cadwalla leur ôta la vie à tous les deux dans la même année; Oswi fut tué dans une bataille, et Eanfrirl fut assassiné. Les deux royaumes revinrent à Oswald, qui était fils d'Ethelfrid et neveu maternel d'Edwin. Ce prince s'était fait Chrétien de bonne foi. Loin donc de renoncer au christianisme pour plaire à ses sujets, à l'exemple de son frère, il employa toute son autorité pour les retirer de leurs superstitions, et les amener a la connaissance de la vérité. Cadwalla, à la tête d'une armée nombreuse à laquelle il prétendait que rien ne pouvait résister, s'étant jeté sur le pays des Northumbres, y mit tout à feu et à sang. Oswald rassembla le plus de troupes qu'il put, et marcha contre l'ennemi qui déjà s'était avancé jusqu'à la muraille des Pietés. La bataille se livra auprès de cette muraille du côté du nord, dans un lieu que Bède appelle Denis-Burn, c'est à-dire le ruisseau de Denis a. Avant le combat Oswald fit faire une grande croix de bois, qu'il planta de ses propres mains ; puis il cria à ses soldats : « Mettons-nous à genoux, » et prions le vrai Dieu de nous protéger contre un ennemi or» gueilleux : il sait que la guerre que nous faisons est juste, et » que nous combattons pour défendre nos vies et notre pays. ■ Tous les soldats obéirent à l'ordre qu'ils avaient reçu ; puis en étant venus aux mains, ils remportèrent une victoire complète sur leurs ennemis. Cadwalla fut même tué sur le champ de bataille. a Non Devilsbourn , comme on le lit dans Cambden, qui s'est imaginé que ce lieu était Devilston ou Pilston, qui est au midi de la muraille des Pietés et de la Tine Smith, Jppend. in lied. n. 13 , p. 720, prouve que le ruisseau de Denis est celui qu'on nomme présentement Erringburn, qui traverse Bingfield , et qui est à un mille de la muraille, du côté du nord. Environ un mille au-delà de liingfield, toujours du côté du nord, est Hailington, ou Halcdown , anciennement appelé Hevenfelih. 11 est probable que tout le pays qui s'étend depuis Hallington jusqu'à la muraille,

et qui a deux milles, portait aussi le nom de Ueventiîltb. On bâtit depuis une église à l'endroit où S. Oswald avait élevé une croix. Sclou Smith , il y en a encore une aujourd'hui qui porte le nom du saint roi. Digitized by Google

9. OSWALD, ROI, MARTYR. [5 août.] 485 Ia2 lieu où Von avait élevé la croix fut appelé Hevenfelth ou Champ du ciel; et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi, n'y ayant encore eu ni église ni autel dans tout le royaume des Berniciens. Cette croix devint depuis très-célèbre. Dède dit que de son temps on en coupait de petits morceaux qu'on faisait infuser dans de l'eau, et que les malades qui buvaient de cette eau* ou sur lesquels on en jetait par forme d'aspersion, recouvraient la santé. Il ajoute qu'après la mort d'Oswalrl, les moines d'Hexham se rendaient à Hevenfelth le jour d'avant l'anniversaire du prince qu'ils priaient pendant la nuit pour le repos de son âme", et que le matin ils offraient le saint sacriGce à la même intention. On y bâtit une église quelque temps avant que Dède écrivît son histoire; et cet auteur parle d'un moine d'Hexham, nommé Bothelm, qui, s'étant cassé un bras, et ayant souffert des douleurs longues et aiguës, fut guéri en faisant appliquer sur la partie malade un peu de mousse qu'on avait prise à la croix de S. Oswald. Le savant Alcuin, dans son poème sur les évêques et les saints d'Yorck s'étend sur la victoire remportée par Oswald ; il y dit que ce prince ne triompha de la multitude et de la férocité de ses ennemis que de la manière que nous l'avons rapporté ; qu'il exhorta ses soldats à mettre en Dieu toute leur confiance, et à implorer son secours en se prosternant avec lui devant la croix qu'il venait de planter c. Il donne l'histoire de plusieurs miracles qui s'étaient opérés jusqu'à son temps, même en Irlande, par la vertu des reliques de S. Oswald, et de l'eau où l'on avait fait infuser des morceaux de sa croix, pour laquelle les fidèles avaient la plus grande vénération. Durant plusieurs siècles, le sceau de l'abbaye de Durham représentait cette croix d'un côté, et avait pour revers la tête de S. Oswald « Pro sainte animât ejus. Ces prières se changeaient toujours en actions de grâces, quand la personne qui en était l'objet avait été insérée dans le catalogue des martyrs. t> 11 a été publié par Gale, Uist. Ang. script, t. 2 ; Oxoniæ, 1691. c Nunc, precor, invictas animis assumile vires, Auxiliumque Dei, cunctis præstantius armis, Poscite. corde pto, precibus ; prosternite vestros Quitus ante crucem, quam vertice monlis in isto Erexì, rutilât quæ Christi clara trophæo , Quæ quoque nunc nobis præstabit ab hoste triumphum. Tune clamor populi ferlñr super astra precantis, Et cruce sic coram, Dominumque Deumque potentem Poplitibus flexis , exercitus omnis adorât. Alcuin, de Pontif. et sanct. Eccles. Eborac. v. 2*i*4,/>. 707. Ce passage fou rnit l'explication de la lettre du même auteur, qui est jointe au

concile de Francfort. Smith a fait graver ce sceau d'après plusieurs anciens monumens. Digitized by Google

486 S. OSWÀLD, ROI, MARTYR. [5 août] Le saint roi, vainqueur de ses ennemis, rendit grâces à Dieu. Il s'appliqua ensuite à établir le bon ordre dans ses Etats, et y prit de sages mesures pour y faire connaître Jésus-Christ. Il envoya demander au roi et aux évêques d'Ecosse des missionnaires qui pussent instruire ses sujets dans la véritable religion, et les disposer à recevoir le baptême. Le premier qui vint était d'un caractère dur, et fit conséquemment peu de bien. Ayant été obligé de retourner dans son pays, il s'excusa sur l'indocilité des Anglais. Le clergé d'Ecosse s'assembla en synode pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre. Aïdan , qui était au synode , dit à l'évêque qu'il entendait parler de l'opiniâtreté des Anglais : « Vous » ne devez attribuer votre peu de succès qu'à la dureté de votre caractère, et à la sévérité avec laquelle vous avez traité » un pauvre peuple ignorant : vous deviez d'abord le nourrir » d'une doctrine conforme à sa grossièreté, et le disposer ainsi » peu à peu à recevoir une nourriture plus solide. » Ce discours attira sur lui les regards de toute l'assemblée, et le fit regarder comme un homme doué de cette prudence qui est la mère des vertus. On le choisit donc pour aller travailler à la conversion des Anglais. Aïdan était moine de Hii, monastère célèbre fondé par S. Colomb, et auquel six îles voisines furent données. Il fut depuis sacré évêque, et devint, pour les pasteurs des siècles suivants, un modèle accompli de toutes les vertus. Il obligeait tous ceux qui travaillaient avec lui à lire l'Ecriture et à apprendre les Psaumes par cœur. Il fixa son siège épiscopal à Lindisfarne, appelée depuis Holy-Island. C'était un terrain de huit milles de circonférence, qui quelquefois était environné par la mer et quelquefois formait une péninsule. Le roi et des personnes riches faisaient souvent des présents au serviteur de Dieu; mais il ne les acceptait que pour les distribuer aux pauvres , ou pour les employer à racheter les captifs. S'il mangeait à la table du roi , qui l'invitait fréquemment, il se faisait toujours accompagner par un ou deux de ses clercs, et le repas fini, il retournait à ses exercices ordinaires. Il jeûnait jusqu'à none, c'est-à-dire jusqu'à la troisième heure après midi, tous les mercredis et les vendredis de l'année, excepté durant le temps pascal; et il y eut beaucoup de laïques qui suivirent son exemple. Bède le loue pour la liberté apostolique avec laquelle il reprenait l'orgueil des grands, pour sa charité, son amour de la paix, sa chasteté et ses autres vertus; il ajoute qu'il sut communiquer le même esprit à un peuple

grossier et barbare. Il mourut le 3i août 63 1, et est nommé sous ce jour
dans Digitized by Google

S. ObWALD, ROI, MARTYR, [b août.] 487 le Martyrologe romain. Dieu, au rapport de Bède, le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie Oswald fut un des plus empressés à profiter des leçons du saint évêque; il lui servit même d'interprète au commencement de sa mission, parce qu'il ne savait point assez la langue anglaise pour être entendu du peuple. Il fit bâtir de toutes parts des églises et des monastères. Souvent il assistait aux Matines avec les moines, et passait avec eux le reste de la nuit en prières. On lit dans Bède, qu'il régnait sur les Bretons, les Pietés, les Scots et les Anglais : mais ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre ; elles signifient seulement que quelques provinces des Pietés et du pays de Galles lui rendaient hommage. Il recevait aussi, au rapport de Guillaume de Malmesbury, une espèce de soumission de la part des Merciens, dont le roi était allié de Cadwalla et s'était trouvé à la défaite de ce prince. Enfin, tous les rois de l'Heptarchie se reconnaissaient redevables envers lui d'une sorte d'hommage; et c'est pour cela qu'Adamnan, abbé de Hii, l'appelle, dans la Vie de S. Colomb, empereur de Bretagne. Quelque puissant que fût le saint roi, il n'en était pas moins humble et affable. Il montrait aussi une grande charité pour les pauvres. En voici un trait que nous rapportons d'après Bède. Etant à table un jour de Pâque, l'officier chargé du soin des malheureux vint lui dire qu'il y en avait plusieurs à la porte du palais qui demandaient l'aumône. Il leur fit aussitôt porter un grand plat d'argent rempli de ce qu'on avait servi sur la table; il ordonna en même temps que l'on mît le plat en pièces et qu'on le leur distribuât. S. Âldan, qui était alors avec le roi, le prit par la main droite, en lui disant : « Que cette main ne se corrompe jamais. » Bède ajoute qu'après la mort d'Oswald, son bras droit, qui avait été détaché de son corps, était resté incorruptible, et que de son temps il se gardait encore avec vénération dans l'église de SaintPierre, au château royal de Bebbaborough, aujourd'hui Bama Bède fait le portrait suivant du cierge* et du peuple de la nation anglaise , peu après sa conversion à la foi : « En quelque endroit qu'allât un clerc ou un » moine, il était reçu partout avec joie comme un serviteur de Dieu ; et quand » un voyageur les rencontrait sur sa route, il courait au-devant d'eux, se jetait » à leurs pieds, et les conjurait de former sur lui le signe de la croix avec leur » main, ou de le bénir par leurs prières. On écoutait leurs exhortations très» attentivement; et les dimanches, on allait en foule aux églises ou aux mo» nastères, pour entendre la parole de Dieu. Si

un prêtre paraissait dans un » village, les habitants s'assemblaient pour profiter de ses instructions. Aussi » les prêtres et les autres ecclésiastiques ne venaient-ils dans les villages que » pour prêcher, visiter les malades et prendre soin des âmes. Us étaient si dés» intéressés, ils avaient un tel éloignement pour tout ce qui sentait l'avarice, » qu'ils ne recevaient rien , pas même des terres pour bâtir des monastères , à » moins qu'ils n'y fussent forcés par la puissance séculière. » Bède, Uist. 1.3, c. 26. Digitized by Google

488 S. OSWALD, ROI, MARTYR, [ô août.] borow, dans le Northumberland. Simon de Durham et Ingulphe assurent que cette relique fut depuis transférée à Péterborough. Après huit ans d'une prospérité constante, S. Oswald se vit attaqué par Penda, roi de Mercie. Ce prince barbare et païen avait, neuf ans auparavant, tué le pieux roi Edwin; mais notre saint l'avait vaincu au commencement de son règne. Il trouva le moyen de réparer peu à peu ses forces. Se voyant à la tête d'une armée puissante, il vint attaquer les Etats d'Oswald. Celui-ci marcha contre son ennemi ; mais comme il était inférieur en forces, il fut défait et perdit la vie sur le champ de bataille, le 5 août 642, dans la trente-huitième année de son âge. Le lieu où se livra le combat se nommait Maserfeld a. Penda, après avoir ordonné que l'on coupât la tête et les bras du saint roi, les fit attacher à des pieux; mais Oswi, frère et successeur d'Oswald, les enleva l'année suivante; il porta les bras à son palais, et envoya la tête à Lindisfarne. En 1104, cette tête fut renfermée dans la châsse où était le corps de S. Cuthbert, et transférée à Durham l. Le bras droit du saint se gardait anciennement à Bamburgh. Le reste de son corps fut donné par sa nièce Osfride, femme d'Ethelred, roi de Mercie, au monastère de Bardney, dans le comté de Lincoln. Ce monastère ayant été détruit par les Danois en 910, Edilred, roi des Merciens, fit porter les reliques du saint à Glocester, où Elflède, comtesse de Mercie et fille d'Alfred, fonda l'église de Saint-Pierre. Le monument érigé à la gloire de S. Oswald dans cette église s'y voit encore entre deux piliers. En 1221, on porta une partie des reliques du même saint à l'abbaye de Berg-Saint-Winoc, en Flandre; et Adam, évêque de Térouenne, les y reçut avec beaucoup de solennité. Elles furent, au rapport des Bollandistes, brûlées par les Calvinistes. Les monastères d'Epternac, dans le duché de Luxembourg, et de Weingarten, au diocèse de Constance, furent aussi enrichis chacun d'une portion du chef du saint roi l r oyez Guillaume de Malmcsbury , Ralph-Goggeshale, etc. « Quelques auteurs pensent que c'était auprès de Winwick, dans le Lancashire, où est encore un puits dit de Saint-Oswald , que l'on visitait autrefois par dévotion. On voit par une ancienne inscription de l'église de Winwick , « que tout ce territoire s'appelait Maserfeth. Le bourg d'Oswaldtry (de la croix d'Oswald), à sept milles de Shrewsbury, portait aussi anciennement le même nom. Capgrave. Cambden, etc. croient que c'est en ce lieu que le saint fut tué, puisque, lors de la défaite de Penda, il avait ajouté à ses Etats cette partie du comté de

Shrop. On y voit encore la célèbre église de Saint-Oswald , qui est aujourd'hui paroissiale, et qui autrefois appartenait à un monastère appelé ffith Minster. *> Le roi Oswald eut pour successeur dans la Bernicie son frère Oswi, et dans la Deïre, Oswin, proche parent du célèbre Edwin. Ce dernier se rendit singuDigitized by Google

1 StC APRE, ETC. MARTYRS. [5 août.] 489 Dieu ne tarda pas à venger la mort de son serviteur. Penda , après avoir ôté la vie aux rois Edwin, Oswald , Sigebert, Egric et Annas, tourna ses armes contre Oswi. Ce prince voulut inutilement le désarmer par les propositions Us plus raisonnables. Il eut recours à la prière, et promit à Dieu, en cas qu'il remportât la victoire, de lui consacrer sa fille Enflède, qui n'avait encore qu'un an , et de donner douze portions de terre qui suffisaient chacune à la subsistance de dix familles, pour bâtir et doter des monastères. Ses prières furent exaucées, et ayant livré bataille auprès de Loyden, aujourd'hui Leeds , dans le comté d'Yorck, il délit et tua Penda en 655. Stc AFRE, ET SES COMPAGNES, MARTYRES. Tiré de leurs Actes sincères, publiés par Ruinart. l'an 3o4Durant la persécution allumée par Dioclétien, Maximien-Hercule, collègue de ce prince, exerça de grandes cruautés contre les Chrétiens dans l'Afrique, l'Italie, la Rlu:tie, la Vindélicie, la Norique et la haute Pannonie, dont le gouvernement lui était échu en partage. A Ausbourg dans la Rhétie, on arrêta une femme nommée Afre, et qu'on savait avoir été une prostituée. Gaïus était le nom du juge devant lequel on la conduisit. Comme il était instruit de ce qu'elle avait été, il lui dit : « Sacri» fiez aux dieux ; il vaut mieux vivre que de mourir dans les tour» mens. — Afre. J'ai été une grande pécheresse avant de connaître » Dieu, mais je n'ajouterai point de nouveaux crimes à ceux que » j'ai eu le malheur de commettre, en faisant ce que vous exigez » de moi. — Gaius. Allez au temple et sacrifiez. — Afre. Jésuslièrement rcommandable par sa piété et son humilité. Ayant un jour fait présent d'un beau cheval à S. Aïdan, et celui-ci l'ayant donné A un pauvre , il lui dit qu'il aurait suffi de donner un mauvais cheval A un gueux. Mais après quelques momens de réflexion, il se jeta aux pieds du saïut évêque, et lui promit de ne plus se mêler jamais des dons qu'il aurait faits aux enfans de Dieu. Oswin étant en guerre avec Oswi, fut tué parce prince dans la septième année de son règne, à Gilliny , près de Richmond, dans le comté d'Yorck, et fut enterré à Tinmouth. En 1005, on trouva son corps renfermé dans un tombeau de pierre, et on l'cnchAssa. Voyez la Vie manuscrite de S. Oswin, Bibl. Coi ton. et Matthieu de Westminster, sous l'an 1110. L'église de Tinmouth fut dédiée sous l'invocation de la saint Viergeet de S. Oswin, et donnée quelque temps après A l'abbaye de Jarrow. Oswi, se repentant d'avoir ôté la vie à Oswin, fit bAtir un monastère, afin que "on y priât pour son Ame et pour celle du prince qu'il avait tué. Oswin a

le titre de martyr dans quelques Calendriers, et y est uoramé sous le 20 d'août. On l'honore comme le principal patron de Tinmouth. Digitized by Google

Ste APRE, ETC. MARTYRS. [5 août] » Christ est mon Dieu, je l'ai toujours devant les yeux. Sans cesse » je lui confesse mes péchés, et parce que je suis indigne de lui » offrir un sacrifice je désire me sacrifier moi-même pour îa gloire » de son nom, afin que ce corps, que j'ai tant de fois souillé, puisse » être purifié par les tourmens. — Gaius. Je sais que vous êtes » une prostituée. Sacrifiez donc, car vous ne pouvez prétendre à » l'amitié du Dieu des Chrétiens. — Apre. Notre Seigneur Jésus» Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour sauver les pécheurs. » L'Evangile rapporte qu'il permit à une courtisane comme moi » de lui arroser les pieds de ses larmes, et qu'il lui pardonna ses » péchés; loin de rejeter les pécheurs, il s'entretenait avec eux et » mangeait à leur table. — Gaius. Sacrifiez afin d'avoir beaucoup » d'amans qui puissent vous enrichir. — Apre. Je renonce pour » toujours à un semblable gain. J'ai jeté tous les biens que j'avais » acquis de la sorte. Les pauvres d'entre nos frères n'ont point » voulu les accepter, quoique je leur disse que je les leur donnais » afin qu'ils priassent Dieu pour moi h. — Gaius. Jésus-Christ ne » voudra point de vous. C'est en vain que vous le regardez comme » votre Dieu, une courtisane ne put jamais être appelée Chrétienne. » — Apre. Je l'avoue, je ne mérite pas de porter le nom deChré» tienne; mais Jésus-Christ m'a fait la grâce de m'admettre au » nombre de ceux qui croient en lui. — Gaius. Sacrifiez aux dieux, » et je vous sauverai. — Afre. J'ai pour sauveur Jésus-Christ, qui » sur la croix promit le pardon au larron qui confessa sa divinité. » — Gaius. Sacrifiez, ou je vous ferai fouetter en présence de vos » amans. — Apre. Il n'y a que le souvenir de mes péchés qui » puisse me causer de la confusion et de la douleur. — Gaius. Sa» crifiez, encore une fois; j'ai honte de disputer si long-temps avec » une femme comme vous. Si vous n'obéissez pas, je vous ferai » mourir. — Afre. C'est ce que je désire, si toutefois je suis digne » de sacrifier ma vie pour mon Dieu. — Gaius. Si vous refusez en» core de sacrifier, je vais ordonner que l'on vous tourmente, puis » je vous ferai brûler vive. — Afre. Que ce corps qui a été souillé » par tant de crimes, souffre mille tourmens, il les mérite; mais « mon âme restera pure, et jamais on ne me verra offrir de l'encens » aux démons. » Alors le juge prononça cette sentence : « Nous » ordonnons que la courtisane Afre, qui s'est dite Chrétienne , a Les pécheurs, durant la pénitence eanoniqnc, ne pouvaient assister k la cé« lébration de* saints mystères. Ils priaient à la porte de l'église, en dehors, pendant la messe. * L'Eglise, en conséquence de

l'ancienne discipline, ne voulait point recevoir, même pour le soulagement des pauvres, les offrandes des pécheurs publics, ou l'argent qui avait été acquis par des voies illicites, voyez les Constit. apost. *• 4, 5, G. Digitized by Google.

SIC ÀFRE, ETC. MARTYRS. [5 août.] 491 » soit brûlée vive pour avoir refusé de sacrifier aux dieux. », Les bourreaux s'étant aussitôt saisis d'elle, la conduisirent dans une île (jue forme le fleuve Licus, au-dessous de la ville. Ils l'y dépouillèrent de ses habits et l'attachèrent à un poteau. Afre, levant au ciel ses yeux baignés de larmes, fit cette prière : « Jésus, Dieu » tout-puissant, qui êtes venu sur la terre, non pour appeler les » justes, mais les pécheurs à la pénitence, daignez accepter mes » souffrances en expiation de mes crimes; puisse ce feu temporel » me délivrer de celui qui doit brûler à jamais les corps et les » âmes ! » Cependant on élevait un bûcher autour d'elle. Lorsqu'on y eut mis le feu, elle prononça distinctement ces paroles : « Je » vous rends grâces, ô Seigneur Jésus, de ce que vous daignez me » recevoir comme une hostie immolée à la gloire de votre nom ; » vous qui vous êtes offert sur l'autel de la croix comme une » victime d'expiation pour les péchés du monde ; vous qui, quoi>» que innocent, avez voulu mourir pour les pécheurs. Je vous » offre ma vie en sacrifice, ô mon Dieu, qui vivez avec le Père et » le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen. » Cette prière finie, elle expira. Cependant Digne, Eunomie et Eutropie étaient restées sur le bord de la rivière pendant l'exécution. Elles étaient toutes les trois attachées au service d'Afre. L'ayant imitée dans ses désordres, elles l'avaient suivie dans sa conversion , et elles avaient reçu le baptême de la main du saint évêque Narcisse «. L'exécution finie, elles passèrent dans l'île et trouvèrent le corps de leur maîtresse tout entier. Un esclave qui était avec elles repassa la rivière à la nage, et courut chez Hilarie, mère de la sainte, pour lui donner avis de cette merveille. Cette vertueuse femme vint la nuit avec deux prêtres, enleva le corps de sa fille et le déposa dans le tombeau qu'elle avait fait construire pour elle et pour sa famille, à deux milles d'Ausbourg. Le tombeaux des anciens étaient magnifiquement bâtis et fort vastes. Le juge fut bientôt informé de ce qui se passait. Il envoya des soldats, avec ordre de faire sacrifier Hilarie et ses servantes, ou de les brûler vives sans autre formalité, en cas qu'elles refusassent d'obéir. Les soldats employèrent d'abord les promesses et les menaces; mais voyant qu'elles étaient inutiles, ils remplirent le tombeau d'épines sèches et d'autres matières inflammables ; puis y ayant renfermé les saintes femmes, ils y mirent « On honore S. Narcisse comme patron de ce pays Je 29 octobre. Mais il est nommé sous le 18 de mars dans le Martyrologe romain. On dit qu'ayant échappé à la persécution allumée en

Espagne, H vint prêcher la foi à Ausbourg ; qu'il retourna depuis à (Jirone en Catalogne, dont il était évêque, et qu'il y souffrit Je martyre avec un diacre nommé Félix, qui est loué par Prudence, Ilymno i Digitized by Google

S. MEMMIE, ÉVÊQUE. [5 aOÛI.] le feu. Ce fut ainsi qu'Hilarie fut associée au bonheur de sa fille, avec ses trois servantes. Leur martyre arriva le 7 août, quoiqu'on célèbre leur fête deux jours plus tôt. Ste Afre est la principale patronne d'Ausbourg. S. MÈMMIE, PREMIER ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE. S. Memmius, vulgairement appelé S. Menge et S. Memmie, était Romain de naissance. Ayant été envoyé dans les Gaules, il prêcha l'Evangile à Châlons-sur-Marne. Ses discours et ses miracles opérèrent un grand nombre de conversions. Il forma, des infidèles qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, une église dont il fut le premier pasteur. On met sa mort sur la fin du troisième siècle. Il fut enterré près de la ville de Châlons, et on bâtit quelque temps après une enlise sur son tombeau. Donatien et Domitien furent ses successeurs immédiats. Après avoir travaillé l'un et l'autre avec beaucoup de zèle à confirmer les nouveaux Chrétiens dans la foi, et à étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ, ils s'endormirent dans le Seigneur, et furent enterrés dans le même endroit que le saint apôtre Memmie. Vers Tan 674, sous le règne de Dagobert II, on trouva le corps de S. Memmie encore entier. On le laissa dans le coffre de plomb où il était, anciennement. En i3i8, on renferma ses reliques avec celles de Ste Pome dans une châsse de vermeil ornée de pierreries, laquelle se garde dans l'église abbatiale des chanoines réguliers de S. Augustin, située hors des murs de la ville. En 1624, on vérifia les mêmes reliques, ainsi que celles de S. Donatien et de S. Domitien. Les habitans de Châlons-sur-Marne visitent avec beaucoup de dévotion la châsse de S. Memmie, pendant l'octave de sa fête. Slc Pome, vierge, était sœur de S. Memmie. On ne sait rien de sa vie; mais son culte est aussi ancien que célèbre dans l'église de Châlons-sur-Marne. Sa fête était autrefois marquée au 27 de juin dans les Calendriers; on l'honore présentement le 8 d'août. On célèbre à Châlons, le 19 du même mois, la fête de S. Elaphe, évêque de cette ville, qui fiorissait sur la fin du sixième siècle. Ce saint, appelé en latin Elaphius, sortait d'une famille noble de Limoges. Ses vertus et son application à l'étude des saintes lettres annoncèrent de bonne heure ce qu'il serait un jour. Ayant été Digitized by Google

S. CASSIEN, EVEQUE d'ADTUN. [5 août.] 4<)3 élevé sur le siège épiscopal tle Châlons, sous le règne de Sigebert, fils de Clotaire, il fut l'imitateur des saints évêques ses prédécesseurs. Il mourut en Espagne, où il avait été envoyé en ambassade. Son corps fut rapporté à Châlons et enterré dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, hors des murs de la ville. On le transporta dans l'église de Saint-Pierre, où il est encore. S. Elaphe eut pour successeur S. Leudomire, vulgairement appelé S. Ludmier, et qu'on honore à Châlons le 3 d'octobre. Celui-ci, n'étant encore que diacre, souscrivit avec son frère l'acte par lequel ils donnèrent l'un et l'autre à l'église de Châlons les terres qu'ils possédaient dans le voisinage de Limoges. La charité et l'amour de la chasteté furent les vertus qui éclatèrent en lui d'une manière particulière. Il mourut vers l'an 626, et fut enterré auprès de son frère. Ses reliques furent transférées depuis dans l'église abbatiale dédiée sous le nom de tous les saints. Voyez S. Grégoire de Tours, de Glor. Conf. c. 66; Mabillon, Analect. t. 2; le Gallia Un\ nova, t. g, p. 859 et suiv. le nouveau Bréviaire de Châlons-sur Marne, sous le 5, le 8, le 19 d'août, et sous le 3 d'octobre. S. YON, PRÊTRE, MARTYR, AU DIOCESE DE PARIS. S. Yon, disciple de S. Denys, planta la foi dans la petite ville de Châtres, aujourd'hui Arpajon, au diocèse de Paris. Ayant gouverné plusieurs années l'église qu'il y avait fondée, il fut arrêté par les idolâtres, et décapité par l'ordre du préfet Julien. Ses reliques se gardaient dans l'église de Saint-Clément à Châtres, et dans celle de Notre-Dame de Corbeil, aussi du diocèse de Paris. Il est nommé le 2 de septembre dans le Martyrologe romain, mais il est honoré le 5 d'août à Châtres, et dans tout le diocèse de Paris. Voyez le nouveau Bréviaire de Paris ; Adrien de Valois, in notit. Galliar. p. 420; Tillemont, t. 4. S. CASSIEN* ÉVÊQUE D'ALTUX. Il est difficile de savoir rien de certain touchant ce saint évêque. On dit qu'il était Egyptien de naissance, et qu'il fut élevé à l'épiscopat dans l'Orient. On ajoute qu'en conséquence d'une viDigitized by Google

s' A BEL, ARCHEVÊQUE. [5 août.] sion, il passa en Occident lorsque Constantin se fut déclaré en faveur du christianisme; qu'étant venu dans les Gaules, S. Rhétice , évêque d'Autun, l'attacha au service de son église ; qu'il se fit universellement respecter par ses vertus; qu'il fut élu pour succéder à S. Rhétice, mort quelque temps avant le concile de Nicée. On ignore la durée de son épiscopat. Son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes sous le 5 d'août. Sa fête est marquée à diiiérens jours, sans doute à cause des différentes translations qui se firent de ses reliques. Voyez S. Grégoire de Tours, de Glor. Conf. c. y5 ; Baillet, sous le 5 d'août, et le Gallia Christ nova, t. 4, p- 33 1. 0 iwniiu i îmminn vimmmmininiivir'm S. ABEL., ARCHEVÊQUE DE REIMS. HUITIÈME SIECLE. A défaut d'actes de la vie de ce saint prélat, nous avons un témoignage bien beau en sa faveur que le concile de Soissons nous fournit. Ce concile, assemblé le 2 mars y 44 Par Pépin, fut célébré sous la présidence de S. Boniface, archevêque de Mayence. On y ordonna que la foi de Nicée et les anciens canons seraient publiés par tout le royaume, afin de rétablir la discipline ecclésiastique dans toute sa vigueur. Le troisième canon de ce concile est ainsi conçu: « Du conseil des évêques et des seigneurs, nous avons fait » ordonner dans les villes des évêques légitimes, et nous avons » établi sur eux les archevêques Abel et Ardoberth, afin que les » évêques et le peuple aient recours à leur jugement dans les be» soins de l'Eglise ; que les moines et les religieuses observent leur » règle, et que ces archevêques aient soin de leur faire restituer les » biens aliénés jusqu'au concours du nécessaire pour leur entre» tien; que les abbés n'aillent plus à la guerre, mais seulement y » envoient leurs gens. » \ S. Boniface demanda ensuite le pallium pour les deux susdits Abel de Reims et Ardoberth de Sens, ainsi que pour Grimon de Rouen. Quelques auteurs ne donnent cependant à S. Abel que le titre de corévêque, parce que les factions des seigneurs qui avaient usurpé les biens de l'église de Reims l'empêchèrent d'exercer paisiblement sa juridiction, entravée surtout par un certain Miñon, intrus. S. Abel est honoré particulièrement à Binche en Hainaut. Son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes. Voyez l'Hist. de l'Egl. Gall. t. 5 , p. 496 et suiv. <■ ■

Digitized by Google

MARTYROLOGE. 15 août. j ^5 MARTYROLOGE. A Rome, sur le mont Esquilin , dédicace de la basilique de Notre-Dame-des-Neiges. A Rome encore, supplice de vingt-trois martyrs, qui, pendant la persécution de Dioclétien, furent décapités et inhumés sur l'ancienne voie Salaria. A Ausbourg, fête de S1* Afre, martyr, qui, étant païenne, se convertit à Jésus-Christ par les instructions de S. Narcisse, évêque, fut baptisée avec toute sa maison, et fut livrée aux flammes pour la confession de la foi. A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, S. Emygde, évêque et martyr, qui, ayant été ordonné évêque par le pape S. Marcel, et envoyé dans cette ville pour prêcher l'Evangile, confessa Jésus-Christ et reçut la couronne du martyr sous l'empereur Dioclétien. A Antioche, S. Eusigne, soldat, qui, ayant atteint sa cent dixième année, et rappelant à Julien l'Apostat la fui de Constantin le Grand, sous les ordres duquel il avait porté les armes, et lui reprochant d'être un déserteur de la piété de ses pères, fut condamné par lui à avoir la tête tranchée. En la même ville, S. Cantide, S. Cantidien et S. Sobèle, Egyptiens, martyrs. A Châlons en France, S. Mengc, citoyen romain, qui, ayant été consacré par S. Pierre, évêque de cette ville, persuada de la vérité de l'Evangile le peuple qui lui était confié. A Autun, S. Cassien, évêque. A Tiano, S. Paris, évêque. En Angleterre, S. Oswald, roi, dont les Actes ont été écrits par le vénérable Bède. Le même jour, Stc Nonne, mère de S. Grégoire de Nazianze. Saints de France. Près de Châtres, au diocèse de Paris, S. Yon, martyr. A Bourges, S. Biètre, évêque. A Viviers, S. Venance, évêque, premier de ce nom. En Hainaut, S. Abel, archevêque de Reims, puis moine à Lobes, dont le corps est honoré à Bios. A Cambrai, le vénérable Thierry, évêque de cette ville, qui assista aux septième et huitième conciles de Paris et au premier de Quercy. Autres. A Paderborn , le bienheureux Hatemcr, premier évêque de cette •ville. A Florence, le vénérable Gère, Camaldule. Digitized by Google

SIXIÈME JOUR D'AOUT. LA TRANSFIGURATION de N. S. JÉSUS-CHRIST. Voyez S. Matthieu, c. 17 ; S. Marc, c. 9; S. Luc, c. 9. Jésus-Christ, en laissant échapper un rayon de sa gloire dans le mystère de la transfiguration, voulut nous montrer que les souffrances de ses serviteurs sont ordinairement accompagnées de consolations, et nous donner une preuve sensible de la vérité des promesses qu'il nous a faites de nous récompenser dans une autre vie par un bonheur éternel. Etant en Galilée environ un an avant sa passion, il manifesta sa gloire à trois de ses plus chers disciples, qui furent depuis les témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers. Ces disciples étaient Pierre, Jacques et Jean, tous deux fils de Zébédée. Le Sauveur en prit trois, afin qu'on ne pût point récuser leur témoignage; mais il n'en choisit point un plus grand nombre, pour faire connaître à ceux qui croient en lui qu'ils doivent tenir cachées les grâces qu'ils reçoivent du ciel. En effet, cette règle est générale; quiconque s'en écarte est conduit par l'amour- propre, et non par l'esprit de Dieu. Son illusion est d'autant plus dangereuse, qu'il ne veut pas voir qu'un orgueil secret est le principe de sa conduite. Un vrai serviteur de Dieu aime le silence et l'obscurité de la retraite; dans le temps même où il invite toutes les créatures à se joindre à lui pour glorifier le Seigneur des bienfaits dont il l'a comblé par sa miséricorde, il dit intérieurement : Mon secret est pour moi, mon secret est pour moi l. Il craindrait qu'on ne lui attribuât ce qui n'appartient qu'à Dieu. Jésus voulant donc opérer dans la retraite le miracle qu'il méditait, conduisit ses trois apôtres sur une montagne écartée. C'était sa coutume de chercher quelque lieu solitaire pour prier. Nous apprenons de S. Cyrille de Jérusalem, de S. Jean Damascène et de plusieurs autres anciens Pères, que la tradition des Chrétiens de la Palestine portait que cette montagne était celle de Thabor, qui est fort haute, et qui anciennement était couverte d'arbres et très-fertile. Elle s'élève à-peu-près en forme de cône, dans une vaste plaine qui est au milieu de la Galilée. La transfiguration de l'Homme-Dieu arriva tandis qu'il était en prières. C'est dans cet exercice que l'ame a coutume de recevoir les consolations divines, et qu'elle goûte combien le Seigneur est doux pour ceux qui le cherchent véritablement. Si la plupart des • isai. xxr, io. Digitized by Google

T, A TRANSFIGURATION DE *. S. JESCS-OIIR IST. [0 août.]

foj Chrétiens n'éprouvent pointées effets, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes; ils ne prient ni avec assiduité, ni avec ferveur, ou ils n'ont pas soin de détacher leur cœur de l'affection aux créatures, par la pratique de l'humilité et de la mortification. Il n'y a que ceux qui ont le cœur pur qui puissent voir Dieu. Quelque agile que soit un oiseau, il lui est impossible de s'élever dans l'air tan* qu'il reste renfermé dans une cage. Ainsi la moindre poussière terrestre embarrasse les ailes de l'âme, le plus petit attachement désordonné aux créatures est comme un poids qui empêche son union parfaite avec Dieu, et qui tarit à son égard la source des grâces les plus précieuses. Un Chrétien qui a mérité de recevoir l'esprit de prière vaque fréquemment à ce saint exercice, et par là il purifie de plus en plus son amour, il transforme ses affections et parvient bientôt à les rendre toutes célestes. C'est ce que nous voyons d'une manière aussi sensible que parfaite dans la transfiguration du Sauveur. Tandis que Jé^us priait, il laissa paraître un rayon de la gloire due à son humanité sainte, et dont il s'était dépouillé pour l'amour de nous. Son visage parut brillant comme le soleil, et ses vêtemens devinrent blancs comme la neige. Par cette glorieuse transfiguration, il nous a donné un gage de celle qu'il destine à nos corps, lorsque, réunis à nos âmes, ils en partageront la félicité dans le ciel. Pensons-nous souvent à cette vérité consolante? Pouvons-nous la croire et n'en pas faire le sujet continuel de nos méditations? Pouvons-nous y penser et ne pas nous sentir pénétrés et ravis de joie? Oui, cette chair corruptible, ces corps aujourd'hui sujets à tant de besoins et de misères, ressusciteront glorieux et impassibles; affranchis pour toujours des diverses calamités de cette vie; revêtus d'une beauté éblouissante et d'un éclat qui effacera celui du soleil et des étoiles; doués d'une vitesse supérieure à celle de la lumière, et d'une force semblable à celle des anges; ayant comme le Sauveur, après sa résurrection, la vertu de pénétrer tous les corps; jouissant dans tous les organes d'une gloire et d'un plaisir ineffables; doués, en un mot, de toutes les qualités des esprits, et semblables au corps de Jésus-Christ, dont la résurrection glorieuse est, suivant S. Paul, le modèle de la nôtre. Pendant la transfiguration, les trois apôtres virent Moïse et Elie qui s'entretenaient avec le Sauveur de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Moïse représentait les anciens patriarches et les premiers saints qui avaient vécu sous la loi; Elie représentait les derniers prophètes. Us montraient l'un et l'autre par leur

présence que tous les justes inspirés de Dieu ont, dès le commencement
TOMK V. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

4pS hk TR4VSPrGUR\Tr05 DE If. S. .? T. S TT S-CK R I ST . [6
août. 1 dti monde , rendu témoignage à Jésus-Christ comme au vrai Messie.
Ils avaient d'ailleurs beaucoup souffert tous les deux pour la cause de la
vertu, Elie ayant été cruellement persécuté par le* médians, et Moïse ayant
mieux aimé partager les afflictions du peuple de Dieu que les honneurs et
les plaisirs de la cour de Pharaon; et comme l'amour que Jésus nous portait
le faisait ardens meut soupirer après le moment où il répandrait son sang
pour nous, il ne s'entretenait avec eux que des tourmens et des ignominies
qui l'attendaient à Jérusalem. Il s'en était aussi entretenu plusieurs fois avec
ses disciples, pour leur témoigner l'ardeur qu'il avait de consommer son
sacrifice sur la croix. Si nous comprenions bien ce que c'est que de souffrir
pour l'Evangile, nous nous réjouirions de porter les livrées de Jésus crucifié.
Les trois apôtres ne pouvaient soutenir les transports de leur foie, et Pierre
s'écria tout hors de lui-même : Seigneur, nom sommes bien ici; faisons-y
trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. L'Evangile
observe qu'il ne savait ce qui; disait. Autrement il n'eût pas désiré pour le
temps d'épreuve qc qui n'est réservé que pour le ciel ; il ne se fût pas
contenté de voir l'humanité de Jésus glorifié, cette vision n'ayant point de
proportion avec la contemplation béatifique de la Divinité même. S;
quelques gouttes de ce fleuve mystérieux qui enivre les habitai)-, de la
Jérusalem céleste le ravissaient ainsi hors de lui-même, qu'aurait-il dit, s'il
eût reçu dans son âme ce torrent de délices dont les bienheureux sont
inondés ? Quand une fois on connaît par expérience les douceurs
spirituelles que Dieu communique à ses serviteurs pour les fortifier dans les
épreuves de cette vie, et pour les attirer à lui, on ne supporte plus son
pèlerinage qu'avec peine, et il n'y a que la résignation à la volonté divine
qui puisse en faire attendre la fin avec patience. Il n'est donc pas étonnant
que S. Pierre désirât n'avoir plus rien de commun avec le monde. Si l'on
connaissait la douceur incomparable de l'amour divin , on mépriserait tous
ces amusemens frivoles auxquels on la sacrifie; mais tel est l'aveuglement
introduit par les passions, que plusieurs ne pensent jamais au bonheur du
ciel , et qu'ils souhaiteraient pouvoir toujours rester sur la terre. « Comment,
s'écrie S. Bernard > » est-il possible que nous nous trouvions bien ici-bas,
puisque'il » n'y a que vide, (rue dégoût, que danger? On voit sur la terre »
l>aucoup de malice et peu de sagesse, si toutefois on peut dire » qu'il y en

ait. Tout y est glissant , perfide, rouvert de ténèbres et • rempli de pièges; les Ames y sont continuellement exposées au * Scrm. G in Ascens. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

LA TRA XSF 1 G î* R AT I 0? f I>E îf. S. JESUS-CHRIST, jfi
août.] 4pO. » danger de se perdre; l'esprit y est accablé d'affliction, ce n'est
» partout que vanité et trouble de l'âme. » En un mot, cette vie est le temps
des épreuves et du travail; nous ne jouirons du vrai repos que dans le ciel;
ce sera là que nos larmes et notre patience seront clignement récompensées.
Pourquoi donc vouloir nous reposer avant la fin de la guerre? Tandis que
Pierre parlait, le ciel fut tout-à-coup environné d'une nuée brillante qui
annonçait la majesté divine; et du fond de cette nuée sortit une voix qui
disait: C'est là mon fils bienaimé; en lui j'ai mis mes complaisances;
écoutez-le. Par ce témoignage, le Père déclarait que Jésus était son Fils
unique, éternel comme lui; qu'il l'avait envoyé dans le monde comme une
victime de propitiation pour nos péchés; qu'il était le seul médiateur par
lequel nous puissions avoir succès auprès de lui. Si nous approchons par lui
du trône de la miséricorde, nous ne serons point rejetés, puisqu'il est dans
son humanité l'objet des complaisances infinies du Père: par lui il nous est
permis de solliciter avec confiance tout don excellent. Le Père déclara en
même temps que Jésus était le parfait modèle de nos vertus; il nous
commanda de l'écouter et de suivre ses exemples, afin de former en nos
âmes un nouvel esprit fondé sur son humilité, sa douceur, sa charité et sa
patience, il nous ordonna encore de l'écouter, parce que lui seul a les paroles
de la vie éternelle. Les trois apôtres ayant entendu la voix du ciel, furent
saisis de frayeur et tombèrent par terre. Mais Jésus, s'approchant d'eux, les
toucha et leur dit de se lever. Ils le firent, et n'aperçurent plus que le
Sauveur dans son état ordinaire. Cette vision arriva durant la nuit. Comme
ils descendaient la montagne, Jésus leur recommanda de ne point divulguer
ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce qu'il fut ressuscité. Les Juifs ne méritaient pas
de connaître un mystère que la plupart d'entre eux auraient blasphémé. Ils
avaient d'ailleurs dans les miracles de Jésus-Christ des preuves évidentes de
sa divinité. Le Sauveur voulait encore nous donner une nouvelle leçon
il l'humilité, et nous apprendre que le secret, par rapport aux grâces
extraordinaires, est l'unique moyen de conserver ses dons. La considération
du glorieux mystère que nous honorons en ce jour doit nous donner une
véritable idée du bonheur de l'autre vie. Si nous l'avons profondément
gravée dans nos esprits, elle nous ferait mépriser toutes les peines et toutes
les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, et nous

regarderions avec indifférence les biens et les maux de ce monde, pourvu que nous pussions nous rendre dignes d'avoir part à la félicité céleste. Le Thabor nous encourage en nous mettant cette félicité devant 3a. Digitized by Google

500 S. SIXTE, PAPE, MARTYR. [6^e siècle] les yeux; mais le Calvaire est le chemin qui nous y conduira. Si Jésus-Christ nous introduit dans les secrets de son amour et de la croix, s'il nous fait goûter la douceur et la paix qui y sont cachées, et que le monde ne connaît point, nous trouverons alors de la consolation et de la joie dans nos souffrances mêmes : semblables à l'apôtre S. Paul, nous souffrirons tout ce que Dieu voudra, et de la manière qu'il le voudra ; nous nous estimerons heureux de marcher sur les traces du Sauveur; rien ne nous occupera que le désir de lui plaire et de lui témoigner notre amour. Le quatre-vingt-quatorzième sermon de S. Léon est sur le mystère que l'Eglise honore aujourd'hui. Ceci prouve que la fête de la transfiguration se faisait à Rome au milieu du cinquième siècle. Le pape Calixte III, par une bulle donnée en 1477, la rendit plus universelle, et ordonna qu'elle fût célébrée avec plus de solennité.

***** mm*****mm*m » himhum S. SIXTE, PAPE ET MARTYR. S. Sixte, Grec de naissance, fut diacre de l'Eglise romaine sous le pape S. Etienne, auquel il succéda en 257. S. Denys d'Alexandrie lui écrivit trois lettres pour le consulter sur certaines difficultés, et le pria de supporter quelque temps les Africains et ceux des Asiatiques qui soutenaient un sentiment erroné concernant la validité du baptême conféré par les hérétiques. S. Sixte les traita donc avec indulgence, et se contenta de les exhorter fortement à ne point s'écarter de la vérité. Ses successeurs tinrent la même conduite; mais l'erreur des rebaptisants faisant tous les jours de nouveaux progrès, fut à la fin proscrite et condamnée dans le concile plénier dont S. Augustin parle souvent. S. Cyprien donne à S. Sixte les titres d'évêque, amateur de la paix, excellent en toutes sortes de vertus. Quelques auteurs donnent huit ans de durée à son pontificat; mais il est certain, par toutes les circonstances de son histoire, qu'il ne siégea qu'un an. L'empereur Dèce, l'un des plus violents persécuteurs du christianisme, étant méprisé pour sa lâcheté, fut assassiné en 253. Par ce concile plénier, de Launoy, Sirmond et l'Aubespine entendent celui d'Arles, qui se tint en 314, et qui était composé des évêques de tout l'Occident : mais Bollandin, le P. Alexandre, etc. regardent comme plus probable le sentiment de ceux qui pensent qu'il s'agit du concile de Nicée, et qui se fondent sur ce que S. Augustin donne le titre de plénier à un concile composé des évêques du monde entier. Voyez Berti, Diss. I in sec. 3, p. 172. Digitized by Google

■ S. SIXTE, PÂPE, MARTYR. [5 août] 501 Volusius son fils et son collègue. JEmilius prit alors la pourpre : mais le sénat ne voulut point le reconnaître, et il perdit la vie et l'empire au bout de quatre mois. Valérien , homme d'une famille considérable, qui jouissait d'une grande réputation, qui avait été censeur et à la tête du sénat, fut unanimement reconnu empereur. Il paraît qu'au commencement de son règne il fut plus favorable aux Chrétiens? que ne l'avait jamais été aucun de ses prédécesseurs, sans en excepter même les Philippe. Son palais se trouva bientôt rempli d'un grand nombre de fidèles. Il laissa l'Eglise dans cette paix trois ans et demi; et pendant ce temps-là il se tint plusieurs conciles. Mais en 257, il alluma le feu de la huitième, ou, selon Sulpice-Sévère , de la neuvième persécution générale, qui ne cessa que trois ans et demi après, quand il eut été fait prisonnier par les Perses. Eusèbe attribue son changement à la superstition ainsi qu'aux artifices et aux instances d'un certain Macrien, qui était extrêmement attaché à la secte des mages de Perse, et qui donnait dans toutes les extravagances et les impiétés de la magie. Cet homme, que saint Denys d'Alexandrie appelle archimage d'Egypte^ s'était insinué dans les bonnes grâces de l'empereur, qui l'éleva aux premières dignités. Il lui persuada que les Chrétiens étant ennemis déclarés de la magie et des dieux, empêchaient l'effet des sacrifices et la prospérité de l'Empire. C'était prendre Valérien par son faible : il était superstitieux et il craignait pour sa vie, d'autant plus que des trente empereurs qui avaient régné depuis Auguste, il ne s'en trouvait que six qui n'eussent point péri de mort violente. Mais, en se déclarant contre les serviteurs de Dieu,, il ne faisait que hâter sa perte. Son premier édit contre le christianisme fut publié au mois d'avril de l'année 267. Le pape S. Etienne et plusieurs autres fidèles souffrirent le martyre. La persécution devint plus sanglante l'année suivante. L'empereur,, allant en Orient pour faire la guerre aux Perses, envoya au sénat un nouveau rescrit auquel il voulait donner force de loi. S. Cyprien nous en fait connaître la teneur et les effets .Voici comment il s'exprime • en s'adressant à l'évêque Successus, en Afrique l « Valérien a envoyé au sénat un ordre portant que les évêques, » les prêtres et les diacres soient suppliciés sans délai (quand bien » même ils voudraient obéir); que les sénateurs, les personnes de » qualité et les chevaliers romains soient dépouillés de leur dignité et de leurs biens, et qu'en cas qu'ils refusent de sacrifier, » on leur fasse perdre la tête; que les dames romaines soient privées de tout ce

qu'elles possèdent, et condamnées à l'exil ; que • £jf. adSuccess. Episc. 80
Fello ; 82 Famclio. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

502 S. SIXTÏ, PAPE, MARTYR. [G août.j » les officiers ou domestiques de l'empereur qui ont déjà confessé, » ou qui confesseraient qu'ils sont Chrétiens, soient envoyés char» gés de chaînes travailler dans les fermes du prince, après la con» fiscation de leurs biens a. Va lérien a joint à cet ordre une copie » de la lettre écrite aux gouverneurs des provinces touchant les » Chrétiens. J'attends cette lettre, et bientôt elle parviendra jus» qu'à vous.... Vous saurez que Xyste (évêque de Rome) a souffert » dans un cimetière, avec Quartus, le 6 d'août. Les magistrats de * Rome servent bien la cruauté de l'empereur. Les personnes que » l'on conduit devant eux sont sûres, ou d'être condamnées à mort, » ou d'être. dépouillées de leurs biens. Je vous prie d'informer >• mes collègues de ces particularités, afin que nos frères se pré» parent de tous côtés au combat; que nous puissions tous nous » occuper de l'éternité plutôt que de la mort; que nous soyons pé» nétrés de joie, et non de crainte, dans la pensée de cette confession » où nous savons que les soldats de Jésus-Christ sont moins mas» sacrés qu'ils ne sont couronnés. » Il est dit que S. Sixte souffrit dans un cimetière. C'est qu°, dans les temps de persécution, les Chrétiens se retiraient dans les cimetières, ou caves souterraines, pour célébrer les divins mystères. Ils s'y rassemblèrent malgré ledit de Valérien qui le leur défendait, et y furent découverts. Il paraît que Quartus, compagnon du martyre de S. Sixte, était prêtre ou diacre; autrement on ne l'aurait pas condamné sur-le-champ ; on aurait d'abord employé les tourmens pour l'obliger à sacrifier. Il y a des auteurs qui prétendent; qu'il y a une faute de copiste dans le passage de S. Cyprien que nous avons rapporté, et qu'il faut lire que S. Xyste ou Sixte souffrit, non avec Çwzrfttf, mais avec quatre diacres; ils se fondent sur ce que dans ce temps-là les dia cres Prétextât. Félicissime, Agapit et Laurent souffrirent à Rome, les trois premiers avec leur évêque*, et le quatrième après lui. Laurent était archidiacre de S. Sixte; et le voyant conduire au supplice, il témoigna beaucoup de douleur de ce qu'il n'avait pas l'avantage de le suivre '. Sixte lui dit qu'il le suivrait dans trois jours, et que son triomphe serait plus glorieux que le sien ; il ajouta que pour lui, il avait été épargné à cause de son grand âge. Ceux qui ont avancé que S. Sixte avait « Oaêait assez à quelle sorte de servitude étaient assujettis ceux qu'on appelait adscriptitii glebœ. Ils étaient esclaves, et employés aux plus pénibles et aux plus humihans travaux de la camj.a^nc. " Ceci est attesté par les plus

anciens calendriers, et notamment par celui de Mliôre. On conçoit comment dans un ancien manuscrit on aura mis quartus pour quatuor. Cette conjecture est du savant lialuze, dont l'édition de S. Cjj Tien porte : Xystum m anneteno atumadversum sciatisvii id. Ans. et to Diaconos quatuor. 9 1 S. Ambros. tic Of fie. t. Uc.it. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

S. SIXTT, PAPr, MAni YR. [0 août.) souffert le supplice de la croix se sont trompés. On voit, par le Calendrier de Libère, qu'il fut décapité dans le cimetière de Galixte; et l'expression dont se sert S. Cyprien ne désigne point un autre genre de mort. S. Cyprien fut martyrisé au mois de septembre suivant, et toutes les provinces de l'Empire lurent inondées du sang chrétien B. Les « Olte cruelle persécution dura pendant le reste du règne de Valérien. L'empire fut tres-florissant jusqu'au temps un ce prince tira le glaive contre ceux, dont les prières attiraient la protection du cu l sur ses Elats. Les Chrétien* n'en continuèrent pas inoins de prier pour ceux qui les persécutaient si injustement : mais Dfcu prit leur cause en main, et vengea leur mort, même eu ce monde. Valérien n'eut pas plus tôt déclaré la guerre au christianisme, que les provinces devinrent de toutes parla la proie des Barbares. Il marcha d abord contre lesGoths et les Scythes qui s'étaient jetés sur le nord de l'empire : mats les horribles déprédations commises parles Perses dans la Cilicie, la Cappadoee et le> autres provinces de l'Orient, l'appelèrent de ce côté-là. Le mauvais état où se trouvaient >es affaires l'effraya. Il crut n'avoir d'autre parti à prend te que d'acheter la pa:x deSapor l, r, îils d'Artaxcrcès, qui, après s'être révolté dan* son pays et avoir tué Artahan, dernier roi des Parthe>, avait, en 220, élevé sur les ruines de cet empire la seconde monarchie des Perses. Sapor ne voulut tvaiter qu'avec' l'empereur en |>crsunne. Valérien eut l'imprudence d'aller le trou* •ver presque seul. Aussitôt le barbare donna des ordies pour qu'on l'investit, et le fit prisonnier. Il le regarda, tant qu'il vécut, comme un vil esclave; il \ut mettait le pied sur le cou toutes les fois qu'il montait à cheval. Il le conduisait partout en triomphe, chargé de chaînes par-dessus ses habits impériaux. Le malheureux Valérien fut fait prisonnier dans la V année de son règne, la 76* de son âge, et la 2ô9" de Jésus-Christ. Il vécut ainsi sept ans dans la plus dure et In plus humiliante captivité. On lit dans Agathias, qu'à la fin Sapor le Ut écorcher vif, et frotter ensuite avec du sel. Mais il paraît qu'il ne fut écorché qu'après sa mort. Les Perses salèrent sa peau, teinte en rouge, et la suspendirent dans un temple pour la faire voir à tous les ambassadeurs romains qui pourraient venir dans leur pays. Ses sujets païens regardèrent son malheur avec a<sez d'indifférence; et Oallien son flh s'occupa peu des moyens d'obtenir sa liberté. Seulement après sa mort on le mit au nombre des dieux, et dans la classe des meilleurs princes qui eussent

gouverné l'Empire. Les Chrétiens, au contraire, regardèrent cette catastrophe coin me Un effet de la vengeance divine sur Valérien , qui avait persécuté les saints avec autant de cruauté que d'injustice. Ecoutons Lactance sur ce sujet. « Peu de temps après Dècc, Valérien fut animé d'une semblable fureur, et fit » couler des flots de sang chrétien. Mais Dieu le punit par une nouvelle sorte » de jugement. Il fut fait prisonnier par les Perses ; et comme il avait été la U» berté a un grand nombre d'hommes, il perdit aussi la sienne, et tomba dans » le plus honteux esclavage. Toutes les fois que le roi montait à cheval ou dans m son char, il faisait courber l'empereur, pour que son corps lui servit d'escaw beau. Et comme les Romains avaient fait représenter les victoires qu'ils avaient m remportées sur les Perses, Sapor raillait Valérien a ce sujet, et lui disait que w la posture dans laquelle il était montrait mieux de quel côté était la victoire, » que toutes les peintures des Romains. L'empereur, conduit partout entriom» plie à la suite du roi de Perse, fournit long-temps à ce prince barbare l'oc*> casion de traiter le nom romain avec tout le mépris et toute l'indignité possi»i hle>.Lc comble de son malheur fut que son propre fls, auquel l'Empire avait » passé, ne prit soin ni de le délivrer ni de le venger. Lorsqu'il eut terminé sa » triste v:e, on l'éorcha. Sa peau et ses boyaux, que l'on teignit en rouge, fu>» renf suspendus dans un temple, afin que les ambassadeurs romains qui vien« (Iraient en Perse pussent, eu le voyant, se rappeler le soit de Valérien, etapv prendre de la à ne point trop présumer de leurs forées. » Gallien, fils et successeur de valérien, fut, au rapport d'Orose, tellement effrayé de cet exemple de la vengeance divine sur son père, qu'il rendit la paix à l Eglise. Il se livra à tous les désordres d'une vie voluptueuse et libertine. Par uuc suite de sa mollesse et de son indolence dans le gouvernement, il s'éleva trente tyrans qui prirent la pourpre en dilfércus endroits de l Empire, et qui se tirent la guerre les uns aux autres. Ou comptai: parmi eux ce Macrien, qui avait

50.< S. JUST ET S. PASTEUR, MARTYRS. [6 août] édits de Valerien ne regardaient d'abord que le clergé; mais la persécution s'étendit bientôt à tous les fidèles. On fit souffrir une mort cruelle à une multitude innombrable de personnes de toute condition; aux riches et aux pauvres, aux soldats, aux laboureurs, aux esclaves et même aux enfans. C'est ce que nous apprenons d'Eusèbe¹ et de S. Cyprien², et des anciens martyrologistes*. S. JUST ET S. PASTEUR, MARTYRS EN ESPAGNE. Jost et Pasteur étaient frères. On les vit, dans l'âge le plus tendre, triompher de la rage et de la puissance de Dacien, armées de tous les instrumens de cruauté. Ce Dacien était gouverneur d'Espagne sous les empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, et il avait déjà trempé ses mains dans le sang d'une multitude innombrable de Chrétiens. Etant arrivé à Complute, que l'on nomme aujourd'hui Alcala conseillé par Valerien de persécuter le christianisme : mais il fut tué le premier de tous avec ses deux fils. Odeat, roi de Palmyre en Syrie, ayant réprimé l'insolence des Perses, Callien, pour le récompenser de ce service, le déclara son collègue dans l'empire ; il lui céda l'Orient et donna le titre d'Auguste à Zénobie sa femme. Cette princesse, après la mort de son mari, fut reconnue reine de l'Orient, et se rendit célèbre par son savoir, son courage et sa sagesse. L'Empire fut alors affligé par une peste cruelle, dont les ravages dépeuplèrent les provinces; il fut en même temps attaqué par un essaim de Barbares Huns, semblables à un torrent impétueux, se répandirent et portèrent la désolation de toutes parts. Une fois sortis de leurs montagnes et de leurs retraites, on ne put les y faire rentrer; et à la fin ils se rendirent maîtres de l'empire, qui d'abord ne les avait pas jugés dignes de ses armes. Les Chrétiens eurent part aux malheurs publics; mais, par leur charité et leur patience, ils y trouvèrent une source de consolation et de joie, et se servirent de leurs souffrances pour mériter une couronne immortelle. Gallien fut assassiné en 208, et eut pour successeur Claude II, surnommé le Gothique. Ce prince, rempli de modération et de sagesse, empêcha la persécution durant les deux années que dura son règne. Au lieu de son successeur, excita la neuvième persécution générale. Malgré la modération de Claude le Gothique, il y eut encore quelques martyrs sous son règne, et l'on compte parmi ces martyrs S1* Sévère, dont le corps fut trouvé, en 1730, dans le cimetière des SS. Thrason et Saturnin, sur la voie Salaria, à un mille de Rome. Voyez la dissertation de Lupi sur le tombeau et l'épitahe de S1" Sévère, laquelle fut

imprimée à Palerme en 1734. Voyez aussi les remarques des deux savans chanoines Boldetti et Maragnoni. rt Le P. Pagi met le martyre de S. Sixte au 6 août 268. Bianchini et Leb-euf le reculent d'une année. Suivant le dernier, S. Pérégrin, apôtre d'Auxerre, fut envoyé par ce pape. On lit dans les annales d'Krstein, en Alsace, que l'impératrice Irmengarde, femme de l'empereur Lothaire rr, obtint, vers l'an 8.>0, du pape Léon IV, le corps du saint pape Sixte, et qu'elle le déposa dans l'abbaye d'trstein, dont l'ancienne église port;- encore le nom de Saint-Sixte. Voyez M. l'abbé Grandidier, Kist. de l'église de Strasbourg, t. 3. 1 Hist. I. 7, c. 1 1 . * Ep. 77 Pam. atiaà 70.

Digitized by Google

I S. JUST ET S. PASTEUR, MARTYRS. [6 août.] 5oj de Henarès, pour y découvrir les serviteurs du vrai Dieu, il fit lire dans la place publique les édits portés contre eux, et condamna aux plus cruelles tortures tous ceux qui lui furent dénoncés. Just et Pasteur, dont l'un avait treize ans et l'autre sept, fréquentaient les écoles où l'on enseignait les premiers élémens des sciences; ils n'eurent pas plus tôt appris qu'on tourmentait les généreux soldats de Jésus-Christ, qu'ils se sentirent embrasés d'un désir ardent de partager leurs triomphes. Ils quittèrent leurs livres et coururent dans la place où le gouverneur interrogeait les confesseurs. Ayant été reconnus pour Chrétiens à certains signes et à certains gestes qu'ils faisaient, on les arrêta et on les conduisit devant Dacien. Celui-ci, honteux de se voir bravé par des enfans, affecta de les mépriser; il ordonna cependant de les fouetter, dans l'espérance que ce châtiment suffirait pour vaincre leur courage. L'ordre fut exécuté de la manière la plus barbare. Mais celui qui sait rendre éloquentes les langues des enfans pour le louer, leur fit mépriser tous les efforts du monde et de l'enfer. Just et Pasteur s'encourageaient et s'exhortaient mutuellement à souffrir généreusement pour Jésus-Christ; les spectateurs ne pouvaient se lasser d'admirer leur modeste constance, leur patience et leur tranquillité dans les tourmens. Le juge, informé qu'ils étaient inébranlables dans la profession de leur foi, les condamna, pour couvrir sa honte, à être décapités. On exécuta la sentence dans un champ situé auprès de la ville. Les Chrétiens les enterrèrent à l'endroit même qui avait été sanctifié par leur sang, et l'on y bâtit depuis une chapelle. Leur martyre arriva en 304- Leurs reliques se gardent dans des châsses placées sous le grand autel d'une église collégiale de la ville d'Alcala, dont ils sont patrons titulaires. Il n'y a cependant plus qu'une petite portion de celles de S. Just, le reste ayant été transféré à l'abbaye de Malmedi au diocèse de Cologne ,. Ployez Prudence, hymn. 4, alias 7; S. Isidore; et leurs Actes, avec de savantes remarques par le P. Florès, Espana sagrada, t. 7, n. i3, de la Iglesia de Compluto, c. 3, p. 171 ad pag. 180, et Append. 2, ibid. p. 305. 1 Voyez la Translatif) S. Justi Pueri lect. t. 6,/i. 834 ; et le P. Florès, Espana nm-ennis, />/. Malinundarium , ap. Sagrada, t. 6, Apptnd. 2 , p. 310. Martene, veter. Script, ampli ss. ColDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.54% accurate

So6 S. SCOCÉLIF, SOLITAIRE. fC 00<U.J S. GEZELIIV ou SCOCÉLIN, SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE TRÈVES. I S. Scocelin passa dix ans au milieu des montagnes et des déserts, n'ayant d'autre toit que le ciel et presque sans aucun vêtement qui pût le garantir des intempéries de l'air. Des herbes et des racines crues faisaient toute sa nourriture. Le seul adoucissement qu'il se permit les quatre dernières années de sa vie, fut d'aller tous les soirs dans les villages écartés chercher quelque étable où il pût passer la nuit; quelquefois même il couchait dans la cour, et se retirait de grand matin, afin que personne ne le vît. Ceux qui avaient le bonheur de le loger n'osaient lui parler, de peur qu'il ne les quittât. Il ne voulait recevoir d'eux qu'un peu de paille pour se coucher, et quelque morceau de pain d'orge ou de son. S. Bernard, informé du genre de vie de cet homme extraordinaire, donna ordre à Àchard, l'un de ses religieux, qui était occupé pour lors à fonder le monastère de Hemmerode, au diocèse de Trêves, d'aller le saluer de sa part et de lui porter une robe pour gage de son affection. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Scocelin consentit à voir Àchard avec les autres religieux qui l'accompagnaient. Il prit la robe qu'on lui présenta et s'en revêtit ; mais il la quitta bientôt après en disant : «Béni soit le Seigneur, qui a ins» pire à cet homme apostolique (S. Bernard) de se souvenir d'unirâ» sérible pécheur. Je me suis revêtu, pour l'amour de lui, de la robe » qu'il a eu la charité de m'envoyer, mais il trouvera bon que je » ne la porte pas davantage, parce qu'elle ne m'est pas nécessaire » et qu'il ne m'a rien commandé à cet égard. » Entre autres questions qu' Achard lui fit, il lui demanda s'il sentait encore les révoltes de la chair. « Il y a long-temps, répondit-il, que par la grâce » de Dieu je suis délivré de ces sortes de tentations, ainsi que des » combats que les vices ont coutume de nous livrer. Mais comme » la vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle, • qui osera se glorifier d'avoir le cœur pur? L'apôtre nous assure » que si nous nous prétendons exempts de péché, la vérité nVst » point en nous. Marchant toujours au milieu des pièges du » démon, nous ne pouvons nous défendre de ses attaques que par » une protection spéciale du Seigneur. » Cet entretien fini, il conjura les religieux de saluer S. Bernard Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

MARTYROLOGE. [6 août.] 50? de sa part; puis s'étant recommandé à leurs prières, il leur dit adieu , et retourna dans les forêts qui étaient .sa demeure ordinaire. On place communément sa mort vers Van 1 136. Sa fête est marquée en ce jour dans les Martyrologes de France et des PaysBas, ainsi que dans ceux des Bénédictins et des Cisterciens. Voyez D. Le Nain, HiiU de Cit. t. 5, /?. 109; et Iiuiilet, sous le 6 d'août.

MARTYROLOGE. Sun le mont Tabor, la transfiguration de Notre Seigneur JésusChrist. A Rome, sur la voie Appiënne, dans le cimetièrè de Calixtc, fête de S. Xyste II, pape et martyr, qui, dans la persécution de Valérien, reçut sa couronne sous le tranchant du glaive. Au même lieu, S. Félicissime et S. Açapit, diacre du même S. Xyste, S. Janvier, S. Magne, S. Vincent et S. Etienne, sous-diacres, qui furent tous décapités avec lut et enterrés dans le cimetièrè de Prétextât. Avec eux fut aussi martyrisé S. Quarte, suivant ce qui est écrit par S. Cyprien. A Alcala en Espagne, S. Justet S. Pasteur, son frère, martyrs, qui, encore enfans et occupés à leur instruction, jetèrent leurs tablettes dans l'école et coururent d'eux-mêmes au martyre. Bientôt le président Dacien les fit arrêter et fhipper de coups de bâton ; et comme ils s'encourageaient mutuellement avec beaucoup de constance.ils furent conduits hors de la ville et égorgés par le bourreau. A Rome, S. Hormisdas, pape et confesseur. A Amide, S. Jacques, ermite, illustre par des miracles. Saints de France. En Languedoc, S. Stapin, honoré comme évêque en ce pays, dans deux églises de son nom. Autres. En l'abbaye de Saint-Pierre de Cardègne à îîurgos, S. Sanchez, abbe, et près de deux cents moines, massacrés par le roi Zafa, mahométaa envoyé par le tyran Almanzor son oncle. A Cologne, S. Gisle, porcher. A Bologne en Italie, décès de S. Dominique. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.74% accurate

SEPTIEME JOJR D'AOUT. S. GAETAN DE THIENNE, INSTITUTEUR DE LA CONGREGATION DES CLERCS RÉGULIERS DITS THÉATINS. Tiré des différentes Vies du saint données en italien , et dont on trouve le Catalogne dans les Ho/landistes; des deux autres Vies écrites en latin , l'une par le P. Antoine Caraccioli , et imprimée à Cologne en ICI 2, m-4° ; Vautre par le P. Jean- Baptiste Caraccioli, et publiée à Piseen 1738. Cette dernière avait été composée pour les Bollandistes , mais ils ont suivi celle qu'avait donnée le P. Antoine Caraccioli. Tiré encore des Vies du même saint écrites en français par Charpi de Sainte- Croix , Paris, I6à7 et 1671 , in-k° , et par le P. Bernard y Théattn, Paris, I6y8, //i-12. Voyez Uélyot, Hist. des ordres relig. t. 4, p. 7 ; le continuateur fie Pleu ty ; Raynaldus , Contin. Baron, edit. Luc. ad an. Ià47, n. 136, t. 14, p. 2843; le P. de Trac/, dans ses Vus de S. Gaétan et des autres saints du même ordre , Paris, 1774, in-12. LAN i547Gaétan, fils de Gaspar, seigneur de Thienne et de Marie Porta, tous deux de familles distinguées par la noblesse et par la piété, naquit en 1480 à Viccnze en Lombard ie*. Il ne futpasplus tôt né, que sa mère le mit sous la protection de la sainte Vierge. Quand elle le vit capable d'instruction, elle lui enseigna la pratique des vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple; elle lui recommandait surtout l'humilité, la douceur et la pureté. Le fils fut si docile aux leçons de sa mère, que dans son enfance " maison de Thienne, illustre par l'ancienneté de la noblesse, les alliances et les charges militaires, subsiste toujours à Vtcenzc. Deux branches de cette maison se sont établies en France; Tune dans le Dauphiné en 1562, sous Charles IX, et l'autre près de Luchcs en Tou raine, selon le P. Giri. Nicolas (te Thienne, dit le même auteur, fut page de François l'r, cap; lai ne d'une compagnie d'ordonnance s*)us Henri II, et tort considéré sous les trois règnes su n ans et suas celui de Henri IV. Il épousa Jeanne de Villa, s , fille d Honorât de Savoie, marquis de Villars et g and amiral de France. Mais ces deux branches de la maison de Thienne, quoique originaires de Vicenze, ne descendent point de Gaspar de Thienne, père de S. Gaétan. Jean-Baptiste, frère unique du saint, n'eut qu'une fille, nommée Elisabeth, dans laquelle s'éteignit la branche de Gaspar de Thienne. On donna au saint le nom de Gaétan , à cause du célèbre Gaétan de Thienne, son oncle , qui fut chanoine de Padoue , et regardé connue un des plus grands philosophes de son temps. On a de lui un ouvrageuui fut imprimé a

Padoue en 1476, in -fol. sous le titre suivant : Gaëtani de Thienis Vicentini, philosophi clarissimi, in IV Aristotelis Meteororum libros expnsitio. Cette édition est rare et recherchée, selon l'auteur de la Bibliographie instructive, n. 1277. Sponde s'est trompé en prétendant que S. Gaétan avait eu le nom de Marcel. Fleury est tombé dans la même faute, Instit. au Droit ecclésiast. t. I, p. 202. * Baillet dit que S. Gaétan naquit à Vicence ou à Thienne ; mais il est le seul qui ait admis cette alternative. Tous les historiens de sa vie s'accordent à dire qu'il naquit à Vicenze. On ne sait cependant pas précisément l'année de sa naissance. La plupart des auteurs la mettent au plus tard en 1480. Digitized by Google

S. GAETAN DE THIBIETÉ. [7 >>>ftt] \$<>() r.ême on le surnommait le Saint. Cette habitude de mortifier ses passions, qu'il contracta de bonne heure, lui fit acquérir une douceur de caractère si inaltérable, qu'elle semblait lui être devenue nature' le. Il aimait singulièrement la prière, et son recueillement «tait, continuel. Occupé sans cesse de la méditation des vérités éternelles, il fuyait les amusemens et les conversations inutiles. Aucun discours ne l'intéressait, s'il ne contribuait à élever son âme vers Dieu. Il purifia ses affections de tout attachement terrestre, et il ne pensait qu'aux biens de la vie future. On admirait en] ui une tendre charité pour tous les hommes, et en particulier pour les pauvres et les malheureux. Mais quelque temps qu'il donnât chaque jour à ses pratiques de piété, il n'en avait pas moins d'ardeur pour l'étude; seulement il la sanctifiait par les exercices de la religion. Il fit de grands progrès dans la théologie, ainsi que dans le droit civil et canonique. Il prit même le degré de docteur dans cette dernière faculté. Pour se consacrer à Dieu d'une manière plus spéciale, il embrassa l'état ecclésiastique, et fit bâtir à ses frais une chapelle à Hampazzo, afin de faciliter à ceux qui étaient éloignés de la paroisse les moyens de s'instruire et de servir Dieu. Cette bonne œuvre achevée, il se rendit à Rome, non par aucune vue d'intérêt, mais dans l'espérance d'y mener une. vie obscure et cachée, ce qu'il n'avait pu faire au milieu de ses compatriotes. Mais il fut découvert, malgré les précautions de son humilité, et le pape Jules II l'obligea d'exercer l'office de protonotaire apostolique. Il ne perdit rien de son recueillement, et sut se faire une solitude intérieure à la cour du souverain pontife. Le désir de croître dans la perfection lui inspira le dessein d'entrer dans la confrérie dite de Y Amour divin. C'était une association de personnes pieuses, qui, par certains exercices, travaillaient de to. t leur pouvoir à procurer la gloire de Dieu. Après la mort de Ju!es II, Gaétan quitta la place de protouotaire apostolique, et retourna à Vicenze. Il s'y associa à la confrérie de S. Jérôme, qui avait été instituée sur le plan de celle de Yamour divin, mais qui n'était composée que de personnes de basse extraction. Autant cette circonstance lui causait de joie, autant elle fit de peines aux amis qu'il avait dans le monde, et qui, jugeant des choses d'après leurs préjugés, l'accusaient hautement de déshonorer sa famille. Loin de changer de résolution, il se dévoua tout entier aux plus humiliantes pratiques de la charité. Les malades et les pauvres de la ville devenaient l'objet de sa tendresse et de ses soins. Il

s'attachait surtout aux pauvres de l'hôpital des incurables; il les servait de ses propres mains, et se montrait encore

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

510 S. GAETAN DE THIE!1NE. [7 «OÛt.J plus assidu auprès de ceux dont les maladies dégoûtantes révoltaient davantage la nature. Il augmenta même considérablement les revenus de cet hôpital. Le P. Jean de Crema, Dominicain, son confesseur, homme recommandable par sa prudence, son savoir et sa piété, lui ayant conseillé de se retirer à Venise, il partit sans délai pour cette ville. Il se logea dans l'hôpital qu'on venait de faire bâtir, et s'y consacra au service des malades, comme il avait fait dans sa patrie. Il se montra si zélé pour cette maison, qu'il en est regardé comme le principal fondateur. Il macérait en même temps son corps par les austérités de la pénitence, et retraçait en lui les vertus des plus célèbres contemplatifs. On disait communément de lui à Venise à Vicenze et à Rome, qu'il était un séraphin à l'autel, et un apôtre en chaire. Quelque temps après, il quitta Venise pour aller à Rome, toujours par l'avis de son confesseur. Son but était de s'agréger de nouveau à la confrérie de V amour divin. Il y avait parmi les principaux membres de cette association plusieurs personnes qui joignaient une rare prudence et un savoir profond à une piété extra- ' ordinaire. Gaétan conféra avec ces personnes sur les moyens les plus efficaces de réformer les mœurs des Chrétiens. Il était pénétré de douleur lorsqu'il considérait que notre sainte religion était si peu connue et si mal observée par ceux qui en faisaient profession. Tous convinrent que cette réforme ne deviendrait possible qu'autant que l'on commencerait par faire revivre dans le clergé cet esprit et ce zèle dont furent animés ceux qui les premiers annoncèrent l'Evangile. Pour rappeler au clergé la nature de cet esprit et les obligations qu'il impose, ils résolurent d'instituer un ordre de clercs réguliers, qui dans leur manière de vivre se proposeraient les apôtres pour modèles. Les premiers auteurs de ce dessein furent S. Gaétan, Jean-Pierre Caraffè, archevêque de Théate ou Chiéti dans l'Abruzze, et depuis pape sous le nom de Paul IV; Paul Consigliari, «le illustre maison de Ghisléri, et Honiface de Colle, gentilhomme de Milan. Ceux d'entre eux qui possédaient des biens ecclésiastiques demandèrent à Clément Vil la permission de les quitter, dans la vue de travailler efficacement à l'exécution du projet qu'ils méditaient. Le pape ne leur accorda son consentement qu'avec beaucoup de peine, il le refusa même long-temps à l'archevêque de Théate. Tout étant ainsi disposé, les serviteurs de Dieu dressèrent le plan de leur institut, qu'ils présentèrent au pape,etqui futexaminé dans un

consistoire de cardinaux en i iiA. Afin d'extirper le poison Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate

S. GAETAN FB THIE***. [7 août.] 5il de l'avarice, ordinairement si funeste au clergé, et de conduire au plus parfait détachement des choses du monde, ils ne voulurent point avoir de revenus même en commun, persuadés que la Providence leur ferait trouver de quoi subsister dans les oblations volontaires des fidèles. Cet article éprouva beaucoup d'opposition de la part des cardinaux; ils crurent qu'il ne pouvait s'accorder avec les lois ordinaires de la prudence. Ils cédèrent pourtant à la fin aux instances des fondateurs, qui leur représentèrent que le genre de vie dont il s'agissait avait été celui de Jésus-Christ et des apôtres, et que ceux qui étaient honorés du même ministère pouvaient encore le suivre. Ainsi, le nouvel ordre fut approuvé par Clément VII en 1524. Caraffe en fut fait premier supérieur, et, comme il portait toujours le titre d'archevêque de Théate, les clercs réguliers dont il était supérieur reçurent le nom de Théatins «. <* Baillet s'est trompé* en datant de l'année 1524. La bulle d'institution des clercs réguliers de S. Gaétan: elle fut donnée le 14 juin 1524. Le 14 de septembre suivant, S. Gaétan lit ses vœux avec ses compagnons. Fuyez la formule de ce* vœux dans Ut Vie du saint par le P. J. B. Caraccioli, p. 49 de l'édition de Pise en 1738. S. Gaétan fut le premier instituteur des Clercs* réguliers, c'est-à-dire des prêtres unis par des vœux pour remplir les* fonctions de la vie ecclésiastique. On compte ordinairement huit congrégations de Clercs régulier* en Italie. 1° Les clercs réguliers de S. Ignace, appelés Barabariens % à cause de leur maison de Saint-Barthélémy à Milan, institués en 1533. 2° Les clercs réguliers de la Compagnie de Jésus, institués en 1540. 3° Les clercs réguliers de S. Ambroise ou Somasques, ainsi appelés d'un village près de Milan, institués en 1430. Cette congrégation fut unie à celle des Théatins en 1546, et en fut séparée en 1555. 4° Les clercs réguliers mineurs, institués en 1688. 5° Les clercs réguliers mineurs, très des infirmes, appelés aussi Crucifères, à cause de la croix rouge qu'ils portent sur leur soutane, institués en 1591. 6° Les clercs réguliers des écoles Pies, institués en 1621. 7° Les clercs réguliers de la Mère de Dieu, institués à Luques en 1628. 8° Mais comme les Théatins sont les premiers de tous, ils n'ont pas leur bulle d'institution d'autre nom que celui de Clercs réguliers, sans aucune addition. C'est la remarque de Sponde, dans ses Annales ecclésiastiques. Ces différentes congrégations ont à peu près le même habit; l'on s'y sert de l'ancienne soutane que

portaient les prêtres séculiers vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Le P. Thomassin, Discip. de l'Egl. t. 1, p. 1806, édit. de 1725, dit que la vie des clercs réguliers approche de celle des chanoines réguliers. Il y a pourtant une différence, qui est que les anciens chanoines réguliers avaient les jeûnes, les abstinences, les veilles de la nuit, le Silence des moines; au lieu que les clercs réguliers embrassèrent dans leur institut toutes les fonctions de la vie ecclésiastique, et non pas ces grandes austérités des religieux consacrés à la solitude. Voyez les statuts des chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré. Les Théatins ne prirent point la règle de S. Augustin, comme quelques auteurs l'ont prétendu. La bulle de leur institut, donnée en 1524, permet à S. Gaétan et à ses trois associés de se faire des réglemens relatifs à leur état de clercs réguliers. Pierre Caraffe, premier supérieur général de la congrégation, fit les premières constitutions qu'on trouve dans Silos, historien de cet ordre, /. 1, p. 73- Elles sont divisées en peu d'articles; mais dans leur brièveté elles renferment une grande sagesse. Elles furent successivement augmentées par les chapitres généraux. Les constitutions actuelles, dit Silos, /. 2, p. 80 et 149, sont l'ouvrage de plusieurs religieux qui les rédigèrent par l'ordre du chapitre général tenu en 1598. Elles furent approuvées par Clément VIII en 1600, et imprimées alors pour la première fois. Les réglemens postérieurs à cette approbation s'appellent Decreta. Ut sont

5 12 S. GAETAN DE THIENNf. [1 août.] Les fins principales que se proposèrent les Théatins furent d'instruire le peuple, d'assister les malades, de combattre les erreurs dans la foi, de rétablir parmi les laïques l'usage saint et fréquent divisés en trois parties, comme les constitutions. La première traite de l'office divin et de l'administration des sacrements; la seconde, des vœux et des pratiques régulières; la troisième, du gouvernement. Outre les décrets en latin, il y en a aussi en italien, sous le titre de Ortlini. Ceux-ci sont divisés en treize chapitres. Il y en a eu plusieurs éditions. La dernière est de Home et de l'année 1750. En 1628, le P. Péregoin fit imprimer dans la même ville des notes sur les constitutions. Le P. Caraccioli a donné aussi des remarques relatives à ces constitutions, sous le titre de Synopsis, etc. Le cardinal de Rérulle fut si satisfait des mêmes constitutions, qu'il les fit imprimer à Paris en 1628, dix-neuf ans avant que les Théatins fussent établis en France. Il y joignit les notes du P. Caraccioli, qui sont historiques. Celles du P. Péregoin sont en forme de décisions morales. Il paraît par les premières constitutions des Théatins, qu'il n'y avait point encore de couleur uniforme dans l'habillement des clercs. Il y est dit par Pierre Caraffe, fort zélé d'ailleurs pour la discipline ecclésiastique : « Nous ne » déterminons ni la couleur, ni la forme de l'habillement. Nous suivons la » coutume des pieux ecclésiastiques des diocèses où nous nous établirons. » Les Théatins ayant adopté la couleur noire, on les imita bientôt; et leurs constitutions actuelles disent expressément que l'habit sera noir, et tel qu'il convient à des clercs. Le P. Thomassin fait la remarque suivante, en parlant de l'habit ecclésiastique : « Quant à la couleur noire, quoique nous n'en ayons pas » vu de loi expresse et universellement reçue qu'après le concile de Trente, » l'usage en était déjà établi parmi les ecclésiastiques les plus pieux, témoin » l'ordre des Théatins, établis en 1524 sous le nom de Clercs » réguliers. » dit Thomassin de l'ancienne édition. On a retranché dans celle de 1725, t. 1, p. 821, les mots témoin, etc., et l'on a mis un alinéa; ce qui tronque le sens de ce > avant auteur, qui marque qu'autrefois le clergé portait un habit blanc, couleur encore usitée chez les anciens chanoines réguliers, et que le souverain pontife a toujours conservée. Si les Théatins, pendant le premier siècle de leur institut, n'ont point eu de revenus en commun, c'est volontairement, librement, sans aucun engagement qu'ils s'en privaient, disent leurs constitutions. Us n'ont jamais fait de vœu spécial de ne point avoir de

revenus en commun, ainsi que le prétende. it le P. Thomassin, Discipl. Eccl. t. 3, />. 1807, édit. de 1725; l'abbé de Vailemont, Elém. de t'Hist. et le dernier éditeur de Moréri. Pierre Caraffe. leur prem/er législateur, dit seulement : Nous nous soucions peu d'avoir des revenus en commun. Il fait de plus cette déclaration authentique : Il ne nous est pas défendu d'en avoir, ni par les saints canons, ni par notre profession, déclaration renouvelée dans les constitutions actuelles. M. Camus, évêque de Belley, ami de S. François de Sales, fait un bel éloge du désintéressement des Théatins, p. 265 de son Directeur désintéressé, qui fut imprimé en 1631, seize ans avant que les Théatins fussent établis en France. Il avait connu leur institut à Florence. M. Fleury se trompe en insinuant, Instit. au Droit Ecclés. t. 1 , p. 226, que les Théatins n'ont d'autre pratique régulière que l'oraison mentale. Ils doivent tous les jours psalmodier l'office au chœur, selon le rit romain. Dans les premiers temps, ils ajoutaient le petit office de la Vierge à celui du jour; mais Clément VII, dans un bref du 21 janvier 1529, déclara qu'ils n'y étaient pas strictement obligés. Ainsi ce n'était plus que par dévotion qu'ils le récitaient. Les Annales des Théatins ont été écrites en italien par le P. del Tusso, évêque d'Acerra, et en latin par le P. Silos. L'ouvrage du premier parut à Rome en 1610, in -fol. L'ouvrage du second, aussi imprimé à Rome, est en 3 vol. in-fol. le premier de 1650, le second de 1655, le troisième de 1666. A la fin du troisième est une table de tous les écrivains de cette congrégation. Les Théatins ont eu jusqu'à présent 194 évêques, un souverain pontife dans Pierre Caraffe, qui fut élu en 1555 sous le nom de Paul IV , et qui mourut en 1559; six cardinaux, le cardinal Scotte, évêque de Plaisance, mort en 1558; le cardinal Burali d'Arezzo, d'abord évêque de Plaisance, puis archevêque de Naples, mort en 1578 ; le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, mort en 1734 ; le cardinal Tomasi, mort en 1713 ; le cardinal Joseph-Marie Banditi, archevêque de Bénévent ; et le cardinal Capécce Zurla, archevêque de Milan , nommés l'un Digitized by Google

S. GAETAN DE ÏUIENPÎK. [7 août] 5 1 3 <îes sacremens, de faire revivre dans le clergé l'esprit de désintéressement, de régularité et de ferveur, l'amour de l'étude de la religion, le respect pour les choses saintes, et surtout pour ce qui a rapport aux sacremens et aux cérémonies du culte divin. On s'aperçut bientôt à Rome et dans toute l'Italie des heureux effets produits par le zèle de Gaétan et de ses associés. L'odeur de sainteté que répandait leur vie multipliait tous les jours le nombre de leurs coopérateurs. Ils demeurèrent d'abord à Rome dans une maison qui appartenait à Boniface de Colle ; étant devenue trop petite, ils en prirent une plus grande à Monte-Pincio. L'année suivante ils virent leur ordre en danger de périr, lorsqu'à peine il venait de naître. L'année de Charles-Quint, commandée par le connétable de Bourbon, qui avait quitté la France pour s'attacher à l'empereur, vint du Milanais former le siège de la ville de Rome, qui fut prise d'assaut le 6 mai 1527. Le connétable, après avoir commis toutes sortes de cruautés, reçut un coup de feu qui lui ôta la vie. Aussitôt Philibert de Châlons, prince d'Orange, le remplaça dans le commandement de l'armée, qui était en grande partie composée de Luthériens et d'ennemis du saint Siège. Le pape et les cardinaux se retirèrent au château Saint-Ange. Les soldats vainqueurs pillèrent la ville, et y commirent plus de cruautés que n'avaient fait les Goths mille ans auparavant. La maison des Théatins fut presque entièrement démolie. Un soldat qui avait connu S. Gaétan à Vicenze, s'imaginant qu'il possédait des richesses, le représenta comme tel en 1775 , et l'autre en 1781. On a plusieurs ouvrages du cardinal Tomasi qui ont été imprimés à Rome en 10 vol. in-4i*. Cette édition, commencée en 1747 et continuée les années suivantes, a été donnée par le P. Vezzozi, qui a été deux fois général des Théatins. S. André Avellin, et le bienheureux Marinon étaient prêtres de la congrégation des Théatins. 6 Ces PP. dans le second siècle de leur institut, ont eu de fervens missionnaires dans la Mingrèlie, la Géorgie, l'Arabie, la Perse, dans les lies de Bornéo et de Sumatra et dans l'Arménie. Le P. Ferro, Théatin de Ferrare, a donné l'histoire de leurs missions, laquelle a été imprimée à Rome en 1704, 2 vol. in-fol. Le I*. Galano, missionnaire en Arménie, est auteur d'un gavant ouvrage en arménien et en latin, qui parut a Rome en 1650, et en 2 vol. in-fol. sous le titre de Conciliation de t' Eglise arménienne avec l'Eglise romaine. Plusieurs prêtres indiens ont été depuis peu reçus à profession chez les Théatins dcGoa, et ces prêtres forment une congrégation

démissionnaires. M. Cliarpi de Sainte-Croix, auteur d'une Vie de S. Gaétan, s'est trompé en disant que ce saint avait été général de sa congrégation. En effet, les Théatins n'ont point eu de général pendant les soixante-quatre premières années de leur institut. On nommait les supérieurs dans les chapitres généraux. Comme la congrégation s'étendait de jour en jour, Sixte V ordonna aux Théatins d'élire un général, qui pouvait d'abord être continué six ans : il est aujourd'hui triennal. Benoît XIV, par un bref du 20 mars 1745, donna aux Théatins, à perpétuité, une place de consultant des rites, à cause du savant commentaire que le P. Mérati avait composé sur les Rubriques, et qui est beaucoup plus étendu que celui du P. Gavantus, Barnabite. Il fut réimprimé à Rome en 1762, 2 vol. in-fol. TOME V. 33

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

5 1 4 9* GAETAN DE THIEIfNS* [7 août.] à son officier. On arrêta sur-le-champ le serviteur de Dieu, et on lui fit souffrir mille indignités pour l'obliger à livrer un trésor qu'il n'avait pas. A la fin cependant on le mit en liberté, mais extrêmement faible et tout meurtri des coups qu'il avait reçus. Il sortit de Rome avec ses compagnons : ils n'emportèrent tous que leurs bréviaires et les habits qui les couvraient. S'étant retirés à Venise, ils y furent reçus avec empressement, et ils s'établirent dans le couvent de Saint-Nicolas de Tolentin. On élut Gaétan supérieur de cette maison. Sa sainteté, son zèle à procurer la gloire de Dieu, son application à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de ferveur et le mépris du monde, firent universellement estimer son ordre. Cette estime s'accrut encore par la charité dont il parut animé durant la peste qui affligea Venise, et durant la famine qui fut la suite de ce fléau. Jérôme Emiliani, noble Vénitien, était un de ses principaux admirateurs. Excité par son exemple, il devint aussi fondateur d'ordre, et institua, en 1530, une nouvelle congrégation de clercs réguliers appelés Somasques[^] du lieu de leur demeure, qui était entre Milan et Bergame. Ils devaient élever les orphelins et les enfans dépourvus des moyens de se procurer une bonne éducation a. De Venise, Gaétan fut envoyé à Vérone, où son zèle et sa présence étaient nécessaires. Il y avait une grande fermentation. Les laïques s'opposaient de toutes leurs forces à certains régiemens que leur évêque venait de faire par rapport au rétablissement de la discipline. Le saint calma peu à peu les esprits, et lorsque tout fut tranquille, il engagea facilement le peuple à recevoir la réforme introduite par l'évêque, dont les intentions avaient pour but la gloire de Dieu et l'utilité de ses diocésains. Quelque temps après il fut appelé à Naples, pour y fonder une maison de son ordre. Le comte d'Oppido lui donna un bâtiment propre à loger sa communauté; mais il ne put, malgré toutes ses instances, lui faire accepter la donation d'un fonds de terre qu'il avait dessein de lui faire. Les exemples et les prédications de Gaétan produisirent bientôt une révolution générale dans les mœurs du clergé et du peuple. Les travaux du ministère ne lui faisaient pas négliger le soin de sa propre sanctification. Il avait des momens marqués pour ses exercices; il y donnait quelquefois six ou sept heures de suite, et il y était souvent favorisé de grâces extraordinaires. Caxaffe, son digne coopérateur, se distinguait

aussi par son zèle, « Voyez la Vie de Jérôme Emiliani, honoré comme saint,
et dont nous avons arlé sous le 20 de juillet. Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

S. GAETAN DE TIBURNE. [7 août.] 1515 sa prudence et ses autres vertus. Paul III, successeur de Clément VII, le créa cardinal en 1534. On l'élut pape après la mort de Marcel II, arrivée en 1555, et il occupa la chaire de S. Pierre jusqu'en 1550, qu'il mourut. Il y avait déjà quelques années que Gaétan était allé dans le ciel recevoir la récompense de ses travaux. Etant retourné à Venise en 1537, Gaétan y fut fait supérieur une seconde fois. Les trois ans de sa supériorité révolus, il revint à Naples, où il gouverna la maison de son ordre jusqu'à sa bienheureuse mort. Ses austérités, jointes à ses travaux continuels, lui causèrent une maladie de langueur: il s'aperçut bientôt qu'il approchait de son dernier moment. Les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches, il leur répondit : « Mon Sauveur est mort sur la croix, laissez-moi du moins mourir sur la cendre. » Il voulut qu'on le couchât sur un cilice étendu par terre et couvert de cendres. Ce fut en cet état qu'il reçut les derniers sacrements. Il expira dans de vifs sentimens de componction, le 7 août 1547. Il s'opéra plusieurs miracles par son intercession, et la vérité en fut constatée à Rome, après un examen rigoureux. On en trouve l'histoire dans les Bollandistes. <* Nous avons plusieurs lettres de S. Gaétan. Huit *ont adressées à Laura Mignani, religieuse augustine de Breseia, qui mourut en odeur de sainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'Histoire du monastère de ces religieuses augustines, laquelle parut à Breseia en 1764, t. 1, p. 40. Les autres se trouvent dans les Mémoires historiques sur la Vie du saint, par le P. Zinelli. Ces Mémoires ont été imprimés à Venise en 1553, t. 1, p. 40. Les religieuses de Breseia se sont dessaisies de presque tous les originaux des lettres du saint, en faveur de plusieurs maisons de Théatina, qui les ont mis dans des reliquaires. Le feu divin dont Gaétan était embrasé se manifeste dans ces lettres. Il s'exprime ainsi dans une qui est datée du 18 janvier 1518 : « Je prends tous les jours » celui qui me crie : Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et cependant » je suis superbe; je prends celui qui est venu apporter le feu et Je glaive, et » cependant je reste froid, paresseux, attaché à ces affections de cette vie.... J'ai » eu la hardiesse, à l'heure où l'auguste Vierge est devenue mère du Verbe éternel, de m'approcher de la crèche (qui est dans la basilique de Sainte-Marie Majeure à Rome) ; j'y ai été encouragé par les exemples de S. Jérôme, si amateur de cette crèche, et dont les ossements reposent auprès ; et avec la confiance

du saint vieillard, j'ai reçu de la main de ma patronne son tendre enfant, »•
le Verbe revêtu de notre chair. Mon cœur est bien dur ; ne s'étant pas
comme » dissous et liquéfié en ce moment, il faut qu'il soit de diamant. »
Des historiens modernes, et les rédacteurs du Bréviaire romain \$e sont
fondés sur les dernières paroles que nous tenons de rapporter pour'admettre
une apparition réelle et sensible de Jésus-Christ à S. Gaétan. Mais la bulle
de sa canonisation dit seulement : « Il avait une si grande foi en célébrant,
que lorsqu'il » recevait Jésus-Christ à l'autel, il le recevait comme des mains
de celle qui a » été choisie pour être son auguste Mère. » Sa lettre à
François Capetlo, noble vénitien, datée du 17 février 1533, nous apprend
qu'il ne voulut point recevoir dans sa congrégation Marc Flaminio, célèbre
littérateur, parce qu'avant d'être reçu, il demandait des dispenses par rapport
à la nourriture, il était persuadé que dans les communautés on doit laisser
aux supérieurs le soin de veiller sur les besoins du corps de ceux qui leur
sont soumis. Il voulait que la gaité accompagnât la piété. « Je souhaiterais ,
mandait-il à • une religieuse, en lui parlant d'un de ses amis, qu'il fût gai et
non mélancoli33. Digitized by Google

516 S. cal i an db tiuenfie* [7 août.] S. Gaétan fut béatifié en 1629 et canonisé en 1671 ; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Paul, à Naples". » que, et qu'il ne tous communiquât pas cette tristesse, afin d'éviter le dégoût » dans les exercices de religion. » On voit à la souscription de ses lettres jusqu'où il portait l'humilité, il signait, tantôt misérable prêtre, tantôt indigne prêtre. On lit dans la plus ancienne des Vies de S. Gaétan , écrite en italien par le P. Castalde, et imprimée à Modène en 1612, //t-4°, que S. Ignace étant à Veniscen 1536, et y ayant connu S. Gaétan, fut reçu avec beaucoup de charité dans la maison des Théatins, et que s'étant affectionné à leur genre de vie, il demanda à y être reçu ; mais que le bienheureux Gaétan, après avoir consulté le Seigneur dans la prière, répondit au bienheureux Ignace qu'il était destiné lui-même à être le fondateur d'un nouvel institut. Les Pères Nigroni et Rlio, Jésuites, ont prétendu, l'un dans sa Disputa tio historien de sancto Ignatio et de Jim ta Gaëllano Thicenceo ; et l'autre dans ses Interrogationes ad Castaldum, que S. Ignace n'avait jamais demandé à embrasser l'institut des Théatins. Les Bollandistes ont employé près de dix pages de la Vie de S. Ignace, pour combattre aussi le sentiment du P. Castalde. Mais celui-ci a soutenu la vérité de ce qu'il avait avancé : 1° dans une lettre au comte de Thienne, imprimée à Vicence en 16(8; 2° dans une dissertation, imprimée à Sorrento en 1637, sous le titre de Pacificum ce/tamen. Mous ne prendrons point de parti dans cette diversité de senti mens . Nous observerons seulement qu'il ne serait point surprenant qu'un saint eût voulu être disciple d'un saint , et que si S. Ignace montra beaucoup d'humilité, S. Gaétan fit paraître qu'il possédait l'esprit de discernement. On tenta plusieurs fois de ne faire qu'une seule congrégation des Théatins et des Jésuites. Mais il se présenta toujours, de la part des uns ou des autres, des difficultés qui empêchèrent cette union d'avoir lieu. a S. Gaétan est spécialement honoré à Naples, où il mourut, et dont il est ta des principaux patrons. On voit sa statue avec celle de S. Janvier sur toutes les portes de la ville. t Les Théatins ont six maisons à Naples, Il y en a aussi deux de religieuses Théatines, ainsi nommées parce qu'elles sont sous la conduite des Théatins. Elles furent fondées, non par S. Gaétan, mais par la vénérable Ursule Benincasa, morte en odeur de sainteté le 20 octobre 1618. Le corps de cette servante de Dieu fut trouvé entier cent quinze ans après qu'il eut été renfermé dans le tombeau. (Gazette de France, 1733, art. de Rome, 5 juin.)

Voyez Hélyot, Hist. des Ordres relig. t. 4. S. Gaétan fut enterre dans le cimetière commun de Saint-Paul, lequel était collatéral à l'église. On pratiqua depuis dans cette église une voûte souterraine où l'on transporta ses ossemens avec ceux des anciens religieux. On y mit des inscriptions, pour conserver la mémoire de cette translation. Il y a aussi une chape. le souterraine, toute revêtue de marbre, et où Ton a représenté la guérison du duc Cafarelli, noble romain, qui, en 1669, recouvra miraculeusement la santé dans ce sanctuaire. Au-dessus de cette chapelle, il y en a une autre dans l'église, laquelle est une des plus magnifiques de l'Italie. La dévotion envers S. Gaétan est si grande en ce pays, que dans quelques églises on prêche neuf dimanches ou fêtes de suite sur quelques vertus de ce saint, pour se préparer à la célébration de sa fête. Les Théatins de Naples reçoivent dans leurs maisons de Saint-Paul et des Saints-Apôtres, des enfans nobles dès le bas âge. Ces enfans portent l'habit et suivent les exercices de la communauté. Plusieurs d'entre eux se décident ensuite à entrer dans la congrégation. M. Delalande, dans son nouveau Voyage d'Italie, dont la première édition a paru en 1769, dit, en parlant des Théatins, que leur maison de Saint-Paul est des plus distinguées par la quantité de prélats qu'elle a donnés, et qu'elle est l'asile de la plus haute noblesse. Louis XIV écrivit de Coni piégne au pape Alexandre VII, le 18 novembre 1655, pour demander la canonisation de S. Gaétan- Cette lettre se trouve dans les Mémoires historiques du P. Zanelli sur le saint instituteur des Théatins, p. 173 Louis XIV écrivit pour le même objet une seconde lettre de Saint-Germain-en-Laye, le 12 octobre 1664. Adélaïde de Savoie, électrice de Bavière, avait une grande dévotion à S. Gaétan, et lit, en accomplissement d'un vœu des présens à quarante églises de Théatins.

Digitized by Google

S. GAETAN DK THIENNE. [7 août.] 5 1 7 L'exemple de ce saint nous retrace les maximes de ce parfait détachement recommandé par l'Evangile. Il enseignait à ses disciples qu'un soin excessif pour les biens du monde est un mal dangereux et infiniment préjudiciable aux vertus chrétiennes : il les exhortait fortement à combattre cet ennemi, sur lequel il avait lui-même remporté une entière victoire. Il savait que l'attache aux biens de la terre endurecit le cœur contre les impressions de la charité, et qu'elle corrompt la véritable idée que l'on doit se former des choses spirituelles. Mais si ce parfait désintéressement est nécessaire à tous les Chrétiens, il l'est bien plus aux ministres des autels; et il a toujours formé le caractère distinctif des saints pasteurs. Qu'il est rare aujourd'hui! Ne voit-on pas le vice opposé régner dans le sanctuaire même? En vain a-t-on voulu arrêter le cours du mal : tous les remèdes deviennent inutiles pour ceux qui s'opposent à leur guérison» Ce vœu fut fait pour la naissance de Marie de Bavière, qui fut depuis oauphine de France, et qui mourut le 20 avril 1690. Tous les ans, les protonotaires apostoliques vont, le jour de la fête de S. Gaétan, entendre la messe et le panégyrique du saint, dans l'église que les Théatins ont à Rome, et qui est connue sous le nom de Saint-André délia Voile. On honorait spécialement en France S. Gaétan chez les Capucins de Marseille et chez les Augustins d'Amiens. A la mort de S. Gaétan, les Théatins n'avaient que deux maisons, celle de Venise, et celle de Saint-Paul de Naphs. Ils ont actuellement quatre provinces en Italie, la province de Naples, la province de Sicile, et deux en Lomhardie. Ils ont aussi une province en Allemagne, une en Espagne, deux maisons en Pologne, une en Portugal et une à Goa. Ils ne possédaient en France que la maison de Paris, que le cardinal Mazarin acheta pour eux en 1048, à la sollicitation du P. del Monaco, Sicilien, qui était venu de Home h Paris. D. Roussel, prieur de Saint-Germain-des-Prés, bénit leur chapelle le 7 d'août de la même année, sous le titre -de Sainte-Anne la Royale, à cause d'Anne d'Autriche, régentedu royaume. Les lettres patentes pour leur établissement furent données en 1648, et enregistrées au parlement le 29 mai 1653. En 1601, le cardinal Mazarin leur laissa par son testament une somme de cent mille écus pour bâtir une église. Le contrat d'acquisition du terrain pour cette église fut passé le 22 mai de la même année. Le prince de Conli en posa la première pierre au nom de Louis XIV, et l'on commença à y faire l'office le 1er novembre 1669. La maison des Théatins de Paris a produit, 1° le

vénérable P. de la Croix, qui mourut en odeur de sainteté le 19 avril 1697, à l'âge de soixante-onze ans. Il joignit un grand amour pour la pénitence un zèle extraordinaire pour le salut des âmes et la pratique de toutes les vertus religieuses. Le P. Quinquet, célèbre prédicateur, et témoin oculaire de ses vertus, a fait son éloge ; 2° Le P. Pidon, mort en 1717 à Ispahan, évêque de Babylone. On trouve son éloge dans la Liturgie du P. Le Brun, t. 3, p. 61 ; 3° Le P. Blutrau, dont l'éloge historique a été inséré dans le Mercure de France, juillet 1734, p. 1527 ; 4° Le P. Du 1) ne, célèbre controversiste, mort en 1710 à Rome, où il fut professeur de Théologie à la Propagande. Voyez les Mémoires de l'évêque de Beryte, p. 44 et 106 ; 5° Le P. Boyer, qui a été évêque de Meaux, précepteur de feu M. le Dauphin, père du roi, et enfin chargé de la feuille des bénéfices. Voyez son éloge historique dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. 27. .Nous sommes redevables des notes sur la Vie de S. Gaétan, au R. P. de Tracy, Théatin de Paris. Digitized by Google

S. VICTRICE TE ROUEN* [7 août.] I * S. VICTRICE, ÉVÈQUE DE ROUEN. O. v ignore le lieu de la naissance de S. Victrice. S. Paulin, qui vivait dans le même temps, dit seulement qu'il était de quelque une des extrémités de l'empire romain a. Il naquit sous le règne de Constantin le Grand, et porta les armes dans sa jeunesse. Il eut le bonheur de connaître Jésus-Christ; et il est assez vraisemblable que l'on doit mettre sa conversion dans le temps où Julien l'Apostat entreprit de rétablir l« paganisme dans ses armées. Victrice employa le moyen suivant pour mettre sa vertu à cou ■ vert des dangers auxquels elle était exposée. Un jour que toutes les troupes étaient assemblées, il s'avança au milieu du camp e; déposa son habit militaire avec ses armes aux pieds du tribun, en lui disant qu'il ne pensait plus qu'à se revêtir intérieurement de la paix et de la justice chrétienne. Le tribun, qui était idolâtre, ordonna qu'il fût fouetté, et le fit meurtrir de coups. Ce supplice, dit S. Paulin, n'abattit point le serviteur de Dieu, parce qu'il était fortifié par la croix de Jésus-Christ. Ayant été conduit en prison, on le coucha nu sur de petites pierres aiguës. Ce nouveau genre de torture ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa constance. Rien ne pouvant l'ébranler, il fut présenté au comte ou général de l'armée, qui le condamna à perdre la tête. Soutenu par les consolations que Dieu répandait dans son âme, il marcha courageusement au lieu du supplice. Celui qui devait faire l'exécution l'insultait en le conduisant, et affectait de marquer avec sa main l'endroit de son cou qu'il projetait de frapper. Mais il fut puni de son insolence, en perdant la vue sur-le-champ. Ce miracle fut suivi d'un autre. Le geôlier avait lié le saint si étroitement, que les chaînes étaient entrées dans la chair. Victrice pria les soldats de le desserrer tant soit peu. N'ayant pu obtenir ce qu'il demandait, il implora le secours de Jésus-Christ, et aussitôt les chaînes lui tombèrent des mains. Personne n'osa lier de nouveau celui auquel Dieu avait rendu la liberté. Les gardes étonnés coururent annoncer au comte ce qui venait d'arriver. Celui-ci, frappé du récit du double miracle, fit son rapport au prince, devint le défenseur de celui qu'il avait condamné, et lui obtint la vie avec la liberté. Toutes ces circonstances sont rapportées dans la a Qui educens uubes abextremo terra» (Ps. 134), te quoque m lucem popuU s ni de extremo orbis eduxit, et clarum fulgnrin pluvtam uberem fecit. S. Paulin, ep. 18, a. 4, p.99, cdit. Veroa. Digitized by Google

S. VICTRICE DB ROTÏBÎT. [7 août.] 5Xg lettre que S. Paulin écrivit à S. Victrice lui-même en 399 On ne sait où S. Victrice se retira après sa conversion. Mais la suite de sa vie est une preuve éclatante de la ferveur avec laquelle il s'était préparé aux travaux apostoliques. Nous apprenons de S. Paulin, qu'il alla porter le flambeau de la foi dans la contrée de la Gaule-Belgique habitée par les Morins et les Nerviens, laquelle fait maintenant partie de la Picardie, du Hainaut et de la Flandre. Les progrès de l'Evangile y avaient été jusque là peu considérables. Mais Victrice n'y eut pas plus tôt paru, que cette terre inculte, avec ses rivages sablonneux et ses déserts arides, devint un des plus beaux parterres des jardins de l'Epoux. Le nom de Jésus-Christ retentit de toutes parts, et il n'y eut presque personne qui ne se rangeât sous son empire. On bâtit des églises; on forma des monastères : les villes, les campagnes, les îles, les forêts se peuplèrent de saints : en un mot, les idoles tombèrent et Jésus-Christ régna. Nous suivons ici S. Paulin, et nous nous servons même de ses expressions. Les uns prétendent que S. Victrice fit cette mission avant d'occuper le siège de Rouen; les autres soutiennent le contraire. Le premier sentiment nous paraît le plus probable. Peut-être que le saint était alors évêque régional. Il fut, au rapport de S. Paulin, élevé à l'épiscopat par le siège apostolique. Il eut une liaison fort intime avec S. Martin de Tours. Il se trouva avec lui à Vienne sur le Rhône lorsque S. Paulin vint le consulter sur le choix de sa retraite, et il était alors pasteur de l'église de Rouen. Ce fut la première, et même l'unique fois que S. Paulin vit notre saint évêque. Il assure que cette courte entrevue suffit pour lui faire concevoir la plus haute idée de sa sainteté, et pour le pénétrer d'amour et de vénération pour sa personne. On lit dans Sulpice-Sévère *, que S. Victrice était encore avec S. Martin à Chartres, lorsqu'un homme de cette ville amena à ce dernier sa fille, muette de naissance, pour le prier de la guérir. Le saint évêque de Tours voulut la renvoyer à Victrice, et à un autre évêque nommé Valentinien, disant qu'ils étaient tous deux plus puissants que lui auprès de Dieu. Mais ils se joignirent l'un et l'autre au père de la fille pour demander sa guérison, et ils l'obtinrent en effet. La haute idée que S. Martin avait de la sainteté de Victrice était appuyée sur les fondemens les plus solides. Il connaissait le fruit que ses prières, ses exemples et ses travaux produisaient dans son diocèse. Auparavant, dit S. Paulin, la ville de Rouen était assez • Ep. 18, p. 101, edit. Veron. 9 Dial. 3,

c. 2. « S. Paulin vint à Vienne au plus tard vers Tan 392. Digitized by Google

5sO S. VICTRICE DE ROUEN. [7 août.] peu connue des autres nations : mais sous Victrice , elle devint une nouvelle Jérusalem, et son nom fut célèbre parmi les plus illustres églises du monde chrétien. Les apôtres choisirent cette ville, où ils étaient autrefois étrangers, pour y faire reposer leur esprit; et en y allumant dans les cœurs des fidèles les flammes du divin amour, ils font éclater les merveilleux effets de la puissance du Seigneur. On y voit un grand nombre d'églises, où l'on chante les Psaumes sacrés avec un concert mélodieux; et des monastères nombreux dont les habitants, par la perfection des conseils évangéliques, élèvent chaque jour de nouveaux trophées à la religion. On y trouve de toutes parts des vierges, qui, par leur pureté, font de leur corps et de leur cœur un sanctuaire digne de JésusChrist; des veuves qui ne cessent nuit et jour de s'appliquer au service de Dieu et à l'exercice des œuvres de charité; des personnes qui, quoique engagées dans le mariage, gardent la continence, et qui, par la ferveur et la continuité de leurs prières, donnent au monde le plus édifiant spectacle. Tel est le témoignage que S. Paulin rendait du fond de l'Italie à l'église de Rouen, au zèle et à la sainteté de son pasteur l. Quelques troubles s'étant élevés parmi les évêques de la GrandeBretagne a , Victrice fut appelé pour les apaiser. Il justifia l'idée que l'on avait conçue de lui; il vint à bout par sa patience et sa charité d'y rétablir le calme et la paix. Ceci arriva quarante ans avant que S. Germain d'Auxerre passât dans le même pays pour confondre les Pélagiens. Victrice était à peine de retour dans son diocèse, qu'il apprit que S. Ambroise et quelques autres évêques lui envoyaient des reliques, et que celui qui les apportait était peu éloigné de Rouen. Il alla au-devant de lui par respect. Il n'y avait pas long-temps qu'il avait reçue, probablement par la même voie, des reliques de S. Jean Baptiste *, de S. André, de S. Thomas, de S. Luc, de S. Ger1 Ep. 18, p. 97. a Ces troubles avaient peut-être été excités par les Ariens. t> On verra, sous le 29 d'août, comment une portion des reliques de S. JcanBaptiste fut apportée d'Alexandrie à Bresce par S. Gaudence. Il paraît que ce fut de cet endroit qu'on en envoya à S. Victrice. Les reliques de S. André et de S. Luc furent portées de Fatras à Constantinople en iSl . On en fit plusieurs distributions, comme nous l'apprenons de Paulin le Diacre, m rit. S. Àmbros. Il y en avait une portion à Bresce. S. Paulin de Noie en possédait une autre, qu'il mit dans l'église qu'il avait fait bâtir à Fondi dans la Campanie. S. Ambroise en mit aussi dans l'église qu'il dédia à Milan sous 1 invocation des apôtres. S.

Paulin, S. Ambroise et S. Gaudence reçurent en même temps quelque portion de* reliques de l'apôtre S. Thomas. S. Augustin, tr. 124 mJoan.; S. Ephrem d'Antioche, a p. Pkot. Mb. Cod. 229, et S. Grégoire de Tours, de Clor. Mort. 1. 1, c. 30, parlent du tombeau de S. Jean l'EvangCItNte, comme existant à Ephèse de leur temps. Ils font aussi mention d'une espèce de poussière ou manne qui sortait de ce tombeau, et qui, étant transportée de tous cotés, servait à la guérison des malades. C'était apparemDigitized by Google

S. VICTRICE DE ROUEN. [7 août.] 521 vais, de S. Protais et de S. Agricole. La nouvelle caisse en contenait une plus grande quantité; il y en avait de S. Jean l'Evangéliste, de S. Procule de Bologne, de S. Antonin de Plaisance, de S. Saturnin et de S. Trajan de Macédoine, de S. Nazaire de Milan, des SS. Muce, Alexandre, Datys et Chindé, et des Stc* Rogate, Léonide, Anastasie et Anatolie. Victrice nous donne lui-même les noms de tous ces saints, dans le discours qu'il fit en cette occasion a. S. Ambroise ayant fait la découverte des reliques de S. Gervais et de S. Protais à Milan, après la mort de l'empereur Théodose, arrivée le 17 janvier 395, et de celles de S. Nazaire et de S. Cesle, peu de temps après, mourut en 397. Il faut donc placer l'envoi de ces mêmes reliques à Houen vers l'an 396. S. Victrice, pour les placer décemment, bâtit une église dans sa ville épiscopale, et il en fit la translation avec beaucoup de solennité, lorsque le bâtiment eut été achevé. 11 nous a laissé une description de cette cérémonie dans le discours dont nous venons de parler. Il y prend la défense des vierges et des veuves contre l'hérésie de Jovinien, qui avait été condamnée depuis peu dans les conciles de Rome et de Milan. Il y oppose aux Ariens une profession de foi fort exacte sur la Trinité; il s'y félicite d'avoir la même foi que les apôtres et les martyrs, et il ajoute que la confession que nous en faisons, tant dans la peine que dans la joie, obtient la grâce et le salut. En décrivant la procession qui se fit pour la cérémonie de la translation, il dit : « Ici se présente en » foule la troupe des moines, exténuée par les jeûnes; là, de » nombreux essaims d'enfans innocens font retentir les airs des » sons joyeux de leurs voix; ici, le chœur des vierges dévotes porte » l'étendard de la croix; là, se joint une multitude de continens et » de veuves. » Il exhorte les fidèles à regarder les martyrs comme leurs protecteurs. « Il nous faut, dit-il, embrasser dévotement ces » précieux restes des supplices, et y chercher, comme l'hémorroïde, à la frange de l'habit du Sauveur, la guérison de nos plaies. » Il ajoute, en parlant de lui-même : « Vous voyez devant vous et » à votre service, un soldat éprouvé par les années, vieilli dans les » combats, endurci à la fatigue et aux veilles..., qui n'estime la vie ■ ment des reliques de cette espèce que S. Ambroise mit à Milan, et qu'il envoya a S. Victrice. <*

Ce discours a été publié sans nom d'auteur parmi les œuvres de S. Ambroise, de l'édilioD des Bénédictins (ride Præfat. in t. % et Sevm. de iMude Sanc font m ; mais un célèbre antiquaire a prouvé qu'il était de S. Victrice. voyez Lebeuf, Not. in lib. de La ude Sanctorum. Dans un ancien

manuscrit de l'abbaye de Sain-Gai, l'auteur de ce discours se nomme lui même. Sed quod egopauper. f'ictriciux cultor rester, etc., et ailleurs : Bis ad Rothomagensen Sancti vent tint civitatem. 11 y a encore d'autres passages et d'autres circonstances qui montrent que ce discours est de S. VicDigitized by Google

522 S. VICTRICE DE ROUEN. [7 août.] » présente que par ses rapports à l'éternité, et qui ne se croit ja» mais plus riche que lorsqu'il a les mains chargées des reliques > des saints.... Leurs domiciles sont dans le ciel; mais ils sont ici » comme des hôtes à qui nous pouvons adresser nos prières. » Il montre que le don des miracles et le gage de leur ferveur ne sont pas moins dans les petites parties de leurs reliques que dans le tout. On croit que l'église que S. Victrice fit bâtir pour les reliques qu'on lui avait envoyées d'Italie, est celle qui porte à Rouen le nom de Saint-Gervais. Elle est à l'endroit où S. Mellon avait été enterré : et il est à présumer qu'on avait précédemment élevé un oratoire sur le tombeau de ce saint. Cependant on accusa S. Victrice d'errer dans la foi ; et il est probable que cette erreur prétendue avait la Trinité pour objet : mais il ne lui fut pas difficile de se justifier. On doit peut-être attribuer à cette accusation le voyage qu'il fit à Rome vers l'an 403, sous le pontificat d'Innocent Ier. Le désir qu'il avait de rejoindre son troupeau l'empêcha d'aller voir à Noie S. Paulin, son ami. Celui-ci s'en plaignit dans une lettre qu'il écrivit sur la fin de l'année 404- H y dit qu'il avait été indigne de recevoir une si grande consolation. Il y insère une profession de foi sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il s'y réjouit de ce que Victrice a confondu la calomnie, de ce qu'il a triomphé de ses ennemis, et de ce qu'une épreuve passagère avait opéré pour lui un poids éternel de gloire S. Victrice ayant consulté le saint Siège sur quelques points de discipline, le pape Innocent Ier lai adressa en 404 une décrétale contenant treize articles qui avaient principalement le clergé pour objet. La continence y était fortement recommandée aux clercs. Il y avait aussi des réglemens pour les vierges qui ont choisi JésusChrist pour époux, et qui ont reçu le voile sacré de la main du prêtre 2. S. Victrice vécut encore quelques années sur le siège de Rouen, dont il était le huitième évêque. Il mourut vers l'an 405. Quelques auteurs mettent sa mort deux ans plus tard. Sa fête est marquée au 7 d'août dans les Martyrologes de France et dans le romain moderne. C'est aussi en ce jour qu'on la célèbre à Rouen. Voyez le discours de S. Victrice, de *Laude Sanctorum* t. i Op. S. Ambr.; les deux lettres que S. Paulin lui écrivit; les notes de Le Brun des Marettes et de Muratori sur la première de ces lettres, p, 885, Op. S. Paulin, edit. Veron. les notes de l'abbé Lebeuf sur 1 Ep. 37 (oi. 27), p. 222, édit. Veron. 1 Innocent /, ep. ad fictric.

Digitized by Google

S. DON AT, BVÂQUB. [7 août.] 1) 2^ le discours de S. Victrée ; Trigan, Hist. de V Eglise de Normandie, t. i, L I, p. 29 a*/ 54, et observât, p. 406 ; les Vies des SS. Victrée et Apre, données en français par le P. Frassen, Cordelier, et imprimées en 1686. S. DONAT, ÉVÊQUE D'AREZZO EN TOSCANE, bt S. HILARIN, MARTYRS. S. Donat, au rapport de S. Grégoire le Grand, fut illustre par ses vertus et ses miracles. Il fut arrêté pour cause de religion par Quadratien, augustal ou préfet impérial de Toscane, sous le règne de Julien l'Apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures qu'il souffrit avec beaucoup de courage. Il consumma son martyre par le glaive en 36 r. La chftsse qui renferme ses reliques se garde dans la cathédrale d'Arezzo. Un saint moine nommé Hilarin reçut une semblable couronne dans le même temps et dans le même lieu. On le battit avec des bâtons jusqu'à ce qu'il expirât. Ses reliques ont été transférées à Ostie. Voyez les Martyrologes. S. DONAT, ÉVÊQUE DE BESANÇON. S. Donat, fils de Wandalène, duc de la Bourgogne transjurane, fut baptisé par S. Colomban, abbé de Luxeu. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siège de Besançon vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Reims; il assista aussi à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. Il fonda dans sa ville épiscopale le monastère de Saint-Paul, sous la règle de S. Colomban, et y vécut avec les moines. Il y fut enterré ainsi que son père. Flavie, sa mèiv, fonda aussi un monastère pour les personnes de son sexe, et s'y retira avec Sirudes, sa fille, qui en fut la première abbesse. Ce monastère , dédié sous l'invocation de la sainte Vierge, et appelé Jussamoutier, fut donné depuis à l'abbaye de Baume. S. Donat mourut en 660, et est honoré le 7 d'août dans le diocèse de Besançon. 1) est auteur d'une instruction intitulée Com/noDigitized by Google

54 MARTYROLOGE. [7 août.] nitorium, et adressée aux moines de Saint -Paul et de SaintEtienne. Voyez M. l'abbé Grandidier, etc. S. LICAR ou S. LIZIER, ÉVÊQUE DE COUSERAN . • S. Licar a était Espagnol de naissance, peut-être de la ville de Lérída. Ayant passé les Pyrénées, il vint se mettre sous la conduite du bienheureux Fauste, évêque de Tarbes; lorsque la mort le lui eut enlevé, il se retira auprès de Quintien, qui gouvernait l'église de Rodez, et qui l'ordonna prêtre. Devenu depuis évêque de Couserans il occupa le siège de cette ville pendant quarantequatre ans, et se distingua par sa vigilance, son zèle et sa charité. Il fut un des Pères du célèbre concile d'Agde, qui se tint en 506, et où l'on fit de sages réglemens pour rétablir la discipline qui s'était extrêmement relâchée par le mélange des hérétiques. S. Césaire d'Arles y présida ; S. Quintien de Rodez et S. Galactoire e de Céarn y assistèrent aussi. S. Licar mourut vers l'an 548. Sa fête se célèbre à Couserans le 27 d'août, et est du rit solennel de première classe. C'est par erreur que quelques martyrologistes font ce saint évêque de Lérída. L'opinion de ceux qui distinguent deux évêques de Couserans, dont ils nomment le premier Gl/cerius, et le second Licértus, est absolument destituée de preuves. Voyez les Annales du P. Le Cointe, Baillât etc. t ■ - MARTYROLOGE. A AnEzzo en Toscane, féie oe S. Donat, évoque et martyr, qui, entre autres miracles, au rapport de S. Grégoire, pape, réintégra par ses prières un calice brisé par les païens. Ce saint, arrêté pendant la pera On l'appelle encore S. tizirr, S. Le'zer, S. Ligrr, et par corruption S. Léger. On le nomme en latin Clycerius. et Licenus Con.sunraneitsis. *> En 504 il succéda à S. Valère , qui avait fondé levêché de Couserans, et dont S. Grégoire de Tours a fait l'éloge, de Glor. Confess. c. 84. c En latin Galactorius et Galacterius. 11 succéda à S. Julien, qui est regardé comme le premier évêque de Kéarn, aujourd'hui de Lescar. Les Ariens le mirent à mort à cause de son attachement à la foi , et il est nommé le 27 de juillet dans le Martyrologe universel de Chastelain. Ses reliques ayant été portées de Mimisan à Lescar, ont été religieusement conservées dans cette ville jusqu'en 1569, que les Huguenots les brûlèrent. Voyez de Marca, Hist. de Béarn, t. I, c. 15, H. 8. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [7 août.] 5a5 sédition de Julien l'Apostat, par Tordre du préfet Anadratiën, ayant refusé de sacrifier aux idoles, consumma son martyre sous le tranchant du glaive. Avec lui fut aussi martyrisé S. Hilaire, moine, dont la fête arrive le dix-septième des calendes d'août (16 juillet), jour de la transsi a lion de ses reliques à Ostie. A Rome, S. Pierre et S. Julien, martyrs, avec dix-huit autres. A Milan, S. Fauste, soldat, qui, après plusieurs combats, obtint la couronne du martyre sous Aurèle-Commode. A Corne, S. Carpophore, S. Exanthe, S. Cassius, S. Séverin, S. Second et S. Lézin. martyrs, qui furent décapités pour la confession de la foi de Jésus-Christ. A Nisibe en Mésopotamie, S. Domèce, moine perse, qui fut lapidé avec deux de ses disciples sous Julien l'Apostat. A Rouen, S. Victrice, évêque, qui, étant soldat sous Julien l'Apostat, et ayant quitté le service militaire pour le service de Jésus-Christ, fut affligé de plusieurs tourmens par le tribun, et condamné à être décapité. Mais le bourreau envoyé pour l'exécuter ayant été frappé de cécité, le saint vit ses liens brisés et s'échappa. Dans la suite, ayant été fait évêque, il convertit à la foi, par ses sermons, les Morins et les Nerviens (les peuples de la Flandre et du Hainaut), et mourut en paix, confesseur de cette même loi. A Châlons en France, S. Donatien, évêque. A Messine en Sicile, S. Albert, confesseur de Tordre des Carmes, illustre par ses miracles. A Naples en Campanie, S. Gaétan de Thienne, confesseur, fondateur des Clercs réguliers. Saints de France. En Limousin, S. Soux, confesseur. A Couserans, S. Licar, évêque. A Clairvaux, le vénérable Andelf, moine. Autres. A Jérusalem, le natalice de S. Narcisse le Grand, évêque de cette ville. En Ethiopie, S. Damiates, confesseur. A la Chartreuse de Pavie, le vénérable Corrad de Maconis, Chartreux. Au diocèse de Frisinge, S. Nantouin, pèlerin, né à Volfratshuis, près de Munich, où il y a une église de «on nom. Digitized by Google

HUITIÈME JOUR D'AOUT. S. CYRIAQUE, S. LARGE, S. SMARAGDE, ET LEURS COMPAGNONS MARTYRS. LAN 303. S. Cyriaque fut diacre de l'Eglise romaine sous les papes Marcellin et Marcel. On l'arrêta durant la persécution de Dioclétien en 303, et il reçut à Rome la couronne du martyr* Il eut pour compagnons de ses souffrances et de son triomphe Large, Smaragde, et vingt autres Chrétiens, parmi lesquels sont nommés Crescentien, Serge, Second, Alban, Victorien, Faustin, Félix, Sylvain; il y avait aussi quatre femmes, Memmie, Julienne, Cyriacide et Donate. Les corps de ces saints furent enterrés sur la voie Salarienne^ près du lieu où ils avaient été exécutés. Mais on les transporta depuis dans une terre appartenante à une Chrétienne nommée Lucine, laquelle était située sur le chemin d'Ostie. Cette translation se fit le 8 d'août, selon d'anciens Calendriers, et surtout celui de Libère. En 1049 le pape S. Léon IX accorda le bras de S. Cyriaque à l'abbaye d'Altorff en Alsace, que Hugues, comte du Nordgau, son grand-père, avait fondée vers l'an 974. C'est de là que cette abbaye porte dans les anciens titres le nom de S. Cyriaque. On honore encore aujourd'hui le bras du saint martyr dans l'église abbatiale Pour honorer les martyrs et célébrer dignement leurs fêtes, nous devons nous bien pénétrer de leur esprit, et les imiter autant que les circonstances de notre état peuvent nous le permettre. Nous devons, comme eux, résister au mal jusqu'à l'effusion de notre sang, soumettre nos passions, supporter les épreuves avec patience, sans jamais nous abandonner aux plaintes et aux murmures à l'égard du prochain. On voit des hommes qui pratiquent avec joie certaines austérités parce qu'elles sont de leur choix; mais ils ne seront véritablement vertueux qu'autant qu'ils souffriront avec patience les peines et les contradictions, de quelque part qu'elles puissent leur venir. En vain demandons-nous le ciel dans nos prières, si nous ne faisons usage des moyens par lesquels Voyez M. 1 abbé Graudidier, Hist. de l'Eglise de Strasbourg, t. 3. Digitized by

S. HORMISDAS, MARTYR. [8 août] 5 27 Dieu veut nous y conduire. La croix est cette échelle mystérieuse par laquelle nous devons y monter. S. HORMISDAS, MARTYR. Isdegerdb , roi de Perse, renouvela la persécution que Chosroès II avait excitée contre l'Eglise. Il serait difficile, dit Théodoret, de décrire et d'exprimer les raffinemens de cruauté qui furent alors inventés contre les disciples de Jésus-Christ. Il y en eut qu'on écorcha tout vivans; les uns ne le furent que par le dos, les autres que par le visage, depuis le front jusqu'au menton. On couvrit le corps de ceux-ci de roseaux fendus en deux , en sorte qu'à l'extérieur ils ressemblaient à des porcs-épics; et quand on avait fortement enfoncé ces roseaux, on ne pouvait plus les retirer qu'en enlevant la peau. On liait à ceux-là les pieds et les mains, et on les jetait ensuite dans des espèces de souterrains où des rats et d'autres animaux affamés les mangeaient par degrés sans qu'ils pussent se défendre. De si cruels traitemens ne ralentissaient point le zèle des Chrétiens; on les voyait en foule courir à la mort, dans l'espérance de se procurer un bonheur éternel. Après la mort d'Isdegerde, Varanes, son fils, continua la persécution. Hormisdas fut l'une des plus illustres victimes de sa cruauté. C'était un homme d'une des plus anciennes familles de Perse; il avait eu pour père un satrape ou gouverneur de province, issu de la race des Achéménides. Varanes l'envoya chercher et lui ordonna de renier Jésus-Christ, « En faisant ce que » vous exigez de moi, lui dit Hormisdas, j'offenserais Dieu, je de* viendrais transgresseur des lois de la justice et delà charité. Qui» conque serait capable de violer la loi suprême du souverain Sei» gneur de toutes choses , ne resterait pas long-temps fidèle à son » prince, qui n'est qu'un homme mortel. Si ce dernier crime mé» rite la plus cruelle de toutes les morts, à quoi ne doit pas s'at» tendre celui qui renoncera le Dieu de l'univers ? » Une telle réponse, aussi sage que ferme, fit entrer le roi dans une étrange colère. Il dépouilla Hormisdas des biens et des honneurs dont il jouissait; il lui fit même ôter ses habits, ne lui laissant qu'un petit morceau de toile qui lui ceignait les reins. Après l'avoir réduit en cet état, il le chassa de sa présence et le condamna à conduire les chameaux de l'armée. Le saint souffrit avec joie ce barbare traitement. Long-temps après, Varanes l'ayant Digitized by Google

5 'aS martyrologe. [8 août.] aperçu par une fenêtre de son palais, remarqua qu'il était tout brûlé du soleil et couvert de poussière. Le souvenir de ce qu'il avait été et de l'état de son père parut le toucher. Il l'envoya chercher et lui fit donner une tunique de lin en lui disant : « Quittez donc enfin votre opiniâtreté et renoncez au fils du charpentier. » Hormisdas, transporté d'un saint zèle, mit la tunique en pièces et dit au roi : « Gardez votre présent, puisque vous voulez » me le faire acheter par l'apostasie. » Varanes, furieux de ce discours, ordonna que le saint fût chassé de sa présence. Hormisdas acheva saintement sa course, et il est nommé dans le Martyrologe romain. Nous joindrons à la confession d'Hormisdas celle de Suânès. C'était un homme riche et puissant, qui avait mille esclaves. Varanes, le voyant inébranlable dans la profession du christianisme, lui demanda lequel de ses esclaves était le plus méchant. Lorsqu'il l'eut appris, il lui donna le commandement de toute la famille, lui soumit son propre maître et lui en fit épouser la femme. Mais cet indigne traitement ne fut point capable d'ébranler Suânès, ni de lui ravir le précieux trésor de la foi. Forez Théodoret. Hist. eccles. L 5, c. 30. MARTYROLOGE. • A Rome, S. Cyriaque, diacre, S. Large, S. Smaragde et vingt autres, martyrs, qui furent mis à mort dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, le dix-septième des Calendes d'avril (16 mars). Leurs corps avaient été inhumés par le prêtre Jean sur la voie Salaria. Dans ce jour le pape S. Marcel les transféra dans la propriété de Lucine, sur le chemin d'Ostie; depuis, ils ont été apportés à Rome même, et déposés dans l'église dite de Sainte-Marie in via latd. A Anazarbe en Cilicie, S. Marin, vieillard, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias, fut frappé de coups de fouet, attaché à une potence et déchiré ; et enfin, ayant été exposé aux bêtes, il mourut dans ce supplice. Au même lieu, S. Eleuthère et S. Léonide, martyrs, qui assurèrent leur triomphe par le supplice du feu. En Perse, S. Hormisdas, martyr sous le roi Sapor. A Cysique dans l'Hellespont, S. Emilien, évêque, qui, après avoir a De tout temps les Orientaux ont porté dans les temps chauds des tuniques de soie ou de lin. L'usage des chemises de toile est fort moderne. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [8 août.] 5 29 beaucoup souffert de la part de l'empereur Léon, pour le culte des saintes images, mourut enfin dans l'exil. En l'île de Candie, S. Myron, évêque, illustre par ses miracles. A Vienne en France, S. Sever, prêtre et confesseur, qui, pour prêcher l'Evangile, entreprit un voyage pénible, et vint dans cette ville, où, par ses prédications et ses miracles, il convertit à la foi de JésusChrist une grande multitude de païens. Saints de France. A Trêves, Su Agape, vierge. * A Bordeaux, S. Momble, abbé de Saint-Beno! t-sur-Loire. » Autres. . A Lacques, S. Théodome, honoré comme évêque. A Passau en Bavière, S. Altman, évêque. En Gallice, le vénérable Roger, de Tordre de Clteaux. prieur de Meyre. A Verceil, la bienheureuse Hugoline. vierge. TOME V. 34

— S. ROMAIN, MARTYR A ROME. S. Romain était soldat à Rome du temps de S. Laurent. Frappe de la constance et de la joie avec lesquelles ce saint martyr souffrait les tortures inventées par la fureur des bourreaux, il embrassa la religion chrétienne; il s'adressa à S. Laurent lui-même, qui l'instruisit et le baptisa dans sa prison. Ayant déclaré son changement, il fut arrêté et décapité la veille du martyre de S. Laurent. Ainsi, il reçut la couronne avant son guide et son maître. On l'enterra sur le chemin de Tibur; mais ses reliques furent depuis transférées à Lucques, et elles s'y gardent sous le grand autel de l'église de son nom. S. Romain est nommé sous ce jour dans l'Antiphonaire de S. Grégoire et dans les anciens Martyrologes. L'exemple des martyrs et des saints de la primitive Eglise n'avait pas moins de force pour convertir les infidèles que les miracles les plus éclatants. Plusieurs d'entre vous, disait S. Justin aux païens, vivant parmi les Chrétiens et voyant leur vertu, ont embrassé la même religion, ou du moins ont changé de conduite. Ils sont devenus doux et affables, d'emportés et de violents qu'ils étaient. La patience des Chrétiens et leur mépris pour le monde leur a inspiré l'amour des mêmes vertus jusqu'à un certain point. On doit inférer de là l'obligation où sont les fidèles de glorifier Dieu par la régularité de leur vie; aussi Jésus-Christ leur recommande-t-il d'édifier le prochain par leurs œuvres. Nous apprenons de Clément d'Alexandrie 2, que l'apôtre S. Matthias avait coutume de dire que le fidèle participait aux péchés de son prochain; tant il est vrai que nous devons contribuer au salut de nos frères par nos discours et nos exemples. Mais malheur à nous, sur lesquels la vie des saints mêmes ne fait aucune impression; à nous qui, par notre lâcheté et nos scandales, devenons aux autres une odeur de mort, à nous dont la conduite déréglée fait blasphémer par les infidèles notre sainte religion et son divin auteur! 1 S. Justin, apot. I (ol. 2), p. 127. * Sfrom. I. t} p. 748. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

S. NUMIDIQUE, PRETAS. f9 août] S. SÉCONDIEY ET SES COMPAGNONS, MARTYRS EN TOSCANE. Oif croît que Sécondien était soldat de profession, ainsi que Marcellien et Vérien>qui furent associés à son triomphe. Ils se convertirent à la vue du courage des martyrs. Ayant été baptisés, ils déclarèrent publiquement qu'ils adoraient Jésus-Christ. On les arrêta dans la ville de Rome, où ils souffrirent diverses tortures sous l'empereur Dèce. Ou les envoya ensuite en Toscane, où ils consommèrent leur sacrifice par le glaive; mais on ignore en quel endroitils furent martyrisés. Ils sont nommés sous le 9 d'août dans plusieurs anciens Martyrologes. Voyez le P. Papebroch, t. 1 Junii; et Tillemont, t. 3. S. NUMIDIQUE, PRÊTRE ET CONFESSEUR. TROISIÈME SIECLE. Ntjmidiue , célèbre prêtre de Carthage, s'illustra par la grandeur de sa vertu et la vivaeité de sa foi. U avait déployé son zèle en exhortant les martyrs à persévérer avec constance dans les tourmens, et avait vu brûler à ses côtés sa femme; lui-même demeura sur la place accablé d'une grêle de pierres. Mais Dieu lui conserva la vie, afin qu'il pût soutenir le clergé de Cartilage si crueUement affaibli par la perte de plusieurs de ses membres. Il avait une fille, qui étant allée chercher son corps, le trouva ayant à peine un souffle de vie. Elle eut le courage de l'arracher aux mains de ceux qui le gardaient, et le soigna si bien qu'elle le rétablit entièrement, S. Cyprien, qui nous a conservé ce qu'où vient de lire, l'attacha à son église sur la fin de l'an a5o, et professa pour lui l'estime la plus grande. Il lui confia même une partie de son administration, et voulut l'élever à l'episcopat; mais on ignore s'il l'exécuta. Ce saint et généreux prêtre fut jusqu'à la fin de ses jours un fervent disciple de cette religion, pour laquelle il ne balança pas de donner son sang. Nous ne savons pas à queiie époque il est mort. Voyez Tillemont, t. 3. 34. Digitized by Google

53a MARTYROLOGE. ^9 août.] MARTYROLOGE. Vigile de S. Laurent, martyr. A Rome, S. Romain, soldat, qui, touché de la confession que S. Laurent avait faite de la foi, lui demanda à être baptisé; et bientôt, ayant été mené au juge, il fut frappé de coups de bâton, et à la fin il fut décapité. En Toscane, fête des saints martyrs Sécondien, Marcellien et Vérien, qui, au temps de Dèce, furent d'abord battus par ordre du consulaire Prompte, ensuite étendus sur le chevalet, déchirés avec des ongles de fer, grillés par le feu qu'où alluma à leurs côtés; et, étant décapités, emportèrent la palme glorieuse du martyre. A Vérone, S. Firme et S. Rustique, martyrs au temps de l'empereur Maximien. En Afrique, commémoration de plusieurs saints martyrs, qui, dans la persécution de Valérien, comme ils exhortaient S. Numidique, furent jetés dans le feu, et acquirent la palme du martyre. Quant à S. Numidique, quoiqu'il eût été jeté avec les autres dans le bûcher, et accablé de pierres, sa fille fit retirer son corps, et le trouva respirant encore, et il fut guéri. Dans la suite, sa vertu le fit élever, par S. Cyprien, à la dignité de prêtre de l'église de Carthage. A Constantinople, S. Julien, S. Marcien et huit autres, martyrs que Léon, cet empereur impie, affligea de plusieurs tourmens, et fit périr sous le tranchant de l'épée, parce qu'ils avaient mis une image du Sauveur sur la porte d'Airain. A Châlons en France, S. Domitien, évêque et confesseur. Saints de France, A Brive-la-Gaillarde en Limosin, S. Martin de Brive. A Ceauçay au Maine, en l'archidiaconé de Passais, S. Ernié, confesseur. En Franche-Comté, S. Amour et S. Viâtre, mis à mort d'une manière cruelle. A Rouen, le vénérable Maurille, évêque, à qui Jean d'Avranches dédia son livre des Offices ecclésiastiques. Autres. * En Egypte, S. Antoine d'Alexandrie, qui mourut martyr dans une fournaise. En Abbruzze. S. Fauques, solitaire. Digitized by Google

DIXIÈME JOUR D'AOUT. S. LAURENT, MARTYR. Tiré de S. Ambroise, de Ofûc. I. 1 , c. 41 ; 1. 2 , c 4\$; des quatre panégyriques de S. Augustin , serra. 302, 303 , 304, 303 ; de quatre autres discours , A pp. serai. S. Augustini ; de la soixante-douzième homélie de ce Père sur S. Jean ; de deux discours qui portent le nom de S. Ambroise , de S. Prudence, hyinn. 2 de Coron, de S. Léon, serin. 83', de S. Pierre Chrysologue , serra. 135 ; de S. Maxime de Turin, serm. 56; de S. Fulgence. Les Actes de S. Laurent sont un ouvrage moderne ; nous n'en avons fait aucun usage, parce que nous ne leur croyons point assez d'autorité. Voyez Tillemontt t. 4. l'an 258. Il y a peu de martyrs dont le nom soit aussi célèbre que celui de S. Laurent. Les plus illustres des Pères latins ont employé leur éloquence à le louer, et toute l'Eglise, dit S. Maxime de Turin, se réunit comme en un corps pour applaudir à son triomphe et lui payer le tribut de sa vénération. Les anciens Pères ne parlent ni du lieu de sa naissance ni de son éducation La vertu extraordinaire qu'il faisait paraître dans sa jeunesse lui gagna l'affection de S. Sixte, alors archidiacre de Rome; ce saint le prit sous sa protection, voulut être son guide dans l'étude des livres saints, et se chargea du soin de le former à la perfection chrétienne» Ayant été élu pape en il l'ordonna diacre; et sans avoir égard à son âge peu avancé, il l'établit le premier des sept diacres qui étaient attachés au service de l'église romaine. C'est pour cela que plusieurs Pères lui donnent le titre d'archidiacre du pape. Cette place supposait un rare mérite. Celui qui l'exerçait avait soin du trésor et des richesses de l'église; il était chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. On va voir jusqu'où S. Laurent portait la fidélité et le désintéressement.. L'empereur Valérien, à la persuasion de Macrien, publia en 267 de sanglans édits contre le christianisme. Il se flattait follement de le détruire, ignorant qu'il était l'ouvrage du Très-Haut. Pour dissiper le troupeau^ il tourna d'abord ses efforts contre les pasteurs. a Les Espagnols prétendent qu'il était de leur pays. Voyez le livre intitulé , Francisci Perezii Bayeri Damasus et Laurentius, Hispani, asserti et vindicati. Koniie, 1756, in-4°. Mais Mérenda a combattu leur prétention, et a prouvé que S. Laurent était Romain de naissance, in Opéra S. Damasi , c. 24, § 3, p. 146. La même chose v t expressément marquée dans l'ancien Sacramentaire appelé Léonien , et publié par Illanchini, /. koper. Anastas. Bibliot. Proleg. p. XX XV III. Le savant éditeur d'Anastase prouve encore ce sentiment dans un autre ouvrage. Voyez Adnot. in libellum Orationum antiqui ritus Gothic.

Hispan. t. 1 ,part. 1 , Apparat, in Psalter. Card. Thomasii, p. 291 et 293, edit.
an. 1741. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

534 S. I.vrr.FAT, MARTYR. [10 SOÛt.] Il ordonna donc de mettre à mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape S. Sixte II fat arrêté Tannée suivante. Tandis qu'on le conduisait au supplice, Laurent, son diacre, le suivait en pleurant, et s'estimait malheureux de ce qu'il ne partageait pas ses souffrances; il lui disait : * Oû allez-vous, mon père, sans votre ■ fils ? Oû allez-vous, saint pontife, sans votre diacre? Jamais vous » n'offriez le sacrince sans que je vous servisse à l'autel. En quoi » ai-je eu le malheur de vous déplaire ?M'avez-vous trouvé infidèle » à mon devoir? Epreuvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez » fait choix d'un indigne ministre pour la dispensation du sang du » Seigneur. * Ces sentimens étaient l'effet de la sainte envie qu'il portait à son évêque sur le point de recevoir la couronne du martyre. Brûlant d'amour pour Dî#u, et enflammé d'un désir ardent d'être avec Jésus-Christ, il méprisait la liberté et la vie, et faisait consister toute sa gloire a souffrir pour le Seigneur. Il regardait le monde comme un vil néant dont il lui était avantageux de sortir au plus tôt. De là, cette douleur de se voir libre, cette soif des souffrances et des tortures. Le saint pape, touché de tendresse et de compassion, le consolait en lui disant : « Je ne vous abandonne » point, mon fils; une épreuve plus grande et une victoire plus » glorieuse vous sont réservées, à vous qui êtes dans la force et • dans la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis épargné à cause « de ma faiblesse et de mon grand âge. Vous me suivrez dans trois » jours. » Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'église dont il était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens. Laurent, transporté de joie d'apprendre que Dieu rappellerait bientôt à lui, fit une exacte recherche des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains. Il vendit aussi les vases sacrés et les employa • de la même manière. L'église romaine avait alors des richesses considérables. Non-seulement elle fournissait à l'entretien de ses ministres, mais elle nourrissait encore un grand nombre de veuves et de vierges, outre quinze cents pauvres d'entre le peuple. Il y avait une liste de tous ces malheureux chez l'évêque ou chez son archidiacre. L'Eglise de Rome était aussi en état d'envoyer d'abondantes aumônes dans les pays éloignés. Elle avait encore des ornemens et des vases fort riches pour la célébration des divins mystères¹. La magnificence

de ces vases sacrés enflamma, suivant Eusèbe², la cupidité des persécuteurs. S. Optât rapporte ³ que sous la persé« Voyez Tertullien et I ui iro. * L. U « Uist. I. 8, c. 22. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

8. LAUREWT, MARTYR. [10 août.] 535 cution de Dioclétien, il y avait dans les églises des ornemens précieux. S. Ambroise, en parlant de S. Laurent¹, fait mention de vases sacrés d'or et d'argent. On lit dans S. Prudence, qu'on voyait clés calices faits des plus riches métaux, Televés en bosse et garnis de diamans. Le préfet de Rome fut informé des richesses de l'Eglise. S'imaginant que les Chrétiens avaient caché de grands trésors, il résolut de s'en emparer. Dans cette vue, il envoya chercher Laurent, qui en était le dépositaire. Lorsqu'il fut venu, il lui parla de la sorte, selon S. Prudence : « Vous vous plaignez souvent, vous autres » Chrétiens, que Ton vous traite avec rigueur; mais il ne s'agit » point de tortures présentement; je me contente de vous deman» der avec douceur ce que vous pouvez donner. Je sais que vos » prêtres se servent de vases d'or pour faire des libations, qu'ils » reçoivent le sang sacré dans des coupes d'argent, et que dans vos » sacrifices nocturnes vou> allumez des flambeaux de cire que sou» tiennent des chandeliers d'or. Remettez-moi ces trésors que vous » cachez ; le prince en a besoin pour réparer ses forces épuisées. » On dit que, conformément à votre doctrine, vous devez rendre à » César ce qui appartient à César; certainement votre Dieu ne bat » point monnaie : il n'a point apporté d'argent dans le monde; il » n'y est venu qu'avec (.es paroles. Donnez-moi donc votre argent, » et contentez-vous d'être riches en paroles. » Laurent répondit tranquillement : « A la vérité, l'Eglise est riche, et l'empereur n'a » point de trésors aussi précieux qu'eue. Je vous en ferai voir une » bonne partie; je vous demande seulement un peu' de temps pour » disposer et mettre tout en ordre. » Le préfet n'entendit point de quel trésor parlait I lurent. Mais s'imaginant qu'il lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de délai. Durant cet intervalle, il parcourut toute la ville pour chercher les pauvres qui étaient nourris et entretenus aux dépens de l'Eglise. Le troisième jour il en rassembla un grand nombre. Cette troupe, composée de vieillards décrépits, d'aveugles, de muets, d'estropiés, de lépreux, d'orphelins, de veuves et de vierges, fut placée devant l'église. Le diacre alla trouver ensuite le préfet, et l'invita à venir voir les trésors dont il lui avait parlé. Mais quel fut l'étonnement de celui-ci, quand il n'aperçut qu'une troupe de misérables, dont plusieurs faisaient horreur à voir ! Jetant alors sur le saint des regards menaçans, il lui demanda l'explication d'un

spectacle si extraordinaire, et le pressa de lui montrer les trésors qu'il lui avait promis. « Quoi donc, répondit Laurent, « De Offic. I, 2, c. 23.

536 S. I, \ IJ KE \ I , MARTYR. [10 aQÛ.t,] » y a-t-il ici quelque chose qui vous blesse? L'or que vous désirei » avec tant d'ardeur est un vil métal et la source ordinaire de toutes » sortes de crimes. L'or véritable , c'est la lumière du ciel dont » jouissent ces pauvres présens à vos yeux. Ils trouvent dans leurs » infirmités et leurs souffrances, qu'ils supportent patiemment, les » avantages les plus précieux. Ils ne connaissent point ces vices » et ces passions qui sont des maladies réelles et qui rendent les » grands du monde si malheureux et si méprisables. Vous voyez * dans la personne de ces pauvres les trésors que je vous ai promis » de vous montrer. J'y ajoute les perles et les pierres précieuses fl, » ces veuves et ces vierges consacrées à Dieu. L'Eglise, dont elles » sont la couronne, devient par elles l'objet des complaisances de » Jésus-Christ. Elle n'a point d'autres richesses ; vous pouvez vous » en servir pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le » vôtre. » Ainsi , il l'exhortait à racheter ses péchés par une sincère pénitence et par l'aumône; il lui faisait en même temps connaître l'usage auquel on employait les trésors de l'Eglise. Mais cet homme charnel, loin de profiter de l'objet qu'il avait devant les yeux, s'écri? , dans un transport de rage : « Comment » oses-tu me jouer, malheureux? C'est donc ainsi que tu insultes » les haches et les faisceaux qui sont les symboles du pouvoir ro» main ? Je sais que tu désires la mort; et c'est la suite de ta vanité » frénétique. Mais ne t'imagines pas mourir sur-le-champ : je pro» longerai tes tortures, afin de te rendre la mort plus douloureuse; ~ tu ne mourras que par degrés. » Ayant ainsi parlé, il ordonna de préparer un gril de fer, qui fut mis sur des charbons à demi allumés. On dépouilla Laurent de ses habits; après quoi on l'attacha Kur ce gril , pour que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Les Chrétiens nouvellement baptisés voyaient sur son visage une lumière éclatante, et sentaient une odeur très-agréable qui s'exhalait de son corps. Mais les païens ne s'apercevaient point de ce double prodige. Le martyr, dit S. Augustin, désirait si ardemment de posséder Jésus-Christ, qu'il ne pensait point aux tourmens que le persécuteur lui faisait souffrir. S. Ambroise observe que tandis que les flammes matérielles agissaient sur son corps, le feu de l'amour divin qui brûlait son cœur avec beaucoup plus d'activité absorbait le sentiment des douleurs qu'il endurait; et qu'ayant la loi du Seigneur devant les yeux, il regardait ses * Nunc ardo grmmas nohiles , Gemmas corusci lumtnis.... Cernis sacrât as Virgin fit....

Hoc est manile Ecclesiæ , Dotata sic Christn plaref. S. Prudent. Illyutn 1 , v.
217. Digitized by Google

I 5. LAURENT, MARTYR. [10 août.] 53^ souffrances mêmes comme un jaf raîchissement et une consolation. Il jouissait effectivement d'une paix intérieure que rien ne pouvait altérer. Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le juge, il lui dit avec tranquillité : « Vous pouvez maintenant » faire tourner mon corps; il est assez rôti de ce côté-là. » Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est présentement assez rôtie, vous pouvez en » manger. » Le préfet ne lui répondit que par des insultes. Cependant le martyr priait avec ferveur. Il demandait à Dieu avec larmes la conversion de Rome. Il conjurait Jésus-Christ de faire par sa grâce, que cette ville qui avait soumis l'univers se soumit à son tour au joug de la foi , afin que l'Evangile pût se répandre plus facilement dans toutes les provinces de l'Empire. Il sollicitait la conversion de la capitale du monde, à cause des saints apôtres Pierre et Paul, qui avaient commencé à y planter la croix, et qui l'avaient arrosée de leur sang. Sa prière finie , il leva les yeux au ciel et rendit l'esprit a. S. Prudence ne balance point d'assurer que l'entière conversion de Rome fut le fruit des prières de S. Laurent; il ajoute que Dieu commença à l'exaucer même avantqu'il fut sorti de ce inonde; que plusieurs sénateurs, témoins de sa mort, furent si touchés de son courage et de sa piété, qu'ils se convertirent sur-le-champ ; que ces sénateurs enlevèrent son corps sur leurs épaules * , et qu'ils l'enterrèrent honorablement, le 10 août a58, dans le champ cîte Véran, près du chemin qui conduisait à Tibur. Sa igort, continue-t-il, fut celle de l'idolâtrie, qui alla toujours depuis en déclinant. Enfin le culte des idoles a disparu : le sénat lui-même c vénère les tombeaux des apôtres et des martyrs. Le même Père décrit la dévotion et la ferveur avec lesquelles les Romains fré« S. Léon s'exprime de la sorte dans un panégyrique de S. Laurent : Segntor fuit ignis qui foris ussit, quant qui intus accendit. Sœvisti , persecu/or , in martyre/»; sœvisti, et auxisti pal m «m Hum asgeris pœnam. In honoretn - transierunt triumphki.... etiam instrumenta supplœii. S. Léo M. Serm. 83, edit. Qucsn. 87 edit. Rom. t. 1 , p. 250. Dominus in sanctis suis.... nobis et præsiatum contulit et exemplum.... Ut quant clarificata est Hicrosolyma Stephano, tam Ulustris fieret Roma Laurentio : eu jus oratione et patrocinia adjm-ari nos sine cessatiohe confidimus. lb. p. 251. b Vexère corpus subditis Cervicibus quidam Patres, Quos mira fibertas viri Ambire Christum suaserat. V. 490. * Ipsa et senatûs lumina , Quondam Luperci et FlamineSj , j4postolorum et

Martyrum Exosculantur iimina. V. 518. Quæ sit potestas crédita , Et
muneris quantitm dation , Probant Quiritum gaudia , Quibits rognus
annitis. (Laurenti.) V. 561. Digitized by Google

538 5. LAURENT, MARTYR. [10 aottt.] quentaient 1 église de Saint Laurent ; il dit qu'ils imploraient la protection du saint martyr dans tous leurs besoins, et que l'on voyait au succès de leurs prières combien cet intercesseur était puissant auprès de Dieu. Il finit par implorer la miséricorde divine pour lui-même, et par demander au ciel que les prières des martyrs puissent lui obtenir ce que les siennes ne lui obtiendraient point⁴. On lit, dans S. Augustin, qu'il s'opérait à Rome un grand nombre de miracles par l'intercession de S. Laurent. Il s'en opérait aussi en d'autres lieux, au rapport de S. Grégoire de Tours, de Fortunat et de quelques autres Pères. Il paraît, par le Sacramentaire du pape Gélase, que la fête de S. Laurent s'est célébrée avec vigile et octave, du moins jusqu'au cinquième siècle. Sous le règne de Constantin le Grand, on bâtit une église sur le tombeau du saint martyr, et elle existe encore aujourd'hui, sous le nom de Saint-Laurent extra muras. C'est une des cinq églises patriarcales de Rome. Il y a dans la même ville sept autres églises célèbres qui portent aussi le nom du saint martyr. Le pape Adrien accorda à Charlemagne une partie des reliques de S. Laurent, et ce prince en fit présent à l'église de Strasbourg. Ces reliques donnèrent origine à la chapelle de Saint-Laurent, attenante à la cathédrale *. Cette chapelle devint la première et la plus ancienne paroisse de la ville et du diocèse de Strasbourg, et fut le titre du premier curé archiprêtre, auquel était autrefois attachée la fonction de grand pénitencier c. Nous voyons, dans la personne de S. Laurent, quel est le pouvoir de la grâce de Jésus-Christ, et comment elle adoucit l'amertume de ce qui mortifie le plus la chair et le sang. Si nous avons le courage et la ferveur des saints, les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu disparaîtraient comme de vains fantômes. Si notre foi était aussi vive que celle des martyrs, nous mépriserions comme eux les plaisirs et les honneurs du monde, et nous jugerions des biens et des maux de cette vie, non d'après les sentimens de la nature, mais d'après les principes de la reliIndignus agnosco et scia Quem Christ US ipse exaudiat , Srd pe.r patronos martyres Potest medelam consequi. V. 578. * La paroisse de Saint-Laurent dépendait du grand-choeur de la cathédrale, qui était curé primitif et patron de la cure. i.e curé archiprêtre , nommé par le grand-chœur, tenait parmi les curés du diocèse la première place dans les synodes et les assemblées ecclésiastiques, et avait le privilège d'être le premier assistant de révéque le jeudi saint, à la bénédiction des saintes huiles. c Voyez M. l'abbé

Grandidier, Estais hist. sur la cathédr. de Strasbourg, p. 318 et suiv.
Digitized by

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

S. BLANC, ÉVÊQUE. [10 août.] 53^e gion. En aimant Dieu aussi sincèrement qu'ils l'aimaient, nous nous soumettrions avec joie à sa volonté en toutes choses; nous ne désirerions rien tant que son accomplissement, et nous y ferions consister notre bonheur. Pourquoi sommes-nous impatients dans les épreuves? pourquoi nous abandonnons-nous alors aux murmures et aux plaintes? pourquoi nous regardons-nous comme malheureux? C'est que nous sommes dominés par l'amour-propre, et que nous cherchons plutôt ce qui flatte la nature, que l'accomplissement de la volonté de Dieu. L'amour se connaît dans les souffrances. Nous pouvons alors juger si dans les devoirs qui sont agréables à la nature, nous aimons la volonté de Dieu Ou la nôtre. Lorsque l'amour- propre se découvre dans nos souffrances, il est bien à craindre qu'il n'infecte également tout le reste de notre vie; il nous serait au moins difficile de prouver que la foi et la divine charité sont le principe de nos actions» S. DEUSDEDIT. Cb saint homme vivait du travail de ses mains, qui consistait à labourer la terre. Mais il possédait l'art de sanctifier toutes ses actions, en y joignant l'exercice d'une prière continuelle, et en les animant toutes d'un véritable esprit de pénitence. A la fin de chaque semaine, il distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait pu épargner du produit de son travail, Voyez le Martyrologe romain, et S. Grégoire le Grand, Dial l. 4, c. 46*. S. BLAXC, ÉVÊQUE DES ECOSSES. L'Ecosse produisit, dans le neuvième et le dixième siècles, plusieurs grands hommes qui se distinguèrent par leur savoir et leur piété, surtout dans l'état monastique. De ce nombre fut S. Blanc. La connaissance qu'il avait de l'Ecriture et des belleslettres le rendit illustre selon le monde. Mais il n'eut d'autre ambition que celle de connaître Jésus crucifié. Dans le dessein d'acquérir plus parfaitement cette divine science, il prit l'habit dans l'abbaye qu'il avait fondée, et qui a été appelée de son nom Dunblun. Son amour pour la solitude ne ralentissait point son zèle pour l'instruction du prochain; elle le mettait seulement en état d'annoncer la parole de Dieu avec cette éloquence céleste que l'oe

Digitized by Google

540 MARTYROLOGE. [10 août.] puise à l'école de la charité, et dans l'exercice de la contemplation. On l'honora malgré lui du caractère épiscopal, et il en remplit plusieurs années les devoirs avec un zèle vraiment apostolique. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 1000. Voyez l'évêque Lesley, HisL L 5, in Kenetho III, et Sollier, A et, Sanct. tom. a aug. p. 5 60. S. BLAAN, ÉVÊQUE DES PICTES, EN ECOSSE. S. Blaan fut disciple de S. Congall et de S. Kenneth. Ayant été sacré évêque des Pietés, en Ecosse, il fixa sa résidence à Kinngaradha. Il fit un voyage à Rome par dévotion, et mourut vers l'an 446. Le lieu où il fut enterré prit depuis son nom, et a toujours été un siège épiscopal jusqu'à l'expulsion de la maison de Stuart et la suppression des évêques en Ecosse. S. Blaan était honoré le 19 de juillet et le 10 d'août. Nous avons de lui plusieurs hymnes sacrées, des instructions pour les catéchumènes, et quelques autres ouvrages de piété. Voyez Colgan, in Vitis Mss. ad 10 aug. Dempster, Leland, Tanner, et la Vie du saint que George Newton, archidiacre de Dunhlain, donna en 1505.

MARTYROLOGE. A Rome, sur le chemin de Tivoli, fête de S. Laurent, archidiacre, qui, durant la persécution de Valérien^ après avoir souffert les divers tourmens de la prison, de plusieurs sortes de verges, des pointes de fer, des coups de bâton et de cordes plombées, et des lames ardentes, consumma enfin son martyre rôti sur un gril de fer. Son corps fut inhumé par S. Hippolyte et le prêtre Justin, dans le cimetière de Cyriaque, au Champ-Véran. A Rome encore, supplice de cent soixante-cinq soldats, martyrs sous l'empereur Aurélien. A Bergame, Ste Astérie, vierge et martyre, durant la persécution des empereurs Dioclélien et Maximien. A Alexandrie, commémora lion des saints martyrs, qui, pendant la persécution de Valérien, après avoir été très-long temps tourmentés de supplices différens et ralfinés, sous le président Emilien, acquirent la couronne du martyre par différens genres de mort. A Carthage, Ste Basse, Stc Paule et Sle Agatlionique, vierges et martyres. A Rome, S. Dcusdedit, confesseur, qui donnait aux pauvres, le saDigitized by Google

MARTYROLOGE. [10 août] 54 I mecli , ce qu'il avait gagné dans la semaine en travaillant de ses mains. Saints en France, A Metz, S. Auctor, évêque, dont le corps est honoré à Maurmontier. A Auxerre, S. Hugues de Semur, évêque, qui avait été abbé de Saint-Germain. A Carcassonne, le vénérable Gimon, de Tordre de Cilcaux, abbé des Vaux, au diocèse de Paris, qui travailla avec un zèle infatigable à la conversion des Albigeois. Autres, En Ethiopie, les saints martyrs, Jacques Jean et Abraham. Au même lieu, S. Enthee, confesseur. Là encore, S. Acrates. En l'Ile de Bute, l'une des Hébrides, aux côtes d'Ecosse, S. Blain, confesseur. Digitized by Google

1 OJrZXÈME JOUR D'AOUT. S. TIBURCE, MARTYR, et S. CHROMACE. Tiré des Jetés de S. Sébastien. l'an a\$6. Agrestiits Chromatics était vicaire du préfet de Rome, et en cette qualité il condamna plusieurs Chrétiens «à mort sous le règne de Caria, et durant les cinq premières années de Dioclétien Parmi ceux que l'on conduisit devant lui, fut S. Tranquillin, qui lui assura quêtant tourmenté de la goutte, il avait été parfaitement guéri en se faisant donner le baptême. Quelque temps après, Chromace fut attaqué de la même maladie; il envoya chercher le prêtre Polyearpe, qui avait baptisé Tranquillin, et le pria de lui administrer le même sacrement. La cérémonie achevée , il se trouva délivré de son mal. Ce miracle fut, dans les desseins de Dieu, !a figure de la guérison spirituelle que le sacrement de la régénération venait de conférer à son âme. Depuis ce temps-là sa maison devint l'asile des Chrétiens, qui s'y mettaient à couvert de la fureur des idolâtres. Il quitta sa place, qui fut donnée à un nommé Fabien. Tiburce, fils de Chromace, fut ordonné sous-diacre. Peu de temps après les persécuteurs l'arrêtèrent comme Chrétien. Ayant été condamné à diverses tortures, il termina sa vie par le glaive. On l'exécuta sur la voie Lavicane, à trois milles de Rome, et l'on bâtit depuis en cet endroit une église sous son invocation. Il est nommé dans plusieurs anciens Martyrologes, ainsi que son père Chromace, qui mourut à la campagne où il s'était retiré, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. On conserve dans la cathédrale de Soissons une partie des reliques du saint martyr Tiburce. Les souffrances furent pour les martyrs une marque extraordinaire de miséricorde de la part de Dieu, et une source trèsabondante de mérites. Nous devons regarder sous le même point de vue les afilictions que le ciel nous envoie. Ce sont des talens précieux dont nous devons nous servir pour croître dans la charité, et pour nous perfectionner dans la pratique de toutes les vertus. Nous apprenons dans les souffrances à connaître Dieu, à nous connaître nous-mêmes. Ainsi, quelque pesantes que soient nos croix, nous devons les porter avec patience et avec résignation à la volonté divine; nous devons, à l'exemple des martyrs , nous consoler, et même nous réjouir dans l'affliction. N'est-ce pas Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

S. TAURIN, EVÊQUE. [M «Oét.] 543 i. ne lâcheté criminelle que de négliger les moyens de profiter des épreuves, et de faire servir notre perte ce qui, dans les desseins de Dieu, devait être pour nous un principe de salut? Pouvons-nous alors honorer les martyrs, sans prononcer notre propre condamnation? Str 8USANNE, VIERGE et MARTYRE A ROME. Les Actes que nous avons de SteSusanne ne sont point authentiques, et ce que nous savons d'elle se réduit à. très-peu de chose. Elle sortait d'une famille noble de Rome, et l'on dit qu'elle était nièce du pape Caius. Ayant fait vœu de virginité, elle refusa d'entrer dans l'état du mariage, comme on l'en pressait. Ce refus découvrit qu'elle professait la religion chrétienne. On la condamna à d'horribles tortures, qu'elle souffrit avec une constance inébranlable, et elle termina sa vie par un glorieux martyre. Elle est nommée dans plusieurs anciens Martyrologes. La célèbre église que desservent aujourd'hui les religieuses Cisterciennes de Rome a toujours porté son nom depuis le cinquième siècle. Cette église, qui est paroissiale en même temps, a un prêtre séculier pour curé, et est encore un titre de cardinal. Ste Susanne souffrit vers l'an 285. S, TAURIN, PREMIER EVÊQUE D'EVREUX. On ne sait rien sur le lieu de la naissance de S. Taurin. On n'est pas plus instruit du temps auquel il a vécu. L'opinion qui paraît la plus probable, est qu'il florissait dans le quatrième siècle. Mais tous s'accordent à dire qu'il fut le premier qui prêcha la loi dans le territoire d'Evreux; qu'il y fonda une église nombreuse sur les ruines de l'idolâtrie; qu'il la gouverna en qualité d'évêque, et qu'il mourut en paix au milieu de son troupeau. Plusieurs églises se glorifient de posséder une portion de ses reliques. Il y avait dans un des faubourgs d'Evreux une abbaye de Bénédictins qui porte son nom. Voyez le nouveau Martyrologe et le nouveau Bréviaire d'Evreux, sous le 11 d'août; Le Brasseur, Hist. d'Evreux, p. 28 j et le Gallia Christiana nova, t. n, p. 566. Digitized by Google

\$44 ». GBR Y, EVEQUE. [1! IOÛt.] S. ÉQUICE, ABBÉ EN ITALIE. S. Equice florissait dans l'Abruzze lorsque S. Benoît établissait sa règle au mont Cassin. Il éprouva dans sa jeunesse de violentes tentations de la chair, dont il triompha par la pratique des austérités et par l'exercice d'une prière continuelle. A la fin Dieu l'en délivra si parfaitement, qu'il ne ressentit plus les aiguillons de cet ennemi domestique. Il peupla toute la Valérie de moines fervens, qui vivaient dispersés dans les campagnes et les bois, et qui partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains. Le saint les visitait souvent pour les instruire. Quelquefois aussi il parcourait les bourgs et les villages, afin de porter le peuple à l'amour et au service de Dieu. Comme il était laïque, quelques personnes désapprouvèrent sa conduite, et le traduisirent comme un homme qui s'arrogeait le droit d'exercer les fonctions ecclésiastiques. L'affaire fut portée au pape, qui, après s'être exactement informé des faits, défendit d'inquiéter Equice et d'interrompre le cours de ses exhortations, qui avaient la charité pour principe, et dans lesquelles l'esprit de Dieu lui servait de maître. Il passait tout le jour à travailler dans les champs, excepté lorsqu'il visitait ses disciples, et le soir il retournait à son ermitage pour y prendre quelque repos. Ses habits étaient pauvres, et ordinairement tout déchirés. Son extérieur inspirait l'amour de la pénitence, et de vifs sentimens de charité et de dévotion. Il consentit à se charger de la conduite d'une nombreuse communauté de religieuses. Il mourut vers l'an 540. On garde ses reliques à Aquila, dans l'église de Saint-Laurent. Voyez S. Grégoire le Grand, Dial l. i, c. 4* S. GÉRY, ÉVÈQUE DE CAMBRAI. S. Gaugeric, vulgairement appelé S. Géry, naquit dans le diocèse de Trêves, à Yvois, qui est présentement une place forte du duché de Luxembourg. Ses parens le firent élever sous leurs yeux dans la connaissance des lettres et dans la pratique de la vertu. Il s'accoutuma de bonne heure aux veilles et à la prière; il aimait aussi, dès son enfance, à soulager la misère des pauvres. L'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle le préserva de la corruption Digitized by Google

S. GÊRY, ÉVEQCI. [Il »0*t.] 545 qui ti est que trop commune parmi les jeunes gens; et tandis que ceux de son âge avalaient le poison du vice, sous prétexte de se former aux sciences et aux manières du monde, il sut conserver le précieux trésor de son innocence. S. Magnéric, successeur de S. Nicétas sur le siège de Trêves, étant venu à Yvois, eut occasion d'y connaître Gêry; il fut si charmé de ses talens et de sa vertu, qu'il l'ordonna diacre. Alors Gêry redoubla de ferveur dans la pratique des bonnes œuvres. Il s'appliqua i avec un zèle infatigable à remplir lesdevoirsde son état, et surtout j à instruire les fidèles. La réputation qu'il s'était acquise par son savoir et sa sainteté lui mérita l'honneur de gouverner les sièges de Cambrai etd'Arras, qui furent unis depuis la mort de S. Waast jusqu'en 1093. Pendant son épiscopat, qui dura trente-neuf ans, il travailla de toutes ses forces à la sanctification de son troupeau, et vint à bout de purger son diocèse des restes de l'idolâtrie. Mais de peur que la multitude des affaires ne lui fît oublier ce qu'il se devait à lui-même, et qu'en négligeant le soin de son salut, il ne de vînt moins propre à procurer celui des autres, il joignait à l'exercice de ses fonctions l'esprit de recueillement et de prière. Il se retirait de temps en temps dans quelque solitude pour converser avec Dieu, et lui recommander, tant ses besoins que ceux des âmes qui lui avaient été confiées. Il fut honoré du don des miracles ; et entre autres prodiges qu'il opéra, on rapporte qu'un lépreux qu'il baptisa à Yvois fut guéri tout-à-coup. Enfin, épuisé de fatigues, il alla jouir du repos éternel, le 11 août 619. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de S. Médard. Cette église ayant été démolie par Charles-Quint, qui fit construire une citadelle à la place, les chanoines (jui la desservaient se retirèrent dans celle de Saint- Waast, où ils déposèrent les reliques du saint. Depuis ce temps elle porte le nom de Saint- Gêry, Voyez la Vie authentique du saint, qui fut écrite dans le courant du siècle qui suivit sa mort; Châtillon, Séries episcop. Camerac, et Atreb, Buzelin, Gallo-Flandria il lustrât a, p. 33, I\ \ ; et le P. Bosch, un des continuateurs deDollandus, t, a augmp, 664* TOMR V. 35

Digitized by Google

54G StC RUSTICLE, ABBESSE. 1 1 août.j Ste RUSTICLE, ABBESSE DE SAINT- CESAIRE D'ARLES. Marcia Rusticul[^], issue d'une famille noble, naquit Fan 555, à Vaison Provence. Elle perdit son père le jour même de sa naissance. Elle eut un frère aîné qui mourut en bas âge. N'étant encore que dans sa cinquième année, elle fut enlevée par un seigneur nommé Chéran, qui se proposait de l'épouser lorsqu'elle serait nubile. La vénérable Liliolè, abbesse de Saint-Césaire d'Arles, fut instruite de cet enlèvement, et sut, par le moyen de Syagre, évêque d'Autun, tirer la jeune Rusticle des mains du ravisseur. Elle la reçut dans sa communauté, et la fit élever dans les maximes de la piété. Rusticle montra les plus heureuses dispositions pour la vertu; elle conçut un grand mépris pour toutes les choses de la terre, et résolut de passer le reste de ses jours dans le monastère où elle était. Inutilement sa mère fit des efforts pour la rengager dans le monde. Devenue religieuse, elle ne s'occupa que de l'accomplissement de sa règle. Elle apprit par cœur tous les livres de l'Ecriture. Elle s'étudiait à oublier les belles qualités du corps et de l'esprit qu'elle avait reçues de la nature, et ne se distinguait que par sa modestie et son humilité. Elle était si estimée de sa communauté, qu'on l'élut abbesse après la mort de la vénérable Liliolè, quoiqu'elle n'eût guère plus de dix-huit ans*. Elle répondit à l'espérance qu'on avait conçue d'elle. Son zèle pour les austérités était étonnant; souvent elle ne faisait qu'un repas en trois jours. Elle veillait sur chacune de ses religieuses, quoiqu'elles fussent au nombre de trois cents. Thierry, roi d'Austrasie et de Bourgogne, étant mort en 613, Clotaire II, qui régnait à Soissons, saisit cette occasion pour s'emparer de ses Etats. Thierry laissait quatre fils, Sigebert, Childebert, Corbon et Mérovée. Sigebert, le plus âgé, n'avait que dix à onze « S. Césaire veut que la portière de son monastère soit Agée, Reg. in recept. c. 21, mais il ne désigne point l'âge que doit avoir l'abbessc. Le mérite précoce et extraordinaire de Rusticle détermina sans doute les religieuses d'Arles à la mettre à la tête de la communauté, quoiqu'elle fût si jeune. Ceci est plus vraisemblable , que de supposer qu'il y ait erreur dans les manuscrits de sa Vie. Car, outre que son historien, auteur contemporain, qui écrit avec beaucoup d'ordre, de sagesse et de piété, assure positivement qu'elle avait environ dixhuit ans lorsqu'elle fut élue, il entre dans des détails et rapporte des circonstances qui toutes concourent à prouver que Rusticle fut abbesse l'an 574, temp» eù elle pouvait n'avoir guère plus. Digitized by Googl

Ste RUSTICLE, ABBESSE. [Il août.] ans. Brunehaut, sa bisaïeule, prit des mesures pour lui assurer la double couronne de son père ; mais elle fut trahie de tous côtés. Les seigneur* austrasiens et bourguignons, mécontents de se voir gouvernés depuis long-temps par cette reine, qui fut successivement l'épouse, la mère, l'aïeule et la bisaïeule des rois régnans quelle maîtrisa toujours, se laissèrent séduire par les émissaires de Clotaire. Sigebert, Childebert, Corbon et Mérovée furent livrés au roi de Soissons, qui fit massacrer les deux premiers. Mérovée fut épargné, parce que Clotaire l'avait tenu sur les fonts de baptême; mais il fut relégué et étroitement resserré dans la Neustrie. Childebert eut le bonheur de s'échapper. Pour Brunehaut, elle fut mise à mort, après avoir été exposée pendant trois jours à mille insultes et à mille indignités. La férocité de Clotaire n'était point pleinement assouvie, ni ses inquiétudes entièrement dissipées, parce que Childebert vivait. Il se répandit un bruit que ce prince était caché à Arles, dans le monastère de Saint-Césaire. Le monarque alarmé fit aussitôt arrêter l'abbesse Rusticle. Elle fut conduite à la cour. Ses calomniateurs regardaient déjà sa perte comme certaine. Mais Dieu confondit ses ennemis et fit éclater son innocence. Domnole, évêque de Vienne, se déclara ouvertement le défenseur de l'abbesse d'Arles contre ses accusateurs, et prédit au roi qu'en punition des mauvais traitemens qu'il avait fait souffrir à la servante du Seigneur, il perdrait son fils*. Le jeune prince mourut en effet. La sainte abbesse confondit encore mieux la calomnie par l'éclat de ses miracles et de ses vertus, qui édifièrent toute la cour. Clotaire, persuadé que le ciel prenait en main la cause de cette sainte religieuse, lui rendit la liberté. Rusticle souffrit cette épreuve avec beaucoup de résignation, et pardonna à tous ceux que la malignité ou la prévention avaient armés contre elle. De retour dans sa communauté, elle continua de la gouverner avec la même édification. Elle s'appliquait à ne point exiger de ses religieuses des travaux qui fussent au-dessus de leurs forces; mais en même temps elle les tenait toujours occupées, pour les garantir du danger de l'oisiveté. Elle mourut en 632, et fut enterrée. Ce trait nous apprend que Clotaire avait un fils qui mourut en bas âge. L'abbé Velly, Hist. de Fr. t 1, p. 240, lui donne le nom de Mérovée, et cite; à la marge la Vie de S^t* Rusticle. Cependant Florent, qui en est l'auteur, ne le nomme point. Les historiens de France, anciens et modernes, n'en font aucune mention. Tyabillon, dans une de ses notes sur l'ouvrage de Fièrent, semble conjecturer que le jeune prince

qui mourut en punition de la détention de S(* Rusticle, n e*t auire que ce même Mérovée qui dut la conservation de sa vie à sa qualité de filleul de Cloiaic \$i cela t rait , le monarque n'aurait pas été fort affligé de la perte d'un prince qui pouvait dans la suite venger la mort de se.* frères, et revendiquer des droits légitimes sur deux royaumes si injustement usurpés : Filins suus (id. est, dotant) quetn valde diligebat, exirema a gère cœpi (;.... 4efuncto ituque eo, tristis ac mœrens rex, etc. Ce sont les propies termes de Florent. 35. Digitized by Google

5^8 MARTYROLOGE. [H MÛf.] terrée dans son monastère, par Théodose, évêque d'Arles. On transporta depuis son corps dans la cathédrale, dédiée sous l'invocation de S. Trophime. Mais on laissa son chef dans l'abbaye de Saint-Césaire, qui était sous la règle de S. Benoît, et qu'on appelait communément le Grand- Coupent. Voyez sa Vie, écrite par le prêtre Florent, auteur contemporain, ap. MabiL Act. SS. Ord. S. Ben. sec. 2, p, 130, et seq. S. VULPODE, ÉVÊQUE DE LIÈGE* l'an 1021. Vulpode était une des lumières de l'Eglise de son temps. Ses vertus furent un contraste avec la vie mondaine que menaient alors plusieurs évêques des provinces rhénanes. Comme il était d'une taille presque gigantesque, et d'une grosseur proportionnée, il fut obligé de manger beaucoup; mais en mangeant plus que les autres, il ne laissait pas de se mortifier par l'abstinence qu'il pratiquait toujours. Il corrigeait souvent la saveur des mets qu'on lui servait en y mêlant des herbes amères, et donna constamment à son troupeau l'exemple de la plus grande modération. Il sut par sa condescendance et par son amour pour la paix éloigner les différends qui éclatèrent entre son successeur Durand et l'archevêque de Cologne Pilgrim au sujet du monastère de Burcito que chacun prétendait être de son diocèse, différend qui nécessita le concile célébré l'an 1022 en présence de l'empereur Henri à Aix-la-Chapelle. Vulpode mourut en odeur de sainteté le 20 avril 1021, et fut enterré dans l'église du monastère de Saint-Laurent. On l'honore également le 20 avril et le 11 août. Voyez YHist. de Vêgl. gall. t. 9,/? 168.

■ 1 , , 1 .7 ! , _ MARTYROLOGE. A Rome, entre les deux lauriers, fête de S. Tiburce, martyr, qui, sous le juge Fabien, dans la persécution de Dioclétien, marchant pieds nus sur des charbons ardents, et confessant Jésus-Christ avec encore plus de force, fut condamné à être conduit à la borne qui marquait le troisième mille depuis la ville, et à y être frappé du glaive. A Rome encore, Ste Suzanne, vierge, d'une famille distinguée, et nièce du pape S. Caie, qui mérita la couronne du martyre en perdant la tête sous le tranchant du glaive, au temps de Dioclétien. Digitized by Google

MARTYROLOGE. 1.11 août.] A Comanes, dans le Pont, S. Alexandre, surnommé le Charbonnier, évêque, qui, de philosophe très-habile, étant devenu très-savant dans la science éminente de l'humilité chrétienne, et ayant été élevé sur le siège de cette église par S. Grégoire le Thaumaturge, devint illustre, non seulement par ses prédications, mais aussi par le martyre qu'il souffrit dans le feu. Le même jour, martyre de S. Ruflin, évêque des Marseilles, et de ses compagnons, sous l'empereur Maximin. A Evreux en France, S. Thaurin, évêque, qui, ayant été ordonné évêque de cette ville par S. Clément, pape, propagea la foi chrétienne par la prédication de l'Evangile, et après avoir entrepris plusieurs travaux pour elle, il s'endormit dans le Seigneur, illustre par la gloire de ses miracles. A Cambrai en France, S. Géry, évêque et confesseur. Dans l'Abruzze ultérieure, S. Ecquice, abbé, dont la sainteté est attestée par le pape S. Grégoire. A Todi, Ste Digne, vierge. Saints de France, A Milly, près de Beauvais, S. Dinevaut, massacré par des impies. A Joarre en Brie, Ste Aguilberte, abbesse de ce monastère. A Arles, Ste Rusticule, originaire de Vaison, abbesse de Saint-Césaire d'Arles. Ce même jour, S. Liébaut. abbé de Saint-Agnan d'Orléans, fondateur de Saint-Benoît-sur-Loire. Autres. En Irlande, S. Alhracte, vierge. . A Riéti en Italie, le vénérable Baudoin, de l'ordre de Cîteaux, auquel est adressée la quinzième épître de S. Bernard.

Digitized by Google

DOUZIÈME JOUR D'AOUT. sté claire. Vierge et arbesse. Tiré d'« sa Vie authentique » écrite par tordre du pape Alexandre IV, qui la canonisa deux ans après sa mort, et qui avait prononcé son oraison funèbre, n'étant encore que cardinal </ * Ostie. Voyez les Annales des Franciscains, par fVadding, èt la Vie de la sàinte, en anglais. Voyez encore, sur les premiers mohrtstèrts dè l'ardre de Sainte-Maire, le P. Sbarala, in Bullar. Francis. Rom* 175*. i/an 1*53. Ste Claire était fille de Phavorino Sciffo et d'Hortulane, qui tenaient un rang considérable dans leur pays par leur naissance et leurs richesses, niais qui étaient encore plus distingués par eur vertu*. Elle naquit à Assise, ville d'Italie située sur une montagne que Ton nomme Assi. Elle avait deux sœurs, Agnès etBéntrix. Elle marqua dès son enfance une grande charité pour les pauvres, et une piété extraordinaire. Elle s'était assujettie à réciter tous les jours un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et elle comptait ces prières avec de petites pierres qu'elle portait dans son sein, à l'imitation de quelques anciens anachorètes de l'Orient K Ses parens, qui pensaient à l'établir dans le monde, lui proposèrent un mariage avantageux. Mais elle en ressentit une vive douleur, parce qu'elle ne voulait avoir d'autre époux que Jé>usChrist. S. François jouissait alors d'une grande réputation, et la ° Hortulane fut accablée de douleur à la mort de son mari ; mais la religion venant à son secours, elle s'écria : « Seigneur, ma tendresse pour mon mari a » été portée trop loin, et a été cause que tous n'avez pas régné souverainement » dans mon cœur. Vous m'avez donc enlevé celui dans lequel je mettais toute » ma consolation sur la terre : que votre nom soit loué à jamais. Je suis à vous ; » je consacre à votre service mon âme, mes affections et tout ce que je possède. » I n sacrifice aussi généreux et aussi parfait attira sur elle les plus grandes grâces. On rapporte la même chose de Mélanie, dame romaine. Après la mort de son mari, elle se jeta au pied delà croix, en disant : « Je vois, mon Dieu, que » vous demandez tout l'amour de mon coeur, qui avait trop d'attachement » pour mon mari et ma famille. Je me donne à vous sans aucune réserve. » Hortulane plaça Réatrix, la plus jeune de ses lilles, chez Monaldo, son he.iufrère, qui voulut bien aussi se charger de l'administration des biens de sa nièce. Ses deux tilles ainées avaient déjà quitté le monde. Ayant ensuite distribué aux pauvres ce qu'elle possédait, elle reçut le voile dans le monastère de Saint-Darnien, des mains de S. François. Quoique avancée en âge, elle voulut exercer les plus basses

fonctions du noviciat. Elle vécut jusqu'à sa mort dans la pratique la plus exacte du jeûne, des veilles et des autres mortifications de la pénitence. Elle fut enterrée à Saint-Damien : mais on transporta depuis son corps dans l'église de Saint-Georges ; il a été renfermé dans le même tombeau que ceux de S,e Claire et d'Agnès ses filles. * Paul de Scété comptait avec de petits cailloux les prières qu'il s'était imĩ/osec*. et qu'il répétait chaque jour trois cent soixante-six fois. Hist. La usine. 0. 2İ. Digitized by GoogI

Ste CLAIR*, VIERGE ET ABBESSB. [12 août.] 55 1 ville
d'Assise le regardait comme un modèle accompli de toutes les vertus. Claire se fit conduire chez lui par une femme pleine de piété, et lui demanda conseil sur le parti qu'elle avait à prendre. François l'entretint de la vanité du monde, de la brièveté de la vie, de la nécessité d'aimer Dieu et de s'attacher à la poursuite des biens éternels; et il la toucha si vivement par ses discours, qu'elle résolut sur-le-champ de renoncer au siècle. Il lui dit en la quittant de revenir le trouver le dimanche des Rameaux. Au jour marqué, Claire, revêtue de ses plus riches habits, se rendit à l'église pour y entendre l'office, avec sa mère et toute sa maison. Mais à la distribution des rameaux, que chacun allait recevoir au pied de l'autel, elle resta modestement à sa place. L'évêque, qui officiait, s'en étant aperçu, quitta l'autel pour lui porter un rameau. Elle alla à la procession avec les autres fidèles. Le lendemain matin, qui était le 18 mars de l'année 1212, elle se sauva de la maison paternelle; puis, s'étant réunie à quelques jeunes personnes de son sexe, recommandables par leur piété, elle gagna le couvent de la Portioncule, qui était à un mille de la ville, et où S. François vivait avec ses disciples. Ce saint homme vint la recevoir à la porte de son église; il était accompagné de ses religieux qui tenaient des cierges à la main, et chantaient l'hymne f^eiii^ Creator Spiri tus y etc. Lorsque Claire fut devant l'autel de la Vierge, elle quitta ses riches vêtemens ; après quoi S. François lui coupa les cheveux, et lui donna un habit de pénitence, qui n'était autre chose qu'une espèce de sac qu'elle attacha autour de son corps avec une corde. La servante de Dieu avait alors dix-huit ans. Comme S. François n'avait pas encore de religieuses de son ordre, il la mit dans le monastère des Bénédictines de Saint-Paul, où elle fut reçue avec de grandes marques d'affection. Les Pauvres Clarisse* datent de cette époque la fondation de leur ordre. Le bruit de la retraite de Claire s'étant répandu, on la condamna universellement dans le monde. Ses parens et les amis de sa famille vinrent en corps pour la tirer de sa solitude. On usa même de violence à son égard , et l'on déchira ses habits dans les efforts que l'on faisait pour l'arracher de l'autel qu'elle teuait embrassé. Ayant découvert sa tête pour montrer que ses cheveux étaient coupés , elle leur dit que Jésus-Christ l'avait appelée à son service; qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui; que plus on la persécuterait, plus elle espérait que Dieu lui donnerait de force et de courage pour résister. On joignit les reproches aux mauvais traitemens; on l'accusa de déshonorer

sa famille; on traita de bassesse le sentiment d'humilité qui lui faisait embrasser un semblable genre de vie. Elle souffrit avec patience Digitized by Google

f>52 S,e (r Al n r . VIERGE *T ASSISSE. [12 aoftt.J toutes les injures dont on l'accabla, et Dieu triompha dans son âme. Quelque temps après, S. François la transféra dans le monastère de Saint- Ange de Panso, situé dans le voisinage d'Assise, et qui était aussi de l'ordre de Saint-Benoît. Sa sœur Agnès vint l'y joindre, pour s'assujettir au même genre de vie. Elles furent exposées toutes deux à une nouvelle persécution. Douze hommes maltraitèrent Agnès de paroles et d'action; et comme après l'avoir renversée par terre, ils la traînaient du côté de la porte, elle s'écria • « A mon secours, ma sœur, ne permettez pas que l'on me » sépare de Notre Seigneur Jésus-Christ, ni de votre aimable compagnie. » Sa constance la rendit victorieuse ; et S. François lui donna aussi l'habit) quoiqu'elle n'eût que quatorze ans. Il mit les deux sœurs dans une petite maison qui était contiguë à l'église de Saint-Damien, et établit Claire supérieure de ce monastère naissant. La sainte eut la consolation de voir sa mère Hortu la ne et plusieurs autres femmes de sa famille venir embrasser avec elle les austérités de la pénitence. Sa communauté fut bientôt composée de seize personnes, dont trois étaient de l'illustre maison des Ubaldini de Florence. Des princesses même trouvèrent plus de gloire dans la pauvreté de Claire que dans la possession des biens, des plaisirs et des honneurs du monde. En peu d'années le nouvel ordre prit des accroissements considérables; il eut des monastères à Pérouse, à Arezzo, à Padoue, à Rome, à Venise, à Mantoue, à Bologne, à Spolète, à Milan, à Sienne, à Pise et dans les principales villes d'Allemagne. Agnès, fille du roi de Bohême, en fonda un dans la ville de Prague, et s'y fit elle-même religieuse. Ste Claire et ses filles pratiquèrent des austérités qui jusque là avaient été presque entièrement inconnues parmi les personnes de leur sexe. Elles allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, gardaient une abstinence perpétuelle, et ne rompaient jamais le silence que quand la nécessité ou la charité les y obligeait. Ce silence leur était singulièrement recommandé par leur règle, comme un moyen d'éviter un grand nombre de péchés qui se commettent par la langue, de conserver l'âme toujours recueillie en la présence de Dieu, de se délivrer de la dissipation du monde, qui sans cela pénètre au milieu des cloîtres. Non contente de faire quatre carêmes, et de pratiquer les mortifications générales, Claire portait toujours un cilice fait de crin ; elle jeûnait toutes les veilles de fêtes; elle ne vivait que de pain et d'eau depuis le mercredi des

Cendres jusqu'à Pâque, et depuis le 1^{er} de novembre jusqu'à Noël ; encore
durant tout ce temps-là, ne prenait-elle aucune nourriture Digitized by

SU CLÀ1RB, VÏERGB ET ÀBBKSSE. [12 août.] 553 les lundis, les mercredis et les vendredis. Quelquefois elle couvrait de branches la terre sur laquelle elle couchait, et n'avait qu'un tronc d'arbre pour oreiller. Elle se donnait encore de rudes disciplines. Tant d'austérités affaiblirent notablement sa santé ; en sorte que S. François et l'évêque d'Assise l'obligèrent de coucher sur un mauvais lit, et de ne passer aucun jour sans prendre au moins un peu de nourriture. Malgré cet amour extraordinaire pour la pénitence, on ne remarquait en elle rien de sombre ni de triste ; elle avait au contraire un visage gai et serein , qui annonçait combien elle trouvait de douceur dans toutes ses mortifications. Son estime pour la pauvreté avait quelque chose d'admirable. Elle voyait dans cette vertu le retranchement de tous les objets propres à enflammer les passions. Elle la regardait comme l'école de la patience, par les occasions qu'elle fournit de souffrir diverses sortes de privations, et comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde , dans lequel consiste l'essence de la véritable piété. Elle aimait à considérer jusqu'à quel point JésusChrist l'avait pratiquée pour notre salut, à sa naissance et durant l'exercice de son sacré ministère; elle se rappelait sans cesse qu'il n'avait point eu dans ce monde où reposer sa tête, et qu'il n'y avait vécu que de ce qu'on lui donnait volontairement; elle s'appliquait surtout à méditer le dénûment universel qui accompagna sa mort, et désirait ardemment de retracer en elle, du moins en quelque chose, un état auquel le Fils de Dieu s'était assujetti pour remédier à nos maux, et pour guérir la corruption de la nature humaine. S. François avait voulu que son ordre fût principalement fondé sur la pauvreté; il ordonna que l'on y vécût de ce que l'on recevrait chaque jour de la charité des fidèles, sans permettre que l'on y possédât aucuns revenus fixes. Ste Claire se fit toujours gloire d'être animée de son esprit. Une fortune considérable lui étant échue par la mort de son père, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et ne retint rien pour son monastère. Lorsque le pape Grégoire IX voulut apporter quelque mitigation à l'article de sa règle, qui avait la pauvreté pour objet, et qu'il proposa de doter le monastère de Saint-Damien, elle le conjura, de la manière la plus vive et la plus touchante, de ne rien changer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors; et ce qu'elle sollicitait lui fut accordé. Les autres corps religieux demandant à Innocent IV qu'il leur permît de posséder des biens, elle présenta une requête à ce pontife

pour le prier de maintenir son ordre dans le privilège singulier de la
pauvreté évangélique. Innocent It lit en isi5i, par Digitized by Google

554 CLAIRE, VIERGE ET ABBESSE. [12 août.] une bulle qu'il écrivit de sa propre main, et qu'il arrosa de ses larmes L'humilité de Ste Claire ne le cédait en rien à son amour pour la pauvreté. Quoique supérieure, elle ne s'arrogeait aucun privilège; toute son ambition était d'être la servante des servantes de ses sœurs. Elle lavait les pieds des sœurs converses, quand elles revenaient de la quête; elle servait à table, et se chargeait du soin des malades les plus dégoûtants. Lorsque dans ses prières elle demandait à Dieu leur guérison, qu'elle obtint plusieurs fois, elle les envoyait aux autres sœurs, afin qu'on ne lui attribuât point le miracle. Son obéissance la rendait toujours prête à faire ce que lui ordonnait S. François. Elle semblait s'être entièrement dépouillée de sa propre volonté, et disait ordinairement à son bienheureux père : « Disposez de moi connue il vous plaira; je suis à « vous; depuis que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma volonté, je ne » peux plus être à moi. » Elle trouvait sa consolation et sa iorce dans la prière qu'elle n'interrompait presque jamais. Dans ce saint exercice, elle se prosternait souvent par terre, les yeux baignés de larmes. Elle y consacrait une bonne partie du temps que les autres sœurs donnaient au repos. Toujours la première levée, elle se rendait au chœur afin de préparer ce qui était nécessaire pour l'office. Au sortir de la prière, on remarquait sur son visage je ne sais quoi d'éblouissant; ses discours avaient aussi pour lors une onction et une énergie qui inspiraient l'amour de Dieu et des biens célestes à tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Elle recevait très - fréquemment le sacrement de l'Eucharistie, pour lequel elle avait la plus tendre dévotion. Elle faisait, quand la maladie la retenait au lit, des corporaux et autres linges à l'usage de l'autel, qu'elle distribuait aux différentes églises de la ville d'Assise. Plus d'une fois Dieu témoigna visiblement combien la prière a Urbain IV permit à plusieurs maisons de cet ordre de posséder des rentes. Les religieuses qui suivent cette mitigation sont appelées Urbanistes, et celles qui ne l'ont point reçue se nomment Pauvres Cla risses. Les Capucines, les Annonciades, les rligieu>es delà Conception, les Cordelières, les Récollètes, et les religieuses de Yjve-Maria de Paris, sont autant de branches de l'ordre de Sainte-Claire; elles ont pourtant chacune quelques constitutions qui leur sont particulières. Ces différentes religieuses, prises collectivement, ont plus de quatre mille maisons. Le tiers-ordre fut institue par S. François, en faveur de certaines femmes pieuses qui ne pouvaient pratiquer de si grandes austérités, ni

abandonner entièrement le monde. On y reçoit des hommes et des femmes; ils s'y enrôlent les uns et les autres sous les étendards de la pénitence, et s'engagent à suivre les règles de conduite prescrites par S. François, (t'oyez les Annales de Wadding. sous l'an 1221.) Ce ne fut qu'après S François que les personnes qui entraient dans le tiers-ordre firent les vœux de religion et vécurent en communauté. Digitized by Google

S CLAIRE, VIERGE ET ABBESSE. 12 août.] 555 à sa servante était efficace. L'empereur Frédéric II ravageait la vallée de Spolette , qui appartenait au saint Siègè. Il y avait dans son armée un grand nombre de Sarrasins et d'autres infidèles. Il laissa dans le pays vingt mille de ces ennemis de l'Eglise. Ces barbares, qui ne respiraient que le pillage, vinrent assiéger As sise : ils attaquèrent d'abord le couvent de Saint- Damien, qui était hors des murs de la ville; déjà ils en escaladaient les murailles. Ste Claire, quoique malade, se fit porter la porte du monastère, avec un ciboire contenant le saint sacrement, lequel fut placé à la vue des ennemis; s'étant ensuite prosternée devant JésusChrist, elle versa un torrent de larmes, et lui adressa cette prière : •< Serait-il possible, ô mon Dieu, que vos servantes que vous avez >» rassemblées ici, et que vous avez nourries dans votre amour, "tombassent entre les mains des infidèles? Sauvez-les, Seigneur, »» et moi avec elles. » Sa prière finie, elle crut entendre une voix qui lui disait avec douceur : « Vous serez toujours sous ma protection. » Dans le même temps une terreur subite s'empara des assiégeans , et ils prirent la fuite avec une telle précipitation, que plusieurs d'entre eux en furent dangereusement blessés. Une autre fois que Vitalis Aversa, général de Frédéric, assiégeait Assise, la sainte dit à ses religieuses, que, recevant leur subsistance de la ville, elles devaient l'assister autant qu'il serait en elles, dans la triste extrémité où elle se trouvait; ainsi elle leur ordonna de se couvrir la tête de cendres, et de demander instamment à Jésus Christ la délivrance de leurs concitoyens. Elles prièrent avec beau coup de larmes un jour et une nuit, et obtinrent ce qu elles deman daient. Les ennemis changèrent tout-à-coup de résolution, levèrent le siège, et se retirèrent sans causer aucun dommage. Peu de temps après, leur général, qui était un homme orgueilleux et cruel, perdit la vie. Slc Claire avait, comme S. François, une tendre dévotion aux mystères de la naissance et de la passion de Jésus-Christ; elle reçut plusieurs grâces spéciales en priant le jour de Noël. Jamais elle ne méditait sur les souffrances du Fils de Dieu sans fondre en larmes et sans ressentir les plus vives émotions de l'amour divin ; elle s'en occupait surtout dans les temps de maladies; ce qui arrivait souvent, car elle eut une très-mauvaise santé pendant vingthuit ans. Elle n'en conservait pas moins sa gaîté; et le seul adoucissement qu'elle se permettait, lorsque ses maux redoublaient, était de coucher sur un peu de paille. Réginaldus, cardinal d'Ostie, qui depuis fut pape sous le nom d'Alexandre IV, lui écrivit de la manière la plus

humble, et vint la visiter : elle fut aussi visitée quelque temps avant sa mort par Innocent IV. Ce pape fit, uniDigitized by Google

556 S1' CLAIRE, VIERGE ET ADRESSE. [12 août.] quement pour la voir, le voyage de Prouse à Assise, et il eut avec elle des entretiens sur des matières spirituelles dont il retira beaucoup de consolation. S1c Claire montra une patience admirable dans sa dernière maladie : elle ne parlait pas même des vives douleurs qu'elle ressentait. Comme on l'exhortait à la résignation, elle s'écria: « Quelles actions de grâces n'ai-je pas à rendre à mon Sauveur? » Depuis que par le moyen de son serviteur François j'ai goûté » l'amertume du calice de sa passion, je n'ai rien trouvé dans toute , » ma vie qui ait pu m'affliger. Rien n'est insupportable à un cœur » qui aime Dieu, au lieu que celui qui ne l'aime point ne peut rien « souffrir. » Agnès, voyant sa sœur toucher à son dernier moment, la pria de lui obtenir la grâce de ne pas lui survivre. Claire la consolait en lui disant que c'était la volonté de Dieu qu'elle restât encore sur la terre ; mais elle lui assura en même temps qu'elle la suivrait bientôt, ce qui arriva effectivement. Elle exhortait tendrement ses religieuses, qui toutes fondaient en larmes, à persévérer dans la pratique de la sainte pauvreté, - après quoi elle leur donna sa bénédiction. Durant son agonie, elle se fit lire la Passion; enfin, elle rendit tranquillement l'esprit le 12 août 1253, dans la soixantième année de son âge, et la quarante-deuxième de sa profession religieuse. On l'enterra le lendemain, jour auquel l'Eglise a fixé sa fête. Le pape Innocent IV vint à ses funérailles avec un grand nombre de cardinaux. Alexandre IV la canonisa en 1255 : cinq ans après, son corps fut solennellement transféré de Saint-Damien dans le nouveau monastère qu'on avait bâti dans l'enceinte de la ville par l'ordre du pape. En 1265, on y fit construire une église qui porte son nom. Le pape Clément V en consacra le grand autel sous l'invocation de la sainte, et ses reliques s'y gardent encore aujourd'hui. L'exemple de Ste Claire, renonçant à toutes les vanités du monde et embrassant un genre de vie aussi austère, est la condamnation de notre sensualité. Nous ne sommes point obligés de nous assujettir à des pratiques aussi rigoureuses; mais nous ne sommes pas pour cela dispensés de l'obligation de nous mortifier, qui nous est prescrite par l'Evangile que nous professons. Notre négligence à remplir ce devoir vient de notre lâcheté, qui nous fait trouver en tout des difficultés imaginaires. Quoique Ste Claire eût pratiqué des austérités extraordinaires et continuelles, qu'elle eût essuyé « Camden remarque que la famille des Syncler, en Angleterre, tire son nom d'elle. Digitized by Google

S. EUPLIUS, MARTYR. [12 août.] ffâj les plus rudes persécutions, et quelle eût souffert les douleurs aiguës d'une longue maladie, elle fut étonnée au lit de la mort d'entendre parler de sa patience; elle dit que depuis qu'elle s'était donnée à Dieu, elle n'avait jamais eu rien à souffrir, et qu'elle n'avait point été dans le cas d'exercer la patience. Cette disposition était l'effet de son ardente charité. On ne doit pas embrasser son institut, à moins que l'on ne se sente assez de ferveur pour en accomplir fidèlement toutes les observances, et que l'on ne soit fortement résolu de faire chaque jour de nouveaux progrès dans l'esprit d'humilité, d'obéissance, de pauvreté, de recueillement, de prière et de charité; c'est par là que les Clarisses se sanctifieront, et qu'elles assureront leur bonheur pour cette vie-ci et pour l'autre. S. EUPLIUS, MARTYR EN SICILE. Lb 12 d'août 304, sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien, Euplius, diacre de Catane, en Sicile, fut conduit à la salle d'audience du gouverneur. Etant près du rideau qui fermait le lieu où était le juge, il s'écria qu'il était Chrétien et qu'il désirait mourir pour le nom de Jésus-Christ. Calvisien (c'était le nom du gouverneur) l'entendit et ordonna qu'il comparût devant lui. Euplius entra, tenant à sa main le livre des Evangiles. Un des amis du gouverneur, nommé Maxime, lui fit des reproches sur ce qu'il osait paraître avec un livre qui contenait une doctrine proscrite par les édits de l'empereur. « Où avez-vous pris ces » écrits ? lui dit Calvisien. Les apportez-vous de votre maison? — » Je n'ai point de maison, répondit Euplius; mais j'avais ce livre » avec moi lorsque j'ai été arrêté. » Le juge lui ayant dit d'en lire quelque chose, il l'ouvrit et lut les passages suivans : Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice; car le royaume du ciel est à eux l. Celui qui veut venir après moi doit porter sa croix et me suivre*. Calvisien lui demanda ce que cela voulait dire. — * Euplius. C'est la loi de mon Dieu qui m'a été donnée. » Calvinien. Par qui? — Euplius. Par Jésus-Christ, fils du Dieu » vivant. » Le juge ayant été aux opinions, dit : « La confession » d'Euplius prouvant évidemment qu'il est Chrétien, qu'on le livre » aux bourreaux et qu'on l'étende sur le cheval; » ce qui fut exécuté sur-le-champ. ' Mattb.V,10. * Matth. XVI, 24. Digitized by Google

558 S. KUPLIUS, MARTYR. [12 août.] Au second interrogatoire qu'il subit sur le chevalet le même jour, Calvisien lui demanda s'il persistait toujours dans ses premiers sentiments. Formant alors le signe de la croix sur son front, avec une de ses mains qui e'tait libre, il répondit : « Je vous ai déjà » déclaré et je vous déclare de nouveau que je suis Chrétien et » que je lis les saintes Ecritures. - Il ajouta qu'il offenserait Dieu en livrant ces écrits sacrés, qu'il aimait mieux mourir que de commettre un tel crime, et que sa mort serait suivie d'une vie éternellement heureuse. Calvisien ayant fait redoubler ses tourmens, il fit cette prière : « Je vous rends grâces , Seigneur Jésus , de ce » que je souffre pour l'amour de vous : sauvez-moi, je vous en » conjure. — Calvisien. Quittez cette folie; adorez nos dieux, et » je vous ferai mettre en liberté. — Euplius. J'adore Jésus-Christ ; » je déteste les démons. Faites ce qu'il vous plaira ; condamnez» moi si vous le voulez à de nouveaux tourmens, car je suis Chré» tien. Il y a long-temps que je désire être dans l'état où je me » trouve. » Le juge, las de le voir tourmenter, ordonna aux bourreaux de cesser, et lui dit : « Adore les dieux, méchant que tu es; » adore Mars, Apollon et Esculape. — Euplius. J'adore le Père, >» le Fils et le Saint-Esprit; j'adore la sainte Trinité, il n'y a point >» d'autre Dieu. — Calvisien. Sacrifie, si tu veux avoir la vie. — « Euplius. Je fais le sacrifice de moi-même à Jésus- Christ mon » Dieu. Vous voulez inutilement me faire changer de résolution. » Je suis Chrétien. » Alors Calvisien donna des ordres pour qu'on redoublât les tortures. Pendant ce temps-là, Euplius pria de h sorte : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu; Jésus, secourez-moi : » c'est pour l'amour de vous que j'endure ces tourmens. » Il répéta plusieurs fois cette prière. Ses forces s'affaiblissant, on lui voyait encore remuer les lèvres. Enfin, le juge passant derrière le rideau «, dicta la sentence qu'un greffier écrivit; après quoi il revint avec des tablettes à la main, et lut ce qui suit: « Nous ordonnons qu'Euplius, convaincu >• d'être Chrétien , ait la tête tranchée, en punition de son opiniâ>» treté à mépriser les édits du prince et à blasphémer contre les >» dieux. Qu'on l'exécute. » On lui attacha au cou le livre des Evangiles qu'il avait sur lui lorsqu'il fut arrêté, et un crieur public, marchant devant lui, disait à haute voix : « Voilà Euplius, ce Chré» tien, cet ennemi des dieux et des empereurs. » Euplius ramassant le peu de forces qui lui restaient, disait en allant : « Je vous rends » grâces, Seigneur Jésus ; confirmez ce que vous avez opéré en moi.» a Il y avait derrière les sièges des juges un rideau qui formait une espèce de réduit. Les juges se

retiraient là pour aller aux opinions ou pour écrire leurs jugemens. Digitized
by Googl

S. PORCAIRE, ETC. MARTYRS. [12 août.] 55q Etant arrivé au lieu de l'exécution, il pria long-temps à genoux; puis il présenta sa tête au bourreau, qui la lui coupa. Les Chrétiens enterrèrent son corps après l'avoir embaumé. S. Euplius est nommé dans les Martyrologes d'Occident. Voyez ses Actes sincères dans Baronius, Ruinart, Tillemont, t. 5, et Orsi. Ceux que Métaphraste a publiés sont apocryphes. S. PORCAIRE, ABBÉ DE LÉRINS* ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. S. Porcirk avait mérité par son éminente vertu d'être mis à la tête de la célèbre abbaye de Lérins. Les Sarrasins se préparant, en 731, à passer dans l'île où son monastère était situé, il fit embarquer pour l'Italie les plus jeunes de ses religieux, au nombre de trente-six, avec quelques enfans qu'on l'avait prié de recevoir comme pensionnaires. Il exhorta ensuite le reste de sa communauté, qui était nombreuse, à mourir courageusement pour Jésus-Christ. Cette exhortation ne put prémunir contre la crainte de ses moines, Eleuthère et Colomb; ils allèrent se cacher dans une grotte, sur le rivage. Les autres, soutenus par l'exemple de leur abbé, et fortifiés par la communion au corps de Jésus-Christ, attendirent la mort sans effroi. Les Sarrasins s'étant rendus maîtres de l'abbaye, qu'ils trouvèrent sans défense, massacrèrent, en haine du christianisme, les cinq cents religieux qui composaient la communauté. Ils commencèrent par les vieillards, dans le dessein d'intimider les plus jeunes; mais il n'y en eut pas un seul qui n'aimât mieux mourir que renoncer à sa religion. Colomb, honteux de sa timidité, rejoignit ses frères et eut part à leur triomphe. Les Sarrasins laissèrent la vie à quatre, qu'ils emmenèrent avec eux. Ils les firent monter sur un de leurs vaisseaux, qui aborda au port d'Agay. Et comme on permit à ces religieux de prendre terre, ils se sauvèrent pendant qu'on ne les observait pas, et se cachèrent si bien dans une forêt voisine, qu'on ne put les découvrir. Ils marchèrent toute la nuit, et gagnèrent Àrluc*, monastère de filles près d'Antibes, lequel était sous la conduite des abbés de « Jgalhonis portu*. f> Ara luci.

56V> MARTYROLOGE. [11 août] Lérins. Ils y restèrent jusqu'à ce que les Sarrasins eussent évacuée la Provence. Après le départ de ces barbares, ils retournèrent à Lérins. Eleuthère, sorti de sa grotte, se joignit à eux. Quand ils eurent rendu les derniers devoirs à leurs frères massacrés, ils allèrent chercher ceux qui étaient en Italie, et choisirent Eleuthère pour abbé. Celui-ci répara le monastère et y fit revivre l'ancienne discipline. Les habitans de Monverdan, près du Lignon, en Forez, croient que S. Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques qui aura donné lieu à l'établissement du culte qu'ils lui rendent. On célèbre la fête de S. Porcaire à Lérins le douzième jour d'août. Voyez Barralis, Ckron. Lirin. pa'g. aao; Mabillon, sec. 2 Ben. part. I, pag. 5a5; Bulteau, lib. 4, cap. 5a 5 Baillet, sous ce jour, etc.

MARTYROLOGE. A Assise en Ombrie, Ste Claire, vierge, première religieuse des pauvres dames de Tordre des Frères-Mineurs, qui, étant célèbre par l'état de sa vie et de ses miracles, fut mise au nombre des saintes vierges par Alexandre IV. A Catane en Sicile, fête de S. Ku pic, diacre, du temps des empereurs Diocletien et Maximien, qui, ayant été tourmenté très-long-temps pour la confession du Seigneur, reçut enfin la couronne du martyr sous le tranchant du glaive. A Ausbourg, Ste Hilaire, mère de Ste Afre, martyre, qui, veillant auprès de son tombeau, fut livrée au feu sur le lieu même, par les persécuteurs, pour la foi de Jésus-Christ, avec ses servantes Digne, Euprécie et Eunomie. Dans la même ville, et le même jour, furent aussi martyrisés S. Quiriacque, S. Largion, S. Crescentien, Ste Ninge, Ste Julienne et vingt autres. En Syrie, S. Macaire et S. Julien, martyrs. A Nicomédie, S. Anicet, comte, et S. Pothin, son frère, martyrs avec plusieurs autres, sous l'empereur Dioclétien. A Falère en Toscane, supplice de S. Gracilien et de St# Félicissime, vierge, qui eurent d'abord la mâchoire meurtrie avec des pierres, Digitized by Google

J MARTYROLOGE, [lî août.] 561 pour la confession de la foi, et trouvèrent ensuite, sous le tranchant du glaive, la palme du martyre après laquelle ils soupiraient. Le même jour, S. Porcaire, abbé du monastère de Lérins, et cinq cents moines, qui, ayant été immolés par les Barbares pour la foi catholique, reçurent la couronne du martyre. A. Milan, mort de S. Eusèbe, évêque et confesseur. A» Bresse, S. Ilerculian, évêque. Saints de France. A Verno, près de Melun, les saints martyrs Félix et Félicissime. A Remiremont, la bienheureuse Cécile, abbesse. Au mont Sainte-Valburge, près de Cologne, la vénérable Udevolte, vierge, de Tordre de CUeaux. Autres. Chez les Grecs, les saints martyrs Pamphile et Capiton* tome v. ^* Digitized by Google

TREIZIÈME JOUR D'AOUT. S. HIPPOLYTE, SOLDAT, DISCIPLE DE S. LAURENT, MARTYR. LAN a58. Il y a eu plusieurs martyrs illustres du nom \$ Hippolyte, mot grec qui signifie conducteur de chevaux. On distingue entre autres, 1° S. Hippolyte, évêque et docteur, que les Latins honorent le 22 d'août, et qui est nommé sous le 29 de janvier dans les Menées des Grecs et dans le Calendrier des Ethiopiens donné par Ludolphe; 2° S. Hippolyte, soldat, qui ayant été chargé de garder S. Laurent, fut converti et baptisé par ce saint dans la prison. Après avoir souffert diverses tortures, on rattacha à des chevaux furieux qui mirent son corps en pièces. C'est du moins ce qu'on lit dans les Actes de S. Laurent, qui, quoiqu'ils ne soient pas d'une autorité incontestable, méritent cependant beaucoup d'attention. La même chose est rapportée dans les Martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc. °. Le même jour que S. Hippolyte reçut la couronne du martyr, Ste Concorde fut frappée jusqu'à la mort avec des bâtons garnis de plomb; et dix-sept autres Chrétiens de sa maison eurent la tête tranchée. Us sont tous nommés le 13 d'août dans le Martyrologe romain et dans ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, de Raban, de Notker et de Wandelbert. Les anciens Calendriers qu'ont donnés Bucharis, Florentinius, Allatius, les P. Fronteau et Mabilon 1 marquent aussi le nom de S. Hippolyte, soldat, aux ides ou au 13 d'août. Ce saint, suivant les mêmes autorités, fut enterré aux catacombes, sur le chemin de Tivoli, dans le Champ- Véran, près de S. Laurent, dans le cimetière de Cyriaque, et non de Calixte. L'église de Saint-Laurent est sur le tombeau de ce saint, c'est-à-dire sur cette partie des catacombes où il fut enterré. Auprès de cette église, il y en avait autrefois une dédiée sous l'invocation de » Les anciens Calendriers, en nommant S. Hippolyte, soldat, ne parlent point du genre de sa mort : mais les martyrologistes du huitième siècle disent qu'il fut mis en pièces par des chevaux furieux. Comme ils ne nous apprennent point on ils ont pris cette circonstance, quelques auteurs soupçonnent qu'ils ont confondu notre saint avec le martyr du même nom dont l'histoire se lit dans S. Prudence. Mais il est possible qu'ils aient souffert l'un et l'autre le même genre de mort. 1 T. 3 Analect. p. 300 Digitized by Google

S, HIPPOLYTE, SOLDAT. [13août] 56*3 S. Hippolyte. Baronius dit qu'on en voit encore les ruines dans certains vignobles; Anastase rapporte qu'Adrien Ier fit réparer le cimetière de Saint-Hippolyte, et Aringhi en donne la description. Si Concorde fut enterrée au même endroit avec ses compagnons. C'est ce que prouve Pinius, un des continuateurs de Bollandus, par le témoignage de plusieurs auteurs anciens et modernes. Le B. Fulrad, abbé de Saint-Denys, étant à Rome, obtint du pape Paul, vers l'an 764, le corps du martyr S. Hippolyte, avec plusieurs autres reliques dont il enrichit les monastères de sa fondation a. Il déposa celles de S. Hippolyte dans un endroit de l'ancien duché d'Alsace et du diocèse de Strasbourg nommé Audaldevillers, où l'on croit qu'il avait pris naissance *. Autour de ce lieu se forma dans la suite un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Denys, uni depuis à la primatiale de Nanci, avec une petite ville située au pied des Vosges, à deux lieues au-dessus de Sélestadt, qu'on appelle Saint-Hippolyte, et par corruption Saint-Bilt, à cause des reliques du saint. Ces reliques ne restèrent pas longtemps dans le lieu auquel elles donnèrent le nom. Il paraît, par une charte de Charles le Chauve, de 862 c, que dès-lors elles avaient été transférées avec celles de S. Cucuphat dans l'abbaye de Saint-Denys. On lit dans le Martyrologe gallican de Du Saussay, et dans celui d'Erfort dy que le corps de S. Hippolyte fut accordé par le pape Léon III, avec celui du oane Alexandre Ier, à Charlemagne, qui les déposa dans le monastère de Lièvre, d'où ils furent transférés par l'abbé Fulrad, son neveu, dans l'abbaye de Saint-Denys. Mais le testament de cet abbé, fait à Héristel en 777 e, prouve évidemment que le corps de S. Hippolyte fut d'abord porté à Audaldevillers, et il est d'ailleurs certain f que Fulrad n'était point neveu de cet empereur. On croit aussi que ce S. Hippolyte est différent de celui qui souffrit à Rome le i3 août a58. On apporta des parties considérables des reliques du même saint à Poligny en FrancheComté, où l'on bâtit une église et un monastère en l'honneur de ce saint martyr, qui devint patron de la ville et de toute la contrée'. « « Voyez les Actes de la translation du martyr S. Vit, ap. Meibom. in Script, fhr. Germ. p. 139; et Du Ckesne, Hist. Franc, t. 2, p. 3<5, etc. 1* M. l'abbé Grandidier, Hist. de l'Egl. de Strasb. t.i, p. 429. i c Insérée dans l'histoire de Félibien, Pièce justifiée. p. LXX. d Cité par Pinius, Act. SS. t. 3 augusti, p. 9. * On conservait dans les archives de Saint-Denys quatre exemplaires de ce testament, à l'un desquels est encore attaché le fétu de paille qu'on y inséra comme pour servir de marque de donation. M.

l'abbé Grandidier a publié le grand et le petit testament, d'après les originaux, Hist. de l'Egl. de Strasb. t. 2, Pièces justifiées, pp CXXII et CXXVII. f Voyez M. l'abbé Grandidier, loc. cit. f. 1 , />. 427. g Voyez M. Chevalier, Mém. hist. sur la tulle et seigneurie de Poligny, t. 1, w. 4S et 52.

564 s. n. » TOLvrE, MAuiifii. [13 août.] Le pieux roi Robert, qui mourut en 1031, allait tous les ans à Saint-Denys célébrer la fête de notre saint martyr, à l'intercession duquel il attribuait plusieurs grâces qu'il avait reçues du ciel. Ce fut aussi par son intercession que la France se crut délivrée des ravages de la peste en 1399.

2. S. HIPPOLYTE, MARTYR A OSTIE OU A PORTO. Tiré de Prudence, de Coron. Hymno 2, edit. P. Ckamiliard, ad usum Delphini, p. 278. l'an 52. On compte parmi les plus illustres martyrs du règne de Gallus 7 S. Hippolyte, un des vingt-cinq prêtres des anciennes églises ou paroisses de Rome. Trompé par l'hypocrisie de Novatien et de Novat, il eut le malheur d'être quelque temps engagé dans le schisme. Mais il expia cette faute par une rétractation publique et par un glorieux martyre. Le préfet de Rome allant au Port-Romain, qui était à l'embouchure du Tibre, y fit aussi conduire Hippolyte. Un grand nombre de Chrétiens suivirent le saint par attachement. Voyez les Hist. Franc. Scriptorum * Voyez Félibien, Hist. de S. Denys; par Du Chesne, t. 4, p. 146, etc. et Pin 1 us, t. 3 aug. p. 33. " Dèce excita la septième persécution générale, et la continua durant son règne avec la plus grande cruauté. Il ne régna que deux ans, dit Partance, /. de mort. Persecut. parce que Dieu, contre lequel il avait osé s'élever, lui fit sentir les effets de sa vengeance. Ayant marché contre les Carpes, peuple scythe d'origine, qui s'étaient emparés de la Dacie et de la Mésie dans la Thrace, ces barbares (investirent et taillèrent en pièces une grande partie de son armée. Son fils aîné fut tué sur le champ de bataille. Il prit lui-même la fuite, et renfonça avec son cheval dans un marais où il perdit la vie. Il fut privé des honneurs de la sépulture sans que l'on ne put retrouver son corps. Sa mort, arrivée le 27 octobre 251, rendit la paix à l'Eglise pour quelque temps. Gallus, qui commandait les troupes sur le Danube, et à la trahison duquel on attribue le malheur de Dèce, fut élevé à l'Empire, et créa César son fils Volusien. On reconnut pour son collègue, Hostilius, second fils de Dèce. Mais ce prince mourut peu de temps après, sans qu'on puisse décider si sa mort fut naturelle ou violente. Le nouvel empereur fit une paix honteuse avec les Scythes, et renouvela la persécution contre l'Eglise. La peste, qui commença en 250, et qui ravagea plusieurs provinces de l'empire durant l'espace de dix ans, servit de prétexte à l'effusion du sang chrétien. Gallus ordonna d'offrir partout des sacrifices à Apollon, pour obtenir la cessation du fléau. Cette circonstance anima les idolâtres contre les Chrétiens, et la persécution qu'ils souffrirent fut, au

rapport même de Dodwel, plus sanglante qu'elle n'avait été sous Dèce. Elle dura jusqu'à la mort de Gallus et de Volusien, arrivée en 254. Ces deux princes furent tués à Interamne (aujourd'hui Terni), dans la bataille que leur livra Emilien, qui avait vaincu les Goths dans la Thrace, et avait été proclamé empereur par son armée. Trois mois après, Emilien fut assassiné par ses propres soldats, près de Spolte. Valérien, qui commandait l'armée des Gaules, prit la pourpre, et rendit pour quelque temps la paix à l'Eglise. Le règne de Gallus ne fut remarquable que par l'effusion du sang d'un grand nombre de Chrétiens, par une suite continuelle de malheurs, et par les ravages de la peste. Voyez Eusèbe, Hist. I. 7, c. 13, et Citron, ad an. 253 ; Orose, l. 7; S. Cyprien, etc. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

S. HIPPOLYTE, MARTYR. [13 août.] 56^{me} meurt et par respect. Quelques-uns lui demandant ce qu'il fallait faire pour marcher dans la voie droite, il répondit : « Fuyez le schisme exécrable de Novat, et retournez à la communion catholique. Que chacun de vous s'attache à l'ancienne foi, à celle de Paul, à celle que tient la chaire de Pierre. Je me repens du scandale que j'ai donné, et je rétracte ce que j'ai enseigné. Je vois aujourd'hui les choses sous un point de vue différent. » Après avoir ainsi détrompé son troupeau, il comparut devant le préfet, qui, ayant inondé Rome du sang chrétien, allait le répandre dans le reste de son district. Il commença par le Port Romain, qui était à seize milles de la ville. Ostie était l'ancien port; mais Porto, situé de l'autre côté du Tibre, était plus fameux. S. Hippolyte ne marque point clairement dans lequel de ces deux endroits Hippolyte reçut la couronne du martyre. Quoiqu'il en soit, le préfet s'étant assis sur son tribunal, qu'il fit environner de bourreaux et de divers instrumens de supplice, on lui présenta un grand nombre de Chrétiens, qui furent rangés devant lui en différentes bandes. La maigreur de leurs visages, la longueur de leurs cheveux, l'état déplorable de tout leur extérieur, annonçaient ce qu'ils avaient eu à souffrir dans la prison. Le juge, les voyant inébranlables, les condamna tous à mort. Les uns furent décapités, les autres crucifiés ou brûlés; on en mit quelques-uns sur des bateaux pourris, et par là ils périrent dans la mer. Quant à Hippolyte, le peuple cria qu'étant chef de Chrétiens, on devait lui faire subir un nouveau genre de peine. Le juge ordonna qu'il fut traité comme celui dont il portait le nom. Il faisait allusion par cette sentence à l'histoire d'Hippolyte, fils de Thésée, qui, fuyant la colère de son père, rencontra un monstre dont la « Odon, Usuard, Notker, et quelques autres martyrologistes des septième et neuvième siècles, mettent à Antioche le saint martyr Hippolyte, qui fut engagé dans le schisme des Novatiens ; ils le font prêtre de cette ville, et non de Rome. Il est vrai que les anciens Martyrologes, tels que ceux qui portent le nom de S. Jérôme et celui que Florentinius a publié, parlent, sous le 30 de janvier, du martyre de S. Hippolyte à Antioche ; mais il paraît qu'il faut entendre S. Hippolyte, évêque et docteur, qui peut avoir été quelque temps prêtre d'Antioche, et même être mort dans cette ville. Il est nommé dans tous les calendriers d'Occident le 29 ou le 30 de janvier. Les martyrologistes du moyen Age confondent souvent les actions des martyrs

du même nom ; et on leur reproche plusieurs méprises en ce genre. Leur autorité ne peut donc balancer celle des anciens Calendriers, qui sont beaucoup plus exacts. Quant a notre saint, Flcury, /. 7r/i. 10, et Titlemont, n.k, sur S. Hipp. penseut avec raison qu'on doit s'en tenir au récit de S. Prudence, qui était plus voisin du temps du saint martyr, qui avait visité son tombeau, qui avait examiné son histoire sur les lieux, et qui en avait vu lrs circonstances représentées sur sa châsse dans les catacombes. Baronius, Chamillard, Rollandus, etc. accusent S. Prudence de confondre plusieurs martyrs distincts; mais ils tombent euxmêmes dans les méprises des martyrologistes du moyen Age. Digitized by Google

566 S. HÏPPOI.YTK, MARTYR. [[S août.] vue effraya tellement ses chevaux, qu'étant tombé de son char, et s'étant embarrassé dans les harnais, il fut traîné long-temps par ces animaux, qui le mirent en pièces. L'ordre était à peine donné, que le peuple aida aux bourreaux à l'exécuter. Ils choisirent deux des chevaux les plus furieux qu'ils purent trouver dans le pays, et les attachèrent ensemble avec une longue corde, à laquelle on lia le martyr par les pieds. Ils les excitèrent ensuite à coups de fouet et par de grands cris. Les dernières paroles qu'on entendit prononcer à Hippolyte, furent celles-ci : « Seigneur, ils déchirent mon corps ; recevez mon âme. » Les chevaux, franchissant tout ce qui s'opposait à leur passage, le traînèrent à travers les épines, les ronces et les pierres. Les fidèles, fondant en larmes, le suivirent long-temps à la trace de son sang, qu'ils recueillaient respectueusement avec des éponges. Ils ramassaient aussi les lambeaux épars de sa chair et de ses habits. Ces précieuses reliques furent portées à Rome, et enterrées dans les souterrains qu'on appelle catacombes, et dont S. Prudence fait une longue description a. On déposa, dit-il, les sacrées reliques de S. Hippolyte près d'un autel où les fidèles étaient nourris du banquet céleste, et obtenaient promptement l'effet des prières qu'ils adressaient à Dieu. Etant à Rome, je n'y ai jamais inutilement prié pour mes infirmités, tant spirituelles que corporelles; et toutes ces grâces que j'ai reçues, je reconnais les devoir à Dieu, par l'intercession de son serviteur Hippolyte. Il ajoute que la chapelle qui renfermait les reliques du saint martyr était ornée du plus beau marbre en dehors, et qu'en dedans les murailles étaient incrustées d'or et d'argent. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, continue-t-il, on y accourt, non-seulement de Rome, mais encore des pays les plus éloignés, surtout à la fête du martyr, qui se célèbre aux ides ou le 13 d'août. Les sénateurs, comme le peuple, y viennent implorer la miséricorde divine, et tous baisent respectueusement la châsse du saint. Il donne encore la description d'une magnifique église bâtie auprès du tombeau, et sous l'invocation du même saint, dans laquelle la piété attirait un aussi grand nombre de fidèles. Il parle enfin de l'histoire du martyr, que des mains balaies avaient gravée sur son tombeau « Les plus célèbres des catacombes situées dans le voisinage de Rome, sont celles de S. Calixte ou S. Sébastien, sur la voie Appienne ; de (v rian ou S. Laurent in Àgro t'erano, sur la voie Tiburtine ; de Priscille, sur la voie Salaria ; de S. Pancrace, sur la voie Aurélienne; et de S. Agnès, sur la voie

Noiucntane. Voyez Busio, *Roma subterranea* ; Aringhi, qui n'a fait que traduire en latin l'ouvrage de Ros:o, écrit en italien, sans corriger les inexactitude* de l'original; et surtout Roldetti,/ *Cimiteri sagri di Roma*, in-fol. " Pinius conclut de la description que donne. Prudence, v, I7'i,/» 288,
des Digitized by Googl

S. CASSIEZ, MARTYR. [13 août.] 56; S. Augustin observe 1 que si, à l'exemple des martyrs, nous considérons les promesses de l'autre vie, nous regarderions comme rien toutes les peines de celle-ci; que nous nous étonnerions même de ce que la bonté divine accorde une telle récompense à un travail si petit. Pour obtenir un repos éternel, ce ne serait pas trop d'un travail qui eût la même durée; il semble qu'un bonheur sans bornes devrait s'acquiescer par une éternité de souffrances. Peut-il en effet y avoir de la proportion entre ce qui est fini et ce qui est infini? Dieu cependant, par un effet de sa miséricorde, n'exige point de nous de si longues souffrances. Il ne nous dit point : Travaillez pendant un million d'années; mais il nous dit seulement : Travaillez pendant le peu d'années que dure votre vie, et je vous ferai goûter dès ici-bas la douceur de mes consolations; après quoi je récompenserai votre patience par une gloire qui n'aura point de fin. Fussions-nous accablés de misère et dans la douleur pendant toute notre vie, la pensée du ciel nous fera supporter avec joie les plus rudes épreuves. S. CASSIEX, MARTYR A IMOLA. S. Cassien était maître d'école; il enseignait à lire et à écrire aux enfans de la ville d'Imola, qui est à vingt-sept milles de Ravenne en Italie. Une violente persécution s'étant excitée contre l'Eglise", il fut arrêté comme Chrétien, et interrogé par le gouverneur de la province; ayant refusé constamment de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses écoliers le piqueraient avec des stylets jusqu'à ce qu'il fût mort*. Moins les catacombes où notre saint fut enterré, qu'elles étaient fort près du Tibre et des murs de Rome, peut-être sur le chemin d'Oslie ou de Porlo, et éloignées du tombeau de S. Hippolyte, soldat, et de l'église de Saint-Laurent. Selon plusieurs critiques, il est difficile de décider lequel de ces deux saints a été transporté à Saint-Denys en France, et auquel il faut attribuer les reliques de S. Hippolyte qui se gardent à Cologne, à Lucques, à Bresse, et dans les églises de Saint-Laurent à Home. Près de Royston, dans le Hertfordsbire, sur les frontières du Cambridgeshire, en Angleterre, est une ancienne chapelle souterraine de S. Hippolyte et de S. Laurent, où l'on voit encore gravées sur le roc les images de ces deux saints. Voyez les Origines Roystoniaiue de Stukeley, Londres, 1742 ; et la Dissertation de Parkin contre cet auteur, imprimée en 1744. Auprès de Royston est un bourg, qui autrefois portait le nom de Saint-Hippolyte, patron titulaire de l'église, et qui s'appelle aujourd'hui par corruption F<j)pallet. On y bénissait les chevaux au grand-autel de l'église,

S. Hippolyte élant regardé, ainsi que S. Antoine, comme patron des cavaliers. Voyez Henri Cl i an ce y , Hertfordshire, p. 398. 1 Enar. in Ps. 93, p. 22t. « Sous Dèce ou Valérien; d'autres disent sous Julien. * Voyez Veitzius, Not. in Prud. hic, p. 605 ; Casaub. in Sueton. p. 58; Echard, Digitized by Google

56*8 S. CASSIE*, MAITYR. [13 août.] coups de ceux qu'on lui donnait pour bourreaux avaient de force, plus son supplice devenait long et cruel. On l'exposa nu au milieu d'une troupe de deux cents enfans. Les uns le frappaient au visage et sur la tête avec leurs tablettes, et les lui rompaient souvent sur le corps; les autres le piquaient avec leurs stylets, lui sillonnaient la chair, et en enlevaient des lambeaux ; il y en avait qui se faisaient un jeu barbare d'écrire leur tâche sur sa peau. Couvert de son sang et déchiré par tout le corps, il disait à ces malheureux enfans de ne rien craindre et de redoubler leurs efforts. Par ces paroles son intention n'était pas de les encourager dans leur crime, mais d'exprimer le désir ardent qu'il avait de mourir pour Jésus-Christ. Après sa mort les Chrétiens l'enterrent à Imola, et renfermèrent depuis ses reliques dans un riche mausolée. S. Prudence dit que dans son voyage de Rome il visita le tombeau ou saint martyr, et que s'étant prosterné devant, il implora la miséricorde divine pour ses péchés avec beaucoup de larmes. Il parle d'un tableau placé au-dessus de l'autel, lequel représentait le martyre de S. Cassien de la manière qu'il l'a rapporté : il exhorte tous les fidèles à se recommander avec lui à ce saint, qui ne manque point d'écouter les prières qu'on lui adresse". Voyez S. Prudence, de Cor. Hymn. g , aliàs \i de S. Cassiano. in Symbolis, p. 536, etc. L'ancienne manière d'écrire était une espèce de gravure, par le moyeu de laquelle on formait les lettres sur des tablettes de plomb, de bois, de cire ou d'autres matières semblables. Cette opération se faisait avec des stylets de fer, de cuivre ou d'os. Ces stylets étaient effilés par un bout, et pointus comme une aiguille : l'autre bout se terminait en triangle. La partie l* plus large, qui serrait à effacer, était une pièce séparée qu'on liait au peViicille ou pinceau. On a la figure de ces pénicilles exactement représentée d'après une ancienne peinture du martyre de S. Cassien, qui est dans un manuscrit de l'hymne de S. Prudence, lequel est du neuvième siècle, et se trouve dans la bibliothèque de Berne. Voyez l'excellent catalogue de celte bibliothèque, donné par le docte Siwner, qui en a la garde. On écrivait sur de la cire. Les tablettes de métaJ et de bois ne pouvaient se plier ; et Calinct observe qu'il n'y a dans les livres de Moïse aucuu mot qui signifie volume. Les tablettes qui riaient doubles se nommaient Dyptiques. Les anciens avaient aussi des triptiques et des polyptiques. Au lieu de tablettes de métal, on se servait en Egypte de feuilles ou d'écorce de papyrus, arbre qui croissait sur les bords du Nil et sur ccu\ du Gange. L usage de lécorce du papyrus subsista long-

temps. Voyez Mullerus, Diss. in Commentar. Acad. Reg. Petrob. t. 10, p. 420. On inventa à Pergame le parchemin fait de peaux de bêtes. fines et bien préparées. Cette invention fut suivie de celle du papier dont on se sert aujourd'hui. Anciennement les livres n'étaient écrits que d'un côté, et faits en forme de rouleaux ; et quand on venait à les déployer, ils remplissaient une chambre tout entière, comme Martial s'en plaint. Lorsqu'on les écrivit des deux côtés et sur des feuilles carrées, on les réduisit à un moindre volume, comme l'observe le même poète. Voyez Mabillon, de He Diplomatica ; Calmet. Diss. sur les livres des anciens, et les diverses manières d'écrire, t. 7, p. 31 ; M. le comte de Caylus, Diss. sur le papyrus, imprimée en 1758; et surtout le savant abbé Sébastien D«nati, recteur de Sainte-Concorde de Moriano, de Dittici degli antichi prof am et sacn ; Lucca, an. 1763. a Audit, crede, preces Martyr prcsprrrimus omnes, Batasque reddet quas videt probabiles. V. 97. Digitized by Google

Stt R*DÉCOWDE, BEINF, [H août. J 569 S" RADEGONDE, REINE DE FRANCE. Radégonde était fille de Berthaire, roi d'une partie de la Thuringe, dans la Germanie. Ce prince, païen de religion, fut assassiné par Hermenfroi son frère. Thierry, roi d'Austrasie, et Clotaire son frère, roi de Soissons, déclarèrent peu de temps après la guerre à Hermenfroi, dont ils avaient sujet de se plaindre. Ils remportèrent sur lui une victoire complète, et revinrent dans leurs Etats chargés d'un riche butin. Radégonde fut du nombre des prisonniers; elle échut à Clotaire, qui la fit élever dans la religion chrétienne. Les mystères sublimes de la foi firent sur elle la plus vive impression, et à peine eut-elle reçu le baptême, qu'elle se consacra sans réserve au service de Dieu ; elle se retranchait une partie de sa nourriture pour la donner aux pauvres : la prière, les humiliations et les austérités de la pénitence étaient ses plus chères* délices. Elle se proposait de vivre dans une virginité perpétuelle, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle acquiesça au désir qu'avait le roi de l'épouser. Son élévation ne changea rien dans ses premiers sentimens : ennemie de la mollesse, et supérieure aux atteintes de la vanité, elle partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état et le soin des pauvres. Ses jeûnes étaient rigoureux, et elle portait en carême un cilice sous ses habits royaux. Clotaire fut d'abord charmé de la voir dans de semblables dispositions, et il la laissait vaquer en liberté à tous ses exercices; mais diverses passions altérèrent peu à peu ses sentimens ; il conçut de l'aversion pour sa sainte épouse : il en vint jusqu'à lui faire un crime de sa piété. Radégonde était, selon lui, moins une reine qu'une religieuse; elle faisait un cloître de sa cour. Ces plaintes étaient injustes, car la sainte ne manquait ni aux bienséances ni aux devoirs de son état; elle cherchait d'ailleurs, par tous les moyens possibles et légitimes, à gagner le cœur du roi : elle supportait les mauvais traitemens avec patience, et n'opposait aux injures que la douceur et la complaisance. Elle faisait aussi tout)0bien possible à ceux qui s'étaient déclarés ses ennemis, et qui entretenaient les préventions du roi à son égard. Enfin, Clotaire fit assassiner le frère de cette malheureuse princesse, dans le dessein de se rendre maître des Etats qu'il possédait dans la Thitringe. Un tel acte d'inhumanité saisit Radégonde d'indignation et Digitized by Google

^7° 8*e RADEGONDE, HEINE. [13 août] d'horreur; elle demanda la permission de quitter la cour, ei elle lui fut aisément accordée. Clotaire l'envoya à Noyon, afin quelle y reçût le voile des mains de S. Médard : c'était ce que la Reine désirait avec beaucoup d'ardeur. Le saint évêque balança quelque temps sur le parti qu'il avait à prendre, parce que Radégonde était mariée ; il se rendit pourtant à ses prières réitérées, et la fit diaconesse *. Radégonde se retira d'abord dans la terre de Sais, que le roi lui avait donnée en Poitou ; la vie qu'elle y mena fut extrêmement dure. Elle ne mangeait que du pain d'orge ou de seigle, auquel elle joignait un peu de racines et de légumes. Jamais elle ne buvait de vin; un cilice étendu sur la cendre lui servait de lit relie employait tout son revenu en aumônes, aimant les pauvres comme elle eût aimé ses propres enfans. Elle portait une chaîne de fer sur sa chair nue; cet instrument de pénitence lui avait été donné par un saint prêtre du pays, nommé Junien, qu'elle respectait comme son père spirituel, et auquel elle fournissait des habits tissus de ses propres mains. Quelque temps après, elle se rendit à Poitiers ; étant dans cette ville, elle y bâtit, du consentement du roi, un monastère de religieuses, et en donna la conduite à une vierge remplie de vertu, qui se nommait Agnès. Elle lui obéit comme les autres, ne se réservant pas même le droit de disposer de' la moindre chose; mais bientôt Clotaire se repentit de lui avoir permis de prendre le voile. Il partit pour Tours avec son fils Sigebert, et couvrit son voyage du prétexte de la religion : son dessein était d'aller jusqu'à Poitiers et d'enlever Radégonde pour la ramener à la cour; la sainte, qui en fut avertie, éprouva de vives alarmes ; elle écrivit à S. Germain de Paris, pour lui faire part du malheur qui la menaçait, et le conjurer de mettre tout en œuvre pour l'en délivrer. Le saint évêque alla trouver le roi qui était à Tours ; et s'étant jeté à ses pieds devant le tombeau de S. Martin, il lui fit abandonner, par ses prières et ses larmes, le dessein qu'il avait d'aller à Poitiers; Clotaire, à son tour, se prosterna devant S. Germain, lui demandant d'engager Radégonde à s'intéresser pour lui auprès de Dieu, afin qu'il obtînt le pardon de son péché, ainsi que sa malheureuse facilité à suivre les conseils des méchans. Radégonde se crut au comble du bonheur lorsqu'elle vit qu'on a Les canons que l'Eglise fit depuis défendirent à toute personne mariée de recevoir les ordres ou d'entrer en religion, à moins que l'autre partie n'embrassât pareillement l'état ecclésiastique ou l'état religieux, cap. 8, de Ccnvers. Co/tjug: Mais avant cette loi, il suffisait que l'un des deux époux eût le

consentement de l'autre. La partie qui restait dans le monde ne pouvait cependant se remarier tant que l'autre vivait. Digitized by Google

S1' RADÉGONDE, REINE. [13 aottl.j &]i ne pensait plus à l'arracher de sa solitude. Comme elle désirait perpétuer l'œuvre de Dieu, elle pria les Pères du concile assemblés à Tours en 566 de confirmer la fondation de son monastère, ce qui fut fait sous les censures les plus sévères. Elle avait déjà enrichi l'église qu'elle avait fait bâtir, des reliques d'un grand nombre de saints; mais elle témoignait un désir ardent d'avoir une portion de la vraie croix; pour se la procurer, elle députa quelques ecclésiastiques vers Justin , empereur de Constantinople ; ce prince seconda les pieuses intentionné Radégonde ; il lui envoya un morceau de la vraie croix enchâssé dans de l'or, et orné de pierres précieuses : il y joignit des reliques de plusieurs saints , et un livre d'Evangelies du plus beau travail. Ces différentes reliques furent déposées dans le monastère de Radégonde : l'archevêque de Tours en fit la translation de la manière la plus solennelle. Ce fut en cette occasion que Vénance Fortunat composa l'hymne V exilla Régis prodeunt. La sainte l'avait fait venir à Poitiers , avec plusieurs autres hommes également recommandables par leur savoir et leur vertu a. Elle était elle-même fort instruite, et en état de lire les Pères grecs et latins dans leur langue. En 568 elle pria l'abbesse de Saint-Jean d'Arles de lui envoyer une copie de sa règle pour l'établir dans son monastère de Poitiers, dédié sous l'invocation de la croix. Cette abbesse se nommait Césarie , comme la sœur de S. Césaire, à laquelle elle avait succédé, et dont elle fut la parfaite imitatrice. Vénance Fortunat donne de grands éloges à sa sainteté '. Elle possédait surtout cette prudence qui, selon la remarque de S. Ambroise , doit être, pour ainsi dire, l'assaisonnement de toutes les autres vertus. Elle joignit à la copie de sa règle une lettre remplie de conseils salutaires. Nous avons encore cette lettre 2, et la lecture en sera fort utile surtout aux supérieurs; il y est dit que les personnes qui veulent servir Dieu a Vénance Fortunat, né près de Tréviso en Italie , fit ses études à Ravenne, et excella, pour son siècle, dans la grammaire, la poésie et l'éloquence. 11 alla par dévotion visiter le tombeau de S. Martin de Tours, dont il écrivit la Vie, en reconnaissance de ce qu'il avait été guéri d'un mal d'yeux avec l'huile de la lampe qui brûlait dans le tombeau de ce saint. Ayant été invité par S,p Radégonde à venir à Poitiers, il y fut ordonné prêtre en 565. 11 fut depuis élevé sur le «iége de cette ville, il "joignait à un génie peu commun une grande facilité à écrire; et l'on peut dire qu'il est original dans toutes les matières qu'il traite. Sa prose ne vaut point sa poésie, qui est harmonieuse et

pleine de sentiment, quoiqu'il s'y trouve quelquefois des fautes de quantité. On a de lui divers poèmes en rhonneur de plusieurs saints. L'hymne sur la croix, qui commence par ces mots, *Fange lingua*, lui est attribuée par Du Pin et quelques autres auteurs : mais Cailhier, dont le sentiment paraît plus probable, la donne au prêtre Claude Mamert. Nous avons encore de Venance Fortunat les Vies de plusieurs saints, et un nombre considérable de lettres. On a imprimé une partie de ses ouvrages dans la Bibliothèque des Pères des édit. de Lyon et de Cologne. Les savants en verraient avec plaisir une édition complète 1 i. 48, c. 4. * Ap Marttite, *Ânecdot.* t. I, /j. 3, 6.

Digitized by Google

*>7a Ste RADEGONDE, REINE. [13 août.] J sincèrement doivent beaucoup aimer la prière, s'appliquera connaître la volonté du ciel pour la suivre en tout, entendre, lire et méditer la parole sainte qui renferme une doctrine infiniment plus précieuse que celle des hommes, et que l'on peut comparer à une mine inépuisable; louer Dieu sans cesse, et le remercier de ses miséricordes; donner l'aumône selon son pouvoir, et pratiquer des austérités, mais toujours avec discrétion et conformément à la règle de l'obéissance. Il y est recommandé à chaque religieuse d'apprendre le Psautier par cœur, de se rendre capable de lire, et d'éviter les amitiés particulières. Non contente de ces instructions, Radégonde fit le voyage d'Arles avec Agnès, abbesse de son monastère, afin de s'instruire plus parfaitement des obligations que lui imposait la règle qu'on venait de lui envoyer. De retour à Poitiers, elle s'occupa, conjointement avec l'abbesse, à établir la discipline la plus exacte parmi les religieuses de son monastère. Clotaire, le quatrième des fils de Clovis le Grand, devint en 560 le seul maître de la monarchie française, par la mort de ses frères et de ses neveux. Sur la fin de son règne, il alla visiter le tombeau de S. Martin à Tours, portant avec lui de riches présents. Il y fit l'aveu des péchés de toute sa vie ; et pénétré d'une vive douleur, il implora la miséricorde divine par l'intercession du saint évêque. Il fonda depuis à Soissons le monastère de Saint-Médard , et donna de grandes marques d'une sincère pénitence. Durant sa dernière maladie , il était fort troublé par le souvenir de ses crimes. « Que » le roi du ciel est puissant! s'écria-t-il quelque temps avant de » mourir; il dispose de la vie des plus grands monarques de la terre. » Il mourut en 561, dans la cinquantième année de son règne, ayant possédé seul pendant près de trois ans toute la monarchie française. Ses quatre fils , Charibert, Chilpéric, Gontran et Sigebert, lui succédèrent. Le premier eut le royaume de Paris , qui comprenait l'Ile-de-France, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, la Guienne et le Languedoc. Le second fit sa résidence à Soissons, et régna sur la Picardie, la Normandie et tous les Pays-Bas. Le troisième fut roi d'Orléans ; ses Etats s'étendaient jusqu'à la source de la Loire, et comprenaient de plus la Provence, le Dauphiné et le Savoie. L'Austrasie échut au quatrième, et il eut sous sa puissance la Lorraine, la Champagne, l'Auvergne et quelques provinces de la Germanie. Charibert vécut peu de temps, et toute la France fut déchirée par la fureur des guerres civiles qui s'allumèrent entre Sigebert et Chilpéric, dont l'un avait épousé

Brunehaut , et l'autre avait Frédégonde pour concubine. Childebert, fils de Sigebert et de Brunehaut, réunit en sa personne, après la mort de son père

Digitized by Google

S. MAXIME) CONFESSEUR. [13 août. | et de ses deux oncles Chilpéric et Gontran, les royaumes d'Austrasie, d'Orléans et de Paris. Il hérita des «entimens d'estime que son pere avait eus pour Ste Radégonde. Il se déclara toujours le protecteur du monastère de Sainte-Croix, où l'on comptait deux cents religieuses, parmi lesquelles il y avait des filles de sénateurs et des princesses du sang royal. La sainte ne perdit point la tranquillité de son âme au milieu des troubles qui agitèrent la France. Elle mourut en 587, le 13 d'août, jour auquel elle est honorée dans l'Eglise. En l'absence de Tévêque de Poitiers, S. Grégoire, évêque de Tours, fit la cérémonie de ses funérailles, durant laquelle un aveugle recouvra la vue. Il s'opéra plusieurs autres miracles à son tombeau. Ses reliques restèrent dans l'église de Notre-Dame, à Poitiers, jusqu'en 1562, que les Huguenots les dispersèrent avec celles de S. Hilaire. Voyez sa Vie, écrite par Fortunat, son chapelain, et le second livre ajouté à cette Vie par la religieuse Bandonivia, qui avait été élevée sous la sainte. Voyez aussi S. Grégoire de Tours, Hist. Fr. /. 3, c. 4» 7, etc. et /. de Glor. Conf. c. 3. Hildebert, évêque du Mans, puis archevêque de Tours, lequel mourut en 1133, donna une nouvelle Vie de Ste Radégonde; mais elle n'est estimée que pour l'ordre et les agrémens du style. Voyez Mabillon, Annal, 1, p. 298. S. MAXIME, CONFESSEUR. Au milieu des scandales, des hérésies et des schismes par lesquels le démon a souvent renouvelé ses attaques contre l'Eglise, la Providence a toujours suscité des défenseurs de la foi, qui, par leur constance et la sainteté de leur vie, se sont opposés à la violence du torrent et ont réparé les pertes que le royaume de Jésus-Christ faisait sur la terre par la lâcheté des apostats. Ainsi, lorsque le monothélisme triomphait sur le trône impérial et sur les principaux sièges de l'Orient, cette hérésie trouva un adversaire formidable dans la personne du saint pape Martin, puissamment secondé par toute l'Eglise latine et par une portion considérable de l'Eglise grecque; et tandis que l'artifice, joint à la persécution, tâchait en Orient d'anéantir la vérité, le zèle, les souffrances et la mort de S. Maxime firent remporter à la foi le triomphe le plus éclatant. Maxime, surnommé par les Grecs Homologète, ou le Confesseur, Digitized by Google

»• MAXIME, (ONPESSEUR. [13 a*èt.] naquit à Constantinople en 580. Il sortait d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de cette ville. On l'éleva d'une manière conforme à sa naissance, et on lui donna les maîtres les plus habiles. Mais Dieu lui inspira une science infiniment préférable à celle de l'école, et qui est souvent ignorée par les savans du monde. Il lui apprit à se connaître lui-même, et à sentir le prix de la ferveur et de l'humilité. En vain toutefois sa modestie voulut-elle lui faire cacher ses talens ; on le connut bientôt à la cour. L'empereur Héraclius l'attacha à son service, et le fit son premier secrétaire d'Etat. Son élévation n'affaiblit point l'amour qu'il avait toujours eu pour la retraite. Plus il se voyait honoré des hommes, plus il désirait la solitude, dans la crainte que son cœur ne se corrompît par le poison de la vanité. * Vers ce temps-là, le monothélisme s'introduisit à la cour. Les a L'hérésie des Monothélites, ainsi appelé* parce qu'ils n'admettaient qu'une volonté en Jésus-Christ, était un demi-eutychianisme. Elle eut pour principaux auteurs, Théodore, évêque de Pharan en Arabie, Serpe, patriarche de Constantinople, et Cyrus, évêque de Fhasis, dans la Colchide, lequel fut depuis élevé sur le siège patriarcal d'Alexandrie. Ces prélats favorisaient secrètement l'hérésie d'Eutychès. Pour obéir aux lois de l'Eglise et de l'Etat, ils recevaient le concile de Calcédoine, et reconnaissaient deux natures en Jésus* Christ ; mais ils niaient qu'il y eût en lui deux volontés distinctes ; ils prétendaient au contraire qu'il n'y en avait qu'une, laquelle était composée de la volonté divine et de la volonté humaine unies ensemble, et ils appelaient ce composé théandrique. Serge, Syrien de naissance, sortait de parens Jacobites. C'était le nom que l'on donnait aux Eutychiens de Syrie, A cause d'un certain Jacob ou Jacques, surnommé Zanzot ou Bardai, moine syrien et disciple de Sévère, patriarche d'Antioche, qui de son temps avait été le* plus ardent défenseur de l'eutychisme. Ce moine étendit beaucoup la doctrine de son maître dans la Mésopotamie et l'Arménie ; et ses sectateurs, dits Jacobites, ne désignaient plus les orthodoxes que par le titre de Melchites ou Royalistes, parce qu'ils recevaient avec l'empereur le concile de Calcédoine. Serge, qui conservait une teinture d'eutychianisme, approuva une lettre que Théodore de Pharan lui avait écrite, et dans laquelle l'auteur ne reconnaissait qu'une volonté en Jésus-christ. Il envoya lui-même à Théodore une lettre où la même erreur était établie, et qu'il supposait faussement avoir été écrite au pape Vigile par Mennas, patriarche de

Constantinople, qui ne vivait plus. Il attira dans son parti Cyrus, évêque de Phasis, et le fit faire patriarche d'Alexandrie. Ce faux pasteur trouva un adversaire formidable dans la personne de S. Méthode, qui, peu de temps après, fut élu patriarche de Jérusalem. Antioche tomba sous le joug des Sarrasins l'an 637 de Jésus-Christ et le 28 d'Héraclius. Le siège de cette ville resta vacant plusieurs années. Il paraît qu'Athanase, patriarche particulier de» Jacobites, usurpa le titre de patriarche d'Antioche : mais il ne fut jamais élu comme tel, et il ne prit point possession de cette église. Serge ayant ordonné Macédonius à Constantinople pour remplir cette place, le pape Martin ne voulut point le reconnaître, parce qu'il était Monothélite. Macédonius cependant se fit donner le titre de patriarche dans le concile que ceux de sa secte tinrent à Constantinople en 655. Il résida dans cette ville, ainsi que ses deux successeurs, Grégoire et Macaire. Ce dernier fut déposé dans le sixième concile général, et envoyé à Rome, où il mourut dans son hérésie. Serge en imposa au pape Honorius par une lettre pleine d'artifices, de dissimulation et de faussetés. Il y prétendait que son unique but était d'empêcher le trouble et le scandale des faibles ; il y avançait encore, contre la vérité, que Sophrone lui-même était convenu qu'il ne fallait point agiter la question de la volonté de Jésus-Christ. Honorius trompé fit, en 633, une réponse où il autorisait le silence touchant cette question, « pour ne pas, disait-il, scandaliser

Digitized by Google

S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août.] 5^e progrès sensibles de cette hérésie, que favorisait le prince, ne contribuèrent pas peu à le dégoûter entièrement d'une place où sa fidélité ne pouvait manquer d'être mise à de rudes épreuves. Il voyait bien qu'Héraclius le chargerait d'exécuter des ordres contraires aux lois de la conscience et de la religion. Il résolut donc de quitter sa place et de se retirer dans quelque monastère. Pour ne point donner d'ombrage à la cour, et pour autoriser sa retraite, il alléguait divers prétextes, et notamment la crainte des Arabes, qui par leurs incursions répandaient l'alarme dans tout l'Orient, et osaient venir faire des incursions jusqu'aux portes de Constantinople. Les Grecs étaient épuisés par les guerres qu'ils avaient soutenues en Occident contre les Huns, et en Orient contre les Perses. Les malheurs qu'ils avaient éprouvés étaient la punition des crimes par lesquels ils avaient outragé le ciel. Comme ils étaient incorrigibles, Dieu déchargea de nouveau sur eux les coups de sa justice ; il les livra aux Sarrasins, peuple féroce, originaire de l'Arabie. Ces barbares se répandirent comme un torrent dans l'Empire, et renversèrent, dans cette invasion, tout ce qui s'opposait à leur passage. Héraclius, qui dans l'adversité avait cherché Dieu de tout son cœur, et avait éprouvé les effets de sa protection, l'oublia lorsqu'il se vit heureux. Il ne rougit point de se déclarer en faveur de l'hérésie, et de mettre sa confiance en des hommes qui ne savaient que l'art de dissimuler et de tromper. Il scandalisa l'Empire par son indolence, et ternit par des désordres honteux la réputation qu'il s'était d'abord acquise par son courage et sa vertu. Il souffrit que la secte de Mahomet s'établît parmi les Sarrasins, » plusieurs églises, et pour empêcher que les ignorans, choqué* de l'expression » de deux opérations, ne nous regardent comme des Nestoriens, ou ne nous » traitent d'Kutycliens, si nous n'admettons qu'une opération en Jésus-Christ.» Honor. Ep ad Serg. in actis GthC. 6, Act. 12, p. 928. Après la mort d'Honorius, arrivée en 638, la chaire pontificale fut occupée par Sévérin, qui ne siégea que deux mois. En 640, on élut Jean IV, qui tint à Rome un concile où l'hérésie des Monothélites fut condamnée, ainsi que l'Édit d'Héraclius. L'Édit était un édit qui avait été dressé par Serge. L'empereur l'adopta, et le publia en 639. Le prince commençait par défendre que l'on dit qu'il y avait en Jésus-Christ une ou deux opérations : mais il déclarait ensuite expressément qu'il n'y avait qu'une volonté dans le Fils de Dieu. Il s'excusa auprès du pape Jean IV, en disant que l'édit avait été dressé par Serge, qui l'avait prie

de le signer. Quand il le sut condamné à Rome, il le condamna lui-même et le révoqua. Jean IV lui adressa une apologie d'Honorius. Il y montrait que ce pape avait toujours tenu, avec S. Léon et l'Eglise catholique, la doctrine de deux volontés en Jésus-Christ ; qu'il avait nie seulement qu'il y eût dans le Sauveur, comme en nous, deux volontés contraires et opposées l'une à l'autre, celle de la chair et celle de l'esprit; qu'il avait constamment enseigné, d'après l'Evangile, que Jésus-Christ avait la volonté de la nature humaine qu'il avait unie à sa divinité- Le pape Jean IV mourut en 642, après avoir siégé vingt et un mois. Théodore lui succéda. Digitized by Google

:> - h S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août.] qui, sous son règne, jetèrent les fondemens de leur redoutable empire Il lut enfin réveillé de son assoupissement par une succession non interrompue de mauvais succès. Chaque jour il apprenait la nouvelle de quelque échec. Il fut pénétré de douleur en voyant l'empire romain, qui avait donné des lois atout l'univers, devenu le jouet et la proie des Barbares. Son ancien courage parut se *

Mahomet, ou plutôt Mohammed, commença à débiter ses prétendues révélations l'an 38 de son âge, et le 608 de Jésus-Christ. Peu de temps après, à l'aide d'un Juif et d'un moine nestorien, il compila son Alcoran. C'est un amas monstrueux d'inconséquences et de folies, où il n'y a ni suite ni liaison; et quoique l'on y trouve quelques passades qui ont un certain air de grandeur, la totalité est si absurde, si puérile et si pleine de répétitions, qu'il faut beaucoup de patience pour en lire quelque partie, même une seule fois. Mahomet fit embrasser son système de religion à Cadigne sa femme, ainsi qu'à trois des principaux habitans de la Mecque, Abubeker, Othman et Omar, et l'appela Islam, terme aui, selon le docteur Pocock, signifie obéissance à Dieu et à son Prophète. C'est e là que ses sectateurs ont été distingués jusqu'à ce jour par le nom de Moslem ou Musset ma n. Mahomet fut persécuté par les Coreishites ou ceux de sa propre tribu. On n'épargna pas davantage ses partisans. L'imposteur s'enfuit à Yethreb, où il avait déjà plusieurs disciples. Cette ville prit de là le nom Médinal Lnarbi, ou de ville du Prophète. On l'appela aussi simplement Médina ou la Fille. C'est à cette fuite, qui arriva le 18 juilu.t 622, que commence l'Hégire des Arabes, c'est-à-dire l'époque de laquelle les Mahométans datent leurs années. En 628, Mahomet fut établi chef dans les matières religieuses et civiles, avec le titre de prophète. Peu de temps après, il soumit à sa secte les Coreishites, ainsi que toute la ville de la Mecque, et s'empara d'une grande partiede l'Arabie avant sa mort, arrivée à Médine l'an 1 1 de l'Hégire, le 23e d'Heraclius et le 632e de Jésus-Christ. Abubeker, dont il avait épousé la fille, eut la souveraineté, avec le titre de Calife ou de Vicaire «tu Prophète. Mahomet avait ordonné à ses sectateurs de prendre les armes pour obliger toutes les nations à embrasser leur religion, ou à leur paver tribut, Alcoran, ch. 9, § ,29 ; ch. 8, § 40. Abubeker employa ses forces a faire la conquête de la Syrie. Ses armées défirent celles d'Héraclius en plusieurs batailles, et prirent Damas le 23 août 634, le jour même où il mourut à Médine. Omar, dont une <Jes filles avait aussi épousé Mahomet, fut élevé au califat. Il prit Jérusalem

en 637, Antioche en 638, et Alexandrie en 640, par son général Amrou. La réduction de cette ville fut suivie de la conquête de toute l'Egypte. Peu de temps après, le calife s'empara de Tripoli et de presque toute la Barbarie. Une de ses armées se rendit, en 641, maltresse d'Ispahan, capitale de la Perse. Durant le règne d'Othman, qui succéda à Omar en 643, toute la Perse se soumit au joug des Sarrasins, Yazdegerd, dernier roi de la famille Saxanite, ayant été assassiné par ses propres domestiques en 651. Ainsi les Sarrasins, en moins de trente ans, fondèrent un empire égal à celui des Romains, Dieu se servant de ce peuple comme d'un fléau, pour punir les péchés de plusieurs nations. A la longue cependant, les vastes Etats qu'ils possédaient furent divisés en plusieurs empires. Nous avons trois Vies principales de Mahomet, l'une par M. de Boulainvilliers, l'autre par Prideaux, et la troisième par Gagnier, professeur en langue arabe à Oxford. La première est un roman, et l'auteur s'y est proposé uniquement de donner une idée avantageuse de l'Alcoran et de Mahomet. Prideaux a trop suivi les Grecs, qui vivaient dans un pays éloigné de celui des Sarrasins, et qui avaient souvent été en guerre avec ce peuple. Gagnier a un style bas et rampant, mais il est plus véridique que les autres. On peut voir l'histoire des premiers califes des Sarrasins par Ockley, successeur de Gagnier; l'excellente édition de l'Alcoran, par Maracci, avec le Prodrumus et la Refutatio Mcorani du même auteur; Herbelot, Bibl. Orient, Réland, de Relig. Mohamm. Abulfled, <fc Vita Mohammedis, cum versione et notis Joan. Gagnier, Oxon. 1723; Gregor. Abulfuragi Historia compend. Dynastiarum, Arabicè et Latinè* ab Edm. Pocock, Oxon. 1663, 2 vol. Sale, dans son discours préliminaire et dans ses notes sur le Koran, marque beaucoup de partialité en faveur du mahometisme. Digitized by Google

S. MAXIME, CONFESSEUR* [13 août.] 5jJ ranimer; il leva des armées, mais elles furent toujours battues. Etonné des conquêtes des Arabes, qui étaient bien inférieurs aux Grecs en nombre, en forces et en discipline, il demanda un jour à son conseil quelle en pouvait être la cause. Tous gardant le silence, un homme grave de rassemblée se leva, et dit : « C'est que » les Grecs ont déshonoré la sainteté de leur profession, et qu'ils » ne tiennent plus la doctrine que Jésus-Christ a enseignée à ses » disciples. Ils s'insultent et s'oppriment les uns les autres, ils » prêtent à usure, ils s'abandonnent à l'impureté, ils vivent dans » les querelles et les dissensions. » L'empereur convint de la vérité de ce discours. En effet, les vices des Grecs répandaient, suivant un de leurs plus célèbres écrivains, une odeur si infecte, que les infidèles mêmes ne pouvaient la supporter. Tous leurs historiens conviennent de leurs désordres, et les Arabes les représentent avec des couleurs encore plus chargées '» S. Maxime se déclarait en toute occasion le défenseur de la foi et de la vertu. Mais on ne faisait point d'attention à ses exemples, et personne ne se rendait à ses discours. Voyant donc qu'il ne pourrait garder sa charge sans participer à l'iniquité, et qu'il n'était point assez fort pour arrêter l'impétuosité du torrent, il arracha de l'empereur la permission de se retirer à Chrysopolis, où il prit l'habit monastique. Dans sa solitude, il s'intéressait devant Dieu aux calamités de l'Etat, et s'armait de constance contre les dangers auxquels son âme était exposée. Craignant même dans son monastère les pièges que les hérétiques tendaient de toutes parts, il résolut de chercher un lieu encore plus solitaire, et il se retira dans l'Afrique. Serge, patriarche monothélite de Constantinople, étant mort sur la fin de l'année 638, on lui donna pour successeur un moine de Chrysopolis ; il se nommait Pyrrhus. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et se montra comme lui zélé partisan de l'hérésie. Héraclius, qui mourut en 641 eut pour successeur Constantin, son fils aîné. Ce prince ne survécut à son père que cent trois jours. On accusa Martine, sa belle-mère, et le patriarche, de lui avoir ôté la vie par le poison 2. Du moins est-il certain que Pyrrhus, de concert avec Martine, fit placer sur le trône impérial Héracléonas, fils de cette princesse, au préjudice de Constant, fils de Constantin. Mais ils ne purent soutenir long-temps cette injuste usurpation. Avant la fin d'octobre de la même année, Constant fut 1 Theophan. Chron. p. 276; Ockley, Hist. des Sarras. t. i, p. 193. 8 Théophanc, Cédrenus, etc. TOME V. 32 Digitized by Google

S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 aOÔt.j rétabli dans ses droits par le peuple, et le sénat bannit Martine avec Héracléonas ; la mère eut la langue arrachée, et le fils le nei coupé. Pyrrhus, ayant de justes raisons de craindre la fureur de la populace, sortit secrètement de Constantinople , et s'enfuit en Afrique, où il tâcha d'accréditer et de répandre le monothélisme. Tel était l'état où S. Maxime trouva les églises de ce pays. Il s'appliqua de toutes ses forces à y maintenir la foi catholique. Pyrrhus , versé dans l'art de feindre , affecta de faire l'éloge de Maxime, qu'il n'avait cependant jamais vu, parce qu'il avait quitté le monastère de Chrysopolis avant que le saint s'y fût retiré. Le patrice Grégoire, gouverneur d'Afrique, engagea S. Maxime à avoir une conférence publique avec Pyrrhus , espérant qu'on pourrait par là gagner ce dernier. La conférence se tint à Carthage, au mois de juillet de l'année 645. Plusieurs évêques y assistèrent avec le gouverneur et d'autres personnes de marque. Pyrrhus prétendant qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une personne qui veut, en concluait qu'il ne peut y avoir non plus en lui qu'une volonté. S. Maxime prouva contre lui, qu'en Jésus-Christ l'unité de personnes n'emportait point l'unité de natures; qu'étant Dieu et homme tout ensemble, la nature divine et la nature humaine ont chacune leur volonté par laquelle il veut; que c'est une impiété de dire que la volonté par laquelle il a créé et gouverne toutes choses est la même que celle par laquelle il mangeait et buvait sur la terre, et priait son Père d'éloigner de lui , s'il était possible, le calice de sa passion; que la volonté est une propriété essentielle et inséparable de la nature, de sorte qu'en refusant à JésusChrist une volonté humaine, on le dépouille d'une partie essentielle de son humanité, ce qui est un demi-eutychianisme; et qu'en raisonnant conséquemment, on doit admettre le pur eutychianisme, qui consiste à nier qu'il y aiten Jésus-Christ deux natures distinctes» Maxime justifia ensuite S. Ménas de Constantinople, Vigile et Honomis. Le dernier avait eu tort sans doute de consentir que l'on gardât quelque temps le silence sur l'article en question ; mais il n'avait nié autre chose, sinon qu'il n'y avait point en JésusChrist deux volontés contraires, comme en nous, c'est-à-dire une volonté de concupiscence qui se révolte contre l'esprit. Le saint prouva ce point par un témoignage exprès de l'abbé Jean, qui, en qualité de secrétaire, avait écrit la lettre d'Honorius, et avait fait sa déclaration sur cet objet à Jean IV, successeur d'Honorius même. <» Serge ayant écrit que quelques-uns

admettaient deux volontés » contraires en Jésus-Christ, nous répondîmes
que ces volontés Digitized by Google

S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août.] p ne pouvaient être admises, c'est-à-dire qu'il n'y avait point en » Jésus-Christ une volonté de la chair et une volonté de l'esprit, » comme en nous qui sommes pécheurs '. « Maxime confirma cette doctrine, en montrant que dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il n'y a qu'une volonté, parce que les trois personnes divines n'ont qu'une seule et même nature a. L'issue de cette conférence fut que Pyrrhus déclara qu'il n'avait plus de difficultés sur aucun article, et qu'il témoigna un grand désir de donner au pape sa rétractation par écrit. Il tint parole. Il se rendit à Rome, et présenta au pape Théodore, en présence du clergé et du peuple , un écrit où il condamnait tout ce qu'il avait fait ou publié contre la foi 3. Après une rétractation aussi solennelle, Théodore ordonna que l'on mît un siège pour lui à côté de l'autel , et lui procura de quoi subsister aux dépens de l'Eglise romaine. Mais Pyrrhus renonça bientôt aux senthens orthodoxes qu'il avait montrés. Etant allé à Ravenne, il retomba dans ses erreurs, à l'instigation de l'exarque, qui le flatta de l'espérance de recouvrer le siège de Constantinople. Un nommé Paul , aussi Monothélite, occupait alors ce siège. Il persuada à l'empereur Constant de substituer à l'Ecthèse publiée par Héraclius son grand-père, un nouvel édit qui ne favorisât aucun des deux partis, et qui imposât silence sur le point controversé. L'edit parut en 648, sous le nom de Type ou de formulaire. Le pape Théodore, informé de l'apostasie de Pyrrhus, tint dans l'église de Saint-Pierre une assemblée où il prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. Il traita de la même manière Paul, qui avait été mis sur le siège de Constantinople après la fuite de Pyrrhus, et qu'il avait inutilement tâché de réunir à l'Eglise par ses lettres et par ses légats. Il condamna aussi le Type de Constant. Mais il ne put voir la fin de cette affaire, la mort l'ayant enlevé le 20 avril 649. Il eut S. Martin pour successeur. S. Maxime vint trouver ce pape à Rome, et assista au concile de Latran, qui se tint au mois d'octobre de la même année 649. Après la mort de Paul, patriarche de Constantinople, arrivée en 655, Pyrrhus fut remis en possession du siège de cette ville; mais il ne survécut à son rétablissement que quatre mois et vingt-trois jours. On lui donna pour successeur un prêtre de la même église, nommé Pierre, lequel professait aussi le monothéisme. * Fid. Nat. Alex. Hist. Eccles. Diss. inter Op. S. Alaximi ; et Conc. t. 5, de Honor. Gracson, ibid. Tournely, de p. 1784. Incam. etc. J Anastas. in

Theodor. Theoph. ad • Fid. Jet. disput. cutn Pyrrho, an. 20 Ueracl.p. 274.
37, Digitized by Google

580 S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août] Le pape S. Martin étant mort en 655, S. Maxime fut arrêté à Rome par l'ordre de l'empereur, et conduit à Constantinople avec Anastase, son disciple, et un autre Anastase qui avait été apocrisiaire ou nonce de l'Eglise romaine. Sur le soir du jour de leur arrivée, il vint deux officiers appelés mandatores avec dix excubiteurs, ou soldats de la garde de l'empereur, qui les tirèrent presque nus du vaisseau, et les conduisirent en différentes prisons, où ils furent étroitement gardés. Quelques jours après, on les mena au palais, et on les fit entrer dans une salle où le sénat était assemblé et environné d'une grande multitude de peuple. S. Maxime ayant été placé au milieu de l'assemblée, le sacellaire ou garde du trésor impérial l'accabla de reproches, et lui demanda d'un ton fort irrité, s'il était Chrétien. Out\ répondit Maxime, par la grâce de Jésus- Christ Notre-Seigneur. Le sacellaire l'accusa de trahison, comme d'avoir persuadé à Pierre, gouverneur de Numidie, de ne point envoyer de troupes en Egypte pour repousser les Sarrasins, ce qui avait été cause que ces barbares s'étaient emparés de ce pays ainsi que de la Pentapole, de Tripoli et de l'Afrique proconsulaire. Il ne fut pas difficile à Maxime de se justifier. Mais en même temps il avoua qu'étant à Rome, il avait dit à un officier que l'empereur ne possédait point le sacerdoce ; que l'union proposée par le Type ne pouvait être reçue ; que le silence prescrit était une véritable suppression de la foi, ce qui ne pouvait jamais être permis ; qu'avec de pareils principes, les Juifs et les Chrétiens pouvaient s'unir, les uns en supprimant la circoncision, et les autres le baptême ; que cette union aurait lieu aussi avec les Ariens, par la suppression de la consubstantialité du Verbe. Le sacellaire, ne sachant que répondre à ce discours , dit qu'un homme tel que Maxime ne devait point être souffert dans l'Empire. D'autres se réunirent à lui pour l'accabler des plus injurieux reproches. On examina ensuite Anastase, disciple du saint; mais comme il ne pouvait élever la voix assez haut pour être entendu de tous, les gardes le souffletèrent si cruellement, qu'ils le laissèrent à demi mort. Les deux confesseurs furent ensuite ramenés en prison. Le soir même, le patrice Troïle, accompagné de deux officiers du palais, vint voir Maxime, dans le dessein de lui persuader de communiquer avec l'église de Constantinople. Le saint demanda qu'ils condamnassent préalablement l'hérésie des Monothélites, qui avaient été excommuniés par le concile de Latran, et il leur reprocha d'avoir changé leur propre doctrine. Comme ils l'accusaient de les condamner tous, il répondit : * Je ne condamne per»

sonne, et Dieu me garde de le faire; mais j'aimerais mieux perdre » la vie,
que de m 'éloigner de la foi dans la moindre chose. » Les Digitized by
Google

S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août.] 58 1 officiels le pressant de recevoir le Type par amour pour la paix, et confessant en même temps qu'ils reconnaissaient deux volontés en Jésus-Christ, il se prosterna par terre, les larmes aux yeux, et dit : « Ce n'est pas mon intention de déplaire à l'empereur, mais » je ne puis me résoudre à offenser Dieu. » Comme on l'accusait de détourner les autres par son exemple, de communiquer avec l'Eglise de Constantinople, et de ternir la réputation de l'empereur en condamnant le Type, il se justifia en assurant qu'il était bien éloigné de taxer le prince d'hérésie ; que le Type n'était point son ouvrage ; qu'il ne l'avait signé qu'après avoir été trompé par les ennemis de l'Eglise : il ajouta qu'il désirait ardemment le lui voir désavouer, comme Héraclius avait désavoué l'Ecthèse. Maxime et son disciple subirent un second interrogatoire dans la chambre du conseil au palais, en présence du sénat, de Pierre, patriarche de Constantinople, et de Macaire, patriarche d'Antioche, tous deux Monothélites. Ils y déclarèrent qu'ils resteraient inviolablement attachés à la foi de leurs pères, et aux définitions du concile de Latran. Après plusieurs débats, on les remit en prison. Le jour de la Pentecôte, on vint voir S. Maxime de la part du patriarche de Constantinople, pour l'engager à obéir. Comme on le menaçait de l'excommunication et d'une mort si cruelle, il répondit que tout ce qu'il désirait était que la volonté de Dieu s'accomplît à son égard. Le lendemain de cette conférence on l'exila en Thrace, avec les deux Anastase. Maxime fut envoyé au château de Bizye, Anastase l'Apocrisiaire à Sélymbrie, et l'autre Anastase à Perbère, qui était à l'extrémité de la province et de l'Empire, On les conduisit tous trois sans provisions pour subsister, et sans autres vêtemens que quelques haillons qui couvraient à peine leur nudité. Peu de temps après arrivèrent des commissaires pour examiner de nouveau le saint dans le lieu de son exil. Ils étaient envoyés par l'empereur et le patriarche. Il y avait entre autres parmi eux un évêque nommé Théodose. Maxime leur prouva qu'il faut nécessairement admettre deux volontés en Jésus-Christ, et que jamais il n'est permis de supprimer la doctrine de la foi. Ses raisonnemens furent si solides, que Théodose convint du danger que renfermait le Type. Les choses en vinrent au point, qu'il y eut un acte de réconciliation signé entre Maxime et les commissaires. Théodose promit même d'aller à Rome pour faire sa paix avec l'Eglise. Tous se levèrent pleurant de joie; puis, s'étant mis à genoux, ils prièrent quelque temps, baisèrent le livre de l'Evangile, la croix,

l'image de Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge, et les touchèrent de la main en confirmation de tout ce qui avait été Digitized by Google

582 S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août. dit. Théodose en partant donna au saint une petite somme d'argent, avec quelques vêtements. Cette réconciliation ne produisit aucun effet. La même année 656, l'empereur envoya le consul Paul à Dizye, avec ordre d'amener Maxime au monastère de Saint-Théodore de Rége, près de Constantinople. On n'eut aucun égard à l'âge et au rang que le saint avait tenu à la cour ; on le traita sur la route avec la dernière barbarie. Il arriva à Rége le 13 de septembre. Les patrices Epiphane et Troïle, ainsi que l'évêque Théodose, vinrent l'y trouver, suivis d'un nombreux cortège. Ils insistèrent beaucoup sur la promesse qu'il avait faite de se rendre à ce que l'empereur exigeait de lui. La réponse de Maxime fut qu'il était prêt à obéir au prince dans toutes les choses qui avaient rapport aux affaires temporelles. Là-dessus il s'éleva de grandes clameurs contre lui ; et, après quelques contestations, le patrice Epiphane lui dit : « Ecoutez l'envoyé de l'empereur : tout l'Occident, et tous ceux » qui ont été séduits en Orient ont les yeux fixés sur vous. Vous » lez-vous communiquer avec nous et recevoir le Type ? Nous » viendrons vous saluer en personne ; nous vous présenterons la » main ; nous vous conduirons dans la grande église pour y recevoir ensemble le corps et le sang de Jésus-Christ, et nous vous » reconnaitrons publiquement pour notre père. Nous sommes » persuadés que tous ceux qui s'étaient séparés de notre communion » verront pas plus tôt communiquer avec le saint siège » de Constantinople, qu'ils suivront votre exemple. — Seigneur, » dit Maxime, en adressant la parole à l'évêque Théodose, nous * attendons tous le jour du jugement. Vous connaissez l'accord » solennel qui a été fait entre nous et qui a été ratifié sur les » Evangiles, sur la croix, sur l'image de Jésus-Christ, et sur celle » de sa sainte Mère. — Que vouliez-vous que je fisse, répondit Théodose en baissant la tête, et avec le ton d'un homme qui cherche » à faire sa cour ; que vouliez-vous que je fisse, en voyant que » l'empereur était d'un autre sentiment ? — Pourquoi donc, répliqua Maxime, mettiez-vous la main sur les Evangiles ? Quant à « moi, je vous déclare que rien au monde ne me fera faire ce que » vous me demandez. Quels reproches n'aurais-je pas à essuyer de » ma conscience, et que pourrais-je répondre à Dieu, si j'enonçais à la foi pour des considérations humaines ? » A ces mots, tous se lèvent transportés de fureur ; ils tombent sur notre saint, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe, le couvrent de crachats et d'ordures depuis la tête jusqu'aux pieds, et il fallut laver ses

habits pour en faire disparaître l'odeur infecte qui empêchait d'approcher de lui. «On a tort, dit Théodose, d'en agir Digitized by Google

S. MAXIME, CONFESSEUR. [13 août.] 583 »• de la sorte à son égard, il suffisait de rapporter sa réponse à *» l'empereur. » On cessa donc les mauvais traitemens, et l'on s'en tint aux injures et aux reproches. Alors Troïle dit au saint abbé : « On ne vous demande que de signer le Type ; vous croirez clans » votre cœur tout ce que vous voudrez. — Ce n'est pas seulement » dans le cœur, repartit Maxime, que Dieu a renfermé notre devoir ; nous sommes aussi obligés de confesser Jésus -Christ de» vant les hommes, — Si l'on m'en croyait, dit Epiphane, on vous » lierait à un poteau au milieu de la ville, afin que la populace » allât vous souffleter et vous couvrir de crachats. — Si les barbares nous laissent un peu respirer, dirent quelques autres^ nous « vous traiterons comme vous le méritez, vous, le pape, et tous » vos sectateurs.» Ceux-ci dirent: « Allons dîner, puis nous rendrons » compte à l'empereur de tout ce qui s'est passé. Cet homme est » possédé du démon. * Ils se retirèrent ensuite. Le lendemain matin on mit S. Maxime entre les mains d'une troupe de soldats qui avaient ordre de le conduire à Sélymbrie; de là, il fut mené au camp. Comme on répandait le bruit qu'il niait que la Vierge Marie fut mère de Dieu, il dit anathème à ceux qui soutenaient cette erreur. Il faisait donc le camp des instructions que l'on écoutait avec beaucoup de respect, et tous priaient Dieu qu'il lui donnât la force dont il avait besoin pour achever heureusement sa course. Ses gardes voyant combien il était honoré, le conduisirent à deux milles de là; puis lui ayant accordé un peu de repos, ils le firent monter à cheval, et le conduisirent à Perbère, où ils le renfermèrent dans une prison. Quelque temps après Maxime et les deux Anastase furent ramenés à Constantinople ; on les fit comparaître devant un synode de Monothélites qui les anathématisa, avec le pape Martin, Sophrone et tous ceux qui leur étaient attachés. Telle fut la sentence qui fut prononcée contre eux par le synode et le sénat : « Ayant été condamnés canoniquement, vous mériteriez de subir » la sévérité de la loi pour vos impiétés ; mais quoiqu'il n'y ait » point de punitions proportionnées à vos crimes, nous ne vou» lions pas vous traiter suivant la rigueur de la loi; nous vous lais» serons la vie, vous abandonnant à la justice du souverain juge. » Nous ordonnons au préfet ici présent de vous conduire au pré» toire, où, après avoir été fouettés, on vous arrachera la langue, » qui a été l'instrument de vos blasphèmes, et l'on vous coupera la » main droite, avec laquelle vous avez écrit ces blasphèmes. Nous » voulons que l'on vous promène ensuite dans les douze quartiers » de la

ville, puis que vous soyez bannis et emprisonnes le reste » de vos jours,
pour expier vos péchés par les larmes. » Digitized by Google

584 *• 'UNIEN, ABBÉ. [13 août.] Maxime et les deux Anastase ayant souffert à Constantinople les peines portées par la sentence, furent bannis chez les Lazes, dans la Sarmatie européenne, vers les Palus Méotides. Ils arrivèrent dans le lieu de leur exil le 8 juin 662. On les sépara les uns des autres : le moine Anastase fut conduit à Sumas. Les tourmens qu'il avait endurés, joints à la fatigue du voyage, l'avaient tellement affaibli, qu'il mourut le 24 juillet de la même année. L'autre Anastase lui survécut peu de temps. Maxime, ne pouvant monter à cheval ni supporter les voitures ordinaires, fut conduit en litière au château appelé Schemari , près du pays des Alains : il prédit le jour de sa mort, qui arriva sur la fin de la même année 662 ou au commencement de l'année suivante; il était âgé de quatre-vingt-deux ans. Les Grecs célébrèrent deux fêtes en son honneur; l'une le 21 de janvier, et l'autre le 13 d'août. C'est ce dernier jour que Baronius et Baillet assignent pour le jour de sa mort; mais Falconius pense qu'il mourut le 21 de janvier, et il se fonde sur ce qu'il est dit dans le Synaxaire des Grecs, que l'on fit le 13 d'août à Constantinople la translation de ses reliques, qui avaient été apportées en cette ville du monastère de Saint-Arsène, situé près du pays des Lazes, où le saint avait été d'abord enterré. Voyez les Actes de S. Maxime, les relations authentiques de ses interrogatoires et de ses souffrances, ainsi que plusieurs autres pièces anciennes concernant sa Vie, apud Combe fis, t. 1 Oper. S. MaximL .*% \ M«H^»IMMIMIMM|^% ^Mt % «. i-i-Liiiiunti^ S. JUiMEiY, RECLUS, PUIS ABJBÉ DE MAIKÉ EN POITOU. J uni en sortait d'une famille noble du Poitou. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parens de le faire élever dans la connaissance des lettres et de la religion, et l'on attribua les a Nous avons plusieurs ouvrages de S. Maxime, que le savant P. Combefis , Dominicain, fit imprimer à Paris en 1675, 2 vol. in-fol. Ils consistent en des commentaires mystiques ou allégoriques sur divers livres de l'Ecriture; des commentaires sur les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagte ; des traités polémiques contre les Monothélites ; un excellent discours ascétique; des maximes spirituelles, principalement sur la charité, et quelques lettres. Photius, Cod. 192, voudrait que S. Maxime eût mis plus de douceur et de politesse dans son style, et qu'il eût été plus délicat sur le choix des expressions. Ces défauts peuvent venir dts copistes, dans sa dispute avec Pyrrhus; on peut les attribuer dans quelques-uns de ses écrits aux persécutions qui accablaient tout a la fois son esprit et son corps. 1 X\Ji

Plusieurs ouvrages de S. Maxime qui n'ont jamais été imprimés. Forez le P.
de Montfaucon, Bibl. Çoislin, à pag. 307 ad p. 31 1 ; item.ptig. 412.
Digitized by Googl

S. JL'NIEN, ABBÉ. [13 août.] 585 progrès surprenans qu'il y fit à un don particulier de Dieu. Il avait tous les agrémens de la jeunesse sans en avoir les défauts. Il reçut la tonsure cléricale pour annoncer son divorce avec le monde. Le désir qu'il avait de vivre dans la solitude le détermina à se renfermer dans une cellule qu'il s'était construite à Ghaulnai. Affranchi de tous les liens qui auraient pu le retenir dans le siècle, il ne s'occupa plus que de la contemplation des perfections divines. Il se forma entre lui et Ste Radégonde une amitié toute spirituelle; ils s'envoyaient mutuellement des présens qui consistaient en des instrumens de pénitence. Plusieurs personnes étant venues trouver Junien, le prièrent de leur servir de guide, ce qu'il ne put leur refuser. Quelque temps après il se laissa ordonner prêtre, pour travailler plus efficacement à la sanctification du prochain. Le grand nombre de ses disciples l'ayant obligé à changer de demeure, il entreprit de bâtir un monastère ; mais il fut traversé dans son dessein, et on l'accusa d'usurper les domaines du prince. Il se rendit à la cour pour se justifier, et le roi Glotaire le maintint, non-seulement dans la possession de ce qu'on lui contestait, mais il lui donna encore la terre de Mairé; ce fut là qu'il bâtit son monastère, où il introduisit la règle de S. Benoît. Quoique abbé, il menait, autant qu'il était en lui, la vie d'un anachorète. De temps en temps il se retirait dans une cellule écartée pour vaquer plus librement à la prière et à la contemplation. Sentant approcher sa fin, il désigna un de ses plus chers disciples, nommé Auremond, pour son successeur, et les exhorta tous à suivre fidèlement ce qui leur était prescrit par leur règle. Il avait ordonné que dès qu'il serait expiré on en avertît Ste Radégonde, afin qu'elle priât Dieu pour le repos de son âme, et la sainte avait aussi marqué qu'elle souhaitait que l'on portât la nouvelle de sa mort à Junien, pour qu'il lui accordât le secours de ses prières; mais ils moururent tous deux à la même heure, le 13 août 58j. Ses reliques restèrent à Mairé jusqu'au neuvième siècle, qu'elles furent transférées à Noaillé, qui est à trois lieues de Poitiers. La crainte des Huguenots les fit enfouir en 1560, et on ne les a point découvertes depuis. L'église de Mairé n'est plus qu'une paroisse que l'on appelle Maire VEveseau. Voyez Mabillon, Jet. t. i, p. 203 ; Bulteau, Hist. de S. Benoît^ V 1 / . 2, c. 27; et Baillet, sous le 13 d'août.

586 rIRBE DE MOLIAWO. [13 août 1 S. WIRERT, ABBÉ EN ALLEMAGNE. Wibert était un saint moine d'Angleterre, qui florissait clans le huitième siècle. S. Boniface l'ayant invité à passer en Allemagne, le fit premier abbé d'Ordorf, puis de Fritzlar : il mourut en g4*j et fut enterré dans ce dernier monastère; mais en 780 on porta son corps à Hirschfield, et la cérémonie de cette translation fut faite par S. Lui de Mayence. S. Wibert est le principal patron de la ville et du monastère de Colleda, qui appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux. Voyez sa Vie, par Loup de Ferrières, avec les remarques du P. Sollier, Act. Sanct. t. 3 aug. Mabillon, Annal, t. 2, p. a55 ; et la Thuringia sacra^ p. 543. PIERRE DE MOLIANO, DE L'ORDRE DE SAINT - FRANÇOIS. LAN 1490. Pierre, né à Moliano dans la Marche d'Ancône, d'une famille honnête, étudia avec succès le droit à Pérouse et entra ensuite dans l'ordre de Saint-François, où il ne tarda pas à se distinguer par ses progrès dans la perfection. Elevé au sacerdoce, il s'appliqua avec un zèle toujours croissant à faire le bien, passa souvent des nuits entières au confessionnal. Digne compagnon des travaux de S. Jacques de la Marche, il ravit à l'enfer une foule de victimes que leurs désordres y auraient infailliblement plongées. Il avait un talent particulier pour toucher les cœurs, soit par l'effet de ses prédications, soit par les conseils qu'il donnait avec une sainte liberté à toutes les personnes qui recouraient à lui. C'est surtout à Gamerino qu'il déploya ses talens et qu'il laissa de profonds souvenirs de ses vertus. Le duc de cette ville professait la plus haute estime pour lui et voulut l'assister dans ses derniers niomens avec ses nls. La sainte mort de Pierre arriva le a5 juillet i^go. Clément XIII le béatifia. Voyez les leçons de son office. Digitized by Google

MARTYROLOGE. [(3 août.) Ste CHIL DEM ARCHE,
 ADRESSE DE FÉCAMP. SEPTIÈME SIÈCLE. S. Vaninguc, qui avait été
 comte du palais sous le roi Clovis II, fit bâtir dans sa terre de Féeamp, sous
 la direction de S. Ouen et de S. Vandrille, un monastère de religieuses dont
 le nombre monta, quelque temps après la fondation, jusqu'à trois cents. S.
 Ouen y établit pour première abbesse une sainte fille, nommée
 Childemarche, qui était venue de Bordeaux à Rouen pour se soumettre à sa
 direction. L'église de ce monastère fut dédiée à la Sainte-Trinité.
 Childemarche comprit tout ce que la religion attendait d'elle dans des
 fonctions aussi difficiles que celles de gouverner une abbaye naissante ;
 mais, soutenue par les conseils de S. Vandrille, elle se montra toujours
 digne de la confiance de S. Ouen et forma une sainte communauté
 d'épouses de Jésus-Christ. Ses religieuses répondirent toutes à ses soins et
 marchèrent d'un pas ferme dans le sentier de la vertu. La sainte abbaye fut
 enlevée à la maison qu'elle dirigeait avec tant de sagesse après une courte
 maladie. L'année de sa mort n'est pas connue. Son nom est inscrit dans
 plusieurs Martyrologes. Voyez Fita S, Vcuungi apud Boltand,
 MARTYROLOGE. A Rome, S. Hippolyte, martyr, qui, pour avoir confessé
 la foi sous l'empereur Valérien, après plusieurs tourmens, fut attaché par les
 pieds au cou de chevaux indomptés, qui le traînèrent cruellement à travers
 les chardons et les ronces, et, ayant tout le corps déchiré, rendit l'esprit.
 Avec lui souffrirent aussi le même jour Ste Concorde, ; sa nourrice, qui
 mourut avant lui, le corps meurtri de cordes plombées, et dix-neuf autres de
 sa maison qui furent décapités au-delà de la porte Tiburtine> et inhumés
 avec lui dans le Champ- Véran. A Imola, fête de S. Cassien, martyr, qui,
 ayant refusé d'adorer les idoles, vit son persécuteur appeler des enfans
 auxquels il était devenu odieux en leur faisant l'école, et leur donner la
 latitude de le tuer; e\ son tourment devenait d'autant plus cruel, que leurs
 mains plus fait bles lui donnaient une mort plus lente. A Todi, S. Cassien,
 évêque et martyr, sous l'empereur Diocétien. A Burgos en Espagne, S,c
 Centolle et S1' Hélène, marlyres. Digitized by Google

588 MARTYROLOGE. [13 aOÛt.] A Constantinople, S. Maxime, moine, illustre par sa doctrine et son zèle pour la foi catholique, qui, disputant avec énergie contre les Monothélites, eut les mains et la langue coupées par ordre de l'empereur hérétique Constant, qui le relégua dans la Chersonèse, où il mourut. Dans le même temps aussi, deux de ses disciples, nommés Anastase, et plusieurs autres, furent livrés à divers tourmens, et condamnés à un cruel exil. En Allemagne, S. Wigbert, prêtre et confesseur. A Poitiers, S. Radégonde, reine, dont la vie brilla par ses miracles et par ses vertus. Saints de France. Près de Vivonne en Poitou, S. J. union, reclus, puis abbé, qui fut inhumé à Mairé-l'Eveseau. A Evreux, S. Loul, évêque. A Elvang en Souabe, S. Hariolf, évêque de Langres, qui fut un de ces douze saints évêques de France, qui assistèrent au concile de Latran, contre les Iconoclastes, sous le pape Etienne IV. A Baugé en Anjou, la vénérable Anne de Meleun, fille de Guillaume, prince d'Epinoi, fondatrice des Hospitalières de cette ville. A Milan, le natalice de S. Simplicien. En Angleterre, S. Higbald, abbé. Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SAINTS ET DES FÊTES Ê
CONTENUS DANS LE CINQUIÈME VOLUME. Nota. On trouvera dans
la Table des Matières les saints dont il est parlé par occasion ou dans les
notes. à S. Abdon et S. Sennen, martyrs, 30 juillet *S. Abel, archevêque de
Reims, 5 août. Ste Afre et ses compagnes, martyres, 5 août. S. Agathon,
moine de Footenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Alexis, 17 juillet.
Ste Alfrède, la même que Ste Etheldrithe, vierge, 2 août, *Ste Amalberge,
religieuse, 10 juillet. *Le B. Ambroise Aupert, abbé, 19 juillet. S. Anaclet,
pape, martyr, 13 juillet. *S- André, enfant, martyr, 12 juillet. Ste Anne, mère
de la sainte Vierge, 26 juillet. S. Ansigise, abbé de Fontenelle, avec S*
Vandrille, 22 j utile. S. Antoine avec S. Romain et S. David, 24 juillet. S.
Appollinaire de Ravenne, 23 juillet, S. Arbogaste de Strasbourg, 21 juillet.
S. Arnoul de Metz, 18 juillet. S. Arsène, anachorète en Egypte, 19 juillet. S.
Athanase, moine, avec S. Romain et S. David, 24 juillet.
Stc Aubiergeou Etelburge, abbesse de Farem, 7 juillet. S. Aurèle de
Carthage, 20 juillet. S. Austrufle, abbé de Fonlen, avec S. Vandrille, 22
juillet. B S. Bagne, moine de Fontenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Bai
badbesciabas, martyr, 21 juillet. St0 Béatrix avec S. Simplicie, etc. martyrs,
29 juillet. S. Bénigne, abbé de Fontenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. S.
Benoit XI, pape, 7 juillet. Le B. Bernard, margrave de Bade, 15 juillet.
Ste Berthe, en Artois, 4 juillet. S. Bertran du Mans, 3 juillet. S. Blaen,
évêque en Ecosse, 10 août. Digitized by Google

TABLE ALPHABETIQUE. S. Blanc, évêque en Ecosse, 10 août.
S. Bonavetiture, docteur de l'Eglise, M/uW-t S. Brunon, évêque en Itaîfa,
ll;ia:/;f. * S. Camille de Lellis, 14 juillet. S. Cassien d'Autun, 5 août. S.
Celse, avec S. Nazaire, martyrs, 28 juillet. S. Ceslas, Dominicain, 20 juillet.
Sle Charité, avec Ste* Foi, etc. vierges, martyres, !•» août.
StcChildemarche, abbesse de Fécamp, iZaoût. S" Christine, vierge, martyre,
24 juillet. S. Christophe, martyr, 25 juillet. S. Chromace, avec S. Tiburce,
martyr, 1 1 août. S,e Claire, abbesse, 12 août. S. Colman avec Kilien, etc.
martyrs, 8 juillet. S. Constantin, un des sept Dormans, 27 juillet. S.
Cucuphat, martyr, 2S juillet. S"Cunégonde, la même que Ste Kinge, 25
juillet. S. Cyriaque, S. Large, etc. martyrs, 8 août. S. David, avec S.
Romain, martyrs, 24 juillet. S. Déclan, évêque en Irlande, avec S. Wtilfhad,
juillet. S. Denys, un des sept Dormans, 27 juillet. S. Désiré, fils de S.
Vaneng, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Deusdedit, 10 août. S. Dominique,
instituteur des Dominicains, 4 août S. Domitien, évêque de Châlons, avec S.
Memmie, etc. 5 août. S. Donat d'Arezzo, avec S. Hilarin, martyrs, 7 août. S.
Donat, évêque de Besançon, 7 août. S. Donatien, évêque de Châlons, avec
S. Memmie, 5 août Les sept Dormans, 27 juillet. S,cEdelburge, la même
que Sle Aubierge. S. Einard, abbé de Fonten, avec S. Vandrille, 22 juillet.
5>. Elaphe, évêque de Châlons, avec S. Memmie, 5 août S 'Elizabeth, reine
de Portugal, 8 juillet. S. Ennode de Pavie, 17 juillet. S. Ephrem, docteur de
l'Eglise, 9 juillet. S. Equice, abbé en Italie, 5 août. S. E' embert, abbé de
Fontenelle, avec S. Vandrille, VLjmfot. S. Erincnard, moine de Fonten,
avec S. Vandrille, 22 juillet. S,e Espérance avec Ste» Foi, etc. |« août.
Qte^tKe^dri,tJh^0,? Afrède' rec,U8ee« Angleterre, 2 août, b. Etnelwold,
évêque en Angleterre, 1er août. S. Etienne, pape, martyr, 2 août. S. Eugène
de Carthage et ses comp., confesseurs, 13 juillet. Digitized by Googlû

ta un: AXPJtABÉTIQUF. 5gi S. Eustalhc, patriarche de
 ConstanLinople, lù juillet. S. Euphronc d'Autun, 4 août. S. Euphone de
 Tours, 4 août. S. Eu pli u s, martyr, 12 août. SteEvérilde, vierge en
 Angleterre, 9 juillet. S. Evrau, le même que S. Evrols. S. Evrols, Evrou ou
 Evrau, abbé, 26 juillet. S. Evrou, le même que S. Evrols. F S. Faustin avec
 S. Simplicie, etc. martyrs, 29 juillet. Ste Félicité avec ses sept fils, martyrs,
 10 juillet. S. Félix de Nantes, 7 juillet. S. Félix avec S. Nabor, marlyrs, 12
 juillet. SteFoi, Ste Espérance, etc. 1er août. S. Foulques, abbé de Fontenelle,
 avec S.Vandrilte, 22 juillet. S. François Solano, Franciscain, 24 juillet.
 Sl'Fredlemid, évêque en Irlande, 2 août. S. Frédéric, évêque, martyr, 18
 juillet. Les sept Frères, et Ste Félicité leur mère, martyrs, 16 juillet. S.
 Friard, solitaire, et S. Secondel, 1er août. S. Fulrad, abbé de Saint-Denis, 16
 juillet. G S. Gaétan, instituteur des Théatins, 7 août. S. Gamaliel, 3 août. S.
 Gaon, moine de Fontenelle, avec S. Vandrilte, 22 juillet. *Le B. Gaspard
 Bon, religieux, Minime, 14 juillet. S. Genest de Fontenelle, avec
 S.Vandrilte, 22 juillet. S. Gennade, abbé de Saint-Germer, avec S.Vandrilte,
 22 juillet* S. Germain d'Auxerre, 26 juillet. S. Gerrolde ou Giroal, abbé de
 Fontenelle, avec S. Vandrilte. 22 juillet. S. Géry de Cambrai, 11 août. S.
 Gézelin ou«Scocelin, solitaire, 6 août. S. Gilbert de Fontenelle, avec S.
 Vandrilte, 22 juillet. S. Girard, moine, avec S.Vandrilte, 22 juillet. S. Giroal,
 le même que S. Gerrolde. SteGlossine, vierge, abbesse, 25 juillet. S. Goar,
 solitaire du diocèse de Trêves, 6 juillet. SteGodeleine, la même que Sle
 Godeliève. SleGodeliève ou Godeleine, 6 juillet. *S. Gondolphe, évôque de
 Maëstricht, 26 juillet. S. Gontard, abbé de Jumiéges, avec S.Vandrilte, 22
 juillet. S. Gradulfe, abbé de Fontenelle, avec S. Vandrilte, 22 juillet, S.
 Grimbald ou Grimbaud, S juillet. S. Grnnnaud, le même que S. Grimbald.
 S. Guillaume de Saint-Brieuc, 29 juillet. S. Guillebaud, évêque en
 Allemagne, 7 juillet. Digitized by Google

§9 2 TABLE ALPHABÉTIQUE. S. Gunthiern, abbé en Bretagne, 3 juillet. S. Guthagon, reclus, 3 juillet. H S. Harduin de Fontenelle, avec S. Van drille, 22 juillet. S. Hedde, évêque en Angleterre, 7 juillet. Sle Hélène de Skofde, martyre, 31 juillet. SteHélène, reine, avec S. Romain et S. David, 24 juillet. S. Helier, ermite, martyr, 16 juillet. S. Henri II, empereur, 15 juillet. S. Hidulphe, évêque et abbé, 11 juillet. S. Hilarin avec S. Donat, martyrs, 7 août. S. Hildebert de Fontenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Hippolyte, disciple de S. Laurent, martyr, 13 août. b. Hippolyte, martyr à Ostie ou à Porto, 13 août. S. Hitbert ou Hildebert, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Horraisdas, martyr, 8 août. S. Ignace de Loyola, instituteur des Je'suiles, 31 juillet. S. Innocent Ier pape, 28 juillet. L'Invention de S. Etienne, 3 août. S. Jacques de Nisibe, 11 juillet. S. Jacques le Majeur, 25 juillet. S. Jean Colombini, instituteur des Jésuites, 21 juillet S. Jean, nn des sept Dormans. 27 juillet. S. Jean Gualbert de Vallombreuse, 12 juillet S. Jérôme Emiliani, instituteur des Somasques, 20 juillet. S. Joseph Barsabas, 20 juillet. S. Joseph de Palestine, ou le comte Joseph, juillet. b. Julien, solitaire en Mésopotamie, 6 juillet S eJuhte, martyre à Césarée, 30 juillet. S. Junien, abbé en Poitou, 13 août. S. Just et S. Pasteur, martyrs, 6 août. Ste Juste et S,e Rufine, 20 juillet. S. Justin, martyr en Parisis, 1er août. K Kilien, Colman, etc. martyrs, 8 juillet. StcKinge ou Cunégonde, 24 juillet. L S* L22 yW/™ Laud0D' de Foûlenelle, avec S. Vandrille, *S*«Landrade, vierge, S juillet. Digitized by Googl

TABLE ALPHABÉTIQUE. S. Large avec S. Cyriaque, etc. martyrs, 8 août, S. Laudon, le même que S. Landon. S. Laurent, diacre, martyr, 10 août. *Le B. Laurent de Brindes, général de Tordre des Capucins, 7 juillet. S. Lazare, Sle Marthe et S* Marie, 29 juillet. S. Léon IV, pape, 17 juillet. S. Leu de Bayeux, avec S. Spire, 1er août. S. Leudomire ou Ludmier, évêque de Châlons, S août. St0Lewine, vierge, avec S. Wulfhad, 24 juillet. S. Libesse ou Loubace, avec S. Ours, 28 juillet. S. Liboire du Mans, 23 juillet. S. Licar ou Lizier de Couzerans, 7 août. S. Lizier, le même que S. Licar. S. Loup de Troyes, 24 juillet. S. Ludmier, le même que S. Leudomire. S. Lugil, abbé en Irlande, 4 août. M Les Machabées et leur mère, martyrs, 1er août. SteMàcrine, vierge, 19 juillet. *Le B. Magnéric, évêque de Trêves, 25 juillet. S. Malchus, un des sept Dormans, 27 juillet. SteMarcelline, vierge, 17 juillet. S1' Marguerite, vierge, martyre, 20 juillet. Ste Marie, avec S. Lazare, etc. 29 juillet. SteMarie-Magdeleine, 22 juillet Ste Marthe avec S. Lazare, etc. 29 juillet. S. Martinien, un des sept Dormans, 27 juillet. Les Martyrs de Gorcum, 9 juillet. Les Martyrs Scillitains, 17 juillet. S. Maxime, confesseur, 13 août. S. Maximilien, un des sept Dormans, 27 juillet. S. Memmie, évêque de Châlons-sur-Marne, 5 août. S. Ménéle de Ménat, 22 juillet. S. Menge, le même que S. Memmie. *Le B. Michel des Saints, religieux, S juillet. SteModwène, vierge en Angleterre, 5 juillet. *S. Monolphe, évêque de Maëstricht, ISjuill et. N S. Nabor et S. Félix, martyrs, il juillet. S. Nazaire et S. Celse, martyrs, 28 juillet. *S. Nazaire, abbé de Lérins, 28 juillet. S. Nicodème, 3 août. Notre-Dame des Neiges, 5 août. *S. Numidique, prêtre et confesseur, 9 août. O S. Odon de Cantorbéry, 4 juillet. tome v. 38

TABLE ALPHABÉTIQUE. S. Odulphe, chanoine d'Utrecht, 18 juillet. S. Olaf, le même que S. Olaiïs. S. Olaüs ou Olaf, roi de Norwége, 29 juillet» *Le B. Oldegair, évêque de Barcelonne, 22 juillet, SleOlga, reine, la même que Slc Hélène. S. Oswald, roi, martyr en Angleterre, 5 août. S. Ours et S. Libesse, abbés en Touraine, 28 juillet. P S. Pallade, apôtre des Scots, 6 juillet. S. Pantaléon, médecin, martyr, 27 juillet. S. Pantène, docteur de l'Eglise, 7 juillet. S. Pasteur avec S. Just, martyrs, 6 août. S. Paul avec Ste Thée, etc. martyrs, 25 juillet. S. Pellégrini, ermite, 1er août. S. Philastre de Bresce, 18 juillet. S. Phocas, jardinier, martyr, 3 juillet. S. Pie Ier, pape, martyr, 1 1 juillet. S. Pierre aux Liens, 1er août. S. Pierre de Luxembourg, 5 juillet. *S. Pierre de Moliano, 13 août. S. Pléhelm, apôtre de la Gueldre, 15 juillet. S,ePomc, vierge, avec S,c Memmie, 5 août. S. Porcaire et ses compagnons, martyrs, 12 août* Su'Praxède, vierge, 21 juillet. S. Procope, martyr en Palestine, S juillet. S. Prosper d'Orléans, 29 juillet. R S1* Radégondc, reine de France, 13 août. *SlcRenelle, vierge, 16 juillet. S. Rhétice d'Autun, 19 juillet. *Le B. Richard, abbé de S. Vannes, 15 juillet. S. Romain, martyr à Rome, 9 août. S Romain et S. David, martyrs, 24 juillet. *Le B. Rostaing de Câpres, archevêque, 23 juillet. S. Ruffin avec S. Wullhad, 24 juillet. SuRufine avec S10 Juste, martyres, 20 juillet. SleRu(ine et Su Seconde, vierges, martyres, 10 juillet, S. Rufinien de Bayeux, avec S. Spire, 1er août. S,eRusticle, abbesse à Arles, 11 août, * * • S S. Samson , évêque , 28 juillet. S. Scocelin, le même que S. Gézelin. Ste Seconde avec Slc Rufine, marlyres, 10 juillet, S. Secondel avec S. Friard, 1er août.

TABLE ALBHABBTIQIjE. S. Sêcondien et ses compagnons, martyrs, 9 août. S. Sennen avec S. Abdon, martyrs, 30 juillet. S. Sérapion, un des sept Dormans, 7 juillet. S. Serge avec S. Romain, etc. 24 juillet. StcSexburge, abbesse en Angleterre, 6 juillet. SleSigouleine, veuve, 24 juillet. *SteSigrade, mère de S. Léger, 4 août. S. Simplicie, S^Faustin, etc. martyrs, 29 juillet, S. Sisoès ou Sisoy, 4 juillet. S. Sisoy, le même que S. Sisoès. S. Sixte, pape, martyr, 6 août. S. Smaragde avec S. Cyriaque, etc. martyrs, 8 août. S. Spérat et ses compagnons, martyrs, 17 juillet. S. Spire, S. Rufinien et S. Leu de Bayeux, I" août. SteSuzanne, vierge, martyre, 11 août. S. Swithin ou Swithun, évêque, 16 juillet, S. Swithun, le même que S. Swithin. S. Symmaque, pape, 19 juillet. S H Sy m p ho rose, etc. martyrs, 18 juillet. S. Syndard de Fontenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. T S. Taurin d'Evreux, 11 août. SteThée, Ste Valentine, etc. martyrs, 25 juillet. S. Thibaud desVaux-de-Cernay, 8 juillet. S. Tiburce et S. Chromace, martyrs, 11 août. S. Totnan avec S. Kilien. etc. martyrs. 8 jiJJJ**. La Transfiguration ae ivotre Seigneur Jesus-Christ, 6 août. S. Trasaire de Fontenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Turiaf de Dole, 13 juillet. u *S. Udalric, religieux de Cluni, 10 juillet. S. Uladomir avec S. Romain et S. David, 24 juillet. S. Ulmer, ouVilmer, abbé, 20 juillet. S. Ulric d'Ausbourg. 4 juillet. V Ste Valentine avec Ste Thée, etc. martyrs, 25 juillet. *S. Valpole, évêque de Liège, 11 août. S. Vandon de Fontenelle, avec S. Vandrille, 22 juillet. S. Vandrille, abbé, 22 juillet. *La B. Véronique Giuliani, vierge, 11 juillet. S. Victor de Marseille, martyr, 21 juillet. S. Victor, pape, 28 juillet. S. Victrice de Rouen, 7 août. S. Vilmer, le même que S. Ulmer. S. Vincent de Paul, fondateur de la Mission, 19 juillet. S. \ iventiol de Lyon, 12 juillet.

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

TABLE ALPHABÉTIQUE. w S. Waîène, le même que S. Walthen. S. Walthen ou Walthéof, vulgairement S. Walène, 3 août. S. Walthéof, le même que S. Walène. S. Wibert, abbé en Allemagne, 13 août. Sle Withburge, vierge, % juillet. S. Wulfhad et S. Ruffiu, martyrs, 24 juillet. Y S. Yon, prêtre, martyr, 5 août. Z S. Zolique, martyr, 21 juillet. FUT DE LA TADLR ALPHABETIQUE.

■a AVERTISSEMENT SUR LA TABLE DES MATIÈRES. On ne trouvera point dans cette Table les saints et les Jetés qui ont un jour fixe. On les a mis dans la Table précédente, qui renvoie au jour où chaque saint est honoré y et où chaque fête est célébrée. Mais on indique dans la Table des Matières la page où l'on trouve les saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes. Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres : Not. Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.

TABLE DES MATIÈRES. Adrien, empereur. Précis de son histoire ; not. Pag. 202 et 205 Affaire du salut. La seule nécessaire. 3h2 Agnus Dei. Leur origine ; not. 190 Agrippa l'Ancien. Précis de sa vie. 3M Aïdan (Saint), moine de Hii. Précis de sa vie. 4M Albigeois. Leurs erreurs; ravages qu'ils causèrent; guerres entreprises contre eux ; not. 4'>: Alexandre de Halès. Idée de sa vie et de ses écrits ; not. 122 Alfred, roi d'Angleterre. Son éloge; not. 12 Antiocus, ennemi et persécuteur . des Juifs, périt misérablement. 412 Antonin le Pieux. Vertus, défauts, superstitions de cet empereur; not. 29 Apollinaire. De ses erreurs. 2fi Appels à Rome. De leur ancienneté par rapport à la foi et à la discipline ; not. 241 Aquariens. Voyez Encratites. Arnaud de Bresce. Ses erreurs; not. 455 Arnoul (Saint), autre que celui de Metz. Athelstan, roi d'Angleterre. Précis de son histoire • not. D Baptême conféré par les hérétiques. De la dispute qui s'éleva à ce sujet sous le pape S. Etienne. 424 Bardesanes. Son hérésie. 2fi Béguards et Béguines. De leurs erreurs ; not. 143 Béguines. Voyez Béguards. Bourdoise (Adrien), instituteur du séminaire de Saint - Nicolas du Chardonnet, à Paris. Idée de sa vie; not. 22ù Bruys (Pierre de), auteur de la secte des Pétrobrusiens. Ses erreurs; not. 454 Bulgares ou Bons-hommes. Erreurs de ces hérétiques ; not. 455 Canonisations. Des trois premières canonisations. uj Cassien. Notice de sa vie et de ses écrits. 2M Cathédrales d'Angleterre. Il n'est pas vrai que le plus grand nombre en ait été desservi par des moines; not. 4LS Chrétiens. Ils doivent faire aimer et respecter la religion par leur sainteté. h2ù Cierge pascal. Ancienneté de la bénédiction qui s'en fait; not. 193 Clercs réguliers. Des différentes congrégations de clercs réguliers; not. 511 Digitized by Google

598 Clet et Anaclet. Ce sont deux papes différens; not.
 Componction. Sa nécessité. Confiance eu Dieu. Motifs de cette confiance.
 Conrad II, empereur. Son éloge ; not. Continens. Voyez Encratites. Culture
 de la terre. Moyens d'en faire un sujet de sanctification. Détachement. Eloge
 de cette vertu. Dans Scot (Jean). Notice de sa vie et de ses écrits • not. TA
 BLE DES MATIERES. 1 7.3 29 SZ 162 142 Earcongote (Sainte), religieuse
 de Fareuioutier. M Echard (Jacq.), Dominicain. Eloge de sa Bibliothèque
 des écrivains de son ordre, not. 4IL5 Ecoles-Pies. Des clercs réguliers qui
 portent ce nom ; not. 380 Ecosse. Noms des plus anciens saints de ce pays ;
 not. 32 Ecriture. De quelle manière les anciens écrivaient ; not. hùl Echèse.
 De l'édit de ce nom ; not. hlh Edouard l'Ancien, roi d'Angleterre. Son éloge
 ; not. \ 2 Eléazar. Sa mort généreuse pour la loi du Seigneur. 405 Encratites,
 appelés aussi Continens, Hydroparastes ou Aquariens. Erreurs de ces
 hérétiques. 337 En/ans. Nécessité pour les parens de les élever dans la piété.
 3_1_a Enf ans-Trouvés. Etablissement de l'hôpital de ce nom. 222 Erard
 (Saint), év. région, à Batisbonne. 101 Erasme. De ses ouvrages de piété ;
 not. 322 Eusèbe de Césarée. Notice de sa vie et de ses écrits. \j Gourdan (le
 P. Simon), chanoine régulier de Saint-Victor. Notice de sa vie et de ses
 écrits ; not. 2fii Grands (les). Ils sont obligés de donner bon exemple. 162
 Gras (Mlle, le), fondatrice des filles de la Charité. Précis de sa vie; not. 239.
 Guillaume de Champeaux, fondatcur de l'abbaye de Saint-Victor à Paris.
 Idée de sa vie ; not. ibià\ Haymon, évêque d'Halberstadt. Idée de sa vie et de
 ses écrits ; not. Haymon> général des Franciscains. Idée de sa vie ; not.
 ffenri, disciple de Pierre de Bruys Ses erreurs ; not. Héreswide (Sainte),
 religieuse de Cbelles. tlortulane, mère de S,e Claire. Son éloge. Hy. Des
 évêques de cette Ile ; not. 122 a 32 Foi (la). Eloge de cette vertu ; ses
 caractères. Foliet (Hugues). Son éloge ; not. Fraticelles. Erreurs de ces
 hérétiques ;.not. Q Gaëtande Thimne, chanoine de Padouc. Son éloge ; not.
 Galactoire (Saint), premier évêque de Béa m ou de lescar. houoré le 21 de
 iuillet ; not. Gilles (le B.), disciple de S. François d'Assise. Précis de sa vie
 et de ses maximes; not. m 2fii 112 508 52i 136 tna, roi des Saxons
 occidentaux, dans la Grande-Bretagne. Son éloge; not. ii Inquisition,
 Origine et établissement de ce tribunal; not. 461 Irlandais. De leur langue ;
 not. 3J Jacobites. Voyez Monothélisme. Jrsuates de S. Jérôme. Des religieux
 de ce nom. 320 Juifs. Précis de leur histoire depuis la captivité de Babylonc
 jusqu'à leur retour dans fa Judée; précis de celle des monarchies prédites par

Daniel. ,39? Ktaran (Saint) ou Piran. Idée de sa ' vie. jc L Lammas-day, nom que les Anglais donnent au premier jour d'août ; ce qu'ils entendent par là ; not. 0£li Libeltatiques (les). Ce que c'était. 423 Lombard (Pierre), dit le Maître des Sentences. Notice de sa vie et de ses écrits ; not. Li2 Louis le Débonnaire est renfermé dans un monastère par ses enfans révoltés. Précis de ce point d'histoire ;wo/ 212 Lucien II n'est point l'auteur du Pkilopatris; not. 38â M Machabécs. Leur courage, leur zèle pour la loi, victoires qu'ils remGoogle

TABLE DES portent sur les ennemis du peuple de Dieu. 4ûi Mahomet, faux prophète. Précis de son histoire, de la religion qu'il a établie, et des suites de cet établissement; not. 5I< Maître du sacré Palais. Quelles sont ses fonctions. 4fi(Maladie Commrnt un Chrétien doit se comporter dans la maladie. 3_U Man. Des évêquesde cette Ile ; not. X± Mariage chrétien. Son éloge. 122 Martyrs. Comment il faut les honorer. à2ii — En imitant leur foi, nous participerons à leur constance dans les épreuves. 52i Monothélisme. Précis historique de cette hérésie; not. 2J9 Montan. Ses erreurs. LUI — Sa condamnation. Morale évangélique. Combien elle l'emporte sur celle des philosophes. Morts. Précautions à prendre pour constater la mort de ceux qu'on croit privés de vie; not. 142 Moscovites. Précis de l'histoire de ce peuple ; sa conversion an christianisme; not. 22£ N Narcisse (Saint) d'Ausbourg. Idée de sa vie ; not. Nisibe. De cette ville et de ses différens noms; not. >Normands. Leurs conquêtes en Italie; not. *15T O Occident. Rétablissement de l'empire d'Occident ; de l'élection des empereurs ; not. 15 Ockham (Guillaume). Idée de sa vie. 143 Orgueil. Dangers de ce vice. 18 Orose (Paul). Idée de sa vie et de sop Histoire du monde ; not. Oswin, roi d'Angleterre. Précis dfe sa vie; not. Paix. Nécessité de la paix recommandée par Jésus-Christ. 58 Papes. On ne peut déterminer avec certitude de combien d'années a été le pontificat de plusieurs papes avant Victor, qui fut élu en 200; not. l£i — Ancienneté de la grandeur temporelle des papes ; les rois de France l'ont considérablement augmentée par leurs donations; not. 153 Papesse Jeanne. Réfutation de la fable de la papesse Jeanne ; not. 2DJ matières. 5 99 Pâque. Dispute sur la célébration de la Pâque. 32& Pardon des injures. Sa nécessité. lûft Patripassiens. Erreurs de ces hérétiques. 337 Pensée du ciel. Effets qu'elle produit. 5ftZ Pépin de Herstall ou le Gros. Son iloge. 1£3 Perfection chrétienne. En quoi elle consiste. 1 il. Péterborough. De la célèbre abbaye qui y était; not. 107 Péterborough. L'église de cette abbaye est aujourd'hui cathédrale; not. 410Pétrobrusiens, hérétiques. Voyez Bruys (Pierre de). Philosophes païens. Fausseté de leurs vertus. 2&2 Piété. Combien l'esprit de piété est nécessaire, surtout aux ministres de la religion. 412 Pollalion (Mme de). Son éloge. 2M Prière. Son efficacité. 2S4 Prvidence. Etablissement des filles de ce nom. 233 Q Quériolet (Pierre le Gouvello de). Son éloge. 221. Richard de Saint-Victor. Idée de sa vie et de ses écrits ; not. 265 Robert, roi de France. Son éloge ; not. lâ£ S Sarrasins. Du peuple de ce nom; not. L22 — Les Sarrasins

sont chassés de la Pouille et de la Calabre par les Normands ; not. 15Z
Sebbi, roi des Saxons orientaux. Son éloge; not. 44 Sciviteurs des malades.
Etablissement des religieux de ce nom. 145 Sisnès (Saint), de Pétra. 1ft
Sisoès (Saint) le Tbébéen. Jb. Souffrances. Leur utilité. 542 Strasbourg.
Delà cathédrale de cette ville ; not. 1Aû — Du grand chapitre et du grand
chœur de la cathédrale; not. 1M Supérieurs. Leurs devoirs. 248 T Tancrède
et ses douze fils, conquérans de la Sicile ; not. 152 Ta tien .Notice de sa vie,
de ses écrits, de ses erreurs. 332 Tertullien. Notice de sa vie et de ses écrits.
J?» 36 by Google

600 TAULE DES MATIERES. Theodote le Corroyeur. Ses
erreurs. 335. Touron (le P.), Dominicain. Des hommes Hlustres de son ordre
; not. 425 Utrecht. Du siège épiscopal de cette Tille ; not. 21Q Valerien ,
empereur romain. Fin malheureuse de ce prince ; sa cruauté envers les
Chrétiens ; not. 503 ^Tallombreuse. Fondation de l'ordre religieux de ce
nom. 107 Vandales. Précis de l'histoire de ce peuple; not. \ 13 Vaudois.
Histoire et erreurs de ces hérétiques ; not. 4^3 Venance Fortunat. Notice de
sa vie et de ses écrits ; not. 571 Victor de Vite. Notice de sa vie et de son
Histoire de la persécution des Vandales ; not. 1 j s W Wérinhaire^ évêque de
Strasbourg. De cet évêque ; not. îâfi Winchester. De l'église, de Winchester ;
not. . lfi2 FIN DU TOME CINQUIEME. d by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 7.40% accurate

8& ■m. ïd by Goog

